



**HAL**  
open science

**La mort dans l'oeuvre de Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu : analyse de l'idée de la mort dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h écrits pendant la Première Guerre mondiale et dans le récit de guerre Kammdro an Ankoù, Le Tournant de la mort, de Loeiz Herrieu**

Antony Heulin

► **To cite this version:**

Antony Heulin. La mort dans l'oeuvre de Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu : analyse de l'idée de la mort dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h écrits pendant la Première Guerre mondiale et dans le récit de guerre Kammdro an Ankoù, Le Tournant de la mort, de Loeiz Herrieu. Anthropologie sociale et ethnologie. Université Rennes 2, 2014. Français. NNT : 2014REN20029 . tel-01127282

**HAL Id: tel-01127282**

**<https://theses.hal.science/tel-01127282>**

Submitted on 7 Mar 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



présentée par

Thèse de Doctorat

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

Antony HEULIN

Préparée à l'Université Rennes 2 au CRBC -EA 4451

pour obtenir le titre de :

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ RENNES II HAUTE-BRETAGNE

Ecole doctorale Sciences Humaines et Sociales

Thèse soutenue le 21 novembre 2014  
devant le jury composé de

Hervé LE BIHAN  
PR, Rennes 2 / *président*

Martine BERTHELOT-PUIG-MORENO  
MCF-HDR, Perpignan / *rapporteur*

Jean-Marie CASENAVE,  
MCF-HDR, Bordeaux-Montaigne, *rapporteur*

Anton FIGUEROA  
Pr émérite, / *examineur*

Gwendal DENIS  
Pr, Rennes 2, directeur de recherche

**TOME 1**

**Doctorat en celtique**

**LA MORT DANS L'ŒUVRE DE**

**YANN-BER KALLOC'H ET LOEIZ HERRIEU,**

**Analyse de l'idée de la mort dans les poèmes de**

**Yann-Ber Kalloc'h écrits pendant la Première**

**Guerre mondiale et dans le récit de guerre**

***Kammdro an Ankoù, Le Tournant de la mort,***

**de Loeiz Herrieu**

## REMERCIEMENTS – TRUGAREZ

Tout d'abord, un incommensurable merci à Anna GEIB, ma compagne, qui m'a soutenu et aidé à tous les niveaux pendant ces quatre années.

Un grand merci à Gwendal DENIS, mon directeur de recherche qui m'a aidé, orienté dans ma recherche tout en me laissant une liberté de travail dont je lui sais gré. Je salue et remercie également tous mes professeurs du Département de breton et celtique de l'Université de Rennes 2.

Merci beaucoup à Daniel CARRÉ, historien, qui tient une place à part dans cette liste, tant sa thèse, ses articles, sa connaissance de la vie et de l'œuvre de Loeiz Herrieu m'ont aidé tout au long de ma recherche. Merci aussi à une autre historienne, Sylvie SAN-QUIRCE, conservateur de l'éco-musée de Groix, qui, avec les employés du musée, m'en a ouvert les portes en mettant à ma disposition tous les documents, qui pouvaient m'aider dans ma recherche.

Merci au Dr. Martine PAQUIN-LIENIG, enseignante à l'Université technique de Dresde, qui m'a ouvert sa bibliothèque, ainsi qu'à Gilles BOUCHERIT, chercheur et documentaliste de la bibliothèque du Département de breton et celtique de l'Université de Rennes 2, de même qu'à Aurélie Halloche, bibliothécaire, et tous les stagiaires en charge de la bibliothèque de l'Institut français de Dresde de septembre 2010 à juin 2014. Merci à Ilsabe GEIB qui m'a confié de précieux documents originaux en allemand sur la Grande Guerre, à Ekkehard MÜLLER, et son épouse Brigitte MÜLLER, qui m'ont confié le témoignage de Wihlem Müller, soldat de la Grande Guerre, originaire de Thuringe.

Merci enfin à tous les chercheurs, professeurs avec qui j'ai été amené à échanger, ainsi qu'à Marie CANARD, relectrice et traductrice de mes communications en anglais, Jacques Heulin, Noelle Heulin, Véronique Heulin, Armelle Vircondelet, Stéphane Vircondelet, Steeve Avrillault, Servane Guérin, Gildas Le Berre, Marie-Claude Le Berre, Michelle Pinvidik, André Le Garrec, qui ont facilité l'organisation de mes séjours en Bretagne.

\*\*\*\*

Enfin, à défaut de pouvoir les remercier, il me semblait important d'évoquer ma propre histoire familiale de la Grande Guerre, en présentant deux de mes arrière grands-pères qui ont fait la *Guerre des Tranchées*, comme ils la nommaient eux-mêmes. Par chance, ils en revinrent tous les deux. Du côté maternel, Jean-Emmanuel SORIN, né à Mésanger (Loire-Inférieure) en 1885. Il fut paysan toute sa vie, établi à Belligné. Cantinier pendant toute la guerre, il est mort en 1963 à Belligné (Loire-Atlantique). Du côté paternel, le père de ma grand-mère, Maximin BERTHELOT, né à la Pouèze (Maine et Loire) en 1896, fut lui aussi paysan toute sa vie et mourut en 1966. Soldat dans la cavalerie, il survécut aux quatre années du conflit, chance que n'eurent pas trois de ses frères. Car d'une fratrie de cinq frères, il n'en revint que deux en 1918, sans compter le mari de leur sœur qui fut également tué sur le front. Comme l'écrivait justement Loeiz Herrieu : "*Amañ e weler ivez, siwazh ! Ema bepred ar peizant a c'houzañv ar muiañ a pa za brezel....*" ; "*Ici aussi on voit, hélas ! que c'est toujours le paysan qui souffre le plus lorsque vient la guerre!....*" Sans commentaire. Puissent leurs descendants, c'est-à-dire, entre de nombreux autres, mes enfants, Korantin, Lena, Noam et Rebeka, qui vivent des deux côtés du Rhin, avoir la chance de continuer à vivre dans une France et une Allemagne en paix l'une avec l'autre.

Cette paix éternelle, les combattants de la *der des der* en rêvaient. La cultiver le plus longtemps possible est sans aucun doute l'hommage le plus cher que nous puissions rendre aux combattants de la Grande Guerre.

---

1 *KAOK*, p.255.

## SOMMAIRE

Remerciements	2
Sommaire	3
Introduction générale	5
Méthodologie	13

### PREMIÈRE PARTIE LA MORT

I. Tentative de définition de la mort	19
I.1. Introduction	19
I.2. Rites funéraires et vie éternelle	22
I.3. Conclusion	37

### DEUXIÈME PARTIE LA GRANDE GUERRE

II.1. Introduction	39
II.2. Des images de sacrifice	40
II.3. Le héros romantique	46
II.4. Mobilisation générale : En Bretagne	50
II.5. Conclusion	54

### TROISIÈME PARTIE LES AUTEURS ET LES ŒUVRES ÉTUDIÉS

III.1. Présentation des versions choisies des œuvres étudiées	57
III.2. Loeiz Herrieu	59
III.3. Yann-Ber Kalloc'h	59
III.4. Points communs et différences entre Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h	125
III.5. Présentation des œuvres	129

### QUATRIÈME PARTIE LA MORT DANS *KAMMDRO AN ANKOÙ*

IV.1. Introduction	173
IV.2. La mort spirituelle	175
IV.3. La mort physique	254
IV.4. La mort dans <i>Kammdro an Ankoù</i> : Conclusion	405

### CINQUIÈME PARTIE LA MORT DANS *ÀR EN DEÛLIN*

V.1. Présentation du corpus étudié & méthode d'analyse	408
V.2. <i>Men Gouen</i> – Ma Race	410
V.3. <i>Péden én Téoélded</i> - Prière dans les Ténèbres	426
V.4. <i>Tri neved, tèt bédén</i> - Trois sanctuaires, trois prières	433
V.5. <i>Beati Mortui</i> - Heureux les Morts	459
V.6. <i>Gueledigéh</i> – Vision	474

V.7. <i>Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus</i>	490
V.8. <i>Ar henteu er brezél – Sur les chemins de la guerre</i>	518
V.9. <i>Karter-noz ér hléyeu - La veillée dans les tranchées</i>	536
V.10. La mort dans <i>Ar en Deùlin : Conclusion</i>	552
Conclusion générale	555
Bibliographie	562
Bibliographie	562
Résumé & mots-clés	594
Abstract & key-words	595
Table des matières	590
Annexes	596

## Introduction générale

Traumatisme mondial, la Grande Guerre n'épargne pas la Bretagne. Elle se situe en dehors des zones de combat. Cependant, la mobilisation en masse des Bretons en âge de se battre va non seulement entraîner la mort de beaucoup d'entre eux mais également accélérer un ensemble de processus sociaux, politiques engagés depuis la Révolution française en Bretagne comme partout ailleurs en Europe. Ainsi, intimement liée à la religion catholique, la Bretagne commence à ressentir les effets de la sécularisation, en particulier lorsque certains responsables politiques de la III<sup>e</sup> République vont, par différentes décisions, l'accentuer.

Bien qu'encore timide en Basse-Bretagne, l'urbanisation voit de plus en plus de Bretons quittant leurs campagnes d'origine pour aller rejoindre les cohortes d'ouvriers à Brest, Lorient, Saint-Brieuc,... quand ils ne s'exilent pas plus loin, à Trélazé, à Paris ou bien tout simplement en Haute-Bretagne à Saint-Nazaire, Nantes ou Rennes. Car le dix-neuvième siècle est celui du mouvement. Un mouvement précipité par l'avènement de nouveaux moyens de transport, dont le plus emblématique est le chemin de fer, plus rapides que la traction hippomobile ou plus simplement la marche qui dominaient jusque-là. De plus, la multiplication des moyens de communication va amener des communautés rurales qui fonctionnent encore selon des modes traditionnels, à adopter de nouvelles techniques de travail mais aussi à profiter de ces avancées dans le domaine des transports pour aller explorer ce qui se passe au-delà de leur commune ou de leur canton. L'information se met à circuler. Il ne faut plus attendre plusieurs semaines pour que les nouvelles traversent la France, sans compter bien évidemment la diffusion du savoir par l'école qui devient obligatoire à la fin de ce siècle, école publique ou confessionnelle, dans lesquelles, nonobstant l'opposition encore forte d'une partie du clergé contre la République et une méfiance des enseignants laïques envers les écoles chrétiennes, on prêche chacun à sa manière l'amour d'un pays : la France. Une France dont l'imaginaire est à reconstruire après le traumatisme de la Révolution. Le dix-neuvième siècle voit donc la société française passer d'une organisation séculaire et traditionnelle, repliée sur la communauté familiale, villageoise, avec une identité qui ne dépasse souvent pas les limites d'un territoire restreint à quelques bourgs, où le temps obéit à des cycles immuables précisément rythmé par les saisons agricoles et la vie religieuse, à une société en mouvement, dans laquelle techniques, idées ne cessent de se renouveler dans un temps devenu linéaire où chacun devient responsable de soi-même, y compris au niveau intellectuel. La Bretagne, moins industrialisée que d'autres régions en France et en Europe met du temps à accueillir ces changements, ce qui va accentuer la brutalité de la rupture avec un monde séculaire ou tout du

moins considéré comme tel, au moment de la Première Guerre mondiale. Un des meilleurs indicateurs des changements et des ruptures qui touchent les communautés, les sociétés humaines, est celui observé dans la manière d'exprimer l'idée que se font les hommes de la mort, puisqu'une telle observation peut s'effectuer à partir des temps préhistoriques jusqu'à nos jours. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de choisir d'étudier l'idée de la mort dans les œuvres de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, la mort constituant également un thème littéraire permanent depuis les origines de la littérature. L'observation des expressions de l'idée de la mort permet une mise en perspective que n'offre aucun autre thème de réflexion propre à l'humain, sinon peut-être l'amour. Mais d'amour, il est assez peu question dans les textes qui sont l'objet de notre thèse alors que le mort y est omniprésente.

***La mort, l'idée de la mort.*** La mort mérite d'être définie. Le choix de titrer notre thèse par *l'idée de la mort* et non pas *la mort* mérite d'être expliquée. Ce sera l'objet de notre première partie. Les deux auteurs étudiés sont des hommes chez qui la religion catholique tient une place prépondérante. Nous nous attarderons donc sur la mort telle qu'elle est décrite par la religion catholique, notamment dans une perspective anthropologique permettant de comprendre comment certains comportements, rites d'accompagnement des morts à partir du dix-neuvième siècle accompagnent le mouvement d'individualisation des Européens. Textes philosophiques, théologiques, historiques,... tout nous sera bon pour mener notre recherche avec une place privilégiée réservée aux sources littéraires, le récit de guerre de Loeiz Herrieu et les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h se situant dans le champ de la littérature, il est intéressant de confronter les représentations qu'ils y proposent avec celles d'autres écrivains et poètes. Ces deux hommes font le choix d'écrire en breton, pour des raisons que nous détaillerons. Pour autant, considérant que la littérature en langue bretonne doit être abordée, observée et analysée à partir d'une grille de lecture parfaitement identique avec celle appliquée à la littérature dans d'autres langues, ou plus simplement exprimé, à *la* littérature, en tenant seulement compte de l'esthétique propre à chaque langue, mais dans un contexte général, historique, littéraire, concernant les littératures européennes où la communication entre les auteurs, ne serait-ce que par la lecture des œuvres respectives des uns et des autres, alimente un ensemble d'influences des uns vers les autres et inversement. La littérature n'est certes pas le vecteur unique de l'imaginaire des sociétés et des hommes qui les composent, mais elle en est un vecteur important, en particulier au cours d'un siècle, où l'alphabétisation des masses va assurer à la littérature une influence majeure et exceptionnelle, puisqu'elle sera rapidement relativisée du fait de l'émergence de la radio après la Première Guerre mondiale, période qui n'est plus dans notre champ d'étude dans ce domaine. Gardons aussi à l'esprit que l'expression

littéraire est le fait d'hommes qui intellectualisent par essence, y compris lorsque leur choix esthétique prétend le contraire, leur observation du monde. De même que c'est précisément la recherche d'équilibre entre le fond et la forme qui pousse les auteurs ou les poètes à présenter parfois de façon emphatique, spectaculaire certains comportements et tournures d'esprit autrement plus nuancées dans la réalité. Il n'en résulte pas une représentation déformée du réel mais plutôt le résultat d'une expression singulière de la réalité commune. La multiplication des récits de la Grande Guerre par les combattants, alors que la guerre était autrefois principalement décrite par ceux qui ne l'avaient pas faite, que la production littéraire était réservée à une élite aristocratique ou bourgeoise, constitue donc une rupture dans le monde des lettres, non pas sur la forme, puisque ces récits, dès lors qu'ils présentent un intérêt littéraire en se démarquant de descriptions seulement intéressantes du point de vue historique, s'inscrivent stylistiquement dans les grands mouvements littéraires de cette époque, mais principalement due au statut social de ceux qui les produisent, étant donné que beaucoup de récits sont le fait d'hommes issus du monde paysan ou ouvrier qui n'a compté jusque-là que des cas marginaux "égarés" chez les gens de lettres. Car paradoxalement, la grande machine à broyer l'individu qu'est la Grande Guerre génère une quantité de velléités d'expression singulières encore jamais observée dans toute l'histoire de l'humanité.

***La Grande Guerre.*** Avant que toute une génération d'hommes ne soit envoyée sur le front dont beaucoup reviennent blessés, handicapés, choqués pour le reste de leur vie, quand ils en reviennent, un lent travail de conditionnement, qui n'est pas forcément concerté, prépare des esprits déjà largement habités par la glorification des figures guerrières, à la guerre, à faire la guerre, à partir tuer l'ennemi ou se faire tuer par lui. Pas de guerre sans ennemi clairement désigné et identifié. L'Europe du dix-neuvième siècle est en révolution. Des révolutions de plusieurs natures, intellectuelles, politiques, techniques, économiques qui plongent l'Européen de cette époque, depuis longtemps habitué à l'absence de doute quant à son destin, que lui procurait l'ordre établi de la société traditionnelle, dans un mouvement, un bouillonnement permanent au sein duquel il lui est difficile de trouver un sens. Et ce, quelle que soit son origine. Les atermoiements politiques, idéologiques de Lamartine en France ou Bismarck en Allemagne par exemple, dévoilent un homme du dix-neuvième siècle puis du début du vingtième siècle en train de se chercher. Il se cherche parce qu'il vit dans un pays en construction, un pays en devenir. La France se reconstruit en tentant de supprimer radicalement les scories de l'Ancien Régime ou bien en essayant de concéder une place à une nouvelle forme de monarchie dans un va-et-vient politique fait de ruptures, où l'on voit se déchirer les partisans des différentes orientations politiques à donner, et entretenir un climat de guerre civile larvée pendant plus d'un siècle, quand en Allemagne, la disparition du Saint-Empire

germanique du fait de la politique expansionniste de Napoléon, un pays certes depuis toujours dispersé mais ayant su s'accomoder de ses différences pour bâtir un empire au fonctionnement accepté bon an mal an par tous, vacille. Que signifie être français ou allemand au dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle ? L'unité passée, réelle ou imaginaire, n'est plus. De ce fait, de Fichte en Allemagne à Renan en France, les penseurs vont s'employer à démêler cette situation en théorisant chacun à leur manière, même si certaines correspondances sont indéniables, le *nationalisme*. Les politiciens, les historiens, plus tard rejoints par les instituteurs et tout ce que la société peut compter de membres influents tendent tous à un objectif commun : l'unité nationale. Car les Français ne sont pas parvenus à cette unité par le partage des idées communes héritées de la Révolution. Les monarchistes, catholiques, républicains,... ont chacun leur conception de l'unité de la France, qu'il ne faut pas encore confondre avec l'unité de la République. Certains vont lui désigner des ennemis. À partir de la haine partagée à leur égard, ils pensent que cela va faire naître un solide sentiment national. Au national s'opposent l'international, le cosmopolite. En ces temps de l'avènement d'un capitalisme qui se joue des frontières, auquel les progrès techniques, industriels, permettent de produire et d'accumuler une masse de richesse encore inconnue, la vieille méfiance des catholiques envers l'argent, l'anathème jeté sur les Juifs coupables de la crucifixion de Jésus, l'Affaire Dreyfus, réactivent un antisémitisme depuis toujours latent en France. Antisémites ou pas, depuis 1870, la majorité des Français a bel et bien un ennemi commun : le Germain. Depuis 1870, l'Allemand est présenté comme étant l'ennemi héréditaire partout dans la société française. Dans les écoles, où le corps et l'esprit des enfants sont préparés à la guerre. Par les opposants à l'art moderne qui le considèrent comme une expression de la *Kultur* germanique, quand bien même les peintres cubistes participeront à l'effort de guerre tout autant que les autres le moment venu. Il faut dire que le terreau est favorable, longtemps entretenu par les images de *sacrifice du Christ* dans les églises ou bien encore la figure du *héros romantique* prêt à se sacrifier pour une cause qui le dépasse. Tout est donc en place lorsqu'en août 1914, sonne l'heure de la mobilisation générale. Tout le monde est au garde-à-vous et nous décrirons à partir de témoignages de cette époque comment cette mobilisation est vécue en Allemagne et en France. Les Bretons sont aussi mobilisés. Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h sont tous les deux originaires de la région de Lorient. Loeiz Herrieu raconte sa mobilisation dans son récit *Kammdro an Ankoù-Le Tournant de la Mort*, nous la découvrirons avec lui, avant de présenter cette œuvre et les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h, à partir desquels sera entreprise notre observation de leur idée de la mort. Nous y préciserons les raisons de notre choix de ces deux œuvres toutes les deux rédigées en breton. Le breton qui voit se profiler ses dernières heures en tant que langue majoritaire en Basse

Bretagne, avant la diffusion totale du français. Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h choisissent la langue qu'utilise encore la majorité de Bas-Bretons et c'est pour cette raison, entre de nombreuses autres, que nous avons choisi de les étudier. Plus lentement que d'autres régions, la Bretagne change. Le changement ne s'observe pas seulement au niveau de la pratique linguistique. La sécularisation, la médecine qui améliore l'espérance de vie, apportent un regard nouveau sur la mort qui reste une certitude mais dont l'échéance peut être désormais repoussée par certains progrès, ce qui remet fondamentalement en cause l'idée d'une destinée incontrôlable, comme nous le verrons dans les chapitres consacrés à la mort dans le pays de Lorient à l'époque de nos deux auteurs. Deux auteurs ou plus précisément *un auteur et un poète* : Loeiz Herrieu ayant déjà fait l'objet d'une thèse de doctorat par l'historien Daniel Carré<sup>2</sup>, nous nous attarderons sur la biographie de Yann-Ber Kalloç'h, dont l'œuvre n'a encore été l'objet d'aucune recherche d'envergure, en nous intéressant à son tumultueux parcours, qui le vit naître à Groix et finir en exil à Paris, jusqu'à son départ au front, traversant des épreuves, parmi lesquelles la mort de son père alors qu'il n'a que treize ans est la plus déterminante et installe son existence sous le signe de la mort.

*L'idée de la mort dans les œuvres.* À l'issue de notre mémoire de Master, qui avait pour titre "*LE THÈME DE LA MORT dans les œuvres des poètes et écrivains de langue bretonne pendant la Première Guerre mondiale*"<sup>3</sup>, il était frappant de constater la similarité des références catholiques qui témoignaient de l'homogénéité de l'éducation des auteurs et de leur acceptation de la guerre, appréhendée comme une fatalité des sociétés humaines, ou même un fléau décidé par Dieu, destiné à leur faire racheter leurs péchés. Mais cette constatation était accompagnée de paradoxes intéressants. À savoir que malgré l'homogénéité de leur éducation, la réalité partagée de la même guerre, ces hommes exprimaient leur singularité par une originalité plus ou moins habile sur le plan stylistique dans leurs récits, ne serait-ce que par le choix du breton ou sur la forme littéraire, journal de guerre, roman, poèmes, de leur témoignage. De ce constat naissait le désir du chercheur d'explorer plus en profondeur la nature de ce contraste entre l'expression d'un imaginaire collectif extrêmement balisé par l'éducation, la société encore largement influencée par les modes de fonctionnement traditionnels dans laquelle vivaient ces hommes et leur appropriation de cet imaginaire pour le présenter au moyen d'une expression individuelle originale. Ce rapport de force intellectuel dans un même individu fut exacerbé par la situation nouvelle où ils se retrouvèrent physiquement sur le front de la Grande Guerre ou bien encore dans l'exaltation des premiers mois de guerre hors du front en ce qui concerne Yann-Ber Kalloç'h. Une telle ambition impliquait de réduire le nombre d'auteurs étudiés. Ce que nous avons fait en choisissant d'étudier le récit de

---

2 CARRÉ, 1999.

3 HEULIN, 2010.

guerre de Loeiz Herrieu et certains poèmes de Yann-Ber Kalloç'h. Pourquoi ces deux hommes ? Ils naissent tous les deux dans le pays de Lorient. Cependant, Loeiz Herrieu choisit de décrire la guerre dans un récit en prose tout au long de son expérience guerrière alors que Yann-Ber Kalloç'h préfère essentiellement s'exprimer en vers, dans des poèmes qu'il compose en partie pendant les premiers mois de la guerre. Loeiz Herrieu décrit la guerre comme il la vit et Yann-Ber Kalloç'h essentiellement comme il l'imagine. Malgré cela, la proximité de leur origine géographique, la forte influence du catholicisme pourraient laisser penser que la teneur de leurs œuvres littéraires vont être également assez similaires. C'est vrai en partie, mais en partie seulement. À partir de là, notre thèse se donne pour objectif de montrer comment, à partir de l'idée de la mort, pour des raisons que nous avons déjà présentées, dans leur travail littéraire, ces deux hommes lestés d'une lourde éducation catholique, dont les dogmes tolèrent peu les chemins de traverse en ce qui concerne les explorations intellectuelles de ses fidèles et encore moins leur interprétation de la réalité hors du champ chrétien, plongés dans un conflit qui confisque l'individualité des combattants, parviennent tout de même, grâce à la création littéraire à exprimer une part de liberté individuelle.

L'analyse de leurs écrits doit nous permettre de présenter la forme et la nature de cette liberté individuelle, tout en nous interrogeant sur l'influence que cette présentation singulière issue d'un imaginaire collectif peut elle-même avoir en retour sur cet imaginaire commun. Dans ce domaine, la Grande Guerre constitue un véritable défi pour ces hommes, puisque les formes nouvelles dues à la modernité qui la caractérisent, la place hors du champ de l'imaginaire de la guerre rapporté jusque-là par les auteurs ayant décrit les conflits passés. Plongé dans une situation qui nie son individualité, l'artiste trouve donc toujours un moyen d'être libre individuellement, quand bien même cette liberté est partielle. L'expression de cette liberté individuelle, qui n'est pas une revendication dans le cas de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h, témoigne elle aussi d'une singularisation nouvelle au niveau littéraire dans la littérature en langue bretonne. Ils ont beau refusé le mouvement qu'impose la société moderne, le progressisme, ils n'échappent pas à leur époque, ce que notre thèse s'emploiera également à mettre en lumière.

Loeiz Herrieu s'adonnait à la photographie. Un instantané, c'est sans doute ce qui résume le mieux l'objectif de notre thèse, donner un instantané de l'esprit de ces deux hommes, sans que la focalisation nécessaire sur leur expression singulière contenue dans les nuances de leurs œuvres, ne nous fasse oublier d'observer le décor qui les entoure.

### ***État de la recherche sur la mort et la guerre.***

La mort et la guerre font l'objet de nombreuses études dans de multiples domaines de

recherche, que nous citerons et mentionnerons tout au long de notre thèse. Nous nous contentons ici de mentionner les références et sources principales. Concernant la mort, l'historien Philippe Ariès<sup>4</sup> fait incontestablement référence avec son étude magistrale intitulée : *L'homme devant la mort*, qui observe la manière dont les hommes se sont comportés face à la mort en Europe, depuis le Moyen-Âge jusqu'à nos jours<sup>5</sup>. Sur la mort elle-même, le créateur de la thanatologie Louis-Vincent Thomas<sup>6</sup>, a livré de nombreux ouvrages qui tiennent de l'anthropologie, de l'ethnologie<sup>7</sup> et de la sociologie. Quant à la philosophie, Vladimir Jankélévitch<sup>8</sup> a tenté une approche philosophique de la mort<sup>9</sup>, qui démontre surtout la difficulté de raisonner à partir de ce qui reste un phénomène dont personne ne sait rien, limitant ces réflexions philosophiques à un ensemble de spéculations. À propos de la mort en Bretagne, l'ouvrage des historiens Alain Croix et Fanch Roudaut, qui se réfère fréquemment aux travaux de Philippe Ariès, nous propose une exploration au niveau historique des "*Bretons la mort et Dieu de 1660 à nos jours*"<sup>10</sup>.

Sur le plan littéraire, que ce soit en Bretagne ou ailleurs, nous avons préféré baser notre recherche directement à partir des sources, les deux œuvres les plus significatives en la matière étant *La légende de la Mort*<sup>11</sup>, fruit du collectage d'Anatole Le Braz, et *Buhez Mabden*, un poème du Moyen-Âge, présenté par Hersart De la Villemarqué dans l'édition que nous avons consultée<sup>12</sup>.

De nombreux écrivains se sont intéressés à la guerre. De même que concernant la mort, nous avons donc lu de nombreuses œuvres à son sujet, parmi lesquelles la plus magistrale : *Guerre et Paix* de Léon Tolstoï<sup>13</sup> ainsi que *Quatrevingt-treize* de Victor Hugo<sup>14</sup>, ou encore *Les Chouans* de Honoré de Balzac<sup>15</sup>, *La Bataille de Kergidu* de Lan Inizan<sup>16</sup>, et *Les aventures extraordinaires du citoyen Conan* de Jean Conan<sup>17</sup>, sans compter les romans et récits de la Grande Guerre, que ce soit en breton, en français ou en allemand, puisque nous avons fait le choix de restreindre notre champ de lecture à la littérature en breton, français et allemand<sup>18</sup>, dont les références sont dans la bibliographie. Ces derniers sont tous, à un niveau ou un autre, intéressants, nous les citons et nous y référons au fil des chapitres. Les références historiques ont également très nombreuses, les

4 Philippe ARIÈS, 1914-1984.

5 ARIÈS, 1 & 2, 1985.

6 Louis-Vincent THOMAS, 1922-1994.

7 Voir les références dans la bibliographie.

8 Vladimir JANKÉLÉVITCH, 1903-1985.

9 JANKÉLÉVITCH, 2008.

10 CROIX Alain, ROUDAUT, 1984.

11 LE BRAZ, 1994.

12 HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, 1879.

13 TOLSTOÏ 2007 & 2008.

14 HUGO, 1926.

15 DE BALZAC, 1972.

16 INIZAN, 1977.

17 CONAN, 2001.

18 Les deux auteurs étudiés n'eurent d'ailleurs pas de contact significatif avec des Britanniques, des Américains, des Canadiens,... alors que Loeiz Herrieu rencontra des Allemands dans l'ouest de l'Allemagne après novembre 1918, sans compter la confrontation permanente avec les soldats allemands.

ouvrages des historiens de Stéphane Audouin-Rouzeau, Annette Becker<sup>19</sup> mais également le *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*<sup>20</sup>, des historiens François Cochet et Rémy Porte ont très utilement accompagné et informé notre recherche. Enfin, dans quelque domaine que ce soit, tout chercheur ayant la guerre pour objet d'étude direct ou indirect ne peut se dispenser de la lecture des grands théoriciens de la guerre que sont Sun Tzu<sup>21</sup>, Nicolas Machiavel<sup>22</sup>, et Carl Von Clausewitz<sup>23</sup>, même si la Première Guerre mondiale présenta des spécificités qui obligeaient à une réflexion stratégique nouvelle.

### ***État de la recherche sur Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h.***

La présentation de l'état de la recherche est assez simple à faire, car hormis quelques communications, études et notices dans des ouvrages traitant de la littérature bretonne, qui sont toutes aussi précieuses et dont les auteurs doivent être salués<sup>24</sup>, qu'inévitablement partielles, nous ne trouvons en tout et pour tout, que deux études d'envergure au sujet de ces deux hommes.

Des travaux de recherche ont néanmoins été effectués sur la littérature contemporaine de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h. L'écrivain Abeozen, pseudonyme de Fanch-Eliès a été l'objet de la thèse de Gwendal Denis en 1988<sup>25</sup>. De même que plus récemment, la mouvement littéraire et la revue *Gwalarn*, que Loeiz Herrieu connut sans y participer, ont été le sujet de thèse d'Erwan Hupel en 2010<sup>26</sup>. La correspondance de Loeiz Herrieu a été analysée dans la thèse déjà mentionnée de l'historien Daniel Carré<sup>27</sup>. Ce travail a beaucoup aidé notre compréhension de l'homme mais il ne constitue pas un travail d'analyse littéraire, comme celui que nous proposons de faire à partir de *Kammdro an Ankoù-Le Tournant de la Mort*<sup>28</sup>. Quant à Y-B Kalloc'h, son ami d'enfance Léon Palaux lui a consacré un ouvrage biographique<sup>29</sup>, auquel nous nous référerons également fréquemment. Cependant, aucune thèse n'a encore été rédigée autour de Yann-Ber Kalloc'h, ni de critique littéraire des écrits Loeiz Herrieu. Tout en complétant le travail de Daniel Carré et de Léon Palaux, nous nous réjouissons donc d'apporter un regard inédit sur les écrits de ces deux hommes,

19 Voir les références dans la bibliographie.

20 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008.

21 TZU Sun, 2008.

22 MACHIAVEL, 2011.

23 VON CLAUSEWITZ, 2006.

24 Voir les noms de ces auteurs et les références de leur travail dans la bibliographie.

25 DENIS, 1988.

26 HUPEL, 2010.

27 CARRÉ, 1999.

28 Bien que le champ de notre étude dépasse la stricte analyse littéraire, pour s'inscrire également dans celui des études de civilisation, comme il est précisé dans le chapitre présentant la méthodologie de cette thèse.

29 PALAUX, 1926.

## Méthodologie

Comme le signalait Claude Lévi-Strauss dans un entretien donné au quotidien *le Monde* en 1974, il fut une époque où celui-ci pouvait encore lire l'ensemble des écrits scientifiques qui paraissaient en ethnologie<sup>30</sup>. Ce constat peut être étendu à tous les domaines de recherche. Par sa remarque, Claude Lévi-Strauss soulignait combien notre rapport à la connaissance a pu s'inverser depuis que Gutenberg a inventé l'imprimerie à caractères mobiles au quinzième siècle en Europe, permettant non seulement d'archiver mais également de reproduire une somme de connaissances comme jamais auparavant. À partir de Gutenberg jusqu'à notre époque contemporaine, qui voit se multiplier les supports de diffusion de cette connaissance au moyen de nouveaux médias, en particulier Internet, le nombre d'écrits accessibles, scientifiques ou d'autre nature, atteint une telle profusion qu'aucun chercheur ne peut plus prétendre lire, analyser tout ce qui s'écrit dans son domaine de recherche, y compris celui qui nous intéresse : la culture de la Bretagne celtique armoricaine<sup>31</sup>. Les différentes approches méthodologiques n'échappent pas non plus à cette profusion et nous mettent face au problème du choix de la méthode employée pour mener à bien notre recherche. Cependant, quelle que soit la méthode choisie pour faire avancer celle-ci, il convient tout d'abord de préciser le cadre dans lequel elle s'inscrit. En effet, une recherche dont les sources d'analyse sont deux œuvres littéraires et son objet l'idée de la mort que les deux auteurs y développent dans le contexte de la Grande Guerre, peut se situer dans le champ d'une thèse de littérature, de philosophie, de thanatologie, d'ethnologie, d'histoire ou encore dans celui de ces différentes disciplines croisées, que l'on nomme *culture*<sup>32</sup>, qui est celui que nous avons choisi et dont l'esprit peut en partie être résumé par cette phrase de Voltaire : "*Ma principale idée est de connaître, autant que je pourrai, les mœurs des peuples et d'étudier l'esprit humain*"<sup>33</sup>. Cette intention montre bien la volonté d'interdisciplinarité de notre recherche qui, à partir de l'analyse de la critique d'œuvres littéraires, a pour objectif de déterminer comment ces œuvres et l'idée de la mort présentée par leurs deux auteurs s'inscrit dans un contexte de mutations culturelles et

30 Question posée à Claude Lévi-Strauss pour le quotidien Le Monde par Jean-Louis de Rambures le 21 juin 1974 : "*Entre le pressentiment initial et le livre achevé, comment cela se déroule-t-il ?*" Réponse de C. Lévi-Strauss : "*Tout commence par un tête-à-tête avec d'innombrables lectures. Pour écrire les Structures de la parenté, j'ai débrouillé quelque chose comme sept mille livres et articles. Aujourd'hui, la production est devenue si abondante qu'elle dépasse les possibilités d'un seul homme. Mais à une certaine époque, vers 1940-1950, je puis dire que rien de ce qui se publiait en ethnologie ne m'échappait. (...)*" **CLAUDE LEVI-STRAUSS, L'ESPRIT DES MYTHES**, 2010, p.103. D'après le journal Le Monde, il existait 28100 revues scientifiques ayant publié en 2012, 1,85 million d'articles. CHILLIARD, 2013.

31 Les disciplines principales qui couvrent les études celtiques sont : la critique et l'analyse littéraires, les études de civilisation, la linguistique, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire, la géographie, les études politiques.

32 Cette discipline porte le nom de *Kulturwissenschaft* en Allemagne qui peut se traduire littéralement par *sciences, connaissances* ou *savoir de la culture*. Elle correspond aux études de *civilisation* en France.

33 Voltaire, Introduction à l'*Abrégé de l'Histoire universelle* (1753), cité par VAN THIEGHEM Philippe, **LES GRANDES DOCTRINES LITTÉRAIRES EN FRANCE**, Paris, PUF, 1963, p.151.

historiques majeures, provoquées par la Première Guerre Mondiale, dans la société bretonne<sup>34</sup>. Ces expressions singulières, mises en perspective avec un imaginaire collectif, dans un contexte historique plus large que la seule période couvrant les années de la guerre, nous éclaireront donc sur l'esprit des hommes du début du vingtième siècle et notre présent.

Mais avant d'aller plus en avant dans cette présentation, nous nous devons de définir exactement ce que nous entendons par *culture*. La *culture* est un ensemble de créations humaines collectives ou individuelles à partir de normes partagées par une communauté d'individus. À partir de cette définition, nous pensons que les cultures humaines peuvent être considérées comme égales les unes aux autres sans qu'aucune ne puisse revendiquer en propre l'expression de l'universalité, entendant celle-ci comme ce qui touche tout l'univers. De ce fait, si tout individu peut appartenir ou bien se sentir plus ou moins d'affinités, de goût pour telle ou telle culture, aucune d'entre elle ne saurait être considérée comme porteuse de la vérité universelle, pour autant qu'il y en est une et que l'on puisse atteindre sa connaissance. La culture est donc l'ensemble des expressions originales émises par une humanité semblable. Notre définition de la culture se confond donc en partie avec celle de la *civilisation*. En partie seulement, car nous percevons seulement une différence d'échelle entre *culture* et *civilisation*. Ainsi, nous parlerons de la *civilisation* européenne, mais de la *culture* bretonne.

Le sujet et le champ de notre recherche étant désormais présentés, revenons aux procédés méthodologiques qui vont nous permettre de la mener.

Pour cela, nous tenterons d'éviter certains écueils sur lesquels, pour prendre une métaphore maritime, nous avons parfois drossé dans notre Mémoire de Master, qui avait pour sujet *LE THÈME DE LA MORT dans les œuvres des poètes et écrivains de langue bretonne, pendant la première guerre mondiale*<sup>35</sup>. À l'issue de ce travail de recherche, il est apparu que nous avons choisi de comparer un nombre trop important d'œuvres, ce qui avait occasionné une approche trop superficielle de notre sujet. Pour y remédier, nous avons donc choisi de concentrer la présente recherche sur deux œuvres significatives, l'une en vers, l'autre en prose. Et sans rejeter une approche comparatiste de celles-ci avec d'autres œuvres au cours de notre thèse, nous avons préféré ce champ d'étude plus restreint afin de répondre aux exigences d'une recherche scientifique précise et détaillée.

34 Sauf mention, toutes les références et citations concernant la Bretagne dans notre étude évoquent la *Bretagne armoricaine* et plus particulièrement sa partie occidentale où le breton était et est encore traditionnellement parlé.

35 Le titre en breton, langue de la soutenance de ce Mémoire de Master est *TEM AR MARV e oberennoù ar varzhed hag ar skrivagnerion vrezhonek e-pad ar Brezel Bed Kentañ*. Il a été écrit sous la direction de Gwendal Denez et soutenu à Rennes en 2010. Outre les deux œuvres étudiées qui font l'objet de la présente thèse, nous avons analysé comparativement les ouvrages suivants : *DREMM AN ANKOU, (le visage de la Mort)*, ABEOZEN, 1942, *NOTENNOÙ BREZEL, (Notes de guerre)*, BÔCHER, 1989 ; *DEG DEVEZ E VERDUN, Kenavo d'an Argonne, (Dix jours à Verdun, Au-revoir à l'Argonne)*, GROS, 1993.

Enfin, si nous avons défini ce que nous entendons par *culture* et *civilisation*, la méthode d'analyse choisie par Laurence Campa, dans l'ouvrage qu'elle a consacré aux poètes de la Grande Guerre, nous permet de préciser la nature de la méthode dont nous nous inspirons :

“(…) mon enquête se propose de faire l'histoire des poètes qui furent combattants, de comprendre quelle fut leur guerre, et d'interpréter leurs œuvres liées à la guerre grâce à une double lecture, historique *et* littéraire. Il faut d'abord rendre soigneusement les auteurs et les œuvres à leur contexte, passer constamment du collectif au singulier, du particulier au général, du représentatif à l'exemplaire. Il convient aussi de faire ce que Marc Bloch appelle un “terrible effort de compréhension” afin d'adopter véritablement le point de vue du poète combattant et de se livrer à un dépassement méthodologique : considérer les objets historiques d'un point de vue littéraire et les objets littéraires d'un point de vue historique. Autrement dit, analyser ce que les textes disent de l'engagement, du devoir, de la contestation, de la vie combattante, à partir du fonctionnement poétique lui-même dont les détours se déroberont à la lecture univoque ; historiciser le statut littéraire et les moyens poétiques du texte pour en dégager plus finement la singularité. Cette double lecture évite divers écueils : la réduction de l'œuvre à son rôle de source ou d'objet extra-littéraire ; l'isolement du texte et la polarisation sur ses seules dimensions formelles. Elle privilégie les nœuds où se croisent les questionnements historiques et littéraires : violence, souffrance, silence, mémoire, mais aussi édition, sociabilité artistique, réception, journalisme... bref, toutes les zones de contact entre expérience combattante et activité poétique.”<sup>36</sup>

À la double lecture littéraire et historique, nous ne nous interdirons évidemment pas de convoquer également des considérations philosophiques ou ethnologiques si celles-ci peuvent éclairer notre recherche et sur l'idée qu'avaient les deux auteurs étudiés sur la mort.

### ***Détails méthodologiques.***

#### *Orthographe du breton.*

Le chercheur qui travaille à partir des textes écrits en breton se retrouve toujours face à un problème d'orthographe non normalisée et également à un problème de transcription des noms propres francisés.

En ce qui concerne l'orthographe des œuvres étudiées, les différentes éditions de *Ar en Deùlin* n'ayant jamais été transcrites en orthographe unifiée, nous n'avons donc pas eu de problème de choix. En revanche, l'édition retenue pour l'étude de *Kammadro an Ankoù* est celle de 1994, qui propose une version en orthographe unifiée. Ceci pour deux raisons : Tout d'abord, cette édition établie par François Louis, aidé par différents spécialistes reconnus de la langue bretonne et les fils

---

36 CAMPA, 2010, p.11-12.

de l'auteur ne trahit en rien l'édition originale. Par ailleurs, cette orthographe est désormais non seulement la plus souvent utilisée par les bretonnants mais est également celle en usage au Département de breton et celtique de l'Université de Rennes. Voilà pourquoi nous l'avons préférée. Nous avons privilégié l'orthographe bretonne des noms des différents auteurs bretonnants cités et nous en sommes tenus par commodité à la même orthographe et au même nom ou pseudonyme pour chacun d'entre eux tout au long de notre thèse, sauf pour les références bibliographiques qui respectent toujours l'orthographe utilisée sur et dans l'ouvrage. Les deux auteurs les plus fréquemment cités étant évidemment Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, il est important de préciser que Loeiz Herrieu<sup>37</sup> signait de ce nom ses différents textes et articles. Quant à *Yann-Ber Kalloc'h*, *Jean-Pierre Calloch* en français, il signait fréquemment ses textes littéraires de son pseudonyme *Bleimor*, mais nous avons également retrouvé des courriers dans lesquels il signait *Iann Kallouch*. Notre choix d'orthographier Yann-Ber Kalloc'h, se révèle donc plus arbitraire que dans le cas de Loeiz Herrieu. C'est uniquement par l'exigence de cohérence et facilité de lecture que nous avons fait ce choix.

#### *Traductions et choix du lexique.*

L'identité des traducteurs des ouvrages traduits se trouve dans la bibliographie. Dans les autres cas, les traductions proposées sont les nôtres<sup>38</sup>. Notre choix de traduction des textes littéraires en langue bretonne a été de respecter au maximum la forme originale, même si c'était parfois au détriment de la syntaxe du français académique, en maintenant tout de même un degré de correction suffisant afin de garder un niveau de compréhension satisfaisant pour le lecteur n'ayant aucune connaissance du breton. Nous avons également pris la liberté de traduire certains mots bretons par des mots issus des dialectes français de l'ouest de la France, parce qu'ils sont tout simplement souvent quasiment identiques au mot breton, ainsi *pillou*<sup>39</sup> se traduit par *guenilles* en français, alors que nous connaissons le mot *pillous* en angevin ou en gallo. C'est donc ce dernier que nous avons choisi. Un tel parti pris ne s'inscrit pas dans une volonté de remettre en cause les choix faits par les institutions officielles qui décident du bon usage de la langue française<sup>40</sup>, mais plutôt comme la prise en compte du vocabulaire des différents dialectes de France<sup>41</sup>, composante négligée du français parce que, comme le constate la linguiste Marina Yaguello :

37 *Louis Henrio* pour l'état-civil français.

38 Dans ce cas, sauf intérêt particulier à reproduire la version originale dans le corps du texte ou bien dans une note en bas de page, celle-ci est reproduite en annexe.

39 *KAOK*, p.179.

40 C'est-à-dire l'Académie française et l'Office québécois de la langue française.

41 Rappelons que ces dialectes sont l'héritage des anciennes langues romanes parlées en France, au sein desquelles on a préféré le francien pour représenter le français officiel.

“On peut dire aussi qu’une langue s’appauvrit lorsqu’elle cesse de créer au profit de l’emprunt massif à une langue parlée par un groupe plus puissant. Ceci s’observe en Afrique dans les situations néocolonialistes. Tout le vocabulaire technique, administratif et politique est alors emprunté. C’est aussi, malheureusement, le cas en France où le recours au néologisme a été trop longtemps stigmatisé par les puristes. Quoi d’étonnant alors si on emprunte à l’anglais ?

On estime généralement, malgré l’impossibilité de toute évaluation précise, que l’anglais est trois ou quatre fois plus riche en vocabulaire que le français. C’est vrai, et il y a à cela plusieurs raisons : les mots dialectaux ne sont pas stigmatisés dans les cultures anglophones ; ils sont au contraire valorisés et recherchés par les écrivains ; (...)”<sup>42</sup>”

Cette analyse de la langue française vaut pour la langue bretonne, d’autant plus que Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc’h avaient fait le choix d’écrire en breton vannetais.

#### *Abréviations.*

Les abréviations des deux ouvrages de langue bretonne les plus fréquemment cités ont été conçues à partir d’un modèle simplifié de celui proposé par Roparz Hemon dans son *Dictionnaire historique du breton*. Certains détails du modèle complet, comme la précision du dialecte, de l’orthographe nous ont cependant semblé sans objet dans le cadre de notre recherche :

“Abréviations

Une lettre majuscule indique un ouvrage en moyen-breton.

Deux lettres majuscules indiquent un ouvrage en breton prémoderne, XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

Trois lettres majuscules indiquent un ouvrage du XIX<sup>e</sup> siècle.

Quatre lettres majuscules indiquent un ouvrage du XX<sup>e</sup> siècle”<sup>43</sup>”

#### *Abréviations et mentions des ouvrages cités*<sup>44</sup>:

**ARDL** : *Ar en deulin*, Yann-Ber Kalloc’h.

**KAAK** : *Kammdro an Ankoù*, Loeiz Herrieu.

Les citations issues d’autres ouvrages, ou bien les autres ouvrages cités le sont de la façon suivante dans les notes en bas de page :

Nom de famille de l’auteur ou des auteurs, date d’édition de l’ouvrage répertorié dans la bibliographie, numéro de la page citée.

42 YAGUELLO, 1988, p.89-90.

43 HEMON, 1979-1981, p.19.

44 Les références complètes des ouvrages se trouvent dans la bibliographie.

*Exemple* : “**FAVEREAU, 2004, p.300.**” indique que le passage cité ou bien une information anotée dans notre thèse provient de la page 300 de l’ouvrage repertorié comme suit dans la bibliographie : *FAVEREAU Francis, GERIADUR AR BREZHONEG A-VREMAÑ - DICTIONNAIRE DU BRETON CONTEMPORAIN, Morlaix, 1993, 1357 pages.*

Dans le cas d’un auteur ayant produit deux ouvrages la même année, celui-ci est numéroté comme dans la bibliographie.

*Exemple* : “**FAVEREAU 2, 2003, p.45.**” renvoie à la page 45 de l’ouvrage répertorié comme suit dans la bibliographie : *FAVEREAU Francis, LENNEGEZH AR BREZHONEG EN XX<sup>vet</sup> KANTVED , 1918-1944, levrenn 2, Breiz Atao hag ar re all el lennegezh (Anthologie de la littérature bretonne, 1918-1944, tome 2), Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 2003, 575 pages.*

Pour les ouvrages collectifs, le titre de l’ouvrage remplace le nom de l’auteur :

*Exemple* : “**TOUTE L’HISTOIRE DES PAYS CELTIQUES,1998, p.21.**”, est la forme abrégée de l’ouvrage repertorié comme suit dans la bibliographie : *TOUTE L’HISTOIRE DES PAYS CELTIQUES, ouvrage coordonné par Jean-Christophe Cassard et Jean-René Le Quéau, Morlaix, Editions Skol-Vreizh, 1998, 346 pages.*

## PREMIÈRE PARTIE

### LA MORT

“Ar Maro n’eo daet ‘maez fenoz eus ar Bez  
Nemet ‘vit reiñ gwelloc’h e gentel d’ar Vuhez,  
Nemet evit krial, daoust dezhañ bezañ mut,  
Gant e eskern skrijus, pegen ven eo d’an dud

Eus an holl draoù krouet ober mil gwech an dro  
Evit kaout eurusted d’o c’horfoù a varo.”

Yann ROUDOT<sup>45</sup>

“La Mort n’est sortie ce soir de la Tombe  
Que pour mieux donner sa leçon à la Vie,  
Que pour crier, même si elle est muette,  
Avec ses os frémissants, combien il est vain pour  
/ les hommes

de toutes les choses d’en faire mille fois le tour  
Pour avoir le bonheur pour leurs corps qui  
/ meurent.”

#### I. Tentative de définition de la mort

##### I.1. Introduction

La mort est un mystère. La mort est *le mystère*. Omniprésente et pourtant nulle part, si lointaine et pourtant si proche, puisque tout être vivant se trouve constamment posté sur son seuil. Il est en effet tellement facile de passer de la vie à trépas. Certains la figurent comme un grand vide. Ainsi, perché au-dessus de ce grand néant, tout être mortel se retrouve dans la position du funambule cruellement conscient que la fatigue, le moindre moment d’inattention finira par le faire chuter de la corde sur laquelle il est en train de marcher. Seulement, à la différence de l’artiste de cirque, que la perception précise de l’extrémité du filin rassure, sous lequel un filet peut amortir la chute, qui sait qu’il pourra recommencer l’exercice autant de fois que sa jeunesse et sa souplesse le lui permettront, notre numéro de funambule sur la corde de la vie ne se répète pas. L’être conscient que nous sommes ne vit qu’une seule fois.

Inutile d’essayer de tromper son esprit : tout être vivant meurt. C’est là notre unique certitude, quelle que soit la nature ou la non-nature de ce qui nous attend une fois mort. L’être humain a beau avoir la particularité de pouvoir penser sa mort, il n’y échappe pas pour autant. Cette capacité à méditer l’idée de sa propre mortalité conditionne son existence. En effet, si l’homme ne peut aller au-delà des références de son expérience de vivant pour alimenter et exposer l’idée qu’il se fait de la mort, celle-ci est l’objet implicite de tout discours au cours de sa vie. Ce que le philosophe Vladimir Jankélévitch résume ainsi : “*La vie nous parle de la mort, et même elle*

---

<sup>45</sup> Yann ROUDOT, Extrait de *AN ANAON (L’ÂME MORTE)*, paru dans Feiz ha Breiz, Décembre 1921, tiré de *ABEOZEN 2*, 1989, p.85.

*ne parle que de cela*<sup>46</sup>”. Cependant, cette affirmation ne nous permet en rien de définir précisément ce qu’est la mort. Toute description de cette dernière est vouée à l’échec du fait de l’ignorance absolue que nous en avons et en aurons toujours. Nous ne pouvons qu’évoquer *l’idée de la mort* de l’autre par le biais du discours, de différentes représentations, notamment artistiques, religieuses, tout en sachant qu’en ce qui nous concerne personnellement, il est parfaitement impossible de décrire notre propre mort puisque, pour reprendre la célèbre formule du philosophe Épicure, “*notre propre mort n’est rien pour nous*”<sup>47</sup>”.

Penser notre propre mort se réduit donc à la certitude paradoxale que nous ferons une fois, uniquement et irréversiblement, l’expérience de ce phénomène aussi universel qu’inconnu, que celui-ci provoquera l’interruption définitive de notre vie d’être humain incarné et conscient, ce qui nous interdira de fait d’en rendre compte.

Néanmoins, si nous ne pouvons faire l’expérience de notre propre mort sans immédiatement ne plus être en mesure d’en témoigner, nous observons et éprouvons tout au long de notre existence ce que Louis-Vincent Thomas nomme le “*mourir*”<sup>48</sup>, c’est-à-dire “*celui qui meurt*”, la mort de l’autre que moi en moi. Mais là encore, c’est pour faire le constat de notre totale incapacité à faire quoi que ce soit contre le processus qui amène tout un chacun à la mort à un moment ou un autre. L’amélioration de la qualité de la vie, les progrès de la médecine, permettent de retarder ce processus sans pour autant parvenir à l’éliminer. D’où l’importance des rites funéraires, en ce qu’ils sont un moyen essentiel pour les survivants d’atténuer l’angoisse à l’idée de leur propre mort<sup>49</sup> mais aussi d’admettre leur impuissance à empêcher la mort de leurs proches. Ces rites sont également la manifestation de la conscience qu’a l’espèce humaine de sa temporalité. Cette mort et cette temporalité ont beau être communes à toute espèce et à toute chose, ce n’est pas

46 “L’introuvable mort n’est pas enfermée dans la vie comme le contenu dans le contenant, le bijou dans le coffret ou le poison dans la fiole. Non ! La vie est à la fois habillée de mort et pénétrée de mort ; enveloppée par elle d’un bout à l’autre, imbibée et imprégnée par elle. C’est donc pour une lecture superficielle et toute grammaticale que l’être parle seulement de l’être et de la vie seulement de la vie. La vie nous parle de la mort, et même elle ne parle que de cela. Allons plus loin : de quelque sujet que l’on traite, en un sens on traite de la mort ; parler de quoi que ce soit, par exemple de l’espérance, c’est obligatoirement parler de la mort ; parler de la douleur, c’est parler, sans la nommer, de la mort ; philosopher sur le temps c’est, par le biais de la temporalité et sans appeler la mort par son nom philosopher sur la mort ; méditer sur l’apparence, qui est mélange d’être et non-être, c’est implicitement méditer sur la mort...” JANKÉLÉVITCH, 2008, p.58-59.

47 “Accoutume-toi à penser que la mort n’est rien pour nous. Car tout bien et tout mal résident dans la sensation : or la mort est privation de toute sensation. Par conséquent, la connaissance de cette vérité que la mort n’est rien pour nous nous rend capables de jouir de cette vie mortelle, non pas en y ajoutant la perspective d’une durée infinie, mais en nous ôtant le désir de l’immortalité. Car il ne reste plus rien à redouter dans la vie, pour qui a vraiment compris qu’il n’y a rien de redoutable dans le fait de ne pas vivre. (...) Ainsi le plus terrifiant de tous les maux, la mort, n’est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n’est pas là, et que, quand la mort est là, nous n’y sommes plus. Donc la mort n’existe ni pour les vivants ni pour les morts, puisqu’elle n’a rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus.” Épicure, *Lettres et Maximes*, In, DUPOUEY, 2004, p.96.

48 “Le mourir concerne aussi le survivant. Pour plusieurs raisons. - Celui qui meurt, et peut-être meurt à ma place ou à cause de moi, emporte dans la tombe une partie de moi-même s’il m’était cher ; comme il peut aussi enrichir ma personnalité par la sagesse et le rayonnement dont il a fait preuve en rendant le dernier soupir : il existe en effet des morts qui métamorphosent le vivant. Mais surtout, le mourant est celui pour lequel le survivant ne peut plus rien faire pour l’empêcher de mourir ; il entre dans une zone de non-intervention, d’insignifiance ; fait obstacle à notre pulsion de faire. Ainsi se trouve-t-il doublement exclu : “Ne pouvant plus rien faire, il n’existe plus pour lui-même et il existe encore moins pour les autres puisqu’il les met en face de leur impuissance à agir” (R. Menahem, il n’y a rien à faire, dans *Approche*, Paris, CDR, n°46, 1985). Il n’y a donc plus rien à faire pour celui qui bientôt ne sera plus rien.” THOMAS, 2008, p.51-52.

49 “(...) les rites funéraires, censés guider le défunt dans son destin post-mortem, visent avant tout à transcender l’angoisse de mort chez les survivants.” THOMAS, 2008, p.91.

le cas des rites funéraires. La *singularité*<sup>50</sup> des rites funéraires chez l'homme en font une des particularités de l'humanité, parce que l'existence et la pratique de ces rites s'inscrivent dans le cadre de croyances qui proposent une interprétation, des représentations de l'existence et de la mort propres à l'être humain. Parmi ces représentations il en est une particulièrement remarquable. Elle a traversé les millénaires et de multiples civilisations. C'est celle de l'âme, qui conditionne largement l'idée de la mort qu'ont eue et ont encore les hommes de ces différentes civilisations.

Phénomène indéfinissable, au-delà de ses manifestations physiques, la mort ne peut donc être décrite qu'à partir d'hypothèses, d'un discours fondé sur une ignorance absolue et définitive de celle-ci puisque, rappelons-le, le moment précis de sa révélation correspond également pour chaque être à son incapacité définitive à la décrire. En cela, elle constitue un thème idéal de la littérature ou de la poésie<sup>51</sup>, un terrain d'exploration privilégié pour l'imagination des auteurs par le biais de ces formes d'expression. La mort permet toutes ces sortes de projections, d'interprétations, de représentations artistiques qui sont impossibles à confirmer ou à infirmer. L'artiste donne uniquement à voir ou à entendre, au moyen de son expression particulière, ce que les autres hommes ne voient pas, ne veulent pas ou ne savent pas voir ou entendre, quand bien même il est comme tous ses contemporains, un être de son époque avec tout ce que cela sous-entend de conditionnement social, intellectuel, spirituel. Ce conditionnement influe sur l'idée<sup>52</sup> qu'il se fait de la mort. Cette expression singulière de l'idée de la mort par l'artiste à partir des influences qu'ont sur lui la communauté d'hommes à laquelle il appartient, ses rites funéraires, ses différentes croyances attachées à la mort, et plus généralement tout ce qui est spécifique à son espèce et que l'on peut résumer sous le nom de *culture*,<sup>53</sup> montre la dimension collective de la mort. Certes, chaque être humain meurt, mais nous pensons, à l'instar de Patrick Dupouey, que "*toute culture est culte des morts, parce que l'homme est, dans l'histoire de la vie terrestre, le premier être qui n'est pas condamné à tout recommencer en naissant*"<sup>54</sup>. Bien sûr, cette transmission elle-même n'échappe pas au phénomène de disparition, les cultures et les civilisations disparaissant bel et bien elles-aussi. Mais elles permettent tout de même l'allongement de l'espérance de vie d'une communauté largement au-delà de celle des individus. La vie des sociétés qui composent les civilisations et les cultures, comme celle des individus est une sorte de contradiction<sup>55</sup> qui voit le

50 Nous soulignons cette *singularité* puisque nous ne sommes pas en mesure d'affirmer ou d'infirmer l'existence ou l'absence de rites funéraires chez d'autres espèces animales. On peut toutefois affirmer qu'aucune autre espèce animale n'a de rites aussi complexes que ceux des humains.

51 Et évidemment de toutes les autres formes d'expression artistiques.

52 Cette remarque éclaire le choix du sous-titre de notre thèse : *LA MORT DANS L'ŒUVRE DE YANN-BER KALLOC'H ET LOEIZ HERRIEU, Analyse de l'idée de la mort dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h écrits pendant la Première Guerre mondiale et dans le récit de guerre Kammdro an Ankoù, Le Tournant de la Mort, de Loeiz Herrieu.*

53 Nous avons défini ce que nous entendons par *culture* dans le chapitre *Méthodologie*.

54 DUPOUEY, 2004, p.41.

55 Louis-Vincent Thomas, ne parle pas de *contradiction* mais, comme le philosophe Pascal, de *pari* : *Tout société repose sur un pari d'immortalité. Ce qu'on nomme culture n'est rien d'autre qu'un ensemble organisé de valeurs et de structures que la société s'invente pour s'affirmer malgré la*

permanent s'inscrire dans un mouvement de renouvellement éphémère perpétuel.

Prenons l'exemple de la croyance qu'ont eue en l'âme les hommes de tous les temps. Nous constatons alors la permanence de cette idée d'une existence métaphysique, mais ceci dans un mouvement de transformation, de renouvellement permanent de sa représentation, dépendant du contexte civilisationnel dans lequel elle s'inscrit. Au niveau individuel, ce processus est plus rapide, puisque nous restons le même être de notre naissance à notre mort, nantis de caractéristiques permanentes, tout en nous renouvelant continuellement au fil de cette existence, du fait des différents effets de la temporalité sur notre métabolisme. Cette temporalité influe sur notre perception du monde à partir des expériences que nous y faisons, de la transformation de notre corps tout au long de notre existence.

À partir de ces différents constats, dans quelle civilisation peut-on situer la culture bretonne ? Dans ce contexte, les Bretons ont-ils une idée de la mort, des rites funéraires singuliers ? Cette contextualisation est essentielle, étant donné que c'est seulement à partir de celle-ci qu'il nous sera possible de comprendre la particularité éventuelle de l'idée de la mort exprimée par Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h dans leurs œuvres, ainsi que l'ampleur du bouleversement qu'a été la Première Guerre mondiale sur le terrain des croyances et représentations chez ces deux hommes et plus généralement en Bretagne.

## I.2. Rites funéraires et vie éternelle

*“Les bons rites font les bons morts, et les bons morts font les bons vivants”<sup>56</sup>”.*

Les rites funéraires sont aussi vieux que l'humanité<sup>57</sup>, au point où ils sont souvent les seules preuves rétrospectives qui permettent aux archéologues d'étudier les comportements du fond des âges de notre humanité. Ils témoignent de la conscience qu'ont les êtres humains de leur mortalité et de leur volonté d'accompagner le mort. Toutes les sociétés humaines ont des rites funéraires. La culture funéraire de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h est celle de deux Bretons catholiques vivant entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>. De ce fait, nous allons

*mort et contre la mort. Les parades à l'angoisse de la mort laissent le champ libre pour donner un sens à la vie et elles sont présentes à tous les niveaux du fonctionnement social.” THOMAS, 2007, p.119. Nous préférons néanmoins le terme de contradiction puisqu'il nous apparaît contradictoire d'affirmer l'immortalité de la culture tout en ayant conscience de la cérémonie de rupture que représentent les rites mortuaires.*

56 Entretien avec le philosophe Damien Le Guay dans le quotidien *Courrier de l'Ouest*, 31 octobre 2010, auteur de l'ouvrage **QU'AVONS-NOUS PERDU EN PERDANT LA MORT ?**, Éditions le Cerf, 2010, 176 pages.

57 *“On sait avec certitude que le donné anthropologique de la mort remonte quasiment à l'apparition de l'homme. Il existe des preuves de sépultures volontaires dès le Paléolithique moyen (-100 000 à -35 000 ans) : la présence de fosses, d'offrandes, d'ossements animaux déposés sur les squelettes montrent que l'homme de Néanderthal inhumait ses morts.” THOMAS, 2007, p.117. En Bretagne, la plus vieille sépulture trouvée par les archéologues se trouve sur l'île d'Hoëdic et date du mésolithique, soit entre -9500 et -5800. À ce sujet, voir **ARCHÉOLOGIE DE LA MORT EN FRANCE**, 2012, p.46-47.*

58 Pour une approche spécifiquement historique et anthropologique de la mort en Bretagne et en Europe occidentale, nous renvoyons à ces deux

faire une première observation de certains aspects des rites d'accompagnement du mort *en temps de paix*<sup>59</sup>, qui nous semblent significatifs de cette culture.

Le premier rite mortuaire est celui du déplacement des morts par les vivants. Ainsi, les hommes pourraient, comme le font leurs cousins quadrumanes, abandonner le cadavre à l'endroit où leur congénère a perdu la vie<sup>60</sup>. Au lieu de cela, ils portent le mort vers le lieu de la veillée, puis vers celui d'une cérémonie où la collectivité célèbre sa mémoire avant de le porter à nouveau vers sa sépulture. Celle-ci est le lieu de séparation définitive entre le mort et les vivants. Elle est également le point de passage entre ce monde, celui des vivants, et l'autre monde, dans lequel se rend l'âme détachée du corps. Nous insistons sur le fait que cette suite de rites d'accompagnement du cadavre par les vivants était coutumière en temps de paix. En revanche, il était souvent impossible d'aller chercher les cadavres sur le front de la Grande Guerre, ce qui empêchait l'accomplissement de ces rites, destinés, entre autres, à donner aux morts une sépulture dans laquelle ils auraient pu se préparer au *passage* dans l'autre monde avec l'espoir de la vie éternelle.

### I.2.1. Entre la vie et la mort : *Le passage*

Ce lent accompagnement physique du mort par les vivants leur permet de faire encore quelques pas ensemble, de commencer le travail de deuil. Plus généralement, nous remarquons que la marche ritualisée dans le contexte du pèlerinage constitue aussi un acte lié à la mort chez les catholiques bretons. Car ils se doivent d'effectuer le pèlerinage afin d'éviter à leur âme de le faire après leur mort, retardant d'autant son accès au paradis et à la vie éternelle, comme l'a rapporté Anatole Le Braz dans *La Légende de la Mort* :

“Des gens qui accomplissaient la Troménie, isolément, pour leur compte, ont souvent entendu, sans voir personne, des frôlements dans les haies ou des bruits de pas sur les sentiers.

C'étaient des âmes s'acquittant après leur mort, du pèlerinage qu'elles n'avaient pas fait de leur vivant<sup>61</sup>.”

ouvrages essentiels, auxquels nous nous référons régulièrement tout au long de notre recherche : *LES BRETONS LA MORT ET DIEU, de 1600 à nos jours* d'Alain CROIX et Fanch ROUDAUT, et *L'HOMME DEVANT LA MORT, 1&2*, de Philippe Ariès. Références complètes dans la bibliographie.

59 Nous soulignons.

60 Au sujet des singes, nous nuancions un peu l'affirmation de l'absence de ce rite. Michel Ragon raconte dans un de ses ouvrages autobiographiques comment son père, soldat en Cochinchine fut acteur d'une étrange scène après avoir abattu un singe : “Un autre jour, ils s'amusèrent à tirer un singe, assis sur une branche, qui les regardait passer. Le singe tomba, les reins cassés. Aussitôt, de tous les arbres jaillirent des cris, des sifflements, des bruits de branches brisées. Une multitude de singes descendit en chapelets le long des troncs et, cependant qu'une dizaine d'entre eux couraient ramasser le mort et l'emportaient dans les futaies, les autres, en trépignant et en montrant leurs dents avec d'affreuses grimaces, se précipitaient sur les deux chasseurs ahuris qui (...), s'enfuirent vers le poste avec à leurs trousses une meute de singes hurleurs. Aristide le Cochinchinois devait garder longtemps un mauvais souvenir de ce singe abattu, une sorte de remords, comme d'un assassinat.” RAGON, 1995, p.155. La surprise de voir des singes accomplir un rite habituellement observé chez les humains explique le remords, l'idée d'avoir commis un crime, que garda le père de Michel Ragon toute sa vie.

61 LE BRAZ, 1994, p.299.

Les deux pèlerinages catholiques les plus célèbres sont le *Tro Breizh*, qui consiste à faire le tour de la Basse-Bretagne en célébrant les sept saints fondateurs de la Bretagne<sup>62</sup> et celui de *Saint-Jacques de Compostelle*. Le *Tro Breizh* est d'origine catholique. En revanche, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle est une récupération d'un pèlerinage pré-chrétien qui longeait un peu plus le nord de la péninsule ibérique et avait pour but le *Cap Finistère*<sup>63</sup>. Le pèlerinage entretient la confusion entre les vivants et les morts puisqu'ils s'y côtoient en permanence. Le rite funéraire qui consiste à déplacer puis à accompagner le cadavre en marchant à ses côtés procède de cette même confusion. Cette proximité physique est essentielle pour le mort et le vivant. Elle illustre également à quel point l'absence de présence physique du cadavre constitue un drame, tant pour le vivant se trouvant dans l'impossibilité d'accomplir les rites qui lui permettraient de vivre correctement son deuil, que pour le mort qui s'est vu mourir sans l'espoir de ces derniers instants en compagnie de ceux qui l'aiment<sup>64</sup> jusqu'à la porte d'accès à la vie éternelle. Dès lors, nous comprenons mieux les sources de la douleur incommensurable des familles de soldats ou de marins<sup>65</sup> disparus. Tout le temps que durent ces rites d'accompagnement, qui vont du premier déplacement du cadavre jusqu'au cimetière, permettent au vivant de reculer, de se préparer à l'impensable réalité de la séparation définitive avec le défunt. Néanmoins, vient l'instant où il faut abandonner le mort à lui-même. À ce moment-là, le mort et le vivant jusqu'alors dans un état de solitudes "partagées", notamment au cours du cheminement conjoint sur le chemin du cimetière, se séparent à jamais et c'est le sentiment d'abandonner celui qu'il aime, doublé de celui d'être abandonné par ce dernier, qui s'abat sur le vivant. C'est là qu'il prend également conscience de son nouveau devoir : cultiver le souvenir du disparu. Lorsque c'est le père qui meurt, le sentiment de solitude est immense puisqu'il est renforcé par la révélation de n'avoir plus personne entre soi et la mort.

Quand son père meurt en 1931<sup>66</sup>, soit bien après la Première Guerre, Loeiz Herrieu écrit le poème *Ar hent er vèred - Sur le chemin du cimetière*<sup>67</sup>.

Outre la révélation de l'idée de la mort chez Loeiz Herrieu, une fois la *parenthèse*<sup>68</sup> de la guerre refermée, ce poème nous dit le sentiment profond qu'il éprouve et qu'éprouve

62 Sur l'origine du *Tro Breizh*, voir CORNETTE, 2008, p.129.

63 Nous avons pu observer les cartes de ce pèlerinage pré-chrétien lors d'un voyage en Galice en 1999.

64 Ainsi, le Breton Jean Conan, soldat avant et après la Révolution, se lamente à l'idée de disparaître sans traces : "*Les empereurs Néron et Valérien ont été les pires criminels, ils ont persécuté les chrétiens, incendié les églises, rassemblé les Saintes Écritures pour les brûler ; ils n'ont pourtant pas souffert une mort si cruelle que celle qui m'attend : à l'âge de vingt-deux ans, je vais disparaître à jamais au fond de l'abîme, personne au monde ne me regrettera, ne dira pour moi ni Pater, ni Ave.*" CONAN, 2001, pp.48-49.

65 Cette absence du cadavre des noyés explique le rite du *proella* qui, à Ouessant, consiste à remplacer le corps par une petite croix de cire jaune. Rapporté par Anatole LE BRAZ, 1994, p.242-244.

66 Merci à Daniel Carré de nous avoir donné cette information : "*Mathelin Herrieu est mort le 11 août 1931 à Hennebont (à la Villeneuve.Saint-Caradec, chez Loeiz Herrieu), âgé de 80 ans*". Courrier électronique de Daniel Carré à Antony Heulin, le 1er février 2014. Daniel Carré nous indique également que la mère de Loeiz Herrieu, Izabel ar C'heineg était morte dix ans plus tôt, le 4 août 1921, à l'âge de 70 ans.

67 HERRIEU, 1957, p.204-211. Voir annexe page 597

68 Nous reprenons ici l'expression de Daniel Carré dans sa thèse et dans ses différents articles, qui résume la volonté de Loeiz Herrieu de considérer cette guerre comme une *parenthèse* dans sa vie, de même qu'il symbolise également son état d'esprit pendant le conflit par l'idée d'une *Forteresse intérieure*. Voir les différentes références bibliographiques concernant Daniel Carré dans la bibliographie.

vraisemblablement une grande partie de ses contemporains en Basse Bretagne, lorsque c'est le proche parmi les proches, le père, qui décède. La longueur du poème<sup>69</sup> est significative. Elle prolonge le discours habituel lu au défunt, illustre la tentative par Loeiz Herrieu d'être toujours avec son père, en se donnant l'impression de pouvoir dialoguer encore un instant avec lui comme avec un homme encore vivant, parce que le cheminement jusqu'au cimetière était forcément trop rapide, mené sans considération pour la peine du fils, alors que les *“Impitoyables, / Chantre et attelage s'en allaient à grands pas”*, dont l'indifférence renforçait le sentiment de solitude de l'orphelin. car *“autour de moi je n'apercevais personne”*, se lamente le fils orphelin. En homme de devoir et de mémoire, il a conscience que c'est désormais à lui que revient la charge d'assurer la transmission des valeurs de son père, de leurs ancêtres : *“Il me faudra, seul, m'habituer à porter / La renommée de nos ancêtres dont vous avez chargé mon épaule”*. De même qu'il comprend que la disparition de son père rompt l'interface entre lui-même et la mort : *“Et moi le premier maillon à rompre après vous, / Moi qui serai demain ce qu'aujourd'hui vous êtes”*.

Un tel témoignage met en relief l'absence de remise en cause de la culture des ancêtres transmise par son père. En cela, Loeiz Herrieu se présente comme un homme de son temps, c'est-à-dire un individu né avant la Première Guerre mondiale, avant que la parole des pères ne soit violemment critiquée et largement délégitimée du fait même du conflit<sup>70</sup>. Ce poème nous parle de ce qui constitue l'homme. Ce n'est pas seulement l'accomplissement d'une destinée individuelle, c'est aussi, et même avant tout, la transmission de la culture des ancêtres, celle des morts par les morts en devenir que sont les vivants. Les vivants apparaissent, pour reprendre le terme de Loeiz Herrieu comme le *maillon* d'une *chaîne*. Notons ce choix lexical, puisqu'une telle idée aurait pu s'exprimer par le *relais*, *eskemm* en breton, qui traduit également l'idée d'*échange*. Ainsi, Loeiz Herrieu choisit d'assimiler la transmission à la contrainte. De ce fait, il souligne que la singularité des individus ne se caractérise pas par leur liberté individuelle mais plutôt par leur caractère d'être uniques obligés par leurs ascendants et leurs descendants. Le fait d'être unique leur permet de transmettre une culture héritée d'une génération à l'autre, sans qu'un individu n'en remplace un autre, sans que le mort n'échange sa place avec le vivant, mais sans que cela ne lui laisse pour autant la liberté de déterminer sa propre culture, sa religion, ses valeurs,... de manière individuelle. Cette métaphore du maillon de la chaîne est d'autant moins anodine que Loeiz Herrieu insiste sur l'idée de la mort comme étant une rupture de celle-ci : *“Et moi le premier maillon à rompre après vous”*. La mort est donc une libération puisqu'au contraire de la vie<sup>71</sup>, elle libère l'homme de ses chaînes :

69 95 vers.

70 À ce sujet, les manifestations de rébellion adolescentes du dix-neuvième siècle, dont la poésie d'Arthur Rimbaud est en quelque sorte la porte-parole, reste marginale et confinée à la bourgeoisie urbaine, c'est-à-dire inconnues dans l'environnement de Loeiz Herrieu.

71 Dans la même orientation d'esprit, Yann-Ber Kallo'c'h qualifie la vie d'attente : *“Bennoh d'or peuranté hé-des reit dem derhel koun a wir anù er*

“Rag n’en des ket a varù, eidom-ni Bretoned.	Car la mort n’existe pas pour nous autres Bretons.
Trémen e hram dré-ma, a herr, èl gwinéli,	Nous passons en ce monde, rapidement, comme
	/ des hirondelles,
Hirêhet de wéled, paourkeih divroidi !	Impatients de jouir de la vision, pauvres exilés
É toned ag ur vro, ur vro léh ne oem ket,	Venant d’un pays où nous n’étions pas,
Hag é voned d’unan léh ma veem bepred ...	Et nous dirigeant vers un autre où nous serons à
	/ jamais <sup>72</sup> ...”

Ce n’est pas la mort de son père qui provoque la douleur de Loeiz Herrieu mais la séparation physique et le sentiment de solitude doublé de la charge de perpétuer désormais seul la mémoire : “*Car je n’eus jamais d’autre souci, / Que d’être le germe / En qui se perpétue / L’esprit indomptée de la Race*”. Enfin, Loeiz Herrieu, après avoir insisté à plusieurs reprises sur son devoir de témoin, rappelle également le leur aux morts. Les vivants témoignent de ce qu’ont été leurs ancêtres en perpétuant leur culture et ces derniers témoignent devant Dieu de ce que le vivant est et a été lui-même pour le préparer au *Jugement dernier*. Le gain ultime de cette reconnaissance de la transmission des valeurs de “ses” morts par le vivant étant l’espoir, chez les catholiques, de la vie éternelle. Dans un tel esprit, nous comprenons l’importance pour Loeiz Herrieu de l’enracinement de l’homme dans la culture de ses ancêtres et le danger qui guette l’homme déraciné, ce dernier ne risquant pas moins que l’abandon de Dieu.

Cette analyse montre combien l’accompagnement du passage vers l’au-delà du mort par le vivant est une sorte de “passage de relais” avant leur séparation. Le sentiment d’être encore ensemble s’achève lorsque le mort est déposé dans la sépulture. La sépulture est le lieu physique des adieux aux morts par les “encore” vivants, puisque ces derniers rejoindront irrémédiablement les morts un jour ou l’autre. Si la forme de la sépulture s’est largement modifiée au fil de l’histoire des hommes et suivant la spécificité des cultures humaines<sup>73</sup>, elle n’en constitue pas moins une permanence. En général ritualisé par la religion, le dépôt du cadavre dans la sépulture permet de diminuer le sentiment de solitude qui s’abat sur le vivant en deuil, parce qu’il lui rappelle son appartenance à une communauté de vivants. Cette permanence des rites accomplis au moyen d’un ensemble de gestes et de paroles qui se doivent de paraître immuables et de s’accomplir avec certitude, afin de contrer l’incertitude quant à ce qui attend le vivant après la mort. Pour autant,

vuhé : ur gortoz, hag a wir anù er marù : un tremen”; “Bénédiction sur notre pauvreté qui nous a fait nous souvenir du vrai nom de la vie : une attente, et du vrai nom de la mort : un passage.” extrait du poème *Tri Neved, Tèr Bédenn – Trois Sanctuaires-Trois Prières*, Janvier 1915, p.156-197. *ARDL*, p.168-169.

72 Extrait du poème *EURED LENNDREIN – LES NOCES DE LENNDREIN*, HERRIEU,1957, p.87-89.

73 Sur la transformation de la *sépulture* et du *cimetière* en Europe occidentale et en France, voir ARIÈS 1&2, 1985, et *ARCHÉOLOGIE DE LA MORT EN FRANCE*, 2012.

toute l'empathie de la communauté ne peut parvenir à effacer le sentiment d'abandon, d'impensable séparation qui frappe l'endeuillé avec celui qu'il aime. Loeiz Herrieu, tout catholique sincère qu'il est, persuadé d'une vie meilleure après la mort pour son père et lui-même quand viendra son tour, ne parvient pas à retenir ses larmes, le chagrin dû à son deuil derrière ses vers. De la même manière, Yann-Ber Kalloc'h, tente une dernière fois de prolonger le lien avec son père en écrivant un poème<sup>74</sup>. Son père décède lorsqu'il a treize ans<sup>75</sup>. Nous reviendrons sur le rôle qu'a joué ce drame dans sa vocation poétique, mais avant cela, observons à travers le poème *À mon père*<sup>76</sup>, peut-être son premier poème, écrit en 1902, combien il illustre le rôle de l'enterrement à proprement dit dans le commencement du travail de deuil. Impossible pour le jeune adolescent de treize ans d'effacer en partie sa douleur derrière un discours d'espoir, derrière la certitude que la mort n'est qu'un passage, comme peut le faire un homme catholique adulte qui a assimilé tout l'argumentaire au sujet de la vie éternelle, de l'idée de passage pour le mort vers une autre vie meilleure, et ce malgré la terrible épreuve du Jugement dernier. Le poème de Yann-Ber Kalloc'h exprime le sentiment brut de vide définitif qui empare ce fils face à l'évidence de la mort de son père désormais dans l'obscurité close de son cercueil, qu'aucune larme ne viendra réveiller, ces larmes, que l'orphelin verse en vain sur la dernière demeure de son père : *“Père, sur ton cercueil j'ai versé bien des larmes, / Des larmes de regret et de doux souvenir !”* Et alors que la présence des autres rassure l'homme mûr dans sa marche avec le mort puis au moment de son abandon dans la tombe, l'enfant est saisi par un sentiment de solitude extrême quand son père disparaît à jamais derrière l'opacité des planches du cercueil. Au lieu de trouver quelque réconfort de la part des vivants autour de lui, il ressent une solitude plus aiguë encore, avec le seul souhait de les abandonner à leur indifférence pour aller rejoindre celui qu'il aime : *“... Et tous m'ont regardé d'un œil indifférent... / Dieu ! L'ai-je bien senti tout entier, notre malheur ?! (...) Je t'aime et te salue, ô mort, ma délivrance ! Viens, oh ! Viens m'arracher à ces sombres séjours ; Brise moi cette vie où je traîne en souffrance !”* Car seule la mort peut effacer la douleur, triste privilège des vivants. Seule la mort peut effacer l'impression incontrôlable d'abandonner le mort : *“Sans doute, il est terrible alors, l'instant suprême : / Te laisser là, ce fut sanglant et douloureux !...”*

Au travers de ces témoignages sur le rôle des rites d'accompagnement du mort jusqu'à sa sépulture, sur la tentative des vivants de diminuer la douleur de la séparation grâce à ces

74 Notons que cette manière individualisée d'utiliser le poème pour communiquer avec les morts n'est pas sans rappeler les croyances collectives de communication entre les morts et les vivants. Ces croyances exprimées en Bretagne sous forme de contes et légendes ont le même objectif de se soustraire à la réalité de la séparation des morts avec les vivants dans la réalité perçue, notamment par l'interprétation de signes bien réels, qui deviennent des messages des morts dans l'imaginaire populaire.

75 *“Mon mari est décédé le 18 octobre 1902 à l'âge de 56 ans (...)”*. Extrait de la lettre de la mère de Yann-Ber Kalloc'h à René Billard pour *LES LETTRES BRETONNES*, datée 8 octobre 1924. Archives de l'Éco-musée de Groix.

76 Yann-Ber Kalloc'h, Décembre 1902, Manuscrit - Archives de l'Éco-musée de Groix. Voir annexe page 598.

pratiques séculaires, nous percevons la dimension sociale et la différence de réaction face à la mort de l'enfant et de l'adulte. La façon dont l'adulte perçoit la mort est le fruit de l'assimilation d'un discours, religieux dans le cas de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, colportée au sein d'une société toute entière. L'enfant, mis face à la mort, ne peut que la subir, car il ne possède pas encore les outils intellectuels pour en affronter l'idée. La stratégie de Yann-Ber Kalloc'h pour "s'en sortir" est celle de l'écriture d'un poème, dans lequel toute la pensée brute d'un garçon de son âge apparaît, sans les conventions qui fardent le poème de Loeiz Herrieu sur le même thème. Ce témoignage poétique de Yann-Ber Kalloc'h adolescent, exprime à un niveau individuel la mesure du traumatisme que représentera une décennie plus tard la disparition brutale du père sur le front de la Grande Guerre à l'échelle de toute une génération d'enfants, sachant que ceux-là n'auront bien souvent pas la possibilité de respecter les rites d'accompagnement de leur mort.

Plus généralement, les rites et les sentiments décrits par Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h ne leur sont pas propres et s'inscrivent dans le contexte social, culturel de leur époque, celui de l'Europe occidentale<sup>77</sup> *en temps de paix*, au début du vingtième siècle. Un des objectifs du présent chapitre étant de contextualiser les écrits de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, dépassons l'analyse particulière pour observer dans quel environnement historique s'inscrit leur attitude face à la mort et aux morts. Ainsi, Philippe Ariès nous indique que :

"(...) nous avons constaté la persistance pendant des millénaires d'une attitude presque inchangée devant la mort, qui traduisait une résignation naïve et spontanée au destin et à la nature. A cette attitude devant la mort, à ce *de morte*, correspond une attitude symétrique devant les morts, un *de mortuis* qui exprime la même familiarité indifférente à l'égard des sépultures et des choses funéraires. Cette attitude devant les morts est spécifique d'une période historique bien délimitée ; elle apparaît nettement vers le Ve siècle ap. J.-C., très différente de celles qui l'avaient précédée, et elle disparaît à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sans laisser de traces dans nos usages contemporains.

Sa durée, longue mais bien circonscrite, se situe donc à l'intérieur de la continuité interminable de la mort apprivoisée.

Elle commence avec le rapprochement des vivants et des morts, avec la pénétration des cimetières dans les villes ou les villages, au milieu des habitations des hommes. Elle finit quand cette promiscuité n'est plus tolérée<sup>78</sup>".

D'un point de vue philosophique et politique, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle correspond à la Révolution française inspirée par la philosophie des Lumières, qui consacre peu à peu le libre arbitre et son pendant, l'individualisme. Cependant,, cette prétention à ériger une société moderne

77 Sur la mort en Bretagne, voir : CROIX & ROUDAUT, 1984.

78 ARIÈS I, 1985, p.37.

dans laquelle l'individu est maître de son destin ne se fait pas sans mal. Les différents traumatismes historiques qui secouent la France et l'Europe tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle puis de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, soit la période concernant Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, relativisent largement cette prétention. Ce qui nous rend moins catégorique que Philippe Ariès, au sujet d'une délimitation précise dans le temps de telle ou telle attitude ou idée des hommes européens face à la mort, ainsi que nous le rappelle Michel Vovelle :

“Au niveau des attitudes vitales, devant la vie, l'amour, la mort (on pourrait, à partir de l'enquête de 1806 sur les cimetières, commencer à mesurer ce qui change et ce qui résiste dans l'image du lieu des morts), les conséquences de la Révolution s'inscrivent donc plus comme l'accélération d'une tendance que comme un bouleversement total<sup>79</sup>.”

Philippe Ariès évoque d'ailleurs “*une familiarité indifférente à l'égard des sépultures et des choses funéraires*”. Car si l'idée de la mort chez l'être humain est modelée de façon différente suivant les discours religieux, philosophiques dominants de son époque, la permanence du rite, quelle que soit sa forme, commence avec l'histoire de l'humanité et ne s'achèvera vraisemblablement qu'à la disparition de l'espèce humaine. Et ce dans toutes les civilisations. En revanche, plus fragiles sont les croyances quant au devenir de l'homme *post-mortem*.

Nous nous sommes principalement intéressés aux émotions du vivant jusqu'à la séparation avec le mort une fois le corps de celui-ci déposé dans son lieu de sépulture. Mais que devient-il après ? Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h croient tous les deux à la vie de l'*âme* du chrétien après la mort. Or, cette croyance en un état métaphysique après la mort est largement antérieure au christianisme.

### I.2.2. Dans la vie et dans la mort : *L'âme*

Nous savons qu'une fois le mort accompagné à sa dernière demeure, les vivants qui lui étaient proches entament leur deuil afin d'accepter petit à petit l'idée de la séparation définitive avec le défunt. Le corps de ce dernier est condamné à une lente putréfaction, réduit en cendres en cas de crémation ou bien conservé dans un état de momification. Cependant, dans diverses civilisations ou cultures, il existe depuis longtemps la croyance en un “corps” spirituel conjoint au corps physique jusqu'à ce qu'ils se détachent l'un de l'autre. Ce corps spirituel est l'*âme*. Nous avons par exemple

79 Michel VOVELLE. In, *HISTOIRE DE LA FRANCE RELIGIEUSE, Tome 3*, 1991, p.268-269.

eu la chance d'observer<sup>80</sup> certains papyrus égyptiens, écrits et dessinés environ 1275 ans avant notre ère. Ils étaient destinés à accompagner l'âme des morts illustres dans un au-delà aussi chaotique que le monde des vivants où mille épreuves les attendaient. Ce *livre des morts* constituait un précieux guide dans un au-delà plein de dangers. Plus "près" de nous, Étiemble nous rapporte la conception de l'âme vers -550, selon Confucius<sup>81</sup>.

“Plus riche en effet que l'homme d'Occident, le noble Tchou disposait de deux principes de vie: sitôt conçu, il recevait le premier, la *po*, consubstantiel au corps, au sang, aux humeurs ; au moment de sa naissance, il obtenait son *houen*, le principe du souffle, dissociable du corps, celui-ci, et qu'il gardait jusqu'à sa mort. Mais attention ! qu'à l'occasion d'un rêve, par exemple, ou d'une syncope, le principe du souffle allât s'égarer trop longtemps loin du vivant, et mort s'ensuivait. Quand décédait un noble, son *po* demeurait fidèle au cadavre durant les trois années qu'on accordait à la décomposition ; il se nourrissait des offrandes funéraires, inoffensif aussi longtemps qu'elles abondaient, dangereux si par malheur on lésinait. Au bout des trois années, le cadavre et le *po* étaient censés n'avoir plus d'existence (...). Pour le *houen*, il en allait autrement. Après le rite du rappel du souffle (le *tchao houen*), et quand on s'était bien assuré que le *houen* avait quitté le cadavre pour gagner soit les *sources jaunes* (ces mêmes *sources jaunes* où vont boire les Indiens de l'Amérique précolombienne), soit la compagnie du Seigneur d'en Haut, on procédait à la cérémonie compliquée des funérailles, à l'issue de laquelle le mort acceptait enfin ses fonctions d'ancêtre<sup>82</sup>.”

Remarquons à nouveau l'importance du rite d'accompagnement du mort étalé ici sur trois années pour les vivants et le partage de certaines croyances, en particulier celle en un monde des morts en proie à des problèmes identiques à ceux des vivants, comme ceux que devaient affronter les nobles Égyptiens dans leur voyage *post-mortem*, et celle de la dualité d'une âme liée au corps et d'une autre âme uniquement spirituelle chez les nobles chinois ou encore les Celtes comme nous l'apprend Claude Sterckx :

“Comme bien des peuples anciens - et d'ailleurs en bonne logique - , les Celtes croyaient que l'homme avait deux âmes : d'une part la conscience destinée à quitter le corps au moment du décès ; d'autre part le principe de vie immortel qui se perpétue de génération en génération depuis le début de la vie sur terre et qui se perpétuera de même jusqu'à son extinction ultime à la fin des temps. Cette croyance en la continuité génétique, par transmission séminale, de cette âme-vie explique aussi la différence des statuts accordés à l'homme et à la femme : l'ignorance de l'ovulation laissait croire que l'âme-vie de la femme ne se perpétuait pas physiquement et n'était donc pas "immortelle"<sup>83</sup>.”

80 Lors d'une visite au Louvre en 2009.

81 Confucius serait né vers -551.

82 ETIEMBLE, 1986, p.36-37.

83 STERCKX Claude, 2009, p.341.

Contrairement aux Chinois décrits par Confucius, cette âme celte est commune et n'est pas réservée aux nobles :

“Le concept d'une âme vitale commune transmise par les mâles depuis les origines semble bien n'avoir pas été limité aux lignages, clans ou nations, mais étendu à toute l'espèce humaine et même, au-delà, à toutes les formes de l'être<sup>84</sup>.”

Le caractère universel de cette âme rend-il la conversion au christianisme plus aisée parmi les populations celtes d'Europe occidentale au IV<sup>e</sup> siècle, alors que le catholicisme se propage dans toute l'Europe ? C'est une question à laquelle il appartient aux historiens des religions de répondre. Toujours est-il que les catholiques bretons vont très longtemps continuer à distinguer deux âmes.

### 1.2.3. *Eneñv*<sup>85</sup> et *anaon* : âme des vivants et âmes des morts

Un des Pères de l'Église, le penseur catholique Saint Augustin<sup>86</sup> est formel, il y a deux morts mais il n'y a qu'une seule âme<sup>87</sup>.

Dans la pensée de Saint Augustin, l'unicité de l'âme ne fait aucun doute et son propos est plutôt de définir les différentes morts. La vraie mort est celle de l'âme: “*La mort de l'âme se produit donc lorsque Dieu l'abandonne, de même que celle du corps lorsque l'âme l'abandonne*<sup>88</sup>.” Saint Augustin s'emploie ensuite à rappeler que cette mort de l'âme correspond au “*châtiment ultime et éternel*<sup>89</sup>”, dont les causes sont, comme il le rappelle, décrites dans les Évangiles, le plus célèbre d'entre eux sur le sujet étant l'*Apocalypse*<sup>90</sup> selon Saint Jean. Pour Saint Augustin et le monde catholique, ce n'est pas la mort comme nous l'entendons désormais habituellement, c'est-à-dire la mort du corps, qui est redoutable mais la mort de l'âme et du corps, l'abandon total de l'être par Dieu. Il résume l'ensemble ainsi : “*Au sujet de la première mort du corps, on peut dire qu'elle est un bien pour les bons, un mal pour les méchants. Quant à la seconde, qui sans aucun doute ne*

84 STERCKX Claude, 2009, p.368.

85 Ce mot peut être également orthographié *ene*.

86 Né à Tagaste 354, mort en 430.

87 Sur ce sujet en détails, voir : *LES DEUX MORTS* par Saint Augustin. In, DUPOUEY, 2004, p.150-155.

88 Saint Augustin. In, DUPOUEY, 2004, p.153.

89 Saint Augustin. In, DUPOUEY, 2004, p.153.

90 *LA BIBLE*, 1990, p.1599-1619. Signalons également l'édition accompagnée du commentaire pastoral de Jean-Pierre Prévost, *SAINT-JEAN, L'APOCALYPSE*, 2003. De plus, on ne peut évoquer l'*Apocalypse* sans signaler la représentation qui en a été faite sous forme de tenture, tissée entre 1373 et 1377, actuellement conservée au château d'Angers sur laquelle le petit opus *TENTURE DE L'APOCALYPSE*, 1996, donne une aperçu.

*concerne pas les bons, elle n'est un bien pour personne*<sup>91</sup>”. La survie de l'âme après la mort est donc conditionnée à un comportement du catholique basé sur l'idée du bien et du mal. Cependant, nous pouvons objecter qu'il n'y a aucune raison pour le catholique bon de subir l'épreuve de la mort, au sens de séparation du corps et de l'âme et encore moins du jugement dernier. Saint Augustin explique qu'effectivement :

“Il faut donc avouer que les premiers hommes ont été créés de façon à ne subir aucune sorte de mort, s'ils ne commettaient pas de péché ; mais, ayant été les premiers pécheurs, ils furent frappés de mort, de sorte que leurs descendants aussi devaient être soumis au même châtement. Car ils ne pouvaient donner naissance à des êtres différents d'eux. La grandeur de leur faute a entraîné cette condamnation qui vicia leur nature de telle sorte que ce qui n'était qu'une condamnation des premiers hommes pécheurs devient ensuite naturel pour tous leurs descendants<sup>92</sup>.”

L'homme catholique ne doit pas redouter la mort puisqu'il est assuré d'une vie au-delà de son état mortel. En revanche, il doit bel et bien préparer son âme à l'épreuve du *Jugement dernier* et à l'envoi au *purgatoire* ou encore en *enfer* qui peut s'ensuivre. Toutefois, si l'orientation à l'issue de la mort est incertaine, si l'âme peut mourir, il n'y en a qu'une par individu. La désignation par deux termes : *Eneñv* et *Anaon* et la croyance attestée des Bretons en celles-ci jusqu'au dix-neuvième siècle est probablement un héritage de la croyance celte en deux âmes, qui va finir par se limiter à la formule rituelle “*aet da anaon, Doue d'e bardonno*<sup>93</sup>” au vingtième siècle et de nos jours. L'adaptation d'une croyance pré-chrétienne au christianisme est un phénomène non seulement banal mais également orchestré de longue date par les autorités ecclésiastiques :

“Selon les consignes du pape Grégoire le Grand (590-604), les lieux de paganisme sont néanmoins plus ou moins christianisés : “Ne supprimez pas les fêtes et les sacrifices que les Bretons (les Saxons de l'île) célèbrent en l'honneur de leurs dieux ; transportez-les seulement au jour de la dédicace de l'église ou de la fête des saints martyrs, afin que, tout en conservant quelques-unes des joies matérielles de l'idolâtrie, ils soient plus facilement amenés à goûter les joies spirituelles de la foi chrétienne.” Amorce d'un processus qui se poursuivra jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, les fontaines, les sources, les arbres sacrés sont ainsi progressivement associés à la protection d'un saint particulier et les itinéraires des pèlerinages médiévaux reprennent les contours d'anciens périmètres sacrés<sup>94</sup>.”

Les *anaon* sont décrits comme “*le peuple immense des âmes en peine*”, par Anatole le

91 Saint Augustin. In, DUPOUEY, 2004, p.153.

92 Saint-Augustin. In DUPOUEY Patrick, *LA MORT*, 2004, p.154. *Tel père tel fils !* Nous verrons dans la partie consacrée à Yann-Ber Kalloc'h, combien il était fidèle à cette idée d'une faute originelle transmise de génération en génération chez les Germains.

93 “*Allé (dans le sens de “devenu”) anaon, Dieu lui pardonnera.*” Formule rituelle adressée aux défunts.

94 CORNETTE 1, 2008, p.189-190.

Braz<sup>95</sup>. Les contes et anecdotes concernant la vie côte à côte des morts et des vivants, qu'il cite dans le chapitre consacré aux *anaon*<sup>96</sup>, traduit une véritable familiarité entre les vivants et les morts, voire une communication entre eux par le biais de différents *signes* ou encore *intersignes*<sup>97</sup> lorsqu'il s'agit de l'annonce de la mort. Tous les signes envoyés par les morts dans les récits collectés par Anatole Le Braz ne sont-ils pas la version *post-mortem* de l'accompagnement, non pas des morts par les vivants développé dans notre précédent chapitre, mais des vivants par les morts ?

Cette proximité des morts et des vivants est telle en Bretagne que les historiens Alain Croix et Fanch Roudaut considèrent que les *Trépassés* font partie de la "*communauté vécue*" par les Bretons au XVI<sup>e</sup> siècle :

"A qui serait surpris de nous voir inclure les Trépassés dans la communauté vécue par les Bretons autour de 1600, les faits répondent facilement : Les Trépassés sont un des *carrefours* de la culture populaire d'alors, dans la mesure où nous les retrouvons présents, avec une grande intensité, tant dans la culture et les rites d'Eglise que dans le vécu quotidien et dans ces pratiques que les clercs commencent à qualifier de "superstitieuses"<sup>98</sup>".

Mais nous ne pouvons plus à proprement parler de deux âmes distinctes dans l'esprit celtique observé par Claude Sterckx. Car les *anaon*, dans le sens que nous leur connaissons, attesté par les travaux d'Alain Croix et Fanch Roudaut sont en fait des âmes d'anciens vivants ayant laissé quelques fautes en souffrance, qu'ils décrivent ainsi :

"Les revenants sont d'abord ceux qui ont commis des fautes "professionnelles" : lavandières prodigues en pierre et trop économes de savon, prêtres distraits dans l'exécution des services, fermières mouilleuses de lait, paysans déplaceurs de bornes"<sup>99</sup>,..."

La proximité séculaire avec les morts certainement venue des âges pré-chrétiens parmi les Bretons et tous les rites celtiques sont peu à peu christianisés et largement récupérés par le clergé, comme le soulignent Alain Croix et Fanch Roudaut qui, après avoir cité un témoignage de Jacquette Quenquis datant du XVII<sup>e</sup> siècle concernant les Trépassés, le commentent ainsi : "*Nous mesurons à cet exemple tout le parti qu'un clergé habile peut tirer de telles croyances. Le glissement de l'Anaon aux âmes du purgatoire est encore prématuré mais l'introduction d'un rite*

95 LE BRAZ Anatole (1859-1926), *LA LÉGENDE DE LA MORT*, 1994, p.268. L'édition originale date de 1893.

96 LE BRAZ, 1994, chapitre *L'ANAON*, p.267-289.

97 LE BRAZ, 1994, chapitre *LES INTERSIGNES*, p.7-51.

98 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.63.

99 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.65.

supplémentaire en faveur des trépassés, la messe, en excellent voie<sup>100</sup>”, pour conclure :“(…) l'Église trouve là un terreau qu'il n'est même pas besoin de travailler : il suffit que le prêtre apparaisse comme le relais le plus efficace avec les Trépassés, pour que son autorité en soit considérablement accrue<sup>101</sup>”. L'association de l'Anaon et du purgatoire se retrouve effectivement dans le Barzhaz Breizh dans la chanson : *Kanaouenn an anaon - La chanson des anaon*<sup>102</sup>. Diffusé à partir de 1839, le *Barzhaz Breizh* contient des poèmes et chansons antérieures à cette année. Fruit du travail de collectage de Théodore Hersart de la Villemarqué, il est impossible de dater précisément les textes. Ce n'est pas si important, puisque quelle que soit la date précise de création de la *Chanson des anaon*, elle montre comment la liaison entre l'idée du purgatoire et celle des *anaon* a fini par être assimilée par les Bretons dans le sens voulu par le clergé catholique, étant donné qu'ils s'adressent ici aux vivants pour les conjurer de prier Dieu afin de les sauver des flammes. Comme l'exprimera plus tard Loeiz Herrieu, les enfants et plus généralement tous les parents d'une famille sont en quelque sorte co-responsables du salut des âmes de leurs parents morts et évidemment coupables si ceux-ci doivent subir les tourments de l'enfer. Il est ouvertement reproché aux enfants de ne pas prier “*Frères, parents et amis, / (...) / Au nom de de Dieu priez ! Priez ! / Car les enfants ne le font pas*”. La mise en garde aux vivants est sans équivoque. Ceux qui n'élèvent pas leurs enfants dans le respect et la crainte de Dieu risquent de se voir refuser l'entrée du paradis et leurs enfants seront responsables de la damnation de leurs parents. L'entreprise de récupération de la proximité des Bretons avec les Trépassés a donc été parfaitement menée à son terme au dix-neuvième siècle. Pourquoi dès lors cette croyance pourtant bien utile au clergé disparaît-elle vraisemblablement au début du vingtième siècle, alors que d'autres croyances héritées des âges pré-chrétiens, comme celle de l'*Ankou*<sup>103</sup>, survivent ?

Ainsi, dans un contexte où la mort est omniprésente et donc constamment décrite comme celui de la Première Guerre mondiale, nous aurions pu nous attendre à ce que les auteurs de langue bretonne ayant témoigné de leur expérience du front<sup>104</sup> évoquent les *anaon*. Or, il n'en est rien, au point où pas un auteur n'utilise véritablement ce mot dans son récit.

Certes, la dédicace d'Abeozen est la suivante :

100 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.66. On trouve le témoignage évoqué de Jacquette Quenquis à cette même page, celui-ci est tiré du Mémoire de maîtrise de S.Peigné (dirigé par J.Delumeau) ayant pour titre : *Les miracles de Sainte-Anne d'Auray au 17e siècle (1634-1647)*, Paris, 1972.

101 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.67.

102 *BARZHAZ BREIZH*, 1988, p.438-440. Voir annexe page 598

103 L'*Ankou* est l'objet d'un autre chapitre.

104 ABEOZEN, *DREMM AN ANKOU (Le visage de la mort)* ; Aogust BÔCHER, *NOTENNOÛ BREZEL (NOTES DE GUERRE)* ; GROS Jules, *DEG DEVEZ E VERDUN, Kenavo d'an Argonne (Dix jours à Verdun, au-revoir à l'Argonne)* ; sans oublier Yann-Ber KALLOC'H et Loeiz HERRIEU. Références complètes de tous ces ouvrages dans la bibliographie.

<p>“En eñvor eus an dud keiz Kaset da anaon Eus o huñvreoù skubet Eus o menozioù drailhet Al levrig-mañ.”</p>	<p>“À la mémoire des pauvres hommes envoyés à anaon (à la mort) de leur rêves balayés de leurs idées broyées ce petit livre<sup>105</sup>.”</p>
---	---

Mais c’est dans ce cas une formule de deuil toute faite, aucune réflexion ou différence concernant deux âmes, celle des vivants et celle des âmes en peine, les *anaon*, n’est présente dans son ouvrage. Tous les auteurs utilisent un même mot pour signifier l’âme, *ene* ou *eneñv*, que ce soit celle des morts ou celle des vivants<sup>106</sup>.

Les *anaon* ont disparu. Pourquoi ? Tout d’abord, notons que l’évocation des *anaon* au dix-neuvième siècle n’est pas seulement présente dans les ouvrages de collectage où les folkloristes pouvaient être tenter d’insister sur cette croyance au vu de son caractère “typique, exotique”.

Jean-Marie Déguignet<sup>107</sup>, Breton certes atypique mais impossible à soupçonner d’une quelconque béatitude face aux superstitions populaires de ses compatriotes, témoigne lui aussi de la croyance dans les *anaon* et de leur récupération par le clergé catholique :

“Il faut à chaque curé son Ankou, comme il lui faut un saint patron de la paroisse, une ou deux chapelles miraculeuses et surtout un bon nanaon<sup>108</sup>. Nanaon se compose de toutes les âmes qui sont au purgatoire. Ce sont là les meilleurs fournisseurs pour remplir la caisse du curé, l’Ankou et le Nanaon surtout<sup>109</sup>.”

Concernant l’*Ankou*, nous verrons que la personnification de la Mort par un squelette dépasse largement la Bretagne. Alors que Les *anaon* sont une spécificité bretonne. La transmission de cette croyance se fait donc oralement dans le cercle restreint de la paroisse. Si elle est instrumentalisée par les prêtres, elle ne fait pas partie du dogme catholique pour autant. Il n’est pas étonnant que celle-ci disparaisse dans un contexte politique, social, qui remet en cause un catholicisme mis à mal par la République au sein de laquelle la religion est de plus en plus reléguée à la sphère privée. La société du dix-neuvième puis du vingtième siècle se complexifie et l’Église fait les frais de cette complexification dans laquelle de nouveaux acteurs apparaissent :

105 ABEOZEN, 1942, p.9.

106 Voir également à ce sujet le poème de Yann-Ber Kalloç’h *Eit en enan*, traduit par *Pour les trépassés*, dans lequel le mot *enan* n’apparaît qu’une seule fois et ne comporte aucune référence à deux âmes. *ARDL*, p.141-144.

107 Jean-Marie Déguignet, (1834-1905), auteur de *MÉMOIRES D’UN PAYSAN BAS-BRETON*. Voir références complètes dans la bibliographie.

108 Cette orthographe s’explique par le fait que Jean-Marie Déguignet, n’ayant pas appris à écrire le breton, contractait l’article *an* avec le mot *anaon*. La liaison laissant entendre *n anaon*. Son usage du mot comme nom propre ou nom commun est également confus. Ce mot s’utilise généralement au pluriel en breton.

109 DÉGUIGNET, 1998, p.98.

“Au lendemain de la Révolution, l’édifice pluriséculaire élevé par la Réforme catholique contre les “superstitions”, s’effrite, puis se dissout à la suite de l’affaiblissement du lien ecclésial et de l’apparition de nouveaux acteurs sociaux : le médecin positiviste, ou, plus pernicieux, peut-être l’érudit folkloriste. Le “populaire” et le “dissident” ont envahi l’espace du croyable : le ver est dans le fruit<sup>110</sup>...”

Cette complexification a pour conséquence la mise en perspective du catholicisme avec de nouvelles formes de croyances comme le positivisme. Celles-ci affaiblissent d’autant la rigueur du dogme chrétien, au point où Ernest Renan, cité par Philippe Boutry, dénonce de façon radicale la perte de croyance jusque chez les clercs :

“Ernest Renan, dans cet *Avenir de la Science* qui fit scandale n’est pas moins sévère que Comte vis-à-vis de “tout système de croyance entaché de supernaturalisme”, mais c’est à ce titre aussi qu’il prend le contre-pied du fondateur de secte, sans cacher sa nostalgie des certitudes perdues. Si la croyance en l’immortalité lui paraît utile d’une certaine façon “nécessaire et sacrée”, il récuse l’“escroquerie” de la prêcher au peuple alors qu’on n’y croit plus soi-même<sup>111</sup>.”

Dans un tel contexte, la croyance dans les *anaon* disparaît vraisemblablement au tournant du dix-neuvième et vingtième siècle comme nombre d’autres superstitions liées ou assimilées jusque-là par le catholicisme. La société moderne aura raison de la croyance dans les deux âmes. Elle avait survécu de façon relative à la christianisation, mais ne résistera pas à la sécularisation. Ne témoigne plus de cette ancienne croyance qu’une simple formule de deuil dénuée de signification véritable. Pour autant, malgré la sécularisation galopante partout en France, il ne faut pas croire que le catholicisme a dit son dernier mot en Bretagne. Certes, des croyances qui y sont liées disparaissent. Il est affaibli dans la vie sociale et intellectuelle. Mais il vit encore. Les témoignages ou poèmes de Yann-Ber Kalloç’h et Loeiz Herrieu, entre autres, le prouvent. Ces deux hommes naissent, grandissent et vivent dans l’atmosphère que nous venons de décrire. Cette première observation sera complétée dans les chapitres relatifs à leurs écrits produits pendant la Première Guerre mondiale après avoir complété notre tentative de définition de la mort et développé celle de la guerre.

110 *HISTOIRE DE LA FRANCE RELIGIEUSE, Tome 3, p.465.*

111 Philippe Boutry dans : *HISTOIRE DE LA FRANCE RELIGIEUSE, Tome 3, 1991, p.516.*

### I.3. Conclusion

*“Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement”<sup>112</sup>.*”

Rassurante parce qu'elle est notre unique certitude, angoissante parce que cette certitude est paradoxalement un mystère qui n'est résolu qu'au moment où il ne nous est plus possible d'en témoigner, présente et absente à la fois, la mort constitue bien la plus fascinante et la plus terrifiante énigme confiée à notre espèce de singes nus dotée d'une conscience pour la penser. Mais si nous pensons à la mort, pouvons-nous penser la mort ? Il nous est, par exemple, impossible de penser notre propre mort. En effet, ainsi que l'exprime la phrase de La Rochefoucauld que nous avons mis en exergue du présent chapitre, on ne peut la regarder fixement. Reste la mort des autres pour nous en donner une idée et seulement une idée de ce qu'est la mort. L'ensemble des rites qui accompagnent le mort, les croyances religieuses qui s'y rattachent nous rassurent un peu, nous décupabilisent, nous désangoissent<sup>113</sup> face à notre terrible impuissance. Ils nous permettent aussi de supporter la perte de la part de nous-mêmes que chaque mort aimé emporte avec lui dans la tombe. Quant à l'enveloppe sans vie du cadavre, il ne nous donne aucune réponse au-delà des caractéristiques physiques qui affectent le corps mort. Alors, de tout temps, les hommes se sont interrogés sur la mort. La religion catholique elle-même, malgré son dogmatisme en apparence inamovible, a vu tout au long de son histoire les Pères de l'Église, les Exégètes, les philosophes, donner des réponses à propos de la mort et sur la nature de la vie éternelle auxquels sont promis ses fidèles, qui se sont détaillées, se sont transformées suivant les époques. De ce fait, la permanence de certains rites, de certaines croyances a également vu ses formes se modifier au fil du temps. Certaines ont disparu. D'autres sont apparues... Même si nous sommes certains que la mort n'a pas changé depuis l'origine de l'humanité. Que nous l'abordions d'un point de vue religieux, philosophique ou autre, nous sommes condamnés *ad vitam æternam* en quelque sorte, à ne pouvoir émettre que l'idée que nous nous faisons de la mort, par le biais de démonstrations intellectuelles abstraites ou bien par celui de représentations ou d'images. C'est à partir de ce constat que nous avons tenu à préciser en sous-titre de cette thèse que notre objet était *l'analyse de l'idée de la mort* dans les œuvres étudiées. Ces représentations, ces images sont le fruit de la culture dont nous sommes issus, de l'éducation que nous avons reçue, du contexte social, politique dans lequel nous vivons. Celles-ci constituent un imaginaire commun qui forge notre vision personnelle et que nous

112 LA ROCHEFOUCAULD, 1965, p.19.

113 Ce mot est un néologisme.

alimentons ou légitimons en le conservant ou bien en le transformant, ou encore que nous contribuons à faire disparaître lorsque nous en abandonnons certains aspects. Les artistes, simplement modeleurs ou bien créateurs de nouvelles images ou représentations font partie des contributeurs importants à l'évolution des représentations qui rendent notre imaginaire visible, lisible. La *mort*, en tant qu'inconnue définitive de notre champ de vision intellectuelle et visuelle constitue le terrain d'exploration idéal pour les artistes. Ils peuvent en toute liberté donner à voir, à lire, à entendre l'idée qu'ils se font de celle-ci. Néanmoins, les artistes n'échappent pas non plus aux clichés et stéréotypes de leur environnement culturel, social, politique, religieux et les images ou représentations de celui-ci. Dès lors, l'artiste propose plutôt, à partir de son regard, une déformation, l'adaptation d'une image familière de la mort, qu'une interprétation parfaitement inédite. Dans la société bretonne de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième siècle dont étaient issus Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h, la marge de liberté d'un artiste restait encore largement sous la coupe des schémas dictés par le clergé catholique et ses dogmes. Ceux-ci limitaient fortement la possibilité d'expression de l'individualité, comme le montre le sentiment pesant du devoir de transmission des valeurs décrit par Loeiz Herrieu dans le poème consacré à la mort de son père ou plus encore *Kanaouenn an anaon*, à travers laquelle est clairement démontrée la pression subie par tous les membres de la famille qui ne respecteraient pas la pratique religieuse par, entre autres, la prière pour ses morts. Un tel enfermement intellectuel nécessite en général l'exil ou bien un cataclysme pour que soient, à défaut d'être ébranlées, au moins bousculées les certitudes pour que se révèle la puissance créatrice d'un artiste. Yann-Ber Kalloç'h eut le terrible privilège de connaître les deux par son exil à Paris puis son départ au front, quand Loeiz Herrieu resta à la guerre trop longtemps pour qu'elle ne modifiât pas son regard sur le monde. Nous avons observé comment la force de certains rites et croyances liées à la mort ont réussi à se maintenir après la disparition de certaines cultures ou civilisations, cela montre à quel point ils peuvent être profondément ancrés dans l'imaginaire de peuples entiers pendant des millénaires. Cependant, la survivance de ces rites et croyances s'est accompagnée d'une adaptation de ces derniers aux attentes des hommes des différentes époques. À partir de cette constatation, dans quelle mesure Yann-Ber Kalloç'h et Loeiz Herrieu ont-ils été contraints d'adapter leur idée de la mort dans le contexte cataclysmique de la Première Guerre mondiale et comment cette adaptation s'est-elle manifestée sur le plan artistique dans leurs œuvres ?

## DEUXIÈME PARTIE

### LA GRANDE GUERRE

#### LIED DER GEFALLENEN

“Es dorrt die Haut von unsrer Stirn.  
Es nagt der Wurm in unserm Hirn.  
Das Fleisch verwest zu Ackergrund.  
Stein stopft und Erde unsern Mund.  
Wir warten.

Das Fleisch verwest, es dorrt das Bein.  
Doch eine Frage schläft nicht ein.  
Doch eine Frage wird nicht stumm  
Und wird nicht satt : Warum ? Warum ?  
Wir warten.

Staub stopft und Erde uns den Mund.  
Doch unsre Frage sprengt den Grund  
Und sprengt die Scholle, die uns deckt,  
Und ruht nicht, bis sie Antwort weckt.  
Wir warten.

Wir warten ; denn wir sind nur Saat.  
Die Ernte reift. Die Antwort naht.  
Weh, wen sie trifft ! Heil, wem sie frommt !  
Die Antwort zögert, doch sie kommt.  
Wir warten.”

*Lion Feuchtwanger (1915)*

#### II.1. Introduction

La guerre est une construction sociale, qui se traduit sous la forme de combat physique ou intellectuel. D’après cette définition, nous pouvons considérer la guerre comme un phénomène permanent des sociétés humaines, dès lors que son opposé, la paix, se définit par un fonctionnement

#### CHANSON DES TOMBÉS

“La peau sèche sur de notre front.  
Le ver ronge dans notre cerveau.  
La chair se décompose dans la terre arable.  
La pierre remplit et la terre notre bouche.  
Nous attendons.

La chair se décompose, fane la jambe.  
Mais une question ne s’endort pas.  
Mais une question n’est pas muette  
Et n’est pas rassasiée : Pourquoi ? Pourquoi ?  
Nous attendons.

La poussière remplit et la terre notre bouche  
Mais notre question explose le sol  
Et explose la banquise, qui nous recouvre,  
Et ne se repose pas, jusqu’à ce qu’elle éveille la réponse  
Nous attendons.

Nous attendons ; et nous ne sommes que le semis.  
La récolte se termine. La réponse s’approche.  
Malheur, à qui elle rencontre ! Salue, à qui elle profite !  
La réponse hésite, puis elle vient.  
Nous attendons<sup>114</sup>.”

114 *EPOCHEN DER DEUTSCHEN LYRIK, 1900-1960, Erster Teil, (Époques de la poésie allemande, 1900-1960, premier tome)* , 1974, p.133-134. Merci à Anna Geib pour ses corrections de notre traduction.

non conflictuel et harmonieux de ces sociétés. Car même la négociation, qui prévaut entre les individus ou bien entre les individus et les institutions dans une société démocratique, est assimilée à une forme de conflit, puisqu'elle entraîne irrémédiablement des rapports de force incompatibles avec un état d'harmonie. La paix absolue n'existe pas et du plus loin que remontent les descriptions de l'histoire des hommes par les poètes et les écrivains, il est question de guerre, quelle que soit leur époque ou leur civilisation. C'est le cas de Première Guerre mondiale. Pour les Français mobilisés, elle commence le 2 août 1914. Le conflit cessera le 11 novembre 1918. Le nombre d'ouvrages de toutes sortes, témoignages compris, concernant la Grande Guerre est innombrable. En 2004, les chercheurs Antoine Prost et Jay Winter<sup>115</sup>, avançaient en 2004 le chiffre de cinquante mille documents répertoriés à la BDIC<sup>116</sup> de Nanterre. Nous n'ignorons donc pas le risque de ne faire que répéter ce qui a déjà été dit, écrit, représenté des centaines, des milliers de fois au sujet de la Première Guerre mondiale. Néanmoins, beaucoup de mystères restent entiers au sujet de cette guerre. L'autre risque de s'attaquer à un sujet déjà tellement exploré, c'est celui de la présentation confuse à laquelle peut amener la volonté de décrire l'esprit d'hommes qui n'avaient évidemment qu'une conscience partielle de l'histoire en cours. En effet, même nanti d'un regard *a posteriori* sur l'histoire permettant un certain recul, l'incapacité de l'être humain à embrasser l'absolu lui interdit une vision complète de quoi que ce soit, y compris de ce qui anime son propre esprit.

Afin d'éviter l'écueil d'une présentation floue et bien que sachant combien un tel choix de compartimentation est artificielle, dès lors qu'il s'agit de présenter les éléments entremêlés qui peuplent un esprit humain, nous nous sommes donc résignés à une approche la plus claire possible, à partir d'un plan assez scolaire, dont le mérite principal est d'éviter un exposé confus et brouillon.

Avant d'aborder la présentation puis l'analyse des œuvres de Loeiz Herrieu et de Yann-Ber Kalloc'h, nous allons présenter le contexte dans lequel ces deux hommes ont grandi afin de comprendre l'état d'esprit qui règne en Basse Bretagne au moment de la mobilisation générale.

## II.2. Des images de sacrifice

Intéressons-nous donc à ce que les Bretons eurent devant les yeux entre 1870 et 1914. Plus particulièrement en Basse-Bretagne. Celle-ci a vu les Nabis s'installer à Pont-Aven autour de 1880. Le plus célèbre d'entre eux est Paul Gauguin. La novation des Nabis est essentiellement technique et ne prétend pas instrumentaliser l'art dans le dessein de changer la société. Les thèmes et les représentations que les peintres nabis donnent de la Bretagne célèbrent plutôt son mode de vie

115 PROST & WINTER, 2004.

116 Bibliothèque de Documentation Internationale.

traditionnel, ses femmes en coiffe,... Ils ne concourent en rien à l'esprit de sacrifice dont vont faire preuve sans férir la majorité des hommes bretons au moment de partir au front en 1914. De façon générale, l'accès à l'art des peintres contemporains est encore réservé à une élite.

Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h, qui font partie de l'élite instruite, ne nous donnent pas d'indication dans leurs écrits sur un intérêt prononcé pour la peinture ou les Beaux-Arts. Il faut donc détourner le regard vers un art omniprésent en Bretagne où la représentation du sacrifice, de la nécessité de souffrir pour atteindre la félicité sont omniprésentes, c'est l'art religieux.

Pour que l'esprit de sacrifice se diffuse et soit accepté, il faut qu'il s'accompagne d'une obéissance aveugle de la part de ceux à qui l'on va demander de donner leur vie. Les historiens Alain Croix et Fanch Roudaut<sup>117</sup> se sont intéressés à l'influence qu'ont eue les *Taolennoù* chez les Bas-Bretons, dont ils résumant ainsi le message : "*C'est (...) toujours le salut par la peur*<sup>118</sup>". Car ces Tableaux représentent l'évolution du Chrétien, qui doit choisir entre le Bien et le Mal, ainsi que l'y invitent les quatre premiers tableaux :

"L'étoile de la foi est désespérément terne et l'œil de sa conscience est perdu dans le vague. Sept animaux, installés dans son cœur, y représentent les péchés capitaux. Pour répugnants qu'ils soient, ce bouc, ce crapaud, cette vipère ne sont pourtant pas des comparses, les séides d'un démon au pied d'animal, tentant sa fourche comme un sceptre, et qui occupe le centre du cœur. Le fidèle horrifié – du moins on le souhaite, car c'est lui le pécheur ainsi représenté – est invité alors, dans les trois tableaux suivants, à aller de l'attrition à la pénitence, en passant par la contrition. Au fur et à mesure qu'il s'améliore, l'étoile de sa foi s'illumine, le diable et ses animaux s'éloignent du cœur, où ils sont remplacés par le Saint-Esprit, puis les instruments de la Passion du Christ<sup>119</sup>."

Alain Croix et Fanch Roudaut, citant Per-Jakez Helias<sup>120</sup>, soulignent l'efficacité de ces *Taolennoù*, et après s'être attardés sur la représentation du diable dans ces *Taolennoù* rappellent que:

"Il reste, par contre, du 18<sup>e</sup> au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, tant dans les sermons que dans les commentaires de *taolennoù*, les appels réitérés aux fins dernières, et particulièrement à la mort, pour pousser les Bretons à emprunter la voie étroite du salut. Ce discours, même s'il passe parfois en Bretagne par des formes spécifiques, héritières de méthodes abandonnées ailleurs, n'est pourtant pas foncièrement original. Ce qu'il l'est, en revanche, c'est l'accueil qui lui est réservé, à la mesure de la place éminente occupée en

117 CROIX & ROUDAUT, 1984.

118 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.191.

119 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.187-188.

120 "*Les paroles du prêche traversent notre tête d'une oreille à l'autre sans laisser de trace. (...) Mais les Tables, c'est autre chose. On a beau fermer les yeux, les paupières à peine jointes se repoussent en images successives de notre destin, nous frappent comme autant de coups de poing, les plus terribles les premières.*" Per-Jakez Helias, cité par CROIX & ROUDAUT, 1984, p.189. Nous avons également trouvé le texte original de Per-Jakez Helias, pages 159 & 160 dans l'édition en notre possession. HELIAS, 1982.

Bretagne par la religion<sup>121</sup>.”

Le libre arbitre proposé par l'Église est un leurre, étant donné que ne pas suivre les recommandations de ses clercs expose à l'Enfer. La solution est donc avant tout dans l'obéissance et le choix du Bien contre le Mal, selon la conception de l'Église. Pour diffuser cette évidence, le clergé diffuse les *Taolennoù*. Plus quotidiennement encore, une figure rappelle la grandeur et la valeur du sacrifice par l'évocation, omniprésente du Christ en Croix. Où qu'il se promène en Bretagne, l'œil rencontre une croix de mission, une croix de chemin, une chapelle, une église, ce patrimoine religieux est absolument partout.

Le témoignage de Gabriel Louis Guilloux, né en 1903 à Melrand, paroisse du pays vannetais démontre l'importance de ce patrimoine. De plus, la description de son enfance est une suite d'anecdotes qui rendent compte d'une existence dont le cours est précisément contrôlé par la vie religieuse, ses rites, le rôle central du recteur, ses discours. Si nous devons nuancer le récit de G.L. Guilloux par le fait qu'il fut appelé à devenir prêtre-missionnaire à l'étranger, sa description de Melrand au début du vingtième siècle nous donne tout de même un portrait concordant avec l'esprit de cette région, celui de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, que G.L-Guilloux cite d'ailleurs :

“*Je suis né au milieu de la mer !*” disent les vers du poète Bleimor<sup>122</sup>, venu lui dans ce monde à trois lieues du continent, de la terre du pays vannetais, terre de bonté, terre de sacrifice, terre bénie ! (...) Je suis plutôt né au cœur des terres, dans cette paroisse de Melrand, dans le canton de Baud, non loin de Pontivy. (...) Nous étions presque quatre mille alors. (...) Melrand et ses maisons rangées autour de l'église et tous les villages et hameaux dispersés dans les campagnes au milieu des feuillaisons dans les terres, plus de cent toujours, des noms qui sont restés dans ma tête depuis, bien qu'elle soit devenue vieille... Je vous en dirai plus d'un : (...) Le Réfau, près de Guern, et sa belle chapelle glorieuse de Saint-Fiacre. (...) Locmaria, et sa chapelle aussi grande qu'une cathédrale, sa fontaine et son lavoir, ses maisons de chaume, les puits si joliment sculptés. (...) Et Saint-Rivallain, en arrivant au chemin de fer, c'est-à-dire, à quelque cinq kilomètres du bourg. Quelques maisons couvertes de chaume, une vieille chapelle. Une fois par an, il y avait là un pardon en l'honneur du saint, un moine qui avait vécu dans ce coin du pays<sup>123</sup>.”

Outre cette église et ces chapelles<sup>124</sup>, nous lisons sur le site du patrimoine de la Région Bretagne<sup>125</sup>, que Melrand compte 20 croix de chemin ou de cimetière, dont la moitié environ date du XIXe siècle, à cela s'ajoutent 10 calvaires. Quant à leur situation :

121 CROIX Alain, ROUDAUT Fanch, *LES BRETONS LA MORT ET DIEU, de 1600 à nos jours*, Paris, Messidor-Temps Actuels, 1984, p.193.

122 *Bleimor*, le *requin* était le pseudonyme de Yann-Ber Kalloc'h.

123 GUILLOUX, 1992, p.7-8.

124 Dans cet extrait, G.L-Guilloux ne le cite pas toutes, puisqu'il y a en tout 7 chapelles à Melrand. Site *Patrimoine.bretagne.fr*

125 *Patrimoine.bretagne.fr*

“Les croix et les calvaires sont implantés généralement en bordure de route : au croisement de deux chemins, à la limite du territoire paroissial, en commémoration d'un événement précis. Le bourg de Melrand est ceinturé aux quatre points cardinaux par des calvaires implantés à des distances comparables de l'église paroissiale (Kerentré, Talroc'h, rue de Saint-Laurent, rue de Guémené) en témoignage de piété<sup>126</sup>.”

Nous y apprenons également que la majorité des calvaires datent de la première moitié du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire après la Révolution. Que représentent ces croix et calvaires devant lesquels les fidèles catholiques de Melrand peuvent se signer à chaque croisée de chemin ? Lorsqu'elles ne sont pas des croix simples sans représentation particulière, nous y voyons en général le Christ en croix, parfois accompagné de la Vierge, de Saint Jean ou bien d'un autre saint. Les calvaires, par nature plus sophistiqués, proposent des représentations d'anges, de saints divers ou encore d'apôtres. Le but de ces représentations est évidemment de rappeler la présence de Dieu à chaque instant par le biais de l'imagerie catholique, à des fidèles qui ne devaient pas s'égarer, en particulier après la Révolution. L'autre but est de rappeler le sacrifice de Jésus pour les hommes en invitant les fidèles à méditer et à suivre son exemple de pénitence. Ce sacrifice est rappelé pendant les offices, que ne manque jamais le jeune enfant de chœur G.L. Guilloux, mais également lors de pardons qui célèbrent les martyrs de la foi :

“Je n'ai pas gardé beaucoup de choses en mémoire à propos du pardon de la chapelle Sainte Prisce qui a été, je crois martyrisée du temps des premiers chrétiens.

Et pourtant pendant les années où j'ai été de service à l'autel, je devais me trouver avec mes camarades à la grand-messe et aux vêpres, le jour de ce pardon-là<sup>127</sup>.”

Chrétiens martyrisés, Christ sacrifié et saints héroïques, montrent la voie du courage aux fidèles bretons. C'est la fonction des pardons que de célébrer cette foi héroïque en l'honneur de saints capables de construire des églises, des monastères sur des terres vierges ou d'actes miraculeux, comme Saint-Fiacre. Car à Melrand, chaque année, c'est Saint-Fiacre que l'on prie<sup>128</sup>. La vie de Melrand, comme celle de toutes les paroisses rurales du pays vannetais est entièrement rythmée par le calendrier religieux, ponctuée d'offices, de messes, de pardons, de processions pendant lesquels sont continuellement rappelés les enseignements du catholicisme.

À cet ensemble de moments de culte collectif s'ajoute la présence dans un champ visuel

126 Site Internet *Patrimoine.bretagne.fr* : page consacrée aux croix et aux calvaires de la commune de Melrand.

127 GUILLOUX, 1992, p.23.

128 GUILLOUX, 1992, p.22.

encore peu saturé d'images, de différents édifices, églises, chapelles, ou représentations sculptées, croix de chemin, de cimetière, de mission, calvaires chargés de rappeler la présence de Dieu à chaque instant. Ces croix et calvaires ont particulièrement fleuri en Bretagne au dix-neuvième siècle afin de limiter la tentation de l'éparpillement chez des fidèles tentés par les théories de la Révolution, considérées par le clergé comme anti-chrétiennes. Au dix-neuvième siècle, commence également à se diffuser un ouvrage, non pas destiné à contrer les idées de la Révolution, mais à remettre dans le droit chemin des fidèles trop sensibles aux superstitions et à la magie :

“Le XIX<sup>e</sup> siècle voit le triomphe des saints bretons, avec la bénédiction de l'institution ecclésiastique : en 1835, Mgr de Poulpiquet, évêque de Quimper, confie à dom Guéranguer, dominicain, la rédaction d'un bréviaire diocésain accordant la part belle aux saints locaux (...) ; l'année suivante, l'abbé Tresvaux reprend et complète la *Vie des saints de Bretagne* de dom Lobineau ; en 1839, le chanoine Garaby de Saint-Brieuc fait paraître une *Vie des bienheureux saints de Bretagne*, accompagnée d'un *Calendrier armoricain*. Ce culte réactivé, officialisé, permet aux prêtres de se placer à l'unisson des fidèles, de mieux encadrer les formes et les expressions d'une piété indéracinable, et de contourner les populations des séductions de la magie rurale : un saint thaumaturge valait tout de même mieux qu'un rebouteux plus ou moins jeteur de sorts<sup>129</sup>...”

À l'iconographie religieuse se joint donc une littérature de diffusion de la foi adaptée aux particularismes locaux. *La Vie des Saints* est un ouvrage très habile puisqu'à chaque jour correspond le récit de la vie d'un saint. Il se lit comme les feuilletons dans les journaux qui commencent à être popularisés à la même époque. Parmi ces saints, Saint-Fiacre n'est certes pas celui dont les actions sont les plus spectaculaires (c'est le patron des jardiniers), mais il construit tout de même un monastère, fait l'aumône, recueille les pauvres et les malades. Et il consacre sa vie à Dieu, comme tous les autres saints, participe à l'esprit de renoncement pour accomplir les désirs de Dieu plutôt que les siens propres<sup>130</sup>. Par la diffusion et le rappel incessant de ces enseignements de l'Église, les fidèles bretons sont en quelque sorte “rappelés à l'ordre” alors que l'individualisme et un véritable esprit de libre arbitre commencent à pénétrer une partie de la société française, sans compter le regain de rites encore tenaces teintés de paganisme. Le Breton du pays vannetais au début du vingtième siècle, tel que nous le dessine G.L. Guilloux n'a pas encore une vie sociale qui lui permette de s'épanouir individuellement. Il fait partie d'une société traditionnelle théocratique dans laquelle l'individu, en tant qu'être pensant de manière indépendante de sa communauté, ne peut pas exister. Et malheur à celui qui remet en cause cet ordre. Le clergé s'emploie alors à mettre

129 CORNETTE, 2, 2008, p.275.

130 *Sacrifice* que fera également L.G-Guilloux. C'est le mot qu'il utilise pour évoquer sa vie au séminaire de Vannes. GUILLOUX, 1992, p.261.

en œuvre toute son influence pour chasser le mauvais esprit. C'est ce qui arrive à Jean-Marie Déguignet. Ancien soldat de Napoléon III, il a le droit d'ouvrir un bureau de tabac. Ce qu'il fait en 1888 à Pluguffan, après avoir été agriculteur à Ergué-Armel<sup>131</sup> de 1868 à 1888. Sa fréquentation de soldats anti-cléricaux et républicains l'ont fait pencher du côté de ce bord politique. Il ne se prive pas d'exprimer ostensiblement ses idées dans des termes sans nuances. Cela lui vaut la haine des prêtres qui parviennent à le faire expulser de Pluguffan. Un prêtre en particulier, orchestre cette relégation, c'est l'abbé Guèdès. Celui-ci a la rancune tenace, car non content d'avoir expulsé Déguignet de Pluguffan :

“La haine féroce de ce monstre n'était pas encore éteinte, si tant était vrai que la haine de ces canailles tonsurées puisse s'éteindre à jamais. Ces coquins poursuivent toujours leurs victimes, non seulement dans la vie, mais encore après la mort. (...)

Comment, on m'avait chassé de Toulven, après y avoir été persécuté pendant quinze ans, persécuté encore pendant trois ans à Pluguffan et chassé aussi de là, et je ne mourais pas, ni de misère, ni de chagrin, ni de désespoir ? Il fallait vraiment que j'eusse le diable au corps, pensait cette fripouille enjuponnée. Il fallait donc essayer encore un autre moyen. Ce moyen consistait à m'enlever mes enfants, maintenant qu'ils étaient décrottés et capables de gagner leur vie<sup>132</sup>.”

Suite à la séparation avec ses enfants, la situation de Déguignet se dégrade au point où il tente de se suicider, avant d'être déclaré fou et placé à l'hôpital psychiatrique pendant quatre mois. Il meurt en 1905 dans le dénuement le plus total, devant l'hospice de Quimper. L'exemple de Déguignet montre ce qu'il en coûte de s'opposer frontalement à l'Église dans la Bretagne rurale entre les deux siècles. C'est la mise au ban pure et simple, la relégation.

Promesse de la vie éternelle, désignation du péché et de la conduite à tenir pour atteindre la vie éternelle, ou bien menace de l'Enfer pour les désobéissants, exaltation du sacrifice, adoration de saints à la vie héroïque, négation de l'individu, si ce n'est sans doute pas le seul objectif visé par le clergé, l'esprit du fidèle catholique breton est dans tous les cas parfaitement conditionné par les différents discours, représentations iconographiques, littéraires et artistiques, inspirées par le catholicisme, qui lui sont assénés en continu, pour accepter de partir à la guerre au nom de Dieu. Un seul mot des prêtres et les hommes se lèveront en masse s'il le faut. Toutefois, ce qui vaut pour la Bretagne rurale ne peut pas expliquer l'enthousiasme au moment du départ au front de quasiment tous les hommes qui furent mobilisés en France et en Allemagne en 1914. Ce qui va motiver cet esprit est peut-être même à l'opposé de la négation de l'individu, que nous venons de

131 Ergué-Armel et Pluguffan sont situés dans la région de Quimper.

132 DÉGUIGNET, 1998, p.395.

découvrir dans une communauté aux règles de fonctionnement traditionnelles et théocratiques. En effet, c'est plutôt la recherche d'un absolu de la part d'un individu au moyen de l'accomplissement d'actes héroïques au service d'une cause qui le dépasse, qui va peut-être être déterminante. Cette description de l'homme avec son destin à accomplir dévoile le portrait du héros romantique, qui séduit en Bretagne comme ailleurs.

### II.3. Le héros romantique

Héritier des chevaliers en quête du Graal largement décrits dans la Légende arthurienne<sup>133</sup>, dont les récits ont été diffusés dans toute l'Europe du Moyen-Âge, le héros romantique<sup>134</sup> est en quête d'absolu. Autour de lui, le dix-neuvième siècle magnifie le progrès technique qui l'éloigne d'une nature dans laquelle il veut lire les symboles de l'être et lui fait prendre conscience de son temps. Cette conscience amène certaines figures importantes du romantisme à penser leur quête d'absolu, de grandeur parmi les hommes et la société de leur époque. Le cas le plus représentatif et le plus spectaculaire est celui de Lamartine, qui fut vraisemblablement une des lectures de jeunesse de Loeiz Herrieu<sup>135</sup> et de Yann-Ber Kalloc'h<sup>136</sup>, dans les vers duquel nous trouvons souvent la volonté d'écrire avec le même souffle que le poète romantique et la thématique constante du rayonnement de l'Occident.

Lamartine incarne le héros romantique et ses limites, lorsque ses idéaux se heurtent à la brutalité de la réalité historique et du pragmatisme politique<sup>137</sup>. Quand bien même cela, il reste une figure de l'homme qui tente de conformer sa vie à ses idéaux, de défendre une idée au prix d'un engagement qui peut lui coûter la vie mais qu'il sait juste. En Lamartine le poète et l'homme politique se confondent car pour lui l'idéal politique n'est pas antinomique de l'idéal esthétique. Homme conscient des bouleversements de son époque, il sait que l'humanité est en mouvement<sup>138</sup>, il en appelle à l'avènement du genre humain, de l'être universel, du chrétien, dont la lumière a vaincu les barbares. Certains de ses poèmes politiques précisent la nature profonde de la pensée qui l'anime. Attardons-nous par exemple sur l'extrait d'un de ses poèmes, tiré du recueil "*Des*

133 *LA LÉGENDE ARTHURIENNE, LE GRAAL ET LA TABLE RONDE*, 1994.

134 Sur le romantisme en lui-même, Henri Benac rappelle ceci : "(...) le terme *Romantisme* n'a jamais reçu de définition précise, mais il sert à désigner l'état d'âme, la pensée et l'art de l'époque 1820-1850", BENAC, 1994, p.441.

135 Daniel Carré nous apprend que Loeiz Herrieu, s'intéressait particulièrement à Chateaubriand. Il semble donc probable qu'il ait également lu Lamartine. "*Il (Loeiz Herrieu) n'a pas perdu tout espoir de ressembler, un jour, à...Chateaubriand.*" CARRÉ, 1999. Cette phrase est tirée du résumé en français de la thèse de Daniel Carré dans le chapitre consacré à la *jeunesse* de Loeiz Herrieu.

136 Yann-Ber Kalloc'h cite par exemple un vers de Lamartine : "*La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime*", extrait du poème *Le Poète mourant* dans un de ses poèmes de jeunesse "*Dernier Soupir*", daté de 1905. DE LAMARTINE Alphonse, 1963, p.144-149.

137 Il proclame l'abolition de l'esclavage en 1848, mais se fait complice de Cavailles, lorsque celui-ci réprime dans le sang les manifestations contre la fermeture des *Ateliers nationaux*, révolte connue sous le nom des *Journées de Juin*. Il échoue la même année à l'élection présidentielle, qui voit l'arrivée de Napoléon III au pouvoir, annonçant la fin de la très courte Deuxième République (1848-1852).

138 Au même titre que deux autres célèbres aristocrates qui ont également compris le mouvement irréversible qu'a pris l'histoire de France après la Révolution : Chateaubriand et Tocqueville. Même si ces hommes l'abordent chacun de manière singulière.

*Harmonies à Jocelyn*<sup>139</sup>, qui contient des poèmes politiques écrits autour de la Révolution de 1830. Dans ce poème<sup>140</sup>, Lamartine en appelle aux retrouvailles entre les peuples germanique et gaulois sous la double bannière du christianisme et de la liberté. Il oppose assez classiquement les ténèbres barbares “*Tout s’éteint, tout fume. Il fait nuit*”, à la lumière chrétienne “*L’homme se tourne à cette flamme / Et revit en la regardant*”. De nouveau s’exprime son obsession pour l’unité perdue. Dans le cas présent, c’est la fin de l’unité provoquée par la dislocation de l’Empire carolingien qui en est la cause. La vision est donc binaire, avec d’un côté les barbares, incarnés par la figure d’Attila, et de l’autre la lumière de l’Occident chrétien. Nous retrouvons l’opposition chrétienne classique entre le *Bien* et le *Mal*. Car l’universalisme de Lamartine est chrétien, nous le constatons dans ce même poème est écrit un peu plus loin : “*Qu’important bruit et vent, poussière et décadence / Pourvu qu’au-dessus d’eux la haute Providence / Déroule l’éternelle loi ! / Vos siècles page à page épellent l’Évangile*”. De fait, ce poème après avoir décrit les allers et retours de l’Histoire où alternent ténèbres barbares et lumière chrétienne, finit par le panégyrique du christianisme, qui dans cette même logique d’avancée et de renouvellement de l’Histoire prend le pas sur le judaïsme. Et Lamartine d’inviter les Juifs à rejoindre naturellement les chrétiens :

“Dans la foudre et l’éclair votre Verbe aussi vole :  
 Montez à sa lueur, courez à sa parole,  
 Attendez sans effroi l’heure lente à venir,  
 Vous, enfants de celui qui, l’annonçant d’avance,  
 Du sommet d’une croix vit briller l’espérance  
 Sur l’horizon de l’avenir<sup>141</sup> !”

Chez Lamartine, la porte n’est pas fermée. Peut rejoindre qui veut les rangs de la lumière du christianisme, puisque le christianisme a pour principe l’égalité de chaque homme devant Dieu, dès l’instant où celui-ci désire le rejoindre. Rien dans le poème de Lamartine ne sépare le catholicisme du protestantisme. Il parle avant tout de chrétiens opposés aux barbares, évoqués ici de manière assez vague pour que toutes les interprétations soient possibles. Parmi celles-ci, nous imaginons sans peine qu’un jeune garçon ou un jeune homme fougueux comme Yann-Ber Kalloc’h puisse y voir un appel à la défense des lumières chrétiennes, y compris par la guerre s’il le faut. Cependant, le propos de Lamartine n’est en rien germanophobe, au contraire même, il invite plutôt les peuples à se confondre encore une fois, comme

139 “*DES HARMONIES À JOCELYN*”, DE LAMARTINE, 1963, p.500-566.

140 Voir annexe page 600

141 Extrait du poème *LES RÉVOLUTIONS*, DE LAMARTINE, 1963, p.515-516.

au temps de Charlemagne. Nous sentons plutôt une fascination pour l'Allemagne, semblable à celle qu'a pu exprimer Germaine De Staël une quinzaine d'années plus tôt dans son récit, *De l'Allemagne*<sup>142</sup>, ou encore Renan, avant que celle-ci ne soit déçue en ce qui le concerne. Au-delà du christianisme, ce sont toujours et encore les origines lointaines des peuples qui sont convoquées, comme si ceux-là ne pouvaient jamais s'exonérer de leurs origines. Tout le débat qui agite la France post-révolutionnaire est ainsi résumé. Comment concilier l'avènement de l'homme universel sans renoncer au passé glorifié de la France éternelle, sinon, à l'instar de Fichte en Allemagne, en désignant une filiation entre ces origines et cet homme nouveau ? Le résultat est un homme hybride assez étrange, un homme universel, parce que chrétien, et aux origines surtout gauloises ou germanes. Lamartine, en homme de son siècle, aristocrate de surcroît, doit composer avec toutes ces influences contradictoires, dont les poèmes expriment la complexité. Mais cette expression complexe signifie également que le poème n'a pas les contraintes de clarté et de simplification du discours de l'orateur politique. De ce fait, Lamartine ne précise pas dans ce poème la nature de la liberté qu'il entend défendre, ni ce qu'il entend précisément par *Liberté*. Cette liberté sous les sceaux chrétiens<sup>143</sup>, peut ainsi très bien s'interpréter comme un appel à se battre contre les régimes monarchistes qui entourent la France et contre le protestantisme, source de division du peuple uni de Gaule et de Germanie. Ceci dit, ce qu'il entend démontrer relève tout de même une certaine modernité d'esprit de sa part, en ce qu'il signale une continuité de l'histoire, une continuité de l'existence des peuples gaulois et germains, mais une continuité chaotique, perturbée par les inévitables soubressauts de l'histoire :

“Et tout se fond, croule et chancelle ;  
 Et, comme un flot du flot chassé,  
 Le temps sur le temps s'amoncelle,  
 Et le présent sur le passé !  
 Et sur ce sable où tout s'enfoncé,  
 Quoi donc, ô mortels, vous annonce  
 L'immuable que vous cherchez ?  
 Je ne vois que poussière et lutte,  
 Je n'entends que l'immense chute  
 Du temps qui tombe et dit : “Marchez<sup>144</sup> !”

En cela, Lamartine ne s'oppose pas à la doctrine chrétienne mais au conservatisme de

142 L'ouvrage prêt à être publié en 1810, ne parut qu'en 1813 à Londres et en 1814 à Paris, parce que Napoléon fit détruire les épreuves de l'édition de 1810. Il sonna le début de l'exil pour Madame de Staël mais il est resté depuis une œuvre de référence au sujet de l'Allemagne.

143 Sur la question de la filiation entre le christianisme et l'avènement du monde moderne, voir également CHATEAUBRIAND, 1978, p.465-1367.

144 Extrait du poème *LES RÉVOLUTIONS*, DE LAMARTINE, 1963, p.516.

ceux qui parmi ses clercs refusent l'évidence du monde en marche. Il n'hésite pas à convoquer Dieu pour rappeler l'évidence de la fragilité et de la vocation à disparaître que porte en elle toute construction humaine. Sur ce terrain, nous le verrons, il sera suivi par Loeiz Herrieu. Ce dernier se demande également comment marier le vieux monde catholique avec la République et le monde moderne. Même s'il aurait aimé pouvoir le refuser, il avait conscience de la transformation inéluctable de la société dans laquelle il vivait, au contraire de Yann-Ber Kalloc'h qui, jusqu'au jour de sa mort voulut croire en un retour à la monarchie, au christianisme triomphant. Un point commun unit ces trois hommes, c'est la quête d'absolu. Ils vivent dans des temps brouillés, difficilement lisibles. À l'illisibilité du dix-neuvième siècle, à la complexité nouvelle pour chaque homme, face à ce défi également nouveau de devoir choisir son destin, Lamartine en appelle aux bons vieux schémas héroïques. L'avènement de l'homme nouveau se fera au moyen d'actes de bravoure, de vengeance, qui n'ont rien de moderne. Pourtant, Lamartine ne serait pas Lamartine sans son très humain sens de la contradiction, quand il en appelle à la vengeance et à la gloire, en écrivant le poème *Contre la peine de mort*<sup>145</sup>, ce qui est loin d'être une idée partagée en France au dix-neuvième siècle. Il dénonce la peine de mort tout en glorifiant la mort du condamné, "*La gloire sourit au trépas*<sup>146</sup>". Dans ce même poème dédié au poète André Chénier, guillotiné en 1794, Lamartine décrit le héros romantique : "*Non, le dieu qui trempa mon âme / Dans des torrents de force et de virilité, / N'eût pas mis dans un cœur de femme / Cette soif d'immortalité*<sup>147</sup>". Le héros romantique a le sens du sacrifice<sup>148</sup> et accepte de mourir en homme éclairé pour une cause qui le dépasse, la vérité, la justice :

"Il est beau de tomber en victime  
Sous le regard vengeur de la postérité  
Dans l'holocauste magnanime  
De sa vie à la vérité !  
L'échafaud pour le juste est le lit de sa gloire :  
Il est beau d'y mourir au soleil de l'histoire,  
Au milieu d'un peuple éperdu !  
De léguer un remords à la foule insensée,  
Et de lui dire en face une mâle pensée,  
Au prix de son sang répandu <sup>149</sup>."

145 DE LAMARTINE, 1963, p.501-507.

146 Extrait de : *CONTRE LA PEINE DE MORT*, DE LAMARTINE, 1963, p.502.

147 Extrait de : *CONTRE LA PEINE DE MORT*, DE LAMARTINE, 1963, p.502.

148 Lamartine a beau condamner le recours à la peine de mort par le peuple, il ne remet pas en cause la grandeur de la mort du sacrifié pour autant.

149 Extrait de : *CONTRE LA PEINE DE MORT*, DE LAMARTINE, 1963, p.502-503.

Dire que des écrits comme ceux de Lamartine, exaltant le culte de la virilité, du sacrifice d'hommes élus par la lumière de la justice et de la vérité ont directement influencé les Poilus qui partirent la fleur au fusil en août 1914 serait exagéré, puisque Lamartine ne traduisait rien d'autre que la manière de voir des hommes de son époque. Mais quelle tentation pour un jeune homme en quête d'absolu au début du vingtième siècle, comme le fut Yann-Ber Kalloc'h de ne pas y lire les réponses qu'il attendait, à savoir celles qui invitent l'écu, ici de jeunes hommes un peu plus instruits que la moyenne en l'occurrence, de la vérité et de la justice à combattre pour elles, à se sacrifier pour elles y compris, peut-être même surtout, si c'est aller à contre courant des idées dominantes du peuple autour de soi. Comment les hommes du dix-neuvième siècle ont-ils avalé, assimilé cette vision du héros, de l'homme romantique ? Il est impossible de donner une réponse définitive, formelle, bien encadrée à la question, mais il est indéniable que cette figure du héros romantique a été un des éléments qui ont conditionné indirectement l'esprit des hommes du dix-neuvième et du vingtième siècle à la guerre. Constatons également qu'une large diffusion de la culture, en particulier littéraire, au dix-neuvième siècle, n'empêche en rien le recours à la violence ou à la guerre, qu'elle peut même servir à verbaliser si ce n'est à diffuser cet esprit en l'esthétisant. Pensons par exemple à ces œuvres majeures de la littérature de guerre : *Les Chouans*<sup>150</sup> de Balzac, *Quatrevingt-treize*<sup>151</sup> de Hugo, *Guerre et Paix*<sup>152</sup> de Tolstoï, qui, au même titre que les envolées lyriques de Lamartine, reflètent l'esprit de leur époque mais ne sont en rien une barrière contre le recours à la violence. Au contraire, ils exaltent tous à leur manière un héroïsme combattant et viril que leurs contemporains et leurs descendants sont incapables de dépasser, y compris parmi les pacifistes<sup>153</sup>. Même si l'on ne veut pas être un héros, on veut tout de même se comporter en homme. Dans ces temps troublés post-révolutionnaires, la virilité apparaît comme étant une valeur inamovible, sans appel.

---

150 DE BALZAC, 1972.

151 HUGO I & II, 1926.

152 TOLSTOÏ, 2007, TOLSTOÏ, 2008.

153 À l'exemple de Magneux, double littéraire de Henry Poulaille, pacifiste s'il en fut, qui dans la tranchée refuse de tirer mais ne cherche pas à se dissimuler pour autant. Ainsi, à la remarque d'un camarade de combat accusant les pacifistes présents sur le front de lâches, un autre lui répond ceci : "- Non, dit Bau, c'est pas des lâches, i'n'ont pas cherché une minute à s'planquer. Le Magneux, i's'croyait sur les boulevards, i'marchait son manche à balai à la main..." POULAILLE, 1995, p.385.

## II.4. Mobilisation générale : En Bretagne

### ER BREZEL

Ton de gerzhet

“D’er brezél é ma red moned  
De gonbatal doh er Boched  
Braùik ken braù  
Ha de lahein pe bout lahet  
Monet d’er vizér, d’andur poénieu  
Barh er vouillen er fozelleu  
Aveit kuhet doh en tenneu”

### À LA GUERRE

Air de marche

“Il faut partir à la guerre  
Combattre contre les Boches  
de gré ou de force  
Et tuer ou être tué  
Aller dans la misère, supporter les peines  
Dans la boue dans les tranchées  
Pour se cacher des tirs<sup>154</sup>”

L’historien Jean-Christophe Cassard confirme le sang-froid mais aussi la tristesse, surtout des femmes, de la population bretonne au moment de la mobilisation. Plus intéressante est son observation à propos de la différence de réactions entre les villes et les villages :

“Villes et villages semblent s’opposer : dans les premières, la bourgeoisie nationaliste pavoise et manifeste à l’occasion de retraites militaires le 1<sup>er</sup> août au soir à Lorient, Rennes et Nantes, mais aussi à Moncontour et Paimpol. Des gens du peuple se joignent alors à ces cortèges<sup>155</sup>.”

À Lorient, l’idée de grève générale contre la guerre est abandonnée comme partout ailleurs et la mobilisation se passe sans difficultés majeures :

“La mort dans l’âme ou bien gagnés par la ferveur patriotique (...), socialistes et “anarchistes” rejoignent leurs régiments sans discuter. Le mouvement ouvrier révolutionnaire a disparu. La mobilisation réussie représente une première victoire : les insoumis sont beaucoup moins nombreux que le prévoyait l’état major et les troupes partent en bon ordre, le moral raffermi. D’ailleurs, la guerre sera courte, sans être joyeuse : les soldats n’ont pas la fleur au fusil et la chanson aux lèvres, sauf après d’excessives libations dans les gares<sup>156</sup>.”

Partout donc, les mêmes images reviennent, des gares débordant de soldats mobilisés enthousiastes pour certains, et souvent ivres ou encore simplement fatalistes, des femmes en pleurs, et une sorte d’excitation générale dont nous ne saurions dire si elle est enthousiaste ou bien la conséquence d’une peur collective face au grand inconnu de cette guerre où pour la première fois

154 Extrait de la chanson *Er Brezél, (À la guerre)*, ER BORG, 1981.

155 *TOUTE L’HISTOIRE DE LA BRETAGNE*, 2012, p.589, chapitre *LA BRETAGNE DANS LA GUERRE DE 1914-1918*, par Jean-Christophe Cassard, p.589-601.

156 *TOUTE L’HISTOIRE DE LA BRETAGNE*, 2012, p.590.

partent tous les hommes en âge de combattre. Cela avec l'impression générale que tout est implacablement organisé, toutes les administrations, des ministères aux mairies, la gestion des chemins de fer<sup>157</sup>, la police et bien évidemment l'armée. Tous semblent prêts à organiser cette mobilisation en masse et à rappeler à ceux qui voudraient détourner le fonctionnement aveugle de cette gigantesque machine bureaucratique, qu'il y a des règles à respecter, des règlements à suivre. Exemple en est donné avec Yann-Ber Kalloc'h. Trop empressé d'aller se battre, de dépasser sa condition professionnelle médiocre, d'approcher la figure du héros romantique, du martyr de Dieu que cette guerre lui donne enfin l'occasion de devenir, il se heurte à la bureaucratie militaire et doit prendre le train dans le sens inverse du mouvement général :

“Dès le premier jour de la mobilisation, il se présenta aux bureaux militaires de Paris. Mais ayant été versé dans le service auxiliaire, il est renvoyé “dans ses foyers” jusqu'à nouvel appel. Il quitte la capitale, le 5 août, met quarante-huit heures, pour venir de Paris à Lorient où il couche “dans la paille avec les réservistes.” À Groix, il cherche ses amis, la plupart d'entre eux sont déjà partis vers la frontière<sup>158</sup> (...)”

Piteuse mobilisation pour Yann-Ber Kalloc'h, qui n'éteindra pas sa volonté d'en découdre comme nous allons le voir dans les chapitres ultérieurs et finira par être mobilisé selon ses vœux. En revanche, mobilisation immédiate pour Loeiz Herrieu. C'est la saison des moissons, quand les rumeurs concernant la guerre se précisent à la fin juillet :

“29 juillet 1914.- Nous sommes en train de battre la moisson. “Les journaux parlent de guerre”, nous annonce, en arrivant le matin, celui qui suit la machine.  
Nous n'y croyons pas<sup>159</sup>.”

Dans les premières lignes du premier chapitre de *Kammdro an Ankoù*, Loeiz Herrieu nous parle de ce qui fut également fondamental dans ce conflit : la mécanisation. “*Celui qui suit la machine*”, annonce la guerre. Il ne nous donne pas son nom : *an den / la personne*, est un anonyme au service de la machine.

Le dimanche 2 août 1914, Loeiz Herrieu découvre l'ordre de mobilisation générale au moment de la messe du matin à Saint-Joseph du Plessis<sup>160</sup>. Il rentre chez lui déjeuner. “*Aussitôt après le déjeuner je me dirige, avec mon paquet de linge, vers la caserne du 62e, à Lorient. C'est là*

157 Rappelons qu'à cette époque, le réseau appartient majoritairement à des compagnies privées.

158 PALAUX, 1926, p.139.

159 “29 a viz Gourhelen 1914.- Eh omp é torniñ an east. “Komz a ra ar gazetou a vrezel”, a lâ deomp, en ur zegouezh da vintin, an den a zo da heul ar mekanig. Ne gredomp ket.” *KAAK*, p.11.

160 Caudan, Morbihan, aujourd'hui sur la commune de Lanester.

*qu'on a appelé les soldats du 88<sup>e</sup> R.I.T. Dans toutes les rues de la ville, on ne voit que des hommes, avec leur paquetage, se dirigeant vers la caserne. Il ne montrent ni enthousiasme ni hâte<sup>161</sup>”. Loeiz Herrieu part faire son devoir. Il obéit, à l’instar de tous les hommes mobilisés dans le pays. On les rassemble, “Je retrouve des amis, des voisins. La plupart me connaissent. Il y en a également qui ne sont pas du pays<sup>162</sup>”. Puis vient le premier contact avec la bureaucratie, “Deux ou trois messieurs sont assis à une table couverte de papier. Ils parlent fort et rogue<sup>163</sup>”.*

Le récit de Loeiz Herrieu s’ajoute à des milliers d’autres. Tous décrivent peu ou prou les mêmes scènes et résument à chaque fois ce que furent les journées de la mobilisation générale à partir du dimanche 2 août 1914 en France. De mêmes images sont évoquées partout dans le pays. Au-delà de la qualité littéraire de certains récits ou bien à l’opposé de la maladresse des autres, ce qui frappe c’est l’ampleur de cette expérience partagée au même moment. Le télégraphe permet la diffusion quasiment instantanée de la nouvelle dans tout le pays. Loeiz Herrieu évoque ce triomphe de la machine qui précède l’homme, l’informe et le guide. Bien sûr, chaque mobilisé, chaque famille de mobilisé ressent individuellement l’événement à sa manière mais pour la première fois dans l’histoire du pays, les Français partagent l’Histoire tous ensemble, se lèvent en masse, unanimement ou presque pour la même raison, dans le même but. Loeiz Herrieu retrouve des amis dans la masse des mobilisés, il se trouve également immédiatement en contact avec des “étrangers”. Force de la guerre que d’imposer cette complicité immédiate entre les soldats qui vont affronter les mêmes épreuves. Il insiste bien sur le manque d’enthousiasme et de hâte à partir de chez eux des hommes, dont la plupart sont des paysans en pleine moisson, car le sens du devoir n’efface pas les préoccupations individuelles. Les coulisses de la grande hécatombe ne sont pas non plus reluisantes, le premier contact avec l’arrogante bêtise des officiers, l’exhibition permanente d’une bureaucratie endémique sont là pour le rappeler. Néanmoins, l’événement qui s’annonce est plus fort que ces considérations matérielles, ces bassesses de sous-fifres.

Voilà ce que fut, au-delà de la Bretagne, la mobilisation du 2 août 1914, la première expérience commune partagée en temps réel par la majorité des hommes et des femmes d’un pays qu’une Révolution, deux empires et trois républiques n’étaient pas parvenus à unir jusque-là. Jamais auparavant la France n’avait connu un tel phénomène, et jamais après les Français ne revivront une telle expérience d’unanimité de leur nation, nonobstant l’absence d’enthousiasme de certains comme Loeiz Herrieu. L’unité nationale à laquelle on aspirait depuis la Révolution se fit donc le

161 “*Kentizh àr-lerc’h merenn eh an, get ma fakadig dilhad, trema soudardi an 62vet, en Oriant. Eno ema galvet soudarded an 88vet R.I.T. E kement ru a zo e kêr, ne weler nemet gwazed, get o fakadoù, é vonet trema ar soudarti. Nend eus ket kalz a jourdoul gete, nag a herr àrnezhe.*” **KAOK**, p.13.

162 “*Em gavet a ran get kenseurted, amezeion. Anavet on get an darn vuiañ. Bout zo re ivez n’int ket ag ar vro.*” **KAOK**, p.13.

163 “*Daou pe dri aotrou a zo azezet doc’h un daol goloet a baperioù. Komz a raont kreñv ha rok.*” **KAOK**, p.13.

dimanche 2 août 1914 et les jours suivants, lors d'une mobilisation générale avant le dernier grand massacre en masse de militaires français. *Boucherie, massacre*, autant de termes qui nous ramènent à la guerre elle-même, à la mort, que nous allons étudier plus en détails à partir des écrits de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h.

## II.5. Conclusion

Quand toute une société, quand plusieurs pays se mettent en branle pour se faire la guerre, quelle place reste-t-il à l'individu ? Cet individu à qui le libre arbitre, idée phare des philosophes des Lumières, devait permettre de devenir un homme libre après la Révolution, que peut-il lorsque sonne l'heure de la mobilisation générale ? Rien.

Et que penser lorsque la société qui promettait d'émanciper ses citoyens, demandent à tous les hommes en âge de se battre, de renoncer à leur liberté individuelle pour devenir des soldats dans une guerre qui n'a rien de libératrice, puisqu'elle est essentiellement dictée par le désir revancharde de la reconquête d'un territoire perdu ? Cette société française, ébranlée par la Révolution de 1789 se cherche. Elle est profondément divisée en diverses catégories inconciliables. L'unité nationale n'existe pas. La Révolution, l'Empire, la République, rien n'y fait, aucun régime ne parvient à édifier une France unie, une nation dans laquelle chacun se reconnaît, à laquelle chaque individu se sent appartenir, comme on appartenait au roi du temps de l'Ancien Régime. À cela s'ajoute l'accélération de la révolution industrielle qui modifie profondément le paysage social du pays avec l'essor d'une classe ouvrière, coupée peu à peu de ses origines paysannes. Cette situation crée un sentiment d'insécurité. Pour autant qu'ils étaient injustes, de notre point de vue, les modes de fonctionnement du pays sous l'Ancien-Régime n'en faisaient pas un régime anxiogène pour des individus qui n'étaient que les rouages d'un système quasiment immuable. Avant la Grande Guerre, la société moderne, grâce à la diffusion rapide et générale de l'information, rendue possible par le développement des moyens de communication, permet aux idées nationalistes et anti-allemandes de se diffuser partout en France par le biais d'une propagande patriotique menée par toutes les institutions, bien que celles-ci proposent un discours parfois opposé en apparence, comme c'est le cas dans les écoles confessionnelles et celles de la République. Car l'école est le premier vecteur de ce sentiment national. Indirectement, la culture, les représentations et discours religieux, la littérature, et les figures de héros romantiques alimentent également le culte d'un héroïsme qui sait être sacrificiel s'il le faut, au nom d'un intérêt supérieur. Ce sacrifice est exacerbé depuis toujours par l'Église, en la figure du Christ, des Saints, des enseignements du catholicisme

relayés notamment par les terrifiants *taolennoù* en Bretagne. Face à cela, la réalité de tous les jours doit sembler bien fade aux petits enfants de la patrie dans une société de plus en plus administrée, où les signes du progrès technique, de la modernité prennent la place d'une nature encore vagabonde au milieu d'un pays principalement agricole. Le chemin de fer relie des espaces encore totalement isolés les uns des autres quelques décennies auparavant et standardise, efface le mystère et l'aventure, que représentaient autrefois les voyages. Cette situation favorise la dispersion des individus qui peuvent plus aisément s'éloigner et s'affranchir de leur communauté d'origine, en général paysanne. Le développement des villes et la confrontation intrinsèque entre des individus de différentes origines qui s'y opère, voit la naissance d'une nouvelle culture, urbaine, ouvrière, de plus en plus différente de l'entre-soi relativement uniforme du monde paysan. Un sentiment général d'insécurité se propage. À cette crainte, puis cette peur d'un inconnu, qu'en ville peu parviennent encore à dépasser pour s'épanouir individuellement, en général du fait de conditions de travail pénibles peu propices à un tel épanouissement, qu'en campagne les gens rejettent en se repliant sur des valeurs et des coutumes elles-aussi menacées de toutes parts<sup>164</sup>, répond fréquemment la recherche de l'affirmation d'un lien communautaire fort. Dans ce cas, la manifestation la plus simple d'appartenance à une communauté consiste à se rassembler autour d'un ennemi commun tout en affirmant la supériorité de sa communauté sur les autres. Ainsi se forme le terreau du nationalisme. Il permet de dépasser les clivages sociaux, puisque l'ouvrier comme le patron peuvent s'y reconnaître, les clivages politiques, on peut porter un projet nationaliste et socialiste, nationaliste et royaliste et même nationaliste et capitaliste, quand ce dernier se décline sur le mode du protectionnisme,... Grandi dans ce terreau commun et alimenté de part et d'autre, comme il se doit, par une propagande dont se chargent la plupart des composantes de la société, le petit Français devient un bon patriote prêt à mourir pour la France. De ce fait, quand vient l'heure de la mobilisation générale, les hommes partent en masse, et peu importe d'où qu'ils viennent politiquement ou socialement, puisqu'ils vivent enfin ce grand moment d'unité national qui manquait tant à la France depuis la Révolution.

L'unanimité ne va pas durer. Une fois la guerre déclarée, les fractures de la société française, les *Deux France*, dixit Michelet, même si elles sont en réalité plus nombreuses, vont immédiatement refaire surface. Mais la machine de guerre est lancée et il faudra quatre ans pour que l'on se décide à la stopper<sup>165</sup>.

Dans cette tourmente, au milieu de cette foule européenne en ébullition : Loeiz Herrieu

164 Dans cet ordre d'esprit, la Chouannerie fut aussi une réaction contre le remplacement des aristocrates qu'ils connaissaient et qui les connaissaient, par des bourgeois dont ils ignoraient tout, qui mirent en place un système contradictoire et peu lisible pour les paysans dans tous les cas exclus de la "redistribution" des terres.

165 Voir bien plus longtemps, considérant que ce conflit a le prélude de celui de 1939-1945.

et Yann-Ber Kalloc'h. L'un survivra au conflit, l'autre non. Tous les deux nous ont laissé leur vision de la guerre et de la mort au travers de témoignages littéraires en breton, chacun avec une singularité qui les rend précieux dans la multitude extraordinaire de témoignages de poilus, dont le nombre montre combien ce qui caractérisa avant tout ce conflit fut la démesure dans tous les domaines. Cette multitude peut provoquer une fascination malsaine. Il faut s'en garder. Et cette multitude ne doit pas nous faire oublier que derrière chaque témoignage, derrière chaque croix plantée dans les cimetières militaires de l'Est et du Nord de la France où se déroulèrent les combats, derrière chaque nom gravé sur les monuments aux morts, il y eut un homme avec sa vie, son histoire. Nous ne pouvons évidemment pas étudier tous les témoignages de la Grande Guerre. C'est pour cela que nous allons maintenant concentrer notre regard sur la vision qu'eurent de la mort, cette compagne indispensable de la guerre, Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h. Vision qu'ils nous livrèrent en breton, une langue à laquelle cette guerre ne porta pas un coup fatal mais l'endommagea au point que beaucoup la crurent sur le point de mourir après le conflit. Vision donnée avec un talent littéraire indéniable qui mérite lui aussi d'être observé comme il se doit. Talent, fruit de deux enfances, d'une éducation, de deux vies par lesquelles nous allons commencer notre présentation des deux hommes.

## TROISIÈME PARTIE

### LES AUTEURS ET LES ŒUVRES ÉTUDIÉS

#### III.1. Présentation des versions choisies des œuvres étudiées

##### III.1.1. *Kammdro an Ankoù - Le Tournant de la Mort*

Le récit *Kammdro an Ankoù-Le Tournant de la Mort*, de Loeiz Herrieu a fait l'objet de trois publications depuis sa création.

La première parution s'est étalée d'avril 1933 à décembre 1942, dans la revue *Dihunamb (Réveillons-nous)* sous le titre original *Kamdro en Ankeu*.

La seconde édition<sup>166</sup> en 1974, posthume, se fit grâce à l'initiative de Meriadeg Herrieu, fils de Loeiz Herrieu, aux Éditions *Dihunamb* dans son orthographe originale.

Enfin, la troisième édition<sup>167</sup>, que nous avons retenue pour notre étude, est la plus récente. C'est celle des éditions *Al Liamm*, qui date de 1994 et dans laquelle le récit d'origine a été adapté aux normes de l'orthographe unifiée du breton contemporain par François Louis<sup>168</sup>, tout en respectant les particularités du dialecte vannetais de Loeiz Herrieu. Par ailleurs, nous avons privilégié la traduction de *Kammdro an Ankoù* par *Le Tournant de la Mort*, parce que tel était le choix de Loeiz Herrieu<sup>169</sup>. Cependant, il faut signaler que : "*Le Carrefour de la Mort, est le nom qui avait été donné par les soldats, pour désigner cet endroit situé près de Craonnelle (02, Aisne), non loin du chemin des Dames, devenu aujourd'hui un endroit historique*". Cette précision nous a été donnée par notre directeur de recherche Gwendal Denis<sup>170</sup>.

##### III.1.2. *Ar en Deùlin – À Genoux*

Toutes les éditions du recueil de Yann-Ber Kalloç'h l'ont été de manière posthume. La première<sup>171</sup>, celle que nous avons décidé d'utiliser pour notre étude, se fit à l'initiative de Pierre

166 HERRIEU, 1974.

167 HERRIEU, 1994, 313 pages.

168 François Louis a été aidé dans ce travail par Gwenael et Meriadeg Herrieu, fils de l'auteur, Herve Huon, Daniel Carré, Martial Ménard, Frañsez Favereau et Daniel an Doujet. Noms cités page 8, dans l'édition en question : HERRIEU, 1994

169 "Er blez 1914, a pa yaec'h a Ceully da Jumigny, en Aisne, e kavec'h a zorn kleiz, goude bout dilezet hent bras Bearurieux, un dachenn a veze graet Cuissy-Ferme anezhi. Kentizh goude, e krape an hent ar un dorgenn, hag e rae ur gammdro, e-raok diskenn trema Jumigny. É tegouezh eno, e dilost-hañv ar blez 1914, eh oamp bet belzet mat da ziwall a vout gwelet en tachad-se, a rae ar soudarded anezhoñ : Le Tournant de la Mort, kammdro an Ankoù, en arbenn d'ar Jermaned tenniñ lies àrnezhoñ. Lod-kaer a soudarded en devoa kavet o marv eno" ; "En 1914, lorsque vous alliez de Ceully à Jumigny, dans l'Aisne, vous trouviez sur votre gauche, après avoir laissé la grande route de Bearurieux, une exploitation du nom de Cuissy-Ferme. Juste après, le chemin grimpeait sur une colline et faisait un détour avant de descendre vers Jumigny. En arrivant là-bas, à l'automne 1914, nous avons été bien avertis de faire attention lorsque nous serions en vue à cet endroit que les soldats appelaient : Le Tournant de la Mort, Kammdro an Ankoù, à cause des Allemands qui tiraient souvent dessus. Un grand nombre de soldats y avaient trouvé leur mort." *KAAK*, p.9.

170 Courriel de Gwendal Denis à Antony Heulin, daté du 26 janvier 2014.

171 KALLOC'H, 1921.

Mocaër, ami de Yann-Ber Kalloc'h, à qui il avait confié ses poèmes en août 1915. Les Éditions Plon publièrent ce recueil en 1921. Cette publication n'est pas parfaite. Elle ne respecte pas l'ordre des poèmes voulu par Yann-Ber Kalloc'h et comporte de nombreuses fautes de frappe<sup>172</sup>. Nous l'avons tout de même préférée aux autres éditions, parce que les poèmes et les traductions y sont présentées dans leur version originale, ce qui n'est pas le cas de l'édition de *Kendalc'h*<sup>173</sup> de 1963 (et 1996), dans laquelle les changements n'apportent rien à la traduction précédente, qui était probablement en partie le fait de Yann-Ber Kalloc'h, bien que celle-ci fût en partie retravaillée par Pierre Mocaër. Citons, par exemple, le cas du poème *La Vison d'Ézéchiël*, qui avait une version française écrite par Yann-Ber Kalloc'h, que nous avons pu consulter à l'écomusée de Groix. Ceci laisse à penser qu'il avait traduit une partie des poèmes confiés à Pierre Mocaër. Dans tous les cas, ces nuances de traduction en français restent secondaires, dans la mesure où notre analyse est faite à partir des poèmes originaux en breton.

Notons que le recueil a également fait l'objet d'une autre édition aux Éditions *Dihunamb* en 1935<sup>174</sup>.

### III.1.3. Pourquoi ces deux œuvres ?

*Kammdro an Ankoù* et *Ar en Deulin* ont beau être incontestablement deux œuvres majeures de la littérature bretonne du début du XX<sup>e</sup> siècle, aucune recherche d'envergure n'a été menée à leur sujet. Seule une biographie<sup>175</sup> écrite par son ami le docteur Léon Palaux en 1926, traite de la vie et de l'œuvre de Yann-Ber Kalloc'h. Quant à Loeiz Herrieu, il a été l'objet de la thèse de doctorat<sup>176</sup> de Daniel Carré, dans laquelle celui-ci analyse la correspondance du *barde-paysan* avec son épouse pendant la Grande Guerre. Notre recherche permet de compléter et d'élargir le remarquable travail d'historien effectué par Daniel Carré.

Au sujet de *Kammdro an Ankoù*, notons également l'existence d'un cahier d'étude de la revue *Skol-Vreizh-l'école bretonne*<sup>177</sup>, rédigé par Franch Morvannou et destiné aux instituteurs et professeurs laïques bretons. Cette analyse très partielle de l'œuvre a tout de même le mérite de donner un aperçu rapide et efficace de ce récit.

Au-delà de ces deux œuvres, la période de la Grande Guerre constitue un tournant pour la langue bretonne puisqu'après ce conflit, la langue française va définitivement s'installer dans

172 De ce fait, nous avons corrigé les différences flagrantes de ponctuation et les fautes d'orthographe dans les poèmes que nous avons reproduits.

173 KALLOC'H, 1996.

174 KALLOC'H, 1935.

175 PALAUX L., 1926.

176 CARRÉ, 1999.

177 MORVANNNOU, 1977.

toute la Bretagne, y compris en Basse-Bretagne où le breton était encore la langue la plus répandue au début du XX<sup>e</sup> siècle. Bien que nos deux auteurs fussent d'excellents francophones, ils étaient encore imprégnés d'une langue bretonne présente tout autour d'eux et en eux comme elle ne le sera jamais plus pour les générations de Bretons occidentaux qui leur succéderont. En cela, leur témoignage littéraire présente un intérêt majeur grâce à l'observation qu'ils permettent de faire de l'usage et de la vivacité du breton en cette première moitié du vingtième siècle.

### III.2. Loeiz Herrieu

La biographie de Loeiz Herrieu a fait l'objet d'une présentation très complète, pas moins de deux cents pages, dans la thèse de Daniel Carré<sup>178</sup>. Nous renvoyons donc à ces travaux à la bibliographie simplifiée ce Loeiz Herrieu en annexe<sup>179</sup>. Par ailleurs, les éléments biographiques nécessaires à la compréhension de notre analyse seront présentés au fur et à mesure de celle-ci.

### III.3. Yann-Ber Kalloc'h

Contrairement à Loeiz Herrieu, Yann-Ber Kalloc'h et son œuvre n'ont pas encore fait l'objet d'une thèse universitaire. La biographie de son ami Léon Palaux<sup>180</sup>, datant de 1926, est un outil précieux et constitue à ce jour le seul document conséquent sur Yann-Ber Kalloc'h. Édité une seule fois, ce livre est épuisé depuis longtemps et pratiquement introuvable aujourd'hui. Le récit de la vie d'un poète par un de ses amis est par définition subjectif. Néanmoins, nous avons repris une multitude d'informations dans l'ouvrage de Léon Palaux pour présenter Yann-Ber Kalloc'h, parce que son témoignage est non seulement unique mais également conçu avec une remarquable rigueur intellectuelle.

Yann-Ber Kalloc'h<sup>181</sup>, naît le 21 juillet 1888, sur l'île de Groix dans le village de Kerclavezig à un kilomètre environ du bourg de Groix, de Jean-Pierre Calloc'h, marin-pêcheur et de Marie-Josèphe Glouahec, cultivatrice. En 1888, la maisonnée compte déjà deux filles et un autre fils le suivra quelques années plus tard.

---

178 CARRÉ, 1999.

179 Voir annexe page 600

180 PALAUX, 1926, 320 pages.

181 Enregistré par l'État-Civil sous le nom de Jean-Pierre-Hyacinthe Calloc'h.

### III.3.1. Une enfance à Groix (1888-1900)

Depuis qu'ils ont été mis en musique dans les années 1950 par le compositeur Jef Le Penven, il convient de présenter Yann-Ber Kalloc'h par ses plus célèbres vers :

”Me zo gañnet é kreiz ar mor  
Tèr leù ér mez :  
Un tiig guen duhont em ès,  
Er benal 'gresk étal en or  
Hag el lann e hol en anvez.  
Me zo gañnet é kreiz ar mor  
E bro Arvor.”

“Je suis né au milieu de la mer  
Trois lieues au large :  
J'ai une petite maison blanche là-bas,  
Le genêt croît près de la porte  
et la lande couvre les alentours.  
Je suis né au milieu de la mer,  
Au pays d'Armor<sup>182</sup>.”

Trois lieues séparent en effet l'Île de Groix de Lorient et Port-Louis où le *vapeur*<sup>183</sup> affronte la passe des Coureaux entre le continent et l'île. Le journaliste Victor-Eugène Ardouin-Dumazet<sup>184</sup>, auteur de nombreux volumes racontant ses voyages en France, a consacré quelques pages à l'Île de Groix qu'il a visitée à la fin du dix-neuvième siècle<sup>185</sup>. Il y souligne les différences entre celle-ci et le continent dès l'embarquement sur le vapeur :

“Mes compagnes de voyage, car en dehors de l'équipage il n'y a que des femmes à bord, se chargent de me le rappeler ; le bas-breton que je n'ai pas entendu à Lorient est, sur le pont du vapeur, le seul langage employé. Assises au pied des paniers de pain, de salade, de légumes qu'elles sont allées chercher sur le continent, car Groix produit peu de tout cela, les Grésillonnes jacassent avec animation, sans doute des chances que peut offrir aujourd'hui la pêche à la sardine<sup>186</sup>.”

En quelques mots, Ardouin-Dumazet décrit très habilement la situation de l'Île de Groix. Son isolement, illustré par l'usage du breton que l'on n'entend plus en ville<sup>187</sup>, sa pauvreté, qui amène les îliennes à se rendre sur le continent pour y acheter salades et légumes difficiles à faire pousser sur la terre aride du petit caillou et enfin la dépendance à la pêche, puisqu'à cette époque, les embarcations des pêcheurs sont si nombreuses qu'une fois toutes à quai, il est possible de traverser le bassin de Port-Tudy à sec en passant de l'une à l'autre<sup>188</sup>. Lorsqu'il arrive dans l'île,

182 Extrait du poème *Péden éñ teóldéd / Prière dans les ténèbres*. KALLOC'H, 1921, p.113.

183 C'est le nom que les Groisillons donnaient au bateau faisant la navette entre l'île et le continent.

184 Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, 1852-1940.

185 L'édition que nous avons consultée est datée entre 1893 et 1899.

186 ARDOUIN-DUMAZET, entre 1893 et 1899, p.156, extrait du chapitre consacré à *L'Île de Groix*, p.155-178.

187 Même si Lorient, ville côtière et de tradition étatique, n'est pas représentative dans ce domaine.

188 Ardouin-Dumazet dresse la liste des embarcations, 130 grandes chaloupes qui pêchent au grand chalut l'hiver et le germon l'été, 40 embarcations pour la pêche au homard et à la langouste, 60 pour la sardine et le maquereau, soit 250 bateaux répartis sur les deux ports de Port-Tudy et Port-Lay, avec un total de 1500 inscrits maritimes sur une population de 4935 habitants. ARDOUIN-DUMAZET, entre 1893 et 1899, p.160.

alors qu'il remonte la pente de Port-Tudy au bourg de Groix, le journaliste continue d'être étonné par une autre caractéristique de l'île, déjà évoquée pendant la traversée :

“Pas un homme dans les rues, sauf le conducteur de la voiture qui va me conduire et le commissaire de marine qui a bien voulu m'accompagner. C'est qu'à Groix, sauf les très rares bouchers et boulangers, les douaniers et les fabricants de conserves, tous les hommes sont pêcheurs et vont continuellement en mer. Les femmes restent seuls<sup>189</sup>.”

Ces femmes ne restent pas inactives sur l'île car ce sont elles qui travaillent dans les conserveries et s'occupent de l'agriculture, assimilée à une activité féminine par les îliens. C'est dans cette société où les hommes sont largement absents et les femmes omniprésentes, que naît et grandit Yann-Ber Kalloc'h, dans un foyer où il partage l'affection de sa mère et de ses sœurs avec son jeune frère. Pour autant, Ardouin-Dumazet oublie une catégorie d'hommes dans sa description. Ce sont les membres du clergé<sup>190</sup>. Pendant de ses premières années, Yann-Ber Kalloc'h les rencontre très tôt, car sa mère élève ses enfants selon les principes de la religion catholique, et l'inscrit à l'âge de deux ans et demi à l'école des Sœurs du Saint-Esprit à Kermunion, un village proche de la maison familiale de Kerclavezig. Par ailleurs, l'éloignement de son père, régulièrement informé par son épouse, n'empêche pas ce dernier de veiller à ce que la rêverie, à laquelle son fils a tendance à se laisser aller, ne prenne pas le pas sur les études :

“Sa mère (...) le grondait à propos de ce qu'elle appelait ses vagabondages, signalait sa conduite au père, et celui-ci, du Croisic ou de la Rochelle où il faisait escale, écrivait aux maîtres de l'écolier, pour les prier de le punir si ses devoirs étaient mal rédigés ou ses leçons non apprises. Mais les professeurs n'avaient aucune raison de sévir, car l'enfant occupait toujours la première place<sup>191</sup>.”

L'homme de la famille, à défaut d'être physiquement au foyer montre tout de même son autorité. À six ans, Yann-Ber Kalloc'h est envoyé chez les Frères des Écoles chrétiennes. Brillant et pieux, il y attire l'attention de ses maîtres. De nouveau grâce au témoignage de son ami Léon Palaux<sup>192</sup>, nous apprenons que le jeune Yann-Ber rêve d'aller rejoindre son père et ses oncles en mer. Mais son goût pour l'étude et sa piété intéressent ses maîtres au point de songer à lui pour la prêtrise. Lorsqu'il atteint dix ans, le recteur de Groix interroge le jeune garçon et propose de lui

189 ARDOUIN-DUMAZET, entre 1893 et 1899, p. 159.

190 Sans doute par souci de ne pas lasser le lecteur avec une nouvelle description de la vie religieuse sur les îles, qu'il a déjà développée au sujet du théocratisme en vigueur sur les îles de Houat et Hoëdic dans les chapitres consacrés à celles-ci (ARDOUIN-DUMAZET, entre 1893 et 1899, p. 3-72). Ce théocratisme était en partie dû à l'absence de maires sur ces îles, contrairement à Groix, où l'emprise des prêtres était tout de même beaucoup plus forte que sur le continent.

191 PALAUX, 1926, p. 12-13.

192 PALAUX, 1926, p. 16-17.

enseigner le latin. L'abbé Leroux va l'initier aux belles-lettres et faire de lui un latiniste confirmé afin de le préparer à intégrer le Petit-Séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Pour cela, il sera également beaucoup aidé par l'abbé Corignet, qu'il rencontre en 1903 et qui sera véritablement *“son bienfaiteur temporel et spirituel”*<sup>193</sup>.

L'existence du jeune Yann-Ber Kalloc'h ne se résume pas à l'école. La vie au foyer est placée sous le signe d'une grande piété, animée par une mère aimante qui transmet à ses enfants son amour de Dieu. Dieu, qui a plusieurs visages sur une île baignée de légendes, où les monuments mégalithiques rappellent une présence humaine et des rites pré-chrétiens. Ainsi, l'Île de Groix comptait une vingtaine de sites mégalithiques au début du vingtième-siècle, dont le plus haut est le menhir de Kermario qui culmine à 5,5 mètres de hauteur<sup>194</sup>. C'est là que Yann-Ber Kalloc'h venait errer, de même qu'il se recueillait souvent devant la croix de Salver-er-Bed<sup>195</sup>. Il s'abandonne cependant rarement à la description de ce synchrétisme dans ses poèmes. Au contraire, pour lui les Celtes ont toujours été destinés à être les guerriers du Christ, c'est pour cette raison qu'ils se sont convertis naturellement au christianisme :

“Pe glévas men Gouen beur gourhemenneu er Hrist  
 Pe anaùas en Aviél lan a zoustér,  
 Ul leùéné divent 'grénas 'n halon trist.  
 Tam ne harzas oh Anù Jézus, - o, tam erbet !  
 Henneh e vo bepred inour hon tadeu-ni :  
 En oll broieù aral merhériou ou dés bet,  
 Keltia hi-hé-una n'hé dès chet groeit hañni.”

\*\*\*\*

“Quand ma pauvre Race entendit les commandements du Christ,  
 Quand elle connut l'Évangile plein de douceur,  
 Une allégresse immense trembla dans son cœur triste.  
 Elle n'offrit au nom de Jésus aucune résistance,  
 Oh ! Aucune !  
 Ceci sera toujours l'honneur de nos Pères à nous :  
 Dans tous les autres pays ils ont eu des martyrs,  
 Seule la Celtie n'en a fait aucun<sup>196</sup>.”

193 PALAUX, 1926, p.28.

194 *“L'importance et la diversité des monuments mégalithiques, que ce soient des tombes à couloir, des chambres funéraires ou des pierres dressées : menhir de Kermario (5,5 m , le plus haut de l'île), menhir de Saint-Sauveur, menhir de Kelhuit, menhir et dolmens de Kerloret, dolmen du Haut-Grognon, dolmen de Kervedan, dolmen de Krohet, dolmen de Port Melite, dolmen de Saint Alban etc... Les plus anciens sont datés du Ve millénaire.”* Source : [www.iledegroix.com](http://www.iledegroix.com), site officiel de présentation de l'île de Groix.

195 PALAUX, 1926, p.12.

196 *Extrait du poème Men Gouen- Ma Race (1914), ARDL, p.65-69.*

Toutefois, malgré une enfance sur une île où la nature est omniprésente, Yann-Ber Kalloç'h s'attarde en fin de compte assez rarement à la description d'éléments naturels dans ses poèmes. Il les évoque sans les décrire. À quelques exceptions près<sup>197</sup>, la nature est assez absente de son œuvre. De ce fait, si nous pouvons affirmer avec Léon Palaux que Yann-Ber Kalloç'h est bien le chantre de la "Celtie", le présenter comme le poète de la mer nous semble exagéré<sup>198</sup>, en pensant à d'autres poètes bretons, comme ses aînés Erwan Vertou<sup>199</sup>, ou encore Tristan Corbière<sup>200</sup>. Cette exagération de la part de Léon Palaux concernant la référence à Groix dans l'œuvre de Yann-Ber Kalloç'h, vient de l'imaginaire commun qui accompagne les îles en Europe où elles sont le lieu de toutes les aventures et des utopies depuis les voyages d'Ulysse, originaire de l'île d'Ithaque, contés dans l'*Illiade*<sup>201</sup> vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ou encore *les voyages de Gulliver*<sup>202</sup>, le personnage célèbre de Jonathan Swift au XVIII<sup>e</sup> siècle pour ne citer que les plus célèbres<sup>203</sup>. Dans le cas, au-delà de la symbolique associée à l'île et l'océan, nous observons peu de détails purement marins dans son œuvre.

Nous ne minimisons pas pour autant l'influence des images et des expériences accumulées par Yann-Ber Kalloç'h durant son enfance sur l'île de Groix. Pourtant, il apparaît que les années d'étude qui vont suivre à Sainte-Anne d'Auray sont tout autant, voire plus décisives dans son œuvre, puisqu'il quitte Groix en 1900. Il a à douze ans.

### III.3.2. Au Petit-Séminaire de Sainte-Anne d'Auray (1900-1905)

Bien que la devise de la République affirme l'égalité entre ses citoyens depuis plus d'un siècle, malgré l'émergence de la classe ouvrière et la domination de la bourgeoisie, la France de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième siècle est encore largement dominée par le phénomène de reproduction sociale qui était la règle sous l'Ancien Régime et veut qu'un enfant élevé dans une famille paysanne ou ouvrière devienne lui-même paysan ou ouvrier, à de très rares exceptions près. Pour échapper à ce déterminisme, seules deux institutions permettent à un enfant brillant de sortir de sa condition : *L'armée et l'Église*<sup>204</sup>. Ce système de promotion sociale est très

197 Citons par exemple le poème *Er Verniken-La Patelle* (*ARDL*, p.125). Et encore, faisons-le avec réserve tant ce poème est parfaitement anthropocentriste.

198 "Souvenirs du passé et paysages marins, voilà les deux sources où puisera l'imagination de Calloç'h et c'est à Groix qu'il doit, en grande partie, d'avoir été le chantre de la Celtie et le poète de la mer." PALAUX, 1926, p.16.

199 Erwan Vertou, Pleubian, 1861-1933, Pleubian.

200 Tristan Corbière, Morlaix 1845 – 1875, Morlaix.

201 HOMÈRE, 1955.

202 SWIFT, 1976.

203 À ce sujet, les recherches d'Anja Hall nous éclairent sur l'imaginaire des îles, concernant les mers du Sud et leurs îles. Elle y étudie notamment la vision des îles rapportée par Bougainville après son voyage autour du monde. HALL, 2008.

204 Il faut attendre la génération d'après 1918 pour voir également l'École publique jouer ce rôle. En effet, le système de bourses publiques est développé à partir de cette époque pour aider les orphelins et récompenser les élèves méritants. Citons comme exemple celui du célèbre écrivain-conteur Per-Jakez Hélias (né en 1914). Il bénéficiera de ce système qui lui permettra de faire des études supérieures et de devenir agrégé de lettres.

ancien puisque nous l'observons déjà au Moyen-Âge. En effet, deux des plus grands poètes de langue française, Rutebeuf<sup>205</sup> et François Villon<sup>206</sup>, sont le fruit d'une éducation donnée par des prêtres à des enfants du peuple. Plus près de nous, Stendhal publie son roman *Le Rouge et le Noir*<sup>207</sup> en 1830, avec pour thème le dilemme du jeune Julien Sorel face au choix qu'il doit faire entre ces deux institutions. Yann-Ber Kalloc'h, grâce à la clairvoyance de ses maîtres groisillons, entre au Petit-Séminaire de Sainte-Anne d'Auray<sup>208</sup> à partir de 1900. Il ne sera jamais marin comme son père et ses ancêtres. Sainte-Anne d'Auray est une commune emblématique de la ferveur catholique en Bretagne, car Sainte-Anne, grand-mère maternelle du Christ et patronne des Bretons, y serait apparue en 1625 à un certain Yvon Nikolazic. Depuis cette époque, un pèlerinage y a lieu chaque 26 juillet<sup>209</sup>. D'après Léon Palaux, qui se lie en classe de Seconde avec Yann-Ber Kalloc'h à partir de 1902, la vie au Petit-Séminaire était idyllique, "*Que de doux souvenirs évoque ce nom, chez quiconque eut le bonheur d'y être écolier au début de ce siècle*<sup>210</sup>". Yann-Ber Kalloc'h est un élève brillant et un très gros lecteur. De ce fait, il convient d'étudier en détails la nature de ses lectures pour comprendre leur influence sur l'homme et son œuvre. L'énumération de celles-ci par Léon Palaux présente à ce sujet une base de recherche inestimable.

Peuples de culture orale, les anciens *Celtes* ont laissé peu de traces, ce qui laisse la place à tous les fantasmes concernant leur représentation, comme le rappelle Claude Sterckx dans son ouvrage sur la *Mythologie du Monde celte* :

"L'engouement pour les Celtes, leur mode de vie et leurs traditions est aujourd'hui très vif dans le public et pas seulement en France ni dans les pays correspondant aux quatre Gaules antiques, transalpines et cisalpine.

Les uns se passionnent pour leur musique, jusque dans ses avatars contemporains, et en colorent parfois les modes les plus récentes de la création musicale. D'autres admirent l'inventivité et les splendeurs graphiques de leur art et y puisent des aspects de leur inspiration.(...)

Toutefois, ces images qui alimentent l'inconscient collectif s'avèrent souvent totalement fausses et le monde celte ancien reste généralement mal connu et souvent mal jugé<sup>211</sup>."

Fausse, ce sont tout de même ces images des Celtes qui nous intéressent, parce que ce

205 Né autour de 1230 et mort vers 1285. La vie de Rutebeuf est largement inconnue. Cependant, sa connaissance du latin et l'état de pauvreté dans lequel il a vécu, tentent à prouver qu'il était d'origine pauvre et qu'il fut instruit par des clercs. RUTEBEUF, 1986.

206 Né en 1431 à Paris et peut-être mort en 1463. Orphelin de père, François Villon fut confié à Maître Guillaume de Villon (à qui il prendra le nom), chanoine à Paris. VILLON, 1965.

207 STENDHAL, 2000.

208 Nom breton : *Santez-Anna-Gwened*

209 PERROT, 1994, p.524-526. Note : Dans sa *Vie des Saints*, l'abbé Perrot anticipe quelque peu l'apparition en la datant en 1623.

210 PALAUX, 1926, p.18.

211 STERCKX, 2009, p.7-8.

sont elles que colportent les historiens, les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle et influencent les représentations civilisationnelles de Yann-Ber Kalloc'h. Le jeune garçon dévore les livres. Parmi ceux-là figure *La Bretagne ancienne et moderne* de Pitre-Chevalier<sup>212</sup>, un ouvrage volumineux de 656 pages, dans lequel l'Histoire de Bretagne est décrite en détails de ses origines jusqu'à la Chouannerie. L'auteur s'y réclame de l'historien Jules Michelet et d'un Chateaubriand vieillissant<sup>213</sup>, qui lui écrit : *“Je ne suis pas digne d'une dédicace, et jusqu'à présent je n'avais voulu en accepter aucune ; mais que ne ferait-on point pour notre commune patrie<sup>214</sup>?”*. Pitre-Chevalier veut y lire une reconnaissance sans réserve concernant son ouvrage, dans lequel il fait un panégyrique de la Bretagne et des Bretons de tous les temps, gommant ou nuancant largement les défauts de Bretons et des Gaulois pour mettre avant tout leurs prétendues qualités en lumière. Ainsi, les *“Gaulois”*, qui se confondent avec les Celtes, *étaient grands et blonds, avaient la peau blanche, la tête haute, les yeux bleus et vifs<sup>215</sup>”*. Ils s'opposent aux Franks, peuple germanique : *“Qu'on se rappelle le portrait que nous avons dressé des Celtes, et qu'on l'oppose au portrait des Franks<sup>216</sup>(...)”*. Quel que soit le nom qu'il leur donne au travers de l'Histoire et la différence qu'il peut faire entre les Armoriciens, les Bretons et les Gaulois, Pitre-Chevalier les considère comme faisant partie d'une même entité et si celle-ci était à l'origine confondue avec les Germains, ils se sont différenciés au cours des siècles, au point où l'historien n'hésite pas à intégrer ces derniers au peuple d'Attila :

“Attila est la barbarie incarnée, comme l'invasion des Huns fut le résumé des invasions barbares. C'est donc le moment de jeter un rapide coup d'œil sur ces invasions, océan débordé depuis plusieurs siècles, et qui bat enfin les rivages d'Armorique.

Par-delà le vieux monde celte et ibère, devenu le monde romain, s'étendait le monde immense et indompté du Nord : cette Germanie que nous avons vue naître à côté de la Celtique, au berceau du genre humain<sup>217</sup>.”

À la suite de ce passage, il revient sur les différences entre Gaulois et Germains<sup>218</sup>, puis

212 PITRE-CHEVALIER, 1844. Ce titre fait partie de la liste d'ouvrages lus par Yann-Ber Kalloc'h que nous dévoile Léon Palaux dans son ouvrage. PALAUX, 1926, p.24.

213 L'ouvrage date de 1844 et Chateaubriand meurt en 1848.

214 Courrier du 25 février 1844 de Chateaubriand à PITRE-CHEVALIER, *LA BRETAGNE ANCIENNE ET MODERNE*, Paris, Coquebert, 1844, p.8.

215 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.14-15.

216 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.106.

217 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.92.

218 *“Par où donc le Germain différerait-il du Gaulois ? Par le caractère moral. On a vu l'impétuosité, l'inquiétude indocile, la loquacité et la personnalité du Gaulois : le Germain était lent, indécis, concentré, impersonnel, éminemment disciplinable, et n'avait d'activité qu'en masse, à la suite de ses chefs de guerre. Ce caractère n'est-il pas encore celui de l'Allemagne ? Ivresse généreuse et grande force sanguine dans la jeunesse, et puis quelque chose de la puissance du bœuf et de l'éléphant, avec cette indécision du regard et de la parole, qui est le signe distinctif de la race. Au milieu de tout cela, poésie sans bornes et rêverie sans fond : mysticisme et idéalité.”* PITRE-CHEVALIER, 1844, p.92.

décrit longuement les invasions barbares qui dévastèrent l'Empire romain. L'autre différence entre Bretons, Gaulois et Barbares tient à la sincérité de leur foi :

“Le druidisme palpait encore, lorsque le Dieu crucifié ouvrit ses bras à la Gaule. Aucune nation ne s’y jeta avec plus d’effusion <sup>219</sup>”; “L’Armorique, terre si dure à labourer, s’ouvrit d’elle-même, à la semence évangélique<sup>220</sup>”; “Bretagne, patrie du vrai catholicisme<sup>221</sup>”.

Pitre-Chevalier consacre également de longs chapitres sur les Croisés bretons et la Chouannerie. L’analyse de cet ouvrage est essentielle pour comprendre la vision de l’Histoire et de la Bretagne qu’a pu développer le jeune Yann-Ber Kalloc’h. Si le parti pris sans nuance, les exagérations et approximations historiques de Pitre-Chevalier apparaissent évidentes à un lecteur du début du vingt-et-unième siècle, il n’y avait aucune raison pour qu’un élève du Petit-Séminaire en doutât. Les références et citations faites par Pitre-Chevalier sont celles de chercheurs et de penseurs reconnus de son époque et de plus l’ouvrage est recommandé par les maîtres du jeune garçon, il ne remet donc pas en question la vérité des événements rapportés dans celui-ci. L’influence de cet ouvrage se retrouve très fréquemment dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc’h. Dans *Men Gouen-Ma Race*, cette “Race” signifie “les Celtes” en tant que peuple sur un territoire, toute anachronique et contre-historique que soit cette création, qu’il nomme *Celtie*. Le rapprochement entre les Bretons et les Gaulois, lui permet également de ne pas opposer Bretons et Français (Gaulois). Cette idée de fraternité séculaire entre les deux peuples est essentielle pour comprendre l’ardeur que mit Yann-Ber Kalloc’h à partir au Front en 1914 :

“Èmen ma hé havel ?... El lévreu n’hel lar ket.

(...)

O Arvor ha Galia, Iùerhon ha Brittia,

A oll-viskoah é oeh tonket get er Hrouéour

De vout broieù santel kadorion krenù Keltia,

Rouañezed er broieù ha dinneu en Inour !”

“Où est son berceau ?.. Les livres ne le disent pas.

(...)

O Armorique et Gaule, Irlande et Bretagne,

De toute éternité vous étiez destinées par le Créateur

A être les saintes patries des guerriers forts de la Celtie,

Les reines des patries et les forteresse de l’Honneur<sup>222</sup> !”

Notons qu’il se garde ce citer le Pays Galles ou l’Écosse, pays de religion à majorité anglicane et presbytérienne. Car les Celtes sont pour lui le peuple de Dieu, évidemment catholique. Influencé par Pitre-Chevalier, Yann-Ber Kalloc’h oppose également les Gaulois, Bretons et autres Celtes, vrais catholiques aux barbares, c’est-à-dire les Germains :

219 PITRE-CHEVALIER, p.59.

220 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.60.

221 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.593.

222 Extrait du poème *Men Guen- Ma Race* (1914), *ARDL*, p.65-69.

“Lam peurbadel er German ar er Gornog, più e harso

dothon, ma ne saù ket er Helt en taol-man ?

(...)

Béh d'er German, bredér karet ! Hou toureu é e ziùennet.

Er Gornog zo d'emb. Ni bieu er Gornog. Mar fall

d'er German hé saotrein, klopenn er German e feùtimp.

(...)

Diseùénad hiriù, er German é arré. Béh d'er German,

pe fall dehon !”

\*\*\*\*

“La ruée éternelle du Germain vers l'Occident, qui lui

résistera, si le Celte ne se lève pas cette fois-ci ? (...)

Sus aux Germains, frères aimés ! Ce sont vos terres que vous défendez.

L'Occident est à nous. L'Occident nous appartient.

Si le Germain veut le souiller, nous fendrons le crâne du Germain. (...)

Le barbare d'aujourd'hui, c'est le Germain encore !

Sus au Germain puisqu'il le veut<sup>223</sup> !”

La vision de l'Histoire de Yann-Ber Kalloc'h doit donc essentiellement à ses lecture au Petit-Séminaire, en particulier celle de *La Bretagne ancienne et moderne*. Cette vision sans nuance est fondée sur le préjugé d'une Europe catholique, composée d'un seul vrai peuple élu : les Celtes, en danger permanent face au risque d'invasions des barbares, représentés par un ensemble de peuples regroupés sous le nom générique de Germains. Ce qui est remarquable chez Yann-Ber Kalloc'h, c'est que cette vision d'un monde en noir et blanc, loin de s'affiner au fil du temps, aura tendance à se radicaliser, comme le montrent les poèmes d'*Ar en Deùlin*. La lecture de *La Bretagne ancienne et moderne* de Pitre-Chevalier offre au jeune Yann-Ber un panorama général de l'Histoire de la Bretagne. Il ne s'en contente pas et ses premières années au Petit-Séminaire voient également le “réveil du sentiment breton<sup>224</sup>”, dans le pays tout entier.

### III.3.3. PRO DEO, PRO BRITANNIA, PRO REGE<sup>225</sup>

“(…) les bretonnants n'ont jamais eu conscience, dans les temps modernes, d'appartenir à une entité nommée Bretagne, à supposer qu'ils aient eu cette conscience autrefois. Ils se disent Bretons quand ils

223 Extrait du poème *Deit, Spered Santel ! / Veni, Sancte Spiritus ! ARDL*, p.33.

224 “Les premières années de ce siècle virent le réveil du sentiment breton qui a continué à se manifester dans l'ordre intellectuel, social et économique sous l'énergique impulsion des Vallée, Loth, R.Leroux, Jaffrennou, Le Berre, Herrieu, Mellac, Ernault, Choleau, Y.Le Moal, les abbés Bayon, Le Clerc, Perrot et d'autres qui ont eu une influence très grande sur la formation bretonne de Calloc'h.” PALAUX, 1926, p.25.

225 “Mon Dieu, Ma Bretagne et Mon Roy”, inscription sur la première page d'un des carnets manuscrits de poèmes de Yann-Ber Kalloc'h que nous avons pu consulter à l'éco-musée de Groix.

sont hors de Bretagne, mais ils ne savent pas très bien où elle finit. Ils sont d'abord *bigoudens*, *glaziks*, *meleniks*, *dardoups*, *bidars*, etc... Et ensuite ils sont *cornuillais*, *léonards*, *trégorois*, *vannetais*.  
Et cela s'arrête là<sup>226</sup>.”

Per-Jakez Helias, né en 1914, rappelle ici une évidence qui a longtemps valu pour toute la France, jusqu'à ce que la construction des voies de communication modernes ne conduise la majorité de la population française à prendre conscience de l'entité nationale à laquelle elle appartenait<sup>227</sup>. Cette citation rappelle également combien le premier *Emsav*<sup>228</sup> était l'œuvre de personnes vivant leur “bretonnitude” en conscience, parce qu'ayant bénéficié d'un enseignement au minimum secondaire, ce qui les distançait des classes populaires, pour qui les études s'arrêtaient au Certificat d'études primaires.

### III.3.3.1. PRO DEO : Au Grand-Séminaire de Vannes (1905-1907)

En 1905, après avoir obtenu son baccalauréat, Yann-Ber Kalloc'h quitte le Petit-Séminaire de Saint-Anne pour intégrer le Grand-Séminaire de Vannes. Il veut devenir prêtre, voire missionnaire : “*Le mysticisme celtique prédomina toujours dans son tempérament. Le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu n'avait fait que croître, pendant son séjour au Petit-Séminaire, aussi comprenait-il la nécessité qu'il y avait pour lui, de se pénétrer des vérités de la Religion, de fortifier sa foi par une solide instruction religieuse*<sup>229</sup>”. Il soumet ses doutes, prêtre ou missionnaire, ses projets concernant sa vocation dans des courriers, qu'il adresse une fois par semaine à l'abbé Corignet. Ces doutes concernent les détails, la direction de sa foi (jamais la foi), de même que Yann-Ber Kalloc'h, jeune séminariste, se fait le défenseur intransigeant de l'Institution catholique. Cette institution est mise à rude épreuve au début du vingtième siècle. L'anticléricalisme d'État fait rage, un homme politique l'incarne particulièrement. Cet homme a beau s'être pourtant lui-même destiné à la prêtrise dans sa jeunesse, être titulaire d'un doctorat en théologie<sup>230</sup>, son anticléricalisme va l'amener à appliquer sans nuance la politique de séparation de l'Église et de l'État initiée de manière plus modérée par Waldeck-Rousseau. Il va notamment supprimer 2500 écoles religieuses en 1903 et interdire l'enseignement à tous les congréganistes en 1904. Cette orientation de laïcité intransigeante mise en œuvre par Émile Combe<sup>231</sup>, si elle sera modérée, modifiée au fil du temps,

226 HELIAS, 1982, p.599.

227 Voir notre chapitre sur *La Grande Guerre*.

228 Voir notre définition en annexe page 640

229 PALAUX, 1926, p.30.

230 MOURRE, 1986, p.1073.

231 L'anticléricalisme fut la véritable obsession de Combe : “*Combe, président du Conseil en 1902, est obsédé par l'anticléricalisme. D'après ses Mémoires, qui ont été publiées par Maurice Sorre, il apparaît que, dans l'univers de Combe, en dehors de l'anticléricalisme, il est très difficile de discerner d'autres préoccupations, d'autres thèmes. En matière de politique économiques, en matière de politique sociale, en matière de relations internationales, en matière d'institutions politiques, c'est le désert le plus total.*” TOUCHARD, 1977, p.44.

faisant l'objet de retours en arrière et de concessions, inspirera largement la politique de la France en la matière. La Loi du 9 décembre 1905, concernant la séparation des Églises et de l'État est la plus emblématique à ce sujet. Le Titre II de cette loi va toucher directement le jeune séminariste de Vannes. Il précise l'obligation d'inventaire des biens de l'État mis à disposition des Églises, en particulier ceux non destinés à un usage cultuel et prévoit la redistribution de ces derniers vers des établissements publics et vers les associations culturelles<sup>232</sup>. Le souvenir de l'épisode est encore dans tous les mémoires et Yann-Ber Kalloç'h voit dans cette nouvelle guerre entre l'État français et les catholiques un véritable *casus belli*, qui renforce l'appel au sacrifice pour la foi. Il le transcrit dans un poème rageur, daté du samedi 10 mars 1906, au lendemain de l'inventaire du Grand-Séminaire de Vannes, *Au grand outrage*<sup>233</sup> : , livré par son ami Palaux. La plupart des thèmes que nous retrouverons dans *Ar en Deùlin* sont déjà présents dans ce poème, à savoir une foi catholique affirmée, profonde et guerrière si nécessaire, une absence de mesure et de modération dans le propos, la Bretagne, vue comme la terre des ancêtres, c'est-à-dire des morts et enfin un appel récurrent au martyr pour y parvenir. Yann-Ber Kalloç'h était un être torturé. La menace qui pèse sur l'institution est cependant bien réelle puisque les séminaristes de Vannes sont expulsés en 1907 et trouvent refuge dans l'ancienne abbaye bénédictine de Kergonan, à Plouharnel-Carnac. Malgré cela, les études reprennent et le jeune séminariste continue son chemin vers la prêtrise. Un chemin qui s'achève le 1er octobre 1907 lorsque Yann-Ber Kalloç'h ne se présente pas à l'examen du brevet qu'il devait obtenir pour continuer le Séminaire après son service militaire. Plusieurs raisons sont données à cet abandon. Son ami Léon Palaux, évoque sa situation financière qui ne lui permet pas de soutenir sa famille. De ce fait, son Supérieur et Directeur au Séminaire de Vannes lui conseille d'écrire à un ami de Paris pour obtenir un poste dans un collège de la capitale pouvant lui rapporter 1200 francs, ce qui est trois fois plus que ce qu'il pourrait espérer en Bretagne. Ce même supérieur l'informe qu'il y a peu de chances pour qu'il obtienne son brevet et l'encourage d'ailleurs à le passer à Paris après son absence à l'examen le 1er octobre, le poussant de ce fait à l'exil dans la capitale<sup>234</sup>. Nous restons tout de même un peu confus face à cette première explication de Léon Palaux. Il indique par exemple que Yann-Ber Kalloç'h reçoit des mains de l'évêque Gouraud, le jeudi saint de 1907, plusieurs livres en récompense du premier prix obtenu en *Droit Canonique et Histoire Ecclésiastique* le premier prix d'*Écriture Sainte*<sup>235</sup>,...

232 Le texte complet de la loi est consultable sur le site de l'Assemblée nationale : <http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/eglise-etat/sommaire.asp#loi>.

233 *Au grand outrage*, Yann-Ber KALLOC'H, 1906, retranscrit par Léon PALAUX. PALAUX, 1926, p.39-40. Poème en annexe page 600

234 Les détails du résumé que nous venons de faire sont contenus dans l'ouvrage de Léon PALAUX: PALAUX, 1926, chapitre *Au Grand-Séminaire de Vannes*, p.36-59.

235 PALAUX, 1926, p.54.

Pourquoi le directeur du Séminaire s'inquiète-t-il de l'échec possible d'un élément aussi brillant que Yann-Ber Kalloç'h ? Léon Palaux ne la cite pas d'emblée comme raison de l'abandon du séminaire par Yann-Ber Kalloç'h, mais il évoque tout de même la maladie de la sœur aînée de ce dernier. Un étourdissement lui fait croire qu'il est lui-même atteint par ce mal<sup>236</sup>. Il sombre dans le découragement à cause de cet incident : *“Fini le séminaire, fini pour ailleurs aussi, s'écrit-il la main de Dieu est terrible, Monsieur ! Et ma pauvre mère que va-t-elle dire, quand elle saura que moi, sa dernière consolation, ne vaut pas mieux que les autres ? Qu'allons-nous devenir tous, dans notre pauvre famille<sup>237</sup>”* L'évanouissement de Yann-Ber Kalloç'h s'est produit alors qu'il se rendait en voiture au Faouet, sous une chaleur accablante, pour y visiter la chapelle de Sainte-Barbe, en compagnie de l'Économe et du Préfet de discipline du Patronage de Saint-Michel<sup>238</sup> où Yann-Ber Kalloç'h était animateur pour l'été. L'incident est-il relaté par un des deux hommes aux autorités du Grand Séminaire ou bien Yann-Ber Kalloç'h le confesse-t-il lui-même ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il que cet étourdissement, en apparence anodin et vraisemblablement dû à la chaleur, est la raison décisive de son abandon du Séminaire. Gwenael Le Bras, cité par Francis Favereau, est plus précis encore en rapportant les propos du supérieur du Grand Séminaire de Vannes à propos de Yann-Ber Kalloç'h, déclarant *“qu'ils ne gardait pas : “Les sujets qui ont, dans leur famille, certains cas pathologiques<sup>239</sup>”*. L'invitation de son Supérieur à partir à Paris et la lecture stricte du Droit Canonique, s'inscrivent dans une époque où les ordinations sont nombreuses en Bretagne. Trop nombreuses, puisque *“Autour de 1900 on a atteint le point de saturation ; les jeunes prêtres émigrent provisoirement ou font du préceptorat<sup>240</sup>”*.

Dans tous les cas, le sien y compris, tous les témoignages convergent pour affirmer que Yann-Ber Kalloç'h est meurtri, profondément désespéré. Il écrit à son bienfaiteur, l'abbé Corignet, pour lui décrire son désespoir et ne cache pas avoir pensé au pire :

“Quand le diable veut me tenter, c'est bien facile. Il n'y a qu'à heurter mes plaies, pour les rouvrir, qu'à me forcer à regarder ma vie telle qu'elle est, a été et s'annonce pour me faire envahir par le désespoir. C'est alors, dans ma pauvre tête, une folle sarabande, une tempête navrante ; et pour y échapper, il y a des moments où, je me tirerais, avec délices, un coup de pistolet dans le crâne, si la foi forte et éclairée que

236 PALAUX, 1926, p.52.

237 Propos de Yann-Ber Kalloç'h cité par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.52.

238 PALAUX, 1926, p.52.

239 Gwenael Le Bras, auteur d'une étude sur Yann-Ber Kalloç'h (voir référence dans la bibliographie), cité par Francis FAVEREAU. FAVEREAU 1, 2003, p.138. D'après le Droit Canonique actuel (1983) : *“Can. 1041 - Sont irréguliers pour la réception des ordres: celui qui est atteint d'une forme de folie ou d'autre maladie psychique en raison de laquelle, après consultation d'experts, il est jugé incapable d'accomplir correctement le ministère ;”* Code du Droit Canonique, Livre III-1, consultable dans son intégralité sur le site : [http://www.vatican.va/archive/FRA0037/\\_P3P.HTM](http://www.vatican.va/archive/FRA0037/_P3P.HTM). Notons qu'en 1907, l'Église obéissait encore au Droit Canonique de 1251.

240 *“Un diocèse comme Nantes voit 829 ordinations de 1803 à 1850, et 1804 de 1851 à 1914 ; à cette date, un prêtre pour 636 habitants (La moyenne française oscille entre un pour 700 ou pour 800).” HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS, TOME II, Culture et mentalité bretonnes, chapitre Une armée de prêtres, 1990, p.154-156, sous la direction de Yannick Pelletier, pour les deux extraits cités, p.154.*

vous m'avez fait donner n'était là pour m'arrêter. Vous penserez que c'est un assez mince résultat de toutes vos fatigues, d'être arrivé seulement à m'empêcher de me suicider.

Pas si mince que cela, peut-être, si c'est réel<sup>241</sup> !”

En écrivant cette lettre au mois d'août 1907, Yann-Ber Kalloc'h veut encore croire qu'il pourra peut-être devenir “*moine ou missionnaire*”<sup>242</sup>. Mais il ne passe pas l'examen le 1<sup>er</sup> octobre. Il se résoud à partir à Paris, où il a trouvé un poste de surveillant dans une institution confessionnelle. Son premier jour de travail est prévu le 6 octobre 1907.

Yann-Ber Kalloc'h ne sera jamais prêtre, mais il n'abandonne pas pour autant sa foi profonde et voit ses malheurs comme autant de mises à l'épreuve que lui inflige Dieu.

### III.3.3.2. PRO BRITANNIA, PRO REGE : Les années d'errance (1907-1915)

Yann-Ber Kalloc'h ne sera jamais marin comme ceux de Groix et ne deviendra pas non plus prêtre comme il le désirait si ardemment. Il n'a même pas l'ambition brouillonne des héros du roman *Les Déracinés* de Barrès<sup>243</sup>, partis à l'assaut de la capitale quand il débarque à Paris le 5 octobre 1907. Mais comme eux, trop instruit pour l'état qu'on lui réserve, il se met à errer professionnellement jusqu'à son départ sur le front. Cette errance sera ponctuée par son service militaire en 1909. À Paris, puis à Reims où il séjournera à partir d'octobre 1908, Yann-Ber Kalloc'h ne perd pas contact avec le monde ecclésiastique. Il travaille dans une institution catholique et continue à correspondre avec son protecteur de toujours, l'abbé Corignet, ainsi qu'avec ses anciens professeurs du Séminaire. Il se rapproche également d'ecclésiastiques à Paris et s'émeut des nouvelles de la sécularisation galopante qu'on lui rapporte de Groix ou de Bretagne. Néanmoins, si sa vie spirituelle reste riche, il n'a plus les contraintes d'étude du séminariste. Sa soif de savoir reste pourtant identique et il doit l'assouvir en se consacrant à d'autres travaux. En plus de son travail littéraire et d'articles pour différentes revues sur certains desquels nous allons revenir, il a l'idée de rédiger l'*Histoire de l'Île de Groix*. Pour cela, il va mener des recherches aux Archives Nationales. Outre qu'il y découvre les détails de l'histoire de son île natale, que ce travail lui permet de retrouver un peu, Yann-Ber Kalloc'h affirme ainsi son identité bretonne. Cette conscience identitaire est renforcée par son exil. Nous avons pu consulter les notes préparatoires de cette *Histoire de l'Île de Groix*, archivées à l'écomusée de Groix. Tous manuscrits, ces nombreux feuillets confirment ce que Léon Palaux écrivait dans l'ouvrage consacré à son ami, à savoir que

241 Lettre de Yann-Ber Kalloc'h à l'abbé Corignet, datée du 24 août 1907, citée par Léon PALAUX. PALAUX, 1926, p.58.

242 Lettre de Yann-Ber Kalloc'h à l'abbé Corignet, datée du 24 août 1907, citée par Léon PALAUX. PALAUX, 1926, p.58.

243 BARRÈS, 1993.

Yann-Ber Kalloc'h a manifestement passé des journées entières<sup>244</sup>, des semaines à recopier minutieusement tous ces détails. Ces notes confirment également la grande capacité de concentration et d'étude du jeune homme. La découverte de ces notes écrites à la plume, d'une écriture aussi soignée que serrée, contraste avec le ton exalté de ses poèmes. Ces feuillets patiemment remplis chassent définitivement le soupçon que d'aucuns pourraient nourrir en lisant ses poèmes, celui d'un Yann-Ber Kalloc'h illuminé. Au contraire, nous découvrons dans ces notes un homme patient et méthodique. Et d'autant plus opiniâtre qu'il reprendra ce projet lors de son deuxième séjour à Paris à partir de 1912. En fait, Yann-Ber Kalloc'h est avant tout un homme passionné, ce qui rend d'autant plus brutales ses désillusions ou encore ses échecs. Et si la contrainte de gagner assez d'argent pour assumer son état de soutien de famille l'oblige à errer dans le domaine professionnel, ce que les artistes nomment le travail "alimentaire", ses passions restent constantes tout au long de courte existence. Des passions liées les unes aux autres. Parmi celles-ci, nous avons évoqué la vie spirituelle, religieuse et ecclésiastique de Yann-Ber Kalloc'h, que son éviction du Séminaire oblige à abandonner en partie. Mais jamais il ne reniera sa foi ou ne remettra en cause les choix de l'Église le concernant. Comme dans le cas de son compatriote Loeiz Herrieu, Yann-Ber Kalloc'h observe le principe de stricte obéissance envers l'Institution. Toutefois, en Bretagne comme ailleurs, même si elle y est encore très puissante, cette institution est mise à mal par les soubressauts de l'histoire. Dans ce contexte, Yann-Ber Kalloc'h apparaît en homme de combat, souvenons-nous qu'il s'est opposé à l'inventaire des biens de l'église. Et en fait de combat, il ne perçoit de différence fondamentale entre la bataille pour la perpétuation du catholicisme et celui pour la langue et la culture bretonnes. Il rejoint en cela à l'esprit qui a animé la célèbre revue *Feiz ha Breiz*, lancée en 1865 par le vicaire général de Mgr Sargent et reprise ensuite par l'abbé Perrot en 1900, dont l'un des slogans, rappelé par Francis Favereau, est sans ambiguïté : "*ar brezhoneg hag ar feiz / zo breur ha c'hoar e Breiz*" ; "*la Bretagne et la foi sont frère et sœur en Bretagne*<sup>245</sup>", et celui-ci de rappeler également les fondements idéologiques qui guident cette revue et une partie des Bretons engagés dans le combat pour leur langue, leur culture et leur religion, sous une Troisième République qui leur est résolument hostile :

"L'idéologie de FEIZ HA BREIZ est donc ruraliste et conservatrice ; il s'agit de maintenir des usages, des us et coutumes (et bien sûr des costumes !), représentants des valeurs traditionnelles qui s'opposent en tout aux "idées nouvelles", la langue étant toujours, comme au XIX<sup>e</sup>, résolument annexée au bon combat, combat tout prophylactique en quelque sorte (dixit Yves Le Gallo), puisqu'elle est, selon l'expression

244 PALAUX, 1926, p.64-65.

245 FAVEREAU, 1993, p.193.

consacrée, le plus solide rempart contre ces idées d'origine républicaine et urbaine, que véhicule la mauvaise presse, en langue française bien entendu, comme les mauvais syndicats<sup>246</sup> Etc..."

La langue bretonne est-elle instrumentalisée par le clergé catholique pour tenter de mener à bien son entreprise de résistance aux idées de la République qui tente de la marginaliser en l'éjectant du débat public et en lui confisquant une partie de ses biens ? La réponse est en partie contenue dans la question<sup>247</sup>, mais mérite d'être un peu nuancée. En fait, le combat pour la langue bretonne par certains membres du clergé ou bien proches de l'Église, participe avant tout d'un choix individuel, comme dans le cas de Yann-Ber Kalloç'h. Plus généralement, les autorités ecclésiastiques au début du vingtième siècle "suivent le mouvement". Le breton est un moyen de communiquer avec des fidèles de plus en plus tentés par d'autres horizons que celui de l'Église et le breton parlé ici où là par ses clercs semble plutôt susciter un désintérêt poli de la part d'une institution en train de faire son deuil de cette langue. La chercheuse Valérie Lachuer cite ainsi un certain abbé Buléon, qui : "(...) lors de la conférence qu'il donne en 1896 au Congrès de Landerneau dans laquelle il prône l'utilisation du breton dans l'enseignement, ajoute que la "question ne se posera plus quand le breton aura disparu ; mais tant que les enfants ne sauront que cette langue maternelle, l'Église doit déléguer auprès d'eux des maîtres capables de les comprendre et d'en être compris<sup>248</sup>". Dans ce contexte, le choix de Yann-Ber Kalloç'h de s'engager pour la Bretagne et le breton est avant tout un choix individuel. Un véritable choix. Son désir de devenir marin puis prêtre était largement conditionné par son environnement. En revanche, son engagement pour la Bretagne, son choix d'écrire en breton après avoir produit ses premiers poèmes en français part d'un désir individuel. Désir nourri par la découverte, puis l'attrait indéniable pour toute la littérature traitant de la Bretagne, à commencer par la poésie. Léon Palaux raconte comment, en 1903, Yann-Ber Kalloç'h cherche à se procurer le *Barzaz de Taldir Jaffrennou*<sup>249</sup>. Il finit par l'acquérir en 1905, ou bien encore lit le célèbre *Barzaz Breiz* à Sainte-Anne. Nous savons qu'il s'intéresse également à toutes sortes d'ouvrages d'histoire, de récits mettant en scène les Bretons et la Bretagne. La lecture de livres s'accompagne rapidement de celle de revues, notamment *Ar Vro*, puis, inévitablement pour un bretonnant du pays vannetais de *Dihunamb*. Car

246 FAVEREAU, 1993, p.193. D'après les notes de Francis Favereau dans le présent ouvrage, la phrase "*L'idéologie de Feiz ha Breiz est donc ruraliste et conservatrice*", est une citation de Ch. Brunel, de même que la référence à la "*mauvaise presse*", fait référence à l'ouvrage de Lukian Raoul consacré au journalisme breton. Voir références dans l'ouvrage cité.

247 Nous renvoyons à l'ouvrage Klaoda AN DU, *HISTOIRE D'UN INTERDIT, le breton à l'école* (AN DU, 1991). Klaoda AN Du y met en évidence une répression du breton à l'école qui se pratiquait tout autant dans les écoles publiques que dans les écoles confessionnelles.

248 LACHUER, 1998, p.93. "*Ce n'est que bien plus tard, à partir des années 1930 que l'on trouve la trace d'une attitude militante, de la part du haut clergé, en faveur de la langue bretonne. (...) Avant cette période, on ne peut donc absolument pas parler, de la part du clergé breton, d'une attitude positive en vue de la préservation de la langue locale, mais bien d'un comportement opportuniste en vue de s'opposer au régime en place.*" LACHUER, 1998, p.105-106.

249 PALAUX, 1926, p.26.

ces nombreuses lectures ont souvent pour origine des rencontres avec d'autres compatriotes, qui exhibent le même intérêt que lui pour la Bretagne et le breton. Il croise par exemple Joseph Larboulette au Petit-Séminaire. Ensuite, la lecture d'*Ar Vro* en juin 1905<sup>250</sup>, lui apprend la naissance d'une nouvelle revue en vannetais, créée par Loeiz Herrieu et André Mellac. On aura reconnu *Dihunamb*. *Dihunamb* dont Yann-Ber Kalloc'h va se faire le promoteur sincère auprès de ses amis mais à laquelle il va également collaborer, ainsi qu'à d'autres revues, notamment *Ar Vro*, *le Fureteur breton*, ou encore *Brittia*. Collaboration qui se traduit par des productions littéraires (*Dihunamb*) en breton, mais également par des articles en français (*Brittia*). Yann-Ber Kalloc'h parle le breton mais ne l'écrit pas encore, ayant été scolarisé en français. Avec son ami Palaux, ils doivent trouver des ouvrages leur permettant d'apprendre à l'écrire. Ensuite, une fois la maîtrise de l'écriture acquise, Yann-Ber Kalloc'h se met à étudier les différents dialectes bretons et collecte notamment les particularités du breton de Groix<sup>251</sup>.

Sa première œuvre significative en breton date de 1906. C'est une pièce de théâtre intitulée *Ar Flamanked – Les Flamands*. Elle est importante dans la vie de Yann-Ber Kalloc'h puisqu'elle pose sa double volonté de rendre publique une œuvre contemporaine écrite, représentée en breton et pour le breton. Il décrit dans des courriers adressés à Léon Palaux puis à l'abbé Corignet la nature de son projet :

“(à Léon Palaux) : “Je viens de terminer une manière de drame, sur la descente Anglais-Hollandais, à Groix, en 1696, le 14 juillet au soir (c'est de l'histoire), Duguay-Trouin y joue le rôle de libérateur d'une famille groisillonne livrée par un traître juif aux ennemis de la foi. (...)”

(à l'abbé Corignet) “Il me faudrait même une manière de toile représentant quelque chose comme la place de Locmaria, au XVII<sup>e</sup> siècle, avec l'église brûlée, abattue, au milieu, et des maisons moins non moins brûlées, tout autour. C'est le décor du second acte. Le I<sup>er</sup> et le III<sup>e</sup> acte représentent un intérieur groisillon de l'époque, pas de toile par conséquent. J'ai sept personnages : un vieux matelot groisillon de l'époque, son jeune fils qui habite avec lui, son aîné qui est corsaire avec Duguay-Trouin, Duguay-Trouin en personne le chef des Flamands que j'appelle Ruter, enfin un jeune gâs de l'île, ami du vieux marin et de son fils aîné, et puis (couronnement), un marchand juif qui joue le rôle de traître. Avec ça, corsaires et Flamands. Tous mes personnages antipathiques sont exterminés, à la fin de la pièce, par les corsaires et la tempête. C'est d'une grandeur épique je ne vous dis que ça<sup>252</sup>.”

Ces courriers résument autant sa pièce que l'auteur et permettent de dresser encore une fois le portrait de Yann-Ber Kalloc'h. Il préfère d'emblée le drame à la comédie, garde toujours une

250 PALAUX, 1926, p.27.

251 Ces notes ont été récupérées après guerre par Léon Palaux, et publiées dans *Dihunamb* en 1924.

252 PALAUX, 1926, p.45.

vision guerrière des hommes, désigne des ennemis, Anglais, Hollandais, Juifs, qu'il faut exterminer, car ils en veulent à l'Église, à la Bretagne et à la France. Un homme providentiel, certes corsaire, de ce fait au service du roi de France, mais breton, vient sauver les Bretons aidés par ces derniers, comme les chouans autrefois. Ces Bretons sont des hommes, jamais de femmes, ou presque, dans le monde littéraire de Kalloc'h, et sont des matelots. L'orphelin met en scène un père et son fils, qui combattent ensemble, ont des amitiés fortes. Et tout ce petit monde se transforme bientôt en une quirielle de héros romantiques qui se dépassent et n'hésitent pas à tuer les envahisseurs pour la bonne cause. Est-ce conscient ou pas ? Groix sert également ici d'avater en miniature de la Bretagne, péninsule, que Yann-Ber Kalloc'h perçoit comme une île assiégée. Le portrait ne serait pas complet si nous omettions de préciser que la pièce est écrite et représentée en breton, par les jeunes du patronage de Saint Tudi. C'est un succès mais Yann-Ber Kalloc'h n'en est pas totalement satisfait pour autant :

“Oui ma pauvre pièce a été jouée, bien jouée, mais où est le résultat que je désirais ? M. le Recteur a eu quelques sous pour ses écoles.

M.Riguidel a fortifié son patronage, mais le breton, quel profit a-t-il retiré de cette représentation ?

Je n'avais travaillé que pour cela et pour la Vierge, et il n'y avait que moi à penser à lui et j'étais impuissant. Et l'on ne jouera plus de pièce bretonne à Groix et ma vieille langue s'en ira de mon pays. La vieille foi lui survivra-t-elle ? Je le souhaite sans l'espérer. Un jour, qui n'est peut-être pas très lointain, les prêtres, les maîtres d'école libres se repentiront de leur incurie et de leur insouciance à l'égard de cette question du breton, et il sera trop tard alors. Je sais bien que vous n'êtes pas convaincu, que mes airs de prophète vous prêtent à rire, mais ayez patience : vous verrez peut-être cela, au moins à Groix<sup>253</sup>.”

La foi catholique et le breton sont les pierres angulaires du combat que mène Yann-Ber Kalloc'h. La création littéraire, la collaboration à diverses revues ne sont en apparence que des moyens, des sortes d'armes, mis en œuvre pour parvenir à préserver la Bretagne des risques que lui font encourir la confirmation de l'avènement du monde moderne. Malgré des faits, une réalité dont Yann-Ber Kalloc'h est pourtant parfaitement conscient comme en témoignent ses propos rapportés ci-dessus. Pourtant, il s'acharne à cette volonté de préserver à tout prix un vieux monde qui est déjà un souvenir constitué de traces, de coutumes en train de disparaître inexorablement. Il s'acharne seul, se persuade, “*il n'y avait que moi à penser à lui*”, puis redevient lucide, “*et j'étais impuissant*” avant de retomber à nouveau dans une illusion à son échelle, où à défaut de sauver le monde, il

253 Yann-Ber Kalloc'h cité par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.46. Yann-Ber Kalloc'h ajoute dans ce courrier : “*Loeiz Herrieu m'écrivait, le dernier quartier, que sans les écoles, il n'y a rien à faire. Nous n'aurons pas les écoles, parce que nous n'avons pas les évêques, ni les prêtres, parce qu'ils n'osent pas se lancer de peur de se donner de la peine : “Après eux le Déluge !”*” Ce dernier passage affirme et confirme combien le combat pour le breton était avant tout un choix individuel et la passivité des autorités ecclésiastiques à ce sujet.

sauvera son île, “Je sais bien que vous n’êtes pas convaincu, que mes airs de prophète vous prêtent à rire, mais ayez patience : vous verrez peut-être cela, au moins à Groix”. Quand bien même son ambition est collective, Yann-Ber Kalloç’h n’échappe pas au travers de l’orgueil. Il se voit comme un homme providentiel pour Groix, le corsaire, le saint ! qui sauvera envers et contre tout ses compatriotes des menaces extérieures que la société moderne fait peser sur eux, ou encore le prophète qui annonce au monde le retour du monde ancien. Nous observons tout simplement chez Yann-Ber Kalloç’h un discours conservateur et nationaliste dont la source est la peur de la nouveauté et de l’inconnu, commun à tous ceux qui défendent ce genre d’idées. En cela, le nationalisme breton n’est qu’un *ersatz* rapetissé du nationalisme français ou autre. Kalloç’h le démontre individuellement ou collectivement avec d’autres militants de la cause bretonne. Il exprime également une remarquable continuité dans la promotion de ses idées, que nous remarquons au travers de ses articles, correspondances tout au long de son premier exil parisien (1907), puis à Reims (1908) où il est également surveillant, ponctué par un service militaire à Vitré (1909), avant de partir à Mesnières<sup>254</sup> (1911) où il est comptable dans une école catholique, puis de revenir à Paris (1912) où l’École Supérieure de Commerce l’emploie au titre de Répétiteur. Notons qu’il échouera à se faire embaucher comme directeur de l’École de pêche de Groix, à cause d’un cléricisme trop affiché. Malgré ou à cause de tous ces changements et déplacements au niveau professionnel, le cléricisme, la foi, la volonté de défendre la Bretagne et la langue bretonne ne varient pas et s’affirment au contraire chez cet homme. Tout en devant parfois un peu faire le grand écart, ce qui nous permet de comprendre la profondeur de son engagement et ses priorités idéologiques. À ce sujet, sa collaboration au bulletin *Brittia* est tout à fait instructive.

En 1912, bien qu’il soit éloigné de la Bretagne (au début de cette année il est à Mesnières), Yann-Ber Kalloç’h est adhérent à l’Union Régionaliste Bretonne (URB). Il a rencontré Jean Choleau<sup>255</sup> à Vitré en 1909, lors de son service militaire. Celui-ci l’a convaincu d’adhérer à ce parti, même si en 1911, il renonce au séparatisme pour se rallier à l’idée d’une France “*belle-mère*” de la Bretagne<sup>256</sup>. Cette année-là, l’URB, composée depuis son origine de membres assez hétéroclites sur le terrain politique, n’y trouve-t-on pas le très socialiste et anticlérical Émile Masson, le très pieux fondateur de *Kroaz ar Vretoned*, François Vallée, ou encore le silloniste Loeiz Herrieu, est en crise et les membres que nous venons de citer, quittent cette union. De cette scission naît l’*Unvaniez Arvor (La Fédération Régionaliste Bretonne)* à laquelle va adhérer Yann-Ber Kalloç’h. Il y est désigné secrétaire de la Section en langue bretonne. L’*Emsav* de cette époque est

254 Mesnières-en-Bray, Bourg de Haute-Normandie, situé près de Dieppe.

255 Vice-président de l’URB.

256 Article du 20 juin 1911, dans *Le Pays Breton*, d’après les notes biographiques que nous a fournies l’Écomusée de Groix, à partir desquelles nous avons également rédigé une partie de ce résumé biographique.

bouillonnant et en cette même année 1912, il se joint au projet d'Yves Le Diberder<sup>257</sup> de créer une nouvelle revue, *Brittia*. Yann-Ber Kallocc'h accepte de l'animer avec Méven Modiern à la condition que l'orthodoxie religieuse y soit strictement respectée<sup>258</sup>. L'aventure tournera court, car en mai 1913, *Brittia* fait paraître un article très critique sur l'évêque de Saint-Brieuc, ce qui vaut à Yann-Ber Kallocc'h d'être rappelé à l'ordre par M. le Senne, vicaire général de Vannes et va provoquer sa défiance vis-à-vis d'Yves Le Diberder. Nous avons déjà insisté sur le caractère individuel du combat pour la Bretagne et le breton. Lutter pour une culture et une langue bretonnes menacées de toutes parts, y compris par les Bretons eux-mêmes nécessitait d'avoir une personnalité forte, se mariant souvent mal avec les compromis et supposant une affirmation de soi génératrice de relations forcément passionnées entre les uns et les autres. Cela provoque irrémédiablement des ruptures, des scissions ne pouvant pourtant qu'aggraver la situation au final. Cette immuable tendance de l'*Emsav* à la division existe depuis son origine. L'édifiant rappel à l'ordre de Yann-Ber Kallocc'h par le vicaire général de Vannes rappelle les limites de l'affirmation de cet individualisme en ce début de siècle et l'attitude paternaliste des autorités ecclésiastiques, qui laissent certains membres de son petit clergé et ses ouailles s'ébattre dans le régionalisme, à la condition intangible de ne jamais remettre en cause ni l'institution ni ses serviteurs. De quelle nature est ce régionalisme, ou plutôt nationaliste ? La nuance a ici toute son importance.

Le manifeste du *Comité d'Action Bretonne*, rédigé par un collectif de onze militants bretons<sup>259</sup>, dont Yann-Ber Kallocc'h et Yves le Diberder, suite à leur réunion du premier mai 1913 paraît dans *Brittia*. Ce document est intéressant parce qu'il résume bien les oscillations idéologiques de l'*Emsav* en général, que nous retrouvons chez Yann-Ber Kallocc'h. Il commence ainsi :

“Nous étant réunis quelques jeunes gens pour étudier ensemble tout ce qui concerne le passé, le présent et l'avenir de la nation bretonne ; et particulièrement pour approfondir et cultiver d'une part notre langue nationale, la langue bretonne ; pour tâcher à reprendre conscience d'autre part du véritable génie de la race celtique ; -nous avons dû vite reconnaître que l'état présent de la Bretagne exigeait surtout que l'on dissipât par tous les moyens les malentendus réciproques qui séparent la masse du public du mouvement national breton, et que l'on entreprît d'abord une chasse sans merci aux préjugés, aux idées fausses, à l'ignorance et à la veulerie, qui ont réduit ce pays à l'ombre de lui-même et le mèneront bientôt à un avilissement complet. Nous nous sommes donc vus dans l'obligation impérieuse de transformer notre cercle d'études en un COMITÉ D'ACTION NATIONALE BRETONNE<sup>260</sup>.”

257 Personnalité de l'*Emsav*, grand collecteur de chants et contes du Pays vannetais.

258 Voir PALAUX, 1926, p.117.

259 Y.Le Diberder, YB.Kallocc'h, A.Bihanic, A.Duhamel-Romeur, G.Moysan, Y.Le Lausque, R.M.-Le Dévéhat, P.Goëlo, A.V.-Le Calvé, C.Le Rédour, F.Tréhin.

260 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.I.

Le mouvement émane de “*jeunes gens*”. Cette précision n’est pas anodine. On n’y parle pas d’hommes engagés, de militants, on y évoque l’âge des participants. Ce manifeste s’affirme d’emblée comme étant l’œuvre de jeunes hommes remettant plus ou moins en cause leurs aînés, coupables sans que cela soit explicitement écrit de “*l’avilissement*” du pays. La vieille URB est sans aucun doute l’objet de cette critique indirecte. Nous assistons là au classique affrontement entre les générations. Ce manifeste est rédigé par des jeunes Bretons, certes d’origine populaire mais lettrés, tel Yann-Ber Kalloc’h ou bien de jeunes bourgeois comme Le Diberder, qui intellectualisent et théorisent les mouvements des sociétés européennes depuis la Révolution de 1789<sup>261</sup>. Seulement, au contraire de la Révolution française, largement partie d’un mouvement populaire spontané, ces jeunes gens prétendent initier le mouvement inverse, à moins qu’ils ne se situent dans la tradition des philosophes des Lumières dont les révolutionnaires de 1789 s’inspirèrent quelques décennies plus tard. Dans tous les cas, historiquement, même l’installation d’une dictature nécessite l’assentiment du peuple au moment opportun, et ne peut s’imposer *ex nihilo*. Les jeunes gens qui signent le manifeste *Pour la Bretagne*, en sont conscients et c’est précisément pour cette raison qu’ils créent leur *Comité d’Action Nationale*. Toute nationale, au niveau breton s’entend, que soit leur ambition, ils se démarquent de tout séparatisme. Alors que l’on soupçonnait “*les idées fausses*” et autres “*préjugés*” évoqués d’être le fruit d’oiseaux de mauvaise augure venus de l’étranger pour tromper le peuple, ce soupçon en confirmé en ce qui concerne ceux qui accusent nos jeunes gens de séparatisme :

“Une précision est malheureusement nécessaire. Les agents de ces politiciens étrangers qui ont intérêt à tromper basement et hypocritement le peuple, affirmeront avec leur mauvaise foi coutumière que nous sommes des séparatistes ; que nous voulons reprendre la doctrine de ceux-là qui un temps du moins ont formé le rêve de séparer à nouveau complètement et définitivement la Bretagne de la France. (...) Nous ne sommes pas assez fous, (...), pour ignorer tout ce que nous devons à la civilisation française, à laquelle nous ambitionnons de collaborer encore, ce qui nous permettra d’attendre d’elle de plus en plus. Nous consentirons d’autant moins à discuter de la prétendue doctrine séparatiste, que ses principaux protagonistes se passent facilement d’idées et se contentent de pincer tant bien que mal la harpe bretonne la corde la plus facile à faire chanter<sup>262</sup>.”

“*La précision*” est surtout habile. L’argument éculé de l’agent venu de l’étranger est un classique du discours politique nationaliste. Cette précision permet surtout à nos jeunes gens de se démarquer de leurs aînés de l’URB. On reconnaît parmi les harpistes, un Anatole Le Braz

261 Citons par exemple la Révolution de 1848, qui vit la France, certains États allemands, la Hongrie ou l’Italie du Nord se soulever, souvent à l’initiative des *Libéraux* (au sens de l’époque).

262 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.I-II.

vieillissant ou encore Théodore Botrel, en plus de l'évocation de la collision fréquente entre les membres du *Gorsedd de Bretagne* et ceux de l'URB. La suite du paragraphe est dans le même ton, un cran au-dessus cependant, avec le procès également classique en légitimité de ces séparatistes, qui ne seraient pas “*authentiquement de race celtique*”<sup>263</sup>. À peine née, la petite famille de l'*Emsav* fait face à ce que nous nommons de nos jours, une “*crise d'adolescence*”, qui voit s'exprimer la révolte de ses membres les plus jeunes contre leurs aînés. Nous constatons dans cette description, que Yann-Ber Kalloç'h n'est pas le seul à affirmer cet orgueil juvénile qui permet aux jeunes gens de se penser plus à même que leurs aînés de changer le monde. Jeunes gens, encore une fois, ayant acquis un certain niveau d'instruction et qui, tout aussi orgueilleusement, se permettent de parler au nom du peuple et pour le peuple, bien décidés à le remettre sur le bon chemin, celui qu'ils ont tracé pour lui. L'Ancien Régime ignorait le peuple, réduit à sa fonction quasi-animale de producteur de biens et de richesses consommés par l'aristocratie, la société bourgeoise née de la Révolution, l'idéalise pour mieux l'infantiliser. Une fois “*tué le père*”, une fois le peuple tenu à la distance voulue, du haut de leur idéalisme et de leur idéalisation, que proposent nos jeunes gens, non pas *séparatistes bretons* mais *nationalistes bretons* ? Ils sentent que l'Europe est en passe d'éclater : “*On est en droit de redouter une conflagration générale de l'Europe, plus ou moins prochaine*”<sup>264</sup>. Toutefois, le mouvement doit continuer à se développer coûte que coûte. Parce que “*Nous avons dit que si on laissait faire, notre pays ne serait bientôt plus l'ombre de lui-même*”<sup>265</sup>. Quel est ce pays ? Les nationalistes allemands magnifient le passé des Germains conquérants, le souvenir du Saint Empire. Les Français ont redécouvert leurs lointaines et fières origines gauloises. Les nationalistes bretons désignent eux aussi leurs héros nationaux. Les jeunes auteurs du manifeste évoquent les grandes figures de Nominoé et d'Érispoé avant de s'attarder sur le roi Arthur I<sup>er</sup> de Bretagne, dernier grand roi de Bretagne certes, mais monarque artisan de l'unité nationale, qui marqua hélas sa fin :

“Et nous ne voudrions pas que l'on oublie plus longtemps que pour avoir mis fin à une lamentable période de divisions et de détresse en restituant à son peuple une confiance immense dans sa destinée ; pour avoir conçu pour lui des espérances dignes de lui et avoir rendu de la sorte le nom breton plus redoutable que jamais ; Arthur I<sup>er</sup> périt par trahison à dix-sept ans, sauvagement assassiné, le corps troué, les temps traversés par l'épée même de son oncle, Jean Sans-Terre, Roi d'Angleterre, dans une barque qui courait sur la Seine au-dessous de Rouen, une nuit d'avril 1203.

Depuis lors jamais la Bretagne n'a connu pareille cohérence nationale, ni aussi puissant espoir. (...)

Celle qui fut jusqu'à la mort d'Arthur I<sup>er</sup> la plus fière des nations d'Europe, en est aujourd'hui la plus

263 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.II.

264 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.II.

265 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.II.

avide d'humiliations. Celle dont on a le plus vanté la noblesse, en est aujourd'hui la plus servile. Celle dont on disait que pas une n'avait d'élan autant qu'elle, est aujourd'hui de toutes la plus veule. A cette heure où tous les peuples d'Europe se resaisissent et prennent conscience d'eux-mêmes et de leurs droits, la Bretagne, honteusement dégénérée, abandonne sa langue, bafoue ses défenseurs, acclame les charlatans de politique qui lui arrivent du Maine, de la Vendée ou du Midi, et met son honneur à imiter le plus servilement qu'elle pourra les plus mauvaises mœurs de France<sup>266</sup>.”

Ce discours contient des arguments semblables à ceux que nous avons analysés lors de notre présentation du nationalisme en Europe. Ici, la figure d'unité célébrée est un monarque : le roi Arthur I<sup>er</sup>, et on se glorifie de sa capacité à donner des Bretons une image redoutable. C'est-à-dire que l'on conçoit avant tout la grandeur des peuples à leur capacité de s'opposer et de combattre les autres. Le principe d'affrontement prédomine, voire anihile celui d'association. Ainsi, le monde est vu comme un ensemble de peuples s'affrontant les uns les autres, où chacun doit s'affirmer par la force et uniquement par elle. Ce combat s'incarne en partie par la revendication territoriale, et la figure d'Arthur n'est pas convoquée par hasard, puisque tels les nationalistes allemands inconsolables de leur immense empire perdu, les Bretons auteurs de ce manifeste regrettent le temps où la Bretagne s'étendait d'Armorique jusqu'à l'Irlande. Ils entretiennent également la confusion entre Arthur I<sup>er</sup> de Bretagne, roi du XII<sup>e</sup> siècle, et le roi Arthur, inspirateur de la célèbre Légende Arthurienne, qui aurait vécu au V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle. Cette légende se popularisant et se diffusant à partir du XII<sup>e</sup> siècle, il est probable qu'Arthur I<sup>er</sup> est ainsi nommé en référence à l'Arthur de la légende. Dans cet extrait du manifeste, les rédacteurs insistent sur la décadence qui gangrène la Bretagne. C'est également un argument fréquent du nationalisme, même s'il ne lui est pas propre, de considérer que le passé était bien meilleur et bien plus glorieux qu'une époque contemporaine qu'il faut révolutionner, en particulier lorsque cette époque s'y prête, puisque *“A cette heure où tous les peuples d'Europe se resaisissent et prennent conscience d'eux-mêmes et de leurs droits, la Bretagne, honteusement dégénérée (...)”*. Les origines de cette décadence sont extérieures au génie du peuple qu'elle contamine. On a parlé du traître Jean Sans-Terre, fromentant l'assassinat de son neveu. Apparaissent désormais des politiciens imposteurs venus de France, les politiciens du Maine et de la Vendée semblent littéralement encercler le territoire breton avant de s'y introduire. Le vieux préjugé contre les hommes du Midi, renforcé par le fait qu'ils sont les plus proches culturellement et géographiquement les plus proches des Romains envahisseurs de la vieille Gaule celtique n'est pas non plus oublié. On néglige en revanche d'évoquer d'autres voisins, en particulier angevins. Et

266 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.IV.

pour cause, Arthur I<sup>er</sup> de Bretagne, s'il hérite du duché de Bretagne par sa mère Constance, a tout de même pour père Geoffroy II de Bretagne, fils d'Henri II Plantagenêt (né au Mans, dans le Maine), qui fut le plus puissant monarque de la dynastie angevine des Plantagenêts. Quant à l'unité supposée qu'installa Arthur I<sup>er</sup>, elle fut relative et avant tout le fruit d'alliances, d'accords et donc pas de batailles. En conclusion, le choix d'Arthur I<sup>er</sup> par nos *jeunes gens* laisse dubitatif.

L'exposé de la différence entre patriotisme et nationalisme n'est pas moins intéressant que les raccourcis et approximations historiques que nous venons de décrire. *“L'amour que l'on porte à la Bretagne est vague et complètement improductif. Le patriotisme breton mal défini est sans but. Ce n'est qu'un sentiment général superflu et ordinairement empreint de la plus plate niaiserie<sup>267</sup>”*. La glorification de l'affrontement qui a précédé annonçait en quelque sorte cette dénonciation de l'amour, puisque l'un symbolise la force, célèbre les valeurs viriles, quand l'autre est en général associé à la féminité. Patriotisme, amour, féminité, auxquels sont rapidement associés la superficialité théâtrale des artistes venus s'installer en Bretagne : *“Car nous ne sommes pas nous autres de Pont-Aven. Et l'attachement que nous avons pour la Bretagne, nous ne l'avons pas trouvé sur les tréteaux de Montmartre<sup>268</sup>”,* ou bien le collectage de contes dont la dépréciation des auteurs vise avant tout Anatole Le Braz : *“Mais nous n'avons pas plus pour ce patriotisme-là de respect que pour cet autre patriotisme plein de suffisance et d'afféterie pseudo-artistique, qui se satisfait de contes présentés comme bretons et ne rappelant que fort peu les légendes celtiques ; -de quelques œuvres manifestement écrites pour un public étranger <sup>269</sup>(...)”*. Bref, seuls nos jeunes gens nationalistes sont de véritables Bretons, conscients de la grandeur de leurs origines celtiques qui ne sont pas nées, elles, d'une inclinaison artificielle dictée par un effet de mode parisien pour la Bretagne et eux seuls semblent savoir ce que désire le peuple breton, ne s'occupant pas que *“(…) du pittoresque de la Bretagne qui meurt”*, par des représentations qui sont le *“fruit, le plus souvent d'un superficiel et faux<sup>270</sup>”*. À ce patriotisme *niais*, nos jeunes gens, opposent le nationalisme :

“Les nationalistes bretons se séparent avec une égale décision de ces mentalités diverses. Leur but à eux, *notre* but lointain mais certain, est d'activer et d'enrichir la vie en Bretagne dans tous ses manifestations, dans tous les domaines de l'activité humaine. Pour y parvenir nous voulons d'abord susciter en Bretagne, une vie intellectuelle nationale. Nationale en ce sens qu'elle intéressera particulièrement ceux qui vivent dans les limites de l'ancien duché, et en ce sens encore qu'elle sera authentiquement bretonne. Nous voulons dire par là qu'elle satisfera et exprimera les tendances et les besoins les plus particuliers, les plus spécifiquement bretons de notre race.

267 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.IV.

268 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.IV.

269 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.IV.

270 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.IV.

La revendication géographique est modeste. Contrairement aux nationalistes allemands qui n'auront de cesse de vouloir reconquérir l'ensemble du territoire du Saint-Empire germanique jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale ou bien les révolutionnaires français qui voulaient, et Napoléon dans leur suite, diffuser "*l'universalisme à la française*"(sic) dans le monde entier, ces jeunes gens désirent une Bretagne en pleine possession de ses moyens dans le cadre de l'ancien duché de Bretagne. Ils ne précisent pas lequel, mais considérant l'Irlande dans leur manifeste comme une nation à part entière<sup>271</sup>, ils restreignent donc la Bretagne à la péninsule armoricaine sur le territoire de laquelle est parlée la langue nationale : *le breton*. C'est la seule revendication véritablement précise de ce manifeste qui reste flou sur la définition, et donc par extension sur les moyens concrets à mettre en œuvre pour exprimer les "*les tendances et les besoins les plus particuliers, les plus spécifiquement bretons de notre race*".

Pour les signataires de ce manifeste, l'affirmation de son identité nationale, passe par une langue commune et par un territoire commun, un peuple (celtique) homogène, une figure forte historique ou contemporaine d'homme providentiel, ce sont là les bases idéologiques de la plupart des nationalistes européens, que les idéologues du national-socialisme résumeront en 1938, par le tristement célèbre "*Ein Volk, ein Reich, ein Führer*" ; "*Un peuple, un empire, un chef*", auquel on pourrait ajouter "*eine Sprache*"; "*une langue*", une langue, bretonne en l'occurrence, le tout rappelant le modèle jacobin français qui l'inspire avec son obsession d'une langue unique pour la République à imposer par tous les moyens.

La mise en avant de la langue bretonne pose tout de même plusieurs problèmes à ces jeunes gens. Tout d'abord du fait de l'inéluctable diffusion du français. Tellement inéluctable que nos signataires sont conscients de l'impuissance à freiner la diffusion de celui-ci :

"Nous tenons à ce que le peuple breton garde précieusement sa langue. Il y va incontestablement de l'intérêt même de notre peuple. "On l'a dit avec raison", répète M.Loith : "un peuple qui change de langue, change en quelque sorte d'âme. En oubliant sa langue, le Breton perdrait le meilleur de lui-même. (...)"

Nous ne cherchons pas à nous opposer à la diffusion de la langue française, mais nous cherchons à arrêter cette entreprise nuisible, coupable, inavouée, *mais certaine* : l'élimination de la langue bretonne au profit du français. Cela nous ne le tolérons à aucun prix ; et si on ne veut pas comprendre qu'il n'y a aucun inconvénient à ce que les deux langues vivent côte-à-côte ; si on continue à mentir officiellement au peuple et à essayer avec hypocrisie de lui ravir ce qu'il de plus national et de plus précieux ; si on nous force ainsi à aller jusqu'aux moyens extrêmes, *nous y irons*. Bretagne d'abord ! *Breih de getan*<sup>272</sup>!"

271 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.VII.

272 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.VIII.

Le constat parfaitement lucide de la politique menée par l'État français contre le breton, leur idée moderne d'un bilinguisme harmonieux, qui s'oppose à la logique habituelle de cloisonnement et d'affrontement du nationalisme, s'accompagne hélas d'une méprise sur la volonté du peuple au nom duquel parlent ces jeunes gens. Nous n'avons en effet jamais observé au dix-neuvième siècle ou en ce début de vingtième siècle, de mouvement de révolte populaire en faveur du breton ou de la culture bretonne. De même que les élites intellectuelles bretonnes plus conscientes, Anatole Le Braz, pour citer un exemple cher à nos signataires, s'il a collecté patiemment des contes en breton, les a retranscrits en français et son propre travail littéraire a été tout entier rédigé en français. Deux raisons principales à cela : Le breton ne promet pas d'avenir hors de Bretagne à des Bretons principalement paysans dont le territoire se rétrécit au fur et à mesure que le nombre de naissances augmente, alors que le français permet au moins d'aller tenter sa chance dans le reste de l'hexagone. Quant aux élites intellectuelles, il ne faut pas négliger la dimension aristocratique du français encore parlé dans toutes les cours d'Europe au dix-neuvième siècle, sans compter la prétention universaliste que lui ont donnée les philosophes des Lumières puis les révolutionnaires. Au-delà de la Bretagne, la défense d'une langue et d'une culture est l'apanage de citoyens vivant dans des conditions de confort intellectuel et matériel encore très éloignés de la plupart des peuples européens au dix-neuvième siècle. Il suffit pour cela de constater la corrélation entre la naissance de l'*Emsav*, dominé par les bourgeois et les aristocrates au dix-neuvième siècle et son développement de plus en plus accompagné par des hommes issus de classes sociales plus modestes, à l'instar de Yann-Ber Kalloc'h ou Loeiz Herrieu, deux hommes qui ont profité de l'amélioration des conditions scolaires, sanitaires et matérielles au tournant du siècle. Car Yann-Ber Kalloc'h tout pauvre qu'il est et restera toute sa vie, ne la gagne pas du tout de la même façon que ses ascendants. C'est un fait, la défense d'une culture et d'une langue est souvent un luxe que peuvent se permettre les individus de sociétés assez développées intellectuellement et économiquement pour que ces derniers puissent penser à autre chose qu'à leur survie quotidienne. Cela ne signifie en rien l'acculturation des sociétés pauvres mais simplement la différence du niveau de conscience de l'importance de leur culture entre les individus des sociétés pauvres ou riches. L'émergence d'une société dans laquelle chacun peut faire valoir son opinion de manière égale avec ses concitoyens explique également l'importance que prend la défense d'une culture, d'une langue ou d'une autre. Jusque-là, on ne se préoccupait ni du peuple ni de sa culture puisqu'il n'était en rien prescripteur dans ce domaine, ne disposait d'aucun pouvoir, d'aucune influence. Au dix-neuvième siècle, puis au vingtième émerge très lentement un certain égalitarisme né de la

révolution. Les canons sont ceux de la bourgeoisie, mais pour peu qu'il s'y conforme, l'homme issu du peuple peut s'intégrer aux cercles d'influence. Julien Sorel, Bel Ami, Rastignac,... la littérature du dix-neuvième siècle est peuplée de ces jeunes ambitieux à qui la société moderne donne la possibilité de s'affirmer et de s'affranchir de leur milieu d'origine. Plus tard, le nombre incroyable de témoignages écrits des poilus de la Grande Guerre confirmera l'appropriation par les hommes du peuple de moyens d'expression encore uniquement dévolus (ou presque) à une certaine société avant-guerre. Pour ces raisons, une mise à égalité progressive du pouvoir de parole de chacun, la langue et la culture deviennent des enjeux d'influence et de pouvoir essentiels. Parce que les décisions des responsables politiques ne vont plus être seulement dictées arbitrairement par une élite aristocratique ou bourgeoise qui a acquis son pouvoir par hérédité ou par la domination économique mais peu à peu par le peuple tout entier, grâce à la démocratie. La démocratie n'élimine pas le pouvoir, elle en modifie la nature. Celui-ci devient fluctuant, mobile et surtout représentatif des aspirations majoritaires. Il implique désormais la tentative des élus de mettre en place des politiques répondant à ces aspirations tout en tentant de les orienter dans un sens ou dans l'autre, afin de se maintenir au pouvoir et assurer également la pérennité de ce système fondé sur un consensus en train de s'amorcer au début du vingtième siècle. Un consensus au paradigme suivant : "Une France Une et Indivisible, républicaine, laïque où le modèle de référence en matière de mœurs est le modèle bourgeois." Et c'est à l'intérieur et uniquement à l'intérieur de ce modèle que les citoyens sont égaux et libres en droit, puisqu'on considère que cette égalité est conditionnée par le respect de ce modèle. Tout ce qui peut la remettre en cause d'une manière ou d'une autre fait l'effet d'une menace à combattre par tous les moyens, en tentant de remettre les citoyens égarés sur le bon chemin. L'unité ne souffrant pas la division prétendument induite par l'usage de plusieurs langues sur le territoire de la république, la revendication linguistique de nos jeunes gens est vouée à l'échec et aux gémonies de ceux qui ne veulent pas en entendre parler. Ce, malgré leur sincère utopie et leurs vives protestations :

"Nous espérons qu'il est prochain le jour où personne d'instruit dans l'ancien Royaume de Bretagne, n'osera se dire Breton s'il ne connaît à fond notre langue."

(...)

Nous protestons contre le fait que la nation qui a jeté à la face du monde la proclamation des droits de l'homme, conteste faussement notre droit national le plus incontestable. Nous protestons contre le fait qu'elle refuse iniquement à notre peuple qui n'a pas été conquis, mais qui s'est loyalement donné, comptant sur une loyauté égale, l'enseignement de sa langue dans les écoles payées par lui<sup>273</sup>, (...)."

273 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.IX.

Emportés par leur enthousiasme, nos *jeunes gens* finissent par s'emporter et par franchir la ligne rouge, en s'en prenant directement à l'Église :

“Mais si nous protestons contre l'État français qui nous vole et nous trompe, nous protestons aussi contre la mauvaise volonté de l'Église qui déclare à tout moment qu'elle “sauvera la langue bretonne”, le fait imprimer dans ses publications officielles, (Cf. *La Semaine Religieuse du Diocèse de Vannes*, 5 déc. 1909), mais qui se refuse habilement à passer à la réalisation de cette promesse, surtout dans les diocèses de Saint-Brieuc et de Vannes, sous le prétexte *avoué* que l'opinion bretonne n'est pas assez forte pour que l'Église puisse la suivre(1). Nous nous élevons contre cette paresse d'esprit, cette mauvaise foi de certains membres du haut clergé, et non des moindres, qui entravent les efforts d'un bas clergé complètement dévoué à la cause bretonne, enthousiaste et désireux d'agir. Nous ne voulons pas soulever plus ample scandale pour cette fois. Mais nous tenons à constater publiquement qu'il est des écoles libres où comme à l'école laïque se passe encore cette chose honteuse, digne de la Prusse : des enfants sont punis parce qu'ils parlent leur langue du foyer, leur langue nationale.

(1) Ce fut du moins ce à quoi se ramenait la réponse d'un évêque non bretonnant de Bretagne, à une délégation de l'Union Régionaliste Bretonne, il y a quelques années<sup>274</sup>.”

La suite du paragraphe est dans la même veine dénonciatrice d'un haut clergé souvent hostile à la langue bretonne, tout en défendant ardemment le bas clergé. Il est facile *a posteriori* de porter un regard quelque peu ironique sur l'exaltation de ces jeunes gens révolutionnaires sans l'être, trop soucieux qu'ils sont de ne pas trop offusquer les Institutions : État français, haut-clergé catholique. Néanmoins, dans le contexte d'une Bretagne portant encore les stigmates de siècles passés sous un régime théocratique. Nous mesurons sans doute mal le courage qu'il fallut aux signataires de ce manifeste, catholiques sincères, pour attaquer aussi frontalement les hauts représentants de l'Église, comparant leur comportement à celui des Prussiens en Alsace-Lorraine, rien de moins, ou bien peut-être pire encore, à leurs concurrents des écoles laïques et démontrant l'ambivalence séculaire d'une institution dont les hauts représentants ont toujours su flatter les puissants, tout en, ou parce que, sachant dans le même temps amadouer le peuple en le confiant à un bas clergé certes souvent sincère mais malheureusement toujours instrumentalisé dans ce but.

Une fois les représentants des institutions dénoncés en ce qui concerne leur attitude quant à la langue bretonne, il reste la situation linguistique de la Bretagne à évoquer, puisque la Bretagne armoricaine, depuis l'arrivée des Bretons vers le IV<sup>e</sup> siècle, n'a jamais été un pays unilingue. Les populations orientales romanisées y parlent une langue romane, le gallo<sup>275</sup>. À cela

274 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.X-XI.

275 Le *gallo* fait partie des langues d'Oïl, c'est-à-dire des langues romanes parlées en France au nord de la Loire. Le *gallo* est proche du *bas-normand* et de l'*angevin*.

s'est ajouté le français, parlé depuis le Moyen-Âge par les aristocrates, que l'Édit de Villers-Cotterêts va officialiser dans l'administration du Royaume de France à partir de 1539 pour minimiser le latin. De ce fait, il va être adopté par les représentants de l'État même si le peuple continue à parler majoritairement le breton et le gallo jusqu'à la Première Guerre mondiale. L'unité autour de l'idée défendue par les signataires du manifeste, qu'une nation ne doit avoir qu'une seule langue est d'emblée mise à mal par la réalité linguistique de la Bretagne. Qu'à cela ne tienne :

“On a prétendu, -des gens d'une insincérité et d'une mauvaise foi non douteuses,- que le mouvement breton était hostile aux Gallos et Hauts-Bretons, sous prétexte que ceux-ci ne parlaient pas la langue bretonne. Cette insinuation constitue un pur mensonge dont nous ne nous attarderons pas à exposer la genèse. Étant plus Bretons que d'autres, nous sommes plus hostiles que d'autres à l'idée d'une “petite Bretagne”. Car, descendants des Celtes insulaires qui se taillèrent ici une nouvelle patrie, nous nous sentirions indignes de nos aïeux si nous renoncions de gaîté de cœur à une partie, si minime fût-elle du domaine que leur génie politique sut procurer à leur nation. (...) Loin donc de penser à exclure de notre mouvement les Gallos, nous adressons le plus pressant appel à leur patriotisme breton bien connu. Nous les prions instamment de nous suivre dans la lutte, en leur précisant, pour qu'il n'y ait méprise, que la Bretagne est avant tout, et par définition, une nation celtique. Et si nous invitons cordialement nos frères de Haute-Bretagne à tirer avec nous profit et orgueil du prestige de la Bretagne celtique, nous leur demandons surtout de remplir leur devoir de Bretons en nous aidant à consolider cette Bretagne *celtique*, qui doit être la leur autant que la nôtre. Car nous voulons qu'il n'y ait sur terre qu'une seule Bretagne ; nous ne saurions accepter qu'il y en eût une autre que la celtique. Ce serait là tolérer un non-sens, en effet, un insolent démenti à l'histoire, une insulte sans nom à l'honneur de la nation bretonne.(...) L'exemple de la Basse-Bretagne prouve que seule la langue celtique peut garder ou rendre à notre peuple la possession complète de l'esprit de la race, réveiller et développer sa façon particulière de sentir et de penser. C'est ceci que nous appelons une culture. S'il y a un fossé entre les Bretons et les Gallos, il est dû à ce que les premiers ont conservé tous les éléments d'une culture celtique, tandis que les seconds adoptaient complètement la culture latine. C'est que les seconds tournaient complètement vers l'Est, tandis que les premiers gardaient leurs pensées en Occident. Comme toute culture se répand surtout par une langue, c'est donc la différence de langue qui a séparé et sépare encore les deux moitiés de notre nation. C'est donc seule l'instauration dans le pays d'une puissante littérature bretonne (bretonnante) qui lui rendra son unité. Mais pour permettre à cette littérature de se développer, il importe que l'élite intellectuelle de *toute* la Bretagne se mette résolument à étudier, cultiver et défendre la langue bretonne. Question d'intérêt national ; mais question d'honneur national aussi<sup>276</sup>.”

Les auteurs du manifeste se gardent à nouveau de définir précisément ce qu'ils entendent par *celtique*. “*Plus Bretons que les autres*”, ils n'ont pas à s'attarder à de tels détails.

276 Manifeste *Aveit Breih-Vihan / Pour la Bretagne*, mai 1913, p.XI-XII.

Sans complexe, ils en appellent aux Gallos, *moins* bretons que les autres, pas Bretons du tout même (“*S’il y a un fossé entre les Bretons et les Gallos*”), à s’assimiler totalement, “à suivre” les vrais Bretons en renonçant à leur langue et à leur culture. Les auteurs ne disent pas ce qu’ils comptent faire des résistants à cet appel. N’en reste pas moins que nous sommes là en face d’un discours parfaitement colonialiste. Le colonisé n’étant pas toujours celui que l’on pense, nous nous étonnons de lire que les Gallos ont tourné vers l’Est alors que les Bas-Bretons l’ont fait vers l’Occident, car tout ce paragraphe révèle une manière de voir française, jacobine et colonialiste, en miniature. Demander aux Gallos d’apprendre le breton, de renoncer à leur culture afin de renforcer une nation qui ne peut, selon les nationalistes, n’avoir qu’une langue est le triste écho de la politique linguistique de la France colonialiste de la Troisième République. De plus les préemptoires “*Nous les prions instamment*” (...) “*Nous ne saurions accepter* (...)”, n’invitent guère au dialogue et tiennent plus de la menace, à la manière des prêtres ou des hommes politiques de l’époque, qu’au dialogue entre égaux. Si nous ajoutons à cela le catholicisme fervent d’une partie des signataires, nous nous demandons en quoi consiste la Bretagne celtique au-delà de la langue bretonne, tant cette religion n’est en rien, à l’origine, occidentale. Ensuite, la revendication d’une nation celtique est historiquement infondée puisque la *Celtie* n’a jamais existé en tant que nation, les Celtes n’ayant même jamais eu d’État au sens moderne du terme. Du moins pour ce que nous en savons, étant donné qu’un des traits avérés de la culture celte, fut son oralité. Magnifier le rôle de la littérature écrite en la considérant comme le vecteur principal d’une culture, ainsi que le font les signataires de ce manifeste est une particularité très française, nourrie en ce début de vingtième siècle par le souvenir de l’âge d’or du roman que fut le dix-neuvième siècle.

L’ensemble des idées de ce manifeste qui nous intéresse, parce que Yann-Ber Kalloç’h le cosigne et en partage les idées, peut se résumer de cette manière : Des jeunes bretons instruits, nourris au biberon d’un romantisme français qui les pousse à l’exaltation, à la recherche d’action pour la Bretagne, se démarquent de leurs aînés patriotes en se réclamant d’un nationalisme breton et celtique, qui consiste à revendiquer une nation bretonne celtique, c’est-à-dire bretonnante, y compris dans la partie orientale gallésante, à partir d’un mythe fondateur en la figure du Roi Arthur I<sup>er</sup>, considéré comme étant l’artisan de l’unité de la Bretagne armoricaine. Pour cela, ils insistent sur la nécessité de développer la langue bretonne, en n’hésitant pas à dénoncer l’apathie ou l’hostilité de l’Église et de l’État dans ce domaine et en invitant Gallos *et (sic)* Bretons à développer une littérature dans cette langue, sans s’attarder sur les détails de mise en œuvre.

Dans la plupart des écrits de Yann-Ber Kalloç’h, nous retrouvons cette celtitude exacerbée, revendiquée par le culte mortifère de Celtes idéalisés d’un lointain passé. Cela ne

l'empêche pas de faire le grand écart entre la Bretagne et la France. Mais contrairement à Loeiz Herrieu qui cherche des voies nouvelles en adoptant les idées du *Sillon* de Marc de Sangnier<sup>277</sup>. Les membres du *Sillon* tentent de concilier république et catholicisme et promeuvent l'échange au sein de l'Église, en donnant une place importante aux chrétiens, au détriment des évêques. Tout cela n'est pas éloigné des jeunes signataires du manifeste de *Brittia*, lorsqu'ils dénoncent le haut-clergé. Pourtant, personnellement, Yann-Ber Kalloç'h, malgré sa collaboration à *Dihunamb* et l'admiration certaine qu'il voue à Loeiz Herrieu, se démarque totalement des sympathies de ce dernier envers le *Sillon*. "Moi, je ne suis pas français pour un sou, mais je pense tout de même que ce pays a besoin d'un roi pour vivre<sup>278</sup>", écrit-il à Yann Le Diberder le 20 mars 1911. Un de ses premiers poèmes s'intitule *La Fleur de lys*<sup>279</sup>, à l'ombre de laquelle se battent les chouans. Ces affinités politiques avec les mouvements royalistes et plus généralement nationalistes sont également confirmées par la biographie Léon Palaux qui raconte qu'une lettre de Yann-Ber Kalloç'h fut insérée en 1909, par Édouard Drumont dans son journal, la *Libre Parole* et dans l'*Action française* de Charles Maurras, journal ouvertement royaliste et nationaliste ainsi que *La Libre parole* qui était nationaliste et antisémite, mais sans hostilité au socialisme, l'amalgame entre capitalisme et juifs étant un de ses *Leitmotiv*. Néanmoins, bien que les idées royalistes l'aient séduit très jeune, la radicalisation de Yann-Ber Kalloç'h va de pair avec son exil d'institutions en institutions dans lesquelles il occupe des emplois précaires, dans une errance où son seul repère reste une Bretagne magnifiée, idéalisée.

Chassé de Bretagne par l'Église à cause de son échec au Séminaire, par la nécessité impérieuse de gagner sa vie et subvenir aux besoins de sa famille, c'est une autre institution que lui permet de "s'évader" de son exil en le rappelant en Bretagne : *l'armée*.

### III.3.4. Yann-Ber Kalloç'h soldat, Vitré (1909-1911)

#### III.3.4.1. Le soldat selon Yann-Ber Kalloç'h

"Deit é en ér, Breihis, taulamb er iaù,

Àr zaù !

Kemeramb bah, forh, fàlh ha pal,

Arauk ar chetal er Vro-Gal,

Pen er roué Loeiz ou des trohet,

Bleidi breton, hudet, hudet !

Ten, ten, ten,

"L'heure est venue, Bretons, jetons le joug,

Debout !

Prenons bâtons, fourches, faux, pelles,

En avant sur les brutes du pays franc,

Ils ont coupé la tête du roi Louis,

Loups bretons hurlez, hurlez, hurlez !

Tire, tire, tire,

277 Au point où Loeiz Herrieu, baptisa sa revue *Dihunamb*, qui signifie *Réveillez-vous*. Or le *Réveil* était le nom de la revue des sillonnistes de Marc Sangnier, comme nous l'a indiqué Daniel Carré lors de notre rencontre le 22 février 2011 à Pluvigner.

278 *Source* : Fascicule ronéotypé par la Maison Le Goard, rue de Kéroman Lorient, Archives de l'écomusée de Groix.

279 *La fleur de lys*, poème de 1902, Manuscrit - Archives de l'Eco-musée de Groix.

Kanon ha fuzulien  
Torr é ben !”

Canon et fusil,  
Casse-lui la tête<sup>280</sup>!”

Que ce soit le prêtre, le barde, le chouan, comme dans l'extrait du poème ci-dessus, les saints, les marins, ou encore les personnages bibliques, qui sont les figures privilégiées de Yann-Ber Kalloç'h dans ses poèmes, ils sont toujours menacés par un danger contre lequel ils combattent et pour lequel ils doivent mourir s'il le faut. C'est l'abandon de Dieu par le peuple qui menace le prêtre, “*Haineux et plein de violence, / Un cri vibra : “Mort aux curés !” / Et la clameur de dalle en dalle / Du portail de l'autel bondit, / Et le clerc se dressant, très pâle, / L'entendit<sup>281</sup>*”. Ami du prêtre qui le remet dans le droit chemin de Dieu, le barde revenu de la guerre, la raconte ou bien appelle à la guerre pour défendre la Bretagne : “*Et le barde-guerrier, chantré de la patrie, / Clamait toujours, debout au milieu des éclairs : “O toi, vieux dolmen de mes pères<sup>282</sup>, (...)*”. Pour défendre cette Bretagne, Yann-Ber Kalloç'h en appelle aux chouans, qui partent au combat en reprenant le cri des Bonnets Rouges, “*Torr e benn !*” De même qu'il glorifie les martyrs de la foi, écrit un poème sur Sainte Catherine<sup>283</sup>, morte : “*D'avoir proclamé Dieu, la vierge était punie*”, et mourir en martyr ouvre le royaume des cieux : “*Et le Mont Sināi, sauvage et solitaire / Reçut le corps martyr de l'épouse du Christ. (...) Alors l'immense voix parla parmi la nue : “Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu<sup>284</sup>*”. Quand la menace ne vient pas des hommes, elle vient de la nature, c'est la mer qui emporte le marin dans la tempête. “*Ils sont seuls là-bas, seuls dans la tempête, / Luttant sans faiblir contre les dangers ; / Le ciel est en deuil par-dessus leur tête / Et leurs cris d'effroi que le vent répète, / En un long écho se volent prolongés / Ils sont seuls là-bas (...)*”, comme le martyr qui ne doute pas de sa lutte parce qu'il la sait juste et partagée, la lutte du marin contre la mer est collective. Malgré cela, Yann-Ber Kalloç'h insiste sur leur solitude, Sainte Catherine est bien seule au moment de son martyr, de même que les marins sont seuls quand la mer les emporte : “*(...) voici, soudain, la mer en démente / Qui gronde, jalouse, et les fait mourir<sup>285</sup>...*” La menace est collective et de deux ordres : humaine ou naturelle. La destinée est individuelle. Les poèmes cités de Yann-Ber Kalloç'h décrivent un jeune homme en proie à différentes interrogations. Il est à l'âge où la singularité de l'individu se cherche et s'affirme, le choix de la poésie va dans ce sens, la perte de son père l'amène à ressentir plus intensément le sentiment de solitude qui étreint l'individu au moment où il prend conscience de son destin individuel. La nature autour de l'Île de Groix, les

280 Extrait du poème *Kan bale ar chouanted* de Yann-Ber Kalloç'h. In, PALAUX, 1926, p.285.

281 Extrait du poème *Barde et prêtre* de Yann-Ber Kalloç'h. In, PALAUX, 1926, p.262.

282 Extrait du poème *Au son de la harpe*, de Yann-Ber Kalloç'h. In, PALAUX, 1926, p.271.

283 Catherine d'Alexandrie, née vers 290 à Alexandrie – morte vers 307.

284 Extrait du poème *La légende de Sainte Catherine*, de Yann-Ber Kalloç'h. In, PALAUX, 1926, p.261.

285 Extrait du poème *Mor du (Mer noire)* de Yann-Ber KALLOC'H. In, PALAUX, 1926, p.245-246.

marins qui ne reviennent pas de campagne renforcent le sentiment d'une nature hostile autour de lui. Il pourrait choisir le renoncement, une attitude uniquement défensive. Non. Il préfère l'attaque, le combat. Il le sait inégal et de deux origines. Le combat contre les éléments emporte les hommes sans qu'ils ne puissent y faire grand chose. C'est le résultat d'une volonté qui dépasse l'homme. On ne peut rien contre cette volonté de Dieu qui rappelle les âmes à lui, selon son bon vouloir. En revanche, le martyre de Sainte Catherine, l'appel du prêtre à protéger la foi, le conte du barde invitant à défendre la Bretagne et Dieu (pour Yann-Ber Kalloc'h, les deux se confondent), ne sont pas vains et si le martyre ou la mort sont solitaires, le fait que ce martyre et cette mort soient vécues au nom de la foi ou/et de la Bretagne permet au martyr, au combattant, de voir s'ouvrir devant lui le royaume de Dieu. Pour Yann-Ber Kalloc'h, le combat pour et au nom de la foi est donc une des voies d'accès au royaume de Dieu. Cette manière de voir sera confirmée par le souhait du jeune séminariste de devenir missionnaire ou encore dans son empressement à se faire engager pour partir sur le front. Car la foi reste le sens profond de tous les engagements de Yann-Ber Kalloc'h, une foi combattante, fruit de l'appel de Dieu en personne. Nous avons vu comment les signataires du manifeste de *Brittia* s'en prenaient au haut clergé. Yann-Ber Kalloc'h est de ceux-là et n'hésite pas, même s'il finira par modérer son propos à la suite du rappel à l'ordre déjà évoqué, à dénoncer la paresse du clergé en ce qui concerne la défense de la langue bretonne. Ainsi, à la suite de la représentation de sa pièce *Ar Flamanded* en breton en 1906, il se lamente de l'apathie du clergé et lorsque Loeiz Herrieu lui annonce qu'il est impossible de faire entendre raison aux responsables de écoles libres pour diffuser massivement le breton dans celles-ci, Yann-Ber Kalloc'h commente la nouvelle sans équivoque :

“Loeiz Herrieu m'écrivait, (...) Nous n'aurons pas les écoles, parce que nous n'avons pas les évêques, les prêtres, parce qu'ils n'osent pas se lancer de peur de se donner de la peine : “Après eux le déluge !” Mais laissons-là Jérémie, j'aime mieux pour ma part Ézéchiël. Et si, par hasard, la Bretagne ressuscitait, le clergé pourrait se frapper sur la poitrine et se dire : “Non mea culpa”<sup>286</sup>”

Pour mémoire, Jérémie et Ézéchiël sont deux prophètes de l'Ancien Testament. Jérémie est celui qui prophétise la destruction de Jérusalem et d'autres royaumes<sup>287</sup>. Yann-Ber Kalloc'h lui préfère Ézéchiël<sup>288</sup>. Il lui inspire le poème *Diougan Ezekiel - La Vision d'Ézéchiël*, daté de 1905. Long poème en deux parties, celui-ci décrit la Vision d'Ézéchiël puis la compare avec la Bretagne,

286 Yann-Ber Kalloc'h cité par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.46.

287 Voir *LA BIBLE, Jérémie*, 1990, p.954-1032.

288 Voir *LA BIBLE, Ézéchiël*, 1990, p.1043-1107.

la Celtie. Le poème *Diougan Ezekiel - La Vision d'Ézéchiël*<sup>289</sup> est sans doute un des plus (sinon le plus) révélateurs de la pensée du moine-soldat pour Dieu et la Bretagne, qu'est Yann-Ber Kalloc'h. Gros lecteur et séminariste, il avait certainement la *Bible* en latin comme livre de chevet, et plus qu'aucun autre ouvrage, elle est un des terreaux importants de son imaginaire. *Ézéchiël*, dont la prophétie est relatée par Yann-Ber Kalloc'h “*était de famille sacerdotale et probablement disciple de Jérémie. Lors de la première attaque de Nabuchodonosor contre Jérusalem en 598-597, il fut déporté en Babylonie. C'est là qu'il fut appelé au ministère prophétique, vers 593 avant notre ère. Un ministère qui allait durer jusqu'en 571*<sup>290</sup>”. Yann-Ber Kalloc'h s'inspire du Chapitre XXXVII de la prophétie qui en comporte quarante-huit en tout. L'ensemble de la prophétie est introduite de la manière suivante dans l'édition de la *Bible* que nous avons consultée :

“L'organisation du livre apparaît d'abord comme simple. Après un prologue sur sa vocation (I-III) viennent les menaces contre les Juifs (IV-XXIV) et les oracles contre les nations (XXV-XXXII). Puis le prophète console ses compatriotes, pendant et après le siège de Jérusalem (XXXIII-XXXVII). Après une bataille apocalyptique (XXXVIII-XXXIX), se développe la vision d'une très haute montagne sur laquelle se dresse un Temple renouvelé (XL-XLVIII).

Mais cet ordre apparent recouvre des disparates qui sautent aux yeux : doublets, ruptures dans le récit, surcharges. D'autre part, la froide minutie de certaines descriptions contraste avec les visions les plus insolites : le char de Dieu (I), le livre (II), les péchés de Jérusalem (VIII), le châtement (IX), les ossements desséchés (XXXVII),... plus qu'aucun autre prophète, *Ézéchiël* parle par énigmes (XVII), en allégories ou en paraboles (XV-XVI). (...)

En la personne d'*Ézéchiël* s'allient l'esprit prophétique et l'esprit sacerdotal. De là l'insistance à la fois sur la ferveur du cœur (XVIII, 31) et sur les rites, sur l'absolue transcendance de Dieu (sa “Gloire”) et sur le culte<sup>291</sup>.”

Il n'est pas étonnant que Yann-Ber Kalloc'h aspirant à la prêtrise, se soit aisément identifié à ce prophète qui fut prêtre “*Le Seigneur adressa sa parole à Ézéchiël prêtre, fils de Busi, dans le pays des Chaldéens, près du fleuve de Chobar ; et étant en ce lieu, la main du Seigneur agit sur lui*<sup>292</sup>”. Dieu demande à *Ézéchiël* d'aller porter sa parole parmi le peuple d'Israël. Il est irrité par le fait que ce peuple ne l'écoute plus (chap.II). Pour cela, il ordonne à *Ézéchiël* de manger un livre qui contient des plaintes, des cantiques, des malédictions et lui permettra de parler la langue du peuple vers qui il l'envoie (chap.II et III). Dieu envoie *Ézéchiël* là où il doit porter sa parole. En fait

289 *Diougan Ezekiel / La Vision d'Ézéchiël*, ARDL, p.49-57. Poème en annexe page 601.

290 LA BIBLE, Introduction à *Ézéchiël*, 1990, p.1043.

291 LA BIBLE, Introduction à *Ézéchiël*, 1990, p.1043.

292 LA BIBLE, *Ézéchiël*, I, 3, 1990, p.1044.

la “*sentinelle de la maison d’Israël*” (Chap.III,17). Nous retrouvons cette figure de la sentinelle dans le dernier poème d’*Ar en Deulin, Péden er Gédour / Prière du guetteur*<sup>293</sup>. Ézéchiël doit prophétiser la destruction de Jérusalem parce que les enfants d’Israël se sont détourné de la parole de Dieu, ont préféré le culte d’autres divinités, la débauche, l’iniquité à ses enseignements (Chap.III). “*Je jure par moi-même, dit le Seigneur notre Dieu, que comme vous avez violé mon sanctuaire par tous vos crimes et par toutes vos abominations, je vous réduirai en poudre, que mon œil vous verra sans être fléchi, et que je ne serai point touché de compassion*” (Chap.V.13). Et ceux qui survivront à ce massacre porteront le message de Dieu en propageant ce qu’il arrive à ceux qui ne l’écotent plus (Chap.VI) : la destruction de leurs terres et de tout ce qu’ils possèdent, mis aux mains des “*plus méchants des nations*” (chap.VI.24). Ensuite, Ézéchiël découvre Jérusalem en proie à l’idolatrie des anciens et des femmes qui penent que Dieu ne les y voit pas (chap VIII). Alors vient le massacre de tous ceux qui ne gémissent devant les abominations commises à Jérusalem (Chap.IX). Enfin, il propose de racheter ceux qui l’écotent mais menace ceux qui écotent les faux prophètes ou bien encore les pays qui se détourneront de lui :

“Le Seigneur m’adressa encore sa parole, et me dit : (...)

Fils de l’homme, lorsqu’un pays aura péché contre moi, et qu’il se sera endurci dans le violement de mes préceptes, j’étendrai ma main sur ce pays-là, je briserai la force du pain, j’y enverrai la famine, et j’y ferai mourir les hommes avec les bêtes<sup>294</sup>.”

La suite (nous résumons), est largement consacrée aux raisons de la chute et à la chute elle-même des villes de Jérusalem et de Tyr (chap.XIX à XXVIII), et de ruines en menaces, en résurrection et promesses de rétablissement des enfants d’Israël dont Ézéchiël devient la sentinelle, nous en arrivons au chapitre XXXVII, qui a inspiré Yann-Ber Kalloc’h.

Les premiers vers de Yann-Ber Kalloc’h sont une paraphrase du premier paragraphe de la prophétie :

“La main de Dieu sur moi... Conduit par son Esprit-Saint,  
J’ai marché. Il me mena sur une plaine,  
Et dans celle-ci, pêle-mêle, des os étaient étendus<sup>295</sup>.”  
(Yann-Ber Kalloc’h)

\*\*\*\*

“1. Un jour la main du Seigneur fut sur moi, et m’ayant mené dehors par l’Esprit du Seigneur, elle me

293 *ARDL*, p.203-207. Ce poème fera l’objet d’une analyse détaillée dans la partie consacrée à *la Mort dans Ar en Deulin*.

294 *LA BIBLE, Ézéchiël*, XIV, 12, 13, 1990, p.1057.

295 “... *Dorn Doué arnonn,... Anbrouget d’É Spered Santel / Kerhet em ès. Èan me hasas ar ur bratel / Hag ar honnen, keij-meij, eskern oë astennet.*” *ARDL*, p.49.

laissa au milieu d'une campagne qui était toute pleine d'os<sup>296</sup>.”

(Ancien Testament)

La version originale en breton est un tercet en alexandrins ponctués de telle sorte que ces premiers vers aient un rythme saccadé qui n'est pas celui du verset de la prophétie, plus étiré, dans le souffle d'une seule phrase, y compris dans sa version latine puisque Yann-Ber Kalloc'h se réfère forcément à une Bible écrite en latin. De même qu'Ézéchiel dans le poème n'est pas totalement passif “*J'ai marché*”, alors que celui de la prophétie est tout entier aux mains du Seigneur, “*m'ayant mené dehors par l'Esprit du Seigneur*”. Nous connaissons l'importance du “*moi*”, dans la poésie de Yann-Ber Kalloc'h, ce “*moi Ézéchiel*” est entouré physiquement par la main de Dieu et spirituellement par son esprit. De même que le mot “*anbruger*”, renvoie à la notion d'accompagner, est moins directif en breton que “*conduit*”<sup>297</sup>. Ézéchiel dans les vers de Yann-Ber Kalloc'h est plus actif que dans la prophétie.

Dans le quintil suivant, Yann-Ber Kalloc'h commence à s'éloigner de la paraphrase :

“Obéissant, j'ai passé au milieu d'eux,  
Ils étaient nombreux, nombreux, et secs comme pierres,  
La Voix du Seigneur alors m'appela : “Fils de l'homme,  
Crois-tu que ces ossements puissent revivre ?”  
Et j'ai répondu : “Vous le savez, Seigneur Dieu<sup>298</sup>.  
(Yann-Ber Kalloc'h)

\*\*\*\*

“2. Elle me mena tout autour de ces os. Il y en avait une très grande quantité qui étaient sur la face de la terre, et extrêmement secs.

3. Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre ? Je lui répondis : Seigneur mon Dieu, vous savez.<sup>299</sup>”

(Ancien Testament)

La prophétie de l'*Ancien Testament* insiste sur l'obéissance des hommes due à Dieu mais ne parle pas directement de l'obéissance d'Ézéchiel. Elle est implicite. Cela ne suffit pas à Yann-Ber Kalloc'h. Il commence son vers par l'adjectif “*sentus*”, “*obéissant*”<sup>300</sup>. Cette obéissance

296 *LA BIBLE, Ézéchiel*, XXXVII, 1, 1990, p.1090.

297 “ANBRUG : *Conduire par civilité, reconduire, escorter*”, ERNAULT, 1998, p.7 ; “CONDUIRE : *Diriger, assurer la manœuvre, mener d'un lieu à un autre*”, *PETIT LAROUSSE EN COULEURS*, 1986, p.217.

298 “*Sentus dohton, én ou mesk em és treménet : / Nivérus-nivérus e oent, ha séh èl mén. / Mouéh en Eutru neuzé ha men galüein : “Mab-dèn, / Ha te gred e hella béuein en eskern-sé ?” / Hag eilgriet em és : “Hui her goèr, Eutru Doué.”* ARDL, p.49.

299 *LA BIBLE, Ézéchiel*, XXVII, 2,3, 1990, p.1090.

300 Notons que l'emploi de “*sentus*”, malgré l'emploi de l'adjectif “*nivérus-nivérus*”, pour entamer le second vers du quintil est peut-être également dicté par les contraintes de la rime. Mais c'est peu probable puisque l'ensemble du poème ne présente pas de système de rimes ou de métrique cohérent si l'on exclue la prédominance du dodécasyllabe, ce qui permet de penser que Yann-Ber Kalloc'h privilégie largement le sens sur la forme.

est un choix. “*Je suis Dieu parce que je le veux*”, sous-entend Ézéchiél dans le poème. Car toute la prophétie a pour objet le choix de suivre la voie des justes enseignée par Dieu ou bien celle de l’iniquité avec toutes les conséquences que cela implique. Pour Yann-Ber Kalloc’h, l’obéissance émane du choix d’Ézéchiél, et il réaffirme cette attitude intellectuelle active du prophète en l’associant à nouveau à un mouvement physique : “*J’ai passé au milieu d’eux*”, alors que dans le prophétie il se tient seulement autour des os. Ces os sont “*secs comme pierres*”. La symbolique de la pierre dans l’Ancien et le Nouveau Testament est trop importante pour ne pas s’y attarder. Elle symbolise évidemment la maison de Dieu, le Temple, mais aussi l’être qui se transforme dans le ventre maternel, dont elle est également le symbole. La pierre, maison de Dieu peut également se confondre avec le sein maternel qui propage la vie, c’est le cas dans le chapitre XLVII d’Ézéchiél où le fleuve jaillit du Temple<sup>301</sup>. Yann-Ber Kalloc’h donne un indice sur la suite de la prophétie lorsqu’il emploie le mot *pierre*. Il annonce la transformation de ces pierres de sorte que la question qui suit, visant à réaffirmer la connaissance de Dieu, a déjà sa réponse. L’insistance sur la mobilité d’Ézéchiél continue dans la suite du poème (un sizain) que l’affirmation du prophète en tant que personne :

“Et il a dit : “Va. Prophétise sur les ossements.  
Dis-leur : “Os desséchés, entendez la parole du Prince”  
J’enverrai l’esprit en vous et vous vivrez ;  
Par la force de mon Verbe, peau et chair fraîche vous couvriront ;  
Je mettrai de la moelle dans vos canaux et vous serez vivants  
Et vous saurez que c’est moi le Dieu fort<sup>302</sup>.”  
(Yann-Ber Kalloc’h)

\*\*\*\*

“4. Et il me dit : Prophétisez sur ces os, et dites-leur : Vous, os secs, écoutez la parole du Seigneur.  
5. Voici ce que le Seigneur dit à ces os : Je vais envoyer un esprit en vous, et vous vivrez.  
6. Je ferai naître des nerfs sur vous, j’y formerai des chairs et des muscles, j’étendrai la peau par-dessus,  
et je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez que c’est moi qui suis le Seigneur<sup>303</sup>.”  
(Ancien Testament)

“*Va*”, Ézéchiél, décrit par Yann-Ber Kalloc’h est un prophète en action, il n’est pas le prophète immobile ou bien mué seulement par la main de Dieu de la prophétie, il est actif. Dans le

301 *LA BIBLE, Ézéchiél*, XLVII, 1990, p.1104-1105.

302 “*Ha laret Hen dès : “Ké. Diougan ar en eskern. / Lar dehé : “Eskern séh, kleüet konz en Tiern : / Me zégaso spered énoh, ha hui ’véüo ; / Dré nerh me honz, krohen ha kig yah hou kolo ; / Me lako mél’ n hou kanoleu, ha hui vo beù, /Ha hui oero penaoz é ma Mé en Doué krénü. ” ARDL, p.49-50.*

303 *LA BIBLE, Ézéchiél*, XXVII, 4,5, 1990, p.1090.

poème en breton et en français, Dieu tutoie Ézéchiél, ce qui renforce la familiarité entre les deux, les rapproche en somme, tel un père et un fils. Dans la prophétie, le Seigneur, par la voix d'Ézéchiél, prédit aux os qu'ils recouvreront un esprit que Yann-Ber Kalloc'h transforme en l'Esprit, dépassant la promesse du Dieu de la prophétie. Plus encore que dans celle-ci, Yann-Ber Kalloc'h souligne la force de la parole (*konz* en breton que Yann-Ber Kalloc'h traduit une première fois *parole* puis par *verbe*) dans le message biblique relayé ici par le poète qui, à l'instar du prophète, est un homme pour qui la parole est l'origine et l'outil de son ouvrage. Une telle insistance montre à quel point Yann-Ber Kalloc'h s'identifie à Ézéchiél, comme nous le montre la deuxième partie de son poème. Dans la prophétie comme dans le poème, la résurrection des os a pour objet de montrer la puissance de Dieu. Dans la version originale en breton, Yann-Ber Kalloc'h se préoccupe de la rime<sup>304</sup> et la contrainte des rimes alternées dans ces deux vers explique l'emphatique *Dieu fort / Doué krénù* qui conclue le vers, quand la prophétie se contente d'un *Seigneur* qui n'a pas besoin d'affirmer sa force et se contente de conclure le paragraphe, début et fin de chaque chose :

“Me lako mél' n hou kanoleu, ha hui vo beù,  
Ha hui oero penaoz é ma Mé en Doué krénù<sup>305</sup>.”

Paradoxalement, ce *fort-krénù*, atténué plutôt la force de Dieu par cette emphase qui ressemble à une justification, à une insistance inutile.

“Debout, je me suis mis à prophétiser.

“Aussitôt un bruit effrayant s'est élevé autour de moi  
un mouvement se faisait, vaste, durant mon discours.  
J'ai jeté les yeux aux quatre coins de la plaine :  
O merveille ! Les os se rapprochaient des os,  
Bien à sa place l'un se joignait à l'autre,  
Sur eux peau, chair en un instant étaient montés,  
Tous étaient pleins de moelle... mais l'esprit n'était pas en eux<sup>306</sup>.”  
(Yann-Ber Kalloc'h)

\*\*\*\*

“7. Je prophétisai donc comme le Seigneur me l'avait demandé ; et lorsque je prophétisais on entendit un

304 Ce n'est pas toujours le cas dans le poème pris dans son ensemble où le fond est toujours privilégié sur la forme.

305 “Je mettrai de la moelle dans vos canaux et vous serez vivants, / Et vous saurez que c'est moi le Dieu fort.”

306 “É me saù, um lakeit em és de ziouganein... / Kentih, un trouz spontus zo saùet ardro d' ein, / Ur fèniaden um ré, bras, épad ma konzen, / Taolet em és me sell de béar horn en dachen : / O burhud ! En eskern d'en eskern e dosté ; / Mat én e léhm en eil d'é gilé um joenté, / Arnehé kig, krohen én un taol oé kresket, / Lan e oent oll a vel... meit spered n'ou doé ket.” *ARDL*, p.50.

bruit, et aussitôt il se fit un grand remuement parmi ces os. Ils s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se plaça dans sa jointure.

8. Je vis tout d'un coup que des nerfs se formèrent sur ces os, des chairs les environnèrent, et de la peau s'étendit par-dessus ; mais l'esprit n'y était point encore<sup>307</sup>.”

(Ancien Testament)

Yann-Ber Kalloc'h isole le prophète dans un monostique, il se tient au milieu de sa prophétie, debout face au champ d'os à qui il prophétise sa résurrection et là, il se met à dire sa prophétie. De nouveau, il a recours à l'emphase : “*un bruit effrayant*” - “*en trouz spontus*” ou encore *O merveille ! - O burhud !* et toujours saccade son discours par une ponctuation omniprésente ainsi qu'un découpage des vers qui veulent tenir le lecteur en haleine. La description de la scène dans la Bible est empreinte de certitude. Ézéchiel dit la parole de Dieu, cela suffit. Yann-Ber Kalloc'h veut convaincre, s'éloigne de la sérénité du texte biblique pour céder à une expression plus spectaculaire, dans laquelle le rythme et le suspense rappellent plutôt les procédés employés par les feuilletonistes<sup>308</sup> de son époque. Toujours attentif au mouvement et au rythme, alors que la prophétie ne donne aucune indication à ce sujet, à part un “*Je vis tout à coup*”, qui signale le début de la résurrection sans informer sur la durée de celle-ci, Yann-Ber Kalloc'h dévoile que tout s'accomplit *en un instant-en un taol* (traduction littérale : *en un coup*), de même qu'il s'attarde sur la circonscription géographique, *aux quatre coins de la plaine - de béar horn en dachen*. Cette précision géographique va se préciser peu à peu, Yann-Ber Kalloc'h prépare le lecteur à l'analogie qu'il va faire entre la prophétie d'Ézéchiel, son pays et son époque :

“De nouveau, j'entendis la grande voix s'élever :

“Homme prophétise à l'Esprit de venir. Appelle dans le vent :

De l'Occident, de l'Orient, de Septentrion,

Du Midi, Esprit, viens, Souffle sur les ossements.

Souffle sur ces morts-ci étendus dans la lande immense

A eux tous tu rendras la vie”. “Je fis

Comme l'avait commandé le Maître tout-Puissant.

L'Esprit entra en eux et, pleins de vie,

De la force dans leurs membres, dans leurs veines et du sang

Voici que les cadavres se mettent sur pied.

J'en voyais des milliers et des milliers comme une armée

Qui couraient et se rassemblaient autour de moi<sup>309</sup>.”

(Yann-Ber Kalloc'h)

\*\*\*\*

307 *LA BIBLE, Ézéchiel*, Chapitre XXVII, 7,8, 1990, p.1090.

308 Citons par exemple Gaston Leroux (Paris, 1868 – 1927, Nice), auteur du célèbre *Chéri-Bibi* (voir références dans la bibliographie).

309 “*A neùe, me gleuas er Vouéh vras é séuel : / “Dén, diougan d'er Spered donet. Galù en aùel : / Ag ar Gornog, ag er retér, ag er golern, / Ar er gevred, Spered, dès ! Huèh ar en eskern. / Huèh ar er ré-vraù men astennet èl lann vras, / Dehé oll er vuhé e zakori. “Me ras / El men doé goulennet er Mestr Oll-Gelloudek. / Er spered 'zisoahas éné, ha, buhéek, / Nerh én ou ezéli, én ou goahiad goed, / Chetu er helaneu én um lakat ar droed. / Mileu ha mileu e uélen èl un armé, / E rédek hag én um dolpein ardro d'ein-mé.”* **ARDL**, p.50-51.

“9. Alors le Seigneur me dit : Prophétisez à l’esprit ; prophétisez, fils de l’homme, et dites à l’esprit : Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Esprit, venez des quatre vents, et soufflez sur ces morts, afin qu’ils revivent.

10. Je prophétisai donc comme le Seigneur me l’avait commandé ; et en même temps l’esprit entra dans ces os ; ils se tinrent tout droits sur leurs pieds, et il s’en forma une grande armée<sup>310</sup>.”

(Ancien Testament)

“*Les quatre vents de la plaine*” de la prophétie se sont transformés en “*quatre coins de la plaine*”, et cette plaine est “*une lande immense – el lann vras*”, et les hommes ressuscités, “*pleins de vie*”, du poème courent et se “*rassemblent*” autour d’Ézéchiël. Yann-Ber Kalloç’h tient à montrer le contraste entre l’immobilité des os et la vitalité des corps que Dieu à ressuscité grâce à son souffle. Corps et esprit. C’est le vent, c’est le souffle qui ressuscite l’esprit. Le souffle donne l’esprit, l’esprit donne la parole et la parole est un souffle. Cet esprit vient de partout, il est universel et ceux qui s’en nourrissent deviennent l’armée de Dieu. Yann-Ber Kalloç’h les compare à une armée. La prophétie en fait explicitement une armée de Dieu. Cette nuance interroge de la part de Yann-Ber Kalloç’h, habituellement plus catégorique. Néanmoins, le choix de ce chapitre de la prophétie où l’analogie entre ceux qui portent la parole de Dieu et l’armée est affirmée, montre au-delà des autres aspects de ce chapitre qui vont servir à Yann-Ber Kalloç’h pour expliquer sa vision guerrière du monde de son époque, combien le rapprochement entre le croyant et le soldat est capital pour lui.

La suite du poème paraphrase et résume la fin de la prophétie “*Toutes ces reliques, poursuivit le Seigneur*” - “*Oll er relégeu-man, gendalhas en Eutru,*” jusqu’à “*Ma bénédiction sera sur eux pour toujours*” - “*Mem benoh e vo arnehé de viruikén...<sup>311</sup>*” (XXVII.11-28 de la prophétie) Comme elle n’apporte rien de nouveau au niveau formel que nous n’ayons déjà développé, nous nous contentons de la résumer en tirant de ces derniers les éléments révélateurs de la pensée de Yann-Ber Kalloç’h. Ézéchiël prophétise la réunion des peuples d’Israël, “*et ils seront mon peuple et je serai leur Dieu<sup>312</sup>*”. Devenus un seul peuple, ils seront sous le règne de David, “*Mon serviteur David régnera sur eux ; ils n’auront plus qu’un seul pasteur ; ils marcheront dans la voie de mes ordonnances ; ils garderont mes commandements, et ils les pratiqueront<sup>313</sup>*”. Géographiquement, Ézéchiël précise : “*Ils habiteront sur la terre que j’ai donnée à mon serviteur Jacob, et où leurs*

310 *LA BIBLE, Ézéchiël*, XXVII, 9,10, 1990, p.1090.

311 Qui correspondent aux chapitres XXVII,11 à 28 de la prophétie. *LA BIBLE, Ézéchiël*, XXVII, chap.11-28, 1990, p.1090-1091.

312 *LA BIBLE, Ézéchiël*, XXVII, 23, 1990, p.1091.

313 *LA BIBLE, Ézéchiël*, XXVII, 24, 1990, p.1091.

*pères ont habité*<sup>314</sup>”. Ce chapitre de la prophétie se termine sur la réaffirmation de l’existence de ce Dieu : “*Et les nations sauront que c’est moi qui suis le Seigneur et le Sanctificateur d’Israël, lorsque mon sanctuaire se conservera pour jamais au milieu d’eux*<sup>315</sup>”. Cette partie de la prophétie insiste sur la réunion des peuples divisés, sur l’existence d’un Dieu unique commandeur d’un peuple élu séparé des autres peuples, les enfants d’Israël, à qui il désigne un roi, David et une terre, Israël. Yann-Ber Kalloc’h résume également cette partie de la prophétie dans son poème, tout en continuant à rendre son récit plus vivant, en employant notamment des dialogues<sup>316</sup>. À la fin de sa présentation de la prophétie, il s’attarde moins sur la réaffirmation du Dieu unique que sur le fait que ce peuple “*Sur les montagnes de leur pays, dans l’avenir, / Ils resteront toujours attachés et unis. / Pour les gouverner il n’y aura qu’un seul roi / Ma bénédiction sera sur eux pour toujours*<sup>317</sup>...” Puis il clôt cette première partie du poème qui est une longue paraphrase de la prophétie par un rappel de la distance nécessaire à prendre avec le texte de l’Ancien Testament avant de commencer son interprétation contemporaine de la prophétie :

“Aman é tévéa diougañn en Diougañner.  
Es é gout, ne gonza met a dud é amzér ;  
Meit mé, a pe lennan diougañn bras Ezékiel,  
D’id bepred é neija me chonj, o Breiz-Izel.”

“Ici finit la vision du prophète.  
Sans doute il ne parle que des hommes de son époque,  
Mais moi, lorsque je lis la vision d’Ezékiel,  
A toi toujours vole ma pensée, ô Bretagne<sup>318</sup>!”

La traduction de Yann-Ber Kalloc’h est intéressante. “*Es é gout*”, littéralement “*Il est aisé de savoir*”, est traduit par “*Sans doute*” dont la traduction littérale est “*hemp arvar, merhat*<sup>319</sup>”. Car Yann-Ber Kalloc’h, dans ce quatrain final en alexandrins, qui ne se préoccupe pas toujours autant de la forme, se contentant souvent de rimes plates somme toute peu contraignantes pour un poète, a particulièrement travaillé ces vers au niveau des assonances, les rimes observables sont quant à elles, de simples rimes jumelles finales, que nous avons déjà remarquées tout au long du poème. Ces rimes permettent opportunément à Yann-Ber Kalloc’h d’affirmer dans la version originale en breton, ce que le manifeste qu’il cosignera quelques années plus tard prétend également, bien que ses auteurs s’en défendent, à savoir qu’il n’est de Bretagne authentique que dans la partie occidentale de celle-ci en *Breiz-Izel* :

314 *LA BIBLE, Ézékiel*, XXVII, 25, 1990, p.1091.

315 *LA BIBLE, Ézékiel*, XXVII, 28, 1990, p.1091.

316 “*Si l’on te demande au milieu de ces peuples : / “Que veut donc dire ce que tu fais ?” répons : / “Ecoutez les paroles de Dieu.” / “-Mar goulenner genis, émesk er pobleu-hont : / “Petra e venn laret er peh e rès ?” respont : / “Cheleùét konzeu Doué.”* *ARDL*, p.53.

317 “*Ar mañnéieu ou bro, én amzer de zonet / Ind e chomo dalbéh staget hag unanet ; / Eit ou rénein, ne vo naméit ur roué hebkén, / Mem benoh e vo arnehé de viruikén...*” *ARDL*, p.53.

318 *ARDL*, p.53.

319 GUILLOUX, 1984, D : 18. En orthographe moderne : “*hep mar*”, “*moarvat*”.

“Aman é tévé**a** di**ou**gañ en Di**ou**gañ**er**.

Es é g**ou**t, ne gonza met **a** dud é amz**ér** ;

Meit mé, **a** pe lennan di**ou**gañ bras Ezéki**el**,

D'id bepred é neija me chonj, o Breiz-Iz**el**.”

Ce travail stylistique explique l'emploi de *gout* à la place de *mar*. Une autre indication de la volonté de Yann-Ber Kalloc'h vient de l'ajout de terminaison “-a” à la fin des verbes conjugués au présent de l'indicatif à la troisième personne du singulier. Ce “-a” final n'est pas présent dans le reste de cette partie du poème où les verbes sont conjugués au présent sans ajout de terminaison comme c'est la règle dans le breton littéraire. Ce “-a” n'est courant qu'à l'Est de la Cornuaille (Pélem) et dans le vannetais (Pays Pourlet) où son emploi est devenu quasiment systématique<sup>320</sup>. Ne nous détrompons pas cependant, cette insistance sur la voyale “-a” n'a rien de finale pour Yann-Ber Kalloc'h, le vers ne commence-t-il pas par celui “Aman”. Le “A” première lettre de l'alphabet permet d'entamer la prophétie nouvelle. Car nous allons retrouver ce souci de la forme dans toute la deuxième partie du poème annoncé par ce quatrain final. Dans la première partie, Yann-Ber Kalloc'h ne faisait que rappeler la prophétie, reprenant largement le texte biblique. Dans la deuxième partie, il soigne particulièrement son expression en multipliant les assonances du type de celles que nous avons décrites ou bien les rimes croisées dans une suite de sept quatrains en octosyllabes :

“Er bobl-sé, kousket ar **en** Douar,           A

Hag e saù ab**en** get safar   AB

Pe huéh aù**el** Doué ar hé **fen**           AB

Anaù**et** em ès nerh men gou**en**<sup>321</sup>.”   AB

L'octosyllabe, privilégié sur l'alexandrin accélère le rythme et la volonté de mouvement déjà observée. Le soin de Yann-Ber Kalloc'h dans le travail sur la forme de ses sept quatrains vient du fait qu'il s'agit de sa propre interprétation, de sa prophétie. Sept strophes. Sept est le chiffre de la perfection. Dans l'Ancien Testament<sup>322</sup>, Dieu crée le monde en sept jours. Yann-Ber Kalloc'h

320 FAVEREAU, 1997, *paragraphe 383, p.194*. D'après le témoignage contemporain de Mélanie, *MÉLANIE, UR VUHÉ E GROAY (Mélanie, une vie à Groix)*, 1991, et notre propre travail de collectage (enregistrement de Jo Bidoc à Groix le 15 janvier 2000), on ne constate pas cet emploi du “-a” sur l'île de Groix.

321 “*En ce peuple étendu à terre, / Qui se lève tout de suite avec fracas / Quand le vent de Dieu souffle sur sa tête / J'ai reconnu la force de ma race.*” *ARDL, p.55*.

322 *LA BIBLE, Génèse*, II, 1990, p.7.

choisit la prophétie d'Ézéchiel qui fait partie des prophéties apocalyptiques. Cette prophétie de l'Ancien Testament est antérieure à l'*Apocalypse selon Saint Jean*. Yann-Ber Kalloç'h y puise-t-il sa légitimité à réinterpréter à sa manière l'Apocalypse selon son époque ? Peut-être. Toujours est-il que le chiffre sept est très présent dans l'*Apocalypse selon Saint Jean*. Il y salue les sept églises d'Asie (chap.I, 4), il voit sept esprits devant le trône de Dieu (chap.I,4), Jésus au milieu de sept chandeliers d'or (chap.I, 12), le livre scellé l'est de sept sceaux (chap.V)<sup>323</sup>,...

Tel un Saint Jean nouveau, Yann-Ber (Jean-Pierre en français) nous livre sa prophétie. Quelle est-elle ?

Le peuple élu par Dieu, qui sera bientôt ressuscité, c'est celui de Yann-Ber Kalloç'h, celui des Bretons, celui des Celtes. Ce peuple est un peuple guerrier au service de Dieu "*son soldat dans le monde*<sup>324</sup>", "*Mais qui sera l'homme de guerre / Qui donnera la victoire à la Bretagne*<sup>325</sup> ?" qui combattra par le "*Glaive*", de même qu'Ézéchiel utilisera le Glaive contre ceux qui méprisent la parole des prophètes<sup>326</sup>. Pour cela, les Bretons doivent retrouver leur langue et avant tout avoir confiance en Dieu : "*Appelons l'Esprit de la langue, de la Foi, / En en toute chose ayons confiance en Dieu*<sup>327</sup>...". Ainsi s'achève la prophétie de Yann-Ber Kalloç'h dans laquelle il nous livre une saisissante "actualisation" de la vision d'Ézéchiel.

Dans la troisième et la quatrième partie, le prophète redevient l'homme, le poète. Les vers redeviennent des alexandrins où les rimes croisées sont plus aléatoires. Au début de la troisième partie, Yann-Ber Kalloç'h assure la transition entre la tonicité des octosyllabes de la partie précédente et le rythme plus alangui des alexandrins, en alternant exclamations et dialogues qui ont pour objet son enthousiasme à la découverte de la prophétie qui précède. Il alterne alors l'enthousiasme, la plainte puis enfin le réveil et la voix de Gomer qui prédit la victoire aux Bretons, à la Celtie, au nom de Dieu contre les peuples impies. Gomer est un des fils de Japhet, fils de Noé, né après le déluge<sup>328</sup>. Certains pensent que Gomer est le fondateur des familles celtes alors qu'on ne trouve aucune précision de ce type dans la Bible<sup>329</sup>. On le retrouve également dans la prophétie d'Ézéchiel. "*Gomer et toutes ses troupes, la maison de Thogorma, vers l'aquilon, et toutes ses forces, et plusieurs autres peuples seront avec vous*<sup>330</sup>". Yann-Ber Kalloç'h ne va pas jusqu'à actualiser la prophétie biblique en se soustrayant à l'exigence d'avoir un meneur, un roi.

323 *LA BIBLE, Apocalypse selon Saint Jean*, 1990, p.1559-1619.

324 "(...) É soudard ér bed", *ARDL*, p.54.

325 "Met pù e vo en dén-brezél, / E rein en tréh da Vreiz Izél ?" *ARDL*, p.54.

326 *LA BIBLE, Ézéchiel, XI*, 1990, p.1053.

327 "Galùamb Spered er yeh, er Fé, / Hag é pep tra fiamb é Doué !" *ARDL*, p.55.

328 *LA BIBLE, Génèse, X,1,2,3*, 1990, p.15.

329 Bulletin de la société archéologique de Paris, Volume 1, 1866, p.169, consultable sur [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap\\_0301-8644\\_1866\\_num\\_1\\_1\\_4211](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bmsap_0301-8644_1866_num_1_1_4211).

330 *LA BIBLE, Ézéchiel, XXXVII, 6*, 1990, p.1091.

Toujours est-il qu'à l'enthousiasme de l'homme "*Hourra pour ma patrie de Bretagne ! Hourra, hourra pour tous les Celtes*<sup>331</sup>!" puis aux plaintes succède l'appel au combat de Gomer à la manière traditionnelle des guerriers celtes qui multipliaient le bruit pour impressionner l'ennemi<sup>332</sup> :

“Cessez votre plainte : le fils de Gomer est sur son séant,  
Sa voix retentit comme le fracas du tonnerre,  
Et les montagnes de Bretagne, d'Irlande,  
les montagnes de Cambrie, de Cornouailles, d'Ecosse lui font écho.  
Harpe, biniou, corne de guerre, sonnez et résonnez<sup>333</sup> : (...)”

Il en appelle aux nations celtiques de langue celte, sans se préoccuper de l'anglicanisme du Pays de Galles (Cambrie), des Cornouailles ou du presbytérianisme en Écosse. Pourtant, il rappelle sans cesse la condition de ce renouveau celtique, la vénération *sans honte*, en ces temps où la véhémence anticléricale en pousse sans doute certains à refréner l'affirmation de leur foi, de Dieu.

Clé incontestable pour comprendre la pensée qui anime Yann-Ber Kalloc'h et également sa poésie par bien des aspects formels de ce poème, *Diougan Ezekiel – La Vision d'Ézéchiël*, décrit une pensée religieuse et politique qui ne variera pas tout au long de l'existence tant nous savons combien toutes les revendications contenues dans ce poème seront reprises notamment dans le Manifeste collectif déjà étudié, publié en 1913.

Yann-Ber Kalloc'h croit en ce réveil de la Bretagne et près de dix ans avant la déclaration de la Première Guerre mondiale, montre déjà un esprit guerrier qui en appelle à un conflit apocalyptique à l'issue duquel Dieu reconnaîtra les siens parmi le peuple élu des Celtes. Le conflit se fera au nom de Dieu, et le peuple élu est une armée, un peuple de soldats. Nous retrouvons également l'esprit qui a animé les Croisés dans ce tableau. Mais pour l'instant, les Celtes, sont désunis, se sont éloignés de Dieu et sont à cause de cela assimilables à un peuple mort. Pourtant, tel Ézéchiël au milieu du champ d'os, Yann-Ber Kalloc'h prophétise leur résurrection. Nous connaissons son peu de goût pour la nuance et la peinture allégorique du peuple celte en un tas d'os en attente de résurrection peut s'interpréter comme une dénonciation de la dégénérescence

331 “*You d'em bro Breiz-Izél ! You, you ! d'en oll Gelted !...*” *ARDL*, p.55.

332 Voici la description de l'impression des guerriers de César face à ceux de Cassilevaunos lors de la bataille de Télamon en 225 avant J.C : “*il étaient terrifiés par l'ordre parfait des troupes celtiques et l'effroyable tintamarre, car les sonneurs de cor et de trompettes étaient en nombre illimité, et l'armée toute entière poussait en chœur son cri de guerre ; cela faisait un tel vacarme que tout le pays alentour semblait disposer d'une voix pour répéter ce cri.*” Polybe, cité dans *TOUTE L'HISTOIRE DES PAYS CELTIQUES*, 1998, p.53-54.

333 “*Arsaüet get hou klem : Mab Gomer zo dihun ; / Kornal e ra é vouëh avel arh er gurun / Ha geti / maññeü Bro-Kambri, Kerné, Skoz, e zason. /T'èlen, binieü, korn-boud, kañnet ha diskañnet, (...)*” *ARDL*, p.56.

qui le touche pour l'instant. L'espérance en un réveil de ce peuple par Yann-Ber Kalloc'h est malgré tout optimiste et fait d'une certaine manière écho au jugement tout aussi nuancé mais beaucoup plus radical d'un autre Breton du XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup moins optimiste quant à l'avenir de la "race" celtique :

“Cette race celtique est du reste condamnée à disparaître comme toutes les vieilles races moralement et physiquement dégénérées. Autrefois quand elle vivait dans les forêts, à défaut de mentalité et de moralité, elle avait au moins l'énergie et la force physiques. Aujourd'hui plus rien. Il ne lui reste que la langue pour bavarder, ergoter, blaguer, mentir en assommant de stupidités et d'imbécilités les pauvres bougres doués encore de quelques milligrammes de raison<sup>334</sup>.”

À cet esprit résumé par “*c'était mieux avant*” de Jean-Marie Déguignet, répond un “*ce fut certes glorieux autrefois mais ayons l'espoir d'un après qui ne le sera pas moins*” de Yann-Ber Kalloc'h.

### III. 3.4.2. Le soldat Yann-Ber Kalloc'h

Après la présentation d'un tel idéal guerrier par Yann-Ber Kalloc'h, nous devinons qu'il ne sera pas surpris par l'attitude des Bretons en attente de résurrection dans l'intemporelle réalité de la bêtise troupière à la caserne. Celle-ci s'exprime notamment par la cruauté envers les moins aptes cette promiscuité forcée. Le jeune Louis Magneux, double littéraire de Henry Poulaille, fraîchement incorporé, décrit parfaitement cet état d'esprit, qui s'impose brutalement dès les premiers instants de son casernement à la caserne des Mouillères de Lons-Le-Saulnier :

“La férocité de l'homme en bande se donne déjà libre cours. Depuis leur entrée aux Mouillères, plusieurs ont pleuré leurs plus cruelles larmes de la vie. Les plus sensibles. La première nuit déjà tous les lits viraient au moins une fois. Ceux qui se fâchaient ou parlaient de se plaindre devaient à tous instants remonter leur lit, remettre debout les châlits. Le plus enragé des chahuteurs était le petit Moissant. (...) Il avait découvert une tête de turc parmi ses voisins et le dénonçait aux autres comme séminariste. C'était un grand maigre du nom de Moiret, qui depuis le début du chahut n'avait fait que pleurer.

- La fessée au séminariste ! criait Moissant.

- La fessée ! La fessée !

Plusieurs se décidaient, Magneux ayant tenté de s'interposer, son lit avait sauté à nouveau. Sans perdre de temps, il était allé virer les paillasses des chahuteurs<sup>335</sup>.”

334 DÉGIGNET, 1998, p.428-429.

335 POULAILLE, 1995, p.109.

L'incident ne finira pas trop mal pour Moiret, défendu par un certain Payra au physique assez costaud pour envoyer "*rouler les trois tortionnaires*". Qu'en est-il à Vitré en octobre 1909 pour le séminariste, soldat de 2<sup>e</sup> classe Kalloc'h, du 70<sup>e</sup> d'infanterie, 7<sup>e</sup> compagnie ? Sa grande taille, 1m84, un tour de poitrine de 92 centimètres et un poids de 75 kilos, inspirent un "*Vous êtes bien bâti*"<sup>336</sup> au majeur qui l'examine à son arrivée à la caserne. Et cette charpente tient à distance ceux qui voudraient s'amuser avec lui. Aux anciens qui infligent aux "bleus" des épreuves plus ou moins identiques à celles décrites par Henry Poulaille, il répond qu'il ne le tolérera pas et menace de montrer des poings<sup>337</sup>. Car Yann-Ber Kalloc'h tout pieux qu'il soit n'est pas du genre à tendre l'autre joue. Il est plutôt du genre bagarreux, en particulier lorsqu'il s'agit de défendre l'honneur de l'Église. Léon Palaux rapporte une anecdote significative à ce sujet. Scandalisé par l'inventaire de 1905, le jeune séminariste Kalloc'h n'hésite pas à se frotter aux gendarmes : "*Mettant ses idées en pratique au cours de l'inventaire du Grand-Séminaire, il a résisté à un gendarme qui l'a égratigné un de ses professeurs a dû l'arrêter et l'entraîner dans la chapelle, pour l'empêcher de se livrer à des voies de faits contre ces représentants soi-disant de l'ordre*"<sup>338</sup>. Pour autant, ces réactions ne font pas de Yann-Ber Kalloc'h une brute. Elles sont juste l'expression de son opiniâtreté. En effet, une fois le coup de sang passé, sa colère se transforme en énergie créatrice puisqu'il écrit "*Au grand outrage*"<sup>339</sup> après les incidents de Vannes et qu'après avoir exprimé sa colère et son effroi face aux propos et gestes déplacés des conscrits aux premiers jours de caserne : "*la caserne est une infernale école de dégradation des Bretons... et des autres !... Quelles conversations ! Quelles chansons ! Quelle immoralité ! Prions pour que je reste lilium inter spinos et que Dieu veuille faire, par moi, un peu de bien à ces pauvres âmes qui en ont tant besoin*"<sup>340</sup>, il se dévoue pour ramener ses camarades égarés sur le chemin de Dieu : "*J'en ai déjà amené deux au cercle et à la messe avec moi*"<sup>341</sup>, et de la Bretagne en apprenant à lire et écrire aux illettrés qui l'entourent. Parce que rien ne l'attriste plus que de constater la mort des âmes, celles-là même dont il prophétisait la résurrection dans son poème la Vision d'Ézéchiël, comme il le confie à son ami Léon Palaux :

" (...) me contant ses impressions de caserne, il ajoute : "Aussitôt entré dans ce bouge, on n'a plus qu'une idée fixe, en sortir. Et j'ai deux longues années à passer là-dedans. Elle fait du mal à tous, mais les âmes des Celtes qui étaient arrivées ici pures et croyantes, dans quel état les rend-elle à leurs paroisses ! Tant

336 PALAUX, 1926, p.76.

337 D'après la lettre de Yann-Ber Kalloc'h à l'abbé Corignet du 11 octobre 1909, citée par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.77.

338 PALAUX, 1926, p.39.

339 Poème de Yann-Ber Kalloc'h, "*Au grand outrage*", reproduit par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.39-40.

340 "*lilium inter spinos*" : "*du lys entre les épines*". Référence à la prière *O Sanctissima*, dédiée à la Vierge Marie, "(...) *Sicut lilium inter spinas / Sic Maria inter filias / Mater amata intemerata / Ora ora pro nobis (...)*" ; "(...) *Comme un lis au milieu des épines / Telle est Marie parmi les jeunes filles / Mère ayant été aimée sans tache / Priez, priez pour nous (...)*" : Yann-Ber Kalloc'h cité par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.76-77.

341 D'après la lettre de Yann-Ber Kalloc'h à l'abbé Corignet du 11 octobre 1909, citée par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.77.

que la caserne sera debout, vois-tu, il n'y a pas grand'chose à faire pour empêcher l'émigration des corps et des âmes de chez nous, vers les villes et leur paganisme. Et quelles ranceurs nous viennent d'avoir, tous les jours, sous les yeux, ce spectacle d'agonie des âmes. Voir les corps mourir, c'est quelque chose, mais les âmes ! Et se sentir impuissant<sup>342</sup> ...”

Yann-Ber Kalloc'h n'est donc pas un paragon de l'armée. Il appelle de ses vœux une levée en masse pour Dieu et la Bretagne mais dénonce la caserne comme étant le lieu où meurent les âmes. C'est d'un soulèvement spirituel et populaire qu'il rêve, comme le fut celui des chouans. De même que nous avons pu observer la tournure personnelle qu'il avait donnée à son interprétation de la prophétie d'Ézéchiël, au mépris de toutes les exégèses officielles, nous découvrons ici combien sa vision du monde militaire tient plus de l'idéalisation du soldat de Dieu et de la Celtie, qu'à un quelconque respect ou attachement au concret de l'armée. Le contraste entre soldat combattant glaive à la main pour Dieu et la Bretagne et la réalité de la caserne vaut également pour lui. Car il a beau se plaindre à son ami Palaux de ce “*bouge*” où l'on “*n'a plus qu'une idée fixe, en sortir*”, son instruction va lui valoir de ne pas y être si mal loti. Son ami Palaux contraste les plaintes du jeune conscrit en présentant ainsi son état de soldat :

“Il est versé dans le service auxiliaire, sera “rond de cuir” pendant deux ans, n'aura pas grand'chose à faire ; sera exempté de porter le sac, ne fera pas les marches militaires “cauchemar” de sa mère. Il est enchanté, d'autant plus qu'il a de bons chefs et d'excellents camarades, séminaristes comme lui : “Mon capitaine avec sa femme ne démarre pas de l'église. Le lieutenant est très gentil, les sergents et caporaux *idem*. Dans la chambrée, les hommes me “vouvoient”, font mon lit, cirent mes souliers, me servent le café au “pieu” et ne bronchent pas, quand je fais ma prière à genoux, au pied de mon lit, matin et soir, pas plus que lorsque j'exhibe mon chapelet. C'est le cas de dire que je suis bien “tombé”. Jusqu'aux civils qui le comblent de prévenances : dès son arrivé, M.Choleau, vice-président de l'U.R.B l'invite à dîner<sup>343</sup>.”

Une fois montrés les poings dans la chambrée pour se faire respecter, pousser les indignations d'usage pour un (ex)séminariste, dans son regret de ne pas être en Basse-Bretagne, le soldat Kalloc'h est donc loin d'être malheureux<sup>344</sup>. Et si son ami Palaux ou encore YB Kalloc'h lui-même lorsqu'il le cite, se gardent de l'exprimer aussi abruptement, nous comprenons que sa tâche de bureaucrate est réduite à rien ou presque<sup>345</sup>. Il en profite pour se remettre dans son projet de rédaction d'une *Histoire de Groix*, milite au sein de l'URB, approfondit son étude du breton, écrit des articles politiques polémiques dans différents journaux, l'*Écho du Morbihan* ou encore le *Pays*

342 PALAUX, 1926, p.78.

343 PALAUX, 1926, p.76.

344 Il écrit à la Préfecture du Morbihan dans ce sens mais sa démarche n'aboutira pas. PALAUX, 1926, p.78-79.

345 PALAUX, 1926, p.79-80.

*Breton*,... Bref, il est débordé à cause d'activités qui n'ont rien à voir avec sa conscription, à part le temps libre que celle-ci lui laisse pour les mener à bien. Les idées qu'il défend dans les colonnes de ces publications sont, un ton polémique au-dessus, les mêmes que celles que nous trouvons dans le manifeste de *Brittia*, malgré la distance avec l'URB à laquelle prétendaient ses signataires. Le manque de précision de ces derniers amène à s'attarder sur les raisons du refus personnelles du séparatisme par Yann-Ber Kalloç'h sans renier son nationalisme, qu'il développe dans un article du *Pays Breton* du 20 juin 1911<sup>346</sup>. Cet article révèle l'intelligente dualité de Yann-Ber Kalloç'h qui, d'un côté exhorte les Celtes à se réveiller en prophétisant l'apocalypse dans des poèmes exaltés et grandiloquents qui en donnent l'image d'un fanatique de Dieu et de la Bretagne, tout en montrant au travers de réflexions "terrestres" qu'il fait publier dans différents journaux, une acuité sans plus d'illusion qu'il n'en faut de la situation réelle. Ses poèmes révèlent le monde tel qu'il voudrait qu'il soit, ses articles révèlent le monde tel qu'il l'admet être en vérité.

Ses arguments contre le séparatisme en sont un bon exemple. Il donne des "*raisons bretonnes*" à cette opposition. La première, c'est l'absence d'un homme fort à mettre à la tête de ce pays "*en état de désorganisation, d'émiettement, d'anarchie intellectuelle,...*". La deuxième, c'est la France, "*belle-mère*" de la Bretagne qui ne laissera pas filer sa bru aussi facilement et quand bien même elle l'accepterait aujourd'hui, rien ne permet d'être sûr que cela durerait très longtemps. La troisième raison, c'est qu'une fois débarrassée de la France, rien ne dit que la Bretagne ne deviendrait pas la convoitise de quelque autre puissance étrangère, anglaise ou pire allemande "*Accepter une suzeraineté saxonne ? Merci. J'aime autant la française, (...)*". Enfin, la Bretagne est une place bien trop stratégique pour devenir un État neutre, et faute de diplomatie, aucun gouvernement n'interviendrait pour elle. Conclusion : "*Au point de vue breton, le seul auquel je me sois jamais placé pour écrire ici, le séparatisme est donc plus une chimère irréalisable, c'est un rêve indésirable, une nuée, pour parler le langage à la mode, c'est une erreur profonde et funeste qu'il faut combattre. Inlassablement nous la combattons.*" On ne saurait être plus clair. Puis, il reprend les réflexions de Drumont, "*le maître antisémite*", selon lui, pour qui le séparatisme serait la conséquence de l'installation dans la durée d'un "*régime de pourriture latine et de charogne juive*". Pour autant, après avoir cité Drumont, Yann-Ber Kalloç'h tente d'excuser les séparatistes en les décrivant comme des "*catholiques écœurés du subir le contact journalier d'une nation païenne, la tyrannie d'une nation persécutrice des croyances ancestrales si chères*". S'il tient à citer Drumont, Yann-Ber Kalloç'h veut aussi réaffirmer son désir d'unité des Bretons et ne condamne pas aussi définitivement les séparatistes, chez qui il reconnaît un amour maladroît pour la Bretagne

346 Reproduit par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.99-102. Le paragraphe suivant résume cet article et toutes les citations en italique sont celles de Yann-Ber Kalloç'h dans cet article.

et à qui il recommande le bon chemin en finissant son article par cet appel :

“Qu’ils sachent en tout cas que l’on peut être nationaliste-breton, sans réclamer pour ce pays-ci une souveraineté politique aléatoire et funeste ; qu’il y a, outre les simples régionalistes, des nationalistes qui sont et resteront toujours, sans cesser pour cela d’être fraternel, ennemis jurés de leur séparatisme.”

Il reviendra quinze jours plus tard sur le même sujet dans la même publication pour mettre en garde à nouveau les “jeunes<sup>347</sup>” séparatistes, insistant sur le risque de convoitise anglaise ou allemande et réaffirme la fondation du pays comme étant essentiellement l’œuvre de moines et prêtres catholiques au service de leur roi<sup>348</sup>.

Qu’en est-il du *moine-soldat*, encore prétendument séminariste Yann-Ber Kalloc’h ? Nous lisons dans ses poèmes la multitude d’images du soldat idéalisé qui combat au nom de Dieu et de la Bretagne, une Celtie fantasmée. Nous lisons dans ses articles combien cet espoir d’une Celtie réveillée est bien loin de la réalité d’une Bretagne où il assiste au spectacle de la mort des âmes sitôt franchi le seuil de la caserne ou bien tout autour de lui, du fait d’un exode rural qui accélère une sécularisation désormais inéluctable, une Bretagne qu’il sait au sein d’une France au milieu d’intérêts stratégiques, politiques qui rendent parfaitement illusoire la création d’un État indépendant. Nationaliste breton, Yann-Ber Kalloc’h tente tout de même de concilier la Bretagne et la France et nous pourrions rire de l’âbîme entre les emportements martiaux de ses poèmes et la réalité de son état de soldat planqué dans un bureau, si la sincérité de ces emportements n’avait pas fini par son engagement volontaire une fois la guerre venue. Ses articles de nationaliste breton, mais contre le séparatisme, éclairent aussi définitivement sur son empressement sans réserve à partir se battre sous les couleurs de la France, la “*belle-mère*” qui, quoiqu’on en pense est un membre de la famille et doit être défendue comme tel.

Pour l’instant, en septembre 1911, Yann-Ber Kalloc’h a effectué bon an mal an ses deux années de service militaire. Sa situation relativement confortable de soldat bureaucrate n’efface pas les problèmes qu’il a à affronter par ailleurs. C’est à l’approche de son départ de la caserne qu’il avoue à son ami Palaux la raison de son départ du Séminaire dans une lettre d’août 1911 :

“Je sors de la caserne, le mois prochain. Mais ce ne sera pas pour rentrer au Séminaire. La raison de cet abandon de la soutane, peu le saurons ; pour tous, je veux que mon départ paraisse volontaire. En réalité, il ne l’est pas. Il y a quatre ans que je suis renvoyé, avant mon départ pour Paris. Un règlement commun aux Grands-Séminaires bretons, interdit l’accès des Saints-Ordres aux sujets qui ont, dans leur famille, certains cas pathologiques... C’est mon cas. Je vais donc rentrer dans le monde, gagner du pain pour les

347 “jeunes”, dît Léon Palaux, à qui Yann-Ber Kalloc’h donne “*de judicieux conseils*”, (PALAUX, 1926, p.102) du haut de ses 22 ans !

348 PALAUX, 1926, p.105.

miens, pour ma mère qui atteint ses soixante ans et ne peut guère travailler. A ma sortie de caserne, je préparerai mon brevet pour devenir probablement instituteur libre, peut-être à Groix.

Le motif de mon exclusion, tu le vois, n'a rien de déshonorant pour moi... Ma mère ne sait rien encore, on va lui apprendre la triste nouvelle ces jours-ci... Quel coup pour elle <sup>349</sup>!”

Finie la pause dans l'exil de cet homme qu'avaient été ces deux années de caserne, fini le mensonge pour ne pas décevoir les siens du jeune séminariste attendant la fin de son service militaire pour intégrer les ordres. Le monde s'ouvre à lui, un monde qu'il ne voulait pas intégrer ainsi, un monde dont il ne peut même pas s'échapper en se réfugiant dans la vie monacale à cause du refus des Bénédictins de l'accueillir<sup>350</sup>, sans compter les contraintes familiales qui pèsent sur lui depuis la mort de son père en 1902 et le contraignent à l'exil loin de la Bretagne pour parvenir à soutenir sa famille<sup>351</sup>.

### III.3.5. Yann-Ber Kalloc'h intime

#### III.3.5.1. “*J'ai faim de mourir*”<sup>352</sup>!”

Les poèmes reflètent plus que n'importe quelle autre production humaine les sentiments profonds d'un être, ils en sont la représentation et non pas le sentiment en lui-même. Nous avons largement développé les autres aspects concernant la vie publique de Yann-Ber Kalloc'h, en particulier les manifestations de son engagement religieux et politique. Sans vouloir tomber une indiscretion racoleuse, malgré le choix, par volonté humoristique, de l'adjectif “*intime*” de notre titre emprunté aux articles de la plus mauvaise presse, nous désirons donner un aperçu rapide de la vie privée de Yann-Ber Kalloc'h, à partir de sa poésie afin de l'inscrire clairement dans notre recherche et rien d'autre. Cela nous permettra d'expliquer pourquoi nous négligeons d'ailleurs certains aspects de sa personnalité, en particulier sa prétendue homosexualité, puisqu'ils n'apportent rien de probant à notre analyse. Ceci étant dit, le souci de la réaction de sa mère à l'annonce de son départ définitif du Séminaire montre à quel point le bien-être de celle-ci ainsi que celui de ses frères et sœurs fut constant chez Yann-Ber Kalloc'h. Un bien-être pourtant compromis par les drames d'une histoire familiale marquée par les décès. À René Billard qui lui en faisait la demande en 1924, la mère de Yann-Ber Kalloc'h lui écrit cette triste lettre dans laquelle elle

349 Extrait de lettre de Yann-Ber Kalloc'h à Léon Palaux, août 1911. PALAUX, 1926, p.112-113.

350 PALAUX, 1926, p.109.

351 En travaillant dans un diocèse en Bretagne, en 1907, Yann-Ber Kalloc'h pouvait espérer un salaire de 400 francs par an, alors qu'un poste de surveillant à Paris rapportait 1200 francs. (PALAUX, 1926, p.56). Pour donner une échelle de comparaison, un patron pêcheur sardinier d'Audierne gagnait en moyenne en 1904, 1200 francs par an et un simple pêcheur environ 850 francs par an, l'obligeant à vivre dans la pauvreté. D'après le témoignage de Léon de Seilhac (BORGÉ & VIASNOFF, 1993, p.12-16). Une solde de 400 francs était donc largement insuffisante pour faire vivre une famille.

352 “(…), *nañ em es de verüel !*” *ARDL*, p.92.

énumère les morts de sa famille :

“Groix, le 8 octobre 1924

“Monsieur,

je vous rends la réponse votre lettre par laquelle vous m'avez demandée un petit détail sur mes chers morts. Hélas après la mort de mon mari je n'ai fait que pleurer jusqu'à aujourd'hui. Mon mari est décédé le 18 octobre 1902 à l'âge de 56 ans après lui c'était ma fille aînée qui est morte à l'âge de 23 ans 8 ans et après son père ma deuxième fille 5 ans ½ après sa sœur en 1914 à l'âge de 27 ans et mon fils Jean Pierre à l'âge de 28 ans 29 ans moins trois mois. Voilà ma maisonnée il me reste encore un pauvre malheureux que je demande avec Dieu de le prendre avant moi.

Mon fils Jean Pierre à l'âge de 6 ans il avait commencé à faire des tournées pendant les vacances avec son père la dernière année avant la guerre il a été un mois à bord de l'Aiguillon c'était pour son plaisir et non pour gagner de l'argent mais après son refus au grand Séminaire la vie ne lui disait plus rien probablement plus de vocation plus d'idée sa seule idée était pour Dieu dans la dernière permission je lui demandais s'il serait resté au service après la guerre il m'a répondu Non si je vis après la guerre je ferai un capitaine au long cours mais Dieu me la prit et maintenant c'est fini.

Veuillez agréer M. mes sentiments distingués

Mme Calloch<sup>353</sup>”

Ces nombreux décès obligent le jeune Yann-Ber à devenir très tôt soutien de famille, ce à quoi il s'emploie au mieux malgré ses déboires professionnels, en particulier son renvoi du Séminaire. Plus généralement, l'isolement de Groix rend la situation sanitaire sur l'île encore plus critique qu'à Lorient. Le témoignage de Mélanie Stéphan, née en août 1905 à Locmaria, sur l'Île de Groix nous livre un témoignage instructif sur la nature des maux qui touchent l'île. À l'isolement de l'île s'ajoute la misère qui interdit aux plus pauvres d'aller voir le seul représentant du corps médical sur l'île, le *majeur*. On meurt donc d'absence de soins, et selon le récit de Mélanie Stéphan, beaucoup succombent de la tuberculose<sup>354</sup>. Dans le cas de Yann-Ber Kalloc'h, la mort frappe tout d'abord par la mer, lorsque le père meurt accidentellement dans le port du Croisic en 1902. Concernant ses sœurs, Léon Palaux parle dans un premier temps pudiquement de troubles pathologiques<sup>355</sup>. Désormais “*l'homme*” de la famille, Yann-Ber Kalloc'h doit faire le choix d'hospitaliser ou non sa sœur aînée, ce à quoi il consent à condition que celle-ci ne soit pas envoyée à “*l'hôpital civil et laïcisé de la ville*” mais à la clinique tenue par les Bonnes-Sœurs dans le

353 Lettre de la mère de Yann-Ber Kalloc'h, datée du 8 octobre 1924, à René Billard pour *les Lettres bretonnes*. Archives de l'écomusée de Groix. Nous avons rétabli une orthographe correcte à partir de la lettre originale, sans en modifier la syntaxe ou la ponctuation. Nous n'avons pas retrouvé la référence bibliographique de l'article à l'origine de cette demande de renseignements.

354 *MÉLANIE, UR VUHÉ E GROAY*, 1991, p.89-90.

355 PALAUX, 1926, p.51.

quartier de la Nouvelle-Ville<sup>356</sup>. Faute de moyens financiers suffisants, elle restera à Groix où elle mourra en 1909. 1902, 1909, 1914, année de la mort de sa deuxième sœur, la vie de Yann-Ber Kalloc'h et de celle de sa famille est ponctuée par les décès. Au point où tous ces décès, cette douleur de la perte d'êtres chers alliée à la souffrance et à la misère matérielle qui en découlent, créent une étrange familiarité entre Yann-Ber Kalloc'h et la mort, puisqu'il finit par voir en celle-ci le seul moyen d'échapper enfin à cet état misérable. En 1907, il écrit un poème intitulé *Guerzen er Marù - La Gwerze de la Mort*<sup>357</sup>. Tout en restant indéniablement inspiré par l'influence du discours biblique, il décrit dans ce poème son rapport intime avec la mort. À la prophétie apocalyptique d'Ézéchiel, écrite en 1905, intégré à l'ensemble des poèmes *Ar en Deùlin avit mem bro - À Genoux pour ma patrie*<sup>358</sup>, qui décrivait la fin des temps et le réveil de Celtes, il complète cette vision générale en expliquant son sentiment personnel face à la mort dans *La Gwerze de la Mort*, faisant elle-même partie de l'ensemble *Ar en Deùlin eit m'iné peur - À Genoux pour ma pauvre âme*<sup>359</sup>, contenant des poèmes plus personnels. *La Vision d'Ézéchiel* avait été conçue alors que Yann-Ber Kalloc'h en 1905. En 1907, il comprend qu'il ne sera jamais prêtre, "la vie ne lui disait plus rien probablement plus", constate sa mère avec lucidité.

Le contraste entre les élans poétiques de Yann-Ber Kalloc'h décrivant le moine-soldat combattant pour Dieu, le renouveau de la Celtie et la réalité du rond-de-cuir pendant ses deux années de service militaire à Vitré doivent nuancer l'affirmation suivante, pourtant la *Gwerze de la Mort*, outre qu'elle présente un jeune homme obsédé par la mort, découvre également un être qui en appelle à sa propre mort, qu'il ne peut pas, interdit catholique du suicide oblige<sup>360</sup>, provoquer lui-même. Ce poème donne une raison supplémentaire à l'empressement que montrera Yann-Ber Kalloc'h à partir au front pour y mourir pour la patrie. Comment décrit-il cette mort ? La *Gwerze de la mort* est écrite à un moment charnière de la vie de Yann-Ber Kalloc'h. Même si elle n'est pas précisément datée, nous comprenons à sa lecture qu'elle est composée après qu'il a appris son renvoi du Séminaire. Le ton contraste également avec le poème *Pour les Trépassés*, écrit en 1905, dans lequel il développait une vision assez classique de la mort par un appel au souvenir et mettait encore en avant cette terrible fatalité de la mort physique malgré l'espoir en un au-delà de l'esprit. 1905 est également l'année où il exprime précisément son idée du devenir eschatologique des Celtes dans leur ensemble dans *La Vision d'Ézéchiel*. En novembre 1914, avant de partir à la guerre, il rapprochera la description individuelle de la mort décrite dans *Pour les Trépassés* et *La Gwerze*

356 PALAUX, 1926, p.50.

357 *ARDL*, p.92-99. Écrit à Kergonan (où s'était installé le Grand Séminaire de Vannes après l'inventaire), en 1907. Poème en annexe page 604

358 *ARDL*, p.41-78.

359 *ARDL*, p.89-119.

360 Cela ne l'empêche pas d'y penser ouvertement. En particulier en cette année 1907. "Quand le diable veut me tenter, c'est bien facile. Il n'a qu'à heurter mes plaies, (...) C'est alors, dans ma pauvre tête, une folle sarabande, une tempête navrante ; et pour y échapper, il y a des moments où, je me tirerais, avec délices, un coup de pistolet dans le crâne, si la foi forte et éclairée que vous m'avez fait donner n'était là pour m'arrêter." Lettre à l'abbé Corignet du 24 août 1907. PALAUX Léon, 1926, p.58-59.

de la Mort, en écrivant *Beati Mortui* un poème saluant la mort glorieuse qui attendait les combattants de la Grande Guerre pour le grand idéal de la Gloire de Dieu et réitérera la vision misérable de sa situation dans un poème autobiographique *Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres*. Nous analyserons ces poèmes dans la partie consacrée aux poèmes écrits pendant la Guerre.

Malgré la différence de description de la mort dans le poème *Pour les Trépassés* et *La Gwerze de la Mort*, nous y retrouvons des obsessions communes. Le pourrissement de l'enveloppe terrestre du cadavre en est une. Dans la *Gwerze de la Mort*, elle est moins présente dans le corps du poème et principalement évoquée par les deux citations en exergue. Une citation en latin de l'Ancien Testament du prophète Job. Job connaît une série de malheurs terribles tout au long de son existence, comme autant de mises à l'épreuve de la part de Dieu qui finira par le rétablir. Ces épreuves sont telles que Job ne cesse de demander un peu de repos tout au long de sa prophétie et parfois ce repos est celui de la mort. Il perd ses biens, ses enfants et même ses amis l'insultent, l'accusent de blasphème. Il se console par l'espérance en la vie éternelle lorsque Dieu l'aura jugé. À l'instar de son interprétation contemporaine de la *Vision d'Ézéchiel*, Yann-Ber Kalloc'h s'identifie ici à Job, dans les épreuves duquel il reconnaît son propre sort. Il met cette citation de Job, tirée de la Bible et donc la parole de Dieu, avant une autre citation évoquant également le pourrissement du corps dans un poème breton du Moyen-Âge, sans doute issu de l'ouvrage *Poèmes bretons du Moyen-Âge*, rassemblés par Théodore Hersart de la Villemarqué et édités en 1879<sup>361</sup>. Ces deux citations indiquent le cadre dans lequel Yann-Ber Kalloc'h souhaite inscrire sa description de la mort. C'est celui de la mort physique, sans jamais remettre en cause la vie éternelle promise le jour du Jugement. Il se préoccupe ici de l'état intermédiaire entre la mort physique et la vie éternelle, état pendant lequel l'âme et le corps coexistent. Cet état il ne le décrit pas pour les autres comme c'était le cas dans *Pour les Trépassés*. Dans la *Gwerze de la Mort*, c'est lui qu'il projette dans cet état. Le *je*, n'y est plus le *je* abstrait, relais de la parole de Dieu. Ce poème écrit à la première personne est assez long mais ce n'est pas inhabituel chez Yann-Ber Kalloc'h. Il est composé de vingt quatre quatrains<sup>362</sup> avec des vers de douze ou treize syllabes, des rimes croisées ou simples déjà observées dans d'autres poèmes, comme *La Vision d'Ézéchiel*. Néanmoins, expérience aidant, *La Gwerze de la Mort* présente une forme plus régulière, plus maîtrisée que *La Vision d'Ézéchiel*, écrite antérieurement. Pour relativiser la nonchalance induite par la longueur des vers de *La Gwerze*

361 HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, 1879.

362 Le chiffre 24 peut signifier la durée de la journée, ou bien faire référence aux douze patriarches de l'Ancien Testament ajoutés aux douze apôtres du Nouveau Testament ou bien encore aux 24 vieillards qui entourent Dieu dans l'Apocalypse selon Saint-Jean. *LA BIBLE, Apocalypse selon Saint Jean*, IV,4, 1990, p.1604. Cependant, même si Yann-Ber Kalloc'h avait pensé à ces références, cela ne nous semble pas essentiel à la compréhension de ce poème.

de la Mort, la ponctuation y est très présente : virgules, nombreux points d'exclamation, d'interrogation, du suspension, points-virgule, deux-points, donnent à l'ensemble un rythme de lecture nerveux et saccadé qui relativisent la longueur alexandrine.

“*Je ne fais que soupirer après la mort... La mort*<sup>363</sup>!”. “Je” commence le vers, “la mort” deux fois le finit. Deux fois pour la souligner, deux morts, première mort, celle du corps, puis deuxième mort qui n'en est pas une, que le poète pose ici après quelques points de suspension, hors du mètre, ces quelques points de suspension dont nous ne savons jamais quelle longueur ils sous-entendent, sont cet espace inconnu entre la première et la deuxième mort que Yann-Ber Kalloc'h va décrire dans les vers suivants. Il rappelle combien son idée de la mort a changé, depuis l'orphelin terrifié face à la mort de son père, jusqu'au jeune homme soucieux de la mémoire des trépassés en 1905, qui ne pense plus qu'à mourir en 1907. Cette obsession de la mort se traduit par un appel à en finir et par une description de son propre état de cadavre. Outre les références bibliques, cette description reprend largement l'imaginaire médiéval contenu dans le poème *Buhez Mabden*<sup>364</sup>, déjà cité en exergue, composé de soixante quatrains et sizains en octosyllabes et vraisemblablement daté, d'après Théodore Hersart de la Villemarqué, du quinzième siècle autour de 1460, pour les 58 premiers vers et de 1530 pour les deux derniers vers (286 & 287). Yann-Ber Kalloc'h reprend la forme du quatrain mais préfère des vers de douze et parfois de treize syllabes. Il s'inscrit en cela clairement dans deux traditions poétiques, bretonne et française, l'alexandrin ayant été le vers privilégié en France à partir du seizième siècle. En France et en Bretagne, puisque le théâtre populaire breton adopte également l'alexandrin à cette époque contenu dans des suites de quatrains<sup>365</sup>. Cependant, les libertés qu'il prend parfois avec la versification, pseudo-alexandrins “*Breiniat didrous én téoëlded, pël doh en èr*”, hiatus exotiques ou encore l'alternance de vers de douze ou de treize syllabes, sur le modèle des poètes français à partir du dix-neuvième siècle (Beaudelaire) par souci de privilégier le rythme sur les contraintes d'un art poétique devenu de plus en plus rigide depuis Marot jusqu'à Théodore de Banville, montrent qu'il s'inscrit bel et bien dans une démarche d'écriture contemporaine à son époque, bien qu'il n'ose pas le vers libre. Écrivant en breton, doté d'un accent tonique en général situé sur la dernière syllabe dans le cas du vannetais littéraire<sup>366</sup>, Yann-Ber Kalloc'h ajoute à un mètre influencé par la poésie française, des rimes croisées, certes présentes dans la poésie française médiévale (Rutebeuf), mais systématiques dans la poésie bretonne médiévale, ici entendue au sens large, c'est-à-dire incluant tous les pays de langue

363 “*Me ran meit huannadein arlerh er marù... Er marù !*” *ARDL*, p.92.

364 HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, 1879.

365 LE MENN, 1983.

366 C'est-à-dire avec la référence du haut-vannetais, le bas-vannetais, en particulier dans les zones proches de la Cornouaille, comme Groix ou la région de Lorient, accentuant parfois sur l'avant-dernière syllabe.

celtique du Moyen-Âge (Taliesin, Llyarch Hen<sup>367</sup>). L'autre marque déjà évoquée de sa contemporanéité est le recours au "je" lyrique qui le démarque de la description de la destinée de l'homme en s'adressant au lecteur par le *tutoiement*, fréquemment utilisé dans la littérature religieuse. Dans le poème *Buhez Mabden - La vie de l'homme*. Ce "je" est toujours ambivalent dans la poésie de Yann-Ber Kalloç'h, en ce qu'il se confond très souvent avec "nous" : "Moi, je, fils de l'homme". Dans *La Gwerze de la Mort*, son appel à mourir est individuel mais sa description de la mort physique est universelle. Il est un homme que son humanité, son histoire relie à tous les hommes. Il affirme sa volonté individuelle d'homme par ce "je" mais le phénomène de décomposition du cadavre est commun à tous. Tous les hommes meurent mais chaque mort est singulière. Chaque mort et chaque poème. De ce fait, Yann-Ber Kalloç'h s'inspire clairement de l'idée chrétienne de la mort décrite dans *Buhez Mabden*, mais l'individualise. *Buhez Mabden - La vie de l'homme*, décrit la mort du chrétien qui doit vivre en dévot pour ne pas brûler en enfer. Yann-Ber Kalloç'h décrit la mort d'un chrétien, lui-même. Comme il l'avait fait avec *La Vision d'Ézéchiel*, il transpose prophéties et vision chrétienne décrites dans le passé dans son époque, dans son cas (ici identification à Job) et celui de son peuple. Il actualise. De quelle manière ? Par une question sans réponse après avoir exprimé son souhait de mourir : "Quand ?" Le chrétien ne décide pas du moment de sa mort. C'est le privilège de Dieu. En posant cette question d'emblée, Yann-Ber Kalloç'h évacue la question du suicide qu'il lui est interdit de se poser. Car la lecture du premier quatrain allait dans ce sens, "j'ai faim de mourir", la faim, une envie mais aussi un besoin physique de mourir. Dans le deuxième quatrain, il rassure le lecteur chrétien, affirme cela en somme : "J'ai envie de mourir mais je ne me tuerai pas moi-même. De plus, je parle de la mort physique, de la mort de la chair et non pas de celle de l'âme". Pour insister, il commence par un vers qui renvoie immédiatement aux paroles de Dieu, qui prédit à Adam et Ève leur retour à la terre là d'où ils viennent, où ils redeviendront poussière<sup>368</sup>.

"Pegours é tei éndro me hig de vout ludu<sup>369</sup> ?

Pegours é tiskennin é donded er bé du ?

Pegours, pegours é vinn krignet get er prenùed

En ur hoh toul, barh ur véred dizanaùet ?"

"Quand ma chair retournera-t-elle en poussière ?

Quand descendrai-je dans la profondeur de la tombe

/ sombre ?

Quand, quand serai-je rongé par les vers

Dans un mauvais trou, au fond d'un cimetière

/ oublié<sup>370</sup> ?"

367 Cela ne sous-entend pas qu'il n'existât pas de poésie avec rimes croisées antérieurement mais la référence aux poèmes bretons du Moyen-Âge par Yann-Ber Kalloç'h nous amène à privilégier les influences provenant des formes poétiques de cette époque.

368 LA BIBLE, *Génèse*, II, 19, 1990, p.9.

369 Notons que le mot *ludu* signifie *cendre* en breton. Néanmoins, la symbolique est ici identique.

370 ARDL, p.92.

Mais tout en reprenant les images de la décomposition du poème *Buhez Mabden-La vie de l'homme*, il se démarque largement de l'effroi que veut provoquer ce poème qui décrit le sort du mauvais chrétien et met principalement en garde les plus riches et les plus sensibles aux plaisirs d'ici bas contre les menaces de damnation, puisque Yann-Ber Kalloc'h ne doute pas que toutes les épreuves subies de son vivant, qui lui font souhaiter sa mort seront récompensées dans l'au-delà. Il renverse donc certaines visions effroyables. *Buhez Mabden - La vie de l'homme* décrit l'état de pourrissement comme une antichambre de l'enfer et confond certaines manifestations ou acteurs de la décomposition du cadavre avec l'œuvre du diable. C'est le cas des vers, véritables créatures de Satan dans *La vie de l'homme*<sup>371</sup>, ils deviennent dans le poème de Yann-Ber Kalloc'h de simples manifestations d'une mort physique qui sonne pour lui comme une délivrance. De même que le cimetière n'est plus un lieu d'infâme pourriture d'où l'on vous déplace au bout de quelques années pour vous mettre dans un ossuaire<sup>372</sup> mais un véritable endroit du repos. Car dans ce poème du Moyen-Âge, le cadavre pourrissant finit par se transformer en damné. Ce n'est pas le cas dans le poème Yann-Ber Kalloc'h. Il s'empare seulement du même décor mais y développe un sentiment personnel totalement différent. La perspective de la tombe sombre (quatrain 2), la terre lourde, le silence des ténèbres, l'absence d'air (quatrain 3), qui d'habitude angoisse les mortels réjouit Yann-Ber Kalloc'h, et ce rêve d'être mort le met littéralement en joie ! Il appelle ce long repos. Et lui qui se voit déjà rongé par les vers "a faim de mourir" et compare ce long sommeil à celui d'"après le souper de la vie". Il décrit étrangement la mort par des besoins vitaux du vivant, des besoins de contentement, la faim rassasiée par le souper, "souper de la vie" qu'il aimerait terminée, ou encore la fatigue effacée par le sommeil paré d'une couverture comme protection, non pas contre le froid, mais contre le tumulte du dessus : "Pendant que je serai ainsi couché là, glacé, / Au-dessus de ma tête morte les siècles passeront, / La roue du Temps tournera toujours en hurlant ; / Mais moi je ne verrai plus la comédie, je serai aveugle". La référence au temps est constante tout au long du poème, bien que le temps du poème, une fois l'état de mort physique atteint ne se préoccupe plus d'une chronologie particulière accumulant plutôt la description d'un état physique et d'esprit. Cela s'explique par le fait qu'une fois mort, une fois aveugle, muet, sourd, privé de sens, le temps d'attente du Jugement n'importe plus puisque le mort délivré des contraintes du corps vivant se trouve à l'abri des malheurs du monde et peut attendre paisiblement avant de rejoindre Dieu. Toutefois, le temps reste présent par les évocations du vivant au-dessus. Le titre *La Gwerze de la mort*, renvoie au chant. Le chant dans sa forme initiale est une manifestation artistique volatile, inscrite dans un présent insaisissable. Ce titre ne peut donc pas être limité à un souci de Yann-Ber

371 HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, strophe 252, 1879, p.101.

372 HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, strophes 230-231, 1879, p.91.

Kalloc'h de donner au titre de son poème une couleur rappelant la forme d'expression singulièrement bretonne de la *Gwerze*. Dans ce titre l'insaisissable présent de la *gwerz* chantée est associée à l'atemporalité de la mort. Le poème en lui-même ne propose aucune date ou temps précis, On s'y contentera d'*après*, de *pendant*, de *parfois*, de *siècles*, de *quotidiennement*,... De même, le *Quand ?* de la deuxième strophe ne demande pas de réponse. Les siècles passeront et : "*Rod en Amzér e droei ataù én ur hudal*" ; "*La Roue du Temps tournera toujours en hurlant*". Le monde des vivants est donc un perpétuel tumulte. Perpétuel parce que circulaire, le *Temps* pour Yann-Ber Kalloc'h n'est pas un pas un mouvement allant d'un point à un autre mais un éternel recommencement. Le Temps n'est pas celui de la vie d'un homme avec un début et une fin mais la vie de l'homme, d'une humanité dont la destinée tournera en rond jusqu'à la fin des temps. Une telle définition du temps n'interdit pas une liberté de l'individu mais celle-ci pèse peu au regard du mouvement sans fin de mort et de renaissance auquel est destiné l'humanité, "*de la poussière à la poussière*". Les siècles évoqués de l'Histoire des hommes n'ont pas d'importance, *le Temps* peut hurler, la bataille *quotidienne* de la vie accabler les vivants, faire autant de bruit qu'il est possible d'en faire, rien ne peut impacter la tranquille atemporalité de la mort et des morts. Cela relativise l'importance du monde des vivants, si tout se renouvelle ainsi sans cesse, on ne peut plus trouver de sens. Alors, Yann-Ber Kalloc'h souhaite aller vers la *paix* synonyme de la mort, quitter ce *monde insensé*, où les plaisirs sont vains, après avoir souffert comme Job et porté sa part du péché originel, être enfin privé de tous ses sens et "*Quand l'Ankoù m'appellera, caressant comme un chien, / Je baiserais sauvagement sa joue décharné*". Yann-Ber Kalloc'h veut être libéré de ses peines, veut être libéré du monde :

... Meit hoantat e ran 'taù, hirvoudus, en Dilam,  
Ma-h-ei me eskern peur, kammet de uigent lam,

De gousket ér harnél betag dé er Barnour,  
-En dé-sé é saùo me horv lan a inour-;

Ha ma hello m'inéanù, skanùoh eit en aùel,  
En tu ral ag er marù darneijal divarùel,  
De vout, kuiteit dehon er bed-man yein ha stréh  
Eurus de virùiken...

Doué, étré hou tivréh !"

... Mais j'espère toujours, gémissant, à la Délivrance,  
Afin que mes pauvres os, déboités par les chutes, s'en  
/ aillent

Dormir dans le charnier jusqu'au jour du Juge,  
-Ce jour-là mon corps se lèvera plein de gloire-;

Et afin que mon âme, plus légère que le vent, puisse,  
de l'autre côté de la mort, voler immortelle,  
Pour être, quittant cette terre étroite et froide,  
Heureuse à jamais...

Dieu ! entre vos bras<sup>373</sup>!"

373 *ARDL*, p.98-99.

Pourquoi un jeune homme de dix-neuf ans, dont les poèmes écrits deux ans avant celui-ci décrivaient sa terreur face au spectacle de la mort et de ses manifestations (décomposition du cadavre) ou représentations (*Ankoù*), ou encore son espoir en l'avènement d'un monde où les Celtes se réveilleraient et combattraient pour Dieu la Celtie, dont l'inspiration vient en partie de poèmes médiévaux qu'il cite en exergue de *La Gwerze de la mort*, développent cette idée de la mort terrifiante, se met-il dans ce poème à louer sa propre mort, à maudire sa vie "*Malédiction à mon premier jour*", son propre cadavre, au point de renverser toute la terreur que cela devrait lui inspirer et a inspiré à tout le monde chrétien depuis le Moyen-Âge, en particulier le pourrissement dans la tombe et le Jugement dernier ?

"*Qu'est-ce que j'ai fait, misérable, en ce monde de pleurs ?*" supplie-t-il en se comparant à Job.

"Er méz a zeur er mor n'hell ket béuein er pesk :  
Mor me harentéieu zo bet kaset de hes,  
Oeit int kuit, oll er ré e gréden em harent,  
Men delézet ou dès me unan ér pear-hent."

"Hors de l'eau de la mer le poisson ne peut vivre :  
La mer de mes affections a été tarie,  
Ils sont partis, tous ceux-là dont je me croyais aimé  
Ils m'ont abandonné tout seul au carrefour<sup>374</sup>."

Il avait accepté toutes les épreuves jusque-là mais il n'en peut plus, seul désormais le rassure la certitude de la mort et celle que ses épreuves seront récompensées par Dieu. Yann-Ber Kalloc'h est perdu et abandonné par les siens. Ces vers montrent quelle déflagration profonde, intime a provoqué l'annonce de son renvoi du séminaire. Il est littéralement perdu puisqu'il se refuse à se consoler par les plaisirs, vin et rires, des gens de son âge qu'il ne connaît pas et dont il sait l'inutilité :

"Noenù enta, Bed é lehid lous ha blijadur ;  
Eidonn, glan e chominn doh hé housiadur,  
Ha ne glaskinn konfort, ém zrébilleu euhus,  
Nameit doh treid men Doué, men Doué, madeléhus..."

"Nage donc, ô monde dans la vase fétide de ton  
/ plaisir ;  
Pour moi, je me garderai pur de sa souillure,  
Et je ne chercherai consolation, dans mes tribulations  
/ effroyables,  
Qu'aux pieds de mon Dieu, de mon Dieu bon<sup>375</sup>..."

S'il est perdu à cause de cette terrible nouvelle, Yann-Ber Kalloc'h n'est pas totalement seul. Nous savons qu'il correspond régulièrement avec l'abbé Corignet, qui lui tient presque lieu de

374 *ARDL*, p.96.

375 *ARDL*, p.98.

père adoptif, ainsi que d'assez nombreux amis du monde ecclésiastique ou nationaliste. Par ailleurs, bien qu'orphelin de père, il a encore une famille, en particulier sa mère. La question ne devrait pas se poser pour un séminariste dont les amours sont réservées à Dieu, mais *quid* tout de même des amours terrestres de Yann-Ber Kalloc'h ?

### III.3.5.2. “*Il était mon âme, Il était ma vie*”<sup>376</sup>”

Difficile à la lecture des poèmes de Yann-Ber Kalloc'h de connaître en détail ses amours, tant leur interprétation oscille toujours entre ce qui relève du particulier et de l'universel où ils se confondent presque systématiquement. Malgré cela, nous avons le témoignage de Léon Palaux qui éclaire de manière très parcimonieuse le rapport aux femmes qu'avait Yann-Ber Kalloc'h grâce à quelques anecdotes :

“En janvier 1908, le cardinal Richard, archevêque de Paris, meurt, en janvier 1908. Jean-Pierre se rend rue de Bourgogne, à la chapelle ardente où est exposé le corps du saint prélat. “Voyant que beaucoup de personnes faisaient toucher leur chapelet à ses mains, j’ai donné le mien aussi. Trois ou quatre femmes, des ouvrières, qui venaient derrière, m’ont alors entouré. Elles n’avaient pas de chapelet ; “Oh ! monsieur l’abbé, donnez-nous le vôtre à toucher, puisqu’il a touché ses mains.” Naturellement j’ai satisfait leur désir pieux et nous sommes partis, elles contentes, moi ému. N’est pas que c’est touchant cette marque de vénération du peuple pour le saint-cardinal”<sup>377</sup>”

Ce rapport avec les femmes est donc tout ce qu’il y a de plus conventionnel entre un séminariste et celles-ci. Tout juste le ton de la lettre découvre-t-il un Yann-Ber Kalloc'h qui ne semble pas très à l’aise avec les dames, “*qui venaient derrière, m’ont alors entouré*”. Il est cerné mais la suite du passage nous informe qu’elles ne demandent qu’à satisfaire “*leur désir pieux*” et rien de plus. Pendant l’été 1907, afin d’éviter la cohabitation avec sa sœur malade, l’abbé Corignet lui propose de loger chez les dames N.... Il l’accepte à contre-cœur parce qu’il ne veut pas déranger et surtout pas chagriner sa mère. L’année suivante, l’abbé Corignet lui proposera de s’installer au presbytère. “*Je serai plus à l’aise, plus “chez moi”, si je puis parler de “chez moi”, pauvre errant*”<sup>378</sup>!”. Certes, il ne se plaint pas du tout de l’accueil de ces dames, bien au contraire, mais Yann-Ber Kalloc'h devenu homme, n’était pas particulièrement à son aise avec les femmes. Ce qui somme toute, était assez habituel chez les séminaristes et bien des hommes de cette époque. La distance

376 Premier vers du poème *Dernier soupir* de Yann-Ber Kalloc'h, 1905, inédit manuscrit - Archives de l'Eco-musée de Groix.

377 Le passage : “*Voyant (...) saint-cardinal*” est la reproduction d’une lettre du 31 janvier 1908, de Yann-Ber Kalloc'h adressée à l’Abbé Corignet. PALAUX, 1926, p.62.

378 PALAUX, 1926, p.66.

entre les femmes et les hommes était de plus accentuée sur les îles par l'absence de la majorité de ces derniers, partis en mer. Sans surprise, le thème des femmes, hors des références à la Vierge Marie et autres saintes est rare, voire inexistant dans sa poésie. C'est sans doute préférable lorsqu'on lit la chanson *Merhed Groai-Les Filles de Groix*, qu'en 1908 il présentera avec la *gwerze Ar Voraëriou-Les marins*, à un concours de poésie organisé par l'URB. Cette dernière obtient le premier prix alors que Yann-Ber Kalloc'h pensait qu'il irait aux *Filles de Groix*<sup>379</sup>. Écrite en breton de Groix, sur l'air du populaire "*Viens Poupoule*", air qu'il n'hésite pourtant pas à vilipender dans la septième strophe<sup>380</sup> de sa chanson, *Les Filles de Groix*, égrène tous les clichés misogynes possibles et imaginables sur ces filles du "caillou"<sup>381</sup>, victimes elles-aussi de la décadence qui touche toute la Bretagne. Elles veulent singer les grandes dames (strophe II), méprisent le breton (strophe III), s'enivrent au *raide* (strophe IV), vont courir le *galant* au lieu d'aller aux Vêpres le dimanche (strophe V), dansent bien mais à la mode française ou même turque (strophe VI), écoutent des chansons sales (strophe VII), prisent du tabac (strophe VIII), et Yann-Ber Kalloc'h clôt sa chanson par :

“Et la série n'est pas finie,  
 Vous avez encore des défauts,  
 Mais ma chanson serait trop longue,  
 Si je dis les autres,  
 Voici donc mes derniers mots :  
 Filles de Groix, si vous voulez,  
 Être sages et bonnes, dès à présent,  
 Je n'en dirai plus,  
 Mais je ferai une sône,  
 Pour chanter votre gloire. *Ainsi soit-il*<sup>382</sup>.”

Hormis le constat que Yann-Ber Kalloc'h en reprenant un air populaire pour sa chanson ne fait pas (et ne fera jamais) preuve de snobisme et qu'il est capable d'humour, quoiqu'on pense de la nature de celui-ci, il n'y a grand-chose à commenter sur cette chanson qui ne présente aucun intérêt littéraire<sup>383</sup>. La chose est donc entendue, Yann-Ber Kalloc'h n'était pas un homme à femmes,

379 PALAUX, 1926, p.65.

380 Voici la version française de cette strophe : “*Dans un pays chrétien et breton, / On ne chante plus, / Que des chansons françaises sur différents tons, / De plus en plus sales, de jour en jour, / Des choses bonnes à être jetées au trou, / A cause de leur saleté, / Comme Karikoko, Viens Poupoule, (...).*” *Les Filles de Groix*, Yann-Ber Kalloc'h, reproduit dans Palaux, 1926, p.256.

381 Les Groisillons continuent de nommer ainsi leur île.

382 “*Ha n'é ket achiiù er risen : / Hui huès hoah têcheu-fal ; / Meit rê hir vehê me sonnen / Mar laran er rêral ! / Chetu 'ta men gir devêhan : / Merhed Groé, ma faut d'oh / Bout fur ha mat, adal breman / Ne larein ket muioh ; / Meit me hrei ur sonenn / Eit kannein gloér d'oh. Amen !*” *Merhed Groé, IX*, Yann-Ber Kalloc'h. In, PALAUX 1926, p.257). La chanson en entier, que nous avons renoncé, du fait de son indigence, à retranscrire ici se trouve aux pages 253 à 257 de l'ouvrage de Léon Palaux.

383 C'est uniquement à ce titre que nous n'approfondissons pas notre étude, n'ayant pas à porter de jugement de valeur sur l'image des femmes qu'avait Yann-Ber Kalloc'h.

encore moins un poète capable d'écrire des vers à leur propos. C'est tout ce que nous pouvons conclure à l'étude de cette chanson. De même qu'il n'y a rien à ajouter concernant les relations de Yann-Ber Kalloç'h avec les femmes qui ne sont pas de sa famille, si ce n'est la correspondance cordiale avec sa marraine de guerre, Madame Aleno, pendant ses mois de guerre.

En revanche, sa relation avec les hommes pose plus de questions. Avant de nous attarder sur ce point, il convient de prendre quelques précautions. Cherchant dans la mesure du possible à ne pas trop extrapoler notre recherche en surestimant, en surinterprétant l'importance de certains éléments qui sont plus le reflet des préoccupations de notre époque que celles du début du vingtième siècle. De ce fait, il n'est pas question pour nous de chercher à "*queeriser*" Yann-Ber Kalloç'h, pour reprendre l'expression de Philippe Muray<sup>384</sup>. Ainsi, tout en prenant les précautions d'usage, il ne faut pas s'interdire non plus d'explorer certaines pistes si celles-ci peuvent nous éclairer sur certains comportements ou certaines idées de Yann-Ber Kalloç'h ayant pu influencer son écriture. L'évocation de sa vie sentimentale est extrêmement rare dans son œuvre et nous ne trouvons le témoignage d'emportements amoureux explicites que dans deux poèmes de jeunesse : *Pleurs*, daté de 1904, et *Dernier Soupir* de 1905. Les déclarations d'amour dans ses autres poèmes se confondent avec celles faites à Dieu, au Christ,... et ne peuvent donner lieu à quelque interprétation trop personnelle. Les poèmes équivoques datent donc de l'adolescence de Yann-Ber Kalloç'h, période pendant laquelle l'identité sexuelle de l'individu se précise tout en oscillant parfois chez certains. C'est le chercheur Francis Favreau, dans les pages qu'il a consacrées à Yann-Ber Kalloç'h, qui évoque le plus ouvertement sa probable homosexualité<sup>385</sup>, en le présentant comme un être "*daouduék*<sup>386</sup>", c'est-à-dire bilatéral ou encore ambivalent, ce qui pourrait donner, toujours selon Francis Favreau, une autre lecture de son œuvre. Il est vrai que les deux poèmes inédits de jeunesse que nous avons découverts confirment cette direction. Ainsi *Pleurs* (1904) et *Dernier Soupir* (1905) décrivent explicitement le chagrin d'amour de Yann-Ber Kalloç'h après que le jeune homme, un citoyen, qu'il aime l'a rejeté. Inédits tous les deux, nous reproduisons les extraits de poèmes, en annexe, *page 606*. Ces poèmes ne traduisent aucun sentiment de péché de la part de Yann-Ber Kalloç'h<sup>387</sup>. Il est encore adolescent, mais nous pouvons supposer qu'un peu plus tard, l'esprit modelé par le discours inquisiteur des religieux dans le domaine de la sexualité, ait pu développer un sentiment de culpabilité, des "*tribulations effroyables*", à ce sujet chez le jeune

384 Souvent outrancier, Philippe Muray nous invite malgré tout sous son vernis provocateur à nous interroger sur les travers de notre époque. Il relate par exemple la "*queerisation*" à la fin des années 1990 par l'écrivain Dominique Hernandez, de Don Quichotte tout en citant en parallèle le récit de Zoé Valdès, écrivaine cubaine, qui dans sa jeunesse préférerait aller à la plage plutôt que d'entendre son professeur de littérature que Sancho Pança était le symbole du prolétariat contre des moulins forcément symboles de l'impérialisme américain. L'analogie est provocatrice mais révélatrice. MURAY, 2010, p.22-23.

385 FAVEREAU 1, 2003, p.136-154.

386 FAVEREAU 1, 2003, p.144.

387 Il les diffusait même autour de lui dans de petits cahiers manuscrits.

homme. La proposition de Francis Favereau d'une relecture des œuvres de Yann-Ber Kalloç'h en tenant compte de sa vraisemblable homosexualité présente un intérêt dans le cadre de notre recherche, puisqu'elle *pourrait* être une des raisons qui ont poussé Yann-Ber Kalloç'h à demander son départ volontaire pour le front, dans le sens où il y aurait ainsi expié, par cette démonstration de virilité incarnée en un glorieux soldat combattant, des penchants encore largement associés à de la faiblesse, à la féminité dans une époque d'ailleurs plus mysogine qu'homophobe. Malheureusement, le tabou<sup>388</sup> était certainement trop fort pour que Yann-Ber Kalloç'h ne l'évoquât à nouveau dans son œuvre publiée<sup>389</sup>. Pour intéressante qu'elle soit, cette piste de relecture proposée par Francis Favereau se heurte à la rareté des sources et ne permet pas d'effectuer une recherche objective dans ce domaine. En effet, nous ne pouvons conclure à l'homosexualité d'un homme à partir de poèmes écrits pendant son adolescence, et encore moins à partir de la dédicace d'un poème. Par ailleurs, les poèmes du très jeune Yann-Ber Kalloç'h montraient déjà une exaltation guerrière qui était plus le reflet du militarisme ambiant de son époque que de la volonté supposée de dépasser des tribulations dues à une identité sexuelle en dehors du modèle traditionnel.

Plus généralement, notre volonté de chercher à pénétrer le Yann-Ber Kalloç'h intime ne saurait se résumer à sa sexualité. Celle-ci n'est qu'un aspect parmi d'autre de l'intimité, au sens de la vie intérieure, d'un homme, qui plus est poète. Car lorsqu'il nous livre son intimité, le poète stylise cette intimité, l'exhibe. Ainsi naît la poésie. Mais la poésie n'existerait pas sans que le poète n'entretienne avant tout une relation intime avec la langue grâce à laquelle il peut proposer une représentation de ce qui l'habite.

### III.3.5.3. "*Ha kavouit e hrér ar hun doar Tud hag e zilausk ou lavar*"

*"Et il se trouve sur notre territoire, / Des hommes qui délaissent leur langage"<sup>390</sup>*

La langue maternelle de Yann-Ber Kalloç'h était le breton. "*Sa mère (les lui) narrait, en langue bretonne, dans cet idiome de Groix dont la douceur caressante lui était familière*<sup>391</sup>". Mais très tôt, le recteur Le Roux l'initia au latin et au français, langue qu'il maîtrise parfaitement et dans laquelle il écrit ses premiers poèmes après la mort de son père. Premiers poèmes qu'il recopie

388 L'homosexualité reste un thème largement tabou ou peu évoqué dans la littérature de langue bretonne. C'est seulement à la parution du récit autobiographique *Par Dibar* de Yann-Fulub Dupuy en 2006 (Éditions An Alarc'h), puis de son recueil de nouvelles *Ar Roc'h-Le Roc* (2009, An Alarc'h), comportant une nouvelle avec une scène pornographique entre hommes, qu'un auteur a ouvertement développé ce sujet, suscitant des réactions de la part de certains lecteurs et critiques assez ouvertement homophobes pour que nous puissions imaginer ce qu'il en était au début du XXe siècle, dans la société où grandit Yann-Ber Kalloç'h.

389 Tout au plus, Francis Favereau souligne-t-il la curieuse dédicace du poème *Ar vernikenn-La Patelle* : "*D'en heni 'oér più ema*". (*À celui qui sait qui elle est*), p.125, d'ailleurs non traduite en français dans la première édition d'*A GENOUX* (Pour rappel : Plon, 1921).

390 Extrait du poème de Yann-Ber Kalloç'h, *Dihunamb ! (Réveillons-nous !)*, inédit reproduit par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.276.

391 PALAUX, 1926, p.14.

soigneusement dans de petits cahiers distribués autour de lui<sup>392</sup>. Comme la plupart des bretonnants, sa pratique quotidienne du breton ne s'accompagne pas d'un apprentissage écrit. Son ami Léon Palaux relate son propre engouement et celui de Yann-Ber Kalloç'h pour la langue bretonne à partir de 1902 et l'englobe dans un mouvement général :

“Les premières années du siècle virent le réveil du sentiment breton qui a continué se manifester dans l'ordre intellectuel, social et économique sous l'énergique impulsion des Vallée, Loth, R.Leroux, Jaffrennou, Le Berre, Herriou, Mellac, Ernault, Choleau, Y.Le Moal, les abbés Bayon, Le Clerc, Perrot et autres qui ont eu une influence très grande sur la formation bretonne de Calloç'h<sup>393</sup>.”

Au Petit Séminaire, Léon Palaux, “malgré le règlement”, prête des “ouvrages prohibés” à son ami, parmi lesquels, le *Barzaz Breiz* de la Villemarqué, *Bepred Breizad* de Luzel, les premières poésies de Taldir (Jaffrennou), et les œuvres de Brizeux. Au Séminaire, l'abbé Le Maréchal, connu sous le nom d'emprunt de *Blei Lann-Vaus*<sup>394</sup>, chante avec eux son *Kousk Breiz-Izel* (Dors, ô Bretagne) et ils trouvent un ami en la personne de Joseph Larboulette qui deviendra sous la plume *Job an Drouz Vor*, pour partager leur enthousiasme<sup>395</sup>. S'ensuit la découverte des différentes revues bretonnantes de l'époque, *Ar Vro*, de Taldir Jaffrennou et bien sûr de *Dihunamb* à partir de 1905. Afin d'y écrire un jour, Yann-Ber Kalloç'h étudie les différents dialectes du breton, note les particularités groisillonnes<sup>396</sup>. Nous savons déjà qu'il accompagne son étude de la langue par une promotion des revues bretonnantes, *Dihunamb* en tête, par son intérêt pour tout ce qui touche la vie religieuse ou politique en Bretagne et par différentes critiques littéraires qu'il adresse à ses amis. Néanmoins, en 1905, il ne maîtrise pas encore le breton écrit, comme il le désirerait, écrit-il à son ami Palaux : “En avril 1905, il m'exprimait dans une de ses lettres, le regret de ne pouvoir m'écrire “dans notre vieille langue de Breiz, je ne la possède pas encore assez à fond, pour lui faire exprimer toutes les nuances de pensées que je veux dire<sup>397</sup>”. Rappelons qu'à cette époque, Yann-Ber Kalloç'h doit également satisfaire aux exigences de l'étude qui sied à tout séminariste. Elles prévalent sur son engagement pour la Bretagne.

Les premiers poèmes en breton, *Tristidigeñ er Helt – La Tristesse du Celte* et *Diougan Ezekiel – La Vision d'Ézéchiël*, sont datés de 1905. Encore incertain par ailleurs de sa maîtrise du breton écrit, Yann-Ber Kalloç'h se lance donc tout de même dans l'écriture littéraire dans cette langue qu'il privilégie désormais, à partir de 1905. Outre l'aspect politique du choix du breton, que

392 Nous avons eu la chance d'avoir accès à certains de ces cahiers conservés dans les Archives de l'Écomusée de Groix.

393 PALAUX, 1926, p.25.

394 Jacques le Maréchal (Blei Lann Vaus), 1877-1948.

395 PALAUX, 1926, p.26.

396 Nous avons déjà évoqué ces notes sur le breton de Groix, qui seront publiées après la mort de Yann-Ber Kalloç'h dans la revue *Dihunamb*.

397 PALAUX, 1926, p.27.

nous avons déjà souligné, le breton était pour Yann-Ber Kalloc'h la langue de sa mère et le décalage exprimé entre la langue écrite et la langue du foyer, qui ne lui permet pas d'exprimer "*les nuances de pensées*", ne remettent pas en question l'intimité profonde qu'il avait avec sa langue maternelle. Ce décalage est plus simplement celui d'un jeune homme venu d'un foyer modeste où les préoccupations quotidiennes sont soit prosaïques du fait de la misère, soit parfaitement balisées au niveau spirituel, plongé dans un environnement intellectuel plus exigeant, qui se doit d'adapter son expression aux nouveaux enjeux d'expression de sa pensée que lui impose ce nouveau milieu. Yann-Ber Kalloc'h ne cède jamais à l'argument d'une langue bretonne qui ne serait pas capable d'exprimer la complexité du monde comme n'importe quelle autre langue puisqu'il met cette faiblesse d'expression sur le compte de son apprentissage encore lacunaire de la langue. En s'emparant du breton comme le firent Yann-Ber Kalloc'h et tous les intellectuels déjà cités de son époque, ceux-ci démontrèrent que la faiblesse d'expression d'une langue n'est pas le fait intrinsèque de la langue mais de la faiblesse d'exigence, encouragée ou non par le contexte social, politique et économique, de ses locuteurs. Plus prosaïquement, bien que peu lu, le breton était encore parlé par l'immense majorité des Bretons de Bretagne occidentale. Yann-Ber Kalloc'h était évidemment conscient du risque que courait la langue bretonne au sein d'une République française soucieuse de supprimer les langues régionales, autant aidée pour cela par des lois répressives, des instituteurs zélés ou plus simplement passifs<sup>398</sup>, que par les sonorités sonnantes et trébuchantes promises à quiconque parlait français dans cette Basse-Bretagne encore en proie à une pauvreté endémique au début du vingtième siècle. La lutte contre cette apparente modernité, qui commandait à beaucoup de tout faire pour apprendre le français n'échappait pas à Yann-Ber Kalloc'h et fut une des multiples raisons, qui le poussèrent à s'investir dans la maîtrise écrite de sa langue maternelle. De surcroît, il était de fait impossible pour Yann-Ber Kalloc'h d'imaginer le ravage que ferait la guerre parmi les soldats bretonnants revenus au foyer, arborant comme unique prise de guerre un français souvent boiteux mais désormais présent dans la sphère privée alors qu'il se contentait de la vie publique, officielle avant-guerre. Certes peu en phase avec la mode même un peu finissante en ce début du vingtième siècle, qui dépassait les frontières de la France, d'écrire en français<sup>399</sup>, Yann-Ber Kalloc'h choisit donc le breton pour des raisons intimes, c'est la langue de sa mère, et politiques, c'est pour lui la langue de la vraie Bretagne. De toute façon, même si Yann-Ber Kalloc'h a à cœur de faire représenter ses pièces de théâtre devant le peuple de Groix, les revues auxquelles il collabore, la volonté de s'exprimer dans une langue de haut niveau, met sa poésie hors de portée de

---

398 Voir LACHUER, 1998.

399 Il n'est sans doute pas d'exemple plus célèbre que celui de Tolstoï, qui écrivit des dialogues de *Guerre et Paix* (1865) en français. Voir préface cet ouvrage par Jean Thieulin. TOLSTOÏ, 1, 2008, p.30.

la majorité de ses concitoyens. La poésie écrite et publiée par Yann-Ber Kalloç'h n'est pas destinée à un lectorat populaire mais plutôt à des lecteurs tout aussi instruits que lui. Il n'est pas naturellement élitiste mais ne fait pas de concessions tout aussi avilissantes pour sa langue que pour le public dit populaire, à qui une langue au rabais serait destinée. Cette démarche consistant à redonner au breton sa place au sein des langues littéraires *écrites*<sup>400</sup>, préfigure la philosophie qui donnera naissance au mouvement *Gwalarn*<sup>401</sup>. Enfin, rappelons que l'importance et la reconnaissance des langues, autre que le français, parlées en France, est célébrée on ne peut plus officiellement par un événement littéraire international majeur, lorsque le poète provençal Frédéric Mistral se voit remettre le Prix Nobel de Littérature en 1904 pour son long poème *Miréiro-Mireille*<sup>402</sup>, publié en 1869. Dans un tel contexte, le choix du breton n'apparaît pas iconoclaste et cette conclusion vaut également pour Loeiz Herrieu. Les deux hommes écrivent également un breton reflétant le dialecte vannetais, mais sans insister sur les particularités groisillonnes dans le cas de Yann-Ber Kalloç'h. Il apprend l'orthographe vannetaise dans la *Grammaire bretonne* de l'abbé Hingant, celle des abbés Guillevic et Le Goff, à la lecture de *Dihunamb* et se familiarise avec les autres dialectes grâce par exemple aux *lexiques* de Le Gonidec<sup>403</sup> (léonard). Là encore, ce choix du vannetais est parfaitement naturel pour un poète né et ayant grandi à l'Est de la Laïta. Les écrivains vannetais refusant en 1908, l'accord sur l'orthographe proposé par François Vallée et Émile Ernault, Yann-Ber Kalloç'h, tout comme Loeiz Herrieu ne changeront jamais d'orthographe. Ce dernier s'y intéressera après-guerre. Yann-Ber Kalloç'h quant à lui, ne semble pas avoir accordé plus d'intérêt que cela à ces *querelles byzantines* promises, c'est un euphémisme, à un avenir florissant dans l'*Emsav*. Parce qu'il n'est ni grammairien ni linguiste, il est *barde*.

#### III.3.5.4. “*Er barh, é beuré é vuhé / Ar en Deùlin*”

“*Le Barde au matin de vie, / - À Genoux*<sup>404</sup>”

Déterminer ce qui provoque chez un individu cette *nécessité intérieure*, selon la formule chère au peintre Vassily Kandinsky, qui le pousse à s'exprimer par les arts et les artistes eux-mêmes sont en général incapables de dire précisément ce qui les a poussés à s'emparer d'un pinceau, d'un instrument ou d'un crayon pour représenter ce qui les habite.

Dans le cas de Yann-Ber Kalloç'h, un événement précipite sa vocation poétique. C'est la mort de son père en 1902. La mort est une compagne avec laquelle un artiste entretient des

400 Nous soulignons, parce que la langue littéraire, c'est-à-dire le résultat d'une stylisation peut être orale.

401 Le mouvement littéraire *Gwalarn* a été l'objet de la thèse de doctorat de Erwan Hupel. Voir références dans la bibliographie.

402 MISTRAL, 2009, 185 pages.

403 PALAUX, 1926, p.26-27.

404 ARDL, p.6.

rapports pour le moins ambigus tant son œuvre semble destiner à la narguer. Le poète, en cherchant à explorer et à exposer tous les recoins de la langue ne vise rien d'autre qu'à élargir le plus possible des territoires d'expression du vivant, quand bien même ceux-ci sont parfois des représentations ou des images de la mort. Par ailleurs, il tente de conjurer sa mortalité par la pensée que son œuvre lui survivra, et témoignera de sa vie aux vivants qui lui succéderont. Enfin et peut-être surtout, la poésie permet au poète de vivre, en vidant par ses mots les émotions qui le submergent et menacent de le noyer, de le faire se perdre dans l'incompréhension que suscite une réalité parfois trop inéluctable. Quoi de plus incompréhensible et d'inéluctable que le deuil et la mort d'un père pour un enfant de douze ans ? La préparation du mort, le déroulement de l'enterrement, du deuil sont encore très ritualisés à Groix au moment où meurt le père de Yann-Ber Kalloc'h<sup>405</sup>. Mais ce rite a beau être en partie destiné à soutenir les parents du mort dans la peine et à accompagner celui-ci sur le chemin de l'au-delà chrétien, cela ne suffit pas au jeune Yann-Ber. Il ressent le besoin d'exprimer individuellement sa peine, ses sentiments. Cette attitude individualiste est inédite dans une société traditionnelle, parce qu'elle le pose en être social et non plus seulement en élément comme un autre au sein d'un groupe d'êtres humains à l'existence prédestinée par un Dieu tout puissant. En écrivant son poème *À mon père* en 1902, Yann-Ber Kalloc'h ne se contente pas d'une description impersonnelle comme celle, par exemple, du poème *Gouel ar re dremenet - Fête des trépassés*, de Frañsez-Mari Falkehrieu, publié quelques années plus tôt en 1893-1894, dans la *Revue Morbihannaise*<sup>406</sup>, il effectue sans le savoir une rupture dans la poésie en breton et se démarque de la société traditionnelle de pêcheurs ou de paysans où il vit encore pour se poser en poète bourgeois, et ce à deux titres. La posture individualiste tout d'abord qui est le résultat de la diffusion de la philosophie des penseurs des Lumières puis de la Révolution et le choix de s'exprimer sous une forme poétique. La poésie n'a plus pour public désigné le peuple autour de lui, puisqu'il devient le sujet de son poème et ne décrit plus tel ou tel rite religieux destiné à illustrer la constance des coutumes d'une société dans laquelle le labeur harrassant de la plupart des individus était ponctué de rites religieux précis empêchant toute réflexion singulière. Yann-Ber Kalloc'h ne s'empare pas de la forme poétique pour décrire une vie collective mais ses sentiments individuels. Cela lui est possible, parce que la liberté individuelle est un fruit qui pousse à partir de deux racines principales, une instruction suffisante pour pouvoir en jouir en conscience, et du temps libre pour l'exercer. À douze ans, Yann-Ber Kalloc'h possède déjà une instruction et une culture littéraire supérieure à celles des membres de sa communauté. Il est destiné à la prêtrise, ce qui signifie que

405 À ce sujet, voir la description d'un enterrement à Groixpar Mélanie Stéphan, dans l'ouvrage suivant : *MÉLANIE, UR VUHÉ E GROAY (Mélanie, une vie à Groix)*, 1991, p.92-97.

406 ABEOZEN, 1987, p.68-71.

cette communauté dans laquelle il a grandi, accepte de le voir se consacrer à l'étude, aux livres et délaisser par ailleurs les travaux des champs et surtout de la mer, auxquels son origine sociale le destinait normalement. Étant dedans tout en étant déjà destiné à partir en dehors, c'est-à-dire là où il ne remettra pas en question l'ordre traditionnel, Yann-Ber Kalloc'h profite donc inconsciemment d'une sorte d'assentiment muet de la part de ceux qui l'entourent lorsqu'il se prend à exprimer en vers la peine qui l'habite. La condition d'errant dont il se plaindra quelques années plus tard ne doit pas seulement être entendue comme une errance géographique mais également comme l'errance intellectuelle d'un homme sorti de la société traditionnelle d'où il était issu et au sein de laquelle il était destiné à devenir marin-pêcheur. Il n'en est évidemment pas rejeté. Mais il n'en fera plus jamais vraiment partie à titre d'égal. Tout juste peut-il espérer s'y réintégrer en tant que prêtre sur l'île. Mais le prêtre est une autorité et comme toute autorité se pose au-dessus du commun des mortels. À ce titre, Yann-Ber Kalloc'h constitue un exemple unique dans la poésie bretonne et il est difficile de mesurer la portée de l'acte qui le fait mettre en vers ses émotions comme personne encore avant lui. Le cas d'ecclésiastiques qui s'adonnent à la poésie n'est certes pas si rare mais encore une fois leur expression, comme celle de tous les poètes en langue bretonne de la même époque, ne dépasse jamais les frontières étroites d'un religieux sans aucune interprétation personnelle, la description de la vie à la campagne, moissons et autres, ou bien celle du folklorisme le plus attendu. Quant à l'unique exemple de bretonnant issu du peuple, instruit par des moines, ayant produit une œuvre tout à fait singulière en vers, c'est celui de Jean Conan, qui vécut cent ans avant Yann-Ber Kalloc'h. Dans le poème décrivant ses sentiments lors de l'enterrement de son père, un vers résume le rapport que Yann-Ber Kalloc'h entretient avec le reste de la communauté de l'île. "... *Et tous m'ont regardé d'un œil indifférent*<sup>407</sup>...". Ce sentiment d'indifférence de la part de ceux qui ne sont pas touchés aussi directement par son deuil est fréquent, mais ici il se double chez ce très jeune homme de la conscience que sans être rejeté, il n'est plus vraiment un membre de cette communauté. Le poème exprime deux deuils, celui de son père et celui du jeune Groisillon qui ne peut plus l'être totalement en ayant pris le chemin du séminaire et surtout celui de poète. La vérité d'un poète n'est pas moins commune ou moins rationnelle que la vérité établie, mais elle paraît sienne aux autres qui préfèrent l'ignorer puisqu'elle remet en cause celle qui permet la cohésion d'une communauté. Ce choix de l'ignorance s'exprime envers le jeune poète Kalloc'h sous la forme de l'indifférence, qu'il évoque dans son vers. Il ne le sait pas encore. Le poème exprime même sa totale incompréhension face à tous ces sentiments, ces aspirations encore presque inconnues qui se disputent en lui. Il en souffre même au point de se demander "*Ah ! Quand donc viendra-t-il, le*

---

407 Extrait du poème *À mon père*, Yann-Ber Kalloc'h, décembre 1902. Manuscrit inédit, Archives de l'Eco-musée de Groix.

*dernier de nos jours*<sup>408</sup>?", pour lui et sa famille dans la souffrance et peut-être déjà pour tous les hommes. La mort déclenche sa vocation poétique et celle-ci sous sa forme religieuse ou charnelle est le fil conducteur de toute son œuvre. Nous nous étions fixé l'objectif d'explorer ce qui hantait le Yann-Ber Kalloc'h intime, il semble bien que l'idée qu'il se faisait des différentes morts fut la plus indéfectible compagne de sa courte existence. Nous en trouvons l'expression dans toute son œuvre et nous continuerons l'analyse de celle-ci dans la partie consacrée à la Mort dans les poèmes du recueil *Ar en Deùlin*, écrits pendant la guerre, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus une idée pour Yann-Ber Kalloc'h, lorsque le 22 avril 1917, il est frappé par un éclat d'obus mortel près d'Urvilliers dans l'Aisne.

#### III.4. Points communs et différences entre Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h

“Douloureux était le sort des hommes. Leur destin, ils le préparaient eux-mêmes et croyaient qu'il venait de Dieu. Ils étaient prisonniers des traditions, leur cœur était retenu par des milliers de fils et leurs mains tissaient elles-mêmes ces fils. Sur toutes les voies de leur vie se dressaient les tables de la loi de leur Dieu, de leur police, de leurs rois, de leur classe<sup>409</sup>.”

Tous les deux militants bretons et catholiques, bretonnants de naissance, ayant fait le choix d'écrire en breton, originaires du pays vannetais, Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h se connaissaient et s'estimaient. Ils collaborèrent ensemble dans *Dihunamb* et Loeiz Herrieu exprimera une peine sincère à la mort de son jeune compatriote, même s'il n'avait pas compris l'empressement de ce dernier à aller se jeter dans la gueule du loup. Pour autant, cette proximité relative ne doit pas masquer les profondes différences entre les deux hommes. Loeiz Herrieu est un homme des terres. Il le souligne en adoptant son pseudonyme de *barzh-labourer, barde-paysan*, d'ailleurs largement exagéré puisque son œuvre poétique, essentiellement contenue dans le recueil *Dasson ur galon*<sup>410</sup>, est somme toute assez mineure dans le flot de sa production littéraire, du fait également que l'homme fût avant tout un militant de la cause bretonne et les activités liées à son exploitation agricole, pour importantes qu'elle furent, restèrent tout de même globalement secondaires par rapport à son engagement associatif. Mais il est incontestablement un “terrien<sup>411</sup>”. Il a beau se rendre fréquemment à Lorient, ce n'est pas un *cul salé*, il n'est pas un *enfant de la côte*, comme son homologue groisillon, dont le nom de plume est sans équivoque à ce sujet, *Bleimor-le Requin*. Loeiz Herrieu, par le choix de son pseudonyme marque son intention de s'affirmer en tant

408 Extrait du poème *À mon père*, Yann-Ber Kalloc'h, décembre 1902. Manuscrit inédit, Archives de l'Eco-musée de Groix.

409 ROTH, 1999, p.148.

410 Voir bibliographie : HERRIEU, 1957.

411 C'est ainsi que les gens de la côte appellent ceux des terres.

que *poète-barde*, ainsi que son attachement à la terre, tout en trahissant son manque de fantaisie par le choix de ce nom de plume on ne peut plus précis et explicite. Yann-Ber Kalloc'h au contraire, s'identifie à un animal mystérieux et sauvage pour qui la fréquentation des hommes est synonyme de conflit. Toutefois, bien qu'il ne lui répugne pas de faire le coup de poing au besoin, Yann-Ber Kalloc'h n'est pas un animal sauvage. Cependant, même si ses poèmes se confondent souvent avec des homélies, il est bien moins policé et soucieux des convenances que son aîné du continent. Loeiz Herrieu apparaît en effet comme un homme sous contrôle, soucieux des règles, attentif à son attitude envers les autres, qui a la volonté de s'élever socialement et de se montrer irréprochable sur le plan de la religion, liant ses idées à ses actes, au risque de devenir distant avec les autres. Distance qu'il gardera pendant toute la guerre vis-à-vis des soldats, qui n'étaient pas de son rang. Yann-Ber Kalloc'h, soutien de famille, vivant dans la misère après la mort de son père, est très pieux et respecte les convenances en usage dans la société où il vit, mais il reste un enfant du peuple, et ne marquera jamais la distance de son aîné envers ceux qui n'ont pas été aussi brillants que lui dans les études, au point dans son cas, d'être destiné à la prêtrise par ses maîtres. Il se plaint plutôt de leur indifférence et accueillera toujours avec bienveillance ceux qui viennent vers lui, telles ces ouvrières désireuses de toucher son chapelet aux obsèques de l'archevêque de Paris. De plus, ses maîtres et l'institution catholique n'auront jamais raison de la liberté d'esprit du jeune homme dont les écrits, tout inspirés qu'ils sont par la Bible, sont la preuve éclatante qu'il parvient toujours à s'évader du corset rigide de certaines convenances, alors que Loeiz Herrieu trouvera seulement un peu de liberté, de "fantaisie" intellectuelle pendant la *parenthèse* de la guerre. Différents, les deux hommes ne sont pas pour autant opposés. Ils cultivent tous les deux la même aversion face à la déchristianisation de la société française, sans y apporter les mêmes réponses. Politiquement, Yann-Ber Kalloc'h est beaucoup plus conservateur que Loeiz Herrieu, ouvertement royaliste et anti-républicain. Loeiz Herrieu, sensible aux idées du Sillon, cherche à concilier la République avec le christianisme. De son côté, Yann-Ber Kalloc'h était rétif aux idées du Sillon, reconnaissant seulement aux Sillonistes le mérite de prier! Cependant, ils sont tous les deux "modérés" en ce qui concerne l'indépendance de la Bretagne, nationalistes certes, critiques envers la France jacobine, mais pas séparatistes, revendiquant surtout la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes. Par ailleurs, ils partagent la même méfiance séculaire des catholiques envers les Juifs mais font preuve d'un antisémitisme qui ne se traduit jamais pas en actes et resta en arrière plan de leurs préoccupations. Un antisémitisme qui n'empêche pas s'ailleurs par Yann-Ber Kalloc'h de s'identifier à des prophètes de l'*Ancien Testament*. Il est vrai qu'il fait la même différence entre le peuple juif du Livre et ses contemporains, qu'entre les Bretons d'autrefois et ceux de son époque.

Enfin, dans le contexte guerrier de leur temps, Yann-Ber Kalloc'h est beaucoup plus militariste que Loeiz Herrieu, ce dernier est trop respectueux de l'armée pour être antimilitariste mais ne cultive pas d'esprit belliqueux envers les autres peuples, pour peu qu'ils cultivent comme lui la philosophie du "chacun chez soi". En revanche, Yann-Ber Kalloc'h rêve d'une nouvelle croisade contre les barbares, dont la plus sûre incarnation est évidemment celle des Germains. Cependant, contrairement à Loeiz Herrieu qui cherche toujours à mettre en adéquation son comportement avec ses idées, Yann-Ber Kalloc'h, que ce soit dans le domaine politique ou bien militaire est beaucoup moins rigoureux dans l'accompagnement du geste et la parole, lorsqu'il rejoint la caserne de Vitré où il passe deux ans à accomplir son service militaire dans un bureau à s'occuper surtout de la rédaction d'articles pour des journaux bretons. Professionnellement, Loeiz Herrieu est donc très actif dans la promotion de la langue, de la culture bretonne et cultivateur. Yann-Ber Kalloc'h, promis à une carrière ecclésiastique doit y renoncer après son renvoi du Séminaire à cause des problèmes de santé de sa sœur. C'est un choc terrible pour lui. S'ensuit une errance d'une institution à l'autre où il est surveillant, comptable, où il ne trouve jamais vraiment sa place, changeant de poste d'une année sur l'autre. Cette situation précaire lui interdit, s'il y a jamais pensé, de fonder une famille, pendant que Loeiz Herrieu, a de son côté, un foyer complet.

Au vu de ces parcours, nous remarquons combien l'existence de ces deux hommes fut différente. Ce qui les relie, outre leur foi catholique, aussi implicite qu'explicite, dans tout ce qu'ils entreprennent, c'est le choix de leur engagement pour la Bretagne et le breton. Ils font tous les deux le choix d'écrire en breton. Ils sont conscients des risques qui pèsent sur leur langue et leur culture que les différentes accélérations de la société menacent. Pour autant, aussi convaincus l'un que l'autre du bien fondé de leur combat, qu'opiniâtres, ils se plaignent souvent mais ne renoncent jamais. Ils ne veulent pas être de simples spectateurs de la mort de la société traditionnelle bretonne comme purent l'être leurs aînés folkloristes<sup>412</sup>. Chacun à leur façon : Yann-Ber Kalloc'h se lamente du déclin spirituel, Loeiz Herrieu est plus soucieux du déclin de l'institution religieuse, qui a le mérite de hiérarchiser clairement le sens et l'importance des choses de l'existence. Plus concrètement, Yann-Ber Kalloc'h se bat pour le retour à l'ordre ancien, Loeiz Herrieu, plus politique, tente de concilier en partie les valeurs de cet ancien monde avec le nouveau. Certes, ils rêvent de réponses d'hier pour répondre à des problèmes d'aujourd'hui, mais plus que leurs réponses, c'est le questionnement implicite que propose leur combat, qui est largement irrecevable pour beaucoup d'hommes de leur époque avides du confort promis par le progrès technique. Ce questionnement se résume simplement. Il consiste à s'interroger sur l'ampleur du bénéfice que peut

---

412 Ils s'inscrivent ici dans le phénomène classique de la volonté de différenciation des hommes d'une génération à l'autre.

tirer une société toute entière, à substituer à la certitude spirituelle de la vie éternelle, sous condition de respecter aveuglément les instructions de l'Église, c'est-à-dire de renoncer à la plupart des plaisirs faciles du vivant, la certitude matérielle, sous condition de sacrifier à ce progrès les certitudes anciennes puisque ce progrès est le résultat d'initiatives individuelles ou collectives qui par leur nature même remettent en cause l'idée de la destinée individuelle conduite par Dieu avec juste le libre-arbitre au sens chrétien comme marge, ô combien dyssymétrique, de liberté individuelle. Un siècle de promesse du chauffage central, de l'eau courante et surtout du manger suffisant à chaque repas, détrône deux millénaires de promesse de vie éternelle. Yann-Ber Kalloc'h ne constate rien d'autre, quand il observe tristement la *mort des âmes* à son arrivée à la caserne de Vitré.

Cependant, bien qu'attachés au souvenir d'une société traditionnelle, en partie idéalisée, Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h n'en sont pas moins des hommes de leur époque. Ils peuvent se permettre le choix de leurs combats, grâce à une société moderne qui prétend consacrer la liberté individuelle depuis la Révolution. Remarquons que l'obligation faite à tous les hommes en âge de la faire, de partir à la guerre, va bientôt relativiser l'amplitude de cette liberté individuelle. Cette liberté, Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, l'expriment particulièrement par leur choix de devenir hommes de lettres, privilège réservé jusque-là à l'aristocratie et à la bourgeoisie. L'époque leur est, en quelque sorte favorable, mais plus généralement l'histoire littéraire propose quelques contre-exemples à l'affirmation qui voudrait que dans une société traditionnelle, verrouillée par toutes sortes de carcans religieux ou autres, l'expression singulière d'hommes du peuple serait totalement impossible<sup>413</sup>.

Singulière, l'œuvre poétique de Yann-Ber Kalloc'h l'est sans aucun doute, alors que la production littéraire de Loeiz Herrieu, longévité oblige, est beaucoup plus inégale. Car à l'instar de Guillaume Apollinaire, nous nous poserons toujours cette étrange et incongrue question de ce qu'aurait été leur œuvre s'ils avaient survécu à la Grande Guerre.

Avant de nous reposer cette question qui n'aura pourtant jamais de réponse, voyons ce qu'il en est des œuvres existantes, c'est-à-dire le recueil posthume *Ar en Deùlin*, de Yann-Ber Kalloc'h et le récit de guerre de Loeiz Herrieu, *Kammdro an Ankoù*, qui constituent la matière à notre recherche.

413 Pas impossible. Mais rare. Rappelons les cas que nous avons déjà évoqués, de François Villon ou Rutebeuf au Moyen-Âge en France, de Jean Conan ou encore Jean-Marie Déguignet en Bretagne. Notons également le problème de diffusion de ces œuvres, celle-ci étant toujours liée à des moyens économiques dont les hommes du peuple n'ont, par définition, pas la maîtrise.

### III.5. Présentation des œuvres

#### III.5.1. Contexte artistique général

À la différence de nombreux hommes ayant voulu témoigner par un écrit unique de leur expérience pendant la Première Guerre mondiale, Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h sont déjà des hommes de lettres avant la guerre. De plus, les poèmes d'*Ar en Deùlin*, qui font l'objet de notre étude ont été écrits pendant la guerre, mais à l'exception de l'un d'entre eux, avant le départ au front de Yann-Ber Kalloç'h. Ils ne sont donc pas à proprement dit un témoignage de son expérience combattante. Quant au récit *Kammdro an Ankoù*, de Loeiz Herrieu, s'il se démarque par bien des aspects du reste de sa production littéraire, il est rédigé postérieurement, à partir de carnets écrits sur le front, démontrant sa volonté d'accomplir un travail de réécriture, qui est une des définitions de la démarche littéraire, en tant que stylisation d'écrits bruts comme l'étaient ces carnets de notes prises au jour le jour dans des conditions peu propices à la concentration, que nécessite l'écriture littéraire.

L'écriture des deux œuvres ne se fait pas sous la même influence. Les deux hommes ont été nourris de nombreuses lectures avant-guerre mais contrairement aux poèmes de Yann-Ber Kalloç'h, il faut inscrire, au moins sur la forme, le récit de Loeiz Herrieu dans le contexte littéraire de l'entre deux guerres.

Cette génération de 1914 est décrite par le critique Albert Thibaudet dans son *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*<sup>414</sup>, ouvrage publié en 1936. Il la désigne comme étant : “dans une large proportion, la génération absente<sup>415</sup>”. Pour Albert Thibaudet, la génération de 1914 est aussi celle qui connaît un “nouveau régime scolaire”. Il ne remet pas en cause le phénomène d'accès à l'enseignement secondaire principalement par la bourgeoisie à laquelle appartiennent “neuf dixièmes des écrivains”, mais l'abandon de l'enseignement des humanités classiques, remplacées par celui des langues modernes qui s'accompagne d'une mobilité physique des jeunes gens. L'Europe est ouverte. Malheureusement, “Cette jeune génération aventureuses qui parle les langues, qui est devenue sportive, qui est partie pour le goût et la conquête de la planète dans les dernières années de l'avant-guerre, brusquement est bloquée par la guerre<sup>416</sup>”. Albert Thibaudet ne se préoccupe évidemment pas de la jeunesse plébéienne. Il souligne l'attitude “anti-ancien, anti-classique, anti-traditionnel” de cette jeunesse bourgeoise, qui a abandonné l'enseignement traditionnel hérité des Jésuites depuis le XVIIe siècle et finit par voir en elle une génération dans un état de “révolution intérieure”, “la première génération dont l'adolescence ait

414 Voir référence dans la bibliographie : THIBAUDET, 1936. Le paragraphe présent résume le chapitre *La Génération de 1914*, p.515-531.

415 THIBAUDET, 1936. On nomme également cette génération suivant les pays : *génération perdue*, *lost generation* ou *verlorene Generation*.

416 THIBAUDET, 1936. p.516.

échappé à l'humanisme traditionnel a échappé en outre par sa jeunesse à l'humanité traditionnelle<sup>417</sup>”. Au niveau littéraire, les survivants à la Grande Guerre ont perdu l'influence qu'avaient pu avoir leurs prédécesseurs de la génération de 1850 et 1885 en Europe et la nouvelle génération d'après-guerre évolue en quelque sorte en circuit fermé, qu'Albert Thibaudet nomme les *Territoriaux*. Les maîtres territoriaux sont selon lui, Gide, Proust, Claudel et Valéry, auxquels il adjoint Péguy. Il finit par voir Barrès à l'origine des nationalismes nouveaux, en Maurras et Georges Sorel<sup>418</sup>, les pères spirituels des mouvements totalitaires, et évoque la sortie de l'obscurité posthume de Julien Benda<sup>419</sup>. Il remarque également que les révolutions techniques du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas marqué cette littérature comme cela avait été le cas au siècle précédent. Il observe, de manière différente, le même phénomène que redoutaient et dénonçaient Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu :

“La crise de la Durée. Inégaux en importance, le déclin de l'humanisme, le massacre des jeunes élites, la nécessité de vivre sur des stocks, les révolutions de l'outillage et des sens humains, ont collaboré avec un sentiment général et profond d'instabilité pour ôter à cette génération les moyens normaux de durer. Ils ont pour elle déséquilibré le temps. Comme le Traité de Versailles a posé le problème des peuples sans espace, voici posé le problème des générations sans durée, ou moins brutalement, des générations qui connaissent la crise de la durée.

La durée sociale est une mémoire et une habitude. Toutes les mémoires et les habitudes ont été bousculées. D'une part, la rupture avec l'avant-guerre, d'autre part l'incertitude absolue des lendemains, semblent donner la vie, comme on disait dans le droit ancien, en précaire, et singulièrement la vie littéraire<sup>420</sup>.”

Les craintes de Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu regrettant la permanence et les certitudes qu'offrait le monde ancien, ne disent rien d'autre qu'Albert Thibaudet. La guerre accélère un processus entamé avant elle. Loeiz Herrieu commence à faire paraître *Kammdro an Ankoù* en 1933. Ces années d'après-guerre (jusqu'en 1936), Albert Thibaudet les considère comme des années sans idée-mère. Quant aux intellectuels, ils voient d'un œil négatif le nationalisme désormais assimilé à la guerre, et rêvent d'une Europe, d'une culture internationale à construire. La réalité est toute autre, en particulier en Allemagne, en Italie et en Russie, les “*idées-mères*” sont des “*idées nationalistes*” et des “*idées de classe*”. Pour Thibaudet, cette époque manque d'esprit et de grande littérature.

Grande ou pas, un nombre tout à fait inédit jusque-là d'hommes de cette *Génération de*

417 THIBAUDET, 1936. p.516.

418 Georges SOREL, 1847-1922. Connu pour avoir introduit le marxisme en France.

419 Julien BENDA, 1867-1956, Intellectuel français, auteur notamment de *La Trahison des Clercs*, en 1925. Voir référence complète dans la bibliographie : BENDA, 2003.

420 THIBAUDET, 1936. p.521.

1914, qui ont eu une expérience combattante ont eu le désir d'en témoigner par écrit<sup>421</sup>. Beaucoup n'ont même pas été l'homme d'un livre puisque la plupart de ces témoignages n'ont jamais été publiés. À partir de ceux qui le furent à Paris entre 1915 et 1928, Jean Norton-Cru tenta d'élaborer un essai critique des témoignages écrits des combattants de la Grande Guerre dans son ouvrage intitulé *Témoins*<sup>422</sup>. Cet ouvrage a fait couler beaucoup d'encre depuis sa parution, à cause de la sévérité de jugements basés sur des appréciations très personnelles. En effet, seul Maurice Genevoix semble vraiment trouver grâce aux yeux de Norton-Cru, qui est obsédé par l'authenticité des récits. Il inaugure cependant la méthode d'historien qui consiste à utiliser les témoignages littéraires pour écrire l'histoire. À mi-chemin entre le travail d'historien et de critique littéraire, Norton-Cru livre une analyse de nombreux témoignages de poilus, ce qui continue de rendre son ouvrage précieux, quoi que nous en pensions. Le fait, par exemple, de s'en tenir à des témoignages publiés à Paris et rédigés en français, est étonnant, parce qu'il laisse de côté tous les témoignages de soldats d'autres pays belligérants. Quant au désintérêt de la production littéraire hors de Paris, elle est courante, Albert Thibaudet dans l'ouvrage duquel nous avons mené quelques observations, s'y attarde également très peu. À la différence de Thibaudet cependant, qui ne s'intéresse pratiquement pas aux poètes ou auteurs non parisiens et encore moins issus d'un milieu populaire, Norton-Cru ne se préoccupe pas en apparence de l'origine sociale des *témoins*. Au-delà de ces détails de choix méthodologique, beaucoup de questions naissent du travail de Norton-Cru en ce qu'il interroge sur la définition même de cet ensemble de témoignages : est-il le fait d'*auteurs* ou d'*historiens* ? Est-ce de la *littérature* ou de *l'histoire* ?

Ces questions font écho aux grandes interrogations artistiques nées au dix-neuvième siècle. De l'Antiquité à l'Ancien Régime, les œuvres d'art<sup>423</sup> n'échappaient pas à des critères de jugements produits par les différentes institutions, académies, ou personnes de référence, rois, autres artistes, qui jugeaient ces œuvres essentiellement à partir d'une définition ou de compétences collectives, bien que différente<sup>424</sup> d'une génération à l'autre, du *beau*. Personne ne songeait à remettre en cause la légitimité de ces jugements dans une société où l'inégalité entre les hommes était admise et faisait système. L'importance du jugement d'un homme était corrélée à son statut au sein de la société.

Dans le cas de la poésie et de la littérature, la contrainte formelle de créer de belles œuvres s'accompagnait également de l'obligation de créer du sens, c'est-à-dire d'en rester à une

421 Entre autres, il y eut également des témoignages d'ordre pictural, comme les croquis de guerre du peintre breton Maturin Méheut.

422 NORTON-CRU, 1993.

423 Par œuvre d'art, nous entendons toute production artistique physique ou pas, c'est-à-dire englobant toutes les expressions artistiques : Beaux-Arts et Littérature.

424 Nous préférons parler d'une définition *différente* plutôt qu'*évolutive*, car cela sous-entendrait une progression dans le domaine des arts, qui n'est pas probante.

utilisation, ayant certes subi un travail de stylisation propre à l'auteur pour atteindre le beau, toujours assez commune à chacun pour qu'il y trouve une signification, même si c'était le résultat d'une interprétation des images, paraboles, hyperboles résultant du processus de stylisation. Cette signification pouvait avoir comme objectif de délivrer un discours moral, religieux, didactique,... Elle devait être présente en toute œuvre. *L'œuvre d'art avait donc une fonction aussi esthétique que sociale*. Elle devait faire sens, exprimer et donner une sensation ou/et avoir une signification. De plus, elle devait être immédiatement identifiée comme étant une œuvre d'art, ceci à partir d'un support formel déterminé depuis des temps immémoriaux.

Cette situation change radicalement avec la Grande Guerre, car les corps invalides des rescapés des tranchées illustrent tragiquement l'invalidation générale de la parole, alors que paraissent malgré cela les premiers témoignages des poilus. Norton-Cru s'applique à en rassembler plus de trois cents. Les interrogations suscitées par son travail intéressent notre propre analyse du récit de Loeiz Herrieu, les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h s'inscrivant dans une forme plus facilement identifiable.

Comment considérer ces témoignages ? Que sont-ils ? Histoire ou littérature ? sachant que le récit historique peut être littéraire, quand le souci esthétique ne se fait pas au détriment du souci de description attachée à l'authenticité des faits de manière objective par l'historien. Une approche scientifique de l'historiographie peut douter de la possibilité de cette cohabitation. Les grands romanciers, auteurs de romans historiques des deux siècles précédents, Walter Scott, Honoré De Balzac qui s'en inspire, Victor Hugo, Léon Tolstoï ou Alexandre Dumas s'emparent ainsi de l'histoire comme scène de leurs romans mais ne peuvent être confondus avec les historiens. Pas seulement à cause de leurs approximations mais aussi et surtout, parce qu'il privilégient la forme et le message qu'ils prétendent délivrer sur l'authenticité des faits historiques dont ils s'inspirent. Ils ont seulement en commun avec les historiens de ne pas avoir été acteurs des événements, qu'ils décrivent toujours à partir d'une source rapportée. Les deux approches peuvent se résumer par le constat qu'au niveau littéraire, le récit de guerre, ou plus généralement le roman historique, est un genre alors qu'au niveau historique le récit de guerre est une source à recouper parmi d'autres. La nature du même document change suivant le regard de celui qui le parcourt ou l'analyse.

La particularité des témoignages écrits de la Grande Guerre vient du fait qu'ils ont été rédigés par les acteurs eux-mêmes des événements. D'aucuns ont choisi la forme poétique, le journal, le témoignage direct, le roman pour s'exprimer, tous ces témoignages sont à relier avec la vieille tradition des récits des grands chefs de guerre du passé, tel Jules César racontant ses épopées

guerrières dans la *Guerre de Gaules*<sup>425</sup>. La mobilisation en masse de civils majoritairement alphabétisés explique la profusion de ces récits<sup>426</sup>. Historiques ou/et littéraires, tout comme l'œuvre d'art depuis Duchamp, c'est la nature du regard du spectateur, du lecteur qui détermine leur catégorie. Cependant, les critères de jugement d'une œuvre pouvant désormais être déterminés par le critique lui-même et non plus seulement selon un cadre longuement défini par un ensemble d'acteurs ayant légitimité pour ce faire, Norton-Cru base principalement son jugement littéraire à partir d'un critère d'ordinaire privilégié par les historiens, l'*authenticité* du témoignage. Ce qui pourrait constituer une impasse. Parce que cette exigence de l'authenticité est vaine. Elle correspond à ce que l'on nomme abusivement la recherche de *réalisme* dans les arts<sup>427</sup>. Cette dénomination est abusive puisqu'elle ne définit rien d'autre qu'un souci de vraisemblance ou encore une démarche s'inspirant de la réalité et visant à en donner une représentation prétendument fidèle à celle-ci. Or, seul l'objet dans lequel (le livre) ou bien sur lequel (un tableau) l'œuvre est présentée, est réel. Les signes alphabétiques à l'aide desquels la réalité est suggérée sont imprimés, réels, les images provoquées par la lecture ne le sont pas. Dans le cas du récit de guerre, les faits relatés ont été authentiques, vrais mais le témoignage en lui-même est toujours une réalité rapportée, transformée en un discours qui ne doit pas être confondue avec celle-ci. Norton-Cru évite cette impasse. Il écrit notamment au sujet de Maurice Genevoix :

“Son récit est l'image fidèle d'une vie qui fut vécue, comme un bon roman est l'image d'une vie fictive mais vraisemblable. Aucun récit de guerre ne ressemble plus à un roman, si bien que certains critiques se sont demandé dans quelle mesure l'imagination avait aidé à romancer la réalité. Il n'en est rien : si ces critiques avaient vécu la vie du front, ils l'auraient reconnue chez Genevoix, sans transposition ; s'ils avaient su appliquer au texte l'appareil critique de vérification dont je me sers et qui appliqué à d'autres œuvres n'en a laissé que des ruines, ils auraient vu que Genevoix sort de l'épreuve réhabilité de tout soupçon<sup>428</sup>.”

En revanche, l'impasse de la méthode de Norton-Cru est bel et bien sociale. En ne reconnaissant que la parole du témoin de la Grande Guerre comme légitime pour s'exprimer puis pour en juger, il interdit toute interprétation, fige le récit sur place, le confine à un échange entre initiés. À une époque où nous avons vu combien la valeur de la parole est dépréciée, cette approche faisant la part belle à un récit mené par des hommes considérés comme détenteurs d'un savoir, qui

425 CÉSAR, 1981.

426 Outre la Guerre des Gaules de Jules César, Norton-Cru les compare également avec les récits de troupiers et d'officiers subalternes depuis la Révolution. Voir notice de Norton-Cru à propos de Maurice Genevoix : GENEVOIX, 1998, p.1073.

427 Notons que l'obsession du réalisme en art accompagne assez logiquement le développement du rationalisme en philosophie. Descartes, qui vécut dans le nord l'Europe, est contemporain du peintre flamand Franz Hals.

428 GENEVOIX, 1998, p.1074.

n'admet aucune contradiction ou commentaire, si ce n'est seulement de la part d'autres hommes ayant eu la même expérience, est totalement à contre-courant d'une société des années de l'entre-deux guerres où toute parole est désormais mise en doute<sup>429</sup>, en particulier celle du père, dont le poilu acteur principal de ce premier tour de scène de la technique et du progrès mis au service de la guerre, est le représentant le plus emblématique. Le combattant de la Grande Guerre est celui qui a révélé la face monstrueuse du progrès. Suivant le principe de confondre le messenger et le message, l'ancien combattant est désigné comme coupable de ce drame dans une société moderne où il est devenu impossible de tout expliquer par la seule destinée décidée par un Dieu tout puissant<sup>430</sup>. Ces pères ont failli dans leur prétention à vouloir remplacer Dieu et le monde ancien, car la société moderne a fait la tragique erreur de tout renverser avant de constater la tragique issue où finit par la mener le progrès. Norton-Cru en consacrant *la parole authentique du témoin* comme une sorte de parole indépassable la fige et rend impossible son interprétation, puisque l'authentique clôt l'interprétation.

Pour autant, Norton-Cru en déclarant : “*Parmi tous les auteurs de la guerre, Genevoix occupe le premier rang, sans conteste*<sup>431</sup>”, montre que le critère d'authenticité qu'il propose avant tout pour juger de la qualité du récit, n'abandonne pas les anciens critères de jugement d'une œuvre littéraire et son auteur. Cet auteur, s'il est révélé par ses récits de guerre, rassemblés depuis 1949 sous le titre de “*Ceux de 14*<sup>432</sup>”, est normalien. Il est également un écrivain reconnu ayant produit d'autres œuvres en marge de ses récits de guerre. Norton-Cru, tout obsédé qu'il prétend être par sa recherche d'authenticité, en désignant Maurice Genevoix comme l'auteur phare du récit de guerre, reconnaît que la capacité de parvenir à cette authenticité du récit se trouve chez un auteur reconnu issu de l'école qui forme encore l'élite en France de cette époque<sup>433</sup>. Nous savons également que Norton-Cru se concentre sur les récits édités à Paris. Il exige de nouveaux critères de jugement et de lectures des œuvres mais finit par consacrer l'œuvre littéraire d'un auteur bourgeois normalien. Membre de l'élite littéraire parisienne, sous le prétexte que “*Nous autres combattants, nous avons une mémoire auditive qui ne nous permet pas de ressusciter les conversations comme Genevoix, mais qui nous rend capables de constater qu'elles sonnent vrai*<sup>434</sup>”. La montagne accouche d'une

429 Sans remettre en cause le travail de collectage de Norton-Cru, son attitude de maître d'école, distribuant des bons et des mauvais points d'authenticité aux uns et aux autres, apparaît comme une gesticulation sans objet dans ce contexte de remise en question de la parole.

430 Sans compter que le discours du soldat constitue déjà en lui-même un objet de suspicion, suscite un sentiment d'étrangeté, qui le met en dehors du discours “normal”, pour reprendre grossièrement la pensée de Michel Foucault. Voir FOUCAULT, 1989 & FOUCAULT, 1994.

431 GENEVOIX, 1998, p.1072.

432 *CEUX DE 14*, comprend les récits suivants, rassemblés une première fois en 1949 : *SOUS VERDUN* (1916), *NUITS DE GUERRE* (1916), *LA BOUE* (1921), *LES ÉPARGES* (1921), GENEVOIX, 1998. Voir références complètes dans la bibliographie.

433 Dans un passage du *Sagouin*, François Mauriac évoque l'importance de cette école dans la France de l'entre-deux guerres, dans un dialogue entre un instituteur et son épouse : “*L'École normale forme une élite de professeurs pour l'Université, observa-t-il un peu sèchement. C'est sa seule raison d'être. - Allons donc ! Mais regarde un peu tous les ministres, tous les chefs de parti qui en sont sortis. Et Jaurès, le premier, et Léon Blum !...*” MAURIAC, 1951, p.69.

434 GENEVOIX, 1998, p.1075. Précisons que notre démonstration a pour objet le travail critique de Norton-Cru et non pas l'œuvre de Maurice Genevoix.

souris ! Et l'entreprise de Norton-Cru se découvre comme étant surtout destinée à restreindre le travail de critique et d'analyse aux seuls hommes ayant comme lui, connu l'expérience combattante de la Grande Guerre<sup>435</sup>, sans remettre fondamentalement en cause les critères d'analyse des œuvres et de reconnaissance d'auteurs du même milieu social qui ont prévalu jusque-là.

Tout de même, reconnaissons à Norton-Cru qu'en faisant de la Grande Guerre une sorte de "chasse gardée historique" des anciens combattants<sup>436</sup>, il procède à une tentative de contrebalancer la dépossession tragique de leur destin dont les combattants ont été les victimes. Leur témoignage n'y changera pourtant rien. Et les années sur le front, la *parenthèse*, dans laquelle Loeiz Herrieu aurait aimé circonscrire sa guerre, est un choc civilisationnel sans précédent, qui enterre définitivement les certitudes de la société pré-moderne (en particulier au niveau religieux), les illusions de la société moderne (la foi dans un progrès technique favorisant à terme tous les membres de ces sociétés), et propulse la France et l'Europe dans un post-modernisme où les réflexes d'auto-défense de classe persistent à tous les niveaux, dans le domaine littéraire par exemple, où la nouvelle capacité d'expression artistique des masses réservée à des élites restreintes dans l'Ancien Régime, est accaparée par la nouvelle classe dominante bourgeoise, qui s'entend pour limiter la publicité, la diffusion et la promotion d'œuvres n'étant pas le fait d'artistes issus de ses rangs, comme l'illustre le choix de Maurice Genevoix par Jean Norton-Cru. Pourtant, un changement radical s'est opéré, parce que vouloir singer ainsi les pratiques en vigueur dans la société pré-moderne ignore ses aspects fondamentaux. Les artistes ne s'y trompent pas et les remises en cause qu'ils opèrent, accompagnent la remise en question permanente et globale d'une société moderne qui fait son moteur du mouvement physique, du doute intellectuel, de l'atomisation de l'individu, en opposition aux structures, institutions inamovibles anciennes dont la reconnaissance et l'importance étaient reconnues et bien que parfois critiquées, incontestées en tant que telles par tous. La Grande Guerre inaugure une société dans laquelle tout un chacun peut déterminer ce qui fait sens, ce qui est important ou ne l'est pas. L'individu n'y est plus un élément englobé dans une structure sociale, qui fonctionne selon des règles immuables, règles où les changements sont opérés et décidés par des groupes qui se transmettent le pouvoir par hérédité (nobles) ou bien parce qu'ils sont repérés comme des éléments exceptionnels pouvant être admis dans un groupe supérieur (clergé, armée), autre que celui d'origine. Tout cela étant considéré comme l'œuvre d'un être supérieur maître de tout. Tel est l'être (plutôt que l'individu), dans la société traditionnelle. L'individu de la société moderne, certes largement influencé et conditionné

435 Fils d'un pasteur français, Jean Pierre Louis Cru, et d'une mère britannique, Catherine Norton, Jean Norton-Cru (1879-1949), combattit entre 1914 et 1917, notamment à Verdun entre 1916 et 1917.

436 Dans ce champ critique déterminé et restreint par lui-même, Norton-Cru ne se priva pas d'être particulièrement sévère avec des auteurs comme Henri Barbusse (BARBUSSE, 1965) ou Roland Dorgelès (DORGELÈS, 1989).

par son environnement économique et social, est un être mis sans cesse face à la décision de ce qui fait sens ou pas pour lui. Même le Dieu tout puissant est au choix, à moins qu'on ne lui préfère l'athéisme, ou encore qu'on l'agrément d'une spiritualité exotique prétendument sortie du fond des âges, comme le renouveau du bardisme au dix-neuvième siècle chez les folkloristes bretons<sup>437</sup>. Quel que soit le choix, il n'a plus une signification commune, celle-ci est désormais toujours limitée aux individus ayant choisi de donner un ordre de grandeur à cette signification selon des critères qui leur sont propres.

Concernant notre méthodologie d'analyse, l'obsession d'authenticité dont fit preuve Norton-Cru, nous est totalement étrangère quant à l'analyse que nous avons livrée ou allons livrer des œuvres de Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu, puisque nous nous intéressons à la manière de présenter leur idée de la mort par des procédés littéraires dans le contexte historique de la Première Guerre mondiale. Loin des préoccupations d'y entendre un *son vrai*, cher à Norton-Cru, pouvant nous informer sur ce que fut la Grande Guerre pour tous les combattants, nous préférons nous intéresser au *son personnel*, que nous proposent le récit de Loeiz Herrieu et les poèmes Yann-Ber Kalloc'h. De même que malgré la relativisation de ce qui est désormais art ou œuvre d'art, nous reconnaissons le récit de Loeiz Herrieu comme étant une œuvre littéraire, celui-ci ayant retravaillé des carnets écrits au jour le jour pour écrire *Kammdro an Ankoù*, ce qui relève d'une démarche littéraire, tout comme les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h constituent sans conteste une œuvre poétique, c'est à ce titre et non pas à celui de témoignage à valeur historique que nous les analyserons.

Dans le contexte artistique et littéraire que nous venons de décrire, nous pouvons donc distinguer les récits de la Grande Guerre parmi lesquels des Bretons bretonnants ont apporté leur contribution.

### III.5.2. Récits de la grande guerre en breton

Outre *Ar en Deulin* et *Kammdro an Ankoù*, la Grande Guerre a inspiré trois autres œuvres littéraires en langue bretonne. Elles sont le fait d'Abeozen<sup>438</sup>, *Dremm an Ankou (Le visage de la mort)*, d'Aogust Bôcher<sup>439</sup>, *Notennoù Brezel (Notes de guerre)*, et de Jules Gros<sup>440</sup>, *Deg devez e Verdun, Kenavo d'an Argonne (Dix jours à Verdun, Adieu à l'Argonne)*.

Parmi ceux-là, Abeozen<sup>441</sup> est le seul à s'être inventé un double littéraire, un jeune

437 Ici au sens ancien, incluant Gallois, Écossais,...

438 ABEOZEN, 1942.

439 BÔCHER, 1989.

440 GROS, 1993.

441 Fañch Elies, nom de plume : Abeozen, Saint-Sauveur (Finistère), 1893 – 1963, La Baule.

soldat nommé Erwan, qui témoigne de la guerre en une suite de chapitres thématiques. Écrit à la troisième personne, Abeozen trouve, grâce à ce procédé, la distance nécessaire pour se concentrer sur le style littéraire, puisque son ouvrage est certainement le plus travaillé de tous sur ce plan. Il ne veut pas livrer un témoignage direct et de même que *Kammdro an Ankoù*, *Dremm an Ankou* (*Le visage de la mort*), sort longtemps après les événements, en 1942. Il relate par exemple la rencontre entre Erwan et un officier allemand en 1940. Ils ont eu un premier contact pendant la Première Guerre. Tout comme Abeozen, Erwan est catholique et proche des communistes<sup>442</sup> même s'il se montre sensible à la différence que font les Allemands entre les Bretons et les Français au début de la Deuxième Guerre mondiale<sup>443</sup>. Sur le plan littéraire, Abeozen est l'auteur d'une œuvre de qualité, il fait partie du mouvement *Gwalarn*, se préoccupe donc d'écrire dans une langue exigeante où la couleur dialectale, autre que léonarde qui sert de référence, est pratiquement absente et est destinée à un public lettré dans lequel nous l'incluons, puisqu'après avoir mené des études secondaires à Landivisiau, il devient professeur de lycée à Saint-Brieuc puis travaille à Radio Rennes Bretagne pendant l'Occupation, à l'époque où paraît le roman qui nous intéresse. De santé fragile après avoir été gazé pendant la guerre<sup>444</sup>, sa vocation littéraire s'affirme à partir de 1925, quand il commence à collaborer à la revue *Gwalarn*. Le roman *Dremm an Ankou*, est écrit dans une langue inaccessible à la plupart des bretonnants, tout comme *Kammdro an Ankoù*. Mais la démarche y est différente, puisque le récit d'Abeozen est une fiction et paraît sous forme de livre imprimé et non pas dans une revue. Abeozen veut être lu. Loeiz Herrieu fait imprimer son récit sans se faire d'illusion sur l'intérêt que peut avoir un énième témoignage sur la Grande Guerre. Il le dépose, le fixe pour les générations à venir, alors qu'Abeozen finit son récit sur une note d'espoir de société meilleure incarnée, pense-t-il, par le national-socialisme<sup>445</sup>, même s'il est pourtant fondamentalement pacifiste. Contrairement à Loeiz Herrieu qui est également pacifiste mais pas socialiste et préfère à l'espérance en une humanité meilleure, le témoignage d'harmonie que donne à voir la nature créée par Dieu avant d'avoir été souillée par les hommes.

442 Cet engagement est décrit dans le roman *Argantael*, dans lequel les protagonistes Lena et Alan, s'engagent dans les mouvements sociaux du Front Populaire. ABEOZEN, 1989.

443 ABEOZEN, 1942, p.146-151.

444 Voir chapitre : *Uperid*, In, ABEOZEN, 1942, p.101-112,

445 Cet espoir est à relier avec la fascination même ambiguë qu'exercèrent le fascisme et le nazisme, vus comme la promesse d'un monde meilleur chez certains auteurs de Bretagne ou d'ailleurs, y compris parmi ceux qui avaient connu la Première Guerre mondiale. C'est le cas par exemple de Pierre Drieu La Rochelle, qui concilia sa sensibilité socialiste avec le fascisme. Le sujet étant sensible, nous citons le passage de *Dremm an Ankou*, dans lequel Abeozen exprime cet espoir dans un dialogue en juin 1940 entre Yann Abiven, un ancien combattant breton de la Grande Guerre et un officier allemand, qui considère que Hitler représente un espoir pour tous les peuples et appelle son ami breton à la patience (ABEOZEN, 1942, p.150). Ils se sont connus pendant la Grande Guerre : "On entend, depuis un moment," dit Abiven que vous pensez séparer la Bretagne de la France." - "Nous savons que vous êtes différents. Vous avez votre propre langue. Cependant, on ne libère pas un peuple contre sa volonté et nous ne ferons pas cette faute-là. C'est à vous de voir si cela vous plaît plus d'oublier pour de bon le chemin de votre race plus que de mettre à votre profit les événements inattendus pour regagner votre liberté." - "Je ne crois pas que ceux qui comprendront les événements dans cette façon soient nombreux. Les gens sont écrasés pour un moment. Avant longtemps, cependant, ils se demanderont combien de temps vous avez l'idée de rester par ici. Et ils n'auront pour seul rêve que de vous voir partir. -"Vous devez avoir de la patience. Nous ne partirons que lorsque notre travail sera totalement terminé." ABEOZEN, 1942, p.151.

Pacifiste, le très va-t'en guerre Aogust Bôcher<sup>446</sup> ne l'est pas. Il a trente-sept ans quand il intègre l'Infanterie Coloniale. Malade pendant huit mois entre mai 1915 et janvier 1916, puis après Noël 1916, ces problèmes de santé, dont la nature reste inconnue lui valent sans doute de ne pas avoir été tué sur le front<sup>447</sup>. De même que Loeiz Herrieu, il fait partie du *Gorsedd de Bretagne* où il adopte le nom bardique de *Yeoded*, et est agriculteur. Lorsqu'il revient de la guerre, ses parents et son frère étant morts, il doit reprendre la ferme familiale qu'il exploite jusqu'en 1944 quand il est tué par des résistants sans raison apparente. Garde-chasse de la forêt de Port-Duault (propriété du comte de Kerouartz), dans lequel se réfugiaient les résistants, connu pour ses idées conservatrices, il n'en fallut peut-être pas plus pour qu'Aogust Bôcher fût exécuté. Conservateur et catholique, sous l'influence de son oncle, recteur, son père, "zouave du pape", Aogust Bôcher montre une foi fervente et il doit au comte de Kerouartz ainsi qu'à d'autres nobles ses idées conservatrices. Idées qu'il affiche clairement dans toutes les publications auxquelles il collabore, puisqu'il était avant tout journaliste de profession, malgré la contrainte d'exploiter la ferme familiale. *L'écho du Finistère*, *l'Indépendance Bretonne*, et surtout *Kroaz ar Vretoned (La Croix de Bretons)* accueillent ses articles. Il est directeur de *Kroaz ar Vretoned* de 1907 à 1920 où sont publiées pour la première fois ses *Notennoù Brezel (Notes de guerre)*, dans lesquelles il relate par des descriptions, réflexions ou poèmes sa vie sur le front jusqu'à Noël 1916.

Contrairement à Abeozen ou Loeiz Herrieu, ces notes de guerre n'affichent pas de volonté littéraire et tiennent plus de l'article, de l'éditorial. Quant aux poèmes, ils ne présentent pas d'intérêt littéraire non plus, n'explorant aucune expression formelle particulière et se contentant d'accumuler des images communes à toute la poésie de cette époque au milieu de déclarations ostentatoires de la foi catholique de leur auteur. Aogust Bôcher n'y prétend pas, considérant qu'un simple soldat ne peut, à sa petite échelle, qui plus est dans le feu de l'action, concevoir une histoire à partir de la guerre. Ses notes sont un témoignage et ne prétendent à rien de plus<sup>448</sup>. Pourtant, il ne manque pas d'intérêt en lui-même tant il nous présente un homme d'une obéissance et d'une confiance absolues envers ses maîtres qu'il se défend de critiquer, estimant qu'ils sont face à une complexité de choix telle qu'un simple troupière ne peut en juger. À défaut d'être une œuvre littéraire, les notes d'Aogust Bôcher sont en revanche une incontestable œuvre de propagande pour l'armée française et l'Église catholique. À la différence de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h, qui rêvent d'un retour à l'ordre ancien sans être totalement dupes, car plus lucides qu'ils ne voudraient

446 Aogust Bôcher, nom de plume : Ar Yeoded, Duault (Côtes-du-Nord) 1878-1944, Sant-Servais-Callac (Côtes-du-Nord).

447 Préface de Gwendal Denis, en particulier p.14-15, *In*, BÔCHER, 1989. Le présent paragraphe est écrit à partir d'informations tirés des ouvrages suivants : Préface de Gwendal Denis, *In*, BÔCHER, 1989, p. 7-44, et du chapitre consacré à Aogust Bôcher par Francis Faveveau, *In*, FAVEREAU, I, 2003, p.352-357.

448 BÔCHER, 1989, p.47.

l'admettre, en adoptant des attitudes et en affichant des propos spécifiquement modernes, Aogust Bôcher apparaît comme une véritable figure survivante d'un homme de l'Ancien Régime, qui ne montre, ni n'exprime aucun doute ni critique sur la légitimité des institutions et des hommes qui en ont la charge. Ainsi, Loeiz Herrieu s'il respecte l'armée ne manque pas de critiquer féroce les officiers. Yann-Ber Kalloç'h, tout catholique, on ne peut plus fervent, qu'il est, ne manque pas de dénoncer le manque de volonté à sauver le breton du clergé catholique. Aucune de ces "modernités" d'esprit ne se retrouve chez Aogust Bôcher, fascinant exemple d'un homme vivant au vingtième siècle, tout en ayant conservé les schémas de représentation et de compréhension de la société d'avant le dix-neuvième siècle.

Jules Gros<sup>449</sup>, n'est pas un homme de lettre, écrivain ou poète comme le sont Abeozen, Loeiz Herrieu ou Yann-Ber Kalloç'h. Son récit de guerre, *Deg devez e Verdun, Kenavo d'an Argonne (Dix jours à Verdun, Adieu à l'Argonne)*<sup>450</sup>, écrit sous la forme d'un journal est assez court et constitue l'unique production littéraire de Jules Gros, plus connu pour son travail de collectage des expressions du breton du Trégor réuni dans les trois tomes du *Trésor du breton parlé*<sup>451</sup>, publié une première fois en 1965. Né à Paris, il est confié enfant à sa grand-mère qui vit à Trédez-Locquémeau, commune du Trégor. Il n'y communique qu'en breton jusqu'à ses sept ans avant de rejoindre ses parents à Paris. Remarquant quelques années plus tard qu'il perd sa connaissance du breton, il s'abonne à *Kroaz ar Vretoned* afin de "réapprendre" sa langue. Il se sensibilise également au bardisme et au nationalisme breton. Après avoir enseigné le français en Allemagne, il revient peu de temps dans le Trégor puisqu'il doit partir au service militaire en 1911. Mobilisé en 1914, sa connaissance des langues le désigne naturellement comme interprète après avoir tout de même passé quelque temps sur le front. De son expérience guerrière, il livre le récit *Deg devez e Verdun, Kenavo d'an Argonne (Dix jours à Verdun, Adieu à l'Argonne)*, publié pour la première fois dans la revue *Buhez Breiz* en 1919. Écrit dès la fin de la guerre, le récit surprend par la fluidité de la langue qui se présente comme une sorte de conversation dans laquelle Jules Gros ferait office d'habile orateur, sans s'alourdir de tournures littéraires uniquement destinées à "faire" littéraire, comme c'est parfois le cas dans le récit de Loeiz Herrieu. De même que les notes d'Aogust Bôcher, la proximité entre l'expérience vécue et l'écriture du récit de Jules Gros permet d'approcher et de comprendre l'esprit de ces hommes pendant et au sortir de la guerre. Pas plus qu'Aogust Bôcher, Jules Gros n'est pas pacifiste et ne doute de la légitimité de cette guerre, prêt à faire le sacrifice pour Dieu, la Bretagne et la France. Catholique, il exprime malgré tout sa foi de manière plus

449 Jules Gros, Paris, 1890-1992, Trédez-Locquémeau (Côtes d'Armor)

450 GROS, 1993.

451 GROS, 2010.

discrète qu'Aogust Bôcher. Il s'attarde moins en réflexions personnelles et tient avant tout à décrire les événements et les sensations du combattant. Par ailleurs, son séjour de deux ans en Allemagne ne l'empêche pas d'exprimer une haine profonde des Boches tout au long de son récit, qu'Andreo ar Merser recontextualise utilement dans la préface d'une des rééditions du récit de Jules Gros :

“Beaucoup seront peut-être étonnés aussi par l'emploi -jusque trop- que fait Jules Gros du mot “Boch”. Il faut retourner à ce temps-là. Les Français nourrissaient une haine terrible depuis 1870 envers les Allemands, renforcée jusqu'au paroxysme après la guerre 14-18, quand la France avait été près d'être vaincue. Elle n'a dû sa victoire qu'au sacrifice, immense -lisez les noms des Morts pour le Pays sur les monuments – et au soutien de tous les peuples l'ayant rejointe, les Anglais, et les Américains qui ont fait, à partir de 1917, changer de direction la guerre, après qu'avait été abattue la Russie du Tsar. Les Français avaient une peur bleue des Allemands, les autres aussi, de là les erreurs navrantes qui ont généré la deuxième guerre mondiale<sup>452</sup>.”

Avec le temps, l'anti-germanisme de Jules Gros s'atténuera, voire disparaîtra. Il vivra assez longtemps pour voir tous les traumatismes de son siècle, puisqu'il est mort en 1992 à l'âge de cent trois ans.

Le profil des cinq soldats de la Grande Guerre ayant produit un récit en breton à partir de leur expérience combattante comporte donc quelques similitudes.

Le choix du récit dans cette langue provient de leur aisance dans cette langue, au moins à l'oral, étant donné que c'est leur langue maternelle. Ce choix provient aussi de la conscience qu'ils ont de devoir défendre leur culture, leur langue et leur religion, puisqu'ils associent tous l'idée de la défense de la Bretagne et du breton au catholicisme, y compris Abeozen, pourtant le plus proche d'idéologies prônant une transformation sociale remettant en cause l'idée d'une destinée commune et individuelle décidée par Dieu. L'usage du breton, inscrit dans une démarche militante associative et politique plus large, les place en dehors des courants artistiques qui veulent remettre en cause le rôle social de l'artiste, de même qu'aucun d'entre eux ne montre pas de volonté de révolutionner les formes poétiques ou littéraires. Nous ne parlerons pas de volonté délibérée, parce qu'ils sont sans doute tout simplement indifférents à ces courants et tant la forme que le fond de leur expression montrent qu'ils se situent dans la définition classique du poète et de l'auteur. Si Jules Gros n'écrit aucun récit littéraire à part *Deg devez e Verdun - Dix jours à Verdun*, il produit tout de même une suite d'articles pour la revue *Mouez ar Vretoned* de son ami Gourvil. Abeozen, Loeiz Herrieu, Aogust Bôcher, Yann-Ber Kalloç'h, collaborent aussi à des revues quand ils ne les

452 Préface de Andreo ar Merser, GROS, 1993, p.4-5.

dirigent pas également. Cette définition classique de l'auteur et du poète, qui accompagne le travail littéraire par la rédaction d'articles de presse d'une couleur plus ou moins littéraire, polémiste, politique, se situe donc la lignée de ce que l'on appelle les *intellectuels*, depuis l'Affaire Dreyfus et qui trouve son origine avec la défense du Chevalier de la Barre par Voltaire au dix-huitième siècle. Considérés de façon plus générale, ces intellectuels illustrent le développement de la publicité faite autour de la production des idées ou des œuvres littéraires<sup>453</sup> dans des sociétés où la démographie galopante, jointe à la multiplication des individus capables de développer une pensée ou une œuvre, s'accompagne de la relativisation du jugement uniquement porté par ceux qui y étaient autorisés pendant l'Ancien Régime, en cédant la place à un élargissement de ce jugement à tout un chacun. Même August Bôcher, pourtant fort d'une pensée refusant toute concession à la modernité, n'y échappe pas par sa formation et ses activités de journalisme.

De fait, même si Abeozen, Loeiz Herrieu, August Bôcher, Yann-Ber Kalloc'h et August Bôcher sont certainement persuadés de collaborer à toutes ces revues afin d'y propager leurs idées, la nature souvent répétitive, dénuée d'originalité de leurs articles ou chroniques finissent surtout par démontrer que cette multiplication de publications de presse en tout genre est avant tout là pour assurer la permanence de leur signature, c'est-à-dire de leur nom ou pseudonymes divers. Nostalgiques de la société traditionnelle, ils sont pourtant avant tout des individualistes en mal de reconnaissance. La conséquence ultime de cette singularisation, cette quête de reconnaissance qui a commencé avec l'abandon de l'œuvre anonyme au Moyen-Âge<sup>454</sup>, va amener au fil du temps à considérer l'auteur avant l'œuvre, au point où tel ou tel nom est connu par tous sans que plus personne ne prenne la peine de le lire<sup>455</sup>.

Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, en tant qu'hommes, ne déparent pas du profil commun des auteurs de langue bretonne ayant témoigné de leur expérience de la Grande Guerre. Néanmoins, le témoignage de chacun est évidemment et heureusement singulier.

453 Au niveau littéraire, le premier exemple d'une véritable campagne de publicité orchestrée afin de distinguer un ouvrage au milieu des autres publications apparaît en 1923, avec le *Diable au corps* de Raymond Radiguet, que l'éditeur Bernard Grasset a mis en valeur en inondant les journaux de communiqués, en couvrant Paris d'affiches vantant le livre et enfin en invitant les librairies à le mettre en vitrine, tout en criant évidemment au génie de l'œuvre et de l'auteur. Duchamp avait proposé de faire d'objets manufacturés des œuvres d'art. En 1923, Bernard Grasset transforme le livre objet manufacturé en un produit de consommation courante. RADIGUET, 1928.

454 Cet abandon correspond au début de la phase d'individualisation de la mort. Concernant l'œuvre d'art, Picasso et Braque voulurent expérimenter l'anonymat mais ne se résolurent jamais à se passer au moins d'une signature au dos de l'œuvre.

455 Le nom de Yann-Ber Kalloc'h est ainsi connu de tous sur l'Île de Groix mais peu lu.

### III.5.3. *Kammdro an Ankoù*

*Une parenthèse.* Le chercheur Daniel Carré insiste sur le fait que Loeiz Herrieu voulait considérer la guerre comme une *parenthèse*<sup>456</sup>. Son récit *Kammdro an Ankoù* constitue également une parenthèse dans son œuvre littéraire. Il est considéré comme étant son chef-d'œuvre. Le reste de sa production littéraire ne se distingue en effet pas du tout-venant en langue bretonne de son époque et la liberté de ton de *Kammdro an Ankoù* contraste avec le ton convenu, les clichés étalés que les Bretons nourrissaient sur eux-mêmes, la description d'une vie réglée par un ensemble de codes, de convenances, d'habitude que le caractère rigide de Loeiz Herrieu interdisait de dépasser. Les poèmes recueillis sous le titre *Dasson ur Galon*, que nous avons déjà présenté<sup>457</sup>, sont par exemple un alignement de ces images qui trahissent une existence totalement corsetée par le souci des convenances. Seuls l'expérience et le récit de la guerre posent Loeiz Herrieu en grand écrivain, auteur d'une seule œuvre marquante<sup>458</sup>. De ce fait, bien que Loeiz Herrieu n'abandonne pas sa prédilection pour les descriptions naïves de la nature dans *Kammdro an Ankoù*, à la manière du Douanier Rousseau en peinture, étant donné que c'est le même homme qui traverse la *parenthèse, en-dehors*, ces descriptions naïves et convenues lorsqu'elles sont prises comme telles dans le recueil *Dasson ur galon*, soulignent en revanche un contraste entre leur caractère inamovible et le perpétuel mouvement dans lequel s'inscrit l'horreur de la guerre, quand elles sont abordées au milieu de cette dernière. C'est paradoxalement à partir de cette horreur et sa privation de liberté d'homme que Loeiz Herrieu trouve son espace de liberté littéraire. Dans des carnets tout d'abord où il note chaque jour scrupuleusement ce qu'il lui arrive. Ils vont être la source de *Kammdro an Ankoù*, résultat du travail d'écriture effectué à partir de ce journal. Nous montrerons ultérieurement au travers d'un exemple, la nature de ce travail. *Kammdro an Ankoù* correspond donc à une démarche littéraire, parce que Loeiz Herrieu transforme un matériau brut dans une langue commune, son journal, pour le transformer en une œuvre reflétant une esthétique et le style<sup>459</sup> de son auteur<sup>460</sup>. Cette parenthèse est longue et continue puisque Loeiz Herrieu n'accepte aucune

456 CARRÉ, 1999.

457 Dans notre partie consacrée à *la Mort*. HERRIEU, 1957.

458 Caractéristique qu'il partage avec un autre auteur pacifiste, Erich-Maria Remarque qui ne produira aucune autre œuvre majeure après son célèbre *À l'ouest rien de nouveau*. REMARQUE, 2008 & 2009.

459 À ce sujet, nous retenons la définition suivante du style : "Le style n'est (donc) ni le particulier pur, ni l'universel, mais un particulier en instance d'universalisation, et un universel qui se dérobe pour renvoyer à une liberté singulière (C'est la thèse que soutient Goethe dans l'admirable essai *Einfache Nachahmung, Manier, Stil*). Telle est du moins l'acceptation équilibrée que Spitzer confère à la notion de style. Elle implique la révolte de l'individu, et sa réconciliation par l'intermédiaire de l'œuvre. Reconnaître un écrivain à travers son style, c'est reconnaître à la fois une conscience qui s'affirme dans son irréductible recul, et l'énergie d'une parole qui traverse l'intervalle. L'écart stylistique, s'il est l'œuvre de la singularité, désigne tout ensemble une "ineffable" liberté qui veut l'écart, et une activité qui comble l'écart en le manifestant. Par le détour provisoire de la non-communication, l'on en arrive à une expression et à une communication plus intenses, à une activation des pouvoirs du langage. La parole littéraire est le mouvement par lequel l'écart pathologique se commue en pouvoir inventif. Le refus révolté n'aura été que le refus provisoire de communiquer dans le système anonyme d'une langue et d'une rhétorique stabilisées. Ainsi, quand bien même la réussite du style accentuerait et rafraîchirait le rapport du langage au monde, un noli me tangere (ne me touchez pas) accompagne la communion." STAROBINSKI, In, SPITZER, 1970, p.22.23.

460 Un des exemples les plus intéressants de la démarche consistant à utiliser le matériau brut du journal de guerre pour en faire une œuvre littéraire est celui de l'Allemand Ernst Jünger. JÜNGER, 2010 & 2013.

permission entre août 1914 et février 1919<sup>461</sup>. Daniel Carré note que Loeiz Herrieu n'a jamais expliqué ce refus de permission, laissant le champ libre aux interprétations. Daniel Carré en propose quelques-unes. La peur du déchirement au moment de repartir de permission chez un homme plus émotif qu'il ne le laisse paraître. Le chercheur souligne également que le thème de ce refus des permissions traverse tout le courrier échangé entre Loeiz Herrieu et son épouse, donnant lieu à chantages, manœuvres de la part de sa famille auxquels il ne cédera jamais. Cette décision vient peut-être également de l'espoir d'une guerre rapide puis du refus de ne pas remettre en question sa décision par entêtement. Enfin, Dieu ayant selon lui permis cette guerre, il se doit d'accomplir son devoir totalement et jusqu'au bout. Loeiz Herrieu met également en garde sa femme en lui indiquant que son retour en permission pourrait ébranler la "*forteresse intérieure*", selon l'expression de Daniel Carré, qu'il a patiemment construite au fil du temps<sup>462</sup>. Cette interprétation est également corroborée par la quasi absence de réflexions ayant trait à la vie familiale dans *Kammdro an Ankoù*. Sans nous opposer aux propositions de Daniel Carré, nous ajoutons que ce refus est peut-être aussi un moyen pour Loeiz Herrieu d'affirmer sa liberté. Car en refusant de rejoindre les siens, Loeiz Herrieu affirme une des rares libertés qui lui reste : *le refus*. Il est comme ces prisonniers, qui s'imposent des règles plus dures encore que celles de l'administration pénitentiaire pour continuer à avoir l'impression, cultiver l'illusion de leur libre arbitre. Loeiz Herrieu est un homme à principes. À l'instar de Blaise Pascal, il choisit une voie consciemment, en toute connaissance de cause, après une profonde réflexion et n'y déroge plus. Ce type d'expression de la liberté se confond fréquemment avec un certain égoïsme. Malgré ses principes, la guerre constitue un environnement trop déstabilisateur pour que Loeiz Herrieu puisse l'expliquer et le décrire uniquement avec les images, les idées pré-conçues que nous observons dans tout le reste de ses écrits littéraires. Tout simplement parce que son expérience guerrière est trop singulière. Les descriptions d'une vie rurale bercée par le rythme d'une nature aussi sage que lumineuse, accompagnée par celles de traditions, coutumes et habitudes communes à tous ses lecteurs habituels n'ont plus cours ici. L'expérience de la guerre n'oblige certes pas Loeiz Herrieu à inventer. Il s'en tient à une observation stricte et sans fantaisie de sa vie sur le front. Néanmoins, elle l'oblige à témoigner de son rapport personnel au monde dans son récit. Et une telle attitude, alliée à un travail d'esthétisation de la langue brut, fait la différence entre la littérature (*lennegezh* en breton) et ce que les Brittophones lettrés nomment péjorativement *lizheradur*<sup>463</sup>, c'est-à-dire cette étrange littérature

461 "Le récit porte toujours sur l'ensemble du conflit (août 1914 - février 1919), soient 1655 journées. Un véritable record qui ferait de Kamdro, sous réserve qu'aucun autre journal plus complet que celui de Henry Morel-Journal n'ait été trouvé depuis l'étude menée par Jean Norton-Cru, le journal de guerre relatant la plus longue période." CARRÉ, 1999.

462 Ce paragraphe résume les chapitres consacrés par Daniel Carré au thème des permissions refusées par Loeiz Herrieu. CARRÉ, 2010, p.218-223.

463 Nous ne connaissons pas l'origine de ce mot. C'est Yann-Ber Piriou, professeur de l'Université de Rennes II, qui l'utilisa et le définissa pour la première fois devant nous, pendant un de ses cours en 1992.

(contes, récits, cantiques et un nombre surtout impressionnant de poèmes) en langue bretonne qui vit le jour au dix-neuvième siècle et connut son essor au vingtième siècle dans des revues comme *Dihunamb* justement, toujours inspirée par Dieu, qui se préoccupe de transmettre le récit d'un mode de vie rurale idéalisé des Bretons d'autrefois, une Bretagne magnifiée, sans que son auteur ne fasse preuve d'une volonté d'exprimer une vision individuelle du monde. La *lizheradur* n'est pas toujours dénuée d'habileté au niveau linguistique, mais elle n'est parfois précisément, au mieux, rien d'autre qu'un exercice de style<sup>464</sup>. Fût-ce l'impossibilité de dépasser ce répertoire d'images et d'idées, qui amena le très officiel barde Taldir Jaffrennou, poète, reconnaissons-le en haut du panier des producteurs de *lizheradur*, à se contenter de chansons dans cette veine, en compagnie de Théodore Botrel<sup>465</sup> pendant ses années de mobilisation, sans se risquer à écrire à partir de son expérience guerrière ? Pour besoin qu'elle aurait d'être étayée par une étude approfondie de ses écrits, l'hypothèse est à retenir. Toujours est-il que cette profusion d'écrits mettant en scène des mœurs et coutumes que l'on voudrait inamovibles, trahit un peuple proprement tétanisé par les bouleversements de tout type introduit par le progrès technique et les nouveaux schémas politiques de leur époque<sup>466</sup>.

Loeiz Herrieu n'a pas ces réserves et bien lui en prend, car sans *Kammdro an Ankoù*, il aurait sans doute droit à la reconnaissance polie dont jouit encore son exact contemporain, ils naquirent en effet la même année<sup>467</sup>, uniquement au titre de son engagement pour la Bretagne. Loeiz Herrieu préfère composer une œuvre totalement personnelle. La rédaction de *Kammdro an Ankoù* commence vraisemblablement en 1933, lorsque paraissent les premiers chapitres dans *Dihunamb*. Loeiz Herrieu aurait pu tout à fait retravailler ses notes pour en faire une *lizheradur* dévote et cocardière, à l'instar des *Notes de guerre* d'Aogust Bôcher. Non. Il reprend scrupuleusement ses cahiers, ôte certains passages, en rajoute d'autres sans jamais dépersonnaliser son regard ou en se souciant avant tout des convenances à respecter envers son lecteur. Daniel Carré ne manque pas de souligner la différence du niveau de langue de *Kammdro an Ankoù* et des autres écrits de Loeiz Herrieu. Bien que le lectorat-type de *Dihunamb* soit avant tout composé d'ecclesiastiques, Loeiz Herrieu cherche habituellement à toucher en priorité le public populaire. Il n'en est rien avec

464 Il y a même quelque chose de tragique à constater que l'aisance dans l'usage d'une langue bretonne maternelle et quotidienne chez ces auteurs ne trouve pas de traduction littéraire au-delà de cette *lizheradur*, en ne parvenant jamais au niveau de la *lennegezh*.

465 FAVEREAU, I, 2003, p.68.

466 Cette explication rejoint celle de Per Denez qui voyait dans la pauvreté de la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle, l'expression de la peur de la vie des Bretons de cette époque. *BARZH HA MARZH*, 2012, p.12. Cependant, nous nuancions, en rappelant le contraste entre la pauvreté de cette *lizheradur* et la richesse d'une littérature orale, théâtre, chants et contes, encore bien vivante au dix-neuvième siècle. Les collectages effectués à partir de cette époque par les folkloristes, n'ont vraisemblablement retranscrit qu'une infime partie de cette littérature. Ces œuvres témoignent en général non pas des permanences figées par les auteurs de *lizheradur* mais explorent au contraire des thèmes universels par le biais des traits et des caractères propres aux Bretons, expressions d'une réalité partagée mais dépassée par l'expression littéraire. La réalité partagée du progrès mécanique a eu raison de la littérature orale et Per-Jakez Helias date assez exactement cette disparition pendant la dizaine d'années qui a vu l'installation de l'éclairage électrique dans les bourgs détruisant l'imaginaire qui naissait des marches nocturnes. HELIAS, 2010, p.84-85.

467 Taldir Jaffrennou. Carnoët, 1879-1956, Bergerac.

*Kammdro an Ankoù*, écrit dans une langue trop travaillée pour être accessible à ce public<sup>468</sup>.

Pourquoi ? Daniel Carré nous donne les réponses, tout en nous éclairant sur la genèse du récit :

“Au début des années 1930, alors que sa situation matérielle s’améliore, paraissent de nombreux ouvrages sur la guerre (en particulier les travaux de Jean Norton-Cru, les souvenirs d’Alain, de Charles Delvert...) qui génèrent souvent des polémiques virulentes. La situation internationale, les menées des ligues et des mouvements nationalistes ultra, le culte même du sang versé avec les outrances que l’on connaît dans le discours officiel conduit bien des soldats de 1914 – dont Loeiz Herrieu comme en témoigne son courrier – à penser qu’une autre guerre est proche. Que pourrait-il faire de mieux pour lutter contre elle, lui, l’homme de plume, que de publier maintenant son journal ?

Pourquoi avoir choisi de le livrer par tranches mensuelles, un peu à la manière d’un feuilleton, plutôt qu’en le publiant en son entier ? La raison en est très simple : *Dihunamb* connaît une situation très difficile, tant du point de vue du nombre de lecteurs (donc des finances) que des rédacteurs, et réserver deux à trois pages à *Kamdro* réduit la ... pression sur le directeur. Par ailleurs, l’édition de l’ouvrage nécessiterait un investissement financier bien trop lourd ; d’autant plus qu’on ne peut pas compter sur la vente pour combler un éventuel déficit : le marché est trop restreint. Cependant, l’édition sous forme de livre est envisagée dès le début : on fait une centaine de tirés-à-part des pages publiées dans *Dihunamb*, on lance une souscription dès 1933, un artiste (Raoul Perrin) est chargé des illustrations. En 1937, sur les 100 exemplaires que l’on avait pensé pouvoir vendre – ce qui est très peu en vérité, seuls 50 ont été retenus par les intellectuels de l’Emsav et quelques amis ; aucun ancien du 88°RIT ! Publicité restreinte à *Dihunamb*, une vision de la guerre très éloignée des clichés, un niveau de langue de nature à dérouter bien des lecteurs populaires vannetisants, sans même parler des autres... La guerre vient ruiner les espoirs d’aboutir ; en janvier 1943, avec l’incendie de l’imprimerie à Lorient, *Dihunamb* qui se voit contrainte de déménager suspend la publication de *Kamdro*. La première édition complète, réalisée par Meriadeg Herrieu, verra le jour en 1974 seulement, 55 ans après la fin de la Grande Guerre, 20 ans après la mort de Loeiz. On doit une seconde édition, sous la direction de François Louis, à Al Liamm en 1994<sup>469</sup>.”

Daniel Carré résume parfaitement la genèse et la diffusion de cette œuvre qui, hors du cercle des lecteurs bretonnants pouvant prétendre au niveau de la langue nécessaire pour la lire, est passée inaperçue. Il évoque la première diffusion en feuilleton de *Kammdro an Ankoù*, du moins partiellement, et les contraintes liées à ce format de diffusion éclaire sur certaines maladresses de l’œuvre. La nécessité de remplir *deux ou trois pages*, explique certainement des phrases parfois étirées de manière un peu exagérée, des réflexions rajoutées<sup>470</sup>, de nombreuses répétitions, même si celles-ci sont aussi le reflet de la sordide monotonie de la vie du soldat. *Kammdro an Ankoù* n’est

468 Ce paragraphe résume une partie du chapitre consacré à *Kammdro an Ankoù* dans sa thèse par Daniel Carré, CARRÉ, 1999.

469 Chapitre *Histoire de la publication*, CARRÉ, 1999.

470 Tous les feuilletonistes ont cédé à la tentation du remplissage, un des grands classiques du “remplissage”, étant la recette de cuisine, entre autres Alexandre Dumas, Honoré de Balzac et Gaston Leroux.

pas sans défauts. Ce qui est regrettable, c'est qu'ils sont principalement la simple conséquence d'une absence de relecture par l'éditeur, étant donné que Loeiz Herrieu était le directeur de la revue où le récit fut publié. Ces défauts restent tout de même négligeables en considérant la force et la cohérence littéraires de l'ensemble du récit. Écrit dans une langue retravaillée sérieusement par un bretonnant de naissance où la couleur du français ne transparaît pas<sup>471</sup>, *Kammdro an Ankoù* est un donc récit de guerre présenté sous la forme d'un journal non romancé dans lequel l'auteur s'attache à livrer une description "authentique" de son expérience combattante sur le front de la Grande Guerre entre 1914 et 1919. L'influence du français est d'un autre ordre que linguistique. Elle transparaît dans le style de Loeiz Herrieu.

Dans son anthologie de la littérature bretonne, Francis Favereau résume les différentes analyses à ce sujet :

“Selon Fanch Morvannou (1987 - *brezhoneg ganeomp amañ*), l'”esthétique recherchée par L-Herrieu provenait de l'influence des mouvements littéraires de son temps, ceux en français et autres.” Et de citer, en plus de Joakim Gwilhom, les noms de Maeterlinck, Musset, Hugo et autres. Car toujours selon Morvannou, “on voit bien que L. Herrieu reste redevable des romantiques : rien qui ne soit violent ni le moindre naturalisme dans ses vers.” Selon D. Carré, par ailleurs, n'était-ce pas son rêve de jeunesse de devenir un deuxième Chateaubriand<sup>472?</sup>”

À part la filiation claire entre les poèmes de Loeiz Herrieu et ceux de Joakim Gwilhom<sup>473</sup>, nous sommes plus réservés en ce qui concerne Maeterlinck, “*la poésie suprême (...) n'a d'autre but que de tenir ouvertes les grandes routes de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas*”<sup>474</sup>, scande entre autres ce dernier pour définir sa poésie, et à part la nature luxuriante présente dans une grande partie de la poésie de Maurice Maeterlinck, à laquelle ferait vaguement penser les descriptions sages de la nature de Loeiz Herrieu, le souci chez ce dernier de s'en tenir au réel et à un imaginaire catholique on ne peut plus convenu dans sa poésie, nous fait considérer comme trop audacieux le rapprochement opéré par Fanch Morvannou. Nous faisons la même remarque concernant Alfred de Musset, René de Chateaubriand et que dire de Victor Hugo ! Le romantisme influence Loeiz Herrieu, mais l'écriture romantique demandait des abandons lyriques, une

471 Cette observation de notre part est neutre. Il est en effet commun de lire dans les critiques concernant des ouvrages rédigés en breton, le reproche d'avoir *liv ar galleg, la couleur du français*. Donner à une telle observation la couleur d'un reproche n'est pas loin du recours par les poètes du XIXe, aux images d'une vie rurale sous la bienveillance du Christ, de plus en plus idéalisée au fur et à mesure que les techniques et nouvelles mœurs de la société moderne les balayaient définitivement de la réalité quotidienne des Bretons, puisqu'elle revient à vouloir nier la réalité linguistique d'une Bretagne, déjà en passe d'être totalement francisée à l'époque de Loeiz Herrieu et totalement francisée et francophone aujourd'hui, avec toutes les influences et conséquences socio-linguistiques que cela implique.

472 FAVEREAU, II, 2003, p.203.

473 Joakim Gwilhom. Malguénac (aujourd'hui dans le Morbihan) 1797-1857. Prêtre et auteur de *Livr el labourer (Le livre d'un paysan)*, GWILHOM, 1849.

474 MAETERLINCK, 1983, p.13.

exaltation, des épanchements qui lui étaient étrangers. L'attirance pour le romantisme chez Loeiz Herrieu, ressemble plutôt à celle d'un enfant trop bien élevé qui regarde avec envie l'aptitude à la décontraction, à l'oubli de soi, même un instant, d'un groupe d'autres enfants plus dégourdis. Il les regarde mais le poids de son éducation l'empêche de prétendre jamais à un tel laisser-aller. Fanch Morvannou précise bien que ce sont les vers de Loeiz Herrieu qui ne contiennent pas de traces du naturalisme. Il a raison, puisque *Kammdro an Ankoù* se situe bel et bien en marge des autres écrits de Loeiz Herrieu dans le domaine de ses influences aussi. En dehors même d'une influence romantique. La froideur et le recul de l'homme dont Loeiz Herrieu fait preuve dans *Kammdro an Ankoù*, ainsi que sa préoccupation presque maniaque à décrire la guerre de la façon la plus précise, presque chirurgicale, en font un écrivain naturaliste, voire expressionniste. Cette volonté de précision chirurgicale rappelle plus celle des poèmes de Gottfried Benn que les exaltations de Lamartine. Ce naturalisme est également à prendre au sens propre, c'est-à-dire considérant la tentative de décrire au plus près la nature comme source du réalisme en littérature. C'est peut-être l'idée d'une prose plus naturelle que le vers, qui explique que Loeiz Herrieu ait choisi cette forme plutôt que la poésie pour raconter sa guerre. Et si la guerre est toujours un tableau expressionniste<sup>475</sup>, Loeiz Herrieu n'est pas expressionniste, au sens où il ne cherche pas à déformer le rapport qu'il fait de la réalité dans son récit pour susciter une émotion. Ce refus de l'émotion, du *pathos*, est aussi une distance incontestable avec le romantisme. Il préfère livrer une scène à la lecture, puis orienter le lecteur vers une piste de réflexion à partir de cette scène. Cette volonté de faire réfléchir le lecteur s'oppose à une interpellation de celui-ci en provoquant son émotivité. Ainsi, au milieu de nombreux récits de guerre, qui font la part belle aux dialogues, qui s'attardent sur les relations entre les soldats, *Kammdro an Ankoù* en contient très peu et c'est un euphémisme de dire combien Loeiz Herrieu se tient distant vis-à-vis de toute forme de camaraderie. Les hommes qu'il fréquente sont des amis qu'il connaissait généralement avant la guerre. De même qu, comme nous l'avons déjà indiqué, les allusions à sa vie sentimentale sont quasiment absentes. Alors que la thèse de Daniel Carré a mis en lumière la permanence des relations épistolaires avec son épouse pendant tout le conflit. Nous allons revenir en détails sur ces différents aspects dans la partie consacrée à la mort dans *Kammdro an Ankoù*.

Récit de la *parenthèse*, que voulut voir Loeiz Herrieu dans son expérience guerrière, nous constatons que *Kammdro an Ankoù* est dans tous les cas son œuvre la plus singulière, parce que la précipitation de l'homme dans un environnement qui lui était inhabituel, lui a

475 À ce sujet, une des représentations picturales les plus saisissantes de la Grande Guerre est l'œuvre du peintre allemand, d'abord expressionniste puis représentant du courant de la *Nouvelle Objectivité*, Otto Dix (1891-1969), qui produisit une série d'eaux-fortes à partir de son expérience combattante et surtout son triptyque intitulé *La Guerre* (peint entre 1928 et 1931), exposé au musée *Albertinum* de Dresde.

paradoxalement permis de se délivrer de tout un ensemble de contraintes morales et littéraires, qui l'ont empêché par ailleurs de produire quoi que ce soit de remarquable à partir de sa vie en Bretagne. Au niveau littéraire, *Kammdro an Ankoù* s'inscrit dans la tradition d'une écriture naturaliste, parce que Loeiz Herrieu veut être au plus proche de la nature de l'événement et de l'environnement qu'il décrit. En Bretagne, la démarche de retravailler ses carnets de guerre pour faire de *Kammdro an Ankoù* une œuvre littéraire à part entière sans se soucier du lectorat, rapproche Loeiz Herrieu des ambitions du mouvement *Gwalarn*, dialectophobie en moins<sup>476</sup>. Cette œuvre littéraire est publiée à partir de 1933 dans un contexte politique européen qui fait redouter une nouvelle guerre. En 1943, lorsque s'achève la publication incomplète de *Kammdro an Ankoù* dans *Dihunamb*, à cause des bombardements qui vont totalement détruire Lorient. Le sacrifice de toute une génération n'a servi à rien d'autre qu'à attiser la violence génératrice d'un nouveau conflit, qui n'est plus cette fois circonscrit sur le front de l'Est ou dans des régions lointaines de la Bretagne. Nous laissons à Loeiz Herrieu le soin de conclure à ce sujet :

“La Guerre, qui devait être celle du Droit et de la Civilisation, ne fut que celle d'un capitalisme et d'un matérialisme éhontés, qui ne tinrent aucun compte des droits des minorités nationales, ni de leurs cultures respectives. Tout fut subordonné aux intérêts de certains pays, de certains impérialismes linguistiques et de certains trusts.

Les Bretons, comme beaucoup d'autres peuples, avaient cru à la libération des nationalités opprimées ; ils se retrouvèrent sous le joug d'une administration plus centralisée et plus despotique que jamais.

Notre langue était toujours pourchassée de partout et il ne nous restait comme consolation, après la guerre, que la liberté d'élever des monuments commémoratifs aux 240.000 Bretons morts pour la France, et de les pleurer...

L'attitude déloyale et injuste du Gouvernement français, qui ne tenait aucun compte des sacrifices disproportionnés faits par la Bretagne et de ses droits séculaires, devait inévitablement pousser la jeunesse vers une mystique nationale de plus en plus intransigeante<sup>477</sup>.”

476 “Pour la première fois, une revue bretonnante fournira des travaux d'une irréprochable tenue littéraire, et, fermant la porte aux patois (même décorés du nom de dialecte), adoptera une langue de forme classique et une orthographe rigoureusement unique suivant l'exemple des *Sketta Segobrani*.” Extrait du Manifeste de *Gwalarn*, signé par Roparz Hemon et Olivier Mordrel (FAVEREAU, II, 2003, p.239). Loeiz Herrieu, malgré son souhait affiché de voir la Bretagne produire une littérature de qualité, conserva toujours une distance avec les membres de *Gwalarn*, trop intransigeants. “On peut se demander, maintenant, qui l'emportera : de l'équipe du breton artificiel(1), dont on ne peut nier le dynamisme ni l'activité ; mais qui a rompu, pour ainsi dire, avec la tradition et n'est plus en communion intime avec le peuple ; ou de l'équipe du breton vivant, qui tient à ne pas creuser de fossé entre elle et le peuple breton, tout en évoluant vers une littérature plus sélectionnée ? Dans l'intérêt de la littérature bretonne, souhaitons tout simplement que la première abandonne une partie de son intransigeance, pour rétablir le contact avec notre peuple, par des œuvres plus à sa portée, écrites dans une langue châtiée, mais correcte aussi et accessible à un plus grand nombre de lecteurs. Et que la seconde, tout en continuant à faire de la langue vivante, l'outil de sa pensée, abandonne cette fade littérature sans relief, sans sincérité, qui, trop longtemps, fut à la mode parmi les auteurs contemporains, les écrivains des deux équipes y gagneront une saine renommée et la reconnaissance des générations à venir. Notre littérature nationale y trouvera l'unité qui lui manquera et une force de rayonnement dont on ne peut supputer les heureuses conséquences. (1) : *Gwalarn*.” HERRIEU, 1943, p.110-111.

477 HERRIEU, 1943, p.106.

### III.5.4. Des carnets de guerre à *Kammdro an Ankoù*<sup>478</sup>

L'analyse détaillée du processus de transformation des *carnets de guerre* de Loeiz Herrieu en œuvre littéraire et leur relation avec sa correspondance mériterait une étude d'envergure sur le modèle du travail mené par toute une équipe de recherche sous la direction du professeur Helmut Kiesel<sup>479</sup>, à partir du journal de guerre d'Ernst Jünger<sup>480</sup>. Nous devons nous contenter de comparer un extrait des carnets avec *Kammdro an Ankoù*. Pendant toute la durée de la guerre, Loeiz Herrieu tint un journal. Les carnets retrouvés couvrent la période du 23 mai 1915 au 4 février 1919. *Kammdro an Ankoù*, s'ouvre sur le récit du 29 juillet 1914 et se termine le 5 février 1919. Ces carnets manuscrits ont fait l'objet d'une transcription tapuscrite par Daniel Carré.

Ils constituent le matériau brut, écrit dans une langue non retravaillée, quotidienne, sans apprêt, à partir de laquelle Loeiz Herrieu va la transformer en œuvre littéraire.

#### III.5.4.1. De la langue des carnets à la langue littéraire

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de préciser ce que nous entendons par *langue littéraire*. Le théoricien de la littérature Jean Starobinski, dans sa présentation des études de style de Léo Spitzer, donne une définition de l'écrivain et de la littérature à laquelle nous nous référons ici :

“Notre goût exige que l'écrivain ait une voix à lui, et qu'il la pose d'une manière inimitable : allons jusqu'à dire que notre culture admet très *communément* l'idée de la littérature comme processus continuuel de “déviance” : la littérature, c'est le collègue discordant des voix et des écritures sans égales. L'écart est donc de règle, et seule reste imprévue la direction qu'il prendra chez un nouvel auteur<sup>481</sup>”.

La langue littéraire est le matériau qui dit la littérature, par la voix de l'écrivain. Elle se distingue donc de la langue quotidienne, administrative en ce qu'elle est une voix singulière qui s'exprime dans une langue singulière. Dans ces carnets, Loeiz Herrieu utilise une langue populaire,

478 Le présent et les chapitres suivants ont été repris en partie dans notre communication intitulée : *Loeiz Herrieu, de la langue des carnets à la langue littéraire*, présentée à l'Université de Bretagne occidentale (Brest) dans le cadre de la journée d'études *Bretagne Linguistique* du 13 décembre 2013 et sera publiée dans le numéro 19 de *La Bretagne Linguistique*.

479 Université de Heildelberg (Allemagne). Recherche menée grâce au soutien financier de la Fritz-Thyssen-Stiftung.

480 JÜNGER, 2010.

481 La suite renvoie à nos réflexions à propos de la *lizheradur* ainsi que sur le système de définition de la nature de l'œuvre d'art avant l'individualisation et l'égalisation du jugement “(...) *Nous savons toutefois qu'à d'autres moments, ou dans d'autres cultures, l'écart est non seulement prévu, mais que son orientation même est préétablie, que la structure spécifique du langage dévient, et jusqu'à ses thèmes, sont prédéterminés. Il existe alors une ou plusieurs “langues” littéraires, distinctes de l'usage quotidien, mais établissant elles-mêmes dans un système d'obligations et de licences obligatoires, des contraintes formelles qui ne laisseront qu'un mince degré de liberté à l'invention personnelle. L'écart est alors pris en charge par une convention anonyme, qui établit des genera dicendi, des genres poétiques, des “tons” convenables, etc.* ” SPITZER, 1970, p.23-24.

quotidienne, non retravaillée<sup>482</sup>. Elle est une langue littéraire *en devenir*, un brouillon, l'équivalent du croquis chez le peintre. Le travail qu'il opère à partir de ce matériau exprime son désir de se démarquer de sa forme initiale pour lui donner une nouvelle forme stylisée. Au contraire d'affecter la signification et la vraisemblance de son récit, cette stylisation, cette esthétisation de la langue, peut au contraire les renforcer.

La langue quotidienne, non retravaillée, commune est approximative. Cette approximation est certes inhérente à la langue, puisque les mots utilisés isolément ou bien associés à d'autres ne font jamais que suggérer une idée de la réalité. Ils proposent une idée de la réalité au même titre que l'art en propose une représentation. Mais ce manque de précision est renforcée par l'environnement et le caractère propre à tout individu que l'expérience, l'environnement orientent à avoir une perception de la réalité largement illusoire. Sans compter que cet environnement peut l'amener à restreindre du fait de conventions, du manque d'habitude ou tout simplement de l'absence de nécessité à ignorer ou à rejeter une partie de la langue. Tel notable se gardera par exemple d'employer mots ou expressions réservés à son avis à des hommes de basse extraction. Il privilégiera en revanche tel ou tel vocable savant et faisant seulement sens au sein d'un groupe défini de personnes, attitude parfaitement identique à la volonté de confidentialité des locuteurs de l'argot. À cette limitation volontaire ou pas du lexique de chacun suivant ses compétences et retenues face à la langue, s'ajoute l'approximation en ce qui concerne l'objet décrit. Nous connaissons l'exemple du mot *bœuf* qui est traduit par *beef* ou *ox* en anglais. Le breton fait également cette distinction entre (*kig*) *bevin* et *ejon* ou *ejen*. L'origine de cette différenciation est donnée par l'ajout en breton du mot *kig-viande*. Elle vient du fait que ceux qui élevaient les bœufs autrefois étaient rarement ceux qui les mangeaient ou travaillaient avec eux<sup>483</sup>. Les paysans nommaient donc *ox* ou *ejon* ce que les nobles appelaient *beef* ou (*kig*) *bevin*. Quant au français, un seul mot générique désigne ici un taureau castré, un animal de travail, une sorte de viande. La réalité des nobles anglophones ou brittophones n'exigeaient pas qu'ils connussent le mot *ox* ou *ejon*, ayant une exigence de description de la réalité différente de leurs paysans et ici restreinte concernant la dénomination des formes du *bœuf* quand dans d'autres domaines ils devaient montrer des compétences d'expression linguistiques plus étendues que les paysans. Contentons-nous de cet exemple simple et explicite, l'approfondissement d'un tel sujet appartenant aux linguistes et socio-linguistes. Nous désirons simplement mettre en relief la limitation de ce qui constitue la langue commune et le champ encore plus restreint de la réalité commune qu'elle prétend signifier.

482 Ce qui ne l'empêche pas d'être rédigée car nous avons affaire à un homme qui écrit quotidiennement depuis une vingtaine d'années. Ce travail d'écriture constant explique la forme parfois très proche des carnets et du récit publié.

483 L'allemand fait aussi la différence entre *Rind* et *Ochse*, l'un étant associé à la viande ou à l'espèce et l'autre au travail.

L'écrivain interroge ce champ et ne s'interdit aucune exploration langagière *a priori*. Au contraire, il investit ce champ et maîtrise assez précisément les hésitations, approximations de la langue commune pour en faire paradoxalement sortir une réalité précise, comme c'est le cas pour Loeiz Herrieu dans *Kammdro an Ankoù*, ou bien poète, il utilise les différentes réalités suggérées par les mots pour en faire un terrain d'exploration poétique. Dans tous les cas, son usage de la langue propose une utilisation hors du commun de celle-ci. C'est cette langue hors du commun que l'on peut désigner *langue littéraire*.

La réalité précise et singulière que propose l'écriture littéraire sous la forme d'œuvre littéraire orale ou écrite, ne serait cependant qu'une forme hyperindividualisée des formes de langue spécialisées ou restreintes pour les raisons que nous venons de développer si elle ne rencontrait un écho chez les récepteurs de celle-ci. Lecteur ou auditeur, nommons-le public, la littérature doit susciter en lui compréhension ou/et émotion. Car elle désire l'échange. Cet échange s'inscrit dans un moment donné, une histoire qui rend l'œuvre plus ou moins hermétique ou accessible, séduisante ou repoussante, intelligible ou pas au public qui la reçoit. Mais cet échange n'est pas une conversation puisque l'émetteur, auteur, est toujours en décalage avec le public. Le public découvre toujours une œuvre terminée à un moment donné de l'histoire de l'émetteur, plongé dans un contexte historique, littéraire compris. Cette localisation historique personnelle et collective de l'auteur l'amène à privilégier certaines formes d'esthétisation<sup>484</sup> dans son écriture littéraire. Cette esthétisation constitue le style. Le public ne se situe pas toujours dans la même histoire que l'auteur. C'est ce qui contraint l'auteur à une utilisation de la langue visant à atteindre une représentation de la réalité non momentanément signifiante pour ses contemporains mais permanente dans sa vérité. Dès lors, le souci de vraisemblance est anecdotique, quand celui de réalité dépasse la banale description réaliste vouée à l'obsolence pour une réalité intemporelle, universelle destinée à être l'expression d'une vérité elle-même permanente. Parce que la réalité nommée par l'auteur n'a besoin ni de l'auteur, ni plus généralement des hommes, pour être alors que la vérité est une recherche propre à l'homme. La littérature en tant qu'élément de culture est avant tout une construction humaine. La réalité ne l'est pas. L'homme peut concevoir des choses réelles, il est lui-même incarné, mais il ne peut prétendre construire la réalité. Le récit d'un écrivain qui fait le choix de rapporter seulement la réalité, d'être authentique ne présente pas d'intérêt autre que documentaire s'il n'est pas associé à un travail formel destiné à approcher la vérité qui est une préoccupation, une aspiration proprement humaine même si elle n'est pas une construction humaine comme l'est la culture.

484 Nous rappelons que nous considérons cette esthétisation comme un travail sur la forme mais aussi sur le fond de la langue, destinée à utiliser l'aspiration au beau comme outil de représentation la plus précise possible de la réalité.

Loeiz Herrieu, en utilisant à dessein une langue littéraire compréhensible par peu de ses contemporains, en travaillant la langue de son récit de manière extraordinaire au regard du reste de sa production littéraire, se situe d'emblée dans cette volonté de ne pas réduire son récit à une description réaliste de sa guerre mais bel et bien de nous faire approcher la vérité de l'homme dans la guerre. Il destine son récit à d'autres hommes que ses contemporains puisqu'il a compris que ces derniers ne peuvent recevoir son message. Parce que bien que permanente l'expression de la vérité ne fait pas toujours l'objet d'une attente ou d'une acceptation des hommes. À sa foi en Dieu s'ajoute donc sa foi en une humanité future qui se ressaisira peut-être enfin dans des temps futurs, saura le lire et le comprendre. Car en dehors de la langue commune, la littérature dépasse le temps d'existence imparti de son auteur, si elle sait atteindre l'universel, universel devant s'entendre ici avant tout comme un universel intemporel, même si le terme est aussi inexact que permanent. L'intemporel, le permanent pouvant signifier que la production de l'œuvre ne s'inscrit dans aucun contexte historique. Ce n'est évidemment pas le cas puisque la délimitation de l'existence dans un espace temporel défini est précisément une vérité universelle. Pour être le plus précis possible, disons donc que la littérature propose de représenter à l'aide de procédés d'expression datés l'aspiration humaine à approcher ce qui constitue la permanence de la vérité.

Mais il y a parfois loin de la coupe aux lèvres. Et nous nous garderons bien de toute recette. Néanmoins, observons au travers d'un exemple la "mécanique" de transformation de la langue populaire des carnets en langue littéraire.

#### III.5.4.2. Jour choisi

Comment choisir un jour dans la somme des récits du quotidien de Loeiz Herrieu ? Pourquoi choisir tel ou tel jour dans les carnets, *Kammdro an Ankoù* ou encore dans ses courriers ? Sachant que concernant ces derniers, la rédaction d'une lettre induit une diminution voire une absence de notes sur les carnets, contrainte de temps oblige, Loeiz Herrieu s'étant par ailleurs continuellement plaint d'être noyé sous la *paperasse-paperaj*, pendant toute la durée de la guerre. L'homme passe donc une grande partie de son temps à écrire en français, en breton. À défaut de lui faire oublier la guerre, cette intense activité d'écriture de toute sorte lui permet certainement de lutter contre un compagnon bien connu des soldats : l'ennui en même temps que la rédaction de son journal lui offre la porte de liberté d'expression qui manque au bureaucrate. Au vu de ce que nous connaissons de l'homme, le caractère inamovible, strictement défini et encadré du compte-rendu administratif ou comptable (Loeiz Herrieu est fourrier), recrée aussi artificiellement le monde constitué de repères dans lequel il évoluait avant-guerre.

Concernant son écriture littéraire, nous avons choisi la date du 28 avril 1915 pour illustrer notre présentation. Le récit brut est contenu dans le premier carnet retrouvé qui couvre la période du 23 avril 1915 au 27 avril 1916<sup>485</sup>. Dans *Kammdro an Ankoù*, le 28 avril 1915 se trouve au chapitre V, intitulé *Ar dalbenn-brezel Reims hag an Aisne / Sur le front de Reims et de l'Aisne*, qui est un long chapitre<sup>486</sup>. Il couvre la période du 5 octobre 1914 au 15 juillet 1915.

Pour information, notre présente analyse ne se situant pas directement dans le champ historique, cette période se situe juste après la bataille de la Marne qui a eu lieu en septembre 1914. Le rapport de la journée du 28 avril est sensiblement de la même longueur dans le carnet que dans *Kammdro an Ankoù*, c'est pourquoi nous choisissons ce jour comme exemple afin d'en étudier les modifications principalement au niveau formel, qui impliquent ou entraînent des modifications dans l'intention de l'auteur.

Le 28 avril 1915, il se rend à Fismes dans la Marne, sans préciser pour quelle raison, et note ceci dans son carnet :

“28. - Hiniù e han hoah de Fismes. Trémen e hramb dré Œuilly hag en ur arriù get sukrdi Villers Haute Rive é choman soéhet é huélet marteloded koh étal er pont. Soéhetoh onn hoah a pe dostan dehé é huélet é ma labourizion porh int. Deit int a houdé miz devéhan er blé aveit seùel hag gobér a neùé er ponteu diskaret a pe oè er Germaned é tonet é Frans.

Bout e zo ag er hanter (?) anehè hag a gosté en Oriant. Un adjudant labourér porh e zo doh ou houmandein hag un ingénieur gusket èl ur Lieutenant de vaisseau.

E Fismes en anderù-men de 3 ér é interrér 15 sudard lahet deu zé kent é gar Fismes get ur bomb taulet d'un aerlestr hag e ziskoé bout un aerlestr a Frans. En ou mesk é oè sudarded ag er 88ø hag ur serjant Durand a neùéso hanüet ér ravitaillement léh ma um gavé a drès er peurkèh. Donet e hra hoah un aerlestr germanek de valé drest ker meit monet e hra unan ag hor ré ar é lerh ha ne déhas ket turel bomb erbet.

Guélet e hran deu di e zo koéhet bombeu arnehé. Goal auzet int, muioh memb eit get obuseu.

E tonet d'er gér é kavan hoah er labourizion porh é kampen un tachad aveit lakat ou hamakeu a skrebill aveit monet de gousket. (\*) Chom e hreint aman un tér suhun benak.

E Œuilly é ma arriù er 144 de gemér hor lèh. Lan é er vorh anehé. Kement-men e senefi, kredan, ne vemb ket galüet d'hobér labour en active. Arriù zo genemb territ. ag en 218 e zo lammet ag en active aveit lakaat er 88: er lod muian anehè e zo a gosté Pau. Tud didrous, um gav un tammig divroet émesk hor Bretoned e zalh de gonz ieh er vro.”

\*\*\*\*

“28.- Aujourd'hui je vais encore à Fismes. Nous passons par Œuilly et tout en arrivant à la sucrerie de

485 Loeiz Herrieu a vraisemblablement rédigé un ou plusieurs autres carnets à partir d'août 1914 jusqu'en avril 1915 mais ces carnets n'ont malheureusement pas été retrouvés. Soulignons et remercions encore le patient et précieux travail de retranscription tapuscrite des carnets retrouvés par Daniel Carré.

486 *KAAK*, p.31-68.

Villiers Haute Rive je reste étonné en voyant des vieux marins près du pont. Je suis encore plus étonné lorsque je m'approche d'eux en voyant que ce sont des ouvriers de l' Arsenal<sup>487</sup>. Il sont venus depuis le dernier mois de l'année pour construire et rénover les ponts détruits lorsque les Allemands étaient en train de venir en France.

Il y en a la moitié (?) d'entre eux du côté de Lorient. Un adjudant ouvrier de l' Arsenal est à leur commandement et un *ingénieur*<sup>(f<sup>488</sup>)</sup> vêtu comme un *Lieutenant de vaisseau*(f).

À Fismes cet après-midi à 3 heures on enterre 15 soldats tués deux jours avant à la gare de Fismes par une bombe lancée par un avion qui ressemblait à un avion de France. Parmi eux il y avait des soldats du 88ème et un sergent Durand nouvellement nommé au ravitaillement où il se trouvait bien le pauvre. Il vient encore un avion allemand se promener au dessus de la ville mais un des nôtres le prend en chasse et il ne parvient à lancer aucune bombe.

Je vois deux maisons sur lesquelles sont tombées des bombes. Elles sont en mauvais état, plus même que par des obus.

En venant à la ville je trouve encore des ouvriers de l' Arsenal en train d'arranger un terrain pour suspendre leur hamac pour aller dormir. (\*) Ils resteront ici quelque trois semaines.

À Œuilly le 144 est arrivé pour prendre notre place. Le bourg est plein d'eux. Ceci signifie, je crois, que nous ne serons pas appelés à faire de travail en *active*(f). Il nous arrive des *territ.*(f) du 218 qui sont enlevés de l'*active*(f) pour mettre au 88 : la plupart d'entre eux est du côté de Pau. Des hommes silencieux, qui se trouvent un peu dépaysés parmi nos Bretons qui continuent de parler la langue du pays<sup>489</sup>.”

### Voici maintenant la version retravaillée, publiée, de *Kammdro an Ankoù* :

“28-05-1915.- É vonet da Fismes hiziv eh on boemet-mat é welet un nebeud martoloded kozh é labourat e-tal pont Villers. Labourizion-porzh int, daet du-mañ da adsevel ar pontoù. Anavout a ran lod anezhe : a Lanester int. Emaint dre-mañ a-c'houde c'hwec'h miz bennak.

E Fismes e tegouezhan just evit gwelet interamant 15 soudard lazhet er gar get ur vombezenn taolet ag un aerlestr hag a oa hañval-mat doc'h hor re. Unan bennak skrapet get ar Jermaned moarvat.

E-mesk ar geizh-se eh oa tud ag an 88vet. Unan anezhe, ur serjant, kaset du-mañ an deizioù kent hag eürus bout pellaet doc'h an talva, a zo daet amañ da glask e varv.

A pa zistroan da Beaurieux eh eus labour arall doc'h man gortoz : soudarded lamet a-douesk ar re yaouank en arbenn d'o oad a zo kaset deomp. Euskariz int, lod anezhe ; tud didrouz, o-unan un tammig, hag a vourr é komz o yezh.

Kement-mañ a ra koñfort deomp : revendailh ne vezer ket soñjet d'ober genomp *labour* ar re yaouank.”

\*\*\*\*

“28-05-1915.- En allant à Fismes aujourd'hui je suis bien surpris en voyant quelques vieux marins en

487 *Labourizion-porz(h)* : ouvriers de l' Arsenal de Lorient. Daniel Carré nous a indiqué cet détail de traduction.

488 (f) : en français dans le texte original.

489 HERRIEU Loeiz, *KARNEDOÛ BREZEL (Carnets de guerre)*, 4 carnets de guerre originaux de Loeiz Herrieu, document inédit retranscrit par Daniel Carré, non paginés.

train de travailler près du pont de Villers. Ce sont des ouvriers de l' Arsenal, venus ici pour reconstruire les ponts. J'en connais quelques-uns : Ils sont de Lanester. Ils sont par ici depuis quelque six mois. Nous arrivons à Fismes juste pour voir l'enterrement de 15 soldats tués dans la gare par une bombe lancée d'un avion qui était semblable aux nôtres. Sûrement un volé par les Allemands. Parmi ces pauvres-là il y avait des hommes du 88ème. L'un d'entre eux, un sergent, envoyé ici quelques jours auparavant, qui était heureux de s'être éloigné du front, est venu ici chercher sa mort. Lorsque je retourne à Beurieux il y a un autre travail à m'attendre : des soldats retirés d'entre les jeunes à cause de leur âge nous sont envoyés. Ce sont des Basques, pour certains ; des hommes silencieux, un peu seuls, qui aiment parler leur langue. Ceci nous reconforte : à ce qu'il semble on n'a pas songé à nous faire faire le *travail* des jeunes<sup>490</sup>.”

### III.5.4.3. Analyse du récit brut des carnets

Les contraintes de temps, que nous avons déjà évoquées, subies par Loeiz Herrieu du fait de son activité de fourrier et des conditions de vie extrême sur le front sont immédiatement observables dans le récit du carnet de cette journée du 28 avril 1915.

Lorsqu'en 1932 ou 1933, il retravaille ce texte résumant pour l'intégrer à *Kammdro an Ankoù*, il a bien sûr la charge de *Dihunamb* et reste très engagé dans la défense du breton. Cependant, il rédige ses lignes dans la quiétude de son bureau, l'esprit d'autant plus tranquille qu'un de ses fils vient de reprendre l'exploitation de sa ferme. La condition physique, matérielle d'un auteur au moment où il écrit, influe considérablement la forme de rédaction de son œuvre. Ainsi lorsque Loeiz Herrieu consigne ses impressions le 28 avril au soir, il est certainement dans un état de fatigue avancée. Pendant cette journée, il a effectué un aller-retour entre Beurieux et Fismes en charrette. Cela correspond à une distance globale d'environ 28 kilomètres<sup>491</sup>. En arrivant à Fismes, il assiste à l'enterrement de 15 hommes, dont certains de son régiment. Enfin, de retour à Beurieux, son travail de fourrier l'oblige à traîner l'intégration de nouveaux arrivants dans son régiment. Alors seulement il rédige son journal comme il le fait et va le faire quotidiennement depuis son premier jusqu'au dernier jour de sa mobilisation. Cela donne une idée de la force de caractère et la capacité d'auto-discipline de l'homme.

Nous ne nous étonnons donc pas de trouver un résumé brut de la journée où seuls des points finaux séparent des phrases ponctuées à la va-vite<sup>492</sup>.

“*Soéhetoh onn hoah a pe dostan dehè é huélet é ma labourizion porh int*”, se traduit littéralement

490 *KAOK*, p.66.

491 Nous soulignons *environ*, n'ayant pas pu établir la distance précise en 1915, sachant que les conditions de circulation étaient de toute façon plus compliquées à cause du conflit. Source de calcul de l'itinéraire Beurieux-Fismes via (Euilly) : <http://www.viamichelin.fr>

492 Nous avons traduit le passage original en rétablissant une syntaxe également peu académique mais en rendant le texte aussi compréhensible dans sa version française que bretonne.

par “*Je suis plus étonné encore lorsque j’approche d’eux en voyant que c’est/ qu’il y a des ouvriers de l’Arsenal ils sont*”. Remarquons également l’emploi de *éma*<sup>493</sup>, forme de situation au présent du verbe *bout* [être] normalement employé devant un sujet défini. Néanmoins, cette syntaxe n’est pas fautive en breton<sup>494</sup>. Elle constitue ce que les linguistes nomment une structure clivée, dont l’objectif est de mettre en relief l’information exprimée<sup>495</sup>. Ainsi, cette forme spécifiquement bretonne nous éclaire sur le cheminement de la pensée de Loeiz Herrieu. Il désire d’abord situer géographiquement ces ouvriers tout en les présentant comme tels : “*il y a des ouvriers de l’Arsenal et eux, ce sont des ouvriers de l’Arsenal*”. Pourquoi dès lors, la modifie-t-il dans sa version définitive ? C’est vraisemblablement par une volonté d’hypercorrection que Loeiz Herrieu supprime cette version “trop” syntaxiquement bretonne par quelque chose qui se rapproche plus du français<sup>496</sup>.

Plus généralement, la syntaxe comme le vocabulaire, apparaissent parfois répétitifs et peu recherchés “(*...*) *é choman soéhet é huélet marteloded koh étal er pont. Soéhetoh onn hoah a pe dostan dehè é huélet é ma labourizion porh int*” ; “(*...*) *je reste étonné en voyant des vieux marins près du pont. Je suis encore plus étonné lorsque je m’approche d’eux en voyant que ce sont des ouvriers de l’arsenal*”.

Des notes écrites dans l’instant peuvent être également sources de confusion. Ainsi, dans la dernière phrase : “*Tud didrous, um gav un tammig divroet émesk hor Bretoned e zalh de gonz ieh er vro.*” ; “*Des hommes calmes, qui se trouvent un peu dépaysés parmi nos Bretons qui continuent de parler la langue du pays*”.

Qui, des hommes calmes<sup>497</sup> ou des Bretons, continuent à parler la langue du pays ? Cette imprécision ne dénoterait pas d’une écriture poétique dans lequel ce jeu à partir des imprécisions propres à chaque langue est souvent utilisé. Ce n’est pas le cas de Loeiz Herrieu qui a précisément choisi le récit de guerre en prose en pensant que cette forme sert le réalisme et la vraisemblance de son discours.

Ces premières observations confirment que Loeiz Herrieu écrit ces lignes dans l’urgence, sans peut-être même réfléchir. Il fixe. Ici, l’important n’est pas encore de procéder à un travail sur la forme mais de fixer ces notes comme autant d’aide-mémoire qui amorceront la résurgence de souvenirs plus détaillés lorsqu’il s’attèlera à la rédaction de *Kammdro an Ankoù*.

493 Orthographié *ema* ou *emañ* en breton contemporain.

494 Nous nous devons ici de remercier les chercheurs Mélanie Jouitteau, Erwan Le Pipec et Francis Favereau qui nous ont apporté ces précisions lors de la communication de cette étude à l’UBO (journée d’études *Bretagne Linguistique*) le 13 décembre 2013.

495 Sur les structures clivées, nous renvoyons au site Internet ARBRES, animé par la linguiste Mélanie Jouitteau, qui nous donne ce lien : [http://arbres.iker.univ-pau.fr/index.php/Structures\\_cliv%C3%A9es](http://arbres.iker.univ-pau.fr/index.php/Structures_cliv%C3%A9es). (consulté le 16 décembre 2013) Le linguiste Erwan Le Pipec précise que ces structures peuvent également être désignés sous le terme de représentations anaphoriques du verbe.

496 Nous reprenons ici l’interprétation du phénomène par Jo Rio, confirmé par Francis Favereau et Daniel Carré.

497 *Didrous* pourrait aussi être traduit par “*silencieux*”, mais il ne nous semblait pas logique d’évoquer des hommes silencieux en train de... parler.

Nous pouvons comparer cette langue à celle de l'enfant qui a vu et vécu tant de choses extraordinaires pendant sa journée que les mots trébuchent dans sa bouche au moment il la raconte "à chaud", parce qu'il voudrait tout dire et ne rien oublier dans son récit, ne rien perdre. Un récit à chaud, sans recul ni distance. Loeiz Herrieu connaît les exigences de l'écriture littéraire. Il sait que les premières notes sont semblables à ces carnets de croquis que les peintres remplissent fébrilement en attendant d'y voir apparaître le détail, la forme qui inspirera et guidera l'exécution du tableau tout entier. Dès lors, cette langue peut dérapier, s'aventurer ici ou là sans remords puisqu'elle n'est en aucun cas destinée au public<sup>498</sup>. La première impression ou image qui revient à l'esprit, le premier mot qui passe pour la désigner est consignée. Lorsque Loeiz Herrieu, qui rédige à longueur de journée des rapports en français pour l'armée ne trouve pas d'emblée le mot breton parce que ce mot ne recouvrait aucune réalité connue par lui en Bretagne, il écrit le mot sous la forme employée la plus fréquemment, c'est-à-dire en français, "*en active*", "*territ.*", "*ingénieur*" ou le "*Lieutenant de vaisseau*", alors qu'il nomme sans problème les "*labourizion porh*" ; "*ouvriers de l'Arsenal*", familiers à Lorient.

Comment ces phrases écrites dans l'urgence dans une langue quotidienne, non recherchée va-t-elle se transformer pour donner naissance à une langue littéraire travaillée et retravaillée dans le calme d'un bureau près d'une vingtaine d'années après les événements décrits?

#### III.5.4.4. Analyse de la transformation du récit brut des carnets en récit littéraire

##### CARNET ORIGINAL

"28. - Hiniù e han hoah de Fismes. Trémen e hramb dré Euilly hag en ur arriù get sukrdi Villers Haute Rive é choman soéhet é huélet marteloded koh étal er pont. Soéhetoh onn hoah a pe dostan dehé é huélet é ma labourizion porh int. Deit int a houdé miz devéhan er blé aveit seùel hag gobér a neùé er ponteu diskaret a pe oè er Germaned é tonet é Frans.

Bout e zo ag er hantér (?) anehè hag a gosté en Oriant. Un adjudant labourér porh e zo doh ou houmandein hag un ingénieur gusket èl ur Lieutenant de vaisseau."

\*\*\*\*

##### KAMMDRO AN ANKOÙ

"28-05-1915.- É vonet da Fismes hiziv eh on boemet-mat é welet un nebeud martoloded kozh é labourat e-tal pont Villers. Labourizion-porzh int, daet du-mañ da adsevel ar pontoù. Anavout a ran lod anezhe : a Lanester int. Emaint dre-mañ a-c'houde c'hwec'h miz bennak."

Plus de répétitions syntaxiques ou lexicales dans la version retravaillée. La recherche

498 C'est pour cette raison que certains poètes ou écrivains détruisent scrupuleusement notes et brouillons. L'exemple contemporain le plus célèbre en ce domaine est celui du poète Mahmoud Darwich (1941-2008).

d'une syntaxe dynamique et variée est commune dans les littératures européennes<sup>499</sup>. En revanche, une certaine littérature anglophone se préoccupe moins des répétitions lexicales, de même que ces répétitions peuvent être parfois utilisées volontairement pour souligner un élément. En retravaillant à ce niveau, Loeiz Herrieu s'inscrit dans la tradition littéraire française.

Ainsi, il remplace “*souéhet ; étonné*” du texte original par “*boemet-mat*”; *très étonné*”. Outre que “*boemet*” est d'un niveau de langue plus soutenu que “*souéhet*”, son emploi introduit une nouvelle nuance de part sa signification. Car le sens le plus commun de “*boemet*” est “*émerveillé, fasciné*<sup>500</sup>”, même si le bas-vannetais l'utilise également pour signifier la surprise ou l'étonnement<sup>501</sup>. L'emploi de ce mot introduit donc une nuance positive alors que la nature positive ou négative de la surprise n'est pas induite dans l'emploi de “*souéhet*”.

En préférant “*boemet*”, Loeiz Herrieu opère plusieurs choix. Tout d'abord, il souligne l'aspect positive de sa surprise<sup>502</sup> et cette indication est assez forte pour ne pas se répéter, cet emploi sert le sens et le style. L'homme étant également peu enclin aux épanchements, la suppression d'une marque d'émotion (la surprise) de même qu'il supprime également “*émesk hor Bretoned – au milieu de nos Bretons*”, dans lequel le pronom possessif donne une sonorité un peu trop paternaliste, lui permet de se mettre en recul. En revanche, “*Boemet-mat*”, “*mat*”-“*bien*” ne renforce pas l'aspect positive, “*mat-bien*” ayant ici un rôle d'emphase. Ce recul est également observable dans le choix du style rapporté. Certes, le récit est à la première personne mais aucun dialogue n'est retranscrit, l'auteur est acteur mais ne se met pas directement en scène par l'intimité d'un dialogue.

À quelle information se rapporte cette surprise positive ? À la rencontre avec de vieux ouvriers de l'Arsenal. Dans le carnet, ces ouvriers sont pour la moitié d'entre eux originaires de la région de Lorient. Dans *Kammdro an Ankoù*, Loeiz Herrieu précise qu'il en connaît quelques-uns et qu'ils sont originaires de Lanester. Pourquoi opère-t-il ce changement ?

Lanester se situe sur la rive gauche du Scorff, en face de Lorient. C'est une commune créée en 1909, à partir d'une division de la commune de Caudan où se situait le *Koz Kêr*, la ferme familiale des Herrieu. Loeiz Herrieu se méfiait de la ville. Par ailleurs, il était très soucieux des convenances et prétendait à une vie dominée par un entre-soi qui ne favorisait pas les échanges avec des personnes extérieures à son milieu. En effaçant la mention de Lorient, il montre sa volonté de

499 Du moins dans celles que nous sommes en mesure d'observer en langue originale, c'est-à-dire : la littérature en langue bretonne, française, allemande, anglaise et espagnole.

500 FAVEREAU, 1997, p.74.

501 GUILLEVIC A., LE GOFF P., 1986, p.4.

502 Sans que cela ne remette en cause notre interprétation, Francis Favereau rappelle l'étymologie de *boemet*, se rapportant à la Bohême, aux bohémiennes jeteuses de sort qui provoquent un état d'hébétude, d'engourdissement, que peut également décrire *boemet* ou *boémé* dans sa version francisée en Centre-Bretagne. Précision donnée par Francis Favereau, le 13 décembre 2013.

n'associer ni la ville ni ses habitants à une émotion positive. La précision dans *Kammdro an Ankoù* que ses ouvriers viennent de *Lanester*, qu'il en connaît certains, maintient juste la distance *convenable* entre le paysan, l'homme de lettres et ces ouvriers. La surprise positive de les rencontrer tient donc moins à l'existence d'une familiarité avec certains d'entre eux que de constater la nature de leur mission. Car ces ouvriers de l'Arsenal bretons de Lanester sont exilés dans les terres pour construire. Dans *Kammdro an Ankoù*, ils reconstruisent des ponts, et la destruction de ces ponts par les Allemands n'y est plus précisée. Ces Bretons de Lanester font donc œuvre de reconstruction de ponts détruits par d'autres qu'eux. À la lecture de ces quelques phrases, la conclusion s'impose : Ces *vieux pays*<sup>503</sup> de Loeiz Herrieu sont des constructeurs et par défaut les autres des destructeurs ! Enfin, la suppression des détails géographiques, le passage aux abords de la sucrerie, militaires, la version retravaillée ne mentionne plus l'adjudant vêtu comme un lieutenant de vaisseau, de même que Loeiz Herrieu ne juge pas primordial de nommer les régiments d'origine<sup>504</sup> des nouveaux venus dans *Kammdro an Ankoù*, démontre qu'il se situe dans le champ de l'écriture littéraire et non pas historique. Un historien aurait peut être retravailler ces phrases mais pour préciser les détails historiques et non pas insister sur sa vision personnelle de la réalité comme le fait Loeiz Herrieu. L'historien prétend s'en tenir à la réalité des faits. L'écrivain délivre son interprétation de cette même réalité.

### III.5.4.5. Réalité commune, vérité singulière

Cependant, la racine de ce récit étant l'aventure d'un homme dans un contexte historique extraordinaire, il n'est pas interdit de se poser la question du réalisme, de l'*authenticité*, si chère au critique Jean Norton-Cru, des deux versions. Laquelle des deux est la plus vraie ? La plus authentique ?

La langue du carnet, tout autant que celle de *Kammdro an Ankoù* délivre de fait une interprétation partielle parce qu'inévitablement parcellaire d'une réalité commune. Sans compter que la langue elle-même n'est jamais parfaitement exacte, du fait du décalage de signification entre le mot et l'objet qu'il désigne. De plus, l'objet désigné s'inscrit lui-même dans le processus de modification continue qui touche chaque chose et chaque être... Le carnet brut informe différemment de *Kammdro an Ankoù* sur l'état d'esprit de Loeiz Herrieu et la réalité qu'il décrit, mais nous ne pouvons pas hiérarchiser la véracité du message qu'il émet. Nous ne pouvons pas

503 Le mot *pays* est ici à prendre dans le sens de "personne qui est du même pays, de la même région". (*PETIT LAROUSSE EN COULEURS*, 1986, p. 679, & BEAUJEAN.A, 1959, p. 1591). Cet usage, désuet aujourd'hui, était courant au début du vingtième siècle.

504 Pour information, le 88e Régiment d'Infanterie des Territoriaux était le régiment d'origine de Loeiz Herrieu et le 144e Régiment d'Infanterie était un régiment de Bordeaux. Nous n'avons pas de renseignements sur le 218 mentionné.

affirmer que l'un est plus authentique que l'autre. La langue des carnets n'est donc pas plus *authentique, réaliste*, que la langue littéraire. Dans le cas du récit de guerre, la langue du premier jet est avant tout un aide-mémoire qui va permettre de déclencher des souvenirs chez l'écrivain. La transformation du texte original en texte littéraire s'opère à partir d'une modification des formes, destinée à ordonner et à délivrer le message de son auteur. Cette transformation peut s'accorder à la réalité historique mais sans que ce soit l'objectif principal du discours.

Lorsque nous observons l'extrait choisi, le texte d'origine est classiquement retravaillé au niveau syntaxique, en supprimant les répétitions, ce qui nécessite de fait un enrichissement de l'expression. Ainsi, la préposition “*émesk*”- “*parmi*” présente deux fois dans le texte original ne l'est plus qu'une fois dans *Kammdro an Ankoù*. En revanche, le très littéraire “*a-douesk*” – “*d'entre*” y fait son apparition :

#### **CARNET ORIGINAL**

“E Fismes en anderù-men de 3 ér é interrér 15 sudard lahet deu zé kent é gar Fismes get ur bomb taulet d'un aerlestr hag e ziskoé bout un aerlestr a Frans. En ou mesk é oè sudarded ag er 88<sup>o</sup> hag ur serjant Durand a neüeso hanüet ér ravitaillemant léh ma um gavé a drès er peurkèh. Donet e hra hoah un aerlestr germanek de valé drest ker meit monet e hra unan ag hor ré ar é lerh ha ne déhas ket turel bomb erbet.

Guélet e hran deu di e zo koéhet bombeu arnehé. Goal auzet int, muioh memb eit get obuseu.

E tonet d'er gér é kavan hoah er labourizion porh é kampen un tachad aveit lakat ou hamakeu a skrebill aveit monet de gousket. (\*) Chom e hreint aman un tér suhun benak.

E Œuilly é ma arriù er 144 de gemér hor lèh. Lan é er vorh anehé. Kement-men e senefi, kredan, ne vemb ket galüet d'hobér labour en active. Arriù zo genemb territ. ag en 218 e zo lammet ag en active aveit lakaat er 88: er lod muian anehè e zo a gosté Pau. Tud didrous, um gav un tammig divroet émesk hor Bretoned e zalh de gonz ieh er vro.”

\*\*\*\*

#### **KAMMDRO AN ANKOÙ**

“E Fismes e tegouezhan just evit gwelet interamant 15 soudard lazhet er gar get ur vombezenn taolet ag un aerlestr hag a oa hañval-mat doc'h hor re. Unan bennak skrapet get ar Jermaned moarvat.

E-mesk ar geizh-se eh oa tud ag an 88<sup>vet</sup>. Unan anezhe, ur serjant, kaset du-mañ an deizioù kent hag eürus bout pellaet doc'h an talva, a zo daet amañ da glask e varv.

A pa zistroan da Beurieux eh eus labour arall doc'h man gortoz : soudarded lamet a-douesk ar re yaouank en arbenn d'o oad a zo kaset deomp. Euskariz int, lod anezhe ; tud didrous, o-unan un tammig, hag a vourr é komz o yezh.

Kement-mañ a ra koñfort deomp : revendailh ne vezer ket soñjet d'ober genomp *labour* ar re yaouank.”

Quant à la numérotation précise des régiments, hormis le 88<sup>e</sup>, elle a disparu et plus

généralement, les détails précis sur la vie militaire sont mis en arrière-plan. L'information sur le bombardement de la gare, sur le vol de l'avion est maintenue dans *Kammdro an Ankoù*, parce qu'elle explique l'enterrement. Mais la différence de dégâts provoqués par la bombe ou l'obus, la description de la suspension du hamac par les ouvriers de l'arsenal sont supprimées. Cela confirme une nouvelle fois que Loeiz Herrieu se veut écrivain, témoin et rapporteur d'événements historiques à son niveau et non pas historien, puisqu'il privilégie l'esthétique propre à la littérature qui peut voir disparaître un détail historique s'il ne sert pas le discours littéraire.

Évidemment, le processus provoquant cette sélection interroge et nous ramène à la période de rédaction de *Kammdro an Ankoù*. En 1933, les Français qui s'intéressent au sujet ont déjà vu la publication d'un nombre incroyable de témoignages, de romans, sur la Grande Guerre. À cause de cela, la profusion de détails sur la vie militaire peut rebuter un lecteur déjà saturé par l'inflation des récits de guerre. Loeiz Herrieu n'a donc pas besoin de livrer ces détails intéressants, mais seulement du point de vue historique. D'autant plus qu'ils risquent d'alourdir le récit littéraire s'ils ne servent pas à éclairer tel ou tel événement, en l'occurrence un enterrement dans le passage cité.

Dans ce passage cependant, cette préoccupation de décrire l'homme avant le militaire est curieusement contredite par la disparition de l'identité du sergent Durand, nommé dans le carnet et devenu anonyme dans *Kammdro an Ankoù*, alors que Loeiz Herrieu y cite par ailleurs abondamment ses amis et de nombreux compagnons de combat. Cette éviction est du même ordre que l'évocation des ouvriers de l'arsenal de Lanester. Dans *Kammdro an Ankoù*, il n'est plus question de la moitié d'entre eux. Loeiz Herrieu en connaît quelques-uns et ceux-ci sont de Lanester. Nous savons que dans ce passage il veut mettre en avant le travail constructif de ces Bretons. Le 88<sup>e</sup> régiment auquel appartient Loeiz Herrieu, duquel est issu le sergent Durand, est principalement composé de Bretons. En réduisant le sergent Durand à un sergent anonyme provenant du 88<sup>e</sup>, Loeiz Herrieu laisse désormais penser que ce sergent était breton. Or, la mention d'un nom aussi français que Durand aurait pu suggérer un éloge du courage d'un Français par l'auteur. Loeiz Herrieu n'a rien contre les Français, à condition qu'ils restent à leur place, c'est-à-dire en France, qu'il distingue de la Bretagne. Loeiz Herrieu est partisan de l'entre-soi. Les Bretons doivent vivre entre eux en Bretagne et décider du sort de la Bretagne. Cela s'entend aussi pour les Parisiens à Paris, les Basques dans le pays basque,... Cette volonté d'entre-soi s'applique également sur le terrain social. De ce fait, il a exclu une référence trop explicite à des citadins dont il se méfie, la ville étant le creuset des mélanges culturels et sociaux qui affaiblissent la société traditionnelle aux traditions séculaires à préserver. Des citadins lorientais en l'occurrence, qu'il

serait regrettable de présenter en reconstituteurs, de la même manière qu'il ne serait pas convenable de faire une telle publicité aux Français<sup>505</sup>. La mention disparue de l'origine paloise des soldats qui rejoignent le 88<sup>e</sup>, devenus uniquement des Basques, qui parlent leur langue, est effectuée exactement dans le même esprit.

La littérature dévoile le lien entre l'auteur et la réalité par sa manière de la rapporter. Ni l'auteur, ni l'être humain ne peut prétendre à représenter la totalité de la réalité. Il doit opérer une sélection. Comment est déterminé le lien avec la réalité qui va influencer la manière de la rapporter partiellement ? L'extrait étudié du carnet est rédigé sur le front le 28 avril 1915 par un homme au milieu de la trentaine. Cet homme a une famille et une ferme en Bretagne. Il vient d'un milieu catholique, anime une revue littéraire et est engagé dans la vie associative en faveur de la reconnaissance de la culture bretonne, en particulier au niveau de la langue et de la religion. D'après les témoignages et les études à son sujet, nous savons que cet homme possède un force de caractère hors du commun qui a pour pendant une certaine froideur et un respect des convenances. S'il montre un souci d'écrire dans une langue proche de celle du peuple, il se soucie tout autant de la reconnaissance de son travail par les notables.

Notre analyse de l'extrait confirme ce caractère. Nous y trouvons le souci des convenances dans la description de son échange distancé avec les ouvriers de l'Arsenal. La langue du carnet est proche d'une langue parlée par le peuple, non retravaillée. Dans le contexte de la guerre, des détails rapportant la structure et les habitudes militaires lui semblent naturellement importantes. Ce n'est plus le cas en 1933, ni pour l'auteur ni pour ses lecteurs, ils sont donc en partie relégués en arrière-plan. En 1933, Loeiz Herrieu a presque cinquante-cinq ans. Il vient de laisser sa ferme à son fils. D'après Daniel Carré, Loeiz Herrieu, "*débarrassé de la charrue*" s'est radicalisé :

“Le discours de Loeiz se radicalise dans *Dihunamb* à partir de la fin des années 1920 : le combat pour la survie de la langue est vital si l'on veut préserver l'identité bretonne ; la Bretagne a le droit de s'opposer à la France qui étouffe sa personnalité et refuse de reconnaître le sacrifice que la Bretagne a consenti pour sa défense ; si la France continue à lui nier ce droit, les Bretons doivent se préparer à le prendre de force lorsque l'opportunité se présentera (et elle viendra, car Dieu punit les mauvaises nations oublieuses de leurs promesses et de leurs devoirs envers celles, plus faibles, sur lesquelles l'histoire leur a permis d'étendre leur pouvoir) ; la solution pour la France et la Bretagne, la solution pour la paix en Europe est le fédéralisme. Que l'on ne se trompe pas cependant : Loeiz ne veut ni créer un mouvement politique, ni même inciter ses lecteurs à adhérer à l'un quelconque de ceux qui existent. Son propos est simplement de

---

505 Bien que le pauvre sergent Durand fût peut-être un Breton. La symbolique associée à son nom passe avant l'homme.

diffuser un certain nombre d'idées, très influencées comme on le voit par son expérience de la guerre, qui lui semblent importantes. Ceci afin que l'on n'oublie pas, qu'on se tienne prêt<sup>506</sup>."

C'est cet homme qui écrit *Kammdro an Ankoù*<sup>507</sup>. Dès lors, nous ne sommes pas surpris de constater les éléments sur lesquels il insiste dans l'extrait présenté de *Kammdro an Ankoù*, "*E Fismes e tegouezhan just evit gwelet interamant (...)*" ; "*Nous arrivons à Fismes juste pour voir l'enterrement (...)*". Dans le carnet, Loeiz Herrieu mentionne l'enterrement sans s'y impliquer en le présentant d'un impersonnel "*é interrér*" ; "*on enterre*", il ne s'y implique pas. Cette description impersonnelle disparaît dans *Kammdro an Ankoù*, et Loeiz Herrieu insiste au moyen de l'adverbe *just-juste*, sur l'importance qu'il accorde au fait d'assister *in extremis* à cette cérémonie. Il rappelle ici son attachement au rite chrétien d'accompagnement des morts. Le chiffrage dans les deux textes du nombre des morts, la suppression d'un patronyme à consonance trop française pour laisser penser que tous ces soldats étaient bretons est destiné à rappeler la hauteur du sacrifice des Bretons "*venus ici chercher leur mort*", pendant cette guerre. Il ne limite pas au rappel du sacrifice des Bretons au nom de la France mais aussi celui d'autres nations. Dans le récit de la journée du 27 avril dans *Kammdro an Ankoù*, il évoque les Basques jouant à la pelote. Le 27 avril, le carnet n'évoque que le jeu de pelote sans préciser l'origine des joueurs. En revanche, le 28 avril, le carnet parle de soldats venant de la région de Pau sans préciser qu'ils sont basques, alors que dans *Kammdro an Ankoù*, Loeiz Herrieu s'applique à le rappeler, deux fois le 27 avril "*A-dal d'am burev e welan soudarded euskarek é c'hoari pellenn. Euskareg zo gete*" ; "*En face de mon bureau je vois des soldats basques en train de jouer à la pelote. Ils parlent basque*<sup>508</sup>". et supprimant la mention à Pau, les soldats qui rejoignent son régiment le 28 avril, "*(Ce) sont des Basques, pour certains*" ; "*Euskariz int, lod anezhe*", sans qu'aucune mention ne soit plus faite à la région, le Béarn, où ils ont été mobilisés, Loeiz Herrieu montre de solides préjugés contre les méridionaux parmi lesquels il ne compte pas les Basques<sup>509</sup>. Soucieux en 1933 de démontrer l'ingratitude de la France envers les "*nationalités*" qui ont participé au sacrifice pour la défendre, Loeiz Herrieu met logiquement en avant l'information de l'origine de ces combattants en gommant ce qui rappelle la France.

Les préoccupations de l'homme de 1915 sont les mêmes que celles de 1933. Mais certaines ont changé d'échelle et l'environnement qu'il a retrouvé est radicalement différent du front. De même que l'expérience de cette guerre l'amène à mettre en avant différentes

506 CARRÉ, 1999.

507 Le détail de cette radicalisation s'observe également dans le passage déjà cité, tiré de l'ouvrage de Loeiz Herrieu : *LA LITTÉRATURE BRETONNE, depuis les origines jusqu'au XXe siècle*. HERRIEU, 1943, p.106.

508 27 avril 1915, *KAAK*, p.66.

509 Sur l'origine et la nature de ces préjugés, voir les communications consacrés à ce sujet dans : *MÉMOIRE ET TRAUMA DE LA GRANDE GUERRE - Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, 2010.

revendications dans le contexte de radicalisation politique général en Europe.

Chez Loeiz Herrieu, cette radicalisation s'explique à partir de son constat que rien n'a changé pour les minorités "nationales" en France. Il constate l'accélération de la francisation et de la sécularisation de la Bretagne, ainsi que le peu d'écho que rencontrent ses initiatives militantes. Même *Dihunamb* chancelle. Une nouvelle génération de militants bretons qui n'ont pas combattu pendant la Grande Guerre a vu le jour. Loeiz Herrieu, plus âgé, se tient notamment à distance du mouvement *Gwalarn*. Même si dans son histoire de la littérature bretonne, parue après la Seconde Guerre mondiale, il se montre vigilant tout en appelant à être conciliant :

“On peut se demander, maintenant, qui l'emportera : de l'équipe du breton artificiel<sup>510</sup>, dont on ne peut nier le dynamisme ni l'activité ; mais qui a rompu, pour ainsi dire, avec la tradition et n'est plus en communion intime avec le peuple ; ou de l'équipe du breton vivant, qui tient à ne pas creuser de fossé entre elle et le peuple breton, tout en évoluant vers une littérature plus sélectionnée ?

Dans l'intérêt de la littérature bretonne, souhaitons tout simplement que la première abandonne une partie de son intransigeance, pour rétablir le contact avec notre peuple, par des œuvres plus à sa portée, écrites dans une langue châtiée, mais correcte aussi et accessible à un plus grand nombre de lecteurs. Et que la seconde, tout en continuant à faire de la langue vivante, l'outil de sa pensée, abandonne cette fade littérature sans relief, sans sincérité, qui, trop longtemps, fut à la mode parmi les auteurs contemporains. Les écrivains des deux équipes y gagneront une saine renommée et la reconnaissance des générations à venir.

Notre littérature nationale y trouvera l'unité qui lui manquera et une force de rayonnement dont on ne peut supputer les heureuses conséquences<sup>511</sup>.”

Loeiz Herrieu connaît trop les dangers de la division, en plus de savoir l'effort que demande le travail littéraire pour se montrer trop catégorique. Mais ces lignes qui valent manifeste personnel, expriment parfaitement le contraste entre *Kammdro an Ankoù* et le reste de l'œuvre de Loeiz Herrieu. À lui seul, il résume les deux tendances décrites dans cet extrait. Car *Kammdro an Ankoù* relève plus de la démarche littéraire des écrivains de *Gwalarn*, que de la *lizheradur* qui constitue le reste de ses écrits littéraires *personnels*<sup>512</sup>. Les animateurs du mouvement *Gwalarn*, accompagnent la mutation de la société bretonne au sein de laquelle le rapport à la langue bretonne va s'inverser. Cette langue jusque-là essentiellement populaire, délaissée par les élites, va, au sortir de la Grande Guerre et plus encore de la Seconde Guerre mondiale être abandonnée par les classes populaires pour être réinvestie par les générations suivantes globalement plus instruites, plus

510 *Gwalarn*.

511 HERRIEU, 1943, p.110-111.

512 Nous soulignons, n'incluant pas les ouvrages issus du travail de collectage de littérature orale, chants et autres.

lettrées et pour qui le breton disparaît d'autant plus de l'espace public que l'exode rural pousse une grande partie des Bretons à s'installer dans les villes.

Les animateurs de *Gwalarn* sont des hommes de la ville. Loeiz Herrieu ne peut que se méfier de cette jeunesse citadine. Parce que l'expression du refus d'une certaine réalité des gens de la campagne est parfaitement contrebalancée par l'aveuglement dans d'autres domaines des gens de la ville. De ce fait, au refus obstiné de constater que la société bretonne ne sera plus jamais la société traditionnelle théocratique de certains campagnards s'oppose le refus obstiné des animateurs citadins de *Gwalarn* de considérer que la rupture ouvertement élitiste qu'ils proposent ne peut être aussi radicale. C'est *l'intransigeance* évoquée par Loeiz Herrieu. Dans *Kammdro an Ankoù*, il exécute de main de maître ce qu'il appelle de ses vœux dans les lignes pré-citées, c'est-à-dire le lien entre la littérature exigeante que désirent voir apparaître les promoteurs de *Gwalarn*, par le récit de la réalité d'une guerre qui intéresse encore particulièrement une partie de la génération des lecteurs au moment de sa publication tout en proposant le récit de sa vérité par un homme dans la guerre qui est un thème transcendant largement toutes les générations.

Pour cela, il procède à une transformation de la langue brut de ses carnets en une langue personnalisée soutenue, littéraire qui précise la représentation de la réalité qu'il choisit de décrire au service de sa vérité. La langue littéraire se définit donc ici comme étant l'esthétisation d'une langue brut dans le but de découvrir, par les choix de représentation qu'il opère, le lien entre un auteur et la réalité à partir de sa conception de la vérité.

Cette transformation, Yann-Ber Kalloç'h n'aura pas le loisir de l'opérer à son retour de guerre puisqu'il n'en reviendra jamais.

### III.5.5. *Ar en Deùlin*

#### III.5.5.1. Accueil critique

Contrairement à Loeiz Herrieu, les poèmes composés avant son départ ou bien sur le front ainsi que le début d'un journal de guerre par Yann-Ber Kalloç'h, s'inscrivent dans l'ensemble d'une œuvre littéraire parfaitement cohérente. De même que le recueil *Ar en deùlin* va être l'objet d'une publicité à laquelle n'aura jamais droit *Kammdro an Ankoù*. Cette publicité faite autour de l'œuvre et de l'homme doit d'ailleurs beaucoup à Loeiz Herrieu, qui publie régulièrement écrits et études posthumes de Yann-Ber Kalloç'h dans sa revue *Dihunamb* auprès des lecteurs de laquelle il lance une souscription en 1934 pour rééditer *Ar en Deùlin*<sup>513</sup>. Cette nouvelle édition verra le jour en

---

513 *Dihunamb* n°271, 1934, p.3.

1935<sup>514</sup>. Loeiz Herrieu sera également à l'origine de l'initiative de la souscription, destinée à payer la tombe de Yann-Ber Kalloc'h et d'ériger une croix en son souvenir après le retour du corps du poète à Groix en 1923.

Parmi les ouvrages édités en langue bretonne pendant l'entre-deux guerres, *Ar en Deùlin* constitue la seule œuvre écrite remarquable dans le domaine de la poésie.

L'édition de 1963 par *Kendalc'h*<sup>515</sup>, cite, hélas sans les dater, les nombreuses réactions de presse positives concernant les éditions précédentes d'*Ar en Deùlin*. L'indispensable Léon Palaux avait heureusement donné ces précisions dans l'ouvrage consacré à son ami que nous avons déjà abondamment cité. Ce qui étonne, c'est la diversité des thuriféraires. En premier lieu, Loeiz Herrieu<sup>516</sup>, mais également d'autres personnalités qui célèbrent la poésie de Yann-Ber Kalloc'h dans des revues prestigieuses de l'époque comme le *Mercur de France*, citons Émile Masson<sup>517</sup>, pourtant connu pour nourrir des idées politiques et une méfiance envers le clergé totalement opposées à celles de Yann-Ber Kalloc'h<sup>518</sup>. Soulignons aussi la reconnaissance de René Bazin<sup>519</sup>, académicien, qui signe l'introduction de la première édition d'*Ar en Deulin*<sup>520</sup>, et salue celle-ci par un article dans le journal conservateur *L'écho de Paris*<sup>521</sup>. Publicité est donnée à l'ouvrage en dehors même de la France, en Hollande, par le professeur de la chaire celtique d'Utrecht, Van Hamel, dans la revue *Die Witte Mier*<sup>522</sup>, et en Belgique par un certain Mosa dans la revue (ou le journal ?) *Métropole*. Cette critique mérite d'être citée ici, parce qu'elle évoque une inquiétude concernant la situation de la poésie à cette époque : "En ces temps où les vrais poètes sont si rares, il convient de signaler une œuvre qui restera parmi les plus grandes"<sup>523</sup>.

L'essentiel des réactions rapportées se trouve assez naturellement en Bretagne où le compagnon de plume d'Aogust Bôcher, Yves Le Moal, perçoit l'aspect novateur de l'écriture de Yann-Ber Kalloc'h dans le contexte poétique de la langue bretonne de son époque : "De la rencontre en son âme, du triple amour de Dieu, de la nature et de sa race, a jailli spontanément une œuvre qui ne doit rien à l'emprunt ni à l'imitation, où tout est neuf et personnel, l'accent, la matière et la forme"<sup>524</sup>. Ropaz Hemon fait le même constat dans *Breiz Atao* : "Pour la première

514 KALLOC'H, 1935.

515 KALLOC'H, 1963, p.11-12.

516 *Dihunamb*, juillet 1921.

517 *Mercur de France*, 1er août 1921 & PALAUX, 1926, p.222. À propos d'Émile Masson, voir : GIRAUD Marielle et J-Didier, 2004, & BROUDIC, 1983.

518 "Un tel cri d'humaine horreur et de mystique anathème, je doute hélas que la guerre en ait arraché à aucun homme de ce temps, en aucune nation." Émile MASSON : *Le Mercur de France*. " cité dans : KALLOC'H, 1963, p.11-12.

519 Voir DENIEL-LAURENT & BODIN, 2011, p.22-26.

520 *ARDL*, p.II-VI.

521 "Les grands poètes sont bien rares, même simplement les vrais poètes. Celui-là en était un grand, je ne crains pas de le dire." René BAZIN : *L'écho de Paris*, cité dans KALLOC'H, 1963, p.11-12.

522 "Calloc'h est le plus grand poète de Bretagne et plus que cela, un poète de l'humanité." Van HAMEL : *Die Witte Mier*, 1924, cité dans : KALLOC'H, 1963, p.11-12 & PALAUX, 1926, p.225.

523 MOSA : *Métropole (Belgique)*, In, KALLOC'H, 1963, p.11-12.

524 Yves LE MOAL : *Ar c'horn boud*, supplément de *Feiz ha Breiz*, In, KALLOC'H, 1963, p.11-12 & PALAUX, 1926, p.230-232.

fois, dans notre littérature, il s'est trouvé un poète pour mettre toute son âme dans ses poèmes<sup>525</sup>”. Il comprend également la singularité de Yann-Ber Kalloc’h : “Voilà le travail de Bleimor, qui écrivait sans demander si cela plairait à quelqu’un : pour lui seul parce que son cœur était trop plein, parce qu’il devait écrire, élever avec des mots une maison des émotions de son âme. Pour la première fois dans toute la littérature, on a trouvé un poète pour mettre toute son âme dans ses poèmes<sup>526</sup>”.

Léon Le Berre et Job Jaffré sont plus convenus<sup>527</sup>, et c’est dans l’*Ouest Éclair* que la critique se fait la plus grandiloquente sous la plume de J. De Cognets qui écrit : “En aucune langue, rien de pareil n’a été écrit sur la guerre des nations. Le plus vrai, le plus puissant des poèmes qu’inspira l’épopée, c’est dans la vieille langue bretonne qu’il aura été fixé pour les siècles à venir. Non, ni le Dante, ni Mistral qui n’a connu que la muse du soleil, de la jeunesse et de l’amour n’ont atteint cette plénitude émouvante<sup>528</sup>”. Pour inexacte qu’elle soit sur le fond, Dante<sup>529</sup> et Mistral<sup>530</sup> ayant généreusement célébré la femme, qui est totalement absente dans la poésie de Yann-Ber Kalloc’h, autrement que sous la forme de saintes ou de la Vierge Marie, peu comparables avec Béatrice et encore moins Mireille. Cependant la comparaison de la part de J. De Cognets, si elle est peu pertinente en ce qui concerne le contenu<sup>531</sup> des œuvres, redonne au breton sa place au sein des langues littéraires écrites<sup>532</sup>.

L’apothéose de cette suite d’articles tous plus dithyrambiques les uns que les autres se produit le 2 décembre 1924, lorsque le député Trémitin, élu du Finistère lit, en séance à la Chambre des Députés pour argumenter un propos autour des langues et du budget de l’Alsace-Lorraine, les dernières strophes du *Chant de bienvenue à l’an nouveau* de Yann-Ber Kalloc’h, afin de demander le respect des idiomes locaux<sup>533</sup>.

525 Roparz HEMON : *Breiz Atao*, In, KALLOC'H, 1963, p.11-12 & PALAUX, 1926, p.214. Léon Palaux avance la date de septembre 1914 pour cet article, ce qui est incohérent. Nous n’avons pas retrouvé l’édition mentionnée de *Breiz Atao*.

526 Roparz Hemon : *Breiz Atao*, In, PALAUX, p.214.

527 “Un parfum de sainteté, de Discipline, de tout l’Etre moral, de Maîtrise de Soi emplit ces œuvres trop tôt interrompues.” Léon LE BERRE : *L’Union Agricole*, 5 & 18 juin 1921 & PALAUX, 1926, p.215 : “Arrêtons-nous à ces pages sublimes, où s’exprime l’une des plus hautes âmes de ce temps. le souffle de l’esprit les anime et de respirer ce grand vent du large fait du bien et exalte le cœur.” J.JAFFRÉ : Le Nouvelliste du Morbihan, In, KALLOC'H, 1963, p.11-12.

528 J.DES COGNETS : *L’Ouest-Eclair*, 17 mai 1921, In, KALLOC'H, 1963, p.11-12 & PALAUX, 1926, p.203-211.

529 DANTE, I, II & III, 1992.

530 MISTRAL, 2009.

531 Nous parlons ici du contenu, pas de l’inspiration chrétienne chez ces trois poètes.

532 Place abandonnée pendant plusieurs siècles. L’affirmation de J. De Cognets et de bien d’autres, n’empêche pas la surdité volontaire de continuer à faire des ravages, ce que pourtant même la très consensuelle Mona Ozouf constate dans un récit autobiographique : “Nous connaissons par cœur les arguments que l’arrogance française n’a cessé d’opposer à ce qu’elle nomme à l’ordinaire un patois, et les bons jours un idiome. (...) Puis, “montrez-nous donc vos grandes œuvres, où cachez-vous vos grands écrivains ?” ; mise en demeure à laquelle nous opposons le Barzaz, bien sûr, mais aussi, plus près de nous, un grand poète, Jean-Pierre Calloc’h (je ne le lis guère, découragée sans doute par le dialecte vannetais et l’austérité du thème), un grand dramaturge, Tanguy Malmanche ; (...)” OZOUF Mona, 2009, p.96.

533 PALAUX, 1926, p.235.

### III.5.5.2. Influences

Dans le détail de tous ces hommages et critiques, le style et les influences de Yann-Ber Kalloç'h est peu décrit, et à l'exception de quelques réserves de la part de Loeiz Herrieu, qui évoque les faiblesses dues à la jeunesse du poète : *“Assurément, il y a dans le breton de Bleimor des fautes qu'il aurait lui-même corrigées peu à peu, en vieillissant dans le métier. Assurément, on trouve dans son travail l'ombre des études qu'il a faites en français – et c'est là peut-être qu'il aurait eu le plus de travail pour habiller ses réflexions de vêtements plus bretons ; mais, tels qu'ils sont, ses vers, ses écrits sont très beaux<sup>534</sup>”*, l'ensemble de ces critiques est toujours extrêmement positif. L'évocation du style est présente dans l'observation de Roparz Hemon, déjà cité, qui insiste sur le caractère personnel des poèmes de Yann-Ber Kalloç'h<sup>535</sup> et situer son travail au sein de la littérature occidentale, pour mieux affirmer la place de la langue bretonne parmi les grandes langues littéraires écrites, apporte également peu de détails sur l'écriture en elle-même. Dans l'ensemble des critiques, la vie du poète, ses thèmes de prédilection, caractère celte, patriotisme, inspiration religieuse sont largement développés mais seule une critique de cette époque évoque l'influence, qui nous semble la plus évidente dans la poésie de Yann-Ber Kalloç'h. Cette observation nous vient du poète Roparz ar Mason<sup>536</sup>, qui écrit à propos du recueil *Ar en Deùlin* : *“Cris de pénitence ou nostalgie du Ciel, prières dans la misère ou dans la solitudem anathèmes, invectives ou prophéties, Calloç'h et Claudel ont le même feu, le même accent, parfois le même rythme : celui du Psalmiste, leur maître<sup>537</sup>”*.

Contrairement à Yann-Ber Kalloç'h, Paul Claudel<sup>538</sup>, ainsi que l'autre grand poète mystique de cette époque, Charles Péguy<sup>539</sup>, se convertissent volontairement au catholicisme à l'âge adulte. La parenté entre les poèmes de Yann-Ber Kalloç'h et ceux de Charles Péguy est plus grande qu'avec ceux de Paul Claudel. Certes, la prise de liberté vis-à-vis du vers classique<sup>540</sup> les rapproche mais c'est un trait commun aux poètes de l'époque, mystiques ou pas. De plus, la poésie ou le théâtre de Paul Claudel sont souvent un questionnement, une réflexion autour de la parole<sup>541</sup>, que nous ne retrouvons pas chez Yann-Ber Kalloç'h. La poésie de Charles Péguy, tout aussi religieuse dans son inspiration que celle de Paul Claudel, met également l'image au centre de son système

534 Loeiz Herrieu, Critique de *Ar en Deùlin* dans *Dihunamb* (1921), cité dans : PALAUX, 1926, p.222.

535 Cette observation sera reprise et développée par Jo Rio, ancien professeur de l'Université de Lorient, qui voit la nouveauté de la poésie de Yann-Ber Kalloç'h, incarnée par l'utilisation du “je” qui donne à ses œuvres une couleur plus profonde et de fait plus individuelle.” FAVEREAU Tome 1, 2003, p.142.

536 Roparz ar Mason. Lorient, 1900-1952, Hourtin.

537 Roparz ar Mason cité dans : KALLOC'H, 1963, p.11-12.

538 Paul Claudel. Villeneuve-sur-Fère (Aisne), 1868-1955, Paris.

539 Charles Péguy. Orléans, 1873-1914, Villeroy (Seine-et-Marne).

540 Le fameux verset claudélien.

541 Il théorise d'ailleurs l'importance de la parole dans la poésie dans son *Art poétique*. (CLAUDEL, 1984). Cette interrogation sur la nature et le sens de la parole s'observe fréquemment chez les poètes influencés par la culture juive, jusque dans la période contemporaine, pensons notamment à la poésie de Henri Meschonnic et à celle du très grand poète Edmond Jabès. (Voir références dans bibliographie).

poétique mais celles-ci sont plus explicites, interrogent moins et décrivent plus, que dans la poésie ou le théâtre de Paul Claudel. Et la distance prise parfois avec l'émotion au profit de la réflexion chez Paul Claudel, est compensée par la place prédominante qui lui est donnée dans la poésie de Charles Péguy et Yann-Ber Kalloc'h, de même que le patriotisme. Ce thème n'est pas central dans les écrits de Paul Claudel, alors qu'il articule largement la pensée de Yann-Ber Kalloc'h et de Charles Péguy, y compris lorsqu'ils composent des poèmes à partir de texte bibliques.

Voici un exemple pour illustrer cette proximité entre les deux poètes. Le 28 décembre 1913, dans le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*<sup>542</sup> paraît *Ève*<sup>543</sup>, long poème en vers de Charles Péguy, dont le thème principal est le salut chrétien. Yann-Ber Kalloc'h a-t-il lu ce poème ? Car au mois de novembre 1914, il signe un poème intitulé *Beati Mortui... (Heureux les morts...)*<sup>544</sup>, à partir des paroles de Saint-Jean : “*Alors j’entendis une voix qui me dit du haut du ciel . Écrivez : Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur ! Dès maintenant, dit l’esprit, ils se reposeront de leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent*<sup>545</sup>”. Le caractère prophétique dans une riche succession de paraboles de l’*Apocalypse selon Saint Jean* en fait une réserve inépuisable pour les poètes catholiques. Avec *Ève*, Charles Péguy annonce la guerre à venir en célébrant les guerres passées et Yann-Ber Kalloc'h légitime le conflit à peine entamé. Tous les deux saluent la guerre pour la *terre charnelle*<sup>546</sup>, au nom de Dieu et reprennent également les paroles de Saint Jean : “*Heureux ceux qui sont morts*”, 24 fois dans le poème de Charles Péguy<sup>547</sup>, “*Heureux ceux qui meurent en Dieu*”, 6 fois dans le poème de Yann-Ber Kalloc'h.

Citons quelques vers des deux poèmes dans lesquelles nous notons que Yann-Ber Kalloc'h est plus précis que Charles Péguy :

“Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle  
 Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.  
 Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.  
 Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.  
 (...)  
 Heureux les grands vainqueurs, Paix sur les hommes de guerre<sup>548</sup>.”  
 Charles Péguy

\*\*\*\*

542 PÉGUY, 1989, p.XL.

543 PÉGUY, *Ève*, 1989, p.935-1174.

544 *ARDL*, p.145-148.

545 Voir *LA BIBLE, Apocalypse selon Saint Jean*, XIV, 13, 1990, p.1612.

546 PÉGUY, *Ève*, 1989, p.1027.

547 PÉGUY, *Ève*, 1989, p.1028-1030.

548 PÉGUY, *Ève*, 1989, p.1028 & p.1030.

“Soldats français, mon matelot,  
Ta part à toi aussi est glorieuse  
Puisque tu meurs pour la Vengeance !  
Ne pleure pas douce terre de France,  
Car sur le champ de bataille s’ils sont blessés  
Les fils vaillants de tes Croisés,  
Auront les mains jointes aussi...  
Heureux les morts qui meurent en Dieu<sup>549</sup>”  
Yann-Ber Kalloc’h

Ces parentés n’enlèvent rien à la singularité de l’œuvre de Yann-Ber Kalloc’h. Les vers cités ci-dessus le démontrent sans ambiguïté. Elles situent simplement les poèmes dans le contexte poétique de son époque et confortent les observations de Roparz ar Mason et de Loeiz Herrieu. Si l’ensemble des critiques autour de l’œuvre de Yann-Ber Kalloc’h mentionnent parfois les influences françaises, aucune ne tente de parallèle avec la poésie bretonne insulaire, c’est-à-dire celle des autres pays celtiques. Olier Mordrel, par exemple, cité par Léon Palaux, reste dans le vague à ce sujet dans sa critique d’*Ar en Deùlin*, de mai-juin 1921 :

“Il (Yann-Ber Kalloc’h) n’a pas fait qu’y exprimer une âme de Celte, dans une langue de Celte, il a été le premier qui l’ait réellement exprimée “à la Celte”.

(...)

La poésie de Calloc’h est essentiellement celle d’un Celte ; la nationalité bretonne de l’auteur n’est ici que nuance régionale. À mesure qu’un intellectuel breton se pénètre de Celtisme, son empreinte originale tend à s’atténuer ; il appartient désormais un peu, et de plus en plus, en sus de la Bretagne, aux autres patries des Celtes. Voyez les accompagnements musiciens de ses chants, deux sur quatre sont des airs gaéliques.

(...)

Le propre du poète Celte, c’est de donner une apparence de réalisme à son interprétation personnelle des faits. Le Celte est épris de fantastique palpable et d’irréel vécu. Une telle poésie ne peut être que descriptive ; le symbole comme l’abstrait, ne peuvent y trouver place<sup>550</sup>.”

Passons sur le fait qu’Olier Mordrel atténue dans ses propos, pour ne pas dire élimine, le patriotisme français de Yann-Ber Kalloc’h, que ses références aux Celtes expriment plus ses propres fantasmes et ses propres aspirations qu’autre chose en constatant seulement que cette affiliation des poèmes de Yann-Ber Kalloc’h à un ensemble celtique ne repose ici sur rien, puisque le procédé de réinterprétation des textes religieux ou historiques par les poètes n’est pas

549 “Brezélour gall, me martelod, / Té eùé kloduz ha lod / Pe varües evid en Drougrans ! / Ne ouélis ket, douar kun a Frans, / Rag én dachenn mar bent gloézié, / Mibion kadarn ha ré-groézié, / Vo o bézied kroézié eùé... / Euruz er ré varü hag e varü é Doué.” *ARDL*, p.146.

550 Olier Mordrel, Revue *Breiz-Atao*, mai-juin 1921, In, PALAUX, 1926, p.212-213.

spécifiquement “celte”, même si Yann-Ber Kalloç’h s’inspire clairement de légendes et récits bretons anciens. Le plaidoyer d’Olier Mordrel pour une poésie celte sans abstraction apparaît simplement comme la condamnation des nouvelles formes d’art naissantes de l’après-guerre<sup>551</sup> et il n’avait sans doute pas lu Yann-Ber Kalloç’h pour passer à côté des symboles chrétiens qui s’y bousculent. Dans ce domaine, le regard de la chercheuse Morwenn Jenkin est un peu plus précis dans l’ouvrage qu’elle a consacré à la poésie galloise. Dans le chapitre intitulé “*Romantisme* <sup>552</sup>?” consacré aux années 1902-1923, elle évoque Yann-Ber Kalloç’h en l’inscrivant dans une perspective qui englobe la poésie galloise et anglaise : “*Il n’y a aucun poète au Pays de Galles que l’on puisse nommer Poète de la Première Guerre mondiale (en dehors d’Hedd Wyn), comme on peut le faire de Kalloç’h en Bretagne ou Owen et Sassoon e Angleterre*<sup>553</sup>”. Cependant, à part le thème commun de la guerre qui n’est pas spécifique aux poètes “celtes” ou anglais, nous n’avons pas trouvé de familiarité particulière entre les poèmes de Yann-Ber Kalloç’h et les poètes gallois présentés dans l’étude de Morwenna Jenkin. Les influences de Yann-Ber Kalloç’h ne venaient donc manifestement pas de là.

Dans l’analyse de l’idée de la mort que nous allons mener des poèmes écrits par Yann-Ber Kalloç’h pendant la Grande Guerre, nous verrons que situer sa poésie dans le courant de la poésie mystique n’efface en rien les spécificités d’une vision bretonne du monde en général et de la mort en particulier. De même que les individus et la société, ces spécificités s’inscrivent dans un mouvement de va-et-vient continu d’interdépendances et d’influences entre le général et le particulier. Pensons par exemple aux saints chrétiens. Le message universel du catholicisme digère de cette manière les restes de paganisme des populations converties, comme c’est le cas en Bretagne. La spécificité des Bretons s’exprime alors à partir de l’héritage des anciens cultes celtiques, qui leur permettent de créer de nouveaux saints avec lesquels ils vont donner à leur foi catholique une couleur originale. Sont-ils de ce fait moins catholiques que les autres peuples convertis ? La réponse a peu d’importance. Ce qu’il est important de retenir en revanche, c’est ce mouvement de va-et-vient entre les anciens cultes locaux et la nouvelle religion universelle. Cette religion modifie les modes de vie et de pensées des populations converties qui, elles-mêmes se mettent à influencer sur les représentations de cette religion,...

L’auteur du récit de guerre Loeiz Herrieu et le poète Yann-Ber Kalloç’h s’inscrivent dans ce mouvement, en se faisant les acteurs de ce jeu d’influences, d’interpénétrations et

551 Olier Mordrel (Paris, 1901-1985, Léchiagat-Finistère) était architecte et de ce fait n’ignorait pas les nouvelles tendances artistiques de son époque. Nous pouvons observer cette connaissance dans le domaine des courants esthétiques de son époque, grâce au bâtiment *Ty Kodak* conçu par Olier Mordrel et inauguré à Quimper en 1933, dans un esprit prétendument nationaliste-breton, qui est un mélange de style *art nouveau* et *Bauhaus*.

552 “*Romantezh ?*” JENKIN, 1994, p.27-50.

553 JENKIN, 1994, p.32.

d'interdépendances, à partir desquelles se dessine leur singularité en tant qu'homme mais aussi, et surtout dans le cadre de notre étude, d'artiste.

L'une des expressions les plus significatives de cette singularité, influencée par (et influant sur) les représentations communes de civilisations entières est sans aucun doute l'idée particulière qui structure chaque existence et toute l'existence humaine, que les hommes se font de la mort. C'est pourquoi nous avons choisi de focaliser notre recherche sur ce thème.

## QUATRIÈME PARTIE

### LA MORT DANS *KAMMDRO AN ANKOÙ*

#### IV.1. Introduction

Homme de principes, très soucieux des convenances, sûr de ses idées, à une époque où la parole des pères n'est pas encore remise en question, Loeiz Herrieu montre une certaine assurance en lui dans sa manière de gérer son travail de publiciste, de paysan et ses différentes activités au service de la langue et de la culture bretonnes, avant que n'éclate la Première Guerre mondiale. En 1914, il a déjà 35 ans. Sergent-fourrier dans un régiment territorial d'infanterie, il n'est pas un simple troupière et son parcours intellectuel d'homme, qui a quitté très tôt l'école sans pour autant renoncer à s'instruire et à se cultiver, ce qui lui a valu d'être accueilli par les notables de l'*Emsav*, en font un Breton conscient de l'héritage culturel, des habitudes et coutumes de son pays. Il ne vit pas seulement la Bretagne et toutes les problématiques qui s'y rattachent, il la pense. Il la pense en homme de son époque, c'est-à-dire un individu né à la fin du dix-neuvième siècle, devenu adulte au début du vingtième siècle, combattant de la Première Guerre mondiale, qui partage avec ses contemporains un monde moderne né des révolutions industrielles et politiques que nous avons déjà décrites. Celles-ci ont dessiné le paysage intellectuel, politique, économique, social au sein desquels se développe la réflexion de Loeiz Herrieu. Cette réflexion ne s'arrête pas avec la Première Guerre mondiale, puisqu'il continue de militer pour la Bretagne après celle-ci, de même qu'il rédige *Kammdro an Ankoù* à partir de 1933. Dans ce récit, que dévoile-t-il de lui-même ? Que confirme-t-il au sujet de son être, de sa manière d'appréhender le monde ? Dans quelle mesure cette expérience guerrière va-t-elle mettre à mal certaines de ses certitudes ou bien les faire chanceler ?

Toujours attentifs à une mise en perspective du récit individuel dans le contexte général où il est écrit, nous choisissons d'explorer l'idée de la mort dans *Kammdro an Ankoù*, la mort étant non seulement, et ce de manière monstrueuse, le thème prédominant de tout récit rapportant une expérience guerrière, mais également un des thèmes permanents de la littérature, ce qui permet une observation et une comparaison de l'idée que s'en sont faite les hommes depuis l'origine connue de l'humanité et dans tous les cas depuis le début de la période historique.

Quand il part à la guerre, Loeiz Herrieu est un catholique fervent. Il aborde sa foi avec la même exigence que tout ce qu'il entreprend. Cela signifie qu'il exprime une foi sans compromis et appelle de ses vœux un regain religieux en Bretagne, le catholicisme ayant eu à subir de nombreux assauts, regrettables selon lui. Mais que valent encore les rites catholiques rigides

pratiqués en hommage aux défunts en temps de paix, lorsque les morts s'amoncellent comme jamais auparavant pendant cette guerre ? Comment Loeiz Herrieu vit-il cette mise à l'épreuve de sa foi et de ses certitudes ? Dans quels enseignements de la Bible va-t-il trouver des réponses pour adapter son attitude face à ce contexte inédit ? Par ailleurs, comment en rend-il compte d'un point de vue littéraire ?

En effet, quand il décrit la vie en Bretagne en temps de paix, dans la sécurité relative d'une société traditionnelle qu'il s'inquiète de voir disparaître mais pour laquelle il est capable d'élaborer des stratégies de défense. Nous le savons, celles-ci passent entre autres, par une expression littéraire parfaitement balisée au moyen de clichés, d'images, de mises en scène idéales pour chaque événement de la vie, quand bien même certaines de ces représentations évoquent un monde déjà largement disparu, il reste en terrain familier. La religion et les certitudes du dogme apportent quelques-unes de ces représentations littéraires ou autres. Le contexte de la guerre modifie cette stabilité, cette routine intellectuelle, car comment relever le défi littéraire de décrire non plus l'au-delà d'une mort spirituelle en laquelle il faut continuer à croire, mais la situation inédite dans laquelle se retrouve le soldat déraciné, loin de tous ses repères habituels ? Bien entendu, malgré l'inflation incroyable de récits de combattants de cette guerre, ce n'est pas la première fois que l'on décrit l'expérience guerrière, qu'elle est l'objet de la littérature. Mais cette mobilisation en masse d'hommes qui ne sont pas, pour la plupart, des militaires de métier, et se trouvent obligés de tuer quand ils ne se font pas tués eux-mêmes, quelques jours seulement après avoir quitté la tranquillité de leurs foyers, confrontés à des techniques de combat mettant en œuvre une artillerie encore balbutiante jusque-là, la destruction de villes entières, comment le raconter ?

Loeiz Herrieu fait le choix singulier de raconter son expérience guerrière en breton. Pour autant, ce parti pris individuel de raconter dans une langue qui était encore la langue principale de la majorité des soldats de Basse-Bretagne engagés dans la Grande Guerre, au contraire de représenter une pensée marginale, nous permet au contraire de comprendre, comment une grande partie des Bretons vécurent et pensèrent la Grande guerre, même s'ils ne l'intellectualisèrent ou n'en rendirent pas compte. Découvrons maintenant comment dans le cas de Loeiz Herrieu.

## IV.2. La mort spirituelle

### IV.2.1. Les mots de la mort

Dans la partie de notre étude consacrée à la mort, nous avons déjà décrit la manière dont les catholiques appréhendent la mort. Comment Loeiz Herrieu a-t-il personnellement rendu compte de ses croyances et son imaginaire largement influencés par son éducation catholique en Bretagne au tournant du dix-neuvième et du vingtième siècle pour décrire la mort ? Car il s'agit bien de description, de figuration d'une mort invisible au-delà du corps mort devant soi : La mort spirituelle. Par mort spirituelle, nous entendons la manière de se figurer ce qui succède au vivant. Cet état de deuxième mort développé par Saint-Augustin. Cette mort spirituelle, ou bien continuité de la vie de l'âme, est par essence non visible et n'appartient plus au domaine du sensible réservé au corps vivant, du moins le suppose-t-on. puisque si l'on connaît précisément les étapes de décomposition du corps mort<sup>554</sup>, l'on ignore tout de cet état de l'esprit *post-mortem*. Nommer ce que l'on pressent, suppose, sans le voir exige donc d'inventer des représentations communes, de créer un ensemble de représentations permettant à chacun de se figurer ce qui ne l'est pas dans la réalité du vivant à l'aide *d'images, de sons, de mots*, c'est-à-dire d'élaborer des représentations de ce qui n'est pas perceptible dans la nature à l'aide des cinq sens. Dans le cas d'une représentation ayant recours à la parole ou à l'écriture, cela sous-entend un double état du mot qui nomme. Il doit correspondre à un sens commun tout en permettant à chaque individu de l'utiliser afin d'exprimer sa propre sensibilité. Notre travail de recherche ayant pour objet les écrits d'un auteur et d'un poète, tous les deux catholiques, nous avons choisi de préciser la réflexion présente par une définition de Paul Claudel :

“L'acte par lequel l'homme atteste la permanence des choses, par lequel, en dehors du temps, en dehors des circonstances et causes secondes, il formule l'ensemble des conditions permanentes dont la réunion donne à chaque chose son droit de devenir présent à l'esprit, par lequel il la conçoit dans son cœur et répète l'ordre qui l'a créée, s'appelle la parole. (...)”

Pour exercer connaissance, c'est-à-dire pour reproduire chacun des mouvements particuliers dans son état de corrélation avec l'origine, pour déterminer en moi l'état intérieur qui leur corresponde, en un mot, pour ne pas être astreint à un nombre de rythmes limité, mais pour avoir le moyen de leur fournir à tous image, il me faut avoir la faculté de me *régler* sur leur principe commun, il me faut avoir avec lui un contact, ou, ce qui revient au même, une différence permanente. Pour consolider les choses dans leur qualité de termes, pour les rendre, en les nommant *inexterminables*, il me faut l'être moi-même. Le mot ne comporte point de mort ; or, le mot est un état de moi-même<sup>555</sup>.”

554 Sur la thanatophobie, voir (entre autres) THOMAS, 2008, p.34-37.

555 CLAUDEL, 1984, p.122-123. Notons que la remise en cause du mot produisant un sens commun sera le fait d'artistes, en particulier des Dadaïstes, pendant la Première Guerre mondiale, face à l'incapacité de nommer ou de figurer la tragique absurdité de celle-ci.

Ici, le mot, puisqu'il est "*état de moi-même, sans comporter de mort*", peut donc être perçu comme un stratagème individuel pour dépasser la mort. Néanmoins, comme nous l'avons déjà exprimé, quel que soit le type d'expression que choisisse l'être humain pour représenter quoi que ce soit, y compris la mort, il se heurte aux "*frontières*" du vivant et puise son imaginaire dans des représentations, qui ne peuvent dépasser son expérience sensible d'être vivant de chair et d'os, et selon ses croyances, d'esprit ou d'âme. Le fait de nommer est un privilège de vivant. Les morts ne parlent pas ou bien s'ils le font, nous ignorons parfaitement de comment ils le font. Si nous pouvons l'imaginer, c'est à partir de notre expérience de "non-mort". Le catholicisme, pas plus qu'aucune autre croyance humaine n'échappe à cette limitation de sa capacité de représentation dans les limites de l'expérience du vivant. Dans un tel cadre, ce que nous appelons l'imaginaire, qu'il soit chrétien ou autre, a beau être un produit de l'imagination collective ou individuelle qui n'a pas d'existence dans la réalité sensible, son expression et sa forme, pour toutes déformées par rapport à la réalité qu'elles soient, ont cette réalité sensible, consciente ou inconsciente, pour unique source d'inspiration. L'imaginaire des catholiques, sa figuration de l'état *post-mortem*, par une vie éternelle se situant dans un espace géographique et temporel peuplé par différents êtres, est donc clairement inspiré par la réalité d'ici bas, quand bien même l'emphase propre à la mythologie l'amplifie ou bien la déforme par de multiples procédés littéraires. Comme n'importe quel imaginaire, ces représentations sont le fruit d'une histoire commune et individuelle, d'une éducation mêlée à l'expérience de celui qui l'énonce de manière plus ou moins singulière. Voyons comment Loeiz Herrieu a intégré cet héritage chrétien des représentations de l'au-delà dans *Kammdro an Ankoù*. Et c'est à partir des mots avec lesquels il évoque, décrit la mort que nous allons mener cette observation.

#### IV.2.2. Les lieux, le temps et les êtres de l'au-delà chrétien

Nous nous étions arrêtés au bord de la tombe du père de Loeiz Herrieu<sup>556</sup>, dans ce moment d'accompagnement du mort, ce moment de passage de l'âme du chrétien vers l'au-delà, *l'autre monde - ar bed arall*. Cet autre monde n'est pas uniforme, il est composé de *l'enfer, an ifern* et *du paradis - ar baradoez*, peut-être au-dessus de nous dans *les cieux - an neñv*, d'un *purgatoire - ar purgatoer*. L'orientation du chrétien dans l'un ou l'autre de ces lieux de la mort dépend de l'issue du *Jugement Dernier - ar Varn Diwezhañ*.

---

556 Voir chapitre 1.2.1.

IV.2.2.1. *Ar bed arall* – L'autre monde

La croyance en un autre monde ne commence pas avec le christianisme. Tous les bretonnants connaissent l'expression "*Roeñvat war gornôg*", qui signifie "*ramer vers l'ouest*", et vient peut-être des temps pré-chrétiens où les morts s'en allaient vers le *Tír na nÓg*, le pays de l'éternel jeunesse, situé sur une île à l'ouest, en ces temps où l'on ne connaissait pas encore l'existence d'autres terres<sup>557</sup>. Dans certaines civilisations anciennes, l'âme du mort est aidée par un livre dans lequel sont décrites et représentées les épreuves qu'il aura à affronter dans cet au-delà. C'est le cas, nous l'avons déjà évoqué, des Égyptiens fortunés de l'Égypte ancienne, l'universalisme n'y étant pas de mise, sur la tombe desquels on pose le *livre des morts*<sup>558</sup>. Le christianisme ne manque pas non plus de ces représentations de l'au-delà. Évoquons à nouveau les fameux *Taolennoù / Tableaux de mission* diffusés en Bretagne pour dispenser en image les enseignements du Christ et représenter les dangers courus par celui qui ne les respecte pas<sup>559</sup>. Sans compter les fresques, les vitraux des églises où le *Ciel* est abondamment représenté. Assez pour qu'un écrivain breton n'ait pas à s'y attarder. Loeiz Herrieu désire décrire la guerre, instruire ses lecteurs sur ce qu'ils ne connaissent pas. Comme tout écrivain, il présuppose des connaissances communes chez ces derniers et la figuration mentale que se fera chacun d'entre eux à leur lecture. La revue *Dihunamb*, dans lequel son récit est publié pour la première fois, est principalement lue par des ecclésiastiques. Ils ont par référence tous une idée de ce à quoi peut ressembler l'au-delà chrétien. Tout au long de *Kammdro an Ankoù*, Loeiz Herrieu l'évoque d'ailleurs peu et ne le décrit jamais, pas plus qu'il n'y décrit le *Paradis* ou l'*Enfer* dans l'au-delà.

“A l'aide d'une corde mise sous son dos et une autre sous ses jambes, on descend le corps dans le trou. Le colonel, d'une voix blanche, dit adieu au trépassé. Il nous parle de l'autre monde, où Dieu dédommage ceux qui meurent en faisant leur devoir. Et nous retournons dans nos logements, le cœur serré, les larmes aux yeux. A qui le tour demain <sup>560</sup>?”

C'est un enterrement qui amène Loeiz Herrieu à évoquer l'*autre monde* promis à ceux qui combattent. Il n'est pas question ici de *paradis* ou d'*enfer*. Cependant, le colonel en charge des

557 “*Quoiqu'il soit*”, comme le rappelle avec humour Martial Ménard en évoquant l'origine peut-être celtique de cette expression, “*toujours dangereux de s'aventurer sur ce genre de terrain où fourmillent tant de charlatans et d'ésotéro-je-ne-sais-quoi...*” MÉNARD, 1997, p.6. Nous reviendrons sur la représentation du *paradis celtique* et sur l'expression “*Roeñvat war gornôg*” dans la partie consacrée à l'analyse de *Ar en Deùlin*.

558 NOCE, 21.II.2011, p.34.

559 On trouve des reproductions de certains de ces *tableaux de mission* dans l'*HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS*, 1990, p.114-121.

560 “*Get ur stag lakaet edan e gein hag un arall edan e zivhar, e tiskenner ar c'hory en toull. Ar c'horonal, disonik, a lâr kenavo d'an hani tremenet. Komz a ra deomp ag ar bed arall, lec'h ma vez digollet get Doue ar re a varv ec'h ober o dever. Hag e tistroomp d'hor lojoù, stardet hor c'halon hag an daeroù en hon daoulagad. Tro piv e vo arc'hoazh ?*” (12-11-1914), KAAK, p.39.

dernières paroles parle clairement de dédommagement par Dieu dans l'*autre monde*, comme si la participation au combat était une sorte de désagrément terrestre pour le combattant catholique. Depuis l'individualisation progressive de la mort à partir environ du treizième siècle, "*la mort de soi*", selon l'expression de Philippe Ariès<sup>561</sup>, le catholicisme a précisé son caractère de religion contractuelle entre le croyant et Dieu, par l'intermédiaire de son gestionnaire terrestre : l'Église. Grâce à ce contrat, s'il suit les recommandations et la loi de l'Église, le croyant peut espérer aller au paradis. Car il y a une loi et gare à celui qui ne la suit pas. Aogust Bôcher, contemporain de Loeiz Herrieu, lui aussi fervent catholique et combattant de la Grande Guerre, le rappelle sans s'encombrer des nuances de pensée de Saint-Augustin, pour qui la pire des issues est la mort pour l'homme sans Dieu qui ne peut rien espérer après la première mort. Ainsi, Aogust Bôcher décrit le manque de foi des habitants de Lassigny, village de Picardie où sa campagne l'amène et rappelle à ces gens qui ont déserté l'église : "*Et beaucoup s'illusionnent s'ils croient trouver dans l'autre monde un lieu qui ne soit ni paradis ni enfer. L'homme n'a pas à dire au Grand Maître d'être bon ni mauvais. Il y a une loi, à l'opposé, une loi à suivre, à prendre ou à laisser sous peine de châtement*<sup>562</sup>".

À l'inverse des incroyants de Lassigny décrits par Aogust Bôcher, les combattants peuvent espérer la mansuétude de Dieu, puisque leur combat est juste à ses yeux<sup>563</sup>. Les paroles du colonel évoquées par Loeiz Herrieu vont dans ce sens. L'aspect contractuel de la relation entre le croyant et Dieu est d'ailleurs rappelé par Loeiz Herrieu, lorsqu'il raconte non pas un enterrement, mais une simple messe à laquelle il se félicite de pouvoir assister (assister régulièrement aux offices fait partie du contrat) malgré sa triste situation :

"Je peux attraper la messe en passant à Sailly. Un prêtre de Cornuaille dit la messe et prêche en français avec un accent terrible ! Mais ce qu'il dit nous fait oublier son chant : il nous rappelle que nous pouvons épargner beaucoup pour l'autre monde, dans cette triste vie ; des biens qui ne sont pas comme ceux de ce monde-ci, des biens sur lesquels les bombes n'ont pas de prise<sup>564</sup>."

"*Épargne, dédommagement*", le comportement du croyant pendant son passage dans ce monde-ci conditionne son accès et la nature de ce qui l'attend dans l'autre monde.

Pour un homme, la frontière extrêmement ténue entre la vie et la mort, entre ce

561 ARIÈS, 1, 1985, p.106-107.

562 BÔCHER, 1989, p.197.

563 Quelle que soit l'origine des combattants, on croit de tous les côtés, mener une guerre juste au nom de Dieu, comme le rappellent Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER : "*Pour tous les peuples belligérants, (...) "Dieu est de notre côté", "God with us", "Gott mit uns". Croire en Dieu et croire en sa patrie est bien souvent indissociable.*" AUDOIN-ROUZEAU & BECKER, 2003, p.161.

564 "*Gellout a ran tapout an oferenn é tremen e Sailly. Ur beleg a Gernev a oferenn hag a bredeg deomp e galleg, get un taol-bouezh spontus ! Met ar pezh a lâr a ra ankouaat e gan : degas a ra soñj deomp e c'hellomp armerzh ur yoc'h evit ar bed arall, er vuhez trist-mañ ; madoù ha nend int ket èl re ar bed-mañ, madoù ha nend deus ket krog ar melloù-dir arnezhe.*" 11-07-1915, *KAAK*, p.77.

monde-ci et l'autre monde dans une vie en dehors d'un conflit, l'est encore plus sur le front. Qu'il soit en mouvement ou pas, le soldat risque la mort à chaque instant. Elle menace parfois tellement au-dessus de lui que Loeiz Herrieu en vient à se demander par quel hasard les bombes, marmites et autres projectiles, qui quadrillent le ciel ne "*se choquent pas plus souvent les uns contre les autres*<sup>565</sup>!" Malgré cette pluie particulière, il faut bien que les soldats se déplacent, s'extirpent de la trompeuse sécurité de la tranchée : "*Maintenant nous n'avons plus qu'à déguerpir dans la partie du monde étroit laissé par nous entre terre et acier, et essayer de trouver le chemin qui nous ramènera pour trouver nos hommes ou dans l'autre monde*<sup>566</sup> !" Dans cette situation, le soldat en vie transite dans une sorte de couloir entouré par la mort, terre et acier sont les synonymes de celle-ci et il tient à peu de chose que l'acier ne l'écrase ou que la terre ne l'engloutisse. Cette image démontre l'étroitesse du destin du poilu sur le front, littéralement encerclé par une mort que la guerre rend mouvante et menaçante. Au-delà cet couloir étriqué, il y a encore un peu de vie terrestre ou bien un au-delà, dont Loeiz Herrieu ne précise pas la nature. Tout juste demande-t-il à Dieu, en prenant garde de ne jamais lui dicter sa volonté, de donner à Yann-Ber Kallocc'h, dont il apprend la mort le 27 avril 1917, un accueil dans l'autre monde plus paisible que dans ce monde-ci : "*Que Dieu lui donne dans l'autre monde la paix qu'il n'a pas pu goûter sur cette terre*<sup>567</sup>". Ces mots de Loeiz Herrieu, sont un écho à ceux du colonel déjà cité, quand il demande également à Dieu un dédommagement pour son camarade tué au combat.

Quel est ce dédommagement ? Que se passe-t-il pour le bon chrétien après la mort ou bien pour celui qui n'a pas suivi les enseignements de Dieu ?

#### IV.2.2.2. *Ar Varn diwezhañ* – Le Jugement dernier

Contrairement à Yann-Ber Kallocc'h, que la question préoccupe beaucoup, Loeiz Herrieu n'évoque le *Jugement dernier* qu'une seule fois dans tout son récit après qu'un bombardement a dispersé tous les os des soldats : "*Leurs os sont semés tout autour, à attendre le Jugement dernier pour les rassembler chacun à sa place*<sup>568</sup> !...". Pas plus que s'agissant de l'*autre monde*, il ne développe sa vision personnelle de la nature de ce jugement, s'en remettant ici à une vision eschatologique commune aux chrétiens, à savoir celle contenue dans les Évangiles. Quelle est-elle ? Deux apôtres décrivent le Jugement : Saint Matthieu et Saint Jean<sup>569</sup>. N'ayant pas vocation

565 "*Hag en em c'houlennomp penaos ne stokont ket liesoc'h unan doc'h an arall !*" **KAOK**, p.135.

566 "*Bremañ n'hon eus mui nemet fardiñ arre el lodenn bed strizh laosket genomp etre douar ha dir; hag esae kavet an hent hor c'haso en-dro da gavet hon tud pe d'ar bed arall !*" **KAOK**, p.135.

567 "*Doue da reiñ dezhoñ er bed arall ar peoc'h n'en deus ket gellet tañvaat à an douar-mañ.*" **KAOK**, p.188.

568 "*Hadet eo o eskern tro-ha-tro, da c'hortoz ar Varn diwezhañ d'o zolpiñ en-dro pep unan en e lec'h !...*" **KAOK**, p.216.

569 Sur l'apparition puis l'évolution du point de vue de l'historien du *Jugement dernier*, voir : ARIÈS, *I*, 1985, 304 pages.

d'exégète, nous résumerons simplement l'Évangile de Saint Matthieu ainsi<sup>570</sup> : Le Jugement intervient à la fin des temps. Jésus y départage les Justes qui iront au paradis des fauteurs d'iniquité destinés à l'enfer. Ce que fait l'homme pendant sa première vie terrestre détermine sa destinée pour l'éternité. Le Jugement insiste particulièrement sur la charité, parce que la charité faite aux pauvres revient à la faire à Jésus et à Dieu. À ceux qui ne l'auront pas faite, Jésus promet : *“Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. / Et alors ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle”*<sup>571</sup>. Plus généralement, Saint Matthieu souligne également que ce n'est pas aux hommes de juger les autres hommes.

Ces descriptions du Jugement sont faites au moyen d'images, de paraboles, d'allégories. On ne parle pas explicitement de Jugement, pas plus dans l'Évangile de Saint Matthieu que dans l'Apocalypse de Saint Jean. *“Le mot grec apocalypsis, signifie révélation, dévoilement. (...) Dans une “apocalypse” Dieu se manifeste aux hommes, (...) La surabondance des maux, les crises et les catastrophes signalent l'imminence du dénouement”*<sup>572</sup>. Une telle définition permet de comprendre pourquoi certains chrétiens comparèrent la Première Guerre mondiale à l'apocalypse. Dans son apocalypse, Saint Jean décrit ce qui précède le retour du Christ, le Jugement<sup>573</sup>. Son annonce du Jugement en lui-même ne diffère pas fondamentalement de celle de Saint Matthieu. En revanche, la notion de combat entre les représentants du bien contre ceux du mal y est beaucoup plus importante : *“Celui qui sera victorieux sera ainsi vêtu d'habits blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon père et ses anges”*<sup>574</sup>. Victorieux est un mot qui revient plusieurs fois dans le récit de l'Apocalypse par Saint Jean. La guerre du bien contre le mal y est décrite par un nombre important d'hyperboles, de répétitions afin de renforcer et de marteler l'idée du chaos qui secoue le monde avant la Révélation, comme nous avons pu également l'observer dans la prophétie d'Ézéchiel. Les os qui se rassemblent dans l'évocation du Jugement dernier par Loeiz Herrieu rappellent les os desséchés de cette prophétie. Néanmoins, de même que nous pouvions nous étonner de l'absence de descriptions plus imagées ou bien de réflexions au sujet de l'autre monde par Loeiz Herrieu, les *“os semés par la bataille”*, ne sont pas non plus dans les détails à propos du Jugement, sur la manière, sur la raison pour laquelle ceux-ci seront rassemblés.

Loeiz Herrieu semble bel et bien être respectueux des préceptes de l'Église, des Évangiles au point de s'annihiler toute liberté d'interprétation, de représentation autres que celles de

570 Nous avons écrit ce paragraphe concernant le *Jugement dernier* et le destin des chrétiens après la mort, à partir de l'Évangile selon Saint Matthieu, *LA BIBLE*, 1990, p.1267-1307.

571 *LA BIBLE, Évangile selon Saint Matthieu*, XXV,45,46, 1990, p.1301.

572 *LA BIBLE, Introduction à l'Apocalypse de Saint Jean*, 1990, p.1599.

573 Le présent passage résume le *Jugement dernier* dans l'*Apocalypse de Saint Jean*. *LA BIBLE*, 1990, p.1599-1619.

574 *LA BIBLE, Apocalypse de Saint Jean*, III,5, 1990, p.1603.

la Bible. Est-ce par peur de Dieu ? “*Je déclare à tous ceux qui entendront les paroles de cette prophétie, que si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre*<sup>575</sup>”, déclare Jésus en conclusion de l'Apocalypse de Saint Jean, ôtant à tout chrétien la liberté de modifier en quoi que ce soit le témoignage de ses apôtres. Loeiz Herrieu en fait-il une lecture restrictive au point de ne même pas oser son interprétation ? Dès lors, la parole émise par Loeiz Herrieu dans son récit, au sens où Paul Claudel l'entend, voit ici gommé le reflet de la personnalité de celui qui l'énonce. Car l'*autre monde*, le *Jugement dernier* tels qu'il les présente l'effacent en tant qu'individu. Ils ne reflètent pas sa vision personnelle mais sont uniquement un ensemble de termes enseignés par les clercs, le résultat d'une éducation ne permettant aucun sens critique, aucune marge d'interprétation autre que celle proposée par les autorités autorisées à cela, étant donné que toute initiative pourrait être perçue comme une réinterprétation, une appropriation de la parole de Dieu lui-même. Un enseignement qui délimite autant les frontières de l'imaginaire individuel, que celui dispensé par l'Église catholique explique l'incapacité de Loeiz Herrieu à projeter son esprit dans un au-delà du réel, à s'ouvrir à une sorte d'abstraction, de fantaisie qui lui permettrait de décrire, d'interpréter, d'interroger individuellement le fait religieux à sa manière, comme l'ont fait des penseurs, des poètes ou des auteurs chrétiens avant lui, Blaise Pascal<sup>576</sup>, René de Chateaubriand<sup>577</sup>, ou bien de ses contemporains, Paul Claudel<sup>578</sup>, Charles Péguy<sup>579</sup> et bien sûr Yann-Ber Kalloç'h, pour ne citer qu'eux. Ces derniers ont reçu les enseignements de l'Église mais ont tout de même su y trouver une liberté d'interprétation, de réflexion qui manque manifestement à Loeiz Herrieu dans ce domaine. Cette manière terre à terre d'appréhender le réel se retrouve dans la quasi incapacité de Loeiz Herrieu à décrire les lieux de la mort chrétienne hors de la stricte référence du visible, du sensible, dévolue au vivant. Certes, aucun homme n'échappe aux limites des références du réel qui l'entoure, qu'il connaît. Cependant, il peut les assembler, les modifier, les déformer, mettre en scène des éléments tirés de cette réalité sensible, pour les rendre fantastiques ou bien les mettre en scène dans des situations que nous savons impossibles dans la réalité. L'Ancien comme le Nouveau Testament regorgent eux-mêmes de ces êtres, situations, auxquelles nous sommes peu, voire jamais, confrontés dans la réalité, qui relèvent de la parabole, de l'hyperbole ou de l'allégorie, c'est-à-dire des représentations destinées à être interprétées. Loeiz Herrieu confirme cette incapacité à dépasser le réel, y compris dans l'évocation du religieux pourtant propice au fantastique. De ce fait le *paradis* et l'*enfer* sont rarement pour lui des lieux ou bien des états en

575 , *LA BIBLE, Apocalypse de Saint Jean*, XXII, 18, 1990, p.1619.

576 PASCAL, 1950.

577 CHATEAUBRIAND, 1978.

578 Entre autres : CLAUDEL, 1970.

579 Entre autres : PÉGUY, 1989.

dehors du monde réel.

#### IV.2.2.3. *Ar Baradoez – Le Paradis & An Ifern – L'enfer*

Pour Loeiz Herrieu, l'affaire est entendue, l'homme est fauteur de troubles au milieu de la nature. C'est de sa faute si le paradis terrestre créé par Dieu est devenu un enfer : *“Or le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé”*<sup>580</sup>. Nous connaissons tous la suite, le non respect de l'interdiction faite à Adam et Ève de manger le fruit de l'arbre de la connaissance entraîne la fin de l'immortalité d'Adam et Ève et leur faute a pour conséquence la malédiction de la terre toute entière : *“Il dit ensuite à Adam : Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail”*<sup>581</sup>.

C'est à la fin de son récit, le 8 juin 1918, que Loeiz Herrieu s'épanche le plus sur ce paradis perdu souillé par l'homme. Il a appris la veille la mort de son ami l'abbé Tanguy de Quistinic. Il est à la guerre depuis presque quatre ans et une immense lassitude l'accable. Le 8 juin, il apprend également par l'aumônier Maréchal que l'église de Port-Louis a brûlé. De sa ferme du Gozh-Kêr, il en apercevait la tour. Il est stationné à la Ville-en-Selve<sup>582</sup> depuis une semaine. Cet après-midi-là, il fait très beau et il décide d'aller vagabonder un peu autour du bourg. Il note minutieusement le spectacle de la nature autour de lui<sup>583</sup> avant de se laisser aller à quelques réflexions :

“Il n'y a plus que paix et beauté autour de moi. Pourquoi suis-je moi, seul, et moi homme, à maintenir en place la haine et la laideur au milieu de ce paradis ?

Il me vient de la honte d'entendre la terre trembler à cause du cahot des canons. Il me vient de la honte et du chagrin, en pensant qu'il y a, tout le long du front, des hommes comme moi en train de mettre toute leur imagination à tuer leur frères et à détruire leurs beaux ouvrages.

(...)

Dieu a fait de cette terre un paradis : l'homme, dans sa suffisance, a voulu en faire un enfer.

Aux arbres, aux animaux, qui n'ont pas d'esprit, Dieu a laissé le bonheur du paradis sur la terre, qu'elle a été jusqu'à ce que ne vienne à nouveau l'homme pour la souiller.

Et l'homme répand des larmes, et l'homme répand du sang... Et il ne veut pas comprendre que la source

580 *LA BIBLE, Génèse*, II,8.,1990, p.8.

581 *LA BIBLE, Génèse*, III,17, 1990, p.9.

582 Entre Reims et Épernay.

583 Cette précision dans le détail de la nature, opposée aux œuvres guerrières de l'homme n'est évidemment pas spécifique à Loeiz Herrieu, citons par exemple Ernst Jünger, pourtant très belliciste : *“(…) dans les champs voisins des meules de céréales, au faite desquelles le grain avait germé et proliférait déjà et, courant à travers tout cela, un boyau d'approche à demi enfoui, autour duquel flottait une odeur de brûlé et de pourriture.”* JÜNGER, 2013, p.54.

de ses larmes et de son chagrin vient de sa méchanceté.

Il bafoue la justesse de son Créateur...

Et voilà presque quatre ans que je traîne ma tristesse tout le long du front, quatre ans que j'ai été séparé de mon pays, contre ma volonté.

La France m'a pris cinq ans de ma meilleure jeunesse. Neuf ans à enlever de ma vie, et qui s'enfuit plus vite tous les jours...

Pendant que s'épuise ainsi ma volonté, sous le poids d'une vie misérable, un linot, au-dessus de ma tête chante, pendant que gonfle sa gorge rouge.

“Ma vie à moi est plus courte encore que la tienne, semble t-il dire, et je n'ai aucun Paradis à attendre comme décharge. Et cependant moi je chante<sup>584</sup> ...”

Loeiz Herrieu, directement inspiré par la *Genèse* reporte la faute sur l'homme et uniquement l'homme. Il a honte, il est triste de voir sa jeunesse s'en aller à cause de cette guerre, de la malveillance des hommes contre lesquelles il ne peut rien, doublement impuissant face à la volonté de Dieu de punir les hommes et en proie à celle des hommes eux-mêmes, à toujours s'entretuer encore et encore pour une raison qu'il résume simplement : La suffisance de l'homme qui, comme au commencement des temps désobéit à Dieu et récolte alors le chaos. Contrairement aux animaux et aux végétaux que Dieu épargne, parce qu'ils n'ont pas cédé à la tentation d'accéder à la connaissance et à la conscience d'eux-mêmes. Et si Loeiz Herrieu se met en apparence à envier l'oiseau qui chante sur la branche, il sait qu'après son dernier chant, celui-ci n'accédera pas à un au-delà comme lui-même peut l'espérer, rappelant la supériorité de l'homme sur l'animal : “*Que tous les animaux de la terre, et tous les oiseaux du ciel soient frappés de terreur et tremblent devant vous, avec tout ce qui se meut sur la terre. (...) Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement : Je vous ai abandonné toutes ces choses, comme les légumes et les herbes de la campagne*<sup>585</sup>”. Étrange paradoxe, que de dénoncer la suffisance de l'homme, de décrier sa tendance à la destruction, à la désobéissance de Dieu, à souiller, de faire un panégyrique de la nature pour finir par rappeler incidemment la supériorité de l'homme sur cette nature ! Apparaît donc plutôt le paysan navré de voir détruite la récolte par des malfaisants plutôt qu'un observateur béat d'une nature idéale. Il finit le récit de cette journée d'un révélateur. “*La conscience m'a été donné, hélas !*

584 “*Nend eus 'met peoc'h ha braventez tro-ha-tro din. Perak eh on-me, ma-unan, ha me den, é terc'hel lec'h ar c'has hag an divalavded e-kreiz ar baradoez-mañ ? Mezh a za din klevet an douar é kreniñ get horos ar c'hanon. Mezh a za din hag anken, é soñjal eh eus, hed-a-hed get an talva, tud èldon é lakaat holl o ijin da lazhiñ o breudeur ha da zismantriñ o oberoù-kaer. (...) Doue en deus graet ag an douar ur baradoez ; mab-den, en e vrazoni, en deus vennet ober anezhoñ un ifern. D'ar gwez, d'al loened, ha n'o deus ket spered, Doue en deus lezet levnez baradoez an douar; bet ken na za arre fallentez mab-den d'he c'housi. Ha mab-den a skuilh daeroù, ha mab-den a skuilh gwad... Ha ne venn ket kompren ema mammenn e zaeroù hag e c'hlac'har en e fallentez. Kareziñ a ra reizhted e Grouerour... Ha setu tost da bevar blez e stlejan ma zrizez hed-a-hed get an talva, pevar blez mah on bet dispartiet doc'h mam bro, enep d'am c'halon. Pemp blez arall e deus kemeret ar Frañs a ma yaouankiz wellañ. Nav vlez da lemel diàr mam buhez din, hag a dec'h fonnaploc'h bemdez... E-pad ma tinerzh èl-se ma vennerezh, dindan samm ur vuhez truek, ur veurig bihan, a-dreist ma fenn a gan, ken na foeñv e goüigig ruz. “Mam buhez-me zo berroc'h c'hoazh eget ho hani, a seblant-hi làret, ha Baradoez erbet n'em eus da c'hortoz èl digoll. Ha neoazh me 'gan...” KAAK, p.256-257.*

585 *LA BIBLE, Genèse, IX,2,3, 1990, p.14.*

*Elle est ma consolation et aussi ma douleur*<sup>586</sup>”. La consolation précède malgré tout la douleur. Car en bon chrétien, il sait que malgré cette déprime passagère, il peut espérer une reconnaissance de Dieu au moment du Jugement dernier en dédommagement de toutes les épreuves subies.

Dans ce passage, le paradis a l'image du monde réel, puisque la terre est un paradis souillé par l'homme. Au cours de son récit, Loeiz Herrieu évoque seulement deux fois un paradis dans un au-delà. Cependant c'est à la vue d'une représentation bien réelle qu'il se met à penser au paradis. Le 10 octobre 1914, il est à Reims où la cathédrale a été incendiée le 19 septembre 1914. Les tirs se sont calmés et il part en balade autour de l'église malgré les nombreux obstacles amoncelés dans les rues: *“Nous retrouvons de nouveau l'église, si bien sculptée autrefois, fleurie, comme le paradis, recouverte de statues de saints*<sup>587</sup> (...)*”*. Ce paradis n'est plus le Jardin d'Éden sur la terre de l'Ancien Testament mais le paradis promis aux chrétiens dans le Nouveau Testament, la nouvelle Jérusalem céleste, selon l'Apocalypse de Saint Jean : *“Après cela, je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle. Car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. / Et moi Jean, je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, descendait du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux*<sup>588</sup>*”*. Un paradis qui ne fera plus la différence entre les hommes : *“Les nations marcheront à la faveur de sa lumière, et les rois de la terre y porteront leur gloire et leur honneur*<sup>589</sup>*”*. Cette réunion des nations et des hommes au paradis, quelle que soit leur origine est rappelée par Loeiz Herrieu alors qu'il est invité chez des nobles alsaciens à Morhange. C'est le 21 décembre 1918, la guerre est finie, malgré cela on entend encore des rumeurs d'une tonalité belligérante ici ou là. À cause de l'une de celles-ci, Loeiz Herrieu décrit l'affliction de ses hôtes : *“. Ils sont aussi affligés par le discours du maire de Metz qui aurait dit, selon les journaux, qu'il préférerait perdre sa place au paradis plutôt que d'y être auprès des Prussiens*<sup>590</sup>*”*. Il ajoute, *“Tous les hommes sont des enfants de Dieu,” dit la maîtresse de maison, et elle a raison, et dans chaque pays on trouve des gens saints*<sup>591</sup>*”*. Dieu ne fait pas la différence dans ce paradis chrétien.

Plus prosaïquement, le mot *paradis* peut signifier un état de félicité relatif à la situation plus ou moins confortable d'un être bien vivant, Loeiz Herrieu se laisse aller à cet emploi une seule fois. Il doit pour la énième fois installer son bureau dans un nouveau lieu, ici à Rollot<sup>592</sup>, le 30 janvier 1917, et constate son habituelle infortune : *“Je fais mon bureau dans une lingerie, et ma*

586 *“Ar skiant a zo roet din, allas ! Ema ma c'hoñfort hag ivez man glac'har.”* **KAOK**, p.257.

587 *“Degouezh a raomp c'hoazh get an iliz, kizellet ker brav gwezharall, boketet èl ur baradoez, goloet a zehwennoù sent (...)”* **KAOK**, p.32.

588 *LA BIBLE, Apocalypse selon Saint Jean*, XXI, 1, 2, 1990, p.1617.

589 *LA BIBLE, Apocalypse selon Saint Jean*, XXI, 24, 1990, p.1618.

590 *“Chifet int bet ivez da bredeg maer Metz hag en dehe lâret, reve ar gazetoù, eh oa gwel getoñ koll e lerc'h er baradoez kentoc'h eget bout a-barzh e-tal Prusianed.”* **KAOK**, p.281.

591 *“Holl an dud a zo bugale Doue”, eme ar vestrez, ha rezon dezhi, hag e kement bro e kaver tud santel.”* **KAOK**, p.281.

592 Rollot, village de Picardie, dans le département de la Somme.

*chambre dans une écurie trouée. Ce n'est pas encore le paradis que nous avons trouvé*<sup>593</sup>". Tel est le lot du soldat sur le front, qui passe d'un abri précaire à un autre. Ici, le paradis est directement lié à l'état terrestre. Mais dans tous les cas, Loeiz Herrieu se rapporte toujours au réel, comme s'il avait de la peine à se figurer la réalité plus abstraite, supérieure, c'est-à-dire d'essence divine. Tout au long de son récit, nous avons du mal à saisir la nature de la spiritualité de Loeiz Herrieu au-delà des automatismes langagiers, des concepts religieux bien délimités qu'il assène dans celui-ci. Il semble tellement attaché à la réalité, au sens ordinaire de celle-ci, soit : "*toutes les choses ayant une réalité objective et constatable*<sup>594</sup>", captée par l'un des cinq sens, que nous percevons mal la teneur de sa foi. Son émerveillement devant chaque église, construction et exhibition matérielle, s'il en est, de la foi, va dans ce sens.

Son incapacité à sortir de ce réel s'exprime dans tous les mots religieux, au mystique. Les *Cieux*, par exemple, où l'on a coutume de situer Dieu par opposition à l'enfer souterrain, sont accompagnés de référence d'ici bas, y compris pendant l'office : "*Le chant du Credo s'élève, vers les Cieux, mêlé la senteur douce des fleurs*<sup>595</sup>". La perception de la présence de Dieu ne peut pas se limiter à son aspect spirituel, se contenter de l'évanescence d'un chant pour s'exprimer, il faut qu'une perception physique plus intense, que les sens s'en mêlent, ici l'odorat qui répond à l'ouïe.

La religion pour Loeiz Herrieu, se limite-t-elle donc en grande partie aux réalisations matérielles des fidèles, à son aspect moral, à ses rites, un monde en noir et blanc dans lequel le *Bien* se dispute au *Mal* ? Son évocation de l'enfer nous oriente encore une fois dans cette direction. L'*enfer* est l'envers du *paradis*, des *Cieux*, le lieu où sont condamnés à brûler les damnés, ceux qui n'auront pas respecté la parole de Dieu<sup>596</sup>, ceux qui n'auront pas suivi les principes édictés par Jésus, l'enfer est le lieu du *Mal*, l'empire du *diable*. Dans l'esprit de Loeiz Herrieu, la guerre est le lieu et l'expression de ce *Mal*, lorsque celui-ci l'emporte sur le *Bien*. Il s'y montre particulièrement sensible à l'approche de Noël 1914. Le 13 décembre, il est à Courtonne<sup>597</sup>, où en compagnie de l'adjudant Guillouzeu, il va observer une tranchée, les morts dans le *no man's land* et souligne combien l'édification de ces tranchées a demandé des efforts aux hommes afin d'accompagner leur méchanceté :

593 "*En ur bugadle e ran mam burev, hag en ur marchaosi toullek ma c'hamb. Nend eo ket c'hoazh enta ar baradoez hon eus kavet.*" **KAOK**, p.171.

594 Nous reprenons ici la définition proposée dans l'ouvrage suivant : **PHILOSOPHIE, La philosophie de A à Z**, 2000, p.380.

595 "*Sevel a ra kan ar C'hredo, trema an Neñv, kejet get frond c'hwek ar boketoù.*" **KAOK**, p.60.

596 Sur l'évolution de la perception de l'enfer entre l'Ancien et le Nouveau Testament, qui complète celle du Jugement dernier, voir : ARIÈS, 1, 1985, p.31. Sur la description de l'enfer des chrétiens, la destinée des damnés, voir : **LA BIBLE, Évangile selon Saint Marc**, IX, p.1321-1322 et **Apocalypse selon Saint Jean**, chapitre XX, p.1616-1617. (**LA BIBLE** 1990).

597 Courtonne se trouve près de Fismes, en Champagne, non loin de Reims.

“Et sur les actions diaboliques des hommes descend aujourd’hui, comme une bruine apaisée, l’appel d’amour du Père des chrétiens, qui leur rappelle qu’ils sont frères et qu’ils devraient, au moins le jour de Noël, arrêter avec leur massacre et écouter la voix de Celui qui, cette nuit, était venu leur apporter la Paix sur la terre.

Mais hélas ! on n’entendra pas ses paroles : En ces temps-ci, la voix de l’enfer est plus forte que celle des Cieux<sup>598</sup> ...”

Pendant cette période de Noël, il multiplie les références au diable, à l’enfer. C’est le premier Noël que les poilus passent au front. Ils se voyaient à Berlin deux semaines après la mobilisation<sup>599</sup> et ils sont sur le front à l’Est de la France quatre mois après la déclaration de guerre. Ils n’en bougeront plus. Depuis novembre, après que les Allemands ont creusé les premières tranchées : “*les soldats s’étaient enterrés dans la guerre*<sup>600</sup>”. Le conflit s’immobilise. C’est le début de la guerre des tranchées. Loeiz Herrieu, comme tous les poilus, comprend qu’elle va être plus longue que prévu. Les références au diable, à la haine qui anime l’être humain, démontrent sa colère profonde d’être captif d’une situation contre laquelle il ne peut rien. Sa colère éclate à la veille de Noël :

“Veille de Noël. -Dans le ciel, on ne voudrait entendre que les voix des Anges chantant la Paix. Leur chant doux et bienveillant couvrirait le terrible grognement de l’Enfer vomi par la bouche des canons. Haine et Meurtre.

Nous ne serons pas réunis non plus avec ceux que nous aimons, autour de l’âtre de notre foyer, ni à la messe de minuit : dans l’antre de Satan brûle ce soir la bûche de Noël. En monte une fumée étouffante pour nous irriter : Puanteur de la poussière, odeur de soufre, à la place de celle des essences douces de l’autel<sup>601</sup>.”

Néanmoins, du début à la fin de *Kammdro an Ankoù*, de cet enfer sur terre c’est l’homme et uniquement l’homme qui en est responsable, il ne concerne pas tant les morts dans l’autre monde que les vivants dans la guerre qui risquent leur vie en permanence. Cette guerre est l’enfer. Certes, il évoque les anges descendus du Ciel pour chanter la paix, mais cet enfer est ici bas et nulle part ailleurs, opposé à la nature paradisiaque qui est l’œuvre de Dieu : “*En roulant, le vom*

598 “Hag àr oberoù diaoulek an dud é tiskenn hiziv, èl ur c’hwlizhenn distanus, galv karantezus Tad ar gristenion, a zegas soñj dezhe emaint breudeur hag e tleahent, a-wael da zeiz an Nedeleg, arsav get o lazherezh ha selaou doc’h bouezh an Hani a oa daet, an noz-se, da gas ar Peoc’h àr an douar. Met siwazh ! ne vo ket klevet e gomzoù : kreñvoc’h eo, en amzer-mañ, bouezh an ifern eget bouezh an Neñv...” **KAOK**, p.44.

599 Tous les belligérants pensent que la guerre sera courte : “Pensait-on, dans quelque milieu que ce soit, que la guerre durerait plus de quatre ou cinq mois ? Les faits montrent d’ailleurs que l’erreur a été commise partout ; en Angleterre, en Russie – et chose curieuse – en Allemagne même”, citation d’Alexandre Millerand, In, **DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918, Guerre courte**, 2008, p.504.

600 FERRO, 2006, p.158.

601 “Noz kent an Nedeleg.-En oabr ne fehe bout klevet bouezhioù an Aeled é kanal d’ar Peoc’h. Goloet e vehe o c’han flour ha karantezus get skroejerezh spontus an Ifern é rebours, dre genoù ar c’hanonoù, Kasoni ha Muntr. Ne vehomp ket tolpet naket get ar re a garomp, en-dro da oaled hon tiegezh, nag en oferenn a greiznoz : àr oaled Satan e losk henoazh etev an Nedeleg. Sevel a ra ar moged mougus anezhoñ d’hon difroen : Blaz poultr, blaz soufr, e-lec’h hani esañs c’hwek an aoter.” **KAOK**, p.46.

*abominable tombe sur le petit bois au-dessous de nous : l'Enfer qui crache sur le Paradis*<sup>602</sup>”. Plus simplement, l'arrière est assimilé au paradis et le front à l'enfer. Ainsi, Loeiz Herrieu compare des soldats britanniques pleins de vitalité avec sa troupe de retour du front dans un état pitoyable “*Il est vrai que nous venons nous de l'enfer et qu'ils viennent eux du paradis*<sup>603</sup> ...” Et s'il mentionne l'odeur de l'enfer, il semble bien que le sens le plus éprouvé par cet enfer soit l'ouïe. L'importance pour lui, du réel sensible, permet à Loeiz Herrieu d'exprimer précisément ses sensations afin de susciter la compréhension et l'empathie du lecteur, d'autant plus qu'il ne se lance jamais dans des considérations stratégiques, préférant noter seulement et strictement ce qu'il a sous les yeux, à son niveau. Le premier juillet 1916, il est sur le front de la Somme, dans le secteur de Herbécourt, Flaucourt et Dompierre, où entre juillet et novembre va se dérouler la bataille du même nom. Autour de neuf heures trente, l'artillerie se met en branle et sous ce déluge, voici comment Loeiz Herrieu, alors qu'il avance dans une tranchée où il ne perçoit pas grand chose à part le dos du soldat qui le précède, décrit le bruit infernal de ces deux interminables heures de bombardement :

“Mettez au même endroit des chats par milliers à miauler, des abeilles par ruches à enrager, des trains par centaines à rouler sur un pont métallique, le tonnerre à éclater sans arrêt, le vent de noroît le plus fou à hurler tout en fracassant les vagues de l'océan contre les rochers des côtes bretonnes, et vous n'aurez encore qu'une partie du vacarme d'enfer qui recouvre nos têtes, comme un drap terrible cousu avec de l'acier<sup>604</sup>.”

Après la lecture d'une telle description, nous comprenons l'analogie entre l'enfer tel qu'il est décrit dans les Évangiles et la situation du soldat de la Grande Guerre. Loeiz Herrieu fait une seule fois allusion à cet enfer après la mort. Cependant il le fait de manière presque anecdotique, ironique, en parlant d'un soldat cité dans le *Bulletin des Armées de la République* (surnommé le petit menteur, dixit Loeiz Herrieu), “*comme soldat dévoué et courageux, toujours volontaire pour les missions difficiles, et cæter...*” alors que ce dernier montre surtout du courage dès lors qu'il s'agit de trouver du vin, ce qui lui vaut ce constat sarcastique de la part du sobre Loeiz Herrieu : “*... Pour du vin, il irait en enfer*<sup>605</sup>!” Pour anecdotique qu'elle soit, cette référence à l'enfer, au-delà des chrétiens pécheurs (et Dieu sait si l'ivrognerie est un péché aux yeux de Loeiz Herrieu), navré tout au long de la guerre par le spectacle de ses compatriotes qui boivent trop, ce qui en amène certains à donner une image de la Bretagne que Loeiz Herrieu condamne

602 “*A-dorimell e kouezh dislonkadur euzhus ar ur c'hoadig a zo izeloc'h egedomp : an Ifern é skopet doc'h ar Baradoez.*” *KAAK*, p.60.

603 “*Gwir eo e taomp-ni ag an ifern hag ema ag ar baradoez e taont-int...*” *KAAK*, p.151. Voir également notre lexique en annexe : *Ifern-Enfer*.

604 “*Lakait en hevelep tachad kizhier a-viloù da viaoual, gwenan a ruskennadoù da gounnariñ, trenioù a-gandoù da rudellat ar ur pont-houarn, ar gurun da strakal hep arsav, an avel gwalarn follañ da yudal en ur silapiñ houlennoù ar mor-bras doc'h rec'hier aodoù Breizh, ha n'ho po ket c'hoazh met un darn ag ar safar ifern a c'holo hor pennoù, èl ul liñsel spontus gwiadet get dir.*” *KAAK*, p.137.

605 “*... Evit gwin, monet a rahe d'an ifern !*” *KAAK*, p.157.

évidemment, révèle bien des aspects de l'homme. Le monde est partagé entre le Bien et le Mal, entre un ensemble de lois, d'usages à respecter, de convenances, d'attitudes qu'il convient de montrer ou d'avoir. De ce fait, nous ne doutons pas de la sincérité de Loeiz Herrieu quand il lance cette réflexion, peu charitable, sur cet homme. Parmi ces principes, il y a celui, pour reprendre les termes de Daniel Carré, de *“l'honnêteté à toute épreuve; sujétion totale à la volonté divine ; acceptation de la souffrance comme instrument de rédemption”*<sup>606</sup>. Car nous nous demandons au fond pourquoi un homme qui condamne la guerre et les massacres perpétrés par les hommes, s'est présenté sans aucune résistance le jour de la mobilisation ?

Nous constatons également que Loeiz Herrieu, malgré sa peine à dépasser la réalité du vivant dans ses représentations n'est pas incroyant pour autant. Il ne parvient simplement pas à imaginer cet au-delà, à procéder à cette déformation du réel dont l'imaginaire est le produit. Parce qu'il croit, ainsi que nous le rappelait Daniel Carré, en la rédemption. Cette rédemption est la clé du Nouveau Testament, puisque Jésus est envoyé comme messager par son Père pour racheter l'homme et le remettre dans le droit chemin, celui de l'amour divin. Néanmoins, l'homme reste libre de suivre le chemin de Dieu ou pas, de croire en lui ou pas, d'être parmi les justes ou parmi les condamnés<sup>607</sup>, au jour de l'Apocalypse. Jésus a souffert pour la rédemption des hommes, les hommes qui acceptent de souffrir à leur tour complètent sa souffrance, comme l'affirme Saint Paul : *“Moi, Paul, qui me réjouis maintenant de tous les maux que je souffre pour vous, et qui accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus Christ, en souffrant moi-même pour son corps qui est l'Église”*<sup>608</sup>. Le dédommagement encore et toujours, pour payer les péchés du monde, *“Comme la dette que nous devons payer à notre Père est grande, lorsque l'on nous fait dépérir si bas, et qu'on vous fait aller pour vous y maintenir pour de bon dans ce purgatoire de boue”*<sup>609</sup>. Voilà donc ce qui permet à Loeiz Herrieu d'accepter sa condition misérable de soldat.

Il n'en reste pas moins que son imaginaire dans le domaine de la mort spirituelle, chrétienne est extrêmement conventionnel et pauvre. Il n'est pas le seul. Le même emploi du vocabulaire religieux de la mort, en particulier de l'enfer et du paradis, est fait par les auteurs<sup>610</sup> ayant témoigné ou romancé leur vécu en breton pendant la Grande Guerre. Ils se livrent également aux mêmes analogies entre les êtres, les lieux de la mort chrétienne et la réalité sensible. De sorte que le sens commun, spirituel en est affaibli d'autant. De même que l'appropriation de l'imaginaire chrétien, du mot de la mort chrétienne, pour en faire l'outil de l'imaginaire individuel de l'auteur à

606 CARRÉ Daniel, *Résumé de la thèse*, 1999, p.45.

607 *LA BIBLE, Épître de Saint Paul aux romains*, III, 1990, p.1460 & 1461.

608 *LA BIBLE, Épître de Saint Paul aux Colossiens*, I, 24, p.1460 & p.1531.

609 *“Na bras eo enta an dle hon eus da baeiñ d'ho Tad, a pand eus hon diskaret ken izel ha graet deoc'h moned da zerc'hel mad deomp er purgatoer fang-mañ.”* KAAK, p.106.

610 Pour rappel : Abeozen, Jules Gros, et ici tout particulièrement August Bôcher. Voir références dans la bibliographie.

partir d'un sens commun ne se produit jamais. Le mot ainsi affaibli, et qui plus est dépersonnalisé, donne l'impression que la foi de Loeiz Herrieu, et des autres auteurs évoqués, est plus proche de celle de ces bigots qui peuplent les romans de François Mauriac<sup>611</sup>, persuadés de la prévalence des convenances qu'il convient d'afficher lorsque l'on est un *bon* chrétien, que l'expression d'une foi individuelle sincèrement réfléchie, y compris dans un certain excès, comme c'est le cas de Yann-Ber Kalloc'h. Bien qu'il s'en fussent sans aucun doute défendus avec force, la manière d'utiliser ce vocabulaire religieux par ces auteurs démontrent combien le catholicisme, relevait plus de l'habitude sociale, d'un conformisme paresseux (sans doute un pléonasme) de l'esprit, que d'un besoin spirituel profond chez ces Bretons du début du vingtième siècle, alors que le raz de marée de la sécularisation s'engouffrait sur l'esquif de plus en plus fragile de l'Institution et du dogme catholiques.

La légèreté observée dans l'emploi du vocabulaire religieux normalement réservé à la vie des croyants dans l'au-delà est révélatrice de la distance qu'ont pris les fidèles avec la crainte qu'inspirent normalement les représentations que ce vocabulaire évoque. Mais cet affaiblissement du sens religieux de ces mots vers la signification d'une réalité vécue par les vivants tout de même inspirée par ce sens spirituel, finit parfois par perdre tout sens lorsqu'il ne décrit plus un sentiment mais illustre simplement verbalement une émotion, parfois même réduite à une interjection. Ainsi, le destin du mot *diaoul-diable*. L'évocation de cet ange déchu, devenu l'incarnation du Mal devrait inspirer crainte et peur à celui qui le prononce. Il devient pourtant une simple interjection ou une particule chez Loeiz Herrieu : "*Mechal Petra an diaoul eo c'hoazh ar c'hailhaj-se ?*" ; "*Je me demande que diable sont encore ces gamineries* <sup>612</sup>!" ou encore le supplétif négativement emphatique à quelque objet "*En davarn ivez e tebromp hor c'hoan, met hep gellout divegiñ ur ger get an diaoul a bianco-hont (...)*" ; "*Dans l'auberge aussi nous mangeons notre dîner, mais sans pouvoir sortir un mot à cause de ce diable de piano-là*<sup>613</sup> (...)". Le changement de catégorie d'un mot comme *diaoul-diable*<sup>614</sup>, mot décrivant à l'origine un être terrible de l'au-delà, dont l'esprit ou les incarnations non moins terrifiantes guettent le vivant pour le faire tomber dans le péché, qui devient un mot de la réalité triviale et quotidienne, lorsqu'il ne décrit plus que de manière figurée des hommes aux actions négatives : "*En em zifenn a raont par da ziaouled ha ret eo monet dezhe krog-ha-krog evit o lakaat da giliñ*" ; "*Ils se défendent tels des diables et ils faut aller vers eux*

611 Voir références dans la bibliographie.

612 *KAAK*, p.251.

613 *KAAK*, p.284.

614 Alain Croix et Fanch Roudaut corroborent notre observation au niveau historique, en constatant que l'on se met à se moquer franchement du diable en Bretagne (en particulier dans le théâtre et les contes populaires), à partir du XVII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècle, alors même que l'Église tentait à partir du XVII<sup>e</sup> siècle de renforcer la terreur qu'il devait inspirer. CROIX & ROUDAUT, chapitre *Me so Diaoul bras*, 1984, p.47-51.

*prise par prise pour les faire reculer*<sup>615</sup>”, pour devenir enfin une interjection, particule, marque la fin de son sens commun et de son sens individuel. Ce mot ne disparaît pas, il n’est pas mort mais a perdu sa valeur, relégué,... comme au purgatoire.

Dans le cas d’un mot issu du religieux, il montre le degré de respect, de crainte qu’inspire le religieux lui-même<sup>616</sup> et nous nous étonnons du manque de réserve d’un croyant comme Loeiz Herrieu dans le cas de l’exemple décrit. Plus généralement, constater l’emploi figé de tout le vocabulaire religieux catholique relatif à la mort par Loeiz Herrieu tout au long de son récit est donc sans surprise, pour toutes les raisons que nous venons de développer.

La vie spirituelle de celui-ci ne s’est cependant pas limitée au catholicisme. Son adhésion au *Gorsedd de Bretagne* à partir de 1902 peut nous faire attendre des références spirituelles bardiques ou celtiques dans son récit. Il n’en est rien. À une exception près, mais de taille : l’*Ankoù*, abondamment évoqué tout au long du récit.

#### IV.2.3. La mort celtique : l’Ankoù

La description de l’*Ankoù* ayant été présentée par l’écrivain Anatole Le Braz<sup>617</sup> et de nombreux historiens<sup>618</sup>, nous ne nous y attarderons pas, renvoyant à leurs ouvrages et nous intéresserons au sens et à la place qu’occupe cette figure dans *Kammdro an Ankoù* puis dans le recueil *Ar en Deùlin*. Rappelons tout de même les traits principaux de cet étrange auxiliaire de la mort. Il est figuré par un grand homme très maigre ou bien par un squelette, qui en Bretagne tient une faux au couperet à l’envers. Notons également que la figuration par un squelette de l’ouvrier de la mort ou de la mort elle-même, si elle est restée vivace dans la littérature en langue bretonne, ne constitue peut-être pas, comme le soulignent les historiens Alain Croix et Fanch Roudaut<sup>619</sup>, hormis quelques détails “techniques” comme la faux au couperet à l’envers, une particularité au sein des représentations de la mort en Europe au moins depuis l’époque romaine<sup>620</sup>. Mais nous pouvons également suivre l’hypothèse de Gwenole Le Menn, lorsqu’il évoque l’emprunt de la figure de l’Ankoù au monde celte par le théâtre anglais et supposer que les Romains ont emprunté cette

615 *KAOK*, p.265.

616 La religion juive interdit même de nommer Dieu, *LA BIBLE, Exode*, III, 13 & 14, 1990, p.69.

617 LE BRAZ, 1994.

618 Citons Joël CORNETTE : “On dépeint l’Ankou, tantôt comme un homme très grand et très maigre, les cheveux longs et blancs, la figure ombragée d’un large feutre ; tantôt sous la forme d’un squelette drapé d’un linceul, et dont la tête vire sans cesse au haut de la colonne vertébrale, ainsi qu’une girouette autour de sa tige de fer, afin qu’il puisse embrasser d’un seul coup d’œil toute la région qu’il a mission de parcourir.” CORNETTE, 1, 2008, p.189-190. Citons également l’ouvrage récent de Daniel GIRAUDON, *SUR LES CHEMINS DE L’ANKOÙ* (GIRAUDON, 2012), dans lequel il dresse une sorte d’état des lieux de la représentation de l’Ankoù chez les Bretons contemporains.

619 CROIX & ROUDAUT, 1984, Chapitre *La mort bretonne : l’Ankou*, p.80-86.

620 “La menace de la mort, la fragilité de la vie avaient déjà inspiré les artistes romains qui modelaient un squelette sur un bol à boire en bronze ou en dessinaient un autre sur la mosaïque d’une maison : carpe diem. Les chrétiens auraient-ils été insensibles à ce sentiment, alors que leur religion était fondée sur la promesse du salut ? Aussi trouve-t-on ici et là la figure de la mort, sous la forme d’un cavalier de l’Apocalypse.” ARIÈS, 1, 1985, p.112-113.

figure aux Celtes<sup>621</sup>. Quelle que soit son origine, ce qui ressort dans le cas singulier de la Basse Bretagne, c'est la vivacité de cette représentation dans l'imaginaire littéraire<sup>622</sup>. Ainsi, tous les auteurs de langue bretonne ayant témoigné ou bien décrit leur expérience de la Première Guerre mondiale ont utilisé cette image<sup>623</sup>, alors que nous n'avons trouvé aucune description de ce type dans des récits de guerre écrits par des auteurs français, allemands<sup>624</sup> ou même originaires de Bretagne orientale<sup>625</sup>. Cette remarquable persistance de la figure de l'ouvrier de la mort, confondue avec celle de la mort, représentée par l'*Ankoù* dans l'imaginaire littéraire breton, a alimenté "*l'image de Bretons morticoles*<sup>626</sup>", pour reprendre les termes d'Alain Croix et Fanch Roudaut. Mais à leur avis, celle-ci ne souligne pas pour autant que la préoccupation des Bretons pour la mort soit obsessionnelle parmi eux. Nous pensons même que le recours à cette image symbolique de la mort, figurée par son ouvrier sous la forme d'un squelette est au contraire d'une tendance morticole, une tentative de repousser les limites du vivant en installant un seuil visible entre la vie et la mort, par cette représentation spectaculaire.

Loeiz Herrieu n'hésite d'ailleurs pas à affubler l'*Ankoù* de membres humains ou animaux. L'*Ankoù* a des bras, des griffes, il vous saisit :

"Hier ils étaient ennemis, par la volonté d'un groupe de personnes qui ne seront pas tués pendant cette guerre qu'ils ont déclarée, et aujourd'hui, ils sont devenus frères entre les bras de l'*Ankoù*<sup>627</sup>..."

\*\*\*\*

"Ici maintenant c'est silencieux, et nous y trouvons un grand soulagement après avoir été dans les griffes de l'*Ankoù*..."

Il fait un peu frais, mais qu'importe : nous sommes vivants puisque nous sentons le froid<sup>628</sup> !"

L'*Ankoù* a une présence sensorielle, Loeiz Herrieu a senti ses griffes qui l'ont frôlé lui et ses compagnons. Il est une véritable "*incarnation*" de la mort, bien que le terme soit quelque peu incorrect pour un être qui n'a pas de chair, sous les traits de ce squelette en mouvement. Il est certes une figure terrifiante, mais familière, avec laquelle on peut en quelque sorte communiquer.

621 (...) "*Le Braz n'explique pas ainsi la présence de l'Ankou dans le théâtre en Bretagne, et son absence en France : N'est-il pas plus simple d'admettre que c'est le théâtre anglais qui a fait cet emprunt, parmi bien d'autres, au monde celtique ?*" LE MENN, 1983, p.33.

622 Nous soulignons "*littéraire*", que cette littérature soit orale, imprimée ou dite "populaire", parce que cette figure a largement été et est encore fréquemment convoquée dans toute l'Europe, quelle que soit la forme d'art, y compris parmi les plus jeunes, comme dans la bande dessinée "*L'Ankoù*", d'Alain FOURNIER, (FOURNIER, 1977), par exemple, ou encore le cinéma, dans le film "*Le septième sceau*" d'Ingmar Bergman, (BERGMAN, 1957), pour n'en citer qu'un.

623 Pour rappel : ABEOZEN, August BÔCHER et Jules GROS. Références complètes des ouvrages dans la bibliographie.

624 Cette affirmation ne concerne évidemment que les ouvrages que nous avons étudiés : Voir la liste dans la bibliographie.

625 HAREL, 2009.

626 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.80-86.

627 "*Dec'h e oant eneberion, dre volontez un ajadig tud ne vint ket lazhet er brezel-mañ o deus diskleriet, hag hiziv emaint daet da vout breudeur etre divrec'h an Ankoù...*" KAAK, p.63.

628 "*Amañ bremañ ema didrouz, hag ur misi bras a gavomp àr-lerc'h bout bet e krabanoù an Ankoù. (...) Fresk eo un tammig, met ne vern : bev omp peogwir e santomp an anaoued !*" KAAK, p.139.

L'*Ankoù* est semblable à ce brigand qui guette le voyageur dans les chemins creux pour le dévaliser en lui donnant le choix entre la bourse et la vie. À la différence près que l'*Ankoù* est moins conciliant que le brigand. L'*Ankoù* ne laisse aucun choix. C'est la vie qu'il prend et pour cela, il investit l'espace du vivant, s'y invite, en adopte la forme visible de ce cadavre décharné. Il est l'être de ce moment unique et exceptionnel où l'on passe de la vie à la mort, un souffle, même froid, qui permet d'atténuer la brutalité de l'idée de la chute du corps et de l'âme dans le néant. Il est la figuration de l'insupportable et de l'inimaginable, qu'est cet anéantissement instantané et total de l'être emporté par la mort.

La mise en scène par Loeiz Herrieu de ce personnage avec des caractéristiques physiques animales ou humaines montre bien son besoin de figuration, l'importance, la nécessité pour lui de créer des images destinées à visualiser, à sentir ce qui ne peut pas l'être. De plus, le recours à la représentation de cet unimaginable par le biais d'images qu'un esprit humain peut se figurer mentalement, permet également à Loeiz Herrieu de montrer l'horreur de la guerre en convoquant cette terrifiante personnification de la mort. Ce souci constant de décrire le monde, son expérience, sans jamais ne laisser aucun champ à l'abstraction ou bien démonstration par l'absurde, au sens de non conforme avec la réalité commune admise et sa logique, interroge dans le cas d'un homme précisément confronté à l'absurde réalité de la Grande Guerre. Aussi pouvons-nous supposer que le témoignage par l'image le rassure, comme l'enfant impuissant est apaisé lorsqu'il peut mettre un nom ou se figure une image sur ce qui le terrifie, que cette image soit réelle ou imaginaire. La mort figurée par l'*Ankoù*, son ouvrier, propose une visualisation de la mort qui, par définition, n'en a pas dans la réalité sensible, puisque l'image, la représentation que nous avons de la mort est partielle. Nous pouvons en effet observer la décomposition d'un corps mais la mort en tant que telle n'existe pas, elle n'a donc pas de réalité objective figurable par une sensation du vivant. La représentation de la mort est par essence toujours parfaitement imaginaire. Tout de même, après avoir observé combien Loeiz Herrieu s'en tenait à une orthodoxie catholique stricte au point de ne pas oser y aventurer son interprétation personnelle d'artiste, nous sommes étonnés de voir qu'il s'attache à représenter la mort sous les traits d'une figure aussi authentiquement païenne, son origine étant dans tous les cas pré-chrétiennes. Sans compter qu'il s'en empare au point de la mettre en scène sans se préoccuper des représentations communes de celle-ci, en la modelant suivant sa vision d'artiste. Cependant, pas plus que les hommes, les symboles ne sont voués par nature au paganisme car la porte du christianisme reste toujours ouverte pour peu que ses intérêts convergent avec les anciens rites ou symboles<sup>629</sup>. Ainsi, le succès de la diffusion du catholicisme

629 Pensons notamment aux menhirs christianisés, à l'exemple entre de nombreux autres du menhir de Saint-Uzec, à Pleumeur-Bodou (Trégor).

tient à la certitude d'une vie éternelle après la mort. Pour les catholiques ou plus généralement les chrétiens, cette certitude a été attestée par la résurrection de Jésus, le fils de Dieu, qui se confond avec lui et le Saint-Esprit. Il n'est donc pas étonnant que l'imaginaire breton, nourri pendant des siècles et des siècles par l'iconographie catholique, dominée par la figure anthropomorphe de Jésus qui révèle le visage de Dieu, ait tout naturellement perpétué un *Ankoù* aux origines antérieures au christianisme, qui révèle le visage de l'ouvrier de la mort. L'*Ankoù* a également d'autres atouts pour être récupéré par les promoteurs du catholicisme, puisque ce dernier repose également sur la peur du Jugement dernier parmi les mortels. Dès lors, une figure aussi terrifiante que l'*Ankoù* est parfaitement intégrable à l'imaginaire chrétien. De plus, la figuration aussi anthropomorphe qu'anthropocentriste, en signifiant la mort à partir d'un cadavre humain et non pas animal, montre la singularité et la supériorité de l'espèce humaine par rapport aux autres espèces animales. Enfin, comme le décrit Anatole Le Braz, l'*Ankoù* est choisi parmi les morts de l'année<sup>630</sup> dans un espace géographique restreint, ce qui contribue à alimenter l'idée d'aller-retour entre le monde des vivants et celui des morts (comme Jésus et Lazare<sup>631</sup>), accréditant la certitude de la continuité de la vie de l'âme après la disparition du corps. À notre avis, c'est également le catholicisme qui explique la confusion entre l'*Ankoù*, figuration de l'ouvrier de la mort, moment de la mort, et mort elle-même, à l'instar de Jésus, Dieu et le Saint-Esprit qui se confondent également. Cette analyse éclaire aussi sur les raisons de la vivacité de la figure de l'*Ankoù* chez les Bretons armoricains. La confusion est présente dans le récit de Loeiz Herrieu dès son titre, qu'il explique dans les premières pages de son ouvrage :

“En arrivant là-bas, à l'automne 1914, nous avons été bien avertis de faire attention lorsque nous serions en vue à cet endroit que les soldats appelaient : Le Tournant de la Mort, *Kammdro an Ankoù*, à cause des Allemands qui tiraient souvent dessus<sup>632</sup>.”

*Kammdro an Ankoù* : Le mot “*kamm*” en breton peut être entendu de plusieurs manières. Dans son dictionnaire, Mériadeg Herrieu, le fils de Loeiz Herrieu le traduit par : “*boiteux ; courbé ; tors ; tortu*, il l'illustre par les expressions *troeiu kamm*, *ruses*, *farces* et *a gamm-kaer*, *clopin-clopant*. Plus loin, il traduit *kammdro* par *détour ; tournant ; méandre ; biais* et l'illustre par le titre du livre de son père *Kammdro an Ankeu - Le Tournant de la mort*<sup>633</sup>. Pour un bretonnant, le mot *kamm*, évoque toujours quelque chose qui n'est pas droit et par extension, une chose qui n'est

630 “Le dernier mort de l'année, dans chaque paroisse, devient l'*Ankou* de cette paroisse l'année suivante.” LE BRAZ, 1994, p.67.

631 *LA BIBLE, Évangile selon Saint Jean*, XI-XII, 1990, p.1395-1399.

632 “É tegouezh eno, e dilost-hañv ar blez 1914, eh oamp bet belzet mat da zivall a vout gwelet en tachad-se, a rae ar soudarded anezhoñ : Le Tournant de la Mort, *kammdro an Ankoù*, en arbenn d'ar Jermaned tenniñ lies arnezhoñ.” *KAAK*, p.9.

633 HERRIEU, 2001, p.120.

pas complète, pas régulière<sup>634</sup>. Plus prosaïquement, un tournant se trouve sur un chemin dont une partie est de fait masquée par celui-ci. La mort se cache elle-aussi dans une partie encore masquée du chemin de la vie qui n'a souvent rien de régulier. Pas de logique, pas de morale, pas de probité ou d'honnêteté dans cette partie de cache-cache avec l'inéluctable que la guerre rend plus menaçant et plus présent encore. *Le Tournant de la Mort*, ce titre choisi par Loeiz Herrieu est riche en interprétation, tant il fait travailler l'imaginaire du lecteur en qui ces mots charrient des images aussi individuelles qu'universelles, dans lesquelles il se retrouve lui aussi perdu devant un choix impossible à faire, en le projetant dès ces premiers mots dans la réalité terrible de la guerre où chaque décision, chaque geste et chaque parole du soldat peut l'envoyer à la mort, sans qu'il n'ait aucune liberté face à ce que l'on nomme le hasard. Et quand Loeiz Herrieu explique l'origine de cette expression, la guerre est alors résumée dans ce court extrait. La mort ne peut pas être droite. Si l'Ankoù, ouvrier de la mort, intervient en dernier, la guerre par les tirs allemands y sont ses auxiliaires.

Cependant, la mort figurée par l'*Ankoù* avec ses attributs physiques, propres à l'homme est une mort en mouvement. Elle guette. Elle attend le *quidam*<sup>635</sup> qu'elle a choisi, comme celui-ci avait choisi son chemin. La mort pense. La mort fait des choix. L'*Ankoù* est à l'opposé d'une mort abstraite, inimaginable, immobile. Loeiz Herrieu rappelle, comme Anatole Le Braz, qu'il est un "être"(sic) territorial, avec ici un espace privilégié, un pays : celui de la guerre, à laquelle sont associées les images de la destruction des hommes et des choses : "*Nous traversons de nouveau le pays de l'Ankoù. Toujours des tranchées, des trous d'obus, du fil de fer barbelés, des maisons détruites*<sup>636</sup>..."

La multiplicité des images que suscite l'évocation de l'*Ankoù* par la liberté de description, de mise en scène permise par ce personnage, explique son succès à travers les âges, pré-chrétien celtique ou romain tout d'abord, puis récupéré par le catholicisme, puisque dans le cas de ce dernier, il sert parfaitement à figurer l'au-delà chrétien, terrifiant, renforçant la peur que doit inspirer le Jugement mais rassurant également, parce que témoin de l'existence d'un monde *post-mortem*, sans compter la confusion entre trois états de la mort qu'il entretient. Ensuite, il est une figuration anthropomorphe et antropocentriste et confirme que cet au-delà ne concerne que les hommes. La vision chrétienne est respectée, même si Loeiz Herrieu lui attribue parfois des membres animaux. Enfin, malgré certaines particularités bretonnes, la représentation de la mort par

634 *GERIADUR BREZHONEG*, 1995, p.581.

635 "*Kammadro an Ankoù ! Morav spontus a c'hellaze bout roet estroc'h eget d'un tachad ar an talbenn, e-pad ar pevar blez hanter brezel, pandeogwir e tae bemdez d'unan bennak degouezh get ar gammdroienn lec'h ma veze ar marv doc'h er gortoz...*" ; "*Le Tournant de la Mort ! Terrible surnom qui aurait pu être donné à plus d'un endroit sur le front, pendant les quatre ans et demi de guerre, puisqu'il arrivait chaque jour à quelqu'un de se trouver à ce tournant où la mort l'attendait...*" *KAAK*, p.9.

636 "*Treuziñ a raomp ar re bro an Ankoù. Atav fozelloù, toulloù potarn, orsal dreinek, tier diskaret...*" *KAAK*, p.270.

l'*Ankou* ou plus généralement par un squelette est assez universelle pour passer l'épreuve du temps et des frontières. N'importe quel individu, venu de n'importe quelle culture y est sensible. Négatif ou positif, son imaginaire est sollicité et il y répond à partir de sa propre expérience. Mais ce symbole est lisible par tous. Loeiz Herrieu, qui goûte peu aux représentations trop éloignées du réel sensible, ne peut qu'être "séduit" par cet *Ankou*. Il présente plusieurs avantages pour l'auteur. Le décrire, l'utiliser à des fins littéraires ne va pas contre les enseignements et recommandations de l'Église catholique, qu'il entend respecter et tout en les servant. Car l'*Ankou* se trouve tout de même hors champ des représentations bibliques. De ce fait, Loeiz Herrieu peut s'en servir à sa guise. Le recours à l'*Ankou* dans son récit se fait en toute liberté, contrairement aux références officiellement chrétiennes, qu'il n'ose jamais sortir du corset dans lequel Évangiles, exégèses et autres évocations officielles de l'Église les ont enfermées. L'*Ankou* lui permet de mettre un visage sur la terreur qui étreint continuellement les combattants sur le front où ils peuvent à tout instant croiser ce visage. Le lecteur bretonnant auquel s'adresse Loeiz Herrieu, même s'il est peu au fait de la réalité de la guerre, comprend immédiatement l'épouvante ressentie par les soldats pour qui s'ajoute à l'incertitude commune concernant la mort, celle de la peur que celle-ci ne survienne à tout moment sans qu'il n'ait aucune possibilité de faire un choix pouvant donner un répit, un espoir. *Kammdro an Ankou*, un tournant sur un chemin qui est une antichambre de la mort où chaque pas peut vous précipiter.

Imaginaire breton, celtique ? Peu importe son origine tant les Bretons se sont emparés de la figure de l'*Ankou*, tant l'évocation de ce nom transporte immédiatement l'imaginaire commun, breton ou pas, en Bretagne où cette personnification de la mort porte en elle l'ambivalence du sentiment des Bretons face à la mort, grâce à laquelle ils représentent cet inimaginable, révélateur de la nécessité d'atténuer la terreur du Jugement ou bien du néant dont la mort est synonyme, en créant des représentations familières à partir des images du vivant.

Dans ce cas, Loeiz Herrieu montre combien il est habité par l'imaginaire breton et chrétien. Il le fait tout en modelant sa description de l'*Ankou* avec sa liberté d'auteur, ce qui nourrit et perpétue cette figure imaginaire spécifiquement bretonne. La perpétuation, la transformation de cet imaginaire est donc le fruit conjoint, une sorte d'aller et retour entre un imaginaire collectif et l'interprétation individuelle que peuvent en faire les individus, en premier lieu les artistes. Si certains artistes parviennent à exprimer la singularité de leur imaginaire sans quitter leur environnement quotidien, l'expérience de la guerre, en projetant Loeiz Herrieu hors du champ habituel dans lequel il a vécu jusque-là semble lui permettre de prendre de la distance vis-à-vis de certaines conventions, y compris littéraires, qu'il respectait avant et respectera après la guerre, à

l'exception du travail de réécriture de ses carnets de guerre. Son idée de la mort, si elle ne varie pas d'un point de vue religieux tout au long du conflit va être abondamment illustrée par les massacres autour de lui.

Ce religieux s'exprime par les références à la mort chrétienne et dans une certaine mesure à l'*Ankoù*. Les images de l'au-delà chrétien et l'*Ankoù* sont des représentations de la mort. Elles figurent un "après" mais ne nous renseignent pas sur les causes de la mort.

#### IV2.4. "Tu ne tueras point"

D'un point de vue chrétien, la Première Guerre mondiale donna lieu à différentes interprétations qui permirent aux uns, tel Yann-Ber Kalloc'h, de partir sans un remords, tant ils étaient persuadés de mener une nouvelle Croisade, ou encore en se persuadant que les Allemands n'étant pas humains et dans tous les cas pas catholiques, ils méritaient pas d'être considérés comme des hommes à part entière envers lesquels on devait respecter l'interdit divin. Cette guerre fut donc pour beaucoup une guerre sainte<sup>637</sup>. Un tel état d'esprit amenait à considérer la guerre comme étant *un fléau, une punition* de Dieu, destinés à remettre les hommes sur le bon chemin, dans une perspective qui rejoignait l'eschatologie chrétienne, une fin des temps annonciatrice de la paix éternelle sur la terre comme au ciel. Aogust Bôcher en est persuadé : "*La guerre est un fléau et Guillaume maudit n'est rien qu'un outil entre les mains de Dieu. Quand le ravage sera terminé, l'outil sera cassé et la pays rayonnera à nouveau*"<sup>638</sup>. Voilà ce qui arrive à une société qui a tourné le dos à Dieu, complète Abeozen, alors que son avatar littéraire, le jeune soldat Erwan vient de vivre la mort de plusieurs camarades dont un certain Livier : "*Désormais il ne pourra plus faire son travail de soldat, insouciant et négligent, comme il l'a fait ce jour-là. Il a aperçu le visage enjoué et sain de son camarade Livier, changé en visage épouvantable de l'Ankoù du vingtième siècle, l'Ankoù sale d'une civilisation déchristianisée et inamicale*"<sup>639</sup>. Pour autant, contrairement à Aogust Bôcher, Abeozen condamne la guerre, tout en voyant celle-ci comme une possible conséquence de la sécularisation. Certes, le pape Benoît XV, contrairement à l'Église de France, le cardinal Calmette en tête, s'il la voit également comme la conséquence de l'esprit laïque hérité de la

637 "*La Grande Guerre, guerre sainte et guerre des saints, forme d'abord un diptyque. Les combattants-chevaliers y imitent les saints, et particulièrement les saintes. La guerre est sainte parce que "grande", longue, acceptée comme une épreuve à visée eschatologique et qui n'en finit pas. Selon les appartenances spirituelles, elle se décline en imitation du Christ, imitation de la Vierge et des saints, imitation de la patrie.*" AUDOIN-ROUZEAU & BECKER, 2003, p.163. Plus généralement, un chapitre entier de l'ouvrage cité ici est consacré à *La Croisade*, p.127-230. Dans ce chapitre, Adouin-Rouzeau et Becker rappellent combien ce sentiment de la guerre sainte était paradoxalement partagée par tous les belligérants.

638 BÔCHER, 1989, p.71.

639 ABEOZEN, 1942, p.18.

Révolution, n'en appelle pas moins à la paix entre des nations chrétiennes<sup>640</sup>. Quant à Loeiz Herrieu, s'il n'en pense pas moins concernant la sécularisation, il se garde bien d'être aussi péremptoire qu'Aogust Bôcher en brandissant le *fléau* ou la *punition* de Dieu comme étant les causes de la guerre. Il ne voit pas dans la Grande Guerre une guerre sainte mais simplement l'expression de la tendance de l'homme à vouloir passer au-dessus des lois divines, au point d'avoir crucifié son propre Dieu. Et il ne doute pas un instant qu'il en serait de même à cette époque de Pâques 1916, au détail près de la méthode d'exécution :

“Vendredi Saint.- Voilà 1900 ans, presque, vint un Homme pour apporter la Paix aux hommes qui étaient sur la terre et leur dire d'aimer leurs ennemis et de leur faire du bien. Et à cause de tout cela on l'a crucifié.

Et s'il revenait aujourd'hui pour prêcher la même Loi ici, il serait arrêté aussitôt, accusé de trahison à la France et exécuté de douze coups.

Les hommes ne se sont pas beaucoup améliorés depuis, à part qu'ils tuent plus rapidement<sup>641</sup>.”

L'image est terrible pour plusieurs raisons. Elle montre l'impuissance absolue du soldat face à son sort, qui le prive même de sa liberté de parole. Nous sommes en avril 1916, l'année 1916 et 1917 vont voir le plus de “*fusillés pour l'exemple*”, selon la formule consacrée. Peut-être plus encore qu'à l'habitude, nous sentons à la lecture du récit des jours et des mois autour d'avril 1916, que Loeiz Herrieu est littéralement excédé par la guerre, par les morts, les blessures toutes plus affreuses les unes que les autres, qui s'accumulent autour de lui sous le bruit incessant des marmitages allemands, par les citations données à des officiers couards et méridionaux, ce qui est synonyme pour lui, par l'ivrognerie des Bretons autant que par le spectacle des cimetières où ils s'entassent toujours plus nombreux. De ce fait, il n'est pas surprenant qu'il utilise une telle formule choc pour secouer son lecteur. Le lecteur de *Dihunamb*, chrétien voire ecclésiastique, dont l'imagination ne peut que s'affoler quand il visualise mentalement le Christ, que toutes les représentations présentent sous les traits d'un homme maigre et las, nu, désarmé hurlant son message de paix face à un peloton d'exécution composé de soldats aussi impuissants que lui. “*Tuer ou se faire tuer*”, la formule revient dans la plupart des récits de combattants de la Grande Guerre, français ou allemands, tuer, se faire tuer par l'ennemi ou bien tuer ou se faire tuer par les siens. L'émotion volontairement provoquée par la terrible image du Christ criblé de balles renvoie

640 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008. Chapitre Benoît XV, p.128-129.

641 “Gwener ar Groaz.-Setu 1900 vlez, tost da vat, e tas an Den da gas ar Peoc'h d'an dud a oa ar an douar ha da lâret dezhe karout o enebourion hag ober vad dezhe. Hag en arbenn a gement-se eh oa bet skourret doc'h ur groaz. A pa zahe en-dro hiziv da bredeg an hevelep Lezenn amañ, e vehe dalc'het a-benn, karezet a dreisoni da Frañs ha boutet daouzek tenn ennoñ. N'en deus gwellaet kalz an dud a-c'houde, ken nemet lazhiñ fonnaploc'h a raont.” *KAAK*, p.128.

évidemment à la Passion et à la crucifixion de ce dernier, mais également à toutes les descriptions ou représentations des martyres chrétiens, en particulier celle de Saint-Sébastien, martyr de la foi transpercé de flèches par les archers de l'empereur Dioclétien. Et Loeiz Herrieu de conclure par le constat de la stagnation du comportement des hommes depuis le début de l'ère judéo-chrétienne, marquée par le péché originel. À cette incapacité des hommes à s'améliorer, il oppose la nature, œuvre immaculée de Dieu. N'était-ce son obéissance à la parole de l'Église et son respect des institutions, nous pourrions presque entendre des accents rousseauistes dans cette vision d'une nature bonne pervertie par l'homme. Mais il n'est pas certain que Loeiz Herrieu soit enchanté d'un tel rapprochement. Le ton de son constat est double et constant tout au long de son récit, qu'il pourrait lui-même résumer cette déclaration, que nous imaginons dans sa bouche : *“Toute cette guerre montre que j'ai raison lorsque je dis que la nature parfaite, harmonieuse et que l'homme n'a pas changé et ne changera jamais puisqu'il n'écoute pas Dieu. On ferait mieux d'écouter Dieu et les hommes comme moi. Mais personne ou presque ne nous écoute !”* Ce n'est pas une posture originale, puisque dans toutes les armées engagées dans la Grande Guerre, on est persuadé de se battre pour le *vrai* Dieu. Ceci dit, Loeiz Herrieu se singularise tout de même de tous ces *croisés* en affirmant et réaffirmant combien toutes les manifestations de Dieu, y compris celles bâties par l'homme témoignent de son vœu d'harmonie et de paix. Ainsi, le dimanche de Pâques 1916, il cite un proverbe breton :

*“Dimanche de Pâques-Venu Pâques quand voudra*

*Et le bon temps viendra avec..*

Et si notre dicton était aussi vrai dans ce pays ? Cela nous fait toujours une journée d'été. Les oiseaux chantent, les arbres bourgeonnent, les prés verdissent. Vie et amour avec la nature et toujours massacre et douleur avec l'homme par sa faute<sup>642</sup>.”

La vision est toujours duale, le *Bien* d'un côté : la nature, le *Mal* de l'autre : l'homme. D'un point de vue littéraire, ses descriptions de la nature sont bien loin des envolées du *Dormeur du Val*. Loeiz Herrieu n'entre pas dans le détail et présente une nature totalement stylisée, réduite à de simples descriptions connues de tous, qui sollicitent un imaginaire commun sans aucune originalité. De même que dans son évocation des ouvrages bâtis par les hommes pour honorer Dieu et son message. Le 5 octobre 1914, entre Épernay et Reims, Loeiz Herrieu aperçoit la cathédrale de Reims encore indemne. Il y entend un message de paix qui ne variera pas dans son récit de toute la guerre

642 “Sul Fask.-Deet Pask a pe garou / En amzér vat e zeï getou... *Ha gwir e vehe ivez hor c'hrennlavar er vro-mañ ? Un devezh hañv a ra deomp atav. Kan a ra an evned, sapiñ a ra ar gwez, glasaat a ra ar pradoù. Buhez ha levenez get an natur hag atav lazherezh hag anken get mad-den àr e wall.*” **KAOK**, p.128.

“*Et en son centre, la cathédrale avec ses deux hautes tours, semblables à deux bras levés, suppliant les hommes d’arrêter le massacre. Et le bruit sourd des tirs répond à la prière muette de l’église*<sup>643</sup>...” Là encore, la comparaison entre les bras levés et les tours de la cathédrale relève du cliché. Plus intéressante est l’humanisation de la cathédrale, qui prie, incarne Dieu, comme toutes les édifices religieux que Loeiz Herrieu ne manque jamais d’aller visiter, dès qu’il en a la possibilité. En effet, construits par les hommes à la gloire de Dieu, ces nombreuses églises, même en ruines, restent un espoir pour le chrétien dans la guerre. Elles sont la preuve que les hommes peuvent parfois se réunir pour témoigner de la présence de Dieu. D’autant plus que de telles constructions rappellent l’importance de la foi partagée, c’est-à-dire, commune, collective, car seule cette union permet l’édification des monuments religieux, qui transcendent l’individu et le temps individuel, étant donné qu’il a fallu des siècles pour construire les cathédrales. Elles montrent surtout la confiance qu’ont eue des générations entières dans la perpétuation de la foi catholique pendant le deuxième millénaire de l’ère chrétienne. Pour Loeiz Herrieu, l’église, la cathédrale sont véritablement des corps. Au travers des tours comparées à des bras tendus, il montre que ces constructions collectives à la gloire de Dieu tendent évidemment à s’en approcher physiquement par leur hauteur, mais également et surtout à le prier, à le supplier. Malheureusement, au moment où Loeiz Herrieu les évoque dans son récit en pleine guerre, ces prières et supplications restent vaines. Et Dieu tout puissant, semble bien impuissant face à l’incontrôlable déchaînement de ses propres créatures.

#### IV.2.5. Dieu face à la folie meurtrière des hommes

Que fait donc Dieu tout puissant contre cette folie meurtrière ? Le mécréant se pose la question. Loeiz Herrieu la balaie, en la reléguant au rang d’une sottise de plus parmi celles qu’il entend continuellement dans le bureau de l’intendance coloniale où il a fini par accepter de se faire nommer, estimant qu’il avait largement fait sa part sur le front. Le 17 avril 1918, un retour de froid l’empêche de se promener à sa guise et l’oblige à partager ses soirées avec ses collègues de bureau. Il est exaspéré par ce qu’il entend au cours de ces veillées. Parmi les sujets discutés : “*Dieu aussi en prend pour sa part ! Lui, il est la cause de la guerre ! Pourquoi laisse-t-il les hommes s’amocher, s’il est tout puissant ! Le pape est du côté des Boches !...*”. Ce qui amène Loeiz Herrieu à conclure, désabusé : “*Mélangez avec ces choses-là de fréquents jurons, des sottises de toute sorte*

643 “*Hag e kreiz-kêr, an iliz-veur get he daou dour uhel, hañval doc’h div vrec’h savet, ec’h aspediñ mab-den da arsav get e lazherezh. Ha trouz bouzar an tennou a reskond da bedenn vut an iliz...*” *KAOK*, p.30.

et vous aurez un tableau de ce que l'on entend dans un des bureaux les plus élevés de la division<sup>644</sup>". Pour lui, Dieu n'est pas responsable du massacre. Nous savons combien il idéalise la nature créée par Dieu et souillée par l'homme au moment du péché originel et dont la guerre représente est une sorte de répétition<sup>645</sup>. La mise en cause de Dieu par ces camarades lui est donc insupportable. Parce que pour Loeiz Herrieu, Dieu ne veut que la paix pour les hommes. Il se confond avec la paix. Le 17 octobre 1914, premiers mois de la guerre. On enterre des soldats :

"En chemin vers la Fère-Champenoise, nous passons près d'une tombe où on a mis une compagnie des jeunes soldats. Elle est telle un tas d'engrais, au milieu d'un paysage de terre. Le commandant Caroff descend de cheval et salut, avec son épée cette paillasse de jeunes gens, fauchés en pleine jeunesse, comme un paquet de blé avant la moisson. Il nous fait les saluer, nous aussi, avec notre fusil. "Reposez en paix"<sup>\*</sup>, dit le commandant, d'une voix forte. La Paix de Dieu sur les crimes des hommes<sup>646</sup>..."

(\*) En fr. dans le texte

Les hommes sont criminels. Pas Dieu. Car Dieu ne veut pas la mort, il ne désire que la vie, le renouvellement perpétuel de la vie comme l'engrais, le blé et toute chose de la nature. Ce message ne varie jamais chez Loeiz Herrieu. Cette certitude lui donne certainement la force de supporter l'incertitude permanente dans laquelle survit le soldat sur le front. Soldat, homme au cœur du massacre, chrétien dans l'épreuve pour racheter les péchés du monde, Loeiz Herrieu ne doute pas des raisons qui ont poussé Dieu à lui faire subir toutes ces épreuves. Jamais Dieu ne le déçoit, jamais il ne doute de lui<sup>647</sup> mais à cette absence de doute dans sa foi, répond son désarroi face à l'abandon de cette foi par les autres hommes. Les "bras" de la cathédrale de Reims sont un symbole de ce que peuvent faire les hommes qui s'unissent pour témoigner ensemble de leur foi ou pour la massacrer. La guerre détruit tout. Les églises, les cathédrales, les hommes. À cela s'ajoute une destruction qui touche peut-être plus Loeiz Herrieu que les autres, c'est celle de la foi :

644 "Doue ivez a dal e lod ! Eñ a zo abeg d'ar brezel ! Perak e laosk-eñ an dud d'en em euveriñ, mard eo hollgelloudek ! Ar pab 'zo a-du get ar Boched !... Kejit get holl an traoù-se touiadelloù stank, sotonioù a bep seurt hag ho po un daolenn ag ar pezh a glever e unan ag ar burevoù uhelañ ag an divizion." **KAOK**, p.252.

645 "Doue en deus lezet levenez baradoez an douar, bet ken na za arre fallentez mab-den d'he c'housi." ; "Dieu a laissé le bonheur du paradis sur la terre, qu'elle a été jusqu'à ce que ne vienne à nouveau l'homme pour la souiller." **KAOK**, p.256.

646 "É vonet get an hent, trema La Fère-Champenoise, e tremenomp tost d'ur bez lec'h ma h eus lakaet ur c'hompagnunezh soudarded yaouank. Ema èl ur bern teil stuz, e-kreiz ur malezad douar. Diskenn a ra ar c'homandant Caroff diàr e jao hag e salud, get e c'hlezeñv an deileg tud yaouank-se diskaret e-kreiz o ampertiz, èl ur pakad gwinizh kent an eost. Ober a ra deomp saludiñ, ni ivez, get hor fuzuilhenn. "Reposez en paix" eme, kreñv, ar c'homandant. Peoc'h Doue àr dorfetoù mab-den..." **KAOK**, p.25.

647 Et à ce titre, il moque les incroyants : "25-11-1917.-(...) Bemdez en em laka (hol letenant) àr-dro ur gredenn bennak. Dec'h e oa aet àr an aotrou Doue. "Doue, eme-eñ, ne c'hell ket bout, rak penaos e c'hellahe ar pont-se (pont ha poilu a zo ur seurt) en em soursi a gement a dud vev hag ar re varv !" Diaes-bras e vehe dezhoñ, 'kredan, a pa ne vehe nemet ur pont ha zoken ul letenant." ; "25-11-1917.-(...) Chaque jour il (notre lieutenant) se met sur une nouvelle croyance. Hier c'était sur Dieu. "Dieu, disait-il, ne peut pas être, car comment pourrait cette ponte-là (il y a ponte et poilu quand même) se soucier de tous ces hommes vivants et morts !" Ça lui serait difficile, je crois s'il n'était qu'une ponte et même un lieutenant." **KAOK**, p.231.

“4-11-1917.-Dimanche.- Ce matin je dois répondre à la messe du pauvre curé qui est venu ici en 1914, avant les Allemands.

Entre les soldats et les gens du pays il y a ici environ 600 personnes baptisées. Il n’y en a jamais cinquante d’entre elles, régulièrement à la messe. Aujourd’hui toujours il n’en vient que deux ou trois après moi.

Christ ! En montant sur la Montagne du Calvaire, votre Croix sur l’épaule pour racheter les âmes des pauvres qui sont ici, ne vous retournez pas pour voir derrière vous, comme je l’ai fait moi : il y a lieu même pour un Dieu, de perdre courage<sup>648</sup> ...”

Avec le recul, nous savons que cette désertion des églises n’était pas que la manifestation d’un désintéret ponctuel de la part de ces poilus baptisés pour la pratique religieuse mais qu’elle annonçait un réel abandon de la foi :

“(…) Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c’est nous qui l’avons tué ! Comment nous consoler, nous, les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde avait possédé jusqu’alors de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux – qui essuiera ce sang de nos mains ? Quelles solennités expiatoires, quelques jeux sacrés nous faudra-t-il inventer. La grandeur de cette action n’est-elle pas trop grande pour nous ? (...)

“J’arrive trop tôt, dit-il ensuite, mon temps n’est pas encore venu. Ce formidable événement est encore en marche et voyage – il n’est pas encore parvenu aux oreilles des hommes<sup>649</sup>.”

Lorsque Friedrich Nietzsche écrit ces lignes à la fin du dix-neuvième siècle, il rapporte les paroles prémonitoires d’un fou. Une quarantaine d’années plus tard, Loeiz Herrieu constate la réalité de la prophétie de “*l’insensé*” de Nietzsche.

Dans tous les cas, mort ou pas, Loeiz Herrieu refuse toute assimilation entre Dieu et le massacre que sont en train de perpétuer les hommes. Il les tient pour seuls responsables et leur oppose la nature immaculée créée par un Dieu de paix. De même qu’il est effrayé par l’abandon de la pratique religieuse. Il ne va pas jusqu’à exprimer la situation de manière aussi radicale que *l’insensé* de Nietzsche mais le recul nous permet de lire la crainte de la mort de Dieu pointée dans son constat. Car lorsque les hommes abandonnent Dieu, celui-ci disparaît. Il meurt lui-même. Enfin, le Dieu de Loeiz Herrieu n’est absolument pas mortifère ou meurtrier. Il est même tout le contraire. Dieu créateur d’une nature parfaite, ce sont les hommes qui apportent la mort, la désolation et se condamnent eux-mêmes à ne trouver la paix que dans l’au-delà. Il n’est pas mortifère, puisque tous

648 “4-11-1917.-Sul.-Ar mintin-mañ ema bet dav din respont d’an oferenn d’ar c’haezh person a zo daet du-mañ er blez 14, a-raok ar Jermanded. Etre ar soudarded ha tud ar vro eh eus amañ àr-dro 600 den badezet. Ne vez biskoazh hanter-kant anezhe, riget, en oferenn. Hiziv atav ne za nemet daou pe dri àr ma lerc’h. Krist ! É krapañ doc’h ar Menez Kalvar, ho Kroaz àr ho skoaz evit adpreniñ eneñvou ar geizh a zo amañ, ne zistroit ket da sellet àr ho lerc’h, èl em eus-me graet : lec’h a zo evit un Doue zoken, da goll kalon....” **KAAK**, p.229.

649 NIETZSCHE, 1982, Livre troisième, § 125, *L’insensé*, p.149-150. Édité pour la première fois en 1882 et 1887.

les croyants peuvent prétendre à la vie éternelle.

Cette vie éternelle sera différente de la vie terrestre, parce que Dieu n'y fait plus de différence entre les hommes.

#### IV.2.5.1. “Breudeur etre divrec’h an Ankoù<sup>650</sup>”

“Rac se breman, holl pobl an bet,  
En oz esper consideret  
Pan duy an pret da decedaff  
Ez vihet egal havalet,  
Hep differanc a tra en bet  
Ouz an re so eat da quentaff.”

“Donc maintenant, vous tous peuples du monde,  
considerez dans votre cœur  
qu’à l’heure de votre trépas  
vous serez rendus tous égaux,  
sans différer en quoi que ce soit  
de ceux qui partirent les premiers<sup>651</sup>.”

L’universalité du message chrétien ne fait pas de différence entre les hommes, pour peu qu’ils se soient convertis. Certes, la Bible évoque les innombrables guerres entre les nations. Mais tous les hommes se retrouvent à égalité, non seulement face à la mort, mais aussi face au Jugement dernier et quelle que soit l’issue de celui-ci, les nations n’existent plus et les peuples se confondent dans l’au-delà. Le nationalisme semble donc difficilement compatible avec le catholicisme<sup>652</sup>. À moins de se persuader que les ennemis de la nation voisine sont des hérétiques qu’il convient d’exclure de l’humanité, parce qu’ils ne sont pas catholiques. Loeiz Herrieu se garde de tomber dans ce raisonnement. À aucun moment, il ne considère les Bretons comme étant un peuple supérieur aux autres, voire un peuple élu par Dieu, à l’instar de Yann-Ber Kalloç’h. Pour peu que chacun reste “chez soi”, Loeiz Herrieu ne veut aucun mal à aucun peuple et réfute même parfois l’idée d’ennemi : “*Nos ennemis ? Des outils plutôt, comme nous, entre les mains de ceux qui marchandent le sang des enfants de Dieu*<sup>653</sup>”. Parfois seulement, puisqu’il va tout de même nommé fréquemment les Allemands comme *ennemis* dans son récit. Ce qui ne varie jamais en revanche, c’est la certitude que cette guerre est le fait des hommes. Outils d’autres hommes, les soldats sont ici plus des victimes manipulées qu’autre chose dans son esprit. Il s’inscrit là dans une pensée pacifique “classique”. Cependant, cette pensée que l’on rencontre habituellement chez les militants anarchistes, étonne de la part d’un paysan catholique breton, aussi attaché à sa terre que Loeiz Herrieu. C’est d’autant plus remarquable que le discours pacifique de beaucoup de soi-disant internationalistes, universalistes, va se laisser totalement déborder par l’exprit belliqueux, comme le

650 “frères entre les bras de l’Ankoù” *KAOK*, p.63.

651 HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, 1879, § 236, p.92-93.

652 Rappelons l’étymologie du mot latin *catholicus*, qui est un dérive du grec *katolikos* : universel. BLOCH & VON WARTBURG, 1960, p.112.

653 “*Hon enebourion ? Benveger, kentoc’h, èldomp, etre daouarn ar re a oui argantiñ gwad bugale Doue.*” *KAOK*, p.25.

rappelle l'historien de la littérature libertaire Thierry Maricourt :

“S'élevant contre la parcellisation de la planète en une myriade de nations, les anarchistes privilégient l'idée d'un fonctionnement “a-national” de la société. Les travailleurs ont les mêmes besoins ; ils subissent les mêmes ennemis, qui ne sont pas d'autres travailleurs, séparés d'eux par une absurde frontière, mais les individus qui se chargent de leur exploitation. Ce discours prévalait jusqu'à la Première Guerre mondiale. Il fut alors battu en brèche par des considérations moins séduisantes<sup>654</sup>.”

Nous savons ce que devinrent les belles déclarations des pacifistes, persuadés il est vrai, que cette guerre apporterait la paix universelle. Il n'empêche que le reniement de leurs idéaux, met en relief la remarquable constance et l'indépendance d'esprit de Loeiz Herrieu à ce sujet. Un seul autre Breton de l'*Emsav* se démarque également de l'esprit dominant de l'époque. C'est Émile Masson, instituteur socialiste, animateur de la revue *Brug*, qui, mobilisé, est réformé en 1915. Cette même année, il prend contact avec Romain Rolland, un des rares écrivains appelant ouvertement à la paix. En 1916, Émile Masson “écrit un appel à la paix dont la censure empêche la diffusion<sup>655</sup>”. Dans sa revue *Brug*, l'idéologie pacifiste sous tendue par l'absence d'intérêt des ouvriers sans bien ou les paysans sans terre à défendre un territoire, est la même que celle décrite par Thierry Maricourt, comme le montre cet extrait du texte de Loeiz Napoleon Ar Rouz, où un jeune enfant ignorant est instruit par un vieux docteur à propos d'*Ar Vam-Vro, La Patrie* :

“La maison où tu es né est à un grand monsieur riche, le champ où sue ton père toute l'année est à quelque dame et chaque année alors qu'augmente la valeur de la maison et celle du champ par le travail de tes parents, le monsieur et la dame s'entendent pour augmenter le fermage. Tes parents sont pauvres, ils ne peuvent pas acheter la tombe dans le cimetière et tous les cinq ans on disperse leurs cendres au vent. “Et voilà pourquoi il n'y a que les grandes gens riches qui ont une patrie parce qu'ils ont de l'argent. La patrie est à eux d'après les livres.

Mais toi et moi et tous ceux qui sont pauvres au point de n'avoir que leur vie. C'est elle leur patrie, défendons-là puisqu'il n'y a qu'elle à défendre<sup>656</sup>.”

La nature du pacifisme et du patriotisme est différente chez Loeiz Herrieu. Il n'est pas antimilitariste alors que celui-ci est le corollaire de leur pacifisme dans la pensée anarchiste. De plus, il ne s'élève pas contre la manipulation des hommes par d'autres hommes en évoquant l'exploitation des uns par les autres et le décalage de richesse incarnée par la propriété individuelle.

654 MARICOURT, 1990, p.37.

655 GIRAUD, 2004, p.83.

656 Texte de Loeiz Napoleon Ar Rouz, *Brug* numéro 11, novembre 1913, In, BROUDIC, 1983, p.255.

Il s'élève contre la manipulation des hommes par d'autres hommes pour appuyer sa dénonciation de la nature humaine, mauvaise, comparée à celle de la nature créée par Dieu<sup>657</sup>. Et par la même occasion, il écarte toute responsabilité de Dieu. Le pacifisme de Loeiz Herrieu est dicté par le commandement biblique *"Tu ne tueras point"* et non pas à partir d'une considération politique<sup>658</sup>. Parmi les écrivains bretons qui ont vécu et décrit leur expérience de la Première Guerre mondiale, la manière de penser de Loeiz Herrieu est singulière<sup>659</sup>. Cependant, aussi belliqueux, aussi convaincus de la légitimité de cette guerre furent-ils, aucun écrivain breton ne se décrit en détail en train de tuer. Loeiz Herrieu tient même à préciser dans son introduction : *"Comme beaucoup, j'ai fait la guerre de bout en bout sans tirer un coup de fusil sur mon prochain qui était en face de moi et que l'on m'avait après à haïr, à nommer mon ennemi"*<sup>660</sup>. Fidèle au commandement biblique, il rappelle également que l'inégalité entre les hommes ici-bas n'a plus cours face à la mort et réitère sa dénonciation de la manipulation des masses par certains : *"Hier ils étaient ennemis, par la volonté d'un groupe de personnes qui ne seront pas tués pendant cette guerre qu'ils ont déclarée, et aujourd'hui, ils sont devenus frères entre les bras de l'Ankoù"*<sup>661</sup>... ". Frères dans l'au-delà, ils le sont aussi dans ce monde : *"Et sur les actions diaboliques des hommes descend aujourd'hui, comme une bruine apaisée, l'appel d'amour du Père des chrétiens, leur rappelle qu'ils sont frères et qu'ils devraient, au moins le jour de Noël, arrêter avec leur massacre et écouter la voix de Celui qui, cette nuit, était venu leur apporter la Paix sur la terre"*<sup>662</sup>.

Loeiz Herrieu apparaît comme un homme littéralement, sans mauvais jeu de mot, tiraillé par une contradiction qui lui vient de son éducation catholique. D'un côté, cette éducation lui commande de ne pas tuer et de l'autre, d'obéir. Il tente de concilier les deux en s'arrangeant pour ne tuer personne pendant toute la guerre, tout en faisant du mieux qu'il peut son devoir de fourrier. Le catholicisme de Loeiz Herrieu ne se limite pas à une éducation et à la tentative de respecter au mieux les commandements de l'Église. Il s'accompagne d'un véritable mode de vie, qu'il tente de respecter du mieux qu'il peut dans les circonstances particulières du front. Ce mode de vie le conduit à se réfugier aussi souvent qu'il le peut dans le rite ou encore les lieux du catholicisme. Les

657 Homme ne se défilant jamais face à sa propre responsabilité, Loeiz Herrieu ne s'exclue d'ailleurs pas de cette humanité destructrice, comme le rappelle cet extrait déjà cité par ailleurs : *"Mezh a za din hag anken, é soñjal eh eus, hed-a-hed get an talva, tud èldon é lakaat holl o ijin da lazhiñ o breudeur ha da zismantriñ o oberoù-kaer."* : *"Il me vient de la honte et de du chagrin, en pensant qu'il y a, tout le long du front, des hommes comme moi en train de mettre toute leur imagination à tuer leur frères et à détruire leurs beaux ouvrages."* **KAAK**, p.256.

658 Comme Abeozen par exemple.

659 Notons que désirant témoigner d'une foi d'inspiration chrétienne, les membres de la secte des *Témoins de Jéovah* s'en tinrent également à un pacifisme radical pendant la Première Guerre mondiale, au nom du commandement biblique.

660 *"Él lod-kaer, graet em eus ar brezel, penn-d'ar-benn, hep tenniñ un tenn fuzuilhenn à ma nesañ a oa a-dal din hag a oa desket din kasaat hag ober ma enebour anezhoñ."* **KAAK**, p.10.

661 *"Dec'h e oant eneberion, dre volontez un ajadig tud ne vint ket lazhet er brezel-mañ o deus diskleriet, hag hiziv emaint daet da vout breudeur etre divrec'h an Ankoù..."* **KAAK**, p.63.

662 *"Hag àr oberoù diaoulek an dud é tiskenn hiziv, èl ur c'hwlzhenn distanus, galv karantezus Tad ar gristenion, a zegas soñj dezhe emaint breudeur hag e tleahent, a-wael da zeiz an Nedeleg, arsav get o lazherezh ha selaou doc'h bouezh an Hani a oa daet, an noz-se, da gas ar Peoc'h àr an douar."* **KAAK**, p.44.

églises évidemment, mais aussi systématiquement les cimetières.

#### IV.2.6. Les lieux, les rites, les symboles de la mort spirituelle

##### IV.2.6.1. Le cimetière

“Si Dieu rappelle l’âme à Lui, l’Eglise rend au corps du défunt des honneurs, spéciaux, parce que le corps du baptisé a été le Temple de la Sainte Trinité.

Le jour des funérailles, un prêtre fait la levée du corps, soit à la maison, soit à la porte de l’église.

Le cercueil est alors mis dans l’église, à une place d’honneur ; la messe (ou un autre office) est célébrée, suivie de l’absoute, prière dans laquelle est demandée, avec instance la libération de l’âme. Le cercueil est aspergé d’eau bénite et encensé par la manière de respect et d’honneur.

Le corps est ensuite conduit au cimetière pour y être enterré. Le mot cimetière est un mot chrétien qui veut dire “endroit du repos”. Sur la tombe est placée une croix.

L’Eglise défend d’incinérer, c’est-à-dire de brûler les corps des morts, à moins de nécessité publique, car les corps ayant été le temple du Saint-Esprit demeurent sacrés.

Il faut beaucoup prier pour les morts, et en particulier faire dire des messes pour le repos de leur âme<sup>663</sup>.”

Lieu de dépôt des morts où ils se reposent avant que Dieu ne vienne reconnaître les siens, endroit du souvenir des morts pour les vivants, le cimetière est l’endroit où le dernier rite physique d’accompagnement des morts par les vivants s’achève. Ces rites funéraires qui semblent immuables sont pourtant apparus assez tardivement pendant le Second Moyen-Âge :

“Enterrer les morts est mis au même niveau de charité que nourrir les affamés, loger les pèlerins, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades et les prisonniers. L’Evangile est pourtant très discret à l’égard des rites funéraires. (...)

Tout se passe comme si le second Moyen-Âge avait réintégré le service des morts dans un Évangile dont il supportait mal le silence à ce sujet<sup>664</sup>.”

Pendant la guerre, une partie, voire l’ensemble des rites d’accompagnement des morts ne peuvent pas s’accomplir. Bien que lui aussi souvent détruit ou ravagé par les bombes, le cimetière, tout comme l’église, apparaissent donc comme des endroits de témoignage de la foi pour les chrétiens, puisque c’est ici que le mort attend le Jugement. Il témoigne aussi de l’importance que porte le christianisme<sup>665</sup>, à l’établissement d’une territorialité de la mort sur le territoire du vivant.

663 UDOLLENT & CHARRAT, 1961, p.400.

664 ARIÈS, I, 1985, p.184. Nous renvoyons à cet ouvrage concernant l’histoire et les transformations du cimetière. *Chapitre 11, LA VISITE AU CIMETIÈRE*, p.184-266. Concernant la Bretagne, voir CROIX & ROUDAUT, 1984. Pour rappel, le premier Moyen Âge couvre la période du Ve au XIe siècle et le second Moyen-Âge celle du XIIe au XVIe siècle.

665 Et la plupart des autres religions.

Loeiz Herrieu et August Bôcher, catholiques très fervents tous les deux, se rendaient dès qu'ils le pouvaient dans les cimetières<sup>666</sup> lorsqu'ils étaient sur le front. Il y a à cela plusieurs raisons :

*Les vivants.* La première tient tout simplement à la curiosité, à la volonté de s'informer sur la population du pays dans lequel Loeiz Herrieu se trouve, comme à Conchy-les-Pots, le 2 janvier 1917 : *“Après déjeuner il me tourne dans la tête d'aller voir le cimetière. Selon mon habitude je vais interroger les trépassés sur le compte des vivants. Une chose apauvrie ! Et délaissée<sup>667</sup> !”* Reflet des vivants, le cimetière est un lieu d'enquête sur les us et coutumes locaux. Loeiz Herrieu n'a pas tort, l'état du cimetière donne à voir la richesse du pays et le respect donné aux morts, renseigne sur l'état de la pratique religieuse, instruit sur les différences sociales, l'identité des notables du bourg en observant la richesse ou la pauvreté des sépultures. Le mauvais entretien du cimetière qu'il constate peut trahir plusieurs choses. Le désintérêt des vivants envers les morts ou plus simplement, au cours d'un conflit, qu'il n'y a plus personne ou plus grand monde pour les entretenir.

*La tranquillité.* Bien loin des lieux de vie et d'animation qu'ils furent au Moyen-Âge<sup>668</sup>, les cimetières sont devenus peu à peu des lieux de calme et de recueillement. Dans le tumulte de la guerre, ce calme est précieux et protecteur. Au point où Loeiz Herrieu, de passage à Mareil-en-France<sup>669</sup>, au début de la guerre, pense à dormir dans une tombe du cimetière de ce bourg qu'il est en train de visiter avec un compagnon<sup>670</sup>, avant que les ordres ne contrarient son projet : *“Nous étions en train de songer à aller dormir dans le cimetière, dans quelque tombe, lorsqu'arrive l'ordre de retourner à Villiers<sup>671</sup>”*.

*La promenade pour aller visiter les morts.* Plus généralement, les visites des cimetières par Loeiz Herrieu lui permettent de préciser sa description des conséquences de la guerre, parce que les observations qu'il en retire ramènent très souvent à contater la surpopulation funéraire, comme c'est le cas au cimetière de Fismes<sup>672</sup> où il est de passage le 11 mai 1915 :

666 Et dans les églises ou bien à leurs abords, les deux lieux ont d'ailleurs longtemps été confondus : *“La fonction cémétériale commençait à l'intérieur de l'église, en deça de ses murs, et continuait au-delà, dans l'espace qui constituait les passus ecclesiastici, in circuitu ecclesiae. Le mot église ne désignait donc pas seulement le bâtiment mais cet espace tout entier. Ainsi, les coutumes du Hainaut définissent-elles “les églises paroissiales”, “assavoir la nef, clocher et chimitier”. Le cimetière proprement dit, au sens restreint, était donc la cour de l'église : a trium id est cimeterium (commentaire du décret de Gratien). Aire et charnier sont les plus vieux mots désignant le cimetière dans la langue parlée.”* ARIÈS, 1, 1985, p.58.

667 *“Ar-lerc'h merenn e tro em fenn monet da welet ar vered. Reve m'akustumañs eh an d'aters ar re dremenet ar goust ar re vev. Paouret un dra ! Na dilezet !”* KAAK, p.169.

668 En Bretagne, le cimetière devint peu à peu le lieu paisible tel que nous le connaissons aujourd'hui, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle. CROIX & ROUDAUT, p.56.

669 Commune de Champagne, département du Val d'Oise.

670 *“Goude, da c'hortoz ar Jermaned eh an get ur c'henseurt d'ober un dro dre ar vered a zo e-talomp” ; “Puis, en attendant les Allemands, je vais faire un tour au cimetière en face de nous avec un camarade.”* 10 septembre 1914, KAAK, p.20.

671 *“Eh oamp é soñjal monet da gousket d'ar vered, en ur bez bennak, a pa arru kemen genomp da zistroiñ da Villiers.”* KAAK, p.21.

672 Département de la Marne.

“Après avoir manger un petit morceau je vais faire un tour et je tombe, sans chercher, sur le cimetière. J’y entre et je passe devant des rangées de tombes de jeunes gens fauchés dans la fleur de l’âge. Plus loin, un grand trou dans lequel il y a une cinquantaine de corps : *Tombes militaires allemandes*(\*), indique un bout de planche. En face, on a dû abattre le mur du cimetière : il n’était plus assez vaste pour accueillir les nombreux tués, des blancs, des noirs, des chrétiens, des mahométans, certains d’entre eux avec un croissant au-dessus de leur tombe à la place de la croix<sup>673</sup> .”

Bien qu’égaux dans la mort, le cimetière reste un territoire intermédiaire entre les défunts et les vivants où les habitudes de séparation sociale, religieuse de ces derniers restent bien visibles. Ainsi, dans cet extrait, les tombes allemandes sont mises à part alors que les autres semblent être regroupées malgré les différences de couleur ou de religion. Loeiz Herrieu ne le précise pas. Il se pose ici en observateur neutre, tout juste insiste-t-il sur le fait qu’ils ont été fauchés dans la “fleur de l’âge”, ce qui peut sous-entendre que l’on aurait pu les employer à autre chose. Même s’il faut relativiser ce point de vue. Notre étude de la vie de Yann-Ber Kalloç’h a montré combien la société du début du vingtième siècle se trouvait en quelque sorte encombrée par une jeunesse en nombre, dont elle ne savait pas toujours quoi faire. De ce fait, l’observation de Loeiz Herrieu ne va pas nécessairement plus loin qu’un simple constat. Le cimetière de Fismes s’agrandit au fur et à mesure des arrivées. Ailleurs, on enterre simplement les soldats ensemble sans distinction. À Chuignes<sup>674</sup> où se rend Loeiz Herrieu le 15 avril 1916, des Allemands ont creusé des tombes où ils ont inscrit en français : “ *1 soldat français brave et 7 soldats allemands braves*<sup>675</sup>”. Autre part néanmoins, les soldats des deux pays sont séparés, comme au “*Bois de la Vache, au-dessus de la Somme*”, où “*On fait un cimetière avec les corps des Français et un autre avec ceux des Allemands*<sup>676</sup>”. Néanmoins, partout où il passe, Loeiz Herrieu apporte une attention particulière au nombre de soldats enterrés et à leur origine. Certes, il s’intéresse aux différences d’agencement des cimetières et des tombes, qu’il compare volontiers avec ceux de Bretagne<sup>677</sup>, mais tout à son objectif de relater la guerre, il insiste sur la multiplication de la partie militaire de ces cimetières. Cette insistance est également liée à la nature commune de l’expérience combattante, qu’il partage autant avec ses camarades de combat français et alliés qu’avec les Allemands<sup>678</sup>. On

673 “*Goude bout debret un tamm harzell eh an d’ober un dro hag e tegouezhan, hep klask, get ar vered. Monet a ran a-barzh hag e tremenan e-mesk steudoù beziou tud yaouank diskaret en o bleuñv. Pellikoc’h ur pikol toull bras hag a zo hanter-c’hant korv bennak a-barzh : Tombes militaires allemandes, a lâr ur penn plankenn. A-dal, ema bet ret diskar magoer ar vered : Nend eo mui frank a-walc’h evit kemer ar yoc’h a re lazhet, tud gwenn, tud du, tud kristen, mahometiz, lod ag ar re-mañ get ur c’hresk ar o bez e-lec’h ar groaz.*” *KAAK*, p.63.

674 Picardie, département de la Somme.

675 *KAAK*, p.128.

676 “*Er Bois de la Vache, a-dreist ar Somme (...). Ober a raer ur vered get korvoù ar Frañsizion hag un arall get re ar Jermaned.*” *KAAK*, p.141.

677 Voir notre chapitre consacré à *La tombe*.

678 Au-delà des déclarations germanophones avant et lors des combats, les récits de combattants découvrent souvent des relations entre les ennemis mêlés de haine, de crainte, mais aussi de respect, en particulier lorsque les uns ou les autres se retrouvent prisonniers. Après avoir décimé une tranchée anglaise, Ernst Jünger décrit comment un soldat prisonnier est traité tout à fait correctement par les Allemands qui l’ont capturé : “*Cet unique survivant fut régala d’un verre de vin (...). C’était un grand gaillard, tout jeune, aux cheveux d’un blond doré et au visage frais de gamin. “Dommage de devoir tuer des gars pareils”, pensais-je en le voyant.*” JÜNGER, 2013, p.111.

peut haïr l'ennemi, on respecte le soldat, qui, de quelque côté soit-il est privé de son individualité au nom des intérêts de sa nation, est un de ces “*outils entre les mains de ceux qui marchandent le sang des enfants de Dieu*”, pour reprendre les termes de Loeiz Herrieu. Cette perte d'individualité est marquée par l'évocation du nombre des tombes dans les cimetières. L'ensemble de soldats morts produit une impression de morts en masse où les individus sont réduits à leur état de soldat et à leur nationalité ou leur religion. Une telle manière d'identifier, si elle ne lui est pas spécifique, rappelle combien ces deux éléments lui sont importants. La nationalité est exacerbée puisqu'elle conditionne ce conflit. C'est une guerre des Français et de leurs alliés contre les Allemands. Dans un tel contexte, le fait de séparer ou pas les Allemands des autres dans les cimetières n'a pas tant d'importance, parce qu'enterrés en terre de France, ils occupent désormais un espace sur ce territoire et dans une perspective nationaliste, ils peuvent tout à fait devenir eux-aussi un enjeu ou bien un prétexte de colonisation, suivant le principe nationaliste d'appropriation de la terre de ses morts. Loeiz Herrieu ne va pas jusque-là. Mais son énumération et son souci de préciser l'origine des soldats interroge tout de même dans ce sens<sup>679</sup>. Par ailleurs, si on les enterre souvent dans le cimetière du bourg où ils tombent, les soldats forment une sorte de morts à part. Ces morts, souvent anonymes, parfois enterrés en commun se démarquent des autres morts du cimetière dont les sépultures sont si instructives. Pour Loeiz Herrieu, les soldats sont des intrus. Ils bousculent l'agencement habituel des cimetières, les font déborder et ne révèlent plus rien des vivants qui habitent autour ou à proximité de ce champ des morts. À Mont-Saint-Martin, près de Fismes, le 26 août 1917, Loeiz Herrieu remarque dans le petit cimetière :

26-08-1917. Dimanche. Messe dans une petite chapelle construite sur des rochers que l'on trouve au milieu du bourg. On dit dans le pays qu'il y avait un monastère autrefois. Près d'elle je remarque le petit cimetière où il y a surtout des officiers *aviateurs* car il y a un grand champ d'aviation près du bourg<sup>680</sup> .”

Les morts militaires supplantent les morts civils. Or, les soldats ne sont pas les morts d'“ici”. Ils n'étaient pas destinés à y mourir. Loeiz Herrieu, en insistant doublement sur l'anonymat des soldats par leur présentation uniquement au moyen de chiffres et de leurs nationalité, renforce cette impression d'inconvenance, ô combien intrusive, de la guerre dans les territoires sur lesquels se déroule le conflit, tout en mettant en avant la grandeur du sacrifice de ces hommes venus d'ailleurs, éloignés de leur *Heimat*, intraduisible mot allemand qui évoque l'idée de patrie, de pays

679 La question de la colonisation au nom des morts est posée par Günter Grass, dans son roman *L'appel du crapaud* (GRASS, 1992), dans lequel les Allemands se mettent insidieusement à (re)coloniser économiquement la région de Dantzig, à partir de 1989, partant du désir d'enterrer leurs morts dans cette terre devenue polonaise. Voir références dans la bibliographie.

680 “26-08-1917.Sul. *Oferenn en ur chapelig savet àr rec'hier a gaver e-kreiz ar vourc'h. Lâret a raer er vro eh eus bet ur manati gwezharall. E-talti e welan ur veredig lec'h ma h eus dreist-holl ofiserion nijerion rak ur park bras kirri-nij a zo tost d'ar vourc'h.*” *KAAK*, p.218.

d'origine, de pays natal, de chez soi, de lieu de filiation. Morts ou vivants, le conflit impose aux uns, les civils, de s'éloigner ou de s'enfuir et aux autres, les soldats de stationner et de mourir là où ils ne le désiraient pas. Ainsi à Bourg-et-Comin<sup>681</sup>, le 2 novembre 1914 : *“Après la messe, nous allons faire un tour au cimetière. Il y a beaucoup d'Écossais, d'Anglais ici”*<sup>682</sup>. Que font-ils ici ? semble se demander Loeiz Herrieu à chaque fois qu'ils croise ces macabres stigmates de la guerre. Ici, les morts sont des alliés. Mais intrus parmi les intrus, le soldat ennemi tombé ne peut espérer aucune compassion.

13 octobre 1918, les Allemands reculent. La guerre touche à sa fin. Loeiz Herrieu est à Warmeriville, dans la Marne, et le spectacle de la débâcle de l'armée allemande se constate aussi dans les cimetières :

“Après déjeuner, je vais voir le cimetière. Il a été agrandi par les Allemands pour mettre leurs tués : ils y ont près de 2000 tombes, des soldats tués, la plupart d'entre eux, dans les attaques de cette année. Il y a aussi quelques Français, leurs tombes sont fleuries par les gens de cette ville”<sup>683</sup>.

En évoquant ces cimetières et, nous allons le voir dans le chapitre suivant, la multiplication des tombes partout sur ce territoire de la guerre, Loeiz Herrieu se fait le rapporteur d'un phénomène irréversible, lui-même porteur d'une angoisse générale face à la nature du deuil à donner aux morts de la Grande Guerre. Les habitants de Warmeriville fleurissent les tombes de soldats qu'ils ne connaissent pas. Mais comment faire pour commémorer la mort des soldats de sa propre famille, lorsqu'ils sont tombés loin de leur bourg ou ville d'origine ? Nous avons vu dans l'extrait cité plus haut que Loeiz Herrieu, même si cela constitue chez lui une habitude plus générale, se rend au cimetière le 2 novembre 1914, jour des morts. C'est un des rites les plus fortement ancrés dans la tradition chrétienne.

Le premier hommage, c'est de leur donner un nom, *“Aujourd'hui on envoie au cimetière les corps de Rousseau et Le Brazidec”*<sup>684</sup>, relate Loeiz Herrieu, le 2 août 1916, un Parisien et un Breton, compagnons d'armes. C'est aussi de témoigner de la mort de ceux de son pays : *“En revenant je jette un regard sur le cimetière de Chuignolles. Que de Bretons sont encore allongés ici.”*<sup>685</sup> ; *“Dans le cimetière on voit encore souvent des croix avec des noms de Bretons abattus en pleine force de l'âge”*<sup>686</sup>. Et c'est enfin de prier pour tous “ses” morts, comme y invite le manuel

681 Picardie, département de l'Aisne.

682 “2-11-1914.-Ar-lerc'h oferenn ar re dremenet, eh aomp d'ober un dro er vered. Skosiz, Saozned a zo e-leizh anezhe amañ.” *KAAK*, p.36.

683 “Ar-lerc'h merenn, eh an da welet ar vered. Kreskaet eo bet d'an Alamaned evit lakaat o re lazhet : tost da 2.000 bez o deus a-barzh, soudarded lazhet, an darn vuiañ, e krogadoù ar blez-mañ. Un nebeudig Frañsizion a zo ivez, bokedet o beziou get tud ar gêr-mañ.” *KAAK*, p.263.

684 “Hiziv e kaser da vered Cappy korvoù Rousseau hag Er Brazideg.” *KAAK*, p.147.

685 “É tonet en-dro e taolan ur sell ar vered Chuignolles. Nag a Vretoned a zo c'hoazh astennet amañ.” 23 mai 1916, *KAAK*, p.131.

686 “Er vered e weler c'hoazh stank kroazioù get anvioù Breizhiz diskaret e-kreiz o ampartiz.” à Oulches, le 20 novembre 1917. *KAAK*, p.231.

d'instruction religieuse que nous avons cité pour introduire notre chapitre et comme le rappelle le prêtre qui officie le 2 novembre 1914 :

“Il (le prêtre) nous rappelle que cette année, nous avons à prier pour deux sortes de morts : Pour nos proches qui sont dans le cimetière de notre paroisse et pour nos camarades tombés à la guerre dont nous voyons les tombes semées dans les champs et sur le bord des routes, souvent sans nom, connus seulement de Dieu<sup>687</sup>.”

Malgré ces commandements, une angoisse commune naît de la guerre. Celle pour les soldats de finir dans un de ces cimetières où s'alignent des centaines ou des milliers de croix anonymes, et encore ! C'est ainsi lorsque le soldat a la “chance” d'être enterré. De même que le conflit empêche les soldats de faire leur devoir comme il se doit : “*Loin là-bas, les cimetières gardent les restes de ceux que nous avons aimés*<sup>688</sup>”. Ce dernier point est à relativiser dans le cas de Loeiz Herrieu, qui n'a jamais accepté les permissions qui lui auraient permis de rendre visite aux siens, vivants et morts. Il n'empêche que la multiplication des cimetières décrits par Loeiz Herrieu tout au long de son expérience guerrière sur les territoires où se déroulèrent les combats, rappelle l'importance et l'enjeu du cimetière. Lieu intermédiaire entre les vivants et les morts, s'il abrite ces derniers, il reflète les préoccupations et la réalité des premiers. Lieu de repos où l'on dépose rituellement les morts décédés à proximité de celui-ci, ou bien autour, quand le cimetière est encore jouté à l'église, il est un lieu, c'est-à-dire un espace territorial normalement réservé aux populations locales. Loeiz Herrieu s'y instruit des vivants en le visitant, puisqu'il peut y observer la nature des relations entre les gens du bourg. Quoiqu'en soit leur nature, ces relations mettent toutes en scène des gens qui se connaissent ou se connaissaient, s'identifient ou s'identifiaient, mais qui jamais ne s'ignorent ou ne s'ignoraient. La guerre bouscule toute cette organisation en imposant la présence d'étrangers qui, nommés ou pas, proviennent d'un espace situé en dehors de cette société villageoise. Cette intrusion d'un côté s'accompagne d'une absence de l'autre. Occupants d'un cimetière ici, ils ne seront jamais occupants d'un cimetière là-bas, dans une autre communauté villageoise où ils avaient leur place, y compris après leur mort. Comment porter leur deuil ? Et comment pour les villageois, aux cimetières occupés désormais par des centaines de soldats, s'accommoder de cette intrusion du deuil silencieux, lointain des autres ? Les cimetières évoqués par Loeiz Herrieu invitent à ces questions. Elles n'y répondent pas. Parce que ce n'est pas le rôle d'un

687 “*Degas a ra soñj deomp hon eus ar blez-mañ da bediñ evit daou rummad tud tremenet : evit hon tud kar a zo e bered hor parrez hag evit hor c'henseurted kouezhet er brezel hag a welomp o beziou hadet en douarouïer ha doc'h kostez an hentoù, lies hep anv erbet, anavet get Doue hepken.*” **KAOK**, p.36.

688 “*Pell eo du-hont, ar beredoù a c'houarn relegoù ar re hon eus karet.*” **KAOK**, p.161.

écrivain de donner des réponses. Et parce que personne n'est encore parvenu à y répondre<sup>689</sup>.

La territorialité des cimetières, lieu de dépôt dans le domaine des vivants, comme tout espace en tant que tel, n'échappe donc pas plus au conflit que les autres. Les bombardements aveugles n'épargnent pas plus les cimetières que les autres lieux situés dans les zones de combat et violent les sépultures où les corps déposés là, pour un dernier repos, sont de nouveau traumatisés. Le 26 mai 1915, à Moulin-Rouge, dans la région de Fismes : *“Je vais rapidement voir l'église. Elle n'a pas été trop détruite ; le cimetière est dans un état plus lamentable avec ses tombes renversées, ses croix fracassées<sup>690</sup>”*. À Massiges, le 1er octobre 1915 : *“Plus près, le cimetière, où les tombes sont retournées<sup>691</sup>”* ; *“En haut de la butte de Blanc-Sablon il y un cimetière de soldats ; les marmites sont allées tuer une deuxième fois les corps posés là<sup>692</sup>”*. Le 12 septembre 1917, à Œuilly<sup>693</sup> : *“Nous avons du mal à reconnaître le champ où est le cimetière<sup>694</sup>”*. Parfois, ce ne sont pas les bombes mais directement les hommes qui se battent dans les cimetières, comme à Boulton<sup>695</sup>, le 12 novembre 1918 : *“Il y a ici un cimetière allemand, avec cinq cents tombes dedans. Le cimetière de la paroisse a servi de champ de bataille<sup>696</sup>”*. Étrange ironie du sort, qui résume tragiquement l'installation et le remplacement des morts du pays par celles de soldats ennemis. Les survivants ont beau être en train de perdre la guerre, ces Allemands tombés, dont le corps va rester en France, créent une macabre occupation du territoire. Ce que les vivants ne parviennent pas à faire, les morts, certes désormais pacifiquement, y parviennent. Cette énumération a pour but de montrer que Jusqu'au bout, la guerre ne donne aucun répit ni aux êtres ni aux choses. Loeiz Herrieu, dans la conclusion de son récit, résume la guerre, entre autres, à ces destructions et rappelle : *“Tout d'abord les ravages de villes, de ponts, de routes, d'arbres, et cæter. ; les cimetières innombrables où pourrissent par milliers les meilleurs jeunes de notre pays<sup>697</sup>”*.

Les cimetières sont le territoire du souvenir. En accordant autant d'importance à les évoquer, comme les tombes, qui vont faire l'objet de notre prochain chapitre, Loeiz Herrieu montre l'importance du cimetière dans le processus de deuil. Le cimetière, en plus du lieu où l'on procède au dernier rite d'accompagnement des morts, est un espace de mémoire. Il rappelle sans cesse leur

689 Sur le traitement du deuil collectif après la Grande Guerre, voir : CHÉREL, 2010, AUDOIN-ROUZEAU & BECKER, 2003, p.231-300. Voir aussi notre chapitre consacré au *deuil impossible*.

690 *“Monet a ran a-herr da welet an iliz. N'eo ket fondet re ; ar vered a zo en ur stad truekoc'h get he beziou eilpennet, he c'hroaziou brevet.”* **KAOK**, p.65.

691 *“Tostoc'h, ar vered, lec'h mand eo eilpennet ar beziou.”* **KAOK**, p.94.

692 *“Ar vlein tostenn Blanc-Sablon eh eus ur vered soudarded ; aet eo ar potarnou da lazhiñ an eil gwezh ar c'horvoù lakaet eno.”* **KAOK**, p.216.

693 Champagne, département de la Marne.

694 *“Bec'h hon eus ec'h anavout ar park lec'h m'ema ar vered.”* **KAOK**, p.220.

695 Franche-Comté, département de la Haute-Saône.

696 *“Ur vered jerman a zo amañ, get pemp kant bez a-barzh. Ar vered parrez en deus servijet da gannva.”* **KAOK**, p.270.

697 *“Da gentañ-penn an holl dismanstroù kêrioù, pontoù, hentoù, gwez, h.c'h ; ar beredoù diniver lec'h ma vreïn a viloù yaouankiz wellañ hor bro.”* **KAOK**, p.311.

mortalité aux vivants. Il est aussi le témoignage incontestable de la manière dont les hommes meurent. L'évolution de la description des cimetières par Loeiz Herrieu met parfaitement en lumière le bouleversement que provoque la guerre dans les territoires où se déroule le conflit. Le cimetière, d'abord lieu aimable et paisible de repos des autochtones décédés, que l'on accompagne là selon des rites immuables, devient un immense entrepôt pour des soldats morts, inconnus des "gens du coin", lorsque les destructions l'épargne.

Nous savons que la présence de ces cimetières militaires a apporté dans les bourgs et villages concernés la venue d'autres étrangers. Endeuillés tout d'abord, puis "touristes" intéressés par l'histoire de nos jours, ces cimetières ont provoqué un afflux nouveau qui est la conséquence de cette guerre. Celle-ci est aussi à l'origine d'un terrible reflux anthropologique dans le rite mortuaire, puisqu'elle a interrompu, dans les zones de combat, le processus de singularisation de la tombe entamé au XII<sup>e</sup> siècle.

#### IV.2.6.2. La tombe

Le symbole de cette singularisation est la tombe. Sa forme indique la richesse ou la pauvreté du gisant. "*Quelques-unes de ces tombes-là valent beaucoup plus que les maisons des vivants*<sup>698</sup>", note d'ailleurs Loeiz Herrieu au sujet de certaines d'entre elles observées à Orville dans la Somme. L'inscription du nom du défunt, une épitaphe, complètent, singularisent parfois la tombe. Cette inscription et l'épitaphe ont disparu au V<sup>e</sup> siècle<sup>699</sup>, avant de réapparaître lentement à partir du XII<sup>e</sup> jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>700</sup>. La tombe individuelle ne concerne pas encore tout le monde. Il faut avoir de quoi payer sa sépulture. Les ossuaires dans toute la Bretagne en témoignent<sup>701</sup>. Toutefois, le tombeau horizontal va se démocratiser peu à peu et devenir la règle, malgré la présence de fosses communes pour les indigents. Cette évolution a été largement décrite par les historiens. Il n'est pas utile d'y revenir.

Comment Loeiz Herrieu, curieux des vivants au travers des morts, écrit-il observe-t-il les tombes ? Si son observation générale des cimetières attire l'attention sur la militarisation des cimetières civils, ce sont naturellement les tombes civiles, plus singularisées, qui retiennent son attention lorsqu'il s'agit de les détailler.

698 "*Lod ag ar beziou-mañ a dalv e-leizh muioc'h eget tier ar re vev.*" 1er juillet 1915, *KAAK*, p.74.

699 Elles ne concernaient plus que les saints et les grands hommes. ARIÈS 1, p.207-211.

700 ARIÈS 1, p.201-239.

701 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.56-58 et ARIÈS 1, 1985, p.65.

## *Tombes civiles*

“Puis, en attendant les Allemands, je vais faire un tour au cimetière en face de nous avec un camarade. J’y découvre des inscriptions drôles ou étranges sur les tombes. On voit que nous ne sommes pas en Bretagne. Sur l’une d’entre elles je lis :

*Passant*

*Qui va passant*

*Je fus toi...*

*... Tu seras moi.*

Celui-là disait bien vrai<sup>702</sup>!”

Loeiz Herrieu est à Mareil-en-France<sup>703</sup>, le 10 septembre 1914. C’est le début de la guerre. Le ton amusé de l’extrait montre qu’il n’a pas encore pris la mesure du conflit. Sa référence à la Bretagne montre qu’elle est encore proche dans son esprit, puisqu’il est mobilisé depuis un mois seulement. Il évoque des cimetières bretons où les épitaphes sont rares et dans tous les cas ne concernent jamais les hommes du peuple. Inconnues en Bretagne, le type d’épithaphe que cite Loeiz Herrieu est extrêmement courant dans beaucoup d’autres régions. Au point où l’historien de la mort Philippe Ariès consacre un paragraphe à l’*interpellation du passant*, dans sa grande étude sur la mort<sup>704</sup>.

“Mais qui est donc ce passant ? Homme du XX<sup>e</sup> siècle, gardons-nous ici d’un grave contresens. Le passant n’est pas, comme nous serions tentés de l’imaginer d’après notre propre pratique, un parent, un ami, un familier du défunt, qui l’a connu, qui le regrette et le pleure, et vient visiter sa tombe. Ce sentiment est absolument inconnu jusqu’à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L’interlocuteur du mort est réellement un passant, un étranger qui traverse le cimetière ou entre dans l’église pour faire ses dévotions, ou parce que c’est son chemin, car l’église et le cimetière sont lieux publics et de rencontre. Aussi les testateurs recherchent-ils pour leurs sépultures les endroits à la fois les plus sacrés et les plus fréquentés<sup>705</sup>”.

De nouveau, nous constatons que le cimetière, les sépultures, sont le reflet des fortunes diverses des anciens vivants qui y reposent. La différence de perception des épitaphes au travers des âges, indique la transformation du cimetière, anciennement lieu de rencontre en lieu de calme et de paix<sup>706</sup>. L’épithaphe citée par Loeiz Herrieu renforce également le rôle du cimetière comme lieu du

702 “Goude, da c’hortoz ar Jermaned eh an get ur c’henseurt d’ober un dro dre ar vered a zo e-talomp. Traoù fentus pe souezhus a welan skrivet àr ar beziou. Gwelet a raer n’omp ket e Breizh. Àr unan anezhe e lennan : *Passant / Qui va passant / Je fus toi... / ... Tu seras moi... / Hennezh ‘zo daet ar wirionez getoù ervat !*” *KAAK*, p.20.

703 Région parisienne, département de la Seine-et-Marne.

704 “*Interpellation du passant*”, p.216-219, ARIÈS 1, 1985, passage cité : p.218.

705 ARIÈS 1, 1985, p.218.

706 Au point où, rappelons-le, Loeiz Herrieu songe même à y dormir “*Eh oamp é soñjal monet da gousket d’ar vered, en ur bez bennak, a pa arru kemen genom da zistroiñ da Villiers*” ; “*Nous étions en train de songer à aller dormir dans le cimetière, dans quelque tombe, lorsqu’arrive l’ordre de retourner à Villiers.*” *KAAK*, p.21.

souvenir des morts anciens et des morts à venir. Elle joue habilement sur le double sens du passant, puisque tout chrétien est un passant ici-bas. C'est dans ce sens que Loeiz Herrieu comprend cette inscription en saluant son auteur d'un "*Hennezh 'zo daet ar wirionez getoñ ervat !*"; "*Celui-là disait bien vrai !*", que nous pouvons littéralement traduire par : "*Celui-là était venue la vérité avec lui bien !*". Vérité de l'état du passant du chrétien, vérité qui accompagne et ne peut s'approprier en breton. De même que Loeiz Herrieu citant un extrait du poème, *La Chaîne d'or*<sup>707</sup>, de Brizeux, rappelle quelques mois plus tard, le premier juillet 1915, que les richesses d'ici-bas durent jusqu'au seuil de la tombe.

"Premier juillet 1915.-Je fais un tour au bourg, et selon mon habitude, je vais demander aux morts ce que valent les vivants. Il y a un nouveau cimetière ici, avec quelque cent tombes, de belles tombes, trop belles même : il y en a certaines en marbre, hautes, complètement sculptées. On voit sur une, écrit en lettres dorés, je ne sais plus quelle pièce faite par Victor Hugo ! Quelques-unes de ces tombes-là valent beaucoup plus que les maisons des vivants.

Et devant ces riches tombes, écrasées par leur grandeur, d'autres pauvres tombes où grimpe le tournesol sur leur croix, me rappellent les paroles de Brizeux :

"... et jusqu'en son trépas

*Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas*<sup>708</sup>..."

Les disparités de richesse constatées par Loeiz Herrieu ne lui inspirent aucune révolte, aucune réflexion politique. La manière dont il les présente les fait apparaître comme immuables. Il note bien que certaines tombes sont "*trop belles*", mais de sa part, cette remarque dévoile plutôt son étonnement devant une telle ostentation. *La chaîne d'or* du poème de Brizeux, c'est celle qui reliait les hommes aux Cieux, que l'orgueil des hommes a brisée. Néanmoins, dans l'au-delà, les richesses d'ici-bas n'ont plus cours. La différence ne vaut que jusqu'à la tombe. "*Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers, parce qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*<sup>709</sup>". enseigne l'Évangile de Saint-Matthieu au sujet de la destinée des chrétiens dans l'autre monde. Cette réaction de la part de Loeiz Herrieu face à l'ostentation des riches tombes est représentative d'un homme qui se méfie de "tout ce qui dépasse." Il n'aime pas les excès et cette ostentation en est une. Il ne dénonce pas les inégalités entre vivants mais souligne et juge volontiers

707 BRIZEUX, 1920, p.99-104.

708 "*Kentañ a C'hourhelen 1915.-Ober a ran ur gwel d'ar vourc'h ha, reve m'akustumañs eh an da c'houlenn get ar re varv petra a dalv ar re vev. Ur vered nevez a zo amañ, ur c'hant bez bennak a-barzh, beziou kaer, re gaer zoken : bout zo re marbr, uhel, kizellet-rac'h. Gwelet a ran à unan, skrivet get letrad alaouret, n'oun ket mui pezh graet da Victor Hugo ! Lod ag ar beziou-mañ a dalv e-leizh muioc'h eget tier ar re vev. Hag e-tal ar beziou pinvik-se, flastret get o brazoni, paour-kaezh beziou arall a grap an tro-heol doc'h o c'hroaz, a zegas soñj din a gomzoù Brizeug : "... et jusqu'en son trépas / Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas..."*" **KAOK**, p.74.

709 *La Bible, Évangile selon Saint Matthieu*, XX, 16, **LA BIBLE**, 1990, p.1292.

certaines de leurs œuvres, tout en nous offrant des observations qui tiennent du tourisme funéraire :

“17-01-1916.-(...) A Saint-Leu, il y avait autrefois un monastère dont on voit encore les restes. Il reste aussi une belle église, mais elle n'a jamais été achevée. L'intérieur est nu et il n'y a que des vitres blanches sur les fenêtres. Elle est pavée de vieilles pierres tombales et des deux côtés du mur aveugle, on voit deux tombes du XVII<sup>e</sup> siècle sur lesquelles on a gravé les mots : *Dieu, roi, seigneur, souverain*. Le travail idiot de quelque dadais du temps de la Révolution<sup>710</sup>.”

Loeiz Herrieu s'offusque qu'une main maladroite vienne ainsi graver la pierre d'une tombe. Il n'est vraisemblablement pas choqué par l'inscription en elle-même. Nous pouvons cependant lire sa remarque de deux manières qui ne s'opposent pas. Est-il peiné par la profanation, même relative, de cette main anonyme contre une sépulture, en vertu du respect à donner aux morts ou bien est-il irrité par le fait que l'on s'en prenne à la tombe d'un notable ? Impossible de répondre précisément à ces questions. Mais celles-ci démontrent une nouvelle fois la position intermédiaire dans laquelle se trouve la tombe pour les vivants qui incarne le souvenir d'un ancien vivant.

Historiquement, l'observation plus globale de Loeiz Herrieu de cette église, illustre les recherches des historiens en matière d'évolution de la tombe, qui va voir progressivement la tombe verticale disparaître au profit du tombeau horizontal. La tombe gravée que décrit Loeiz Herrieu s'en tire plutôt bien, puisque beaucoup de tombeaux verticaux : “*furent détruits par les révolutionnaires de 1793, puis par les spéculateurs immobiliers au début du XIX<sup>e</sup> siècle*”<sup>711</sup>. Sa spéculation sur une “gravure” datant de la Révolution s'avère certainement juste.

Quant aux tombes horizontales, elles sont encore dans l'église<sup>712</sup>. Au fil du temps, elles vont totalement supplanter les tombes verticales et elles expliquent l'étymologie du mot “*tombe*” en français<sup>713</sup>:

En breton, l'étymologie des mots *bez* ; *tombe*, *tombeau*, et par extension *bered* ; *cimetière*, est la suivante :

“Béred, s.f., cimetière, mbr. *bezret*, cymr. *beddrod* = *Beddrawd* “chemin des tombes”(?), composé, dont le premier terme est *béz*, et le second un mot de même

710 “17-01-1916.-(...) *E Sant-Leu eh oa gwezharall ur manati a weler c'hoazh restajoù anezhoñ. Un iliz vray a chom c'hoazh ivez, met nend eo ket bet biskoazh achu. Noazh eo an diabarzh ha nend eus nemet gwer gwenn àr ar fenestri. Mein bez kozh a zo lakaet d'he faveziñ ha doc'h an daou du ag an nor-dal e weler daou vez ag ar XVII<sup>vet</sup> kantvet hag a zo rac'het àrmezhe ar gerioù : Dieu, roi, seigneur, souverain. Labour amoet ur baltek bennak a amzer an Dispac'h.*” *KAAK*, p.112. Le bourg évoqué est Saint-Leu-d'Esserent, Picardie, département de l'Oise.

711 ARIÈS 1, p.234. Plus généralement, sur le tombeau vertical et le tombeau horizontal au ras du sol, voir ARIÈS 1, 1985, p.231-236.

712 Le 7 novembre 1918, Loeiz Herrieu note également la présence des tombes dans l'église du XIII<sup>e</sup> siècle de Château Porcien (Aisne), “*An iliz hag a zo lod anezhi ag an XIII<sup>vet</sup> kantved, a gaver a-barzh un draig bennak kurius : beziou kozh, ur porched kizellet hag a zo bet kaer*” ; “*On trouve dans l'église, dont une partie est du XIII<sup>e</sup> siècle, une petite chose curieuse : de vieilles tombes, un porche sculpté qui a été beau. Il a été mangé par le temps.*” *KAAK*, p.267.

713 ARIÈS 1, p.234.

nature que *I réd*, ou bien identique à vir. *ráith*, que M.Stokes rapproche du gaul. *argento-ratum*, et de lat. *prátum*, soit donc “pré” ou “terrassment des tombes”.

Béz, s.m., fosse, tombe, corn. *bedh*, cymr. *bedd*, d'un celt. *bed-o-* “fosse”, rac. Bhedh “creuser”<sup>714</sup>.”

Cette étymologie révèle que les langues celtiques insistent sur l'action de creuser pour déposer le cadavre dans la fosse, de même que les langues germaniques<sup>715</sup>, même si le mot *Grab* seulement au IX<sup>e</sup> siècle en allemand<sup>716</sup> alors que *tumba* est attesté en latin ecclésiastique dès le IV<sup>e</sup> siècle<sup>717</sup>. Victor Henry date le mot *bezret* au niveau du moyen-breton, soit entre le XI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui n'est pas assez précis pour nous permettre de tirer quelque conclusion que ce soit, nous en restons donc à ce simple rappel étymologique. Notons seulement qu'en ce qui concerne l'apparition du mot *tumba* en latin, elle correspond à l'époque où l'incinération pratiquée dans l'Empire romain disparaît totalement au profit du rite chrétien d'inhumation<sup>718</sup>. Ce rite connaît des variantes mais quelle que soit la forme de l'inhumation, sarcophage vertical, tombeau horizontal, enfouissement direct du cadavre, enfouissement dans un sarcophage,... le mort n'est plus brûlé. Car cela s'oppose à l'idée chrétienne de la résurrection des chairs. Elle suppose une intégrité du cadavre que la dispersion des cendres compromet. Dans ce contexte, le mot breton insiste donc sur la notion de la terre creusée pour y déposer le cadavre, c'est-à-dire sur l'action des vivants qui ne se contentent pas de poser là le corps mort mais de lui préparer son dernier abri. Cette insistance complète l'action de déplacer le cadavre, que nous avons décrite dans notre chapitre consacrée à la mort.

Pour Philippe Ariès : “L'apparition de la tombe plate est, n'en doutons pas, un événement culturel important, elle témoigne d'une attitude de plus froide acceptation et aussi plus amicale cohabitation avec ses hôtes souterrains qui ont cessé de faire peur”<sup>719</sup>”. Malgré cela, les réflexions de Loeiz Herrieu nous montreront que tous les chrétiens ne sont pas délivrés de l'angoisse liée à la perspective du pourrissement sous la terre. Celui-ci en notant ici et là la morphologie du cimetière et des tombes, les pose comme des repères dans l'environnement particulièrement mouvant de la guerre.

714 HENRY, 1900, p.31 & p.34.

715 En allemand, “*Grab*” ; “*tombe*” et “*graben*” ; “*creuser*”. En anglais, deux mots, l'un issu du germanique et l'autre du latin, désignent la tombe : “*grave*” ou “*tomb*” ; *tombe*” ; mais il n'y a qu'un seul verbe : “*to groove*” ; “*creuser*”.

716 KLUGE, 1995, p.333.

717 BLOCH & VON WARTBURG, 1960, p.629.

718 *ARCHÉOLOGIE DE LA MORT EN FRANCE*, 2012, p.55.

719 ARIÈS 1, p.235.

Nous terminons cette observation avec la manière dont Loeiz Herrieu décrit, avec une attention particulière, la journée du 27 décembre 1918. La guerre est finie. Il avance en direction de l'Allemagne et se trouve ce jour-là à Wolmünster, qui est un bourg situé en Lorraine germanophone près de Bitche, non loin de la frontière avec le Palatinat.

“27-12-1918.-(...)

Wolmünster est plutôt un village de paysans. On voit de nombreuses fermes, avec des tas de fumier bien arrangés. Les maisons sont propres et pas mal de gens savent toujours le français.

Je pars faire une visite à l'église. Elle est propre et bien tenue, avec des bancs, des sièges, des chaises de pénitence sculptées et bien cirées. Dans le cimetière on trouve quelques tombes avec du français dessus, surtout des recteurs<sup>720</sup>”.

Parfaite illustration de la raison pour laquelle Loeiz Herrieu apportait tant d'importance à ces visites de cimetières, dans lesquels les tombes lui donnaient de précieux renseignements sur les habitants de la ville, du bourg ou du village y attachant. À Wolmünster, c'est également l'histoire de France que l'on peut lire en prêtant attention aux tombes. L'occupation allemande, depuis 1871, a laissé des traces chez les vivants, qui n'ont pas oublié le français malgré la regermanisation et Loeiz Herrieu y note la rareté des tombes dont les inscriptions sont en français à l'exception notables de celles des recteurs. L'intention, s'il y en a une de ce détail, n'est pas claire. Le français sur ces tombes de prêtres est-elle un signe de résistance à la présence allemande ou bien souligne-t-elle l'intrusion de prêtres francophones dans un espace linguistique à l'origine germanophone ? La remarque précédente sur le fait que “*pas mal de gens savent toujours le français*” ne permet pas de préciser comment Loeiz Herrieu entend la présence de cette langue sur les tombes des recteurs. Ce passage semble seulement relever de la simple observation sans parti pris particulier. Cette curiosité bienveillante et neutre, au sujet des tombes civiles est en revanche peu de mise lorsque Loeiz Herrieu s'attache aux tombes militaires.

### ***Tombes militaires***

Elles attirent particulièrement l'attention du sergent-fourrier Herrieu. Ne serait-ce que par identification. Si Loeiz Herrieu meurt pendant le conflit, il rejoindra au mieux l'une de ces innombrables tombes qui fleurissent partout sur les lieux du conflit, ou au pire se décomposera

720 “27-12-1918.-(...) *Wolmünster a zo kentoc'h ur gêr peizanted. Tachennoù a weler stank, get bernoù teil paket mat. Mistr eo an tier ha lod-kaer a dud a oui atav ar galleg. Monet a ran d'ober ur gwel d'an iliz. Mistr ha dalc'het mat eo, get bankoù, brichoù, kadeorioù-pinijenn kizellet ha koaret mat. Er vered e kaver ur bez bennak get galleg arnezhe, dreist-holl re personed.*” **KAOK**, p.284.

lentement sur le champ de bataille.

Dans son récit, nous pouvons distinguer trois catégories de tombes militaires : Les tombes de soldats des guerres passées, les tombes de soldats identifiés et les tombes de soldats collectives ou anonymes.

Dès le début de la guerre surgit le souvenir des guerres passées. Le 17 septembre 1914 : *“A Connantre, en face de l’église transpercée en beaucoup d’endroits, je découvre la tombe d’un officier russe tué en 1814. Cent ans ! Malgré tout ce que l’on dit, l’humanité n’est pas du tout devenue plus intelligente<sup>721</sup>...”*. Cet officier russe enterré dans ce petit bourg de Champagne est un témoin de la *Campagne de France*, qui vit Napoléon, *“avec 60 000 hommes, (...) tenir tête pendant trois mois à la ruée des Prussiens, des Russes et des Autrichiens<sup>722</sup>”*. dans l’est de la France pour finir par adiquer le 6 avril 1814. Homme d’armes présent lui aussi dans cette région pour les mêmes raisons, Loeiz Herrieu commente la découverte de cette tombe par une réflexion résignée, trahissant le peu d’espoir qu’il nourrit sur une prétendue évolution de la nature humaine. Malgré tout, il sait encore lire avec humour le résumé de la vie d’un certain Jacques Moitié, rescapé d’un nombre impressionnant de campagnes militaires, enterré à Fresnes, en région parisienne :

*“25-07-1916.-A 5 heures, nous quittons Charmel, pour Fresnes. Il y a deux lieues de route entre les deux.*

*Tout en arrivant je trouve au cimetière la tombe d’un soldat de l’ancienne tradition. Je lis sur sa pierre :*

*A la mémoire*

*de M.Moitié, Jacques, ancien militaire, né à Fresnes le 11 avril 1774, décédé au dit lieu, le 6 Mai 1862, dans sa 89ème année.*

*Etats de service :*

*Dragon au 2ème régiment le 1er Ventose an II*

*Brigadier, le 20 Germinal an VII*

*Maréchal des Logis, le 11 Germinal an XI*

*Sous-lieutenant, le 12 Novembre 1811*

*Lieutenant, le 2 décembre 1813*

*Légionnaire, le 12 juin 1813*

*Il a fait les Campagnes des Années*

*II – III – des Armées de l’Ouest et du Nord*

*IV – V – VI – VII – IX de Sambre-et-Meuse, du Rhin et de l’Helvétie*

*XI-XII-XII-XIV, Côtes de l’Océan*

721 *“E Connantre, e-tal an iliz toullet e meur a dachad, e welan bez un ofisour rusian lazhet e 1814. Kant vlez ! Ha daousto d’ar pezh a vez lâret, n’en deus ket finaet tamm erbet mab-den...”* **KAAK**, p.25.

722 Présentation de *Napoléon Ier*, MOURRE, 1986, p.3220.

1806-1807, Grande Armée

1808, Espagne

1809, Autriche

1810-11-12 Portugal, Espagne

1813-1814, Allemagne

Blessé d'un coup de feu le 18 juin 1815

Admis, par suite, à la solde de retraite.

Priez pour lui.

Et il est mort dans son lit à quatre-vingt neuf ans !

Voilà au moins un indécrottable<sup>723</sup> !”

Le résumé d'un tel parcours n'est pas sans nous rappeler celui du soldat Déguignet et tente à faire croire que la guerre était peut-être moins meurtrière pour les soldats au cours des guerres passées que pendant la Première Guerre mondiale. Loeiz Herrieu n'en est pas moins étonné par l'incroyable longévité du grognard découvert dans ce cimetière. Il le considère comme étant un soldat de l'ancienne tradition. Car tout le monde a compris en juillet 1917, soit près de deux ans après le début de cette nouvelle guerre, qu'elle n'a plus rien à voir avec les guerres d'antan au cours desquelles les soldats se battaient encore beaucoup au corps à corps sur un champ de bataille suivant des règles pour beaucoup disparues pendant le premier conflit mondial. Loeiz Herrieu s'identifie évidemment un peu au soldat russe tombé loin de sa terre, un peu moins à ce vieux grognard aux états de service impressionnants mais mort chez lui et enterré dans son bourg natal. Il en tire les réflexions d'usage ou même s'en amuse. Le ton est plus grave lorsqu'il s'agit de ses homologues, qu'ils soient bretons, français ou autres, y compris allemands. À peine arrivé dans la zone des combats, la guerre informe immédiatement les nouveaux arrivants de ce que peut très vite être leur destinée. Le 16 septembre 1914, dans le train qui le mène sur le front de la Marne, Loeiz Herrieu et ses camarades remarquent une tombe : *“Le train s'arrête un peu, et nous d'en descendre. Il y a une tombe à côté de la ligne, un képi de soldat posé dessus. Nous la regardons et nous lisons le nom d'un soldat de la région de Lorient, du 62<sup>e</sup>”*<sup>724</sup>. *Cela nous refroidit*<sup>725</sup>”. À sa manière la guerre souhaite la bienvenue sur son territoire au nom de la mort. Sans aucune préparation, Loeiz Herrieu et les hommes avec qui il se trouve devant cette tombe, découvrent qu'ils seront là aussi dans quelques instants, quelques heures, quelques années, nul ne le sait. Mais l'incertitude du moment de sa mort apparaît presque dérisoire face à une imminence tellement probable. Ici, la tombe n'est plus

723 “25-07-1916.-Da 5 eur e kuitaomp Charmel, evit Fresnes. Div lev hent a zo etreze. En ur zegouezh e kavan er vered bez ur soudard ag ar mod-kozh. Lenn a ran àr e vaen : A la mémoire (...) Priez pour lui. Ha marv eo en e wele da nav vlez ha pevar-ugent ! Setu a-wael ur poud !” *KAOK*, p.212.

724 62<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie.

725 “Errestel a ra an treñ un tammig, ha ni d'an diaz. Ur bez a zo e kostez al linenn, ur c'habell soudard àrnezhon. Sellet a raomp doc'htoñ hag e lennomp anv ur soudard ag an 62<sup>vet</sup> a gostez an Oriant. Yenaat a ra deomp.” *KAOK*, p.23.

le simple témoin d'un rite qui consiste à accompagner le cadavre, à le déposer et à témoigner de sa vie passée. La tombe ne symbolise plus le passage d'un homme sur cette terre, elle devient le symbole, comme les croix alignées que nous étudierons plus loin, de la vie d'un homme donnée au nom d'un événement qui le dépasse et c'est aussi à ce titre que son individualité disparaît au profit du symbole. De ce fait, emporté lui aussi par la prédominance du symbole collectif, Loeiz Herrieu insiste peu sur les noms inscrits sur les tombes de soldats qu'il observe. Il le fait lorsqu'il reconnaît un nom breton, comme c'est le cas à Vassogne, en plein hiver 1915, où tout a été ravagé par les combats : *“Devant l'église, je trouve quelques tombes de soldats dont celle d'un capitaine breton, Kermabon, du 1er zouaves<sup>726</sup>”*. Le fait que Loeiz Herrieu retienne ce nom vient aussi du fait que celui-ci est particulièrement répandu dans la région de Lorient. Il le fait également quand le mort est un proche. Le cuisinier Couic déjà évoqué par exemple, enterré le 2 décembre 1914<sup>727</sup>.

Sur l'ensemble du récit cependant, l'évocation anonyme des tombes ou/et des tombes anonymes domine. Collectives ou individuelles, cela n'importe plus car la tombe perd sa qualité de témoignage de la mort d'un homme et les tombes deviennent une immense sépulture dans laquelle on a déposé les membres dispersés d'un même cadavre éparpillé sur tout le territoire de la guerre. Ce corps est constitué par les soldats.

Loeiz Herrieu ne s'y trompe pas, le jour des morts 1915, il écrit : *“Nous sommes enveloppés dans une brume qui fait ressembler notre vallée à une immense tombe où nous serions enterrés vivants, corps et âme<sup>728</sup>...”* La tombe c'est toujours le lieu entre les vivants et les morts. Précisément là où se trouvent les soldats sur le front, il n'est pas étonnant que Loeiz Herrieu ait le sentiment d'y habiter. La guerre installe la mort partout, l'ensemble du territoire de la guerre devient une immense nécropole. Les cimetières débordent. On y enterre les soldats si l'on peut mais aussi partout où cela s'avère nécessaire. À cause de cet afflux incessant de nouveaux morts et le risque que le cimetière soit de toute façon détruit, il perd tout autant sa raison d'être religieuse, puisque le rite d'accompagnement des morts ne peut être fait et son rôle social, en ce qu'il met aussi en scène les rapports entre des vivants qui se connaissent.

L'urgence d'enterrer les morts au plus vite voit donc apparaître des tombes partout, dès le début du conflit : *“16-09-1914.- (...) A 7h30 du matin nous voyons du train la première tombe de soldat : une petite croix de bois juste ébauchée, une poignée de fleurs flétris en train de mourir sur un petit tas de terre tachetée. D'autres tombes encore, toutes semblables, disséminées ici et là.*

726 *“E-tal an iliz, e kavan un nebeud beziou soudarded, en o mesk hani ur c'hapiten a Vreizh, Kermabon, ag ar 1<sup>añ</sup> zouaved.”* 24 janvier 1915, *KAOK*, p.52. Le 1<sup>er</sup> Zouaves désigne le 1<sup>er</sup> bataillon des zouaves. Vassogne se trouve en Picardie, département de l'Aisne.

727 Voir *KAOK*, p.42.

728 *“Gronnet omp get ur vrumenn dev, a lak hor flagenn da vout hañval do c'h ur bez bras-bras lec'h ma vehemp interet e bev, korv hag eneñv...”* *KAOK*, p.99.

*Tous les hommes sont aux fenêtres. Ce coup-ci, les plaisanteries s'arrêtent*<sup>729</sup> !” Ces tombes semblent avoir été creusées là où les soldats sont tombés. On sacrifie encore au rite de l'enterrement, sans doute pour des raisons d'hygiène, mais l'acte qui consiste à déplacer le cadavre pour l'accompagner rituellement jusqu'au cimetière a disparu. Subsiste timidement le fleurissement de la tombe mais le flétrissement indique qu'il a été accompli au moment de l'inhumation sans avoir fait l'objet d'un renouvellement des fleurs sur les tombes. Dans un cimetière, la fréquence de ce fleurissement de la tombe est souvent observé avec assiduité par les habitants du bourg. Il est à l'origine de remarques sur les uns ou les autres et que celles-ci soient positives ou négatives, participe au jeu social d'une communauté, en empêchant l'indifférence ou bien l'anonymat. La tombe du soldat, étranger où qu'il soit, est parfois fleuri lors de l'inhumation ou bien par des autochtones bienveillants, mais la dimension sociale ou affective est absente. On fleurit en hommage au sacrifice du soldat, pas en hommage à l'individu proprement dit qu'il était avant de devenir soldat. Loeiz Herrieu a d'ailleurs du mal à penser que le fleurissement d'une tombe puisse être autre chose que le témoignage d'une relation intime entre celui qui fleurit et le mort :

“23-05-1916.-Il a fait très beau ces jours-ci. En allant à Proyart ce matin je trouve un soldat seul entre train marcher au milieu de terres pleines de fleurs jaunes. Il les ramasse par poignées pour les emporter sur la tombe d'un pauvre soldat, tout près de la petite gare. Un ami à lui peut-être ? Où peut-être un parent<sup>730</sup> ?”

Hormis le fleurissement rituel en hommage aux combattants, qui répond à une autre démarche que celle du fleurissement individuel de tombes de personnes connues, aimées, la tombe du soldat est donc condamnée à une étrange solitude car elle est fréquemment entourée de nombreuses autres tombes. Hors des premières lignes de front, Loeiz Herrieu décrit sans arrêt la présence de ces tombes “*toutes semblables*”, parfois collectives : “*Dans une grande tombe sont entassés sept soldats*<sup>731</sup>”. Creusées au bord des routes et des chemins, elles s'apparentent presque à une haie d'honneur mortifère accompagnant les combattants encore en vie : “*J'y entre et je passe devant des rangées de tombes de jeunes gens fauchés dans la fleur de l'âge*<sup>732</sup>”. Cette fleur-là ne fleurira plus. Comme tous les combattants, Loeiz Herrieu est frappé par l'ampleur inédite de ces alignements : “*Nous passons par Somme-Suippe et en face du cimetière militaire, dans lequel les*

729 “16-09-1914.-(...) *Da 7e30 da vintin e welomp, ag an treñ, ar c'hentañ bez soudard : ur groazig, just divrazet ar c'hoad anezhi, un dornad bokedoù goeñvet ec'h achu mervel àr ur bernig douar brizh. Beziou arall c'hoazh, holl hañval, strewet du-hont ha du-mañ. Ema holl an dud er fenestri. Dehan a ra ar riotaj an taol-mañ !*” *KAOK*, p.24.

730 “23-05-1916.-*Kaer-bras eo bet e-pad an deizioù. É vonet da Proyart ar mintin-mañ e kavan ur soudard e-unan é vale e-kreiz douarouier leun a vokedoù melen. Serrñ a ra anezhe a-zornadoù evit o c'has àr vez ur c'haezh soudard, tostik-tra d'ar gar vihan. Ur mignon dezhoñ marse ? Pe marse unan kar ?...*” *KAOK*, p.131. Proyart, Picardie, département de la Somme.

731 “*En ur bez bras eh eus seizh soudard en ur bern.*” 2.11.1914, *KAOK*, p.36.

732 “*Monet a ran a-barzh hag e tremenan e-mesk steudoù beziou tud yaouank diskaret en o bleuñv.*” *KAOK*, p.63.

*croix sont alignées par centaines*<sup>733</sup>” ; “*Et des deux côtés du chemin, des tombes à foison, avec des couronnes sur elles et des drapeaux tricolores*<sup>734</sup>” ; “*Près du P.S nous voyons aussi un cimetière, 300 tombes de soldats à l’intérieur, tués au mois d’avril et au mois de mai, lorsqu’il y a eu la bataille de Craonne*<sup>735</sup>...”. Nous ne reproduisons pas tous les passages décrivant cette profusion incroyable de tombes. Les drapeaux tricolores rappellent la nationalité de certains soldats tombés. Mais cela semble dérisoire et la tombe devient le symbole d’une gigantesque sépulture collective du soldat de la Grande Guerre, lorsque l’on y entasse les soldats sans considération pour leur origine. À Proyart, le 2 mai 1915, Loeiz Herrieu note :

“2-05-1916.-La compagnie est partie, ce matin, pour travailler du côté des *Baraquettes*, entre Faucaucourt et Rainecourt.

Lorsque je peux finir mes papiers je vais un peu courir au crépuscule de Proyart et je tombe sur des tombes de soldats.

Sur l’une je lis :

*Ici reposent 96 soldats du 60e R.I tombés le 29 août 1914, en couvrant la retraite de l’armée française.*

Plus loin :

*125 soldats et sous-officiers.*

Puis :

*Ici reposent soldats allemands et français.*

Qui sont-ils ? Combien y-en-a-t’il ? Personne ne le sait. Ils sont mis dans la même tombe, pêle-mêle, de jeunes gens en pleine santé et qui se sont entretués sans avoir entre eux aucune haine puisqu’ils ne se connaissaient pas et qu’ils ne s’étaient fait de mal ni à l’un ni à l’autre, jusqu’au jour où on est venu les tiser l’un contre l’autre<sup>736</sup>...”

Dans le récit de Loeiz Herrieu, la tombe dans la guerre s’avère en fin de compte souvent réduite à la simple séparation des vivants et des morts pour des raisons de salubrité. Néanmoins, si l’urgence interdit généralement d’accompagner le cadavre selon un rite en bonne et due forme, si l’on assiste de ce fait à une régression anthropologique à cause de l’impossibilité de déplacer le cadavre puis d’honorer sa sépulture comme il est de coutume de le faire en temps de paix, ce qui le réduit de fait à l’anonymat puisque personne ne le connaît, ni ne s’en souvient dans

733 “*Tremen a raomp dre Somme-Suippe hag e-tal ur vered soudarded, steudet ar c’hroazioù a-barzh a-gantoù.*” 3 août 1915, *KAOK*, p.82.

734 “*Ha doc’h an daou du ag an hent, beziou stank, get kurunennoù àrnezhe ha bannieloù triliv.*” 24 décembre 1915, *KAOK*, p.108.

735 “*E-tal ar P.S e welomp ivez ur vered, 300 bez soudard a-barzh, lazhet e miz Ebrel ha miz Mae diwezhañ, a pand eo bet krogad Craonne.*” *KAOK*, p.223.

736 “*2-05-1916.-Aet eo ar gompagnunezh, ar mintin-mañ, da labourat da gostez ar Baraquettes, etre Faucaucourt ha Rainecourt. A pa c’hellan disoc’h get ma faperioù eh an un tammig da redek doc’h ar c’huzh-heol a Proyart hag e tegouezhan get beziou soudarded. Ar unan e lennan : Ici reposent 96 soldats du 60e R.I tombés le 29 août 1914, en couvrant la retraite de l’armée française. Pelloc’h : 125 soldats et sous-officiers. Goude : Ici reposent soldats allemands et français. Piv int ? Pegement a zo anezhe ? Hani n’her goui. Lakaet int en hevelep bez, kej-mej, tud yaouank e-kreiz o nerzh hag en deus em lazhet hep bout etreze kas erbet peogwir n’em anavent ket ha n’o doa graet droug erbet an eil d’egile, betek an deiz ma oar daet d’o isin unan àr an arall...*” *KAOK*, p.130-131.

l'environnement géographique proche, si même le lieu dédié aux morts qu'est le cimetière n'est plus forcément l'endroit où l'on creuse les tombes, le rite qui consiste à enterrer les cadavres subsiste envers et contre tout. Généralisé à partir du IV<sup>e</sup> siècle et pratiqué de manière unique jusqu'à XX<sup>e</sup> siècle, ce rite persiste même pendant la guerre alors que le bon sens sanitaire devrait inviter à incinérer<sup>737</sup> plutôt qu'à enterrer les cadavres, puisqu'il suffit d'une nouvelle bataille pour renverser les tombes et faire ressurgir les cadavres<sup>738</sup>. Précisons également que l'interdit qui vise la crémation est religieux mais aussi juridique car cette pratique est interdite par Charlemagne en 789, et seulement réservée comme châtiment contre les hérétiques. En 1887, les protestants l'autorisent. En revanche, ce n'est qu'à partir du 8 mai 1963 (article 1176-3 du Code du Droit Canon), que l'Église catholique l'autorise. Malgré cette autorisation, les pays dans lesquels le catholicisme a longtemps dominé continue de préférer l'inhumation à la crémation<sup>739</sup>.

Par conséquent, ces raisons juridiques, ainsi que le retour à l'anonymat<sup>740</sup> de la tombe, ne peuvent masquer la force du rite de l'inhumation et l'importance de la tombe. Loeiz Herrieu ne s'interroge jamais à son sujet. Ce n'est pas une question pour lui. En revanche, la destinée du cadavre pourrissant sous la terre, à défaut de penser à une solution pour y remédier, ne l'obsède pas mais il l'évoquera tout de même de temps en temps.

#### IV.2.6.3. Dans la tombe

“Ce qu'étaient les forêts bretonnes, on se le figurerait difficilement ; c'étaient des villes. (...)

Des puits ronds et étroits, masqués au dehors par des couvercles de pierre et de branches, verticaux, puis horizontaux, s'élargissant sous terre en entonnoir, et aboutissant à des chambres ténébreuses, voilà ce que Cambyse trouva en Égypte et ce que Westermann trouva en Bretagne ; là c'était dans le désert, ici c'était dans la forêt ; dans les caves d'Égypte il y avait des morts, dans les caves de Bretagne il y avait des vivants. (...)

Cette vie souterraine est immémoriale en Bretagne. De tout temps l'homme y avait été en fuite devant l'homme. De là les tanières de reptiles creusées sous les racines des arbres.

(...)

Les femmes vivaient dans les huttes et les hommes dans les cryptes<sup>741</sup>.”

737 Notons que le vocable contemporain des professionnels de la thanatologie, en particulier des pompes funèbres, utilise le terme *crématiser* pour qualifier l'action de brûler les morts humains, et marque une différence nette entre la *crémation*, qui concerne les personnes et l'*incinération* qui concerne, par exemple, les déchets.

738 Voir par exemple *KAOK*, p.65, p.94, p.270.

739 Nous avons trouvé ces informations sur le site Internet du crematorium du cimetière parisien du Père Lachaise : [http://www.crematorium-perelachaise.fr/p\\_cremation\\_et\\_religions\\_57.html](http://www.crematorium-perelachaise.fr/p_cremation_et_religions_57.html), consulté le 23 novembre 2013.

740 Et Loeiz Herrieu sait que Dieu reconnaît(ra) les siens, comme le rappelle cet extrait que nous citons à nouveau : “*Degas a ra soñj deomp hon eus ar blez-mañ da bediñ evit daou rummad tud tremenet : evit hon tud kar a zo e bered hor parrez hag evit hor c'henseurted kouezhet er brezel hag a welomp o beziou hadet en douarouier ha doc'h kostez an hentoù, lies hep anv erbet, anavet get Doue hepken*” ; “*Il nous rappelle que cette année, nous avons à prier pour deux sortes de morts : Pour nos proches qui sont dans le cimetière de notre paroisse et pour nos camarades tombés à la guerre dont nous voyons les tombes semées dans les champs et sur le bord des routes, souvent sans nom, connus seulement de Dieu.*” *KAOK*, p.36.

741 HUGO, II, 1926, p.7-8 & p.13.

Dans sa description de l'avènement du tombeau au ras du sol, Philippe Ariès rappelle que "*l'enfer médiéval n'est pas souterrain*"<sup>742</sup>. Cependant, l'idée d'un enfer souterrain va s'installer dans l'imaginaire chrétien au fil des siècles et Victor Hugo, dans l'extrait cité ci-dessus, utilise habilement cette peur des créatures d'un enfer qui serait situé en-dessous de nous, lorsqu'il veut décrire les Chouans, ravalés au rang de reptiles, animaux du péché, qui vivent là où on dépose normalement les morts. Ces souterrains sont installés sous les forêts bretonnes. Dans la *Divine Comédie*<sup>743</sup>, c'est à partir d'une forêt obscure que Dante part vers l'Enfer. Ainsi, Victor Hugo assimile les Chouans à des créatures de l'Enfer. Où est-il ?

Alain Croix et Fanch Roudaut, corroborent l'analyse de Philippe Ariès en observant que les représentations fantastiques de l'Enfer évoluent également en Bretagne à la fin du Moyen-Âge :

"L'Enfer donc vit, évolue dans un sens qui l'éloigne peu à peu du fantastique, pour le rapprocher d'un réalisme certes pas quotidien mais plus proche, plus imaginable et cela transparaît dans les à-côtés.

Nous retrouvons en effet dans l'Enfer la hantise de la nuit : puits profond, fosse obscure, gouffre sombre, où il fait noir, où l'eau, la pierre sont noires, abîme insondable aux profondeurs immenses et épouvantables. Les repas, quand du moins on n'y endure pas faim et soif, sont de serpents, de venin, ou bien de plomb fondu, de soufre brûlant"<sup>744</sup>.

Pourtant, Alain Croix et Fanch Roudaut décrivent une particularité bretonne dans la représentation de cet enfer, que certains décrivent comme froid ou humide. Ce qui n'est pas en contradiction avec la chaleur parce qu'il faut entendre ici *froid, yen* en breton de toutes les façons possibles, c'est-à-dire froid contraire de chaud, mais aussi froid, parce que cruel, "*insensible, méchant, pervers, fourbe*"<sup>745</sup>.

Cette évolution de l'imaginaire chrétien, qui abandonne les représentations fantastiques d'un enfer situé en dehors du monde connu pour se localiser sous-terre de manière plus réaliste, explique que le chrétien du monde moderne appréhende que l'on impose à son cadavre une telle proximité avec le royaume du diable. Loeiz Herrieu partage-t-il cette appréhension et si oui, est-elle représentative d'une vision bretonne, celtique de l'état du mort dans la tombe ?

Pour lui, ce n'est pas l'Enfer, mais la tombe qui est froide et humide, ainsi l'imagine-t-il alors qu'il est descendu dans une sape pour se protéger : "*Mais le trou est humide et froid. C'est comme descendre dans une tombe*"<sup>746</sup>. Contrairement à la description de l'Enfer froid, l'association

742 ARIÈS 1, 1985, p. 235.

743 Voir DANTE, *L'ENFER*, 1992.

744 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.77.

745 CROIX & ROUDAUT, 1984, p.80.

746 "*Met mouest ha yen eo an toull. Hañval eo get an diskenn en ur bez.*" 16 novembre 1917, *KAAK*, p.230. Même impression le 27 juillet 1917 : "*Fresk eo an toull-mañ èl ur bez*" ; "*Il fait froid dans ce trou comme dans une tombe.*" *KAAK*, p.213.

du froid et de la mort est habituelle en Occident. “*L’amour est plus froid que la mort*<sup>747</sup>”, titra par exemple son premier long métrage, le cinéaste Rainer Werner Fassbinder. De même que c’est naturellement par “*yenienn ar marv*” ; “*le froid de la mort*”, que le mot “*yen*” est illustré dans le dernier dictionnaire du breton publié à ce jour<sup>748</sup>. Cette association de la mort et du froid vient du fait qu’un mourant ou un cadavre se mettent à refroidir à cause du ralentissement puis de l’arrêt des fonctions vitales : “*Le refroidissement du corps, parfois amorcé dès l’agonie, se précise surtout 2 ou 3 heures après le décès*<sup>749</sup>”. La tombe est doublement associée à l’idée du refroidissement. Parce que le cadavre que l’on y descend est froid et parce qu’elle est en elle-même une sorte de cave située sous la terre naturellement fraîche. Rien de spirituel dans cette perception.

Le pourrissement en lui-même inspire différentes réflexions à Loeiz Herrieu mais étrangement, s’il évoque le rassemblement des os après le Jugement dernier<sup>750</sup>, il n’associe jamais la putréfaction à la ressurrection des chairs. Le paysan, admirateur de la nature comme preuve de la perfection de l’œuvre de Dieu, voit plutôt ces chairs en putréfaction comme un terreau arraché à l’humanité, devenu un engrais pour la nature :

“En chemin vers la Fère-Champenoise, nous passons près d’une tombe où on a mis une compagnie des jeunes soldats. Elle est telle un tas d’engrais, au milieu d’un paysage de terre. Le commandant Caroff descend de cheval et salut, avec son épée cette paillasse de jeunes gens, fauchés en pleine jeunesse, comme un paquet de blé avant la moisson. Il nous fait les saluer, nous aussi, avec notre fusil. “*Reposez en paix*”, dit le commandant, d’une voix forte. La Paix de Dieu sur les crimes des hommes...

Un peu plus loin, une autre tombe avec onze soldats dedans. Que de tués<sup>751</sup> !”

Parfaitement cohérent, Loeiz Herrieu ne voit pas ici la putréfaction comme une corruption de l’enveloppe charnelle mais comme un retour de l’homme redevenu poussière à la perfection de la nature. C’est sans doute l’aspect le plus mortifère de la pensée de Loeiz Herrieu et plus généralement du christianisme, pour lequel l’homme ne peut atteindre la perfection qu’une fois mort, quand l’homme vivant est condamné quoi qu’il fasse à être un pécheur et à ne connaître la Paix de Dieu que dans la mort. Bien que rappelant cette vision chrétienne du sens de la putréfaction, Loeiz Herrieu ne peut s’empêcher d’y joindre quelques réflexions plus terre à terre, s’éloignant par

747 FASSBINDER, 1969.

748 MÉNARD, 2012, p.615.

749 THOMAS, 2008, p.35.

750 Voir *KAOK*, p.216.

751 “É vonet get an hent, trema La Fère-Champenoise, e tremenomp tost d’ur bez lec’h ma h eus lakaet ur c’hompagnunezh soudarded yaouank. Ema èl ur bern teil stuz, e-kreiz ur malezad douar. Diskenn a ra ar c’homandant Caroff diàr e jao hag e salud, get e c’hlezeñv an deileg tud yaouank-se diskaret e-kreiz o ampertiz, èl ur pakad gwinizh kent an eost. Ober a ra deomp saludiñ, ni ivez, get hor fuzuilhenn. “Reposez en paix” eme, kreñv, ar c’homandant. Peoc’h Doue ar dorfetoù mab-den... Pellikoc’h ur bez arall get unnek soudard a-barzh. Nag a re lazhet !” 17 septembre 1914, *KAOK*, p.25.

là même de cette perspective uniquement spirituelle. Il regrette la mort précoce de ces jeunes gens *“fauchés en pleine jeunesse, comme un paquet de blé avant la moisson”*. Même si, comme nous le savons, ce n'est aucunement Dieu, mais toujours les hommes qu'il met en cause lorsqu'il se hasarde à de tels jugements. Dieu intervient après que les hommes se sont massacrés. Ce n'est pas lui qui fait le choix de les envoyer se tuer et ravager en même temps la nature. Le 29 novembre 1917, de retour sur la route d'Œuilly, dans la région des Creutes, il observe combien la guerre modifie absolument tout l'environnement humain et naturel. Sa stupéfaction est telle, qu'il se permet même un jugement sur la stratégie militaire, ce à quoi il se risque rarement :

“Dans les champs gras que j'ai connus dans la vallée, on ne voit plus que des cabanes, des voies carrossables, des chemins de fer, des trous. Tout le pays est tout saccagé. Dans un beau paysage de terre on a fait un cimetière, où pourrissent plus de 2000 jeunes soldats, tués, pour la plupart, dans la charge idiote d'avril 1917. Ils sont là mélangés : des cavaliers et des fantassins, des canonniers et des aviateurs, des marins, des prêtres, des pasteurs, des Parisiens, des Méridionaux et des Bretons ; des Bretons innombrables toujours<sup>752</sup>...”

Au milieu de ce paysage de désolation, l'accent est mis sur le pourrissement de tous ces corps entassés les uns dans les autres. Dans cet extrait, la putréfaction n'est plus assimilée à un retour du corps vers Dieu. Au contraire, Loeiz Herrieu convoque cette image pour mieux interpeller le lecteur, en lui demandant de se figurer ce à quoi peuvent ressembler 2000 cadavres de toute origine, la précision de l'origine renforçant la possibilité d'identification du lecteur avec ces morts. De plus, il nomme le phénomène, qu'il ne faisait que suggérer dans l'extrait précédemment cité. Il mêle les deux visions, spirituelles et temporelles, dans un autre extrait. Le 2 novembre 1914, à Bourg<sup>753</sup>, après les messes des morts en décrivant une tombe collective :

“Dans une grande tombe sont entassés sept soldats. On a posé un bouquet de belles de nuit dessus, et elles sont en fleur, les abeilles travaillent dessus : dans la terre, la mort et la putréfaction ; en haut, la vie, la beauté et la moisson. Le bonheur sur la désolation : les deux vies de l'homme<sup>754</sup>.”

\*\*\*\*

“Je me demande si nous retournerons un jour de nous au pays silencieux et doux, ou si nos pauvres corps

752 “En douarouïer druz am eus anavet er flagenn, ne weler mui nemet kobanoù, hentoù-karr, hentoù-houarn, toulloù. Dizalbadet eo holl ar vro. En ur c'haer a valezad douar eh eus graet ur vered, lec'h ma vreïn oc'hpenn 2000 den yaouank, lazhet, an darn vuiañ anezhe, e fard amoet miz Ebrel 1917. Emaint aze kej-mej : soudarded àr-varc'h ha soudarded àr droad, kanonerion hag aerlestrerion, martoloded, beleion, pastored, Parizianed, Kreisteiziz ha Breizhiz ; Breizhiz a-vil-ven atav...” *KAOK*, p.232. Le mois d'avril 1917 fut celui de l'offensive Nivelle, du Chemin des Dames. Œuilly est situé sur ce chemin. Les combats du printemps 1917 auraient fait entre 95000 et 120000 morts. *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918, Chemin des Dames*, 2008, p.236-240.

753 Bourg-et-Comin, Picardie, département de l'Aisne.

754 “En ur bez bras eh eus seizh soudard en ur bern. Lakaet a zo ur bodad bokedoù stered àrnezh, hag emaint e bleuñv, ar gwenan é labourat àrnezh : a-barzh an douar, marv ha breinentez ; àr al lein, buhez, braventez hag eost. Levenez àr druegezh : div vuhez mab-den.” *KAOK*, p.32.

resteront aussi à fumer la terre d'un pays qui n'est pas le nôtre, on aura beau dire<sup>755</sup>..."

Derrière son aspect proprement agricole, l'observation de Loeiz Herrieu oppose ici plusieurs symboles terrestres et spirituels. Les fleurs montrent la préoccupation des vivants à honorer les morts. Les abeilles dont Loeiz Herrieu ne manque jamais de signaler la présence, dès qu'il peut les observer, tiennent une place particulière dans la symbolique qu'inspirent les insectes ou les animaux, parce que nous les retrouvons dans la plupart des civilisations antiques et modernes. Pour l'agriculteur, l'abeille est synonyme de pollinisation et nécessaire à la reproduction de nombreuses plantes et fruits. Dans la Bible, le miel apparaît dès l'*Exode*, comme un des symboles de la Terre promise<sup>756</sup>. Au milieu du paragraphe que nous venons de citer, les abeilles travailleuses, qui permettent la renaissance de la nature, s'allient pour construire et renouveler sans cesse la perfection de l'œuvre de Dieu. Vivantes et travailleuses, évoluant dans les airs, elles s'opposent aux soldats qui s'unissent pour détruire l'œuvre de Dieu, ne travaillent pas et morts sont immobiles, ensevelis dans une terre sans air. Ensuite, Loeiz Herrieu oppose classiquement le dessous de la terre avec le dessus, l'un symbolisant l'Enfer et l'autre le Paradis, pour peu que l'homme y respecte les commandements de Dieu. Enfin, les deux vies se confondent avec le concept que nous avons déjà présenté sur les deux morts de Saint-Augustin. Images temporelles pour décrire le spirituel, la Bible judéo-chrétienne est sans conteste un des meilleurs exemples de ce procédé littéraire. Ces images sont plus ou moins suggestives et brutales. Loeiz Herrieu appuie sur l'aspect charnel de l'homme quand il décrit le cadavre dans la tombe comme un objet en proie au pourrissement, à la putréfaction. Paradoxalement, décrire ainsi un cadavre renvoie à une idée de mobilité autour du corps étendu, grignoté par les vers, à quelques pas des mille tourments de l'Enfer, ce corps immobilisé, cette âme encore prisonnière de ce dernier, ne donnent pas ici l'image de sérénité que le christianisme peut également suggérer pour les justes attendant certes l'épreuve du Jugement dernier, mais de manière sereine car confiants en la miséricorde divine. Étant donné le contexte on ne peut plus tourmenté de la guerre, Loeiz Herrieu décrit naturellement l'état *post-mortem* des soldats sans parvenir à l'imaginer serein. Dès lors, nous lisons combien la perception de la mort, même spirituelle, c'est-à-dire théoriquement intemporelle et ayant fait l'objet d'une description dans les textes saints, en-dehors des influences des contraintes terrestres, est différente selon la situation dans laquelle se trouve celui qui l'énonce. Le vivant inspire les images de la mort. Le vivant influence la perception de toute chose, y compris ce qui devrait lui échapper. Cette

755 "Mec'hal ha tistroiñ a rahomp un deiz bennak arre d'hor bro didrouz ha klouar, pe ma chomo ivez hor c'horvoù paour da gardellat douar ur vro n'end eo ket hon hani, kaer a vo lâret..." KAAK, p.150

756 LA BIBLE, *Exode*, III, 9, 1990, p.69.

perception de la mort spirituelle trahit également des préoccupations du vivant totalement éloignées de celle-ci. Loeiz Herrieu ne semble en effet guère goûter à la perspective de la sépulture collective et observe avec pitié la réunion des cadavres, car cette promiscuité anihile la perspective de long sommeil, de repos que pourrait signifier leur mort : *“Ils sont tous endormis dans la même terre, confinés, les pauvres<sup>757</sup>!”* Nous savons que Loeiz Herrieu insiste assez souvent sur l’anonymat des sépultures pour supposer que celui-ci faisait partie de ses hantises. L’entassement des corps pressés dans la tombe collective l’inquiète également et nous pouvons dégager plusieurs hypothèses à cela. Écartons tout de même d’emblée l’idée d’une claustrophobie *post-mortem*. Loeiz Herrieu n’en souffrait pas. Il se plaignait de l’humidité, du froid des sapes ou bien des différents endroits dans lesquels il devait régulièrement se confiner mais jamais il ne décrit rien qui ne trahisse de la claustrophobie. En revanche, la connaissance de son récit nous invite à retrouver dans cette peur d’une sépulture anonyme ou/et collective une traduction de la haute idée que se faisait l’homme de lui-même, ainsi que sa répugnance à trop se mêler au commun des soldats. Le charnier lui inspire le même sentiment d’horreur, au point où il le compare à la réalité du massacre qui s’accomplit sous ses yeux. Le 28 janvier 1915, il est en train de rêver aux rives du Blavet quand il aperçoit le vol sinistre de corbeaux affamés : *“Et mon esprit redescend d’un coup avec eux du pays des rêves, vers le charnier, vers ce qui est<sup>758</sup>...”* Ce charnier n’a donc rien à voir avec les ossuaires bretons décrits par Anatole le Braz dans la *Légende de la Mort*. Ossuaires, charniers y sont décrits comme étant en train de disparaître mais ayant autrefois fait l’objet d’un culte funéraire parmi les autres<sup>759</sup>. Il faut, comme à l’égard de tout le domaine des morts, les respecter et bien se garder de s’en moquer mais ni plus ni moins. Le charnier de Loeiz Herrieu est effrayant, il est littéralement un entassement de la chair, de la viande morte des soldats, symbole de la folie des hommes et de cette civilisation du progrès, soi-disant moderne : *“Quel terrible charnier ! Quelle honte pour la Civilisation qu’on cherche à nous faire adorer<sup>760</sup>”*, constate-t-il le 20 novembre 1917 avec colère devant le spectacle des bourgs picards de Oulche, Juvigny et Vassogne dévastés, tout en exprimant un des leitmotives de sa pensée contre l’humanité, incapable de se transformer pour s’améliorer. Au milieu de cette désolation, nous comprenons la difficulté, voire l’impossibilité de convoquer l’imagerie chrétienne, qui consiste à présenter la mort comme un long sommeil paisible, un repos dans le confort d’un dernier lit. Loeiz Herrieu élimine une première fois l’idée de confort de ce dernier sommeil par le confinement de la tombe collective et lorsqu’il le décrit à nouveau, le 31 janvier 1919, alors que la guerre est terminée, c’est pour insister sur la distance qui sépare veuves et enfants de soldats tombés

757 *“Kousket int rac’h en hevelep douar, a-skoeañs, ar geizh !”* 11 mai 1915, *KAAK*, p.63.

758 *“Hag e tiskenn ma spered ar-un-dro gete a vro an huñvreioù, trema ar garnel, trema ar pezh a zo...”* *KAAK*, p.53.

759 LE BRAZ, 1994, p.179-182.

760 *“Nag ur garnel spontus ! Nag ur vezh evit ar Sevenidigezh a veze klasket hol lakaat d’adeuliñ.”* *KAAK*, p.231.

au loin : “*Ils sont endormis, endormis pour de bon, quelque part là-bas, sur le front de la France, de la Russie ou de la Serbie*<sup>761</sup>...” comme si vivant ou mort le soldat était condamné à ne jamais trouver la paix. Ces deux idées, le sommeil du mort et l’enterrement du cadavre loin de sa famille ont été précisément observées et expliquées par les historiens. Philippe Ariès, décrit son évolution dans le monde chrétien, de la description des Évangiles, des récits de saints jusqu’à sa perception de nos jours et conclue ainsi : “*Et jusqu’à nos jours, les prières à l’intention des défunts seront dits pour le repos de leurs âmes. Le repos est à la fois l’image la plus ancienne, la plus populaire et la plus constante de l’au-delà. Elle n’a pas encore disparu aujourd’hui, malgré la concurrence d’autres types de représentations*<sup>762</sup>”. À l’image du repos de l’âme, Loeiz Herrieu préfère l’évocation du corps endormi, insistant dès lors sur le symbole du lien avec le monde de vivants plutôt que sur celui avec le monde des morts, que réunit la tombe. L’idée de repos est uniquement signalée en français, lors d’un enterrement : “*Reposez en paix*”, dit le commandant, d’une voix forte<sup>763</sup>. ou bien en lisant une inscription funéraire : “*Ici reposent 96 soldats du 60e R.I tombés le 29 août 1914, en couvrant la retraite de l’armée française*<sup>764</sup>” ; “*Ici reposent soldats allemands et français*<sup>765</sup>”. Ce souci de Loeiz Herrieu de privilégier le corps délaissé loin de sa famille au détriment de l’idée de l’âme, montre évidemment la valeur qu’il donnait à l’appartenance des hommes à leur terre d’origine. Il illustre également le repli sur les sentiments familiaux, exprimé par l’importance de la mémoire des morts au sein d’une même famille, apparue au XV<sup>e</sup> siècle<sup>766</sup>. Cette concentration sur la famille ne doit pas nous faire oublier la dimension sociale du cimetière et de la tombe, l’entretien de cette dernière montrant le degré de respect qu’apportait chaque famille à ses morts, ce qui permettait de montrer que l’on était un bon chrétien. Plus généralement, cet aspect du contrôle social dans une même communauté villageoise montre aussi combien celui-ci a fini par prendre plus d’importance que la foi et l’aspect spirituel de l’hommage aux morts. Toute la pensée qu’exprime Loeiz Herrieu dans *Kammdro an Ankoù*, témoigne de cette oscillation constante entre le désir de tout faire pour *se montrer* bon chrétien au risque de voir cette démonstration se faire au détriment d’être un bon chrétien<sup>767</sup>. Lorsqu’une partie des gestes, des rites sont accomplis en

761 “*Kousket int, kousket evit mat, en un tu bennak du-hont, àr dalva ar Frañs, ar Rusia pe ar Serbia...*” *KAOK*, p.305.

762 ARIÈS 1, 1985, p.32.

763 “*Reposez en paix*” eme, kreñv, ar c’homandant.” *KAOK*, p.24.

764 En français dans le texte original. *KAOK*, p.131.

765 En français dans le texte original. *KAOK*, p.131.

766 ARIÈS 1, 1985, p.228-230.

767 La forme ultime de cette ostentation au détriment absolu de la foi peut s’observer aujourd’hui. Dans un bourg de Haute-Bretagne d’environ 2000 habitants de la région d’Ancenis, un témoin nous a raconté, avant que nous ne l’observions nous-mêmes (en novembre 2013), la “coutume” d’une famille, qui consiste à se réunir chaque année chez l’un de ses membres pendant la messe de Toussaint, en prenant garde d’arriver tous ensemble au cimetière quelques minutes après la fin de cette messe, armés de rateaux, seaux, pots de fleurs,... et autres ustensiles nécessaires à l’entretien des tombes, pour faire croire que tous sortent de cette messe et bien évidemment montrer ostensiblement combien ils se préoccupent de leurs morts ! Cette coutume vise à se “faire bien voir” des autres habitants du bourg, et bien d’autres, de manière moins caricaturale s’y conforment, soucieux du quand-dira-t-on. Alain CROIX et Fanch ROUDAUT, reproduisent également, page 238 et 239, en annexe de leur ouvrage *LES BRETONS LA MORT ET DIEU* (CROIX & Fanch ROUDAUT, 1984), le témoignage d’un prêtre, qui parle de la foi et de la mort en Bretagne en 1908, dans lequel il note qu’après la messe : “*La cérémonie terminée, c’est à qui se répandra le plus vite parmi les tombes, c’est à qui viendra avec le plus d’empressement s’agenouiller sur les monticules gazonnés, berceaux des suprêmes et derniers espoirs.*” Abbé A.Millon, du diocèse de Rennes, *La Foi en Bretagne hier et aujourd’hui*, Paris-Rennes, p.8-10 et 139-142.

réléguant leur sens à un rôle secondaire, pour en privilégier l'ostentation. Cela ne doit pas nous faire douter de la sincérité de la foi de Loeiz Herrieu et de sa préoccupation de “bien” faire et de “bien” penser pour être un bon chrétien. Ce souci de voir son corps séparé des siens<sup>768</sup>, mêlé à des étrangers à sa famille est parfaitement sincère et ne s'arrête pas à sa simple personne, étant donné qu'il fut l'un de ceux à qui nous devons l'exhumation de Yann-Ber Kalloc'h en 1923, afin que ses restes soient enterrés à Groix.

Un an avant la fin de la guerre, le récit de la journée du 20 novembre 1917, dont nous avons déjà cité des extraits, revient plusieurs fois sur ces préoccupations qui hantent l'esprit de Loeiz Herrieu. Un passage résume remarquablement la cohérence de sa pensée :

“À Oulches j'aperçois un jardin où étaient enterrés des soldats de Grande Bretagne. Il n'y a plus ni croix ni tombe. Une grosse marmite est venue les dégager de leur dernier lit, et leurs os anonymes semblent chercher refuge sous l'herbe sèche et les topinambours éparpillés<sup>769</sup>.”

Il note l'origine, la nationalité des soldats, la disparition de la sépulture et de son symbole chrétien, la croix<sup>770</sup>, dénonçant les bombardements aveugles, symboles de la folie des hommes dont les actes ne respectent rien. Le *dernier lit*, traduit l'idée de long sommeil paisible qui fait partie, depuis l'origine de la représentation chrétienne de la mort, même si Loeiz Herrieu insiste plutôt sur le lien qui existe encore entre la situation physique du mort plutôt que sur sa dimension spirituelle, une âme et un corps rassemblés mais dans un au-delà en-dehors du monde physique, cette incarnation visible étant évoquée ici par l'image des os, os anonymes et ici mêlés à cause du bombardement. Enfin, en réponse à la folie des hommes, il perçoit la nature comme un refuge. La précision concernant les topinambours montre que les années de guerre n'ont pas effacé la vision paysanne<sup>771</sup> de cet homme et rappelle ainsi ce que Loeiz Herrieu est avant tout. Un chrétien, un paysan et non pas un soldat complice de cette folie.

Pourtant, la description de la monstruosité permanente dont il est le témoin et, bien qu'il s'en défende, également l'acteur, prend le pas sur sa vision chrétienne. Le 28 septembre 1917, là où les ruines des combats du *Chemin des Dames* du printemps 1917 fument encore, Loeiz Herrieu observe mécaniquement sans faire aucun commentaire le bourg détruit de Craonne :

768 Et vice-versa : “Pell eo du-hont, ar beredoù a c'houarn relegoù ar re hon eus karet” ; “Loin là-bas, les cimetières gardent les restes de ceux que nous avons aimés.” *KAOK*, p.161.

769 “E Oulches e welan ul liorz hag a oa interet a-barzh soudarded a Vreizh-Veur. Nend eus mui na kroaz, na bez. Ur potarn bras a zo daet d'o skarzhiñ ag o diwezhañ gwele, hag o eskern dianav a seblant klask repu dindan ar geot sec'h hag an avaloù-douar helianti a-strew.” *KAOK*, p.231.

770 La *croix* est l'objet d'un chapitre ultérieur.

771 Henry Poulaille, par exemple, se moque parfaitement de ce genre de détails. POULAILLE, 1995.

“Le bourg a été tellement marmité qu’on n’y voit plus que deux ou trois bouts de mur. Autrement, aucun signe ne nous dit qu’il y a eu ici une ville et des gens y vivant quelquefois. Des tas de cendres, parfois blanches, parfois noires, parfois rouges, parfois grises, selon ce qui les a faites, s’élèvent comme des immenses pustules, de la terre sans la moindre végétation. Les pierres, les briques sont devenues de la farine, moulues qu’elles ont été par mille et mille marmites et obus.

De temps en temps d’un tas de cendres surgit la tête d’un homme : il y a là une cave qui a supporté les tirs. Des soldats vivants vivent dedans sous les cendres de leurs camarades anéantis<sup>772</sup>.”

Le 20 novembre 1917, de nouveau, il insiste sur cette cendre d’origines diverses, qui a fini par “s’installer” et devenir une sorte de témoin de la durée de cette guerre :

“De la cendre de terre, de la cendre de pierre, de la cendre d’os, broyée, moulue, mélangé et comme tamisée et des trous de cendre. Dans les endroits où il n’est pas tombé d’obus on voit éparpillés des os de bras, des os de jambes, des morceaux de tête, des mâchoires, qui blanchissent avec le temps.

On trouve à tout bout de champ des morceaux de vêtements, décolorés par la pluie et le soleil ; dans eux parfois un os décharné, à côté d’armes rouillées et mangées par le temps<sup>773</sup>.”

L’extrême lassitude de Loeiz Herrieu se lit dans ses lignes écrites en 1917. S’y lit aussi la confusion entre les vivants et les morts à laquelle mène la guerre, dans cette image des soldats vivant au milieu des cendres de leurs camarades, comme si cette humanité ne faisait plus qu’un corps avec les morts. Comme si cette humanité n’en était plus une, réduite à un tas de cendres, symbole de la destruction absolue de toute chose. Loeiz Herrieu n’a plus le courage de se demander ce que vont devenir ces cendres d’hommes éparpillées, mêlées à celles des choses. Sa description n’entraîne aucun questionnement d’ordre spirituel, parce que la nature du tableau décrit, se situe en-dehors des situations de la vie chrétienne qu’il a pu observer avant la guerre. Les destructions massives résultant de cette guerre mécanisée comme aucune autre auparavant, fruits d’un progrès mécanique que l’on croyait dirigé vers le bien-être de l’humanité enterre ébranle deux foi, celle dans le progrès et la foi en Dieu. Fragilisée par son terrible état depuis trois ans, la foi de Loeiz Herrieu l’est sans aucun doute lorsqu’il n’y trouve plus de réponses, au point où il n’exprime même plus la crainte que provoque la dispersion des cendres humaines chez les chrétiens, cette dispersion

772 “A-hend-arall, tresad erbet ne lâr deomp eh eus bet amañ ur gêr ha tud é vevñ ur wezh bennak. Bernoù ludu, gwezh gwenn, gwezh du, gwezh ruz, gwezh louet, reve ar pezh a zo aet d’o ober, a sav, èl pikol gloevennoù, diâr an douar hep an disterañ glazadur. Ar vein, ar brik a zo troet da vleud, malet mand int bet get mil ha mil potarn hag obus. Dre bep div wezh e tibouk ur yoc’h ludu penn un den : ur c’hav a zo aze hag en deus harzet doc’h an tannoù. Soudarded bev a vev enne dindan ludu o c’henseurteù brevet...” **KAOK**, p.224.

773 “Ludu douar, ludu mein, ludu eskern, brevet, malet, mesket ha èl tamouezet ha toulloù e ludu. En tachadoù lec’h nend eus ket kouezhet obusoù e weler a-strew eskern divrec’h, eskern divhar, darnoù penn, chajelloù, é wennaat dindan an amzer. Tammoù dilhad, dislivet get ar glav hag an heol, a gaver dre bep div wezh ; enne gwezhave un askorn digiget, e-tal armaj merglet ha debret d’an amzer.” **KAOK**, p.224.

empêchant la reconstitution des chairs promise au corps décomposé après avoir été inhumé. Le même jour, il note : *quelle honte* tout cette destruction représente pour “*la Civilisation qu'on cherche à nous faire adorer.*” Civilisation qui ne produit rien d'autre que cendres et destruction de la nature, des hommes et de leurs œuvres. Que ce spectacle bouscule la foi de Loeiz Herrieu ne l'anéantit pas et ne remet pas en cause sa condamnation d'un progrès qui mène à de tels drames. Certes bousculée, la foi de Loeiz Herrieu résiste. Elle s'exprime notamment dans sa volonté de rapporter, d'assister, de procéder aux rites funéraires chrétiens, dès qu'il en a la possibilité, en particulier durant les deux premières années de la guerre.

#### IV.2.6.4. Derniers sacrements et absolution

Nous avons commencé notre paragraphe traitant du cimetière et des *honneurs spéciaux* rendus au défunt par l'Église, au travers des différents actes rituels qui l'accompagnent, de la levée du corps par le prêtre jusqu'à l'enterrement à proprement dit. Nous avons également décrit l'accompagnement du corps jusqu'au cimetière dans la partie de notre étude consacrée au *passage*. Porteurs d'une signification précise, ces actes rituels sont accomplis de manière très lente, afin de préparer les vivants à faire leur deuil. Comment les accomplir sur le front ? Dans quelle mesure leur donner encore de l'importance alors que par ailleurs des centaines de cadavres de soldats sont laissés à l'abandon des champs de bataille où il est trop dangereux d'aller les chercher ?

Le fait que Loeiz Herrieu les décrivent principalement du début du conflit jusqu'à novembre 1916 est-il la conséquence d'une relativisation de l'importance de ses rites par le chrétien ou bien trahit-il l'impossibilité croissante de les accomplir ? Le précédent chapitre tend à nous faire préférer cette dernière explication, puisque les poèmes de *Dasson ur galon*, nous ont appris combien ces rites étaient encore très importants pour lui après la guerre. Cette question résolue en ce qui concerne Loeiz Herrieu, comment a-t-il décrit ces rites funéraires ? De manière tout à fait classique et comme à son habitude sans fioritures ou fantaisie. Nous connaissons désormais l'homme et son absence de propension à sortir du cadre strict que lui a enseigné l'Église dans ce domaine, comme dans tous ceux qui touchent à la foi.

Sa description des rites funéraires nous indique tout de même les extrémités dans lesquelles furent poussés les aumôniers vis-à-vis des soldats catholiques empêchés de respecter la lenteur qui sied habituellement au culte des vivants et des morts. Messes dites dans l'urgence due au risque constant d'être bombardés, et dans les aspects du culte qui nous intéressent, les rites permettant au soldat de mourir en chrétien, lavé de ses péchés, exécutés grossièrement,

collectivement comme *l'absolution, les derniers sacrements et la communion*.

Loeiz Herrieu en rend compte le dimanche 19 septembre 1915, par un long récit de la messe à laquelle il assiste à Courtémont en Champagne. Une partie des hommes présents doivent participer à la bataille de Champagne, qui va commencer le 25 septembre<sup>774</sup> :

“(19.09.1915.-) Après dîner, je vais à l'église. Elle est pleine de soldats : des jeunes pour la plupart, de la même *division coloniale* que nous. On prie. L'aumônier est sur l'autel. Après avoir dit une prière, il fait une petite prêche pour nous rappeler que le grand jour arrive, c'est à dire la mort pour beaucoup d'entre nous.

Car un grand nombre de ceux qui sont réunis ici aujourd'hui mettent pour la dernière fois le pied dans une église. Nous sommes ici une assemblée de gens venus de tous les coins de France. Ceux qui m'épaulent, je ne les connais pas et eux non plus ne savent pas qui je suis. Nous sommes étrangers les uns pour les autres et cependant le malheur nous a rapprochés. Par la prière maintenant, nous devenons frères, enfants du même Père à qui nous demandons, nous aussi, de nous éloigner du calice que nous voyons se rapprocher de nous ; d'éloigner de nous cette mort terrible que nous prévoyons : le corps dispersé et lancé violemment aux sept vents par quelque obus...

Et alors que nous ne savons pas si nous sommes sur la liste des ceux qui seront éliminés, il est sage pour nous tous d'être en paix avec Dieu.

Maintenant, on entend aucun bruit dans l'église, seulement la voix lente et angoissée du prêcheur qui parle au milieu de centaines d'hommes, qui porte à nos oreilles et fait tressaillir notre cœur :

“Comme je n'arriverai pas à tous vous confesser, dit-il, je vais vous donner l'absolution à tous d'un coup. Faites la recherche exacte des péchés de votre vie entière.”

Et après un moment : “Maintenant, agenouillez-vous et demandez pardon à Dieu, de tout votre cœur, tout en prononçant, en même temps que moi, un acte de regret.

Tous tombent à genoux à cause du bruit d'un gros obus qui descend. Aussitôt l'aumônier, droit devant l'autel, lève la main sur cette jeunesse, condamnée à mourir bientôt, et il lui fait le signe des deux morceaux de bois croisés là-bas sur lesquels ont été accrochés tous les péchés du monde.

Le soleil qui est en train de tomber, coupe l'église en deux par ses rayons éclatants, et tout en frappant sur le mur blanc il décolore encore plus les visages des soldats, pourtant livides d'angoisse : on dirait une église de trépassés...

Et la main du prêtre descend, lentement, tout en tremblant un peu, coupe le rayon de soleil qui passe devant elle, tout en tirant derrière elle des grains de poussière roulant dans la clarté, et le pardon de Celui dont la bonté est sans pareil.

Tout de suite après, tous s'approchent de la Table Sainte pour recevoir sa dernière communion. Et ils retournent à leur place, lentement, sans montrer aucune émotion, comme s'ils étaient déjà détachés pour de bon de cette terre-ci. Mais dans leur regard, je vois tout de même briller l'amour et la confiance.

---

<sup>774</sup> Les offensives de Champagne se déroulèrent du 14 septembre 1914 au 17 mars 1915, puis du 25 septembre 1915 au 9 octobre 1915, c'est de cette dernière qu'il est question dans le passage étudié ici. Le nombre de morts total de ces offensives fut, côté français, de 4000 officiers et de 150000 hommes. Source : *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918, Offensives de Champagne*, 2008, p.224.

Et moi, vieux soldat, moi dont ce n'est pas le tour de partir demain avec ceux-là, dans la gueule du loup, je ne peux empêcher les larmes de mouiller mes yeux : il y a des tableaux éclairés par une splendeur divine qui sont trop forts pour les yeux d'un homme<sup>775</sup>..."

La guerre a un an. La victoire de la Marne, l'espoir de vaincre rapidement les Allemands font que les temps ne sont pas encore au défaitisme. Malgré le choc provoqué par la plongée dans un monde parfaitement différent de leur quotidien avant-guerre, les soldats conservent encore quelques habitudes de leur vie civile. La pratique religieuse en fait partie. Loeiz Herrieu ne peut manquer de décrire l'église "*pleine de soldats*". Il ne se lamente pas encore de l'abandon progressif de la pratique religieuse par beaucoup.

La messe est au centre de cette pratique, de la *Liturgie* chrétienne. Elle consiste à communier avec Jésus, en partageant son sacrifice par l'adoration et la prière. La messe que décrit Loeiz Herrieu est la messe des fidèles, qui succède à la messe des catéchumènes. "*La messe des fidèles est vraiment un sacrifice, et, comme tout sacrifice, elle contient trois parties essentielles : l'offrande de la victime à Dieu, c'est l'offertoire. - l'immolation de la victime en l'honneur de Dieu, c'est la consécration ; - la participation à la victime immolée, c'est la communion*<sup>776</sup>." Symbolique lors des offices habituels, cette dimension sacrificielle de la messe, cette communion avec les épreuves qu'a endurées le Christ, résonne tout autrement pour ces soldats dont la prière est peut-être la dernière. Loeiz Herrieu ne se prive pas de décrire la mise en scène spectaculaire que représente la messe en général, et celle-ci en particulier. L'aumonier tour à tour, tremble comme le simple mortel qu'il est, puis résiste à la peur de l'explosion pour se révéler messenger de Dieu et enfin croise les bras pour signifier la Croix en partageant tout entier le sacrifice avec les fidèles. Ces fidèles dignes, que le partage de la foi et de la communion rassemble en une seule nation, à qui la communion

775 "(19.09.1915.-) Goude koan eh an d'an iliz. Leun eo a soudarded : tud yaouank an darn vuiañ, ag an hevelep division coloniale genomp. Pedenn a zo. Ema an aluzonour doc'h an aoter. Goude dezhoñ bout lâret ar bedenn e ra un tammig predeg evit degas soñj deomp e tosta an devezh bras, da lâret eo ar marv evit lod-kaer ac'hanomp. Rak meur a unan ag ar re a zo tolpet amañ hiziv a zo ar wezh diwezhañ dezhe lakaat o zreid en un iliz. Eh omp amañ un iliziad tud daet a bep kornad a Frañs. Ar re a zo a-skoeañs genin n'o anavan ket nag int naket ne ouïont ket piv on. Estren omp an eil evit egile ha neoazh ar gwalleur en deus hon tostaet. Dre ar bedenn bremañ, e taomp da vout breudeur, bugale an hevelep Tad a c'houlennomp getoñ, ni ivez, pellaat a-zoc'homp ar c'halis a welomp é tostaat deomp ; pellaat doc'homp ar marv spontus-se a spurmantomp : ar c'horv dispennet ha gwintet d'ar seizh avel get un obus bennak... Hag a pa ne ouïomp ket ha merket omp pe nend omp ket evit bout diskaret ema fur deomp holl bout e peoc'h get Doue. Bremañ ne glever trouz erbet en iliz, ken nemet bouezh goustad hag ankenet ar predegour a red e-mesk kant ha kant den, a fard en o diskouarn hag a ra d'o c'halon hirisiñ : "Èl ne dizhin ket ho kovesat holl, eme-eñ, eh an da reiñ deoc'h an absolvenn holl àr-un-dro. Grit un enklask perverzh a bec'hedoù ho puhez a-bezh." Ha goude un herradig : "Bremañ daoulinit ha goulennit pardon get Doue, a-greiz ho kalon, en ur lâret a vouezh uhel, àr-un-dro genin, un akt a geuz. Get trouz ur potarn bras é tiskenn e kouezh an holl àr o daoulin. Kentizh an aluzonour, plom doc'h an aoter, a sav e zorn dreist ar yaouankiz-se, kondaonet da vervel emberr, hag a ra àrnezhi sin an daou Damm Koad kroazhet-hont a zo bet skourret doc'h te holl pec'hedoù ar bed. An heol, é vonet da guzhet, a droc'h an iliz dre an hanter get e derennoù kann, hag en ur skoñ àr ar vagoer wenn e tisliv c'hoazh muioc'h fasoù ar soudarded, dislivet neoazh get an anken : lâret 'vehe un iliziad re dremenet... Ha dorn ar beleg a ziskenn, àr e oar, en ur greniñ un nebeud, a droc'h an derenn heol a dremen dirakzoñ, en ur stilejal àr e lerc'h ar greun huan a dorimell er splannder, ha pardon an Hani a zo hep par e vadelezh. A-benn àr-lerc'h e tostaont holl d'an Daol Santel da zegemer o c'homunion diwezhañ. Hag e taont d'o lec'hioù, àr o goar, hep ober esmae erbet, èl pa vehent distag-kaer doc'h an douar-mañ. Met en o sellou e welan splanniñ karantez ha fiziañs, ur seurt. Ha me soudard kozh, me ha nend eo ket ma zro monet arc'hoazh get ar re-mañ da veg ar bleiz, ne c'hellan ket parraat doc'h an daeroù a c'hlebiñ man daoulagad : bout zo taolennoù sklerijennet get ur splannder doueel hag a zo re greñv evit daoulagad mab-den..." KAAK, p.90.

776 UDOLLENT & CHARRAT, 1961, p.358. Le résumé sur la messe qui précède cette citation est un résumé du chapitre *Jésus présent parmi nous*, p.353-369, tiré du même ouvrage. Par ailleurs, nous reviendrons sur la symbolique sacrificielle de la messe dans la partie consacrée à *Ar en Deülin*.

redonne une ferveur invincible et la dignité sans peur de celui qui ne doute pas. Alors, devant ce tableau qui n'est pas sans rappeler la grandiloquence et la solennité des offices des premiers chrétiens contraints au culte dans le secret et la nuit, Loeiz Herrieu ne pleure pas à la pensée des morts à venir puisqu'ils vont retrouver Dieu, mais à cause de l'émotion que toute cette scène lui inspire. Ces soldats sont certes entre la vie et la mort, déjà livides comme des cadavres, ils ne nécessitent pas moins de se voir lavés de leurs péchés par la confession. Celle-ci est normalement individuelle. L'urgence de la situation oblige l'aumonier à absoudre cette assemblée en masse après que chacun s'est retourné sur ses fautes. Ici encore, la perte d'individualité du soldat, l'abandon de son identité est accélérée et légitimée par l'urgence de la guerre. Cette urgence de se mettre en règle avec Dieu, Loeiz Herrieu l'évoque le 15 décembre 1914, au travers de l'exemple d'un soldat : *“Il a été abattu sur le champ et on a juste pu lui donner les derniers sacrements, lorsqu'il est mort”<sup>777</sup>.* Cependant, sur l'ensemble de son récit, en excluant les deux passages que nous venons de citer, Loeiz Herrieu se préoccupe beaucoup moins de décrire l'accomplissement de cette Liturgie que de la mise en terre, et des rites différents d'enterrement qu'il observe d'une région à l'autre.

La messe relatée par Loeiz Herrieu explique pourquoi et comment l'aumonier doit procéder à une absolution collective. Celle-ci est prévue dans le Code du Droit Canon, lorsque le danger de mort est imminent<sup>778</sup>. Ce type d'absolution ou exemptions de certaines pratiques données aux soldats est également décrite dans d'autres témoignages. August Bôcher, tout aussi empressé que Loeiz Herrieu à pratiquer le culte catholique et à être en règle avec l'Église, relate même que dans certains cas, c'est l'intervention du prêtre elle-même, en plus de certaines obligations du croyant qui ne sont plus requises, dans un extrait de ces notes de guerre. Le 2 avril 1916, pendant le Carême, il écrit :

“Le fléau de la guerre nous pèse de manière terrible. Dieu seulement peut la vouloir, et nous en libérer. Au lieu de demander Son secours, au lieu d'ôter sa Pitié de nous, nous continuons à Le nier, à L'abandonner, à L'outrager.

D'accord pour une troupe, s'ils ne le demandent pas, de trépasser sans aller à l'église ; mais pourquoi, quand il ne manque ni de temps ni d'envie, on ne laisse pas une autre troupe y aller ? O aveuglement ou haine !

Qu'importe ! Il y a encore une messe, la dernière. Nous y allons. Il y aura excuse – hélas - de trépasser sans messe ni rites de l'Église.

Après, je fais connaissance avec l'aumonier des coloniaux, le père Lenoir, un jésuite. J'ai plaisir à entendre de lui des nouvelles de la guerre, et c'est un délice de l'entendre raconter les batailles qu'il a

<sup>777</sup> “Diskaret eo, ar an tach ha just eh eus bet oar d'en deveriñ, a pand eo marv.” *KAOK*, p.44.

<sup>778</sup> Article 961, 1, du Droit Canon. Source : site du Vatican : <http://www.vatican.va>. Consulté le 30 novembre 2013.

vues, puisque, chaque fois, comme tout prêtre courageux, il court sur le champ à la suite des soldats pour les reconforter et, par obligation, leur donner les derniers secours et consolations. De plus, il me déclare tranquillement : par autorisation et bienveillance du Saint-Père le Pape, nous pouvons, les soldats parmi nous, qui sont face à la ligne de feu, recevoir notre Sauveur à tout moment du jour sans être dans le jeûne. La communion, faite ainsi, vaut les derniers sacrements. Et c'est vrai pour beaucoup ! Il ne faut pas oublier comment, pendant la guerre, nous avons tous les jours quatre-vingt dix-neuf chances sur cent d'être tués sur le coup ou d'être appelés à mourir<sup>779</sup>..."

Le pacifiste Loeiz Herrieu et le belliqueux Aogust Bôcher expriment une parfaite homogénéité dans la nature de leur foi et dans leurs préoccupations à ce sujet, que ce soit sur le plan du respect de la Liturgie ou bien de l'assiduité des fidèles. C'est pour cette raison que nous désirions les citer ensemble. Et ils désignent tous les deux les morts comme des trépassés. Après avoir déjà analysé l'idée du *passage* d'un monde à l'autre que signifie la première mort, qui peut aussi être considérée comme le passage de la première la seconde vie, attardons-nous sur la manière dont Loeiz Herrieu décrit ces trépassés.

#### IV.2.6.5. Les trépassés

Avant d'observer comment Loeiz Herrieu utilise le mot *tremenet* ; *trépassé* ou bien *ar re dremenet* ; *les trépassés*, il convient de préciser qu'il désigne également les morts par d'autres termes, notamment *ar re varv*, sur lequel nous reviendrons ultérieurement, *ar re varv*, malgré le contexte religieux dans lequel il est parfois employé, ne renvoyant pas en tant que tel à l'aspect spirituel de la mort, alors que l'image du passage et des (tré)passés, renvoie explicitement à la conception chrétienne de la mort, de même que le *trépas* ; *an tremen-varv*, dont l'annonce par les cloches de Romescamps<sup>780</sup>, le 11 novembre 1916 donne l'occasion à Loeiz Herrieu de faire une intéressante comparaison avec ce qu'il connaît en Bretagne :

"11-11-1916.-Mort d'un homme du bourg. On sonne le trépas, comme en Bretagne ; mais que de sonneries de cloches, mes pauvres gens ! Le soir commencent les cloches à cause de leur deuil. Environ une demi-heure plus tard tombent les glas par paquets sur le bourg. Le lendemain matin, très tôt, elles recommencent ; à midi, une autre volée, et le soir de nouveau. Le troisième jour, le matin, autant pour l'enterrement d'autres sonneries de cloches ! Si la mortalité était abondante, un sonneur permanent ne serait pas de trop, accroché à la corde de la cloche<sup>781</sup>."

779 BÔCHER, 1989, p.76-77.

780 Romescamps, Picardie, département de l'Oise.

781 "11-11-1916.-Marv a zo un den ag ar vourc'h. Son a raer an tremen-varv, èl e Breizh ; met nag a gloc'hadoù, tud keizh ! D'enderv-nov e krog ar c'hlec'hier get o begin. Un eurriad hanter bennak e kouezh kañvoù a zarnoù àr ar vourc'h. An deiz àr-lerc'h vintin, abred-mat, e teraouont en-dro ; da greisteiz, ur stregennad arall, ha d'an noz arve. An drivet deiz, da vintin, kement 'rall evit an interamant kloc'hadoù arall ! A pa vehe stank ar mervent, ne vehe ket re ag ur c'hloc'her, plaen, a-skrebilh doc'h ar gordenn gloc'h." KAAK, p.162.

De même qu'en Bretagne, la sonnerie du glas qui annonce le trépas, concerne un habitant du bourg. Mais ici, en Picardie, le déchaînement des cloches interloque Loeiz Herrieu. Un article d'Éric Sutter, publié en 2007 dans la *Revue francophone de campanologie*, confirme cette particularité picarde<sup>782</sup>. Dans ce même article, il nous apprend que “*le glas a été introduit dès le VI<sup>e</sup> siècle par l'Église et est attesté depuis le VIII<sup>e</sup> siècle*”. Dans tous les cas, d'après le témoignage “amusé” de Loeiz Herrieu, nous supposons que l'on sonnait le glas de manière moins spectaculaire à Caudan qu'en Picardie au début du vingtième siècle. À ce sujet, le témoignage de Mélanie Stéphan, née à Locmaria en 1905, nous renseigne précisément sur la manière dont on sonnait le glas à Groix autrefois. Cela ne permet pas forcément de généraliser les usages groisillons à toute la Bretagne mais offre une idée de la différence entre ce qu'observe Loeiz Herrieu et ce qu'il a connu avant-guerre dans son pays :

“Ici, quand une femme ou un homme mourait dans l'église, on sonnait toujours. Oh, un mort ! Et nous comptions : un, deux, trois, quatre,... quand c'était sept c'était une femme, et quand nous comptions neuf, c'était un homme. (...)

Quand arrivait l'enterrement au bourg, un quart d'heure : Mettons qu'il y avait un enterrement à deux heures, ben, la cloche sonnait à deux heures moins le quart<sup>783</sup>”.

Bien que la différence soit importante entre les deux régions, Picardie et Bretagne, n'en reste pas moins que les morts en temps de paix ou bien qui meurent dans leur village ont droit au glas et à des rites nombreux, lents et sophistiqués que l'urgence de la guerre ne permet pas de pratiquer avec les soldats. La surmortalité en temps de guerre ne vit d'ailleurs pas de sonneurs à plein temps dans les églises, comme le prédisait Loeiz Herrieu, mais un raccourcissement voire une absence pure et simple des rites d'accompagnement des morts, et puis, comment sonner les cloches d'églises détruites ? Comment accompagner et prier pour les trépassés de manière satisfaisante ? Pendant toute la guerre, Loeiz Herrieu a fait ce qu'il pouvait à ce sujet. Pour lui, le trépassé est le mort auquel on pense. Il n'est pas uniquement le corps que l'on dépose dans la tombe. Cela correspond à la définition spirituelle du trépassé, qui est celui du mort dans la situation de passage d'un monde à l'autre, de dissociation de l'âme et de la chair, même si celles-ci sont destinées à se reconstituer dans l'au-delà.

Le premier hommage aux trépassés est de cultiver leur souvenir à la Toussaint puis, lors

782 “En Picardie et dans des régions voisines, il était parfois d'usage d'intercaler la sonnerie des pardons entre chaque glas : 1 cloche en grande volée et tintement sur les deux autres. On peut constater des variations selon les lieux dans la manière de sonner le glas : la lenteur du rythme de frappe ou l'espace entre les séries de coups, l'alternance plus ou moins systématique entre les cloches, le nombre de cloches utilisées introduisent ainsi des variantes régionales ou locales.” SUTTER, 2007, p.11.

783 **MÉLANIE, UR VUHÉ E GROAY**, 1991, p.93.

de la Fête des morts/trépassés. Le premier novembre 1914, Loeiz Herrieu note : “*A cinq heures nous allons aux vêpres pour les trépassés à l’église de Bourg*”<sup>784</sup>. Le 2 novembre, il se rend au cimetière. L’année suivante, entre le gel et la pluie à Courtémont, il note “*2-11-1915.-Jour des trépassés*”<sup>785</sup>. En revanche, le 2 novembre 1916, à Romescamps, un peu plus éloigné du front :

“Les tintements douloureux des cloches qui appellent les chrétiens à aller prier pour leurs trépassés descendent sur le bourg. Mais rares sont ceux qui comprennent leur voix plaintive. Les gens du pays ne montrent pas qu’ils aient beaucoup d’amour pour leurs morts et on voit aussi que le lien est cassé entre les Bretons et les leurs. Loin là-bas, les cimetières gardent les restes de ceux que nous avons aimés. Nous sentons que nous sommes ici dans un pays qui n’est pas le nôtre, parmi des étrangers. Notre cœur ne résonne pas aux coups des cloches, et la pensée de la mort nous laisse insensibles, comme si elle n’avait pas de prise sur nous, puisqu’elle est passée si souvent près de nous sans nous abatre”<sup>786</sup>.”

Les trépassés sont ceux pour qui l’on prie, à qui l’on pense, avec qui, d’une certaine manière on communique. Cela nécessite une certaine proximité. De ce fait, il y a *leurs* trépassés et les nôtres. Le trépassé a donc une dimension intime, sentimentale. Il n’est pas un mort anonyme. C’est le mort que l’Église recommande d’honorer sans cesse. Passons sur le fait que Loeiz Herrieu sous-entende ici que les Bretons pensent plus à leurs morts que les autres, du moins lorsqu’ils sont en Bretagne, puisque cela relève du jeu social d’ostentation vis-à-vis des morts que nous avons déjà décrit. Plus précisément dans notre sujet, au cours du passage cité, Loeiz Herrieu pointe l’ambiguïté que fait naître la guerre. Car le trépassé qu’il évoque est de trois natures. Il y a le trépassé d’ici qui n’est pas le nôtre, nous qui venons de là-bas. Il y a le trépassé de chez nous, celui de là-bas qui n’est pas ici où nous sommes. La guerre en apporte un nouveau : Le camarade trépassé au combat. L’éloignement de ces Bretons quant à leurs morts là-bas s’explique par le rapprochement des camarades trépassés ici. Cependant, Loeiz Herrieu conclue son observation sur un point primordial pour comprendre le terrible ouvrage de la guerre. Celle-ci éloigne surtout les émotions et contraint les soldats à devenir insensibles à tout. L’éloignement qu’il constate est avant tout celui-ci, et ne plus penser à ses trépassés ce n’est rien de plus que s’éloigner de l’humanité. Cette désaffection spirituelle se confirme en 1917, à Artonges<sup>787</sup> : “*Fête des âmes. - L’église est aussi vide qu’hier. Il n’y a plus aucune pensée pour les trépassés*”<sup>788</sup>. En 1918, il ne note rien. L’hommage rendu aux

784 “*Da bemp eur eh aomp da c’housperoù ar re dremenet e iliz Bourg.*” *KAAK*, p.36.

785 “*2-11-1915.-Deiz ar re dremenet.*” *KAAK*, p.99.

786 “*2-11-1916.-Diskenn a ra àr ar voure’h goboù glac’harus ar c’hlec’hier é c’hervel ar gristenion da zonet da bediñ e’it o re dremenet. Met gloev eo ar re a gompren o bouezh klemmus. Tud ar vro ne ziskouezont ket en o dehe ur yoc’h karantez e-keñver o re varv ha gwelet a raer ivez ema torret al liamm etre Breizhiz hag o re. Pell eo du-hont, ar beredoù a c’houarn relegoù ar re hon eus karet. Santiñ a raomp eh omp amañ en ur vro nend eo ket hon hani, e-mesk diavaezierion. Ne zasson ket hor c’halon get taolioù ar c’hlec’hier, ha soñj ar marv hol laosk digas, èl a pa n’en dehe mui perzh erbet àrnomp, pandeogwir en en deus tremenet kel lies e-taldomp hep hon diskar.*” *KAAK*, p.161.

787 Picardie, département de l’Aisne.

788 “*Gouel an Eneñv. -Ken goulle eo an iliz èl dec’h. Nend eus mui soñj erbet ag ar re dremenet.*” *KAAK*, p.229.

trépassés, à ces morts auxquels on pense et auxquels on doit penser est une des pierres angulaires du culte catholique, puisqu'il symbolise la communion entre les morts et les vivants<sup>789</sup>, l'espérance de ces derniers en la vie éternelle. L'abandon de cet hommage que décrit en direct Loeiz Herrieu au long de ses années de guerre, annonçait l'accélération spectaculaire de la sécularisation en Bretagne. Dans le contexte de la guerre, cet abandon de la communion avec les morts trahit l'insensibilité croissante des soldats envers tout ce qui concerne la mort, devenue familière au point de ne plus en faire cas et confirme la régression des expressions d'humanité que cela implique, la sophistication du culte des morts étant un des symboles de la spécificité humaine sur l'animal. Comme si cette nouvelle familiarité avec la mort avait remplacé la familiarité ancienne avec les trépassés.

Loeiz Herrieu y résiste autant qu'il le peut. Le trépassé reste pour lui pendant toute la guerre, le mort familier, qu'il soit soldat comme lui, fauché par un obus en novembre 1914, pour qui, au pied de la tombe : *“Le colonel, d'une voix blanche, dit adieu au trépassé”*<sup>790</sup>. Ou encore un autre soldat que le médecin a refusé de porter malade et que l'on découvre mort sur de la paille, le 4 avril 1915, *“Il a trépassé là sans que personne le sache”*<sup>791</sup>. Ce sont les morts que Loeiz Herrieu consulte : *“Selon mon habitude je vais interroger les trépassés sur le compte des vivants”*<sup>792</sup>. Et bien sûr les morts que l'on connaissait : *“Aujourd'hui j'ai eu une lettre de F.Vallée, qui m'annonce la mort de mon ami et collaborateur, l'Abbé Falkerheu, trépassé le six de ce mois”*<sup>793</sup>.

Dans tous les cas, Loeiz Herrieu présente toujours le trépassé comme le mort qui comporte une dimension affective. Cette affection ne le concerne d'ailleurs pas forcément de manière directe. Mais nous retrouvons dans cette évocation la relation familière qu'avaient les Bretons avec les morts. Celle-ci ici déplacée et confrontée aux spécificités du contexte guerrier est différente de la familiarité habituelle avec la mort, parce qu'elle est l'apanage des soldats acteurs et spectateurs, depuis trop longtemps de toutes les horreurs de la guerre, qui s'éloignent irrémédiablement des émotions, de l'affection envers les vivants et les morts pour leur préférer une désinvolture mortifère. Par son abandon progressif dans ce sens, Loeiz Herrieu montre combien les soldats ne constituent plus, vivants ou morts, des hommes capables de trouver un sens à des rites qui singularisent pourtant l'humanité du reste du monde animal. Cela n'en fait pas des êtres inhumains pour autant. Simplement, ils ont dû peu à peu abandonner les rites sophistiqués et

789 Au point où les historiens Alain CROIX et Fanch ROUDAUT ont inclus *“les trépassés dans la communauté vécue par les Bretons autour de 1600,”* nous apprenant également que *“le clergé a peu à peu tenté de promouvoir des rites de remplacement, capables de substituer une familiarité spirituelle avec les trépassés à l'ancienne familiarité physique. Ce sont les multiples cérémonies solennelles du 2 novembre.”* Ces rites ont disparu au dix-neuvième siècle. CROIX & ROUDAUT, 1984, p.63-64.

790 *“Ar c'honorol, disonik, a lâr kenavo d'an hani tremenet.”* **KAOK**, p.39.

791 *“Tremenet en doa eno hep goût da hani.”* **KAOK**, p.58.

792 *“Reve m'akustumañs eh an d'aters ar re dremenet ar goust ar re vev.”* **KAOK**, p.169.

793 *“Hiziv em eus bet lizher a F.Vallée, hag a gas doere marv ma mignon ha kenlabourer, an Ao. Person Falkerheu, tremenet d'an 6 ag ar miz-mañ.”* 29.03.1917, **KAOK**, p.182.

séculaires d'une humanité civilisée pour, contraints, ne plus être que des armes, des objets, une sorte de mécanique humaine au service d'une des plus monstrueuses et destructrices constructions sociales de cette même humanité : la guerre. Pressés par un environnement les menaçant de toutes parts de façon permanente, les rites mortuaires qu'ils accomplissent se réduisent au minimum, à des enterrements, des mises en terre sommaires de cadavres qui s'amoncellent. Alors, là où la spiritualité est réduite à sa portion congrue, le trépassé n'est souvent plus qu'un corps.

#### IV.2.6.6. Le corps mis en terre

Dans le rite chrétien, les corps mis en terre sont traditionnellement recouverts d'un linceul et mis en bière, c'est-à-dire dans un cercueil en bois, qui a remplacé l'ancien sarcophage au Moyen-Âge<sup>794</sup>. Le cimetière ravagé de Massiges<sup>795</sup> que Loeiz Herrieu nous dépeint le 1er octobre 1915, comportait des sépultures avec des cercueils : *“En haut de la terre on voit des os d'hommes, de morceaux de cercueil, tirés et éparpillés par l'explosion des obus<sup>796</sup>”*. Cette description concerne un cimetière civil. En revanche, les soldats n'avaient pas toujours droit à un cercueil. À Bourg, le 12 novembre 1914, Loeiz Herrieu prend encore le temps de décrire précisément l'enterrement d'un soldat. Le rite complet est accompli mais le mort n'a pas droit au cercueil : *“Un soldat marche en premier, un phare de voiture à la main ; à sa suite un soldat porte la croix ; un aumonier-militaire ensuite ; un corps recouvert d'un linceul, le linge des morts sur lui, quelques officiers et soldats viennent derrière le corps<sup>797</sup>”*. On emporte le corps dans l'église. Puis : *“On pose la civière sur le pavé, un pilier vivant de chaque côté. Le prêtre chante le Liber à demi-voix ; et direction le cimetière. A l'aide d'une corde mise sous son dos et une autre sous ses jambes, on descend le corps dans le trou. Le colonel, d'une voix blanche, dit adieu au trépassé<sup>798</sup>”*.

On transporte le corps, on parle au trépassé. Le corps n'est qu'une partie du mort, son enveloppe. Il convient de le respecter et de s'en occuper autant que l'on peut. Comme celui de ce cavalier dont le crâne a été soulevé par un éclat d'obus alors qu'il cheminait tranquillement. Il a juste le temps de recevoir les sacrements. Ensuite : *“On porte le corps dans une chambre derrière celle où nous mangeons ; L'abbé Le Moigne l'arrange un peu. Et il reste allongé là, sur un brancard, jusqu'à cinq heures le jour suivant<sup>799</sup>”*.

794 ARIÈS I, 1985, p.204-205.

795 Massiges, Champagne, département de la Marne.

796 *“Ar lein an douar e weler eskern tud, tammoù charke, tennet ha strewet get tarzh ar potarnoù.”* **KAOK**, p.94.

797 *“Ur soudard a gerzh kentañ, ul letern karr getoñ ; àr e lerc'h ur soudard é toug ar groaz ; ur beleg-soudard goude ; ur c'horf gronnet en ul liñsel, lañjer ar re varv àrnezhoñ, un nebeudig ofiserion ha soudarded é tonet àr-lerc'h ar c'horv.”* **KAOK**, p.39.

798 *“Lakaet eo ar c'hravazh àr ar pavez, ur pilet bev a bep tu. Kanal a ra ar beleg ar Liber a vouezh hanter-goloet ; ha d'ar vered. Get ur stag lakaet edan e gein hag un arall edan e zivhar, e tiskenner ar c'horv en toull. Ar c'horonal, disonik, a lâr kenavo d'an hani tremenet.”* **KAOK**, p.39.

799 *“Dougiñ a raer e gorr en ur gambr àr-dreñv an hani a zebromp enni ; an Ao. Moigneu a ra un tamm kempenn dezhoñ. Hag e chom astennet eno, àr ur c'hravazh, beta pemp eur an deiz àr-lerc'h.”* 15-12-1914. **KAOK**, p.44.

Malheureusement, cette disponibilité et cette possibilité d'accomplir les rites d'accompagnement des corps vers la tombe ne va pas être le lot commun et faute de pouvoir accéder à l'endroit où ils sont tombés pour des raisons de sécurité, quand ceux-ci sont entre les lignes de front, on les laisse pourrir sans sépulture ni sacrements : “13-12-1914.-Cet après-midi, l'adjudant Guilloux et moi allons voir les tranchées de Courtonne. Devant nous, une vallée où se trouvent les tranchées de nos soldats. Les corps de 15 ou 16 soldats français sont sur le carreau, tués depuis une quinzaine de jours<sup>800</sup>”. Y compris dans les lieux consacrés. À Vassogne<sup>801</sup>. le 24 janvier 1915, Loeiz Herrieu visite l'église détruite : “Dans le coin, contre l'autel, le corps d'un soldat tué attendant d'être envoyé en terre<sup>802</sup>”.

Impossible dans cette situation d'accomplir quelque rite que ce soit, empêchant tout travail de deuil à l'égard de ces morts de s'accomplir. Parmi ces rites, l'inhumation constitue la dernière manipulation physique du cadavre. Nous connaissons la signification symbolique de cette mise en terre pour les chrétiens. Plus généralement, nous pouvons également y voir une autre symbolique. La mort est une absence. Le corps est une présence. Le trou de la tombe est un vide qui symbolise l'absence dans lequel on dépose le corps qui porte en lui la disparition et donc l'absence du vivant. Ce corps relève la terre, sans compter le déplacement de cette terre qui produit un tertre, provoque une occupation dans l'espace du vivant, avant de la rejoindre et se confondre avec la matière et donc au plein. La crémation refuse cette corruption de la chair et la destruction du corps par le feu, la dispersion des cendres d'une manière ou d'une autre relève de l'air et du vide. La crémation provoque donc un sentiment de séparation rapide et définitive, que la présence du corps dans la terre puis sa lente décomposition permet de voir comme un retour aux éléments. Dans la terre, le mort semble encore reliée au vivant. Mais seulement lorsque le cadavre est y déposé par le vivant. Le soldat qui agonise ou bien qui pourrit dans le *no man's land*, le soldat qui manque d'être enterré vivant dans une sape, ne subit pas ce rituel puisque celui-ci exige l'action conjointe du vivant, le creusement de la tombe, du trou, la mise en terre et ensuite, et seulement ensuite, l'action sur les chairs du cadavre dans le processus de décomposition. Cela explique la crainte de Loeiz Herrieu d'être enterré vivant, crainte qu'il exprime dès les premières pages de présentation de son récit : “(...) nous étions enterrés, comme des taupes, chacun d'entre nous cantonné dans un monde qui était contenu tout entier dans la tranchée tortueuse où nous étions enterrés vivants<sup>803</sup>”. Crainte

800 “13-12-1914.-An enderv-mañ eh a an adjudant Guillouze ha me d'ober ur gwel da fozelloù Courtonne. Diragomp ur flagenn, lec'h m'ema fozelloù hor soudarded. Dirakte. Astennet àr ar rampev, korvoù 15 pe 16 soudard a Frañs lazhet a-c'houde pemzek deiz bennak.” *KAOK*, p.43-44.

801 Picardie, département de l'Aisne.

802 “Er c'horn, doc'h an aoter, korv ur soudard lazhet é c'hortoz bout kaset d'an douar.” *KAOK*, p.52.

803 “(...) douaret e oamp, él gozed, ha graet da bep unan ac'hanomp ur bed hag a oa a-bezh er fozell gammdroiek lec'h ma oamp interet e bev.” *KAOK*, p.10.

justifiée par son expérience sur le front : *“J’ai bien fait de m’enfuir ; car je pourrais être enterré vivant<sup>804</sup>”*. Outre la terrible influence sur le moral des troupes que pouvait avoir le spectacle des corps en train de pourrir devant les vivants, l’importance de la symbolique du corps enterré explique également le souci que Loeiz Herrieu décrit d’enterrer les morts dès que c’est possible après la bataille : *“Trois hommes du 88ème ont été tués pendant le combat. On les inhume au flanc de la butte, au-dessus de Vassogne<sup>805</sup>”*, indique-t-il le 26 janvier 1915, au lendemain d’une attaque. Cela se fait parfois au détriment du sommeil, tout du moins au début de la guerre : *“19-09-1914.- A 2h30 du matin on vient nous dire que nous continuons. Vers Arcis-sur-Aube, dit-on, pour y enterrer les soldats tués là-bas. Quel métier ! Après cette nouvelle il n’y en a pas eu beaucoup qui ont pu fermer les yeux cette nuit-là<sup>806</sup>”*. Loeiz Herrieu note combien cette préoccupation donne lieu à une véritable recherche des tués, comme sur le champ de la bataille de la Marne, le 16 octobre 1914 : *“Nos soldats courent sur le champ de bataille pour chercher les tués : ils n’y trouvent guère plus que des armes et des vêtements. Les corps ont été enterrés par les autres<sup>807</sup>”*. Et à moins que les bombardements ne renversent les tombes ou bien que les cadavres se trouvent entre deux lignes de feu, tous les soldats, quelle que soit leur origine peuvent prétendre au droit d’être enterrés dignement, alliés : *“À Oulches j’aperçois un jardin où étaient enterrés des soldats de Grande Bretagne<sup>808</sup>”*. Ou bien ennemis. En juillet 1916, le ramassage des cadavres est assuré malgré l’aspect répugnant de ce travail. Le 7 juillet 1916, Loeiz Herrieu est dans la région d’Herbécourt et livre les détails de cette tâche :

“Dans deux boyaux les soldats doivent se mettre. Ils y sont sans aucun abri contre la pluie, dans des trous mouillés, avec des vêtements dégueulasses sur le dos. Voilà deux jours qu’ils sont pendant la journée à chercher les corps des tués sur le champ de bataille. Un travail désagréable s’il y en a, surtout lorsque les corps sont restés si longtemps sur la terre, détrempés par la pluie, couverts de charogne, gonflés et noirs, avec une odeur répugnante qui monte d’eux. Dans le *Bois de la Vache*, au-dessus de la Somme, je trouve la plupart d’entre eux. On fait un cimetière avec les corps des Français et un autre avec ceux des Allemands<sup>809</sup>.”

804 Dans une tranchée, pendant l’offensive de Champagne : *“Gwell eo din achap ; rak gellout a rahen bout interet e bev.”* 12.12.1915, **KAOK**, p.105.

805 *“Tri den ag an 88vet a zo bet lazhet e-pad ar c’hrogad. O beziat a raer doc’h tor an dostenn, dreist Vassogne.”* **KAOK**, p.53.

806 *“16-09-1914.-Da 2e30 da vintin e taer da lâret deomp eh aomp àr-raok. Da Arcis-sur-Aube, a lârer, d’interiñ ar soudarded lazhet du-se. Nag ur vicher ! Goude an doere-se ne oa ket kalz en devoa gelllet serrezh o daoulagad betek sevel.”* **KAOK**, p.21.

807 *“Hor soudarded a red dre an emgannlec’h evit klask re lazhet : ne gavont kalz ken armaj ha dilhad. Douaret eo bet ar c’horvoù da re ‘rall.”* **KAOK**, p.25.

808 *“E Oulches e welan ul liorz hag a oa interet a-barzh soudarded a Vreizh-Veur.”* 20.11.1917, **KAOK**, p.231.

809 *“E div vouzellenn ema ret d’am soudarded em lakaat. Emain eno hep distav erbet, e toullou gleb, get dilhad brein-teil àr o c’hein. Setu daou zeiz ‘zo emaint e-pad an devezh e serriñ korvoù re lazhet àr dachenn an emgann. Micher divourrus mar end eus, dreist-holl a pand eo bet ken pell ar c’horvoù àr an douar, gwalc’het d’ar glav, goloet a gerhon, foeñvet ha du, get ur vlaz doñjerus e sevel diàrnezhe. Er Bois de la Vache, a-dreist ar Somme, e kavan ar muiañ anezhe. Ober a raer ur vered get korvoù ar Frañsizion hag un arall get re ar Jermaned.”* **KAOK**, p-140-141.

Quatre jours plus tard, dans le même secteur, on laisse les prisonniers allemands s'occuper de leurs morts :

“11-07-1916.-Il y a des prisonniers qui sont venus donner la main pour enterrer leurs camarades. Il va être temps de s'en occuper : ils puent. Il y a un trou où ils sont quatre dans un état pitoyable. Je les vois de dehors. L'un d'entre eux à le ventre moitié ouvert et l'autre est écrasé par la moitié, par une poutre tombée et elle a plus loin, retenu un autre soldat par les jambes. Ils sont morts tous les quatre<sup>810</sup>.”

Respect dû au camarade tombé, volonté des autorités de ne pas décourager les troupes, droit du soldat mort à être enterré dignement, volonté à tout prix d'accomplir le rite religieux d'inhumation des corps, la mise en terre du corps mort par les vivants est essentiel pour ces derniers. Au milieu de la guerre qui relativise l'importance de la plupart des manifestations d'humanité exprimées en temps de paix, la mise en terre du cadavre résiste à cette relativisation et transcende même la notion d'alliés et d'ennemis. Le fait de faire un cimetière séparé pour les uns et les autres apparaît anecdotique face à la force du rite, puisque séparés ou pas, il importe surtout que tous soient enterrés.

Notons que le lexique de Loeiz Herrieu dans ce domaine est assez varié :

*Beziat, douariñ, interiñ* sont les verbes utilisés, ainsi que les expressions *lakaat, kas d'an douar*. *Beziat* ; *inhumer*, renvoie au mot *bez* ; *tombe*. *Douariñ* ; *enterrer* et *interiñ* ; *enterrer*, sont intéressants. L'un vient du mot *douar* ; *terre*, en breton, et l'autre du français *enterrer*. Néanmoins, nous pouvons y voir une nuance. *Douariñ* renvoie à l'acte formel d'*enterrer* alors qu'*interiñ* est associé à l'ensemble du rite d'enterrement. Quant à *lakaat en douar* ; *mettre en terre* et *kas d'an douar* ; *envoyer en terre*, l'un évoque une action menée avec moins d'énergie que l'autre. Cependant, nous ne remarquons pas de nuances particulières entre les termes ou expressions plus ou moins synonymes chez Loeiz Herrieu, qui varie son expression à des fins littéraires pour éviter les répétitions. *Kas d'an douar*, sous entend parfois une distance vis-à-vis de l'acte de mise en terre, qui se fera plus tard ou plus loin, mais pas au point d'être significativement différent de *lakaat en douar*.

Dans tous les cas, l'ensemble des gestes qui accompagnent le rite funéraire que nous venons de décrire à partir du cimetière jusqu'à la mise en terre des corps, correspond à ce qu'il est convenu de nommer l'*enterrement*.

810 “11-07-1916.-Daet 'zo prizonerion da reiñ dorn da zouariñ o c'henseurted. Mall e vo monet àr o zro : blaziñ a raont. Bout a zo un toull hag a zo pevar a-barzh en ur stad truek. O gwelet a ran ag ar maez. Unan anezhe a zo hanter digoret e gorr bras hag un arall a zo flastret, dre an hanter, get un treust kouezhet hag en deus, pelloc'h, dalc'het ur soudard arall dre an divhar. Marv int o-fevar.” *KAAK*, p.141.

## IV.2.6.7. L'enterrement

Après avoir observé et analysé séparément les différents mots qui accompagnent la mort spirituelle et en décrivent les divers aspects du rite, voyons au travers de sa manière d'utiliser le mot générique qui résume l'ensemble du rite, dès l'instant où celui-ci est accompli en partie, comment Loeiz Herrieu perçoit l'enterrement tout au long du conflit, si cette perception se modifie au niveau de son regard ou bien de son idée de ce rite.

Pour cela, nous privilégions une approche chronologique. Cette étude va également nous permettre de confirmer ou d'infirmer ce que nous avons déjà pu observer jusque-là dans notre description de la mort spirituelle dans *Kammdro an Ankoù*.

Le 12 novembre 1915 à Bourg, Loeiz Herrieu raconte dans les détails l'enterrement d'un soldat tué par un éclat d'obus. Cet enterrement dont nous avons déjà cité des extraits est longuement décrit par Loeiz Herrieu :

“Il fait nuit quand nous arrivons à Bourg. Sitôt descendus de la voiture, le capitaine me demande de venir avec lui sur le champ à l'enterrement d'un de nos soldats tué par un éclat d'obus.

Il est cinq heures et demie. Il fait nuit noire. Voilà l'enterrement dehors. Un soldat marche en premier, un phare de voiture à la main ; à sa suite un soldat porte la croix ; un aumonier-militaire ensuite ; un corps recouvert d'un linceul, le linge des morts sur lui, quelques officiers et soldats viennent derrière le corps. On n'entend que le bruit de nos chaussures qui traînent sur la côte, et alternativement, la voix de l'aumonier psalmodiant doucement les prières. Nous ne voyons rien, seulement la pauvre lueur de la lanterne, comme une grosse guêpe qui peint de jaune le chemin devant nous.

Nous sommes dans l'église. On pose la civière sur le pavé, un pilier vivant de chaque côté. Le prêtre chante le *Libera* à demi-voix ; et direction le cimetière. A l'aide d'une corde mise sous son dos et une autre sous ses jambes, on descend le corps dans le trou. Le colonel, d'une voix blanche, dit adieu au trépassé. Il nous parle de l'autre monde, où Dieu dédommage ceux qui meurent en faisant leur devoir. Et nous retournons dans nos logements, le cœur serré, les larmes aux yeux. A qui le tour demain <sup>811</sup>?”

Nous ne savons pas si le corps a été veillé mais le jour de l'enterrement, le rite est respecté d'un bout à l'autre. Il manque un cercueil mais le corps est enveloppé dans un linceul. Et surtout, nous remarquons comme les paroles et les gestes rituels sont accomplis avec la lenteur et le

811 “Noz eo p'arruomp e Bourg. Kentizh diskennet ag ar c'harr, e c'houlenn ar c'hapiten genin monet àr-un-dro getoñ d'interamant unan ag hor soudarded lazhet d'un tamm obus. Pemp eur hanter eo. Noz-dall. Setu an interamant er-maez. Ur soudard a gerzh kentañ, ul letern karr getoñ ; àr e lerc'h ur soudard é toug ar groaz ; ur beleg-soudard goude ; ur c'horf gronnet en ul liñsel, lañjer ar re varv àrnezhon, un nebeudig ofiserion ha soudarded é tonet àr-lerc'h ar c'horv. Ne glever nemet trouz hor botoù tached é ruzal doc'h ar grapenn, ha, dre bep div wezh, bouezh ar beleg é salmiñ goustadik ar pedennoù. Ne welomp tra, nemet sklaerder paour al letern, èl ur pikol gwispon é liviñ melen an hent diragomp. Eh omp en iliz. Lakaet eo ar c'havazh àr ar pavez, ur pilet bev a bep tu. Kanal a ra ar beleg ar Libera a vouezh hanter-goloet ; ha d'ar vered. Get ur stag lakaet edan e gein hag un arall edan e zivhar, e tiskenner ar c'horv en toull. Ar c'horonal, disonik, a lâr kenavo d'an hani tremenet. Komz a ra deomp ag ar bed arall, lec'h ma vez digollet get Doue ar re a varv ec'h ober o dever. Hag e tistroomp d'hor lojoù, stardet hor c'halon hag an daeroù en hon daoulagad. Tro piv e vo arc'hoazh ?” *KAAK*, p.39.

recueillement qui conviennent, comme tous les symboles, le linge, la Croix, sont présents, accompagnent et illustrent le rite. Ainsi, les soldats rentrent chez eux en pouvant commencer leur travail de deuil. Et s'ils pleurent, c'est parce qu'ils s'identifient au mort, redoutent d'être le prochain à devoir passer au Jugement. Si les circonstances de la mort du soldat sont tragiques, l'enterrement se déroule parfaitement dans les règles afin de permettre au vivant d'accepter la disparition de leur camarade.

Le 2 décembre 1915, nouvelle mention d'un enterrement par Loeiz Herrieu, celui de Couic, le cuisinier, qui doit être enterré à Longueval .

“2 décembre.- Couic, notre cuisinier, est mort. Le capitaine part à Longueval pour son enterrement, en ayant peur qu'on lui demande de parler devant sa tombe ! Je lui propose de lui écrire deux ou trois mots qu'il pourra lire en cas de nécessité. Mais lorsqu'il vient dans mon bureau et que je lui lis les dix lignes que j'ai écrites, les larmes jaillissent de ses yeux : “Je ne pourrai pas, dit-il, lire cela sans pleurer”. Par chance, il n'a pas eu à dire un mot. Après la mort de ce pauvre Couic, le colonel ordonne tout de même une mobilisation qui envoie les soldats se faire tuer à Couronne, où ils n'ont rien à faire<sup>812</sup>.”

Dans ce cas, Loeiz Herrieu n'assiste pas à l'enterrement de Couic. Cependant, il indique implicitement que le rite s'est accompli correctement. En revanche, l'ordre de mobilisation des soldats par le colonel rompt le recueillement nécessaire pour entamer le travail de deuil. Loeiz Herrieu, pourtant peu prolix en matière de stratégie militaire, ne peut s'empêcher de commenter cet ordre. Son indignation vient de l'interruption du déroulement convenable de l'enterrement, qui comporte un *après* aussi important que sa préparation et l'inhumation.

Le 28 mai 1915, à Fismes :

“28-05-1915.-(...) Nous arrivons à Fismes juste pour voir l'enterrement de 15 soldats tués dans la gare par une bombe lancée d'un avion qui était semblable aux nôtres. Sûrement un volé par les Allemands. Parmi ces pauvres-là il y avait des hommes du 88e. L'un d'entre eux, un sergent, envoyé ici quelques jours auparavant, qui était heureux de s'être éloigné du front, est venu ici chercher sa mort<sup>813</sup>.”

Loeiz Herrieu n'assiste pas à cet enterrement, il le *voit*, et semble le mentionner uniquement parce que des soldats du 88e Régiment, c'est-à-dire le sien, font partie de ceux que l'on

812 “2 a viz Kerzu.- Marv eo Couic, hor c'heginour. Eh a ar c'hapiten d'e interamant e Longueval, aon bras dezhoñ mar bez goulnnet getoñ komz àr e vez ! Kennig a ran dezhoñ skriv daou pe dri ger a c'hello lenn doc'h ret. Met a pa za d'ar burev hag e lennan dezhoñ an dek linennad am eus skrivet, e strimp an dour en e zaoulagad : “N'hellin ket, eme-eñ, lenn an dra-se hep ouel.” Dre voneur ne oa ket bet ret dezhoñ lâret ger. Àr-lerc'h marv ar paour-kaezh Couic, e kemenn elkent ar c'horonal arsav a gas soudarded da vout lazhet e Couronne, lec'h n'o deus netra d'ober.” *KAOK*, p.42-43.

813 “28-05-1915.-(...) E Fismes e tegouezhan just evit gwelet interamant 15 soudard lazhet er gar get ur vombezenn taolet ag un aerlestr hag a oa hañval-mat doc'h hor re. Unan bennak skrapet get ar Jermaned moarvat.E-mesk ar geizh-se eh oa tud ag an 88vet. Unan anezhe, ur serjant, kaset du-mañ an deizioù kent hag eirus bout pellaet doc'h an talva, a zo daet amañ da glask e varv.” *KAOK*, p.66.

enterre. De même que tous ses camarades, il doit prendre de la distance face à tous ces morts autour de lui, sous peine de devenir fou<sup>814</sup>. Cette prise de distance nécessite non pas de nier l'importance des rites mais de s'en éloigner, de les observer ou de les mentionner avec un certain recul. Dès lors, lorsque Loeiz Herrieu va évoquer des enterrements après mai 1915, ce seront des enterrements de civils ou bien qui présentent une particularité à ses yeux.

De ce fait, le 28 décembre 1915, au repos à Iverny, près de Meaux<sup>815</sup>, Loeiz Herrieu est plutôt bien logé chez une femme dont le bavardage l'effraie un peu mais qui a pour avantage de lui apprendre les mœurs du pays, en particulier en matière religieuse, se concluant inévitablement sur les coutumes autour de l'enterrement : *“Lorsqu'il y a des enterrements, sauf dans le cas d'enfants qui sont morts, les parents du trépassé offrent au recteur du pain et une bouteille de vin : cent pays, cent coutumes<sup>816</sup>...”* La mention de cette coutume tient de la volonté de partager un regard curieux sur la question. Elle montre également les mille et unes sophistications et nuances autour de l'enterrement des civils même si l'ensemble obéit à une immuable ligne de gestes communs.

Le 4 août 1916, à Cappy, ce sont des militaires que l'on enterre, mais Loeiz Herrieu n'exprime plus l'émotion présente dans les deux premiers enterrements militaires, ses larmes suite au premier, sa colère après le deuxième. C'est l'originalité du rite luthérien ou calviniste, qui l'amène à nous livrer le récit de cet enterrement :

“4-08-1916.- Aujourd'hui on envoie au cimetière les corps de Rousseau et Le Brazidec. Nous allons, quelques soldats, officiers et sous-officiers à l'enterrement. L'abbé Le Moigne accompagne le corps de Le Brazidec, mais celui de Rousseau qui était protestant l'est d'un pasteur.

C'est la première fois pour moi de voir de près l'enterrement d'un hugenot. Le pasteur lit en français quelque chose tiré des Écritures et se retire en arrière. Quel différence entre cette littérature et les prières chantées dans l'Église catholique ! Pour un homme même qui est sans croyance, il est évident qu'il y a plus de beauté dans les larmes des airs, dans l'amour des paroles dites par un prêtre catholique<sup>817</sup>.”

En quelques lignes, Loeiz Herrieu pointe certaines différences entre le culte catholique et évangélique. Ce dernier est plus austère, dit dans la langue vernaculaire et non pas en latin. La modestie de l'intervention du pasteur rappelle également que celui-ci est un ministre du culte sans caractère sacré comme dans le clergé catholique. Les mots de Loeiz Herrieu sont sans animosité

814 À propos des soldats devenus fous et de ce fait suspects aux yeux de l'armée, voir : TATU & BOGOUSSLASKY, 2012.

815 Seine-et-Marne.

816 *“A pa vez interamantou, 'met ha bugale a vehe marv, tud an hani tremenet a gennig d'ar person bara hag ur voutailhad gwinn : kant bro, kant giz...”* KAAK, p.109.

817 *“4-08-1916.-Hiziv e kaser da vered Cappy korvoù Rousseau hag Er Brazideg. Monet a raomp un nebeud soudarded, ofiserion hag eil-ofiserion d'an interamant. An Ao. Moigne a ambroug korv Er Brazideg, met hani Rousseau, hag a oa protestant, a zo ur pastor getoù. Ar wezh kentañ eo din gwelet a-dost interamant un hugenod. Lenn a ra ar pastor e galleg un nebeud traoù tennet ag ar Skritur hag e tenn àr-dreñv. Nag a gemm etre al lennegezh-se ha pedennoù kanet en Iliz katolik ! Evit un den zoken hag a zo hep kredenn, ervat eo eh eus muioc'h a vrapentez e daeroù an tonioù, e karantez ar c'homzoù lâret get ar beleg katolik.”* KAAK, p.147.

mais sans appel quant à sa préférence, sans surprise, pour le catholicisme. Cependant, la description apaisée de cette cérémonie œcuménique contraste de beaucoup avec les accents belliqueux de Yann-Ber Kalloç'h ou Aogust Bôcher contre les “*barbares luthériens*”. Loeiz Herrieu est un homme de paix et le fait qu'on soit protestant ou musulman ne l'importune en rien tant que les protestants ou les musulmans le sont “chez eux”. En ce qui concerne les “huguenots”, selon la terminologie choisie par Loeiz Herrieu, les protestants étant désignés par les brittophones au moyen des mots français “*protestant*” ou “*huguenots*”, ce qui montre d'emblée leur supposée caractère allochtone, ils ne sont pas aussi inconnus en Bretagne que ce qu'ont longtemps prétendu les historiens, depuis qu'Alain Croix s'est intéressé à la question et a démontré la présence certes discrète, mais bel et bien réelle, des protestants en Bretagne, exclusivement ou presque dans la zone gallo, ce qui explique le sentiment d'exotisme exprimé par Loeiz Herrieu<sup>818</sup>.

Le même étonnement distancié le saisit, lors de son observation du bruyant hommage que nous avons déjà détaillé à Romescamps, le 11 novembre 1916, lorsque les cloches se mettent à y sonner de manière extraordinaire “*Le troisième jour, le matin, autant pour l'enterrement d'autres sonneries de cloches*<sup>819</sup>!”

Enfin, alors que la guerre est terminée, invité par les nobles de Morhange où il est stationné, ayant plus de temps pour rédiger son journal, Loeiz Herrieu s'attarde à raconter des anecdotes familiales concernant ses hôtes :

“21-12-1918.(...) La plus vieille fille a été infirmière dans l'armée allemande. Un jour arrivent avec elle deux soldats de France, deux frères blessés. L'un d'entre eux mourut tôt et l'autre vint demander à cette fille de lui trouver un prêtre catholique pour faire l'enterrement de son frère. Elle a fait ce dont il avait envie. Mais lorsque le père vient à connaître cette nouvelle il se mit dans une colère noire et essaya de lui faire du tort. Celle-ci alors donna sa démission et vint à la ville<sup>820</sup>.”

Cet enterrement s'insère dans une histoire plus large dont le sujet est le rapport complexe des Alsaciens à la France et à l'Allemagne. L'enterrement est ici un prétexte parmi d'autres de conflit entre les deux nations et ceux qui soutiennent l'une ou l'autre en Alsace. Sa symbolique spirituelle y est donc moins importante que le fait d'être un argument de conflit pour un père contre sa fille.

818 Sur le protestantisme en Bretagne, voir CORNETTE 1, 2008, Chapitre “*Une Bretagne protestante ?*” p.450-468. Notre paragraphe s'inspire des informations contenus dans ce chapitre.

819 “*An drivet deiz, da vintin, kement 'rall evit an interamant kloc'hadoù arall !*” **KAOK**, p.162.

820 “*21-12-1918.(...) Ar verc'h koshañ a zo bet klañvdierez en arme jerman. Un deiz e tegouezhas geti daou soudard ag ar Frañs, daou vreur gwallaozet. Unan anezhe a varvas abred hag an arall a zas da c'houlenn get ar plac'h-mañ kavet dezhoñ ur beleg katolik evit ober interamant get e vreur. Graet he doa ar pezh a c'hoantae. Met a pa zas d'he zad goût an doere e taeras ruz hag e klaskas ober gaou doc'hti. Hounnañ neuze a roas he diskarg hag a zas d'ar gêr.*” **KAOK**, p280.

Sporadiquement, Loeiz Herrieu décrit donc divers enterrements pendant le conflit. Tout d'abord personnellement impliqué, il détache peu à peu son observation de ses sentiments afin de se préserver. La rareté de ses témoignages tient aussi au fait que le rite est de plus en plus difficile à mener, à cause de la situation d'urgence permanente dans laquelle se trouvent les soldats, qui ont de plus en plus de mal à aller chercher leurs morts. Néanmoins, l'intérêt de Loeiz Herrieu ne s'éteint pas, de même que l'importance qu'il donne à ce rituel. Au contraire, il en note les nuances lorsque celles-ci interpellent sa curiosité et présentent un caractère exotique. Mais par obligation de se préserver d'une débauche de sensibilité qui pourrait déboucher sur la folie, parce que sollicitée de manière démesurée, il préfère le rôle de spectateur à celui de partie prenante. C'est une manière de protéger. Pour cela, il accepte que les rites qui lui sont chers en temps de paix, deviennent une parenthèse en temps de guerre. De plus, cette remarque est nuancée par la mention récurrente qu'il fait des morts qui lui sont chers ou intimes, dont il est informé par courrier. Parmi les auteurs en langue bretonne qui ont raconté la Grande Guerre, il est celui qui insiste le plus sur les rites mais la longueur de son récit étant sans équivalent, cela ne donne aucune indication significative.

Ce glissement de la description de l'enterrement de manière intime entraîne une différence d'approche littéraire, acteur au départ, il devient observateur, s'éloigne en quelque sorte de l'écrivain pour se rapprocher de l'ethnologue. Ce qui n'est pas exceptionnel, le goût pour la description un peu didactique, d'apparence scientifique ayant été très populaire chez de nombreux écrivains du dix-neuvième siècle, il n'est qu'à penser au plus célèbre d'entre eux, Victor Hugo.

Si la rareté de la description d'enterrements trahit l'urgence dans laquelle les soldats sont en permanence, il se trouve tout de même parfois un répit pour enterrer comme il se doit quelque camarade.

#### IV.2.6.8. Le deuil impossible

Ce n'est pas le cas du deuil, impossible à faire dans les conditions de vie où sont plongés les combattants. La tension permanente ne leur permet en aucun cas de faire le travail de deuil nécessaire, vis-à-vis de leurs camarades tombés ou bien des proches dont ils apprennent le décès sans avoir pu les accompagner une dernière fois. Cette impossibilité s'exprime par l'absence de mention du deuil par Loeiz Herrieu. Du deuil des militaires. Seul le décidément très marquant enterrement généreusement carillonné du 11 novembre 1916 entraîne l'évocation d'un deuil par Loeiz Herrieu : "*Le soir commencent les cloches à cause de leur deuil*<sup>821</sup>". Et dans un tout autre

821 "*D'enderv-noz e krog ar c'hlec'hier get o begin.*" *KAOK*, p.162.

contexte, le 31 août 1917, en repos à Mont-Saint-Martin<sup>822</sup>, c'est le spectacle de la débauche chez deux cousines dont l'une vient de perdre sa mère. Elles sont un peu trop accueillantes au goût de Loeiz Herrieu qui leur reproche également leur grossièreté :

“Elles sont de Concevreur ; leurs parents étaient journaliers. Cette année la mère de l'une d'entre elles a été tuée, dans ses bras, par une marmite. En guise de deuil la plus grande saloperie s'exprime clairement toute la journée. Elle explique, sans aucune honte, la vie décousue qu'elles ont vécu à Concevreur, avec des soldats aussi débauchés qu'elles. Vie de chiens ! Et elles cherchent à trouver preneur parmi nous avec toute audace<sup>823</sup>.”

Deuil trop bruyant, deuil profané, le deuil<sup>824</sup> est donc absent et impossible à faire tout au long de cette guerre. Et bien après elle, puisque la France rend hommage chaque 11 novembre aux soldats morts pendant la Grande Guerre, qui est avant tout l'expression d'un deuil collectif non terminé<sup>825</sup>.

Impossible pendant le conflit, complexe après celui-ci, le deuil est une manifestation diffuse, abstraite du travail de souvenir des disparus. Le deuil n'a pas d'image. Mais il a des symboles. L'éclosion de cimetières dans les anciennes zones de combat ont durablement modifié les paysages des régions concernées. Une autre marque, omniprésente dans ces zones et dont la symbolique renvoie à la mort spirituelle du chrétien est celle de la croix. Au point où la référence aux croix de bois plantées à la tête de la tombe des soldats a donné son titre à une des œuvres de littérature les plus célèbres sur la Première Guerre mondiale, sorti en 1919, *Les croix de bois*, de Roland Dorgelès<sup>826</sup>.

#### IV.2.6.9. La Croix

Les croix de bois auraient pour origine la simple volonté de retrouver facilement les morts pour pouvoir *les réinhumer dignement*<sup>827</sup>. Cette explication apparaît un peu courte car elle ignore l'interprétation religieuse. À ce propos Loeiz Herrieu, dans sa description du cimetière de Fismes le 11 mai 1915, nous indique que les morts musulmans ou considérés comme tels ne reçoivent pas le même traitement que les morts supposés chrétiens : “*En face, on a dû abattre le*

822 Lorraine, Département de Meurthe-et-Moselle.

823 “*A Concevreur int ; devezherion e oa o zud. Ar blez-mañ ema bet lazhet mamm unan anezhe, en he divrec'h, get ur potarn. Evit ober kañvoù dezhi e tìveg al lusteri brasañ, a-tro an deiz. Displeg a ra, hep mezh erbet, ar vuhez digempenn o deus bevet e Concevreur, get soudarded ken dirollet èlte. Buhez chas ! Ha klask a raont sav en hor mesk get kement a hardizhted.*” *KAAK*, p.218.

824 Au niveau lexical, Loeiz Herrieu utilise les mots *kañvoù* (qui peut signifier *deuil* ou *glas*) et *begin* qui sont synonymes.

825 Sur, notamment, le *deuil infini*, voir chapitre *Le deuil*, AUDOIN-ROUZEAU & BECKER, 2003, p.231-300.

826 DORGELÈS, 1989.

827 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.291.

*mur du cimetière : il n'était plus assez vaste pour accueillir les nombreux tués, des blancs, des noirs, des chrétiens, des mahométans, certains d'entre eux avec un croissant au-dessus de leur tombe à la place de la croix*<sup>828</sup>". Certes, la Bible ne fait aucune référence à la croix comme symbole chrétien, le symbole du christianisme ayant longtemps été le *poisson*. De même que Jésus n'est pas crucifié sur une croix telle qu'elle est désormais représentée mais sur une croix en forme de T, supplice inventée par les Perses. C'est à l'époque de l'Empereur Constantin, au quatrième siècle que la croix va s'imposer<sup>829</sup>. Elle va donner son nom à l'entreprise des expéditions du XIe, XIIe et XIIIe siècle de reconquête des villes saintes par les chrétiens d'Occident, les Croisés qui mènent les Croisades<sup>830</sup>. Depuis ces époques anciennes jusqu'à nos jours, la Croix est immédiatement associée au monde chrétien<sup>831</sup>. Elle symbolise le sacrifice qu'a fait Jésus pour les hommes et le fait de mettre une croix à la tête de la sépulture des morts chrétiens, rappelle qu'y gît un mort chrétien dans une terre chrétienne. Là encore, nous retrouvons le processus d'individualisation de la sépulture, ainsi que le note Philippe Ariès : "*D'abord collective, puis peu à peu individuelle, la croix devient l'élément essentiel du nouveau prototype de tombe créé au XVIIe et XVIIIe siècles*<sup>832</sup>". Sordide ironie du sort qui ne rend son identité et son individualité au soldat qu'une fois mort. Par ailleurs, la multiplication de ces croix sur les lieux du conflit de la Première Guerre mondiale ont irrémédiablement figé un paysage où elles rappellent que cette guerre fut une guerre entre chrétiens. Loeiz Herrieu les évoque tout au long de son récit. Ces croix disséminées dans tout le paysage de la guerre, hors des lieux habituels de sépultures, les cimetières, symbolisent également l'installation de la mort partout sur les lieux du conflit. La mort occupe tout le terrain au sens propre comme au sens figuré, car elle obsède autant les esprits que l'espace, et ce dès l'arrivée du soldat sur le front. Le 16 septembre 1914, à peine débarqué dans la Marne, Loeiz Herrieu note : "*A 7h30 du matin nous voyons du train la première tombe de soldat : une petite croix de bois juste ébauchée*<sup>833</sup>, (...)"

Il en rappelle les différents fonctions et symboliques. Sa fonction pratique de marquage et d'identification : "*En bas de la colline, en face de nous, on ramène pendant l'après-midi, des cadavres que l'on met aussitôt en terre, avec une petite croix de bois sur eux et leur nom*<sup>834</sup>". Identification qui participe à la réindividualisation du soldat à qui l'on rend sa singularité par son nom comme nous l'avons déjà signalé : "*Dans le cimetière on voit encore souvent des croix avec*

828 "*A-dal, ema bet ret diskar magoer ar vered : Nend eo mui frank a-walc'h evit kemer ar yoc'h a re lazhet, tud gwenn, tud du, tud kristen, mahometiz, lod ag ar re-mañ get ur c'hresk ar o bez e-lec'h ar groaz.*" **KAOK**, p.63.

829 Voir MOURRE, 1986, p.1169.

830 Voir MOURRE, 1986, p.1260.

831 Au point où elle permet de christianiser ce qui ne l'était pas à l'origine, comme les innombrables menhirs sur lesquels ont été sculptées des Croix afin d'atténuer leur origine antérieure au christianisme, pouvant rappeler d'anciens cultes.

832 ARIÈS I, 1985, p.265.

833 "*Da 7e30 da vintin e welomp, ag an treñ, ar c'hentañ bez soudard : ur groazig, just divrazet ar c'hoad anezhi, (...)*" **KAOK**, p.23.

834 "*D'an diaz ag an dostenn, a-dal deomp, e tegaser, e-pad an endrev, korvoù marv a lakaer en douar kentizh, get ur groazig koad àmezhe hag o anv.*" 26-09-1915, **KAOK**, p.93.

*des noms de Bretons abattus en pleine force de l'âge*<sup>835</sup>”. Ici, Loeiz Herrieu note évidemment combien ces individus vont être autant de force perdue pour la Bretagne. Sa symbolique religieuse pendant les enterrements où le mort posé sous la Croix de l'église est accompagné par la Croix jusqu'au cimetière où on l'enterre sous la Croix : “*Un soldat marche en premier, un phare de voiture à la main ; à sa suite un soldat porte la croix*<sup>836</sup> ; (...)”. Cette symbolique religieuse, c'est celle de Jésus portant sa Croix jusqu'au Golgotha, que portent tous les hommes depuis son sacrifice pour payer le péché originel : “*Depuis, que de lieues nous avons parcourues, courbés sous notre croix*<sup>837</sup>!” Chrétien, Loeiz Herrieu interprète la guerre en épreuve à accomplir pour Dieu. Il sait que cette guerre n'est pas le fait de Dieu mais des hommes. Cependant il accepte l'idée du sacrifice, des épreuves comme autant de preuves données à Dieu de son obéissance, qui lui vaudront la vie éternelle. Enfin, de même que tous les témoins de la Grande Guerre, il observe combien la multiplication de ces croix bouleverse le paysage : “*Nous passons par Somme-Suippe et en face du cimetière militaire, dans lequel les croix sont alignées par centaines*<sup>838</sup>” ; “*Les corps des morts descendent toujours. Le nombre de croix augmente devant nous*<sup>839</sup>” ; “*A chaque fois, il en tombe quelques-uns et le nombre de croix augmente dans la vallée de la Main de Massiges*<sup>840</sup>”. Et encore une fois, comme tout être ou toute chose plongée dans la guerre, il arrive souvent que tout cela ne soit que provisoire. À Oulches, le 20 novembre 1917, Loeiz Herrieu qui y a déjà séjourné en 1915, retrouve le cimetière ravagé : “*Il n'y a plus ni croix ni tombe*<sup>841</sup>”.

Symbole chrétien, la croix est donc, comme le cimetière une occupation de l'espace du vivant par les morts. Mais à la différence du cimetière, elle est individuelle. Pendant la Première Guerre mondiale, la croix est souvent érigée en dehors des cimetières, ces derniers normalement situés derrière des murs sont un témoignage paisible de la mortalité des hommes. Il n'en est pas de même pour ces croix de bois rapidement installées à la tête des tombes de soldats. La tombe elle-même peut passer pour une sorte de tumulus discret qui n'attire pas l'attention. Il n'en est pas de même pour la croix dont la verticalité attire le regard. Le regard du soldat, qui voit dans chaque croix plantée au bord des chemins sa possible destinée immédiate. Et l'unique possibilité de retrouver son identité volée par l'anonymat dans lequel le plonge la guerre. Le fait de croiser en permanence les traces du massacre sur leur chemin, lorsqu'ils aperçoivent ces croix partout autour d'eux, constitue une violence de plus faite aux soldats. Une violence contradictoire, puisque ces

835 “*Er vered e weler c'hoazh stank kroazioù get anvioù Breizhiz diskaret e-kreiz o ampartiz.*” Oulches, le 20 novembre 1917, *KAOK*, p.231.

836 “*Ur soudard a gerzh kentañ, ul letern karr getoñ ; ar e lerc'h ur soudard é toug ar groaz ;(...)*” 12 novembre 1914, *KAOK*, p.39.

837 “*A-c'houde, nag a levoù hon eus-ni dibunet, krommet edan hor c'hroaz !*” 2 août 1915, *KAOK*, p.81.

838 “*Tremen a raomp dre Somme-Suippe hag e-tal ur vered soudarded, steudet ar c'hroazioù a-barzh a-gantoù.*” 3 août 1915, *KAOK*, p.82.

839 “*Bepred e tiskenn korvoù re lazhet. Kreskaat a ra niver ar c'hroazioù a-dal deomp.*” 28-09-1915, *KAOK*, p.93.

840 “*Seul gwezh e kouezh un nebeudad hag e kresk niver ar c'hroazioù e flagenn Dorn Massiges.*” 4-11-1915, *KAOK*, p.100.

841 “*Nend eus mui na kroaz, na bez.*” *KAOK*, p.231.

croix tout en leur rappelant ce qui les attend pour nombre d'entre eux, leur montre également qu'ils peuvent espérer ne pas connaître le sort des animaux morts abandonnés là où ils tombent. De même que le Croissant destinés aux soldats morts musulmans, la Croix est également un symbole religieux. Elle accompagne le chrétien de la naissance à la mort. Plus généralement, nous avons observé combien le discours universaliste, républicain, né de la Révolution avait échoué en France à unir tous les Français à partir d'un projet partagé et commun pouvant assurer l'unité de la nation.

Le spectacle de ces croix alignées sur tout le territoire où des hommes se battèrent pendant la Première Guerre mondiale dévoile également l'échec du discours universaliste chrétien étant donné que ces hommes, pour la plupart chrétiens, qu'ils fussent catholiques ou protestants, ne surent pas dépasser l'attachement ou bien le sens du devoir envers leurs nations ennemies pour leur préférer la fraternité chrétienne. Certes, certains, à l'instar de Yann-Ber Kalloc'h voulurent voir cette guerre comme une nouvelle croisade, une nouvelle guerre de religion entre catholiques et protestants. De manière générale, elle ne le fut pas. Mais force est de constater que le message de paix délivré par le Christ auquel se raccrochait éperdument Loeiz Herrieu n'eut pas de prise sur les différents belligérants. Les milliers de croix incarnent cet échec-là.

#### IV.2.7. La mort spirituelle : Conclusion

La mort spirituelle est décrite, accompagnée par un ensemble de croyances, de rites, qui sont exprimés par un vocabulaire précis et ramènent à des images communes au catholicisme dans le cas de Loeiz Herrieu. Celles-ci n'échappent pas à un processus de transformation. Néanmoins, ces transformations sont trop lentes pour que le chrétien qui décrit la mort spirituelle et ses rites n'en aient conscience. Ils les appréhendent donc comme un ensemble figé. De plus, le dogme catholique interdit à d'autres personnes que les représentants de Dieu de commenter ces croyances et ces rites, d'y apporter la moindre fantaisie. L'obéissance étant un des traits de caractère de Loeiz Herrieu, il n'est pas étonnant de trouver dans son récit une évocation ou une description de la mort spirituelle et de ses rites sans aucune fantaisie ni interprétation personnelle. Tout juste se permet-il, parce que c'est aussi dans son caractère, de circonscrire la plupart de ses descriptions à des références du réel. Le lexique qu'il emploie, les images qu'il décrit sont celles de l'imaginaire chrétien de son époque. Il n'ajoute pas de considérations individuelles à celles-ci, rend compte de sa foi sans jamais se permettre d'aller au-delà de ce qui lui semble permis, comme peuvent le faire Yann-Ber Kalloc'h, ou encore Chateaubriand qu'il admirait tant<sup>842</sup>.

842 Sur la redécouverte d'une *poétique chrétienne* par Chateaubriand, voir l'article de Philippe Boutry dans : *HISTOIRE DE LA FRANCE RELIGIEUSE*, 1991, p.472.

La manière de présenter la mort spirituelle de Loeiz Herrieu n'est pourtant pas dénuée d'intérêt, car elle nous informe sur son état d'esprit en ce qui concerne le respect des rites mortuaires au long de la guerre. L'évolution dans sa manière d'observer les enterrements nous enseigne par exemple qu'il doit, pour se protéger, de nouveau faire une parenthèse ici aussi, dans son observation du respect du rite chrétien, malmené, voire impossible à accomplir pendant la guerre, sans parler d'un travail de deuil que le contexte rend parfaitement impossible également. Ce recul est observable dans le fait que les enterrements civils, plus proches de ce qu'il a connu avant et après guerre sont plus détaillés. Recul ou pas, toutes les observations restent à hauteur d'homme. Loeiz Herrieu reste à sa place. Ou tout du moins à celle qu'il croit être la sienne, celle d'un chrétien qui présente la mort spirituelle en chrétien, sans se permettre de commentaires personnels, tout comme il reste à sa place de fourrier pour décrire ce qui touche à la guerre, en évitant les considérations stratégiques qui ne sont pas à son niveau. La froideur qui ressort d'un tel regard permet d'approcher la brutalité et l'absence d'émotion qui caractérisent la guerre elle-même. Cette insensibilité permet aux soldats de se protéger de la folie, du suicide, de tout ce qui peut remettre en question leur fragile existence<sup>843</sup>.

Cette manière de décrire la mort spirituelle est celle d'un catholique et ne comporte pas de spécificités bretonnes, hormis les références à l'*Ankoù*.

À notre avis, la spécificité bretonne est ailleurs que dans la nature des rites et croyances qu'il nous présente. Elle se situe plutôt sur le terrain de l'expression littéraire. L'absence de singularité de la description des croyances et des rites liés à la mort spirituelle, trahit en effet la mutation littéraire qui est en train de s'opérer dans ce domaine à l'époque de Loeiz Herrieu, parce que le dix-neuvième et le vingtième siècles voient la littérature en langue bretonne passer d'un certain anonymat à l'auteur qui s'affirme en tant que tel. Mis à part l'exemple remarquable de Jean Conan, le dix-neuvième siècle littéraire en langue bretonne entame sa mutation. Une littérature principalement orale, sous forme de contes, de chansons, de pièces de théâtre anonymes pour la plupart, va être retranscrite par des collecteurs, de leur côté, des individus vont publier souvent en auto-édition, à très petit tirage des transcriptions de chansons, de textes religieux, des témoignages de la vie quotidienne, sans ambition littéraire et toujours dans la limite de la bienséance d'une société encore très corsetée par l'Église. Puis, apparaissent des poètes, des chansonniers qui chantent une Bretagne de cartes postales dans lesquels sont empilés de nombreux clichés. Cependant, le glissement entre une littérature où apparaît clairement l'identité de l'auteur se fait

<sup>843</sup> Une telle retenue des sentiments se paye cher pour Loeiz Herrieu, par une longue dépression nerveuse. Daniel Carré nous a rapporté cette information. (Le 13 décembre 2013 lors de la journée d'études *Bretagne Linguistique* organisée à Brest par le CRBC et l'Université de Bretagne Occidentale).

jour. Loeiz Herrieu décrit la mort spirituelle comme un Breton du dix-neuvième siècle mais, nous allons le constater, signe son œuvre et décrit la guerre comme un homme du vingtième siècle. Le contraste et la contradiction apparente dans sa manière de décrire son environnement sur le front, nous dévoilent donc un être social, influencé par une éducation dans une société encore traditionnelle au sein dans laquelle l'individu a peu de place et un écrivain, dans le sens moderne où nous l'entendons désormais, aucune, puisqu'il ne peut s'y singulariser que par une expression singulière. Celui-ci n'a pas sa place dans la société traditionnelle où tout est extrêmement cadré et où l'expression littéraire est une construction collective. Certes, des individus sont à l'origine de cette expression mais ils n'apparaissent pas et sans pouvoir s'affranchir de règles précises qui régissent le genre présenté, contes, théâtre,... Enfin, la littérature change de rôle. D'un rôle de représentation d'un imaginaire collectif, elle devient l'expression d'un imaginaire individuel. Celui-ci peut être nourri par un imaginaire collectif mais il est remanié dans son expression, par un regard singulier. Dans tous les cas, remarquons que cette individualisation de la littérature en France, puis en Bretagne, accompagne logiquement le phénomène d'individualisation de la mort. C'est le cas de la *mort spirituelle*, par de multiples rites mortuaires que nous venons de décrire, d'abord réservés aux nobles et aux bourgeois puis à toute la population.

La manière dont Loeiz Herrieu présente la mort spirituelle se situe donc encore dans une démarche antérieure au processus d'identification de l'auteur. Ce n'est pas le cas de sa manière de présenter la mort physique, puisque le contexte de la guerre ne lui permet plus de faire appel à des repères communs. Cette description de la *mort physique*, Loeiz Herrieu, ne peut plus s'appuyer sur l'ensemble de l'imaginaire commun qu'il pouvait convoquer dans le cas de la mort spirituelle pour la mener à bien. Même en s'attachant à ne relater que ce qu'il voit et ce qu'il ressent, il doit faire œuvre d'écrivain qui propose sa vision singulière de la réalité commune.

### IV.3. La mort physique

Un des mots qui revient fréquemment pour qualifier la Première Guerre mondiale est celui de *boucherie*. La mécanisation de l'armement utilisé, l'emploi nouveau des gaz, firent beaucoup en ce qui concerne la perception d'une brutalité en apparence plus grande que celle des guerres passées. Rappelons cependant que la bataille qui vit le plus grand nombre de soldats tués au combat dans le temps, est la *Bataille des Nations*, qui vit s'affronter 395000 soldats le 16 octobre 1813, et 455000 le 18 octobre 1813, et perdre Napoléon qui y menait les Français, les Polonais, les Italiens,... face aux Autrichiens, Anglais, Ukrainiens,... Cent vingt-six mille hommes perdirent la

vie pendant cette bataille, sans compter les blessés qui moururent de leurs blessures à la suite de celle-ci, ce qui en fait la plus meurtrière de toute l'histoire des guerres occidentales à ce jour<sup>844</sup>.

D'où vient-il que la Première Guerre mondiale est perçue différemment ?

La durée du conflit, le fait que les soldats n'étaient pas dans leur majorité des soldats de métier et de multiples autres raisons expliquent cette perception différente. Parmi elles se trouve également la manière dont ce conflit a été rapporté par les témoins. Pour conter les précédents conflits, les écrivains mettaient l'accent sur l'héroïsme des combattants. Il n'est qu'à penser à l'épopée napoléonienne en Russie romancée par Tolstoï. Les morts étaient évoqués, le sang n'y était pas absent, les blessures non plus, mais l'aspect héroïque, le dépassement de soi montrant des hommes prêts à se sacrifier pour une cause plus grande qu'eux prédominait toujours<sup>845</sup>.

Dans les carnets qu'il rédigea pendant la Deuxième Guerre mondiale, Julien Gracq pose cette question de la manière dont les guerres sont rapportées, "poétisées" ou pas, en évoquant la nostalgie d'un lieutenant de carrière :

“ Comme à peu près toute l'armée française, le lieutenant G. vivait dans les souvenirs de 1914 – et les photos des vieux magazines de guerre, en surimpression, triomphaient sans effort des images plutôt pâles de ces huit derniers mois de pérégrinations entre les cantonnements. 1914 auréolait encore pour lui Dunkerque de cette poésie de mauvais goût des Illustrations de guerre qui va si loin dans le cœur. (...) Tandis que cette guerre-ci était grise, trop “congés payés” à côté de l'autre avec ses mornes déplacements de foules abruties – la poésie d'une guerre, c'est l'ennui quand on la fait, met des dizaines d'années à distiller ses pures essences ; et d'ailleurs il y a des guerres même glorieuses, qui restent à distance sans aucune poésie : les guerres de la Révolution, par exemple, jusqu'à la campagne d'Italie – personne n'en a jamais rien tiré.

La poésie de ces images d'une guerre tout de même un peu gagnée (et une guerre gagnée – on ne le croyait pas – cela signifie quelque chose) ressortait en ce moment vivement sur un fond de catastrophe qui les faisait jouer sur la grisaille morne des pensées de défaite ainsi qu'un rayon de soleil sur ce ciel de fumée<sup>846</sup>.”

Julien Gracq pose ici une question essentielle : Qu'est-ce qui rend une guerre *littéraire* ? Et dans le cas qui nous intéresse, qu'est-ce qui rend la Première Guerre mondiale littéraire, au point où les ouvrages s'y rapportant constituent pratiquement un genre à part entière ? Nous savons déjà que le nombre exceptionnel de témoins capables de décrire leur expérience est une des premières

844 Nous reprenons ici les informations lues dans l'article de Peter Ufer (UFER, 2013).

845 Émile Zola, et Maupassant ouvrirent un peu la voie dans ce sens, mais sans commune mesure avec la dénonciation sans équivoque de la guerre, que constituent la majorité des témoignages ou ouvrages traitant de la Première Guerre mondiale, où même les soldats les plus patriotes ne purent livrer un témoignage édulcorant de ce qu'il est convenu d'appeler les horreurs de la guerre.

846 GRACQ, 2011, p.166-167.

causes de ce “succès” littéraire de la Grande Guerre. La forme nouvelle de cette guerre, au cours de laquelle la mécanisation de l’armement va prendre de plus en plus d’importance, lui donne une esthétique monstrueuse, séduisante pour la littérature. Il n’est qu’à lire la fascination de beaucoup de soldats, y compris parmi les plus antimilitaristes<sup>847</sup>, devant le spectacle des fusées, pour comprendre le spectaculaire de ce conflit. La littérature aime décrire la monstruosité, l’extraordinaire, le spectaculaire, le macabre, le sang. Ils émoustillent le lecteur qui les lit en toute sécurité. La littérature, dont l’intérêt réside en partie dans le fait de susciter autant d’émotions que de réflexions, ne peut se soustraire à ce jeu ambigu de séduction qui attise une curiosité, au sein de laquelle il est difficile de situer la frontière entre ce qui tient de la volonté sincère d’accéder à la compréhension de l’autre ou du plaisir provoqué par la description de son infortune. De ce fait, la Première Guerre mondiale remplit parfaitement les conditions d’une guerre *littéraire*. La jeunesse et la multiplicité des témoins permet à tout lecteur de s’identifier à eux, en tant que jeune homme, père, mère, sœur,... ou bien de se laisser aller au même réflexe ambigu du voyeurisme, qui pousse certains à se masser autour du spectacle d’un accident de la route, en se réjouissant sans se l’avouer de ne pas être la ou les victimes<sup>848</sup>. La monstruosité du conflit renforcé par l’utilisation de techniques d’armement nouvelles lui apporte sa modernité, par rapport aux récits des guerres précédentes. Tout cela contribue à en faire un objet de littérature. L’aspect purement littéraire du récit du premier conflit mondial est de plus renforcé par le fait que ces témoignages n’eurent aucune influence sur leur époque, puisqu’ils n’empêchèrent en rien la montée du nazisme et le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, prouvant là encore que la littérature ne change pas le monde. Elle le décrit. Ni plus ni moins.

Loeiz Herrieu décrit son expérience de la Première Guerre mondiale et comme tous les auteurs qui l’ont fait à son époque, même s’il ne désire jamais entrer dans le spectaculaire, sa description ne peut masquer la monstruosité spectaculaire de ce conflit. Plus généralement, cela constitue un des éléments troublants de cette littérature de la Grande Guerre, cette similarité des témoignages, quels que soient les points de vue des auteurs. Dans tous les récits de la Grande Guerre, l’opinion, va-t-en guerre, pacifiste, patriote, nationaliste,... des auteurs passe systématiquement en second plan, du fait de l’omniprésence de la monstruosité du conflit. Car au milieu d’un tel déferlement de fureur, de bruit, un environnement où l’instinct de survie est tellement mis à mal, des idéologies des hommes n’apparaît plus que leur absurdité, puisque tout sens a disparu et n’est plus qu’une victoire du meurtre et de son corollaire, la mort des tués qui sont

847 Nous pensons ici à Henry Poulaille, “*Elles (les fusées) sont les fleurs vénéneuses des champs de morts. Elles sont jolies de loin, et Magneux rêve à elles le soir. Toutes sont belles, (...)*.” POULAILLE, 1995, p.243. Ou encore à Erich Maria Remarque, “*C’est un beau feu d’artifice, dommage qu’il soit si dangereux.*” REMARQUE, 2008, p.57.

848 Ce sentiment réjouit de ne pas être le mort ou la victime est très bien décrit dans *LA MORT D’IVAN ILLITCH*. TOLSTOÏ, 2008.

aussi les tueurs.

Comment décrire cette mort physique ? Comment la représenter, puisque tous les arts ne proposent jamais rien d'autre qu'une représentation de la réalité, qu'ils n'égalent jamais. La lumière exceptionnelle qui ressort des tableaux de Van Gogh ne sera jamais équivalente à celle du pays d'Arles. Jamais, nous ne sentirons l'odeur du thé des samovars des romans de Gogol. Aussi figuratif qu'il puisse désirer être dans sa forme, aucun art ne peut proposer une réalité au-delà de l'objet sur lequel il est présenté, tableau, livre, ... La littérature est un art abstrait de fait. Les lettres et les mots ne représentent rien en tant que tels, ils ne sont que des signes à l'accès encore plus restreint que la peinture par exemple, étant donné qu'ils excluent d'emblée le lecteur qui ne maîtrise pas la langue utilisée. Le récit de Loeiz Herrieu, comme toute œuvre littéraire n'échappe pas à ce constat. Comment dès lors signifier la réalité de sa guerre, comment donner corps dans l'esprit du lecteur à la mort physique des soldats qui l'entourent, leur odeur, le bruit, les images, les couleurs et tout ce qui constitue la perception sensorielle de la réalité ? La répétition. À l'instar de la plupart des auteurs de la Grande Guerre, c'est par la répétition dans la description de sensations et de scènes décrivant la mort physique qu'il va nous permettre de comprendre et d'approcher la tension, la peur permanentes, qui habitent le soldat sur le front jusqu'à ce que la mort le fauche lui aussi.

#### IV3.1. Les cinq sens en alerte

Si les régiments territoriaux comme celui de Loeiz Herrieu, vont peu à peu être amenés à participer au conflit en première ligne, ils ont à l'origine, pour mission de creuser, d'entretenir, de réparer, d'entretenir, routes et tranchées, de récupérer armes et matériel sur le front, de ravitailler les troupes sur le front. Parmi ces tâches figure celle de rassembler, d'enterrer les cadavres. Loeiz Herrieu rappelle cette mission dès son arrivée sur le front.

Le 16 septembre 1914, *“A 2h30 du matin on vient nous dire que nous continuons. Vers Arcis-sur-Aube, dit-on, pour y enterrer les soldats tués là-bas. Quel métier ! Après cette nouvelle il n'y en a pas eu beaucoup qui ont pu fermer les yeux cette nuit-là”*<sup>849</sup>.

Depuis leur départ le 25 août, Loeiz Herrieu et les soldats de son régiment, convoyés en train, n'ont été que des spectateurs de la guerre, dont ils n'ont perçu que des bruits lointains : *“7-09-1914.- Le bruit des canons résonne jour et nuit”*<sup>850</sup>. Le 16 septembre, tout bascule. Leur mission sur le front de la Marne, les fait entrer de plein pied dans la réalité de la guerre. Cette perspective, comme toute perspective de nouveauté, qu'elle soit positive ou négative, explique la

849 *“16-09-1914.-Da 2e30 da vintin e taer da lâret deomp eh aomp àr-raok. Da Arcis-sur-Aube, a lârer, d'interiñ ar soudarded lazhet du-se. Nag ur vicher ! Goude an doere-se ne oa ket kalz en devoa gellet serrezh o daoulagad betak sevel.”* **KAOK**, p.21.

850 *“7-09-1914.-Trouzal a ra atav ar c'hanonou, e-pad an deiz hag e-pad an noz.”* **KAOK**, p.20.

difficulté à dormir, voire l'absence de sommeil des hommes, le corps se mettant automatiquement en veille à l'idée d'un danger nouveau. Au matin, ils vont apercevoir la première tombe, les premières croix. Puis, la guerre se dévoile et découvre ce que personne ne voit habituellement :

“Et le train repart. Maintenant, nous sommes sur le champ de bataille. Pendant trois quarts de lieue nous ne voyons que des corps de Français tués. Beaucoup devant la porte de la gare. Ils devaient certainement être en train de dormir lorsqu'ils ont été atteints par les premiers tirs. Ils sont couchés en tas, entremêlés, le fusil à la main, en train de sortir du bâtiment. (...)

Tout le long de la ligne, sans interruption, surtout du côté gauche, dans le fossé, des tas de morts. Certains sur la défensive, d'autres à la renverse, sur le côté, recourbés. Quelques-uns sont debout, soutenus par le talus du chemin de fer, comme s'ils essayaient de s'y étendre pour se cacher. (...)

Et qu'importe où nous regardons, nous ne voyons que des rangées de pantalons rouges allongés sur le champ. On dirait des rangées de coquelicots dispersées sur l'herbe. Ils ont été abattus, les pauvres, alors qu'ils chargeaient sur les Allemands cachés dans les bosquets. C'est une horreur de les voir ainsi ! Plus près de nous, nous remarquons des têtes ouvertes, des mains et des bras détachés, des vêtements déchirés, des chevaux éventrés, gonflés, des hommes écrasés en-dessous. Tous ces corps sont noirs, au point où nous avons cru, le premier coup, qu'ils étaient des noirs<sup>851</sup>.

Et de tous ces corps pourrissant monte une odeur lourde, une puanteur abominable. Un tableau et une odeur terrifiante qu'aucun d'entre nous ne pourra oublier tant que nous vivrons ! Nous devons remonter la vitre des portes et maintenir nos mouchoirs sur notre nez : Il n'y a pas de répit. Que de Bretons sont tombés ici, en pleine vigueur, pour défendre un Etat qui n'a rien fait depuis des centaines d'années à part jouer au méchant avec leur pays !

Une chose nous surprend : nous ne voyons pas beaucoup d'Allemands dans ce tas de morts<sup>852</sup>.”

Les cadavres sont entremêlés, entassés là où ils sont tombés, parfois dans une posture qui suggère ce qu'ils étaient en train de faire lorsque la mort les a frappés. Le spectacle de cet amoncellement de corps est inhabituel, sans compter les différentes mutilations qu'ils ont subi, membres arrachés, tête ouverte,... Plus inhabituelle encore est la vision des corps putréfiés,

851 Concernant le noircissement des cadavres, nous avons contacté ( par courriel daté du 11 janvier 2014) le Service de médecine légale du CHU de Rennes, afin de connaître la cause de ce noircissement. Le docteur Renaud Bouvet, Praticien hospitalo-universitaire en médecine légale et droit de la santé, Expert près la cour d'appel de Rennes, du Service de médecine légale et médecine pénitentiaire (Prof. M. Le Gueut) du CHU de Rennes, a très aimablement répondu à notre demande, en nous invitant à venir le rencontrer pour discuter de ce problème. Nous n'avons malheureusement pas pu, pour des raisons pratiques, répondre à son invitation. Nous tenons à le remercier pour sa disponibilité.

852 “Hag e talc'h an treñ da vonet. Bremañ eh omp ar ar bratell emgann. E-pad tri c'hardlev ne welomp nemet korvoù Franzision lazhet. Er gar eh eus ur bern anezhe, e-tal an nor. Moarvat e oant kousket a pand eo degouezhet àrnezhe an tennoù kentañ. Kouezhet int en ur yoc'h, kej-mej, o fuzuilhennoù gete en o dorn, é tonet er-maez ag an ti. (...) Hed-ha-hed get al linenn, hep dehan, doc'h an tu kleiz dreist pep tra, er fozell, bernoù re lazhet. Lod ar o c'hrabanoù, lod arall ar o c'hwen, ar o c'hostez, kroset. Greunigoù a zo en o sav, harpet doc'h kleuz an hent-houarn, èl pa vehent é klask em bladiñ evit kuzhet. (...) Ha ne vern e men e sellomp, e welomp steudoù lavregoù ruz astennet ar ar bratell. Làret 'vehe steudoù roz-aer strewet ar ar c'hlaenn. Diskaret int, ar geizh, a pa oant é vonet d'ar Jermaned kuzhet er bodadigoù koad. Un euzh eo o gwelet ! Tostoc'h deomp eh evezhomp pennoù digor, divhar ha divrec'h distaget, dilhad roeget, roñseed divouzellaouet, foeñvet, tud edante flastret. Rac'h ar c'horvoù-se du-pod, ken na gredomp, an taol kentañ, ema tud du int. Ha diàr rac'h ar c'horvoù-se é vreiniñ, e sav ur vlaz pounner, ur vlaz euzhus. Taolenn ha blaz braouac'hus ne vo ket tu da hani ac'hanomp ankouaat ken tre ma vevahomp ! Ret eo deomp sevel gwer an dorioù ha derc'hel hor mouchedoù ar hor fri : n'end eus ket a harz. Nag a Vretoned a zo kouezhet amañ, e-kreiz o nerzh, evit difenn ur Stad ha n'en deus graet a-c'houde kant ha kant vlez 'zo nemet c'hoari an dall d'o bro ! Un dra hor souezh : e-mesk ar yoc'h re varv-se ne welomp ket kalz a Jermaned.” 16-09-1914, *KAAK*, p.23-24.

noircis<sup>853</sup>, à laquelle se mêle l'odeur contre laquelle les soldats vivants du régiment de Loeiz Herrieu peuvent encore lutter en fermant fenêtres et portes des voitures du train, ce qui leur sera impossible lorsqu'ils seront eux-mêmes sur le front ou bien chargés de récupérer les cadavres. Et cette première image se fige en eux, indélébile, parce que c'est la première, alors que celles qui vont suivre vont s'entremêler en comme une montagne de morts au souvenir plus ou moins précis.

Dans le détail de l'observation de Loeiz Herrieu, la décomposition du corps explique l'odeur de putréfaction que tout un chacun peut observer sur n'importe quel animal. Loeiz Herrieu ne cherche pas à décrire la scène de manière originale, à faire du style, c'est l'accumulation des détails, la répétition de ces descriptions qui vont donner une idée au lecteur de ce que l'auteur et ses camarades ressentent sur le front. Ils sont fortement impressionnés par cette vision accompagnée d'une odeur intenable. De tous les sens, ce sont la *vision* et l'*odorat* qui sont ici les plus évoqués, puisque ces soldats vivants ne touchent pas encore les soldats morts, parce que traversant le champ après la bataille, les canons se sont tus à cet endroit. Reste le spectacle de ces corps, de ces pantalons, que Loeiz Herrieu compare sans originalité à des coquelicots. Ces pantalons qui font couler autant d'encre que de sang, tant ils symbolisent la vision totalement anachronique de l'état-major français, toujours en retard d'une guerre, imaginant que ce conflit s'apparenterait aux charges de fantassins du siècle précédent face à des épées et à des fusils de petite portée<sup>854</sup>. Loeiz Herrieu procède à une description de plus en plus détaillée, nous fait entrer avec lui sur le territoire de la guerre, tente de nous faire partager sa perception physique de la mort de l'autre.

#### IV.3.2. Voir les morts

...et donner à voir les morts. Des mots, des images, des mots qui suggèrent des images, qui font appel à la propre expérience du lecteur et à sa capacité de se figurer ces images. L'homme étant un animal visuel, ce sens est prédominant dans la description de la guerre par Loeiz Herrieu.

Une des images les plus frappantes des soldats morts exhibés par la Grande Guerre est celle de leurs corps suspendus dans les barbelés. La force de cette image tient au fait qu'elle symbolise la particularité de cette guerre. Au point où Loeiz Herrieu l'utilise dès les pages d'introduction de son récit. *“Mais cette vie infernale fut tellement insupportable qu'il nous arrive*

853 August Bôcher y fait également mention dans une de ses descriptions des cadavres sur le front : *“Après trois jours sous le soleil, ils sont tristes à voir : leurs visages sont noirs comme du charbon.”* BÔCHER, 1989, p.150.

854 *“La proclamation de la supériorité de la force morale est à ce point “théorisée”, qu'elle fige la France dans un conservatisme militaire évident en matière d'uniforme. En dépit du considérable accroissement de portée des armes à feu rendant inutile l'“impératif de visibilité” sur le champ de bataille, la République reste fidèle aux képis et aux pantalons rouges pourtant hérités des ci-devant régimes royalistes et impérial. (...).”* HISTOIRE MILITAIRE DE LA FRANCE, Tome 3, 1992, p.21.

plus d'une fois d'envier nos pauvres camarades restés là-bas à sécher sur les barbelés. Pour eux au moins, la guerre est finie ; pour nous, hélas, elle dure toujours<sup>855</sup>...” Un tel aveu de la part de Loeiz Herrieu laisse place à deux interprétations. Il a toujours voulu considérer cette guerre comme une parenthèse dans sa vie, de sorte que nous ne savons pas s'il évoque ici l'impossibilité du vieux soldat d'oublier sa guerre ou bien si, en ce mois de mars 1933 quand il écrit ces lignes, alors que Hitler est au pouvoir depuis deux mois en Allemagne, il annonce la menace d'une nouvelle guerre. En venir à envier un tel état en dit long sur le traumatisme indélébile subi par les combattants de cette guerre. Daniel Carré, dans sa thèse et ses multiples communications au sujet de Loeiz Herrieu, indique qu'après la guerre Loeiz Herrieu souffrit de ce que les médecins appellent aujourd'hui une *dépression nerveuse*<sup>856</sup>. De sorte que nous ne pouvons pas privilégier une interprétation ou une autre au sujet de sa réflexion. Quant à l'image elle-même, Loeiz Herrieu va la reconvoquer deux autres fois dans son récit. En janvier 1915, à l'observation de corbeaux aux intentions sans équivoque *“Mon regard s'y attache. Ils se dirigent vers les lignes, en croassant avec envie ; car ils sentent l'odeur du sang et de la chair chrétienne, accrochée là-bas sur les barbelés*<sup>857</sup>...”, puis à la fin de la guerre, le 11 avril 1918, pour décrire le peu d'entrain d'engagés à aller se faire tuer : *“Aucun d'entre eux, bien qu'étant des soldats de métier, ne veut envoyer sa peau sécher sur les barbelés ! Et ceux-là de contester*<sup>858</sup>!” Accroché, séchant, le cadavre du soldat dans les barbelés est réduit à un état qui rappelle celui du linge ou même du poisson en proie à l'appétit d'autres animaux. Ainsi immobilisé, ce cadavre fixe de son regard vide ceux qui sont encore en vie des deux côtés de la tranchée. Se trouve ici symbolisé le caractère particulier de cette guerre, puisque c'est la première fois qu'on utilise les barbelés à une telle échelle<sup>859</sup>. *“Dans tous les cas”*, indique l'historien François Cochet, *“ils alimentent les hantises des combattants de première ligne qui craignent de “sécher sur le fil”, c'est-à-dire d'être tués, suspendus aux échardes métalliques des barbelés de l'adversaire*<sup>860</sup>”. Cette situation diffère des guerres précédentes où les soldats survivants s'employaient à venir chercher pour les enterrer, les soldats morts sur le champ de bataille. Ceci pour des raisons de morale des troupes et d'hygiène<sup>861</sup>. Et évidemment en vertu du respect des rites mortuaires que nous avons déjà décrits, dont le premier, qui est commun à la plupart des

855 *“Met ken divourrus eo bet ar vuhez diaoulek-se mar da deomp c'hoantaat, meur a wezh, hor c'henseurted keizh chomet du-hont da sec'hiñ à an orsal-dreinek. Évite, a-wael, ema achu ar brezel ; evidomp-ni, siwazh, e pad atav.”* KAAK, p.9.

856 Les psychiatres ont commencé à utiliser le terme *dépression nerveuse* après la Deuxième Guerre mondiale. EHRENBERG, 2000.

857 *“Trema al linemoù eh aont, en ur c'hragellat c'hoantek ; rak klevet a raont blaz ar gwad hag ar c'hig kristen, skourret du-se doc'h an drein orsal...”* KAAK, p.53. Les animaux font l'objet d'un chapitre ultérieur.

858 *“Hani ag ar re-mañ, daoust dezhe bout soudarded a vicher, ne venn kas e groc'hen a sec'hiñ à an orsal dreinek ! Hag int da nagennat !”* KAAK, p.251.

859 À l'origine destiné à un usage agricole, ce sont les Anglais qui l'utilisent pour la première fois à des fins militaires pendant la guerre des Boers (1899-1901), pour enfermer les prisonniers puis en Mandchourie pendant la guerre russo-japonaise (1904-1905), pour protéger les tranchées. Source : *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.108.

860 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.108-109.

861 Parmi les chansons anonymes composées dans les tranchées, *Dans les tranchées de Lagny* (1915? 1917?), évoque cette récupération des cadavres : *“Si l'ennemi tue un ami, / Ils l'emportent loin de ces rosses.”*

civilisations humaines, celui du déplacement du cadavre. Cet abandon des cadavres les rend visibles à longueur de temps. Ils deviennent l'obsessionnel paysage de la guerre pour les poilus en poste dans les tranchées, tant que leurs corps n'ont pas été dégagés du front. Cette exposition du cadavre, du corps mort livré aux aléas du temps peut durer plus ou moins longtemps<sup>862</sup>. Contrairement à l'image des soldats accrochés dans les barbelés, que nous retrouvons également dans les notes de guerres d'August Bôcher<sup>863</sup>, l'expression (*astennet*) *àr ar rampev* ; (*étendu*) *sur le carreau*, est présente uniquement dans le récit de Loeiz Herrieu. Ce qui nous amène naturellement à nous interroger sur son origine. D'où Loeiz Herrieu tenait-il cette expression ?

#### IV.3.2.1. Une expression singulière : *àr ar rampev*

Le choix de traduire *àr ar rampev* par *sur le carreau*, n'est pas le nôtre. C'est celui de Meriadeg Herrieu, le fils de Loeiz Herrieu, auteur d'un dictionnaire bilingue, qui présente le mot "*rampéu*" ainsi : "*ventre ; àr ar rampéu, à plat ventre, sur le carreau*"<sup>864</sup>. Cette traduction de Meriadeg Herrieu n'est évidemment pas la reprise d'une expression limitée à son environnement familial, puisqu'elle est également attestée par Le Goff, dans la zone du Bas-Vannetais à l'entrée "*Ramblein, écarter les jambes*" (...) "*chom ar er rampeu*" (Bv.), *rester sur le carreau*", dans le lexique de Le Goff, en supplément au dictionnaire d'Émile Ernault<sup>865</sup>. Ce dernier signale l'emploi de *ranbet* à Auray, dans le sens de *tombé en faiblesse*, alors qu'ailleurs, le sens premier de ce mot est *écarter les jambes*<sup>866</sup>.

Loeiz Herrieu est locuteur du bas-vannetais et nous savons qu'il a appris à maîtriser le breton écrit grâce à Guillevic, Le Goff et Ernault. Son emploi de l'expression *àr ar rampev*, n'est donc pas surprenante.

Ce point éclairci, la curiosité nous pousse à nous interroger sur l'étymologie du mot *rampev*. En 1900, Victor Henry, dans son lexique étymologique, propose le mot *rampa*<sup>867</sup>, avec l'autre sens que nous lui connaissons en breton, à savoir *glisser*<sup>868</sup>. venant du moyen breton<sup>869</sup>, *rampaff*, lui-même emprunté au français *ramper*. En français, d'après Bloch et Von Wartburg, ce mot apparaîtrait au XII<sup>e</sup> siècle et a certainement une origine francique. De ce fait, nous le retrouvons

862 C'est également le cas des soldats laissés à l'agonie. "*Le plus souvent, nous ne pouvons aller chercher les blessés qui ne sont pas trop loin de nous ; mais plusieurs, malgré tout, restent là étendus longtemps et nous les entendons mourir. Il y a un que nous cherchons vainement depuis deux jours.*" REMARQUE, 2008, p.113.

863 Voir BÔCHER 1989, p.85, p.109, p.182 et p.251.

864 HERRIEU, 2001, p.184.

865 ERNAULT, 1998, p.58.

866 ERNAULT, 1998, p.192. Ailleurs qu'en pays vannetais *ramp(l)añ,-iñ*, signifie également *arquer, écarter les jambes*. FAVEREAU, 1993, p.624 & GERIADUR BREZHONEG, 1995, p.956.

867 HENRY, 1900, p.229.

868 GERIADUR BREZHONEG, 1995, p.956.

869 Pour mémoire, le moyen-breton couvre la période de la fin du XI<sup>e</sup> siècle à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

dans les langues germaniques où le radical *hramp* signifie quelque chose de *crochu*, ou bien désigne *la crampe* (moyen néerlandais)<sup>870</sup>. C'est ce mot, *crampe*<sup>871</sup>, qui nous explique l'origine de l'expression *àr ar rampev*. Le mot *rampev*, orthographié *ramp-eu* /rãmpœu/ (-où /u/ en orthographe unifiée) par Le Goff, sonne comme un pluriel dans les oreilles d'un locuteur du pays vannetais. L'article *ar* entraînant automatiquement la mutation de l'initiale d'un mot commençant par *k* en *c'h* lorsque celui-ci finit par un pluriel en *-eu* (-où), le *c'h* étant prononcé de façon assez douce, c'est-à-dire plus généralement /h/ que /x/ en vannetais, le mot *rampeu* est vraisemblablement *krampeu* à l'origine, emprunté au français *crampe*<sup>872</sup>. La crampe signifiant la contraction et donc la paralysie, l'immobilité, *rester étendu sur les crampes* ; *chom astennet àr ar rampev*, a pour sens *rester définitivement en état de crampe*<sup>873</sup>, sachant qu'en breton la préposition *àr/war*, peut, entre autres, exprimer la position ou l'état<sup>874</sup>.

L'emploi de cette expression imagée est d'autant plus remarquable dans le récit de Loeiz Herrieu, qu'il n'en utilise aucune autre entendue ou connue du temps de sa vie civile, les autres expressions figurant la mort, comme celle du soldat séchant sur les barbelés ayant été créées pendant la guerre. Ces expressions, de même que la manière de décrire la guerre ne possèdent pas de sens figuré ou d'extension de sens d'un mot, comme *crampe* dans l'exemple cité. Ce sont des images explicites. Le refus par Loeiz Herrieu d'employer des expressions imagées, dont le sens serait simplement suggéré, c'est-à-dire en partie édulcoré ou poétisé, s'explique par sa volonté de décrire la guerre de la façon la plus brute possible. De plus, ces expressions populaires correspondent à sa réalité de civil, pas à celle de soldat, qu'il est précisément contraint de décrire sans expressions ou images toutes faites puisqu'elle lui sont étrangères<sup>875</sup>.

Loeiz Herrieu emploie donc une image (*astennet*) *àr ar rampev*, pour donner à voir les corps des soldats étendus sur le champ de bataille, depuis parfois très longtemps, ainsi le 13 décembre 1914, Loeiz Herrieu "visite" les tranchées de Courtonne : "*Les corps de 15 ou 16 soldats français sont sur le carreau, tués depuis une quinzaine de jours*<sup>876</sup>". Quelques mois plus tard, le 9 mars 1915, sur un poste d'observation qui couvre Hurtebise et la Creute : "*Tout le long des tranchées allemandes, je vois les corps de soldats français, sur le carreau, depuis deux, trois mois et plus*<sup>877</sup>". Il utilisera de nouveau cette expression pour évoquer des soldats morts au combat,

870 BLOCH & VON WARTBURG, 1960, p.524.

871 En breton, la crampe se dit *glaz* (pl. *glizi*).

872 Notons que notre observation exclut une influence du mot français *rampe*. Certes, l'expression populaire *Lâcher la rampe*, (SANDRY & CARRÈRE, 1956, p.168), signifie *mourir*, mais l'action de lâcher s'oppose au fait de rester, d'être étendu, de l'expression bretonne *chom astennet àr ar rampev*.

873 À partir de cette analyse, il aurait donc été plus logique de transformer *ar er rampeu* de la version originale par *àr ar c'hrampoù*, dans la version de *Kammdro an Ankoù* proposée en breton modernisée.

874 Voir FAVEREAU, 1997, p.439-440.

875 Au sujet des expressions et mots français utilisés et/ou créés pendant la Première Guerre mondiale, voir ESNAULT, Gaston, 1918.

876 "*Astennet àr ar rampev, korvoù 15 pe 16 soudard a Frañs lazhet a-c'houde pemzek deiz bennak.*" *KAAK*, p.44-45.

877 "*Hed-a-hed get jozell ar Jermaned, e welan korfoù soudarded Frañs, àr ar rampev a-c'houde daou, tri miz hag oc'hpenn.*" *KAAK*, p.56.

sans que cela ne se fasse sous ses yeux<sup>878</sup>. Au-delà de l'expression, c'est la durée d'exposition des cadavres qui est importante. Pourtant, jamais Loeiz Herrieu ne se laisse aller à évoquer le défaitisme qui peut résulter de ce triste paysage. Il laisse échapper une réflexion pacifiste de temps en temps sur l'absurdité de la guerre mais ne donne pas ici d'indication sur le moral des hommes autour de lui et encore moins le sien. Il laisse au lecteur, à qui il décrit ces scènes en sollicitant son imaginaire pour se les représenter la liberté d'interpréter comme il le souhaite ces descriptions.

Voyons maintenant comment il décrit ces morts.

#### IV.3.2.2. Voir le corps des morts

Qu'il soit en état de putréfaction ou fraîchement tombé, le mort visible pour le vivant n'est plus qu'un corps. "*Sur la route, nous trouvons les corps de deux nègres tués*<sup>879</sup>" ; "*On voit beaucoup de corps d'Allemands sur le champ*<sup>880</sup>" ; "*Immédiatement passe devant ma fenêtre le corps d'un sergent du 43<sup>e</sup> colonial tué par un éclat d'obus*<sup>881</sup>". Et uniquement un corps. Loeiz Herrieu décrit ces soldats tués par leur nationalité ou leur grade militaire, nous en avons déjà analysé les raisons. Ils ne sont que cela. Certes, Loeiz Herrieu ne le connaît pas, il ne peut donc pas les identifier. Seulement, il pourrait les décrire, les détailler, donner les caractéristiques physiques d'une expression, d'un visage, d'une particularité physique. Il ne le fait pas ou bien très rarement<sup>882</sup>.

Pourquoi ? Nous pouvons articuler notre analyse à partir de plusieurs éléments de connaissance au sujet de Loeiz Herrieu. Tout d'abord, la manière d'un homme de regarder le monde qui l'entoure, d'en sélectionner ce qu'il estime digne d'intérêt ou pas est largement influencée par sa profession. Sur le front, Loeiz Herrieu est soldat, il y remarque donc la nationalité des soldats morts ou vivants. Il est également fourrier et territorial. Sa tâche de fourrier l'amène assez naturellement à lister les informations, sa manière de décrire la guerre s'en ressent. Il est paysan, nous l'avons remarqué dans son attachement à décrire la nature. Il est écrivain. L'écrivain est la somme de toutes les autres professions. En tant que tel, il est un coquille vide que l'expérience ou bien l'observation de l'expérience nourrit. Cette expérience explique le choix de Loeiz Herrieu de ne pas donner des détails évoquant la personnalité supposée de ces morts qu'il ne connaît pas et dont il pourrait dresser un portrait imaginaire. Mais une telle démarche relèverait de la fantaisie. Or,

878 Voir *KAOK*, p.85, p.170 & p.231.

879 "*Ar an hent e kavomp korvoù daou vorian lazhet.*" 27-06-1916, *KAOK*, p.135.

880 "*Korvoù Jermaned a weler stank ar an dachenn.*" 2-07-1916, *KAOK*, p.139.

881 "*A-benn e tremen dirak ma fenestr korv ur serjant ag an 43vet colonial lazhet get un tamm obus.*" 10-11-1918, *KAOK*, p.268.

882 Il évoque aussi parfois par la présence d'un objet, ce que la personne était peut-être en train de faire au moment de sa mort : "*Setu unan atav hag a zo getoñ ur voutailh edan e gazel, hag eñ lazhet*" ; "*En voilà un toujours qui a été tué avec une bouteille sous le bras.*" 16-09-1914, *KAOK*, p.25.

le choix même d'écrire un journal, plutôt qu'un roman pour relater son expérience guerrière exclue d'emblée de telles égarements sur les chemins de la fantaisie. Ce qui correspond parfaitement au caractère de l'homme. D'un point de vue littéraire, l'absence de description du caractère connu ou supposé de ces hommes, a pour conséquence de créer chez le lecteur un sentiment qui n'est pas du domaine de l'identification conséquente à la lecture du caractère de personnages auxquels il s'attache, parce qu'il y reconnaît des traits observés chez des personnes qu'il connaît. Un tel procédé d'identification focalise les sentiments du lecteur uniquement vers les personnages d'un livre et met en arrière plan le contexte. Or, Loeiz Herrieu veut décrire la guerre, les hommes morts font partie de la guerre, ils font la guerre mais ils ne sont pas toute la guerre. En projetant par ses descriptions des tableaux assez évocateurs pour que le lecteur puisse se les figurer, assez généraux pour qu'il ne puisse pas le faire dans le détail, Loeiz Herrieu, outre de proposer au lecteur de voir la guerre, lui propose également de donner le visage qu'il veut aux corps évoqués. Cette évocation fait appel à l'imaginaire que partage le lecteur avec ses contemporains, lorsqu'il s'agit de se figurer les images, de la Première Guerre mondiale, tout en le renvoyant à une mémoire plus restreinte, individuelle ou familiale, puisque ces corps sans visages peuvent être le père, l'oncle, le frère, puis une génération plus tard le grand-père,... *et cætera* disparu sur le front. Par ces images, le lecteur comprend, ou du moins approche la réalité de la guerre. Loeiz Herrieu ne crée donc pas chez le lecteur un sentiment de toutes pièces envers un personnage imaginaire mais renvoie aux sentiments et à la mémoire du lecteur envers une personne réelle. Dans le domaine artistique, une telle démarche est analogue à celle du peintre, qui doit choisir de détailler ou au contraire de flouer tel ou tel élément de son tableau, pour donner au spectateur toute la liberté d'interprétation possible, la démarche la plus aboutie dans ce sens étant évidemment celle de l'art abstrait. C'est là la limite de l'analogie, puisque l'alphabet romain qu'utilise Loeiz Herrieu est déjà en lui-même un système de représentation symbolique abstrait.

Concernant l'image du corps mort, le corps évoqué sans détails, c'est le rappel de la mort qui touche la globalité de celui-ci. C'est aussi sa réduction à un simple objet de chair déposé là par le hasard du tir, d'un éclat d'obus, de l'explosion coupable de sa fin. La mort détruit sa capacité de se mouvoir. Le mort est immobile, au sens où il n'est plus le maître de sa mobilité. En cela, il se distingue de l'être vivant, capable de se mouvoir à son gré. Le soldat dans la tranchée, mis face au spectacle de ces morts, se trouve dans une situation intermédiaire. Puisque tout vivant qu'il soit, il ne peut bouger à son gré, sous peine de perdre lui-même la vie. Cette immobilité contrainte le situe entre la vie et la mort. Elle est une des caractéristiques de cette guerre de position où les troupes bougèrent mais pas le front, comme une guerre morte, immobile, entre deux, que les soldats

abandonnés l'incarnaient.

#### IV.3.2.3. Voir les corps broyés, déchiquetés des morts

L'absence de description des corps morts pouvant indiquer un trait de caractère du soldat tombé, ne signifie pas que Loeiz Herrieu ne caractérise pas parfois ces corps d'une façon ou d'une autre. Nous connaissons l'image des corps dans les barbelés, Loeiz Herrieu, tout en se gardant toujours de tomber dans le spectaculaire par la multiplication de détails trop sanguinolents, trop *gore*, selon une terminologie contemporaine, ne peut passer outre le caractère intrinsèquement impressionnant des images de cette guerre. Là encore, la permanence de la répétition de certaines images dans le récit rappelle la physionomie inhabituelle de ce conflit, pendant lequel les cadavres en décomposition sont laissés à la vue de tous des semaines, des mois entiers, parce qu'ils sont inaccessibles, abandonnés sur le *no man's land*. Ces corps exposés ne sont pas uniquement morts, ils sont également très souvent incomplets, mutilés, déchiquetés. Et ces images ne sont pas seulement le spectacle quotidien des soldats, elles sont également leur mémoire quotidienne, puisque où qu'ils se trouvent, le souvenir des morts hante tous les lieux de la guerre, comme ce 6 août 1916, pendant la bataille de la Somme :

“-Dimanche.-A quatre heures ce matin, l'abbé Le Moigne dit la messe, à l'intérieur de ce trou de mine. Car nous sommes dans un trou, creusé par une mine en sautant. Et c'est un trou ! Il a cent pas environ d'ouverture et quelque 15 ou 20 mètres de profondeur. Le fond se rétrécit, comme un entonnoir, et, contre ses limites on a creusé des trous, assez pour mettre quelque 800 hommes. Que de sacs de poudre on été nécessaires pour faire un trou tellement grand ! Que de pauvres soldats ont sauté dans les airs, leurs pauvres corps déchiquetés en morceaux, le jour où la mine avait sauté<sup>883</sup> !...”

Répétition des scènes, acharnement de la guerre à creuser, recreuser encore pour tuer et tuer encore, faire voler les corps en morceaux. Nous avons vu comment Loeiz Herrieu rappelait que la mort touche la totalité du corps. Ici, il suggère des images dans lesquelles cette totalité du corps est avant tout une totalité de la mort et le corps un instrument malmené par elle. Nous voyons également combien ces images accompagnent le soldat, qu'il les ait sous les yeux ou pas, qu'il soit dans la guerre ou qu'il n'y soit plus. Le premier janvier 1919, Loeiz Herrieu a cette réflexion :

883 “6-08-1916.-Sul.-Da 4eur ar mintin-mañ e lâr an Ao. Moigneu an oferenn, en diabarzh ag an toull-min. Rak en un toull eh omp, krouizet d'ur min é sailh. Hag un toull eo hennañ ! Bout en deus ur c'hant paz bennak a zigordet ha 15 pe 20 metr bennak a zoned. Monet a ra àr strishaat an deun, èl un avouilhet, ha, doc'h ar bevennoù anezhoñ eh eus krouizet toulloù, trawalc'h evit lakaat 800 den bennak. Nag a sac'hadoù poultr a zo reket evit ober un toull ker bras ! Nag a gaezh soudarded en deus sailhet en aer ag an amzer, dispennet o c'horvoù paour a-dammoù, an deiz en doa sailhet an taol-min !...” **KAOK**, p.147.

“Avant de me lever je peux pas m’empêcher de faire des pensées : comment cela sera-t-il pour nous de recommencer de nouveau la vie, après les quatre années et demie passées dans ce métier inutile-ci, en train d’attendre qu’une marmite nous déchiqne en morceaux<sup>884</sup> ?”

Nous soulignons à nouveau combien la vision constante de ces cadavres à partir de la tranchée mettait le soldat, lui-même en danger permanent de mort, dans une situation intermédiaire entre la vie et la mort. Même définitivement hors du front, la mort s’est installée en lui, par le souvenir de ces images. Il ne peut les oublier. Et quand le corps n’est pas dispersé par quelque explosion, atteint par quelque munition<sup>885</sup>, il peut être broyé comme ces deux aviateurs allemands dont l’appareil a été touché au-dessus de Cappy, le 11 juillet 1917 : “*Il tombe dans nos terres, comme un homme mort, et on ne trouve dedans que deux corps broyés et sans vie*<sup>886</sup>”.

#### IV.3.2.4. Voir le sang

À l’exception de l’image des pantalons rouges allongés sur le champ de bataille déjà décrite, Loeiz Herrieu ne s’attarde pratiquement pas sur les couleurs de cette guerre. Et lorsqu’il le fait, qu’il précise le noircissement d’un cadavre par exemple, c’est uniquement pour informer le lecteur, sans aucune volonté symbolique<sup>887</sup>. Du moins pas de manière explicite. Car il évoque la couleur en citant des éléments, par exemple des roches, des minéraux, dont nous connaissons la couleur. Ainsi, le calcaire et le silex : “*Ce matin, nous allons à 5 heures faire la guerre blanche sur le haut d’une colline de silex et de calcaire qui se trouve à une demi-lieue d’Orville*<sup>888</sup>”. Immédiatement, le lecteur se représente un paysage blanc et brun. Dans cette phrase, *la guerre blanche*, n’a rien à voir avec la couleur. Cette *guerre blanche* étant semblable à la *balle à blanc*, c’est-à-dire d’exercice, sans conséquence. Devons-nous y voir de nouveau la volonté de Loeiz Herrieu de ne rien céder au spectaculaire, au beau, que suggérerait une mention trop appuyée à une guerre apparaissant comme multicolore, porteuse d’une richesse chromatique que l’auteur considérerait déplacée ? Volontaire ou pas, l’absence de détails colorés est cohérente. Les peintres qui représentent la guerre se trouvent plus encore devant ce dilemme. Un peu avant que Loeiz Herrieu ne se mette à rédiger *Kammdro an Ankoù*, Otto Dix réalise entre 1929 et 1932 un triptyque

884 “*A-raok sevel ne c’hellan parraat a ober soñjoù : penaos ‘vo deomp-ni krog arve er vuhez, àr-lerc’h ar pevar blezad hanter tremenet er vicher didalvez-mañ, é c’hortoz ur potarn d’hon dispenniñ a-dammoù ?*” *KAAK*, p.287.

885 Les moyens mécaniques de provoquer la mort, les armes, font l’objet d’un autre chapitre.

886 “*Kouezh a ra en hon douaroù, èl un den marv, ha ne gaver a-barzh nemet daou gorr brevet ha divuhez.*” *KAAK*, p.141.

887 Voir par exemple : “*Je vois un soldat en train de courir pour chercher du secours, le sang jaillissant de son bras ; un cheval en train de lancer du sang par ses naseaux : la route est rouge de sang*” ; “*Gwelet a ran ur soudard è redek da glask sikour, ar gwad é strimpiñ ag e vrec’h ; ur jao é teurel gwad dre e zifroen : ruz eo an hent get ar gwad.*” *KAAK*, p.136. Dans cet extrait, la couleur de la route est précisée, parce qu’elle est inhabituelle et dévoile la quantité de sang.

888 “*Ar mintin-mañ eh aomp da 5 eur d’ober brezel gwenn àr lein un dostenn mein-gurun ha rad a zo un hanter-lev doc’h Orville.*” 25-06-1915, *KAAK*, p.73.

intitulé *Der Krieg – La Guerre*<sup>889</sup>. Il a déjà réalisé une série de cinquante eaux-fortes en noir et blanc sur le même thème en 1924. De ces eaux-fortes, il tire un triptyque dans lequel la violence est suggérée par la saturation des couleurs. À l'inverse, en 1937, Pablo Picasso choisit de représenter la guerre par sa célèbre toile *Guernica*<sup>890</sup>, caractérisée par son absence de couleur. Tout comme Otto Dix, Loeiz Herrieu aurait très bien pu retravailler ses cahiers en décrivant une guerre en couleur. Il ne le fait quasiment pas, préférant les suggérer, les nommant *rarement*<sup>891</sup>, dans un ensemble d'images stylisées le rapprochant étrangement ici de la démarche de Pablo Picasso<sup>892</sup>. Dans cet esprit, porteur d'un imaginaire assez fort en lui-même, il n'est pas besoin de préciser sa rougeur pour que le lecteur se représente un liquide rouge quand il est question du sang. La force de l'imaginaire du sang tient au fait qu'il est un symbole ambivalent de vie et de mort. Loeiz Herrieu ne convoque pas cet imaginaire, ne porte aucune symbolique lorsqu'il lie le sang au corps dans son récit. Le sang est dans ce cas, selon la définition du dictionnaire un "*liquide assez épais, d'une couleur rouge tantôt claire et vermeille, tantôt foncée et comme noire, qui remplit le système entier des vaisseaux artériels et veineux*<sup>893</sup>". C'est-à-dire qu'il n'est presque jamais porteur d'une dimension symbolique<sup>894</sup>, d'aucune fantaisie imaginaire. En cela, cette volonté de tenir l'imagination à distance et de ce fait l'imaginaire est, outre la réalité des événements décrits, l'aboutissement d'une histoire littéraire, qui a vu le désir des auteurs de proposer des récits les plus réalistes possibles, au détriment d'une littérature plus symboliste. Ceci s'explique assez logiquement par la disparition progressive des références communes, d'un imaginaire partagé, d'un individualisme qui implique le repli sur un imaginaire particulier à chaque être, à partir duquel la possibilité de communication et d'échange apparaît donc comme limitée. La nouveauté de ce contexte intellectuel explique le succès tout à fait relatif, en termes de diffusion du surréalisme, au niveau littéraire puisque les surréalistes représentent un imaginaire tout individuel, basé sur le rêve, inventant et réinventant constamment des symboles qui, tout séduisants qu'ils soient parfois sur le plan esthétique, n'ont pas de signification commune à laquelle peut s'identifier le lecteur ou bien un spectateur devant une toile ou une installation. Loeiz Herrieu, quand il montre le sang ou bien toute chose tenant de la guerre, les présente en tant que tels, comme pour souligner le caractère inédit de ce conflit, qui échappe à

889 Ce triptyque est exposé dans la galerie *Neue Meister* au musée de l'*Albertinum* de Dresde.

890 *Guernica* est exposée au musée de la Reine Sophie à Madrid depuis 1981.

891 Nous soulignons. Car les couleurs ne sont pas totalement absentes du récit. Citons par exemple : "*Et par-dessus les lignes nous voyons s'élever des lumières-courantes ? blanches, vertes, rouges ou étoilées. Cela dure une bonne demi-heure et, après le bruit des canons, il descend sur les campagnes la paix lourde d'une nuit sombre et aveugle*" ; "*Ha dreist al linennoù e welomp é sevel gouloù-red gwenn, gwer, ruz, pe re sterennek.*" *KAOK*, p.84-85. Malgré cela, nous ne voyons pas d'analyse particulière à faire à partir de ces descriptions objectives.

892 Notons également au sujet de cette rareté des couleurs : Elle pourrait également s'expliquer par le désintérêt pour les Beaux-Arts de Loeiz Herrieu, du moins dans son œuvre écrite, puisqu'il ne répugnait pas s'adonner à la photographie. Cette explication nous semble peu recevable, étant donné l'absence de couleurs dans l'œuvre d'autres écrivains comme Dostoïevski, qui était pourtant amateur d'art.

893 BEAUJEUAN, 1959, p.2033.

894 "*Etre ar vuhez-se ha hounnañ ema fozell ar Brezel get e lousteri, e fang hag e wad*"; "*Entre cette vie-là et celle-ci il y a le fossé de la guerre avec sa saloperie, sa fange et son sang.*" *KAOK*, p.309. Dans cette phrase par exemple, le sang symbolise la mort mais il n'est pas relié à une scène dans laquelle Loeiz Herrieu décrit un corps.

toutes les représentations communes utilisées jusque-là pour décrire la guerre. D'autant plus que ce conflit est la conséquence de l'assimilation de tout un attirail symbolique, autour de la nation. En se refusant à puiser dans cet attirail, en repoussant l'attraction d'échafauder une sorte de grande parabole laissant place à des interprétations ambivalentes, Loeiz Herrieu, lorsqu'il peint des scènes de guerre, s'en tient à un réalisme radical qui ne laisse à l'esprit du lecteur aucun échappatoire confortable lui permettant de s'éloigner de la réalité crue, brutale et perverse de la guerre.

Dépouillé des symboles communs, le lecteur est seul comme le soldat qui agonise dans la tranchée, comme le pauvre Boulbard dont Loeiz Herrieu raconte la triste fin :

“Nous atteignons cependant la loge du capitaine, où je trouve mon ami Lafabrier, atteint par des éclats de marmite, le tendon de l'épaule coupé, le pantalon découpé, la bourse découpée et coupée en deux la pièce de deux sous qu'il y avait dedans. C'est ce qui l'a empêché d'être tué, comme le pauvre Boulbard, tombé devant lui et mort d'avoir perdu son sang alors qu'il n'y avait aucun médecin dans les tranchées pour nouer la veine coupée. Car, pendant la bataille, les médecins étaient restés cachés en bas dans les caves<sup>895</sup>...”

Et s'il reste un semblant d'imaginaire commun convoqué par Loeiz Herrieu, c'est également celui qui apporte des images d'une réalité crue. “*Marv get an diwad*”. nous le traduisons par “*mort d'avoir perdu son sang*”. Cependant, nous aurions pu également le traduire littéralement par “*mort par la saignée*”, qui est moins clair en français dans ce contexte. Car *diwad*, c'est la saignée, *diwadiñ*, est le verbe que nous utilisons pour désigner l'action de *saigner* les animaux. Dans la scène décrite par Loeiz Herrieu, Boulbard tombe devant son camarade et nous le voyons perdre son sang comme un porc, de même que les soldats accrochés dans les barbelés évoquent l'image d'animaux suspendus sur des crocs à l'abattoir, quand le hasard de la mort qui frappe l'un ou l'autre est celui de l'oiseau ou du lapin abattu par le chasseur, ou bien les poissons à la grenade. D'ailleurs, il est parfois impossible de faire la distinction entre ce qui revient à l'animal ou à l'homme une fois la chair mêlée. Courtémont, en Champagne, le 6 septembre 1915, sous la menace constante d'un bombardement, Loeiz Herrieu raconte la débâcle :

6-09-1915. -Cet après-midi monte la discussion entre nous sur notre situation dangereuse. Nous sommes plus de 6000 soldats, rassemblés ici, sans aucun endroit pour nous cacher si on nous tirait dessus. Et nous ne sommes qu'à sept quarts de lieue des ennemis. Pendant que nous parlons, voilà une marmite qui tombe

895 “*Degouezh a raomp neoazh get loj ar c'hapiten, lec'h ma kavan ma c'heneil Lafabrier diskaret get tammoù potarn, troc'het e lerenn-skoaz, troc'het e lavreg, troc'het e yalc'h ha hanteret ur pezh a zaou vlank a oa a-barzh. Kement-se en deus parraet doc'htoñ a vout lazhet, èl ar c'haezh Boulbard, kouezhet e-taltoñ ha marv get an diwad, a pa ne oa medisinour erbet er fozelloù evit skoulmiñ ar wazhienn troc'het. Rak, e-pad an tarzhad, ema chomet ar vedisinerion da guzhet er c'havoù d'an diaz...*” 26-01-1915, *KAOK*, p.53.

au milieu du bourg. On nous dit de nous regrouper par compagnie et de partir, en même temps du bourg, mais l'ordre est oublié. Chacun ne pense seulement qu'à lui. Nous partons par deux ou trois, courbés du côté de la grand-route à 400 mètres environ sur le chemin de Hans, où se sont regroupés d'autres soldats. De tous les côtés, j'en vois qui s'échappent comme des souris dont on aurait détruit le nid, pendant que les marmites continuent d'éclater. Il en arrive des morceaux jusqu'à nous. Voilà des camarades qui arrivent, le sang coulant sur eux. Et nous de les panser avec nos paquets de pansements. Je donne le mien à un pauvre qui est venu tombé devant moi, son cou, son bras et des jambes troués par des morceaux de fonte. Au milieu du bourg, nous entendons ceux qui pleurent de douleur. Une belle journée !

A cinq heures cependant, je dois envoyer les papiers à signer au capitaine. Tout en arrivant au bourg, je vois, au milieu de la route, des vêtements déchirés, des morceaux de viande sanglants d'hommes et d'animaux, des fils de téléphone, allongés, des carreaux de verre brisé. Il y a 38 blessés et 8 morts<sup>896</sup>."

La panique, les hommes livrés à eux-mêmes, les soldats valides au secours de ceux sont blessés, qui ne peuvent compter sur aucune aide extérieure. Et derrière le sang qui coule, la blessure ou la mort, le corps qui n'est détaillé qu'une fois devenu une plaie, une douleur. Le corps du soldat dans la guerre est une souffrance, il est le porteur des blessures, l'incarnation de l'être en danger de mort, dès que son intégrité physique est menacée. Dans plusieurs scènes, Loeiz Herrieu montre le sang qui recouvre les hommes : *"Les autres s'échappent de tous les côtés, couverts de sang<sup>897</sup>"*, ou bien s'en échappe : *"Ses jambes ouvertes se sont élevées vers le haut, sous la charge, et sa tête est pliée sur son épaule, la bouche ouverte et le sang qui en coule<sup>898</sup>"*.

Au travers de son utilisation du mot *sang* dans différents contextes, nous voyons comment Loeiz Herrieu s'abstient de convoquer sa symbolique, lorsqu'il associe le sang au corps, ce qui n'est pas le cas lorsque le sang est évoqué dans le contexte plus général de la guerre où il symbolise la mort que l'on donne, comme dans ces deux exemples : *"Le sang va donc encore couler<sup>899</sup>"* ; *Deux ans et demi que sont détruits nos foyers : trente mois que coule le meilleur sang des enfants de Bretagne ; Dieu sait pourquoi<sup>900</sup> ?*" dans lesquels le sang est autant le liquide coulant irriguant les corps que le symbole de la mort des hommes qui l'ont perdu ou donné.

896 "6-09-1915.-An enderv-mañ e sav penn-komz genomp ag hor stad dañjerus. Oc'hpenn 6000 soudard omp, tolpet amañ, hep tachad erbet d'en em guzhet a pa vehe tennet àrnomp. Ha nend omp nemet seizh kardlev ag an eneberion. E-pad ma komzomp, setu ur potarn é kouezh e-kreiz ar vourc'h. Lâret a zo deomp em dolpiñ a gompagnunezhoù ha monet, àr-un-dro, er-maez ag ar vourc'h, met ankouaet eo ar c'hemen. Pep unan n'en deus soñj nemet anezhoñ e-unan. Monet a raomp daou pe dri, krommet doc'h kostez an hent-bras, ur 400 metr bennak àr hent Hans, lec'h ma h eus tolpet soudarded arall. A gement tu a zo e welan ec'h achap, èl logod a vehe fondet o neizh, e-pad ma talc'h ar potarnoù da darzhal. Donet a ra tammoù betagomp. Setu kenseurted é tonet, ar gwad é redek doc'hte. Ha ni d'o lienñ get hor pakadoù gronn-gouli. Reiñ a ran-me ma hani d'ar c'haezh a zo daet da gouezh e-talon, toullet e c'hoüig, e vrec'h hag e zivhar get tammoù potin. E-kreiz ar vourc'h, e klevomp re a c'harm get an droug. Ur brav a zevezh ! Da bemp eur neoazh ema ret din kas ar paperioù da sin d'ar c'hapiten. En ur zegouezh er vourc'h, e welan, e-kreiz an hent, dilhad roget, tammoù kig gwadek tud ha roñseed, neudennoù telefon a-skourr, karreziou gwer brezilhet. 38 a re gouliet a zo ha 8 a re lazhet." **KAOK**, p. 87.

897 "Ar re'rall a achap da bep tu, goloet a wad." 14-06-1916, **KAOK**, p.133.

898 "Savet eo e zivhar digor getoñ d'al lein, edan ar bec'h, hag e benn a zo pleget àr e skoaz, e veg digor getoñ hag ar gwad é tiver anezhoñ." 13-07-1916. **KAOK**, p.142.

899 "C'hoazh e redo ar gwad enta." **KAOK**, p.45.

900 "Daou vlezad hanter ema dismantret hon tiegezhoù ; tregont miz 'zo e red gwad gwellañ bugale Breizh ; Doue a oar evit petra ?" **KAOK**, p.168.

À nouveau, nous observons l'étrangeté du traitement littéraire de la guerre par Loeiz Herrieu, puisque la symbolique du sang, que nous venons d'indiquer est commune et tient du cliché, quand le sang associé au corps y est peint de manière brutale, réaliste mais sans excès, visant à en renforcer le spectaculaire. Cette alternance met en lumière la complexité d'un homme de son époque, confronté à sa volonté de décrire une situation inédit.

Le corps, le sang, ce sont encore des images. Mais comment figurer les morts sur le front quand ils ne sont plus rien ?

#### IV.3.2.5. Voir les cendres des morts

28 septembre 1917, Craonne :

“Une demi-lieue plus loin nous arrivons à Craonne. Ce bourg était le plus éloigné du *chemin des Dames*. Il y a eu ici des batailles féroces depuis trois ans. Le bourg a été tellement marmité qu'on n'y voit plus que deux ou trois bouts de mur. Autrement, aucun signe ne nous dit qu'il y a eu ici une ville et des gens y vivant quelque fois. Des tas de cendres, parfois blanches, parfois noires, parfois rouges, parfois grises, selon ce qui les a faites, s'élèvent comme des immenses pustules, de la terre sans la moindre végétation. Les pierres, les briques sont devenues de la farine, moulues qu'elles ont été par mille et mille marmites et obus.

De temps en temps d'un tas de cendres surgit la tête d'un homme : il y a là une cave qui a supporté les tirs. Des soldats vivants vivent dedans sous les cendres de leurs camarades broyés<sup>901</sup>.”

Une dizaine de jours plus tard, le 20 novembre, à Oulches, Vassogne et Jumigny : “*De la cendre de terre, de la cendre de pierre, de la cendre d'os, broyée, moulue, mélangé et comme tamisée et des trous de cendre*<sup>902</sup>”.

Regardez la guerre. Voyez-là telle qu'elle est. Voyez ce qui en résulte. Figurez-vous la. C'est à cela que nous enjoint Loeiz Herrieu. Figurons-nous ces soldats qui émergent d'un trou, couverts ce paysage de cendre de toutes origines, au point où l'auteur, contrairement à son habitude en indique la couleur. Voilà ce qu'il reste une fois que la guerre a fait son œuvre, du gris, du noir, du blanc. C'est-à-dire l'absence de couleur, si ce n'est le rouge, auquel nous associons le sang et la mort qui perce ici ou là, sans que nous ne sachions s'il agit de sang ou bien de brique mais dans

901 “Un hanter lev pelloc'h e tegouezhomp e Craonne. Ar vourc'h-mañ a oa pellañ hent an Intronezed. Amañ eh eus bet emgannoù gary a-c'houde tri blez. Kement ema bet potarnet ar vourc'h ma ne weler mui enni nemet daou pe dri fenn magoer. A-hend-arall, tresad erbet ne lâr deomp eh eus bet amañ ur gêr ha tud é veviñ ur wezh bennak. Bernoù ludu, gwezh gwenn, gwezh du, gwezh ruz, gwezh louet, reve ar pezh a zo aet d'o ober; a sav, èl pikol gloevennoù, diâr an douar hep an disterañ glazadur. Ar vein, ar brik a zo troet da vleud, malet mand int bet get mil ha mil potarn hag obus. Dre bep div wezh e tibouk ur yoc'h ludu penn un den : ur c'hav a zo aze hag en deus harzet doc'h an tennoù. Soudarded bev a vev enne dindan ludu o c'henseurted brevet....” *KAOK*, p.223-224.

902 “Ludu douar, ludu mein, ludu eskern, brevet, malet, mesket ha èl tamouezet ha toulloù e ludu.” *KAOK*, p.230.

tous les cas d'hommes ou de choses, qui ont définitivement disparu dans la guerre.

Et quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas mort dans la guerre reste souillé, marqué par elle, que ce soit dans l'esprit ou dans le corps des combattants.

#### IV.3.2.6. Voir le corps blessé

Sur le front, le corps avant la mort, c'est le corps blessé jusqu'à la mort ou presque parce que les soins font souvent défaut : *“On va devoir couper le bras de l'un d'entre eux qui n'était pas blessé trop gravement parce qu'on l'a laissé trop longtemps sans s'en occuper”*<sup>903</sup>.

Tout comme le sang, la blessure est un symbole ambivalent en temps de guerre, parce que le soldat qui survit à ses blessures est souvent envoyé vers l'arrière, voire réformé, comme ce soldat d'Iverny, chez qui Loeiz Herrieu est logé à Noël 1915 : *“25-12-1915.- Je trouve également un lit pour moi dans le bourg, chez une bonne femme dont le mari est à la guerre. Il a été blessé au début de la guerre et est depuis à l'hôpital”*<sup>904</sup>. Elle est aussi le visage de la guerre que les soldats blessés donneront aux civils après celle-ci et à propos de visage, c'est bien celui des *gueules cassées*, estimées à 500 000 en France au lendemain de la guerre<sup>905</sup>, qui choque le plus aujourd'hui encore. Mais ces soldats au visage ravagé ne furent pas les seuls à afficher les horreurs de la guerre dans le quotidien de la France, de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne après celle-ci :

“Les blessés français seraient au nombre de 3,595 millions sur toute la durée de la guerre. Pour l'ensemble des pays belligérants, le chiffre de 20 millions de blessés environ peut être avancé ; 8 millions d'entre eux, gravement atteints, restent lourdement handicapés. On recense un million d'invalides en France, 750 000 en Grande-Bretagne et 1,5 million en Allemagne”<sup>906</sup>.

Ces chiffres, rapportés dans le *Dictionnaire de la Grande Guerre*, permettent d'imaginer ce qu'eurent sous les yeux les habitants de ces pays pendant l'entre deux guerres. Cette multitude des blessés, sa situation sur le front, mais jamais en première ligne, c'est-à-dire précisément là où ils sont évacués, explique la fréquence de la mention des blessés par Loeiz Herrieu.

Lui même n'échappe pas à une blessure qu'il se fait de façon un peu rocambolesque, du moins veut-il la présenter ainsi, en minimisant son importance :

903 *“Unan anezhe, ha ne oa ket gloazet-bras, a vo ret neozh troc'hiñ e verc'h doc'htoñ, en arbenn m'ema lezet amañ re bell hep ober àr e dro.”* 19-03-1915, *KAOK*, p.57.

904 *“Kavet a ran ivez ur gwele evidon er vourc'h, e ti ur vaouez vat a zo he gwaz er brezel. Gouliet eo bet e penn kentañ ar brezel hag ema a-c'houde er c'hlañvdi.”* *KAOK*, p.108.

905 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.140.

906 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.139.

“19-10-1917.-Les Allemands s’affolent ces jours-ci. Ils n’arrêtent pas de tirer.

Aujourd’hui je suis allé au Champ d’Asile chercher l’argent pour payer mes hommes.

En revenant à la maison, par Blanc-Sablon, j’ai dû m’enterrer je ne sais combien de fois pour éviter l’averse de marmites qui tombait de tous les côtés.

Il était cinq heures du soir lorsque j’ai pu arriver à la maison, après m’être aplati cent fois dans des trous de marmites pour me protéger contre les éclats d’obus. Dans un trou, à cause de ma hâte, mon casque me tombe de la tête, et je me cogne le front contre son bord, si fort que le sang gicle dehors.

Et j’arrive au lieutenant Dupoux, le sang dégoulinant sur mon visage et mes vêtements. Il est terrifié, pensant que je suis bien blessé ; mais en me voyant rire il se rassure. Plus de sang que de mal, grâce à Dieu<sup>907</sup>.”

Pas de quoi être réformé ou envoyé à l’hôpital. Que Loeiz Herrieu relate qu’il a ri, alors qu’il se garde bien en général de trop insister sur ses émotions, indique clairement que son cas ne mérite aucunement un regard tragique en comparaison avec les autres blessés qu’il voit pendant toute la guerre. Ceux-ci sont nombreux. Il insiste très fréquemment sur l’inflation, la multitude des blessés<sup>908</sup>. Ce n’est pas étonnant au vu des chiffres cités plus haut. Voici quelques exemples de cette multitude signifiée par Loeiz Herrieu. Le 25 septembre 1914, à peine deux mois après la déclaration de guerre, à Épernay : “ *Il arrive des soldats blessés. La gare en est pleine, leurs jambes, leurs bras, leur tête, sont recouverts de bandes blanches, rougies par le sang, leurs vêtements déchirés, leur barbe longue, défigurés*<sup>909</sup>”. Le 6 septembre 1915, à Courtémont, “ *Tout en arrivant au bourg, je vois, au milieu de la route, des vêtements déchirés, des morceaux de viande sanglants d’hommes et d’animaux, des fils de téléphone, allongés, des carreaux de verre brisé. Il y a 38 blessés et 8 morts*<sup>910</sup>”. Ou encore dans la région de Massiges, le 8 octobre 1915 : “ *Pas mal de chevaux et de soldats sont tués ou blessés en même temps que lui*<sup>911</sup>!” Nous n’allons pas plus en avant dans ces citations, la vision des blessés n’étant évoquée qu’afin de montrer combien Loeiz Herrieu s’attache uniquement à décrire le corps dans la guerre, lorsque celui-ci est menacé, malmené ou éliminé, en plus de souligner la multitude, l’invasion de ces blessés, et aussi des morts, des tués, comme nous allons le constater dans les chapitres qui leur sont consacrés.

907 “19-10-1917.-Folliñ a ra ar Jermaned an deizioù-mañ. Ne arsavont ket a denniñ. Htiziv on aet d’ar Champ d’Asile da glask argant evit paeiñ ma zud. É tonet d’ar gêr, dre Blanc-Sablon, ema bet ret din douariñ ne ouian ket pegeit evit distav ar barrad potarnoù a gouezhe a bep tu din. Pemp eur d’enderv e oa a p’am boa gellel kêriñ, àr-lerc’h bout bet en em bladet kant gwezh e toulloù potarn evit diwall doc’h an tammoù obus. En un toull, get an herr a oa àrnon, é kouezh ma zokarn diàr ma fenn, kentañ, hag eh an da stokiñ ma zal doc’h ar venenn àrnezhon, ken kreñv ma strimp ar gwad er-maez. Hag e tegouezhan get al letanant Dupoux, ar gwad é rioleniñ doc’h ma fas ha man dilhad. Spontet eo, é soñjal e oan gwallaonet mat ; met doc’h man gwelet é c’hoarzh et tianken. Muioç’h a wad a zo eget a zroug, trugarez da Zoue.” **KAOK**, p.226.

908 Nous consacrons un chapitre ultérieur à ce souci de comptabilité chez Loeiz Herrieu.

909 “*Degouezhel a ra soudarded gwallaonet amañ. Leun eo ar gar anezhe, gronnet o divhar, o divrec’h, o fennoù get liennoù gwenn, ruzet get ar gwad, roeget o dilhad, hir o barv, divinet.*” **KAOK**, p.27.

910 “*En ur zegouezh er vourc’h, e welan, e-kreiz an hent, dilhad roget, tammoù kig gwadek tud ha roñseed, neudennoù telefon a-skourr, karreziou gwer brezilhet. 38 a re gouliet a zo ha 8 a re lazhet.*” **KAOK**, p.87.

911 “*Un nebeud vad a roñseed hag a soudarded a zo lazhet pe gwallaet àr-un-daol getoñ !*” **KAOK**, p.96.

Blessés ou morts, peu importe au fond pour la guerre et ceux qui la décident car les réserves en hommes semblent inépuisables, comme le note Loeiz Herrieu : “*Il arrive des soldats frais pour prendre la place des tués et des blessés*<sup>912</sup>”. Même si une année plus tard, il observe, le 9 janvier 1916 : “*(...) De vieux soldats, des années 1894-1890 arrivent nous arrivent aujourd'hui, mutilés pour la plupart, et regardés comme inapte à faire campagne. Les hommes diminuent vraisemblablement*<sup>913</sup>”. La bataille de Verdun, qui va commencer un mois plus tard, va démentir cette observation. Tels les chevaux que l’on remplaçait autrefois dans les relais, utilisés comme une mécanique identique aux automobiles qui les remplaceront peu à peu, les soldats font partie du matériel militaire. Ce matériel peut être abimé. Lorsque c’est le cas, il est remplacé. Les territoriaux sont d’ailleurs là pour cela : Récupérer hommes blessés ou morts et matériel endommagé. Loeiz Herrieu ne fait que décrire l’envers du décor de la guerre, ses coulisses et démontre implacablement, en adoptant un ton détaché qui convient parfaitement à la situation, combien il est vain de parler d’humanité, de dignité dans de telles circonstances, combien il est totalement inutile d’exprimer des sentiments pour désigner un théâtre dans lequel l’homme est nié, dans lequel nous ne pouvons même plus parler d’asservissement à la machine, parce qu’il devient lui-même une machine. Du moins pour ceux qui l’ont envoyé là. Car tout son être est en réalité en alerte, et si ses sentiments sont tus, sont délaissés, ils se bousculent en lui sans pouvoir en sortir, ils n’en ont pas l’occasion, puisqu’ils sont momentanément effacés par tous ses sens réquisitionnés pour survivre. L’homme étant un animal dont le sens dominant est la vue, il n’est pas surprenant que Loeiz Herrieu décrive de nombreuses scènes, faisant appel à la capacité de représentation imaginaire d’images du lecteur. Malgré cela, il ne délaisse par pour autant les quatre autres sens; auxquels nous en ajouterons même un sixième, tant il synthétise les cinq autres.

#### IV.3.3. Entendre la mort

La majorité des Bretons qui arrivent sur le front de la Grande Guerre viennent de la campagne. Dans une Bretagne encore peu urbanisée au début du vingtième siècle, beaucoup y vivent dans le silence de leur campagne, certes parfois déjà troublé par le ronflement d’une locomotive ou plus rarement par celui d’une automobile, par le souffle des machines agricoles qui commencent à apparaître, mais de façon générale baignée dans un calme incomparable avec l’invasion de bruits de toutes sortes, qui va se généraliser au cours du vingtième siècle. Et même s’il

912 “*Donet a ra soudarded fresk da gemer lec’h ar re lazhet ha gwallaozet.*” 7-12-1914, *KAAK*, p.43.

913 “*(...) Soudarded kozh a zegouezh genomp hiziv, ag ar blezioù 1894-1890, mac’hagnet lod anezhe ha sellet èl inapte à faire campagne. Bihanaat a ra an dud pechañs.*” *KAAK*, p.111.

faut relativiser cette observation, concernant Loeiz Herrieu, qui habitait aux portes de Lorient, cité où les nombreux chantiers maritimes, le trafic maritime lui-même, d'où la marine à voiles commençait à disparaître pour laisser place à la vapeur et plus tard au moteur diesel, il vivait comme ses contemporains, dans un environnement paisible où les bruits étaient essentiellement ceux produits par la nature.

Concernant les bruits venus de l'au-delà, si nous nous référons aux légendes de la mort en Bretagne, ou bien les différentes recherches à ce sujet<sup>914</sup>, la mort n'est pas synonyme de silence pour les Bretons. Les intersignes, la charrette de l'Ankoù dont les roues grincent dans la nuit, les différentes manifestations des revenants, la communication entre les vivants et les morts, la vie au paradis ou en enfer, figurent une mort qui résonne de bruits identiques à ceux que perçoivent les vivants. Cependant, nous savons que Loeiz Herrieu goûte peu en fin de compte à ces superstitions ou du moins ce qui est présenté ainsi par le clergé, se contentant des représentations de la mort proposées par le dogme catholique.

De toute façon, une fois sur le front, il est impossible de déceler un bruit inédit pouvant être interprété comme un intersigne. La réalité de la guerre dépasse immédiatement le soldat, efface ses croyances qui apparaissent dès lors comme un aimable folklore. Car le fond sonore de la guerre rappelle que des hommes y meurent au hasard des tranchées et des chemins à chaque instant. Ce bruit, plus ou moins intense est constant, c'est celui de l'artillerie. Le 3 septembre 1914, à peine arrivé aux abords du front fuit par les civils, dans la région parisienne, le bruit des canons se fait entendre : *“Les charrettes ne cessent pas d'avancer. Et, de l'autre côté du chemin, toujours ces files de gens en train de fuir le bruit des canons que nous entendons hurler là-bas, du côté où le soleil se lève”*<sup>915</sup>. Quelques jours plus tard, le 7 septembre 1914, à Villers-Le-Bel, Loeiz Herrieu souligne la permanence de ce bruit : *“Le bruit des canons résonne jour et nuit”*<sup>916</sup>. Ce bruit va l'accompagner pendant quatre ans. Et jusqu'à la fin du conflit, Loeiz Herrieu va signaler la perception de cet ambivalent compagnon. Face à lui, le soldat est parfaitement impuissant : *“24-10-1917.-A 5 heures 30 ce matin nous nous éloignons. La pluie s'est arrêtée mais du bruit du canon il n'y pas d'arrêt. Un bourdonnement terrible monte du front, sans arrêt, et nous suit, même si nous avons beau nous éloigner”*<sup>917</sup>. Il symbolise la guerre : *“Jeudi saint 1918.- (...) Sans les avions et le bruit du canon il ne serait pas difficile ici d'oublier la guerre”*<sup>918</sup>. Au moment où il écrit cette dernière phrase, Loeiz

914 LE BRAZ, 1994 ; CROIX & ROUDAUT Fanch, 1984 ; **BARZHAZ BREIZH**, 1988,...

915 *“Ne zehan ket atav ar c'hirri da vonet àr-raok. Ha, doc'h an tu arall ag an hent, setu bepred steud ar c'haezh tud é pellaat doc'h trouz ar c'hanonoù a glevomp é hudal du-se, trema ar sav-heol.”* **KAOK**, p.18.

916 *“Trouzal a ra atav ar c'hanonoù, e-pad an deiz hag e-pad an noz.”* **KAOK**, p.19.

917 *“24-10-1917.-Da 5eur30 ar mintin-mañ e pellaomp. Arsavet en deus ar glav met da drouz ar c'hanon nend eus ket a arsav. Ur bourbouterzh euzhus a sav diàr an talva, hep distag erbet, hag hon heuli, kaer hon eus pellaat.”* **KAOK**, p.228.

918 *“Yaou an Emsav.-(...) Keneve d'an aerlestri ha da drouz ar c'hanon ne vehe ket diaes amañ ankouaat ar brezel.”* **KAOK**, p.253.

Herrieu a rejoint l'intendance coloniale. Il est donc plus éloigné du front et du danger. Sa remarque signale la corrélation entre l'intensité du bruit perçu et l'imminence de la mort.

La fréquente mention du bruit dans le récit de Loeiz Herrieu nous oblige à en présenter ses différentes caractéristiques. La première caractéristique du bruit, c'est d'empêcher l'homme de dormir, ce qui exacerbe ses sens, le réduit à l'état d'un animal traqué. Cette fatigue du soldat est mentionnée dans beaucoup de récits des combattants. Elle s'installe très rapidement, ce que, dans un style très différent de Loeiz Herrieu, l'écrivain Louis-Ferdinand Céline décrit dans son célèbre roman, *Voyage au bout de la nuit* :

“Depuis quatre semaines qu'elle durait, la guerre, on était devenus si fatigués, si malheureux, que j'en avais perdu, à force de fatigue, un peu de ma peur en route. (...)

Ah ! l'envie de s'en aller ! Pour dormir ! D'abord ! Et s'il n'y a plus vraiment moyen de partir pour dormir alors l'envie de vivre s'en va toute seule<sup>919</sup>.”

Nous citons cet extrait parce que L-F Céline, écrivain mais aussi médecin, y décrit sans détour la conséquence du manque de sommeil qui assomme le soldat au point où celui-ci, après avoir constaté que la fatigue anesthésiait sa peur, abdique même dans son désir de vivre. Loeiz Herrieu ne commente pas l'état d'esprit dans lequel se trouve le soldat en manque de sommeil et se contente de rappeler cet état tout au long de son récit, afin que le lecteur sente l'accablement dû à cette fatigue continue. Le 19 septembre 1914, Loeiz Herrieu est dans la région de Châlons-sur-Marne où des combats ont eu lieu. Son régiment de territoriaux vient y ramasser les cadavres. “*À Docks, nous sommes mis sur le plancher, dans des greniers ouverts aux sept vents. On ne peut pas dormir à cause du froid et des tirs que nous entendons gronder sans arrêt, comme le tonnerre d'un lointain orage de mer*<sup>920</sup>”. En ce début de guerre, le bruit a beau être lointain et donc sans risque, il empêche les soldats de dormir, parce qu'il est accompagné du froid. L'inconfort général génère cette impossibilité de dormir. De plus, dans cet extrait, être encore dans l'expectative quant à la réalité de la guerre qui jusque-là n'est pas celle du conflit mais de son résultat, c'est-à-dire des morts entassés, que la première vision de ces soldats, n'aide pas non plus au sommeil. La comparaison avec l'orage de mer interpelle également un lecteur de la côte, parce que l'orage de mer, ce ne sont pas seulement les éléments déchaînés, c'est aussi la terrifiante pensée pour les marins qui sont au large dans la tempête. Comme les soldats, ils sont impuissants et sentent

919 CÉLINE, 1988, p.27.

920 “*En Docks, àr ar blañcheris, e solieroù digor d'ar seizh avel eh omp lakaet. Nend eus ket a gousket get an anoued hag an tennoù a glevomp é trouzal hep arsav èl ar gurun en ur barrad àrneñv mor, pell.*” KAAK, p.26. La majuscule de Docks nous a laissés interrogatifs au moment de traduire, puisque la préposition *en* qui précède ce nom de lieu indique plutôt un nom commun, alors que la majuscule est réservée aux noms propres. Nous pouvons penser qu'il s'agit du nom d'un quartier ou bien des docks du port de Châlons.

la mort possible à chaque instant. Il existe tout de même une différence de taille. L'orage est un phénomène naturel. Pas la guerre. Cette référence à la nature meurtrière n'est pas courante chez Loeiz Herrieu, qui préfère voir en cette nature la perfection de l'œuvre de Dieu. Mais, nous pouvons également comprendre que l'homme dans la guerre, l'homme qui fait la guerre défie tout autant Dieu que le marin qui ose s'aventurer sur la mer, la défiance entre le terrien et le marin étant avérée depuis très longtemps<sup>921</sup>. Les Grecs anciens ne distinguaient-ils par trois sortes d'hommes : "*Les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer*"<sup>922</sup>. Devons-nous y ajouter une autre catégorie ? Le soldat. Sans doute. Toutefois, à la différence du marin qui s'affranchit de la loi commune aux autres hommes en bravant les mers et les éléments, le soldat ne s'affranchit de rien, seulement plus asservi encore que les autres, au hasard d'une mort provoquée par d'autres hommes. Le marin affronte les dieux, le soldat n'affronte que les hommes. Et pendant la Première guerre mondiale, la mécanisation du conflit rend cet affrontement continuellement bruyant. Sur le front de Reims, Loeiz Herrieu ne parvient toujours pas à dormir lorsque le canon gronde trop près de son stationnement : "*10-10-1914.- 11 heures 30 du soir. Debout ! Voilà une heure que nous ne dormons pas à cause du bruit des tirs qui dégringolent. Les Allemands chargent sur les Français près de La Neuville. Nous devons nous tenir prêts à aller aider ceux qui sont en première ligne*"<sup>923</sup>. Le sommeil est empêché par l'incertitude d'être appelé sur le front et par le bruit. Ce bruit ou bien les tirs, à moins que ce ne soient les deux, qui dégringolent. L'emploi d'un participe présent en breton ("*é rudellat*") ne permet pas de savoir précisément ce qui dégringole même si grammaticalement c'est le bruit. Nous préférons confondre les deux possibilités, car il est intéressant de constater que l'impression de Loeiz Herrieu est celle d'une chute. Le bruit ou bien les tirs dégringolent. Cela peut être vrai concernant des tirs d'obus. Mais la diffusion du bruit se fait par des ondes que nous ne pouvons pas matérialiser. Cependant, il y a deux sortes de bruit dans le cas présent. Celui de la détonation et le sifflement qui accompagne le projectile. Ce sifflement est parfaitement décrit par Loeiz Herrieu : "*En fin d'après-midi, pendant que nous étions à table, les bombes se mettent à siffler. L'une d'entre elles vient frapper la tête de notre maison. Et nous dans la terre, comme des taupes*"<sup>924</sup> ! Et ce bruit continue de l'empêcher de dormir jusqu'en décembre 1914, d'après son récit : "*Des tirs de canon et de fusil éclatent aussitôt. On ne tire sur rien ni personne ; on fait du bruit pour empêcher de dormir*"<sup>925</sup>... " écrit-il le 17 novembre 1914 puis le 3 décembre 1914 :

921 Et vice versa, citons ces vers du poète Tristan Corbière : "*Eux, ils sont matelots. (...) / - Eux : l'Océan ! - et vous : les plates-bandes sales. / Vous êtes des terriens, en un mot, des troupiers : / - De la terre de pipe et de la sueur de pieds ! -*" Extrait du poème *Matelots*, CORBIÈRE, 1926, p.220.

922 Il n'y pas de source avérée pour cette affirmation, si ce n'est son origine vraisemblablement antique.

923 "*10-10-1914.- 11eur 30 noz. Ar-sav ! Setu un eur ne gouskomp ket get trouz an tennou é rudellat. Karg ar ra ar Jermaned ar ar Frañsizion e-tal La Neuville. Ret eo deomp em zerc'hel prest da vonet da harpiñ ar re a zo er c'hentañ linenn.*" **KAAK**, p.32-33. La Neuville, commune de la Marne a été rattachée à Reims en 1970.

924 "*D'enderv-noz, e-pad ma oamp doc'h taol, e krog ar re ar melloù-dir da c'hwitellat. Donet a ra unan da skoiñ doc'h penn hon ti. Ha ni en douar, èl gozed !*" **KAAK**, p.124.

925 "*Tennou kanon ha fuzuilhenn a darzh kentizh. Ne denner ar netra, nag ar hani ; trouz a raer evit paraat a gousket...*" **KAAK**, p.41.

“Ce soir, nous venons juste de nous allonger sur notre paille que les Allemands commencent à nous frapper comme jamais. Les obus éclatent au-dessus de nous, dans un bruit de marmites fendues ; d’autres retombent sur nous, contre tout le monde, et les éclats n’arrêtent pas d’arroser les toits comme de gros grêlons. Ils ne nous laisseront pas dormir ces sacrés boucs<sup>926</sup> !”

Cette description reprend une comparaison avec la nature, les grêlons, mais le ton est différent. Les premières mentions du bruit avaient quelque chose d’inquiétant, de lointain, d’obscur, d’inconnu. Ici encore, le risque de mort est souligné. Néanmoins, la fin de l’extrait qui désigne les Allemands comme de *sacrés boucs*, introduit une familiarité étonnante dans ce contexte. Les coupables des tirs y deviennent en somme d’inopportuns mais d’habituels mauvais voisins. Cette familiarité trahit l’incroyable capacité d’adaptation d’un être humain, y compris au pire. Quatre mois après avoir été mobilisé, Loeiz Herrieu s’est déjà installé dans une certaine “routine”, qui lui permet de ramener l’horreur d’un bombardement à une entreprise destinée à empêcher son sommeil et celui de ses compagnons. Cette tendance à réduire le bruit à une déplaisante habitude, hormis pendant les périodes où il sera directement sous les bombardements, va se répéter au cours du récit. De ce fait, le 18 août 1915, en Champagne :

“18-08-1915.-Ce soir, cela éclate de nouveau. On nous dit que c’est comme ça toutes les nuits dans ce coin-là. Une nuit, en avant de cinq pas, le jour suivant on recule des cinq même et à chaque coup quelques jeunes gens des deux côtés restent sur le carreau, tués pour rien. Le bruit ne nous empêche pourtant pas de dormir. Mon camarade de paille, lui, ne dort pas : Les rats sont ici un enchantement, et il en a si peur d’avance qu’il en pète ! Lorsqu’il entend quelque chose bouger, il se dresse sur sa paille, un soulier dans chaque main, prêt à défendre ses deux oreilles. Car c’est sur les oreilles qu’ils chargent les boucs<sup>927</sup> !”

Le bruit des canons, l’angoisse à l’idée que des hommes meurent sous les bombardements n’empêchent désormais plus Loeiz Herrieu de dormir. Et si son compagnon de paille n’arrive pas à trouver le sommeil, c’est à cause des rats<sup>928</sup>. Notons d’ailleurs au passage, qu’ils sont qualifiés de *boucs*, tout comme les Allemands dans l’extrait précédent. C’est-à-dire, de

926 “3-12-1914.-*Just e taomp henoazh ag em astenn àr hor plouz ma krog ar Jermaned da skoiñ àrnomp eget biskoazh. Tarzhal a ra an obusoù dreistomp, get trouz potarnoù faoutet ; re ‘rall a gouezh en-dro deomp doc’h kement tud a zo, ha ne zehan ket an tammoù houarn da strimpiñ àr an toennoù èl tammoù grizilh bras. N’hol lezint ket da gousket, ar bouc’hed !”* **KAOK**, p.43.

927 “18-08-1915.-*Tarzhal a ra an traoù arre henoazh. Làret a raer deomp ema èl-se bemnoz er c’hornadig-mañ. Un noz eh araoker pemp paz ; an deiz àr-lerc’h e kiler pemp arall ha seul taol e chom àr ar rampev un nebeud tud yaouank ag an daou du, lazhet e’it ket. An trouz ne barra ket doc’hin neoazh a gousket. Ma c’henseurt-plouz, eñ, ne gousk ket : razhed a zo amañ ur bam, hag aon en deus en o raok ken na vramm ! A pa glev un dra bennak é fichal, e sav àr e ganvazez, ur votez-ler e pep dorn, prest da zifenn e zivskouarn. Rak d’an diskouarn e kargont, ar bouc’hed !”* **KAOK**, p.85.

928 Nous reviendrons sur la présence des rats dans un chapitre ultérieur.

têtus inopportuns, puisque c'est en général la qualité que l'on prête aux boucs, en plus de leur odeur assez envahissante.

Cette accoutumance au bruit s'explique par le fait que les soldats apprennent vite à reconnaître la distance et donc la dangerosité des différents projectiles, de même qu'ils apprennent également à s'en protéger de toutes les façons. Ce réflexe de protection vit son illustration au niveau collectif dans le creusement des tranchées. Au niveau individuel, le soldat doit compter sur un instinct qui tient de la bête, selon Erich-Maria Remarque :

“Une partie de notre être, au premier grondement des obus, s'est brusquement vue ramenée à des milliers d'années en arrière. C'est l'instinct de la bête qui s'éveille en nous, qui nous guide et nous protège. Il n'est pas conscient, il est beaucoup plus rapide, beaucoup plus sûr et infaillible que la conscience claire ; on ne peut pas expliquer ce phénomène. Voici qu'on marche sans penser à rien et soudain on se trouve couché dans un creux de terrain et l'on voit au-dessus de soi se disperser des éclats d'obus, mais on ne peut pas se rappeler avoir entendu arriver l'obus, ni avoir songé à se jeter à terre. Si l'on avait attendu de le faire, l'on ne serait plus maintenant qu'un peu de chair çà et là répandu. C'est un autre élément, ce flair perspicace qui nous a projetés à terre et qui nous sauvés sans qu'on sache comment<sup>929</sup>.”

Loeiz Herrieu s'interdit trop d'intellectualiser la guerre pour décrire ce phénomène de distinction du bruit dangereux au milieu du concert des canons, comme un réflexe séculaire. Mais au moyen des gestes quotidiens qu'il consigne dans ses carnets, à partir desquels va naître *Kammdro an Ankoù*, il illustre tous les phénomènes qu'ont pu décortiquer, analyser de manière moins abrupte les autres grands écrivains de la Grande Guerre. Dans tous les cas, dans tous les écrits de ces écrivains, les bruits de la guerre sont ambivalents, parce que comme nous venons de le lire, le bruit est synonyme d'une mort possible en mouvement constant, mais il est également le porteur de l'alerte du danger. Ainsi, Loeiz Herrieu parvient à dormir dans le vacarme des bombardements, dès lors qu'ils restent à distance mais le bruit le réveille instinctivement lorsque le danger est sur place: “2-10-1915.-Ce matin, je n'étais pas encore levé qu'un obus est venu tombé contre le mur de ma cave. Je me réveille à cause du vacarme et du bruit des pierres qui déboulent. (...) A peu de chose près, si j'avais été plus près le mur me tombait dessus<sup>930</sup>”. Le temps entre le réveil et la réalité du danger est certes trop lent. Loeiz Herrieu le constate. Néanmoins, malgré ce décalage, c'est le bruit qui a donné l'alerte.

929 REMARQUE, 2008, p.53-54.

930 “2-10-1915.-Ar mintin-mañ, ne oan ket c'hoazh savet, eh eus daet un obus da gouezh doc'h magoer ma c'hav. Dihuniñ a ran get an horos ha trouz ar mein é rudellat. (...) A pa vehen bet un dister dra tostoc'h e kouezhe ar vagoer arnon.” *KAAK*, p.94.

## IV.3.3.1. Ne pas se faire entendre pour ne pas mourir

Le bruit transporte l'alerte et la mort. Mais paradoxalement, l'absence du bruit des canons peut signifier un autre danger, celui d'être repéré par l'ennemi. Au fur et à mesure que la guerre s'éternise, les territoriaux vont peu à peu être appelés à remplir des missions d'active qui ne sont pas initialement les leurs. Cela explique que le 5 mars 1916, Loeiz Herrieu et sa compagnie soient appelés à aller remplacer de jeunes soldats dans la région de Faucaucourt<sup>931</sup>, qui sont destinés, d'après lui, à partir renforcer les troupes à Verdun<sup>932</sup>. Le problème, c'est que la moitié des soldats de la compagnie sont ivres : *“Nous faisons ainsi pendant quelque cinq quarts de lieue. Nous approchons des lignes et on nous dit d'arrêter de faire du bruit et de fumer. Mais autant parler à des sourds. Ils veulent aller aux Boches, disent-ils ! Quelle vie... Nous avons beau faire, il reste des hommes derrière nous sur les bernes de la route<sup>933</sup>”*. Malgré cette escapade près des lignes, Loeiz Herrieu, de part sa fonction, reste en général à distance de la première ligne. Sa situation n'est jamais sans risques pour autant, le danger étant toujours présent avec plus ou moins d'intensité.

## IV.3.3.2. Entendre le grondement de la mort

Ce danger a une “musique”, il gronde lorsqu'il reste au loin : *“3-05-1917.-À quatre heures nous sommes en route. C'est encore la nuit. Une mauvaise de nuit de sommeil nous avons eue : le long de la nuit les canons qui grondent et les marmites qui explosent au bas de notre colline<sup>934</sup>”*. Il est un bruit terrible, une terreur lorsqu'il s'approche : *“24-02-1916.- Nous sommes toujours bien là. Cependant, les Allemands ont intensifié leurs tirs. Ils lancent dans nos tranchées de grosses torpilles que nous voyons passer dans les airs, dévalant aussitôt et pétant dans un bruit terrible<sup>935</sup>”*. Ou encore un boucan, un vacarme : *“21-10-1915.- À une heure, après minuit, la compagnie arrive et nous pouvons partir en repos. Cela ne dure pas longtemps : nous nous réveillons à cause du boucan des gros obus qui tombent, un peu plus bas que nous. L'écho fait un bruit terrifiant qui vient de l'autre colline, pendant un bon bout de temps<sup>936</sup>”* ; *“18-03-1916. - A quatre heures il y a du mouvement. (...) les Allemands, assurément, on entendu du bruit ; car ils*

931 Faucaucourt, Somme, Région Picardie.

932 C'est tout à faire probable puisque la bataille de Verdun eut lieu du 21 février au 19 décembre 1916.

933 *“Pemp kardlev bennak a raomp èl-se. Tostaat a raomp d'al linennoù ha lâret a raer dehan a drouzal hag a vutumat. Met kerkoulz e vehe komz doc'h tud vouzar. D'ar Boched e fall dezhe monet, a lâront ! Nag ur vuhez... Kaer hon eus ober, chom a ra tud àr hol lerc'h doc'h kostezioù an hent.”* **KAOK**, p.122.

934 *“3-05-1917.-Da beder eur eh omp en hent. Noz eo c'hoazh. Ur fall nozvezh kousked hon eus bet : hed an noz ema ar c'hanonoù é kornal hag ar potarnoù é tarzhal d'an diaz ag hon tostenn.”* **KAOK**, p.189.

935 *“24-02-1916.-Atav eh omp ervat amañ. Stankaet en deus neoazh ar Jermaned da denññ. Teurel a raont en hor fozelloù pikol torpilhoù a welomp é vonet en aer ag an amzer, é teval ha kentizh é vrammet get trouz spontus.”* **KAOK**, p.118.

936 *“21-10-1915.-D'un eur, goude kreiznoz, eh arru ar gompagnunezh hag e c'hellomp monet da repoz. Ne bad ket pell : dihun a raomp get safar potarnoù bras é kouezh, un tammig izelikoc'h egedomp. An dason a ra trouz braouac'h, é vonet ag un dostenn d'an arall, e-pad hir amzer.”* **KAOK**, p.99.

*nous envoient des torpilles qui font un vacarme terrible*<sup>937</sup>”.

Parmi le vocabulaire utilisé par Loeiz Herrieu . *kornal* , *gronder* ; *trouz spontus* , *bruit terrifiant* ; *braouac'h*, *terreur*; c'est le mot *safar* , *boucan*, qu'il utilise le plus fréquemment, car il résume tous les autres cités et correspond parfaitement à ce qu'entend un homme sur le front, un ensemble de bruits, que Guillevic et Le Goff traduisent ainsi : “*grand bruit, vacarme, tumulte*<sup>938</sup>”. Le mot *safar* présente donc l'avantage pour l'écrivain de résumer l'ensemble des bruits du front, son vacarme habituel : “*17-06-1916.-Ce soir, il y a une bataille du côté de Fay qui dure une bonne heure, avec le vacarme habituel. Nous savons rapidement que les Allemands ont essayé de venir dans nos lignes sans pouvoir y arriver*<sup>939</sup>”.

#### IV.3.3.3. Entendre la mort des hommes

Le soldat est obligé de s'habituer à ce chaos, aux bruits de la guerre, sous peine de devenir fou. Loeiz Herrieu les décrit comme habituels, comme faisant partie d'une routine mais n'en minimise par leur importance et leur signification. De ce fait, s'il évoque souvent le bruit des combats, plus ou moins lointains, comme une sorte de grondement incessant, s'il s'y habitue par nécessité vitale, il rappelle ponctuellement au cours de son récit la terrible signification de ce vacarme :

“9-07-1916.-(...)Vers 10 heures du soir je suis réveillé par les tirs. Je jaillis de mon trou pour voir ce qu'il y a. De l'autre côté de la Somme est la bataille. La limite du ciel noir est grignotée par la clarté des éclairs des canons et celui des fusées. Là-bas se cassent des marmites encore et des têtes d'hommes aussi hélas  
940]”

Chaque grondement, chaque explosion, chaque tir signifie que des hommes meurent. Dans un tel chaos, la tentation peut être grande de considérer indistinctement ces bruits. Or, chaque bruit peut être synonyme de la disparition d'un homme, qui porte un nom, qui a une histoire, une famille,... et tout ce qui constitue un individu, le rend unique et sa disparition irremplaçable. Le bruit dans la guerre est une agression constante, au niveau physique, au point de devenir parfois insupportable, ainsi qu'une agression psychologique, parce qu'il se confond avec l'annonce de la

937 “18-03-1916.- *Da 4 eur e sav boulj.(...) ar Jermaned, pechañs, en deus klevet trouz ; rak torpilhoù a daolont àrnoñp hag a ra ur safar spontus.*” **KAAK**, p.123.

938 GUILLEVIC & LE GOFF, 1986, p.67.

939 “17-06-1916.-*Henoazh eh eus ur c'hrogad trema Fay hag a bad un euriad bennak, get ar safar ordiner. Goût a raomp emberr en en deus ar Jermaned esaeet donet en hol linenn hep gellout disoc'h.*” **KAAK**, p.133.

940 “9-07-1916.-(...) *Àr-dro 10 eur noz eh on dihunet d'an tennoù. Sailh a ran a ma zoull da welet Petra 'zo. En tu 'rall d'ar Somme ema ar c'hrogad. Krignet eo bevnen an oabr du get splannder luc'hed ar c'hanoù ha hani ar gouloù-red. Du-hont e torr potarnoù c'hoazh ha pennoù tud ivez siwazh !*” **KAAK**, p.141.

mort qui frappe en continu des hommes, avec toutes les conséquences que cela induit. Enfin, Loeiz Herrieu voit en ces bruits, le rappel de la folie des hommes qui n'ont pas su écouter le discours de paix de l'Église :

“2-11-1916.-Les tintements douloureux des cloches qui appellent les chrétiens à aller prier pour leurs trépassés descendent sur le bourg. Mais rares sont ceux qui comprennent leur voix plaintive. (...), là-bas, vers le levant gronde toujours le canon... Là-bas meurent des hommes, avant leur heure, des hommes comme nous dont le sang ira engraisser le Veau d'Or ; là-bas un homme perd sa vie par son frère, avec la peur que celui-ci lui ôte la sienne. Car ils n'ont plus de raison de s'entretuer. Et ils ont dit cent fois de s'aimer<sup>941</sup>...”

Le bruit de la guerre, c'est le bruit de la mort, c'est le bruit de l'immense gâchis humain qu'est la guerre. C'est le bruit de la chute un par un des hommes de toute une génération. Ils tombent “*avant leur heure*”, avant l'heure décidée par Dieu parce que l'homme qui meurt dans la guerre, meurt par la faute des “*frères*” qui l'ont abattu. Loeiz Herrieu ne l'oublie jamais, ne l'oubliera jamais, comme tous les rescapés de ce terrifiant jeu de hasard. Alors, il nous dit ce bruit, il nous le répète sans cesse tout au long de ce récit. Et s'il nous informe qu'il faut bien s'en accommoder, jamais il ne le banalise, car ce bruit c'est presque toujours le dernier qu'ils entendent pour beaucoup de combattants, au moment où la mort les frappe. Et quand tous les bruits se mêlent les uns aux autres, quand les oreilles ne peuvent plus l'entendre parce qu'ils dépassent ce qu'elles ont connu et supporté jusque-là, quand les êtres humains se trouvent au milieu de ces bruits, ces derniers ne sont plus une alerte, il sont la mort. La mort partout, qui s'immisce physiquement dans l'homme au milieu de la bataille.

#### IV.3.3.4. Ne plus rien entendre quand le bruit de la mort est là

“Parfois, l'oreille était totalement assourdie par un fracas infernal, accompagné de flammes. Puis voilà que des sifflements aigus, ininterrompus, donnaient l'impression que des centaines de morceaux d'une livre s'abattaient à la file avec une vitesse inconcevable. (...)

Mais ces bruits sont plus faciles à décrire qu'à subir, car l'instinct lie à chacun de ces grondements de fer vibrant l'idée de la mort – (...)

Je crois avoir imaginé une analogie qui rend fort bien le sentiment propre à une situation où je me suis trouvé souvent comme tous les autres soldats de cette guerre : qu'on se représente ligoté à un poteau et

941 “2-11-1916.-2-11-1916.-Diskenn a ra ar vourc'h goboù glac'harus ar c'hlec'hier é c'hervel ar gristenion da zonet da bediñ e'it o re dremenet. Met gloev eo ar re a gompren o bouezh klemmus. (...), du-hont, trema ar sav-heol e vourbout atav ar c'hanon... Du-hont e varv tud, a-raok o c'hours, tud èldomp hag a yav o gwad da lardiñ ar Leue Aour ; du-hont an den a lam e vuhez get e vreur, get aon ne zahe hemañ da lemel e hani getoñ. Rak n'o deus ken digarez d'en em lazhiñ . Ha lâret o deus kant d'en em gariñ ...” *KAAK*, p.161.

constamment menacé par un bonhomme qui brandit un lourd marteau. Tantôt il arrive en sifflant, vous frôlant le crâne, puis il frappe le poteau si fort que les éclats en volent – c'est exactement cette situation que reproduit tout ce qu'on subit quand on est pris à découvert en plein milieu d'un pilonnage<sup>942</sup>.”

Allemands ou Français, l'expérience combattante propose des témoignages dans lesquels reviennent des sensations identiques, comme le rappelle cet extrait d'*Orages d'acier* de l'écrivain allemand Ernst Jünger. Ces témoignages marquent également la limite de la littérature à décrire de telles situations, un tel paroxysme des sens. Elle ne peut que les suggérer, frapper le lecteur en utilisant la capacité d'évocation des mots, toujours en-deça de la réalité vécue malgré tout.

Juillet 1916. Loeiz Herrieu se trouve sur le front de la Somme, alors que s'engage une des batailles de la Somme, qui va durer du 24 juin, date à partir de laquelle se prépare l'artillerie, au 18 novembre, causant la mort d'environ 650 000 Allemands, 420 000 Britanniques et 195 000 Français<sup>943</sup>. Le témoignage de Loeiz Herrieu confirme ces dates. Et inversement. Il décrit tout d'abord la mise en place du matériel de guerre à partir du 22 juillet puis le 24, l'artillerie se met en branle :

“24-06-1916.-Ce midi, les choses éclatent. Les grosses pièces de Cappy crachent sans arrêt des bombes que nous entendons exploser, du côté des Allemands, un peu après que se sont élevés dans les airs, la fumée, la terre, les pierres et le bois.

Les Allemands répondent avec générosité et il tombe une averse de fer en direction de Frise et Cappy.

Du côté des Anglais, il y a autant de vilain.

Nous sommes ici dans un demi-cercle, du bruit dans tous les recoins qu'il y a : il n'y a qu'un petit territoire derrière notre dos qui est sans bruit<sup>944</sup>.”

La bataille s'installe, prend ses aises, sur la terre comme dans le ciel. Avec elle s'installe la musique de la mort, que les grosses pièces d'artillerie provoquent et rythment. Chants et contre-chants se succèdent et chaque note marque peut-être la mort d'un ou plusieurs hommes. C'est une averse, une pluie dont les gouttes peuvent être mortelles pour celui qui s'aventure au-dessous :

942 JÜNGER, 2013, p.107-108.

943 Dates et chiffres tirés du : **DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918**, 2008, p.975 & 977.

944 “24-06-1916.-(...) *Ar c'hreisteiz-mañ e tarzh mat an traoù. Pezhioù bras Cappy a skop hep arsav ar melloù-dir a glevomp é tarzhal, doc'h tu ar Jermaned, un tamm mat goude ma vez savet en aer ag an amzer ar maged, an douar, ar vein hag ar c'hoad. Get largentez e respont ar Jermaned ha kouezh a ra ur barrad houarn trema Frise ha Cappy. E lodenn ar Saozon ema ken diharak an traoù. Eh omp amañ en un hanter kerlenn, trouz e kement pleg a zo anezhi : nend eus nemet un tachadig àr-dreñv hor c'hein hag a zo didrouz.*” **KAAK**, p.134-135.

“27-06-1916.(...) Demain nous devons partir d’ici. Après midi il nous arrive l’ordre par téléphone du E.M Tétard d’envoyer un officier, un adjudant et un *sergent-major* jusqu’à son logement ou P.C (*Poste de Commandement*). Le *sergent-major* est à l’arrière comme toujours. Cela va donc être à moi d’y aller. Nous partons à midi et demi, le lieutenant Petit, le sergent Catoire et moi. Il a plu et il y a de la fange. Nous allons par une longue tranchée, où nous tournons, une fois à gauche une fois à droite, en interrogeant souvent les soldats pour savoir par où aller. Par-dessus nos têtes passent des marmites, de toutes tailles, qui bruissent, brailent, hurlent dans un vacarme qu’on ne peut comprendre sans être dessous. Si on pouvait fixer sur le ciel bleu, les chemins de toutes la ferraille qui siffle, se croise et recroise, voilà longtemps qu’il n’y aurait plus un lieu vide sur le billig<sup>945</sup>.”

Au fur et à mesure que la bataille et le bruit s’intensifient, les mots qui les décrivent deviennent insuffisants pour en faire saisir leur réalité : “*un vacarme qu’on ne peut comprendre sans être dessous*”. Comme tout écrivain, Loeiz Herrieu le sait. Malgré cela, il témoigne, il décrit la bataille et le corps qui la refuse : “*À la nuit nous étions à la maison sans dommage. Mais nous étions crevés et sourds*<sup>946</sup>”. Le corps épargné par la mort ne sort jamais indemne d’une telle épreuve. Loeiz Herrieu, n’étant pas en première ligne, est donc stationné au pied des pièces d’artillerie, ce qui augmente d’autant plus son exposition au bruit :

“28-06-1916. (...) Trois bateaux, avec d’énormes longs canons, qui sont sur la terre, près de nous. Ils tirent au-dessus de notre maison. A chaque fois qu’ils tirent, il est inutile d’essayer d’écrire ; notre maison semble partir dans les airs avec la marmite. Nous devons nous fourrer de la ouate dans les oreilles parce que notre tête n’en peut plus de ce bruit terrifiant<sup>947</sup>.”

Dérisoire et symbolique défense, que cette ouate plantée dans ces oreilles d’hommes devenus sourds à cause de cet insupportable vacarme. Ultime résistance du corps qui ne peut plus, qui ne veut plus entendre cette cacophonie de la mort déchaînée par les tirs de ces hommes sur d’autres hommes :

“Premier juillet.-A 4 heures, nous nous levons en hâte, pour partir vers L’Arbre en boule(\*). A sept heures les choses éclatent comme jamais encore. Voilà six jours et six nuits que dure cette pluie d’acier sur les Allemands. Comment le supportent-ils ? Nos têtes bourdonnent à cause du bruit, comme si elles étaient

945 “27-06-1916. (...) *Da greisteiz hanter eh aomp kuit, al letanant Petit, ar Serjant Catoire ha me. Glav en deus graet ha fang a zo. Monet a raomp dre ur vouzelenn hir; lec’h ma troomp, gwezh a-gleiz gwezh a-zehou, hag ec’h aters lies ar soudarded e’it goût dre bedre monet. A-dreist hor pennoù e tremen potarnoù, a gement brasted, hag a drouz, a skuerm, a hud get ur safar ha ne c’heller ket kompren hep bout edante. A pa vehe gellet merkiñ, àr an oabr glas, hentoù holl an houarnaj a c’hwitell, kroaz-digroaz, setu pell zo ne vehe mui lec’h goulle erbet àr ar billig.” **KAOK**, p.135.*

946 “*A-benn an noz eh oamp er gêr hep droug erbet. Met poazh e oamp ha bouzar.*” **KAOK**, p.135.

947 “28-06-1916. (...) *Teir bag, get pikol kanonoù hir, a zo àr an douar, tost deomp. Tenniñ a raont dreist hon ti. Seul gwezh ma tennont, ne dalv esae skriv ; hañval eo eh a hon ti get ar potarn en aer ag an amzer. Ret-mat eo deomp boutiñ ouet en hon diskouarn rak ne harz ket mui hor penn get an trouz braouac’hus-mañ.*” **KAOK**, p.136.

remplies de hannetons en train de picoter<sup>948</sup>.”

Pour Loeiz Herrieu, le pire est à venir. Toujours en cette journée du 1er juillet 1916 :

“Vers 9 heures 30 il tombe sur nous une averse d’obus et de marmites comme nous n’en avions encore jamais vue. Cela dure pendant quelque deux heures ; deux heures qui semblent pour nous sans aucune fin. Mettez au même endroit des chats par milliers à miauler, des abeilles par ruches à enrager, des trains par centaines à rouler sur un pont métallique, le tonnerre à éclater sans arrêt, le vent de noroît le plus fou à hurler tout en fracassant les vagues de l’océan contre les rochers des côtes bretonnes, et vous n’aurez encore qu’une partie du vacarme d’enfer qui recouvre nos têtes, comme un linceul terrible cousu avec de l’acier.

Et que pensons-nous dans cet état pitoyable ? Cacher nos têtes et essayer de rester vivants... Nous sommes impressionnés : livides, nos yeux écarquillés comme des animaux vaincus. Nous allons sans nous reconnaître, déformés, désespérés. Nous devons nous agenouiller dans la tranchée et nous mettre nez-contre-cul, notre sac sur notre tête, car les éclats de marmites, les balles tombent sur nous en roulant, avec de la terre et des pierres qui en jaillissent.

Jamais encore nous n’avons été sous une averse de cette sorte et c’est un miracle qu’il ne soit pas tombé une marmite dans la tranchée où nous sommes. Deux seulement de ma compagnie ont eu un peu de mal : Guérin et Sassus<sup>949</sup>.”

Jamais Loeiz Herrieu ne s’était encore trouvé dans la gueule du loup à ce point. La description de l’homme sous les bombes correspond exactement à la même réalité que celle d’Ernst Jünger. Les deux écrivains s’interdisent tout autant l’un que l’autre de céder à la fantaisie, mais opèrent le choix d’analogies totalement différentes. Ernst Jünger représente le soldat sous la pluie des bombes comme un homme menacé par l’action d’autres hommes. En cela, il insiste sur la guerre en tant que phénomène social et non pas naturel puisqu’il sous-entend (l’image de l’homme au marteau), que quelqu’un décide ou non d’utiliser les armes et que quelqu’un d’autre est victime de cette décision.

Loeiz Herrieu, propose une vision plus ambiguë, dans laquelle l’homme n’est pas aussi clairement maître ou victime que dans la description d’Ernst Jünger. Dans cet extrait et plus

948 “Kentañ deiz a C’hourhelen.- Da 4eur e savomp a-herr; evit monet trema L’Arbre en boule. Da seizh eur e tarz h an traoù biskoazh muioc’h. Setu c’hwec’h deiz ha c’wec’h noz e pad ar glav dir-se àr benn ar Jermaned. Penaos e harzont-int ? Boudal a ra hor pennoù-ni get an trouz, èl pa vehent leun a c’hwi led-derc’h.” *KAAK*, p.137.

949 “Àr-dro 9eur30 e kouezh àrnomp ur barrad obusoù ha potarnoù n’hon eus ket c’hoazh gwelet. E-pad div eur bennak e pad ; div euriad hag a seblant deomp-ni hep achuamant erbet. Lakait en hevelep tachad kizhier a-viloù da viaoual, gwenan a ruskennadoù da gounnariñ, trenioù agandoù da rudellat àr ur pont-houarn, ar gurun da strakal hep arsav, an avel gwalarn foliañ da yudal en ur stlapiñ houlennoù ar mor-bras doc’h rec’hier aodoù Breizh, ha n’ho po ket c’hoazh ’met un darn ag ar safar ifern a c’holo hor pennoù, èl ul liñsel spontus gwiaadet get dir. Ha petra a soñjomp-ni er stad truek-mañ ? Kuzhet hor pennoù hag esae chom bev... Lorc’het omp : dislivet, divarc’het hon daoulagad èl re loened trec’hiet. Monet a raomp hep goût deomp, beudet, tresmeet. Dav eo deomp daouliniñ er vouzellenn hag em lakaat fri-oc’h-revr; hor sec’hier àr hor pennoù, rak ne zehan ket an tammoù potarn, ar boletoù a gouezh àrnomp a-dorimell, get douar ha mein strimpet dezhe. Biskoazh c’hoazh n’end omp ket bet edan ur barrad seurt get hennañ ha burzhud eo nend eus ket kouezhet ur potarn er vouzellenn mah omp. Daou hepken a ma c’hompagnunezh en deus bet un tammig droug : Guérin ha Sassus.” *KAAK*, p.136-137.

généralement tout au long de *Kammadro an Ankoù*, *obus*, *grosses pièces*, *marmites*, tombent en pluie ou en averse. *Le tonnerre*, *le vent*, *les vagues* sont également convoquées. Ces images ne sont pas originales sur le plan littéraire, mais par elles Loeiz Herrieu confond des phénomènes naturels avec un phénomène social. Certes, cet homme, paysan breton du début du vingtième siècle donne la scène du bombardement à imaginer à un lecteur qui lui ressemble. Il fait donc appel à des images que ce lecteur connaît et peut se figurer. Il ne choisit naturellement pas le vrombissement d'une escouade d'avions encore rares dans le ciel breton, mais préfère le bruit d'un train sur un pont, de même qu'il n'évoque pas les barissements d'un troupeau d'éléphants pour signifier le vacarme des bombardements. À ces derniers, il préfère le miaulement des chats, le bourdonnement des abeilles. Ces chats n'ont pas de couleur spécifique, mais nous pouvons tout de même remarquer que dans les contes et légendes bretonnes, le chat noir est souvent l'incarnation du Diable. De même que nous avons déjà présenté la symbolique des abeilles. Consciemment ou pas, Loeiz Herrieu en appelle à des figures animales porteuses d'une grande symbolique. L'absence de la mention de couleur ne permet qu'une spéculation au sujet de l'interprétation du choix des chats par Loeiz Herrieu. Les abeilles, en revanche, qui sont des insectes auxquels Loeiz Herrieu est particulièrement attentif, puisqu'elles sont pour le paysan synonyme de pollinisation et pour le chrétien un des témoignages de la perfection divine, retiennent notre attention, en ce qu'elles apparaissent ici comme les porteuses de la colère de Dieu. Dans l'*Exode*, qui succède à la Genèse dans l'Ancien Testament, une nuée de sauterelles détruit ce qui reste des récoltes, après que celles-ci ont été détruites par un orage de grêle et après avoir déjà connu une invasion de grenouilles, de moustiques et de taons<sup>950</sup>. La fin de l'*Exode* marque également la fin de l'asservissement des Juifs par les Égyptiens. Encore une fois, il n'est pas évident que Loeiz Herrieu ait cité les chats et les abeilles en pensant à ces références, mais nous pouvons penser qu'elles étaient assez profondément ancrées dans l'imaginaire d'un Breton catholique de son époque.

Difficile d'assimiler le linceul d'acier avec l'orage de grêle biblique. Le linceul, *liñsel* en breton où il peut signifier le drap ou le linceul, est ici cousu d'acier<sup>951</sup> et conclut le passage détaillant les sensations et particulièrement les bruits de ce bombardement. Aux images tirées de la nature, succède le rappel de l'origine humaine de cet enfer par Loeiz Herrieu. Et sous ce déchaînement d'origine humaine, que deviennent les êtres humains ? "*Des animaux vaincus*". Des êtres terrés, enterrés, perclus de terreur, aveugles, sourds, incapables, perdus en eux-mêmes. Loeiz

950 *LA BIBLE, Exode*, 1990, p.66-116.

951 Nous avons cherché des liens entre l'image proposée par Loeiz Herrieu et la poésie des pays celtiques. Le poète irlandais W.B Yeats a composé des vers sur le héros celte Cuchulain. Dans un des ces vers, Cuchulain est au Purgatoire. Les fantômes l'y invitent à coudre son linceul, geste qui symbolise la purification. Cuchulain est certes un combattant et le front de la Somme peut être vu comme un purgatoire par les soldats. Malgré tout, le linceul est ici cousu volontairement par Cuchulain, ce qui n'est pas le cas de Loeiz Herrieu. De ce fait, cette comparaison débouche sur une impasse. Analyse complète des vers évoqués : Voir GENET, 1989.

Herrieu mentionne ces deux camarades de combat, qui ont eu “*un peu de mal*”. Nous sursautons à la lecture d’un tel euphémisme, tant la description extrême qui a précédé ce constat montre qu’aucun homme ne pourra jamais oublier une telle expérience. “*C’est un miracle*”, veut croire Loeiz Herrieu. Et le 27 juillet 1916, une fois éloigné de ce déferlement incessant de ferraille et de bruit, il respire enfin et note :

“Ici maintenant c’est silencieux, et nous y trouvons un grand bonheur après avoir été dans les griffes de l’Ankoù.

Nos canons se sont rapprochés : ils sont venus jusqu’au *Vieux-Bois*. La nuit nous dormons dans des trous faits par les Allemands, seulement recouverts de notre toile de tente.

Il fait un peu frais mais qu’importe : nous sommes vivants puisque nous sentons le froid ! Et il nous vient du courage en voyant que les choses marchent<sup>952</sup>.”

De même que la mort s’est confondue avec le bruit, la paix se confond avec le silence. Et ce bruit de la mort qui anesthésiait les sens, réduisait les hommes au rang d’animaux uniquement préoccupés par la recherche de tous les moyens possibles pour éviter de mourir, lorsqu’il disparaît, leur permet de redevenir des hommes. Dès lors, peu importe que les sensations soient agréables ou désagréables, car leur perception indique qu’ils sont en vie. Dans la tranchée sous les bombes, le soldat n’a plus froid, n’a plus chaud, n’a plus faim, il ne pense qu’à sa survie. Il n’est pas mort mais son attention est tellement concentrée sur cette survie qu’elle efface tout le reste, tout ce qui en fait un être humain. Loeiz Herrieu faisait une distinction parfaite entre l’homme et l’animal. Lorsqu’il réduit le soldat sous les bombes à celui d’un animal, il exprime la régression absolue dans laquelle la guerre confine l’homme. Et au contraire de le sanctifier, de le rapprocher de Dieu par son sacrifice, comme le pensait Yann-Ber Kalloc’h, la guerre, selon Loeiz Herrieu, éloigne l’homme de Dieu, le réduit au rang de bête, c’est-à-dire d’être sans conscience, sans espoir de vie éternelle. Elle provoque la colère du Tout-Puissant. Rien d’autre. La guerre n’est pas l’œuvre de Dieu. Elle est l’œuvre des hommes qui, de cette manière, lui tiennent tête et doivent donc s’attendre à subir son courroux.

#### IV.3.3.5. Entendre Dieu malgré le bruit de la guerre

Un tel état d’esprit explique la constance de la foi de Loeiz Herrieu pendant tout le conflit. La guerre ne le fait pas douter de Dieu, mais des hommes. À la fureur de ces hommes

952 “*Amañ bremañ ema didrouz, hag ur misi bras a gavomp àr-lerc’h bout bet e krabanou an Ankoù. Tostaet en deus hor c’hanonou : daet int betek ar Vieux-Bois. D’an noz e kouskomp en toullou graet d’ar Jermaned, gronnet hepken en hon lien telt. Fresk eo un tammig, met ne vern : bev omp peogwir e santomp an anaoued ! Ha donet a ra kalon deomp e welet e kerzh an traoù.*” **KAAK**, p.139.

répond la paix et le silence de Dieu, malgré les provocations : “5-10-1914.-(...) *Et le bruit sourd des tirs répond à la prière muette de l'église*<sup>953</sup>...” ; “6-05-1915.-*Dimanche de la Fête-Dieu.-Nous entendons une messe dite à 8 heures par un sergent-fourrier du 49e. Pendant la messe et après éclate la fureur du canon vers Soissons. Il y a longtemps qu'il n'y a pas eu autant de bruit*<sup>954</sup>”. La guerre interrompt le cycle de renouvellement perpétuel de la vie dans la nature, puisqu'elle n'est que destruction et chaos. Cependant, Loeiz Herrieu ne perd pas espoir car il sait que Dieu et la nature triompheront toujours de la folie des hommes. Le 3 août 1916, après avoir échappé à la mort sous le feu pendant la bataille que nous venons de présenter, après avoir retrouvé ses sens, il est de nouveau capable de se laisser aller à quelque réflexion. Il constate :

“Il est étonnant de voir au-dessus du massacre, le bruit terrible et cette fumée puante, des hirondelles en train de voler et de pousser des cris perçants et joyeux et l'alouette s'élever toujours vers le haut en chantant tant qu'il le peut. Toute la méchanceté humaine ne peut rien contre la loi inébranlable de la nature<sup>955</sup>.”

À cette date, il est encore près de la ligne de feu. Mais le 18 août 1916 : “*On parle de partir pour le repos. La plupart ont hâte de s'éloigner de cet endroit ; car nos têtes sont cassés par le bruit*<sup>956</sup>”. S'éloigner du bruit, c'est s'éloigner du risque de sa propre mort, c'est retrouver son humanité. C'est retrouver ce qui singularise l'humanité. Le ramassage des cadavres en fait partie. C'est le métier des territoriaux. Échapper à sa propre mort, s'éloigner un peu des premières lignes ne signifie pas la fin de la confrontation avec la mort des autres.

#### IV.3.4. Sentir la mort

De même que le paragraphe “*Entendre la mort*” doit être compris au premier degré, c'est-à-dire la perception des bruits relatifs à la mort par l'oreille humaine, nous entendons “*sentir la mort*”, comme étant la perception olfactive de la mort.

Il n'est pas prêté d'odeur à l'âme du mort dans la religion catholique. L'âme ne sent rien. Cette absence d'odeur s'oppose à la décomposition du corps, qui dégage rapidement une odeur pestilentielle s'il n'est pas rapidement enterré ou brûlé. Les territoriaux avant de ramasser les

953 “*Ha trouz bouzar an tennoù a reskond da bedenn vut an iliz...*” **KAOK**, p.30.

954 “*6-05-1915.-Sul ar Sakramant. -Klevet a raomp un oferenn lâret da 8 eur get ur serjant-fourrier ag an 49vet. E-pad an oferenn hag ar-lerc'h e tarzh braouac'h ar c'hanon trema Soissons. Setu pell 'zo nend eus ket bet kement a drouz.*” **KAOK**, p.67.

955 “*Souezhus eo gwelet a-dreist al lazherezh, an trouz spontus hag ar maged blazus-mañ, gwennili é nijal hag é rifal joaius hag ar c'hweder é sevel atav d'al lein en ur ganal par ma c'hell. Holl fallentez mab-den ne c'hell netra enep da lezenn divrall an natur.*” **KAOK**, p.139.

956 “*Komz a raer a vonet da ziskuizh. Hiraezh en deus al lod muiañ da bellaat a-zoc'h an tachad-mañ ; rak torret eo hor pennoù get an trouz.*” **KAOK**, p.148. Concernant la traduction, précisons que “*rak an trouz*” peut également se traduire par “*à cause du bruit*”.

cadavres, ou plus généralement tous les soldats présents sur le front devinent de ce fait la présence de morts même s'ils ne les voient pas à cause d'odeur significative qu'ils dégagent : *"Il est resté des hommes morts dedans ; car je sens leur puanteur."* Note ainsi Loeiz Herrieu, le 8 juillet 1916, alors qu'il s'est installé dans un trou écrasé par une marmite : *"Et les grosses mouches passent au-dessus de ma figure au matin pour aller lécher ces corps. Elles me dégoûtent ; mais où aller<sup>957</sup> ?"*

Tout comme les premières images des cadavres, l'odeur qu'ils dégagent choque immédiatement le soldat arrivant sur le front. Ainsi, dans sa longue description de son arrivée dans la Marne, le 16 septembre 1914, Loeiz Herrieu insiste sur la présence de cette odeur : *"Et de tous ces corps pourrissant monte une odeur lourde, une puanteur abominable. Un tableau et une odeur terrifiante qu'aucun d'entre nous ne pourra oublier tant que nous vivrons<sup>958</sup> !"* À l'instar des images, du bruit, l'odeur de la guerre<sup>959</sup>, l'odeur de la mort s'installe immédiatement dans le paysage où évoluent les poilus. Tout de suite, Loeiz Herrieu perçoit que pas un d'entre eux ne pourra l'oublier. Le souvenir tenace de la "parenthèse" l'accompagnera toute sa vie. Et dans le souvenir de ces sensations mêlées se trouve la puanteur de ces morts abandonnés. Malgré cela, ce n'est pas le sens que Loeiz Herrieu privilégie dans ses descriptions. À la difficulté de décrire une odeur, s'ajoute le fait que la puanteur des cadavres indique qu'ils sont là depuis un moment. Pour Loeiz Herrieu et les territoriaux, cela signifie donc, en général, que la bataille est finie là où ils se trouvent. De ce fait, la puanteur pour insupportable qu'elle soit ne représente généralement pas de danger de mort, comme l'indique le premier extrait cité ci-dessus, dans lequel Loeiz Herrieu évoque sa pénible cohabitation avec les mouches.

Malgré cela, la puanteur des morts fait partie du tableau d'épouvante de la guerre, la symbolise en partie, selon Loeiz Herrieu. Le 13 juillet 1916, dans la région d'Herbécourt<sup>960</sup>, des prisonniers allemands sont chargés d'enterrer leurs morts.

"13-07-1916.-(...) Les prisonniers sont parvenus à découvrir le trou le plus proche de nous. À l'intérieur, dans un coin, il y a un pauvre homme qui était sur un lit de planches quand le toit de bois et de la terre lui est tombé dessus, sous le marmitage. Une poutre est venue l'écraser par la moitié. Ses jambes ouvertes se sont élevées vers le haut, sous la charge, et sa tête est pliée sur son épaule, la bouche ouverte et le sang qui en coule. Ses yeux ont été dégagés par la charogne qui grouille dedans. C'est tout noir et cela pue effroyablement. Il serait difficile de trouver un tableau plus vrai et plus terrible pour montrer comme la

957 "8-07-1916.-(...) *Gellet em eus kempenn un tachad evit kousket, e beg un toull flastret d'ur potarn. Chomet a zo tud lazhet a-barzh ; rak klevet a ran ar vlaz anezhe. Hag ar c'helion bras a dremen dreist ma fas a-vintin evit monet da lipat ar c'horvoù-se. Doñjer a raont din ; met men monet ?*" *KAOK*, p.141.

958 *"Ha diâr rac'h ar c'horvoù-se é vreiniñ, e sav ur vlaz pouenner, ur vlaz euzhus. Taolenn ha blaz braouac'hus ne vo ket tu da hani ac'hanomp ankouaat ken tre ma vevahomp !"* *KAOK*, p.24.

959 Au sujet de l'odeur dans la tranchées, le Musée d'Histoire militaire ("*Militarhistorisches Museum*") de Dresde propose de respirer, dans une sorte de boîte, l'odeur reconstituée d'une tranchée de la Première Guerre mondiale.

960 Picardie, département de la Somme.

guerre est abominable<sup>961</sup>...”

Remarquons que Loeiz Herrieu, si attentif à ce détail habituellement, ne mentionne pas l'origine de cet homme. Il est là, avec ces prisonniers allemands. Ils ne sont plus que des hommes qui contemplent la triste issue de leur condition de soldats. Ils sont ensemble, face à ce spectacle, voient le même tableau, respirent le même air vicié par la mort. Ils se perdent dans le noir définitif auquel la charogne a réduit la tête de ce pauvre homme, dans cette absence de couleur, ce vide. La puanteur apparaît alors comme une dernière résistance de la présence, de la réalité du corps avant le plongeon dans la décomposition et l'absence. Et la guerre met cette puanteur à nu. Elle dévoile ce que les hommes ne devraient ni voir ni sentir, tout du moins dans une civilisation où les morts sont habituellement enterrés, mis à distance des vivants, où ne les touchent véritablement que les personnes dont c'est le métier. Dans la guerre, la cohabitation, sans être toujours extrême, comme dans le premier extrait cité, entre les vivants et les morts fait partie du quotidien. C'est particulièrement vrai pour les soldats de la Territoriale du fait de leur mission.

#### IV.3.5. Toucher la mort

Sergent-fourrier, c'est-à-dire sous-officier, Loeiz Herrieu accomplit sa tâche avec beaucoup de rigueur. Mais son rôle est administratif. Il doit trouver des endroits où dormir, la nourriture des soldats,... Il n'effectue donc pas les tâches communes à la troupe de son Régiment territorial. Leur tâche principale, nous l'avons déjà précisé, consiste à récupérer tout ce qui est récupérable dans les tranchées ainsi que leur remise en état, de même qu'ils transportent également les munitions nécessaires aux troupes en première ligne. Les cadavres font partie de ce qui est à “récupérer” : *“Nos hommes partent ce soir approvisionner les jeunes qui combattent face à nous en cartouches, et aussi ramasser les morts<sup>962</sup>”*. Les territoriaux, plus encore que les autres soldats sont donc amenés à toucher ces corps, pour les enterrer, lorsque cela n'a pas déjà été fait : *“17-09-1914.- (...) Nos soldats courent sur le champ de bataille pour chercher les tués : ils n'y trouvent guère plus que des armes et des vêtements. Les corps ont été enterrés par les autres<sup>963</sup>”*. Nous savons déjà pourquoi les soldats, qu'ils soient territoriaux ou pas, mettent un point d'honneur à enterrer leurs

961 “13-07-1916.-(...) Daet eo da benn ar brizonerion a zizoleiñ an toull tostañ deomp. A-barzh, en ur gognell, eh eus ur c'haezh den a oa àr ur gwele plañch a pand eo kouezhet an doenn koad ha douar àrnezhoñ, edan hor potarnerezh. Un treust a zo daet d'er flastriñ dre an hanter. Savet eo e zivhar digor getoñ d'al lein, edan ar bec'h, hag e benn a zo pleget àr e skoaz, e veg digor getoñ hag ar gwad é tiver anezhoñ. Skarzhet eo e zaoulagad d'ar gerhon a verv enne. Du-kel eo ha blaziñ a ra braouac'h. Diaes e vehe kavet gwiroc'h ha spontusoc'h taolenn evit diskoueziñ pegen euzhus eo ar brezel...” *KAAK*, p.142.

962 “Monet a ra henoazh hon tud da zarbar kartouchoù d'ar re yaouank a zo é kann diragomp, hag ivez da serrezh re lazhet.” 28-09-1915, *KAAK*, p.94.

963 “Hor soudarded a red dre an emgannlec'h evit klask re lazhet : ne gavont kalz ken armaj ha dilhad. Douaret eo bet ar c'horvoù da re 'rall.” *KAAK*, p.25.

camarades dès qu'ils le peuvent. Cette tâche de récupération puis d'enterrement des cadavres pourrait au fond être assimilable à celle des pompes funèbres en temps de paix, s'il n'y avait pas les spécificités de la guerre, qui rendent pénible la manipulation des corps trouvés dans n'importe quel état, dans un état de putréfaction plus ou moins avancé, comme le rappelle ce passage déjà cité<sup>964</sup> :

“7-07-1916.-(...) Voilà deux jours qu'ils sont pendant la journée à chercher les corps des tués sur le champ de bataille. Un travail désagréable s'il y en a, surtout lorsque les corps sont restés si longtemps sur la terre, détrempés par la pluie, couverts de charogne, gonflés et noirs, avec une odeur répugnante qui monte d'eux<sup>965</sup>.”

Loeiz Herrieu observe, voit les hommes de son régiment partir effectuer ces différentes tâches qui les obligent à manipuler les morts. Cependant, il n'est lui-même en contact physique avec ces derniers que par hasard, comme le 28 septembre 1915. Fatigué d'avancer difficilement dans un boyau, il s'est assis un moment et quand il se relève, il écrit : “*Je m'aide des bords de terre qui suivent la tranchées et lorsque je me lève, je remarque que je m'étais assis, sans le savoir, sur le corps d'un soldat tué*”. L'absence de commentaire pourrait laisser penser qu'il ne ressent rien, et qu'un tel incident est parfaitement banal. Puis, il note simplement : “*Il est étendu dans la fange, la visage contre la terre, et il est tellement fangeux que je n'avais pas fait la différence entre lui et la terre qui l'entoure*<sup>966</sup>”. C'est toutefois assez inhabituel pour qu'il en fasse le récit et qu'il se justifie de sa méprise. Néanmoins, contrairement à la vue et à l'odeur des cadavres à laquelle il ne peut se soustraire, il n'est pas contraint de toucher véritablement les corps tombés. Cette absence de contact lui permet de décrire avec distance les tâches des soldats autour de lui. C'est leur travail. Il n'est pas agréable. Pas plus que l'avalanche de “*paperasses*” que lui-même doit gérer, mais la guerre n'est pas agréable de toute façon.

#### IV.3.6. Le goût de la mort

Sans surprise, malgré l'inversement de beaucoup de comportements qu'est la guerre, le goût est le sens le moins sollicité lorsqu'il s'agit de la mort. Les soldats de la Grande Guerre ont souffert de la soif et de la faim, lorsque l'eau était viciée ou plus simplement que l'intensité des combats ne permettait plus de leur apporter de la nourriture, mais jamais au point de pousser les

964 Voir Chapitre : IV.2.6.6. *Le corps mis en terre.*

965 “*Setu daou zeiz 'zo emaint e-pad an devezh é serrriñ korvoù re lazhet àr dachenn an emgann. Micher divourrus mar end eus, dreist-holl a pand eo bet ken pell ar c'horvoù àr douar, gwalc'het d'ar glav, goloet a gerhon, foeñvet ha du, get ur vlaz doñjerus é sevel diàrmezhe.*” *KAAK*, p.140-141.

966 “*Harpet em eus doc'h ar vevennad douar a heuli ar fozell, hag a pa savan, eh eveshaan em eus azezet, hep goût din, àr gorr ur soudard lazhet. Astennet eo er fang, e fas doc'h an douar, ha ken fangek eo ma n'em eus ket-eñ diforc'het doc'h an douar a zo en-dro dezhoñ.*” *KAAK*, p.93.

soldats à manger les cadavres.

En ce qui concerne le récit de Loeiz Herrieu, la guerre ne semble pas l'avoir empêché de manger<sup>967</sup>. Ce ne sont d'ailleurs pas les morts humains qui lui coupent l'appétit :

“Je ne peux toujours pas manger de viande, depuis que je dois passer, chaque nuit, devant les corps de quinze chevaux tués là et qui puent maintenant pire que cent pestiférés. Nous devons mettre un mouchoir sur notre nez pour passer devant eux et courir. La pourriture ruisselle d'eux sur la route, sans aucun obstacle. A peine vois-je un morceau de viande que me vient leur souvenir qui me soulève le cœur. C'est une bonne chose pour moi d'avoir une boîte de beurre<sup>968</sup>...”

Et encore ne s'agit-il ici que de la viande. Loeiz Herrieu est incapable d'en manger face à des cadavres de chevaux, alors qu'il n'évoque jamais d'absence d'appétit liée à la présence des cadavres humains pour une raison simple : la viande humaine n'est pas assimilée par lui à quelque chose de comestible. Plus généralement, nous n'avons pas trouvé d'études au sujet de cas d'anthropophagie chez les soldats de la Première Guerre mondiale.

#### IV.3.7. La peur : un sixième sens ?

Nous venons d'observer par ordre d'importance, comment Loeiz Herrieu décrit la manière dont sont sollicités les cinq sens dans son récit. Au milieu de la bataille, ces sens semblent anesthésiés par la violence d'un tel environnement, au point où le soldat y est réduit à un état animal uniquement concentré sur ses réflexes de survie. Cet instinct de vie, qui le pousse à se retrancher totalement dans son obsession à ne pas la perdre, est le résultat d'un ensemble d'avertissements qui le mettent en garde contre le danger. Cette mise en alerte porte un nom générique : *La peur*.

Avouée ou non, la peur conditionne certains comportements et réflexes. Avant de les observer, nous remarquons que Loeiz Herrieu nomme peu la peur de manière explicite. Lorsqu'il le fait, c'est plutôt pour évoquer un danger diffus qui touche l'ensemble des soldats, sans ramener la peur à son cas particulier :

967 À ce sujet, la correspondance de Loeiz Herrieu avec son épouse est particulièrement instructive. Voir CARRÉ, 1999.

968 “N'hellan ket-me mui atav debriñ kig, a-c'houde ma vez ret din tremen, bemnoz, e-tal korvoù ar pemzek jao lazhet-hont hag a vlaz bremañ gwazh eget kant bosenn. Dav e vez deomp lakaat hor mouched àr hor fri evit tremen e-talte, ha redek. Rioleniñ a ra ar breinadur anezhe àr an hent. Nend eus ket mui a harz. A-benn a pa welan un tamm kig e ta soñj din anezhe hag e sav ma c'halon. Un dra vat eo din kaout ur voestad amanenn...” 11-10-1915, *KAOK*, p.96.

“Et cependant, là-bas, vers le levant gronde toujours le canon... Là-bas meurent des hommes, avant leur heure, des hommes comme nous dont le sang ira engraisser le Veau d’Or ; là-bas un homme perd sa vie par son frère, avec la peur que celui-ci lui ôte la sienne. Car ils n’ont plus de raison de s’entretuer. Et ils ont dit cent fois de s’aimer<sup>969</sup>...”

Lorsqu’il précise la cause de cette peur dans son camp, il le fait sans accents belliqueux : *“L’église entière est garnie de branches de cerisier, de noyers et de pins. C’est la Fête-Dieu aujourd’hui. Par peur que ne viennent tirer les Allemands, il n’y aura pas de procession dehors<sup>970</sup>”*. Mais, pudique dès lors qu’ils s’agit d’exprimer ce qu’il ressent de façon générale, Loeiz Herrieu ne dévoile pratiquement jamais sa peur en la nommant. Ou bien laisse-t-il en suspens la réponse. Le 29 mars 1916, un certain lieutenant Alioux, secrétaire du colonel, appelle Loeiz Herrieu à venir prendre des ordres auprès de lui. Cela l’oblige à braver le danger en se déplaçant d’une tranchée à l’autre sous les tirs :

“Ce soir, ils se mettent encore à tirer pire que jamais. Les 77 tombent comme de la pluie et les boulets sifflent à travers le bourg. J’ai du mal à arriver jusque là sans être frappé. Et le lieutenant Alioux, secrétaire du colonel, de me demander, tout en riant méchamment, si je n’ai pas eu peur ! Lorsque je demande pourquoi il m’a appelé, il me répond que c’était pour me dire qu’on a donné une permission à deux soldats de ma compagnie dont des parents sont morts.

Je dois dire qu’il y a un téléphone entre son bureau et la ligne où nous sommes.

Il en a fait tant que ça pour me jouer un tour. Il y a tour et tour<sup>971</sup> !”

Nous ne saurons jamais dans quelle mesure Loeiz Herrieu trembla de peur à l’occasion de ce périple, mais il révèle le peu de cas que se faisaient les officiers de la vie de leurs subordonnés, allant jusqu’à, dans l’exemple cité, mettre la vie de ces derniers en danger par jeu ! Et leur propension à pousser leurs hommes à braver la mort était souvent inversement proportionnelle à leur propre courage, comme le dénonce Loeiz Herrieu de bout en bout dans son récit. Nous le constaterons avec le portrait d’un officier tout à fait “exemplaire”.

Avant cela, observons que cette mention explicite de la peur se retrouve également peu chez les autres auteurs en langue bretonne. Avouer sa peur pour des hommes de cette génération

969 *“Ha neoazh, du-hont, trema ar sav-heol e vourbout atav ar c’hanon... Du-hont e varv tud, a-raok o c’hours, tud èldomp hag a yay o gwad da lardiñ ar Leue Aour ; du-hont an den a lam e vuhez get e vreur, get aon ne zahe hemañ da lemel e hani getoñ. Rak n’o deus ken digarez d’en em lazhiñ . Ha lâret o deus kant d’en em gariñ ...”* 2-11-1916, **KAOK**, p.161.

970 *“Gwarniset eo an iliz a-bezh get barroù kerez, knaou-garzh ha sapin-kroaz. Gouel ar Sakramant a zo hiziv. Get aon nen dahe d’ar Jermaned tenniñ, nend ay ket ar prehesion er-maez.”* 10-06-1917, **KAOK**, p.201.

971 *“Henoazh en em lakaont c’hoazh da deniñ gwazh eget biskoazh. Kouezh a ra ar 77 èl glav ha c’hwitellat a ra ar bouletoù dre ar voure’h. Bec’h am eus ec’h arru betek eno hep bout skoet. Hag al letanant Alioux, sekretour ar c’horonal, da c’houlenn genin, en ur c’hoarzhed blech, mar n’em eus bet aon ! A pa c’houlennan getoñ perak en en deus ma galvet, e respont din ema evit lâret din eh eus roet permission da zaou soudard a ma c’hompagnunezh hag a zo marv tud kar dezhe. Ret eo din lâret eh eus ur pellgomzer etre e vurev hag al linenn lec’h mah omp. Graet en deus kement-se evit c’hoari un dro din. C’hoari ha c’hoari a vez !”* **KAOK**, p.125.

reste encore largement assimilé à un aveu de faiblesse ou bien encore comme un manque de confiance en Dieu. Ainsi Aogust Bôcher, après avoir décrit son baptême du feu, ne peut s'empêcher de déclarer : *“Malgré cela, je n'ai jamais eu peur de la mort. Non jamais ! Je me disais : “ Que votre volonté soit faite, mon Dieu ! ” et je m'attendais à tout avec confiance<sup>972</sup>”*. Mais à l'instar de l'officier déjà évoqué, la réalité du combat a tôt fait d'amener les farauds à exprimer plus de lucidité. Aogust Bôcher va donc rapidement relativiser son défaut revendiqué de peur : *“J'ai peur de perdre ma vie, et chère cependant, elle coûtera s'il doit leur rester. Diable ! J'ai fait son sacrifice pour Dieu, mais je ne demande pas à la donner aux Prussiens, cependant<sup>973</sup> !”* Un tel revirement pourrait presque faire sourire si nous ne connaissions l'effroyable cause de celui-ci.

#### IV.3.7.1. Les manifestations de la peur

Peu nommée, nombreuses sont en revanche les descriptions des manifestations de la peur dans les témoignages de combattants. Le réflexe le plus instantané consiste à se replier sur soi-même en baissant la tête à l'annonce du danger. Ce réflexe est parfaitement inutile et certains ne se privent pas de l'affirmer haut et fort. Le 3 mai 1915, à Fismes, les sous-officiers, dont Loeiz Herrieu, sont invités par un capitaine corse à partager sa table :

“A sa table, nous sommes comme des soldats. Nous ne pouvons pas ouvrir la bouche. Nous sommes venus ici pour écouter. Et il nous tient ces propos, qui lui sont venus à l'arrière, et qui renvoient dans l'ombre toute la sagesse de Saint-Thomas: “Ce n'est pas la peine pour nous d'avoir peur ni de plier la tête devant la bombe ou une balle. Le destin de chacun est écrit dans ce monde-ci et s'il doit être tué, il sera tué, quoi qu'il fasse pour se cacher...”

Puis, nous écoutons ses histoires drôles, du genre de celles que l'on raconte aux enfants pour les endormir<sup>974</sup>...”

Breton, c'est-à-dire homme du Nord de la Loire, Loeiz Herrieu nourrit, nous le savons, de solides préjugés contre les Méridionaux. Leur origine a été l'objet d'études de la part de chercheurs aux travaux desquels nous renvoyons<sup>975</sup>. D'emblée, il goûte peu à la vantardise extravertie de ce Corse, qui a l'autre défaut d'être un officier, dont les manifestations de couardise

972 BÔCHER, 1989, p.83.

973 BÔCHER, 1989, p.109.

974 “Doc'h e daol eh omp èl soudarded. Digor hor beg n'hellomp ket. Evit selaou omp daet amañ. Hag e lâr deomp ar c'homzoù-mañ, daet getoñ a-ziardreñ, hag a daol en disheol holl furnezh Sant Tomaz : “Ne dalv ket ar boan deomp kaout aon na plegiñ hor penn dirak ur mell-dir pe ur boled. Pep unan a zo merket dezhoñ e donkadur er bed-mañ ha mard eo dle dezhoñ bout lazhet, e vo lazhet ne vern petra 'ray evit em guzhet...” “Goude e klevomp getoñ sorbiennoù fentus, seurt a lâremp d'hor bugale evit o lakaat da gousket...” KAAK, p.62.

975 Voir notamment l'article de Philippe Martel : *Du danger d'être méridional en temps de débâcle : l'affaire du 15e Corps*. In, **MÉMOIRE ET TRAUMA DE LA GRANDE GUERRE**, 2010, p.115-133. La bibliographie présentée à la fin de cet article renvoie également à des ouvrages et articles à ce sujet.

ne cessent de l'excéder tout au long de la guerre. Il ne va donc pas se priver de remettre en cause les propos bravaches : *“Allons encore du côté de Vassogne, et nous verrons si notre capitaine ne pliera pas la tête lorsqu'il entendra les obus hurler au-dessus de lui”*<sup>976</sup>, puis de décrire la manière grotesque dont ce capitaine va exprimer sa lâcheté et le reniement de ses propos quelques mois plus tard, alors qu'ils sont à Massiges, lors de la seconde offensive de Champagne :

“1er octobre 1915.- (...) Un peu plus loin, dans la tranchée, se trouve la loge de mon capitaine que je vais voir à tout bout de champ, parce que lui ne veut pas mettre le nez dehors depuis que nous sommes ici. Il ne sort même pas dehors pour se soulager : il chie dans un journal et charge son *ordonnance* d'emporter sa merde dehors, de peur d'être tué...”

En voilà d'un animal qui nous disait que cela ne servait à rien de plier la tête lorsque sifflaient les balles !  
Ô Buonaparte ! si tu voyais ton compatriote<sup>977</sup>...”

Quand bien même Loeiz Herrieu reconnaît lui-même l'inutilité de se replier ainsi sur soi-même :

“25-01-1915.-J'étais allé à Cuissy chercher des habits pour mes hommes. Pour revenir à Vassogne, nous devons marcher sous les tirs allemands. Autour de nous, les obus tombent, comme de la pluie, sans arrêt, dix, vingt d'un coup. Notre corps se bloque de peur, nous replions notre nuque, notre tête rentrée dans les épaules, comme si nous pouvions nous cacher ainsi”<sup>978</sup>.

Rien n'y fait, l'homme dans la guerre, retrouve des réflexes qu'il ne peut maîtriser. Par conséquent, en plus d'abandonner toute réflexion individuelle, de n'être plus qu'un animal dont les sensations sont toutes en éveil dans le seul but de sauver sa vie, son corps lui échappe également et ne réagit plus que par réaction à la peur de la mort. Ce n'est plus la peur habituelle de la mort, que le recours au raisonnement intellectuel, aux croyances religieuses permet de maîtriser, c'est une peur qui réveille des réactions du fond des âges de l'humanité, peut-être même antérieures au développement de la conscience humaine qui va peu à peu distinguer l'homme de l'animal<sup>979</sup>. Elles

976 “*Daomp c'hoazh da gostez Vassogne, hag e welahomp ma ne blego ket hor c'hapiten e benn a pa glevo ar potarnoù é hudal a-dreistoñ.*” 4-05-1915, *KAOK*, p.62.

977 “*Iañ Henoal 1915.-(...) Un tammig pellikoc'h, er fozell, ema loj ma c'hapiten a yan da welet dre bep div wezh, rak eñ ne venn ket lakaat e fri er-maez, a-c'houde mah omp amañ. Nend a ket mep er-maez evit ober ar e gorr : kac'hat a ra en ur c'hazetenn hag e tave e ordonnance da gas e gaoc'h er-maez, get aon a vout lazhet... Setu ar c'hwil a lâre deomp ne dalve ket plegiñ ar penn a pa c'hwitelle ar boledoù ! O Buonaparte ! pa welahec'h ho kenvroad...*” *KAOK*, p.94.

978 “*25-01-1915.-Da Cuissy eh oan aet da glask dilhad e'it ma zad. E'it distroñ da Vassogne ema dav deomp kerzhet edan tennerez ar Jermaned. Kouezh a ra an obusoù, en-dro deomp, èl glav, hep dehan, dek, ugent ar-un-dro. Em vac'hiñ a ra hor c'horv get an aon, pleget hor souk genomp, hor penn aet etre hon diskoaz, èl pa vehe tu deomp d'en em guzhet èl-se.*” *KAOK*, p.52.

979 Nous ne sommes pas neurologue mais nous observons que les manifestations de la peur décrites par Loeiz Herrieu et les autres combattants, lorsqu'ils sont confrontés au risque de mort immédiats, sont différentes de la peur raisonnée que nous avons évoquée, d'une peur qui est le résultat d'un processus intellectuel, comme celle qui pousse le soldat à désertier par exemple, tant parce qu'il craint pour sa vie que parce qu'il ne désire plus manifester son adhésion à un système qui met sa vie en péril.

échappent au contrôle de l'individu sur son esprit et son corps : “*Malgré nous, nous tremblons dans nos habits*<sup>980</sup>”. Cette peur commande de rester immobile, de se figer dans un abri même symbolique, comme dans le dernier extrait cité, ou bien de courir pour trouver un abri acceptable : “*14-08-1917.- Le temps va en s’améliorant ; le vacarme aussi ! Chaque nuit explosent les tirs des deux côtés. Et la ferraille de siffler et de jaillir ; et les gens de s’abriter ou de courir*<sup>981</sup>”.

#### IV.3.7.2. Le souvenir de la peur

Celui qui a eu la chance d’échapper à la mort au combat n’en revient jamais totalement vivant. Car il ne peut jamais effacer de lui cette part de mort qu’a instillé la peur jusqu’au plus profond de son être. Dès le début de la guerre, Loeiz Herrieu rapporte les séquelles qui affectent celui ayant survécu aux tirs. Au début de la guerre, des civils sont encore présents dans les zones de combat. Le 2 septembre 1914, Loeiz Herrieu avance vers le front, il est encore en région parisienne, aux alentours de Gonesse. Là, il observe les civils en train de fuir :

”Les gens fuient avant la guerre. Du matin au soir, sans interruption, sur la grande route, des files de gens, d’animaux, de charettes s’échappent devant les Allemands. Ils s’en vont pêle-mêle, vêtus misérablement, certains étendus sur les chargements de meubles, d’outils, de nourriture, d’animaux, d’habits ; d’autres à pied, souvent pieds nus, couverts de poussière. Des vieux terrifiés avec des enfants dans les bras, d’autres à la traîne dans leurs jupes.

Accrochées au chargements, mille choses inutiles, attrapées à la va-vite, sans réfléchir.

Et chez tous ces gens, ces animaux, la terreur dans leur yeux entourés de poussière et détrempés par la sueur.

Où vont-ils ? Aucun le sait...

Triste procession<sup>982</sup> !”

La réduction de l’homme à l’animal est ici clairement décrite, puisque hommes et bêtes partagent la même frayeur. Les uns comme les autres témoignent du ressenti de la même peur d’avoir vécu les combats. Cette peur est telle qu’elle pousse à tout abandonner derrière soi, si ce n’est quelque objet récupéré dans l’urgence. Ceux-là trouvent encore l’espoir de partir, l’instinct de vie prime sur celui de propriété. Mais nous savons que la peur peut également amener l’être à se

980 “*En desped deomp e krenomp en hon dilhad.*” 15-10-1914, **KAOK**, p.33.

981 “*14-08-1917.-Gwell eh a get an amzer ; get ar safar ivez ! Bemnoz e tarz an tennoù doc’h an daou du. Hag an houarnaj da viaoual ha da strimpiñ ; hag an dud d’en em chourriñ pe da redek.*” **KAOK**, p.215.

982 “*Tec’h a ra an dud e-raok ar brezel. Adal ar mintin betek an noz ne dorr ket, àr an hent-bras, ar steud tud, loened, kirri, ec’h achap dirak ar Jermaned. Monet a raont kej-mej, gwisket truek, lod astennet àr ar c’hargoù gloestraj, benveger, boued loened, dilhad ; lod àr droad, diarc’hen lies, goloet a huenn. Tud kozh spontet, bugale vihan àr o divrec’h, re ’rall a-stlej doc’h o brezhier.A-skrebilh doc’h ar c’hargoù, kant tra didalvez, skrapet a-herr, hep soñjal. Ha rac’h an dud-se hag al loened, ar spont en o daoulagad kerlennet get hueenn ha distrempet d’an c’hwez. D’e men eh aont ? Hani anezhe ne oui... Ankenuset prehesion !*” **KAOK**, p.17.

figer. À moins qu'il n'ait tout simplement nulle-part où fuir. C'est le cas du boulanger de Pleurs<sup>983</sup> où Loeiz Herrieu va chercher du pain pour sa compagnie le 17 septembre 1914. Le pauvre homme ne parvient plus à travailler : “*Le boulanger de Pleurs est revenu et il ne parvient pas à faire du pain. Il a encore le bruit des coups de fusil et de canon dans les oreilles, nous dit-il, et le bruit des vitres de sa maison en train de se briser à cause du choc. C'était terrifiant à entendre, dit-il*<sup>984</sup>”. En général, ces civils ne se trouvaient pas en première ligne. Le choc décrit est pourtant terrible et met en lumière la difficulté de se figurer la peur, la tension permanente, intense que doivent subir les soldats. Loeiz Herrieu observe l'effet de cette tension sur lui-même et sur les soldats qui l'entourent. La peur empêche le sommeil, le manque de sommeil nourrit la peur... L'extrait que nous choisissons illustre parfaitement ce cercle vicieux :

“6-11-1915.-A une heure du matin, je pars avec la cuisine. Il est 4 heures 30 lorsque la compagnie arrive à Courtémont. Encore une nuit de sommeil d'économiser !

Les soldats ne ressemblent plus à des hommes, avec leur barbe longue, leurs vêtements déchirés et recouverts par morceaux de fange blanche, les yeux hagards par la terreur qui pénètre profondément dans leur tête à cause du manque de sommeil.

Quelle vie<sup>985</sup>...”

Les regards des civils en fuite et ceux des animaux se confondaient. Les hommes revenus du front “*ne ressemblent plus à des hommes*”. L'homme dans la guerre et plus particulièrement sous les tirs, se retrouve plongé dans d'inextricables combinaisons contradictoires. Il est acculé à ne s'en remettre qu'à des réflexes animaux de survie, alors qu'il est victime d'une des manifestations les plus singulières de l'espèce humaine : la guerre. Il doit accepter de perdre son humanité pour défendre une partie de cette même humanité. Du fait de son éloignement relatif des premières lignes, de sa capacité à intellectualiser sa situation et du fait d'une force de caractère qui lui est propre, Loeiz Herrieu parvient, comme beaucoup de soldats à survivre dans et à ce traumatisme permanent. Ils n'en sortiront pas indemnes mais en sortiront. Cependant, tous n'y parviennent pas. Quand l'esprit ne supporte plus les dommages qui sont faits au corps et inversement, l'homme craque. Et la folie l'emporte :

983 Pleurs se trouve dans la Marne.

984 “*Pober Pleurs a zo daet en-dro ha ne dizh ket ober bara. Ema c'hoazh trouz an tennoù fuzuilhenn ha kanon en e ziskouarn, a lâr din, ha trouz gwer e di é torriñ get an horos. Ur spont a oa o c'hlevet, eme-eñ.*” *KAAK*, p.25.

985 “*6-11-1915.-D'un eur da vintin eh an àr-raok get ar gegin. 4eur30 eo a pa zegouezh ar gompagnunezh e Courtémont. Un nozvezh kousked armerzhed c'hoazh ! Nend eo ket mui hañval ar soudarded doc'h tud, get o barv hir, o dilhad roeget ha goloet a droc'hadoù fang gwenn, o daoulagad divarc'het d'ar spont ha aet don en o fennoù get an diouwer a gousked. Nag ur vuhez....*” *KAAK*, p.100.

9-06-1917.-(...) Aujourd'hui il m'est tombé dessus un travail douloureux : mon vieux camarade -J.Lécuyer, de Kerforn<sup>986</sup>, caporal dans ma compagnie, est devenu fou et je dois le faire enfermer et l'envoyer à l'hôpital. Cela a été juste qu'il ne m'ait pas planté avec le fusil à baïonnette du soldat qui faisait la garde, lorsque je suis aller l'emmener au *poste de police*. Jusqu'à cela avait assez bien marché avec lui. Sans le sergent qui a réagi à temps j'étais endommagé par lui. J'en frémis encore<sup>987</sup> !”

Le camarade Lécuyer, s'est transformé en meurtrier. La guerre l'a transformé. L'homme vraisemblablement paisible en Bretagne, voisin et camarade de Loeiz Herrieu a perdu sa raison au milieu de cette réalité du meurtre légitimé par le conflit. Pour Lécuyer, la guerre est finie<sup>988</sup>. Pour Loeiz Herrieu, comme pour tous ceux qui reviendront en apparence sains de corps et d'esprit, le traumatisme sera indélébile. C'est ainsi qu'il conclue pudiquement son constat dans l'épilogue à son récit :

“J'ai vu aussi le mal qu'elle a fait dans les âmes. Le mal est terrifiant qu'ont fait ces quatre ans et demi-là à l'esprit des soldat comme aux civils.

Ceux qui attendaient que la religion y gagne de la guerre étaient bien aveugles. Et aujourd'hui à ce jour ils peuvent comprendre combien ils se sont trompés.

Tous, beaucoup ou peu, ont été souillés par cette vie sauvage-là<sup>989</sup>.”

À défaut de l'effacer, mettre encore et encore la guerre en parenthèses de l'humanité. La présenter comme un phénomène sauvage. Loeiz Herrieu doit s'en convaincre, sous peine d'avoir le sentiment d'abdiquer, de renoncer à sa propre humanité. Pendant tout le conflit, il s'emploie à la préserver au milieu de ce chaos. Et seule la peur extrême, la terreur dans laquelle le plonge les périodes pendant lesquelles il se trouve directement sous les tirs, le contraignent à se laisser aller aux réflexes, par définition, irréfléchis de survie. Même dans ces moments extrêmes, nous constatons qu'il trouve à la moindre acalmie l'énergie et le temps de rédiger quelques lignes sur sa situation. La littérature en réponse à ce qu'il désigne comme *vie sauvage*. L'affirmation de son individualité d'écrivain dans ce tumulte où l'homme ne vaut plus rien. La littérature comme réponse d'être pensant à l'état d'être replié sur lui-même, obsédé par sa propre survie dans la tranchée où il est menacé de mort. Voilà le sens profond du récit de Loeiz Herrieu et de tous ses homologues ayant rapporté leur expérience de la Grande Guerre.

986 Kerforn est un lieu-dit de Caudan.

987 “9-06-1917.-(...) *Hiziv eh eus kouezhet genin ul labour ankenius : ma c'heneil kozh -J. Lécuyer, a Gerforn, kaporal em c'hompagnunezh, a zo cheñchet àrnezhoñ hag ema ret din ober en derc'hel hag er c'has er c'hlañvdi. Just eo bet n'en deus plantet àrnon, get fuzuilhenn klezeñvet ar soudard a rae gward, a pand on aet d'ar c'has d'ar poste de police. Beta neuze en doa kerzhet brav a-walc'h genin. Keneve ar serjant en doa staget ennoñ kours a-walc'h eh oan euveret dezhoñ. Hirisñ a ran c'hoazh !”* **KAOK**, p.201.

988 Sur les cas de folie provoqués par la Grande Guerre, voir TATU & BOGOUSLASKY, 2012. Par ailleurs, il est impossible de chiffrer le nombre des cas de folie provoqués par cette guerre.

989 “*Gwelet em eus ivez an droug en deus graet en eneñvoù. Braouac'h eo ar gaou en deus graet ar pevar blez hanter-se da spered ar soudarded èl d'an dud disoudard. Ar re a c'hortoze en en dehe gounidet ar relijion doc'h ar brezel a oa dall-mat. Ha hiziv an deiz e c'hellont kompren pegement o deus fariet. An holl, kalz pe bihan, a zo bet kousiet get ar vuhez gouez-se.”* **KAOK**, p.311.



présentée par

Thèse de Doctorat

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

Antony HEULIN

Préparée à l'Université Rennes 2 au CRBC -EA 4451

pour obtenir le titre de :

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ RENNES II HAUTE-BRETAGNE

Ecole doctorale Sciences Humaines et Sociales

Thèse soutenue le 21 novembre 2014  
devant le jury composé de

Hervé LE BIHAN  
PR, Rennes 2 / président

Martine BERTHELOT-PUIG-MORENO  
MCF-HDR, Perpignan / rapporteur

Jean-Marie CASENAVE,  
MCF-HDR, Bordeaux-Montaigne, rapporteur

Anton FIGUEROA  
Pr émérite, / examinateur

Gwendal DENIS  
Pr, Rennes 2, directeur de recherche

**TOME 2**

**Doctorat en celtique**

**LA MORT DANS L'ŒUVRE DE**

**YANN-BER KALLOC'H ET LOEIZ HERRIEU,**

**Analyse de l'idée de la mort dans les poèmes de**

**Yann-Ber Kalloc'h écrits pendant la Première**

**Guerre mondiale et dans le récit de guerre**

***Kammdro an Ankoù, Le Tournant de la mort,***

**de Loeiz Herrieu**

#### IV.3.8. Voir, entendre, sentir, toucher la mort, la peur : Conclusion

La description de l'expérience guerrière, au travers des sensations éprouvées par les combattants est essentielle pour nous faire approcher ce que vécurent ces hommes, dont les sens durent rester en alerte pendant toute la durée du conflit, c'est-à-dire la totalité de celui-ci dans le cas de Loeiz Herrieu, même si ce dernier, bien que constamment ou presque à proximité du front n'avait pas pour tâche d'aller combattre en première ligne. Nous avons fait le choix méthodologique de présenter différentes descriptions des sens en alerte dans l'ordre d'importance que leur donne Loeiz Herrieu, et en complétant avec une autre sensation essentielle, la peur. Il est évident que pour le soldat, toutes ces sensations se confondaient. Alors que le lecteur, outre qu'il n'en a qu'un rapport indirect, les découvre toujours les unes après les autres au fil des mots dans le récit. Mais nous ne revenons pas sur la dimension intrinsèquement partielle des représentations littéraires.

Néanmoins, certains choix littéraires radicaux de Loeiz Herrieu méritent d'être soulignés. En effet, contrairement à la mort spirituelle décrite à partir d'images toutes faites, de clichés religieux derrière lesquelles s'efface la personnalité de l'auteur, la manière littéraire au moyen de laquelle Loeiz Herrieu décrit la mort du corps en faisant appel aux sensations du lecteur, procède du choix singulier de l'écrivain. Derrière l'écrivain, les professions de l'homme s'y dévoilent et l'alternance des descriptions des corps morts dans le récit, qui alternent avec les clichés de la mort spirituelle, révèlent également la complexité de l'individu. Contrairement à d'autres auteurs qui n'ont pas su résister à la tentation de s'appuyer sur le spectaculaire de cette guerre ou encore de créer un sentiment d'empathie chez le lecteur pour les personnages décrits<sup>1</sup>, l'auteur ou bien le diariste, Loeiz Herrieu ne tente jamais de séduire son lectorat ou de présenter la guerre autrement que comme il l'a vue et vécue. Au point de sentir le besoin de s'en expliquer dans son épilogue :

“Après avoir lu ces notes écrites au jour le jour, parfois avec un crayon, debout, parfois avec une plume, dans une vieille maison, dans un trou dans la terre, sur mes genoux, sur de vieux carnets sales, rongés et mangés par la pluie ou par la sueur, certains de mes lecteurs penseront peut-être que je les ai édités avec le désir de grogner contre la guerre, les officiers et mes camarades ?

Ils se tromperaient.

J'ai montré, c'est vrai, le côté face de la guerre : car j'ai eu beau regardé et comprendre je n'en ai pas vu

<sup>1</sup> Citons entre autres, le personnage principal d'Erich-Maria Remarque, Paul Bäumer (REMARQUE, 2008), Louis Magneux, le double littéraire de Henry POULAILLE (POULAILLE, 1995), ou bien évidemment Erwan dans le roman d'Abeozen (ABEOZEN, 1942),...

le beau côté, ce côté qui nous était seulement montré à l'école et dans les écrits. Napoléon a eu beau dire : “*À la guerre tout est moral*”, je n’ai pu, bien élevé que je suis selon l’esprit de l’Évangile, n’y voir que la méchanceté, la crasse, la déloyauté<sup>2</sup>.”

Il est donc parfaitement conscient du caractère exceptionnel de ce récit dans son œuvre littéraire.

Dans le détail, il s’implique dans le récit par un “*je*” narratif sans affect, qui s’abstient à décrire ce qu’il voit et rien de plus, préférant même une stylisation au maximum des images décrites<sup>3</sup>, afin de permettre au lecteur de voir la guerre comme un tout, un environnement pervers en ce qu’il est un lieu d’inversion des images ou valeurs habituelles et en faisant appel à sa mémoire et à sa connaissance au niveau d’une représentation des sensations mais pas des sentiments. Cela n’implique pas que l’auteur lui-même n’éprouve pas de sentiments, son abondante correspondance avec son épouse le démontre si besoin est. Dans *Kammadro an Ankoù*, ce n’est pas la question, car son objectif est de faire approcher au lecteur la réduction à l’état d’être hypersensible, c’est-à-dire en proie à la dictature des sensations, qu’est le soldat dans la tranchée au détriment de ses sentiments. Le soldat y est une bête traquée par la mort et la guerre et ne fait pas de sentiment, parce qu’il ne peut physiquement et mentalement plus en faire. La mort tombe du ciel, de la terre. Un point c’est tout. Et dans ce contexte, le corps ne peut plus être présenté que par l’immobilité du cadavre, la blessure ou encore son avilissement, son éparpillement, sa souillure puisqu’il n’est plus lavé ou déplacé, qu’aucun rite ne peut plus s’accomplir en temps voulu comme en temps de paix. Outre le choix littéraire de s’abstenir de tout spectaculaire ou sentimentalisme, l’esthétisme de l’écriture s’en ressent par un travail sur la forme qui ne cherche pas le beau mais l’efficace et ne s’interdit ni les répétitions, ni l’accumulation de descriptions parfois équivalentes, qui, dans tous les cas, n’évoluent pas fondamentalement au long du récit. Car le refus de se laisser imprégner par la guerre, de lui faire la moindre concession commande à Loeiz Herrieu de restreindre le vocabulaire spécifique qui lui est consacré. Cette répétition des images en général explicites où les symboles sont assez rares, finissent par faire approcher au lecteur la réalité insupportable de la guerre, faite d’une aussi terrifiante qu’étrange routine. La rareté des symboles répond aussi à la propagande faite de représentations symboliques et de détournements de symboles, qui a permis de précipiter toute

2 “*Goude bout lennet an notennoù-mañ skrivet deiz ha deiz, gwezh get ar c’hreion, àr ma sav, gwezh get ar bluenn, en ur c’hozh ti, en un toull en douar; àr man daoulin, àr gozh karnedoù lous, roeget ha debret d’ar glav pe d’an c’hwez, lod a ma lemmerion a gredo marse en am eus-int embannet get an c’hoant da rekinat enep d’ar brezel, d’an ofiserion ha d’am c’henseurted ? Fari a rahent. Diskouezhet em eus, gwir eo, an tu-gin ag ar brezel ; rak kaer em eus bet sellet ha kompren n’em eus ket gwelet an tu brav anezhoñ, an tu-se hag a veze diskouezhet hepken deomp er skol hag er paperioù. Kaer en deus bet Napoléon lâret : “À la guerre tout est moral”, n’em eus ket gellet, desavet mat mand on reve spered an Aviel, gwelet a-barzh nemet fallentez, lusteri, dislealded.” *KAAK*, p.311.*

3 En cela, et particulièrement au niveau de la description des personnages, le choix littéraire de Loeiz Herrieu se situe à l’opposé de Maurice Genevoix qui, dans l’ensemble de ses romans tirés de son expérience de soldat de la Grande Guerre multiplie les descriptions singulières et détaillées de ses compagnons. GENEVOIX, 2012.

une génération dans cette guerre. Loeiz Herrieu refuse la fantaisie. En cela, il accède sans le savoir au désir littéraire d'un autre écrivain, Louis-Ferdinand Céline qui écrit dans *Voyage au bout de la nuit* : “*c'est difficile d'arriver à l'essentiel, même en ce qui concerne la guerre, la fantaisie résiste longtemps*”<sup>4</sup>. Loeiz Herrieu ne concède rien. Pourquoi le ferait-il ? La guerre est assez spectaculaire en elle-même pour ne pas devoir en rajouter. Il élimine donc les détails trop personnalisants.

N'en reste pas moins que, quel que soit le choix littéraire adopté par l'auteur, le récit de Loeiz Herrieu s'inscrit dans cet ensemble des témoignages sur cette guerre où la négation du caractère exceptionnel de la mort des individus, pour devenir une sorte de gigantesque cadavre collectif, a donné “naissance” à un genre littéraire propre, dont une des particularités repose sur l'analogie des témoignages dans lesquelles les sensations décrites sont rigoureusement les mêmes, en particulier lorsqu'il s'agit de la peur. C'est pour cela que nous avons insisté sur les caractéristiques de cette dernière. La similarité des sensations décrites par tous ces écrivains face au triomphe de la mort et ses manières de se manifester pendant les combats, n'est pas sans rappeler les amoncellements de cadavres anonymes qu'ils décrivent, tant la place laissée y est congrue, en se faisant nécessairement au détriment de la singularité des auteurs.

#### IV.3.9. Les causes de la mort

La mort est unique pour chaque homme. Mais ses causes sont multiples. Même en temps de guerre. De même que les guerres se suivent et ne se ressemblent jamais totalement. Les historiens ont largement décrit les spécificités de la Grande Guerre par rapport aux guerres précédentes. Il ne nous est pas nécessaire d'y revenir. Comment et pourquoi Loeiz Herrieu rapporte-t-il telle ou telle manière de provoquer la mort des hommes autour de lui, qui menace aussi souvent la sienne ? Le chapitre précédant nous apprenait combien toute méthode de protection était en général aléatoire et relevait plus de l'instinct que d'autre chose, de même que le fait d'avoir été épargné tenait à la chance de ne pas avoir été frappé par un projectile presque toujours lancé à l'aveugle, comme nous allons le constater.

##### IV.3.9.1. Mourir de maladie

Mais avant de nous attarder sur la nature des projectiles et autres armes, observés par

---

4 CÉLINE, 1988, page 33.

Loeiz Herrieu, intéressons-nous d'abord à d'autres causes de la mort moins spécifiques à la guerre, que celle-ci cependant multiplie.

Même les non spécialistes de poésie et de la vie des poètes connaissent l'histoire de la fin tragique de Guillaume Apollinaire, mourant de la grippe espagnole le 9 novembre 1918. Et toute la foule trois jours plus tard criera : “*À mort Guillaume !*” alors que l'on célèbre l'enterrement du poète au Père-Lachaise<sup>5</sup>. Cette grippe épargne Loeiz Herrieu et son régiment, il n'en fait donc pas mention. La maladie n'est pas absente de son récit pour autant. Bien qu'elle apparaisse de manière secondaire, les blessures et la mort violente étant évidemment prédominantes comme causes de la mortalité sur le front. Dans notre chapitre consacré à la biographie de Loeiz Herrieu, nous avons évoqué la situation sanitaire dans la région de Lorient. Si celle-ci était encore insatisfaisante, elle s'était tout de même améliorée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et ce dans toute la France. Dans sa notice consacrée à la *typhoïde*, le dictionnaire de la Grande Guerre, rappelle le recul de cette maladie, grâce aux campagnes de vaccination entreprises sous la III<sup>e</sup> République, tout en remarquant qu'elle connaît un regain au moment de la Grande Guerre, la typhoïde se développant sur les terrains souillés et encombrés, comme ceux où stationnent les soldats, dans des mauvaises conditions d'hygiène corporelle ou alimentaire, au point où elle a le surnom de “*maladie des camps*”, “*fièvre militaire*” ou encore “*peste de guerre*”. Il est donc rapidement décidé de vacciner tous les soldats<sup>6</sup>. Néanmoins, ce vaccin n'est pas une sinécure pour les soldats abandonnés à ses effets secondaires sans aucune attention médicale. Loeiz Herrieu a-t-il déjà été vacciné avant la guerre ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'il décrit la vaccination pour ses hommes uniquement :

“19-10-1916. - Aujourd'hui on pique les hommes contre la fièvre typhoïde. Environ 80 de ma compagnie sont obligés de le supporter ; contre leur volonté sûrement ; car ils savent qu'ils vont être bien malades. Et il n'y a personne pour s'occuper d'eux, ni rien à leur donner. Cependant après cette piqûre, les hommes devraient rester couchés, dans un endroit clos et chaud. On devrait leur donner aussi une boisson chaude. Ici ils ont de la paille sale, du vent glacial un peu trop et du vin froid, pour se détendre de la fièvre. C'est un miracle qu'ils ne crèvent pas<sup>7</sup>.”

Tels des chevaux, des moutons ou des vaches que l'on relâche au milieu du pré après les avoir vaccinés à la chaîne, le poilu est renvoyé à sa paille au milieu des courants d'air après la piqûre. Il ne faut pas lire la dernière phrase de cet extrait comme un mouvement d'humeur. Car le

<sup>5</sup> Résumé du paragraphe consacré à la mort d'Apollinaire. In, FRANCK, 1998, p.382.

<sup>6</sup> Ce paragraphe résume la notice : *Typhoïde* et *Typhus* du **DICIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918**, 2008, p.1030.

<sup>7</sup> “19-10-1916.-Hiziv e flemmer an dud enep d'an derzhienn tifoid. 80 bennak a ma c'homagnunezh a zo ret dezhe andur ; enep d'o c'halon, sur 'walc'h ; rak goût a raont e vint klañv-bras. Ha nend eus den d'ober ar o zro, na netra da reiñ dezhe. Neoazh ar-lerc'h ar flemmerez-se, e ilehae an dud chomel kousket, en un tachad kloz ha toemm. Evaj toemm ivez a zlehae bout roet dezhe. Amañ o deus plouz lous, avel sklasmus doc'h sour ha gwin yen, e'it distan d'an derzhienn. Burzhud eo ne skosont ket.” **KAAK**, p.159-160.

risque mortel est bien réel. En décembre 1914, Loeiz Herrieu en a été le témoin :

“16-12-1914.- On nous informe qu’un de nos soldats est mort à Villers après avoir été piqué contre la fièvre chaude. Il a été vacciné sans vérifier s’il pouvait le supporter ou pas. Et on l’a laissé mourir là-bas, comme un chien sur sa paille, sans se soucier du tout de lui. Et lorsqu’il y est passé, il est venu quelqu’un de l’extérieur pour essayer de lui redonner vie.

Prodige de l’indifférence de la plupart de nos maîtres envers les pauvres soldats<sup>8</sup>.”

Les soldats ne sont pas vaccinés par souci d’humanité. Ils sont vaccinés parce que des soldats en bonne santé sont des combattants plus efficaces que malades. Le soldat malade n’est plus en mesure de combattre. Il n’est pas abattu d’une balle dans la tête comme un cheval mais devient tout de même encombrant et indésirable. Parfois, l’absence de soins ne vient pas du manque de disponibilité médicale mais de la bêtise<sup>9</sup>, intrinsèque de la bureaucratie militaire, Loeiz Herrieu en livre un exemple édifiant dans le récit de sa journée du 15 mars 1915 :

“19-03-1915.-(...) La journée est calme, mais quelques marmites tombent sur notre bourg pendant la nuit. Deux soldats du 12<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> sont blessés. On va devoir couper le bras de l’un d’entre eux qui n’était pas blessé trop gravement parce qu’on l’a laissé trop longtemps sans s’en occuper.

Je demande au médecin de le piquer contre le tétanos ; mais il ne veut pas. Il n’a que quatre seringues contre cette maladie et il ne veut pas les utiliser : “Si le médecin-inspecteur passait par là, me dit-il, et que je n’aie pas mes quatre seringues dans la boîte à médicaments, qu’est-ce que je prendrais !”

Et maintenant, meurs si tu veux, pauvre soldat ; il y a quatre seringues dans la boîte du médecin, comme il se doit<sup>10</sup>...”

La maladie risque de se déclarer. Mais la lâcheté criminelle du médecin plus apeuré par les remontrances éventuelles du médecin-inspecteur, que par son devoir d’assistance ne permet pas d’en limiter les risques. Portée dans une perspective plus large, l’anecdote est significative de la dimension criminelle et mortellement dangereuse de l’obéissance. L’obéissance est la condition nécessaire à la guerre. Il faut que les hommes répondent à l’appel. Une fois mobilisés, ils doivent obéir, y compris si cela signifie qu’ils vont y laisser leur vie. Pour obéir correctement, pour

8 “16-12-1914.-*Kas a raer gourc’hemenn deomp eh eus marv, e Villers, unan ag hor soudarded, goude dezhoñ bout piket enep d’an derzhienn doemm. Vaksinet eo bet hep sellet mar gelle andur pe ne rae ket. Hag ema lezet da vervel eno, èl ur c’hi, àr e blouz, hep bout sourzien erbet ec’h ober àr e dro. A pa oa tremenet, eh eus daet unan a-ziavaez da esae kas buhez dezhoñ en-dro. Burzhud d’an digasted a zo e-mesk lod-kaer a vistr e-keñver ar c’haezh soudarded.*” *KAOK*, p.44.

9 Vaste sujet, aux conséquences souvent tragiques, sur lequel nous allons revenir dans un chapitre ultérieur.

10 “19-03-1915.- (...) *Didrouz eo an devezh, met doc’h an noz, e kouezh un nebeut potarnoù àr hor bourc’h. Daou soudard ag an 12<sup>vet</sup> ha 18<sup>vet</sup> a zo gwallaonet. Unan anezhe, ha ne oa ket gloazet-bras, a vo ret neoazh troc’hiñ e verc’h doc’htoñ, en arbenn m’ema lezet amañ re bell hep ober àr e dro. Goulenn a ran get ar medisinour er pikiñ enep d’an tetanos ; met ne venn ket. N’en deus nemet peder c’horzenn enep d’ar c’hleñved-se ha ne venn ket o lakaat en implij : “A pa zegouehahe d’ar medisinour-ensellour donet du-mañ, eme-ñ, ha n’em behe ket ma feder c’horzenn e boest a louzoù, petra a dapahen getoñ !” Ha bremañ, marvit mar karit, kaezh soudard ; bout a zo peder korzenn e boest ar medisinour, èl m’ema dle...*” *KAOK*, p.57.

combattre correctement, il faut être en bonne santé. Aussi absurde que cela puisse paraître, la blessure ou bien la maladie apparaissent donc comme une forme de désobéissance aux yeux de l'institution militaire. Puisque volontaire ou pas, la maladie est une manière d'échapper au combat, de se soustraire aux ordres. Le malade, le blessé, sont une entrave à la bonne marche de la guerre. Le bon soldat est un soldat en bonne santé ou bien un soldat mort en ayant fait son devoir. Cet esprit est parfois porté jusqu'à la caricature par certains officiers ou médecins.

#### IV.3.9.2. La maladie pour ne pas mourir

Comme la blessure, jamais souhaitable en temps de paix, la maladie présente une dimension ambivalente en temps de guerre. Celui qui y survit échappe au combat le temps de son rétablissement<sup>11</sup>, quand l'invalidité ne l'en exclue pas définitivement. De ce fait, en plus d'être considérée comme une forme de désobéissance en tant que telle, la maladie que déclare le soldat peut également être sujette à caution<sup>12</sup>. Au même titre que les tirs qui peuvent atteindre n'importe qui n'importe quand, l'arrivée au hasard des affectations d'un officier plus ou moins compréhensif dans un régiment, une compagnie, ou un bataillon peut réellement constituer un risque mortel pour les troupiers, non seulement à cause de l'inanité de certains ordres, mais aussi d'une vision totalement paranoïaque qui consiste à voir en chaque soldat un tire-au-flanc en puissance. C'est le cas du capitaine Maratray, que nous présentons ici pour la première fois, mais pas la dernière. L'annonce de son affectation au commandement de la compagnie de Loeiz Herrieu sonne comme une véritable catastrophe :

“28-08-1916.-Quelle nouvelle ! Le capitaine Maratray, surnommé Fil-de-fer, et qui était à la tête du bataillon, devient capitaine dans ma compagnie, à la place de Césari. Le tonnerre qui tombe sur la maison ne nous aurait pas plus troublés. Il est connu par tous pour être un abruti. Nous voilà beaux<sup>13</sup> !”

Le capitaine Fil-de-fer ne va pas usurper sa réputation :

11 Par exemple, August Bôcher dut de survivre au conflit à la maladie (dont nous ne savons rien dans les détails), qui le frappa plusieurs fois et l'éloigna de son Régiment. Celui-ci presque totalement décimé par les combats. À ce sujet, voir la présentation de August Bôcher par Gwendal Denis, *In* : BÔCHER, 1989, p.7-44.

12 “7-03-1917.-On annonce à un bataillon du 24<sup>e</sup> R.I.C. qui est à Rollot qu'ils doivent charger ce soir sur une forêt, en direction de Lassigny. C'est assez pour les faire courir, par paquets, voir le médecin, pour se faire porter malade ! Ils reçoivent un mauvais accueil ! Ce soir le canon tonne, odieusement : c'est sûrement ces malades-là qui meurent...” ; “7-03-1917.-Kaset a zo kemenn d'ur bataillon ag ar 24<sup>vet</sup> R.I.C. a zo e Rollot e tleont fardiñ henoazh ar ur c'hoad, trema Lassigny. Trawalc'h evit o lakaat da redek, a vostad, da welet ar medisinour, e'it bout lakaet klañv ! Fall zegemer a gavont ! D'enderv-noz e strak ar c'hanon, diharak : ema moarvat ar re glañv-hont é vervel...” **KAOK**, p.173.

13 “28-08-1916.-Nag un doere ! Ar c'hapiten Maratray, moranvet Fil-de-fer, hag a oa da benn er bataillon, a za da vout kapiten em c'hompagnunezh, e-lec'h Césari. Ar gurun é kouezh ar an ti n'en dehe ket hon treboulet muioc'h. Anavet eo get an holl evit bout brizhfol. Setu-ni brav getoù !” **KAOK**, p.153.

“28-10-1916.-Ces jours-ci il pleut, et de la pluie froide ! Nos hommes trouvent à se reposer, un peu, et à s’occuper de leurs vêtements. (...)”

Cet après-midi il nous arrive un de nos hommes, venu de l’hôpital, après maladie. Il est venu au bureau pendant que *Fil-de-Fer* y est. Et celui-ci de lui reprocher sa maladie : “*Vous êtes un mauvais Français*” lui dit-il. Selon lui, un bon soldat ne doit pas être malade...

Le soldat lui retourne sur le champ : “*Les médecins sont faits pour savoir si les hommes sont malades ou pas*”, dit-il. Et le capitaine de l’interrompre et de gueuler furieux : “*Taisez-vous ! ou je vous fous dedans !*” Il lui demande son papier, et il parvient à voir qu’il est resté un jour de trop à la maison : “*Vous aurez 8 jours de prison*”, lui dit-il.

Et Fil-de-Fer de s’asseoir à ma table et de lui monter un *motif*. Il a dû s’y prendre à deux fois et voici ce qu’il pondit la deuxième fois :

“*Le soldat K. est le type parfait de soldat peu dévoué aux devoirs envers son pays.*

*Ouvrier agricole il reconnaît qu’il n’a jamais été malade avant la mobilisation mais maintenant c’est plus la même chose et qu’il n’entend pas recevoir d’observations sur ce qu’il doit faire “Il y a des docteurs au Régiment pour les malades.”*

*Il n’est arrivé à la Cie que le 9 janvier 1916 et a été évacué pour maladie à Erquery sur l’hôpital de Breuil-Le-Sec.*

*Sans énergie- d’une constitution peu robuste ne fera rien pour reprendre sa place à la Cie. N’a pu expliquer le retard dans sa rentrée.”* (Comme ça !)

J’ai du mal à croire que celui qui écrit cette chose était une des têtes d’une grande banque de Paris : Peu importe, il me semble que quelques années de plus à l’école ne lui auraient pas fait de mal !

Il n’a pas eu de bonheur avec sa page. Le commandant la lui a retournée, avec un en-tête qui dit que cette note n’est pas acceptable, et qu’il y a lieu de faire mieux !

Alors se lève notre homme, en tirant sur sa barbiche, rit jaune et s’en va plus loin, par longues enjambées, tout en grondant.

Voici un officier qui avait la vie de mille hommes entre ses mains, il n’y encore pas longtemps<sup>14</sup>...”

Le commandant ne peut pas désavouer le médecin, qui a signé l’arrêt pour cause de maladie de ce soldat et goûte peu *a priori* la syntaxe approximative de son subordonné. Mais le capitaine Fil-de-fer n’en démordera jamais :

14 “28-10-1916.-E-pad an deizioù e ra glav, ha glav yen ! Kavet a ra hon tud da ziskuizh, un tammig, ha da gempenn o dilhad. (...)An enderv-mañ eh eus arru genomp unan ag hor soudarded, daet ag ur c’hlañvdi, àr-lerc’h kleñved. Daet eo d’ar burev e-pad mand eo Fil-de-Fer a-barzh. Ha hennañ da damall e gleñved dezhoñ : “Vous êtes un mauvais Français” eme-eñ. Reve-eñ, ur soudard mat ne zle ket bout klañv... Ar soudard en distro àr an tach. Graet eo ar vediniserion e’it goût ha klañv e vez an dud pe ne vezont ket, a lâr-eñ. Hag ar c’hapiten da vonet àr e gomz ha da huchal kounnaret : “Taisez-vous ! ou je vous fous dedans !” Goulenn a ra e baper getoñ, hag e ta da benn a welet ema chomet un deiz re er gêr : “Vous aurez 8 jours de prison”, eme-eñ dezhoñ. Ha Fil-de-Fer da azez doc’h ma zaol ha da sevel ur motif dezhoñ. Div wezh eh oa bet ret dezhoñ monet àrnezhoñ, ha setu petra a zozvas an eil gwezh : “Le soldat K. est le type parfait de soldat peu dévoué aux devoirs envers son pays. Ouvrier agricole il reconnaît qu’il n’a jamais été malade avant la mobilisation mais maintenant c’est plus la même chose et qu’il n’entend pas recevoir d’observations sur ce qu’il doit faire “Il y a des docteurs au Régiment pour les malades”. Il n’est arrivé à la Cie que le 9 janvier 1916 et a été évacué pour maladie à Erquery sur l’hôpital de Breuil-Le-Sec. Sans énergie- d’une constitution peu robuste ne fera rien pour reprendre sa place à la Cie. N’a pu expliquer le retard dans sa rentrée.” (Èl-se !) Poan am eus é krediñ eh oa an hani a skriv an dra-se unan a bennoù ur bank bras a Bariz : ne vern penaos, hañval eo genin ne rae ket droug dezhoñ ur blezad skol bennak ! N’en deus ket bet boneur get e bajennad. He distroñ a ra dezhoñ ar c’homandant, get ur penn paper a lâr nend eo ket jaojabl an notenn-se, hag eh eus lec’h d’ober gwell ! Neuze e sav hon den, e tenn àr e varbistell, e vouse hoarzh glas hag eh a pelloc’h, a fourchadoù hir, en ur doronal. Setu un ofisour hag a oa buhez mil den etre e zaoarn, nend eus ket c’hoazh gwerzo...” *KAAK*, p.160-161.

“5-02-1917.-Nos hommes souffrent du froid. Il leur en vient du souci dans les mains, les jambes. Il sont enrhumés ; ils toussent. Cinq ou six demandent à voir le médecin et voilà Fil-de-Fer qui met son bonnet rouge ! Il passe sa journée à les chasser, à les empêcher de rester dans des endroits agréables. Il dit au médecin qu’ils essayent de tirer au flanc. Pour lui, n’est malade que celui qui le veut<sup>15</sup> !”

Pourtant, Loeiz Herrieu indique dès le début de son récit dans quelles conditions travaillent les hommes de sa compagnie :

“14-10-1915.- On nous relève d’ici tout de même ! Nous allons à Courtemont. Le deuxième bataillon prend notre position. Il était temps, car nos pauvres hommes ne résistaient plus. Vingt-deux d’entre eux ont été ce matin donner leur nom pour aller voir le médecin. Ils n’en peuvent plus. Jour et nuit ils travaillent, souvent entre deux lignes, à creuser la terre. Pour mener à bien leur travail, ils doivent travailler en rampant dans la fange, avec les bombes qui tombent autour d’eux et les boulets qui leur hurlent dans les oreilles. Pendant leur travail, il leur prend une suée, souvent ils sont trempés par quelque averse et lorsqu’ils reviennent à Massiges, c’est pour s’étendre sur la terre pour dormir. Comment pourraient-ils rester en bonne santé ? Je suis plutôt surpris qu’ils le supportent<sup>16</sup>.”

La maladie guette. Elle s’ajoute au risque de mort violente. De ce fait, l’attitude du capitaine Fil-de-fer, qui consiste à refuser aux hommes dont il a le commandement de se reposer est proprement criminelle. Loeiz Herrieu décrit là le cas du petit-chef sadique, enivré par l’ambiance martiale, développant une conscience délirante de son devoir qui l’amène à adopter une violente attitude paranoïaque vis-à-vis de ses subordonnés. Mais dans ce cas, le soldat peut encore espérer la mansuétude du médecin pour se faire reconnaître malade. Cependant, certains médecins ne sont pas non plus en reste en matière de suspicion. Alors, quand il n’existe plus de rempart pour contrer l’insondable bêtise d’un officier tel que le capitaine Fil-de-fer, c’est le médecin qui devient l’auxiliaire de la mort :

“4-04-1915.- Dimanche de Pâques. A 8 heures, nous avons une messe. Le général et les officiers y sont venus ; des camarades à nous aussi, qui étaient à Cuissy. Nous apprenons d’eux qu’un homme de la 8<sup>e</sup> compagnie est mort. On l’a retrouvé froid sur la paille. Il ne se trouvait pas vaillant et il était allé trouver

15 “5-02-1917.-Klevet a ra hon tud doc’h an anaoued. Jal a za en o daouarn, en o zreid. Sifernet int, choberdet ; pasaat a raont. Pemp pe c’hwec’h a c’houlenn gwelet ar medisinour, ha setu Fil-de-Fer é lakaat e vonet ruz ! Tremmen a e zevezh doc’h o jiboestat, hag é parraat doc’h te a chomel en tachadoù kaer. D’ar medisinour e lâre emaint é klask tenniñ àr-dreñv. Evitoñ-eñ, ne vez klañv nemet an hani a gar !” *KAAK*, p.171.

16 “14-10-1915.- Hor sevel a raer ac’hanemañ êlkent ! Da Courtemont eh aomp. An eil batailhon a za en hol lec’h. Mall e oa, rak ne harze ket hon tud keizh. Daoù àrn-ugent anezhe a zo bet ar mintin-mañ é kas o anv din evit monet da welet ar medisinour. Ne zalc’hont ket mui. E-pad an noz ha bemnoz e labouront, etre div linenn lies, da grouiziñ an douar. Evit boulc’hiñ o labour ema dav dezhe labourat àr o c’hrabanou er fang, melloù-dir é kouezh en-dro dezhe hag ar boletou é skuermal doc’h o diskouarn. E-pad o labour e tarz’h ar c’hwezenn àrnezhe, lies e vezont glebet get ur barrad bennak hag a pa zistroont da Massiges ema evit em astenn àr an douar da gousket. Penaos e vehe dezhe chomel yac’h ? Souezhet on-me kentoc’h m’e harzhont.” *KAAK*, p.97-98.

le médecin. Mais celui-ci n'avait pas voulu le reconnaître comme malade. On l'a fait aller au travail avec les autres. En arrivant du travail, il est allé s'allonger sur la paille. Il a trépassé là sans que personne le sache<sup>17</sup>.”

Au même titre que le bruit des canons qui s'éloigne signifie également celui de la mort, le départ d'un médecin peu compréhensif est également vu comme un risque potentiel de mort qui s'en va : “15-07-1916.-(...) *La rumeur court que le grand médecin Lestang part et tous sont heureux de la nouvelle, car il n'étouffait pas de pitié envers les malades*<sup>18</sup> !”

Les causes de la mort ne sont donc pas seulement le fait de l'ennemi. Parmi elles, la maladie n'est pas toujours mortelle pour le soldat mais face à un officier, un médecin qui la considère comme l'expression de sa volonté de tirer au flanc, elle devient autant un danger en tant que telle, que parce qu'elle incarne une forme de désobéissance. Dès lors, l'officier qui la nie, peut la précipiter et l'aggraver en harcelant le soldat malade, de même que le médecin peut signer son arrêt de mort en refusant de la reconnaître. Le soldat malade est considéré comme une bête malade ou un jouet endommagé avec lequel on ne peut plus jouer.

Dans un tel esprit, la prophylaxie proposée pour enrayer massivement certaines maladies, comme la typhoïde, n'est aucunement le fait d'une volonté de l'état-major relevant de l'humanité mais simplement de la nécessité de maintenir des troupes combattantes en bonne santé pour continuer la guerre. Les troupes ne sont pas considérées autrement que comme un cheptel guerrier, confondues avec les animaux et le matériel. L'attitude du capitaine Fil-de-fer ou bien la réputation du médecin Lestang, que relate Loeiz Herrieu, montrent comment cet esprit s'exprime lorsqu'il est relayé par certains sbires zélés de l'état-major. Seule cette absence d'humanité, la jouissance occasionnée par la possibilité pour quelques généraux cacochymes, de manipuler ainsi des millions d'hommes ainsi que le fait le capitaine Fil-de-fer à son échelle, peuvent expliquer que ce conflit ait duré aussi longtemps. L'attitude face à la maladie d'hommes déjà éreintés par leur tâche et les combats est à ce sujet révélatrice.

#### IV.3.9.3. Autres maladies

Typhoïde, fièvre chaude, tétanos, en plus de ces maladies déjà citées, nous en retenons

17 “4-04-1915.-*Sul Fask.-Da 8eur hon eus un ofereññ. Daet 'zo dezhi ar jeneral hag e ofiserion ; Kenseurted deomp ivez, a oa e Cuissy. Klevet a raomp gete eh eus marv un den ag an 8vet kompagnunezh. Kavet eo yen àr ar plouz. N'em gave ket yac'h hag eh oa aet da gavet ar medisinour. Met hennañ n'en doa ket vennet en anavout klañv. Graet e oa dezhoñ mont d'al labour get ar re 'rall. En ur arru ag al labour, eñ aet hag em astenn àr ar plouz. Tremenet en doa eno hep goût da hani.*” **KAOK**, p.58.

18 “15-07-1916.-(...) *Redek a ra ar vrud eh a ar medisinour bras Lestang kuit hag eürus eo an holl ag an doere, rak ne vouge ket get an druez e-keñver ar re glañv !*” **KAOK**, p.143.

deux autres dans la récit de Loeiz Herrieu. L'une d'elle touche les hommes ponctuellement jusqu'à la fin de la guerre. Elle n'est en général pas mortelle mais ajoute à la situation d'inconfort général. Nous la citons juste pour compléter notre présentation.

**Dysenterie.** “3 septembre 1918.- C'est devenu froid d'un coup. Et des hommes malades à nouveau ! La diarrhée nous vient et la nuit nous allons régulièrement courir<sup>19</sup>”.

**Eros et Thanatos.** La sexualité n'est pas un thème majeur dans le récit de Loeiz Herrieu, pas plus que dans l'immense majorité des témoignages de la Grande Guerre. Cela ne signifie pas qu'elle est absente.

Dans sa correspondance avec sa femme, Loeiz Herrieu ne s'interdit pas d'exprimer combien elle lui manque à tout point de vue<sup>20</sup>. Sa manière de le faire est chaste mais assez explicite pour que l'on ne s'y trompe pas. Néanmoins, aucune mention de ce désir n'est présente dans *Kammdro an Ankoù*. Les femmes n'y sont pas totalement absentes mais rares (la guerre est faite par les hommes) et se limitent à des commerçantes ou bien des propriétaires de maison mettant un logement à disposition de l'armée. La relation de Loeiz Herrieu avec ces femmes, du moins dans ce qu'il en nous livre, ne se situe jamais sur le terrain de la sexualité<sup>21</sup>. Cependant, contrairement à Yann-Ber Kalloç'h qui est manifestement mal à l'aise avec les femmes, Loeiz Herrieu, tout en étant dénué d'intentions séductrices à leur égard, ne dédaigne pas converser les dames, dans la mesure où leur conversation est intéressante et à son niveau. Ce n'est pas toujours le cas. Ainsi, à Romescamps, dans l'Oise, en Picardie, le 18 octobre 1916 :

“Je trouve refuge chez une vieille femme, grosse comme une barrique et à l'esprit un peu faible. Je trouve le meilleur accueil avec elle cependant ; mais il n'est pas agréable de rester trop longtemps près d'elle : elle n'arrête pas de parler !

Aussitôt arrivé, elle m'explique que son bonhomme a fait la guerre de 1870.

Le bonhomme est sourd et c'est tant mieux pour lui ! Comme cela au moins il n'entend pas les âneries que dit sa femme<sup>22</sup>...”

Pour peu charitable qu'il soit, ce portrait fait plutôt rire. Loeiz Herrieu n'est pas un adepte de la langue de bois. Il dit ce qu'il pense, Ce n'est ici même pas par mysoginie<sup>23</sup>, puisqu'il

19 “3 a viz Gwengolo.-Daet eo yen en un taol. Ha tud klañv arre ! Ar red-korv a za deomp ha d'an noz eh omp plaen é postal.” *KAOK*, p.260.

20 CARRÉ, 1999.

21 De façon générale, sa correspondance nous montre également un homme ayant avec sa femme une relation totalement conforme à celle de son époque.

22 “Kavet a ran repu e ti ur c'hozh intron, tev el ur varriken ha gwan a spered un nebeud. Ar gwellañ degemer a gavan geti neoazh ; met nend eo ket bourrus chomel re bell e-talti ! ne arsav ket a gomz ! Kentizh arru, e tispieg din en en deus he boulom graet ar brezel ag ar blez 1870. Bouzar eo ar boulom ha gwell-a-se evitoñ ! El-se a-wael ne glev ket holl amoedaj a lâe e vaouez...” *KAOK*, p.159.

23 Au travers de sa correspondance, nous découvrons un homme qui entretient avec sa femme des relations dans lesquelles le rôle de l'homme et de la femme sont définies de manière précise et selon les conventions sociales de leur temps, même si Loeiz Herrieu a dû lui laisser la gestion quotidienne de la ferme pendant la guerre. (CARRÉ, 1999). Cependant, nous n'avons pas trouvé de ressentiment particulier de sa part contre les femmes en général. Il condamne les comportements dépravés des femmes comme des hommes. Mais il ne fait en aucun cas l'amalgame qui

est capable de faire preuve d'une même franchise lorsqu'il s'agit de décrire des hommes qui, d'après lui, le méritent. Certaines femmes cependant, sont regardées sans humour par Loeiz Herrieu. Ces femmes portent le déshonneur et souvent la mort. Cette dépravation des mœurs est une des conséquences de la guerre. À Mont-Saint-Martin, le 31 août 1917, près de Broussilof, dans l'Aisne, il est logé, comme nous l'avons déjà évoqué, chez deux cousines :

“Il y a des civils ici qui ne valent pas des œufs pourris. Deux jeunes filles, deux cousines, nous ont donné de la place dans leur maison, pour faire notre cuisine, pourvu que nous les nourrissions. Et elles viennent manger à notre table. Un bien beau cadeau !

Elles sont de Concevreux ; leurs parents étaient journaliers. Cette année la mère de l'une d'entre elles a été tuée, dans ses bras, par une marmite. En guise de deuil la plus grande saloperie s'exprime clairement toute la journée. Elle explique, sans aucune honte, la vie dé cousue qu'elles ont vécu à Concevreux, avec des soldats aussi débauchés qu'elles. Vie de chiens ! Et elles cherchent à trouver preneur parmi nous avec toute audace.

Jamais je n'ai encore entendu des jeunes femmes aussi dévergondées et avec si peu de honte dans leurs paroles. Lorsque notre camarade Le Moigne est avec nous elles tiennent leur langue, du fait qu'il soit prêtre, mais quand il n'est plus là alors le bal s'ouvre ! France ! France ! Tu es en train de descendre, et dans la vallée je vois les ruines de Sodome et Gomorrhe<sup>24</sup>...”

Cette décadence donne une occasion de plus à Loeiz Herrieu de dénoncer la guerre et ses conséquences, en plus de rappeler comment il considère la France. Son observation confirme juste ce que nous savons de lui, à savoir qu'il est catholique et conservateur. Dans cette maison, les parents sont morts. Voilà ce que devient un pays sans parents, nous dit Loeiz Herrieu. Et de la débauche au meurtre, il n'y a qu'un pas. En mars 1918, Loeiz Herrieu est désormais dans l'Intendance coloniale à Ludes, près de Reims. Il a donc plus l'occasion et le temps d'observer ce qu'est devenue cette société privée de pères pendant quatre années. Et ce qu'il voit le terrifie :

“J'ai changé de lieu : les hommes n'ont pas changé. Ceux-ci, cependant, ne sont pas bretons. Ils sont plus sales encore que ceux avec qui j'étais au 88e.

Peut-être du fait, cependant, qu'ils soient plus jeunes.

Toute la journée ils ne parlent qu'avec les manières les plus obtus de l'être humain. Femmes salies,

---

consiste par exemple à penser que les femmes empêchent la fin de la guerre en travaillant dans les usines d'armement, comme n'hésite pas à le faire Henry Poulaille au travers d'une diatribe édifiante de misogynie. Voir POULAILLE, 1995, p.477-478.

24 “*An dud disoudard a zo amañ ne dalvont ket uioù brein. Div blac'h yaouank, div geniterv, en deus roet lec'h deomp en o zi, evit ober hor boued, salv m'o magahomp. Hag e taont da zebriñ doc'h hon taol. Ur brav a brezant ! A Concevreux int ; devezherion e oa o zud. Ar blez-mañ ema bet lazhet mamm unan anezhe, en he divrec'h, get ur potarn. Evit ober kañvoù dezhi e tipeg al lousteri brasañ, a-tro an deiz. Displeg a ra, hep mezh erbet, ar vuhez digempenn o deus bevet e Concevreux, get soudarded ken dirollet èlte. Buhez chas ! Ha klask a raont sav en hor mesk get kement a hardizhted. Biskoazh n'em eus c'hoazh klevet merc'hed yaouank ken divergont na ken divezh en o c'homzoù. A pa vez ar c'henderv Moigneu genomp e talc'hont ar o zeod, en arbenn m'ema beleg, met pa ne vez ket neuze e tigor ar bal ! Frañs ! Frañs ! Eh out ar an deval, hag er flagenn e welan rivinoù Sodom ha Gomorh...*” **KAOK**, p.218.

couples séparés, voici la gloire de ces pauvres types. C'est terrible de voir combien les esprits sont pourris. Il y a ici des hommes dont la vie est plus débauchée que des animaux ; avec deux ou trois maîtresses, des femmes mariées et toutes leur envoient des paquets et qu'ils iront voir, au lieu d'aller à la maison retrouver leur épouse.

À table, on ne parle que des mêmes saloperies.

Ils ne peuvent pas s'adresser à une femme, une fille, même une adolescente sans lui demande d'aller coucher avec elles.

Et ils trouvent preneuse...

Les mariés ne valent pas mieux. Les enfants pour eux n'ont aucune importance : ils parlent de les tuer avant leur naissance, comme s'ils n'avaient pas d'âme.

J'ai essayé quelques fois de leur rappeler les commandements de l'église. Je perds mon temps. Ils ne veulent pas croire qu'on peut être différents d'eux.

En vérité, la France est tombée bas et elle a besoin d'une lessive de sang...

Et hélas ! On me dit que c'est la Bretagne qui court à sa perte aussi en même temps que la France. Les filles sont dépravées ; elles se montrent comme dans la vieille Rome, elles s'ennivrent, elles sirotent, pendant que leurs hommes ne sont pas à la maison.

Où est le Père Moine qui arrêtera mes compatriotes sur la descente dans le gouffre<sup>25</sup> ?”

Loeiz Herrieu est parti depuis quatre ans de son foyer. Les hommes avec qui il travaille désormais sont des hommes qui ont grandi pendant la guerre. Qu'il soit épouvanté et se mette en tête que la Bretagne est peut-être tombée dans la même décadence n'est pas étonnant. Une phrase nous interpelle particulièrement dans ce paragraphe. *“En vérité, la France est tombée bas et elle a besoin d'une lessive de sang<sup>26</sup>...”*. Veut-il que la France soit nettoyée par une mare de sang ? Oui. Car le lendemain, il écrit ceci : *“Nous lisons dans les journaux que tombent des marmites sur Paris ! Si cela pouvait autant que cela couper court à la débauche qu'il y a là-bas ? Mais hélas ! Il est difficile d'empêcher le fumier de puer<sup>27</sup>”*. Considérer Paris comme la ville de la débauche, la nouvelle Sodome n'est pas particulièrement nouveau ou original. Ce qui étonne plus, c'est l'appel à la violence de la part d'un homme qui condamne pourtant la guerre. L'exposition à un déferlement au-delà du supportable pendant quatre ans a-t-elle eu raison de certains idéaux de Loeiz Herrieu ?

25 *“Cheñchet em eus lec'h : an dud n'o deus ket cheñchet. Ar re-mañ, neoazh, nend int ket Breizhiz. Lousoc'h int c'hoazh eget ar re a oan gete en 88. En arbenn, moarvat, mand int yaouankoc'h. A-tro an deiz nend eus komz gete nemet get ardoù dall al loen a zo e mab-den. Merc'hed kousiet, priedoù dispartiet, setu klod ar c'haezh tud-mañ. Ur spont eo gwelet peger brein eo ar speredoù. Bout 'zo amañ tud hag a vev dirolloc'h eget loened ; div pe deir mestrez dezhe, merc'hed dimezet ha rac'h hag a gas pakadoù dezhe hag a yaont da welet, e-lec'h monet d'ar gêr da gavet o fried. Doc'h taol, ken parlant nemet ag an hevelep lousteri. Ne c'hellont ket komz doc'h ur vaouez, doc'h ur plac'h, zoken doc'h ur grennblac'h hep goulenn geti monet da gousket daveti. Ha kavet a raont sav... Ar re zimezet ne dalvont ket gwell. Ar vugale evite n'o deus talvoudegezh erbet : Komz a raont ag o lazhiñ kent o ganedigezh, el a pa n'o dehe eneñv erbet. E saeet em eus ur wezh bennak degas soñj dezhe a gemmoù an Iliz. Koll a ran ma amzer. Ne vennont ket krediñ e c'heller bout dishañval doc'h te. E gwirionez, kouezhet eo izel Bro-Frañs ha dober he deus ag ur bugad gwad... Ha siwazh ! lâret a raer din ema Breizh é vonet da goll ivez ar-un-dro get ar Frañs. Dirollet eo ar merc'hed ; en em gennig a raont, el e Rom gozh, mezveziñ a raont, lipat a raont, e-pad nend eo ket o gwazed er gêr. E men ema an Tad Maner a arresto ma c'henvroiz ar zevalienn an islonk ?”* KAAK, p.249.

26 *“E gwirionez, kouezhet eo izel Bro-Frañs ha dober he deus ag ur bugad gwad...”* KAAK, p.249.

27 *“Lenn a raomp ar ar gazetoù e kouezh potarnoù ar Bariz ! A pa c'hellahe kement-se troc'hiñ berr d'an dirollaj a zo du-hont ? Met siwazh ! diaes e vo paraat doc'h an teil a vlaziñ.”* 25-03-1918, KAAK, p.249.

C'est probable car le contraire serait étonnant. Dans sa thèse, Daniel Carré a souligné combien Loeiz Herrieu avait été marqué par la force<sup>28</sup>. Les lignes concernant ces hommes et ces femmes ont été écrites juste avant ou pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ses carnets n'en font d'ailleurs pas mention. Nous pouvons donc concevoir qu'il mêle ici des réflexions contemporaines à la rédaction de son récit relatant l'expérience d'une autre guerre. Néanmoins, ses craintes concernant les conséquences des mœurs dépravées vont se trouver confirmées. Des cousines souillant la mémoire de leur mère dans la débauche, aux soldats promettant de tuer leurs enfants avant la naissance, des meurtres bien réels s'annoncent irrémédiablement. À Novion, dans les Ardennes, le 8 novembre 1918 : *“Certaines filles menaient une vilaine vie avec les Allemands. Trois enfants en sont nés dans ce village. Ils sont morts – ou tués – aussitôt nés. Et ces putains-là étaient des filles mariées et qui sont allées suivre les soldats, lorsqu'ils ont reculé”*<sup>29</sup>. La guerre ne tue pas que les hommes. Elle détruit également les valeurs qui condamnent le crime en temps de paix. Le meurtre de millions d'hommes pendant le conflit banalise le fait criminel là où la guerre s'installe. Les propos des soldats qui travaillent avec Loeiz Herrieu sont dits sur un ton banal, ils parlent de tuer des enfants sans que cela ne choque personne, à part lui. Le meurtre supposé des enfants non désirés, issus de l'union de soldats allemands avec ces femmes françaises, qui abandonnent les cadavres derrière eux dans la fuite de leurs amants qu'elles accompagnent, procèdent de la même banalité. Pourtant, la morale se venge et la dépravation, qui n'a pas de frontières, a un prix. À Püttlingen, dans la Sarre, le 22 décembre 1918, Loeiz Herrieu s'intéresse tout d'abord à la synagogue, aux patronymes juifs devant les maisons et à l'empressement d'un Juif à montrer son attachement à la France. À ce sujet, le regard de Loeiz Herrieu est plutôt ironique : *“Notre Juif veut nous monter ainsi qu'il est aussi un Français de premier choix...”* Il devient hostile en parlant des femmes : *“Et les femmes, de leur côté, pour montrer leur amour à la France, qui se collent aux soldats leur proposent avec largesse, mais cher, les maladies qu'elles ont attrapées pour le même prix avec les soldats allemands”*<sup>30</sup> !” Nous ne savons pas si ces femmes sont juives ou pas. Loeiz Herrieu se garde d'être précis à ce sujet<sup>31</sup>. Nul besoin en revanche de préciser à quelles maladies il fait allusion. Celle qui transporte le plus de fantasme parmi les affections vénériennes est la

28 CARRÉ, 1999.

29 *“Buhez divalav a rae lod ag ar merc'hed get ar Jermaned. Tri a vugale a zo ganet anezhe er gêr-mañ. Marv int – pe lazhet – kentizh ganet. Hag ar gisti-se a oa merc'hed dimezet hag a zo aet da heul ar soudarded, a p'o deus kilet.”* KAAK, p.268.

30 *“Venniñ a ra hor Judev diskoueziñ deomp èl-se ema ivez ur Français ag an dibab... Hag ar merc'hed, doc'h o zu, evit diskoueziñ o c'harantez doc'h ar Frañs, a stag doc'h ar soudarded a gennig dezhe get largantez, met ker, ar c'hleñvedoù o deus tapet e'it an hevelep priz get soudarded jerman !”* KAAK, p.282.

31 Il le fait volontairement, puisque le récit du 22 décembre dans le carnet de guerre original sépare les deux scènes en décrivant des couples qui se forment : *“Il y a une saloperie au milieu du bonheur de tous. Le soir, des couples commencent à se former. Les femmes qui servaient ici aux Allemands sautent aujourd'hui avec autant d'intensité au cou des Français”* ; *“Un dra lous e zo emesk leuiné en ol. Doh en noz é komans koubladeu um barrat. Er merhed e chervijè ama d'er Jermaned e saill hiniù ken skan doh goug er Fransizion.”* HERRIEU Loeiz, **KARNEDOÙ BREZEL (Carnets de guerre)**, 22 décembre 1918. Voir référence complète dans la bibliographie et notre paragraphe consacré à l'antisémitisme de Loeiz Herrieu en annexe.

*sypillis*, qu'on ne sait pas encore guérir correctement en 1918 et qui, dans tous les cas, interdit à l'homme infecté de faire des enfants, menaçant dès lors la natalité du pays tout entier, tant l'épidémie est importante parmi les poilus<sup>32</sup>. C'est en quelque sorte la maladie "idéale" pour les moralistes puisqu'ils peuvent y voir une sorte de châtement divin à la débauche, que sanctionne l'impossibilité de descendance pour le sujet infecté. Loeiz Herrieu s'abstient de faire clairement une condamnation dans ce sens. Mais pour souligner le lien entre la guerre et la perte de morale de beaucoup d'hommes devenus soldats et des femmes, professionnelles ou pas, qui les accueillent dans cette débauche, il précise, pendant son incursion sur le sol allemand, à Bad-Dürkheim<sup>33</sup> précisément en ce 6 février 1919 :

"Beaucoup (de soldats) se mettent autour des filles. Cependant, celles-ci s'en gardent bien et on n'en voit pas beaucoup d'entre elles qui cherchent à s'approcher des soldats, à part celles de *métier* qui ont été envoyées ici, dit-on, pour introduire la maladie avec elles.

Les villageois semblent être plutôt des gens convenables<sup>34</sup>."

La manière de concevoir ce qui se fait, ce qui ne se fait pas, ce qui est convenable ou pas, les certitudes de sa vision morale de l'existence, Loeiz Herrieu n'en a pas varié d'un pouce pendant toute la guerre. D'un côté, les hommes faibles, qui se laissent aller à leur instinct, qui renoncent à leur morale, à leur religion dans l'adversité de la guerre, de l'autre les hommes, comme lui, ceux qui ont la force morale, des valeurs assez profondes pour ne pas varier dans leur vision du monde. La dernière phrase de l'extrait cité est essentielle. Les gens qui sont restés chez eux, qui ont continué à vivre comme ils le faisaient depuis toujours, sont dans le bon chemin. En opposant le soldat en campagne, c'est-à-dire l'homme en exil, qu'il rapproche de la prostituée, et les villageois sédentaires dans la sécularité de leurs pratiques, Loeiz Herrieu rappelle ce qui constitue un des fondements de sa pensée. Elle se résume simplement : chacun chez soi, en famille et vivant selon les commandements de l'Église. Sinon, c'est le chaos, que ce soit la guerre ou pas. L'un des symptômes les plus révélateurs de ce dérèglement, ce sont les maladies vénériennes qui affectent ceux dont le comportement déroge à la morale. La guerre poussant bien des hommes à adopter des comportements "dérégés", selon la vision de Loeiz Herrieu, l'épidémie de *sypillis* s'explique aisément.

Les maladies évoquées par Loeiz Herrieu, la typhoïde, la *sypillis*, ne sont pas mortelles

32 À ce sujet, nous recommandons l'article de Jean-Yves LE NAOUR : *Sur le front intérieur du péril vénérien* (LE NAOUR, 2002), d'où proviennent les informations contenues dans cette phrase.

33 Petite ville Palatinat.

34 "*Meur a unan (soudarded) en em laka ar-dro ar merc'hed. Neozh, ar re-mañ em zalc'h mat ha ne weler ket kalz anezhe é klask tostaat d'ar soudarded, nemet ar re a vicher hag a zo bet kaset du-mañ, a lârer, evit bountiñ ar c'hleñved gete. Tud kêr a ziskouez bout kentoc'h tud a-dres.*" *KAOK*, p.293.

si un vaccin ou un traitement sont appliqués correctement en temps et en heure.

Cependant, pendant la Grande Guerre, la suspicion de certains officiers, la dureté de certains médecins envers les soldats qui se prétendent malades, des mesures prophylactiques à grande échelle sans suivi des hommes traités, en plus d'un relâchement des mœurs qui entraîne les soldats vers ce que notre époque contemporaine nomme des comportements sexuels à risque, transforment souvent la maladie ou même son traitement préventif en risque mortel pour le soldat. De plus, en conséquence des comportements sexuels à risque, lorsqu'ils sont pratiqués dans un cadre extra-conjugal et surtout "*exopatriotique*<sup>35</sup>", hors recours aux services des prostituées, la perte de toute morale peut aller parfois jusqu'à l'infanticide.

Pour toutes ces raisons, la guerre fait non seulement exploser le nombre de malades mais renforce également le risque de mortalité de ces malades.

#### IV.3.9.4. La bêtise qui tue : Loeiz herrieu et les officiers<sup>36</sup>

“Bête : Sans intelligence ni réflexion

Bêtise : Manque d'intelligence : *faire preuve de bêtise*. // Parole, action stupide ou chose sans valeur ni

importance : *dire, faire des bêtises ; se disputer pour des bêtises ; dépenser son argent en bêtises*<sup>37</sup>.”

Malgré l'émergence de mouvements pacifistes à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, malgré l'Affaire Dreyfus, à l'issue laquelle la partialité dans son jugement a été révélée et celui-ci remis en cause par la justice civile, l'armée est une institution qui jouit d'un grand prestige en France au début du vingtième siècle. Elle est au service du pouvoir civil, sous les ordres du président de la République<sup>38</sup>.

Comme toute institution, elle sert de structure au fonctionnement de la société et au relais des valeurs du régime politique en place dans un État. Elle n'est donc pas neutre et n'échappe pas aux rapports de force permanents entre les différentes composantes d'une société, à partir desquels s'installe l'équilibre ou le déséquilibre entre elles. Ainsi, lorsqu'éclate la guerre de 1914, l'armée jouit d'un rapport de force en sa faveur, puisqu'en participant à la propagande de l'esprit revanchard depuis 1870, elle dispose d'un crédit et de crédits qui vont permettre son état-major de

35 Ce mot est un néologisme de notre invention.

36 Une présentation des grades militaires du 88e RIT se trouve en annexe *page 644*.

37 *PETIT LAROUSSE EN COULEURS*, 1986, p.106.

38 “Article 3. - Le président de la République a l'initiative des lois, concurremment avec les membres des deux chambres. Il promulgue les lois lorsqu'elles ont été votées par les deux chambres ; il en surveille et en assure l'exécution. - Il a le droit de faire grâce ; les amnisties ne peuvent être accordées que par une loi. - Il dispose de la force armée. - Il nomme à tous les emplois civils et militaires. (...)” IIIe République, Constitution de 1875, Article de la Loi du 25 février 1875. sur le site du Conseil Constitutionnel : <http://www.conseil-constitutionnel.fr/conseil-constitutionnel/francais/la-constitution/les-constitutions-de-la-france/constitution-de-1875-iii-republique.5108.html>. Consulté le 15 février 2014.

convaincre sans peine les politiciens d'entrer en guerre. Derrière ces considérations historiques, il y a des hommes. L'état-major est composé d'hommes. Les hommes ne sont pas toujours à la hauteur de l'institution qu'ils représentent. L'armée française n'échappe pas à la règle.

Qui est officier dans l'armée française en 1914 ? En ce qui concerne les détails des différents lois et décisions concernant la formation de ces officiers, dont le général Joffre<sup>39</sup>, à la tête des forces armées françaises fut le principal artisan, nous renvoyons aux ouvrages des historiens militaires, en nous contentant de dresser le portrait rapide des officiers. Le problème de la France est de disposer d'une armée de réserve suffisante en cas de conflit. Pour cela, il faut former des officiers et des sous-officiers de réserve. À partir de 1905, le système s'organise comme tel :

“Le régime fut dès lors le suivant après la loi du 21 mars 1905. Les diplômés font un an de service comme soldats où à l'issue d'un peloton d'élèves gradés ils se présentent au certificat d'aptitude. S'ils sont admis ils suivent six mois de cours spéciaux puis après un nouvel examen font la fin de leur service comme sous-lieutenant. (...) En 1914 neuf classes d'officier de réserve seront prêtes, les normaliens lettres et les diplômés lettres à qui on ne va demander que de savoir crier “suivez-moi” à des sections de compagnies de 250 hommes, trop lourdes pour trois officiers d'active. (...)

Mais il aurait fallu dix à douze années de paix de plus pour les classes plus âgées de la réserve et les plus jeunes de la territoriale soient encadrées d'“officiers civils”, comme disait Jaurès, à la fois efficaces et ardents<sup>40</sup>.”

Pour différentes raisons, la France est mal préparée à la guerre et cette mauvaise préparation explique en partie l'incompétence et la bêtise de beaucoup d'officiers, qui répond à celle d'un état-major dont les erreurs mèneront à la mort de millions d'hommes.

La Territoriale est particulièrement victime de cette mauvaise préparation<sup>41</sup>. Loeiz Herrieu est lui-même sous-officier. Mais il a d'autant moins de mission de commandement, qu'il refuse l'aide que pourraient lui apporter quelques soldats sous ses ordres pour mener à bien ses tâches de fourrier. Il en résulte que Loeiz Herrieu passe son temps à se plaindre de la paperasse qu'il a à remplir. Pourtant, cette lourde tâche administrative l'empêche certainement de sombrer dans l'ennui qui déprime tant de soldats pendant les heures désœuvrées. Elle lui impose une discipline, une organisation qui lui ôte l'occasion de s'appesantir sur son sort, sans compter la tenue de ses carnets, sa correspondance et toutes les tâches dévolues au fourrier. Il n'est tout de même pas complètement seul pour cela. Ainsi, le 24 février 1916 :

39 Joseph Joffre, (Rivesaltes, 1852-1931, Paris,) Général de l'armée française, puis maréchal de France à partir de 1916.

40 DOISE & VAÏSSE, 1987, p.187.

41 À ce sujet et plus généralement sur le détail des nouvelles lois et décisions militaires avant la Première Guerre mondiale, voir DOISE & VAÏSSE, 1987, p.159-190.

“Un nouveau *sergent-fourrier*(\*) est venu m’aider à noircir du papier. Mais il n’est pas rompu à une telle vie ; c’est la première fois pour lui de venir sur le front et d’entendre les tirs. Il était représentant dans un maison de savon à la bonne odeur. Il ne peut pas dormir dans ces lits-ci. Trop peu de plume vraisemblablement ?

Lorsqu’il entend un tir, il se lève de sa couette de paille pour voir si ce n’est pas sur nous que l’on tire. Et il se met à trembler<sup>42</sup> !”

Le portrait est moqueur et Loeiz Herrieu ne s’en cache pas, d’autant plus que le nouveau fourrier, du fait de son origine, porte presque le péché originel pour lui :

“30-02-1916.-Ce matin lorsqu’on se réveille, je suis surpris de voir ma cave pleine d’eau, venue de la neige fondue. Nous avons mis des morceaux de planches devant notre lit pour décrotter nos souliers et ils nous servaient de *descente-de-lit* : Les planches et les souliers sont partis avec l’eau en face du seuil de la porte ! Et l’eau continue de grimper vers nous. Mon pauvre nouveau *fourrier* est terrorisé. Il se lève de sa paillasse, la tête aidée par sa main, sur le coin de son lit et son regard devient tellement morne en voyant ses souliers qui *jouent au bateau* sur leur bout de planche ! Et celui-ci de pleurer et de déclarer : “*Quelle pitié ! Si ma pauvre femme me voyait dans ce triste état !*”

Pauvre Parisien ! Malgré notre triste état, il me vient presque l’envie de rire tant me semble drôle mon compagnon dans sa pitié qui n’est pas fort différente de la mienne...

Et lorsqu’il est levé, tout en allant dans l’eau gelée jusqu’au bout de ses genoux, il veut tout de suite faire son testament, et une lettre à quelque *huile* pour se tirer de la grande misère dans laquelle il est depuis huit jours seulement.

Et nous alors, que devrions-nous dire<sup>43</sup> ?”

Le 10 mars 1916, la requête a dû être entendue, parce que : “ (...) *ce soir part mon fourrier parisien. Il est parvenu à tirer un peu au flanc*<sup>44</sup>”. Loeiz Herrieu ne semble pas trop affecté par ce départ. Il pose un regard beaucoup plus généreux sur un de ceux qui vont l’épauler par la suite : “15-10-1917.-*Voilà la paye de nouveau, avec un tas de papiers. Mon petit scribe m’aide bien, suivant le bruit des canons qui crachent tour à tour sur nous et les marmites qui*

42 “*Ur sergent-fourrier nevez a zo arru da sikour genin duiñ paper. Met n’eo ket gourdon doc’h ar vuhez-mañ ; ar wezh kentañ eo dezhoñ donet d’an talbenn ha klevet tennoù. Beajour e oa evit un ti savon frond c’hwek. Ne c’hell ket kousket er gweleioù-mañ. Bihan plu pechañs ? A pa glev un tenn e sav diàr e c’holc’hed plouz evit gwelet ma nend eo ket àrnomp e tenner. Hag eñ da grenniñ !” KAAK, p.118.*

43 “30-02-1916.-*Ar mintin-mañ a pa zihuner eh on souezhet-mat é welet ma c’hav leun a zour, daet ag an erc’h teuzet. Tammoù plañch hor boa lakaet e-tal hor gwele evit dizouariñ hor botoù-er ha servij deomp da ziskenn-gwele : aet eo plañch ha botoù-ler get an dour da-dal toull an nor ! Hag an dour a zalc’h da grapiñ tremazomp ! Spontet eo ma faour-kaezh fourrier nevez. Sevel a ra àr e ganvazez, e benn harpet àr e zorn, àr gorn e wele hag e sell ken klouanek doc’h e votoù-ler é c’hoari bag àr o zamm plañch ! Hag eñ da ouelal ha da lâret : “Quelle pitié ! Si ma pauvre femme me voyait dans ce triste état !” Paour-kaezh Parizian ! Daousto d’hor stad trist, ‘gozik e ta c’hoant c’hoarzet din ken fentus èl ma seblant ma c’henseurt en e druegezh ha nend eo ket forzh dishañval doc’h ma hani...Hag a pand eo savet, en ur vonet en dour sklaset beta pennoù e zaoulin, e venn doc’htu ober e destamant, hag ul lizher d’ur penn-bras bennak evit en tenniñ ag ar vizer vras-mañ lec’h m’ema a-c’houde eizh deiz hepken. Na ni neuze, petra ‘larahemp ?” KAAK, p.119.*

44 “(...) *Henoazh eh a ma fourrier parizian kuit. Daet eo da benn a deniñ àr-dreñv un tammig.*” KAAK, p.123.

*arrivent à gauche et à droite*<sup>45</sup>”. Breton, compétent et courageux, voilà qui semble convenir à Loeiz Herrieu. Le problème, c’est que sur le plan affectif, un tel compagnonage remet en cause “*la forteresse intérieure*”, selon l’expression consacrée de Daniel Carré, dans laquelle Loeiz Herrieu prétend surmonter ses années de guerre. Sa froideur apparente camoufle l’homme sensible et il sait que la guerre ne donne jamais rien, qu’elle est le royaume de la mort, que celle-ci fauche aveuglément et continuellement.

“16-11-1917.-(...) Aujourd’hui arrive une triste nouvelle : Gourden est mort, ce pauvre soldat était avec moi au bureau et qui avait été blessé ces dernières semaines. Sa plaie s’est infectée, un mois après en avoir enlevé l’éclat de l’obus, et la gangrène s’y est mise. Gourden était un type bien. Il tenait sa ferme à Lostang. Il avait deux enfants<sup>46</sup>.”

Pourquoi et comment s’attacher à des compagnons, quand l’on sait qu’ils peuvent disparaître à tout moment ? Loeiz Herrieu préfère la solitude ou bien fréquente des hommes qu’il connaissait avant-guerre. Son attitude vis-à-vis de ces deux hommes est également révélatrice de son attitude envers les hommes en général et plus particulièrement les officiers. Il a beau être contre la guerre, il méprise les tire-au-flanc, les couards. Il a le sens du devoir. La guerre est un devoir qu’il faut accomplir en homme, ce qui, pour lui, signifie obéir aux ordres et faire preuve de courage. Dans le premier extrait, le fait que le jeune fourrier soit parisien inspire un préjugé d’emblée défavorable à Loeiz Herrieu, le même qu’il nourrit à l’égard des Méridionaux. Cependant, fidèle à sa volonté de décrire la guerre comme il la voit, ses préjugés ne vont pas jusqu’à la mauvaise foi. Il reconnaît les mérites et les manquements de ceux qu’il croise avec honnêteté, y compris lorsqu’il s’agit de Bretons. À ce sujet, l’ivrognerie de certains d’entre eux le rend furieux :

“3-03-1916.-(...) Au milieu du village, comme toujours, il y a un grand trou, moitié d’eau, moitié purin pour abreuver les bêtes. Il se trouve face à ma fenêtre et bientôt je vois des hommes qui piétinent dedans pour *se poquer* : des soldats saouls entre lesquels est montée la dispute ; ceux de Bretagne contre ceux du Sud ! Et ils ne remarquent pas, tellement il y a de la discorde sur eux, qu’ils sont allés à genoux dans ce trou d’eau sale-là.

Un de mes hommes a pris son casque dans sa main, et il tape comme un sourd sur la tête d’un autre. Ils crient, ils jurent, les casques et les têtes éclatent, le sang court. Et les inconscients, qui regardent rien à gorge déployée.

45 “15-10-1917.-*Setu ar bae arre, get ur bern paperioù. Ma skrivourig a sikour mat genin, doc’h trouz ar c’hanonoù é skopet tro-ha-tro deomp hag ar potarnoù é tegouezh a-gleiz hag a-zehou.*” **KAOK**, p.226.

46 “16-11-1917.-(...) *Hiziv e tegouezh un doere ankenius : marv eo Gourden, ar c’haezh soudard-se a oa genin er burev hag a oa bet gwallaozet ar sizhunioù tremenet. E c’houli en deus velimet, ur miz àr-lerc’h mand eo tennet an tammoù potin anezhoñ, hag ema daet ar varvenn-gig a-barzh. Un den a-dres e oa Gourden. E Lostenk e talc’he tachenn. Daou a vugale en doa. Evit an deizioù eh omp didrouz a-walc’h.*” **KAOK**, p.230.

Le capitaine en les voyant me dit : *“Tenez, fourrier, voyez vos Bretons ! Ils sont propres... Allez donc les séparer !”* Et moi d’aller à eux avec mon bâton. Un peu de menace et chacun de son côté, tout en rechignant fortement. En vérité, il ne me font pas beaucoup d’honneur ni à leur pays...

Mais il n’y a pas que les Bretons qui font honte : de jeunes canonniers sont arrivés d’un coup avec nous ici et ils sont tous saouls également ; il se battent et se comportent comme des fous

Je dors dans une étable, en face trois génisses. Il y a un mini lit de bois sous moi, mais avec seulement une paille de foin. Il fait froid et la planche est insupportable pour mes côtes. Il n’y a toujours pas moyen de dormir à cause des ivrognes. A minuit, ils sont encore à beugler des chansons en breton. Et ils sont tellement pitoyables que les génisses en oublient de ruminer...

Ce qui est le pire, demain matin, à cinq heures, je devrai-moi sauter du lit<sup>47</sup>...”

Bien sûr, les Bretons ne sont pas les seuls à boire, mais Loeiz Herrieu, face à ces compatriotes en train de se donner en spectacle devant une assemblée étrangère, ressent cette honte qui submerge un parent devant le spectacle de membres de la famille en train de faire du scandale en public. Il n’est pas dupe de l’ivrognerie de beaucoup de ses concitoyens mais c’est sans doute cette démonstration publique qui l’excède au-delà de tout.

Dans le même esprit d’honnêteté, il regrette la mort de l’adjudant Rousseau, tout parisien qu’il fût :

“2-08-1916.-Autour de minuit, pendant travaillaient nos hommes, tombe sur eux une bombe qui tue l’adjudant Rousseau et le soldat Le Brazidec.

Rousseau – un Parisien – qui devait être nommé officier ces jours-ci. Il y a longtemps qu’il attendait ça avec impatience le pauvre homme ! Et voici son rêve dispersé par l’Ankoù, alors qu’il était près de l’atteindre<sup>48</sup>...”

Loeiz Herrieu n’est pas toujours objectif mais il essaye toujours d’être juste. De ce fait, qu’il s’agisse d’un officier, d’un sous-officier ou d’un simple troupière, son opinion concernant les hommes ne procède pas de l’idéologie. Mais cette tentative de justice explique que son jugement positif ou négatif soit proportionnel aux pouvoirs qu’a celui qu’il décrit. Contrairement aux soldats

47 “3-03-1916.-(...) *E-kreiz ar pennhêr; èl bepred, eh eus ur pikol toull, hanter dour, hanter hañvor, da zouraat al loened. Ema a-dal d’am fenestr, hag emberr e welan tud é trapikellat a-barzh doc’h em bokiñ : soudarded vezv a zo savet bec’h etreze ; re Breizh doc’h re ar C’hreiznoz ! Ha ne welont ket anezhe, kement a vec’h èl m zo àrnezhe, emaint aet betek an daoulin en toull dour lous-hont. Unan a ma zud en deus kemeret e dokarn en e zorn, ha getoñ e sko, èl un dall, àr benn un arall. Huchal a raont, touiet a raont, tarzhal a ra tokarnoù ha pennoù, redek a ra ar gwad. Hag ar re zisoñj, é sellet doc’hie, a c’hoarzh a-vegad. Ar c’hapiten doc’h o gwelet a lâr din : “Tenez, fourrier, voyez vos Bretons ! Ils sont propres... Allez donc les séparer !” Ha me dezhe, gete ma fenn-bazh. Un tamm gourdrour ha pep unan d’e du, en ur rekinal start. E gwirionez, ne raont ket kalz a enor din na d’o bro.... Met estroc’h eget ar Vretoned a laka toulladoù ; Kanonerion yaouank a zegouezh àr-un-dro genomp amañ hag emaint ’gozik holl mezv ivez ; kan gete hag ardoù foll. En ur c’hraou e kouskan, e-tal teir annoar. Ur meni gwele koad a zo edandon, met get ur frevennadig plouz hepken. Yen eo ha ne harzan ket get ma c’hostezioù àr ar plañch. Atav nend eus ket tu da gousket get ar re vezv. Da greiznoz e vlejont c’hoazh sonennoù brezhonek. Ha ken truek a raont ma ankouazh an annoarezi a zaskeneat... Ar pezh a zo gwashañ, arc’hoazh vintin, da bemp eur, e vo dav din-me strimpiñ...” *KAAK*, p.120.*

48 “2-08-1916.-Àr-dro kreiznoz, e-pad ma laboure hon tud, e kouezh àrnezhe ur mell-dir hag a laz an adjudant Rousseau hag ar soudard Er Brazideg. Rousseau -ur Parizian- a oa dle dezhoñ bout anvet ofisour an deizioù-mañ. Pell ’zo eh oa é c’hortoz kement-se ha hiraezh dezhoñ ar c’haezh den ! Ha setu distrewet e huñvre get an Ankoù, a pa oa tost da zisoc’h...” *KAAK*, p.147.

qui suivent les ordres sans aucune possibilité de la moindre décision ou d'interprétation individuelle de la situation dans laquelle ils se trouvent, les officiers qui donnent des ordres certes donnés en plus haut lieu mais dont ils peuvent tout de même parfois interpréter la mise en œuvre, sans compter leur pouvoir sur l'organisation quotidienne de la vie des hommes sous leur commandement. En temps de guerre, ce pouvoir se traduit souvent par des décisions pouvant entraîner ou épargner la mort des hommes. La chaîne de commandement sous le couvert de l'institution toute entière dilue le sentiment de responsabilité des officiers. Il n'empêche que d'un bout à l'autre de celle-ci, les officiers sont bel et bien responsables de la protection ou de la mise en danger des soldats sous leurs ordres. La volonté de Loeiz Herrieu de raconter la guerre sans fard, d'en présenter les acteurs tels qu'ils sont et non pas tels qu'il voudrait qu'ils fussent pour servir un discours idéologique (bien qu'il ne s'interdise pas souvent quelque remarque inspirée par ses valeurs morales mais sans jamais que celles-ci ne masquent la réalité de l'attitude générale d'un homme<sup>49</sup>), donne donc encore plus de poids aux critiques qu'il émet sur les officiers que celles dans les ouvrages d'auteurs pacifistes revendiqués. Loeiz Herrieu ne se réclamait pas de cette famille d'écrivains. Et des écrivains, poètes tout à fait belliqueux se sont aussi fait l'écho de la bêtise criminelle des officiers, nous citerons Apollinaire à ce sujet. Il n'en reste pas moins que Loeiz Herrieu, comme les écrivains pacifistes de son époque, peint dans son récit l'archétype du petit officier cruel<sup>50</sup>, nanti d'une bêtise abyssale, à l'instar du contremaître ou du petit chef sadique dans le civil, des romans de la littérature ouvrière<sup>51</sup>. Lui offrir un visage, c'est le rendre humain, avec le risque de lui donner des côtés aimables, c'est surtout lui donner des côtés haïssables moins abstraits que la condamnation par principe d'un haut état-major inatteignable. Cela n'empêche pas Loeiz Herrieu de montrer du doigt cette hiérarchie, de manière indirecte.

#### IV.3.9.5. Le capitaine Fil-de-fer

Car Fil-de-fer, lorsqu'il ne remet pas en question la parole d'un médecin, peut compter sur le soutien sans faille d'une hiérarchie militaire, qui ne cherche pas plus que lui à réfléchir quand survient un conflit avec un subordonné :

“13-02-1917.- La dispute est dans la nature du pauvre Fil-de-Fer. Aujourd'hui le voici autour du sergent Corre (de Pont-Aven) car il ne trouve pas que la route des soldats est assez préparée. Cela chauffe entre

49 À l'exception notable des prêtres. Mais notons que même des auteurs anti-cléricaux notoires, comme Henry Poulaille, soulignèrent le courage des aumôniers sur le front. POULAILLE, 1995.

50 Citons à ce sujet les figures cruelles de Clair et Goubarz, deux officiers du roman d'Abeozen, *DREMM AN ANKOU*, (Abeozen, 1942) ou encore celle célèbre Himmelstoss du roman de Remarque : *À L'OUEST RIEN DE NOUVEAU*; (REMARQUE 2008).

51 MARICOURT, 1990.

eux ! et le sergent attrape 8 jours *d'arrêts de rigueur*. Celui-ci demande à s'adresser au colonel. En quoi peut être plus avancé le pot de terre qui va se battre contre le pot de fer, sinon être pire ? Quatre jours de plus tombent sur Corre<sup>52</sup> !”

Cette hiérarchie semble totalement aveugle en prenant systématiquement le parti du plus haut gradé. En ne remettant jamais en question l'arbitraire de certains officiers et sous-officiers, elle entretient la rancœur des troupiers, dont l'issue a peut-être été d'éliminer directement l'officier en question, comme Clair dans le roman d'Abeozen ou tel qu'il est suggéré dans celui d'Erich-Maria Remarque. Loeiz Herrieu n'évoque pas ce genre d'incident dans son récit, nous n'allons donc pas plus en avant à ce sujet. L'arbitraire, Fil-de-fer en est friand. Mais Loeiz Herrieu sait y parer de manière parfois comique. Le 23 avril 1917 par exemple, le capitaine découvrant qu'il a un poêle dans sa chambre lui ordonne de l'abandonner pour qu'il s'y installe. Loeiz Herrieu bouche le conduit de la cheminée du poêle, ce qui a pour effet de dégager une fumée insupportable dans la chambre à laquelle Fil-de-fer, qui ne s'est pas douté de la ruse de son fourrier, renonce. Et ainsi de suite. Le 23 avril 1917, Fil-de-fer joue son dernier mauvais tour :

“23-04-1917.- Ce matin, avec le jour, commence la partie de pétanque à nouveau. Le temps est dégagé et clair. Les oiseaux de guerre se promènent. Il va être mieux pour nous de changer d'endroit, ou bientôt tombera quelque chose sur nous ! On demande de nous laisser à creuser des trous contre le flanc sud de la colline de Terny. J'en fais un pour moi et les autres en creusent un plus grand pour mettre le bureau. Ici nous n'aurons rien à craindre.

Sous prétexte que nous devons aller courir derrière les Allemands, voilà détruite notre *popote* de sous-officiers par ce pauvre type Fil-de-Fer. Chacun d'entre nous doit aller manger avec ses hommes. Nous faisons nous notre fricot dans le bureau. Nos affaires sont plus mauvaises<sup>53</sup>.”

Comment finit l'épisode Maratray dans le récit de Loeiz Herrieu ? Rien de romancé, pas d'exécution de douze balles dans la peau, pas de nouvelle épopée soldatesque dans une colonie lointaine où il finit par rencontrer la mort, pas de réconciliation non plus. Il finit comme se finissent la plupart des histoires de rencontres entre les hommes dans la vie : Par le départ de l'un d'entre eux. Tout simplement.

52 “13-02-1917.-Ema an trouz e anien ar paour-kaezh Fil-de-Fer. Hiziv setu-eñ ar-dro ar serjant Corre (a Bont-Aven), rak ne gav ket getoñ ema kempennet a-walc'h an hent d'ar soudarded. Toemmet a ra etreze ! hag ar serjant a dap 8 deiz arrêts de rigueur. Hennañ a c'houlenn monet da gomz doc'h ar c'horonal. Petra 'vez savetoc'h ar pod-douar monet da gann doc'h ar pod-houarn, nemet bout gwazh ? Pevar deiz muioc'h a gouezh get Corre !” *KAOK*, p.172.

53 “23-04-1917.-A-vintin, get an deiz, e krog ar c'hoari boullou arre. Dizolo eo an amzer ha splann. Bale a ra an evned brezel. Gwell e vo deomp cheñch lec'h, pe tuchant e kouezho un dra bennak arnomp ! Goulennet a zo hol lezel da grouiziñ toullou doc'h tor kreisteiz torgenn Terny. Ober a ran unan evidon ha re 'rall a grouiz unan frankoc'h e'it lakaat ar burev. Amañ n'hor bo netra da zoujiñ. E sigur ma oa dle deomp monet da bostal ar-lerc'h ar Jermaned, setu diskaret hor popote eil-ofiserion d'ar paour-kaezh Fil-de-Fer. Ret eo da bep unan ac'hanomp monet da zebriñ get e dud. Ober a raomp-ni hor c'heustereun er burev. Falloc'h eo hon traou.” *KAOK*, p.187-188.

“4-05-1917.- Ce matin le *fou* s'en va.

Que de manières il cherche pour donner la charge de la compagnie au lieutenant Dupoux, venu à sa place ! Celui-ci n'écoute pas beaucoup ses paroles étourdies. Maratray ne peut pas s'empêcher de dénigrer ses subordonnés tous les sous-officiers et les caporaux de la compagnie ; Mais l'autre fait comme s'il n'écoutait pas. Il a sûrement été averti sur l'animal !

Après déjeuner il s'en va, sans dire adieu ni à sa compagnie, ni à ses sous-officiers, ni à son bureau. Il sert la main des officiers qui ne sont pas de la compagnie mais aux nôtres il ne fait qu'un *salut* militaire vif. Et il s'enfuit, à pas très longs, les deux bras qui labourent dans le vent, pendant qu'il se parle à lui-même.

Et en le voyant partir je me demande comment peuvent être aussi inconscients ceux qui ont donné des galons à un bon à rien comme celui-ci et ceux qui ont mis notre vie entre ses mains, tellement de temps.

A peine est-il dégagé, que je demande, au nouveau maître de reconstruire notre cuisine ou *popote* des sous-officiers. Il accepte aussitôt, évidemment, et il ne comprend pas pourquoi elle a été détruite par l'autre, sans raison<sup>54</sup>.”

La réflexion de Loeiz Herrieu au départ de Fil-de-fer est essentielle mais n'est pas antimilitariste en soi. Toutefois, elle résume toute l'absurdité de la guerre. La vie de milliers d'hommes est mise entre les mains d'une poignée d'entre eux, à qui ont été donnés des galons, procurant un pouvoir totalement disproportionné sous prétexte de discipline militaire, sans compter les exigences annexes liées à la vie en communauté, qui donnent des prétextes à des hommes comme Fil-de-fer de laisser aller leur imagination en matière d'humiliation et de décisions parfaitement inutiles, comme l'illustre l'affaire de la *popote* détruite. Au niveau strictement militaire, pendant la Première Guerre mondiale, cette discipline est d'autant plus absurde qu'elle a pour origine des méthodes de combat qui datent des guerres précédentes. Loeiz Herrieu décrit par exemple les exercices de tirs et de marche pendant les périodes de “*repos*”, alors que la configuration nouvelle, une guerre de position et non pas de mouvement, rend parfaitement stupide ce genre d'exercices<sup>55</sup>.

Et même la fin de la guerre est impuissante à enrayer la puissance de la bêtise militaire :

54 “4-05-1917.- *Ar mintin-mañ eh a ar foll àr-raok. Nag a ardoù a glask evit reiñ karg ar gompagnunezh d'al letanant Dupoux, daet en e lec'h ! Hennañ ne selaou ket forzh kaer doc'h e zivizoù dibenn. Ne c'hell ket parraat Maratray a zikri d'e àr-lerc'hiad holl eil-ofiserion ha kaporaled ar gompagnunezh ; met hennañ a ra èl a pa n'er c'hlevahe ket. Moarvat ema bet belzet enep d'an c'hwil ! Goude merenn eh a àr-raok, hep làret kenavo na d'e gompagnunezh, ne d'e eil-ofiserion, na d'e vurev. Stardiñ a ra o dorn d'an ofiserion nand int ket ag ar gompagnunezh met d'hor re-ni ne ra nemet ur salud soudard bresk. Hag eh achap, a bazoù hir-meurbet, e zivrec'h é labourat en avel, e-pad ma komz doc'htoñ e-unan. Ha doc'h er gwelet é pellaat en em c'houlennan pegen diboell e c'hell bout ar re en deus roet galonioù d'ur barehol èl hennañ hag ar re en deus lakaet hor buhez etre e zaouarn, keit amzer. A-benn a p'en deus skarzhet, e c'houlennan, get ar mestr nevez adsevel hor c'hegin pe popote eil-ofiserion. Asantiñ a ra a-benn, èl rezon, ha ne gompren ket perak ema bet diskaret d'an arall, hep abeg erbet.” KAAK, p.190-191.*

55 “21-02-1915.- *Nous allons de nouveau à Œuilly. Et nous recommençons à faire joujou avec les fusils, à marcher au pas, à tourner de gauche à droite ; en un mot, à faire les imbéciles, les officiers nous regardent, heureux et orgueilleux !*” ; “21-02-1915.- *Da Œuilly eh aomp arre. Hag e krogomp en-dro da c'hoari get ar fizuilhennoù, da vonet d'ar paz, da droiñ a-gleiz, a-zehou ; en ur ger, d'ober ar re amoet, an ofiserion é sellet doc'homp, eürus ha lorc'hus !*” KAAK, p.55.

“25-11-1918.- La bataille est finie avec les Allemands ; mais aussitôt est commencée la guerre entre l'esprit de soldat et la sagesse.

(...)

Au petit matin nous voyons les pauvres soldats qui sont ici et qui en ont plein le cul de la guerre et de ce métier, en train de faire de l'exercice, en train de tirer !!!

Des notes arrivent régulièrement pour rappeler aux soldats qu'ils doivent toujours saluer, porter une ceinture de cuir, cirer leurs lanières, leur ferraille,...

Il y a ici des hommes qui ont supporté quatre ans et demi contre les assauts des Allemands et ils ne peuvent pas supporter des ordres si insensés.

On voit des regards noirs ; on entend des jurons. Il sera temps d'arrêter car la mesure est à son ras-bord.

Et il n'est pas venu la pensée aux maîtres d'apprendre ni de divertir ces hommes, maintenant qu'ils ont leur comptant<sup>56</sup>...”

Concernant les officiers, Loeiz Herrieu pointe bien le fait qu'en général, la bêtise de leurs décisions et de leurs comportements entraîne la mort des soldats mais il souligne également dès qu'il le peut, le fait que ces mêmes officiers se gardent bien d'aller affronter le danger auquel ils ordonnent à leurs hommes de se livrer. Nous connaissons déjà le Corse chargeant son ordonnance de l'évacuation de ses excréments par peur de mettre le nez dehors, il est loin, très loin d'être le seul couard parmi les officiers.

#### IV.3.9.6. La couardise des officiers face au risque de mort

Loeiz Herrieu est un homme de devoir. C'est pour cela qu'il ne comprend pas les officiers qui tirent au flanc. Pour lui, cette attitude insulte l'armée et les soldats dont ces officiers ont la charge. Il faut noter que sa tâche de fourrier l'amène à côtoyer sans cesse les officiers, à qui il doit trouver un logement. Ce qui n'est pas toujours une partie de plaisir : “*Lorsque nous arrivons à Vézelois nous sommes crevés et difformes. Pourtant je dois trouver un logement pour mes hommes. Pour les soldats je trouve vite : mais lorsque je parle des officiers, personne n'en veut. Ils ont mauvaise réputation, en vérité*<sup>57</sup>”. Bien sûr, il évoque parfois des officiers qui accomplissent correctement leur mission. Néanmoins, la description la plus fréquente qu'il donne des gradés, laisse à penser que les hommes corrects et dignes de respect sont plutôt rares dans leurs rangs. Et

56 “25-11-1918.- *Achu eo an emgann doc'h ar Jermaned ; met kentizh ema kroget ar brezel etre ar spered soudard hag ar furnezh. (...) A-vintin bet an noz e welomp ar geizh soudarded a zo amañ hag en deus bec'h o revr get ar brezel hag ar vicher-mañ, ec'h ober ekselsis, é tenniñ !!! Notennoù a zegouezh plaen evit degas soñj d'ar soudarded e tleont saludiñ dalc'hmat, dougiñ ur gouriz ler, stuziñ o leraj, o houarnaj... Bout zo amañ tud hag en deus harzet pevar blez hanter doc'h fardoù ar Jermaned ha n'hellont ket harz doc'h kemennoù ken dibred. Selloù du a weler ; touierezh a glever. Mall e vo arsav rak barr eo ar muzul. Ha nend eus ket daet soñj d'ar vistr da zeskiñ na da zeverral an dud-mañ, bremañ p'o deus oar...*” **KAOK**, p.272.

57 “*A pa zegouezhomp e Vézelois eh omp skuizh-brein ha dic'hell. Neoazh ema ret din klask lojeris d'am zud. Evit ar soudarded e kavan fonnapl : met a pa gomzan ag an ofiserion, hani ne venn anezhe. Fall vrud o deus, e gwirionez.*” 18-05-1917, **KAOK**, p.193.

leur courage s'exprime plus volontiers quand les risques n'existent pas, pratiquement pas ou bien sont le fait de la volonté d'en découdre sans risque. En chemin vers Le Thillay<sup>58</sup>, le 3 septembre 1914 :

“Nous étions allongés pour dormir dans la salle de *billard* de la propriété lorsqu'on est venu nous dire de partir pour Le Thillay à trois quarts de lieues de là.

Le lieutenant P. nous accompagne pour chercher des logements. (...)

En chemin, le lieutenant croit avoir entendu des coups de fusil. Ils nous fait charger nos fusils, et nous voilà dans le fossé de la grande route et dans un rang de maïs pour attendre de voir l'ennemi... deux soldats ivres-morts qui passent avec un attelage. Notre officier avait vraisemblablement entendu un coup de fouet<sup>59</sup>.”

Hors de la zone de combat, le lieutenant fait preuve d'une nervosité exagérée. Ce court extrait en dit long sur l'inexpérience des officiers dont nous avons déjà évoqué les causes. L'incident porte ici à rire. Et le lieutenant est incompetent mais pas méchant. Quatre années vont passer et le courage des officiers redoublant dès lors qu'il n'y a aucun risque va se montrer dans différentes situations, y compris après la guerre et particulièrement contre des civils qui ont été avant tout victimes du conflit. Le 10 janvier 1919, à Bad-Dürkeim :

“ La majorité des officiers ne parlent que de mettre les villageois sous leurs pieds. Leur plaisir est de ravager et de casser toute chose. Lorsqu'ils voient un tableau allemand dans leur chambre il leur vient la fièvre. Lorsqu'ils n'osent pas les casser ils les retournent ou ils les cachent derrière quelque meuble.

Et il me vient le souvenir du tableau que j'avais vu à Vitry-le-François, des statues de saints, des armoiries de la noblesse ravagées pendant la Révolution. Toujours continue la semblable folie parmi les hommes, toujours l'être humain ne peut pas avoir des égards pour les croyances, pour l'amour de son prochain<sup>60</sup>.”

La folie présente l'avantage par rapport à la bêtise d'être excusable. Elle est comparable aux catastrophes naturelles. Pourquoi Loeiz Herrieu préfère-t-il utiliser le mot *folie*, plutôt que le mot *bêtise* ? Parce qu'il a conscience que l'accusation de bêtise contre les officiers pourrait rapidement être lue comme une critique de l'armée en général, suivant la bonne ou la mauvaise foi

58 Bourg de la Région parisienne, département du Val d'Oise.

59 “*Astennet e oamp evit kousket e sal billard an dachenn a pa zaer da lâret deomp monet d'an Thillay, tri c'hardlev ac'hanemañ. Al letanant P. a za genomp da glask lojeris. (...) É vonet get hon hent, e kred al letanant bout klevet tennoù fuzuilhenn. Ober a ra deomp kargiñ hor fuzuilhennoù, ha ni e fozelloù an hent-bras hag en ur plañchad maiz da c'hortoz gwelet an enebour ... daou soudard meyv é tremen get un ave. Un taol foet moarvat en devoa klevet hon ofisour.*” *KAOK*, p.18.

60 “*Al lod muiañ a ofiserion ne gomzont nemet a lakaat kêriz dindan o zreid. O flijadur a zo dismantr ha torriñ pep tra. A pa welont un daolenn jerman e ta c'hoant dezhe d'he diskar. Un daolenn jerman en o c'hambra zegas an derzhienn dezhe. A pa ne gredont ket o zorriñ e troont tu dezhe pe o lakaont da guzhet àr-dreñv ur gloestr bennak. Hag e ta soñj din ag an daolenn am boa gwelet e Vitry-le-François, ag an delwennoù sent, ag an ardamezoù noblañs dismantret e-pad an Dispac'h. Atav e pad an hevelep follezh e-touesk an dud, atav ne c'hell ket mab-den dougiñ bri da gredennoù, da garantez e nesañ.*” *KAOK*, p.294.

du lecteur. Cela ne l'empêche pas de critiquer les officiers. L'exemple de Fil-de-fer le prouve. Mais il le nomme aussi le *fou*. Loeiz Herrieu sait que nommer de manière trop explicite ce qui relève plus de la bêtise que de la folie l'exposerait à une critique dont il ne veut pas. Il préfère donc mettre sur le compte de la folie éternelle de l'homme, au moins depuis la Révolution dans le cas cité, les manifestations de la bêtise ordinaire. Il ne se prive pas non plus de mentionner la lâcheté. Mais cette lâcheté entâche ceux qui s'en rendent coupables. Par leur comportement, ce sont eux qui se montrent indignes du grade que leur a confié l'armée. Habilement, Loeiz Herrieu ne les accuse pas, ils les décrit, sans retenue, ce qui s'avère plus efficace qu'un parti pris idéologique dénonçant par principe tout officier. L'officier ne doit pas avoir peur de la mort, il doit montrer l'exemple aux hommes qu'il a sous ses ordres. Or, dans le récit de Loeiz Herrieu, l'officier courageux est rare. C'est un autre type qui domine. Celui de l'officier qui affectionne le confort de la caserne, dans laquelle il se sent comme dans un cocon, bien à l'abri au sens propre comme au figuré, puisque l'institution toute entière les y couve de son soutien : “ *Nous délogeons tous dès le matin, pour partir à Châlons, à la caserne Chanzy. Les officiers y seront bien heureux. Ils aiment beaucoup la vie de caserne et ne s'en cachent pas*<sup>61</sup> ”.

Mais il faut bien un jour partir vers le front. Là, la nostalgie de la caserne et de ses rites qui permettent aux officiers de montrer leur importance, les amène à ne jamais renoncer vraiment à leurs penchants autoritaristes, qui ne sont pas réservés à Fil-de-fer, évoqué dans la première phrase de cet extrait :

“29-30-08-1916. Il nous fait une vie misérable, aussi misérable que la vie que nous vivons, aussi misérable que les gens qui sont à notre tête.

Tous les jours on fait faire de l'exercice à nos hommes, comme s'ils étaient dans une caserne.

Mais on ne leur apprend rien de bon, pas même à faire la guerre.

Il faut voir ici tous ces officiers qui se cachaient comme des lièvres, lorsque nous étions dans la gueule du loup, en train de faire un tas de grimaces et de parler sèchement aux soldats.

C'est vrai que ce n'est pas aussi étonnant que ça : ce sont de vieux nobles, des fonctionnaires, devenus officiers comme se lève la saleté sur le lait, et sans instruction<sup>62</sup>. Certains d'entre eux sont de vieux

61 “*Diloj a raomp rac'h a-vintin, evit monet da Châlons, da soudarti Chanzy. Amañ ervat e vo eürus an ofiserion. Buhez ar soudardti a blij bras dezhe, ne guzhont ket.*” **KAAK**, p.29.

62 Loeiz Herrieu qui a quitté très tôt l'école, et est largement autodidacte, est très sensible au manque d'instruction de ceux qui sont censés être allés à l'école et jouer d'une instruction plus grande que lui. Le sujet devient particulièrement sensible quand les officiers supposés instruits se moquent des Bretons : “*Il n'y a personne de pire que les officiers pour se moquer de nous (les Bretons qui parlent mal le fr.nét), et pourtant ! Un lieutenant qui est Inspecteur de l'éducation physique dans l'Enseignement maritime (!) avec la croix sur sa poitrine, écrit aujourd'hui dans un rapport : “Inhumation d'un tirailleur tué à l'ennemi par les infirmiers du 84e”! Et tel capitaine d'une autre compagnie qui écrit, sans hésiter : “Ont continué à éteindre le poussé de charbon de la péniche du pont. La propriétaire de cet embarcation prevenue par moi cet après-midi ne s'est pas encore présentée.”. Et plus loin : “Les coups de fusil entendus proviennent d'homme en chasses... On dit toujours : Celui qui se moque / C'est son cul qu'il mord.”; “Ker gwazh èl hani eo an ofiserion d'ober goap ac'hanomp (ar Vretoned a gomz fall galleg), ha neoazh ! Ul letanant hag a zo Inspecteur de l'éducation physique dans l'Enseignement maritime (!) hag ar groaz doc'h e vruch, a skriv hiziv en ur rapport : “Inhumation d'un tirailleur tué à l'ennemi par les infirmiers du 84e”! Nag ur c'hapiten ag ur gompagnunezh arall hag a skriv, hep kreniñ : “Ont continué à éteindre le poussé de charbon de la péniche du pont. La propriétaire de cet embarcation prevenue par moi cet après-midi ne s'est pas encore présentée...” Ha pelloc'h : “Les coups de fusil entendus proviennent d'homme en chasses...” Lâret e vez atav : An nep a ra goap / Doc'h e revr e stag.*” **KAAK**, p.42.

adjudants, avec leur cervelle bouillie par le soleil des pays chauds.

Les soldats grognent à cause d'eux et se saoulent, tant qu'ils le peuvent, pour pouvoir décharger leur chagrin<sup>63</sup>."

Loeiz Herrieu en vient même à excuser l'ivrognerie des soldats, qu'il exècre pourtant. La nature des exercices évoqués n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que chaque officier fasse la démonstration de son autorité, au détriment des troupiers. Et il se lamente que ces exercices n'apprennent pas aux hommes à faire la guerre, c'est-à-dire leur enseignent des méthodes qui leur permettraient de se défendre et de se protéger correctement. Ces méthodes indiffèrent les officiers car, le souligne-t-il, et il va le rappeler constamment dans tout son récit, ces derniers se cachent dès qu'il le peuvent une fois confrontés au véritable danger. Il identifie l'origine du mal en précisant d'où viennent ces officiers incompetents. Contrairement à lui, il ne l'écrit pas, mais Loeiz Herrieu n'est pas, nous le savons, toujours exempt d'une certaine vanité, ils n'ont pas de formation ni d'instruction et sont issus de la vieille noblesse ou bien de la fonction publique, dont le paysan se méfie toujours et considère, dans tous les cas, comme des bouillons de paresse qui prolifèrent "comme la saleté sur le lait." Son insistance sur la fatuité des officiers contraste fortement avec leur ardeur à se terrer une fois sur le champ de bataille. Étant donné que c'est sur le front que la nature de chacun se dévoile et la réalité du front a parfois des conséquences tragi-comiques :

"4-09-1914.-(...) Je trouve un *fourrier* du 62<sup>e</sup>, B. de son nom, natif de Belle-Ile, qui en est encore malade d'avoir dû reculer devant l'ennemi. Il nous raconte que c'était une misère de voir tous les hommes fuir, les officiers comme les autres, les obus qui éclataient au-dessus de leur tête ou bien parmi eux. (...)

Ce matin, dans le *rapport*, on dit aux officiers et à tous ceux qui sont un peu gradés, de cacher leurs breloques, leurs dorures, pour qu'on ne fasse pas la différence entre eux et les soldats ; parce que c'est sur eux que les ennemis tirent en premier. Galons, képis et pantalons rouges, boutons brillants, tout ce qui donnait de l'arrogance aux soldats de métier, toutes ces choses doivent être cachées.

Quel crève-cœur pour plus d'un<sup>64</sup> !"

Du début à la fin de la guerre et même après, Loeiz Herrieu ne parvient pas à se faire

63 "29-30-08-1916.- Amzer truek a ra deomp, ken truek èl ar vuhez a vevomp, ken truek èl an dud a zo da benn àrnomp. Bemdez e raer d'hon tud ober an ekselsiz, èl a pa vehent en ur soudarti. Met deskiñ netra vat dezhe ne raer ket, pas mep ober brezel. Ret eo gwelet amañ holl an ofiserion-se hag a guzhe evel gadon, a pa oamp e beg ar bleiz, ec'h ober ur yoc'h ardoù hag é komz rok doc'h ar soudarded. Gwir eo nend eo ket forzh souezhus kement-se : kozh tudjentiled int, tud é karg, daet da vout ofiserion èl ma sav ar stonk àr ar laezh, ha hep desk amant. Lod anezhe a zo adjudanted kozh, bervet o melenn-penn get heol ar broioù toemm. Bourboutil a ra ar soudarded enep dezhe ha mezviñ a raont, par ma c'hellont, evit gellout diskarg o c'halonadoù." *KAOK*, p.153.

64 "4-09-1914.-(...) Kavet a ran ur *fourrier* ag an 62<sup>vet</sup>, B. e anv, genidik ag ar Gerveur, hag a zo chomet klañv é kiliñ dirak an eneberion. Lâret a ra deomp eh oa un dristez gwelet rac'h an dud é tec'h, an ofiserion èl ar re 'rall, an obusoù é tarzhal dreist o fenn pe en o mesk. (...) Ar mintin-mañ er rapport e lâret d'an ofiserion ha d'ar re a zo un tammig mestr bennak, kuzhet o bragerisoù, o alaouraj, evit na vo ket diforzh etreze hag ar soudarded ; rak àrnezhe eo e tenn kentañ an eneberion. Galonioù, kabelleoù ha lavregoù ruz, boutonioù luc'hus, rac'h ar pezh a lakae kement a randon e kalon ar soudarded a vicher, holl an traoù-se a zo ret o c'huzhet. Nag ur galonad evit meur a unan !" *KAOK*, p.29-30.

une raison face au spectacle de la tartuferie des gradés. Elle l'exaspère. Alors il note sans relâche les manifestations de couardise auxquelles il assiste ou que d'autres lui rapportent, de la part de ceux qui font risquer leur vie aux autres en protégeant la leur, autant qu'ils le peuvent. C'est ce que Loeiz Herrieu ne leur pardonne pas et ne leur pardonnera jamais. Nous avons déjà cité quelques exemples mais le thème est trop important dans le récit pour ne pas en montrer la régularité des observations de Loeiz Herrieu :

“2-11-1914.-(...) À midi, on vient nous dire de se tenir prêt à aller en renfort. Les obus tombent, comme de la pluie, pendant l'après-midi et au début de la nuit, et comme il y a de l'écho dans cette vallée, cela n'arrête pas de hurler, terrifiant. On se cache dans les caves lorsque cela pète de trop. Mais il n'en est pas de pareil à nos officiers pour se terrer<sup>65</sup> !”

La peur n'est certes pas l'apanage des officiers en charge du commandement des hommes :

“26-01-1915. (...) Nous atteignons cependant la loge du capitaine, où je trouve mon ami Lafabrier, atteint par des éclats de marmite, le tendon de l'épaule coupé, le pantalon découpé, la bourse découpée et coupée en deux la pièce de deux sous qu'il y avait dedans. C'est ce qui l'a empêché d'être tué, comme le pauvre Boulbard, tombé devant lui et mort d'avoir perdu son sang alors qu'il n'y avait aucun médecin dans les tranchées pour nouer la veine coupée. Car, pendant la bataille, les médecins étaient restés cachés en bas dans les caves<sup>66</sup>...”

Mais leur propension à se cacher n'empêche pas les officiers de tomber eux-aussi: “29-08-1915.-*Les Allemands ont tué hier avec leur gros canon, à La Neuville, une femme et un enfant, des officiers et des soldats. Ils s'étaient cachés dans une cave et ils ont été écrasés*<sup>67</sup>.” Dans le roman d'Erich-Maria Remarque, le partage de la même réalité permet à son personnage et au sous-officier Himmelstoss de se réconcilier. Les officiers ou sous-officiers que Loeiz Herrieu observe ici, sont tout autant que lui sur le front. Certes, ils font preuve de lâcheté et d'incompétence manifestes, ce qui peut se révéler criminel, mais ils ne sont pas non plus planqués. À l'instar de cet officier qui accompagne ses hommes en train de transporter des obus en première ligne :

65 “2-11-1914.-(...) *Da greisteiz e taer da lâret deomp em zerc'hel prest da sikour. Obusoù a gouezh, èl glav, e-pad an enderv hag er penn kentañ ag an noz, hag èl ma h eus dasson er flagenn-mañ ne arsav ket anezhi a hudal, spontus. Em guzhet a raer er c'havoù a pa darzh re an traoù. Met nend eus ket par d'hon ofiserion d'en em vertimiñ !”* **KAOK**, p.36.

66 “26-01-1915. (...) *Degouezh a raomp neoazh get loj ar c'hapiten, lec'h ma kavan ma c'heneil Lafabrier diskaret get tammoù potarn, troc'het e lerenn-skoaz, troc'het e lavreg, troc'het e yalc'h ha hanteret ur pezh a zaou vlank a oa a-barzh. Kement-se en deus parraet doc'htoñ a vout lazhet, èl ar c'haezh Boulbard, kouezhet e-taltoñ ha marv get an diwad, a pa ne oa medisinour erbet er fozelloù evit skoulmiñ ar wazhienn troc'het. Rak, e-pad an tarzhad, ema chomet ar vedisinerion da guzhet er c'havoù d'an diaz...*” **KAOK**, p.53.

67 “29-08-1915.- *Get o c'hanon bras, ar Jermaned en deus lazhet dec'h, e La Neuville, ur vaouez hag ur c'hroadur, ofiserion ha soudarded. Kuzhet e oant en ur c'hav hag en deus flastret arnezhe.*” **KAOK**, p.86.

“29-11-1915. (...) Maintenant, il partent deux-à-deux, un obus de 75 kilos suspendu sur une poutre de bois posée sur leurs épaules, dans des tranchées remplies d’eau, où ils sont enfoncés jusqu’aux genoux. Pendant ce temps-là, selon son habitude, l’officier qui est avec eux, s’est précipité dans un trou pour se cacher, en attendant que soit fini le travail<sup>68</sup>...”

Le cas des planqués de l’arrière est très différent. Dès le début de la guerre, ceux-là, qui sont souvent des militaires de carrière, montrent un empressement à rester le plus loin possible du feu : “20-07-1915.-(...) *Un sous-officier de Lorient nous dit que la ville est pleine de soldats et d’officiers, qui trouvent mille excuses pour rester cacher là, loin du combat<sup>69</sup>*”. Et tous les moyens sont bons jusqu’à la fin de la guerre :

“11-04-1918.- Le cinq de ce mois-ci ont été l’adjudant dont je prends le poste, et le jeune sergent du bureau, devant les médecins de la *commission de réforme* pour essayer de contourner la loi Mourier. Cette loi-ci ordonne d’envoyer au front les jeunes soldats et les sous-officiers, jusqu’à la classe 1916, qui n’ont pas encore été à la guerre.

Aucun d’entre eux, bien qu’étant des soldats de métier, ne veut envoyer sa peau sécher sur les barbelés ! Et ceux-là de contester !

Ils demandent un papier à l’officier pour dire qu’ils sont souvent vieux-mal. Les médecins qui sont, eux aussi, des soldats de métier de la coloniale, leur trouvent des maladies et marquent sur leur papier :

*apte seulement à servir dans ses fonctions actuelles.*

Et comme cela on voit qu’il reste dans les bureaux des tas de jeunes gens, en pleine santé, légers et vifs, qui n’ont jamais été en danger, pendant que tombent là-bas des hommes âgés, qui ont femme et enfants.

Lorsqu’il n’y a pas moyen de les garder à leur poste on les met : *apte à servir aux colonies.*

Comme cela on envoie l’adjudant dont je prends le poste à ....Madagascar ! Là il ne craindra pas d’être tué par les Allemands<sup>70</sup>.”

Car Loeiz Herrieu, lui, ne s’est pas dérobé à ses devoirs de réserviste. C’est sans remords qu’il demande son affectation dans l’intendance coloniale en 1918.

68 “*Bremañ eh aont daou-ha-daou, ur pod a 75 kilo a-skourr doc’h un dreujenn koad diazezet àr o skoaz, dre bouzellennoù leun a zour, lec’h ma plantont betek an daoulin. E-pad an amzer-se, reve an akustumañs, an ofisour a zo gete en deus fardet en un toull da guzhet, da c’hortoz ma vo achu al labour...*” **KAOK**, p.103.

69 “*20-07-1915.-(...) Un eil-ofisour é tonet ag an Oriant a lâr deomp ema leun kêr a soudarded hag a ofiserion, hag a gav kant digarez evit chomel kuzhet du-se, pell doc’h ar gann.*” **KAOK**, p.80.

70 “*11-04-1918.- D’ar pemp ag ar miz-mañ eh oa bet an adjudant a gemeran e lec’h, hag ur serjant yaouank ag ar burev, dirak medisinerion ar commission de réforme evit esae troiñ diàr al lezenn Mourier. Al lezenn-mañ a c’hourc’hemenn kas àr an talva ar soudarded yaouank hag an eil-ofiserion, betek ar c’hlas 1916, ha nend int ket bet c’hoazh er brezel. Hani ag ar re-mañ, daoust dezhe bout soudarded a vicher, ne venn kas e groc’hen a sec’hiñ àr an orsal dreinek ! Hag int da nagennat ! Goulenn a raont ur paper get an ofisour evit lâret e vezont lies kozh-fall. Ar vedisinerion hag a zo, int ivez, soudared a vicher ag ar c’holonial, a gav kleñved dezhe hag a verk àr o faper : apte seulement à servir dans ses fonctions actuelles. Hag èl-se e weler é chom er burevoù ur yoc’h tud yaouank, yac’h-pesk, skañv ha buhezek, ha nend int bet biskoazh en dañjer, e-pad ma kouezh du-hont tud oadet, maouez ha bugale dezhe. A pa nend eus ket tu d’o gouarn en o lec’h e lakaer dezhe : apte à servir aux colonies. Èl-se e kaser an adjudant a gemeran e lec’h da... Vadagaskar ! Eno ne zoujo ket bout lazhet get ar Jermaned.*” **KAOK**, p.251.

“29-01-1918.-Il est venu la demande aujourd’hui de l’intendance coloniale de trouver des sous-officiers âgés, pour prendre la place de jeunes qui sont dans les bureaux depuis le début de la guerre. (...) Je m’inscris aussitôt. (...) Je trouve que j’ai fait mon lot, pendant trois ans et demi. Il est temps pour ceux qui sont restés cachés, loin de la misère et de la mort, de venir prendre notre place ici<sup>71</sup>.”

Il intègre l’intendance coloniale un mois plus tard avec le sentiment du devoir accompli pendant les années précédentes. En revanche, il ne l’écrira jamais ouvertement, mais concernant beaucoup de soldats et d’officiers de métier, le compte n’y est pas, et ce qu’il nous en dit met en lumière tout un système. Un système dans lequel ceux qui, en temps de paix, sont entretenus à ne rien faire, sous réserve qu’en temps de guerre ils prennent les risques conséquents. Or, ce n’est pas ce que décrit Loeiz Herrieu. Son témoignage donne l’impression d’une administration militaire qui protège les siens en les dérochant à leurs devoirs, en les affectant à des postes sans risques ou presque, laissant le risque mortel aux millions de civils mobilisés. Les officiers présents sur le front sont donc naturellement déficients puisque ce sont ceux qui n’ont pas été assez avisés, assez intelligents pour user de tous les détours administratifs possibles et imaginables pour ne pas être affectés sur le front, à moins que cela ne soit des réservistes inexpérimentés, dont les soldats font les frais<sup>72</sup>.

Jusqu’à la fin de la guerre, Loeiz Herrieu n’est pas au bout de ses surprises. Il n’est pas un idéologue. Il est un homme de devoir qui pense que l’on doit se conformer aux ordres et ne pas les contester quels que soit leur nature. Malgré cela, il en arrive à des conclusions dignes des très antimilitaristes Erich-Maria Remarque ou Henry Poulaille, quand il se moque de la vision du romancier Bourget<sup>73</sup> concernant la grandeur du métier de soldat :

“21-06-1918.-Je lisais hier soir, dans un livre à Bourget, combien soldat était un beau métier, parce que les hommes apprennent à faire leur devoir ! Pauvre type ! Dans les livres il est facile de faire les choses concorder ainsi. S’il avait vécu quatre ans de suite une vie de cette sorte, il verrait, au contraire, qu’il n’y a aucun métier qui détruise aussi bas l’homme, de corps et d’esprit.

71 “29-01-1918.- Daet ‘zo goulenñ hiziv ag an intendance coloniale evit kaout eil-ofiserion oadet, da gemer lec’h ar re yaouank a zo er burevoù a-c’houde penn kentañ ar brezel. (...) Lakaat a ran ma anv a-benn. (...) Kavet a ra genin en am eus graet ma lod, e-pad tri blez hanter. Mall eo d’ar re a zo chomet kuzhet, pell doc’h ar vizer hag ar marv, donet da gemer hol lec’h-ni du-mañ.” *KAAK*, p.241.

72 Sans compter par ailleurs, l’étrange logique administrative, qui dépasse le sens commun, de l’institution militaire : “1er juin 1916 (...) Il m’explique également comment marchent les choses avec eux, les jeunes gens qui font des études, et envoyés à la guerre depuis les premiers jours. On leur donne seulement cent francs par mois et aucun moyen pour eux de grimper plus haut. Leurs camarades restés derrière sont depuis longtemps nommés officiers, du fait que leurs papiers à eux vont du dépôt au ministre. Ici, chaque fois qu’on demande d’en faire des officiers, les demandes restent dans le bureau du général de la C.A. Ainsi, ce sont ceux qui sont restés à l’arrière qui montent sur le dos de ceux qui sont venus ici.” ; “Kentañ deiz a Vezheven 1916.(...) Displeg a ra din ivez penaos e kerzh an traoù gete-int tud yaouank ec’h ober o studi, ha kaset d’ar brezel a-c’houde an deizioù kentañ. Kant lur hepken a roer dezhe ar miz ha tu erbet dezhe da grapiñ uheloc’h. O c’henseurterd chomet àr-dreñv a zo pell ‘zo anvet ofiserion, en arbenn mah a o faperioù-int ag an dépôt d’ar ministr. Amañ, seul gwezh ma c’houlenner ober ofiserion anezhe, e chom ar goulennoù e burev jeneral ar C.A. Èl-se ema ar re a zo kuzhet àr-dreñv a grap àr gein ar re zo daet du-mañ.” *KAAK*, p.132.

73 Il s’agit de l’écrivain Paul Bourget ( Amiens, 1852-1935, Paris), à propos duquel Loeiz Herrieu écrivait le 5 avril 1917, à sa femme : “Bourget est un maître écrivain. Un de ceux qui seront toujours lus avec plaisir” ; “Bourget e zo ur mestr skriùagnour. Unan ag er ré e vo lénét berpet get plijadur.” CARRÉ, 1999. Nous n’avons pas retrouvé le roman auquel il fait allusion.

Faire leur devoir ! Il faut les entendre toute la journée en train de se plaindre et s'élever contre toute domination, toute loi. Les officiers ne font pas beau à voir. L'un dit que les paysans devraient arrêter de semer, pour que finisse plus vite cette vie-ci ; (...) celui-ci dit que Clémenceau devrait être tué et tous ceux qui sont en haut : c'est de leur faute si la guerre dure. Celui-là prie Dieu que les Boches aillent plus vite à Paris, pour élever un gouvernement.

Et je ne dis pas le tiers de ce que j'entends pendant la journée<sup>74</sup>.”

Cet extrait est très instructif. Entre autres sur le plan littéraire, car il offre une clé concernant le choix de Loeiz Herrieu de privilégier la forme du journal pour raconter son expérience guerrière plutôt qu'un roman. De ce fait, sa démarche, bien que littéraire est différente des romanciers dont nous avons observé la manière de scénariser la guerre et de provoquer des situations qui ont un développement et une issue réfléchie, entrant dans un plan, un discours précis et déterminé à l'avance. Sur le fond, le constat d'avilissement du soldat rejoint le discours des antimilitaristes, même si Loeiz Herrieu n'y adhère pas. La description parle d'elle-même. Elle est écrite à la fin de la guerre, il est écœuré de constater *de visu*, que des militaires de carrière coulent des jours heureux hors du danger. De plus, Loeiz Herrieu sait rester à sa place. S'il émet des critiques, d'ailleurs rares, sur des décisions stratégiques précises, sur la menée de la guerre, il les garde pour lui et dans tous les cas ne les livre pas aussi crûment que le font les officiers dans ce bureau. Car, le rappelle-t-il, pour ces hommes, “la soupe n'est pas si mauvaise” en fin de compte et l'armistice sonne parfois comme une perte substantielle de revenus pour eux, en particulier pour ceux qui gagnaient moins dans la vie civile.

“17-11-1918.-Il nous vient la nouvelle du charivari avec les gens à l'arrière, du fait de l'armistice. On rit, on chante, on danse, on boit,... Peut-être qu'il y a plutôt lieu de verser des larmes, lorsque l'on pense aux milliers de jeunes gens qui ont été abattus pendant ces quatre années. Et pour quoi ?

Ici les choses ont été plus discrètes, car il n'y a pas beaucoup de changement dans notre vie à nous. S'il ne tombe plus de ferraille sur nous, nous sommes toujours à courir sur les routes, et toujours restent peints dans nos esprits les tableaux terribles que nous avons vus et vécus.

Le jour agréable pour nous sera celui où nous serons redevenus civils. Et encore il ne sera pas agréable pour tous. Il y a ceux qui auront du regret de cette vie-ci. Les vieux officiers qui sont avec nous n'étaient que de petits fonctionnaires, de petits commerçants, ceux-là vont être surpris de perdre les 500, 600, 1000, 2000 francs qu'ils touchent chaque mois ; le régiment et le pillage qu'ils font et la domination qu'ils avaient

74 “21-06-1918.- *Lenn a raen an neizhour, en ul levr da Bourget, penaos ur soudard a zo ur gaer a vicher, rak ma tesk d'an dud ober o dever ! Kaezh den ! El levrouù ema aes lakaat an traoù da gouchiñ el-se. A p'en dehe bevet pevar blez doc'htu en ur vuhez seurt get hounnañ, e welahe, en eskemm, nend eus micher erbet hag a ziskar ken izel mab-den, a gorr hag a spered. Ober o dever ! Ret eo o c'hlevet a-tro an deiz é klemm hag é sevel enep da bep beli, da bep lezenn. An ofiserion ne ra ket vad o gwelet. Unan a lâre e tleae ar beizanted arsav a hadiñ, evit mah achuahe fonnañloc'h ar vuhez-mañ ; (...) Hennañ a lâre e tleae bout lazhet Clémenceau hag holl ar re 'zo da benn : ar o gwall e mar pad ar brezel. Henezh a bed Doue ma yay buan ar Boched da Bariz, e'it lakaat sav dindan ar gouarnamant. Ha ne lâran ket an drederenn ag ar pezh a glever a-bad an deiz.” **KAOK**, p.258.*

sur les soldats.

Il faudra travailler pour vivre après avoir vécu sans travailler<sup>75</sup> !”

La guerre n'est donc pas une mauvaise affaire pour tout le monde. La préoccupation de leur carrière avant tout, ne fut d'ailleurs pas étrangère aux décisions qui précédèrent, puis accompagnèrent ce conflit. En particulier dans le cas du haut état-major, dépendant des décisions du pouvoir civil<sup>76</sup>.

Dans tous les cas, le portrait des officiers par Loeiz Herrieu n'est pas flatteur. Jusqu'à son retour, il note leur absence, l'impossibilité de compter sur eux. Le 4 février 1919, il est à Nantes, à la caserne Burgeaud : “ *Deux soldats du Sud sont chargés de nous accueillir. Toujours aucune trace d'officiers ni de sous-officiers*<sup>77</sup>”. Le sentiment d'abandon est total. L'armée a failli. Et c'est sans aucun doute ce qui affecte le plus le très loyal et dévoué sergent-fourrier Herrieu.

Cette longue présentation des moyens de se planquer, tant sur le front qu'à l'arrière des officiers pour éviter la mort au combat, ne doit pas faire oublier leur mission. Ils ont théoriquement pour charge d'encadrer les soldats et de relayer les ordres du haut état-major. Comment Loeiz Herrieu perçoit-il et décrit-il cette chaîne de commandement ?

#### IV.3.9.7. Le haut état-major, la mort au loin

Le refus de Loeiz Herrieu de se livrer au jeu des commentaires sur les choix stratégiques limite ses mentions au haut-commandement des armées. Il ne s'interdit cependant pas quelques critiques directes ou indirectes, en particulier lorsque les décisions prises entraînent la mort inutile des hommes envoyés au combat. Ses critiques visent autant le pouvoir militaire que civil, car ces décisions relèvent du ministère de la guerre. Loeiz Herrieu ne le nomme jamais ouvertement. La critique est détournée et explique son solide préjugé contre les Méridionaux :

“27-05-1916.-On nous dit que nous partons. Aujourd'hui, dans le *rapport*, nous sommes étonnés en lisant les félicitations du général au vieux 134<sup>e</sup> pour avoir entretenu les lignes en face Faucaucourt. Le 88<sup>e</sup> a fait le travail et les gars du Sud récupèrent les honneurs<sup>78</sup>.”

75 “17-11-1918.- *Arru a ra genomp doere ag ar jilori a zo get an dud àr-dreñv, en arbenn ag an arsav brezel. C'hoarzh et a raer, kanal a raer, koroll a raer, evet a raer,...* Marse eh eus muioc'h a lec'h da skuilh daeroù, a pa soñjer er miloù a dud yaouank a zo bet diskaret e-pad ar pevar blez-mañ. Nag evit petra ? Amañ ema bet didrousoc'h an traoù, rak nend eus ket kalz a gemm en hor buhez-ni. Ma ne gouezh ket mui houarnaj àrnomp, atav eh omp é postal àr an hentoù, hag atav e chom livet en hor spered an taolennoù spontus hon eus gwelet ha bevet. An deiz bourrus evidomp-ni a vo an hani ma vehomp disoudardet. Ha c'hoazh ne vo ket bourrus evit an holl. Bout a zo re hag en do keuz d'ar vuhez-mañ. An ofiserion gozh a zo genomp ha ne oant nemet tudigoù e-karg, kenwerzherion dister, ar re-se a vo souezh gete koll ar 500, 600, 1000, 2000 lur a douchont bep miz ; ar chervad hag ar skraperezh a raont hag an damani o doa àr ar soudarded. Ret e vo labourat evit beviñ àr-lerc'h bout bevet hep labourat !” **KAAK**, p.271.

76 Voir DOISE & VAÏSSE, 1987, p.161-190.

77 “*Daou soudard ag ar C'hreisteiz a zo karget d'hon degemer. Anad erbet atav a ofiserion nag a eil-ofiserion.*” **KAAK**, p.307.

78 “27-05-1916.- *Komz a raer eh aomp kuit. Hiziv er rapport eh omp bamet é lenn gourc'hemennoù ar jeneral d'ar 134<sup>vet</sup> kozh evit bout kempennet mat al linennoù paravis da Faucaucourt. An 88<sup>vet</sup> en deus graet al labour ha paotred ar C'hreisteiz a skrap an enor.*” **KAAK**, p.132.

Le Régiment d'Infanterie territoriale venait d'Agen. En lisant ces lignes, Loeiz Herrieu montre la distance entre l'éloignement du général, qui félicite ce régiment et la réalité du terrain. Il délivre ces félicitations à partir d'un rapport des événements qui lui a été fait. Loeiz Herrieu ne le met pas directement en cause. Il en profite plutôt pour exprimer ses préjugés contre les soldats du Sud de la France. Ils sont tellement répandus parmi les soldats du Nord de la Loire que des chercheurs s'y sont intéressés. Parmi ceux-là, Philippe Martel a tenté d'identifier leurs causes, en étudiant l'affaire du 15<sup>e</sup> corps<sup>79</sup>. Deux hommes du Sud, le général Joffre, et particulièrement celui qui l'a nommé Adolphe Messiny, le ministre de la guerre en août 1914, sont à l'origine de cette affaire et vraisemblablement du terrible préjugé, qui va désigner les soldats du Sud, particulièrement du Sud-Est. Loeiz Herrieu ne s'encombrera pas de ces nuances, excluant seulement les Basques du lot de ces déserteurs en puissance. Pendant l'offensive de Lorraine en 1914, une division du 15<sup>e</sup> Corps, composée de soldats du Sud-Est de la France est accusée d'avoir reculé devant l'ennemi<sup>80</sup>. Il n'en faut pas moins pour raviver un cliché plus ancien sur le prétendu manque de courage des Méridionaux. À cela s'ajoute le fait, pour Loeiz Herrieu, que Messiny et Joffre sont originaires du Sud, du moins de ce qu'il perçoit comme étant le Sud, Messiny étant originaire de Lyon et Joffre de Rivesaltes<sup>81</sup>. Dans tous les cas, l'affaire du 15<sup>e</sup> Corps et l'origine de ces hommes semble bien être à l'origine des idées de Loeiz Herrieu à leur rencontre qui, comme à son habitude, ne modifiera jamais son regard à ce sujet :

“31-05-1918.- (...) Les Sudistes surtout sont une honte à entendre parler. Ils sont près de s'échapper, comme en 1914. Ils voient seulement qu'ils ont été dérangés par la guerre ; Ils ne peuvent plus dormir dans leur lit confortable, manger de bons repas, se promener et vivre sans travail.

Cependant ce sont des politiciens de leur pays qui ont tiré la guerre sur nous, sans raison. Maintenant, ils aimeraient assurément, que cela soit fait avec le sang... des autres<sup>82</sup> !”

Paresseux, prompts à laisser les autres se faire tuer pour eux, tout en récupérant la gloire à leur profit, Loeiz Herrieu met les Méridionaux dans le même sac que les officiers, quand ces

79 MARTEL, 2010.

80 MARTEL, 2010, p.120.

81 Par ailleurs, Loeiz Herrieu mentionne les communiqués et ordres de Joffre : “24.09.1915.-(...) *Après le déjeuner, on nous lit les ordres du général Joffre. C'est le gros coup ; le dernier dit-on. On en parle depuis longtemps. Nous sommes assez forts, déclare Joffre : Les trois quarts des soldats français sont sur la ligne aidés par les Anglais, les Belges. Il faut repousser les ennemis hors du pays*” ; “24.09.1915.- *Ar-lerc'h merenn e lenner deomp kemennoù ar jeneral Joffrè. An taol bras eo ; an hani diwezhañ a lârer: Komz a raer anezhoñ, pell 'zo. Kreñv a-walc'h omp, a lâr Joffrè : ema an tri c'hard a soudarded Frañs àr al linenn harpet get ar Saozon, ar Veljiz. Ret e vo bountiñ an eneberion er-maez ag ar vro.*” *KAAK*, p.91.

82 “31-05-1918.- (...) *Kreisteiz dreist-holl 'zo ur vezh o c'hlevet é komz. Prest int da achap, èl er blez 1914. Ne welont-int nemet emaint bet dirañjet get ar brezel ; n'hellont mui kousket en ur gwele blot, debriñ friko, bale ha beviñ dilabour. Neoazh ema politikerion ag o bro en deus tennet ar brezel àrnomp, hep abeg. Bremañ e karahent, moarvat, ma vehe graet get gwad... ar re 'rall !*” *KAAK*, p.254.

derniers ne sont pas les deux ! Et rien n'enlèvera de l'idée de Loeiz Herrieu, ce qui s'applique à son cas personnel et aux siens, c'est-à-dire aux Bretons, qu'il en a, qu'ils en ont plus fait que les autres :

“J'aimerais aussi que mes camarades de guerre comprennent qu'on leur a plus demandé à eux qu'à des hommes d'autres coins de la France, et donné à eux moins qu'ils n'ont gagné.

Nos maîtres n'ont jamais redouté de nous envoyer dans les pires secteurs. Alors que ces secteurs avaient été préparés et défendus par nous venait quelque régiment du Sud pour prendre notre position. Avec lui allait tout le *poireau blanc* et le gain de notre travail.

Lorsque les Méridionaux s'étaient mis à tourner le dos il a été donné aux Bretons de les garder. Après ils étaient éparpillés dans nos compagnies. Ils n'avaient pas fait monter notre réputation !

Il n'y pas lieu d'être étonné par toutes ces choses-là lorsque l'on sait que le gouvernement de la France est toujours entre les mains d'hommes du Sud<sup>83</sup>.”

Derrière ses accusations visant les Méridionaux, largement partagés par beaucoup d'hommes de son époque, et au sujet desquelles les historiens ont depuis, rétabli quelques vérités, Loeiz Herrieu exprime le sentiment d'injustice profond qu'il a ressenti pendant toute la guerre. Lui-même ne court pas du tout après les honneurs. Néanmoins, il aimerait avoir un peu de reconnaissance et s'indigne que l'on décore ou félicite ceux qui ne le méritent pas. Lorsque ceux-là sont des membres de l'état-major, la récompense ignore évidemment autant la réalité, que ce général qui félicite une compagnie à la place d'une autre. Ou bien encore lorsqu'elle est adressée à quelque colonel que personne ne voit jamais sur le front :

“20-07-1916.- (...) Le vacarme dure toute la journée, et ce qui est le pire pour nous c'est de douter de comment marchent les choses devant nous. Aucune nouvelle !

Ce matin, nous trouvons cette *citation* dans le *rapport* pour notre colonel :

“*Beaux services antérieurs. Nombreuses campagnes. Chef de corps animé du plus haut sentiment du devoir et qui a su faire de son régiment une unité bien tenue et animée du meilleur esprit. S'est distingué aux affaires de Champagne en septembre 1915.*”

Nous sommes assez contents de croire qu'il a été un bon soldat du temps de sa jeunesse ; mais depuis qu'il est avec nous il faut dire la vérité malgré qu'elle soit désagréable : il n'a fait, autant le dire, rien. Pendant la bataille de Champagne, on parle de lui, il est resté à Courtémont, à quelque deux lieues de ses soldats, et il n'est pas venu une seule fois voir dans quel état désastreux nous étions. Jamais même il ne nous a envoyé, par écrit, un mot de réconfort dans notre misère. Il nous voyait que lorsque nous étions en

83 “*Karout a rahen ivez ma komprenañ ma c'henseurted brezel eh eus bet goulennet muioc'h gete e'it tud ar c'hornadoù arall ag ar Frañs, ha roet dezhe nebeutoc'h eget n'o deus gounidet. Hor mistr n'o deus biskoazh doujet hor c'has d'an tachadoù fallañ. Goude ma veze kempennet deomp ha difennet an tachadoù-se e tae ur rejimant bennak ag ar C'hreisteiz da gemer hol lec'h. Getoñ eh ae rac'h ar pour glas hag ar gounid ag hol labour. A p'en doa Kreisteiziz 'n em lakaet da droiñ kein eh oant bet roet d'ar Vretoned da c'houarn. Goude eh oant strewet en hor c'hompagnunezhoù. N'o doa ket kreskaet hor brud ! Nend eus ket lec'h da vout souezhet da rac'h an traoù-se a pa ouier emañ bepred gouarnamant ar Frañs etre daouarn tud ar C'hreisteiz.*” **KAOK**, p.312.

train de faire de la route, derrière les lignes. Alors là il lui venait de l'assurance, surtout devant les filles... On comprend par-là quelle importance ont la plupart de ces citations qui ont été disséminées avec autant de largesse pendant la guerre. Mensonge et vantardise : Elles n'étaient rien de plus, le plus souvent<sup>84</sup>."

Le colonel est un homme invisible. Il n'en faut pas moins pour que Loeiz Herrieu le raille de manière ambiguë, nous allons voir pourquoi. Pour la nouvelle année 1914, les soldats reçoivent des étrennes et un discours :

"31-12-1914.-(...) En même temps que les étrennes du colonel, on nous envoie, pour demain, des paquets de café, des cigares, du Champagne, des pommes, du jambon fumé.

Pour ses étrennes, le colonel nous dit : "*Il est sûr qu'il peut compter sur le dévouement de tous et que, si les besoins de la défense nationale exigent que le régiment soit engagé, il saura maintenir le vieux renom de courage des Bretons, et sa fière devise : Potius mori quam foedari.*"

Voilà plus d'un siècle que nous entendons cette chanson : Il serait temps de lui trouver un refrain<sup>85</sup> !"

"*Plutôt mourir qu'être déshonoré !*" Il est permis de se demander pourquoi Loeiz Herrieu s'offusque de la réflexion de ce colonel. En effet, ce dernier est dans son rôle lorsqu'il essaye de motiver ses hommes. Et sa référence à la devise de la Bretagne n'est pas sans fondement. Car les Bretons répondent effectivement présents quand la France fait appel à eux. L'épisode du Camp de Conlie pendant la guerre franco-prussienne de 1870 en est la preuve. Certes, il y a parmi les soldats rassemblés dans ce camp un grand nombre de mobilisés, mais ils sont accompagnés de nombreux volontaires<sup>86</sup>. Et la manière dont ces hommes envoyés sans armes au combat seront sacrifiés, ne refroidira pas les ardeurs des futurs combattants de 1914-1918, qui, il est vrai, pour la plupart, ignorent cet épisode. Loeiz Herrieu applique une lecture régionaliste aux paroles de ce colonel, alors qu'elles sont parfaitement fondées. Il est d'autant plus contradictoire dans sa critique, qu'il est par ailleurs le premier à se moquer du manque de courage des Méridionaux en insistant sur celui des Bretons. Lui le premier, n'a-t-il par répondu immédiatement présent à l'appel et ne met-il

84 "20-07-1916.- (...) *E-pad an deiz e pad ar safar, hag ar pezh a ra gwashañ deomp a zo bout en arvar penaos e kerzh an traoù diragomp. Doere erbet ! Ar mintin-mañ e kavomp ar citation-mañ àr ar rapport evit hor c'horonal : "Beaux services antérieurs. Nombreuses campagnes. Chef de corps animé du plus haut sentiment du devoir et qui a su faire de son régiment une unité bien tenue et animée du meilleur esprit. S'est distingué aux affaires de Champagne en septembre 1915." Kontant a-walc'h omp da grediñ ema bet soudard mat e amzer e yaouankiz ; met a-c'houde mand eo genompi-ema dav lâret ar wirionez daousto pegen divourrus eo : n'en deus graet, kerkoulz eo el lâret, netra. E-pad krogad ar Champagn, a gomzer anezhoñ ema chomet e Courtémont, div lev bennak a-zoc'h e soudarded, ha nend eo daet ur wezh da welet e pe stad eh oamp. Biskoazh zoken n'en deus kaset, dre skriv, ur ger a goñfort deomp en hon truegezh. N'er gwelemp nemet a pa vezemp ec'h ober hent, àr-dreñv d'al linennoù. Neuze ervat e tae hardizhted dezhoñ, dreist pep tra dirak ar merc'hed... Kompren a raer dre-se pezh talvoudegezh en deus an darn vuiañ ag ar citations-se a zo bet strewet get kement a largentez e-pad ar brezel. Gevier ha foeñvaj : ne oant netra ken, d'al liesañ."* KAAK, p.143-144.

85 "31-12-1914.- (...) *Àr-und-dro get blezad mat ar c'horonal e kaser deomp, evit arc'hoazh, kafe a-dammoù, sigarennoù, gwin Champagn, avaloù, mozhed-hoc'h mokedet. En e vlezad mat e lâr deomp ar c'horonal : "Il est sûr qu'il peut compter sur le dévouement de tous et que, si les besoins de la défense nationale exigent que le régiment soit engagé, il saura maintenir le vieux renom de courage des Bretons, et sa fière devise : Potius mori quam foedari." Setu oc'hpenn kant vlez e klevomp ar sonenn-se ; mall e vehe reiñ un diskan dezhi !"* KAAK, p.47.

86 CORNETTE, 2, 2008, p.373-376.

pas un point d'honneur à faire son travail du mieux possible ? Il se persuade que ce n'est là qu'une question de principe, qu'un travail fait doit l'être le mieux possible, le résultat n'est resté pas moins qu'il respecte la devise de la Bretagne,... au service et donc au bénéfice de la France.

Plus généralement, les différentes remarques de Loeiz Herrieu au sujet des différents colonels apparaissent comme contradictoires avec la logique de pensée à laquelle il prétend.

“4-01-1916.-(...) Aujourd'hui, le colonel est parti. Il est le quatrième que nous épuisons depuis le mois d'août 1914. Il ne laissera pas plus de regret que les autres : nous n'avons pas souvent remarqué que nous avions un colonel lorsque nous étions dans le boue et sous les obus<sup>87</sup>.”

Que Loeiz Herrieu reproche à des capitaines, des lieutenants de se cacher dès qu'ils le peuvent, quand ils ne font pas des pieds et des mains pour rester à l'arrière ou bien se faire affecter dans des zones hors de danger se comprend, c'est parfaitement cohérent avec sa façon d'appréhender la mesure de la mission qu'ils ont. En revanche, il est curieux qu'il reproche son absence “*dans la boue et sous les obus*” à un colonel. Le sergent-fourrier Herrieu n'accompagne pas non plus les troupiers quand ils partent nettoyer ou approvisionner le front. Il reste un peu plus en arrière qu'eux. Et il ne s'en fait pas le reproche. À part y aller pour remonter le moral des troupes, un colonel n'a pas d'utilité opérationnelle au milieu de la tranchée. Au fond, Loeiz Herrieu, tout dédaigneux des honneurs et des décorations que l'on distribue souvent à mauvais escient et à l'aveugle aux soldats, tout dénonciateur de la vision du soldat héroïque dans la littérature qu'il soit, porte tout de même en lui l'idéal du soldat héroïque, défiant l'ennemi et il voudrait que les officiers et les officiers supérieurs fussent tous des héros, alors qu'ils ne sont que des hommes avec des travers qu'il faut certes parfois dénoncer, mais rien de plus. L'ironie dont il fait preuve vis-à-vis de ces colonels est suprenante de la part d'un homme qui est tellement soucieux des convenances et sourcilieux sur le “*chacun à sa place*”. Parce que son ironie à l'encontre d'un colonel est parfaitement déplacée de la part d'un sergent. Passe encore qu'il se moque de la couardise des officiers qu'il a sous les yeux, puisqu'ils manquent manifestement à leur tâche. En revanche, il est permis de se demander dans quelle mesure un simple sous-officier peut juger de l'attitude d'un officier à un grade aussi éloigné du sien.

Pourquoi ? Nous avons donné la réponse. La contradiction n'épargne pas plus Loeiz Herrieu que n'importe quel individu, en particulier lorsque celui-ci nourrit quelques certitudes et idéaux. Il observe les terribles injustices qui émaillent la guerre. Récompenses distribuées à tort et à

87 “4-01-1916.- (...) Hiziv ivez ema aet ar c'horonal kuit. Ar bevarvet eo a skuizhomp a-c'houde miz Eost 1914. Ne vo ket keuz da hennañ muioc'h eget nend eus bet d'ar re 'rall : n'hon eus ket gouiet gwall lies hor boa ur c'horonal a pa oamp er vouilhenn hag edan ar potarnoù.” **KAAK**, p.110.

travers, promotion d'hommes à des grades pour lesquels ils sont parfaitement incompetents et absence totale de reconnaissance de ceux qui, comme lui, font leur travail correctement. Il a beau ne pas briguer de grade supérieur au sien, il aimerait tout de même que ses supérieurs l'écoutent un peu plus. C'est étonnant de la part d'un homme qui connaît pourtant le fonctionnement de l'institution militaire au sein de laquelle le dialogue n'est ni la priorité ni l'objectif. Un soldat doit obéir aux ordres, un officier les faire respecter. C'est aussi simple que cela. Malgré cela, Loeiz Herrieu est un homme qui désire obtenir de la reconnaissance. Son éducation catholique l'empêche de se mettre ouvertement en avant mais toute son activité de défense de la langue et de la culture bretonne expriment un tel désir, sans que cela n'en remette en cause sa sincérité. Ce désir de reconnaissance se double chez lui du complexe de l'autodidacte, du paysan invité à la table des nobles, quand il est reçu, accueilli et accepté à l'URB ou parmi les notables lorientais de l'*Emsav*.

Un épisode de son récit illustre cette manière de participer, même de manière modeste aux décisions qui affectent les combattants. Preuve que le dialogue ne fait pas partie de la culture de l'armée, cet épisode du *rapport*, que relate Loeiz Herrieu en juin 1917, quand, avec une logique qui n'appartient qu'à elle, l'armée adresse à des compagnies de territoriaux une demande concernant le *fusil-mitrailleur* :

“29-06-1917.- Aujourd'hui on demande au lieutenant Hégron, qui tient la place de M.Dupoux pendant sa permission, de faire un *rapport* pour expliquer ce qu'il pense qu'il serait bon d'arranger dans le *fusil-mitrailleur* et l'équipement qui vient avec lui. Que répondra-t-il alors que nous ne nous sommes jamais servi de ces choses-là ? Il répond, en pensant être dégagé : *Pas d'observation à formuler*. Les compagnies répondent tout de même<sup>88</sup>.”

Non seulement le dialogue ne fait pas partie de la culture militaire mais il est même source d'inconfort pour les officiers. Le pauvre lieutenant Hégron est bien embarrassé par la réaction à sa réponse et à une nouvelle demande :

30-06-1917.- (...) La réponse des compagnies au sujet du *fusil-mitrailleur* n'a pas plu au colonel. (...) Il doit, dit-il, répondre au général. Que lui dira-t-il si personne ne lui répond ? Le pauvre ! Aujourd'hui il y a une autre question : “Qu'est-ce qui serait bon d'arranger dans le *bidon* de soldat pour qu'il soit plus pratique et plus avantageux ?”

Lorsqu'arrive cette question-là avec le lieutenant Hégron, horloger de métier, qui était sergent il y a encore peu, il reste stupéfait.

88 “29-06-1917.- *Hiziv e c'houlenner get al letanant Hégron, hag a zalc'h lec'h an Ao. Dupoux e-pad e bermision, ober ur rapport evit displeg petra a gred e vehe mat da gempenn er fusil-mitrailleur hag ar benveger a ya doc'htoñ. Petra a responto-eñ a pa n'hon eus ket biskoazh en em servijet ag an traoù-se ? Respont a ra, é krediñ bout dijapl : Pas d'observation à formuler. Ar c'hompagnunezhoù arall a respont ur seurt.*” KAAK, p.203.

Il est plus capable c'est sûr de jouer aux cartes que d'écrire. Il ne sait plus à quel saint se vouer, lorsque vient le bout de papier sur son bureau. "N'allez pas en perdre le sommeil, lui dis-je, pour si peu. Laissez-moi réfléchir un moment et moi je vous pondrai un *rapport* qui assouvira les désirs du colonel. Le soir, lorsqu'il vient signer mes papiers, mon *rapport* est prêt. J'ai noirci du papier de *ministre* pour expliquer qu'il devrait être fait deux bidons jumeaux, plats sur un côté, et qui seraient parés de deux lanières sur les côtés. L'un d'entre eux servirait à mettre le vin ; l'autre le café. Car maintenant, on doit boire l'un d'entre eux ou le jeter, puisque nous n'avons qu'un bidon. Le lendemain mon lieutenant avait eu des *éloges* pour son *rapport*. Je me demande ce qu'étaient les autres alors<sup>89</sup> ?..."

Dans ce passage, Loeiz Herrieu réussit également un tour de force littéraire. Il décrit l'absurdité de la hiérarchie militaire qui, lorsqu'elle s'essaye au dialogue avec les hommes des compagnies, lui adresse des demandes auxquelles elles ne peuvent pas répondre. Il montre aussi le fonctionnement de la chaîne de commandement. L'ordre vient d'en haut et n'est jamais discuté. Au lieutenant qui le récupère en bas de la chaîne de s'en débrouiller. Ce qui est une obligation. Loeiz Herrieu, bien que magnanime avec le pauvre lieutenant Hégron, ne manque pas de mentionner ses talents de joueur de cartes, ce qui sous-entend qu'il n'est peut-être pas à la hauteur du grade auquel il vient d'être nommé. Alors que le sergent Herrieu est lui, capable de répondre sans tarder à la nouvelle question concernant les bidons à sa place. Le lieutenant récupère les félicitations. Loeiz Herrieu n'en prend pas ombrage, snobe son propre travail pour mieux évoquer le manque de qualité de celui des autres. Il ne veut rien céder à la guerre. Il ne se vante donc pas de ce petit succès, qui n'est tout de même pas anodin au point d'oublier de le rapporter. Ce dernier rejet de vanité qui n'en est pas un, renforçant le comique de tout l'épisode.

Au-delà du colonel, il y a le général, inaccessible au simple sous-officier. Celui-ci est aperçu en juillet 1915 par Loeiz Herrieu au cours d'une revue, pour laquelle toute la compagnie se doit d'être présentée dans ses plus beaux habits<sup>90</sup>. Une seule fois, pendant toute la guerre, il approche le saint des saints du Poste de Commandement de la 4<sup>e</sup> brigade d'artillerie, le 26 juin

89 "30-06-1917.- (...) N'en doa ket plijet respont ar c'hompagnunezhioù diâr-benn ar fusil-mitrailleur d'ar c'honorol.(...) Ret eo dezhoñ-eñ, a lâr, respont d'ar jeneral. Petra 'lâro-eñ mar ne respont den dezhoñ ? Paour-kaezh ! Hiziv eh eus ur goulenn arall : "Petra 'vehe mat da gempenn er bidon soudard evit ma vehe aesoc'h ha spletusoc'h ?" A pa zegouezh ar goulenn-se get al letanant Hégron, orlojour a vicher, hag a oa serjant n'end eus ket c'hoazh pell 'zo, e chom bezivet. Duaoc'h eo sur da c'hoari kartoù eget da skriv. Ne oui ket mui da bezh sant em c'hloestriñ, a pa za d'ar burev get e damm paper. "Nend it ket da goll ar c'housket, eme-me dezhoñ, evit ken nebeut. Lezit-me da soñjal un herrad ha me 'bako deoc'h ur rapport hag a dorro c'hoant ar c'honorol. D'enderv-nnoz, a pa za d'ar burev da sin ma faperioù, ema prest ma rapport. Duet em eus paper ministr evit displeg e tleaehe bout graet daou vidon gevell, plat un tu anezhe, hag a vehe paraet get div lerennig doc'h ar c'hostez. Unan anezhe a servijahe da lakaat ar gwin ; an arall ar c'hafé. Rak bremañ, pa roer deomp kafe ha gwin àr-un-dro, ema ret evet unan anezhe pe en teurel, pandeogwir n'hon eus nemet ur bidon. An deiz àr-lerc'h en doa bet pour glas ma letanant, evit e rapport ! Mechal petra 'oa ar re 'rall neuze ?..." **KAAK**, p.205.

90 "2-07-1915.- Hiziv e ta ar jeneral da welet penaos kerzh an traoù genomp. A-vintin e raer deomp kempenn fuzuilhennoù, leraj ha dilhad : 'gozik eh omp mistr ! Hor renkiñ a raer en un tirion hag ar jeneral a dremen diragomp en ur sellet...doc'h ur gaer a winizheg a zo a-dal deomp ! Ha bout lakaet kement a boan..." ; "2-07-1915.-Aujourd'hui vient le général pour voir comment les choses marchent avec nous. Le matin, on nous fait arranger les fusils, chaussures de cuir et uniformes : nous sommes presque propres ! On nous met en rang en haut d'un pré et le général passe devant nous tout en regardant ... le beau froment en face de nous ! Et d'avoir mis tant de peine..." **KAAK**, p.75.

## 1916. Il est à Asservillers dans la Somme.

“27-06-1916.- Demain nous devons partir d’ici. Après midi il nous arrive l’ordre par téléphone de l’E.M Tétard d’envoyer un officier, un adjudant et un *sergent-major* jusqu’à son logement ou *P.C (Poste de Commandement)*. Le *sergent-major* est à l’arrière comme toujours. Cela va donc être à moi d’y aller. (...) Nous voici, sans chercher, au *P.C* de la 4e *brigade*, après avoir traîné notre content de fange. Nous demandons à quel endroit se trouve *Le Bois de la Vierge*, où est le *P.C.* où nous devons aller. (...)

Il est 6 heures 30 et nous n’avons pas arrêté de chercher le bois merveilleux, sans le trouver. Mais nous avons tout de même trouvé, en fin de compte, un soldat aimable qui vient nous montrer le *P.C.* du général Tétard.

Lorsque nous arrivons près de son trou, le général est dehors, les deux mains derrière le dos, appuyé sur le côté fangeux de la tranchée, en train de parler franchement avec deux soldats. Nous descendons dans le trou profond où sont en train de travailler dur les officiers sur une carte, éclairée par deux ou trois bougies.

Un officier lève la tête pour nous regarder et nous dit ... que les choses sont modifiées et qu’il n’a rien à nous dire. Et aussitôt il se remet à étudier la carte avec ses compagnons.

Maintenant nous n’avons plus qu’à déguerpir dans la partie du monde étroit laissé par nous entre terre et acier, et essayer de trouver le chemin qui nous ramènera pour trouver nos hommes ou l’autre monde !

À la nuit nous étions à la *maison* sans dommage. Mais nous étions *crevés* et sourds<sup>91</sup>.”

De nouveau, les officiers sont égratignés. Loeiz Herrieu doit risquer sa vie pour rien, à cause de ceux qui sont à l’arrière, “*comme toujours*”. Néanmoins, ce général Tétard est là. Il est sur le front. Pas en première ligne mais pas dans un bureau à Paris non plus. Tout comme les simples officiers, les généraux sont plus ou moins courageux. Loeiz Herrieu l’aperçoit. Il n’est pas autorisé à lui parler et alors qu’il observe ce haut-gradé, un officier le remet sèchement à sa place de simple sergent en le congédiant sans autre forme de procès. Cette scène, ainsi que l’épisode du rapport sur le bidon, et la façon que choisit Loeiz Herrieu de les rapporter, est tout à fait symbolique de la manière contradictoire dont il se perçoit. Il ne demande pas de monter en grade mais se plaint de devoir faire le travail des autres. Il ne veut rien céder à la guerre mais se réjouit en sourdine d’avoir pu transmettre son idée au sujet de l’amélioration de la vie des soldats. Il se moque des honneurs mais apparaît presque vexé d’avoir battu la campagne sous les tirs pour être renvoyé du Poste de

91 “27-06-1916.- *Arc’hoazh ema dle deomp monet kuit ac’hanemañ. Àr-lerc’h kreisteiz e tegouezh genomp ur c’hemenn dre bellgomzer ag an E.M. Tétard da gas an ofisour, un adjudant hag ar sergent-major betek e loj pe P.C. (Poste de Commandement). Ema ar sergent-major àr-dreñv èl bepred. Din-me e vo enta da vonet. (...) Setu-ni, hep klask, e P.C. Ar 4vet brigade, goude bout herset hor gwalc’h a fang. Goulenn a raomp e pe tachad ema Le Bois de la Vierge, lec’h mand eo ar P.C. a zleomp monet dezhoñ. A pa zegouezhomp e-tal an toull ema ar jeneral er-maez, e zaou zorn getoñ àr-dreñv e gein, harpet doc’h kostez fangek ar vouzellenn, é làret kaer get daou soudard. Diskenn a raomp en toull don lec’h m’ema an ofiserion é labourat start àr ur gartenn, splannaet get daou pe dri fenn gouloù. Un ofisour a sav e benn da sellet doc’homp hag a lâz deomp.... ema cheñchet an traoù ha n’en deus netra da làret deomp. Ha kentizh en em laka en-dro get e genseurted da studial ar gartenn. Bremañ n’hon eus mui nemet fardiñ arre el lodenn bed strizh laosket genomp etre douar ha dir, hag esae kavet an hent hor c’haso en-dro da gavet hon tud pe d’ar bed arall ! A-benn an noz eh oamp er gêr hep droug erbet. Met poazh e oamp ha bouzar.” *KAAK*, p.134-135.*

Commandement du général, à qui il n'est aucunement autorisé de s'adresser, par un officier alors que ce dernier n'a véritablement aucune explication à lui donner, un simple sergent n'ayant comme tout militaire, ni à juger ni à émettre le moindre commentaire sur le comportement ou les ordres de ses supérieurs. Cela vient du fait que dans la vie civile, Loeiz Herrieu est quelqu'un qui cherche la reconnaissance et l'obtient dans son milieu, en étant accueilli et écouté par des gens de condition sociale supérieure à la sienne. Quoi de plus humain que de vouloir rester le même homme dans la guerre ?

#### IV.3.9.8. Les ordres qui tuent

Loeiz Herrieu a du mal à l'admettre. Le fait est là. Les officiers sont des hommes comme les autres. Mais les défauts qu'ils partagent avec leurs semblables de l'espèce humaine n'ont pas les mêmes conséquences en temps de guerre, parce que leurs décisions impliquent la mise en danger de mort d'autres hommes. Nous avons constaté qu'elles ne sont que le résultat d'ordres venus d'en haut. Leur responsabilité reste donc limitée car ils n'ont pas d'autres choix que de les transmettre et de les faire exécuter sans discussion. Quand bien même ils y rechignent ou bien prennent le temps pour ce faire : *“Les soldats qui sont avec moi pour envoyer transmettre les papiers se plaignent fortement des officiers qui ne veulent pas sortir de table quand ils mangent pour prendre les ordres qu'on leur envoie”*<sup>92</sup>. Nous reviendrons sur les risques encourus par ceux qui les oublieraient, le simple officier ayant la possibilité de rendre plus ou moins agréable la vie des hommes sous son commandement, sans que son pouvoir n'aille guère au-delà. À cela s'ajoute que les forces françaises armées étaient très mal préparées. Sans compter les caractères nouveaux propres à ce conflit que personne n'avait anticipés. Cela ne fait qu'empirer les conditions de transmission ou d'exécution des ordres sur le terrain. Comment cela se traduit-il concrètement sur le front ? Loeiz Herrieu pointe les comportements dont il est témoin, qui entraînent inutilement la mort des soldats du fait de l'incurie des officiers et le manque d'entrain à sortir de table pour aller faire exécuter les ordres est un moindre mal, en comparaison de ce qu'il nous apprend dans la suite du même extrait : *“Les jeunes soldats se plaignent également des leurs (des ordres), qui leur font fréquemment tirer sur leurs camarades en train de travailler devant les tranchées pendant la nuit”*<sup>93</sup>.

92 *“Ar soudarded a zo genin evit kas ar paperioù, en em glemm start ag an ofiserion ha ne vennont ket sevel a-zoc'h taol, a pa vezont é tebriñ, evit kemer ar c'hemennoù a gaser dezhe.”* 7 & 8-10-1914, *KAAK*, p.31.

93 *“Em glemm a ra ivez ar soudarded yaouank ag o re, hag o laka meur a wezh da denniñ d'an noz àr genseurted dezhe é labourat dirak ar fozelloù.”* *KAAK*, p.31.

Le cas n'est pas rare. Car de nouveau le 9 juillet 1915, Loeiz Herrieu note :

“9-07-1915.- (...) Aujourd'hui, on nous laisse en paix. Deux amis du pays viennent encore nous voir : J. Le Pan et l'abbé Questel. Celui-ci reste dîner avec nous. D'après ses dires, ça ne va pas mieux pour eux que pour nous. On tue des gens sans raison, pour faire gagner la croix à celui-ci, et le faire monter dans sa charge. Des officiers envoient des soldats donner l'assaut contre les ennemis sans avoir rien préparé, et sans même s'entendre avec l'artillerie ; et nos soldats tombent souvent tués par nos canons<sup>94</sup>.”

L'extrait rappelle que l'armée récompense les bouchers. La prime se fait au nombre de mort ou bien au courage constaté d'un combattant<sup>95</sup>. *La croix de guerre* est le symbole le plus célèbre de ce système de gratification. “*La création de la croix de guerre (est), instituée par le Parlement le 8 avril 1915*<sup>96</sup>.” Elle permet de récompenser rapidement les soldats ou les officiers méritants. La croix de guerre est un véritable instrument de motivation des troupes au combat. Erwan, le personnage d'Abeozen, au début de son roman, est par exemple obsédé par l'idée de se distinguer pour obtenir cette décoration. Un autre soldat lui fera comprendre qu'elle n'est qu'un outil de plus dans la panoplie propagandiste de l'état-major et il renoncera à la briguer, préférant tout faire pour sauver sa peau<sup>97</sup>. Suivant le principe de la carotte et du bâton, elle agit comme une carotte pour beaucoup de combattants, qui sont identiques à un type d'hommes que l'on observe à toutes les époques : l'être sensible à ce genre de colifichets. Pendant la Grande Guerre, cette volonté s'exprime donc de manière assez forte chez certains pour qu'ils s'y essaient en sacrifiant leurs hommes, à moins que l'extrait cité ne fasse tout simplement la preuve de leur négligence criminelle, de leur incompétence manifeste, qui se traduit dans le massacre de soldats d'une armée par des soldats d'une même armée. Loeiz Herrieu n'est pas le seul écrivain à se faire écho de ce genre d'erreurs, puisque Henri Barbusse écrit également un passage à ce sujet, dans lequel des tirailleurs africains ayant avancé plus vite que ne l'avait prévu l'état-major, se retrouvent sous les tirs français<sup>98</sup>. À croire qu'au fond les Allemands auraient presque pu gagner la guerre en laissant les Français la faire tout seuls ! Au milieu de tant d'amateurisme, il devient presque surprenant de lire que la cause de ce genre d'accidents est parfois la guerre et rien que la guerre :

94 “9-07-1915.- (...) *Hiziv e laosker peoc'h genomp. Daou vignon ag ar vro a za c'hoazh d'hor gwelet : J. Er Pan hag an aotrou Questel. Hennañ a chom da goaniñ genomp. Reve e gomzoù nend a ket gwell gete-int eget genomp-ni. Lazhiñ a raer tud hep dober, evit gounid ar groaz da hennañ, ha sevel hennzh uheloc'h e karg. Ofiserion a laka o soudarded da fardiñ ar an eneberion hep bout kempennet netra ha hep mep em glevet get an artilheri ; hag e kouezh hor soudarded lazhet lies get hor c'hanonoù.*” **KAAK**, p.76.

95 Même si Loeiz Herrieu nous a déjà indiqué de quelle manière aveugle les félicitations sont parfois distribuées, nous donnons un autre extrait à ce sujet : “*Citations a gouezh ivez a-gleiz hag a-zehoù. Lod a gouezh e-lec'h ma faot ; met lod arall el hounnañ, hol lak da c'hoarzh : “A fait preuve de beaucoup de zèle et d'ardeur en allant, malgré une vive fusillade, renforcer le réseau de fils de fer, en avant dans les tranchées...”* . *Hag an dud a oa ec'h ober al labour a lâr ne oa ket bet un tenn e-pad ma oant ar al lein !...*” ; “*Des Citations tombent aussi à gauche et à droite. Certaines tombent là où elles le doivent ; mais d'autres comme celle-ci, nous font rire : “A fait preuve de beaucoup de zèle et d'ardeur en allant, malgré une vive fusillade, renforcer le réseau de fils de fer, en avant dans les tranchées...”* . *Et les hommes qui ont exécuté ce travail racontent qu'il n'y a pas eu un tir quand ils étaient sur le haut !...*” 1-02-1915, **KAAK**, p.54.

96 **DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918**, 2008, p.292-293.

97 ABEOZEN, 1942.

98 BARBUSSE, 1965, p.67-69.

“6-10-1915.-(...) La nuit, nous savons par les jeunes venus chercher les vivres, que nos soldats ont avancé et qu'ils ont dû se retirer à l'arrière après ; car nos pièces de 75 leur tiraient dans le dos. L'officier de surveillance pour les 75 s'est retrouvé tué sans que personne ne le sache, et de ce fait on n'avait pas pu dire aux tireurs d'allonger leur tir.

Sur 200 hommes de la compagnie qui étaient dans le coup, presque sans avoir personne de blessé, 25 sont redescendus valides. Les autres ont été blessés ou tués surtout par nos tirs à nous<sup>99</sup>.”

D'un bout à l'autre du conflit, Loeiz Herrieu ne constate aucune amélioration dans le comportement amateur ou tout simplement stupide des officiers, du plus haut au plus modeste :

“25-10-1914.-(...) L'après-midi, nous partons de nouveau, à pied, par Longueval(...). Les canons s'amusez toujours.

On nous fait arrêter dans un virage et mettre de la distance entre les véhicules et les hommes. Nous sommes en file éparpillée. C'est dangereux : mais nos officiers ont oublié les conseils de leurs livres de guerre. Au lieu de disperser les hommes sous les tirs de canons, on devrait les répartir en petits groupes !... Nous sommes en train d'apprendre à faire la guerre à nos dépends...

Les tirs miaulent toujours au-dessus de nos têtes, allant des Français aux Allemands, de ceux-ci vers ceux-là. Bientôt nous sommes vus par les ennemis. Ils raccourcissent leurs tirs et les obus de se rapprocher de nous peu à peu. Maintenant au moins, il n'y a plus aucun maître : Tous se précipitent pour se cacher là où ils peuvent du côté des fossés, dans les buissons, contre les arbres. Il était temps ! Quelle idée aussi de nous envoyer par ici au milieu du jour et des Allemands en face de nous, postés en haut de la montagne pour nous voir arriver<sup>100</sup>.”

Le tableau de ces soldats partant dans tous les sens porterait à rire s'il ne signifiait la mort de quelques-uns d'entre eux. Ces morts ne provoquent aucune compassion de la part de l'état-major. Le 2 décembre 1914, le cuisinier Couic, à peine enterré : “*le colonel ordonne tout de même une mobilisation qui envoie les soldats se faire tuer à Courtonne, où ils n'ont rien à faire*<sup>101</sup>”. Le colonel n'aura pas à répondre quelques semaines plus tard aux questions que se pose la femme de Couic à propos de son mari<sup>102</sup>. Car la mort d'hommes à la suite d'ordres stupides paraît encore plus absurde que celle qui frappe le soldat au milieu d'un combat faisant sens, dans

99 “6-10-1915.- (...) D'an noz eh ouiom get ar re yaouank daet da glask ar bevañs, en devoa araokaet c'hoazh hor soudarded hag ema bet ret dezhe tenniñ àr-dreñv goude ; rak hor pezhioù 75 a denne en o c'hein. An ofisour evezhour e'it ar 75 a oa degouezhet dezhoñ bout lazhet hep goût da hani, hag èl-se ne oa ket gelllet lâret d'an dennerion astenn o zennerezh. Diàr 200 den ur gompagnunezh, hag en doa graet an taol 'gozik hep kaout hani gwallaonet, 25 a zo devalat, divac'hagn. Ar re 'rall a zo bet gwallaonet pe lazhet dreist-holl get hon tennoù-ni.” *KAOK*, p.95.

100 “25-10-1914.- (...) D'enderv eh aomp kuit ar re, àr-droad, dre Longueval. (...) C'hoari a ra ar c'hanonoù atav. En ur gammdroienn e raer deomp arret ha lakaat hent etre ar c'hirri hag ivez etre an dud. En ur steud strevus eh aomp. Dañjer a zo ; met ankouaet en deus hon ofiserion alioù o levrou brezel. E-lec'h strewiñ an dud edan tennoù kanon, ema o lodenniñ a bakadigoù a zleae bout graet !... Eh omp é teskiñ ober brezel, àr hor c'houst... Miaoual a ra atav an tennoù a-dreist hor pennoù, é vonet ag ar Jermaned d'ar Frañzision, ag ar re-mañ d'ar re arall. Emberr eh omp gwelet d'an eneberion. Berraat a raont o zennerezh hag an obusoù da dostaat deomp a-nebeudigoù. Bremañ ervat, nend eus mui mestr erbet : pep unan a fard da guzhet lec'h ma c'hell e kostez ar c'hleuzioù, er bodoù, doc'h ar gwez. Mall e oa ! Nag ur soñj ivez hor c'has du-mañ a-greiz an deiz hag ar Jermaned a-dal deomp, àr lein ur menez doc'h hor spial ec'h arru.” *KAOK*, p.35.

101 “(...), e kemenn èlcent ar c'horonal arsav a gas soudarded da vout lazhet e Courtonne, lec'h n'o deus netra d'ober.” *KAOK*, p.43.

102 *KAOK*, p.45.

l'hypothèse où il y en eut, pendant cette guerre. C'est du moins ce que pense Loeiz Herrieu. Il admet la mort au combat mais pas la mort dans un combat inutile, ou pire du fait d'ordres idiots ou incorrects. Car il faut le répéter, derrière chaque mort, il y a un homme, son histoire, sa famille, et cette mort détruit une partie de cette histoire, de cette famille, efface une partie d'humanité, comme le territorial Mevel, que Loeiz Herrieu tire de l'anonymat parmi les milliers de morts qu'il évoque : "20-08-1916.- (...) *Et voilà à quoi mènent des ordres donnés trop tard : deux marmites, tombées sur mes hommes en train de travailler, tuent Mevel, de Languidic, et en blesse trois autres*<sup>103</sup>". Ces morts trop souvent réduits à des chiffres : "29-11-1917. *Dans un beau paysage de terre on a fait un cimetière, où pourissent plus de 2000 jeunes soldats, tués, pour la plupart, dans la charge idiote d'avril 1917*<sup>104</sup>". Mais comment en parler autrement pour donner l'ampleur du massacre ? En 1917, l'offensive Nivelles va provoquer l'expression du ras-le-bol des soldats. Loeiz Herrieu mentionne cette lassitude et ces révoltés : "14-06-1917.- *Certains d'entre eux auraient même chercher à aller à Paris pour punir le gouvernement ! On se fatigue, c'est évident, d'aller au massacre pour rien*<sup>105</sup>".

En 1917, c'en est fini de l'enthousiasme, de l'espoir de victoire rapide. La guerre s'enlise. Les croix de guerre et autres encouragements ne suffisent plus. La propagande n'a plus d'effet sur les poilus qui ne voient pas le bout de cette guerre, si ce n'est par l'unique perspective d'y être au mieux blessé, au pire tué, pour y échapper. Pourquoi continuent-ils à obéir quand la preuve de l'incompétence, de la bêtise, du mépris total à leur encontre de la part de leurs officiers, du haut état-major s'est déjà maintes et maintes fois exprimée ?

#### IV.3.9.9. La discipline ou la mort

La guerre de position à laquelle personne ne s'attendait pose de nouveaux défis de gestion psychologique des armées à l'état-major. Dans les guerres de mouvement, comme leur nom l'indique, les soldats bougent, ils constatent la progression ou bien le recul des troupes et entre deux batailles se défoulent de la violence des combats par le saccage, le pillage, le viol et tout ce qui permet à une armée en campagne de ne pas sombrer dans l'ennui. La Grande Guerre, malgré son

103 "20-08-1916.- (...) *Ha setu da betra e tenn kemennoù roet re ziwezhat : daou botarn, kouezhet ar ma zud e labourat, a laz Mevel, a Languidic, hag a wallaoz tri arall.*" **KAAK**, p.149.

104 "En ur c'haer a valezad douar eh eus graet ur vered, lec'h ma vrein oc'hpenn 2000 den yaouank, lazhet, an darn vuiañ anezhe, e fard amoet miz Ebrel 1917." **KAAK**, p.232. Loeiz Herrieu fait allusion à l'offensive Nivelles en avril 1917, dans le secteur du Chemin des dames, qui vit officiellement tomber 95000 hommes, mais plus vraisemblablement 120000 hommes en réalité et ne se traduit par aucune victoire. Ce qui entraîna l'isolement de Nivelles pendant quelques mois avant que l'on ne lui propose un nouveau commandement. Notons que ce fut surtout cette absence de victoire qui motiva cette sanction, pas le nombre des pertes humaines. **DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918**, 2008, p.236-239 (Chemin des Dames) & p.759-760 (Nivelles).

105 "14-06-1917.- *Lod anezhe en dehe zoken klasket monet ar Bariz da gastiziñ ar gouarnamant ! Skuizhiñ a raer, anat eo, e vonet d'al lazherzh evit ket.*" **KAAK**, p.202.

caractère nouveau, connaît également ces phénomènes. Loeiz Herrieu s'en fait l'écho :

“2-06-1918.- (...) Nous savons, par les soldats venant de Reims, comment se sont passées les choses là-bas. Cela a été dur. Les Allemands ont chargé, sans craindre ni les tirs ni la mort.

Les soldats de la coloniale ont combattu comme des chiens enragés. Mais après ils se sont, comme toujours, mis à boire, à voler, à saccager. Ils sont même allés dans des maisons où il y avait encore des gens, pour leur dérober leur vin. Lorsqu'elles étaient pleines, sous prétexte de ne rien laisser aux Allemands, ils cassaient les bouteilles de champagne, ou bien ils défonçaient les fûts de vin. Les meubles, les horloges, les papiers... ils ont éparpillé, déchiré, souillé... Une terreur !

Au point où les gens disaient : les ennemis n'auraient pas fait pire.

Et les officiers étaient les premiers à mal faire. Comment pourraient-ils alors avoir de l'emprise sur leurs hommes<sup>106</sup> ?”

Si l'on excepte le Génie<sup>107</sup>, la mission des soldats n'est jamais de construire. Comment demander à des hommes qui ont pour mission de tuer et de détruire de stopper instantanément leur violence après les combats ? Les conséquences de cette imprégnation de la violence chez les combattants se diffusera d'ailleurs dans toute la société d'après-guerre, avec les suites que nous leur connaissons. Pour éviter les débordements trop importants, une discipline de fer est nécessaire, à la condition, comme l'écrit Loeiz Herrieu que les officiers en charge de la faire respecter en fassent de même. Mais l'ennemi principal de l'état-major dans une guerre de position, c'est l'ennui qui frappe les soldats. À partir de ce constat, l'absurdité dénoncée par Loeiz Herrieu et bien d'autres témoins de cette guerre concernant la volonté de Joffre<sup>108</sup> de faire faire de l'exercice aux hommes, lorsqu'ils sont au repos à l'arrière des lignes<sup>109</sup>, bien que cela soit parfaitement inutile d'un point de vue militaire, les courses dans les tranchées et l'utilisation du fusil contre les obus étant d'une efficacité particulièrement aléatoire, s'explique par la volonté de l'état-major d'occuper à tout prix les soldats. Il en est de même avec les questions absurdes adressées aux officiers. Car les têtes de l'armée sont obsédées par le risque de révolte. “*L'oisiveté étant mère de tous les vices*” et de toutes les révoltes, il convient de la circonscrire, voire de l'éradiquer si possible. Cela permet de rappeler la discipline

106 “2-06-1918.-(...) *Goût a raomp, get ar soudarded é tonet a Reims, penaos ema aet an traoù du-hont. Start eo bet. Karget en deus ar Jermaned, hep doujiñ nag an tennoù nag ar marv. Soudarded ar c'holonial en deus kannet èl chas arajet. Met goude o deus, èl bepred, en em daolet da evet, da laerezh, da zizalbadiñ. Aet int zoken en tier lec'h ma oa tud c'hoazh, da skrapañ o gwin a-zigete. A pa oant leun, e sigur lezel netra get ar Jermaned, e torrent ar boutailhadoù champagn, pe e tident ar fustadoù gwin. Ar gloestraj, horolajoù, paperioù... strewet o deus-int, roeget, kousiet... Ur spont ! Ken na lâre an dud : an eneberion n'o dehe ket graet gwazh. Hag an ofiserion a oa ar re gentañ é wallober. Penaos o dehe gellet neuze derc'hel àr o zud ?” KAAK, p.255.*

107 Le Génie est une des composantes de l'armée de terre, il a été créé par Vauban en 1690 et a pour mission de préparer les structures de combat. Nous avons recueilli ces informations lors d'une visite du musée du Génie d'Angers en avril 2013.

108 “23-07-1915.- 5 eur. *Evit sentiñ (!) doc'h kemennoù Joffre, e kaser hon tud d'ober div lev hanter kerzhed àr an hent-bras ! N'int ket aet kuit un hantereur ma kouezh galv a-boullad. Dec'h e oa divontet ha kempennet mat ar fuzuilhennoù” ; “23-07-1915.- 5 heures. Pour obéir (!) aux ordres de Joffre, on envoie nos hommes faire deux lieues et demie de marche sur la grande route ! Ils ne sont pas partis une demi-heure que tombe la pluie par tonneaux. Hier on avait démonté et bien préparé les fusils.” KAAK, p.80.*

109 Henry Poulaille par exemple : “*Tout est beau le premier jour. Mais dès le deuxième, ça se gâte. Le repos, c'est les exercices, les revues, les jeux obligatoires, les cérémonies. (...) On retapait aussi le moral des hommes en leur faisant faire de la gymnastique alors qu'ils eussent préféré rêver ou dormir.*” POULAILLE, 1995, p.311 & 312.

aux soldats, la camaraderie forcée du front ayant tendance à en relativiser certains aspects. L'armée, qu'elle soit au service du pouvoir civil d'une société démocratique, qu'elle organise elle-même la société civile ou bien serve un régime dictatorial ou totalitaire, n'est jamais une institution démocratique et ne tend pas à l'être. Il est possible de motiver tout un peuple à la guerre, de faire partir des hommes de leur plein gré au combat dans un premier temps. Cependant, l'effroi provoqué par la peur de la mort reprend rapidement le dessus des idéaux. La distribution des félicitations, de décorations permet d'assouvir les rêves de reconnaissance des esprits les plus superficiels, à tous les niveaux de la hiérarchie. Mais nous avons constaté combien Loeiz Herrieu, et beaucoup d'autres avec lui, comprennent rapidement que ces décorations ont d'autant moins de valeur qu'elles sont souvent distribuées en dépit du bon sens et ne correspondent pas toujours à la réalité des actes héroïques célébrés.

Le théoricien de la guerre Sun Tzu propose un moyen plus radical de faire respecter l'ordre. Ho Lu, roi de Wu lui accorde une audience parce qu'il a eu connaissance de son livre sur l'art de la guerre. Il lui demande de faire *“une démonstration de l'art de maîtriser le mouvement des troupes”*. Cette démonstration doit se faire avec des femmes. Sun Tzu accepte et prend le commandement de cent quatre-vingts femmes. *“Sun Tzu les répartit en deux compagnies et plaça à leur tête les deux concubines préférées du roi.”* Il se met à expliquer et à donner des ordres. Mais cela ne fonctionne pas.

“Sun Tzu dit : “Si les instructions ne sont pas claires et si les ordres n'ont pas été complètement expliqués, c'est la faute du commandant.” Il répéta ensuite les ordres trois fois et les expliqua cinq fois. (...) De nouveau les femmes éclatèrent de rire.” Sun Tzu dit : “Si les instructions ne sont pas claires et si les ordres ne sont pas explicites, c'est la faute du commandant. Mais lorsque les instructions ont été expliquées et que les ordres ne sont pas exécutés conformément à la loi militaire, il y a crime de la part des officiers.” Puis il ordonna que les capitaines de la compagnie de droite et de celle de gauche soient décapités<sup>110</sup>.”

Les capitaines promis à la décapitation sont les concubines préférées du roi, qui demande leur grâce à Sun Tzu. Il la refuse parce qu'il estime qu'ayant été investi comme commandant en chef, il n'a plus de comptes à rendre au roi quant à sa manière de mener son armée. Le pouvoir civil doit s'en remettre à la compétence et aux méthodes du commandant. Parmi celles-ci, il y a celle, qu'illustre l'extrait cité, qui consiste à faire régner la discipline par la terreur. Au fil des millénaires d'histoire militaire, elle ne varie pas. Ainsi, en 1917, l'usure de la motivation

110 TZU, 2008. Ce paragraphe et les extraits cités se trouvent au chapitre *Note biographique*, p. 113-116. L'ouvrage original date du IVe et Ve siècles avant notre ère.

au combat pour des raisons patriotiques est arrivée à son terme, y compris parmi les plus belliqueux. Les témoignages, l'état d'esprit relaté *a posteriori* comme dans l'extrait suivant, forment une sorte de cri dont chaque récit est un écho qui résonne à l'infini. Ici, c'est d'Apollinaire qu'il est question :

“Mars 1917 (...) Il (Apollinaire) ne se plaint toujours pas, mais il a le cafard. Il est en proie à une “grande mélancolie”. Moins, semble-t-il, en raison de l'éloignement de Madeleine que de la guerre elle-même. Il s'est habitué à la pluie, à la boue, à la vie de caserne, aux marches et aux manœuvres sous la neige, aux gaz asphyxiants. Mais il ne se résout pas aux stupidités de l'état-major. Il a dû faire un compte-rendu pour expliquer pourquoi les hommes de sa compagnie portaient un casque tandis que ceux de la compagnie voisine avaient un képi. Sans doute aussi est-il tenu informé des rigueurs disciplinaires dont souffre l'ensemble des armées. L'heure est aux conseils de guerre. Les mutilations volontaires sont punies de la peine de mort. Tout soldat blessé aux mains et portant des traces noirâtres autour de la plaie risque l'exécution: celle-ci prouvant que le coup a été reçu de si près qu'il ne peut avoir été infligé par l'ennemi. De nombreux soldats sont ainsi passés par les armes pour des éclats d'obus ayant atteint leurs mains<sup>111</sup>.”

Plus loin, Dan Franck rappelle le refus d'obéir en mars 1915 des soldats de la 2<sup>e</sup> Compagnie du 336<sup>e</sup> d'Infanterie qui conduira à l'exécution de quatre caporaux. Ce qui montre que les velléités de révolte s'accroissent en 1917 mais ne sont pas nouvelles<sup>112</sup>. Néanmoins, la compagnie de Loeiz Herrieu n'est pas concernée par ces mouvements. Rares sont les cas de désertion ou de refus caractérisés d'exécuter les ordres de la part des soldats autour de lui. Mais la discipline y est de rigueur autant qu'ailleurs et personne ne s'y dérobor :

“4-05-1915.-On parle aujourd'hui d'une nouvelle désagréable. Il y a eu du grabuge entre un soldat de Camors et un officier. Le soldat était saoul et a du même coup tiré sur l'officier. La balle a éraflé l'épaule de l'officier. L'officier en avait souvent après ce soldat, le provoquait et le défiait. A dix heures du soir, on condamne Bihouez à la mort et à une heure du matin, il est abattu de douze coups. L'œuvre de la boisson encore une fois ! Pourtant, nous trouvons tous qu'il n'y avait pas là lieu d'ôter la vie à un homme<sup>113</sup>.”

Aucune discussion, aucune révolte. Elles sont impossibles. Le soldat sur le front est non seulement projeté dans un environnement qui l'oblige à survivre dans un espace et un état entre

111 FRANCK, 1998, p.305-306.

112 Loeiz Herrieu n'ayant pas été directement concerné et n'ayant donc pas témoigné à ce sujet, nous renvoyons à différents ouvrages sur le sujet : BACH, 2003 ; OFFENSTADT, 1999 ; SAINT-FUSCIEN, 2011. Remarquons également qu'un siècle après la Grande Guerre, la manière de commémorer la mémoire des fusillés reste un sujet d'actualité. Voir WIEDER, 2.X.2013.

113 “14-05-1915.- Hiziv e komzer ag un doere divourrus. Ur soudard a Gamorzh hag un ofisour a zo savet bec'h gete. Mezv e oa ar soudard hag en deus tennet ar an ofisour a oa ar e dro. Rifet en deus ar boled skoaz an ofisour. Lies e veze an ofisour ar-dro ar soudard-se, doc'h en atahiniñ hag é kinnig koll dezhoñ. Da zek eur noz ema barnet Bihouez d'ar marv ha d'un eur da vintin ema diskaret, daouzek tenn ennoñ. Labour an evaj arre ! Neoazh, e kav genomp rac'h ne oa ket aze lec'h da lemel e vuhez get un den.” *KAAK*, p.63-64.

la vie et la mort, il est également prisonnier dans cet espace et cet état<sup>114</sup>. Car il sait que la punition tombe sur celui qui s'essaye à aller contre. L'éventail des punitions, de la simple remontrance à la prison va parfois jusqu'au peloton d'exécution. Certaines, comme la mise en prison, sont assimilées à une mise à l'abri provisoire du risque mortel sur le front mais les soldats savent parfaitement qu'un écart trop important est également synonyme de mort et l'armée n'hésite pas à exécuter ses propres hommes, si elle juge que c'est la condition nécessaire pour qu'ils continuent d'obéir sans discuter. Les officiers qui se risqueraient à ne pas obéir s'exposent aux mêmes risques, de sorte que, à quelque grade, aussi modeste soit-il, qu'ils se trouvent, ils permettent de faire fonctionner la machine disciplinaire. Cela diminue d'autant le sentiment d'être complice d'une machine criminelle<sup>115</sup>. Ainsi, de même que Sun Tzu, l'institution militaire se voit investie de tout pouvoir sur les hommes mobilisés sans avoir à rendre de compte au pouvoir civil, quant à la manière dont elle s'y prend pour faire obéir les hommes. Malgré ses tentatives, pendant la Grande Guerre le gouvernement civil ne parviendra jamais à contrôler la façon de rendre la justice dans l'armée. Celle-ci a littéralement un pouvoir de vie et de mort sur ses hommes. Dans le cas du conflit de 1914-1918, les soldats sont majoritairement des civils, qui se retrouvent en proie à une discipline militaire qu'ils acceptent généralement. De toute façon, ils apprennent vite ce qu'il en coûte à celui ou à ceux qui font la forte tête, ou bien, dans le cas du soldat Bihouez, en arrive à des actes regrettables par ivrognerie.

La comparaison avec l'état de prisonnier prend tout son sens quand nous lisons que le rôle de gardiens des soldats, tout comme dans la vie civile, est assuré par les gendarmes, mettant les soldats proprement entre deux feux :

“18-08-1916.- (...) Nos hommes partent travailler la nuit, sous les tirs. Grâce à Dieu, il n'arrive de mal à aucun.

Du côté de Belloy-en-Santerre, Maurepas et Cléry le vacarme n'arrête pas depuis deux jours. On tire tellement que la vallée de la Somme est pleine de fumée. (...). C'est une terreur !

On parle de partir pour le repos. La plupart a hâte de s'éloigner de cet endroit ; car nos têtes sont cassés par le bruit. (...)

Les soldats du 8<sup>e</sup> *colonial*, qui sont devant nous, n'aiment pas cette vie non plus. Il y a de mauvaises têtes parmi eux qui ne veulent pas marcher, sous le prétexte qu'il avaient besoin de se reposer. Ils sont partis vers l'arrière, de leur propre chef. Mais ils ont été rapidement ramenés par les gendarmes qui sont restés à

114 La tentative d'y échapper par la désertion fait l'objet d'un chapitre ultérieur.

115 Tout comme le militaire ne peut refuser la sanction, il lui est impossible de refuser la décoration qui participe au système que nous avons décrit. Gabriel Dan, le personnage-narrateur du roman *Hôtel Savoy*, ancien soldat de la Grande Guerre, revenu de captivité en Russie raconte ceci à propos de son ami Zwonimir qui refuse une médaille : “*Seulement, le capitaine était très fier de sa compagnie (...) et il ne voulait pas admettre que le commandant du régiment pût entendre parler de rebellion. C'est pourquoi tout rentra dans l'ordre et Zwonimir accepta la médaille.*” ROTH, 1999, p.92. L'ordre et la discipline immuables de l'armée sont le contrepoint du chaos e perpétuel changement de la guerre.

garder la bouche des boyaux, prêts à abattre quiconque chercherait à fuir<sup>116</sup>.”

Une telle situation montre combien les soldats sont pris au piège. S'ils n'obéissent pas, d'autres soldats se chargent de les rappeler à la discipline en les menaçant de mort si besoin, car eux aussi risquent la sanction s'ils ne s'exécutent pas. Sous-officier, Loeiz Herrieu ne prétend pas se soustraire à la règle et livre lui-même le soldat déserteur aux gendarmes quand le cas se présente : “25-01-1918.- *Aujourd'hui j'envoie un de mes soldats trouver les gendarmes, Rouleau de son nom, qui avait déserté*<sup>117</sup>”. Il n'ignore pas ce que cela peut signifier pour le soldat Rouleau mais nous n'aurons pas de nouvelles à ce sujet, le sort de cet homme n'étant pas relaté dans la suite de *Kammdro an Ankoù*. Ceci dit, en 1918, l'armée ayant largement épuré ses rangs des fortes têtes et les combats fait le reste, les sanctions sont moins lourdes. Le soldat Rouleau s'en est sans doute tiré avec une peine de prison.

#### IV.3.9.10. Loeiz herrieu et les officiers : Conclusion

Loeiz Herrieu ne fait que son travail et nous savons son peu de considération envers ceux qui ne le font pas correctement à son goût, en particulier, lorsqu'il s'agit des officiers. Il fustige la vanité, le sadisme de certains d'entre eux, relève leur couardise, leur manque d'entrain à aller se faire tuer, alors qu'ils envoient leurs hommes sous le feu sans problème apparent de conscience, alors qu'ils ne sont chacun que le maillon d'une chaîne de commandements à laquelle ils ne peuvent échapper. Bien sûr, ils font exécuter les ordres de façon plus ou moins habile et les négligences entraînent fréquemment la mort de leurs hommes. Mais toute la structure disciplinaire de l'armée les oblige à transmettre et à faire exécuter les ordres sans faillir ni réfléchir. Loeiz Herrieu, maillon en quelque sorte secondaire dans cette chaîne, au titre de sergent-fourrier, en fait de même. Lorsqu'il livre un déserteur aux gendarmes, il ne se soucie pas plus du risque de condamnation à mort que court cet homme, que les officiers qui envoient les soldats sous les tirs et les y accompagnent parfois, puisqu'il apparaît qu'ils ne sont ni plus ni moins pourvus des mêmes défauts et qualités propres à tout un chacun, bien que leur mission rende les conséquences de leurs décisions plus ou moins tragiques, lorsque ce sont les défauts qui prédominent. Il apparaît

116 “18-08-1916.-(...) *Monet a ra hon tud da labourat da noz, edan an tennoù. Trugarez Doue, n'arru droug get hani. Doc'h tu Belloy-en-Santerre, Maurepas ha Cléry ne zehan ket kalz ar safar; a-c'houde daou zeiz. Kement e tenner mand eo leun flagenn ar Somme a voged. (...) Ur spont eo ! Komz a raer a vonet da ziskuizh. Hiraezh en deus al lod muiañ da bellaat a-zoc'h an tachad-mañ ; rak torret eo hor pennoù get an trouz. (...) Soudarded an 8vet colonial, hag a zo e-taldomp, ne blij ket ken ar vuhez-mañ dezhe naket. Pennoù fall a zo en o zouezh ha n'o deus ket vennet kerzhet, e sigur o doa dober a ziskuizh. Aet int àr-dreñv, ag o fenn o-unan. Met degaset int en-dro fonnapl get an archerion hag a zo chomet da c'houarn beg ar bouzellennoù, prest da ziskar an nep a glaskahe tec'hiñ. Ne ouian ket petra a wall doc'h ar c'hanonoù hiziv, an tu doc'h Maurepas, met a-c'houde ar mintin n'arsavont ket a hudal.” **KAAK**, p.148-149.*

117 “25-01-1918.- *Hiziv e kasan da gavet an archerion unan a ma soudarded, Rouleau e anv, hag en doa dizertet.”* **KAAK**, p.240.

néanmoins clairement qu'en fait d'officier, c'est essentiellement le haut état-major qui tire les ficelles et décide de la politique disciplinaire en légitimant les sanctions prises à l'égard des soldats. Dans sa panoplie d'outils destinés à assurer la discipline, nous trouvons la bêtise apparente de certains ordres ou demandes de rapports sans suite. Cette utilisation calculée de la bêtise, permet d'y contenir les officiers et les soldats, d'occuper leur corps et leur esprit à des exercices stupides qui leur évitent de penser à autre chose et d'élaborer une réflexion remettant en cause les décisions. Plus généralement, la politique disciplinaire reflète la crainte d'une révolte pacifiste, de menées antimilitaristes, les mouvements pacifistes s'étant exprimés très fortement avant-guerre. Sans compter que cette crainte est accentuée dans un haut état-major composé de vieillards, qui craignent les débordements de la jeunesse et se révèlent particulièrement peu clairvoyants<sup>118</sup>. Car les idées pacifistes ont été étouffées par l'Union sacrée et les écrivains, qui revendiquent ces idées devinrent pacifistes pendant ou après le conflit. Le cas de la peur du pacifisme et de l'antimilitarisme est tout aussi emblématique de ce manque de clairvoyance, puisqu'une fois les idées pacifistes tuées alors que la guerre ne faisait encore que menacer, c'est tout le comportement parfaitement dédaigneux de la valeur des vies humaines qu'ils sacrifient avec le sentiment du devoir accompli, d'autant plus légitimé par le renfort des médailles et gratifications de carrières attenantes, qui va nourrir le pacifisme et l'antimilitarisme chez des soldats, qui ne l'étaient pas forcément avant-guerre. Ainsi, dans le roman d'Abeozen<sup>119</sup>, Erwan ne dédaigne pas la gloire militaire au début de la guerre, de même que Paul dans le roman d'Erich-Maria Remarque<sup>120</sup>, qui s'est laissé charmé par les sirènes de la propagande. Ces deux auteurs grossissent le trait dans leur œuvre pour convaincre<sup>121</sup>. Alors que c'est inutile, étant donné qu'il suffit à tout lecteur de lire les récits romancés ou pas de la Grande Guerre avec la même honnêteté intellectuelle, qu'a mise Loeiz Herrieu dans l'écriture de *Kammadro an Ankoù*, pour se faire une idée de la nature des décisions de l'état-major français tout au long de la Première Guerre mondiale. Loeiz Herrieu choisit un discours à partir de descriptions plus simples en apparence et non "scénarisées", mais dont le discours est plus complexe en réalité. Pour différentes raisons : Il est sous-officier de réserve et se rend directement au recrutement lorsque la guerre est déclarée. En tant que militaire de réserve, il a conscience qu'il fait partie de ceux qui doivent donner l'exemple, tout comme devraient le faire les militaires de carrière. Or, il constate

118 Joffre a 62 ans en 1914, Nivelle 58 ans, et que dire du cacochyme Clémenceau bien qu'il ne soit pas militaire, président du Conseil en 1917, à 76 ans, ou encore Pétain qui a 58 ans en 1914... Les sexagénaires, au début du vingtième siècle sont considérés comme des vieillards.

119 ABEOZEN, 1942.

120 REMARQUE, 2008.

121 À l'opposé, les auteurs les plus va-t'en guerre en rajoutent dès qu'il s'agit de vanter leur héroïsme et leur bravoure, ainsi que ceux des autres combattants. Dans les récits en breton, August Bôcher (BÔCHER, 1989) est le plus caricatural dans ce sens. Ernst Jünger, dans son roman *Orages d'acier* (JÜNGER, 2013) n'est pas en reste non plus dans cette veine même si la découverte de son journal original (JÜNGER, 2010) nuance largement son roman.

rapidement que beaucoup de ces derniers, prompts à manifester leur autorité et leur vanité dès lors qu'il n'y a aucun risque, font preuve d'une intolérable lâcheté une fois sur le front. La dénonciation de cette couardise n'est pas animée par un esprit antimilitariste, même si c'est le sentiment que finissent par donner ces images, mais au contraire par une forte conscience du devoir de l'armée, que les officiers qui tirent au flanc trahissent et, qui plus est, trahissent de manière criminelle quand leurs actes et décisions entraînent la mort de milliers de soldats. Cet esprit est illustré par sa remise à la gendarmerie d'un soldat déserteur, sans que cela ne soit un cas de conscience ou qu'il ne manifeste la moindre solidarité envers ce soldat. Il est écoeuré par la guerre et les destructions qu'elle entraîne et en cela, il est pacifiste mais il sait également ce qu'il doit à l'armée. Ses années d'engagement à Lorient et à Brest, pendant lesquelles il devient également une personnalité de l'*Emsav*, lui ont permis avant-guerre d'accéder à une reconnaissance sociale, d'être invité à la table de notables, ce à quoi un simple maraîcher n'est pas convié habituellement. Cette attente de reconnaissance explique également son attitude parfois ambivalente face aux demandes de l'état-major. Ne conclue-t-il pas *Kammdro an Ankoù*, par une postface dans laquelle il se réclame de la demande du général Percin de raconter la guerre avec sincérité, comme une sorte d'ultime demande d'assentiment de sa hiérarchie, comme une dernière preuve qu'il a bien obéi et respecté les ordres donnés<sup>122</sup> ?

Considérées dans cette optique, ses observations et réflexions au sujet des officiers sont parfaitement cohérentes avec la grande exigence qu'il montre à effectuer son travail. Il attend logiquement la même exigence des officiers qu'il côtoie ou observe, tout en négligeant une réalité pourtant évidente, ces officiers, tout comme lui ne sont que des hommes, pas des héros. En cela, il est encore influencé par les images du héros militaire, tel qu'il est présenté dans la plupart des romans ou ouvrages traitant de la guerre. Sa façon de raconter le conflit part de choix littéraires assez radicaux et inédits pour son époque, l'homme en revanche n'y échappe pas.

De héros, il est encore moins question quand il s'agit des troupiers dont la bêtise de beaucoup d'entre eux, n'a rien à envier à celle de certains officiers.

#### IV3.9.11. La bêtise tragique des troupiers

Le témoignage de Loeiz Herrieu n'épargne personne et ne néglige aucun recoin des comportements humains, y compris les plus idiots. Les exemples qu'il donne à ce sujet exposent

122 "À ceux qui auraient envie maintenant de me reprocher d'être un mauvais Français, parce que je n'ai pas craint de dire la vérité, je répondrai que je n'ai fait que suite le conseil du général Percin que j'ai mis face à ces notes" ; "D'ar re en dehe c'hoant bremañ da damall din bout ur fall Français, rak n'em eus ket doujet a lâret ar wirionez, e respontin n'em eus graet nemet heulliñ ali ar jeneral Percin am eus staget doc'h tal an notennoù-mañ." *KAAK*, p.312.

clairement les dégâts que provoquait l'ennui des soldats sur le front ou pendant le repos. Les exercices stupides imposés par l'état-major ont au moins le mérite de ne pas tuer ou endommager les soldats. N'y voyons tout de même pas un souci d'humanité de la part d'hommes qui en envoyèrent des millions d'autres se faire tuer sans exprimer le moindre remord ou la moindre considération à leur égard. Outre une manière de ne pas abandonner la troupe à l'oisiveté, les exercices gardaient ces combattants en bonne condition, car il s'agissait de ne pas de les abimer. À ce titre, ils étaient donc entretenus, maintenus en bonne état comme le reste du matériel de combat. Seulement, à la différence du reste du matériel mécanique et même animal, le soldat est parfois capable de s'auto-endommager, ne serait-ce que par accident. Il arrive que l'accident soit le résultat d'actes qui relèvent de la négligence ou de la bêtise. Ils sont la conséquence de l'ennui et du fait que les soldats ont toujours des armes en leur possession. Les territoriaux ne sont certes pas censés en faire usage au combat mais les acheminent sur le front. Comme tous les autres soldats, ils y ont donc accès et entre deux périodes de travail, tels des enfants désœuvrés, certains cherchent la bêtise à faire :

“3 septembre 1918.- (...) Dans le canal ici il y a beaucoup de poissons, et les soldats se mettent à pêcher à la grenade.

Travail lamentable ! Car ils attrapent cinq ou six poissons, à chaque coup, ils en tuent cent autres qui ne montent sur la surface de l'eau que lorsqu'ils sont à moitié pourris. Les soldats n'ont pas leur pareil pour avoir des gestes aussi idiots<sup>123</sup> !”

Pour stupide et dangereuse qu'elle soit, cette pêche ne porte pas ici à conséquence. Moins idiot en apparence mais tout aussi dangereux à cause de la manipulation de munitions, l'anodin travail de sculpture qu'entreprennent les soldats sur les têtes d'obus, provoque de véritables drames car ils négligent la dangerosité du matériau utilisé, qui peut exploser et en conséquence tuer ou blesser :

“17-10-1915.- Ces jours-ci on laisse les soldats se reposer et s'occuper de leurs vêtements. Aussitôt se sont-ils mis également aux bijoux ! Ils ont trouvé de la matière et les plus obstinés parviennent à faire un travail étonnant. Ils n'arrêtent pas de fondre, de scier, de limer...

Ils font également du commerce : certains vendent des bijoux ; d'autres des têtes d'obus. Il y a pire, des malheurs arrivent : hier, une tête d'obus a explosé entre les mains d'un et a détruit ses mains et son visage.

Ce matin, il est mort<sup>124</sup>.”

123 “3 a viz Gwengolo 1918.- (...) Er c'hanol amañ eh eus kalz a besked, hag ar soudarded en em laka da besketa get ar greunadennoù. Labour truek ! Rak ma tapont pemp pe c'hwec'h pesk, seul taol, e lazont kant arall ha ne savont ar lein an dour nemet a pand int hanter vreïn. Nend eus ket par d'ar soudarded evit ober jestroù amoet !” **KAOK**, p.260.

124 “17-10-1915.- E pad an deizioù e laosker ar soudarded da ziskuizh ha da gempenn o dilhad. Kentizh ivez o deus em lakaet ar bizoùier ! Kavet o deus danvez du-hont hag ar re gleisañ a za da benn a ober labour souezhus. Ne zehanont ket a deuziñ, a heskennat, a rac'hiñ... Kenwerzh a vez gete ivez : lod a werzh bizoùier ; lod arall pennoù obus. Ar gwashañ 'zo, gwalloù a arru : dec'h, ur penn obus en deus tarzhet

\*\*\*\*

“21-03-1916.- En essayant de faire fondre une tête d’obus sur le feu, pour faire des bijoux, le soldat Tressard se fait sauter la tête. Sa lèvre est fendue, ses cheveux brûlés, sa jambe trouée. Il est bon pour être envoyé à l’arrière<sup>125</sup>...”

Parfois, c’est la recherche de la matière première à sculpter qui entraîne le drame :

“10-04-1916.-Ce matin, il y a une brume épaisse. En voyant cela, voilà le sergent Gaudin et 5 soldats qui montent sur la colline pour attacher du fil-de-fer. Les autres vont chercher des têtes d’obus pour faire des bijoux. Ils sont entendus bientôt par quelques Allemands qui s’approchent vraisemblablement pour voir à quel endroit ils sont exactement. Et des tirs sur eux : le soldat Bomy prend une balle dans les boyaux. Il faut l’envoyer à l’arrière<sup>126</sup>.”

Pouvons-nous considérer ces comportements, qui nous donnent surtout la mesure de l’ennui de ces soldats, comme l’expression d’une véritable bêtise ? Personne d’autre mieux qu’eux ne connaît la dangerosité des armes et munitions qu’ils manipulent et utilisent au jour le jour. Risquer volontairement de se retrouver sous les tirs ennemis pour récupérer quelques têtes d’obus destinées, les faire fondre, les manipuler pour les sculpter en toute connaissance de cause et d’après le premier extrait cité, vraisemblablement par mimétisme après que des “pionniers” s’y sont attelés, n’est dans tous les cas pas synonyme d’une attitude réfléchie, cependant que quelque soit la nature de ces comportements, ils ne sont évidemment jamais aussi meurtriers que ceux déjà décrits au sujet des officiers, le risque lié à la manipulation des têtes d’obus représentant en général, seulement un danger pour les prétendants sculpteurs. L’ennui, le risque de mort stupide de toute manière permanent sur le front expliquent largement l’inconséquence de ces comportements.

#### IV.3.9.12. Bêtise des officiers et des troupiers : Conclusion

Affligeante en temps de paix, quand elle se contente d’être à l’image qu’en donnent les comiques-troupiers, la bêtise dans le cadre militaire devient vite meurtrière en temps de guerre. Loeiz Herrieu n’est pas antimilitariste. Il appelle la paix de ses vœux, considère la guerre comme un immense et inutile gachis humain mais ne s’y dérobe pas pour autant, lorsqu’on lui demande de

*etre daouarn unan ha finfondet e zaouarn hag e fas. Ar mintin-mañ ema marv.” KAAK, p.98.*

125 “21-03-1916.- É klask teuziñ àr an tan ur penn obus, d’ober bizoüier e laka ar soudard Tressard ar penn da sailh. Faoutet eo e vuzell, losket e vlev, toull et c’har. Mat eo da gas àr-dreñv...” KAAK, p.124.

126 “10-04-1916.- Ar mintin-mañ eh eus ur vrumenn dev. É welet kement-se, setu ar serjant Gaudin ha 5 soudard é krapañ àr an dachenn da stagiñ orsal. Re ’rall a ya da serrañ pennoù obusoù d’ober bizoüier. Klevet int emberr hag ur Jerman bennak a dosta moarvat da welet e pe tachad just emaint. Ha tennoù àrnezhe : ar soudard Bomy a dap ur boled en e vouzelloù. Dav eo er c’has àr-dreñv.” KAAK, p.127.

partir faire son devoir, ou du moins ce qu'il considère, avec la majorité des hommes de sa génération, comme tel. Au contraire d'un antimilitariste, il dénonce les travers et la bêtise de certains militaires, en particulier des officiers, parce qu'ils ont plus de pouvoir et donc plus de responsabilité, et s'exaspère de constater que beaucoup d'entre eux ne sont pas à la hauteur de leur mission et de l'institution militaire qu'ils représentent. Il considère que chacun devrait être nommé à un grade ou un autre, avoir une mission selon ses compétences. Le bon sens apparent d'une telle réflexion n'est pas forcément celui qui prévaut dans l'armée où :

“(…) un douanier devient notre capitaine parce qu'il a 15 ans de service ; un ingénieur au bureau avec moi, soldat, à balayer et à envoyer des papiers ; un cuisinier est en train de conduire des chevaux et un tailleur en train de faire à manger !

Les Français se trouvent si intelligents depuis la Révolution qu'ils pensent pouvoir mettre n'importe qui à faire n'importe quel métier<sup>127</sup>...”

Cette volonté de rester dans les limites de ses compétences est sans doute une des différentes raisons pour lesquelles il se contente de son grade de sergent-fourrier, en plus de se gausser de la course aux médailles. Sa vanité est ailleurs et consiste à faire son devoir du mieux qu'il le peut, son rôle étant de faciliter la vie des soldats en leur trouvant logement, nourriture, en assurant les paies,. Il se méfie de la gloire, ne croit pas en celle-ci en tout cas, pas plus dans la réalité que dans une certaine littérature, dont il réprovoe les artifices et le mensonge. D'autant plus que cette invitation et ces représentations de la gloire éloignent le soldat de chez lui et participent à la diffusion d'une idéologie criminelle, la gloire du héros étant la conséquence de l'exécution réelle d'actes de bravoure consistant à avoir tué des ennemis. La guerre légitime l'homicide. Il y a pas mort d'homme. La charge critique du récit de Loeiz Herrieu est telle, que même en ayant voulu rester objectif, il pare tout de même à toute accusation d'être un mauvais Français<sup>128</sup>. Il se bat pour la reconnaissance de la spécificité bretonne mais pas contre le France. Loeiz Herrieu se bat pour une cause. Il n'est pas motivé par la destruction au nom de cette cause. Ses critiques envers la France et les Français sont adressées dans la mesure où ce qu'elles dénoncent, porte sur des pensées et des actes de la part des Français pouvant entraver le retour à la société bretonne qu'il souhaite. Ceci dit, il est un homme modéré et se garde toujours d'être trop radical, au-delà de quelques mouvements d'humeur. De ce fait, il nomme rarement la bêtise qui domine tant de comportements humains du simple troupier au général de manière explicite. Il serait alors considéré comme un idéologue

127 “(...) *ur maltouter a zo lakaet da vout kapiten àrnomp-ni, rak m'en deus 15 vlez servij ; un ijinour a zo er burev genin, èl soudard, evit skubat ha kas paperioù ; ur c'heginour a zo é kondui roñseed hag ur c'hemenec ec'h ober boued ! Ker fin em gav ar Frañsizion a-c'houde an Dispac'h bras ma kredont e c'heller lakaat ne vern pehani anezhe d'ober ne vern pe micher...*” 18-12-1914, *KAOK*, p.44.

128 *KAOK*, p.312.

pacifiste, une sorte de militant, ce qu'il n'est pas dans ce domaine. Car Loeiz Herrieu n'a pas l'âme d'un opposant et encore moins d'un révolutionnaire. Et reprocher trop ouvertement la bêtise généralisée dans cette guerre serait s'opposer en quelque sorte aux hommes qui l'ont faite. Il n'oublie jamais qu'il fut l'un d'eux. Il observe ces hommes, regrette leurs manquements et leurs faiblesses, salue leur humanité lorsqu'elle se manifeste. Il s'abandonne très rarement à une réflexion dévoilant ses sentiments mais ce retrait provient surtout de sa peur de s'attacher à des compagnons risquant de disparaître et disparaissent réellement, au hasard de la mort qui frappe aveuglément sur le front. Et là où Loeiz Herrieu voit des hommes en train de survivre, de se battre pour des raisons que plus personne ne comprend, le haut état-major les considère comme des auxiliaires au matériel de cette guerre, qui est la première à utiliser de manière aussi massive la technique :

“Tout le monde l'ignore aux premiers jours d'août 1914, mais ce premier conflit mondial va générer un bouleversement sans précédent de la technique et de la stratégie militaire. C'est à une véritable explosion des innovations dans tous les domaines que le militaire, de l'officier d'état-major au simple soldat, va être confronté<sup>129</sup>.”

Plus question de bêtise ou d'intelligence pour le pauvre soldat sous les tirs. Il n'est pas visé personnellement, c'est la masse qu'il représente avec l'armée dans laquelle il se fond qui est visée. Loeiz Herrieu témoigne de l'utilisation de ce matériel destiné à donner la mort à des victimes, aperçu ou même seulement deviné au loin, par les artilleurs.

#### IV.3.10. La technique au service de la mort

“Paysage noir et inhumain, avec l'arrière-plan de ces maisons noires de fumées, où les riverains sont contraints de maintenir leurs fenêtres continuellement fermées, sinon leur appartement serait aussi encrassé de suie que la boîte à fumée de la Mountain.

On ne peut rien toucher dans le proche quartier, qui ne soit enduit d'une crasse noire et grasse, (...).

Tout cela compose, je le sais, un paysage hideux, malsain, avilissant, et justifie amplement les critiques que les ennemis du rail ont formulées dès sa construction, autour de 1848, surtout que cet ensemble noirâtre est puant, composé de gares, de dépôts, de ferrailles, de voies de débord, d'ateliers, de fumées, et surtout de la ligne elle-même, qui pue comme une chiourme.

Tout cela, qui préfigure le monde industriel de demain qui se construit sous mes yeux, s'étale comme à plaisir devant le merveilleux décors formé par les toits roux de la vieille ville (...). Et tout

---

129 BERTIN, 2006, p.6.

cet ensemble merveilleux est recouvert de cette crasse noire, que les vents dominants d'ouest et de nord-ouest poussent vers cette pure merveille qu'elle la capitale bourguignonne. Ce massacre s'est fait très lentement, certes, et petit à petit, depuis qu'en 1851 la première machine à vapeur est passée là-devant (...), je le reconnais : notre chemin de fer, nos locomotives massacrent nos villes et nos paysages, non seulement le cadre de notre vie mais notre vie même, personnelle, spirituelle, sentimentale, notre vie naturelle, et particulièrement celle des cheminots qui, les tout premiers, sont devenus les esclaves de ce monstre qui mène le monde. (...)

Mais jamais je ne le dirai publiquement, et je continuerai même à le savourer parce que je l'aime. J'aime la puanteur des gares, l'abjecte odeur fumeuse des convois qui crient dans la nuit, les relents de graisse chaude, la ferraille et je veux me consacrer à leur service. Pourquoi ? Sans doute par fierté de participer à ce que l'on nomme : "une grande chose"<sup>130</sup>."

Le chemin de fer est le symbole de la modernité. Dans ce très beau texte tiré de son autobiographie, Henri Vincenot, *enfant du rail*, dans les années 1920, rappelle l'ambivalence des sentiments face au développement du train mais aussi le mouvement impossible à enrayer du progrès qu'il incarne à tout prix. Bien que moins ambivalent, l'armement est un des outils du progrès, il l'est tout de même, en ce qu'il peut paradoxalement éviter la guerre si un adversaire potentiel comprend que sa victoire est impossible, parce que le camp d'en face possède un armement plus lourd et plus performant que le sien. *Si vis pacem, para bellum*<sup>131</sup>, en conclue un peu trop rapidement la célèbre formule latine souvent reprise pour justifier la course aux armements. Mais une fois le conflit en marche, l'ambivalence n'est plus de mise, il faut rivaliser de techniques nouvelles pour dépasser l'adversaire. Enfin, la déclaration de Henri Vincenot adolescent (il a seize ans dans l'extrait cité), qui désire se mettre au service de ce progrès dont il n'ignore rien des effets négatifs, permet de comprendre la fascination que provoquent les réalisations émanant de ce progrès technique. En fin de compte, peu nombreux sont ceux qui expriment un regard critique au point de le remettre totalement en cause, puisqu'une partie des progrès techniques, en particulier dans le domaine de la médecine, améliorent véritablement le sort des hommes des sociétés modernes. De sorte qu'il est impossible de prononcer une condamnation définitive de ce progrès, y compris en matière d'armement. Loeiz Herrieu lui-même, tout conservateur qu'il soit au niveau idéologique, ne se montre pas du tout ennemi du progrès technique sous bien des aspects. Daniel Carré rappelle par exemple que celui-ci s'adonnait à la photographie et qu'il posséda très tôt une automobile<sup>132</sup>. L'ambivalence de la part de Loeiz Herrieu se trouve plutôt dans le contraste entre ses idées conservatrices et son adhésion à des aspects du progrès technique qui révèle une attitude plutôt moderne. Cette ambivalence n'est cependant pas contradictoire. Après tout, l'automobile est

130 VINCENOT, 1980, p.192-193.

131 L'origine précise de cette expression est inconnue.

132 Lors de sa communication dans le cadre de Bretagne Linguistique à Brest le 13 décembre 2013.

un moyen permettant à Loeiz Herrieu de propager ses idées plus rapidement.

Mais dans tous les cas, il y a un prix humain à payer pour ce progrès, car la vie facilitée des uns grâce à celui-ci correspond à l'esclavage des autres, comme l'indique Henri Vincenot à propos des cheminots du temps de la vapeur. Ainsi, c'est par le train que Loeiz Herrieu et la plupart des troupes se rendent à la guerre. Formidable moyen de réduire les distances, d'accélérer les déplacements en temps de paix, il achemine ici ces hommes vers le front où beaucoup trouveront la mort, comme il transporte les vivres et l'armement. Dès le début de la guerre, les ingénieurs qui travaillent au développement des techniques de défense des puissances en conflit, vont rivaliser pour le perfectionner le plus rapidement possible afin de prendre l'avantage<sup>133</sup>. La France est certes en retard. Ses responsables ont gravement négligé l'importance de l'artillerie. Mais l'ensemble des forces alliées finiront par mettre au pas l'avance qu'avait l'Allemagne dans ce domaine en 1914.

Ainsi, les nouveautés vont se multiplier entre 1914 et 1918. Le dix-neuvième siècle a vu certaines armes nouvelles apparaître, le *fusil-mitrailleur* par exemple, fait son apparition en 1884 pendant la guerre franco-chinoise (1881-1885). Cependant, la Première Guerre voit l'utilisation massive de *grenades* et de *mines* dès 1914. Les *avions de chasse* se mettent à survoler et à bombarder les tranchées ennemies. En 1915, le *lance-flammes* chargé de *gaz-moutarde* entre en scène et marque la première séquence de la guerre chimique, en 1916, les *tanks* arrivent sur les champs de bataille et en 1917, enfin, les premiers *bombardiers* et les *pistolets mitrailleurs* concluent la liste des nouvelles techniques majeures, qui s'invitent sur le front de la Grande Guerre<sup>134</sup>, sans compter l'apparition de pièces d'artillerie monstrueuses, parmi lesquelles la célèbre *Dicke Bertha*, *Grosse Bertha* en français, et l'allongement des portées de tirs, 14 km en 1914 pour la *Grosse Bertha*, à 120 km en 1918 pour certaines pièces de calibre moyen, qui permettront aux Allemands d'atteindre Paris entre mars et août de cette même année<sup>135</sup>. Le recours à tout cet armement mécanique domine pendant tout le conflit et supplante presque totalement les techniques d'affrontement à vue et/puis au corps à corps. Loeiz Herrieu, de même que tous les autres combattants<sup>136</sup>, constate immédiatement l'écrasante présence des armes mécaniques :

133 L'avancée des nations en guerre dans le domaine de l'armement sera telle au cours de la Première puis de la Seconde Guerre mondiale, que ces nations sont encore de nos jours celles qui dominent les progrès et le marché des armes. Suivant les années, la France et l'Allemagne passent ainsi de la troisième à la quatrième place, derrière les États-Unis et la Russie.

134 Cette liste reprend les informations contenues sur la frise chronologique indiquant la nature des nouvelles techniques d'armement utilisées pendant les guerres du dix-neuvième et vingtième siècles, parue dans le mensuel *Le Monde diplomatique* d'octobre 2010. HÉBERT, 2010, p.16-17.

135 Informations tirées du *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.131. Loeiz Herrieu témoigne d'ailleurs à ce sujet, que la nouvelle se répand immédiatement dans la presse. Le premier bombardement a eu lieu le 23 mars : "25-03-1918.- *Lenn a raomp ar ar gazetou e kouezh potarnou ar Bariz ! A pa c'hellahe kement-se troc'hiñ berr d'an dirollaj a zo du-hont ? Met siwazh ! diaes e vo paraat doc'h an teil a vlaziñ.*" ; "25-03-1918.- *Nous lisons dans les journaux que tombent des marmîtes sur Paris ! Si cela pouvait autant que cela couper court à débauche qu'il y a là-bas ? Mais hélas ! Il est difficile d'empêcher le fumier de puer.*" **KAAK**, p.249.

136 Prenons l'exemple d'un autre Breton, Ambroise Harel : "Vers dix heures, on nous emmena à Mailly, (...); nous étions sur les lignes des batteries d'artillerie en action. Quelques pièces de 155 étaient là dans une carrière près de nous et tiraient sans arrêt. C'est là que j'entendis les

“15-10-1914.- 7 heures 30 du soir. Nous sommes à table, chez des gens de Reims, lorsque l’on vient nous dire de nous tenir prêts à partir, d’ici deux heures, dans les tranchées. Ça explose !

Après dîner, nous montons en haut du château d’eau de Laval construit en hauteur au-dessus des maisons. Le tableau entre Bétheny et La Neuville est terrifiant ! Le ciel est en feu. Les canons crachent sans interruption ; ceux de 75 nous éclatent dans les oreilles comme des baffes et en même temps notre vision est coupée, sans arrêt par les éclairs. Les coups de fusils et de mitraillettes éclatent nombreux, nombreux et secs. Des hurlements montent fréquemment dans l’air de l’espace et simultanément nous apercevons des fusées-éclairantes en train de chanceler et de se taire à leur aise pour éclairer le massacre : L’être humain entre train d’abimer son frère<sup>137</sup>...”

#### IV.3.10.1. Lexique des instruments de la mort<sup>138</sup>

Nous avons longuement observé et analysé la manière dont Loeiz Herrieu a rendu compte de ses sensations sur le front, de même que nous connaissons sa philosophie concernant la guerre ainsi que ceux qui la font et son parti pris littéraire pour rapporter son expérience. Dans ce contexte, son évocation de *l’armement*, outre qu’elle illustre la chronologie de leur utilisation telle que nous venons de la présenter, qu’elle confirme les faits constatés par les historiens et inversement, puisque leur travail indique la véracité sans conteste des informations délivrées par Loeiz Herrieu, présente un autre intérêt. En effet, seuls quatre auteurs et un poète ont laissé derrière eux un témoignage en breton de leur expérience pendant la Grande Guerre. Loeiz Herrieu ayant produit le témoignage le plus long de tous, il présente donc un indéniable intérêt lexical. L’homme a beau ne pas vouloir faire de concessions à la guerre, y compris sur le plan lexical, il doit tout de même utiliser du vocabulaire pour décrire les techniques modernes d’armement.

Les Bretons se battent pour la France. Le vocabulaire qui désigne les armes est donc principalement d’origine française, à moins évidemment qu’il ne rende compte de la présence d’un armement d’origine étrangère, même s’il existe un terme français équivalent comme le mot anglais

premières “marmites”, leur sifflement si près de moi n’était pas sans m’impressionner quelque peu, ainsi que leur éclatement ; cependant, quand je les entendais siffler, puis éclater assez loin, je les regardais par curiosité. C’est là aussi que je vis, à environ 100 mètres de moi, un obus blesser un artilleur et tuer son cheval. Toute la journée, ce fut un duel d’artillerie qui s’accentua encore le soir, pour continuer très violent la nuit, et ne ralentir qu’au petit jour. (...) Pas un obus ne tombait sur le pays, il était intact encore ; mais aux abords immédiats et sur nos pièces d’artillerie, le martelage des obus boches était serré et avait une grande précision : en un jour il nous démolit 4 canons lourds.” HAREL, 2009, p.23-24.

137 “15-10-1914.- 7eur 30 noz. Eh omp doc’h taol, e ti tud a Reims, a pa zaer da lâret deomp em zerc’hel prest da vonet, a-benn div eur, d’ar fozelloù. Tarzhal a ra an traoù ! Ar-lerc’h koan e krapomp ar lein tour-dour Laval, savet uhel dreist an tier. Spontuset un daolenn etre Bétheny ha La Neuville ! Ema tan en oabr. Hep arsav e skop ar c’hanonoù ; re ar 75 a darzh doc’h hon diskouarn el flankadoù, ar-un-dro mand eo troc’het hor selloù, hep dehan, get al luc’hadennoù. An tennoù fuzuilhenn ha mindrailher a darzh stank, stank ha sec’h. Huch a sav meur a wezh en aer ag an amzer, ar-un-dro, ma welomp goulaouennoù-red é vrañsellat hag é teval ar o goar da splanniñ al lazherezh : mab-den ec’h euvériñ e vreur...” KAAK, p.33.

138 Rappelons que nous proposons également en annexe un lexique dans lequel est répertorié de manière exhaustive l’emploi des différents mots liés d’une façon ou d’une autre à la mort dans *Kammadro an Ankoù*. Lorsqu’une présentation en contexte du mot observé, n’apporte rien à la présente analyse, nous renvoyons, au moyen des références en bas de page aux extraits répertoriés en annexe.

*tank - char d'assaut*, ou encore une arme qui porte le nom de son concepteur comme le *Shrapnell - obus à balle*, du nom de "l'officier anglais qui l'inventa au début du XXe siècle"<sup>139</sup>". Une expression imagée peut également être utilisée. C'est le cas de la *mitrailleuse* que les soldats appellent le *moulin à café*, à cause du bruit spécifique des tirs en saccade qui rappelle celui du moulin à café manuel.

Dès le début de la guerre, le vocabulaire des poilus fait l'objet d'études. En 1915, Lazare Sénéan<sup>140</sup>, linguiste et philologue, publie une étude sur l'argot des tranchées à partir de son observation de la correspondance des soldats<sup>141</sup>. En 1918, Le linguiste breton Gaston Esnault<sup>142</sup>, publie également dans le *Mercure de France*, une étude grammaticale sur le *Le Français de la tranchée*<sup>143</sup>. L'étude d'Esnault corrige les défauts de celle de Sénéan, qui n'avait pas encore le recul nécessaire pour savoir quels termes étaient employés de manière particulière dans tel ou tel régiment ou bien plus généralement par l'ensemble des poilus. Le recul et notre propre lecture des œuvres écrites à cette époque et sur cette époque nous permettent désormais de distinguer les différents emplois. Dans tous les cas, que certains mots fussent limités à un emploi restreint dans une compagnie ou un régiment, empruntés à un argot militaire ou civil antérieur, au vocabulaire des variantes régionales du français, des langues régionales, il en ressort un argot des tranchées<sup>144</sup> au lexique relativement varié, ce qui n'est pas étonnant au vu du nombre d'hommes mobilisés et de la diversité de leurs origines linguistiques, le français étant encore au début du vingtième siècle uniquement la langue de l'école et de l'administration pour la plupart d'entre eux, en particulier ceux venus des zones rurales.

Parmi les langues parlées et écrites sur le front, il y a le breton. Comment le bretonnant Loeiz Herrieu digère-t-il, bretonnise-t-il peut-être l'apport des mots se rapportant à l'armement nouveaux ?

Avant même de commencer une étude détaillée du vocabulaire au moyen duquel Loeiz Herrieu décrit les techniques d'armement, nous pouvons d'ors et déjà formuler quelques observations sur son attitude vis-à-vis de la langue. Dans sa vie civile, Loeiz Herrieu est un homme qui montre plutôt l'ambition de s'élever socialement. Que ce soit en français et même en breton, bien que les élites aient largement délaissé cette langue, ce qui fait du breton une langue

139 BERTIN, 2006, p.27.

140 Lazare Sénéan, 1859-1934.

141 SAINÉAN, 1915.

142 Gaston Esnault, 1874-1971.

143 ESNAULT, 1918.

144 Nous définissons l'*argot* comme une langue spécifique à un groupe social, qui se démarque de la langue standard, c'est-à-dire celle comprise et employée par le plus grand nombre de ses locuteurs. Lorsque ce groupe social est un groupe professionnel et que cette langue spécifique décrit uniquement des gestes, du matériel,... propres à cette profession, on parle de *jargon*. Le jargon est donc un argot mais l'argot n'est pas toujours un jargon, La langue des poilus décrivait autant ce qui touchait à leur vie quotidienne (ex. *le jus : le café*), que leur "profession" (ex. *fourchette : baïonnette*), *argot* est donc le terme approprié pour nommer de façon générale leur langue.

essentiellement populaire au début du vingtième siècle, l'argot est une langue généralement parlée par les classes en marge, et par définition les classes non dominantes de la société puisque ce ne sont pas elles qui en définissent la norme linguistique<sup>145</sup>. Nous ne trouvons pas de langue argotique dans *Kammdro an Ankoù*. Au contraire, Loeiz Herrieu a retravaillé ses carnets et écrit *Kammdro an Ankoù* pour les présenter dans une langue littéraire, qui se veut correcte et correspond à un niveau de langue accessible à un bretonnant moyennement lettré. De plus, la rareté des dialogues dans son récit lui donne peu l'occasion de nous livrer la langue des tranchées, quand bien même un tel choix littéraire fut une des raisons du succès du roman *Le feu* de Barbusse, pour citer un exemple<sup>146</sup>. Cependant, l'absence de l'argot pour décrire la vie quotidienne n'empêche pas le recours à certains mots ou traductions littérales du français qui tiennent parfois du jargon, lorsqu'il s'agit de l'armement.

#### IV.3.10.2. Du français au français

Les mots français non bretonnés désignant l'armement sont rares dans *Kammdro an Ankoù*. Ainsi, le mot *Artillerie*, n'est transcrit qu'une seule fois sous sa forme française<sup>147</sup>, et il est également rare sous sa forme bretonne *artilheri*<sup>148</sup>. Le processus de bretonnisation du mot français est minimal. De même que nous ne trouvons jamais le mot *artilherion* pour désigner les *artilleurs*. Étant donné que l'une des spécificités de la Grande Guerre fut le recours généralisé à l'artillerie, cette rareté et cette absence interrogent. Nous découvrirons bientôt pourquoi.

Pour minimale que soit la transformation du mot français en mot breton, elle montre tout de même la volonté de Loeiz Herrieu de ne pas faire plus de concession au français qu'à la guerre, car quatre autres mots seulement sont employés en français pour décrire une action liée à l'armement et parmi ceux-là seule une expression semble employée faute d'avoir trouvé un équivalent en langue bretonne. En effet, le français apparaît avant tout, pour rapporter les termes d'un document officiel, comme une décoration : “*A fait preuve de beaucoup de zèle et d'ardeur en allant, malgré une vive fusillade, renforcer le réseau de fils de fer, en avant dans les tranchées*<sup>149</sup>...” ou bien une demande émanant des autorités militaires :

145 Tous les spécialistes de la langue bretonne connaissent l'exemple de l'étude de Narcisse Quellien (1846-1902) publiée une première fois en 1886, sur l'argot de nomades, couvreurs, chiffonniers et mendiants de la Roche-Derrien (Trégor). QUELLIEN, 2004.

146 BARBUSSE, 1965.

147 *KAAK*, p.18.

148 Orthographié *Artilleri* dans les carnets et le récit original. *KAAK*, p.76 & p.85.

149 En français dans le texte original. *KAAK*, p.54.

"Hiziv e c'houlenner get al letanant Hégron, hag a zalc'h lec'h an Ao. Dupoux e-pad e bermision, ober ur rapport evit displeg petra a gred e vehe mat da gempenn er fusil-mitrailleur hag ar benveger a ya doc'htoñ."

\*\*\*\*

"Aujourd'hui on demande au lieutenant Hégron, qui tient la place de M.Dupoux pendant sa permission, de faire un rapport pour expliquer ce qu'il pense qu'il serait bon d'arranger dans le fusil-mitrailleur et l'équipement qui vient avec lui<sup>150</sup>."

Ce peut être aussi pour souligner le français approximatif d'un officier : "*Les coups de fusil entendus proviennent d'homme en chasses*<sup>151</sup>..." Dans un seul cas, le breton fait défaut à Loeiz Herrieu pour décrire une manœuvre militaire : "*Ha get an hani ruz e c'houlenner ur tir de barrage evit parraat doc'h ar Jermaned a zonet àrnomp*" ; "*Et avec la rouge on demande un tir de barrage pour empêcher les Allemands de venir sur nous*<sup>152</sup>".

#### IV.3.10.3. Autres langues

Loeiz Herrieu ne précise pas s'ils sont anglais, lorsqu'il évoque les *tanks*. Utilisé comme tel au singulier : "*Un tank a zo doc'h o stlejal er-maez ag an douar blot*" ; "*Un tank est en train de les tirer en dehors de la terre meuble*<sup>153</sup>", il impose un pluriel breton au mot *tank* quand c'est nécessaire : "*Àr an hent e kavomp ul linenn-difenn enep d'an tankoù*" ; "*Sur la route nous trouvons une ligne de défense contre les tanks*<sup>154</sup>". Un autre mot anglais désignant l'armement apparaît une fois dans son récit, c'est le mot *revolver*<sup>155</sup>. La liste s'arrête là concernant l'anglais. Quant à l'allemand, nous trouvons seulement le mot *Taube*<sup>156</sup>, qui désigne un avion de l'armée allemande dont les ailes rappelaient celles d'une *colombe*, traduction poétique du mot *Taube* qui signifie aussi *pigeon*<sup>157</sup>.

#### IV.3.10.4. Mots attestés avant-guerre

Parmi les mots que Loeiz Herrieu utilise, il faut distinguer deux catégories. Ceux dont l'usage est attesté avant la Première Guerre mondiale et ceux spécifiques à cette guerre. Le breton, tout comme le français est une langue indo-européenne. De plus, bien que non latine, la langue

150 *KAOK*, p.203. Voir aussi *KAOK*, p.205.

151 En français dans le texte original. *KAOK*, p.42.

152 *KAOK*, p.125. Voir aussi *KAOK*, p.258.

153 *KAOK*, p.175.

154 *KAOK*, p.263.

155 *KAOK*, p.18.

156 *KAOK*, p.180.

157 WEIS & MATTUTAT, 2, 1989, p.972.

bretonne a beaucoup emprunté au latin<sup>158</sup>. Il n'est donc pas étonnant de trouver des mots de même origine dans les deux langues ou ayant une consonnance proche. Cela ne signifie pas nécessaire que le breton ait emprunté au français.

Notre première démarche nous amène à consulter le dictionnaire de Guillevic et Le Goff, grâce auquel Loeiz Herrieu avait vraisemblablement appris à écrire le vannetais standard<sup>159</sup>. Dans ce dictionnaire et dans *Kammdro an Ankoù*, nous trouvons les mots suivants : *armaj* - *armes*<sup>160</sup> ; *boled* ou *bolet* - *balle* ou *boulet*<sup>161</sup>. Ce double sens pose parfois un problème de traduction ; *fuzuilh* - *fusil*<sup>162</sup> ; *kanon* - *canon*<sup>163</sup>, désigne les canons et plus généralement l'artillerie dans le récit de Loeiz Herrieu, ce qui explique la rareté du mot *artillerie* ou *artilheri*, alors que le mot *canon* est très fréquemment utilisé d'un bout à l'autre de celui-ci. Par ailleurs, certains verbes sont intemporels en ce qui concerne la guerre ou l'utilisation des armes, c'est le cas de *tirer* - *tenniñ*<sup>164</sup> et tout ce qui en découle, *ten-noù* - *tirs*, *tennerezh* - *les tirs au sens général*.

D'autres mot que nous ne trouvons pas dans le dictionnaire de Guillevic et Le Goff ne sont pas pour autant inconnus avant-guerre en Bretagne, le mot *baïonnette* - *baïonet* est par exemple attesté dans le récit de Jean Conan<sup>165</sup>.

#### IV.3.10.5. Mots de la Grande Guerre

Attestés ou pas avant-guerre, comparons maintenant différents mots qui apparaissent dans le récit de Loeiz Herrieu avec ses équivalents français, allemands et anglais, afin d'observer comment chaque langue s'adapte pour donner un nom aux techniques d'armement modernes<sup>166</sup>.

Nous constatons de nombreuses similitudes, en particulier entre le français et l'anglais. Certes, des termes sont parfois totalement spécifiques à telle ou telle langue : *kannkarr* - *char d'assaut*, *Panzer*, *tank*, mais dans l'ensemble, nous constatons plutôt l'adaptation phonologique ou orthographique si nécessaire d'un mot identique, *cartouche*, *kartouch*, *Kartusche*, par exemple, viennent de l'italien *cartuccia*<sup>167</sup>, ou bien un changement grammatical qui rend compte des particularités du breton par exemple, quand Loeiz Herrieu, à partir d'un mot collectif : *bomb*, le

158 Tout comme l'anglais.

159 En 1902, GUILLEVIC et LE GOFF ont également publié pour la première fois leur *GRAMMAIRE BRETONNE du dialecte de Vannes*, (GUILLEVIC & LE GOFF, 1986), que Loeiz Herrieu a sans doute également utilisée.

160 GUILLEVIC & LE GOFF P., 1986, p.3. Ce mot peut également signifier *armure*. Pour les références concernant l'utilisation de ce mot dans *Kammdro an Ankoù*, voir le lexique en annexe, ainsi que pour tous les autres mots cités dans ce chapitre.

161 GUILLEVIC & LE GOFF, 1986, p.7.

162 GUILLEVIC & LE GOFF, 1986, p.23. (Orthographié *fuzill-en-eu*).

163 GUILLEVIC & LE GOFF, 1986, p.37. (Orthographié *kañnon*).

164 GUILLEVIC & LE GOFF, 1986, p.74. (Orthographiés : *Ten-neu*, *tennein*, *tennereh*).

165 CONAN, 2001, p.178.

166 Voir tableau en annexe page 645.

167 Attesté à partir du XVIe siècle. BLOCH & VON WARTBURG, 1960, p.110.

singularise : *bombezen*, ajoute la marque du pluriel : *bombezennoù*. Cette constatation vaut autant pour les mots déjà connus et utilisés avant la Grande Guerre : *cartouche*, *pistolet*,... que pour les mots créés à cette occasion : *grenade*, *fusil-mitrailleur*,...

La manière d'adapter leur lexique par les locuteurs du breton, le phénomène observé dans le récit de Loeiz Herrieu étant le même dans ceux des autres écrivains de langue bretonne, à la réalité militaire de la Grande Guerre, est donc comparable à celle des francophones, des germanophones et des anglophones.

De même que la guerre amène à donner un sens à certains mots qui dépend totalement du contexte dans lequel il est énoncé. Ainsi, dans *Kammadro an Ankoù*, *houarn - fer* ; *houarnaj - ferraille* ; *houarnata - ferrailer*, ne désignent plus seulement le métal ou bien la ferraille entassée mais également la pluie des projectiles métalliques de toute sorte qui tombe sur les combattants. *Pod-houarn*, *potarn- marmite*, n'est pas un ustensile de cuisine mais un "*Minenwerfer : projectile allemand dont la forme évoque une grosse marmite*<sup>168</sup>". À partir de ce mot, Loeiz Herrieu crée *potarnerezh*, *marmitage* ; *potarnet* , *marmité*. Même chose concernant *silzigenn- saucisse*, "*qui désignait les ballons captifs utilisés (...) pour observer les lignes et diriger les tirs d'artillerie*<sup>169</sup>". *Potarn* et *silzigenn* sont la traduction littérale du mot utilisé en français dans les tranchées. Néanmoins, Loeiz Herrieu fait le choix de les traduire.

Malgré cela, il s'en tient au "minimum lexical", à savoir qu'au vu de la diversité de l'armement utilisé pendant cette guerre, il utilise un vocabulaire plutôt restreint dans ce domaine. Si nous expliquons son recours limité au jargon des tranchées par la volonté de maintenir son récit à un certain niveau de langue, nous remarquons tout de même une volonté de restreindre son expression en ce qui concerne l'armement. Il suffit pour s'en convaincre de comparer la richesse du lexique employé quand il s'agit de décrire la nature, à celui utilisé pour décrire tout ce qui touche, non seulement aux techniques d'armement, mais également à la vie militaire dans le détail.

#### IV.3.10.6. La technique au service de la mort : Conclusion

Ambivalent de manière originale quant à son rapport au progrès technique, auquel il ne s'oppose pas par principe, dès l'instant où ce progrès peut le servir pour diffuser ses idées ou plus simplement travailler, même si ses idées servent un combat pour rétablir une société rétrograde, comment Loeiz Herrieu accueille-t-il le progrès en matière des techniques d'armement au niveau lexical ? Comment relève-t-il le défi de décrire la Première Guerre mondiale et ses spécificités

168 BERTIN, 2006, p.124.

169 BERTIN, 2006, p.125.

militaires ? De manière très conventionnelle, à savoir qu'il utilise le lexique déjà existant et adapte quasi-systématiquement les mots étrangers au breton, comme nous l'observons dans le cas des autres langues. En revanche, il se garde en général d'utiliser le jargon des tranchées et plus généralement l'argot des poilus, adapté au breton ou non. À quelques exceptions près tout de même, citons par exemple le mot *potarn*, *marmite*. Ceci afin de garder un niveau de langue qui correspond à l'image qu'il veut donner de lui, d'un homme correct à tout point de vue, qui garde ses distances avec le "petit" peuple. Enfin, en comparaison à d'autres champs lexicaux du récit, nous constatons le choix que fait Loeiz Herrieu de restreindre au maximum la richesse de celui lié à l'armement et aux techniques de combat. Bien entendu, ayant une mission de "gratte-papier", il n'est pas directement combattant et n'a pas à se servir d'une arme. Néanmoins, les territoriaux ont pour mission d'acheminer le matériel. Sans compter qu'il est en permanence à proximité des zones de combat. Il observe donc ce matériel et son utilisation. Pourtant il se garde de la décrire avec force détails. Nous avons déjà évoqué son style qui préfère la stylisation à la description trop détaillée. Mais le compte n'y est pas. La pauvreté de ce lexique révèle un choix qui va plus loin que la simple volonté de styliser le récit. En cela, il pose une question fondamentale pour un écrivain témoin : Accepter de nommer une situation nouvelle avec des mots nouveaux revient-il à accéder, à concéder, à accepter, en un mot à légitimer quoi que ce soit de cette réalité ? Pour Loeiz Herrieu, dans le cas présent, la réponse est oui. Il décrit le spectacle de la nature, preuve du génie et de la perfection de Dieu en détails, parce qu'il loue cette réalité. Il limite son expression lorsqu'il s'agit de décrire la guerre en détails, parce qu'il condamne la guerre. De ce fait, les détails de la nature en montrent la diversité. Consacrer aux armes, à la guerre, un lexique trop varié reviendrait à admettre la richesse de la guerre elle-même. Loeiz Herrieu confond la richesse de l'expression avec la richesse, au sens de diversité, d'abondance, c'est-à-dire positive. D'autant plus que cette variété lexicale, souvent internationale, en matière d'armement n'est pas inaccessible au lecteur moyen de *Dihunamb*, qui a connu cette guerre. Nous atteignons ici une limite du récit de Loeiz Herrieu. Alors que son parti pris de styliser les descriptions des hommes permet de révéler l'aspect déshumanisant, dépersonnifiant de ce conflit, sans pour autant renoncer à une richesse de l'expression, et donne une indéniable force au récit, la restriction volontaire du lexique des techniques d'armement l'affaiblit car cette restriction met la nature même du conflit en arrière-plan. Il n'en reste pas moins que la question de savoir dans quelle mesure la langue corrompt, dans le sens où l'expression d'une situation de manière détaillée dénoncerait l'adhésion à ce qui motive cette situation, est assez signifiante du personnage, homme de convenances, soucieux de ce que l'on peut dire ou pas.

Dans une perspective plus large, la débauche de techniques employées pendant la

Grande Guerre pour tuer celui qui était désigné comme l'ennemi, marque la fin de l'illusion d'un progrès technique parfaitement corrélé avec le progrès intellectuel. Dans le même temps, les langues s'adaptent pour décrire le progrès technique. Malgré son choix de restriction dans le domaine que nous venons d'observer, la manière dont Loeiz Herrieu décrit en breton ce progrès, montre la vitalité et la ressource du breton en la matière. En cela, il démontre que les langues se situent dans un champ extérieur à la modernité, en ce sens qu'une langue porterait ou ne porterait pas en elle la modernité en tant que telle. Ce sont ses locuteurs qui décident ou non de l'adapter. En revanche, Loeiz Herrieu, tout en restant sur ses gardes, fait preuve d'une grande modernité en adaptant sciemment des mots d'origine étrangère au breton, sans compter qu'il les intègre à une syntaxe parfaitement bretonne. Il a l'impression de limiter ses concessions à la guerre en limitant le vocabulaire pour la décrire, mais ne va pas jusqu'à la rejeter en-dehors de sa langue, en adoptant sans les bretonniser des mots étrangers pour cela. Parce qu'il est conscient du défi de la modernité, auquel les locuteurs du breton doivent apporter des réponses. Il appartient aux lettrés, qui maîtrisent cette langue à l'écrit et comprennent la nécessité de répondre à cet enjeu. Sa volonté de ne pas faire de concession à la guerre est une chose, l'avenir de la langue bretonne en est une autre qui le dépasse. Il tente donc ici de mettre en adéquation cette mission avec ses convictions. Il ne s'exprime donc qu'en breton, mais avec un lexique *a minima* quand il s'agit de décrire, de signifier une réalité qu'il refuse. Car il voudrait pouvoir refuser la guerre, entre autres dans le domaine de ses caractéristiques techniques. Mais il ne refuse pas la modernité technique si elle est au service de l'homme et pas du meurtre. Or la finalité de ces techniques au service de la guerre n'a rien de moderne parce qu'elle a pour règle intemporelle de *tuer ou se faire tuer*.

#### IV3.11. Tuer ou se faire tuer

Le chapitre précédent avait pour objectif de présenter le lexique des techniques de la guerre moderne. Ces nouvelles techniques éclipsent largement les techniques anciennes de combat qui privilégiaient le corps à corps. À ce sujet, les témoignages littéraires de Jean Conan et Jean-Marie Déguignet rendent compte de l'évolution rapide des techniques de combat. En 1792, le canon est déjà connu et utilisé. Jean Conan se trouve à Spire le 30 septembre de cette année-là, pour se battre contre les Autrichiens :

“(…) leur parc d'artillerie arriva, qui nous obligea à nous retirer ; nous battîmes donc en retraite, il nous fallut même courir. Moi qui étais plutôt corpulent, je restais toujours à la traîne. C'est alors que je vis venir à moi un cavalier ennemi, le sabre à la main, pour me pourfendre ; je me retournai et armai mon

fusil ; il n'était plus qu'à dix pas, je croyais être sûr de mon coup, je lui tirai dessus, mais hélas, à côté ! Il déchargea sur moi son pistolet et me manqua. Je n'avais plus le temps de recharger ; de rage, je lui sautai dessus ; lui, il me frappait de son sabre, je parais les coups du mieux que je pouvais. J'eux bientôt le bras entaillé, le pouce décollé et le côté entamé ; de plus, j'avais reçu un coup à la poitrine. J'étais vêtu de blanc, mais le rouge se répandait sur mes habits ; c'est alors que mon ennemi tomba de cheval. Je me précipitai sur lui comme un enragé et, avec son propre sabre, j'eus vite fait de le décapiter<sup>170</sup>.”

L'artillerie est encore un supplétif à des soldats armés de fusil ou de pistolets à un coup, qui obligent rapidement au corps à corps. Le contact est direct. Près de soixante ans plus tard, entre octobre 1854 et septembre 1855, Français, Britanniques et Sardes s'attaquent aux Russes en Crimée, pendant le siège de Sébastopol. Jean-Marie Déguignet est un des soldats qui découvrent la ville :

“Nous voilà donc en vue de cette fameuse ville (Sébastopol) dont on parlait depuis si longtemps (...) A mesure que l'on approchait, on distinguait mieux ces grandes paraboles rouges qui n'étaient autres que les lignes décrites par les bombes allant sur la ville et d'autres qui en sortaient et s'entrecroisaient avec les autres. Puis on voyait de la fumée rougeâtre sortant des mortiers, monstres qui lançaient ces énormes bombes. Ce spectacle, je l'avais vu souvent en rêve dans mon enfance, lorsque j'avais entendu les vieux de la vieille raconter les guerres du vieil Empire, et en ce moment même j'aurais pu prendre cela pour un rêve puisque je n'entendais aucun bruit<sup>171</sup>.”

L'artillerie a plus d'importance que pendant les campagnes révolutionnaires. Toutefois, le combat frontal en détermine encore :

“Cependant, nous continuions à avancer lentement, courbés en deux par endroit, même les tuteurs étaient si bas qu'il fallait ramper à quatre pattes pour éviter d'être balayés par la mitraille. Quand nous nous arrêtons un instant, nous étions couverts de terre, de graviers et de cailloux que les boulets, les biscaïens et la mitraille, en tapant contre le parapet, jetaient sur nous. Dans un moment d'arrêt, une dispute s'éleva chez nous entre les anciens et les nouveaux arrivés. Quelques-uns de ces soi-disant anciens avaient voulu se moquer un peu des nouveaux, en disant que nous devons joliment trembler là. Mais ils furent vertement relevés par les nouveaux, parmi lesquels il y avait plusieurs plus anciens soldats que ceux-là, et qui avaient vu le feu avant eux et dans des conditions bien plus dangereuses que là. (...) Aussi ces prétendus anciens qui n'étaient là que depuis quelques semaines furent bien vite réduits au silence par les nouveaux.

Maintenant la fusillade avait aussi commencé. Notre capitaine dit alors :

“Enfin, voilà l'assaut qui va commencer, notre tour va bientôt arriver, surtout n'ayez pas peur les enfants,

---

170 CONAN, 2001, p.130-131.

171 DEGUIGNET, 1998, p.142.

suivez-moi, je vous guiderai<sup>172</sup>.”

La première partie de cette description rappelle largement les témoignages des poilus sous la pluie de projectiles arrivant de part et d'autre, de même que la bisbille classique entre les vieux et les jeunes soldats. Mais c'est toujours l'assaut et la bataille au corps à corps, qui constituent la partie la plus importante de la bataille.

#### IV3.11.1. Tuer

Pendant la Première Guerre mondiale, l'assaut reste l'étape décisive mais la préparation du champ de bataille est beaucoup plus élaborée. Car elle dévient en partie souterraine. De part et d'autre, des sapes sont creusées, des postes d'observation très près des lignes ennemies permettent d'écouter ce qui s'y dit. Des chicanes de barbelés sont installés de manière à permettre les vagues d'assaut de s'avancer. Des mines sont installées sous les tranchées ennemies. Alors commencent les tirs d'artillerie auxquels se joint l'explosion des mines. Ces tirs sont déterminants, parce qu'ils détruisent la tranchée ennemie et tuent à l'aveugle ses occupants, de sorte que lorsque l'assaut est donné, une grande partie des combattants adverses ont déjà été tués par un projectile d'artillerie. En termes militaires, la prise d'assaut de la tranchée adverse est nommée “nettoyage” avant le deuxième assaut pour la retourner. Elle est *déterminante*<sup>173</sup> mais ne constitue plus la manœuvre la plus importante au niveau de l'élimination des soldats ennemis<sup>174</sup>.

#### IV3.11.2. Couteaux et baïonnettes

Les soldats de la Première Guerre mondiale sont avant tout des civils. Ils sont sur le front par devoir. Contrairement à Jean Conan et Jean-Marie Déguignet qui se sont engagés en toute connaissance de cause et tuent parce que c'est leur métier, les récits de poilus rendent largement compte du tabou qui consiste à tuer un homme. De ce fait, les armes blanches nécessitant un contact direct avec l'ennemi les répugnent souvent. Pour des soldats français encore majoritairement d'origine rurale, le couteau n'est pas destiné à tuer les hommes mais les animaux :

“Ça explose toujours du côté de la ligne. Aujourd'hui on donne des couteaux de boucher aux jeunes soldats pour amocher les Allemands lorsqu'ils devront les charger. On fait la remarque qu'on ne peut pas

172 DEGUIGNET, 1998, p.145-146.

173 Nous soulignons. Le nettoyage de la tranchée adverse oblige encore au corps à corps, même si beaucoup de soldats sont tués au préalable par l'artillerie ou au fusil.

174 Nous résumons ici une page décrivant l'attaque de la tranchée dans : BERTIN, 2006, p.107.

se servir correctement du fusil ou de la baïonnette dans les tranchées. Mais le dégoût vient à la plupart pour le couteau. Malgré la guerre, chaque homme garde toujours conscience de quelque chose qui le fait reculer devant certaines œuvres. Saigner un homme comme on saigne un porc ! Voilà jusqu'où peuvent descendre des gens qui se disent civilisés<sup>175</sup>.”

Loeiz Herrieu rapporte ce dégoût du couteau utilisé comme arme pour saigner un homme. C'est la seule mention qu'il fait du couteau et de la baïonnette dans son récit, ce qui confirme l'obsolescence de ces armes lors du conflit. La raison en est simple. La baïonnette est d'un usage difficile dans les tranchées. Elle n'est pas adaptée à cette configuration géographique. D'autant plus que la baïonnette française de type épée-baïonnette 1886, afin de toucher l'ennemi en premier, est assez longue, sa lame mesure 520mm. Cette longueur la rend fragile. “*Quand le soldat transperce un adversaire, s'il veut retirer la lame sans la briser, nombreux sont ceux qui tirent une cartouche en même temps pour bénéficier du recul*<sup>176</sup>”. Au-delà des détails techniques, le passage cité rapporte parfaitement la réticence à tuer l'ennemi de façon trop directe. Cette réticence illustre le traumatisme intellectuel de ces hommes. Pendant des décennies, la propagande anti-allemande a été distillée dans leurs esprits. La réalité du conflit les met face aux conséquences de cette idéologie anti-germanique. Il ne s'agit plus de railler les Allemands par des blagues, des légendes effrayantes, par des déclarations tonitruantes mais bel et bien de les affronter *mano a mano*. La réticence à utiliser la baïonnette ou le couteau, c'est la distance qui sépare les paroles et les actes. Le fusil, l'obus, maintiennent une distance qui permet de garder bonne conscience, puisque dans le feu du combat, la balle qui atteint le soldat d'en face peut avoir été tirée par un autre que soi. Quant à l'obus ou la bombe, ils tombent à l'aveugle et celui qui les lance est trop loin pour savoir s'ils ont abattu quelqu'un. Ces faux fuyants sont inopérants quand c'est le couteau ou la baïonnette qui sont utilisés. L'un comme l'autre oblige à se confronter directement avec son ennemi. Loeiz Herrieu compare l'action de tuer un homme au couteau à celle de saigner un cochon. Mais voilà, l'ennemi n'est pas un cochon. La distance permise par les autres armes permet d'imaginer l'ennemi comme une sorte de monstre. Le corps à corps l'expose dans son humanité. Et celui qui frappe avec le couteau ou la baïonnette se trouve dans la situation terrible de découvrir l'humanité de l'autre au moment où il est contraint de l'éliminer ou bien de se faire éliminer. La violence ressentie au

175 “*Atav e tarzh an traoù trema al linenn. Hiziv e roer kontelloù boser d'ar soudarded yaouank evit euverañ ar Jermaned a pa rekint fardiñ àrnezhe. Eveshaet a zo n'heller ket em servij a-feson ag ar fuzuilhenn hag ar baionet er bouzellennoù. Met doñjer a za d'al lod muiañ doc'h ar gontell-se. En desped d'ar brezel, chom a ra atav e koustiañs pep den un dra bennak hag el laka da giliñ dirak oberoù a zo. Diwadiñ un den èl ma tiwader un hoc'h ! Setu betek e men e c'hell diskenn tud hag a lâr emaint sevenaet.*” **KAOK**, p.89.

176 BERTIN, 2006, p.87. Dans la page de cet ouvrage consacrée aux baïonnettes, nous apprenons également que la lame de la baïonnette britannique P07 mesure 433mm, et la lame de la baïonnette allemande, modèle 98-05, 368mm. Cette dernière n'est pas plus commode à utiliser : “*A vrai dire, la baïonnette a perdu de son importance. Il est maintenant de mode chez certains d'aller à l'assaut simplement avec des grenades et une pelle. (...) Souvent la baïonnette reste enfoncée dans la blessure ; il faut alors peser fortement contre le ventre de l'ennemi pour la dégager (...). En outre, il n'est pas rare qu'elle se brise.*” REMARQUE, 2008, p.94.

moment d'une telle révélation est inimaginable pour ceux qui n'ont jamais combattu. Loeiz Herrieu rapporte son sentiment mais pas son expérience. Il s'en tient à ce qu'il a vécu.

Un écrivain a précisément décrit le sentiment du combattant mis face à la mort directe qu'il a provoquée, c'est Erich-Maria Remarque. Paul, le personnage principal de son roman a poignardé un Français, un certain Gérard Duval, typographe dans le civil, dans une tranchée : *“C'est le premier homme que j'aie tué de mes mains et dont, je peux m'en rendre compte exactement, la mort soit mon ouvrage<sup>177</sup>”*. Paul a déjà participé à des combats, s'est servi de son fusil. Mais c'est le meurtre direct de Gérard Duval qui va le traumatiser et le mettre face à l'absurdité de cette situation où des hommes tuent d'autres hommes sans raison. Loeiz Herrieu, Erich-Maria Remarque, Henri Barbusse dans le passage ci-dessous, cette guerre, interrogent sur la nature de la civilisation. Celle-ci fut longtemps liée à l'idée de progrès et les Européens ne furent pas en reste pour s'affirmer comme étant les peuples les plus civilisés, c'est-à-dire distincts de la barbarie. Dans le cas de ce conflit, le progrès technique est mis au service du meurtre perpétré de manière anonyme par les armements modernes, puisque les anciennes techniques de combat, que nous venons d'évoquer sont reléguées au second plan. Néanmoins, la répugnance éprouvée envers celles-ci pourrait effectivement apparaître comme un progrès de la civilisation, tant elle illustre le dégoût d'un meurtre au corps à corps, considéré comme barbare. Cela serait le cas, si cette attitude “civilisée” dans la répugnance à tuer directement un autre homme n'était contredite par la débauche des nouvelles techniques d'armement mécaniques.

La Première Guerre mondiale soulève le voile de la civilisation européenne. Sous ce voile, c'est la même humanité qui s'exprime que partout ailleurs. La Grande Guerre enterre définitivement l'idée de progrès humain. Elle incarne l'absence de progrès, autre que technique, dresse le constat qu'il n'en existe pas d'autre et qu'il est aux mains d'hommes parfaitement semblables à leurs très lointains ancêtres préhistoriques. Ce que l'humanité européenne prenait pour un progrès intellectuel, lorsque, par exemple, les philosophes des Lumières diffusèrent leurs idées, ne consistait en fait que l'énonciation d'aspects et d'aspirations intemporels, plus ou moins revendiqués, de l'humanité. De ce fait, la Grande Guerre, et celle qui suivit, démasquèrent le leurre de la civilisation européenne, dès l'instant où celles-ci mirent le progrès technique et administratif au service de la barbarie. C'est ce que constate et exprime Loeiz Herrieu à plusieurs reprises. En cela, l'emploi de moins en moins répandu du couteau et de la baïonnette ne constituent pas un abandon, un éloignement de la sauvagerie dans les techniques de combat, mais simplement un déplacement d'échelle de celle-ci, qui passe dès lors d'un échelon artisanal à un échelon industriel.

---

177 REMARQUE, 2008, p.198.

Car derrière cela, il y avait des hommes, rien que des hommes identiques à ceux qui les avaient précédé et leur succéderaient :

“Ce ne sont pas des soldats : ce sont des hommes. Ce ne sont pas des aventuriers, des guerriers, faits pour la boucherie humaine – bouchers ou bétail. Ce sont des laboureurs et des ouvriers qu’on reconnaît dans leurs uniformes. Ce sont des civils déracinés. Ils sont prêts. Ils attendent le signal de la mort et du meurtre ; mais on voit, en contemplant leurs figures entre les rayons verticaux des baïonnettes, que ce sont simplement des hommes<sup>178</sup>.”

#### IV.3.11.3. Tuer l’ennemi

“7 et 8-10-1914.- Le ciel est rempli d’avions . Français, britanniques, allemands, tirs de leur part, tirs sur eux. Tuer ! Ce n’est plus qu’une idée fixe<sup>179</sup>.”

Pendant toute la guerre, Loeiz Herrieu n’a jamais eu pour mission d’aller affronter directement les Allemands : “Comme beaucoup, j’a fait la guerre de bout en bout sans tirer un coup de fusil sur mon prochain qui était en face de moi et que l’on m’avait après à haïr, à nommer mon ennemi<sup>180</sup>”. Il n’est donc fait aucune référence à un acte de sa part visant à tuer qui que ce soit dans *Kammdro an Ankoù*. Dans ce domaine, il se pose uniquement en observateur.

Les chapitres précédents traitaient de la nature de l’armement utilisé. L’observation de la fréquence des termes employés à ce sujet, met en relief l’omniprésence de l’artillerie<sup>181</sup>. Cette constatation est celle des historiens. Nous nous attendons donc à ce que Loeiz Herrieu fasse mention de l’action de tuer mais ne la rapporte pas comme étant son action. Signalons que les autres écrivains bretons ayant combattu directement, sont souvent peu loquaces également. Tuer par devoir n’induit pas forcément de s’en vanter ou de pavoiser à ce sujet. Même August Bôcher n’en rajoute pas dans ce domaine. Ce constat s’applique à la plupart des témoignages de la Grande Guerre, en particulier au sujet du combat au corps à corps. Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker analysent très justement ce phénomène dans le cadre d’une réflexion plus large sur la partialité du témoignage combattant, c’est-à-dire de ses limites comme référence pour les historiens :

178 BARBUSSE, 1965, p.266.

179 “7 ha 8-10-1914.- Leun eo an oabr a aerlistri : re Frañs, re Breizh Veur, re Jermani, tennoù gete, tennoù àrnezhe. Lazhiñ ! Nend eus mui ken albac’henn.” *KAAK*, p.31.

180 “Èl lod-kaer, graet em eus ar brezel, penn-d’ar-benn, hep tenniñ un tenn fuzuilhenn àr ma nesañ a oa a-dal din hag a oa desket din kasaat hag ober ma enebour anezhoñ.” *KAAK*, p.10.

181 Voir le lexique que nous avons établi en annexe.

“(…) en matière de violence de guerre les combattants ont choisi de taire bien des aspects essentiels. Certes, leurs témoignages ont tous souligné l’horreur profonde du champ de bataille. Mais c’est toujours la brutalité anonyme, aveugle, qui est mise en avant, c’est-à-dire une violence sans responsabilité identifiée, et, par là même disculpatrice. La violence interpersonnelle en revanche, de nature, elle, à entretenir une culpabilité durable, demeure une donnée très peu présente, sinon, absente, du témoignage. Comment l’ont remarqué certains anthropologues, peut-être moins embarrassés sur ce point que les historiens, “on est tué” à la guerre, mais on ne tue pas<sup>182</sup>.”

Loeiz Herrieu ne tue pas, mais comme nous l’observerons, il se pose tout de même la question de sa culpabilité.

Sur le plan du lexique, *Tuer* se dit *lazhiñ* en breton<sup>183</sup>. Le participe passé est *lazhet*. *Lazhiñ* et *lazhet* font partie des mots les plus présents dans *Kammdro an Ankoù*. Pour Loeiz Herrieu, qui ne participe jamais directement au combat, ils sont essentiellement la conséquence des tirs d’artillerie. Il rend compte principalement de deux aspects du combat : Les tirs qui tuent et ceux qui ne tuent pas, manquent leur cible, soulignant la terrible imprécision de ce mode de combat : “*Les marmites continuent de tomber. Grâce à Dieu, elles ne tuent pas des hommes à chaque coup*<sup>184</sup> !” ; “*Ce matin ils commencent à nouveau avec leur vacarme. Ils ne tuent pas beaucoup d’hommes*<sup>185</sup>”.

Cette imprécision ne rime pas forcément avec inefficacité :

“16-04-1916.-Dimanche des rameaux.-Messe à l’église, encore debout. Le prêtre va à l’autel lorsque tombe une vingtaine de marmites tombe autour de nous. Une d’entre elle tue deux hommes et en blesse quatre autres. Ensuite ils nous laissent écouter la messe<sup>186</sup>.”

Quotidienneté de la tuerie. Deux hommes sont tués, quatre autres blessés, puis la vie continue, l’office peut se tenir. La vie peut être emportée en une seconde. Loeiz Herrieu ne s’appesantit pas. Il résiste au meurtre en affirmant sa manière de vivre, de penser, de prier, comme ses camarades présents ce jour-là. Nous savons également, après avoir observé l’amateurisme de certains officiers que les artilleurs alliés peuvent être imprécis au point de tuer les leurs : “*Nos soldats sont allés à Herbécourt que nous voyons devant nous. Mais nos canons tirent court de nouveau et tuent des Français*<sup>187</sup>”. Parfois, les projectiles atterrissent et explosent là où plus

182 AUDOIN-ROUZEAU, 2003, p.64. La dernière phrase renvoie à des propos de l’anthropologue Évelyne Desbois.

183 Voir étymologie en annexe page 646.

184 “*Atav e talc’h ar potarnoù da gouezh. Trugarez Doue, ne lazont ket tud seul taol !*” 11-10-1915, *KAOK*, p.96.

185 “*Ar mintin-mañ e krogont ar re get o safar. Ne lazont ket kalz a dud.*” 14-10-1917, *KAOK*, p.226. Voir également : “*Techet e vehe ar re nand int ket bet er brezel da grediñ ne chomahe mui den bev lec’h mand eo kouezhet ur barrad obusoù seurt-se : lies ne vez ket lazhet ur laouenn !*” ; “*Ceux qui n’ont jamais été à la guerre seraient tentés de penser qu’il ne resterait plus un homme vivant où une telle averse d’obus est tombée : souvent on n’y tue pas un pou !*” 3-08-1916, *KAOK*, p.147.

186 “*16-04-1916.-Sul al Lore.-Ofereñ en iliz, c’hoazh en he sav. Eh a ar beleg doc’h an aoter a pa gouezh un ugent potarn bennak en-dro deomp. Unan anezhe a laz daou zen hag a wall pevar arall. Goude hol laoskont èlkent da glevet an ofereñ.*” *KAOK*, p.126-127.

187 “*Aet eo hor soudarded e Herbécourt a welomp diragomp. Met hor c’hanonoù a denn berr ar re hag a laz Frañsizion.*” *KAOK*, p.138.

personne n'est à tuer, parce que tout le monde y est déjà mort : *“En haut de la butte de Blanc-Sablon il y un cimetière de soldats ; les marmites sont allées tuer une deuxième fois les corps posés là<sup>188</sup>”*. Dans ces extraits, il est frappant de constater combien la banalité et la relativisation, du meurtre s'installent rapidement dans l'esprit des soldats, qu'ils soient amenés à tuer ou pas. La tuerie devient la norme : *“La tuerie n'est plus qu'une idée fixe”*, affirme le premier passage cité, qui date d'octobre 1914. Et cette relativisation amène à la situation absurde où les artilleurs obéissent sans réfléchir aux ordres même si cela implique qu'ils tirent sur les fantassins avancés trop vite. Loeiz Herrieu n'y fait pas référence, mais d'autres récits indiquent également que le tir et le meurtre, qu'il implique ou pas, joue un rôle de défouloir pour les soldats. Nous trouvons par exemple dans le roman de Henry Poulaille un passage dans lequel des soldats continuent à tirer inutilement au fusil-mitrailleur : *“De son côté, Brau s'acharnait à vider sa bande. - Tu tires sur des morts, vient lui dire le sergent. Ceux qui ont pu cavalier on cavalé. (...) D'autres également tiraient au fusil, sans but. Ils étaient comme des fous<sup>189</sup>”*. Plus loin, Poulaille raconte le plaisir qu'il peut y avoir à tuer. Son héros Magneux refuse de se servir de son arme, ce qui lui vaut la réflexion suivant d'un de ses camarades après la bataille : *“ (...) Pourquoi que t'as pas tiré ? -C'est pourtant la seule chose bath de la guerre ! opina un jeune arrivé de la veille<sup>190</sup>”*. Même si c'est pour des raisons différentes, Loeiz Herrieu partage l'opinion de Magneux en la matière. Car comme lui, il s'interroge sur le sens et les raisons de cette guerre, de la guerre.

Pourquoi tous ces hommes ont-ils été invités à devenir des meurtriers au nom de leur pays ? Loeiz Herrieu ne s'attarde jamais très longtemps dans les réflexions mais donne tout de même des pistes sur sa façon de penser. Parmi les raisons qui poussent un homme à tuer en temps de guerre, il propose les suivantes, la vanité et l'ambition de certains : *“On tue des gens sans raison, pour faire gagner la croix à celui-ci, et le faire monter dans sa charge<sup>191</sup>”*. Malgré tout, c'est pourquoi il n'est pas du tout dans le même raisonnement pacifiste que que Henry Poulaille et son avatar littéraire Magneux, il rejette le discours de lutte des classes issu du marxisme, que proposent certains de ses homologues sous-officiers ou officiers alors dans les bureaux de la DIC à la fin de la guerre :

“Lorsqu'ils ne parlent pas de leurs débauches, ils s'élèvent contre tout : ils sont pour finir la guerre coûte que coûte ; ils ne veulent plus donner une goutte de sang pour l'Alsace et la Lorraine ; cette guerre n'est que l'ouvrage des riches qui veulent faire tuer les ouvriers parce qu'il leur vient trop d'assurance. (Le

188 *“Ar vlein tostenn Blanc-Sablon eh eus ur vered soudarded ; aet eo ar potarnoù da lazhiñ an eil gwezh ar c'horvoù lakaet eno.”* **KAAK**, p.212.

189 POULAILLE, 1995, p.384.

190 POULAILLE, 1995, p.385.

191 *“Lazhiñ a raer tud hep dober, evit gounid ar groaz da hennañ, ha sevel hennezh uheloc'h e karg.”* **KAAK**, p.76.

pire c'est que je ne vois pas beaucoup d'ouvriers avec nous !)

Dieu aussi en prend pour sa part ! Lui, il est la cause de la guerre ! Pourquoi laisse-t-il les hommes s'amocher, s'il est tout puissant ! Le pape est du côté des Boches<sup>192</sup>!...”

Ces propos sont évidemment inacceptables pour Loeiz Herrieu, pas seulement pour le caractère anticlérical d'une partie d'entre eux, mais surtout parce que la théorie marxiste, qu'ils sous-tendent, s'oppose au catholicisme. Celui-ci considère les hommes comme des frères. Ils ne peuvent donc pas fondamentalement s'opposer : “ (...) là-bas un homme perd sa vie par son frère, avec la peur que celui-ci lui ôte la sienne<sup>193</sup>”. Le déterminisme historique proposé par Marx, contredit également l'idée de la toute-puissance d'un dieu, qui détermine le destin de chacun. Ceci dit, la doctrine chrétienne, comme la doctrine marxiste, se veulent universalistes mais buttent sur la réalité du patriotisme et du nationalisme. Le ralliement des communistes à la guerre l'illustre parfaitement. Loeiz Herrieu n'échappe pas à cette contradiction. Dans cette guerre, sa condamnation du meurtre provient certes de son éducation chrétienne mais aussi de son patriotisme.

“J'en ai vu plus d'un frappé par la guerre et je n'en ai trouvé que quelques-uns d'entre eux qui semblaient donner son sang par amour pour la France. Ils souffraient plutôt et ils mouraient contre leur volonté, avec du regret et de la haine pour ceux qui les avaient envoyés au massacre.

J'ai compris alors comment le patriotisme ne peut pas être forcé, pas plus que les autres amours. La loi, qui fait des soldats de tous, a tué parmi eux le vrai patriotisme qui doit surgir du cœur de l'homme, comme doit surgir la fleur de la plante<sup>194</sup>.”

Conclure son récit sur une telle réflexion l'exclut des pacifistes radicaux. Il reproche à cette guerre d'avoir envoyé se battre des hommes pour défendre des intérêts autres que les leurs. Ce ne sont pas des intérêts de classes mais patriotiques. Il sous-entend que partir se battre, tuer et se faire tuer par patriotisme n'est pas condamnable en soi si la patrie que l'on défend est bien la sienne, en l'occurrence la Bretagne, pour ce qui le concerne. Chrétienne ou marxiste, aucune de ces deux idéologies ne rejette en apparence le libre arbitre. De là se pose la question de la responsabilité individuelle dans cette guerre. Loeiz Herrieu ne s'exempt pas de la question même s'il ne développe pas sa réflexion plus loin que sa simple expression :

192 “A pa ne gomzont ket ag o dirollaj e savont enep da gement tra a zo : emaint evit achu ar brezel a-benn, koustet a gousto ; ne vennont ket mui reiñ un dapenn gwad evit an Elzas hag al Loren ; ar brezel-mañ nend eo nemet labour ar re binvik hag e venn ober lazhiñ al labourizion rak ma ta re a hardizhted dezhe. (Gwashañ, ne welan ket kalz a labourizion genomp !) Doue ivez a dal e lod ! Eñ a zo abeg d'ar brezel ! Perak e laosk-eñ an dud d'en em euverañ, mard eo hollgelloudek ! Ar pab 'zo a-du get ar Boched !...” 17-04-1918, **KAOK**, p.252.

193 (...); du-hont an den a lam e vuhez get e vreur; get aon ne zahe hemañ da lemel e hani getoñ.” **KAOK**, p.161.

194 “Gwelet em eus meur a unan skoet d'ar brezel ha n'em eus kavet nemet unanik bennak anezhe hag a ziskoueze reiñ o gwad dre garantez evit ar Frañs. Kentoc'h e c'houzañvent hag e varvent enep d'o c'halon, get keuz ha kas doc'h ar re en doa o zaolet el lazherezh. Komprenet em eus neuze penaos ne vez ket palforset ar garantez-bro, pas muioc'h eget ar c'harantezioù arall. Al lezenn, a ra soudarded ag an holl, en deus lazhet en o mesk ar gwir garantez-bro hag a zle diboukiñ a galon an den, el ma tibouk ar vleuñvenn ag ar blantenn.” **KAOK**, p.311.

“Il n’y a plus que paix et beauté autour de moi. Pourquoi suis-je moi, seul, et moi homme, à maintenir en place la haine et de la laideur au milieu de de ce paradis ?

Il me vient de la honte d’entendre la terre trembler à cause du cahot des canons. Il me vient de la honte et de du chagrin, en pensant qu’il y a, tout le long du front, des hommes comme moi en train de mettre toute leur imagination à tuer leur frères et à détruire leurs beaux ouvrages<sup>195</sup>.”

L’homme est le porteur du péché originel. Il doit le payer et la laideur de ses actes s’oppose à la perfection de Dieu. Telle est la réflexion qui suit ce passage. Loeiz Herrieu est un homme. Il participe en tant qu’individu et avec tous les hommes qui font cette guerre au massacre. Le massacre n’a pourtant rien d’inéluctable.

Ainsi, le 17 novembre 1914, Loeiz Herrieu et les soldats qui l’entourent, reçoivent une lettre :

“Nous entendons, en faisant notre tour, que les Allemands avaient envoyé une pierre, à laquelle était attaché un papier, dans nos tranchées dimanche. Sur ce papier-là, il y a avait ces mots : *Camarades français, si vous voulez, nous ferons trêve aujourd’hui. Nous montons sans armes sur la tranchée, ne tirez pas.*” Les Français avaient accepté et jusqu’à onze heures du soir, ce territoire-là fut en paix et ceux à qui on avait dit de se tuer, se firent la causette<sup>196</sup>.”

Symbolique et de courte durée, la démonstration qui résulte de cette trêve est implacable. La guerre est une question de volonté, individuelle et collective. Poussés parfois contre leur gré sur le champ de bataille, les hommes qui accomplissent l’acte de tuer le font volontairement. Simple instrument au bout de la chaîne de commandement, la responsabilité de chacun reste entière au moment de tirer. Loeiz Herrieu a la “chance” de ne pas avoir à affronter ce cas de conscience. Il se contente de constater que peu de choses ont changé au cours des siècles. Après avoir rappelé la condamnation et la crucifixion de Jésus : “*Les hommes ne se sont pas beaucoup améliorés depuis, à part tuer plus rapidement*<sup>197</sup>”. Ou sans aller aussi loin : “*Là, selon les gens, se trouvait le Ballersdorff d’autrefois. Mais les Normands vinrent saccager le bourg et tuer les gens*<sup>198</sup>”. À l’opposé des rêves marxistes, qui croient en l’amélioration du genre humain, Loeiz Herrieu rappelle que le porteur du péché originel ne peut s’amender ici bas. Dès lors,

195 “*Nend eus ‘met peoc’h ha braventez tro-ha-tro din. Perak eh on-me, ma-unan, ha me den, é terc’hel lec’h ar c’has hag an divalavded e-kreiz ar baradoez-mañ ? Mezh a za din klevet an douar é kreniñ get horos ar c’hanon. Mezh a za din hag anken, é soñjal eh eus, hed-a-hed get an talva, tud èldon é lakaat holl o ijin da lazhiñ o breudeur ha da zismantriñ o oberoù-kaer.*” 8-06-1918, **KAOK**, p.256.

196 “*Klevet a raomp, ec’h ober hon tro, en devoa ar Jermaned taolet disul ur maen en hor fozelloù-ni, a oa ur paper staget doc’htoñ. Hag àr ar paper-se eh oa ar gerioù-mañ : “Camarades français, si vous voulez, nous ferons trêve aujourd’hui. Nous montons sans armes sur la tranchée, ne tirez pas.” Ar Frañsizion en devoa asantet ha betek unnek eur hanter d’an noz eh oa bet peoc’h en tachadig-se, ha lârevezh kaer get ar re a oa lâret dezhe em lazhiñ.*” **KAOK**, p.41.

197 “*N’en deus gwellaet kalz an dud a-c’houde, ken nemet lazhiñ fonnaploc’h a raont.*” **KAOK**, p.128.

198 “*Aze, reve an dud, eh oa Ballersdorff gwezharall. Met an Normanded a zas da zizalbadïñ ar vourc’h ha da lazhiñ an dud.*” **KAOK**, p.199.

pourquoi vouloir changer l'ordre des choses, quand bien même cet ordre implique que des hommes doivent parfois aller tuer ou se faire tuer à la guerre ? Tout cela, Loeiz Herrieu l'exprime au travers de réflexions minimales, qui semblent lancées à l'emporte-pièce. Car à quoi bon philosopher ? Où ont mené la diffusion des idées, du savoir, l'instruction, la civilisation ? À *tuer*, entre autres, bien entendu. Aucune époque n'avait encore compté autant d'hommes sachant lire, disposant d'un minimum d'instruction pour apprendre à raisonner. Au lieu de mener à la fraternisation, cette instruction a, au contraire, été un facteur déterminant d'assimilation d'une propagande diffusant l'idéologie moyen-âgeuse de défense du territoire, du fief, non plus au nom de Dieu des Croisés ou bien du roi, mais au nom de la Civilisation, l'ennemi et ses mœurs étant présentés comme des symboles de la barbarie à repousser. Mais l'homme n'a pas changé. Seules les techniques d'armement, les compétences administratives d'organisation de la levée en masse de toute une génération d'hommes, constituent un véritable progrès, avec toutes les conséquences en termes d'accélération et d'amplification du massacre, que cela entraîne. Deux attitudes y répondent. Ces deux attitudes mènent à la même impasse. L'une, celle que choisit Loeiz Herrieu, consiste à se réfugier dans la défense d'un passé meilleur, parce qu'idéalisé, ou tout semblait mué par un ordre immuable auquel il faudrait revenir. L'autre, portée par les libertaires, les communistes ou les libéraux, veut croire au progrès humain, quand bien même toute l'histoire de l'humanité ne montre en fin de compte ni avancée ni recul significatif au niveau intellectuel, dans une alternance de mises en lumière puis d'obscurcissements successifs, où à l'échelle des millénaires, il apparaît qu'au-dessous du mouvement apparent, rien ne change fondamentalement au sein de l'esprit humain, rendant aussi vains qu'inéluctables les combats et toutes les guerres. Que l'on prenne les armes au nom de Dieu, du roi, de la révolution, de la patrie en danger,... le recours au meurtre reste le même. Il n'y a donc pas de progrès. Puisque le seul et unique progrès en la matière pour imposer ou faire avancer ses idées, serait que l'être humain acquière la capacité d'y parvenir sans jamais recourir à la guerre, ce qui ne s'est encore jamais vérifié à long terme. Certains combattants de la Grande Guerre pensaient que ce serait la dernière fois qu'ils auraient à se battre, à tuer, avant d'imposer la paix éternelle. Nous savons quelle erreur tragique ce fut de penser ainsi. Loeiz Herrieu, en sous-entendant qu'un patriotisme naturel n'excluait pas le recours à la force dans le dernier paragraphe de son récit, qu'il écrivit certainement au début ou juste avant le déclenchement du deuxième conflit mondial, montre si besoin est la permanence de la tentation de l'utilisation de la force, fût-ce en dernier recours, pour parvenir à ses fins. Alors que le prix à payer est en général parfaitement démesuré par rapport à l'enjeu. Car tuer l'ennemi implique le risque de se faire tuer. Les valeurs humanistes que voulaient mettre en application les révolutionnaires français accordent à

chaque vie humaine une valeur exceptionnelle et irremplaçable. Ces valeurs avaient évidemment fait long feu en 1914, puisqu'au mépris de ces valeurs, mais paradoxalement aussi en leur nom, des millions d'hommes furent envoyés se faire tuer.

#### IV.3.11.4. Se faire tuer

“- Jacques !... On va défiler dans le village, musique en tête. Le général est sur la place.

Sur le talus, des têtes de gars couchés se redressent indignées ; les éclopés se rapprochèrent.

- Quoi ? La parade maintenant ? Ils ne se foutent pas de nous ? On n'est pas assez crevés comme ça ?

- Non, le général veut compter ceux qu'il n'a pas fait tuer<sup>199</sup>...”

Sinistre ironie, sortie de la bouche de ces soldats à qui Roland Dorgelès donne la parole dans son roman *Les Croix de bois*. Ils ne se considèrent même plus comme des vivants. Plutôt comme des “non-tués”. Le soldat est un vivant en attente de mort immédiate. Dès le début de son récit, Loeiz Herrieu tient à préciser que faire partie d'une compagnie de territoriaux ne minimise pas le risque de se faire tuer :

“Et si ceux du 88<sup>e</sup> n'ont pas combattu sur le champ de bataille, comme les plus jeunes, on reconnaît que notre lot de souffrance n'en pas été plus petit. Beaucoup d'entre nous ont été tués ou blessés, sans parler de ceux qui sont revenus mourir à la maison, enfermés dans la misère<sup>200</sup>.”

Les territoriaux approvisionnent les soldats en première ligne, ce qui n'est pas sans risque :

“Notre compagnie est partie avec le *génie* 19/3, jusqu'à la ligne de chemin de fer souterraine, pour racler la fange sur notre route. Miracle qu'aucun d'entre eux n'ait été tué ; car d'après ce que disent les vieux de la compagnie, jamais encore il n'avaient vu autant d'obus tomber autour d'eux. Il est vrai qu'ils étaient sous les regards des Allemands, sans aucun trou pour se terrer.

Le *génie* a perdu douze homme aujourd'hui pendant le travail : 1 tué, 11 blessés<sup>201</sup>.”

Inlassablement, Loeiz Herrieu va mentionner les tués qu'il observe. Dans son récit, le

199 DORGELÈS, 1989, p.195.

200 “Ha mar n'en deus ket re an 88vet kannet àr ar bratell, él ar re yaouank, goût a raer n'end eo ket bet bihan ho lod poanioù. Stank ac'hanomp a zo be lazhet pe gwallaozet, hep komz ag ar re a zo daet da vervel d'ar gêr, get paourantez serret du-se.” *KAOK*, p.10.

201 “Aet eo hor c'hompagnunezh get ar *génie* 19/3, betek al linenn hent-houarn dindan an douar, da rac'hiñ fang àr hon hent. Burzhud eo nend eus lazhet hani anezhe ; rak reve pezh a lâr ar re gozh ag ar gompagnunezh, biskoazh c'hoazh n'o deus gwelet kement a obusoù é kouezh en-dro dezhe. Gwir eo eh oant edan selloù ar Jermaned, hep toull erbet da vertimiñ. Daouzek den en deus kollet hiziv ar *génie* e-pad al labour : 1 lazhet, 11 gwallaozet.” 16-04-1917, *KAOK*, p.187.

mot *lazhet - tués* est beaucoup plus fréquent que le verbe *lazhiñ - tuer*. Si la moindre fréquence du verbe s'explique par le fait que Loeiz Herrieu n'était pas amené à se servir de son fusil ou d'une autre arme, l'utilisation de l'adjectif verbal dont le sens est à prendre au premier degré et ne souffre aucune interprétation particulière est tellement présente tout au long des pages de *Kammdro an Ankoù*, que nous voyons dans ce souci de noter tous les tués observés comme une manière pour l'auteur de conjurer l'impression de banalisation, qui peut apparaître à cause de la multitude. Les morts et les tués font effectivement partie de la banalité de la guerre. "*Quelques-uns sont tués chaque jour*"<sup>202</sup>, précise-t-il ainsi au sujet de soldats allemands sous les bombardements alliés. Pour autant, les tués ne font pas partie de la routine pour celui qui en est entouré. Parce que le risque de se faire tuer n'est jamais banal, ni pour soi ni pour les autres. Alors, comme il le fait pour les morts, Loeiz Herrieu note les tués.

Nous avons déjà décrit les causes principales de ces morts, même si Loeiz Herrieu ne les précise pas systématiquement, du fait d'avoir fréquemment sous les yeux des hommes déjà morts depuis trop de temps pour pouvoir identifier la cause précise de leur décès, par balle, à cause d'un éclat d'obus ou autre : "*Les corps de 15 ou 16 soldats français sont sur le carreau, tués depuis une quinzaine de jours*"<sup>203</sup>. Loeiz Herrieu s'emploie toujours à aller à l'essentiel. Le lecteur sait parfaitement que la personne, le soldat tué qu'il évoque, l'a été au moyen d'une arme ou d'un projectile d'artillerie. Le plus important, c'est la conséquence, la mort d'un homme et c'est avant tout ce qu'il veut préciser. Exprimer la cause constitue juste une sorte de rappel ponctuel : "*Sitôt descendus de la voiture, le capitaine me demande de venir avec lui sur le champ à l'enterrement d'un de nos soldats tué par un éclat d'obus*"<sup>204</sup>. À moins que la cause ne soit extraordinaire : "*Nous arrivons à Fismes juste pour voir l'enterrement de 15 soldats tués par une bombe lancée d'un avion qui était semblable aux nôtres. Sûrement un volé par les Allemands*"<sup>205</sup>, ou bien la conséquence. C'est le cas quand des civils sont touchés : "*Les Allemands ont tué hier avec leur gros canon, à La Neuville, une femme et un enfant, des officiers et des soldats. Ils s'étaient cachés dans une cave et ils ont été écrasés*"<sup>206</sup>. Car dans cet aller-retour permanent et contradictoire que fait le récit entre la description de la banalité de la guerre et la situation exceptionnelle qu'elle représente pour les hommes sur le front, la mort d'un soldat est un des aspects de cette banalité. Loeiz Herrieu la refuse. Il note. Or, un écrivain ne s'attarde pas au banal. Parfois, il introduit même une forme de

202 "*Bemdez e vez lazhet unan bennak*." 7,8-10-1914, *KAAK*, p.31.

203 "*Astennet àr ar rampev, korvoù 15 pe 16 soudard a Frañs lazhet a-c'houde pemzek deiz bennak*." 13-12-1914, *KAAK*, p.44-45.

204 "*Kentizh diskennet ag ar c'harr, e c'houlenn ar c'hapiten genin monet àr-un-dro getoñ d'interamant unan ag hor soudarded lazhet d'un tamm obus*." 12-11-1914, *KAAK*, p.39.

205 "*E Fismes e tegouezhan just evit gwelet interamant 15 soudard lazhet er gar get ur vombezenn taolet ag un aerlestr hag a oa hañval-mat doc'h hor re. Unan bennak skrapet get ar Jermaned moarvat*." 28-05-1915, *KAAK*, p.66.

206 "*Get o c'hanon bras, ar Jermaned en deus lazhet dec'h, e La Neuville, ur vaouez hag ur c'hroadur, ofiserion ha soudarded. Kuzhet e oant en ur c'hav hag en deus flastret àrnezhe*." 29-08-1915, *KAAK*, p.86.

paternalisme discret envers les hommes de sa compagnie qui souligne son lien avec eux : “*Nous rentrons à la maison par Minaucourt et la vallée des Sapins. C’est la nuit quand nous arrivons. Et j’entends qu’un de mes hommes a encore été tué*<sup>207</sup>”. Certes, l’aspect paternaliste du pronom possessif peut être nuancé, puisqu’il est possible de traduire *ma zud* par *ma troupe*, ce qui donne ici : “*un homme de ma troupe a été tué*”. Il n’en reste pas moins qu’une subtile familiarité est exprimée ici et renforcée par le retour à la *maison*, que Loeiz Herrieu écrit en italique dans son récit, tant cela reste tout de même relatif. Le caractère familial de la troupe est présent. Loeiz Herrieu n’est pas un homme des épanchements sentimentaux, il répugne à la sensiblerie mais ce genre de subtilités dans son récit dénote d’une certaine sensibilité, quand bien même il s’en défend. Tout cela constitue l’expression d’une humanité, de relations même distendues entre les êtres, qui sont une aussi dérisoire qu’essentielle réponse à l’anonymat, à l’inversion des valeurs, au meurtre, au risque de mort permanent dans la guerre. Loeiz Herrieu exprime donc son humanité en notant les morts, les tués, en soulignant le lien qui l’unit avec certains d’entre eux. La troupe est une famille aux relations peut-être éloignées entre les uns et les autres, cependant, comme dans une famille, tous sont ici réunis, ont un lien entre eux sans l’avoir demandé, même si une fois tué, le cercle restreint de cette famille, troupe, compagnie, pays s’efface au moment où les hommes rejoignent l’état identique, la confusion entre chaque mort.

L’expression la plus proche de la familiarité que Loeiz Herrieu entretenait avec certains tués, consiste tout simplement à les nommer. *Morts au combat*, selon l’expression consacrée, ils sont de deux types. Les tués qu’il connaissait avant-guerre et ceux que le hasard de la vie militaire lui a fait côtoyer, comme par exemple, le 17 décembre 1916, un certain Briand : “*Aujourd’hui court la rumeur que Briand est tué ; et aussi que nous allons sous peu aller en ligne*<sup>208</sup>”. Ou encore, le 2 octobre 1915, un certain commandant Guillemot : “*Il est arrivé la rumeur que le commandant Guillemot a été tué, pendant qu’il se promenait sur la Main de Massiges*<sup>209</sup>”. Le constat ne va pas plus en avant. Il va un peu plus loin lorsque le soldat tué était une personne connue avant-guerre. Nous avons déjà cité le passage dans lequel il apprend la mort de Yann-Ber Kalloc’h<sup>210</sup> et où il évoque sa peine en apprenant cette nouvelle. Tous ne sont pas aussi illustres que Bleimor. Le 5 janvier 1915 : “*Il m’est arrivé la nouvelle que mon élève et ami Charles Corbierre a été tué. Abattu dans la fleur de l’âge, à la tête de sa compagnie. Il y a quelque temps qu’il apprenait le breton avec moi. Un Breton fervent et généreux en moins*<sup>211</sup>”. De la même manière qu’il avoue la honte d’être

207 “*Dre Minaucourt ha flagenn ar Gwez-sapin e taomp d’ar gêr. Noz eo pa zegouezhomp. Hag e klevan eh eus lazhet c’hoazh unan a ma zud.*” 12-10-1915, *KAOK*, p.97.

208 “*Hiziv e red ar vrud ema lazhet Briand ; hag ivez eh omp edan monet d’al linenn.*” *KAOK*, p.167.

209 “*Arru eo ar vrud ema lazhet ar c’hommandant Guillemot, e-pad ma oa é vale àr Zorn Massigues.*” *KAOK*, p.94.

210 *KAOK*, p.188.

211 “*Daet eo din an doere ema lazhet ma skoliad ha mignon Charles Corbierre. Diskaret e-kreiz e ampertiz, e penn e gompagnunezh. A-c’houde un herriad ‘zo eh oa é teskiñ brezhoneg genin. Ur Breizhad gredus ha frontal nebeutoc’h.*” *KAOK*, p.48.

un homme, en plaçant cette honte sur le terrain individuel et collectif, ce qu'écrit Loeiz Herrieu à propos de la mort de Charles Corbière procède de la manière d'appréhender l'individu comme faisant partie d'un ensemble, au sein duquel il a différentes missions. Parmi celles-ci, Charles Corbière, comme lui-même, ont celle de maintenir en vie la langue et la culture bretonnes. La guerre interrompt la réalisation de cette mission. La mort de Charles Corbière est pénible à Loeiz Herrieu pour deux raisons. La première, c'est qu'il était son élève, avec tous les liens d'affection, même distante, que cela suppose, qui se situent sur le terrain du rapport et du sentiment individuel l'un envers l'autre, la deuxième se place au niveau collectif, c'est Charles Corbière, jeune militant en faveur du breton, que la collectivité bretonne perd. Loeiz Herrieu ne s'en tient pas à l'expression d'un sentiment individuel, il précise la valeur d'un homme à ces yeux, en indiquant les actions accomplies par le tué pour une cause au-dessus de lui. Le dépassement de soi pour Loeiz Herrieu, ce n'est pas d'aller se faire tuer à la guerre, ce n'est pas d'être un héros au sens militaire, c'est se battre et accomplir au niveau individuel un ensemble d'actes pour une cause qui le dépasse. Plus que dans son expression littéraire, c'est sans doute ici que nous percevons les traces les plus évidentes laissées par sa lecture des romantiques.

La Bretagne et ses combats sont pourtant loin du front de l'Est et de la guerre. Le soldat tué, qui fut son élève, le rappelle cruellement. Chaque soldat tué est un individu irremplaçable qui disparaît et Loeiz Herrieu, comme tous ceux qui ont témoigné, s'entête à l'attester. Pourtant, la guerre éloigne le soldat de l'humanité, le coupe des siens, au point où certains de ceux pour qui il s'est battu, finissent par le refuser dans la communauté des vivants. Pour le civil, le soldat est celui qui tue. Le 3 janvier 1919, Loeiz Herrieu arrive à Kaiserslautern, en Rhénanie-Palatinat : "*La maîtresse de maison est très froide envers nous. Son mari a été tué à la guerre et elle pense peut-être que c'est l'un d'entre nous qui en a fait une veuve*<sup>212</sup> !" Bien sûr, cette femme est allemande. Mais nous pouvons nous poser la question de savoir jusqu'où va l'amalgame. Loeiz Herrieu n'a pas tué un seul homme de toute la guerre, elle ne le sait pas. Elle ne voit que le soldat, français de surcroît. Mais est-ce vraiment parce qu'il est français ou parce qu'il est soldat ? Nous n'aurons jamais la réponse à cette question concernant cette femme. Au sujet du soldat en revanche, il ne lui suffit pas d'être français pour rejoindre les civils aussi facilement que cela. Des civils bien français ne manquent pas de le rappeler à Loeiz Herrieu s'en revenant de guerre :

"4-02-1919.-Aujourd'hui nous arrivons à Saint-Pierre-des-Corps(...)

Une heure d'attente de notre pays. Nous partons dans un train *civil*. Les civils attendant le train, nous

212 "*Mestrez an ti a zo yen-yen doc'hemp. Lazhet eo bet he gwaz er brezel hag hi a soñj marse ema unan ac'hanomp-ni en deus graet anezhi un intañvez !*" *KAAK*, p.290.

lancent des regards noirs qui semblent dire : “Pourquoi ils n’ont pas été tués ceux-là aussi<sup>213</sup>?...”

#### IV.3.12. Échapper à la guerre

Le soldat rescapé incarne ce que les civils ne veulent pas ou ne veulent plus voir de la guerre. Il porte en lui et sur lui une part du meurtre, une part indélébile de mort. Il porte le souvenir des morts proches et l’on jalouse sa survie. Ne parle-t-on pas de *Corps d’armée* ? Chaque soldat est un élément qui compose ce corps. Chaque soldat tué le réduit d’autant et le survivant apparaît alors comme la partie affaiblie de ce corps endommagé. Certes, il survit certes mais ne se détachera jamais réellement de ce corps, auquel il a appartenu malgré lui, auquel il appartiendra jusqu’à la fin de sa vie. La vie du soldat qui n’a pas été tué au combat ne peut plus être qu’une vie amputée. C’est pour cela qu’une partie d’entre eux, moins prompts à l’obéissance que Loeiz Herrieu s’employèrent à fuir la guerre par tous les moyens.

##### IV.3.12.1. Se tuer

“2281 (...) Le suicide est contraire à l’amour du Dieu vivant.

2282 (...) Des troubles psychiques graves, l’angoisse ou la crainte grave de l’épreuve, de la souffrance ou de la torture peuvent diminuer la responsabilité du suicidaire<sup>214</sup>.”

L’Église catholique est très claire concernant la question du suicide.

Loeiz Herrieu pense-t-il au suicide ? Il n’écrit rien d’équivoque à ce sujet. Il a des périodes de déprime intense, de dépression, mais se garde d’évoquer une éventuelle intention de mettre fin à ses jours. L’interdit religieux veille. Même si, comme indiqué plus haut, l’Église reconnaît des circonstances atténuantes à celui qui se suicide. C’est certainement à ce titre que Loeiz Herrieu se garde bien de juger ceux qui en finissent sur le front : “*Lorsque je rentre, j’entends qu’on vient de mettre en terre un soldat de Branderion qui s’est mis une balle dans la tête. Tout le monde ne supporte pas une telle vie*<sup>215</sup>”. Difficile en effet de supporter tant d’épreuves :

“2-08-1915.- (...). Voilà un an aujourd’hui que nous avons été enlevés à notre pays et séparés de nos parents. Depuis, que de lieues nous avons parcourues, courbés sous notre croix ! Aujourd’hui, comme

213 “4-02-1919.- *Hiziv e tegouezhomp e Saint-Pierre-des-Corps. (...) Un eurriad gortozadenn hor bro. En treñ civil eh aomp. Selloù rous a daol genomp an dud disoudard a zo e c’hortoz an treñ, selloù hag a seblant lâret : “Perak nend eo ket lazhet ar re-mañ ivez ?...”* **KAOK**, p.307.

214 Tiré du *Catéchisme de l’Église Catholique*. Consultable sur le site : [http://www.vatican.va/archive/FRA0013/\\_\\_\\_P7U.HTM](http://www.vatican.va/archive/FRA0013/___P7U.HTM). Consulté le 17 mars 2014.

215 “*A pa zistroan, e klevan e taer a lakaat en douar ur soudard a Vrederion hag en deus bountet un tenn en e benn. Rac’h an dud n’int ket harz er vuhez-mañ.*” 24-01-1915, **KAOK**, p.52.

pour marquer la première année de notre calvaire nous montons à Croix-en-Champagne. De là, nous voyons loin, jusqu'à Beauséjour, devenu notre enfer.

Et certains d'entre nous tombent, écrasés sous leur peine : on vient nous dire qu'on a trouvé l'un de nos soldats, natif de Langoëlan, pendu à un sapin à Poix. Il était devenu fou. Il n'a pas eu assez de force de caractère pour supporter plus loin sa charge<sup>216</sup>..."

Une inhabituelle indulgence de la part de cet homme, aussi exigeant et dur avec les autres qu'avec lui-même, pointe dans ces phrases. Cependant, l'état de crise exceptionnelle ou la folie invitent à l'indulgence pour les suicidés dans le catéchisme catholique. La folie fait partie des moyens de fuir la guerre, quand l'esprit finit par ne plus supporter ce que le corps dont il émane, subit. Loeiz Herrieu est le seul écrivain de langue bretonne qui mentionne le suicide dans son récit. Plus généralement, il reste en fin de compte assez rarement évoqué par les autres écrivains. Le suicide reste encore un sujet tabou au début du vingtième siècle. Même si la littérature a déjà exploré le thème. En 1774, à la foire du livre de Leipzig, paraît anonymement la première version du roman de Goethe, *Les souffrances du jeune Werther*<sup>217</sup>. Le livre va faire scandale. Werther se suicide par amour, de même qu'Anna Karénine, un siècle plus tard, en 1877, dans le roman de Tolstoï<sup>218</sup>. Rien cependant au sujet du suicide de simples soldats en temps de guerre, à cause de leur condition misérable. Nous mesurons l'intensité de cette situation en lisant les propos magnanimes de Loeiz Herrieu au sujet des suicidés. Cette magnanimité disparaît lorsqu'il évoque un autre moyen d'échapper à la guerre : la désertion.

#### IV.3.12.2. Déserter

"En France, le taux de déserteurs et insoumis est très faible en août 1914 : de l'ordre de 1,5% des mobilisés, alors même que certaines études de l'état-major envisageaient jusqu'à 10%, compte tenu de la popularité estimée des slogans pacifistes et socialistes. Le nombre d'insoumis s'accroît progressivement dans des proportions importantes : la gendarmerie signale 15600 désertions pour les garnisons de l'intérieur en 1916 et 25579 en 1917. (...)

Selon Louis Panel, les Pyrénées, la Corse ou l'Ardèche deviennent des foyers de forte désertion, peut-être parce que la tradition de résistance à l'autorité de l'État y est plus ancienne et plus forte. En 1918 (...), les signalements de déserteurs par la gendarmerie se multiplient. Du 1er mai 1918 au 1er mai 1919, 547 déserteurs sont arrêtés par la seule compagnie départementale des Bouches-du-Rhône, pour les onze

216 2-08-1915.-(...). *Setu ur blez hiziv eh omp tennet ag hor bro ha dispartiet a-zoc'h hon tud. A-c'houde, nag a levoù hon eus-ni dibunet, krommet edan hor c'hroaz ! Hiziv, èl evit merkiñ kentañ blezad hor c'halvar e krapomp da Croix-en-Champagne. Ac'halese e welomp pell, betak Beauséjour, daet da vout un ifern. Ha lod ac'hanomp a gouezh, flastret edan o bec'h : donet a raer da lâret deomp eh eus kavet unan ag hor soudarded, genidik a Lanouelan, krouget doc'h ur wezenn-sapin e Poix. Cheñchet e oa àrnezhoñ. N'en deus ket bet trawalc'h a nerzh-kalon evit doug e samm pelloc'h..."* KAAK, p.81-82.

217 GOETHE, 1988.

218 TOLSTOÏ, 2008.

premiers mois de 1918, elle en interpelle 678.

Au total, sur l'ensemble de la Grande Guerre, la gendarmerie nationale a arrêté 66678 déserteurs à l'intérieur<sup>219</sup>.”

Loeiz Herrieu ne comprend pas les déserteurs. L'obéissance prime avant tout pour lui, y compris si elle met la propre vie de celui qui s'y soumet en péril. Car l'obéissance permet l'ordre qui assure la stabilité au monde, lui permet de transmettre d'une génération à l'autre des traditions et des valeurs qui sont précisément garantes de cet ordre immuable. Sa position à ce sujet est ici complètement distincte des pacifistes, qui sont à la guerre malgré eux et qui, une fois sur le front, refusent d'utiliser leur fusil ou bien font preuve d'incompréhension envers ceux qui obéissent quand l'occasion de fuir se présente. Ainsi, le personnage du roman de Poulaille, le jeune Magneux ne baisse pas la tête pendant la bataille mais ne tire jamais un coup de feu, de même qu'il se révolte littéralement contre un camarade qui n'a pas déserté :

“- Ah ! disait Brau, quel métier de con qu'on fait.

- Quand je pense, dit Magneux, que toi, t'étais à deux, trois kilomètres de la frontière suisse et que t'es là...

- Oui, fit Brau, rêveur tout à coup et je devrais être chez moi, en perme justement, j'y comptais pour aujourd'hui. Bon Dieu !

- Ah ! moi, à ta place, j'te garantis que même avec leurs promesses de fin de guerre au bout de trois mois, j'aurais filé en Suisse... (...) Et quand je pense que tu l'reverras p't'être jamais ton Jura ; j'ai une envie de te foutre des coups d'crosse de mon flingue sur la gueule.

Placide, le paysan l'écoutait en souriant<sup>220</sup>.”

Bien qu'il faille toujours nuancer les opinions émises par un Parisien envers les paysans (et vice-versa), et donc d'essayer de remettre à leur juste place les remarques de Poulaille à leur sujet<sup>221</sup>, parfois même des paysans bretons dans son roman *Pain de soldat*, quant à l'atavisme qui les pousse à obéir aux ordres, tel un immense troupeau de moutons de Panurge, nous constatons tout de même que cette vision correspond parfaitement à l'obéissance bornée dont fit preuve Loeiz Herrieu au cours de cette guerre<sup>222</sup>. Ce dernier a beau critiquer certains ordres, certaines décisions, nous l'avons observé concernant les officiers, jamais il ne fera preuve de la moindre forme de

219 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.328.

220 POULAILLE, 1995, p.379.

221 Lors de la Deuxième Guerre mondiale, François Cavanna, dénonce également le zèle de paysans de la Mayenne envoyés en Allemagne pour le STO. CAVANNA, 1984.

222 Il y a tout de même quelques nuances. À ce sujet, Daniel Carré nous a transmis la copie de deux rapports de la gendarmerie d'Auray, datés des 14 et 15 juin 1917, faisant état de propos antipatriotiques, “*Vive l'Allemagne ! À bas la guerre !*”, tenus par des permissionnaires dans un train de passage à Auray. L'origine paysanne des soldats n'est certes pas précisée et l'incident est, somme toute, marginal, mais limite au moins la légende des Bretons, tous soumis et obéissants au pouvoir en place.

désobéissance entre les autorités militaires. Au contraire, il refuse les permissions, nous connaissons ses motivations à ce propos, mais les autorités militaires ne s'attardent pas à la philosophie personnelle d'un sergent-fourrier et n'y voient certainement qu'une preuve de patriotisme zélé. Ce zèle est par exemple illustré par l'épisode déjà cité, au cours duquel il remet un certain soldat Rouleau aux gendarmes après que celui-ci a déserté<sup>223</sup>, nonobstant les conséquences éventuelles de cette dénonciation : “*Art.238. Est puni de mort, avec dégradation militaire, tout militaire coupable de désertion à l'ennemi*”<sup>224</sup>. En obéissant, Loeiz Herrieu reste dans son droit, dans le Droit. Le Droit est du côté de l'obéissance, étant donné que c'est la désobéissance qui a conduit l'humanité à ce désastre, à partir de l'instant où Adam et Ève ont désobéi à Dieu. Dans cet esprit, il est presque certain que Loeiz Herrieu ne conduit pas cet homme aux autorités par peur de la sanction pour lui-même. Pénétrer cette attitude individuelle, que nous avons déjà présentée, est essentiel pour comprendre l'attitude générale de la quasi-totalité de cette génération d'hommes, les pacifistes convaincus et militants comme Henry Poulaille étant au fond, les chiffres concernant les désertions le confirment, relativement rares au vu du nombre d'hommes mobilisés. Loeiz Herrieu livre d'ailleurs ses propres chiffres à ce sujet, ce qui constitue une nouvelle occasion pour lui d'égratigner les Méridionaux :

12-03-1918.- Il tombe sous mes yeux le *relevé du registre d'écrou* où je vois le nombre de condamnés pour avoir déserté, entre le mois d'août l'année dernière et le premier de cette année : 11% d'entre eux sont de Bretagne ; 44 % du Sud ! Lisez bien, 44 %.

Dans toute la France, 21.171 se sont enfuis à l'étranger pendant l'année 1917. Il est temps que la guerre finisse<sup>225</sup>.”

Il admet que la guerre traîne en longueur. Mais cette remarque n'est en rien une expression d'indulgence. Nous ne revenons pas sur les raisons des préjugés de Loeiz Herrieu concernant les soldats du Sud de la France. Pendant toute la guerre, il se soucie surtout de la Bretagne et de son avenir menacé par l'envoi en masse de Bretons au combat :

“17-10-1915. (...) Chacun fait tout pour éviter de venir ici ou s'enfuir d'une façon ou d'une autre. Ce que dit le proverbe est assez vrai : “On n'envoie pas les chiens à la chasse à coups de bâton !”

Ce coup-ci également, on remarque ce que valent les gens. Il faut de nouveau envoyer des Bretons tenir tête aux Allemands. Les maîtres de cette guerre n'ont aucune confiance dans ces grandes gueules de

223 *KAAK*, p.240.

224 *JUSTICE MILITAIRE. CODE DE JUSTICE MILITAIRE POUR L'ARMÉE DE TERRE*, 1919, p.58.

225 “12-03-1918.- *Kouezh a ra ma selloù àr ar relevé du registre d'écrou lec'h ma welan niver ar re 'zo bet kondaonet evit bout dizertet, etre miz Eost àrlene ha deiz kentañ ar blez-mañ : 11% anezhe a zo a Vreizh ; 44 % ag ar C'hreisteiz ! Lennit mat, 44 %. E Frañs a-bezh, 21.171 en deus tec'het d'an estren e-pad ar blez 1917. Mall 'vo d'ar brezel achu.*” *KAAK*, p.248.

méridionaux. Lorsqu'on a besoin d'eux, ils tournent le dos<sup>226</sup>.”

\*\*\*\*

“6-11-1915. (...) Nous trouvons la 35e, composée de beaucoup de Bretons du Trégor, de Cornuaille, du Léon. Maintenant, on trouve des Bretons partout.

Il nous est venu l'ordre qu'on ne peut plus laisser partir en permission du côté de la frontière espagnole que les soldats autorisés par le général de leur coin. Quelques-uns d'entre eux se sont échappés vers l'Espagne, pendant qu'ils étaient à la maison. De ce côté-là, encore, il y a beaucoup d'empressement à aller se battre<sup>227</sup>...”

Ces deux passages ont beau être écrits plus de deux ans avant le premier cité, le fait que Loeiz Herrieu n'hésite pas à livrer un déserteur en janvier 1918 montre qu'il ne change pas d'état d'esprit à ce sujet pendant toute la guerre. La phrase : “*Il est temps que la guerre finisse*”, ne peut donc pas être lue comme l'expression d'une quelconque indulgence envers les déserteurs en général, d'où qu'ils viennent. Nous retrouvons ici la conscience aiguë de Loeiz Herrieu d'être un individu dans un tout, qui a des règles intangibles. Le déserteur s'oppose à cette conscience. Parce que la désertion constitue un repli égoïste de l'individu ayant pour objectif de se soustraire à ces lois intangibles. Quand bien même ses motivations peuvent être expliquées, idéologiques ou bien pour sauver sa peau, elles sont impossibles à comprendre pour Loeiz Herrieu, puisqu'elles sont synonymes d'absence de reconnaissance et d'appartenance à la collectivité. Une telle attitude contredit totalement l'aspiration d'un homme comme Loeiz Herrieu au retour à une société traditionnelle, dans laquelle les intérêts individuels sont toujours mis en retrait par rapport aux intérêts collectifs.

Le fait que Loeiz Herrieu manifeste dans d'autres domaines, en particulier la création littéraire, un individualisme tout à fait contemporain à son époque n'y change rien. Le décalage entre les idées émises par les êtres humains et leur confrontation avec la réalité étant lui aussi un phénomène intangible. Nous résumons donc ici l'attitude et les idées de Loeiz Herrieu à celles d'un individu ayant fait le choix d'obéir. Intangible également, est son attitude vis-à-vis d'une autre manière de fuir la réalité de la guerre, à défaut de la fuir tout à fait, en ce qu'il abhorre au moins autant les ivrognes que les déserteurs.

226 “17-10-1915. (...) *Pep unan a laka bec'h da baraat a zonet du-mañ pe d'achap en ur mod bennak. Gwir a-walc'h a lâr ar bennlavar: “Ne gaser ket ar chas da jiboës a daolouñ bazh !” An taol-mañ ivez eh eus gwelet petra a dalv an dud. Ret eo bet arre kaout Breizhiz da daliñ d'ar Jermaned. N'en deus ar pennoù-brezel fiziañs erbet e piloù-beg ar C'hreisteiz. A pa vez muiañ dober anezhe e troont kein.”* **KAOK**, p.98.

227 “6-11-1915. (...) *Kavet a raomp amañ ar 35vet. Ur yoc'h Breizhiz a Dreger, a Gernev, a Leon a zo a-barzh. Bremañ e kaver Breizhiz e kement lec'h a zo. Daet 'zo kemenn deomp ne vo mui gellet lezel monet e permission da gostez harzoù Spagn nemet ar soudarded aotreet get Jeneral o c'hornad. Achapet a zo un nebeudad anezhe d'ar Spagn, e-pad ma oant er gêr. Doc'h an tu-se c'hoazh eh eus ur yoc'h jourdoul da vonet da gann...”* **KAOK**, p.100.

## IV.3.12.3. Boire

Le stéréotype du Breton alcoolique est tenace<sup>228</sup> et participe à l'ensemble des préjugés négatifs au sujet des Bretons. À la lecture des différents témoignages sur la Première Guerre mondiale, il apparaît qu'ils ne boivent ni plus ni moins que les soldats venus d'autres régions. Louis Harel, Haut-Breton, raconte même qu'il découvre le pinard en arrivant à la guerre. Il précise rapidement pourquoi les soldats boivent en abondance : *“Le lendemain, les hommes se mirent à boire pas mal de pinard. Ils avaient fait à Arras des économies forcées, de plus nous avions que l'après-midi, nous montions aux tranchées”*<sup>229</sup>. L'effet narcotique de l'alcool a un double usage. Il éloigne la peur et désinhibe la réticence éventuelle à se servir de son arme. Les comportements excessifs de certains soldats ivres les mènent au peloton d'exécution<sup>230</sup>. Concernant Loeiz Herrieu, le stéréotype ne tient pas. Consommateur d'alcool modéré, le spectacle de l'ivrognerie de certains soldats le met hors de lui. Au point de le rendre violent, comme dans ce passage déjà cité précédemment :

“3-03-1916. - (...) Le capitaine en les voyant me dit : *“Tenez, fourrier, voyez vos Bretons ! Ils sont propres... Allez donc les séparer !”* Et moi d'aller à eux avec mon bâton. Un peu de menace et chacun de son côté, tout en rechignant fortement. En vérité, il ne me font pas beaucoup d'honneur ni à leur pays... Mais il n'y a pas que les Bretons qui font honte : de jeunes canonniers sont arrivés d'un coup avec nous ici et ils sont tous saouls également ; il se battent et se comportent comme des fous”<sup>231</sup>.

Pour Loeiz Herrieu, l'ivrogne n'est pas très éloigné du déserteur. Tout comme ce dernier, il violente l'image de la collectivité à laquelle il appartient. Dans le passage cité, l'ivrognerie de ces soldats est accentuée par leur origine bretonne. Il tente de nuancer maladroitement en décrivant celle des canonniers. Mais la blessure est là. Il y répond par des coups de bâtons dont il ne cache pas la force :

“5-03-1916. (...) “La moitié de la compagnie est de nouveau saoule ; si saoule qu'elle va des deux côtés de la route. Une dispute éclate entre les sous-officiers et les soldats et il est bien nécessaire de mettre un caporal avec moi, derrière la compagnie, pour les faire suivre et les lever lorsqu'ils tombent dans les trous

228 À ce sujet, voir l'analyse Ronan Le Coadic : LE COADIC, 1998, p.188-192.

229 HAREL, 2009, p.35.

230 Pour compléter, voir aussi **DICIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918**, 2008, GNÔLE, PINARD, p.481-483. François Cochet évoque dans cette notice le *“portrait peu amène de l'éthylisation des Bretons”*, dressé par Marc Bloch. Cependant, F.Cochet conclue en indiquant que la consommation d'alcool revêt des formes trop diverses pendant le conflit pour généraliser quoi que ce soit à ce sujet.

231 “3-03-1916.-(...) *Ar c'hapiten doc'h o gwelet a lâr din : “Tenez, fourrier, voyez vos Bretons ! Ils sont propres... Allez donc les séparer !” Ha me dezhe, gete ma fenn-bazh. Un tamm gourdrourz ha pep unan d'e du, en ur rekinal start. E gwirionez, ne raont ket kalz a enor din na d'o bro.... Met estroc'h eget ar Vretoned a laka toulladoù ; Kanonerion yaouank a zegouezh ar-un-dro genomp amañ hag emaint 'gozik holl mezh ivez ; kan gete hag ardoù foll.”* **KAAK**, p.120.

de boulets explosés.

Et je vous le dis que nous trouvons assez à faire. C'est un miracle que ma cane ne se soit pas cassée en tapant sur beaucoup d'entre eux pour les faire marcher.

Nous faisons ainsi pendant quelque cinq quarts de lieue. Nous approchons des lignes et on nous dit de s'arrêter de faire du bruit et de fumer.

Mais autant parler à des sourds. Ils veulent aller aux *Boches*, disent-ils ! Quelle vie...

Nous avons beau faire, il reste des hommes derrière nous sur les bernes de la routes.<sup>232</sup>”

La violence des coups de bâton est à la mesure de l'aversion de Loeiz Herrieu envers l'ivrognerie. Car celle-ci ne fait pas que blesser son orgueil de Breton lorsque les buveurs le sont aussi, elle met également la vie de la troupe et la compagnie tout entière en danger, quand elle s'exprime comme ici, à proximité des lignes ennemies. C'est là tout le problème du dosage de la consommation l'alcool pour l'armée, parce que ses effets permettent d'atténuer l'ennui, la peur de la mort mais aussi parfois de motiver plus que nécessaire les soldats pour aller “*charger sur les Boches*”.

“Premier juin 1915.- (...) Hier soir, nous sommes allés de nouveau prendre notre poste à Oulches, et la moitié de la compagnie était saoule. Nous ne pouvions pas les faire marcher. Ils tombaient dans les fossés et ne pouvaient pas se relever. Ceux qui ont pu venir jusqu'à notre position voulaient fortement charger sur les *Boches*.

Ce matin, on leur distribue quelques jours de prison. Il est également interdit de leur donner du vin pendant cinq ou six jours. Pour les plus saouls on leur fait évacuer les gogues avec leur écuelle en fer jusqu'à minuit<sup>233</sup>.”

De ce fait, les excès sont punis, pouvant même aller jusqu'à l'exécution lorsque le soldat saoul s'est rendu coupable de violence envers un officier, à l'exemple du soldat Bihouez, déjà évoqué. Ils amènent aussi à punir les soldats en les privant momentanément d'alcool, mais globalement, l'armée ne renonce pas à distribuer et à autoriser la consommation de cet instable auxiliaire, qui lui permet malgré tout de tenir au calme une partie des troupes au repos et de gommer la peur de celles en première ligne. Loeiz Herrieu, homme modéré, ne pouvant céder à l'ennui tant il est débordé par la *paperasse*, guidé par un sens du devoir qui n'oblige pas à le

232 “An hanter ag ar gompagnunezh a zo mezh arre ; ken mezh mah a an daou du ag an hent gete. Bec'h a sav etre an eil-ofiserion hag o soudarded ha ret-mat eo lakaat ur c'haporal genin, àr-dreñv ar gompagnunezh, evit ober dezhe heuli hag o sevel a pa gouezhont en toulloù boletoù-tarzhed. Ha me ' respont deoc'h e kavomp trawalc'h d'ober. Burzhud ne oa torret ma fenn-bazh é skoiñ doc'h lod anezhe evit o lakaat da gerzhet. Pemp kardlev bennak a raomp èl-se. Tostaat a raomp d'al linennoù ha lâret a raer dehan a drouzal hag a vutumat. Met kerkoulz e vehe komz doc'h tud vouzar. D'ar Boched e fall dezhe monet, a lâront ! Nag ur vuhez... Kaer hon eus ober, chom a ra tud àr hol lerc'h doc'h kostezioù an hent.” *KAAK*, p.122.

233 “Kentañ a Vezheven 1915.- (...) Dec'h d'an noz eh omp daet arre da gemer hol lec'h da Oulches, hag eh oa mezh an hanter ag ar gompagnunezh. Ne oamp ket e'it o lakaat da gerzhet. Kouezh a raent er skoselloù ha sevel n'hellent ket. Ar re en deus gellet donet betek o lec'h a venne groñs fardiñ àr ar Boched. Ar mintin-mañ e ranner etreze un nebeud deizioù prizon. Difennet a zo ivez da reiñ gwin dezhe e-pad pemp pe c'hwec'h deiz. D'ar re a oa mezvañ eh eus graet skarzhiñ ar c'hac'herioù get o skudell-houarn beta kreiznoz.” *KAAK*, p 66.

motiver pour qu'il tienne son poste et n'étant pas en première ligne, n'a pas besoin d'alcool. Il condamne donc d'autant plus facilement ceux qui s'abandonnent à l'ivresse avec tous les débordements que cela signifie dans une armée en campagne :

“26-12-1916.- (...) L'arrêt est à Conchy-les-Pots. (...) La plupart des gens sont là : on les voit travailler, dans les champs, à environ trois quarts de lieue de la ligne. Mais assurément ils ne se sont pas améliorés au contact des soldats, les femmes surtout et les enfants... Ces derniers ne vont plus à l'école. Ils restent avec les soldats, toute la journée, et il est facile de savoir que ce n'est pas le catéchisme qu'ils apprennent !

La femme chez qui nous mangeons nous dit quelle sorte de vie il y a eu avec les soldats ici. Ceux du nord ont été les pires. Quand ils sont saouls ils se précipitent dans les maisons, la nuit, sur les femmes. Ils saoulent les enfants. Une honte<sup>234</sup> !”

Dans la panoplie du soudard déraciné à qui la guerre a fait perdre toute valeur, l'ivrognerie tient une bonne place. À la lecture de ces peu amènes portraits de soldats emportés dans la décadence provoquée par la guerre et l'alcool, nous constatons à nouveau la place que donne Loeiz Herrieu aux officiers, qui obligent les soldats à faire de l'exercice lorsqu'ils sont au repos quand il écrit : “29-30-08-1916.-(...) *Les soldats grognent à cause d'eux (les officiers) et se saoulent, tant qu'ils le peuvent, pour pouvoir décharger leur chagrin*<sup>235</sup>”. Ainsi, dans son souci de hiérarchiser son aversion envers les uns ou les autres, il méprise plus encore l'officier qui donne des ordres inutiles que le troupier qui boit pour les oublier. Mais s'il explique l'ivresse dans le cas présent, jamais il ne l'excuse, en signifiant que la faute revient à l'institution, quand par la voix de ses officiers elle pousse les soldats à boire, quand par la distribution de vin, d'eau de vie, elle autorise les soldats à aller dans les tavernes en zone de repos, encourageant, suscitant même, le penchant de beaucoup pour la bouteille. Nous avons déjà compris pourquoi Loeiz Herrieu n'exprime jamais de manière directe quelque critique que ce soit envers l'institution militaire, en se contentant de dénoncer l'attitude de certains officiers. Néanmoins, la lecture de son récit suffit à dévoiler la responsabilité de l'armée dans cette étrange alcoolisation de masse.

*Suicide, désertion, alcoolisme*, Loeiz Herrieu regarde avec indulgence ou pas chacune de ces manières de fuir la guerre. Toutes mènent à la mort. C'est évident pour le suicide. La

234 “26-12-1916.-(...) *E Conchy-les-Pots ema an arrest. (...) Ema an darn vuiañ ag an dud amañ : o gwelet a raer é labourat, en douarouïer, tri c'hardlev bennak doc'h al linenn. Met moarvat n'o deus ket gwellaet kalz é taremrediñ ar soudarded ar merc'hed dreist-holl hag ar vugale. Ar re-mañ ne yaont ket mui d'ar skol. Get ar soudarded e chomont, a-tro an deiz, hag aes eo goût nend eo ket katekiz a zeskont ! Ar vaouez a zebromp en he zi a lâ deomp peseurt buhez a zo bet get ar soudarded amañ. Re ag ar C'hreiznoz a zo bet gwashañ. A pa vezent mezv e fardent en tier, d'an noz, àr ar merc'hed. Mezviñ a raent ar vugale. Ur vezh !” KAAK, p.168.*

235 “29-30-08-1916.-(...) *Bourboutil a ra ar soudarded enep dezhe ha mezviñ a raont, par ma c'hellont, evit gellout diskarg o c'halonadoù.*” KAAK, p.153.

désertion fait risquer au coupable le peloton d'exécution et induit sa mort sociale. Quant à l'alcoolisme, il augmente le risque de mort étant donné qu'un homme saoul ne dispose plus des réflexes de protection et le pousse à des actes de bravoure contre l'ennemi ou de révolte contre sa hiérarchie, qui peuvent entraîner sa mort. Par ailleurs, l'abrutissement effectif provoqué par l'alcool détruit peu à peu les cellules du cerveau, de ce fait, une consommation excessive s'apparente en temps de paix ou en temps de guerre, à l'instar de toutes les autres formes de toxicomanie, à un suicide lent.

La mort, toujours la mort, tuer, se faire tuer, se tuer, essayer d'y échapper, rien d'autre que l'obsession de la mort provoquée par lui-même ou par les autres, constitue le destin du soldat. Et ceux qui restent, comme le sergent-fourrier Herrieu, font les comptes en attendant leur tour.

#### IV.3.13. Compter les morts

“C'est la dernière fois que je vous importune avec mes chiffres terribles, mais comparaison mis par le temps des troupes alliées à descendre les Champs Élysées lors du défilé de la victoire, environ trois heures je crois, j'ai calculé que dans les mêmes conditions de marche et de formation réglementaire, le défilé des pauvres morts de cette inexpiable folie, n'aurait pas duré moins de onze jours et onze nuits<sup>236</sup>.”

Le commandant Dellaplan, interprété par l'acteur Philippe Noiret dans le film *La vie et rien d'autre*, où il joue le rôle d'un militaire chargé de compter les soldats français morts pendant la Grande Guerre livre ces chiffres dans une dernière lettre à Irène, femme d'un soldat disparu. La comparaison entre le défilé des vivants et celui des morts rappelle un autre long métrage consacré à la Grande Guerre, “*J'accuse*<sup>237</sup>”, d'Abel Gance, dans lequel les soldats morts se relèvent et exhortent les vivants à se souvenir d'eux. Pour toutes les armées et les États du monde, compter les morts s'avère essentiel<sup>238</sup>. Cette comptabilité permet en effet de mesurer la hauteur du sacrifice d'une armée pour la nation ou bien le degré d'incompétence de l'état-major, selon l'orientation idéologique de ceux qui interprètent ces chiffres. De ce fait, la nature des morts comptabilisés porte indéniablement le germe de la polémique. Qui compter parmi les morts de la Grande Guerre ? Les soldats morts au combat uniquement ? Ou bien devons-nous également y ajouter les soldats morts de leurs blessures après la guerre ? Et que faire des mutins, des fusillés, des morts de maladie sur le front ?

236 Transcription d'un dialogue extrait du film : “*La vie et rien d'autre*”, long métrage de 135 minutes, de Bertrand Tavernier, sorti en 1989. Dialogues de Jean Cosmos.

237 “*J'accuse*”, long métrage de 166 minutes d'Abel Gance, 1919.

238 Pensons par exemple au roman d'Ismael Kadaré, *LE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE MORTE*, qui raconte l'histoire d'un général italien dans les années 1960, chargé d'aller chercher les restes des morts italiens de la Seconde Guerre mondiale en Albanie. KADARÉ, 1970.

Les relations compliquées entre l'État français et la Bretagne ont longtemps amené l'un à minimiser et l'autre à exagérer le nombre de morts bretons pendant la Grande Guerre<sup>239</sup>. Les historiens ont peu à peu remis les choses à leur place. Ainsi Henri Gilles, dans un article consacré à ce sujet<sup>240</sup>, propose un chiffre qui fait désormais consensus de *132.800 morts bretons*<sup>241</sup>. Outre son analyse chiffrée, il revient sur le chiffre de 240 000 morts bretons qui a longtemps été avancé et sur les raisons de ce chiffre. Parmi celles-ci figure la volonté des nationalistes bretons de démontrer la démesure du sacrifice des Bretons pour la France.

Dans le feu de l'action, Loeiz Herrieu ne fait pas le compte des morts dans un souci nationaliste visant à insister sur l'origine bretonne des tués. Non, s'il indique parfois la nationalité des soldats morts, c'est surtout l'ampleur du massacre qu'il veut mettre en avant lorsque les chiffres sont importants. Cette ampleur lui saute aux yeux dans les cimetières : *“23-09-1917.- (...) Près du P.S nous voyons aussi un cimetière, 300 tombes de soldats à l'intérieur, tués au mois d'avril et au mois de mai, lorsqu'il y a eu la bataille de Craonne<sup>242</sup>”*. Les cimetières s'agrandissent au fur et à mesure que le nombre des morts augmente :

*“13-10-1918. (...) À 11h30 nous sommes à Warmeriville, un petit village coupé au milieu par la rivière Suipe. (...) Après déjeuner, je vais voir le cimetière. Il a été agrandi par les Allemands pour mettre leurs tués : ils y ont près de 2000 tombes, des soldats tués, la plupart d'entre eux, dans les attaques de cette année<sup>243</sup>.”*

Loeiz Herrieu l'observe, le note, pêle-mêle : *“Presqu'aussitôt les Allemands tombent sur les Français. 85 d'entre eux ont été tués<sup>244</sup>”* ; *“Tout en arrivant au bourg, je vois, au milieu de la route, des vêtements déchirés, des morceaux de viande sanglants d'hommes et d'animaux, des fils de téléphone, allongés, des carreaux de verre brisé. Il y a 38 blessés et 8 morts<sup>245</sup>...”*. Parfois, il indique des caractéristiques inédites pour lui, concernant les morts : *“Sur la route, nous trouvons les corps de deux nègres tués<sup>246</sup>”*. Mais rien dans sa démarche de signaler tel ou tel nombre, ne semble animé d'une volonté de démonstration nationaliste. Il exprime son effroi de voir les Bretons tués

239 Rappelons qu'il s'agit de la Bretagne historique, découpée en cinq départements après la Révolution : Morbihan, Finistère, Côtes-du-Nord (actuelles Côtes d'Armor), Loire-Inférieure (actuelle Loire-Atlantique) et Ille-et-Vilaine.

240 GILLES, 2010.

241 Sur un total d'environ 1.320.000 pour l'ensemble de la France.

242 *“23-09-1917.-(...) E-tal ar P.S e welomp ivez ur vered, 300 bez soudard a-barzh, lazhet e miz Ebrel ha miz Mae diwezhañ, a pand eo bet krogad Craonne.”* **KAOK**, p.223.

243 *“13-10-1918. (...) Da 11 eur 30 eh omp e Warmeriville, ur gêrig troc'h dre an hanter get ar wazh Suipe. (...) Àr-lerc'h merenn, eh an da welet ar vered. Kreskaet eo bet d'an Alamaned evit lakaat o re lazhet : tost da 2.000 bez o deus a-barzh, soudarded lazhet, an darn vuiañ, e krogadoù ar blez-mañ.”* **KAOK**, p.264.

244 *“Gozik àr-un-dro e kouezh ar Jermaned àr ar Frañsizion. 85 ag ar re-mañ a oa bet lazhet.”* **KAOK**, p.46.

245 *“En ur zegouezh er voure'h, e welan, e-kreiz an hent, dilhad roget, tammoù kig gwadek tud ha roñseed, neudennoù telefon a-skourr, karreziou gwer brezilhet. 38 a re gouliet a zo ha 8 a re lazhet.”* **KAOK**, p.87.

246 *“Ar an hent e kavomp korvoù daou vorian lazhet.”* **KAOK**, p.135.

d'une autre manière.

Loeiz Herrieu est fourrier, cette fonction en fait un homme de chiffres, à ce titre, il doit d'ailleurs tenir à jour les arrivées et les départs des hommes de sa compagnie. Il ne mentionne pas systématiquement les morts de ces derniers dans son récit : “*Trois hommes du 88e ont été tués pendant le combat*<sup>247</sup>”.

Le fait de préciser le nombre des morts autour de lui tient donc autant de la volonté d'insister parfois sur l'ampleur des chiffres que d'une sorte de déformation professionnelle. Ces décomptes semblent avoir été faits à chaud, sans réelle arrière-pensée, dans le but d'informer, laissant à chacun le soin de se faire son idée puisque, comme le dit la formule : “*Les chiffres parlent d'eux-mêmes*”.

#### IV.3.14. En arrière du pays des morts

Lorsqu'ils ne sont pas encore un chiffre anonyme dans la liste des tués, les soldats sont tout de même ailleurs, dans la guerre, *au pays des morts*. Ailleurs, de là où ils viennent, dans leur famille, dans leur pays, leur bourg, l'on continue à vivre et à mourir. Loeiz Herrieu correspond avec les vivants, se préoccupe de sa ferme, donne des indications à sa femme pour la bonne gestion du ménage, l'éducation des enfants, comme nous l'apprend la lecture de sa correspondance avec son épouse<sup>248</sup>. Le sujet est quasiment absent dans *Kammdro an Ankoù*. Tout juste y évoque-t-il la destruction de sa ferme réquisitionnée par l'armée<sup>249</sup>. De même que ses enfants n'apparaissent pas non plus, ou presque<sup>250</sup>. Ce n'est pas le sujet de son récit. Cette intimité est réservée au courrier. Car cette réalité lointaine de la famille qui vit à l'arrière n'a rien à voir avec la guerre. Loeiz Herrieu est dans la *parenthèse*, pas les siens. C'est ce qu'il veut croire. Il décrit ses propres sentiments, et encore, souvent du bout des lèvres, n'exprimant jamais son souci quant au manque que peuvent ressentir les siens à cause de son absence. Cependant, il fait partie d'une génération d'hommes peu portés sur les épanchements. Cela n'indique en rien l'absence de peine et de souffrance profonde. En particulier lorsqu'il apprend qu'il ne reverra plus certains de ceux restés là-bas. Le 3 septembre 1915, Loeiz Herrieu apprend la mort de son beau-père :

247 “*Tri den ag an 88vet a zo bet lazhet e-pad ar c'hrogad.*” 26-01-1915, *KAAK*, p.53. Nous avons pu consulter un carnet d'effectifs tenu par Loeiz Herrieu au CRBC de Brest.

248 CARRÉ, 1999.

249 Nous évoquons cet épisode dans le chapitre suivant.

250 “*3 a viz Du 1918.- Setu daet glav arre. Monet a ran da resev evit en em unaniñ get ma mab koshañ hag a ra e gomunion gentañ ar mintin-mañ. Èl-se en em gav hon eneñv e karantez Doue...*” ; “*3 novembre 1918.- Voici venue la pluie de nouveau. Je vais communier pour m'unir avec mon fils aîné qui fait sa première communion ce matin. Comme cela notre âme se trouve dans l'amour de Dieu...*” *KAAK*, p.266.

3-09-1915. (...) Il m'arrive une nouvelle désagréable aujourd'hui : mon beau-père est mort, un peu à cause de l'angoisse d'avoir vu ses garçons partir tous à la guerre. Il avait fait la guerre de 70 et avait été prisonnier. Il savait ce que les hommes peuvent supporter dans une telle vie. Et nous voilà séparés pour de bon sans avoir pu nous voir. Ces jours-ci sa pensée oppresse mon esprit et je maudis avec le poète Burns, ceux qui nous ont séparés de nos parents :

*“O ! que vous soyez maudits, chefs des États,  
 Vous qui insufflez la longue haine dans le cœur des frères !  
 Vous qui faites soupirer beaucoup de cœurs tendres ;  
 Qu'il en tombe autant sur votre tête !  
 Comment peuvent vos cœurs, durs comme des pierres,  
 Trouver du plaisir en entendant la veuve qui pleure  
 Et l'orphelin qui crie<sup>251</sup> !”*

Loeiz Herrieu emprunte à Robert Burns<sup>252</sup>, les mots qu'il ne parvient pas à dire de lui-même. Notons au passage le choix d'un poète écossais et pré-romantique pour ce faire, surnommé lui aussi le *barde-paysan*. Les vers cités proviennent du poème *Logan Braes*<sup>253</sup>. L'utilisation des mots du poète écossais a le même rôle que sa condamnation des officiers subalternes. Elle lui évite d'attaquer directement et personnellement les hauts responsables militaires ou politiques, qui ont décidé et mené cette guerre. Par ce procédé, il reste à son niveau, il dénonce les propos tenus par d'autres que lui, lorsqu'ils attaquent les dirigeants politiques ou religieux. Il ne s'y laisse donc pas aller personnellement. Citer les vers de Robert Burns est une manière détournée de faire la même chose. La mort de son beau-père rappelle également pourquoi le départ à la guerre n'est pas un fait exceptionnel en soi. Même s'il est toujours tragique, car Loeiz Herrieu informe également sur l'une des causes de la mort du vieil homme : son angoisse de voir partir ses fils à la guerre<sup>254</sup>. Il ne fut en effet pas rare de voir des familles perdre tous ses garçons partis au front, quand ils ne revinrent pas souvent handicapés, blessés, ou plus rarement totalement sains et saufs. August Bôcher perd par exemple son frère, qu'il pleure abondamment dans ses *Notes*

251 “3-09-1915. (...) *Un doere digoñfortus a zegouezh genin hiziv : marv eo ma zadeg, un tammig get an anken bout gwelet e baotred é vonet rac'h d'ar brezel. Graet en doa-en ar brezel 70 ha bet 'oa bet prizonour. Goût a rae petra a c'helle e dud andur en ur vuhez seurt-mañ. Ha setu-ni dispartiet evit mat hep bout gellel em welet. E-pad an deizioù e wask ar soñj anezhoñ àr ma spered hag e villigan, get ar gwerzour Burns, ar re en deus hon dispartiet a-zoc'h hor c'herent : “O ! ra vehe milliget, pennoù Stadoù, / C'hwi hag a c'hwezh kas hirbadus e kalonoù breudeur ! / C'hwi hag a ra da veur a galon dener huanadiñ ; / Ra gouezho kement-se àr ho penn ! / Penaos e c'hell / ho kalonoù, kalet èl mein, / Kaout plijadur é klevet an intañvez ec'h ouel / Hag é c'harmiñ an emzivad !”* KAAK, p.86.

252 Robert Burns, 1759-1796.

253 Voir annexe page 608

254 C'est étrangement plus souvent sur le ressentiment des mères et des orphelins que les études, les commentaires ont insisté. Encore aujourd'hui, il n'est pratiquement jamais fait référence à la peine que ressentirent certainement beaucoup de pères au départ de leur(s) fils. Le 11 novembre 2009, par exemple, le discours du Président de la République française insistait sur le chagrin commun des deux côtés du Rhin, sans évoquer un seul instant les pères : “*On mesure ce que cette guerre avait d'absurde et de suicidaire en songeant aux fils et aux mères qui ont tant pleuré de part et d'autre du Rhin, (...)*” SARKOZY, 2009.

*de guerre*<sup>255</sup>. La guerre ne se contente pas d'éliminer les soldats, elle anéantit en partie ou totalement les familles, les êtres et les choses qu'elle atteint. Mis à part son beau-père, Loeiz Herrieu ne mentionne aucune autre mort dans sa famille. Peut-être qu'il n'y en eut tout simplement pas d'autre. Il se peut également que Loeiz Herrieu n'y apporta pas d'importance au point de le mentionner dans son récit. En revanche, il signale la disparition d'amis de l'*Emsav* et/ou collaborateurs de *Dihunamb*, en leur rendant toujours hommage par quelques mots. Nous avons déjà cité le passage concernant Yann-Ber Kalloc'h. Il n'est pas le seul :

“7-11-1916. - Par l'*Union Agricole* j'apprends aujourd'hui la mort de mon compère Jos Parker, grand chanteur du pays de Fouesnant. Il est mort sans voir la fin de cette terrible guerre.

Ainsi, à l'arrière, comme, ici tombent les meilleurs enfants de Bretagne. Qui restera pour continuer le travail entamé ? Dieu sait...

Et mon cœur se serre en pensant aux journées agréables passées à Kergoadig, au Kozh-Kêr ; à la promenade annuelle que nous faisons à Fort-Bloqué, sur la côte ploemeuroise. Nous nous réunissions là, chaque année, une bande de bons Bretons, plein de croyance et de patriotisme, pour se voir et s'entendre<sup>256</sup>.”

Jos Parker, est né en 1853 et mort le 4 novembre 1916, à Fouesnant. Artiste polymorphe, poète, écrivain, chanteur et peintre, Loeiz Herrieu l'a vraisemblablement rencontré à l'URB ou bien dans le cadre du *Gorsedd* de Bretagne. Ses poèmes connurent un certain succès à son époque mais il est aujourd'hui oublié<sup>257</sup>. Loeiz Herrieu en l'intégrant aux enfants de Bretagne, qui disparaissent sans que personne ne sache qui prendra leur suite s'égare un peu, puisque Jos Parker n'est plus un enfant depuis longtemps quand il meurt à 63 ans, à une époque où un homme de cinquante ans est déjà regardé comme un vieillard. La remarque concernant la jeunesse est plus appropriée concernant l'Abbé Noël Tanguy, puisque ce dernier était soldat :

“7-06-1918. (...) Il me vient la nouvelle de la mort de mon jeune collaborateur, l'abbé Noël Tanguy de Quistinic. C'est lui qui avait composé la chanson qui plaît tant : *En amzér goh eit bout karet... Autrefois pour être aimé...* Il y avait en lui matière à un bon écrivain. Le voici abattu en pleine jeunesse, Dieu sait avec combien d'autres<sup>258</sup>...”

255 BÔCHER, 1989, p.144, 145, 146, 154, 155, 158, 190, 191, 192, 193.

256 “7-11-1916.- Dre an Union Agricole eh ouian hiziv ema marv ma c'heneil Jos Parker; kanour flour bro Fouen. Marv eo hep gwelet diwez ar brezel spontus-mañ. Èl-se, àr-dreñv, èl amañ, e kouezh gwellañ bugale Breizh. Piv a chomo da genderc'hel al labour boulc'hel ? Doue a oar... Hag e stard ma c'halon é soñjal en devezhioù bourrus tremenet e Kergoadig, er Goh-Kêr ; er valeadenn blez a raemp er Fort-Bloqué, àr aod Plañvour. Eno en em dolpemp, bep blez, un nasad Breizhiz vat, leun a c'hred hag a garantez-bro, evit em welet hag em glevet.” KAAK, p.161-162.

257 Pour plus de détails, voir CADIOU, 2013, p.323-324.

258 “7-06-1918. (...) Arru eo genin doere marv ma c'henlabourer yaouank, an abad Noel Tanguy a Gistinid. Eñ eo en deus savet ar sonenn hag a bij kement : En amzér goh eit bout karet... Bout e oa ennoñ danvez ur skrivagnour mat. Setu-eñ diskaret yaouank-flamm, Doue 'oar get pegement a re 'rall...” KAAK, p.255.

Loeiz Herrieu exprime à chaque fois ses sentiments mais insiste surtout sur la perte pour la Bretagne, lorsque disparaît sur le front ou à l'arrière quelque militant de l'*Emsav*. Sa hantise, c'est la disparition de la Bretagne au sens où il l'entend, bretonnante et catholique :

“29-03-1917.- (...) Aujourd'hui j'ai eu une lettre de F.Vallée, qui m'annonce la mort de mon ami et collaborateur, l'Abbé Falkerheu<sup>259</sup>, trépassé le six de ce mois. Voilà encore une grande perte pour le breton ; car il n'y en a pas beaucoup qui savaient comme lui écrire en breton doux et harmonieux. Et il me vient le souvenir de la promenade que nous avons fait avec Blei Lann Vaus, à Plérin, où il était recteur, et les heures agréables que nous y avons passées avec lui. Que de patriotes vont connaître leur misère, après cette guerre maudite<sup>260</sup> !...”

\*\*\*\*

“24-06-1917.-(...) Il me dit qu'est mort mon vieil ami l'abbé Kadig<sup>261</sup>, recteur de Bieuzi, auteur de *Eost*. Ici tombent de bons patriotes ; derrière en tombent d'autres. Qui restera donc, mon Dieu, à maintenir vivante, après cette guerre, la lumière que nous avons donnée à porter la Bretagne<sup>262</sup> ?”

Ces deux abbés collaborent à *Dihunamb*. La préoccupation de Loeiz Herrieu concernant la mort de ces militants du mouvement breton appelle deux remarques. La première, c'est que tout à sa parenthèse guerrière, il continue tout de même à s'intéresser à ce qui se passe à l'arrière dans l'*Emsav*, en lisant revues et journaux, ou en correspondant avec certains de ses membres, comme François Vallée. Ensuite, sa hantise et sa mention systématique de l'avenir en péril de la Bretagne, montre une ambiguïté commune à tous les militants, quelle que soit la cause qu'ils défendent, en nous laissant interrogateur sur la nature réelle de leurs regrets et de leur peine, tant il est difficile de savoir ce qui tient du sentiment envers la personne ou bien envers ses actions en faveur de la cause.

Ainsi, bien qu'en arrière du pays des morts, comme nous nommons ici la guerre, les militants tombent là-bas aussi. Et à chaque mort d'un *Emsavour* sur le front ou bien au pays, Loeiz Herrieu lit le présage d'une Bretagne en train de disparaître et se lamente à penser que personne ne continuera leur ouvrage. La situation et l'environnement dans lesquels il se trouve n'incitent pas à l'optimisme. Tout de même, nous y lisons également l'expression d'une certaine arrogance, qui se transmet d'ailleurs sans problème d'une génération à l'autre et consiste pour les plus jeunes, à penser que les plus vieux sont dépassés et pour les plus vieux, à penser que les plus jeunes ne sont

259 François Falquerho, Kervignac 1854-1917, Pleben. FAVEREAU 1, 2003, p.385.

260 “29-03-1917.-(...) *Hiziv em eus bet lizher a F.Vallée, hag a gas doere marv ma mignon ha kenlabourer, an Ao. Person Falkerheu, tremenet d'an 6 ag ar miz-mañ. Setu c'hoazh ur c'holl bras evit ar brezhoneg ; rak ne oa ket kalz a ouie èltoñ skriv brezhoneg c'hwek ha flour. Hag e ta soñj din ag ar valeadenn am boa graet ar-un-dro get Blei Lann Vaus, e Pleren, lec'h ma oa person, hag an euriadoù bourrus hor boa tremenet getoñ eno. Nag a vrogarierion a vo gouiet dienez dezhe, goude ar brezel milliget-mañ !...” KAAK, p.182.*

261 Jean-Mathurin Cadic, Kerform (Lorient), 1844-1917, Bieuzi. FAVEREAU 1, 2003, p.385.

262 “24-06-1917.-(...) *Lâret a ra din emma marv ma mignon kozh an aotrou Kadig, person Bieuzhi, oberour an Eost. Amañ e kouezh brogarourion vat ; ar-dreñv e kouezh re 'rall. Piv a chomo enta, man Doue, da zerc'hel bev, goude ar brezel-mañ, ar c'houlouenn hoc'h eus roet da Vreizh da zougen ?” KAAK, p.202.*

pas capables de prendre la relève. Ce sentiment contribuera sans doute à ce que Loeiz Herrieu soit perçu comme un homme du passé par les jeunes écrivains du mouvement de *Gwalarn*, envers qui il exprimera une certaine méfiance du fait de leur radicalité, ce qui le fera rester à distance de ce groupe, qui ne chercha pas à l'intégrer par ailleurs.

Toujours est-il que, mis à part Jos Parker, nous ne trouvons aucun laïque parmi les morts cités, preuve s'il en était besoin de la consanguinité entre *Dihunamb* et le clergé, bien que Loeiz Herrieu tînt toujours à distance une main mise effective de l'Église sur le contenu de sa revue. Les relations entre Loeiz Herrieu et l'*Emsav* d'après-guerre dépassent le champ de notre étude, lorsque celles-ci ne concernent pas l'aspect littéraire proprement dit de *Kammdro an Ankoù*, dont le choix au niveau stylistique n'est pas si éloigné des objectifs littéraires du mouvement *Gwalarn*, à savoir une langue exigeante, d'un certain niveau, tout en restant lisible pour les lettrés brittophones<sup>263</sup>. Mais plus généralement, à quoi s'attendait Loeiz Herrieu à son retour du massacre ?

#### IV.3.15. De retour du pays des morts

“Dans la salle d'attente du Centre de Réforme, où ils attendent de passer la visite, deux cents Français moyens, anciens combattants, ni bourgeois, ni peuple, mais de cette classe intermédiaire qui fait la France, avec leur génie français d'être ficelés comme l'as de pique, et leurs visages blêmes, ah, ma foi, pas beaux, de Parisiens.

(...)

Costals imaginait tous ces hommes sous la capote, et alors il les aimait, tandis que, dans leurs habits civils, il avait plutôt une tendance, très classe possédante, à voir en eux des fricoteurs.

(...)

Des hommes s'en vont, mais il en entre aussi. De sorte que (profondément convaincu comme on l'est que c'est soi qui passera le dernier de tous) on se dit qu'on n'en verra jamais la fin. Ce qui est très “guerre”, en effet.

(...)

Aux portes des salles de visite, de temps en temps, un employé paraît, et appelle les noms des hommes qui doivent entrer. Ceux de qui la vie militaire et la vie civile sont d'un seul tenant dans la chétivité, les éternels “deuxième classe” répondent “Présent”, à la tourloutou<sup>264</sup>.”

Ils se sont battus au nom de la France, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité contre la barbare Germanie. Pour ceux qui sont revenus, hors les souvenirs gravées dans leur mémoire et

263 Ainsi que nous le faisait remarquer Jo Rio, lors de la journée d'études dans le cadre de la Bretagne linguistique, organisée par le CRBC de Brest le 13 décembre 2013.

264 DE MONTHERLANT, 1959, p.957-959.

leur chair, rien n'a changé. Pierre Costals, le très cynique héros des romans de Montherlant<sup>265</sup>, est un écrivain connu qui a combattu pendant la Grande Guerre. Socialement, il se situe au-dessus des hommes qu'il observe dans ce Centre de Réforme. La guerre n'a rien modifié à ce sentiment de classe. Loeiz Herrieu veut croire que son expérience guerrière est une parenthèse. Nous savons qu'elle ne l'est pas. Mais elle est une expérience extraordinaire pour tout combattant. Montherlant, par la voix de Costals, distingue l'homme en uniforme de soldat qui le rend noble, quand son état de civil le fait apparaître comme un individu potentiellement malhonnête. La guerre, à défaut des éliminer, lisse les différences sociales entre les hommes qui partagent la même réalité de la menace continuelle de mort. Une fois morts, tous les hommes sont égaux. Bien que vivants, les soldats entre la vie et la mort se trouvent moins inégaux que dans la vie civile. Cette inégalité moindre est relativisée par Costals dans l'extrait cité, où il constate que dans le cas de certains, soldats ou civils, ils font partie d'une catégorie destinée à subir et à obéir, qui ne s'échappe jamais de ce déterminisme. Une telle phrase nous fait immédiatement penser au tribut payé par les paysans pendant cette guerre que souligne Loeiz Herrieu : "6-06-1918. (...) Ici on voit aussi, hélas ! Que c'est toujours le paysan qui souffre le plus lorsque vient la guerre"<sup>266</sup>". Celui-ci reste plus de quatre ans à la guerre, sans autre contact avec les siens qu'une correspondance, certes abondante, mais qui ne remplace pas la présence de l'homme en chair et en os. Pendant tout ce temps, la vie continue. Il est enfermé dans cette parenthèse de sa vie, dont il ne peut pas et dont il ne veut pas sortir. Certains passages dans *Kammdro an Ankoù*, démontrent sa nostalgie, ses inquiétudes concernant l'avenir de son pays. Qu'en est-il de sa propre vie ? Le premier janvier 1919, la guerre est finie. Loeiz Herrieu est encore en campagne dans le sud de l'Allemagne mais les combats sont terminés :

“Premier de l’an 1919. - Voilà tout de même entamée la dernière année ! L’an qui doit nous envoyer à la maison, nous détacher.

Avant de me lever je peux pas m’empêcher de faire des pensées : comment cela sera-t-il pour nous de recommencer de nouveau la vie, après les quatre années et demie passées dans ce métier inutile-ci, en train d’attendre qu’une marmite nous déchique en morceaux ? Nous nous étions fait à l’idée de la mort et nous avons perdu quasiment chaque espérance de rester vivants. Et maintenant nous allons être envoyés à la maison, sans nerfs et en ayant appris seulement à obéir toujours et plier. Toujours dans la peur devant les maîtres, comment pourrions-nous, d’un jour à l’autre, recommencer dans notre travail avec l’ardeur, l’énergie nécessaires ? Comment cela sera-t-il de nous, pour nous faire à la vie que nous avons presque oubliée et qui sera tellement différente de celle que nous avons connue ?

J’ai presque de la préoccupation maintenant de retourner à la maison lorsque je sais qu’est détruite ma petite ferme là-bas au Gozh-Kêr, vendues mes bêtes. Qu’en sera-t-il de nous ? Recommencer ma vie à

265 Voir références dans la bibliographie.

266 "6-06-1918. (...) *Amañ e weler ivez, siwazh ! Ema bepred ar peizant a c'houzañv ar muiañ a pa za brezel...*" *KAAK*, p.255.

quarante ans ? Maintenant qu'est gaspillée la plus belle partie de celle-ci ! Ce n'est pas sans nostalgie que je vois moi s'approcher le jour que je désirais tellement cependant<sup>267</sup> ...”

Ce passage fait allusion à la destruction de sa ferme, qui a été réquisitionnée par l'armée pour y construire un aéroport. Mais ce texte nous dit surtout l'angoisse du retour. À la peur de mourir, succède la peur de retourner dans le pays de la vraie vie, celui des vivants, alors que l'habitude militaire de se laisser porter au gré des ordres, d'abdiquer toute volonté ou expression individuelle a guidé les soldats pendant des années :

“- C'est vrai, quand on y pense, qu'un soldat – ou même plusieurs soldats – ce n'est rien, c'est moins que rien dans la multitude, et alors on se trouve tout perdu, noyé, comme quelques gouttes de sang qu'on est, parmi ce déluge d'hommes et de choses.”

(...)

“- Pour sûr, face de noix. Faut faire ce qu'on nous dit de faire, en attendant qu'on nous dise de nous en aller. (...) Les faces cuites, tannées, incrustées de poussière opinent, se taisent. Evidemment, c'est là l'idée de ces hommes qui ont, il y a un an de demi, quitté tous les coins du pays pour se masser sur la frontière : renoncer à comprendre, et renoncement à être soi-même ; espérance de ne pas mourir et lutte pour vivre le mieux possible<sup>268</sup>.”

Voici résumée la condition de soldat par Barbusse. Comment se retrouver soi-même quand la fin de la guerre arrive ? Surtout, lorsque, dans le cas de Loeiz Herrieu, plus rien de ce que vous possédiez n'existe<sup>269</sup>, que vous arrivez à un âge où pointent les premiers signes de la vieillesse dans un certain renoncement, une perte d'énergie, d'autant plus que l'inquiétude de sa situation personnelle est accentuée par ses préoccupations concernant l'avenir de la Bretagne. Ces craintes sont justifiées. *L'Emsav* sortira terriblement affaibli par cette guerre, avant qu'une nouvelle génération n'émerge au cours des années 1930. Affaibli mais pas mort. Il ne sera pas forcément à l'image de ce que Loeiz Herrieu appelait de ses vœux mais il continuera à être animé et l'est encore de nos jours.

D'autres craintes sont liées à la perception déformée, qu'a Loeiz Herrieu de la Bretagne

267 “*Kentañ deiz ar blez 1919.- Setu èlkent boulc'het ar blezad diwezhañ ! Ar blez a zle hor c'has d'ar gêr, d'hon diliammiñ. A-raok sevel ne c'hellan parraat a ober soñjoù : penaos 'vo deomp-ni krog arre er vuhez, àr-lerc'h ar pevar blezad hanter tremenet er vicher didalvez-mañ, é c'hortoz ur potarn d'hon dispenniñ a-dammoù ? Graet e oamp doc'h ar soñj ag ar marv ha kollet hor boa 'gozik pep goanag da chom bev. Ha bremañ h aomp da vout kaset d'ar gêr, dinerzhet ha desket deomp hepken sentiñ bepred ha plegiñ. Bepred en aon a-raok ar vistr, penaos e c'hellahemp-ni, ag un deiz d'an arall, adkrog en hol labour get an hardizhted, an nerzh-kalon rekis ? Penaos e vo deomp-ni en em ober doc'h ar vuhez hon eus pe-dost ankouaet pe a vo ken dishañval doc'h an hani hon eus anavet ? 'Gozik em eus-me prederi bremañ da zistroiñ d'ar gêr a pa ouian ema fondet ma zachennig du-hont er Gozh-Kêr; gwerzhet ma loened. Petra 'vo ac'hanomp ? Adkomañs mam buhez da zaou-ugent vlez ? Bremañ pand eo kalavret al lodenn gaerañ anezhi ! Nend eo ket get hiraezh e welan-me é tostaat an deiz a c'hoantaen kement neoazh...*” **KAOK**, p.287.

268 BARBUSSE, 1965, p.49 & p.51.

269 La ferme préemptée sera indemnisée après guerre, selon son estimation en temps de paix et non plus en temps de guerre, au détriment de Loeiz Herrieu. CARRÉ, 1999

pendant la guerre et après son retour, puisqu'il a été éloigné trop de temps pour ne pas être en décalage avec elle, quand il en décrit la dépravation des mœurs :

“18-03-1918.- (...) On me dit que c'est la Bretagne qui court à sa perte aussi en même temps que la France. Les filles sont dépravées ; elles se montrent comme dans la vieille Rome, elles s'ennivrent, elles sirotent, pendant que leurs hommes ne sont pas à la maison<sup>270</sup>.”

La première réflexion tenait certainement plus à l'époque, de la rédaction de *Kammdro an Ankoù*, qu'au témoignage dans la guerre. Peu importe la date de rédaction, il désire surtout montrer ce que deviennent les femmes sans un homme à la maison, même s'il n'a jamais douté de la probité de son épouse. Loeiz Herrieu a envers les femmes, des idées de son époque mais rien ne sera plus comme avant après la guerre, dans ce domaine comme dans bien d'autres.

Derrière l'outrance de ce passage et de quelques autres dans le récit, rédigés pendant le conflit, nous lisons la profonde angoisse d'un homme à l'idée de retrouver un pays où la parenthèse n'a pas arrêté les sentiments des uns et des autres à son égard et inversement, car il ne l'écrit pas, mais nous devinons qu'une de ces appréhensions est celle de retrouver sa femme et ses enfants. Ni la vie ni la mort n'ont fait de pause pendant cette parenthèse. Des amis sont morts, qui luttèrent dans le même sens que lui. Que va devenir la Bretagne, sa langue ? Quel va être l'accueil ? Comment retrouver sa place, alors que bien des civils n'ont déjà plus qu'une idée en tête, oublier cette guerre ?

Loeiz Herrieu indique souvent combien l'état de soldat dans la guerre est misérable. Dans quel état se trouve le soldat qui revient de la guerre ? Douleur en pensant aux camarades restés sur le carreau, incompréhension face à l'indifférence, peur face au sentiment de liberté retrouvée, le retour n'est jamais évident et constitue un thème récurrent dans tous les récits de soldats. Jean-Marie Déguignet par exemple, doit rempiler pour éviter la misère et connaît le sort des anciens soldats<sup>271</sup>. Le soldat qui rentre est un homme nu, comme Jean Conan, qui n'a tiré aucun profit de ses années de guerre<sup>272</sup>. Le soldat qui rentre est un homme qui a la vie sauve, sans jamais être un vainqueur. Il a failli perdre sa vie tout en perdant son temps, neuf ans en ce qui concerne

270 “18-03-1918.- (...) *Ha siwazh ! lâret a raer din ema Breizh é vonet da goll ivez àr-un-dro get ar Frañs. Dirollet eo ar merc'hed ; en em gennig a raont, èl e Rom gozh, mezveziñ a raont, lipat a raont, e-pad nend eo ket o gwazed er gêr.*” KAAK, p.249.

271 “(...) j'allais bientôt être congédié pour la deuxième et dernière fois. Il serait inutile de songer de rester au régiment pour terminer la carrière. J'en voyais partir tous les jours des soldats et des sous-officiers après quatorze années de services, dont on n'en voulait plus. On les trouvait trop usés. Je vis partir un sergent-major qui avait vingt et un ans de services et dix-huit campagnes. Le pauvre vieux pleurait en partant. Il allait être obligé d'aller mendier son pain après avoir donné tout son temps, sa jeunesse, ses forces à la Patrie. (...) Enfin, mon tour vint. Je finissais mes quatorze années jour pour (jour), le 11 septembre 1868.” DÉGUIGNET, 1998, p.259-260.

272 “ (...) ; je donnai ma démission et recouvrai ma liberté ; une nouvelle vie m'attendait. J'estimais avoir connu assez de bouleversements, sans avoir tiré le moindre profit de mes préérégrinations à travers le monde. Car j'étais un homme honnête, je n'avais rien d'un voleur ni d'un imposteur ; si je l'avais été, je serais rentré riche à la maison, comme beaucoup. A l'armée, je ne me suis livré à aucun commerce pour mon propre compte ; au contraire, je n'ai eu que ma peine pour récompense.” CONAN, 2001, p.241.

Loeiz Herrieu, entre son service militaire et ses années de guerre : “*La France m’a pris cinq ans de ma meilleure jeunesse. Neuf ans à enlever de ma vie, et qui s’enfuit plus vite tous les jours*<sup>273</sup>...” Les années de guerre ou de vie militaire sont un temps mort dans la vie d’un homme, selon lui. Le choix de raconter son expérience guerrière en adaptant ses carnets, lui permet d’indiquer précisément la chronologie de son récit, alors que les romans se contentent en général d’un déroulement chronologique sans indications temporelles. La mention scrupuleuse des dates dans le récit par Loeiz Herrieu lui permet de comptabiliser exactement ses jours perdus à la guerre. Si des scènes, des descriptions, des images sont parfois répétitives dans *Kammdro an Ankoù*, le temps file, les dates s’accumulent et cet amoncellement annonce paradoxalement le vide du temps perdu. Un temps perdu, qui détruit la vigueur de cet homme, l’épuise autant physiquement qu’intellectuellement et le fait renoncer à ce qui faisait pourtant sa vie dans le civil :

“Premier juin 1918.-(...) Je reçois une lettre d’une institutrice chrétienne, de Kerforn, qui me demande d’écrire une *gwerz* pour honorer les quatre-vingts ans d’une Bretonne là-bas.

Hélas ! La corde de ma harpe est cassée ; mon imagination s’est épuisée... Je ne peux plus faire de vers<sup>274</sup>...”

Comment versifier sur des gens là-bas alors qu’il se trouve ici dans la guerre ? Elle ne lui inspire aucune poésie. Il est seul. Désormais, il sera toujours seul hanté par les souvenirs d’un passé qui n’est pas seulement perdu, mais aussi un présent et un avenir déjà gâchés à cause de son expérience au pays de morts :

“Il fait sombre lorsque je descends à Lorient.

Je pars dans l’obscurité, par les chemins que j’ai fréquentés si souvent autrefois, lorsque j’étais adolescent, à l’école de Lorient ; plus tard lorsque j’allais, avant le jour, avec des charges de légumes ou de fruits sur ma tête au marché de Lorient ; et après lorsque j’allais prêcher l’amour de la Bretagne et du breton, par les paroisses du pays vannetais...

Toutes ces choses me semblent maintenant comme des choses d’une autre vie que j’aurais vécue avant, avant d’être mort une fois...

En dépit de moi me montent les larmes à mes yeux en pensant à cette vie passée-là d’où me viennent des souvenirs pour bouleverser mon souvenir, comme le font, avec le vent d’hiver, les feuilles sous les bois émondés.

Entre cette vie-là et celle-ci il y a le fossé de la guerre avec sa saloperie, sa fange et son sang. J’ai vécu

273 “*Pemp blez arall e deus kemeret ar Frañs a ma yaouankiz wellañ. Nav vlez da lemel di àr mam buhez din, hag a dec’h fonnaploc’h bemdez...*” **KAAK**, p.256.

274 “*Kentañ a C’hourhelen.- (...) Resev a ran ul lizher ag ur vestrez-skol kristen, a Gerforn, hag a c’houlenn genin ober ur werz evit enoriñ 80 vlez ur Vreizhadez a zu-hont. Siwazh ! Torret eo kerdad ma zelenn ; aet ma faltazi da hesk... Gwerziñ n’hellan mui...*” **KAAK**, p.258.

pendant quatre ans et demi, en même temps que des milliers et des milliers d'autres, destinés à la privation, à la terreur et à la mort...

Pourquoi n'ai-je pas été moi abattu comme tant d'autres ?

(...) Aujourd'hui c'est le 5 février 1919. (Aujourd'hui c'est le 18 février dans le récit original<sup>275</sup>).”

#### IV.3.16. Dommages collatéraux

##### IV.3.16.1. Les animaux de la mort

La guerre ne fait pas le malheur de tous les animaux et de tous les insectes. À peine le corps de l'homme ou de l'animal mort refroidi, *charogne, vers nécrophages, mouches*, et autres nettoyeurs s'activent pour faire disparaître le cadavre, sous les yeux des soldats ou entre les mains des territoriaux chargés d'aller les chercher<sup>276</sup>. Constamment à proximité des cadavres, Loeiz Herrieu doit parfois partager son espace avec les insectes qui les grignotent :

“8-07-1916.- (...) J'ai pu arranger un endroit pour dormir, dans la bouche d'un trou écrasé par une marmite. Il est resté des hommes morts dedans ; car je sens leur puanteur. Et les grosses mouches passent au-dessus de ma figure au matin pour aller lécher ces corps. Elles me dégoûtent ; mais où aller<sup>277</sup> ?”

Plongé dans l'horreur de cette répugnante cohabitation, il met ici sa béatitude habituelle devant le spectacle de la nature de côté. Ce ne sont pas seulement ces insectes, charogne ou mouches, qui inspirent son dégoût. Comme beaucoup d'Européens, il porte peu les *rats* dans son estime. L'origine de cette défiance entre les Européens et le rat, qui l'associe au risque mortel, se trouve dans l'épidémie de peste noire qui ravagea le continent entre 1347 et 1351, tuant, selon les estimations, environ 25 millions de personnes<sup>278</sup>. Portée par une puce qui infeste les rongeurs, en particulier le rat, qui la transmet alors à l'homme, la *peste noire* a durablement traumatisé l'inconscient des Européens. Ils ont longtemps cru que le rat était l'origine de la peste alors qu'il n'en est en quelque sorte que le messager. Cette association entre le rat et la peste explique la

275 “Teñvel eo a pa ziskennan en Oriant. Monet a ran en teñvelded, dre an hentoù am eus darempredet kel lies gwezharall, a pa oan krennbaotr, er skol en Oriant ; diwezhatoc'h a pa yaen, a-raok an deiz, get bec 'hiou legumaj pe frouezh ar ma fenn, da varc'had an Oriant ; ha goude, a pa vezen é vonet da bredeg karantez Breizh hag ar brezhoneg, dre barrezioù bro Gwened... Holl an traoù-se a seblant din bremañ èl traoù ag ur vuhez arall em behe bevet kent, a-raok bout marv ur wezh.... En desped din e krap an daerou d'am daoulagad é soñjal er vuhez tremenet-se ag a za an taolennou anezhi da eilpenniñ em c'houn, èl ma ra, get an avel gouiañ, an del dindan ar c'hoadoù dibilhet. Etre ar vuhez-se ha hounnañ ema fozell ar Brezel get e lousteri, e fang hag e wad. Bevet em eus a-barzh e-pad pevar blezad hanter, ar-un-dro get mil ha miloù a re 'rall, tonket d'an diouder, d'ar spont ha d'ar marv... Perak nend on ket bet-me diskaret èl kement a re 'rall ? Hiziv ema ar 5\* a viz C'hwevrer 1919. (Hiziv ema an 18 a viz C'hwevrer er skrid-orin.)” **KAAK**, p.309.

276 “Micher divourrus mar end eus, dreist-holl a pand eo bet ken pell ar c'horvou àr an douar, gwalc'het d'ar glav, goloet a gerhon, foëñvet ha du, get ur vlaz doñjerus é sevel diarnezhe” ; “Un travail désagréable s'il y en a, surtout lorsque les corps sont restés si longtemps sur la terre, détremés par la pluie, couverts de charogne, gonflés et noirs, avec une odeur répugnante qui monte d'eux.” **KAAK**, p.140-141.

277 “8-07-1916.- (...) Gellet em eus kempenn un tachad evit kousket, e beg un toull flastret d'ur potarn. Chomet a zo tud lazhet a-barzh ; rak klevet a ran ar vlaz anezhe. Hag ar c'helion bras a dremen dreist ma fas a-vintin evit monet da lipat ar c'horvou-se. Doñjer a raont din ; met men monet ?” **KAAK**, p.141.

278 MOURRE, 1986, p.3615-3616.

méfiance et la peur<sup>279</sup> des Européens à son égard, quand il est vénéré dans certaines cultures ou religions, comme l'hindouisme. On trouve des rats partout là où il y a des hommes. Grande pourvoyeuse de nourriture, la guerre les attire, puisque les rats ne sont pas difficiles et mangent de tout. La manière dont les soldats allemands les nomment est parfaitement explicite à ce sujet : “*Leichenratten*”, soit “*rats de cadavres*”<sup>280</sup>. En face, les soldats français observent le même spectacle, comme l'écrit Abeozen, lorsqu'Erwan se trouve devant le champ de bataille après le combat : “*Maintenant le coin est surtout le royaume des rats, même, au milieu du jour. Ils sont gras, il est facile de penser sur le compte de quelle nourriture*”<sup>281</sup>. Loeiz Herrieu ne rapporte pas ce genre de scène mais raconte la difficile vie en commun avec les rongeurs :

“18-08-1915. - (...). Mon camarade de paille, lui, ne dort pas : Les rats sont ici un enchantement, et il en a si peur d'avance qu'il en pète ! Lorsqu'il entend quelque chose bouger, il se dresse sur sa paillasse, un soulier dans chaque main, prêt à défendre ses deux oreilles. Car c'est sur les oreilles qu'ils chargent les bougres !

(...)

\*\*\*\*

19-08-1915. - Ce matin, lorsque nous nous levons nous en trouvons deux ou trois douzaines tués, accrochés et liés par la queue aux passerelles de bois que j'avais reconstruites dans mon logement. Mes soldats les ont tués à coups de bâton, pendant la nuit et les ont mis là pour blaguer”<sup>282</sup>.

C'est donc une véritable guerre entre les hommes et les rats que les soldats n'hésitent pas à tuer ou bien à repousser par tous les moyens :

“21-09-1917.- J'ai dormi dans un trou recouvert d'une couche de bois et troué au milieu par un obus. Les vivres de la compagnie étaient avec moi en garde, et pendant la nuit vient une armée de rats, attirés par l'odeur de la viande et du pain, me déclarer la guerre.

Ils dansent sur mon ventre, sur ma tête ; ils grignotent mes souliers. Certains sautent de dessus le toit sur moi et je me réveille d'un coup, en pensant à quelque obus. Je dois balancer sur eux tout ce que je trouve près de ma main ; mais à peine sont-ils effrayés qu'ils reviennent, plus audacieux que jamais”<sup>283</sup>.

279 La littérature a largement décrit cette peur. Dans *1984*, la peur du rat de Wilson est instrumentalisée par les agents de *Big Brother* ORWELL, 2008, p.193. Pensons également à l'une des plus impressionnantes scènes de la littérature française, lorsque Gavroche abrite ses frères dans l'Éléphant de la Bastille infesté de rats, dans les *Misérables*. HUGO, 1986, p.984-987.

280 REMARQUE, 2009, p.75.

281 ABOZEN, 1942, p.13.

282 “18-08-1915.-(...) *Ma c'henseurt-plouz, eñ, ne gousk ket : razhed a zo amañ ur bam, hag aon en deus en o raok ken na vramm ! A pa glev un dra bennak e fichal, e sav ar e ganvazez, ur votez-ler e pep dorn, prest da zifenn e zivskouarn. Rak d'an diskouarn e kargont, ar bouc'hed ! (...) 19-08-1915.-Ar mintin-mañ a pa savomp e kavan div pe deir dousenn re lazhet, skourret en ere al lost doc'h an treuzellennoù koad am boa savet en-dro d'am loj. Ma soudarded en deus-int lazhet a daoloù-bazh, e-pad an noz hag o lakaet aze evit farsal.” KAAK, p.85.*

283 “21-09-1917.- *Kousket em eus en un toull goloet get ur frevadennig koad ha toull et e-kreiz get un obus. Bevañs ar gompagnunezh a oa genin e c'houarn, hag e-pad an noz e ta un armead razhed, dedennet get c'hwez ar c'hig hag ar bara, da ziskleriñ brezel din. Koroll a raont ar ma c'hov, ar ma fenn ; krignat a raont ma botoù-ler. Lod anezhe a sailh a-ziàr an doenn arnon hag e tihunan en un taol, e soñjal ema un obus bennak eo. Ret eo din gwintiñ arnezhe holl ar pezh a gavan tost d'am dorn ; met bec'h mand int spontet e taont en-dro, hardisohoc'h eget biskoazh.” KAAK, p.223.*

Cependant, Loeiz Herrieu, ne s'attarde pas, comme le font Erich-Maria Remarque et Abeozen sur la nécrophagie des rats. Ils font juste partie des désagréments de la vie dans les tranchées, au même titre que la boue, le froid, l'humidité, la saleté,... Ce sont plutôt les corbeaux qui attirent son attention :

“C'est beau ; la paix est dans la nature et se glisse en moi, malgré moi. Je n'entends plus les tirs ; je ne pense plus au massacre.

Mes pensées s'élèvent, en même temps que mon regard, dans le ciel bleu et silencieux. Mon esprit est parti loin d'ici, vers ce qui a été, la rive douce du Blavet où est resté mon cœur...

Mais voici quelques corbeaux qui passent dans le ciel, devant mes yeux. Mon regard s'y attache. Ils se dirigent vers les lignes, en croassant avec envie ; car ils sentent l'odeur du sang et de la chair chrétienne, accrochée là-bas sur les barbelés...

Et mon esprit redescend d'un coup avec eux du pays des rêves, vers le charnier, vers ce qui est<sup>284</sup>...”

La possibilité de voler des oiseaux en font habituellement un symbole de liberté pour Loeiz Herrieu<sup>285</sup>. Lui qui doit, comme dans cet extrait, se contenter de voler en pensée seulement, avant que celle-ci ne soit interrompue par le vol bien réel des corbeaux, attirées par la perspective d'agapes abondantes. Le corbeau est l'oiseau de mauvaise augure, parce qu'il annonce la présence des morts dont il se nourrit. Morts d'animaux ou d'êtres humains, car le corbeau se moque des particularités de notre espèce et n'y voit aucunement des chrétiens comme Loeiz Herrieu. Dans cet extrait, il ne leur pardonne pas de le mettre face à la réalité animale du corps humain en proie aux charognards, il ne leur pardonne pas non plus de lui rappeler la situation dans laquelle il se trouve, “*ce qui est...*”. Le corbeau ne se contente pas d'être un simple messenger, il est un acteur de la mort, qui voit le corps vivant du chrétien se transformer en une apétissante charogne et participe à sa disparition. C'est d'ailleurs parce qu'il mange les charognes, que cet oiseau est rarement consommé par les hommes<sup>286</sup>. Pas plus que le rat, il ne fait de différence dans la nature de la viande qu'il mange. Le rat ou le corbeau n'ont pas de tabous alimentaires.

Les poilus en ont également peu et n'hésitent pas à tuer certains pourvoyeurs de viande.

284 “*Kaer eo ; peoc'h a zo en natur hag em siliñ a ra ivez peoc'h ennon en desped din. Ne glevan mui an tennoù ; ne soñjan mui el lazherezh. Sevel a ra ma soñjoù, àr-un-dro get ma selloù, en oabr glas ha didrouz. Aet eo ma spered pell du-se, trema ar pezh a zo bet, ribl kuñv ar Blaouezh lec'h mand eo chomet ma c'halon... Met setu un nebeud breni é tremen en oabr, dirak man daoulagad. Stagiñ a ra ma sell doc'hte. Trema al linennoù eh aont, en ur c'hragellat c'hoantek ; rak klevet a raont blaz ar gwad hag ar c'hig kristen, skourret du-se doc'h an drein orsal... Hag e tiskenn ma spered àr-un-dro gete a vro an huñvreioù, trema ar garnel, trema ar pezh a zo...*” **KAOK**, p.53.

285 “*Il est étonnant de voir au-dessus du massacre, le bruit terrible et cette fumée puante, des hirondelles en train de voler et de pousser des cris perçants et joyeux et l'alouette s'élever toujours vers le haut en chantant tant qu'il le peut. Toute la méchanceté humaine ne peut rien contre la loi inébranlable de la nature*” ; “*Souezhus eo gwelet a-dreist al lazherezh, an trouz spontus hag ar moged blazus-mañ, gwenmili é nijal hag é rifal joaius hag ar c'hweder é sevel atav d'al lein en ur ganal par ma c'hell. Holl fallentez mab-den ne c'hell netra enep da lezenn divrall an natur.*” **KAOK**, p.139.

286 Nous avons, par curiosité, cherché des recettes de cuisine de corbeau sur différents sites *Internet*. Outre la réticence à manger un animal charognard, il en ressort que la viande de corbeau a l'air tout simplement in mangeable, parce que beaucoup trop dure, y compris après de longues heures de cuisson.

## IV.3.16.2. Tuer pour manger

Issus pour beaucoup de la ferme, ou tout de moins de la campagne, la chasse ou bien le fait de tuer un animal de ses propres mains afin de le manger est une activité naturelle pour les poilus. D'après Loeiz Herrieu, au début de la guerre, les soldats sont obligés de chasser, à cause d'un approvisionnement encore mal organisé : *“21-09-1914. (...) On ne nous envoie ni nourriture ni argent. Nos hommes, disséminés le long de la ligne doivent voler des pommes de terre dans les champs et chasser du gibier pour trouver à manger<sup>287</sup>”*. Il est normalement interdit aux soldats de chasser<sup>288</sup>. Mais, certaines habitudes ont la vie dure :

*“15-09-1916.-On envoie un sergent, un caporal et des soldats se promener dans les champs pour empêcher nos hommes de chasser. Cependant le coin est mauvais à cause du gibier, et les paysans, eux-mêmes, se plaignent que les légumes partent tous à cause des lapins<sup>289</sup>.”*

Parfois, les soldats ne se livrent à aucun braconnage pour manger du gibier. En janvier 1916, Loeiz Herrieu et ses hommes sont invités à faire un incroyable repas, à l'invitation d'une famille de Coye en Picardie, où le gibier est particulièrement abondant : *“16-01-1916.- (...) Il est vrai que la viande ne leur coûte pas cher. Ils tuent du gibier, comme ils en veulent : les jours derniers, ils ont abattu 70 biches<sup>290</sup>!”* Toutefois, nous ne pouvons pas dire que cette chasse est totalement due à la guerre. Le regroupement des hommes dans les régions de l'Est de la France concentre d'autant les besoins en viande, mais les petites excursions auxquelles se livrent les soldats ne sont pas la conséquence d'une situation exceptionnelle. Au contraire, ils retrouvent plutôt dans ces pratiques des habitudes provenant de leur vie civile, qui répondent au besoin naturel de manger, ni plus ni moins. Cette habitude se met au service de la guerre lorsqu'elle est la cause directe de l'abattage des animaux. À Gonesse, en septembre 1914, c'est la débâcle :

*“3-09-1914.- (...) On dit que nous allons devoir, avant la nuit, tenir tête aux Allemands qui continuent de se diriger vers Paris. Et il n'y a pour chacun d'entre nous qu'une poignée de cartouches. La bataille ne durera pas longtemps ! Les hommes sont terrifiés par cette nouvelle à l'origine de notre repos. Et la*

287 *“21-09-1914. (...) Ne gaser ket deomp na boued nag argant. Hon tud, strewet hed-a-hed get al linenn, a zo dav dezhe skrapañ avaloù-douar er parkoù ha jiboestat gouezaj evit kaout boued.”* **KAOK**, p.26. Au sujet de l'approvisionnement en viande, nous invitons à lire le passage très instructif consacré à la viande congelée, dans le *DICIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE*, 2008, p.1053.

288 SAINT-FUSCIEN Emmanuel, **LES PRÉVENUS DE CONSEILS DE GUERRE : “MAUVAIS SOLDATS” OU “COMBATTANTS ORDINAIRES”**, <http://centenaire.org/fr/societe/les-prevenus-des-conseils-de-guerre-mauvais-soldats-ou-combattants-ordinaires>. Consulté le 22 mars 2014.

289 *“15-09-1916.- Kas a raer ur serjant, ur c'haporal ha soudarded da vale dre ar parkoù evit parraat doc'h hon tud a jiboestat. Neoazh ema brein ar c'hornad get ar jiber, hag ar beizanted, int o-unan, en em glemm eh a holl legumaj get ar c'honifled.”* **KAOK**, p.155.

290 *“16-01-1916.- (...) Gwir eo ne goust ket ker o c'hig dezhe. Jiber a lazont pezh a garont : an deizioù tremenet o doa diskaret 70 heizez !”* **KAOK**, p.111.

maîtresse de maison me dit de demander à la compagnie de tuer toutes les poules, les oies, les lapins, etc, et de les manger pour qu'ils ne restent pas aux mains des ennemis.

Il ne nous faut pas longtemps ! Pendant une dizaine de minutes on n'entend plus que des poules et des oies en train d'agoniser. Pauvres bêtes ! A midi, nous en avons fait de la soupe. De la soupe ? avec plus de viande que d'eau dedans<sup>291</sup> !”

Que l'interdiction de chasser entraîne une surpopulation du gibier comme dans l'extrait du 15 septembre 1916 ou bien que la peur de laisser quoi que ce soit aux Allemands entraîne une surconsommation d'animaux, c'est ici la guerre qui est la cause du déséquilibre par rapport avec la situation habituelle. Certes, la guerre n'est pas la seule coupable, puisque l'activité humaine des sociétés industrielles provoque toujours un bouleversement écologique. La guerre entraîne “seulement” un déséquilibre nouveau.

Le dernier passage cité est également intéressant, parce qu'il montre l'adhésion de cette maîtresse de maison à la guerre. En invitant les soldats français à tuer et à consommer tous ses animaux, elle participe de manière indirecte à la volonté d'anéantir l'ennemi en le privant de nourriture, quitte à gaspiller toute cette viande en la consommant abusivement. Quand bien même c'est en vain. Bien sûr, la logistique que demande une guerre mobilisant une telle masse d'hommes peut entraîner des situations dans lesquelles les troupes sont mal approvisionnées, sans compter évidemment le cas des troupes en état de siège, mais globalement, les soldats, d'un côté comme de l'autre des lignes ne moururent pas de faim<sup>292</sup>.

Que certains soldats chassent et tuent pour manger ne constitua donc pas une nécessité et il faut surtout y voir la volonté de tuer l'ennemi ou bien de renouer avec des habitudes de leur vie civile.

#### IV.3.16.3. La mort des animaux : Le cas particulier des équidés

Du point de vue de Loeiz Herrieu, les rats et les corbeaux sont clairement des animaux nuisibles. Il évoque le gibier de manière parfaitement neutre, lapins, poules, oies sont présentés dans le récit comme le pain ou n'importe quelle denrée comestible, à la différence qu'il faut les tuer

291 “3-09-1914.- (...) Komz a raer e vo ret deomp, kent an noz, derc'hel penn d'ar Jermaned a zalc'h da zonet àr-du Pariz. Ha nend eus ket evit pep unan ac'hanomp nemet un dornad kartouchoù. Ne bado ket pell ar c'hrogad ! Spontet eo d'an doere ar c'haezh tud en deus roet repu deomp. Hag ar vestrez da lâret din alejiñ ar gompagnunezh da lazhiñ rac'h he yer, he gwadi, konifled, h.c'h. ha d' o debriñ, e'it na chomint ket get an eneberion. Ne oar ket bet pell gete ! E-pad dek munud bennak ne veze mui klevet 'met yer ha gwadi ec'h ober vil. Loened keizh ! Da greisteiz eh oa graet ar soubenn gete. Soubenn ? Muioc'h a gig eget a zour a oa a-barzh !” *KAOK*, p.18.

292 À ce sujet, les soldats ne sont pas dupes de la propagande : “28-03-1915.- Aujourd'hui, s'échange entre nous un papier, venu du grand bureau, où il est dit que la guerre marche bien et qu'elle ne durera plus longtemps. Les Allemands sont en train de mourir de faim : ils sont allés dans choux ! Nous rions en doutant ; parce que nous sommes habitués de voir ce genre de bêtises dans les journaux ”; “28-03-1915.- Hiziv e strewer en hor mesk ur paper, daet ag ar burev bras, a lârer àrnezhoñ e kerzh mat an traoù get ar brezel, ha ne bado ket mui pell. Ema ar Jermaned edan mervel get an naon : aet int àr ar betrav ! Mousc'hoarzhin a raomp argredik ; rak akourset omp da welet amoedaj seurt-se àr ar gazetoù.” *KAOK*, p.58.

avant de les consommer. En revanche, une famille de mammifères est considérée différemment de tous les autres animaux, par l'armée comme par Loeiz Herrieu, ce sont les équidés et en premier lieu les chevaux :

”Art. 254. Est puni de deux à cinq ans de travaux publics tout militaire qui, volontairement, (...) estropie ou tue un cheval ou une bête de trait ou de somme employée au service de l'armée.  
Si le coupable est officier, la peine est celle de la destitution ou d'un emprisonnement de deux à cinq ans<sup>293</sup>.”

Chevaux, ânes et mulets sont les auxiliaires des soldats depuis très longtemps, “*la Haute-Antiquité en ce qui concerne le cheval*<sup>294</sup>”. La Grande Guerre voit la disparition des charges héroïques de la cavalerie. Cependant, les équidés n'en perdent pas leur rôle d'animaux permettant le transport du matériel et les liaisons entre le commandement. Ils sont essentiels. La guerre emploie des chiens, des pigeons voyageurs<sup>295</sup>, mais leur importance est moindre. Loeiz Herrieu ne le mentionne pas. En revanche, le sergent fourrier, qui doit approvisionner la troupe et se déplacer pour cela, a besoin d'un cheval pour sa charrette. Les équidés ne sont pas mis au même niveau que les hommes, mais constituent incontestablement une famille intermédiaire entre l'animal et l'homme. Au début du vingtième siècle, ils sont encore partout, dans les campagnes comme dans les villes. Ils sont familiers à tous. Outre leur utilité, ils suscitent comme tous les animaux domestiques un sentiment d'attachement de la part des hommes. Preuve en est le soin qu'apporte Loeiz Herrieu à décrire une scène qui le choque particulièrement pendant cette guerre, au point où il s'y attarde en nous donnant des détails qui démontrent une attention et une expression de sentiments dont il est pourtant peu coutumier :

“23-11-1915.- (...) Avant d'arriver au Pont-Jacquín, à côté de Minaucourt, dans une grande étendue de terre cependant, où il n'y a que quelques sapins grillés nous passons près d'un mulet à la jambe gauche arrière cassée. Il est debout sur trois pattes, la tête pliée, ses longues oreilles cassées des deux côtés.

Près de lui, trois soldats, qui creusent un trou qui sera bientôt son dernier lit, et dans lequel il sera peut-être poussé vivant... Le pauvre animal ne bouge pas, il ne montre aucune émotion, comme si une partie de sa vie était partie en dehors de lui. Et il regarde le trou, sans comprendre que c'est pour lui qu'on le creuse.

Nous continuons notre chemin, la nuque courbée, la pensée du pauvre mulet accrochée à notre esprit parmi les tableaux horribles de cette guerre<sup>296</sup>.”

293 *JUSTICE MILITAIRE. CODE DE JUSTICE MILITAIRE POUR L'ARMÉE DE TERRE*, 1919, p.62.

294 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.240.

295 Voir *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, chiens militaires, p.240 & pigeon voyageur, p.821.

296 “23-11-1915.- (...) *E-raok degouezh get Pont-Jacquín, e-tal Minaucourt, en ur maezad douar noazh, lec'h nend eus nemet ur sapinenn krazet*

Il ne va pas jusqu'à écrire "*parmi les tableaux les plus horribles de cette guerre*", mais il est incontestablement marqué par ce qu'il vient de voir. Un indice de cette attention particulière donnée aux équidés, tient également dans le fait que les hommes vont l'abattre d'ici peu pour abrégé ses souffrances, alors qu'il ne viendrait pas à l'idée d'abattre par exemple un rat agonisant pour les mêmes raisons, mais avant cela préparent un trou où l'enterrer. Il n'aura pas droit à un rite aussi sophistiqué que les hommes morts, et ce trou a aussi vraisemblablement une raison sanitaire, cependant nous voyons au travers de cet acte une préoccupation, un sentiment inédits, de la part des soldats pourtant endurcis au spectacle du pire.

L'autre indice du traitement particulier des équidés et en particulier des chevaux par Loeiz Herrieu est sa mention des chevaux morts, au même titre que les soldats morts et pas seulement à cause d'un souci d'intendance. L'épisode du mulet ne doit pas nous faire exagérer un éventuel sentimentalisme, qui le submergerait à la vue des chevaux morts. Pour autant, il mentionne ces compagnons tout au long du récit, ce qui indique leur importance et ce qu'ils symbolisent. De même, tout comme les paysans le font habituellement avec leurs bêtes, il donne un nom aux chevaux qui l'accompagnent dans son travail : "*Nous devons faire neuf lieues aller-retour. C'est une bonne chose que nous ayons deux chevaux solides devant notre charrette : Kerduel et Keryado. C'est comme cela que les Bretons emportent un peu de leur pays lorsqu'ils s'exilent*<sup>297</sup> !" À l'instar de la chasse évoquée précédemment, le cheval symbolise un aspect de la vie civile des soldats. C'est parfaitement clair ici, quand Loeiz Herrieu leur donne le nom de deux endroits du pays de Lorient<sup>298</sup>. Néanmoins, il y a une limite à cette familiarité, car malgré son statut particulier, le cheval fait tout de même partie du règne animal distinct de l'humanité pour lui : "*Sur le chemin, nous trouvons des chevaux abandonnés par leur maître au bord de la grande route. Leur tête est pliée, le sang et le pus sortent des trous que leur ont faits les obus. L'homme fait supporter sa méchanceté à ces animaux muets*<sup>299</sup>." Comme les autres animaux, il symbolise la perfection et la bonté de la nature opposées à la méchanceté humaine. À ce titre, ils peuvent aussi, à ce sujet nous renvoyons à notre chapitre *Le goût de la mort*, être également assimilés à de la nourriture. Ils sont avant tout des auxiliaires, des sortes de collègues subalternes au service des militaires, qui partagent

*bennak e tremenomp e-tal un arc'hul, torret e c'har gleiz àr-dreñv. Ema en e sav àr dri fav, pleget e benn getoñ, e ziskouarn hir hanter diskaret d'an daou du. E-taltoñ, tri soudard a grouiz un toull a vo tuchant e wele diwezhañ, ha lec'h ma vo taolet marse e bev... Ne fich ket al loen paour, ne ra esmae erbet, èl pa vehe aet lod ag e vuhez er-maez anezhoñ. Hag e sell doc'h an toull, hep kompren em a evitoñ en er c'hrouizer. Derc'hel a raomp get hon hent, pleget hor souk genomp, soñj ar paour-kaezh arc'hul a-sklej doc'h hor spered e-mesk taolennoù euzhus ar brezel-mañ.*" **KAOK**, p.102.

297 "*Nav lev hon eus d'ober dre monet ha donet. Un dra vat eo eh deus daou jaoig son doc'h hor c'harr : Kerduel ha Keriadeu. Èl-se e kas gete ar Vretoned lod ag o bro, pa zivroont !"* 1-10-1014, **KAOK**, p.28.

298 Commune détachée de Ploemeur en 1901, Keryado a été rattachée à Lorient le 1er octobre 1947. Kerduel est un lieu-dit qui faisait partie de la commune de Keryado et a donc été rattaché en même temps à Lorient. Merci à Madame Monique Donval et Monsieur Jean-François Noblet (Service Archives de la mairie de Lorient), qui nous ont donné ce renseignement. Courriel du 26 mars 2014.

299 "*Ar an hent e kavomp roñseed dilezet d'o mistr e kostez an hent-bras. Pleget eo o fenn gete, ar gwad hag al lin é tiveriñ ag an toulloù en deus graet dezhe an tammoù obus. D'al loened mut ha rac'h e ra mab-den gouzañv ha fallentez.*" **KAOK**, p.30.

leurs difficultés et déconvenues dans leurs tâches :

“Lorsque j’arrive avec mes véhicules, nous pensons à couper au travers du bois, pour essayer de doubler. D’autres sont partis, dit-on. Mauvaise idée ! Nous sommes bientôt dans un endroit bas, plein d’eau et détruit par les véhicules. Nous ne voyons rien, évidemment, à par nos pieds et nos bâtons en train d’aller dans la boue. Lorsque mes chevaux vont dans le trou ils y restent. Ils ne veulent plus tirer, ou, si l’un tire en avant, un autre tire en arrière. Et nous avons grande peine alors, sur le cul de la charrette, et engueulades, sans parler des coups qui tombent sur la croupe des chevaux<sup>300</sup>.”

Cette proximité induit les mêmes risques et Loeiz Herrieu, tout comme il le fait avec les hommes, mentionne fréquemment les chevaux blessés ou tués : “28-01-1915.-*Nous sommes restés ici sous les tirs. À onze heures du soir on vient me dire qu’un de mes chevaux a été tué et un autre blessé*<sup>301</sup>”. Semblables aux soldats, il arrive qu’ils soient abandonnés sur le bord des routes en attendant d’être enterrés : “28-09-1915.-(...) *Sur le chemin, nous voyons quelques chevaux abattus et éventrés, avec leur charrette broyée près d’eux*<sup>302</sup>”, et comme eux, ils sont victimes d’ordres absurdes :

“24-07-1916. (...) Les jours passés est tombé une marmite sur des chevaux qui sont ici. Vingt d’entre eux ont été détruits. Je me demande aussi pourquoi ils sont regroupés comme ça lorsqu’on a assez de liberté pour les séparer ? C’est comme ça que parlent les maîtres de les mettre<sup>303</sup>...”

Quand ils ne partagent pas directement le même sort : “22-08-1915.- *Avant hier et aujourd’hui, les Allemands ont encore tiré avec leurs grosses pièces sur Maffrécourt et La Neuville-au-Pont. Une trentaine de jeunes soldats et quelques chevaux sont blessés*<sup>304</sup>”, car l’ennemi n’ignore pas leur importance et tente de les éliminer par les mêmes moyens que les soldats : “21-03-1917. (...) *Aujourd’hui, on nous donne l’ordre de faire attention à toute chose restée derrière les Allemands en fuite. Ils ont laissé de la nourriture empoisonnée pour nous empoisonner, nous et nos chevaux*<sup>305</sup>”. Enfin, ils sont parfois un signal de présence des soldats ennemis :

300 “*A p’arruan get ma c’hirri e raomp ar soñj da vonet a-dreuz dre ur c’hoad, da esae doublñ. Re ’rall a zo aet, a lârer. Fall soñj ! Emberr eh omp en un tachad izel, leun a zour ha finfondet d’ar c’hirri. Ne welomp tra, èl rezon, nemet get hon treid hag hor pennoù-bazh é vonet er vouilhenn. A pa ya ma roñseed en toull e chomont a-barzh. Ne vennont ket mui tenniñ, pe, mar tenn unan àr-raok, unan arall a denn àr-dreñv. Ha bec’h àrnomp neuze, àr ar rodoù, àr revr ar c’harr, ha huch, ha mil mallozhoù, hep komz ag an taoloù a gouezh àr ziàrdreñv ar roñseed.*” **KAOK**, p.175.

301 “28-01-1915.- *Chomet omp amañ edan an tennoù. Da unnek eur noz e taer da lâret din ema lazhet unan a ma roñseed ha gwallaozet an arall.*” **KAOK**, p.53.

302 “28-09-1915.-(...) *Àr an hent e welomp un nebeud roñseed diskaret ha divouzellaouet, get o c’hirri brevet e-talte.*” **KAOK**, p.93.

303 “24-07-1916.- (...) *An deizioù tremenet eh eus kouezhet ur potarn àr ar roñseed a zo amañ. Ugent anezhe a zo bet diskaret. Mechal ivez perak e vezont-int tolpet èl-se a pa zo frankiz a-walc’h d’o disparti ? Èl-se e lâr ar vistr o lakaat...*” **KAOK**, p.145.

304 “22-08-1915.- *An deiz kent evit dec’h ha hiziv en deus tennet c’hoazh ar Jermaned get o fezioù bras àr Maffrécourt ha La Neuville-au-Pont. Un tregont soudard bennak hag un nebeud roñseed a zo gwallaozet.*” **KAOK**, p.85.

305 “21-03-1917. (...) *Hiziv e kaset kemenn deomp da ziwall doc’h an holl draoù chomet àr-lerc’h ar Jermaned é tec’hiñ. Boued pusuniet o deus lezet àr o lerc’h evit hon ampoezoniñ, ni hag hor roñseed.*” **KAOK**, p.180.

“10-06-1918. -(...) Des hommes sont tués chaque jour ; des animaux aussi. Je fais cinquante *procès-verbaux* de perte pour les chevaux du 310<sup>e</sup> d'artillerie. La première *C.A.C* aussi en a abattu quelques-uns à lui.

On a beau leur dire, ils envoient leurs chevaux à l'eau lorsqu'il y a des avions en promenade. Ils se montrent dans les clairières, et les avions dévalent au-ras des cimes des arbres pour abattre hommes et animaux.

Le Général Mordrel a dû ordonner à ceux qui font la route avec des charrettes de porter un fusil, armé, prêts à se défendre<sup>306</sup>.”

Risquant la mort ou la blessure comme les hommes qu'ils servent, les équidés, en particulier les chevaux, font partie du matériel de guerre. La proximité avec les soldats n'est donc pas seulement géographique, elle est aussi parfois affective, Loeiz Herrieu évoque les chevaux avec une légère nuance mais il les place moins loin de l'être humain que les autres animaux. Il faut dire que la réduction de l'homme mobilisé à un soldat, qui est également considéré comme du matériel de combat, précieux mais interchangeable, réduit encore plus la distance entre ces hommes et ce fidèle compagnon de labeur ou de combat.

#### IV.3.16.4. Mort et destruction des choses

La mort des choses, des objets, des constructions non animées est symbolique. Il s'agit plutôt là de destruction que de mort. Nous avons donc conscience que le présent chapitre est en marge de notre étude, mais le saccage, la destructions sont tellement liés à la mort et à la guerre, ils en sont en quelque sorte le paysage, qu'il nous semblait intéressant de finir notre étude de l'idée de la mort dans *Kammdro an Ankoù*, par ce léger détour par rapport à notre sujet initial. C'est dans ce même esprit, que nous avons répertorié certains termes de la destruction dans notre lexique.

Tout comme les êtres animés, les choses subissent dès leur conception le travail du temps, qui les fait disparaître un jour ou l'autre de manière progressive ou bien brutale. La guerre entraîne la mort prématurée des hommes qui la font, elle provoque également la disparition prématurée de leurs œuvres, sous toutes les formes que ce soit, intellectuelles ou matérielles, ainsi que le ravage de la nature qui les entoure.

Fruit de l'héritage, du travail, du don, chaque chose construite ou possédée, chaque paysage modelé par les hommes individuellement ou collectivement, possède la valeur qu'ils leur

306 “*Tud lazhet a vez bemdez ; loened ivez. Hanter-c'hant procès-verbal koll a ran evit roñseed an 310vet artilheri. Ar c'hentañ C.A.C ivez a zo diskaret un nebeud vat dezhoñ. Kaer 'zo lâret dezhe, o roñseed a gasont d'an dour a pa vez aerlistri àr-vale. En em ziskoueziñ a raont en treuskoadoù, hag an aerlistri a zeval a-rez get begoù ar gwez da ziskar tud ha loened. Ret eo bet d'ar Jeneral Mordrel kemenniñ d'ar re a ra hent get kirri dougiñ ur fuzuilhenn, get tennoù a-barzh, prest d'en em zifenn.*” *KAAK*, p.257.

donnent. Après tout, la cathédrale de Reims n'a aucune valeur pour les représentants des espèces animales autres que l'espèce humaine. Par conséquent, cette valeur est souvent uniquement symbolique.

Loeiz Herrieu était attentif à ces destructions. Dans son récit, nous avons déjà remarqué l'opposition entre l'homme destructeur et la nature créatrice.

La guerre détruit la nature, les villes et tout ce que l'homme a édifié.

Concernant la nature, nous savons que Loeiz Herrieu la considère à partir de sa lecture religieuse de celle-ci : *“Dimanche de Pâques- (...) Cela nous fait toujours une journée d'été. Les oiseaux chantent, les arbres bourgeonnent, les prés verdissent. Vie et amour avec la nature et toujours massacre et douleur avec l'homme par sa faute<sup>307</sup>”*. Nous citons ce passage pour simple rappel et passons sur les clichés littéraires qui s'y accumulent, nous les avons déjà signalés au sujet de ce passage. Cette destruction de la nature n'interpelle pas seulement le chrétien, elle choque également le paysan :

“24-04-1917.- Nous avons bien dormi dans notre nouveau trou. C'est beau à l'intérieur et sec.

On m'envoie l'ordre d'aller chercher de la paille pour mes hommes. Il nous vient quarante gerbes Et quand je pars avec mes hommes pour les chercher nous restons stupéfaits : on nous donne des gerbes non moissonnées !... Que de pain gaspillé<sup>308</sup> !”

Non seulement l'homme massacre son prochain pendant la guerre, mais il détruit en plus la nature et ne respecte plus le travail entamé par d'autres hommes, qu'il s'agisse de ce blé non moissonné ou bien de tout autre type de construction issue du labeur humain. Des bourgs et des villes sont littéralement rayées de la carte. Loeiz Herrieu constate les ravages de la guerre dans des bourgs où il a déjà eu l'occasion de passer ou de stationner, quand il ne les découvre pas déjà détruits :

“20-11-1917. (...) Oulches et Jumigny ne sont pas beaucoup plus détruites, par endroits, qu'en 1915, mais à Vassogne il n'y a plus une maison debout.

(...)

Il ne reste plus, à Vassogne, aucun mur debout. Depuis Terny-Sorny et Craonne je n'ai pas vu de plus misérable tableau<sup>309</sup>.”

307 “Sul Fask .- (...) Un devezh hañv a ra deomp atav. Kan a ra an evned, sapiñ a ra ar gwez, glasaat a ra ar pradoù. Buhez ha levenez get an natur hag atav lazherezh hag anken get mad-den àr e wall.” (1916) **KAAK**, p.128.

308 “24-04-1917.- Kousket hon eus c'hwek en hon toull nevez. Kaer eo a-barzh ha sec'h. Kaset a zo gourc'hemenn din monet da glask plouz evit ma zud. Daou-ugent feskenn a za deomp. Hag a pa yan get ma zud evit o c'hemer e chomomp bezivet : feskad hep bout dornet a roer deomp !... Nag a vara kalavret !” **KAAK**, p.188.

309 “20-11-1917. (...) Oulches ha Jumigny nend int ket fondet kalz, a dachadoù, muioc'h eget er blez 1915, met e Vassogne nend eus mui ti erbet àr-sav. (...) Ne chom mui, e Vassogne, magoer erbet àr he sav. A-c'houde Terny-Sorny ha Craonne n'em eus ket gwelet truekoc'h taolenn.” **KAAK**,

Il a connu Vassogne, Oulches et Jumigny en janvier 1915, a pu observer les tirs sur Craonne le 29 juillet 1917, où il est allé se rendre compte des dégâts le 28 septembre de la même année :

“28-09-1917.- (...) Bientôt nous allons sur le lieu du petit bourg qu'on appelait Craonnelle. A sa place nous ne voyons plus rien.

Une demi-lieue plus loin nous arrivons à Craonne. Ce bourg était le plus éloigné du *chemin des Dames*. Il y a eu ici des batailles féroces depuis trois ans. Le bourg a été tellement marmité qu'on n'y voit plus que deux ou trois bouts de mur. Autrement, aucun signe ne nous dit qu'il y a eu ici une ville et des gens y vivant quelque fois. Des tas de cendres, parfois blanches, parfois noires, parfois rouges, parfois grises, selon ce qui les a faites, s'élèvent comme des immenses pustules, de la terre sans la moindre végétation. Les pierres, les briques sont devenues de la farine, moulues qu'elles ont été par mille et mille marmites et obus<sup>310</sup>.”

Bourgs disparus, paysages ravagés, l'utilisation massive de l'artillerie a littéralement remodelé le paysage des régions touchées, qui ne retrouveront jamais leur aspect d'avant-guerre. Le bourg de Craonne sera reconstruit mais pas sur son site d'origine. Craonne, Oulches et Jumigny se trouvent non loin de Reims. Sa cathédrale a été abattue et plus généralement, parmi toutes les constructions humaines touchées par les tirs, ce sont sans surprise les églises qui touchent le plus Loeiz Herrieu :

“24-06-1916. (...) Vers 2 heures 30 on me dit que nos canonnières veulent détruire la tour de l'église d'Assevillers et la cheminée de la sucrerie de Flaucourt, sous prétexte qu'ils servent aux Allemands à espionner ce que nous faisons de ce côté. C'est pour la même cause que nos ennemis ont incendié la cathédrale de Reims.

Et moi de voir ce travail lamentable-là après mon dîner. Bientôt la tour est tombée. On ne voit plus que le toit de l'église et le bas de la tour. Les maisons autour sont également ravagées. Et les tirs n'arrêtent pas<sup>311</sup>.”

D'ailleurs, il assimile pratiquement les églises à des organismes vivants :

p.231.

310 28-09-1917.- (...) *Emberr eh omp àr lec'h ar vourc'hig a veze graet Craonnelle anezhi. He lec'h a welomp, met netra ken. Un hanter lev pelloc'h e tegouezhomp e Craonne. Ar vourc'h-mañ a oa pellañ hent an Intronzed. Amañ eh eus bet emgannoù gary a-c'houde tri blez. Kement ema bet potarnet ar vourc'h ma ne weler mui enni nemet daou pe dri fenn magoer. A-hend-arall, tresad erbet ne lâr deomp eh eus bet amañ ur gêr ha tud e véviñ ur wezh bennak. Bernoù ludu, gwezh gwenn, gwezh du, gwezh ruz, gwezh louet, reve ar pezh a zo aet d'o ober, a sav, èl pikol gloevennoù, diàr an douar hep an disterañ glazadur. Ar vein, ar brik a zo troet da vleud, malet mand int bet get mil ha mil potarn hag obus.”* **KAOK**, p.223-224.

311 “24-06-1916. (...) *Àr-dro 2 eur 30 e lârer din e venn hor c'hanonerion diskar tour iliz Assevillers ha siminal sukrdi Flaucourt, e sigur ma servijont d'ar Jermaned da spiiñ ar pezh a raomp doc'h an tu-mañ. Get an hevelep abeg en doa hon eneberion entanet iliz-veur Reims. Ha me da welet al labour truek-se àr-lerc'h ma c'hoan. Emberr ema daet an tour d'an diaz. Ne weler mui nemet toenn an iliz ha diaz ag an tour. Dismantret eo ivez an tier a oa àr-dro. Ha ne arsav ket an tennoù.”* **KAOK**, p.134.

“5-03-1916.- Dimanche.- Messe dans l’église de la paroisse, où je vois accroché le Christ de Faucaucourt, qui était resté intact, sur le mur de l’église abattue par les tirs. (...) Il y a la pleine lune et nous voyons les maisons détruites, l’église dont les deux murs s’élèvent vers le ciel, comme un corps abattu aux lèvres restées ouvertes dans son dernier pleur<sup>312</sup>.”

Car pour lui, s’attaquer à ces édifices consacrés à la gloire de Dieu par les hommes, sans être complètement assimilé à un crime s’en rapproche : “10-10-1914.- (...) Voilà donc l’ouvrage de la guerre ! Après tuer les gens, il ne pourrait pas y avoir de travail plus affreux que celui qui a été fait à cette pauvre église<sup>313</sup>.” Cependant, si le chrétien est profondément choqué par le spectacle de ces destructions comme autant de preuves de la barbarie humaine, de quelque côté soit-elle, puisqu’il condamne aussi bien les Allemands qui ont tiré sur la cathédrale de Reims que les artilleurs français qui détruisent l’église d’Asservillers, il n’oublie jamais que ce sont des épreuves destinées à payer le péché originel et qu’une fois la mort venue Dieu l’accueillera. Car au milieu de toutes ces épreuves, si son espoir parfois chancelle, si tout autour de lui n’est que mort et destruction, Loeiz Herrieu porte en lui un espoir intact dans la vie : “Nous voyons pas mal de jardins avec des choses plantées dedans. Des gens y travaillent sérieusement à arranger leurs affaires détruites : la vie est plus forte que la mort<sup>314</sup>!”

#### IV.4. La mort dans *Kammdro an Ankoù* : Conclusion

Si nous devons résumer l’idée que se fait Loeiz Herrieu de la mort en un mot, nous pourrions dire qu’elle est *contrastée*. Contrastée parce que s’oppose d’un côté l’expression d’une idée très précise de la mort spirituelle chez ce catholique pratiquant, obéissant strictement aux règles dictées par l’Église en toute occasion et croyant sans émettre le moindre doute, sans en proposer la moindre interprétation, à ce que les évangiles décrivent concernant la vie de l’âme après la mort terrestre, respectant de ce fait à la lettre en y accordant l’importance qu’il se doit, à tous les rites d’accompagnement du mort dès que la situation le lui permet, et de l’autre, le spectacle inédit des mots que la guerre apporte continuellement autour de lui sur le front. Tout au long de *Kammdro an Ankoù*, ce contraste s’observe entre la manière parfaitement stéréotypée qu’a Loeiz Herrieu de présenter la mort spirituelle et tout ce qui s’y rattache, parce qu’il lui suffit pour cela de puiser dans

312 “5-03-1916. Sul.- Oferenn en iliz parrez, lec’h ma welan skourret Krist Faucaucourt, hag a oa chomet a-bezh, doc’h magoer an iliz diskaret d’an tennoù. Loargann a zo hag e welomp an tier fondet, an iliz savet he div vagoer trema al loar, èl ur c’horv diskaret chomet digor e ziweuz getoñ, en e c’harm diwezhañ.” *KAOK*, p.122.

313 “10-10-1914.- (...) Setu enta labour ar brezel ! Àr-lerc’h lazhiñ tud, ne fehe bout graet labour euzusoc’h eget ar pezh a zo bet graet d’ar c’haezh iliz-mañ.” *KAOK*, p.32.

314 “Meur a liorz a welomp get traoù hadet enne. Tud a labour a-zevri da gempenn o zraoù fondet : kreñvoc’h eo ar vuhez eget ar marv !” 14-05-1917, *KAOK*, p.192.

toutes les références et l'expérience qu'il a eues avant-guerre, et le défi tout nouveau de décrire une mort physique, que la guerre de masse démultiplie, au point de dépasser toute référence connue jusque-là, y compris dans la littérature. Il en propose d'ailleurs plus une description qu'une idée, puisqu'il ne propose pas véritablement de réflexion à son propos. Cette description de la mort physique pendant la guerre et plus généralement de la guerre elle-même, Loeiz Herrieu va la faire en s'imposant un style qui correspond parfaitement à sa personnalité : le refus. Un refus radical d'une littérature esthétisante, ayant, comme en peinture, pour objectif le beau. Ainsi, *Kammdro an Ankoù*, est un récit bien écrit, au sens où le style de Loeiz Herrieu est fluide, riche, propose au lecteur une langue travaillée qui la rend singulière et en fait donc de ce fait une langue incontestablement littéraire. En revanche, il ne fait aucune concession au beau dans ce qu'il décrit, hormis les clichés décrivant une nature idéalisée parsemés çà et là, qui apparaissent comme autant d'inserts artificiels, de scories incongrues de sa vie d'avant dans le cloaque des tranchées. En cela, cette description de la mort dans la guerre, en refusant de lui prêter le moindre relief, la moindre humanité, le moindre espoir, contrairement à la mort chrétienne, implique qu'il la montre dans sa terrible banalité, sa routine. Alors, Loeiz Herrieu répète les images, parfois à la limite du listage, pour bien montrer et démontrer ce que sont la guerre de masse et la mort dans son contexte, une suite sans fin de morts, de tués, tous de façon plus horrible et brutale les uns que les autres, au milieu desquels le simple soldat attend son tour, à cent mille lieues de tous les récits d'héroïsme guerrier vantés depuis des siècles par des écrivains qui n'ont souvent jamais connu le front eux-mêmes, qui ont participé à la propagande amenant des millions d'hommes à accepter un tel sacrifice. Cette attitude radicale explique également que Loeiz Herrieu ne s'abandonne jamais à nous décrire en détail l'attachant pioupiou, comme le fait Maurice Genevoix par exemple, et évidemment encore moins à romancer quoi que ce soit, comme Abeozen et Remarque que nous avons souvent cités, ne dressant jamais le portrait de ces hommes que la guerre rend anonyme avant de les plonger dans un anonymat encore plus total, quand la mort les touche, n'évoquant qu'au hasard d'un compte-rendu de comportements inconscients, leurs aussi pathétiques que vains efforts pour se singulariser de la masse en sculptant des têtes d'obus. Bien sûr, le caractère de l'homme qui veut garder ses distances avec la troupe autant par souci des convenances que par peur de s'attacher explique largement ce parti pris littéraire. N'en reste pas moins que ce parti pris est parfaitement insolite dans le contexte littéraire de son époque, et pas seulement en Bretagne. Il s'inscrit dans le délaissement du beau, entrepris peu à peu dans les arts plastiques, nous livrant une œuvre réaliste au sens le plus radical de celui-ci. Toutefois, son refus de céder quoi que ce soit à la guerre atteint sa limite lorsqu'il confond la richesse lexicale avec la richesse du phénomène décrit et nous pouvons

regretter une certaine pauvreté dans ce domaine, d'autant plus visible qu'elle côtoie parfois des réflexions et descriptions de la nature ou bien des églises qui montrent que Loeiz Herrieu fait ici véritablement un choix linguistique. Il ne va pas jusqu'à adopter le vocabulaire français littéralement mais délaisse volontairement de nombreux termes des tranchées qui n'auraient pas nui à la précision du récit et nullement alimenté l'idée d'une quelconque concession à la guerre de la part de l'auteur<sup>315</sup>. Il n'est pas historien et ce choix d'emploi d'un vocabulaire restreint renforce l'impression de monotonie de la vie sur le front, cependant, nous considérons que c'est là que se trouve la limite d'un parti pris aussi minimaliste au point de vue lexical. Malgré cela, Loeiz Herrieu parvient parfaitement à ses fins, c'est-à-dire nous présenter la guerre telle qu'elle est, à nous plonger dans cette angoisse permanente du soldat en proie à la peur de la mort, qui rode sans cesse et absolument partout sur le front, sans jamais varier un instant quant à ses certitudes, quant à sa manière de nous raconter son expérience guerrière, sans jamais se laisser aller à l'intellectualiser, puisqu'elle est la preuve que la réflexion humaine ne sert à rien pour l'empêcher. La radicalité stylistique de *Kammdro an Ankoù*, en fait sans doute l'œuvre sinon la plus moderne, au moins la plus efficace, dans son domaine tant elle permet d'approcher la réalité guerrière, de s'immerger dans le pays des morts sans aucune concession littéraire pouvant les rendre séduisants, sans aucune évocation d'un quelconque héroïsme ayant un sens, à l'opposé des appels fougueux au sacrifice pour la gloire de Dieu et de la France, de son cadet Yann-Ber Kalloc'h.

---

315 Prenons justement l'exemple des tranchées : Dans *Kammdro an Ankoù*, *Bouzellenn* et *fozell* sont les seuls mots employés pour désigner les tranchées, sapes, boyaux et fossés.

## CINQUIÈME PARTIE

### LA MORT DANS *ÀR EN DEÛLIN*

#### V.1. Présentation du corpus étudié & méthode d'analyse

Le 15 juillet 1915, Yann-Ber Kalloc'h envoie une lettre à son ami Pierre Mocaër. Il est encore à l'école des officiers de Saint-Maixent. Il partira au front le 25 août 1915 :

“Notre examen commence le 27 juillet, paraît-il, pour se terminer le 10 août. Je serai donc à Lorient, je l'espère, entre le 10 et le 15. Pourrions-nous nous rencontrer ? J'aurais à vous confier en dépôt un modeste manuscrit (une trentaine de poésies bretonnes) à publier au cas où je ne reviendrai pas. Si je reviens, je vous le reprendrai et m'occuperai moi-même de la publication. Ce sera tout ce qui restera de moi au cas où je laisserais ma peau dans l'aventure<sup>316</sup>.”

Le 2 septembre 1915, Yann-Ber Kalloc'h est sur le front. Il écrit de nouveau à Pierre Mocaër, pour lui indiquer qu'il écrit "*un petit carnet de notes en breton de Vannes*", intitulé "*Ar henteu er brezél*", qui sera à ajouter dans son livre<sup>317</sup>.

La majorité des poèmes contenus dans le recueil *Ar en Deulin-A Genoux*, ont été composés avant-guerre. Les autres ont été écrits avant le départ au front de Yann-Ber Kalloc'h. Contrairement à Loeiz Herrieu, qui a précisément décrit son expérience combattante en prose, Yann-Ber Kalloc'h a avant tout proposé dans ses vers la guerre telle qu'il l'imaginait. Le contraste entre le discours et la réalité en est d'autant plus éclatant, à la lecture des œuvres des deux hommes, sans compter leurs différences idéologiques concernant la guerre. Loeiz Herrieu fait son devoir. Yann-Ber Kalloc'h fait tout pour partir se battre. Néanmoins, ils sont tous les deux bretons, militants de l'*Emsav*, hommes de lettres issus d'un milieu non bourgeois ou aristocratique, et bien sûr profondément catholiques. Au-delà de leurs divergences quant à la façon de mourir et à la vision de la mort au combat, nous nous attendons à trouver des points communs dans leur idée de la mort, essentiellement au niveau religieux.

#### **Corpus.**

Pour mener à bien cette observation, nous allons analyser l'idée de la mort dans les poèmes suivants:

316 Extrait de la lettre datée du 15 juillet 1915, de Yann-Ber Kalloc'h à Pierre Mocaër. *ARDL*, p.211.

317 Lettre datée du 2 septembre 1915, de Yann-Ber Kalloc'h à Pierre Mocaër. *ARDL*, p.215.

- *Men Gouen – Ma Race*, 1914.
- *Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres*, 1914.
- *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*, novembre 1914.
- *Beati Mortui – Heureux les Morts*, novembre 1914.
- *Poème Gueledigeh – Vision*, novembre 1914.
- *Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus)*, janvier 1915.
- *Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur*, 7-22 septembre 1915 ou fin 1916 ?

Le carnet de notes en prose sera également l'objet d'une analyse : Récit de guerre *Ar Henteu erBrezél – Aux Tranchées*, 27 août-7 septembre 1915.

### **Méthode d'analyse.**

“Considérer la poésie comme appartenant à la littérature et l'aborder par les méthodes de l'histoire littéraire, voilà qui l'offense. La poésie n'est pas un “genre” parmi d'autres. Elle est l'ouverture à la fois concrète et symbolique d'un monde, dans lequel exister, penser et agir trouvent leur dimension la plus entière et la plus parlante.

Toute l'humanité l'a su. Toute l'humanité a reposé sur la parole des poètes, seuls à même de nommer l'origine. L'homme est en effet cet être qui ne cesse d'avoir besoin de savoir d'où il vient, de savoir où il est, de se situer – de se nommer<sup>318</sup>.”

Cette réflexion à propos de la poésie, du philosophe Fabrice Midal, dans l'extrait ci-dessus, pour séduisante qu'elle soit, surestime la poésie et tient sans doute à la tentation bien connue des philosophes de tenir celle-ci à distance, puisqu'en la magnifiant ainsi, elle devient en quelque sorte inaccessible. Toutefois, la question de la place de la poésie au sein de la littérature mérite d'être posée. Selon la définition que nous avons citée de Léo Spitzer : “*la littérature, c'est le collègue discordant des voix et des écritures sans égales*”, la poésie a bel et bien sa place dans la littérature<sup>319</sup>. Cependant, nous ne rejetons pas totalement la définition de Fabrice Midal, parce qu'elle précise où se situe la poésie et un de ses objets, à savoir “*nommer l'homme*”. Le roman raconte l'homme, la poésie le nomme. Parce qu'elle s'aventure aux limites de la langue, en révèle le visible et l'invisible. Elle dit le monde, dans un espace, vers ou prose, orale, écrite, qui la contraint à une esthétique, comme toute autre représentation du monde. Cette définition est assez large pour

318 MIDAL, 2010, p.41.

319 C'est d'autant plus vrai que la distinction entre les autres genres littéraires et la poésie sont souvent impossibles à faire, qui oserait par exemple prétendre que le théâtre de Shakespeare, que les romans de Rabelais, que les chants du *Barzhaz Breizh*, ne sont pas aussi de la poésie ?

accueillir toutes les formes, toutes les écoles poétiques sans opposer, par exemple, le lyrisme à l'objectivisme, puisque chacun a pour objectif de révéler le monde par la poésie. La forme diffère, pas le fond. Cette forme propose toujours le poème comme une globalité, dans laquelle les mots, les sons se répondent, communiquent les uns avec les autres de manière à interroger sans cesse sur le sens initial et commun qu'ils portent et celui que le poète leur offre.

“*Considérer la poésie comme appartenant à la littérature et l'aborder par les méthodes de l'histoire littéraire, voilà qui l'offense*”. Et pourquoi pas offenser la poésie après tout ? Tout comme elle peut être le moyen d'exprimer la flatterie de manière extraordinaire, elle ne dédaigne pas non plus être le terreau de toutes les impertinences ! Ceci étant dit, l'intemporalité des grandes poèmes échappe évidemment en partie à l'histoire littéraire. En partie seulement, et dans notre cas, nous réduirons plutôt la réflexion à l'impossibilité d'analyser les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h par une méthode identique à celle que nous avons utilisée pour le récit de Loeiz Herrieu, en partant de mots qui, présents tout au long du récit, nous permettaient d'en observer les variations et d'en révéler les aspects qui nous paraissaient essentiels. Tel n'est pas le cas du poème, qui doit être appréhendé de manière globale. C'est pour cette raison que, tout en respectant la chronologie d'écriture des poèmes étudiés, nous allons les analyser entièrement avant, à partir de l'observation du dernier poème, de faire la synthèse des éléments communs qui résulteront de cette étude. Yann-Ber Kalloc'h développant fréquemment les mêmes thèmes dans ses poèmes, nous articulerons chaque analyse à partir d'un ou de plusieurs d'entre eux, afin d'éviter de trop répéter les mêmes observations. Les thèmes choisis sont évidemment tous liés d'une manière ou d'une autre à la mort.

## V.2. *Men Gouen* – Ma Race<sup>320</sup>

Début 1914, jusqu'au mois d'août, quand il va partir à Lorient pour tenter en vain de se faire engager, avant d'y retourner en octobre jusqu'à la fin de l'année, Yann-Ber Kalloc'h est à Paris. Le poème *Men Gouen - Ma Race*, est daté de 1914. Nous ne savons pas s'il a été écrit avant ou après la déclaration de guerre. Nous avons présenté ce poème dans la partie consacrée à la vie et l'œuvre de Yann-Ber Kalloc'h, pour dévoiler la nature de sa pensée nationaliste, nous allons maintenant nous intéresser à sa manière d'y présenter le *temps* et l'*immortalité*.

320 *ARDL*, p.65-70. Poème complet en annexe, page 608.

### V.2.1. Le temps

L'une des caractéristiques de la modernité dans laquelle Yann-Ber Kalloc'h se trouve plongé malgré lui, d'autant plus qu'il est au centre de celle-ci en France, c'est-à-dire à Paris, est celle du triomphe de la mesure du temps de manière scientifique. La rémunération du travail salarié, le développement des transports réguliers ont accéléré le mouvement entamé au dix-neuvième siècle de calcul objectif du temps. Qu'ils soient partisans ou pas de ce progrès, cette situation nouvelle intéresse les écrivains et les poètes. Paul Claudel, incontournable dès lors que l'on s'intéresse à la littérature produite par des écrivains ou poètes catholiques, est de ceux-là. Dans ses *Conversations dans le Loir et Cher*<sup>321</sup>, écrites dans les années 1920, il propose différentes réflexions sur la société moderne. Les personnages, qui discutent tout au long de cet ouvrage y décrivent la société française de leur époque :

“FURIUS.- Vous me demandiez tout à l'heure de vous décrire la forme que prendrait la société future. Bien sûr je ne vois pas cette forme. Mais toute forme est le résultat d'un mouvement, et ce mouvement de tous côtés déjà il me semble que nous en sommes les témoins.

FLAMINIUS.- Quel mouvement ?

FURIUS.- Il me semble que, sur plusieurs points de l'univers, à un état de désordre s'est substitué déjà ce que j'appellerai un état de liquidité. Prenez la société du XIX<sup>e</sup> siècle telle que l'ont décrite Balzac ou Zola (mais déjà quelle différence du second au premier !) elle entraînait dans son tourbillon une quantité d'objets hétéroclites, des fragments difformes du passé, des essais d'avenir mal venus, toutes sortes d'ébauches rudimentaires et d'imaginations anarchiques. Un spectacle qui ressemblait à celui des boulevards quand l'automobile a commencé à être employée. Toutes ces charrettes, camions, tricycles, fiacres, voitures de maîtres, chacun avec son mouvement et sa forme différente, dans un embarras et une confusion inextricables. Le mélange inconciliable de la mécanique et de l'animal. Allez aujourd'hui vous poster sur le terre-plein de l'Opéra et admirez cet ordre parfait. Dix fleuves de véhicules homogènes suspendent et reprennent automatiquement leur cours au sifflet d'un agent de police. Vous avez là par les yeux prise directe sur cette circulation intense et régulière d'un grand pays qui par toutes sortes de routes et de voies ferrées le pénètre jusqu'à ses extrémités. Le torrent circulatoire. La contemplation du général pour nous de plus en plus succède à l'observation du particulier. Il n'y a pas encore pleine conscience de la communauté, pleine nécessité de la forme, mais il y a déjà régularité de la circulation, de ce mouvement qui fait, supposez que la grande artère du P.-L.-M<sup>322</sup> soit obstruée, que tout le pays en souffrirait aussitôt depuis le Var jusqu'au Calvados<sup>323</sup>.”

Dans cette description de la transformation de la société, le mouvement est linéaire et

321 CLAUDEL, 1984.

322 Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

323 CLAUDEL, 1984, p.30-31

non pas cyclique. En effet, le temps scientifique est toujours entraîné dans le même sens. Cette manière d'aborder le temps a plusieurs conséquences car la réduction du calcul du temps de manière unique, génère une uniformisation rythmique de toute la société. La description de Paul Claudel ne dit rien d'autre. À partir de cette unité de conscience du temps, il en arrive un peu plus loin dans la "conversation", à justifier ainsi la République *Une et Indivisible*<sup>324</sup> au terme d'une réflexion aussi cavalière que révélatrice<sup>325</sup>. Ces conversations sont écrites après la Première Guerre mondiale et l'unité de la nation a beaucoup gagné de cette guerre. Néanmoins, la réflexion de Paul Claudel met à jour un problème fondamental dans la manière dont est souvent pensée l'unité de la nation française. L'analogie entre le progrès mécanique développé par l'homme, qui a peu à peu chassé l'animal des villes et uniformisé la circulation dans "*un ordre parfait*", en est un exemple édifiant, parce que la volonté d'unifier s'y confond avec celle d'uniformiser. Paradoxalement, cette linéarité du temps, cette uniformisation, cette conscience collective nouvelle de la temporalité, isolent les individus. Le mouvement de renouveau perpétuel du temps, qu'entraîne le progrès mécanique, coupe l'individu d'une histoire composée de cycles séculaires auxquels il pouvait s'identifier, dans une éternité qui n'avait (sic) ni début ni fin, où les hommes passés, présents, futurs se confondaient. La promesse d'une vie éternelle, dans laquelle tous les êtres choisis par Dieu ne font plus qu'un, ne dit rien d'autre. Dans cette perspective, la vie ne doit pas être une succession d'événements destinés à chacun de s'accomplir individuellement lors d'une vie terrestre anecdotique du point de vue religieux<sup>326</sup>, dans laquelle le progrès n'est qu'un leurre, mais est considérée comme un tout, ayant pour objectif unique de rejoindre les élus de Dieu par l'accomplissement d'actions menées à sa gloire. L'idée de la mort qui résulte de ces deux conceptions du temps est opposée. Tous les deux poètes catholiques, Paul Claudel et Yann-Ber Kalloc'h ont, au sujet du temps, des points de vue différents. Le temps linéaire salué par Paul Claudel induit une existence comprise entre deux points, implique une interruption du "non-temps". Le temps cyclique se comporte comme une roue, la *roue du temps* de la *Gwerze de la Mort*. Yann-Ber Kalloc'h confirme dans *Men Gouen - Ma Race*, une idée de la mort qui s'inscrit dans ce temps. L'ensemble du poème est traversé par l'idée de lutte, de mise en sommeil, de réveil et de retour. Les Celtes ne font qu'un. Les Celtes sont Yann-Ber Kalloc'h et inversement. Bien qu'opposées, les deux conceptions du temps utilisent des mots communs pour le signifier en détail,

324 CLAUDEL, 1984, p.36-37.

325 Grosso modo, le temps commun amène une interdépendance entre toutes les régions, les uniformise et fait disparaître les diversités régionales en provoquant l'unité ! Claudel en profite au passage pour dénoncer le fédéralisme "*un des pires ennemis de la nation.*" CLAUDEL, 1984, p.33. *Quid* de la Grande-Bretagne et surtout de l'Allemagne industrielles dans ce plaidoyer pour le centralisme ? Ces réflexions de Paul Claudel nous en apprennent beaucoup sur la pensée politique d'une partie des Français.

326 *L'année liturgique* a un rythme très précis mais non mécanique, qui commande le temps des catholiques. Il est déterminé par le *cycle de Noël*, le *cycle de Pâques* et le *cycle de la Pentecôte*. (MISSEL-VESPÉRAL ET RITUEL, 1961, p.22). Le chrétien doit s'y soumettre et sa volonté individuelle apparaît bel et bien anecdotique dans cet ensemble qu'il ne peut en rien remettre en question.

puisqu'il est le fait de mesurer le temps terrestre, permet de marquer les étapes du temps circulaire ou bien plus simplement de mesurer la progression du temps linéaire. Que ce soit l'une ou l'autre, les deux conceptions ont pour origine la perception du temps qu'ont les êtres humains. L'universalité de la mesure du temps linéaire a beau ne pas faire de doute, celle-ci peut tout autant s'inscrire dans un mouvement unique ou bien un mouvement répété et ce qui est perçu comme une progression, n'être qu'une étape du cycle. Il est impossible de confirmer ou d'infirmer l'une ou l'autre des théories à l'échelle humaine. De là, une spéculation longtemps dominée par le discours religieux, qui n'admet rien d'autre que le temps cyclique à laquelle a succédé la théorie du temps linéaire des sociétés modernes, ce qui a eu pour résultat d'installer le doute, sans pour autant donner de réponse. À ce sujet, Yann-Ber Kalloc'h ne cède jamais à l'ambiguïté dans son poème. Le temps s'y inscrit toujours dans un mouvement circulaire. Voici les références au temps que nous y avons relevées :

“Mais depuis **longtemps** dans leurs tombes froides ils sont couchés”  
 “Au seuil de l’**Antiquité** nous la trouvons”  
 “Et un **jour** : "O Occident, je vais à toi," dit-elle...”  
 "**Nuit** et **jour** ils avançaient avec la force de la marée d'équinoxe”  
 “Ils virent le **soleil se lever** sur des pays”  
 “**Ici le long des âges, je bercerais mon âme**”  
 “De toute **éternité** vous étiez destinées par le Créateur”  
 “**Aujourd'hui**, je le sais, vous êtes méprisées de tous”  
 “**Après** avoir été la lumière de l'Europe, ô Race celtique”  
 “**Aujourd'hui** tu t'es couchée à l'Occident comme le **soleil**”  
 “Mais **quand** le matin reviendra tu te lèveras comme lui”  
 “Tu te lèveras comme le **soleil** ! Arthur n'est pas mort”  
 “S'Il veut, les **jours** d'Ambigate reviendront”  
 “**Quand** ma pauvre Race entendit les commandements du Christ”  
 “**Quand** elle connut l'Évangile plein de douceur”  
 “Et **à travers les siècles** elle Lui est restée fidèle”  
 “Un **jour**, aussi, hélas ! mon Dieu, elle fut vaincue”  
 “Et à l'**heure marquée** par Vous toute la terre se taira”  
 “Pour écouter les cloches de **Pâques sonner le réveil** de la Celtie !”  
 “**Le blé que nous avons semé, nous fils le récolteront**”  
 “**semé** par nous dans les larmes, ils le **moissonneront** dans la joie !”

Les ancêtres dans la tombe sont couchés et dorment, ils sont en attente du

recommencement. Le soleil qui se lève puis se couche, le jour et la nuit qui se succèdent font partie d'un mouvement sans cesse renouvelé, de même que la moisson. Ces mentions au temps cyclique ne posent pas de question. “*Un jour*”, “*aujourd’hui*”, s’inscrivent également comme une ponctuation dans la roue du temps, marquent une étape précise ou bien le présent du poète. La limite du raisonnement, la contradiction que nous y percevons ne vient pas de sa logique propre mais de celui qui l’énonce. En effet, comment intégrer la singularité de l’expression du poète dans ce cycle ? Comment peut-il faire partie de ce cycle ? Cette volonté de singularité, bien que revendiquant clairement son appartenance à un peuple s’exprime dès le titre : *MA gouen, MA race*. Yann-Ber Kalloç’h n’écrit pas *HOR gouen, NOTRE race*. Et cette affirmation contredit tout le poème. Certes, la poésie, le recours à l’expression poétique est intemporelle et peut s’inscrire dans un temps cyclique. Certaines formes de poésie très codifiées, qui décrivent une société traditionnelle figée, le sont aussi. En Bretagne, ce type de poésie apparaît au dix-neuvième siècle quand cette société est menacée. La poésie y sert une sorte de propagande passéiste, apaise la peur de la nouveauté, relate les saisons, les habitudes. C’est-à-dire qu’elle présente un intérêt pour une lecture historique, sociologique, ethnologique,... tout ce que l’on veut, sauf artistique. Yann-Ber Kalloç’h, sans s’être totalement détaché de ces formes, quant aux thèmes privilégiés dans ses poèmes, est pourtant en rupture avec celles-ci.

Son interprétation du cycle qui doit voir le réveil puis le renouveau de la race celte après des siècles de sommeil, est tout à fait personnelle et reflète un caractère, une expression, qui le sont tout autant. Le lecteur averti reconnaît immédiatement des vers écrits par Yann-Ber Kalloç’h, tout comme l’amateur d’art reconnaît sans peine une toile peinte par Picasso ou Matisse. Cette singularité extraordinaire implique une existence qui ne s’inscrit pas dans un cycle. Unique, la poésie de Yann-Ber Kalloç’h le place irrémédiablement dans un temps linéaire. Il n’y a pas eu d’autre Yann-Ber Kalloç’h poète avant lui, il n’y en aura pas après lui. L’existence de Yann-Ber Kalloç’h est unique. Sa vie est unique. Sa mort est unique. Ce poète-ci ne revivra jamais. Quand bien même il cherche à démontrer le contraire dans ses poèmes. Temps cyclique ou linéaire, ces différentes conceptions n’empêchent nullement de lire le poème, puisque, nous l’avons déjà précisé, les mots qui évoquent le temps sont toujours les mêmes. Ainsi : “*Au seuil de l’Antiquité nous la trouvons*”. L’Antiquité est une période bien définie dans l’histoire de l’humanité entre la Préhistoire et le Moyen-Âge<sup>327</sup>. Elle marque l’avènement de civilisations plus sophistiquées que celle de la Préhistoire. Certaines d’entre elles vont se mettre à utiliser l’écriture, d’autres, comme celle des Celtes, bien que connaissant l’écriture vont privilégier une culture orale. Étape d’un cycle

327 En Europe, l’Antiquité finirait en 395, lors de la division définitive de l’Empire romain, en 406, au début des migrations germaniques, en 410 à la prise de Rome par Alaric ou bien en 476, à la déposition du dernier empereur romain d’Occident. MOURRE, 1986, p.270.

ou bien moment unique de l'histoire de l'humanité, l'Antiquité est dans tous les cas le moment où Yann-Ber Kalloc'h présente les Celtes à leur première apogée, la prévision de la deuxième étant l'objet de son poème. Cette apogée correspond à la naissance effective de la civilisation avec laquelle les Celtes se confondent. L'Antiquité inaugure le cycle du temps des Celtes, qui vont connaître leur apogée, s'endormir et s'installer au bout de l'Occident : *“Ici le long des âges, je bercerais mon âme / Dans la tristesse de l'Océan semblable à ma tristesse...”* Tout comme selon sa prédiction, *“le seuil de l'Antiquité”* marque le point de départ d'une roue du temps qui a vu les Celtes triompher, s'endormir et va les voir triompher à nouveau, Yann-Ber Kalloc'h ne veut pas présenter *“le long des âges”* comme le cours d'un temps qui aurait un début et une fin mais plutôt comme le cours d'un fleuve, où l'eau circule, va, vient, revient, obéit éternellement au même mouvement. Pour bien l'affirmer, il berce son âme. Le bercement est un mouvement sans cesse répété et l'âme est immortelle, de même que le va-et-vient de l'Océan. La tristesse répétée est également permanente car l'accomplissement de cette destinée est rude et monotone, remplie d'épreuves. Néanmoins, l'ampleur de celle-ci, *“semblable à celle de l'Océan”* est bien plus encore qu'une tristesse atavique des Celtes. Pointe ici la tristesse véritable, profonde, que Yann-Ber Kalloc'h veut dévoiler : la sienne. Toute cette fougue exhibée dans son poème, cet espoir affiché du destin glorieux qui attend les Celtes ne parvient pas à effacer la tristesse de l'homme. Alors apparaît également l'effort vain du propos, tant les vers de Yann-Ber Kalloc'h s'obstinent à vouloir démontrer la vérité d'une conception du monde qui est en train de disparaître. Il ressemble à un enfant en train de donner des coups à un indestructible colosse. Le colosse reste immobile pendant qu'il s'épuise dans cette lutte perdue d'avance. Le bercement de cette âme, le mouvement perpétuel de l'océan, comme autant d'affirmations, l'espoir du renouveau des Celtes comme la preuve du temps circulaire,... y croit-il vraiment ? Sans doute. Le poème raconte cette étape du cycle de l'histoire humaine. Et quoiqu'il arrive, Dieu décide de tout, du temps qui passe et du temps renouvelé : *“S'Il veut, les jours d'Ambigate reviendront”*. Dieu décide quand il fait *“entendre les commandements du Christ”*, quand il fait connaître *“l'Évangile plein de douceur”*,... Il est le maître absolu, c'est entendu, y compris des âges pré-chrétiens, puisque nous trouvons trace d'Ambigate dans *l'Histoire romaine* de Tite-Live. Ce dernier aurait vécu de 59 à 17 avant notre ère, son récit concernant l'histoire d'Amigate se situe du temps de l'Empereur romain Tarquin l'Ancien, soit autour de -600. D'après Tite-Live, *Ambigatus*, en latin, est un roi gaulois. Il règne sur le peuple des Bituriges. Son royaume étant trop peuplé, il invite ses fils Bellovès et Sigovès à aller s'installer dans d'autres contrées. Accompagnés d'autres peuples gaulois, ils finissent par passer les Alpes et à

s'installer à *Mediolanum*<sup>328</sup> (Milan). L'épisode symbolise l'extension gauloise en Europe, que Yann-Ber Kalloc'h appelle de ses vœux à recommencer. Inutile de préciser que cet épisode historique, relaté par Tite-Live, est sujet à caution sur le plan historique. Yann-Ber Kalloc'h pioche dans les références historiques disponibles à son époque pour composer ses poèmes à partir de certaines d'entre elles et mettre les faits, les légendes, au service de sa démonstration. Ainsi, "*Arthur n'est pas mort*", plus encore que l'histoire d'Ambigate, la légende du retour du roi Arthur correspond au désir du poète de voir la "Celtie" conquérante renaître. De nouveau, il va chercher son inspiration dans l'ouvrage de Pitre-Chevalier, *La Bretagne ancienne et moderne* dans laquelle il est écrit :

"Nous ne saurions trop appuyer sur la persistance caractéristique des Gallo-Kimris dans leur langue, dans leur pays et dans leurs mœurs : car toute leur histoire n'en sera que la démonstration pendant deux mille ans.

Les Romains, les Germains, les Normands et les Français frapperont tout à coups redoublés sur cette indestructible nation : "telle terre, telle race" : elle supportera ces assauts comme les caps de son "paradis de pierre" supportent le choc éternel de l'Océan ; enfin, quand on l'aura dépouillée pièce par pièce, de toutes les réalités, il lui restera encore l'illusion, que rien ne peut ravir. Les *Gallaoued* et les *Saozon*, s'imaginent que le prince des chevaliers bretons, le grand Arthur est mort ? Erreur ! "Arthur vit et attend ! Des pèlerins l'ont trouvé en Sicile enchanté sous l'Etna, Merlin, le dernier barde, est aussi quelque part. Il dort sous une pierre, dans la forêt, captivé par Vyvyan." Telle est depuis des siècles l'indomptable espérance des Bretons<sup>329</sup> (...)."

Jusqu'à la référence au mouvement de l'Océan, ce passage indique que Yann-Ber Kalloc'h a puisé une partie de son inspiration dans ce passage. La permanence de ce mouvement circulaire du temps accompagne l'immortalité de la race celte. Pitre-Chevalier indique clairement qu'il y a dans tout cela une part d'illusion. Yann-Ber Kalloc'h, conscient que le choix d'une expression poétique invite le lecteur à l'interprétation, ne s'attarde pas sur cet aspect. Il préfère présenter l'histoire et les caractéristiques de sa race<sup>330</sup>. "*Telle terre, telle race*", écrit Pitre-Chevalier. Pour Yann-Ber Kalloc'h, la terre des Celtes est clairement celle vers laquelle Dieu les a conduits : "*O Armorique et Gaule, Irlande et Bretagne / De toute éternité vous étiez destinées par le Créateur / A être les saintes patries des guerriers forts de la Celtie, / Les reines des patries et les forteresses de l'Honneur !*" Pourquoi, dès lors, ne pas s'en contenter ? C'est que, comme au temps

328 Nous résumons ici le chapitre 34 du Livre V de *l'Histoire romaine de Tite-Live*. TITE-LIVE, 1839, p.250. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k220704j/f268.image>, consulté le 31 mars 2014.

329 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.18. Notes : *Gallo-Kimris* : Gaulois insulaires et continentaux ; *Gallaoued* : Français ; *Saozon* : Anglais.

330 À ce sujet, nous renvoyons à notre chapitre consacré à la vie et à l'œuvre de Yann-Ber Kalloc'h, dans lequel nous expliquons ce que le mot "race" signifiait pour lui.

d'Ambigate, la Celtie est surpeuplée : “*Nous sommes trente millions de Celtes qui l'attendons toujours*” ;. Cela justifie donc d'aller reconquérir l'Europe au nom de Dieu, comme elle le fit autrefois : “*Les ennemis de son Dieu sont devenus les siens ; / Pour lui elle a marché aux batailles effroyables, / Et parce que la Foi était au cœur de son armée, / Elle a rempli l'univers de la gloire de son nom victorieux...*” Tout ce salmigondis nationaliste, construit à partir de lectures mises les unes au bout des autres sans réelle cohérence historique, mais au service d'une idéologie qui se veut cohérente n'aurait aucun intérêt, si nous ne savions lire derrière lui un ensemble d'interrogations universelles.

Nous venons de développer la manière dont Yann-Ber Kalloc'h et l'être humain en général s'interrogent sur le temps, alors que sont entrées en collision la conception cyclique de sociétés largement influencées, voire dominées, par la religion, et celle du temps linéaire, qu'imposent les nouvelles contraintes de la société moderne, ainsi qu'une philosophie où l'individualisme cherche à s'imposer de plus en plus<sup>331</sup>, admettant le hasard conséquent à la liberté individuelle, en opposition à une destinée toute tracée. Involontairement, la cohérence de sa conception du temps cyclique dans ce poème se heurte à la réalité singulière de celui qui l'énonce, parce que Yann-Ber Kalloc'h n'est pas le poète “type”, que la Bretagne a connu au dix-neuvième siècle, qui délaissait sa singularité, était indésirable en tant qu'être social. De ce fait, Yann-Ber Kalloc'h veut se confondre avec sa race, mais il parle en son nom. La question peut cependant être abordée d'une manière différente, à savoir qu'il est également possible de retenir la réalité d'un temps cyclique pour les peuples, la “*race*”, et un temps linéaire pour le poète ou tout individu ayant une expression singulière. Ce type de raisonnement est pour le moins acrobatique mais nous n'avons pas vocation à donner une réponse définitive à cette réflexion. Yann-Ber Kalloc'h a beau s'y essayer, la poésie n'est pas la philosophie. Il ressort de la poésie plus de questions que de réponses, elle ne propose pas de système clos de réflexion, se heurte à la contradiction humaine, l'exemple présent est à ce sujet particulièrement révélateur, puisque le système de pensée en apparence cohérent que désire présenter Yann-Ber Kalloc'h, bute tout simplement sur la réalité singulière de celui qui l'énonce.

Intéressons-nous donc aux interrogations que ce poème suscite. Celle qui découle naturellement de notre dernière réflexion étant la question de l'immortalité. Mortalité et singularité individuelles au sein de l'immortalité d'une collectivité dont le destin est écrit d'avance ? Qu'en dit Yann-Ber Kalloc'h ? Étant donné que tout son poème refuse la mort. Il ne refuse pas seulement la mort des Celtes, il refuse la mort en tant que telle, et inscrit le combat des Celtes dans l'éternité :

331 Ce n'est pas un hasard si l'un des philosophes de référence au sujet du temps, de la durée, est Henri Bergson (1859-1941), un homme du dix-neuvième et du vingtième siècle.

“O Arvor ha Galia, lùerhon ha Brittia  
*A oll-viskoah* é oeh tonket get er Hroéour  
 De vout broieü santel kaderin krenù Keltia,  
 Rouañzed er broieü ha dinneu en Inour !”

“O Armorique et Gaule, Irlande et Bretagne  
*De toute éternité* vous étiez destinées par le Créateur  
 A être les saintes patries des guerriers forts de la Celtie,  
 Les reines des patries et les forteresses de l’Honneur !”

*Biskoah* signifie *jamais* dans le passé. *A-oll-viskoah* renvoie à l’idée *de tous les temps*, traduit ici par “*de toute éternité*”, ce qui n’est pas exactement la même chose. L’éternité est-elle un ensemble de temps qui se succèdent continuellement en durées, en moments, ou bien est-ce un tout comme le suggère une éternité sans début ni fin ? Ou bien les deux ? Ainsi, Yann-Ber Kalloç’h fait naître les Celtes au “*seuil de l’Antiquité*”, tout en leur donnant une mission éternelle décidée par Dieu depuis toujours. À partir de là, la race celte devient éternelle si l’éternité est considérée comme un temps qui a un début mais pas de fin, et surtout immortelle, certes mise en sommeil, mais destinée à renaître. Le poète qui raconte l’épopée des hommes de “sa” race se pose alors en messager, en intermédiaire entre Dieu et les hommes. Le poète Yann-Ber Kalloç’h se voudrait le porte-parole de la bonne nouvelle pour son peuple, il voudrait être le Christ, le messager de Dieu. Toutefois, situé en dehors des Écritures qui décrivent le cycle des temps, nous constatons tout de même que l’expression de Yann-Ber Kalloç’h est avant tout une interprétation individuelle d’événements passés et à venir. Incontestablement, il nous montre la position inconfortable, les inquiétudes de l’homme pris dans les inconciliables conceptions du monde de “son” temps. L’inquiétude face à un inconnu encore plus important que ce qui avait jamais été connu depuis longtemps. Loeiz Herrieu rendait compte de la même inquiétude dans son souci de promouvoir une société passée idéalisée mais disparue ou en passe de disparaître. Paradoxalement, Yann-Ber Kalloç’h en tentant de faire croire à l’immortalité de sa race, les caractéristiques permanentes de celle-ci, qu’une histoire millénaire aurait transportées d’une génération à l’autre, de sorte que nous pourrions encore attendre Arthur ou bien encore écouter les enseignements de Merlin, ne fait que dévoiler la fragilité des sociétés humaines. Ce qui est immortel, c’est l’inquiétude de l’homme au sujet de son avenir et de celui de la communauté à laquelle il se rattache, s’identifie avec plus ou moins de force. Voilà ce que nous dit ce poème. Il se voudrait plein d’espoir, il est désespéré. Il voudrait faire croire que la mort n’existe pas, il ne présente qu’une réalité historique fantasmée qui n’a jamais existé, et là encore n’est-ce pas une permanence de l’être humain que de vouloir décrire le monde tel qu’il voudrait qu’il soit et non pas tel qu’il est, dans l’hypothèse où il peut y parvenir au moyen d’une expression ou d’une autre ?

## V.2.2. La mort n'existe pas

Yann-Ber Kalloc'h compose ses poèmes à partir de connaissances qu'il a puisées çà et là, essentiellement dans ses lectures, et il y transpose ses désirs et sa vision du monde. Au niveau formel, nous savons qu'il s'inspire également de l'ancien système de versification de la poésie bretonne sans trop de rigueur, ce qui rejoint notre observation concernant la collusion entre les manières passées et présentes, tout comme les conceptions du temps que nous avons présentées. Qu'en est-il de la mort ? Elle n'existe pas puisque les Celtes sont éternels. Comment le poète présente-t-il son refus de la mort, c'est-à-dire d'une fin définitive des êtres et des choses ?

La mort apparaît dans la première strophe :

“Èmen ma hé havel ?... El lévreu n'hel lar ket.  
Balh e oé hon tadeu a glodeu hé orin,  
Meit guerso én ou béieu yein é mant kousket  
Ha geté 'dan en douar é houska ou hevrin.”

“Où est son berceau ?... Les livres ne le disent pas.  
Nos pères étaient fiers des gloires de son origine,  
Mais depuis longtemps dans leurs tombes froides  
/ ils sont couchés,  
Et avec eux, sous la terre, dort leur secret.”

Ce berceau inconnu de la naissance et peut être déplacé, alors que la cavité de la tombe est immobile dans un lieu identifié. De cette origine, les pères tirent fierté et gloire sans que nous ne sachions pourquoi, puisque le secret et la mémoire de la race sont avec eux dans la tombe. Ce secret répond-il aussi à l'énigme de la mort ? Mystère. Toujours est-il que c'est par la conquête et la reconquête du sol des morts que la race retrouvera sa mémoire, “*le secret de la tombe*”, étant donné que ces ancêtres n'attendent que cela pour se réveiller et le livrer. En attendant, ils sont dans la tombe où nous retrouvons les métaphores du sommeil, l'idée du froid que nous avons déjà pu observer dans le récit de Loeiz Herrieu. Ce qui place Yann-Ber Kalloc'h dans une même filiation catholique que son aîné, en ce qui concerne les représentations de la mort. De même que la référence à un passé glorieux. La différence, de taille, tient au fait que Loeiz Herrieu n'a pas de visées expansionnistes, militant pour un chacun chez soi paisible, quand les vellétés “panceltiques” de Yann-Ber Kalloc'h rappellent la mégalomanie ravageuse de Napoléon ou bien celles des promoteurs du pangermanisme. La mort est bien présente dans son poème mais elle n'existe pas vraiment. Les ancêtres y dorment. Et tout le poème décrit un constat de défaite normalement provisoire et l'espoir d'une renaissance. Malgré cela, nous y lisons une inquiétude profonde. Yann-Ber Kalloc'h n'émet pas cette hypothèse. Mais n'écrit-il pas tout cela pour conjurer le sort, c'est-à-dire la peur d'une véritable mort de sa race ? L'expression par défaut de la peur d'une mort

collective ne masque-t-elle pas la peur de la mort individuelle ? Nous pourrions le croire, si Yann-Ber Kalloc'h dans son engagement dans la guerre, n'avait pas confirmé la sincérité des pensées qu'il met en lumière dans ce poème. Telle est la force de l'imagination. Il reconnaît lui-même que le secret de la mémoire des Celtes se trouve encore dans la tombe des ancêtres. Qu'à cela ne tienne, le poète se met en œuvre pour inventer la mémoire de sa race, construit de toutes pièces un mythe, à l'instar de celui de Vercingétorix chez les Français. Il imagine une race, qu'il faut entendre ici comme un ensemble d'hommes unis par une même culture<sup>332</sup>, lui invente une histoire, une figure mythique, Arthur, et une mémoire. Tout comme en France avec la construction du mythe gaulois opposé aux Germains, Yann-Ber Kalloc'h croit à sa construction imaginaire. L'originalité de celle-ci, c'est que tout en puisant son inspiration dans ses lectures, il l'adapte la présente selon sa propre conception individuelle et il est tellement persuadé de la vérité de celle-ci qu'il ne va pas hésiter à tout faire pour partir au front afin de la défendre et de la démontrer. Yann-Ber Kalloc'h est un homme incroyablement entier, c'est-à-dire aussi intellectuel que physique. Il énonce ce qu'il pense et désire donner une traduction concrète *in situ* de ses idées. Rappelons-nous qu'il ne dédaignait pas de montrer les poings si besoin pour défendre la religion ! Sa volonté de s'engager physiquement le plus rapidement possible dans le conflit confirme cette attitude. Outre que cette violence se retrouve dans l'esprit belliqueux de ses poèmes, cette volonté d'engagement physique se lit également dans tous ses vers. Parce qu'il est sa race. Prenons un extrait du poème pour nous en convaincre :

“A oll-viskoah é oeh tonket get er Hroéour  
De vout broieù santel kaderin krenù Keltia,  
Rouañzed er broieù ha dinneu en Inour !

Hiziù, her gout e ran, é oh goapeit d'en oll :  
Goudé bout bet gouleu Europ, o gouen vreton,  
Hiriù 'ous oeit de guh é kornog él en héol...

Meit pe zeï er beuré té e saùo èlton.”

“De toute éternité vous étiez destinées par le Créateur  
A être les saintes patries des guerriers forts de la Celtie,  
Les reines des patries et les forteresses de l'Honneur !

Aujourd'hui, je le sais, vous êtes méprisées de tous :  
Après avoir été la lumière de l'Europe, ô Race celtique,  
Aujourd'hui tu t'es couchée à l'Occident comme  
/ le soleil,  
Mais quand le matin reviendra tu te lèveras comme  
/ lui.”

Excusons-nous d'avance de ce que nous allons faire, c'est-à-dire passer ces vers à la première personne du singulier :

332 Le poème ne contient pas d'éléments donnant à penser que Yann-Ber Kalloc'h avait une vision raciale par le sang. Il propose plutôt l'idée d'une race unie par un passé commun, avec un projet en commun, et surtout une religion en commun, ce qui correspond, hormis ce dernier point, à l'approche nationaliste de Renan.

“Hiziù, her gout e ran, é *on* goapeit d'en oll :  
Goudé bout bet gouleu Europ, o gouen vreton,  
Hiriù 'on oeit de guh é kornog él en héol...

Meit pe zeï er beuré *me* e saùo èlton.”

“Aujourd'hui, je le sais, *je suis* méprisé de tous :  
Après avoir été la lumière de l'Europe, ô Race celtique,  
Aujourd'hui *je me suis* couché à l'Occident comme  
/ le soleil,  
Mais quand le matin reviendra *je me lèverai* comme  
/ lui.”

Nous reconnaissons d'emblée que notre démonstration est un peu “tirée par les cheveux”, lorsque l'on s'attarde sur le résultat. Néanmoins, Yann-Ber Kalloç'h écrit ces vers en exil. Il a été rejeté par l'Église “*méprisé de tous*” après avoir été promis à un brillant avenir. Il n'est certes pas couché à l'Occident mais se trouve à Paris. N'oublions pas tout de même que pour lui, c'est la Celtie entière, Gaule y compris, qui est à sauver, et Paris est la capitale de la Gaule. Enfin, “*je me lèverai*”, annonce son engagement dans le combat. Encore une fois, nous sommes conscients de la limite de cet exercice mais les correspondances, dès lors que les clés des images poétiques sont trouvées, la confusion entre Yann-Ber Kalloç'h, sa vie, ce qu'il décrit comme étant sa race, sont éloquentes et découvrent un homme qui croit en sa mission, quand bien même il l'invente de toutes pièces. Nous ne sommes plus là devant un poète qui veut décrire la destinée d'un peuple mais qui met plutôt en scène les tribulations de son propre esprit. Ainsi, ce qui semblait avoir pour objet la défense d'une vision passéiste, d'un monde dans lequel l'individu est avant tout attaché à la destinée de son peuple, elle-même décidée par Dieu, se révèle avant tout être la description d'une existence individuelle composée de manière on ne peut plus individualiste. Yann-Ber Kalloç'h se réclame d'un monde disparu, largement imaginaire, voudrait voir renaître ce monde, alors que tout dans sa pensée révèle un homme d'une époque bien précise : la fin du dix-neuvième et le début du vingtième siècle, déchiré entre les certitudes anciennes de la société traditionnelle en train de disparaître et les nouvelles vérités de la société moderne. Le défi intellectuel qu'entraîne cette transformation afin d'appréhender cette nouvelle réalité est tel, que de toutes parts la tentation est grande de refuser de l'affronter et de chercher des réponses dans un passé magnifié, largement imaginaire mais qui, contrairement à la totale nouveauté de la modernité, présente l'avantage de proposer une vision familière, à défaut d'être exacte, du monde. Ce refus d'accueillir un présent et un futur désormais parfaitement inconnus, puisque dépendants de l'action des hommes provoque cette demande de réponses dans le passé avec l'avantage de faire parler les morts à qui il est possible de faire dire ce que l'on veut, situation impossible avec des vivants aux aspirations de plus en plus diverses. Yann-Ber Kalloç'h, qui en appelle au secret des ancêtres ne dit rien d'autre. De même lorsqu'il fait parler le druide, sans préciser de quel druide il s'agit. Tout

comme les celtes, celui-ci est le représentant d'un temps cyclique, d'une permanence, d'une immortalité. Yann-Ber Kalloc'h le préfère ici au mot *prêtre*, bien qu'il lui donne la même fonction. Le prêtre ou le druide portent la parole de la vérité de Dieu<sup>333</sup> :

“En druid e geleññé : "Un Doué 'zo, 'n es chet deu ;	“Le druide enseignait : "Il y a un Dieu ; il n'y en a
Ur bed arall e zo ; pleget omb oll d'er Red ...”	/ pas deux ;
Meit un dra e vankeh anehon, o tadeu :	Il y a un autre monde ; nous sommes tous soumis à
D'er Goanag hous iné payañ e oé cherret.”	/ la <i>Nécessité</i> ...”
	Mais une chose vous manquait, ô Pères :
	A l'espérance votre âme païenne était fermée.”

Rappel du début de la première strophe, Yann-Ber Kalloc'h choisit de commencer cette deuxième partie par l'évocation de la mort. Après les hommes morts qui conservent la mémoire du peuple, de la race, dans la tombe, voici le druide qui transmet la mémoire des enseignements de Dieu. Il transmet le message du Christ, c'est-à-dire de la vie éternelle, “*l'espérance*” à laquelle l’*“âme païenne était fermée”*. Cette espérance de la vie éternelle efface l'idée de la mort comme un fin. Au contraire, elle est un recommencement. La structure du poème l'indique, puisque Yann-Kalloc'h commence chaque nouvelle strophe par la mort qui n'est pas ce qui finit mais ce qui commence, tout comme dans l'existence du chrétien. Que dit le druide ? Il annonce l'espérance. Mais avant cela, il affirme le Dieu unique. Il n'y pas deux dieux, mais il y deux mondes. Et la “*Nécessité*” absolue, “*er Red*”, c'est le passage d'un monde à l'autre par la nécessité de la mort physique, les deux morts décrites par Saint-Augustin. Cette “*Nécessité*” est affirmée par le druide, en référence au chant traditionnel breton, très vieux récit cosmogonique celtique *Ar Rannoù – Les Séries*, que l'on peut découvrir dans la *Barzhaz Breizh*<sup>334</sup>. Composée de douze séries, le chant de chaque série et le chant lui-même, se concluent invariablement des vers suivants :

“Hep rann ar Ret hepken ;	“Sans série la Nécessité uniquement ;
Ankou, tad an anken	L'Ankou, père de l'angoisse
Netra kent, netra ken.”	Rien avant, rien de plus.”

Cette référence annonce le futur synchrétisme entre la “Celtie” et la “chrétiété”. Grâce à cet accueil du christianisme, la vie devient éternelle pour ceux qui suivent les commandements de Dieu, dont le peuple élu, selon Yann-Ber Kalloc'h, est le peuple celte. Celui-ci s'est battu au cours

333 Le manque de sources fiables, celles-ci étant essentiellement des récits de Romains, rend difficile l'étude dans le détail de la disparition des druides en Gaule, et dans les pays celtiques. À ce sujet, voir LE ROUX & GUYONVARCH, 1990, p.174-184.

334 *BARZHAZ BREIZH*, 1988, p.15-23.

des siècles pour imposer la vraie “Foi”. Yann-Ber Kalloc’h, à l’instar du druide à qui il donne la parole n’admet pas de débat ni de discussion. Il y a une seule vérité. Il n’y a pas à composer avec cela, même si le monde occidental est mis en branle par tout un ensemble de révolutions intellectuelles, techniques, qui obligent à composer désormais avec la diversité des opinions nouvelles, des différentes conceptions de l’existence. Mais Yann-Ber Kalloc’h ne peut accepter la mue d’une société théocratique, dans laquelle la religion avait une place centrale, occupait la totalité du champ social en une société civile, parce que ce serait pour lui la défaite du combat des Celtes, des chrétiens à travers les siècles et signifierait la vraie mort, selon la définition de Saint Augustin, à savoir celle qui touche ceux qui ne croient pas au bon Dieu. Heureusement, il explique cette décadence par la disparition provisoire des Celtes, chevaliers de Dieu. Il trouve une issue à celle-ci en appelant au souvenir de leur Gloire passée pour précipiter le réveil. La reconquête de cette gloire se fait par plusieurs moyens. Pour le poète Yann-Ber Kalloc’h, elle a commencé par le choix de dire tout cela en se réappropriant la langue des ancêtres : le breton. Dans la deuxième strophe, il décrit la manière dont les Celtes ont porté la parole de Dieu :

“Énéberion hé Doué zo deit de vout hé ré ;  
Eiton hé dès kerhet d’en emganneu euhus,  
Ha get ma oé er Fé é kalon hé faré,  
Goleit hé dès er bed a glod hé-h-anù tréhus...”

“Les ennemis de son Dieu sont devenus les siens ;  
Pour lui elle a marché aux batailles effroyables,  
Et parce que la Foi était au cœur de son armée,  
Elle a rempli l’univers de la gloire de son nom  
/ victorieux...”

Cette strophe est habile, puisque le poète n’y livre pas la nature de la bataille, malgré son analogie avec le combat militaire. Il en a une vision guerrière. La façon dont il présente l’évidence de la vérité chrétienne ne peut aboutir à autre chose que la guerre car elle ne tolère aucune autre manière de concevoir le monde et qu’elle prétend soumettre les hommes à sa vérité. La guerre fait entendre raison aux vaincus ou bien les élimine. La mise à mort de l’autre est parfois la solution. Du côté de ceux qui portent la foi, il peut aussi y avoir des morts. Ce sont les martyrs. Les Celtes n’en comptent pas, tant ils ont immédiatement compris le message du Christ. Ils sont bel et bien le peuple élu. Et d’ailleurs ils se confondent avec le Christ puisque comme lui : “*Et à l’heure marquée par Vous toute la terre se taira / Pour écouter les cloches de Pâques sonner le réveil de la Celtie !*” La résurrection de Pâques, la fin du cycle, le moment où la vie et la mort ne font plus qu’un, le moment où Dieu envoie son messenger témoigner de la réalité de la vie éternelle. Avant cela, comme Jésus, les Celtes doivent surmonter des épreuves innombrables, la mise plus bas que terre de tout un peuple comme pour Job, dont la figure avait beaucoup marqué Yann-Ber

Kalloc'h, au point de s'identifier à lui à partir du moment où l'Église le rejeta.

“Un dé eùé, siouah, men Doué, oé bet tréhet.  
Hag ahoudé, saotret édan treid peb meùel,  
Men gouen zo diragoh èl ur peulvan kouéhet,  
Yein, mut, marù....  
Meit Hou préh e hell hé adseùel.”

“Un jour, aussi, hélas ! mon Dieu, elle fut vaincue,  
Et depuis, souillée sous les pieds de chaque valet,  
Ma Race est devant Vous comme un menhir écroulé,  
Froide, muette, morte...  
Mais Votre bras peut la relever.”

Ainsi commence la troisième partie du poème. Par la mort encore. La mort des Celtes, qui signifie la mort de Dieu. Leur race est couchée avec les ancêtres et attendent la résurrection décidée par Dieu. Notons également de nouveau le peu de rigueur historique dans la mention au “*menhir écroulé*”. Yann-Ber Kalloc'h convoque cette image, parce qu'il sait que la plupart de ses lecteurs vont l'associer aux Celtes, alors qu'il n'en est rien<sup>335</sup>. Écroulée, la race celte est devenue muette au fil des siècles qui ont vu sa langue s'affaiblir elle aussi et dans tous les cas ne pas faire partie de la langue des vainqueurs, le latin, puis le français, l'anglais, l'espagnol, répandues au fur et à mesure des entreprises coloniales. Il n'est donc pas étonnant que Yann-Ber Kalloc'h en appelle à une recolonisation celtique étant donné que c'est cette expansion, ce colonialisme qui assure la grandeur des peuples.

Dans *Ma gouen, Ma Race*, Yann-Ber Kalloc'h nous livre plusieurs images, qui indiquent l'idée qu'il se fait de la mort. Tout d'abord, les représentations dont il tire cette idée sont issues de son éducation religieuse et de l'idée qui est traditionnellement associée à la mort à son époque, le froid de la tombe, le sommeil des morts et évidemment la résurrection. De même que les ancêtres sont couchés dans leur tombe, que nous supposons individuelle, ce qui correspond également à l'époque de Yann-Ber Kalloc'h, en conséquence du phénomène progressif d'individualisation de la mort. Les images qu'il développe sont également le fruit de ses lectures, en particulier l'ouvrage de Pitre-Chevalier, dans lequel il emprunte pêle-mêle un ensemble de descriptions historiques de l'épopée des Celtes au travers des âges. De ces âges, Yann-Ber Kalloc'h n'en fait qu'un. Peuple aux origines inconnues, les Celtes bien qu'affaiblis n'y meurent jamais, druides et prêtres portent le même message, menhirs couchés, ancêtres endormis, roi Arthur également en sommeil, personne ne meurt, tout le monde attend l'heure du renouveau décidé par

335 “Il est probable que les derniers grands menhirs taillés (Berrien, Finistère) datent du Bronze ancien vers 1800-1500 avant J.C., mais la plus grande partie est néolithique.” *TOUTE L'HISTOIRE DE LA BRETAGNE*, 2012, p.23. Les Celtes apparaissent dans les écrits au cinquième siècle avant J.C. (Ibid, p.42), et les historiens leur supposent une origine entre la Bohême et la Bourgogne actuelles, entre les VIII<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant notre ère (Ibid, p.43), c'est-à-dire non seulement dans une aire géographique éloignée de la péninsule armoricaine mais surtout un bon millénaire après que les derniers mégalithes ont été élevés. Notons que la confusion est malgré cela encore fréquente de nos jours.

Dieu au moment de Pâques, à l'issue de guerres et de prières, qui elles aussi se confondent en une même bataille pour la foi, lorsque le cycle aura effectué sa révolution. Car le temps n'est pas linéaire, il est cyclique, la naissance n'est qu'un recommencement, chaque événement une étape du cycle. Étape qui explique la progression de ce poème : *sommeil des ancêtres, rappel de leur passé, résurrection de la race dans un futur qui est un retour au passé*. Éternelle trinité chrétienne, Dieu, Fils et Saint-Esprit, représentés par les trois cycles de l'année liturgique. Dans cette représentation du monde, l'individu est absent, car chaque Celte y est un élément de la race dont le destin est choisi par Dieu. Ainsi, Yann-Ber Kalloc'h parle de sa race, se met en retrait. Nous lisons pourtant son poème à la première personne, tant il est l'expression de sa singularité de poète. Là se trouve la limite de son raisonnement. Outre la réalité du monde moderne qu'il tente de nier en prétendant à une immortalité d'une Celtie de son invention, outre qu'il inverse à tout prix la linéarité d'un temps où la vie et la mort sont distinctes en entamant chaque partie de son poème par la mort, considérée comme un commencement et non comme une fin selon la croyance chrétienne, il voudrait se placer en dehors, faire croire que lui aussi se confond avec cette race, cette immortalité collective. Mais il n'écrit plus de poèmes comme au dix-neuvième siècle, dans le carcan de vers stéréotypés, où nous ne décelons pas d'expression véritablement singulière, originale. Il compose certes en breton. Il prend des libertés sur la forme comme sur le fond. De ce fait, s'il pose des questions universelles<sup>336</sup>, il apporte une réponse individuelle, originale qui le pose en homme de son siècle où l'individualisme, la liberté de concevoir le monde à sa guise donnée à chacun va permettre de faire son choix. Le choix peut être celui de suivre sans imagination le chemin de ses pères, mais celui-ci n'est plus une règle, il devient une possibilité parmi d'autres, de même que la religion n'est plus imposée, plus unique. Au sein de cette révolution intellectuelle, beaucoup comme Yann-Ber Kalloc'h en appelle au passé pour relever les défis du présent. Mais ce passé est aussi une construction largement imaginaire et donc un élément de cette nouvelle liberté. De ce fait, la singularité du choix dans la construction et l'expression de son propre imaginaire inscrit Yann-Ber Kalloc'h dans un temps linéaire. Et tout son poème oscille entre la crainte de la disparition de sa race, donc à sa propre disparition, exprimé plus clairement, cela se nomme la peur de la mort, et l'espoir que Dieu y remédiera à un moment à un autre. La violence des images choisies pour démontrer, tant cette inquiétude que cet espoir, fait apparaître la brutalité intérieure qui habitait Yann-Ber Kalloc'h, que le hasard rendit orphelin de père une première fois avant que sa nouvelle famille, l'Église ne le rejette à son tour, ce qui l'amène ici à décrire des pères porteurs d'un secret qui est peut-être celui de la mort. Yann-Ber Kalloc'h commence les trois parties de son poème par

---

336 Nous confondons ici l'espace et le temps, à savoir que nous entendons par *questions universelles*, des questions posées partout et de tout temps.

la mort. La mort de son père fut le point de départ de sa vocation de poète. Intemporalité de la parole poétique, mortalité du poète, poète orphelin vivant, père mort, fils à la recherche du secret des pères en explorant la parole poétique au moyen de laquelle il décrit son désir de se voir clore le cycle pour retrouver ses pères, son père dans la mort. La boucle est bouclée et loin de nous présenter un homme confus en proie à un délire, ce poème dresse au contraire le portrait d'un individu qui décrit précisément la confusion qui l'habite, qui est celle des hommes de son temps. "je est un autre"<sup>337</sup>, écrit Arthur Rimbaud dont les interrogations ne sont pas moins torturées que celle posées par Yann-Ber Kalloc'h quelques décennies plus tard. "Je est un autre", à inventer après des siècles et des siècles pendant lesquels doutes et interrogations existentielles de ce type étaient prises en charge du berceau à la tombe, et dans tous les cas, réservées à une élite intellectuelle lorsqu'elles étaient posées.

### V.3. *Péden én Téoélded* - Prière dans les Ténèbres<sup>338</sup>

"Et sur la neuvième heure ; Jésus jeta un grand cri, en disant : Eli, Eli, lamma sabachthani ; c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné"<sup>339</sup> ?"

Contrairement au poème *Men Gouen-Ma Race*, *Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres*, nous donne une indication sur sa période de rédaction dans un de ses vers : "Nous étions six, Saint-Marie, / Autour de la table, (...) Maintenant, tout cela est changé. / Nous ne sommes plus que trois..." Trois, c'est-à-dire la mère de Yann-Ber Kalloc'h, lui même et son jeune frère. Sa sœur cadette meurt le 16 novembre 1914<sup>340</sup>, le poème est donc écrit à la fin de l'année 1914.

*Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres* présente le destin personnel de Yann-Ber Kalloc'h. C'est un de ses poèmes les plus intimes, alors que *Men Gouen-Ma Race*, datée de la même année, se donnait pour tâche de conter le destin de son peuple. Deux poèmes distincts, comme pour mieux illustrer la séparation entre un destin collectif et un destin individuel qui se confondaient auparavant. Ce qui ne l'empêche pas de maintenir cette confusion dans ses vers. De même que Yann-Ber Kalloc'h précise à la fin de ces deux poèmes qu'ils ont été finis d'écrire ou bien écrits à Paris, là où il peut observer de manière plus évidente encore, la disparition de cette confusion qu'il voulait immuable. Pour se rassurer, il invente dans le poème *Men Gouen-Ma Race*, un passé, un pays aux Celtes, ce qui relève de la construction imaginaire classique inspirant les

337 Extrait de la lettre du 13 mai 1871, d'Arthur Rimbaud à Georges Izambard. RIMBAUD, 1999, p.237.

338 *ARDL*, p.110-119. Poème complet en annexe, page 610.

339 *LA BIBLE, Évangile selon Saint Matthieu*, XXVII, 46, 1990, p.1305.

340 PALAUX, 1926, p.141.

nationalistes<sup>341</sup>, dans lequel il réfugie sa pensée, de même qu'il va se réfugier dans l'enfance, dans le souvenir d'un passé heureux sur son île natale, que nous lisons dans *Péden én téoéled - Prière dans les ténèbres*. Ce poème, tout comme *Men Gouen-Ma Race* est composée de trois parties, référence de nouveau à la Trinité et aux trois cycles du temps liturgique. La deuxième partie contient les vers les plus célèbres de Yann-Ber Kalloc'h, mis en chanson par le compositeur Jef le Penvern<sup>342</sup>, et interprétée depuis par les plus célèbres chanteurs bretons, Alan Stivell, Gilles Servat et Yann-Fañch Kemener.

En 1914, Yann-Ber Kalloc'h a vingt-six ans mais déjà il fait le bilan de sa vie personnelle et familiale. Dans *Péden én Téoeled – Prière dans les Ténèbres*, il désire s'engager pour aller se battre et tout autour de lui est sombre. Ces *Ténèbres*, ce sont ceux de l'enfer. Un enfer ici-bas tant la description de sa vie apparaît comme une suite de terribles épreuves au point d'évoquer l'abandon de Dieu. Ces *Ténèbres*, ce sont ceux d'un monde qu'il ne comprend pas, d'un monde dont il ne veut pas. Pour lui, la ville-lumière est en fait une cité qui aveugle les chrétiens, un océan dans la tempête où il est perdu, où il se lamente, où il "agonise".

En préambule à son poème, il cite une phrase tirée des *Lamentations de Jérémie*<sup>343</sup>. "*Plorans ploravit in nocte, et lacrimæ / ejus in maxillis ejus...*" traduit ainsi dans l'édition de la Bible en notre possession : "*Elle n'a cessé de pleurer pendant la nuit, et ses joues sont trempées de larmes*<sup>344</sup>". Dans l'introduction à ces *Lamentations*, nous apprenons que : "*La liturgie catholique les a intégrées aux célébrations de la semaine sainte, pour chanter la Mort du Christ, rejeté par une cité et un peuple qui allaient connaître à nouveau l'exil*", en référence à la destruction de Jérusalem en 587 (ap.J.C)<sup>345</sup>. L'analogie entre le peuple juif et celte est une interprétation déjà observée dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h. Les pleurs sont également un motif que nous retrouvons fréquemment dans ses vers. Enfin, aux larmes qui sont une production d'eau salée individuelle va répondre l'évocation de la mer et de l'océan, qui peuvent être lues dans le poème comme l'expression d'un chagrin collectif dans lequel l'humanité se perd. À cette confusion constante entre l'individu et le collectif s'ajoute l'absence de distinction entre les images abstraites et concrètes. Cette absence de distinction est parfaitement cohérente avec la manière dont Yann-Ber Kalloc'h considère l'être humain dans le monde, qui en son corps porte son âme et

341 Sur la nation imaginaire, voir : SAVARESE, 1996. Dans cet article, Éric Savarese présente la pensée et l'ouvrage de Benedict Anderson (*L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996, 214 pages.), qui propose l'idée du nationalisme comme étant un phénomène universel en tant que construction imaginaire d'une communauté destinée à créer des liens entre ses membres. Par ailleurs, l'article renvoie à différentes références bibliographiques au sujet des ouvrages traitant du nationalisme contemporain ou passé, dans un champ plus large que celui de notre chapitre consacré à ce thème. Merci au Dr. Michel Gribenski qui nous a orienté vers la lecture d'Anderson et de Hobsbawm.

342 Jef le Penvern, 1919-1967.

343 *LA BIBLE, Lamentations de Jérémie*, 1990, p.1024-1032.

344 *LA BIBLE, Lamentations de Jérémie*, 1, 2, 1990, p.1024.

345 *LA BIBLE*, 1990, p.1024.

inversement. L'expression de ces confusions est favorisée par l'éducation de Yann-Ber Kalloc'h qui a passé de longues années à découvrir la vérité chrétienne à partir de l'interprétation nécessaire des textes, et constitue aussi un procédé poétique classique lorsque les textes ne sont pas à vocation religieuse. De ce fait, c'est l'homme en son âme qui interpelle Jésus dans ce poème :

“Ne houlenet ket più zo azé, Gout e ret  
E ma mé en em stlej é toul Hou tor aré :  
En Hou kalon, Jésus-kariad, Jésus karet,  
Deit onn de ziskargein me halon, rak bar é.

Deit onn... Deùéhat é. En noz dall e zisoh,  
E hroñn er mor, hag en tiér, hag er mézeu ;  
Hous ilizeu, pe gouéh en noz, e zo dousoh,  
Lesket mé de ziskuih un eur ar en treuzeu.”

“Ne demandez pas qui est là. Vous savez  
Que c'est moi qui me traîne à Votre porte encore :  
Dans Votre cœur, Jésus-Ami, Jésus-Aimé,  
je suis venu décharger mon cœur, car il déborde.

Je suis venu... Il se fait tard. La nuit aveugle arrive,  
Enveloppe la mer, et les maisons, et la campagne ;  
Vos églises, quand la nuit tombe, sont plus douces,  
Laissez-moi me reposer sur le seuil.”

### V.3.1. “*Deit onn... Je suis venu...*”

Cette venue est le fait de ma propre volonté qui reconnaît l'évidence de Dieu. Où ? Est-ce l'âme ou le corps qui s'adresse à Jésus ? La réponse n'est pas tellement importante. Celui qui vient est perdu. Nous ne savons pas exactement où. Nous supposons juste qu'il est dehors. Il vient demander l'hospitalité à Jésus, à qui il s'adresse avec un mélange de respect et de familiarité, comme le vieil habitué d'une maison amie. Les ténèbres de la “*nuit aveugle*” s'annoncent. Il ne demande pas l'hospitalité dans l'église, il demande juste à “*se reposer sur son seuil*”. Les enfants abandonnés étaient autrefois déposés sur le seuil des églises. Yann-Ber Kalloc'h y a trouvé sa maison, sa famille. Les hommes d'Église l'ont abandonné, alors il implore Jésus de ne pas l'abandonner aussi. Ici, il ne fait aucune confusion entre ceux qui l'ont rejeté et leur maître. Cependant, la familiarité qu'il exprime envers Jésus s'apparente plus à celle entre deux frères ou bien entre deux amis ayant subi les mêmes épreuves, qu'à celle entre un père et un fils.

“Lesket mé. Flastret onn. Mont eraoh n'hellan mui  
Edan méh me fehed en um gromma me hein,  
Edan béh mé ankén éh onn pariù... O Hui,  
Ketan Dougér er groez, Hou péet truhé dohein !”

“Laissez-moi. Je suis écrasé. Je ne puis aller de l'avant,  
Sous la honte de mon péché mon dos se courbe,  
Sous le poids de mon angoisse j'agonise... O Vous,  
Premier Porteur de la Croix, ayez pitié de moi !”

Toutes les représentations du Christ, portant sa croix montrent un homme las, écrasé par

la tristesse d'avoir été rejeté et condamné par les siens. Yann-Ber Kalloc'h y entend les échos de sa propre relégation sociale et la pitié qu'il demande à Jésus résonne comme un appel à la solidarité entre hommes qui ont subi les pires épreuves.

“Chetu mé diragoh èl er hlaskér-bara  
E ya d'houlenn en alézon a zor de zor ;  
Me nerh a oaz, hénoah, e zo ocit de nitra,  
Men glahar 'h onn abarh èl ur helan ér mor.”

“Me voici devant Vous comme un chercheur-de-pain  
Qui va demander l'aumône de porte en porte ;  
Ma force d'homme, ce soir, est allée à rien,  
Je suis dans ma douleur comme un cadavre dans la  
/ mer.”

Le seuil des églises n'est pas seulement le lieu traditionnel où les enfants abandonnés sont déposés, il est aussi l'endroit privilégié des mendiants qui en appellent à la générosité des chrétiens. Tout comme eux, Yann-Ber Kalloc'h, depuis sa relégation sociale erre d'un travail à l'autre, quémante. Dans ces vers, il pleure sa mort sociale. Il pleure l'abandon dans lequel la mort de son père l'a laissé. Son père s'est noyé dans le port du Croisic. Le corps a été repêché. Il n'est pas un de ces innombrables marins perdus en mer. Cependant, l'image reste : “*Men glahar 'h onn abarh èl ur helan ér mor.*” ; “*Je suis dans ma douleur comme un cadavre dans la mer*”. Désormais, c'est le fils qui se noie. Jésus, Yann-Ber Kalloc'h abandonnés par leur père ne sont plus que douleur. Cette douleur est figurée par la mer. Il ne s'agit plus ici de confusion mais de substitution. Le fils devient le père. La mer devient la terre. Ces substitutions ne sont pas inconnues aux légendes populaires. Ainsi, contant la légende de la Ville d'Is, Octave-Louis Aubert précise au sujet de la femme du roi Gradlon : “*C'est alors que, par une de ces substitutions qui sont fréquentes dans les traditions populaires, la fée bienfaitrice devient une sorte de démon et apparaît sous les traits de Dahut. Elle n'est plus l'épouse ou l'amie du roi, mais sa fille*<sup>346</sup>”. Mais à la différence de Dahut, qui est un être malfaisant, Yann-Ber Kalloc'h voudrait être son père pour que son père ne soit plus mort. Yann-Ber Kalloc'h s'identifie surtout à un cadavre. À un corps mort à l'âme errante. Il se voit comme un mort. Moins lointaine qu'une référence aux substitutions des légendes populaires dont la volonté de référence par Yann-Ber Kalloc'h reste hypothétique, la mer considérée comme un environnement hostile, menaçant est une constante dans toute la littérature avant que la société de loisirs n'assimile la mer à un terrain de jeux parmi d'autres. “*La mer rouge du sang des chrétiens noyés*” est une image très fréquente dans les chants populaires relatant naufrages et autres drames de mer<sup>347</sup>. La mer fait peur. Yann-Ber Kalloc'h élevé à Groix a grandi au milieu de la mer, qui lui a

346 AUBERT, 1992, p.8.

347 Citons par exemple cet extrait de la “*Gwerz Penmarc'h*” : “*O welet ar mor bras o ruziañ / Gant gwad ar gristenien ennañ*”, “*En voyant l'océan rougir / Du sang des chrétiens.*”

ravi son père. Le fils ne navigue pas mais doit faire face aux dangers d'un autre océan : le monde des hommes sur la terre, affrontant là la tempête :

“Mestr, n'em delézet ket, m'Hou aspéd, ér gohad,

Pé solio rinn ! Sellet, en tonneu em gouni...

Skuillet Hou kras énonn a flahad, a flahad,

Tuemmet me halon marù oh tan béù Hous Hani.”

“Maître, ne m'abandonnez pas, je Vous en supplie, dans  
/ la tempête,

Ou je sombrerai ! Voyez : les vagues m'atteignent...

Versez Votre Grâce en moi à pleines mains, à pleines  
/ mains,

Réchauffez mon cœur mort au feu vivant du Vôtre.”

Il nous dévoile la profondeur de sa peine, son exposition au risque d'une mort symbolique et implore qu'au froid de l'océan qui envahit son cœur et le refroidit comme un cadavre, Jésus lui offre la chaleur de son feu. Mais il ne lui répond pas. De toutes les épreuves, le doute est véritablement la plus éprouvante pour celui qui s'adresse à Dieu. Alors, abandonné de tous, Yann-Ber Kalloc'h, dans un état d'effroi face à la peur de la mort spirituelle qui le guette, lui et le monde qui l'entoure, souffrant de l'absence de signe de Jésus, son vieux frère de misère, se recroqueville sur le souvenir de sa vie passée, mais l'enfance sera courte, les cadavres s'amoncellent et vont alimenter ses lamentations : *“Hama, me ganno d'Oh gwerzen zo mem buhé”* ; *“Eh bien ! Je Vous chanterai la gwerze sombre de ma vie”*.

### V.3.2. *“Me zo gañnet...”* ; *“Je suis né...”*

*“Écoutez-moi. Je suis abandonné, je vous en prie, écoutez-moi. Écoutez ma vie, ma chanson,”* nous dit-il également. Dans *Men Gouen-Ma Race*, Yann-Ber Kalloc'h a chanté les gloires passées et imaginaires d'un peuple qu'il a réinventé comme une grande famille disparue, appelée à renaître. Désormais, homme à terre, tel un mendiant, à défaut de lui répondre, il demande à Jésus d'écouter sa plainte, une plainte qui se confond avec sa vie depuis l'enfance : *“Bonum est viro eum portaverit jugum ab adolescentia sua”* ; *“Il est bon à l'homme de porter le joug dès l'enfance”<sup>348</sup>*. Au moment où l'Europe s'embrase au nom du combat pour la liberté, Yann-Ber Kalloc'h cite une phrase de la Bible qui salue le contraire pour l'individu. Il n'est pas seulement un homme dans la tempête, il y navigue à contre-courant et s'épuise d'autant, cherche le repos dans les souvenirs, dans un temps qui est mort, un temps pendant lequel il apprenait à gagner son pain, que désormais il mendie. Il raconte un monde, celui où les pères apprenaient et faisaient le métier de

348 *LA BIBLE, Lamentations de Jérémie*, III, 27, 1990, p.1028.

leur pères. Le temps et les êtres s'y succédaient dans un mouvement immuable. Yann-Ber Kalloc'h et le monde autour de lui s'en sont exclus :

“Huéh ’oemb neuzé, Santez Mari,  
Ardro d’en daol ;  
Yah ha leüen véüemb oll,  
De Zoué ha d’oh e zougemb bri.  
Breman é ma kemmet en taol.  
Huéh ’oemb neuzé, Santéz Mari :  
N’omb mui meit tri...”

“Nous étions six, Saint-Marie,  
Autour de la table,  
En bonne santé et joyeux nous vivions tous,  
Nous Vous vénérions, Dieu et Vous,  
Maintenant, tout cela est changé.  
Nous étions six alors, Sainte-Marie ;  
Nous ne sommes plus que trois...”

La famille de Yann-Ber Kalloc'h et le monde autour vénéraient Dieu. “*Breman é ma kemmet en taol*” ; “*Maintenant, tout cela est changé*”. Tout a changé et tout a disparu, y compris les êtres. Alors, abandonné à la solitude dans un monde sans foi d’où une partie des siens est déjà partie, il est venu s’installer au seuil de l’église et mendier l’oreille attentive de Jésus, puisque la :

“Er Marù ar en or ’n dès skoet,  
Deit é abarh :  
Hon eurvad zo oeit kuit ’n un arh  
Er véred-parrez de gousket...  
Hag énonn é hañnas ur barh.  
Er Marù ar en or ’n dés skoet...  
-Ne ouélinn ket !”

“La Mort a frappé à la porte,  
Elle est entrée :  
Notre bonheur est parti dans un cercueil  
Dormir au cimetière de la paroisse...  
Et en moi un barde naquit.  
La mort a frappé à la porte...  
-Je ne pleurerai pas !”

La Mort ne mendie rien. Elle prend. Elle a tout pris à Yann-Ber Kalloc'h. Presque tout. Car ces vers portent tout de même une certaine lumière, un espoir timide, une foi intacte. Le bonheur dort. Bien sûr, il y a la contrainte de la rime. “*de gousket*” / “*skoet*”, mais le sommeil comporte toujours une possibilité de réveil. Ce réveil, nous savons que Yann-Ber Kalloc'h l’appelle de ses vœux au sujet de son peuple, nous lisons ici le même espoir concernant sa famille lourdement touchée par les drames pendant la vie terrestre de ses membres. De même que ces morts font naître le poète. Yann-Ber Kalloc'h indique ici la raison qui a déterminé sa vocation : “*Je suis venu. Je suis né. D’autres sont morts. Un autre moi est né. Les autres morts déterminent ce qui reste de moi de vivant. Je ne suis plus qu’un mendiant, un chien, un pleur d’avoir tant vécu dans ce monde que je ne comprends pas, qui ressemble à un océan dans la tempête, et tout ce qui reste de vivant en moi, c’est l’espoir du réveil de mon peuple mort, de mes parents et ma vocation de*

*poète*”. Voici en substance ce qu’il nous dit. Dans ces ténèbres, la poésie et la foi sont les deux seuls fils qui retiennent encore Yann-Ber Kalloc’h à sa vie terrestre. La poésie atténue sa solitude. Sa foi l’empêche d’en finir. Car il fait clairement la distinction entre sa vie terrestre et spirituelle :

“Me eurvad douarel oeit de goll,  
Bet onn ér hloerdi, én armé,  
Baléet ’m ès édan Hou héol.  
Ha breman petra larinn-mé  
Dirak men Doué ?  
(...)  
Deit onn devadoh arselin ;  
Doh Hou aotér  
E klaskan dibun me fatér :  
Sklerdèreit-mé hag é uélinn,  
Konzet, ma tanùinn Hou toustér.  
Deit onn devadoh arselin  
Ar men deulin...”

“Mon bonheur terrestre perdu,  
J’ai été au séminaire, à l’armée,  
J’ai voyagé sous Votre soleil.  
Et maintenant que dirai-je  
Devant mon Dieu ?  
(...)  
Je suis venu vers Vous dans le soir ;  
Au pied de Votre autel  
J’essaie de dévider ma prière :  
Éclairez-moi, et je verrai,  
Parlez, que je goûte Votre douceur.  
Je suis venu vers Vous dans le soir  
A deux genoux...”

De nouveau : “*Deit onn...*” ; “*Je suis venu...*” Dépouillé de tout, fatigué de sa vie terrestre, Yann-Ber Kalloc’h implore Dieu de lui faire un signe. Il l’a rejoint en son église. Il l’appelle. La rencontre entre un croyant et Dieu peut se faire par la prière, la communion, mais aussi par la mort. Étant donné le ton désespéré de l’ensemble du poème, nous nous attendons à ce que les appels à Dieu des deux premières parties soient précisés quant à leur nature. Yann-Ber Kalloc’h attend-il un signe pour continuer à se battre au nom de Dieu ou bien désire-t-il le rejoindre ?

Après s’être présenté au seuil d’une église devant Jésus dans la première partie, puis avoir décrit sa vie terrestre, il fait la synthèse de ses aspirations dans la troisième et dernière partie. Il demande un signe de Dieu pour continuer à naviguer pour lui en toute confiance dans la tempête et se battre pour porter sa parole parmi les Bretons. Cette demande tient du principe de compensation. Une vie spirituelle lumineuse doit compenser une vie terrestre pitoyable. C’est pour cela que Yann-Ber Kalloc’h demande un signe avant que ne sonne l’heure de sa mort terrestre : “*Konzet, konzet, me Mestr : Hou mèuèl e cheleu*” ; “*Parlez, parlez, mon Maître : Votre serviteur écoute*”. Et quand l’heure de sa mort viendra :

“Hag a pe zeï eidonn er marù hag é Drenoz,  
Devadoh, O barnour, é pigninn dibredér,  
Rak me vo bet Henneh e gañné dré en noz  
Eit kennerhat er Fé é kalon é vredér.”

“Et quand viendront pour moi la mort et son lendemain,  
Vers Vous, ô Juge, je monterai confiant,  
Car j’aurai été Celui-là qui chantait dans la nuit,  
Pour affermir la Foi au cœur de ses frères.”

### V.3.3. “*me vo bet Henneh*” ; “*j’aurai été Celui-là*”

La majuscule renvoie de nouveau à la comparaison de son état avec celui de Jésus. Yann-Ber Kalloc’h s’identifie au Christ, un christ breton, qui se bat pour Dieu et son peuple. Pour autant, son cas ne relève pas de la psychiatrie. L’ensemble de son œuvre, la conscience politique qu’il exprime dans ses courriers et ses articles, montrent plutôt un homme exalté dont les idées rencontrent au mieux l’opposition, au pire l’indifférence de ses contemporains, en particulier à Paris où chacun vit sa foi comme il l’entend et où la question bretonne ne préoccupe pas grand-monde. Cette opposition, loin de le faire douter, renforce ses convictions. Néanmoins, ce climat hostile qu’il endure est accentué par sa situation matérielle, affective et l’amène à désespérer. Il trouve refuge dans les églises, dans lesquelles il attend un signe de Dieu pour lui indiquer qu’il est sur le bon chemin, que son combat est justifié. Ce combat au nom de Dieu doit lui faire oublier les drames personnels qui l’affectent ou l’ont affecté et lui ouvrir la porte de la vie éternelle. Il écrit ce poème fin 1914, le signe qu’il attend de Dieu est sans doute celui qui l’invitera à partir à la guerre. La lassitude extrême, le désespoir que nous lisons dans ces vers peignent également le portrait d’un homme qui lutte contre l’envie d’en finir. Mais le suicide lui interdirait la vie éternelle. De même qu’il n’exprime pas sa mort comme un voyage qui lui permettra de retrouver les morts de sa famille qu’il pleurerait quelques vers auparavant. Il aspire avant tout à rejoindre Jésus et Dieu pour connaître individuellement la vie éternelle en se confondant avec eux. Dans ce poème, le “*je*” domine. Yann-Ber Kalloc’h est le sujet principal de son poème. Il parle de lui, s’épanche, se lamente. Expressions de la plainte, du désespoir, des larmes et des pleurs accompagnent et définissent ce “*je*”. Car Yann-Ber Kalloc’h, dans sa vie terrestre est un relégué. Il aspire donc à un “*premier rôle*”, quand son tour viendra de monter vers Dieu. Ne préfère-t-il pas s’identifier à Jésus, en qui il trouve une sorte de grand frère à imiter, plutôt qu’à Job ? Il veut être un des élus qui rejoindront Dieu et pour cela il est prêt, il aspire à se battre. L’armée ne veut pas encore de lui. Alors il patiente. Et pour continuer à croire, à ne pas désespérer au point d’accomplir quelque geste fatal, plongé dans cet océan hostile qu’est Paris, il cherche des îles familières où se réfugier : *les églises*.

## V.4. *Tri neved, tèr béden* - Trois sanctuaires, trois prières<sup>349</sup>

### V.4.1. Une homélie

“Gwelit en noz, poblou an Inizi, selaouit, broiou pell,  
Kannaded a beoc’h dre ar pevar avel, a embann deoc’h ivez ar c’heloù mat.

349 *ARDL*, p. 7-26. Voir poème complet en annexe, page 613.

War lein an tuchennoù, e-kreiz ar c'hroazhentoù e kri servijerion ar Furnezh  
D'ho kouviañ ivez da dañva e Bezlehem bara ar Vuhez  
Deredomp holl, bras ha bihan, etrezek Mari, gant mall ha doujañs.  
Rak pep iliz 'vel ar Werc'hez, a zoug enni ar Verb santel, ar veuleudi c'hlan ha disi.”

\*\*\*\*

“Voyez dans la nuit, peuples des Îles, écoutez, pays lointains,  
Les messagers de la paix par les quatre vents, qui vous annoncent aussi la bonne nouvelle.  
Au-dessus des tertres, au centre des croisements crient les serviteurs de la Sagesse  
Pour vous inviter aussi à goûter à Béthléem le pain de la Vie  
Accourons tous, grands et petits, vers Marie, avec empressement et respect.  
Car chaque église comme la Vierge, porte en elle le Verbe saint, l'éloge pur et sans défaut<sup>350</sup>.”

Au cours du récit *Kammdro an Ankoù*, nous avons observé combien ses différentes activités professionnelles influençaient l'écriture de Loeiz Herrieu. Dans l'extrait du poème de Maodez Glanndour, prêtre catholique et poète, que nous citons ci-dessus, nous remarquons la correspondance entre de tels vers et l'homélie d'un prêtre en chaire. Dans ses poèmes, Yann-Ber Kalloç'h s'adresse aux Bretons, à l'Europe, à Jésus,... comme un prêtre qui désire convaincre. Très rares sont les références précises. Ainsi, dans le poème *Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres*, l'île qu'il évoque n'est pas nommée et s'il cite trois églises dans son poème *Tri neved, tèr béden - Trois sanctuaires, trois prières*, il ne s'attarde pas aux détails architecturaux ou singuliers de celles-ci, comme le ferait Loeiz Herrieu, tel un touriste attentif, ou bien un poète, un écrivain, qui chercherait à faire naître images et interprétations à partir de leurs descriptions. Yann-Ber Kalloç'h est au-dessus de ces contingences terrestres. *Tri neved, tèr béden - Trois sanctuaires, trois prières*, est sans doute le poème le plus exemplaire à ce sujet, tant le désir de prêcher y est continuellement exprimé, y compris dans la forme, des vers très longs dans un poème très long lui aussi, s'éloignant de la forme poétique pour se rapprocher du discours, du sermon qui caractérisent justement l'homélie<sup>351</sup>. Mais c'est une prêche sans autre fidèle que lui-même pour l'écouter, dans laquelle il recherche à nouveau un refuge pour s'éloigner du monde considéré comme un océan dans la tempête. Écrit-il ce poème avant ou après *Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres* ? Il est impossible de répondre à cette question, si ce n'est que nous revenons ici dans un discours moins intime qui rappelle *Men Gouen-Ma Race* sur le fond, mais présente une familiarité avec *Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres*, dans le choix des images, en particulier celle de l'île. *Tri neved, tèr béden - Trois sanctuaires, trois prières*, apparaît comme une sorte de synthèse des deux

350 Extrait du poème *Kanadeg evit Nedeleg*, (*Cantate pour Noël*), de Maodez Glanndour (1909-1986). GLANNDOUR, 1985, p.74.

351 Notons que le vers libre n'était sans doute pas inconnu de Yann-Ber Kalloç'h, mais la démarche est tout de même différente, parce que le vers libre se démarque généralement du discours, ce qui n'est pas le cas du présent poème.

précédents poèmes. Le poète s'y présente de nouveau comme un être désespéré en recherche d'un abri, tout en relatant l'histoire de son peuple. Néanmoins, quelques nuances apparaissent dans la manière de présenter ces thèmes déjà ressassés ailleurs, comme nous allons le découvrir.

“Quam dilecta tabernacula tua,  
Domine virtutum ! Concupiscit et deficit  
anima mea in atria Comini...  
Etenim passer invenit sibi domum,  
et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos  
suos.  
Altaria tua, Domine virtutum !...  
(Ps. LXXXIII, 1, 3, 4)

Cette citation latine, qui précède le poème, est tirée des *Psaumes de David*. Dans la présentation de l'édition de la Bible, que nous consultons, ils sont présentés ainsi : “(...) *l'on voit David dans un grand désir de revoir le tabernacle du Seigneur, lorsque les persécutions qu'il souffrait l'en éloignait, ou plutôt dans une grande ardeur qui le faisait soupirer vers le ciel durant l'exil de cette vie*<sup>352</sup>”. Une fois encore, Yann-Ber Kalloc'h s'inspire et s'identifie aux grandes figures de la Bible... quand ce n'est pas au Christ lui-même. Comme David, il est en exil dans cette vie ici bas. Un double exil puisqu'il attend avec impatience d'aller à la rencontre de Dieu, c'est-à-dire de mourir, et doit ici-bas vivre loin de sa terre d'origine.

#### V.4.2. Les îles et les églises

“*Imram*. - Pe ne ouiamb devé erbet d'hon truhegeh, m'inéanù, plegamb hor penn... Ha predériamb.  
Er peh zo degouéhet genemb zo un dra koh : er gourdadeu hen anaùé.  
Pe oent skuih get en drémùéleu, ou bag e lakezent ar zeur, hag é roénùent,  
Hag éh ezent, sent Doué geté, de glask émesk er morieu pèl  
Ézenenneu eurus er youankiz.  
Ès é gout, nend dé ket en hevelep hunvré e glaskamp ni ur horv dehon, naren.  
Meit er verdéaden éh omb geti bléieu e zo e denn d'ou ré.  
Elté hon es lammet ag er ger, ur beuré : korn en oéled hon es kollet elté ; pennein e ramb, élté, én  
Dianaù.  
Hag élté deit éndro ag en imram moliahus, m'inéanù,  
Ni e laro en ézenenneu hont hon es kavet éné  
Diskuih... - En ilizieu...”

352 *LA BIBLE*, 1990, p.655.

\*\*\*\*

“*Périple*. - Comme nous ne savons aucune fin à notre misère, mon âme, baissions la tête... Et méditons.  
Ce qui nous est arrivé est une vieille chose : les ancêtres la connaissaient.  
Quand ils étaient lassés des horizons, ils mettaient leur barque à la mer, et ils ramaient,  
Et ils allaient, avec eux les Saints de Dieu, chercher parmi les mers lointaines  
Les îles heureuses de la jeunesse.  
Sans doute ce n'est point au même rêve que nous cherchons un corps, non.  
Mais la navigation que nous faisons il y a des années ressemble aux leurs.  
Comme eux, nous avons quitté la maison, un matin ; nous avons perdu le foyer comme eux ;  
nous faisons cap, comme eux, vers l'Inconnu.  
Et comme eux revenu du voyage merveilleux, mon âme,  
Nous dirons ces îles où nous avons trouvé  
Du repos... - Les églises...”

Si beaucoup des représentations concernant les Celtes, en particulier l'idée parfaitement anachronique d'une Celtie composée d'un peuple uni, relèvent de la pure invention dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h, certaines sont en revanche des références attestées de *la mythologie du monde celte*, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Claude Sterckx<sup>353</sup>, dans lequel il relate l'ancienneté d'un autre monde celtique situé sur une île, quand ce n'est pas dans le ciel.

Des traces de cette croyance de l'autre vie, située sur une île, est encore observable aujourd'hui dans une expression bretonne : “*Roeñvat war gornôg*” ; “*Ramer vers l'ouest*”, que Martial Ménard présente ainsi : “(...) *Cette très vieille expression fait référence aux îles de l'éternelle jeunesse Tir-na-nog, l'Élysée celtique pré-chrétien, où aucun Celte digne de ce nom ne manque d'aller se reposer après son passage en ce bas monde*<sup>354</sup>...” Yann-Ber Kalloc'h s'inspire clairement de cette expression mais efface le caractère pré-chrétien de cette croyance en la christianisant totalement.

Telle une maison dans laquelle les pierres sont apparentes, Yann-Ber Kalloc'h nous permet d'observer le processus de construction de ses poèmes, qui se compose ainsi :

1. *Inspiration* : mythologie celtique, mythes historiques et images bibliques.
2. *Présentation* puis *interprétation* des éléments choisis par son inspiration qui sont actualisés pour correspondre à l'époque contemporaine de Yann-Ber Kalloc'h.
3. *Individualisation* de ces éléments où la première personne du singulier est fondamentale, dont les structures sont actualisées à partir d'une tradition de poésie bretonne et française.

Ce système connaît des nuances mais constitue le socle à partir duquel Yann-Ber

353 STERCKX, 2009. p.52. Voir aussi ALONSO ROMERO, 1996, p.163.

354 MÉNARD, 1997, p.10.

Kalloc'h écrit la plupart de ses poèmes. Ce procédé est un élément de son style. Ce style est également caractérisé par l'absence de recherche de révolution formelle. À contre-courant d'Arthur Rimbaud et de toutes les avant-gardes diverses et variées que connaissent le dix-neuvième et le vingtième siècle dans le domaine de la poésie, qui s'épuisent dans la recherche de la nouveauté à tout prix, Yann-Ber Kalloc'h s'inscrit plutôt dans la tradition de l'artiste qui propose une nouveauté dans le contexte artistique de son époque, puisqu'il introduit le "je" lyrique c'est-à-dire l'expression de l'individualisme dans une poésie en langue bretonne qui l'ignorait jusque-là, mais ne prétend par pour autant renouveler sans cesse son système d'expression poétique, cherchant plutôt à explorer, à développer ce qui constitue son propre style, comme le faisaient par exemple les peintres de la Renaissance. De ce système naît le constat que nous avons fait au début la présentation de ce poème, à savoir que Yann-Ber Kalloc'h écrit chaque poème en préférant tel ou tel angle d'observation de différents thèmes récurrents dans toute son œuvre. Œuvre, voilà sans doute le mot qui résume le mieux notre démonstration, lorsque nous abordons ses poèmes, malgré les différences et les nuances perceptibles entre les uns et les autres constituent une œuvre singulière. Dans ces poèmes singuliers, *îles* et *églises* sont des lieux particulièrement présents. Des poèmes dont les images décrivent principalement des endroits du dehors et non du dedans, reflétant la réalité du poète en exil qui n'a plus de "chez lui" à l'intérieur d'une maison ou de tout autre lieu bâti, à l'exception notable des églises. Comme l'Île de Groix, les églises sont le seul endroit où Yann-Ber Kalloc'h semble encore trouver du réconfort et se sentir chez lui. Ce domicile, les Celtes aussi l'ont perdu et : *"Comme eux, nous avons quitté la maison, un matin ; nous avons perdu le foyer comme eux ; nous faisons cap, comme eux, vers l'Inconnu"*. Dès lors, exactement de la même façon que la Bible propose un ensemble d'images dans ses différentes prophéties puis évangiles, pour symboliser telle ou telle manifestation de Dieu<sup>355</sup> ou bien d'autres phénomènes<sup>356</sup>, Yann-Ber Kalloc'h, cependant de façon moins énigmatique que dans la Bible puisqu'il les annonce, a recours à un ensemble d'images récurrentes qu'il transforme en symboles : *"Nous dirons ces îles où nous avons trouvé / Du repos... - Les églises..."* Ainsi, *Tri neved, tèt bédén – Trois sanctuaires, trois prières*, apparaît comme l'un des poèmes les plus représentatifs de ce système et en montre également la limite, tant sa parenté avec une homélie s'accompagne d'un propos auquel la démonstration trop évidente ôte tout mystère et toute subtilité. De plus, la mise en retrait du poète en tant que personne, enlève également la sensibilité que nous avons observée dans les poèmes précédents, car il se met ici en scène de manière uniquement stéréotypée, pénitente et gémissante, contrastant fortement avec l'homme de chair et d'os, porteur d'une histoire personnelle de *Pédén én téoêlded – Prière*

355 Par exemple, le *tonnerre*, qui dans les deux Testaments peut symboliser la voix de Dieu.

356 Par exemple, le *sommeil*, qui dans les deux Testaments, peut symboliser la mort physique.

*dans les ténèbres*. Cette qualité moindre de *Tri neved, tèt béden – Trois sanctuaires, trois prières* nous invite à observer plus attentivement certains symboles et procédés qui constituent en quelque sorte la “grammaire” poétique de Yann-Ber Kalloc’h. Ces transpositions d’éléments du réel par d’autres éléments du réel ne sont pas des métaphores mais véritablement des symboles puisqu’elles s’accompagnent d’associations d’envergure plus grande que les métaphores, à partir d’un imaginaire commun. Certes, l’île devient l’église. Mais l’église devient elle aussi une île au milieu de la ville qui n’est plus la ville mais la mer. Du point de vue de l’imaginaire commun aux Celtes, “*Énezennou eurus er youankiz*” ; “*Les îles heureuses de la jeunesse*” sont donc le lieu du Paradis pré-chrétien des Celtes. Ces îles accueillent les morts où ils redeviennent éternellement jeunes. Yann-Ber Kalloc’h a grandi sur une île. Les îles réservées aux morts sont certes localisées et nommées :

“L’au-delà des eaux est aussi fréquemment représenté par une ou des îles. (...) Le plus souvent, (...) l’au-delà des eaux se trouve dans une île (ou un archipel) mythique cachée par-delà l’horizon marin. La plus célèbre est évidemment le verger paradisiaque connu de tous les Celtes : l’île d’Avalon, que les Gallois appellent Ynys Afallach, les Irlandais Eamhain Abhlach, etc<sup>357</sup>.”

Mais lorsqu’elles sont visibles, elles sont fréquemment habitées comme dans le cas de Groix. L’île, terre des vivants ou/et des morts. Dans la suite de l’extrait que nous venons de citer, Claude Sterckx rappelle ainsi que le Brésil fut considérée comme faisant partie de ces îles fantastiques. Enfin, il conclue au sujet des ces îles : “*D’autres encore sont décrites comme des lieux fantastiques dans de nombreuses légendes de navigation au-delà du monde humain prêtées à divers saints irlandais aventureux<sup>358</sup>*”. Le synchrétisme observé dans le poème de Yann-Ber Kalloc’h n’est donc pas nouveau chez les Bretons<sup>359</sup>. Vue sous cet angle, la confusion entre les îles, lieu des morts et des vivants, théâtre des exploits des saints et les églises apparaît comme une évidence à Yann-Ber Kalloc’h. Car comme l’écrit Philippe Ariès : “*Beaucoup de ce qui a été dit du cimetière et de son caractère public s’applique aussi à l’église. L’un et l’autre étaient à la fois maison des morts et des vivants. Ils le furent au début grâce à la dévotion aux reliques des saints<sup>360</sup>*”. Dès lors, Yann-Ber Kalloc’h marie la symbolique des îles et des églises qu’il a héritée d’un imaginaire commun celtique pré-chrétien puis synchrétique avec son expérience personnelle. La référence à cet imaginaire commun est illustrée par l’emploi de la première et de la troisième personne du pluriel

357 STERCKX, 2009, p.152-153.

358 STERCKX, 2009, p.153.

359 Les Bretons insulaires et péninsulaires.

360 ARIÈS, 1, 1985, p.77.

dans ce *périple* introductif. Car de périple il est question, un périple qui confond le vivant et le mort, le premier étant toujours l'autre en devenir et inversement. Inversement en effet, puisque dans une approche du temps cyclique, le mort peut redevenir vivant et le vivant peut revenir de son voyage dans la mort. Yann-Ber Kalloc'h opère ici une confusion entre l'espace et le temps entre le destin collectif et individuel : "*Hag èlté deit èndro ag en imram moliahus, m'inéanù*" ; "*Et comme eux revenu du voyage merveilleux, mon âme*". L'avantage d'une telle approche de soi et des autres, du temps et de l'espace présente la qualité évidente de ne rien appréhender comme définitif grâce à la possibilité d'allées et venues dans le temps et l'espace. Même si, nous allons y revenir, cela n'est pas exempt de quelques craintes. Mais Yann-Ber Kalloc'h veut croire que l'exil ne durera pas, ni pour lui, ni pour son peuple, la vieillesse et le mort seront remplacées par la jeunesse, une fois atteinte une de ces îles merveilleuses dans l'au-delà. En attendant la fin de son périple, de son exil, le voyageur trouve dans les îles d'ici-bas, les églises, repos et réconfort, car elles sont la maison qui rappelle la présence de Dieu, l'endroit où le fidèle vient prier pour son salut.

#### V.4.2.1. *Enez er Beurion* – L'île des Pauvres

*Notre-Dame des Victoires* : D'après le site officiel consacré à Notre-Dame des Victoires<sup>361</sup>, d'où nous tirons cette information, la basilique a été fondée en 1629 par Louis XIII, "*en action de grâce pour célébrer la victoire des troupes royales à la Rochelle*" contre les huguenots. Parmi les trois églises choisies, Yann-Ber Kalloc'h commence par celle qui doit son origine à une victoire contre les protestants. Dans un poème daté de novembre 1914, la référence au contexte historique contemporain est de ce fait on ne peut plus explicite, quand bien même la description de la dévotion à la Vierge qui suit n'y revient pas. Yann-Ber Kalloc'h vient y prier Marie. La Vierge Marie est une mère commune à tous les chrétiens. Comme son fils Jésus et Dieu lui-même, auxquels Yann-Ber Kalloc'h s'intéresse dans les parties suivantes du poème, Marie est omnisciente, elle sait tout et elle voit tout. C'est sur ce regard que Yann-Ber Kalloc'h insiste. Marie voit et elle montre son fils à la foule qui la regarde alors que la foule ne se voit pas elle-même : "*Hag er bobl ne uèl ket er bobl ; er bobl e zo hé deùlegad staget ar ré er Vam*" ; "*Et la foule ne voit pas la foule ; la foule a les yeux attachés sur ceux de la Mère*". La traduction de *ar bobl* par *la foule*, est correcte<sup>362</sup>. Cependant, le mot *pobl* peut être également traduit par *peuple*. Dans ce vers, nous pouvons entendre ce mot dans les deux sens, car la suite du poème montrera une nouvelle fois l'obsession de Yann-Ber Kalloc'h au sujet des origines, de la place du peuple celte en général et

361 <http://www.notredamedesvictoires.com>, consulté le 11 mai 2014.

362 HERRIEU, 2001, p179.

breton péninsulaire en particulier, ainsi que la crainte de voir celui-ci disparaître, entre autres par manque de conscience de lui-même, ce qu'annonce cette première référence à la foule, au peuple aveugle qui ne sait pas se voir, même si, dans le vers présent, son regard est absorbé par la contemplation de la Vierge. Yann-Ber Kalloc'h est dans ce peuple, dans cette foule contemplative où les gens ne communiquent pas entre eux, mais s'adresse par la prière et le regard à la Vierge dont il attend un signe, une réponse. Il est seul. Il est en exil. Il ne sait plus pour quoi il vit encore : “*Laret t'ein perak éh onn béù !...*” ; “*Dites-moi pourquoi je suis vivant !...*” Yann-Ber Kalloc'h, à l'histoire familiale marquée par de nombreux deuils, son destin professionnel brisé par son renvoi du séminaire, son exil dans une ville où tout autour de lui s'oppose à ce en quoi il aspire, et le nouveau rejet par l'armée, qui lui demande de prendre son mal en patience, tout cela concourt à l'égarer, à ne plus savoir où il en est. Quant à la nature des péchés dont il s'accuse, impossible d'en savoir plus de la part d'un homme pieux à l'extrême et qui voyait vraisemblablement le péché partout autour de lui<sup>363</sup>. Il attend un signe qui ne vient pas encore :

“Arselin ha tro'n noz e youhen arnoh ; korv hag iné, groñnet e oen a déoélded, èl er ré varù de virvùiken,  
Ha n'hou pes chet sellet ohein...”

\*\*\*\*

“Au soir et toute la nuit, je criais vers vous : corps et esprit, j'étais enveloppé de ténèbres, comme ceux  
qui sont morts pour toujours,  
Et vous ne m'avez pas regardé...”

De nouveau, les ténèbres symbolisent la ville qu'il ne comprend pas autour de lui, une ville d'âmes mortes, c'est-à-dire victimes de la vraie mort, celle qui frappe ceux qui ne croient pas en Dieu. S'imaginer dans des ténèbres de cette nature montre l'ampleur du désespoir qui frappe Yann-Ber Kalloc'h. Mais tout est bien qui finit bien, le signe arrive car Marie le reconnaît et il sort une fois de plus fortifié de cette épreuve. Ces vers confirment la cohérence du système de pensée de Yann-Ber Kalloc'h. S'il ne redoute pas la vraie mort, celle de l'âme, pour lui-même, il s'inquiète en revanche du risque de disparition de son peuple.

#### V.4.2.2. *Enez er broadeu* – L'île des Nations

L'église symbolisant l'île des nations est choisie avec le même parti pris politique que

363 À ce propos, citons le témoignage de l'Abbé Gourronc de Kermario (Île de Groix), à propos Yann-Ber Kalloc'h : “*Achetait à Paris des livres licencieux pour les déchirer et les jeter dans la Seine. La mère de Yann-Ber Kalloc'h se plaignait qu'il y dépensait tout son argent.*” Écomusée de Groix, non daté.

Notre-Dame des Victoires. Ainsi, concernant la basilique du Sacré-Cœur :

“ La première pierre en avait été posée le 15 juin 1875, par Mgr Guibert, archevêque de Paris, non pas pour célébrer la victoire de l’“ordre” sur la Commune, mais en témoigne de contrition et d’espérance des catholiques français à la suite de la défaite de 1870-71, et en hommage au pape, qui venait de perdre son pouvoir temporel<sup>364</sup>. ”

Double symbole de résistance contre l’esprit révolutionnaire et républicain, dénonciation de la déchéance morale de la France touchant la France depuis 1789, qui a mené à la défaite contre les Prussiens, la basilique du Sacré-Cœur incarne parfaitement les orientations politiques et religieuses de Yann-Ber Kalloc’h. Construite grâce à une souscription nationale, elle montre également de quoi sont capables les peuples quand ceux qui les composent s’unissent dans un même combat. Lorsque Yann-Ber Kalloc’h s’assoit sur son seuil : “*Treménet ém es en anderù-man treuzeu Hou tor, ha deit onn de chouket barh Hou ti ar er run*” ; “*J’ai passé cet après-midi sur le seuil de Votre porte, et je suis venu m’asseoir dans Votre maison sur la colline*”, ce seuil de l’église qui accueille l’orphelin ou bien le mendiant dans le poème *Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres*, ou encore “*le seuil de l’Antiquité*” qui voit la naissance des Celtes dans le poème *Men Gouen – Ma Race*, représente l’introduction spatiale ou temporelle à chaque chose. Ici encore l’espace se confond avec le temps dans l’esprit de Yann-Ber Kalloc’h. Mais bizarrement, le dialogue muet par la prière n’y suffit plus comme c’était le cas quand il guettait un signe du regard de Marie, ominiscente. Il n’en est pas de même avec Jésus. Parce que c’est lui qu’il rencontre au Sacré-Cœur : “*Hag étré men géneu krénein e hra me mouéh*” ; “*Et entre mes lèvres ma voix tremble*”. Commandé par une touche d’espièglerie, nous pourrions voir dans la différence de manière de dialoguer avec la mère et le fils, le manque d’aisance que montrait Yann-Ber Kalloc’h avec les dames. Que dit-il à Jésus, à Dieu ? Il se compare à Moïse et se lance dans une prière pour son peuple, ce qui montre une ligne idéologique parfaitement identique à celle du poème *Men Gouen-Ma Race*. Toutefois, les images choisies pour illustrer cette ligne sont différentes ou bien présentées différemment. Ainsi, *Men Gouen-Ma Race*, finissait sur l’image du blé planté par une génération de Celtes afin que ceux qui leur succéderont profitent de la récolte. De plus, Yann-Ber Kalloc’h y insistait sur la figure du roi Arthur. Dans *Tri neved, tèt bédén - Trois sanctuaires, trois prières*, Yann-Ber Kalloc’h reprend l’image de la semence et de la récolte mais ce n’est plus le peuple qui sème, c’est Dieu qui sème ce peuple. Ce peuple qui n’est plus guidé par une figure historique mythique mais par Dieu et ses saints. Lui-même se reconnaît à nouveau dans le rôle du

364 MOURRE, 1986, p.4118.

prophète et comme Moïse : *“Le Seigneur dit ensuite à Moïse : Pourquoi criez-vous vers moi ? Dites aux enfants d’Israël qu’ils marchent. / Et pour vous, élevez votre verge, et étendez votre main sur la mer, et la divisez, afin que les enfants d’Israël marchent à sec au milieu de la mer<sup>365</sup>”*. Yann-Ber Kalloc’h se présente devant Dieu *“en levant les mains jusqu’à ce qu’elles se lassent et jusqu’à ce qu’elles tombent”*. Pour lui, nous le savons, les Celtes sont le nouveau peuple élu que Dieu a planté dans son sillon au milieu de l’océan.

“Un erù Hou poé digoret é kornog er bed koh, un erù ar vor ;  
Hag én erù-sen Hou poé hadet Kelted.  
Azé oé er gran er gùellan, a Hui e gemeré pep plé  
Un dornad anehon d’er streùein dré er bed...  
Darn e gouéhé mesk er herrek, hag e varùent ;  
Darn e gouéhé ér bodeu-spern, hag ou mougé ;  
Darn arall én douar aret.  
Bugalé men gouen oé Hou kran, hag é kement douar m’ou hadeh  
E kelidé kristenion krénù....  
Sam Hou Kroez santel ar é skoé, er Helt en dès greit tro en Douar.  
Eidoh hen des treuzet pep mor ; ha pep reùann hen des douaret énon ;  
Ha kement a vroieu hor bes saùet éné Hou huéen salüedigeh  
Ma ne oaramb mui ou hanùeu.  
Emen é ma en tonn ha n’hen des ket pléget de dud men gouen ? en inez gouèù ha ne gousk ket  
ebarh eskern ur Helt ?  
Tan en Apostoleh e énéùant ér broieu-oll...  
Meit ou hani,  
E ankouéhant ...”

\*\*\*\*

“Vous aviez ouvert un sillon au couchant du vieux monde, un sillon sur la mer.  
Et dans ce sillon Vous aviez semé des Celtes.  
Là étaient les meilleurs grains, et Vous preniez chaque année  
Une poignée d’entre eux pour les semer par l’univers.  
Les uns tombaient dans les rochers, et ils mouraient ;  
Les autres tombaient dans les épines, qui les étouffaient ;  
D’autres dans la terre labourée...  
Les fils de ma race étaient Vos grains, et en chaque terre où vous les semiez  
Germaient des chrétiens forts...  
Le fardeau de Votre Croix sainte sur l’épaule, le Celte a fait le tour de la Terre.  
Pour Vous il a traversé chaque mer ; et il a atterri dans toutes les criques.

365 LA BIBLE, Exode, XIV, 15,16, 1990, p.83.

Et si nombreux sont les pays où nous avons élevé Votre arbre de salut  
 Que nous n'avons plus leurs noms.  
 Où est la vague qui ne se soit pas soumise aux hommes de ma race ? l'île sauvage où ne  
 dorment pas les os d'un Celte ?  
 Ils attisent le feu de l'Apostolat dans tous les pays...  
 Il n'y a que le leur,  
 Qu'ils oublient..."

Outre la référence évidente avec les paraboles de la semence de l'Évangile selon Saint Matthieu, en particulier dans le choix du lieu où atterrissent ces semences<sup>366</sup> : “*Celui qui reçoit au milieu des pierres*” (Matthieu, XIII, 20) ; “*Celui qui reçoit les semences parmi les épines*” (Matthieu, XIII, 22) ; “*Mais celui qui reçoit les semences dans une bonne terre,(...)*” (Matthieu, XIII; 23), même si Yann-Ber Kalloc'h ne décrit pas la même conséquence, les anges venant chercher le grain semé à la fin du monde dans la parabole de l'évangile cité, notons que le *sillon* est aussi une image poétique que nous connaissons chez Victor Hugo dans son poème *Éclaircie*, tiré des *Contemplations*<sup>367</sup>, ou encore chez Lamartine dans son poème *Les Laboureurs*<sup>368</sup>. Toutefois, Yann-Ber Kalloc'h innove en quelque sorte par rapport à ses deux grands aînés, personnalise son regard, comme il l'a fait à partir des paraboles de Matthieu, parce qu'il transporte cette image du sillon au milieu de la mer et transforme les Celtes en grains semés par Dieu, dans ce sillon maritime ou bien sur les rochers, dans les épines et dans les champs, pour reprendre l'ordre de Matthieu. Et tout comme les grains de blé, seuls les hommes les plus forts survivent aux aléas du temps, des paysages où ils atterrissent, partout dans le monde, avec son inéluctable son cortège de sacrifiés. Sacrifiés pour Dieu, sacrifiés au nom de Dieu dont ils portent le message avec tant de courage et de vaillance qu'ils en viennent à s'oublier eux-mêmes : “*Hag er bobl ne uél ket er bobl*” ; “*Et la foule ne voit pas la foule*”. Ce ne sont pas les morts sacrifiés au gré des vents de la semence qui inquiètent Yann-Ber Kalloc'h. Il félicite même cet esprit de sacrifice des Celtes, ce même esprit qui le pousse à vouloir partir à la guerre. Mais l'oubli, le manque de conscience d'eux-mêmes dont font preuve les Celtes envers leur propre destin le préoccupe au plus haut point. C'est pour cela qu'il préfère s'adresser ainsi directement à Jésus et à Dieu. Il les interpelle comme un prophète en lien direct avec Dieu, dialogue, discute avec lui avant de propager sa parole. Yann-Ber Kalloc'h veut être de ces êtres qui communiquent avec Dieu, s'explique avec lui avant de porter sa parole, tout comme ces messagers du roi, à la fois, conseillers et porte-paroles des décisions royales.

366 *La Bible, Matthieu*, XIII, 1990, p.1282-1284.

367 “*Le grave laboureur fait ses sillons et règle.*”

368 “*Un moment suspendu, les voilâ qui reprennent / Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent / D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand*”

Néanmoins, l'originalité de Yann-Ber Kalloc'h, c'est qu'il rend publique par son poème, ces tractations, ces discussions normalement tenues secrètes. Le reproche est rendu public par le poème. Yann-Ber Kalloc'h accuse Dieu de ne pas avoir rempli le contrat avec les Celtes. Ces derniers ont porté son message, ont évangélisé le monde, se sont sacrifiés pour lui quand il le fallait, mais Dieu ne fait rien pour les sauver aujourd'hui. Il ne daigne même pas envoyer un de ses anges pour les aider. Yann-Ber Kalloc'h accuse Dieu avant de le mettre en garde contre le doute que son attitude peut attiser chez les incroyants :

“Hama ?

Ha n'é ket eidoh-Hous-unan ou des ankouéhet ou bro genedel ?

Ha n'é ket Hui Hous-unan Hou pes keméret ou spered hag ou kalon abéh ?

Buhé er Sent e geleñn d'emb, pe ne hellé ket Hou kariaded get ou zam-michér pamdiek, dré hir gober ardro Hou klod,

E tiskenné un èl d'Oh de gas de ben ou labour douarel.

Hanval, pe lammet get men gouen hé bugalé ùellan, hañni meidoh ne renk gobér én ou léh dréman.

Pe hounidant d'Hou Lézen en douareu gouèù, Hui e zo d'Oh, aveité hag ou zud, mirien ou douar.

Keneg-sé er ré difé e laro 'n ur oapat : "Nag émen ta é ma ou Doué ?..."

\*\*\*

“Eh bien ?

Est-ce que ce n'est pas pour Vous seul qu'ils ont oublié leur pays natal ?

Est-ce que ce n'est pas Vous seul qui avez pris leur pensée et leur cœur tout entier?

La vie des Saints nous enseigne que, lorsque vos amis ne pouvaient venir à bout de leur travail quotidien, à force de s'occuper de Votre gloire,

Un de Vos Anges descendait pour achever leur besogne terrestre.

Ainsi, puisque Vous enlevez à ma race ses meilleurs enfants, personne d'autre que Vous ne doit les remplacer par ici.

Puisqu'ils conquièrent à Votre Doctrine les terres sauvages, Vous devez, pour eux et les leurs, garder leur terre.

Autrement les impies diront en se moquant : "Mais où donc est leur Dieu ?..."

Nul doute qu'un discours aussi vindicatif au sujet des manquements de Dieu aurait conduit Yann-Ber Kalloc'h au bûcher quelques siècles auparavant. Car il s'adresse à lui comme un fils insolent : *“Gùell-mat e vo e treu genoh, a pe ne vo mui Breiz erbet !”* ; *“Vous serez bien avancé quand il n'y aura plus de Bretagne !”* Plus généralement, ce discours est très intéressant puisqu'il suggère le service que rendent les Celtes à Dieu sur terre. Ils sont le peuple élu qui porte le

message universel de Dieu. La mort terrestre pour l'individu n'a pas d'importance, étant donné qu'il sera accueilli au Paradis. En attendant, ce n'est ni sa mort individuelle, ni la mort de ses compatriotes ou bien des hommes autour de lui qui intéressent Yann-Ber Kalloc'h. Les plus forts survivent, c'est la loi de la nature, il n'y a pas lieu d'en discuter. Cependant, pour que Dieu continue d'exister parmi les hommes : *“é noz-mik er bayañneh kempredel”* ; *“dans la nuit absolue du paganisme de ce temps-ci”*, il lui faut s'occuper du peuple qui le sert. La mort des hommes n'est pas importante, la mort des peuples qui servent Dieu est en revanche terrible. Au niveau poétique, l'océan, l'élément marin, l'eau s'opposent aux Celtes qui sont des grains semés dans un sillon que nous imaginons sec au milieu du tumulte de l'océan, comme la Bretagne est un cierge allumé dans une église, un feu qui s'oppose également à l'eau, comme elle est un phare qui guide les hommes dans la tempête. L'océan symbole de tumulte, de menace, la terre, l'île, l'église, refuges des morts et des vivants sont récurrents dans l'œuvre de Yann-Ber Kalloc'h.

“Miret hon es Hou tan ; elsé, miret hor bro.  
Breiz diskaret, ur piled bihannoh e vo én Hous Iliz katolik ;  
Ar aodeu er Gornog, un tour-tan bihannoh eit er pobleu de zont ;  
Ur stéren biañnoh ar en hent de Vetléem ha de Rom.”

\*\*\*\*

“Nous avons gardé votre flamme ; ainsi, gardez notre patrie.  
La Bretagne tombée, ce sera un cierge de moins dans Votre Eglise catholique ;  
Sur les rivages de L'Occident, un phare de moins pour les peuples qui viennent ;  
Une étoile de moins sur le chemin de Bethéem et de Rome.”

#### V.4.2.3. Portrait du poète en saint

Plus encore qu'un simple prophète discutant avec Dieu, Yann-Ber Kalloc'h continue et appuie sa démonstration, en devenant une sorte de professeur qui lui rappelle ce qu'il doit aux Celtes. Notre remarque concernant l'inquisition à laquelle Yann-Ber Kalloc'h ne risque aucunement d'être confronté en ce début de vingtième siècle, marque la faiblesse de Dieu et de ses représentants terrestres. Elle permet au poète de s'adresser ici à un Tout-Puissant désormais dans un état de faiblesse, tant il est abandonné de toutes parts par les hommes. De ce fait, l'interpellation de Yann-Ber Kalloc'h est aussi le reflet de son incompréhension. Comment Dieu qui est de plus en plus délaissé par les hommes peut-il laisser ceux qui l'ont toujours servi dans une telle ignorance d'eux-mêmes ? Et le poète de citer quelques saints bretons qui ont payé de leur vie leur engagement

pour Dieu :

“Deust ha dilhelloud e vehé hor pédenneu, eit er ûéh getan ahoudé eured Hou Lézen get en éné kelt ?

Deust ha ret e vo d'emb dégas koun d'Oh a nivér hag a hanùeu Sent hor gouen-ni, e zo é harz Hou Kadoer-Veur, é klod dilavaradoé er Baraouès ?

Sant Donasian ha sant Rogasian, merhériou, lahet d'er Romaned dré gâz dohoh ;

Sant Kaorintin, eskob Kemper, ha Sant Padern a Uéned ; sant Tudi e dreuzas er mor én ul loer-vén ;

Sant Iltud, er helennour-drest ; sant Geltas e garas kement é vro ; sant Paol tréhet dehon ar en aerouant ;

Ha sant Salun roué Breiz ; sant Eouaññ breutaour er Peur, ha kant, ha mil a ré arall ?

Ha kant ha mil a ré arall hag e verùas eidoh Hous-unan, ha ne chonjas nameit énoh, hag e zélézas oll eit Hou heulin.”

\*\*\*\*

“Est-ce que nos prières seraient impuissantes, pour la première fois depuis le mariage de Votre Précepte avec l'âme celte ?

Est-ce qu'il nous faudra Vous rappeler le nombre et les noms des Saints de notre race, qui sont au pied de Votre trône, dans la gloire indicible du Paradis ?

Saint Donatien et saint Rogatien, martyrs, tués par les Romains en haine de Vous ;

Saint Corentin, évêque de Quimper et saint Patern de Vannes ; saint Tudi qui traversa la mer dans une auge de pierre.

Saint Iltud, le maître sans égal ; saint Gildas qui aima tant sa patrie ; saint Pol qui vainquit le dragon ;

Et saint Salomon, roi de Bretagne ; saint Yves, l'avocat du Pauvre, et cent, et mille autres ?

Et cent et mille autres qui vécurent pour Vous seul et ne pensèrent qu'à Vous et délaissèrent tout pour Vous suivre.”

Avant de présenter en détails quels sont les saints choisis par Yann-Ber Kalloç'h, constatons que pour lui, outre la prière, le *martyre* constitue une des plus belles preuves de l'amour de Dieu. La mort n'est pas une preuve de l'amour de Dieu mais la mort pour Dieu, le sacrifice de sa vie pour Dieu, après avoir accompli des actes héroïques en son nom est la plus belle preuve. Mourir pour une cause plus noble et plus grande que soi, avec les chevaliers, la vie des saints constitue incontestablement la source qui a nourri et créé la figure d'un certain type de héros romantique<sup>369</sup>. Ce ne sont pas les saints officiels de Rome que choisit Yann-Ber Kalloç'h. Enfants du synchrétisme entre le christianisme et les religions polythésites pré-chrétiennes, les saints bretons sont rarement reconnus par Rome. Qu'importe. Outre les tableaux de missions dont nous avons déjà présenté le

369 C'est-à-dire le héros romantique tel que nous l'avons déjà présenté, du type de Lamartine.

rôle dans la transmission de l'imaginaire chrétien, un ouvrage va se répandre en Bretagne à partir de 1725. Cette année-là, paraît une “*Vie des Saints de Bretagne*”, écrite par Dom Lobineau, bénédictin rennais<sup>370</sup>. De nombreuses versions de cet ouvrage vont se succéder jusqu'au début du vingtième siècle et accompagner la foi de nombreux Bretons chez qui il constituera souvent l'unique bibliothèque. Parmi ces saints figurent les sept saints fondateurs des diocèses bretons (à l'exception de Rennes et Nantes), Samson (Dol), Malo (Saint-Malo), Briec (Saint-Briec), Tugdual (Tréguier), Pol (Saint-Pol-de-Léon), Corentin (Quimper) et Patern (Vannes)<sup>371</sup>. Yann-Ber Kalloç'h ne choisit pas de citer tous les saints fondateurs, s'en tenant à Corentin, Patern et Pol.

Corentin, *Korantin* ou encore *Kaourintin* en breton, célébré le 12 décembre, fut le premier évêque de Quimper au cinquième siècle<sup>372</sup>. Tout d'abord moine, il vit à Koat-Neved (Lokronan) où se trouve une fontaine dans laquelle vit un poisson merveilleux dont il coupe un morceau chaque jour. Un jour que le roi Gradlon chasse dans la région, il arrive mort de faim chez Corentin qui lui offre un morceau de son poisson. Par reconnaissance, le roi lui offre une partie du bois, devenu depuis la paroisse de Ploudiern (Plomodiern), près du Menez Hom, avant qu'il ne soit sacré évêque de Quimper en abandonnant son palais pour servir l'église. De ce fait :

“Trois belles lumières, (...) brillèrent alors des montagnes de Cornuaille, alors que Gradlon, Korantin et Gwenole tenaient le premier rang. Gradlon était le roi ; il gouvernait avec sagesse sur l'Argoat et l'Arvor. Corentin était l'évêque ; il cassait la soif du peuple en partageant la boisson précieuse de la foi. Gwenole était le moine, et par ses vertus il mérita d'être surnommé le père des moines<sup>373</sup>.”

Symbole des premiers chrétiens, le poisson est ici la foi chrétienne à laquelle Corentin convertit Gradlon. Corentin correspond parfaitement au message qu'envoie Yann-Ber Kalloç'h à Dieu en lui signifiant le travail d'évangélisation des premiers chrétiens bretons. Patern, célébré le 16 avril, fait l'objet d'un récit plus moins spectaculaire que Corentin. Il vit également au cinquième siècle, et est consacré évêque de Vannes vers 465, par l'évêque de Tours, devant les évêques de Rennes et Nantes. Karadoc (*Karadek* en breton), roi de Vannes lui donne sa maison pour faire construire une église à sa place, en honneur de Saint Pierre. On dit aussi que Clovis<sup>374</sup> lui donna des reliques pour sa cathédrale<sup>375</sup>. Dans son poème, Yann-Ber Kalloç'h insiste sur la pauvreté des Celtes

370 *HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS, TOME II*, 1990, p.124-125.

371 *HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS, TOME II*, 1990, p.58-59. Ces villes correspondent à l'itinéraire du *Tro Breizh*.

372 Tous les résumés des vies des saints de ce paragraphe sont tirés de la version de la *Vie des Saints* de Yann-Vari PERROT, éditée pour la première fois en 1912. (PERROT,1994). *Vie de Saint-Corentin*, p.853-854.

373 PERROT, 1994, p.851-852.

374 Clovis Ier, 481-511.

375 PERROT,1994, p.276.

: “*Guir é ou honz ; ne rédamb ket arlerh en dañné, ha peur omb. / Revo beniget hor peuredigeh !*” ; “*Leur parole est vraie ; nous ne courons pas après la fortune, et nous sommes pauvres. / Bénie soit notre pauvreté !*” Tout comme Caradoc, qui abandonne ses biens à Patern pour qu’il les consacre à l’église. Comme tous ceux qui acceptent la pauvreté, il gagnera donc la Paradis : “*Benoh d’hor peuranté, pen dé alhùé / Er Baraouès*” ; “*Bénédiction sur notre pauvreté, puisqu’elle est la clef / Du Paradis*”.

Le dernier saint fondateur qu’évoque Yann-Ber Kalloc’h est saint Pol, *Paol* en breton, plus précisément saint Pol Aurélien (*sant Paol Aurelian* en breton), célébré le 12 mars. Son histoire est plus tumultueuse que celle de Patern et témoigne du courage qu’il faut montrer pour défendre sa foi. Premier évêque de Saint-Pol de Léon, Pol naît vers 480 en Grande-Bretagne. Après de longues et pieuses études, il fonde un monastère à l’âge de trente ans. Plus tard, à la demande du roi Marc Conomor, souverain du nord de la Bretagne continentale, il traverse la Manche dans le but de devenir évêque. Il effectue cette traversée avec ses douze moines et douze nobles, leurs nièces, cousins, femmes, enfants et serviteurs, soit une centaine de personnes au total. Au terme d’un long voyage, ils aperçoivent enfin Batz avant d’être accueillis à Pol par Wizur, un seigneur local, avec qui Pol, fils de bonne famille, se découvre parent : “*Pendant qu’ils sont en train de parler, arrive un pêcheur qui a un saumon dans sa main, une cloche dans la bouche*<sup>376</sup>”. Cette apparition fait rire Pol. Wizur s’étonne de ce rire. Pol explique que Marc lui fait ainsi parvenir par la bouche d’un poisson l’une des sept cloches de sa Cour. La vue de ce poisson qui sème le bonheur autour de lui rappelle à Wizur la présence d’un dragon qui sème la terreur dans le pays. Pol va combattre et vaincre le dragon. Grâce à cet exploit, Wizur lui offre un château abandonné par les Romains, qui va être nommé Saint-Pol de Léon. Saint Pol va mener une entreprise d’évangélisation dans la Bretagne continentale encore largement païenne et Pol sera consacré évêque de Saint-Pol en 530. Nous retrouvons le symbole du poisson, le dragon incarnant évidemment Satan. Les actions de Saint Pol montrent la confiance qu’il faut avoir en Dieu puisque la foi permet de gagner tous les combats.

Les vertus incarnées par les saints évoqués par Yann-Ber Kalloc’h indiquent les raisons du choix de ces trois saints parmi les saints fondateurs. Toutefois, intéressons-nous également aux quatre autres qu’il n’a pas choisis. Ainsi, Samson, premier évêque de Dol, fait des miracles, convertit les âmes et se mêle de justice en faisant libérer un prisonnier de Childebert, dont la famille a été tuée par Conomor, Judual dont il va s’occuper comme de son fils. Sanson incarne pour cela “*le défenseur du peuple et de la justice*<sup>377</sup>”. Malo, premier évêque de Saint-Malo, tient tête au roi Conomor, qui a été excommunié et évangélise cette région pendant des années avant d’être

376 PERROT,1994, p.187.

377 PERROT,1994, p.528.

consacré évêque. Malgré cela, son pays connaît un regain de paganisme. Saint Malo le quitte. Alors, Dieu provoque une sécheresse. Elle ne cesse qu'au retour de Saint Malo. Briec, (*Brieg* en breton), premier évêque de Saint-Briec, convertit beaucoup. Il doit un soir se battre contre les loups pendant toute une nuit mais il finit par les soumettre en les faisant s'agenouiller devant lui. Il symbolise la vie difficile des moines chargés de convertir les sauvages païens. Enfin. Tugdual, premier évêque de Tréguier. Il arrive en Bretagne insulaire vers 515 avec nombre de ses compatriotes de Grande-Bretagne. Il convertit beaucoup. Il est à Paris pour demander à Childebert de l'aider à combattre ses ennemis quand la lumière de Dieu tombe sur lui et le consacre comme saint. Ce qui est un miracle. Le point commun de Samson, Briec et Tugdual, c'est le recours au dialogue pour arriver à leurs fins. Yann-Ber Kalloc'h leur préfère la figure plus combattante de Pol, plus proche de sa pauvreté de Patern ou bien plus symbolique des premiers chrétiens de Corentin. Quant à Malo, la sécheresse provoquée par Dieu insiste trop sur la toute puissance d'un Dieu que son poème entend semoncé pour le convoquer ici. De plus, la contrainte formelle ne semble pas jouer de rôle dans un poème écrit en vers irréguliers, très longs sans réelle cohérence au niveau des rimes. Tout juste notons-nous la correspondance sonore entre les deux premiers saints : "*Sant Donasian ha sant Rogasian, merhêrion, lahet d'er Romaned dré gâz dohoh*" ; "*Saint Donatien et saint Rogatien, martyrs, tués par les Romains en haine de Vous*". Mais ces deux saints sont toujours présentés ensemble. Pas de recherche de rime donc, et cela confirme la nature plus homélique, discursive, que poétique de l'ensemble. Saint Donatien et saint Rogatien sont bien plus vieux que les saints fondateurs de la Bretagne puisqu'ils meurent en 288. Fêtés le 23 mai, ils sont également appelés : "*Les enfants nantais martyrs*". Ce sont deux orphelins, élevés dans le culte catholique par un évêque de passage à Nantes, où ils sont nés, alors que le culte druidique y est encore pratiqué. Donatien, le plus jeune est baptisé et enseigne le catéchisme à son frère pour qu'il puisse également être baptisé. En mai 288, le grand gouverneur de Gaule vient à Nantes. Un païen dénonce alors Donatien comme porteur de croyances en un homme que les Juifs ont crucifié qui, de ce fait, ne fait pas d'offrandes aux dieux. Le gouverneur commence son enquête et convoque les deux chrétiens. S'ensuit une conversation au cours de laquelle le gouverneur leur reproche de ne pas adorer Jupiter, Apollon, les grands dieux de l'Empire en préférant les promesses d'un crucifié. Donatien confirme. Rogatien dénonce le gouverneur en l'accusant d'être un homme méchant et refuse de reconnaître les dieux de l'Empire. Le gouverneur le condamne et Rogatien demande à son frère de lui donner un baiser pour le baptiser afin de ne pas être damné : "*Nous ne perdrons pas la vie en la donnant pour celui qui nous l'a donné, et qui saura la fait fleurir en nous de nouveau sous*

*les rayons de sa gloire*<sup>378</sup>”, sont les dernières paroles que prononcent les deux frères face au gouverneur aveugle de colère qui demande au bourreau de leur briser les membres avant de leur trouer le cou et de les décapiter. “*Personne, nous disent les vieux écrits, ne prit les jeunes martyrs en pitié, ce qui montre qu’il n’y avait encore aucun autre chrétien aux pieds sur la terre d’Arvor*<sup>379</sup>”. Martyrs bretons, victimes de l’aveuglement des leurs et de leur soumission aux ordres du gouverneur, Donatien et Rogatien sont les premiers saints que Yann-Ber Kalloc’h lance au souvenir de Dieu.

Saint Tudi, fêté le 9 mai, n’est pas répertorié dans l’édition de la *Vie des saints* que nous avons consultée. Cependant, nous savons que c’est le saint patron de l’île de Groix. Saint Tudi n’est pas plus présent dans cette *Vie des saints* que saint Conogan, à qui on prête la légende d’avoir traversé la Manche dans un vaisseau de pierre lors de l’arrivée des Bretons insulaires en Armorique au IV<sup>e</sup> siècle<sup>380</sup>. La fantaisie de Yann-Ber Kalloc’h transporte cette légende à Groix, d’où Saint Tudi, tout comme lui, est parti à la conquête de l’Armorique. Cette tendance à réécrire de manière personnelle textes religieux, histoire et légendes, outre qu’elle met en lumière l’esprit fantasque de Yann-Ber Kalloc’h, en fait un héritier de la littérature orale dans laquelle le passeur ajoute, adapte, enlève tels ou tels éléments selon l’actualité du moment, ses propres aspirations ou sa vision de la vie, de la morale<sup>381</sup>,... Dans tous les cas, le vaisseau en pierre, qu’il soit celui de Conogan ou de Tudi est une église que l’un ou l’autre transporte avec lui en Armorique païenne, ce qui constitue une variante mobile aux *îles / églises* dans lesquelles se réfugie Yann-Ber Kalloc’h. Notons que tous ces saints, hormis Donatien et Rogatien, affrontent le voyage en mer pour rejoindre les terres à évangéliser. La terre où ils arrivent n’est certes pas toujours hostile mais le travail d’évangélisation doit toujours y être recommencé pour que la foi ne s’endorme pas. Yann-Ber Kalloc’h se prend manifestement pour un de ces saints. Un saint soldat, comme l’a été saint Ildud. Ce saint d’origine de Grande-Bretagne, fêté le 6 novembre, a été un militaire glorieux du sixième siècle dans le royaume de Glamorgan<sup>382</sup>. Mais sur les conseils de saint Cado, il se retire à Lankarvan où il fonde le monastère de Lanildud. S’il accomplit des exploits en maîtrisant la mer pour laisser place à une terre labourable promise à de belles récoltes, saint Ildud est surtout connu pour avoir promu la diffusion de la connaissance et pour être le père du christianisme celtique. Ici encore, aucun hasard dans le choix de Yann-Ber Kalloc’h, saint guerrier et promoteur d’un christianisme adapté à son

378 PERROT,1994, p.376.

379 PERROT,1994, p.376.

380 Un rocher en forme de bateau retourné à Beuzec-Cap-Sizun serait ce fameux vaisseau.

381 À ce sujet, citons le roman *Le Dossier H (Dosja H)* de l’écrivain Ismaël Kadaré, dans lequel il raconte les recherches de deux hellénistes irlandais en voyage en Albanie, où ils tentent de comprendre comment fonctionnait la transmission des épopées par les rhapsodes, en particulier les récits d’Homère. (KADARÉ, 1989).

382 Pays de Galles.

pays, saint Ildud ne pouvait pas échapper à ces évocations. Pas plus que saint Gildas (*Gweltaz* en breton). Gildas n'est pas dans la *Vie des Saints* mais il est connu pour être l'auteur d'un sermon : “*De excidio et conquestu Britanniae ac flebili castigatione in reges, principes et sacerdotes*” (“*Sur la ruine et la plainte de la Bretagne et les reproches éplorés contre les rois, les nobles et les prêtres*”<sup>383</sup>), rédigé au sixième siècle. Il y retrace l'histoire de la Bretagne (insulaire), telle qu'il la voit<sup>384</sup>, avant de s'attaquer aux rois et au clergé breton. Nous ne comprenons pas les raisons précises de ces attaques. De toute façon, c'est la première partie de son sermon qui lui vaut son statut de patriote pour Yann-Ber Kalloç'h ainsi que le fait de proposer un christianisme tenant compte des particularismes “celtes”.

Dans ce panthéon des saints bretons les plus dignes d'attention, selon Yann-Ber Kalloç'h, saint Salomon (*Salaün* en breton), fêté le 25 juin, est un personnage tout autant historique que légendaire, à l'instar du roi Arthur, dont il est l'avatar armoricain. Salomon naît entre 810 et 820. Il règne de 857 à 874. Deuxième roi de Bretagne, il participe à l'intégration de la Bretagne au monde carolingien et son règne correspond, selon l'historien Joël Cornette, à celui du *premier âge d'or de la Bretagne*, puisqu'après une naissance dans le sang, étant donné qu'il a assassiné son cousin Érispoë, premier roi de Bretagne, pour s'emparer du trône, Salomon assure à la Bretagne dix-sept années de “*calme relatif et de prospérité dans ce nouveau royaume breton*”<sup>385</sup>. Le roi de France à cette époque est Charles le Chauve, qui préfère accepter la politique expansionniste de Salomon<sup>386</sup> plutôt que les invasions vikings. En 874, Salomon, qui avait conquis le pouvoir en tuant son cousin, est victime d'un assassinat organisé par son gendre et des seigneurs francs, laissant la Bretagne divisée et de nouveau en proie aux Vikings. “*La fin tragique de Salomon a tellement impressionné le peuple breton qu'il canonisera le roi défunt*”<sup>387</sup>. Le récit de la vie de saint Salomon dans la *Vie des Saints* correspond à peu près à cette description. Il insiste évidemment sur la piété de Salomon, qui désire se rendre à Rome pour y rencontrer le pape. Mais les hommes forts du pays l'en dissuadent à cause de la menace des Normands. C'est l'évêque de Vannes qui le remplace en emportant des cadeaux et en rapportant une relique de saint Léon III. Effectivement, les Normands sont arrivés à Angers et Salomon s'entend avec les Français pour repousser les envahisseurs. Après cela, Salomon, se sentant coupable de la mort d'Érispoë aimerait se retirer pour faire pénitence car il a peur du châtement de Dieu et il donne de grosses aumônes aux monastères. Mais son gendre et le gendre d'Érispoë veulent lui faire rendre l'âme. Il se bat contre eux jusqu'au martyre avant,

383 LE SAGE, 1996.

384 Cette histoire comporte peu de détails et n'est absolument pas un travail d'historien, tel que nous l'entendons aujourd'hui.

385 CORNETTE, I, 2008, p.204.

386 Il étendra la Bretagne à une partie de la Normandie et jusqu'aux portes d'Angers.

387 CORNETTE, I, 2008, p.215.

d'accepter, sous le poids de ses péchés qu'il a le temps de confesser, la mort sous les coups de ses assaillants :

“Ceux-ci le vendirent aux Français, qui lui trouèrent les yeux avant de le tuer sur les marches de l'autel de l'église de la Martyre, le 25 juin 874. Le corps de Salomon fut enseveli près de celui de son épouse Wenbrid au monastère de Langoëlan. On garda encore sa tête à l'église de Pithiviers dans l'évêché d'Orléans ; une autre partie de ses reliques se trouve dans l'église de La Martyre, et dans la cathédrale Saint-Pierre de Vannes<sup>388</sup>”.

Yann-Ber Kalloc'h n'a assassiné personne. Toutefois, dans la première partie de *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*, dédié à Marie, il insiste sur sa condition de pécheur, et nous ne connaissons pas la nature de ses péchés. Comme Salomon, nourrit-il un indélébile remords au sujet d'un inexpiable péché ? Nous ne le savons pas. Il mentionne avant tout saint Salomon parce qu'il est le symbole d'un âge d'or pour la Bretagne ou/et parce qu'il est le symbole de celui qui accepte le martyre en rémission de ses péchés.

Saint Yves (*Erwan* en breton) est le saint le plus récent parmi ceux que nous venons de présenter. Il naît en 1253 et meurt en 1303, est fêté le 19 mai. Il est le saint patron des Bretons. Yann-Ber Kalloc'h le présente comme l'avocat des pauvres car il est également le saint patron des professions de justice. Effectivement avocat de profession, il est originaire de la région de Tréguier. Son père a fait la Croisade avec Saint Louis. Il part étudier à l'université de Paris à quatorze ans. Paris qui accueille *vingt-cinq mille étudiants*<sup>389</sup>. Ce qui ne convient pas au jeune et pieux Yves : “*Il quitta ces jeunes à la tête légère et il demande à être accueilli au Tiers-Ordre franciscain*<sup>390</sup>”. Il part pour Orléans où il devient un des meilleurs étudiants en Droit. Là, il se met à se flageller et à faire pénitence, ne boit pas de vin, ne mange pas de viande, fait maigre le vendredi et va écouter à la messe. À vingt-neuf ans, il devient avocat et vit principalement à Tréguier. Il est également juge, cherche toujours à se faire entendre coupables et plaignants, se fait le défenseur “*des veuves, des orphelins, des pauvres, des mendiants*<sup>391</sup>”. À trente-et-un ans, il est ordonné prêtre et prêchera pendant ses trente dernières années d'existence. Il est très populaire et sa foi ardente qui l'amène à se punir lui-même illustre sa volonté de subir des épreuves comparables à celle de la Passion du Christ. Yves meurt un jeudi de Pâques, le 19 mai 1303 et devient un saint à la demande du pape Clément le 19 mai 1317. Sa tête est conservée de la cathédrale de Tréguier.

Yann-Ber Kalloc'h a minutieusement choisi d'évoquer tel ou tel saint afin, non pas de

388 PERROT,1994, p.458-459.

389 D'après le récit de la Vie de saint Erwan. PERROT,1994, p.364.

390 PERROT,1994, p.364.

391 PERROT,1994, p.365.

décrire leurs exploits, puisqu'il ne les cite que brièvement, mais avant tout pour dresser le portrait de celui qu'il aimerait être, celui qui rassemblerait toutes les qualités de ces illustres prédécesseurs. Cela explique qu'aucune femme ne fasse partie de ce panthéon. Saint Tudi, patron de Groix et saint Yves, patron de la Bretagne sont ici alors que sainte Anne n'y est pas. Il salue *le martyr* de saint Donatien et Rogatien, *le travail de diffusion de la foi* par saint Corentin dans une Bretagne encore largement païenne, rappelle *l'importance de la pauvreté* en citant saint Patern. Il prête à saint Tudi des exploits qui ne sont *a priori* pas les siens, mais comme il est le saint patron de Groix d'où Yann-Ber Kalloc'h est originaire, *il lui donne l'exploit d'avoir traversé la mer sur un vaisseau en pierre, une pierre qui installe l'église sur le continent*. Saint Ildut, après avoir été *soldat*, est professeur et père du *christianisme celtique*, alors que saint Gildas pose les fondements de *la conscience patriotique bretonne*. Ce *patriotisme* prend corps en Armorique avec Salomon roi et saint qui agrandit le territoire de la Bretagne péninsulaire pendant son règne. Tout aussi *héroïque* que Salomon, saint Pol combat et vainc le dragon et enfin saint Yves, patron de la Bretagne est un homme qui rend la justice tout en faisant preuve d'une piété qui l'amène à s'infliger des châtements corporels pour connaître une douleur comparable ressentie par le Christ. Yann-Ber Kalloc'h pourrait faire une plus longue liste de saints : "*Ha kant ha mil a ré arall hag e verùas eidoh Hous-unan, ha ne chonjas nameit énoh, hag e zélézas oll eit Hou heulin*" ; "*Et cent et mille autres qui vécurent pour Vous seul et ne pensèrent qu'à Vous et délaissèrent tout pour Vous suivre*". Pourtant, cette sélection dresse indéniablement un portrait de l'homme qu'il voudrait être. À qui s'adresse-t-il ? La partie dédiée à la Vierge est une prière, qui est un acte solitaire. Puis, viennent ces vers qui tiennent de l'homélie du prêtre en chaire et comme Yann-Ber Kalloc'h n'a pas de chaire et n'en aura jamais, il compose un poème qui sera peut-être diffusé. Dans ce poème où les images se succèdent, où les vers s'étirent dans un long discours qui prie la Vierge avant d'interpeler directement le *Christ / Dieu*, le système de création des poèmes de Yann-Ber Kalloc'h s'affirme de nouveau. Un système qui prend sa source dans les images bibliques et dans les légendes de l'imaginaire celtique. Cet imaginaire commun<sup>392</sup>, Yann-Ber Kalloc'h l'interprète, le déforme à sa guise pour inventer de nouvelles images ("*le sillon sur la mer*") ou bien en citer d'autres qui, présentées à sa manière, dévoilent et construisent son propre imaginaire. En cela, il se rapproche donc de la manière de transmettre la littérature orale, aux récits de laquelle ceux qui la transmettent, ajoutent, ôtent tel ou tel élément selon l'auditoire, les événements de leur époque,... Mais ici, point d'auditoire. Il est seul. Il est doublement seul. Il est seul, parce que personne ne le lit encore et il ne

392 Quelle est la source de cet imaginaire ? La première expression de celui-ci est toujours individuelle mais se nourrit de représentations communes. Par ailleurs, dans le cas du religieux, les croyants considèrent les textes religieux comme ayant été dictés par Dieu. Qu'elles aient été totalement inventées par des hommes ou bien qu'elles aient été dictées par Dieu, ce qui nous intéresse, c'est d'observer comment Yann-Ber Kalloc'h se les approprie et les met au service de son expression poétique.

sait si quelqu'un le lira. Il est seul, parce que le propos même de son poème a pour objet l'abandon des Bretons et des Celtes par Dieu et les hommes. Ce qui, du point de vue de Yann-Ber Kalloc'h est injuste, puisque Celtes et Bretons ont rempli le contrat. Si leur destin dans l'au-delà ne fait donc aucun doute, ils attendent une récompense terrestre.

#### V.4.2.4. *Un digoll* – Une récompense

Car enfin ! qu'est-ce que ce Dieu qui permet aux autres hommes de moquer ses serviteurs ?

“Er gouenneu arall e ra goab ahanomb, get ne oeramb ket destum madeu er bed.

“Eur ouenn is é, e lavarant int, er Gelted-hont tréhet a oll-viskoah én emgann kalet eit er vuhé.

Guir é ou honz ; ne rédamb ket arlerh en dañé, ha peur omb.

Revo beniget hor peuredigeh !”

\*\*\*\*

“Les autres races se moquent de nous, parce que nous ne savons pas amasser les biens temporels.

“C'est, disent-ils, une race inférieure,

ces Celtes-là vaincus de toute éternité dans le dur combat pour la vie.

Leur parole est vraie ; nous ne courons pas après la fortune, et nous sommes pauvres.

Bénie soit notre pauvreté !”

Et Yann-Ber Kalloc'h d'insister malgré tout à nouveau sur la grandeur de la pauvreté des Celtes :

“Benoh d'hor peuranté é des reit d'emb derhel koun a ùir hanù er vuhé : ur gortos, hag a ùir hanù er marù : un tremen.

Benoh d'hor peuranté hag é ra d'er Helt guélet, é pouleu-lagad digig en Ankeu, deùlagad douéel, douéel, douéel en Hani lakeit-é-kroez.”

\*\*\*\*

“Bénédictio sur notre pauvreté qui nous a fait nous souvenir du vrai nom de la vie : une attente, et du vrai nom de la mort : un passage.

Bénédictio sur notre pauvreté qui fait voir au Celte, dans les orbites vides de l'Ankou<sup>393</sup>, les yeux divins, divins, divins, de Celui qui fut mis en Croix.”

---

393 Nous nous attardons sur la figure de l'*Ankoù* dans la poésie de Yann-Ber Kalloc'h dans notre analyse du poème suivant : *Beati Mortui*.

Toutefois, la mort n'est effectivement pas un problème et Yann-Ber Kalloc'h, comme tout chrétien certain de l'existence de Dieu ne la craint pas. La demande de récompense pour les Celtes au vu de leur éternel combat pour propager le message du Christ est d'une autre nature :

“Tostat e ra, her arnehon, dé deùéhan hor hig emgoladoé, dé er Varn Vras,  
Dé-marù er broadeu...  
Hon barhed e gaññ er “Vreiz arall”, meit gout eoalh e rant nend des  
Baraouès erbet eit er broadeu. Pe varùo er bed-man, merùel e rint.  
Merùel e rint neuzé, oll er ré ne vo ket bet freuzet eraog ; oll ar un dro éh int de get.  
Er ré vras, er ré vihan, merùel e rint ; er ré divrud, mérùel e rint ; hag er ré-valh-hont, e é ou  
hanùeu é kaññenneu en dud, merùel e rint.  
Mem Breiz eùé e dreméno. Petra é klod ur vro denel dirak klod kevrinus er Sent, dirak klod  
Doué ?  
Ha ne vo mui gouen erbet meit hani bugalé Doué, -hag en arall- dasprénet de Oen Doué ; ne vo  
mui bro erbet meit néanù Doué...  
Raksé é houlennamb genoh, ar hon deùlin, avit hor bro, un digoll ar en douar, un digoll eraog  
devé en oll-dreu...

Jézus ! Jézus !

En hanù-sen e youhé hon tadeu, pe saùent ùit er Hroéziadeg ; en Hanù-sen e youhent én  
argaden ;  
En hanù-sen hor bes skrivet ar donnen en Douar-oll, get goèd hor haderion ha ludu hor ré-varù ;  
En hanù-sen e zigeijér bandé é tiér-seul er Vretoned, get karanté ; en Hanù-sen um zihuza geton  
hor ré pariù.  
Hag èl unan pariù, en Hanù-sen e lavaran hiriù :

Jézus ! Jézus !

Hui hag Hou pes dazorhet merh Jairus, ha Lazar ; Hui hag e zarzorhas mab intanvez Naï ;  
Disket d'èin er girieu e zihuna ur bobl.  
Ha mont e rinn, kannad a oanag, d'ou adlaret ar mem Breihig kousket...”

\*\*\*\*

“Il approche avec hâte, le dernier jour de notre chair périssable, le jour du Grand Jugement,  
Le jour de la mort des nations...  
Nos bardes chantent “l'autre Bretagne”, mais ils savent bien qu'il n'y a  
Aucun paradis pour les nations. Quand ce monde-ci mourra, elles mourront.  
Elles mourront alors, toutes celles qui n'auront pas été anéanties auparavant ; toutes

ensemble elles disparaîtront.

Les grandes, les petites, elles mourront ; les obscures elles mourront ; et ces orgueilleuses-là dont les noms étaient les chansons des hommes, elles mourront.

Ma Bretagne aussi passera. Qu'est-ce que la gloire d'une patrie humaine devant la gloire mystérieuse des Saints, la gloire de Dieu ?

Et il n'y aura plus d'autre race que celle des enfants de Dieu -et l'autre- rachetée par l'Agneau de Dieu ; il n'y aura plus d'autre patrie que le ciel de Dieu.

C'est pourquoi nous vous demandons, à deux genoux, pour notre patrie, une récompense sur cette terre-ci, une récompense avant la fin de tout...

Jésus ! Jésus !

Nos pères criaient ce Nom-là quand ils se levaient pour la Croisade ; ils criaient ce Nom-là dans l'attaque ;

Nous avons écrit ce Nom-là sur la surface de toute la terre, avec le sang de nos guerriers et la cendre de nos morts ;

Chaque jour on épelle ce Nom-là dans les chaumières des Bretons, avec amour ; nos agonisants se consolent avec ce Nom-là :

Et comme un agonisant je prononce aujourd'hui ce Nom-là :

Jésus ! Jésus !

Vous qui avez ressuscité la fille de Jaire, et Lazare ; Vous qui ressuscitâtes le fils de la veuve de Naïm,

Apprenez-moi les mots qui réveillent un peuple.

Et j'irai, messager d'espérance, les répéter sur ma petite Bretagne endormie.”

Donner à la Bretagne un nouvel éclat avant la fin des temps, car les nations sont mortelles et montrer aux autres peuples que ceux qui suivent les enseignements de Dieu, se battent pour les diffuser, acceptent même parfois de mourir plutôt que d'y renoncer, ceux-là sont récompensés par Dieu sur la terre comme au ciel. Yann-Ber Kalloc'h opère ici le mariage entre ses aspirations spirituelles et nationalistes. Et celui-ci de conclure que ce que Jésus a fait en ressuscitant Jaire<sup>394</sup>, Lazare<sup>395</sup> et la veuve de Naïm<sup>396</sup>, il peut également le faire pour la Bretagne. Alors, Yann-Ber Kalloc'h, tel un saint, ira propager la nouvelle partout en Bretagne. Comme les saints qu'il nous a présentés, il veut accomplir un acte extraordinaire de diffusion de la foi dans une Bretagne qu'il aura contribué à faire renaître avec l'aide de Dieu, il nous présente le portrait d'un

394 *LA BIBLE*, 1990, **Matthieu**, IX, 18-26, p.1277 ; **Marc**, V, 21-43, p.1315 ; **Luc**, VIII, 40-56, p.1349.

395 *LA BIBLE*, **Jean**, XI, 1-44, 1990, p.1395-1396.

396 *LA BIBLE*, **Luc**, VII, 11-17, 1990, p.1346.

homme qui aspire à devenir un héros lamartinien, poète et engagé pour sa patrie, doublé d'un apôtre et appelé pour cela à devenir un saint.

#### V.4.2.5. *Enez en Eled* – L'île des Anges

Après avoir fait éclater son ressentiment envers Dieu concernant son apparent désintéret pour ceux qui le défendent en tout lieu et en toute circonstance, et sa peur de voir disparaître sa nation, Yann-Ber Kalloc'h revient à l'essentiel du message divin, à savoir la promesse de la vie éternelle. Pour cela, il choisit la chapelle des Bénédictines (rue Monsieur). La communauté des Bénédictines qui occupe le monastère de la rue Monsieur assure l'enseignement des jeunes filles jusqu'aux lois de 1904, année de dissolution de la congrégation enseignante. Malgré cela, les sœurs resteront à Paris jusqu'en 1938<sup>397</sup>. Deux raisons peuvent amener Yann-Ber Kalloc'h à choisir cette chapelle, la situation de victimes des lois anticléricales de la communauté des sœurs ou bien plus simplement le symbole de la vie de prières qu'elles incarnent. Sont-elles les anges de l'île ? Ou bien les anges sont-ils tous ceux qui viennent se recueillir ici, trouver le repos entre deux combats dans l'océan hostile d'impiété qui les entoure, le repos du guerrier, puisque Yann-Ber Kalloc'h considère les anges comme des auxiliaires des saints :

“Buhé er Sent e gelenn d'emb, pe ne hellé ket Hou kariaded get ou zam-michér pamdiék, dré hir gober ardro Hou klod,

E tiskenné un èl d'Oh de gas de ben ou labour douarel.”

\*\*\*\*

“La vie des Saints nous enseigne que, lorsque vos amis ne pouvaient venir à bout de leur travail quotidien, à force de s'occuper de Votre gloire,

Un de Vos Anges descendait pour achever leur besogne terrestre.”

Loin des îles symboles du combat au nom de Dieu contre les protestants ou bien de la lutte pour la survie de la nation de ceux qui se battent pour lui, comme l'étaient *l'île de la pauvreté* et celle *des nations*, *l'île des anges* rappelle à celui qui y pénètre, et au lecteur, le sens profond de la foi chrétienne, son issue : Le Paradis. Aucune autre île église ne montrait jusque-là une rôle aussi protecteur que celle-ci. Yann-Ber Kalloc'h, après avoir prié Marie en silence, tout en se lamentant de l'aveuglement de la foule, de la pauvreté des siens, après avoir frémi de peur à l'idée de voir son pays mourir à jamais et accusé Dieu d'avoir abandonné son peuple, après avoir évoqué des saints

<sup>397</sup> Historique écrit d'après les renseignements contenus sur le site Internet de l'abbaye de Limon, qui accueille les sœurs depuis 1951. <http://www.abbaye-limon-vauhallan.com/>, consulté le 15 mai 2014.

ayant accompli des exploits, bravé tous les dangers au nom de Dieu et dressé le portrait tourmenté de l'homme qu'il aimerait être, se repose enfin. Ce repos, il le trouve dans cette chapelle qui n'est rien d'autre que la porte du Paradis, alors que tout autour le monde gronde de dangers, de bruit et de fureur, que la guerre laisse le blessé mourir en implorant sa mère, que le péché mortel rode dans les villes<sup>398</sup>. Cette *île-église* symbolise plus encore que toutes les autres, l'endroit où se rencontrent la vie et la mort, où les vivants sont des morts en attente du passage vers l'éternité et la ville le lieu de tous les péchés et de toutes les tentations. Il ne décrit pas pour autant ni le paradis ni la ville, se contente d'évoquer les allégresses de l'un et le Mal qui règne dans l'autre. Elles sont lointaines, tout comme les contrées qui abrite le mal. Lointaines, "réfugié sur une île" au milieu de Paris, Yann-Ber Kalloc'h englobe cette ville dans le lointain, parce qu'elle n'est pas en Bretagne ou en "Celtie". Car les Celtes sont le peuple baptisé, le peuple consacré, le peuple élu, les Bretons ne sont-ils pas les auteurs du *Cantique du Paradis – Kantik ar Baradoz* ? Nous trouvons ce célèbre cantique dans le Barzhaz Breizh<sup>399</sup>. Le Paradis n'y est pas plus décrit que dans le poème de Yann-Ber Kalloc'h mais il insiste comme lui sur le fait que celui qui est accueilli dans ces cieux merveilleux dit "*adieu à la pauvreté, la faiblesse, les troubles, le péché*"<sup>400</sup>. Il y fait la synthèse entre la foi exprimée dans ses prières à Marie et les préoccupations patriotiques adressées à Dieu en le remerciant ici d'en avoir fait un Celte : "*Krist azeulet, reveet béniget Hou pout reit d'ein genel én ur ouen vadiet, er ouen félan doh Hou kourhemenneu. / Reveet béniget Hou pout me hrouét Kelt*" ; "*Christ adoré, soyez béni de m'avoir fait naître dans une race baptisée, dans la race fidèle à Vos commandements. / Soyez béni de m'avoir créé Celte*". Semblable à une traversée sur l'océan, son poème aura donc commencé par une navigation paisible sur une mer bienveillante, avant de connaître le trouble d'une vindicative tempête et rejoindre *l'île du Paradis*. Paradis des Celtes et des chrétiens dont les havres ont la forme des églises, où le croyant peut avoir un avant-goût de ce qui l'attend après la mort de son corps :

"Ha reveet béniget Hou pout hadet, é meurvorieu gouèù er vuhé, àùit dihuz mab-den, énezi él en énez-man

Léh ma hellamb, hanval doh en durhunell e guh hé laboused én neih, lakat de ziskuih hor chonjeu peur,

Krist azeulet...."

\*\*\*\*

"Et soyez béni d'avoir semé, dans les océans sauvages de la vie, pour la consolation du fils de l'homme,

398 Ce sentiment explique sans doute l'affection particulière qu'avait Yann-Ber Kalloc'h pour ces vers : "(à René Bazin) : *Je vous envoie (...) une fin de poème., ce que j'aime le mieux parmi le peu que j'ai écrit (Il s'agit de l'Île des Anges).*" PALAUX, 1926, p.160.

399 **BARZHAZ BREIZH**, 1988, p.444-448.

400 **BARZHAZ BREIZH**, 1988, p.446.

des îles comme cette île-ci.

Où nous pouvons, semblable à la tourterelle qui cache ses petits dans le nid, mettre nos pauvres pensées à se délasser,

Christ adoré...”

Yann-Ber Kalloc'h est né sur une île. Il désire en atteindre une autre, la dernière, l'île de l'éternelle jeunesse du Paradis celtique qui est désormais chrétien. En attendant, celui qui ne sera jamais prêtre, qui n'est pas soldat, se sent terriblement esseulé dans un monde qu'il ne comprend pas, dans une ville qu'il compare à un océan hostile où les églises sont des îlots sur lesquels il compense sa dépression. Les images se bousculent en lui, héritées de son éducation chrétienne, de ses nombreuses lectures. Il se languit de n'être qu'un poète s'exaltant lui-même d'actes héroïques accomplis par d'autres, des saints d'autrefois, tout de ne pas encore être soldat. Lui qui aspire au sacrifice, au martyre pour Dieu et sa patrie. En d'autres temps, tout cela aurait pu se résumer à une suite de vers déclamés dans le confort d'un salon. Mais la guerre est là. Il rongé son frein en attendant le départ pour le front où il pourra enfin se confronter à la réalité du combat, comme les saints qu'il a pris pour modèles, comme les soldats d'hier et d'aujourd'hui qui ont l'honneur de mourir sur le champ de bataille.

#### V.5. Beati Mortui - Heureux les Morts<sup>401</sup>

“Sitôt qu'il éclate une guerre quelconque, aujourd'hui, ce n'est jamais sans l'irruption d'une volupté évidemment tenue secrète, justement chez les hommes les plus nobles d'un peuple : ils se précipitent avec ravissement dans le nouveau danger de la *mort*, parce qu'ils croient trouver enfin dans le sacrifice pour la patrie cette permission longuement recherchée – *la permission d'éviter leur propre but* : - la guerre leur offre un détour pour parvenir au suicide, mais un détour avec bonne conscience<sup>402</sup>.”

Novembre 1914, le départ à la guerre se rapproche pour Yann-Ber Kalloc'h. Sa sœur cadette meurt le 16 à Groix :

“Cette disparition l'affecte grandement, il a hâte de partir au front. Ses amis s'efforcent de le consoler, de l'encourager : “Votre sœur là-haut, lui écrit Mme A..., vous sera plus utile, elle veillera pour vous... Pour ce qui est de votre décision de partir aux tranchées, allez où l'inspiration vous pousse, c'est Dieu qui le veut. Qu'Il soit avec vous en tout et partout. Je n'ai pas besoin de vous souhaiter bon courage, vous en avez assez. J'espère bien que vous n'allez pas chercher la mort. Faites comme tout bon Français,

401 *ARDL*, p.145-148. Voir poème complet en annexe, page 621.

402 NIETZSCHE, 1982, p.230.

défendez la patrie et n'exposez pas votre vie inutilement, car ce serait un suicide en quelque sorte et cela est défendu, c'est en plus une lâcheté... Chaque jour, pendant le saint sacrifice, je vous recommanderai à Dieu et à la Vierge<sup>403</sup> ...”

Madame Aleno, la marraine de guerre de Yann-Ber Kalloç'h, citée ici par Léon Palaux, ne semble pas ignorer les tourments de Yann-Ber Kalloç'h. Nous savons que la question du suicide le hante depuis au moins 1907, puisque cette année-là il a fait part des tentations dans ce sens à l'abbé Corignet<sup>404</sup>. Toute son œuvre poétique décrit son obsession d'en finir avec sa vie terrestre. La guerre lui offre le moyen de mourir sans transgresser l'interdit absolu du suicide, en exauçant ses deux vœux les plus chers : partir combattre au nom de sa patrie, de Dieu, le rencontrer enfin au Paradis, connaître la félicité de l'autre monde, et être enfin débarrassé de sa misère terrestre. Alors, en attendant de partir, il se met à composer un poème à la gloire de ceux qu'il veut rejoindre et de tous les glorieux combattants qui les ont précédés : *Beati Mortui – Heureux les Morts*. Nous nous sommes déjà attardés sur l'origine religieuse de ce titre tiré de l'*Apocalypse de Saint Jean*, de même que la citation qui précède le poème, et sur la parenté avec les vers de Charles Péguy. Nous n'y revenons pas et allons nous intéresser au contenu de ce poème et ce qu'il nous dit sur la manière de Yann-Ber Kalloç'h de célébrer la mort des soldats.

Yann-Ber Kalloç'h commence par faire une dédicace individuelle, au capitaine Montbet. Cette dédicace est postérieure à l'écriture du poème, parce que le capitaine Alfred Ély-Montbet du 74<sup>e</sup> R.I.T, sculpteur brestois, dans le civil, meurt le 22 avril 1915<sup>405</sup> : “*J'ai été très affecté de la mort d'Ely-Montbet. C'est une grosse perte pour nous, une perte irréparable*<sup>406</sup>”, écrit Yann-Ber Kalloç'h à Pierre Mocaër, le 15 juillet 1915, c'est-à-dire un mois avant de lui confier le manuscrit d'*Ar en Deulin*. Cette dédicace individuelle faite à un soldat mort au combat annonce le ton du poème, qui est une sorte de longue dédicace à tous les combattants présents ou passés avec qui Yann-Ber Kalloç'h souligne sa volonté de camaraderie en utilisant le tutoiement dans, par exemple, ces deux vers : “*Té eùè zo klodus ha lod / Pe varuès aùit en Droukrans !*” ; “*Ta part à toi aussi est glorieuse / Puisque tu meurs pour la Vengeance !*” Cependant, d'après le site *Arbres.iker.cnrs.fr*, animé par la linguiste Mélanie Jouitteau, qui cite le chercheur Loïc Cheveau<sup>407</sup> :

403 PALAUX, 1926, p.141.

404 PALAUX, 1926, p.58.

405 D'après le site généalogique *memorialgenweb* qui répertorie les morts de la Grande Guerre par régiment : <http://www.memorial-genweb.org/~memorial2/html/base1418/resultrpt.php?arme=Infanterie&type=R.I.T.&n=74>. Consulté le 15 mai 2014.

406 *ARDL*, p.211. Une note en bas de cette même page précise au sujet d'Ely-Montbet : “*C'était un sculpteur d'un goût très sûr et très fin, qui s'inspirait de motifs traditionnels celtiques.*”

407 CHEVEAU, 2007.

“(…) sur le terrain on s'aperçoit vite que dans la zone bas-vannetaise (à l'exception de l'île de Groix), les locuteurs n'utilisent jamais le tutoiement, ni spontanément, ni quand on leur demande de traduire de petites phrases en breton, et ne reconnaissent pas les formes de tutoiement quand on les utilise devant eux<sup>408</sup>.”

De fait, Yann-Ber Kalloc'h utilise le vouvoiement pour s'adresser à Dieu ou bien utilise le vouvoiement collectif. Dans le poème *Beati Mortui*, il s'adresse aux combattants comme à des frères. Ainsi, l'usage qu'il fait du tutoiement et du vouvoiement est le même qu'en français<sup>409</sup>. Nous le retrouvons dans le poème *Kenevo soudard breih-l'Adieu du soldat breton*<sup>410</sup>, qui a sans doute servi de matrice à *Beati Mortui*. Ce poème-chanson inédit publié par Léon Palaux, n'a pas été retenu par Yann-Ber Kalloc'h pour son recueil *Ar en Deùlin*. Il sentait sans doute la faiblesse de la rime et le ton trop démonstratif de ce poème banalement va-t-en guerre<sup>411</sup>. Nous respectons le choix de Yann-Ber Kalloc'h en ne l'intégrant pas au corpus étudié. Le poème *Beati Mortui* est donc un hommage aux combattants de tous les temps pour la Bretagne et pour Dieu, dont Yann-Ber Kalloc'h retrace la chronologie des Patriarches anciens jusqu'au soldat de la Grande Guerre. Il y rappelle que ceux qui font la guerre pour Dieu, ainsi que ceux qui suivent ses pas, trouvent le bonheur avec la mort : “*Eurus er ré-varù hag e varù e Doué*” ; “*Heureux les morts qui meurent en Dieu*”. En effet, pas de mort heureuse possible pour l'incroyant ou le barbare car celui-ci n'a pas d'âme. Celle-ci ne peut continuer à vivre après que son corps a disparu. Ainsi, *les patriarches de l'Ancienne Loi*, purent prétendre à la vie éternelle, dès lors qu'ils reconnurent la religion nouvelle. Connaissant la confusion que fait Yann-Ber Kalloc'h entre les Juifs, peuple élu de l'Ancien Testament et les Celtes, les patriarches qu'il mentionne peuvent tout autant être les patriarches juifs dont les périples sont décrits dans l'Ancien Testament que des patriarches celtes des âges pré-chrétiens<sup>412</sup> : “*Bugulion meur en Amzér-gent, / E vezé guélet ar bep-hent*” ; “*Pasteurs immenses du Passé, / Que l'on voyait sur toutes les routes*”. Toujours est-il que leur caractère définitivement passé est souligné par la majuscule et c'est ce qui importe le plus à Yann-Ber Kalloc'h. La Loi des pères a été dépassée par l'arrivée du fils de Dieu sur terre.

408 Voici la notice bibliographique donnée par le site <http://arbres.iker.cnrs.fr/index.php/Tutoiement> concernant cette citation : Cheveau, Loïc. 2011. “*Le breton de Ploemeur d'après l'ALBB de P. Le Roux : lecture critique*”, Nelly Blanchard, Ronan Calvez, Yves Le Berre, Daniel Le Bris, Jean Le Dù, Mannaig Thomas (dir.), *La Bretagne Linguistique* 15, CRBC. (consulté le 15 mai 2014)

409 La question du tutoiement ou du vouvoiement lorsque l'on s'adresse à Dieu n'est pas essentiel pour les chrétiens. Quant à l'usage du tutoiement et du vouvoiement en breton, selon les zones, il diffère parfois beaucoup de l'usage en français.

410 PALAUX, 1926, p.294-296.

411 Pour donner une idée de ce poème, voici les premiers vers : “*Er blé nandek kent pèarzekvet, / Zo saùet ur brezél kalet (bis) / Breih-Izél, kenevo, / Kenevo en distro ! / Saùet ur brezél glaharus / Etre tud Frans ha ré er Prus / Deit armé Prus bet hor bro-ni / De hadein tan ha marù enni*” ; “*L'an dix-neuf-cent-quatorze, la guerre a été déclarée, / Adieu Bretagne, adieu jusqu'au retour. / Une guerre affligeante est survenue, / Entre les Français et les Prussiens. / L'armée prussienne est venue dans notre pays, / Semer le feu et la mort.*” PALAUX, 1926, p.294.

412 Même si la longévité est associée aux patriarches juifs, ainsi, selon l'Ancien Testament, Adam vécut 930 ans. *LA BIBLE*, 1990.

### V.5.1. Combattants glorieux des temps anciens

Après ces patriarches, que la longévité rend mi-hommes mi-dieux, viennent donc les temps chrétiens et les hommes, simples mortels et simples individus. Mais contrairement au Dieu juif qu'il est interdit de représenter, le Dieu chrétien crée l'homme à son image. Chaque homme peut désormais prétendre ressembler à Dieu. Et Yann-Ber Kalloc'h ne souligne plus une parenté proche, comme dans le cas des patriarches que l'on suivait autrefois mais informe que désormais, les pas d'un seul font office de guide et de famille, que le lien avec Dieu n'est plus entre une communauté et Dieu mais entre l'individu et Dieu :

“Rouaññé félán, diougañnerion  
Kuh pe klodus ; pesketerion  
Saùet de vout Apostoled ;  
Moézi santel en dès ouélet  
’N ur heuli Jézus ’n É Basion,  
Meneh, guerhiézed, merhériorion,  
Testeu gùirion, marù oh ér joé,  
Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Rois fidèles, prophètes,  
Obscurs ou glorieux ; pêcheurs  
Appelés à la dignité d’Apôtres ;  
Saintes femmes qui avez pleuré  
En suivant les pas de Jésus dans sa Passion,  
Moines, vierges, martyrs,  
Témoins sincères, vous êtes morts dans la joie.  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

Tous sont égaux devant Dieu. Rois et prophètes côtoient les simples pêcheurs. Ces derniers tiennent une place particulière non seulement dans l’imaginaire chrétien mais également dans l’imaginaire personnel de Yann-Ber Kalloc’h. Dans le Nouveau Testament ils aident Jésus à la pêche miraculeuse. Ces assistants deviennent les apôtres Pierre, Jacques et Jean : “*Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon*<sup>413</sup>, *étaient dans le même étonnement. Alors Jésus dit à Simon : Ne craignez point, votre emploi sera désormais de prendre des hommes*<sup>414</sup>”. Cette première pêche rapportée par Saint Luc a lieu avant que Jésus ne soit crucifié. *L’Évangile selon Saint Jean* raconte la deuxième pêche. Jésus a été crucifié. Mais il est réapparu devant Madeleine et les apôtres. Il réapparaît ensuite près de la mer de Tibériade<sup>415</sup>. Ces pêcheurs devenus disciples et apôtres de Jésus ont suivi le même parcours que Yann-Ber Kalloc’h, destiné lui aussi à devenir pêcheur avant d’être remarqué par des prêtres qui sont des apôtres pour le devenir, s’il n’y avait eu le triste épisode de son renvoi du Séminaire. L’imaginaire chrétien se marie au sien puisque réellement fils de pêcheur, il ne peut que se reconnaître dans ces apôtres, lui qui n’est ni roi ni fils de roi, ni prophète ou fils de prophète. Rois, prophètes et pêcheurs sont les premiers sur la liste de

413 Simon Pierre.

414 *LA BIBLE, Luc*, V.10, 1990, p.1342. Récit complet de la pêche miraculeuse : *Luc*, V, 1-11, p.1342.

415 *LA BIBLE, Jean*, XXI, 1-13. 1990, p.1409-1410.

Yann-Ber Kalloç'h à être destinés à mourir heureux en Dieu. Viennent ensuite les saintes femmes, c'est-à-dire : “(...) *la mère de Jésus, et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine, se tenaient auprès de sa croix*<sup>416</sup>”. Puis les moines, les vierges et les martyrs. Toutefois, cet ordre n'est pas hiérarchique. Il est seulement chronologique :

“Nag a varhegion hir ou barù  
E saillé é divréh er marù  
N ur hoarhet goèù oll ar un dro,-  
Aùit ou ziern hag ou bro ;  
Kélouh, Gérent, Ereg, Morvan,  
Sonn én ou saù èl pouar peulvan,  
O treménvan dispar ou doé !  
Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Et les chevaliers à la barbe longue  
Qui sautaient dans les bras de la mort  
En riant farouchement tous ensemble,-  
Pour leur prince et pour leur patrie ;  
Kulhwc'h, Gerent, Warok, Morvan,  
Solidement debout comme quatre menhirs,  
O l'incomparable trépas qu'ils avaient !  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

Celtes et Gaulois avaient la réputation d'être des guerriers redoutables qui se jouaient de la mort. Yann-Ber Kalloç'h les lie aux chevaliers du Moyen-Âge, évoquant les combattants de la Légende arthurienne. Là encore le souci de chronologie historique se mêle à la préoccupation commune de tous ces hommes depuis le début des temps et plus particulièrement du christianisme : défendre la patrie et Dieu. Seul le temps les différencie, parce qu'en fin de compte, leur combat ne fait qu'un. Contrairement aux Romains, toujours représentés avec des cheveux courts et rasés de près, Gaulois et Celtes portent barbes ou moustaches longues et cheveux non moins longs qui sont un symbole de pouvoir et de puissance<sup>417</sup>. Parmi ces courageux combattants, il donne quatre noms : “*Kélouh, Gérent, Ereg, Morvan*” ; “*Kulhwc'h, Gerent, Warok, Morvan*”. Le sérieux et la gravité habituelles des poèmes de Yann-Ber Kalloç'h nous avaient fait négliger la possibilité d'une inattendue facétie de sa part, comme nous croyons en lire une dans le choix de citer *Kélouh* traduit *Kullwc'h*. N'avons-nous pas eu sous les yeux un courrier de Yann-Ber Kalloç'h sur lequel il avait signé *Iann Kallouch*<sup>418</sup> ! En breton *Kalloç'h* signifie *non châtré* pour un animal et viril lorsqu'il désigne un homme. À l'origine orthographié *Kellouc'h*, le mot *kalloç'h* vient du mot *Kell* qui signifie (entre autres) *testicule*<sup>419</sup>. Cette virilité se marie bien avec le courage des chevaliers de ce poème, en plus de permettre à Yann-Ber Kalloç'h de s'inviter dans des vers qu'il n'écrit jamais à la

416 *LA BIBLE, Jean*, XIX, 25. 1990, p.1407.

417 “*Le peuple (gaulois) portait toute sa barbe, teignait sa longue chevelure en rouge, et la laissait flotter sur ses épaules. Les nobles se rasaient le visage, mais conservaient d'épaisses moustaches.*” PITRE-CHEVALIER, 1844, p.22. & “*La chevelure est aussi un symbole de puissance. Le mot latin capillus signifie à la fois cheveu et force vive. En effet, en raison de ses caractéristiques (il pousse de manière permanente et est imputrescible), le cheveu incarne la force vitale, l'énergie. (...) Les Romains obligeaient les Gaulois à couper leurs cheveux en signe de soumission et de servitude.*” DELAVAUD-ROUX & LANÇON, 2011, p. 101.

418 Voir notre chapitre *MÉTHODOLOGIE*.

419 HENRY, 1900, p.50 (*Kalloç'h*) et p.60 (*Kell*) & FAVEREAU, 1993, p.367 (*Kalloç'h*).

première personne. Le “je” apparaîtrait donc ici de façon détournée. Pour séduisante qu’elle soit, du fait qu’elle introduit un peu de fantaisie dans l’œuvre très austère de Yann-Ber Kalloç’h, cette référence à son nom est partielle, voire vraisemblablement totalement erronée. Car il existe bien un chevalier nommé, non pas *Kuhlwc’h* mais *Culhwch*, dans la *Légende arthurienne*. *Culhwch* est le neveu du Roi Arthur et apparaît dans le célèbre recueil des *Mabinogion*<sup>420</sup>. Nous n’avons en revanche, trouvé aucune trace d’un certain *Gérent* – *Gerent*. Le mot *gerent* signifie *famille* en breton, avec pour origine *kar* de *karet* – *aimer*. Le monde chrétien forme un tout, une grande famille. La pensée que Yann-Ber Kalloç’h dévoile au fil de ses poèmes est d’une parfaite cohérence à ce sujet. Tout comme le choix des personnages qu’il évoque : “*Ereg, Morvan*” ; “*Warok, Morvan*” font partie de ceux-là.

De même que la Bible, l’ouvrage de Pitre-Chevalier, *La Bretagne ancienne et moderne*, constitue une source d’inspiration essentielle pour Yann-Ber Kalloç’h<sup>421</sup>. Il y puise la majeure partie de sa vision de l’histoire, dans laquelle il effectue des choix éloquents. Ainsi, *Ereg-Warok*, est un roi du sixième siècle : “*Fils de Mac-Liaw et comte de Vannes, ce Warok fut un héros de l’indépendance armoricaine ; son génie offre un mélange d’astuce et de brutalité, qui caractérise merveilleusement cette époque*”. Après une victoire contre les Francs<sup>422</sup> en 578 :

“(…) il signe la paix d’une main, donne de l’autre son fils en otage, ajoute mille sols aux frais de guerre, promet tribut, fidélité, tout ce qu’on veut... Puis, dès que les Franks ont le dos tourné, il fait à Childéric quelque folle proposition, s’offense de la voir rejetée, et rentre en campagne avec toutes ses forces<sup>423</sup>.”

La vie de Warok est une suite de combats contre les Francs, au point où Pitre-Chevalier conclue sa présentation de ce roi ainsi : “*Telles furent les “belles vaillances” de Warok, - personnification de la Bretagne aux prises avec les Franks<sup>424</sup>*”. Puis, Pitre-Chevalier rappelle *Warok, Ereg* en breton, fut également comte de Vannes et a laissé son nom au pays vannetais : *Bro Ereg*. Ce qui a son importance pour Yann-Ber Kalloç’h, originaire de Groix. À la mort de Warok, la lutte entre les Francs et les Bretons continue plus que jamais, car à peine Charlemagne a-t-il l’impression d’avoir dompté les Bretons qu’il doit partir à sa reconquête<sup>425</sup>. Et ce malgré l’incapacité des chefs bretons à s’unir. À la mort de l’Empereur, une union est tentée, et les chefs bretons élisent Morvan comme roi, “*comte de Léon et de Cornouaille, descendant des anciens*

420 STERCKX, 2009, p.122.

421 Les références à cet ouvrage ou à la Bible sont d’ailleurs tellement fréquentes dans les poèmes de Yann-Ber Kalloç’h, qu’il est hautement probable que nous ne les ayons pas toutes remarquées.

422 Orthographe “*frank*” par Pitre-Chevalier.

423 Cette citation et la précédente : PITRE-CHEVALIER, 1844, p.125.

424 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.126.

425 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.133.

*pen-tiern (818)*<sup>426</sup>”. Voici le portrait de Morvan : “*Héros sauvage et rusé comme Warok, ce Morvan est plus illustre et plus populaire, car il eut l’honneur de se mesurer avec l’empereur d’Occident conduisant en personne son armée formidable*<sup>427</sup>”. L’empereur en question est Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne. Morvan refuse le tribut et la soumission aux Franks. Un émissaire, l’abbé Wichtar veut le convaincre de rentrer dans le rang et un traité de paix qui le fera maître d’un grand domaine. Mais son épouse intervient et le convainc de ne pas se laisser endormir par les belles paroles de l’abbé. Et Morvan d’annoncer au prêtre qu’il ne cédera pas et fera la guerre à l’empereur s’il le faut<sup>428</sup>. Le prêtre repart annoncer la nouvelle à Louis. Avant la bataille, l’empereur tente à nouveau de convaincre Morvan. Mais rien n’y fait. La bataille a lieu et les Bretons perdent, Morvan a la tête coupée : “*Ainsi, pour la troisième fois, la Bretagne succomba sous les armes frankes (818)*<sup>429</sup>”. Malgré cette défaite, Morvan a tenu tête à l’empereur jusqu’au bout, comme les soldats de 1914 doivent tenir tête à son descendant Guillaume II. Yann-Ber Kalloç’h affirme le combat millénaire entre Bretons et Allemands et qu’il vaut mieux perdre que renoncer à la bataille : “*Sonn én ou saù el pouar peulvan, / O treménvan dispar ou doé !*” ; “*Solidement debout comme quatre menhirs, / O l’incomparable trépas qu’ils avaient !*” Car si le combat est éternel, la Bretagne l’est aussi, éternité attestée par la solidité des menhirs, quand bien même ils furent élevés en des âges où ni les Bretons ni les “Franks” n’existaient encore.

### V.5.2. Vengeance et Croisade

La guerre n’est jamais terminée entre les “Franks”, c’est-à-dire les Germains, les Allemands. De ce fait, les défaites passées doivent être vengées. Défaites des Bretons et des Gaulois (Français) contre l’ennemi de toujours :

“Brezélour gall, me martelod,  
Té eùé zo klodus ha lod  
Pe varuès aùit en Droukrans !  
Ne ouélis chet, douar kun a Frans,  
Rak én dachen mar bent gloéziet.  
Mibion kadarn ha ré-groéziet  
Vo ou bézied kroéziet eùé...  
Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Soldat français, mon matelot,  
Ta part à toi aussi est glorieuse  
Puisque tu meurs pour la Vengeance !  
Ne pleure pas douce terre de France,  
Car sur le champ de bataille s’ils sont blessés,  
Les fils vaillants de tes Croisés  
Auront les mains jointes aussi...  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

426 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.133.

427 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.133-134.

428 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.138.

429 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.143.

Yann-Ber Kalloc'h est allé chercher dans les temps anciens des motifs de vengeance qui s'étalent du temps où les Francs ont voulu asservir les Bretons jusqu'à la défaite de 1870. C'est une guerre éternelle, dans le sens où personne ne sait plus vraiment quand elle a commencé et dont nul ne peut prédire la fin. Les chevaliers de naguère avaient un nom que le soldat français de la Grande Guerre, matelot guidant Yann-Ber Kalloc'h et l'Occident à la gloire par la vengeance, n'a plus. Le combattant de 1914 n'a plus de nom. Même pas celui d'un général ou d'un roi. Mais il possède une filiation. Elle lui donne le droit et le devoir de se battre pour une terre, celle de France dont leurs pères sont les Croisés qui partirent évangéliser les barbares d'Orient. Les mains jointes symbolisent la prière pour Dieu. Les Croisés marquent le réveil de l'Occident et montre sa volonté de reconquérir les terres conquises par les musulmans<sup>430</sup>. Cette annonce du réveil est importante pour Yann-Ber Kalloc'h, qui ne cesse d'en appeler à une Europe chrétienne conquérante. Les différentes croisades, huit en tout, se déroulèrent dans une période comprise entre 1096 et 1270<sup>431</sup>:

“Les croisades permirent à l'Europe, émergeant du chaos féodal, de prendre conscience de son unité, représentée alors par l'idée chrétienne. Même si la passion de la guerre pour la guerre, l'esprit d'aventure, l'appât du gain, le mirage des richesses de l'Orient jouèrent un rôle important dans l'engagement des croisés, surtout des seigneurs, le mobile psychologique fondamental n'en fut pas moins une foi sans bornes, qui acceptait inconditionnellement le service de Dieu, avec tous les périls et les aléas qu'il pouvait comporter. La croisade fut l'entreprise typique d'une société "sacrale", où le spirituel et le temporel étaient étroitement imbriqués<sup>432</sup>.”

Ce passage conclue la présentation des Croisades par Michel Mourre. Il énumère parfaitement les ambiguïtés qui naissent irrémédiablement d'un combat terrestre au nom de Dieu. Si l'appât des richesses ne concerne manifestement pas Yann-Ber Kalloc'h, sa vision de la guerre, sa volonté d'aventure sont en revanche proches de celles décrites par Michel Mourre chez les croisés. La guerre n'a pas commencé avec les Croisés. Les martyrs de la foi non plus. En revanche, pour les Occidentaux, les Croisades sont les premiers conflits expansionnistes menés uniquement au nom de la foi. Et les huit croisades ont toutes en commun leur lot de massacre et le fanatisme des Croisés, qui les empêche de considérer les non-chrétiens comme des hommes de chair, d'os et d'âme. Car dans leur esprit, les Croisés ne piétinent aucunement le sixième Commandement en tuant les incroyants. En effet, ces derniers ne peuvent être considérés comme de véritables êtres humains puisqu'ils ne sont pas chrétiens. Ils n'ont donc pas d'âme et peuvent dès lors être remisés à l'égal

430 MOURRE, 1986, p.1261.

431 MOURRE, 1986, p.1260-1264.

432 MOURRE, 1986, p.1261.

des animaux, c'est-à-dire des êtres que Dieu n'accueillera jamais dans son Paradis. Un tel esprit explique le fait que Yann-Ber Kalloc'h ne se préoccupe jamais des sentiments des ennemis de la foi. Ainsi, dans *Beati Mortui*, il évoque les pleurs des saintes femmes, de la douce terre de France, mais jamais il ne prêche, pas plus dans ce poème, que dans aucun autre, de sentiment autre que la haine, expressions de leur sauvagerie et leur barbarie de la part des ennemis. Cette absence de doute explique également l'image des mains jointes associées aux Croisés et aux combattants pour Dieu. Philippe Ariès a longuement décrit l'association entre le gisant et le priant dans les représentations des morts<sup>433</sup> à partir du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI-XVII<sup>e</sup> siècle. Il rappelle la fonction du priant : “*Son attitude exprime l'anticipation du salut, comme celle du gisant exprimait la jouissance du repos éternel*”<sup>434</sup>. Yann-Ber Kalloc'h en associant le Croisé, le soldat français, le matelot au geste de la prière dans la mort, veut montrer que la guerre au nom de Dieu leur promet le salut et la mort, loin d'être à redouter doit être accueillie avec joie, comme les Gaulois le faisaient autrefois. Il n'en pas moins été affecté par la mort de son ami Élie-Montbet. De ce fait, ce poème serait-il destiné, comme tous ceux rédigés avant la guerre, à se persuader lui-même, à réaffirmer en les couchant noir sur blanc des certitudes plus fragiles qu'il ne les pense ? La poésie, y compris lorsqu'elle présente un discours aussi déterminé que celui de Yann-Ber Kalloc'h pose toujours plus de questions qu'elle ne donne de réponses sur son auteur. À l'instar de certains croisés chez qui l'avidité, le goût du meurtre, la volonté d'aventure s'alliaient à la foi la plus sincère, Yann-Ber Kalloc'h n'est pas plus exempt qu'eux de contradictions. Le lien qui les unit n'est donc pas celui qu'il voulait nous présenter dans son poème. Yann-Ber Kalloc'h pleure la disparition de son camarade en espérant pourtant lui aussi mourir à la guerre, afin de rencontrer Dieu et célèbre la mort de son ami dans un poème destiné à tous les combattants d'hier et d'aujourd'hui. Un poème particulièrement pensé et travaillé, tant sur la forme que sur le fond tant les mêmes thèmes se retrouvent dans chaque huitain sous différents motifs, qui démontrent à nouveau l'aspect cyclique du temps au sein duquel l'histoire humaine n'est que la redondance d'un temps toujours recommencé. Cependant, Yann-Ber Kalloc'h veille à composer un poème où les motifs se répondent sans se répéter, à part le vers récurrent qui conclue chaque strophe, comme il conclue chaque existence terrestre. En cela, *Beati Mortui* fait partie des poèmes les plus aboutis de Yann-Ber Kalloc'h, quand *Tri neved, tèt bédén - Trois sanctuaires, trois prières*, pour prendre un exemple de poème écrit à la même époque, semble avoir été le fruit d'une impulsion avec un résultat d'où émergent quelques vers plus ou moins intéressants mais dans un ensemble plutôt brouillon, qui n'a rien à voir avec l'homogénéité et la richesse des images de *Beati Mortui*. Aucune œuvre poétique n'échappe à cette qualité inégale des

---

433 ARIÈS 1, 1985, p.246-255.

434 ARIÈS 1, 1985, p.251.

poèmes, même lorsqu'elle est grandement inspirée par le souffle parfait de Dieu.

### V.5.3. L'Ankoù

De même qu'aucun poète ou artiste ne peut prétendre produire une œuvre parfaite, rares sont les poètes qui ne cèdent pas parfois, consciemment ou pas, à la tentation du recyclage de certaines images. Ainsi, Yann-Ber Kalloc'h décrit deux fois l'*Ankoù* de manière identique dans des poèmes écrits à quelques semaines d'intervalle ou peut-être même à une période semblable. Toutefois, contrairement aux écrits relevant de la recherche scientifique, rien n'interdit aux poètes ou écrivains de s'"auto-plagier". En revanche, le plagiat de passages ou d'une œuvre relève en poésie et en littérature clairement du vol intellectuel. Qu'en est-il dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h ? Une parenthèse semble nécessaire à ce sujet.

#### **Yann-Ber Kalloc'h plagiaire ?**

Pour brutale qu'elle soit, la question mérite d'être posée. Distinguons à ce sujet deux types d'"emprunt". Nous avons par exemple observé combien certains vers de *La Vision d'Ézéchiel* paraphrasaient littéralement le texte biblique. Toutefois, la référence au texte biblique est explicite ainsi que nous l'avons également mentionné au sujet du "*Heureux les morts*" de Saint Jean, des poètes éminents comme Charles Péguy ont également largement cité la Bible. Il ne s'agit pas là de plagiat puisque la référence, citée ou pas, est évidente. Yann-Ber Kalloc'h, Charles Péguy et bien d'autres s'adressent à des lecteurs qui sont censés assez connaître les textes sacrés pour les reconnaître lorsqu'ils sont cités ou évoqués dans un poème. Par ailleurs, beaucoup d'écrits sont inspirés de la Bible, quand ce n'est pas le Nouveau Testament qui s'inspire de l'Ancien, ainsi l'*Apocalypse de Saint Jean* reprend des images et dans tous les cas l'esprit de la prophétie d'Ézéchiel. Le fait de reprendre, de citer, de paraphraser, d'interpréter des passages de la Bible par Yann-Ber Kalloc'h s'inscrit donc dans un système non seulement admis mais également séculaire, un maniérisme, principalement inspiré par un répertoire de références tirées des textes bibliques.

Néanmoins, la question du plagiat se pose lorsqu'un poème paraphrase une information décrite dans un ouvrage non religieux :

*"Le druidisme palpitait encore, lorsque ce Dieu crucifié ouvrit ses bras à la Gaule. Aucune nation ne s'y jeta avec plus d'effusion ; aucune ne compta plus de missionnaires et plus de martyrs. (...) L'Armorique, terre si dure à labourer, s'ouvrit d'elle-même à la semence évangélique."*

*"Pe gleùas men Gouen beur gourhemenneù er Hrist*

*Pe anaùas en Aviél lan a zoustér;*

*Ul leùéné divent 'grénas 'n halon trist.*

*"Quand ma pauvre Race entendit les commandements  
/ du Christ*

*Quand elle connut l'Évangile plein de douceur;*

*Une allégresse immense trembla dans son cœur triste.*

*Tam ne harzas oh Anù Jézus, - o, tam erbet !*

*Henneh e vo bepred inour hon tadeu-ni :*

*En oll broieù aral merhêrion ou dês bet,*

*Keltia hi-hé-unan n'hé dês chet groeit hañni."*

*Elle n'offrit au nom de Jésus aucune résistance, - Oh !*

*/ Aucune !*

*Ceci sera toujours l'honneur de nos Pères à nous :*

*Dans tous les autres pays ils ont eu des martyrs,*

*Seule la Celtie n'en a fait aucun."*

Yann-Ber Kalloç'h a beau broder dans ces vers de *Men Gouen-Ma Race*<sup>435</sup>, la question des martyrs a beau être contradictoire (y compris avec ses autres poèmes, voir sa référence à Donatien et Rogatien), la filiation avec le texte cité juste au-dessus de Pitre-Chevalier<sup>436</sup>, est évidente. Mais Yann-Ber Kalloç'h ne se pose vraisemblablement pas la question du plagiat, car il ne fait tout simplement pas la différence entre des vers écrits à partir de textes sacrés plus ou moins paraphrasés et agrémentés de ses propres réflexions et des vers écrits selon le même procédé à partir de textes non sacrés, comme celui de Pitre-Chevalier. Pour Yann-Ber Kalloç'h, les textes sacrés appartiennent à tous, de même que l'histoire des Celtes ou des Gaulois, il ne raisonne donc aucunement en termes de plagiat. Par ailleurs, rappelons qu'il est né dans une Bretagne où la tradition de la littérature orale était encore bien vivante. Cette littérature, dont les œuvres sont anonymes, se nourrit d'emprunts, copie, adapte, déforme sans se poser de questions morales à ce sujet. C'est la fin de l'anonymat de l'œuvre qui amène la question du plagiat, puisque l'artiste devient propriétaire de son œuvre.

Yann-Ber Kalloç'h plagiaire ? Consciemment non, étant donné qu'il n'a certainement jamais pensé en ces termes, la question de ses emprunts à des textes l'ayant inspiré

“Meit té, o men goèd, kadour garù,

terrible,

Mab Breiz, ne zouji chet er marù,

Rag é pouleu-lagad gouli

En ankeu, me oér e ùéli,

Troeit karantéus doh ha hloez,

Deulegad-doué 'n Hani ou dês

Skouret d'er Groéz azeuladé...

Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

*Beati Mortui*

“Mais toi, ô mon sang, combattant

Fils de Bretagne, tu ne craindras pas la mort.

Car dans les orbites vides

de l'Ankou je sais que tu verras,

Attachés avec amour sur ta blessure,

Les yeux divins de Celui qu'ils ont

Pendu sur la Croix adorable...

Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

\*\*\*\*

“Benoh d'hor peuranté hag é ra d'er Helt guélet, é pouleu-lagad digig en Ankeu, deùlagad douéel, douéel, douéel en Hani lakeit-é-kroez.”

"Bénédictio sur notre pauvreté qui fait voir au Celte, dans les orbites vides de l'Ankou, les yeux divins, divins, divins, de Celui qui fut mis en Croix."

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*

435 Extrait du poème *MEN GOUEN - MA RACE* (1914), *ARDL*, p.65-69.

436 PITRE-CHEVALIER, 1844, p.59-60.

Le soldat breton, le Celte n'a pas peur de la mort, il regarde l'*Ankoù* dans les yeux. Ces yeux sont absents, ce sont les yeux vides d'un squelette. Yann-Ber Kalloç'h reprend exactement la même description des orbites vides de l'*Ankoù* dans ses deux poèmes, avec une seule nuance que la traduction ne montre pas, "*les orbites vides – pouleu-lagad gouli*" de *Beati Mortui* sont en fait décharnés "*pouleu-lagad digig*" dans *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*. Pour autant, la nuance n'est pas essentielle puisque les deux images soulignent le corps vide sur lequel il est inutile de s'attarder parce qu'il est sans vie, celle-ci étant désormais ailleurs. Cette description de l'*Ankoù* n'a de ce fait rien à voir avec celle de Loeiz Herrieu qui donnait vie à un *Ankoù* doté d'attributs physiques autonomes. L'*Ankoù*, selon Yann-Ber Kalloç'h, et c'est là l'avantage d'une figure de la mort que chacun peut imaginer à sa guise, est *a priori* immobile. Il n'est pas ici l'auxiliaire zélé de la mort qu'il sert et confond des descriptions de Loeiz Herrieu ou bien plus généralement des *Légendes de la Mort* rapportées par Anatole Le Braz. Pour Yann-Ber Kalloç'h, l'*Ankoù* est plus une interface qu'un intermédiaire entre le monde des vivants et des morts, il est littéralement une porte qui donne sur le royaume de Dieu. Il n'est pas non plus séparé des autres hommes étant donné que ces vers nous le présentent comme un squelette pouvant être n'importe quel mort décharné. Au travers de cette porte, le vivant peut apercevoir le royaume des morts dans les "*yeux divins*" du Christ sacrifié. L'*Ankoù*, tout comme chaque mort et chaque vivant porte en lui le Christ et son sacrifice, comparables à celui de tous les soldats celtes, donc bretons et français-gaulois. La Passion, le sacrifice, permettent donc l'accès au divin. Cette image s'oppose à celle que donnaient les artistes macabres de la mort au Moyen-Âge qui : "*imaginaient le squelette derrière l'apparence charnelle, et le faciès grimaçant de la mort derrière le visage radieux de la vie, et le rictus sardonique du trépassé derrière le sourire de la jeunesse*<sup>437</sup>". Yann-Ber Kalloç'h ne s'intéresse qu'aux âmes et le corps n'est qu'un rempart qui empêche l'âme d'accéder au royaume de Cieux. De même que son image nous fait penser à une des maximes de La Rochefoucauld, également cité par Jankélévitch : "*La mort est comme le soleil, on ne peut la regarder en face. Mais en regardant de côté, ou en promenant obliquement le regard, peut-être apercevrons-nous quelque chose*<sup>438</sup> ?" Yann-Ber Kalloç'h donne sa réponse et inverse le sens du regard. Nous nous figurons les yeux vides de l'*Ankoù* immobiles, allongés sur le sol, tel un squelette dans une tombe, mais le poète y voit les yeux divins de Jésus en Croix. Comme les Croisés aux mains jointes, le regard s'élève vers le ciel, y compris lorsqu'il regarde la mort au travers des orbites décharnées d'un cadavre. En fait, Yann-Ber Kalloç'h ne cesse tout au long des poèmes dans lesquels il s'adresse au soldat breton ou français, de chercher l'élévation du regard, de rendre abstraite la guerre, alors que

437 JANKÉLÉVITCH, 2008, p.44.

438 JANKÉLÉVITCH, 2008, p.61.

nous avons vu comment Loeiz Herrieu ne tente jamais de nier ou d'échapper à sa condition humaine en ne situant jamais son observation à partir des Cieux promis.

Maintenant que nous venons d'analyser la manière de Yann-Ber Kalloc'h de présenter l'*Ankoù*, nous pouvons nous attarder à nouveau sur la répétition de ces deux images identiques dans deux poèmes écrits à la même époque. Ces deux poèmes sont très différents. Autant *Beati Mortui* est travaillé, riche d'interprétations, autant *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*, est à notre avis un poème mineur du recueil *Ar en Deùlin*, pour des raisons que nous avons déjà présentées. Pour autant, contrairement à un poème comme *Kenevo soudard breih - L'adieu du soldat breton*, que Yann-Ber Kalloc'h n'a pas retenu pour son recueil, prouvant là qu'il a procédé à une sélection parmi ses poèmes avant de les remettre à Pierre Mocaër, *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*, fait partie des poèmes choisis et présentait donc une importance réelle pour lui. De ce fait, la répétition des deux images semble tout simplement confirmé un des aspects du système de création poétique de Yann-Ber Kalloc'h, à savoir l'utilisation d'images récurrentes inspirées de ses propres écrits ou bien d'ouvrages rédigés par d'autres, ce qui confirme notre sentiment en ce qui concerne son absence de conscience de plagier qui que ce soit.

#### V.5.4. Une armée

“Er ré dévéet ou harlu,  
E mant duhont, én néanù, ul lu  
Léh nen dès mui na kann na poén.  
E guen, heuli e rant én Oén  
‘Peb léh m’ é a éh ant geton,  
Geton ‘ mant kalon-oh-kalon :  
kadour breton, chonj én treu-sé...  
Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Ceux-là dont l'exil est fini,  
Ils sont là-haut, au ciel, une armée  
Où il n'y a plus ni combat ni douleur,  
Vêtus de blanc ils suivent l'Agneau,  
Partout où il va ils vont avec Lui,  
Ils sont avec Lui cœur contre cœur :  
Soldat breton, songe à ces choses...  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

Remarquablement cohérent dans les motifs répétés dans chaque strophe avec des “habits” différents jusqu'au bout du poème, le dernier huitain n'échappe pas à la règle. De ce fait, nous y retrouvons Yann-Ber Kalloc'h dont une partie de la destinée individuelle, familiale se confond avec celle des autres de son peuple, les combattants de Dieu et Dieu, ainsi qu'une référence celtique.

“*Meit té, o men goèd, kadour garù*” ; “*Mais toi, ô mon sang, combattant terrible*”, de la strophe précédente rappelait combien Yann-Ber Kalloc'h et son peuple se confondent, combien le

combattant est tel le sang qui irrigue son propre corps et celui de tous les Celtes. Dans la dernière strophe, tous se confondent également et Yann-Ber Kalloc'h finit par une référence à sa destinée singulière d'"*exilé*". Le soldat ne voit la fin de son exil que dans la mort. Yann-Ber Kalloc'h n'imagine pas qu'il en soit autrement pour lui. Une mort qui synonyme de vie éternelle où toutes les peines ont disparu. Curieux espoir d'une vie éternelle dans la paix de la part d'un homme qui ne cesse de célébrer la guerre et voit en ces élus du Ciel une armée, dont nous nous demandons l'utilité au royaume de la paix éternelle. Sans doute la contrainte de la rime *harlu* (exil) – *lu* (armée) a-t-elle inspiré à Yann-Ber Kalloc'h cette étrange association ? Une autre explication est possible dans le monde celtique pré-chrétien où :

“L'Autre Monde celtique est, antérieurement au christianisme, un paradis de guerriers. Comment faire admettre aux émules de Cúchulainn un monde sans combats ni victoires ? C'est la raison pour laquelle la transformation chrétienne et monastique des "navigations" est le plus souvent si ambiguë<sup>439</sup>.”

L'importance donnée aux saints navigateurs par Yann-Ber Kalloc'h que nous avons observée dans le poème *Tri neved, ter bedenn* – *Trois sanctuaires, trois prières*, est trop prédominante pour ne pas y voir un lien avec la présence de cette armée au ciel dans *Beati Mortui*. Yann-Ber Kalloc'h ne fait pas que répéter certaines images, ses vers correspondent parfois et se répondent d'un poème à l'autre. Les saints, nous les retrouvons également dans cette strophe, puisque ce sont eux que la Toussaint<sup>440</sup> célèbre en ce mois des morts 1914 (*miz er ré tremenét*, littéralement *mois des trépassés*), date de rédaction précisée par Yann-Ber Kalloc'h.

L'*Antienne à Magnificat aux deuxièmes vêpres de la Toussaint* est composée de cette citation tirée de l'*Apocalypse selon Saint Jean* :

“O quam gloriósum est regnum in quo cum Christo gaudent omnes sancti, amicti stolis albis sequúntur Agnum quocúmque íerit.”

\*\*\*\*

“Qu'il est glorieux le Royaume où tous les Saints se réjouissent avec Jésus-Christ ! Vêtus de robes blanches ils suivent l'Agneau partout où il va<sup>441</sup>.”

L'ancien séminariste Yann-Ber Kalloc'h connaît sa liturgie mais ne conclue pas totalement son poème avec cette référence, préférant s'adresser fraternellement une dernière fois au combattant breton : “*kadour breton, chonj én treu-sé...*” ; “*Soldat breton, songe à ces choses...*”

439 LE ROUX & GUYONVARCH, 1990, p.160.

440 À l'origine fête de “*Tous les martyrs*.” *MISSEL-VESPÉRAL ET RITUEL, Missel quotidien*, 1961, p.1079.

441 *MISSEL-VESPÉRAL ET RITUEL, Missel quotidien*, 1961, p.1083. (*Apocalypse*, XIV, 4).

avant un dernier “*Eurus er ré-varù hag e varù é Doué*” ; “*Heureux les morts qui meurent en Dieu*”, qui sonne comme un refrain éternel. Fraternel, tel est le ton de l’ensemble du poème qui se distingue en cela du ton de prêcheur de *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*.

De ce fait, *Beati Mortui* apparaît comme étant une œuvre particulièrement riche parce qu’elle résume parfaitement la pensée de Yann-Ber Kalloç’h au travers d’un poème équilibré et remarquablement sobre, comparé aux élans parfois trop ornementés, trop démonstratifs d’autres poèmes, en particulier ceux qui relèvent plus de l’homélie que de la poésie. *Beati Mortui* dévoile la permanence des constructions imaginaires de Yann-Ber Kalloç’h par des images qui ne trahissent plus une recherche et des questions mais les réponses d’un homme qui s’il ne semblait pas douter auparavant, montrait une expression poétique encore incertaine. Dans *Beati Mortui*, ses certitudes intellectuelles se marient à une expression poétique travaillée et plus sûre d’elle, un système qui se nourrit d’emprunts à un imaginaire commun remodelé par une expression singulière proposant elle-même ses propres images. En cela, *Beati Mortui* figure parmi les plus grands poèmes de Yann-Ber Kalloç’h, en plus d’être un témoignage très éclairant sur la confrontation de l’imaginaire collectif et individuel dans l’esprit d’un homme du début du vingtième siècle.

Les images choisies dévoilent ainsi la permanence des constructions imaginaires qui poussent les hommes à partir à la guerre. Que ce soit au nom de Dieu ou de la patrie, l’acceptation jusqu’au départ volontaire au combat résulte de l’interprétation d’images littéraires ou autres. Car pour le croyant, les histoires incroyables de la Bible sont aussi réalistes que l’héritage de la résistance gauloise qui coulerait dans les veines de chaque Français. Néanmoins, la frontière entre cet imaginaire collectif et personnel n’est pas délimitée de manière claire et précise. Lorsque Yann-Ber Kalloç’h écrit un poème pour s’exprimer, se réclame par exemple des Croisés, il le fait en son nom, sa réflexion n’est plus le jouet d’un discours, d’une pression sociale qui le poussent dans une direction bien précise. Certes, toute vision du monde est largement influencée par l’éducation, l’histoire de chaque individu mais tout un chacun peut désormais interpréter ce qu’il considère comme étant de la littérature ou bien un témoignage (considéré comme tel par ses adeptes) de vérité religieuse, nationale, à sa guise. De ce fait, Loeiz Herrieu perçoit principalement un message de paix dans le message chrétien quand Yann-Ber Kalloç’h y voit un appel à la guerre, un appel à renouveler l’aventure des Croisés. Dans ce cas, l’imagination est un danger autant qu’une richesse. Prise comme telles, les constructions imaginaires, y compris lorsqu’elles sont des constructions largement individualisés comme celles des poèmes de Yann-Ber Kalloç’h, qui réécrit aussi bien la Bible que le catéchisme nationaliste à sa convenance, sont dangereuses car abordées sans la distance nécessaire qui permet de différencier la réalité et la fiction. Elles peuvent ici amener un individu à

tenter de s'enfuir dans cette fiction, y compris au péril de sa vie. Néanmoins, ces constructions imaginaires sont également le terreau à partir duquel s'échafaudent les sociétés. Non seulement au niveau culturel, puisqu'elles témoignent de la diversité et de la richesse de l'esprit humain mais plus généralement au niveau social, politique parce que toutes les sociétés humaines sont fondées à partir de schémas, de structures qui ne sont pas naturelles mais le fruit d'un imaginaire. Le poème *Beati Mortui*, est exemplaire à ce sujet. Yann-Ber Kalloc'h y présente plus encore que dans ses autres poèmes, une suite d'images que son expérience a patiemment échafaudées. Mais sa confusion entre la réalité et la fiction lui sera fatale parce qu'il confond la vie et la mort et n'aborde pas ces images comme autant de bases à une réflexion ou une création singulière destinées à affronter et à comprendre le réel mais comme des refuges, des îles, lui permettant de fuir un réel trop brutal, la mort de son père, la perte de la foi autour de lui, la perte d'importance de la parole des pères, des ancêtres, le rejet de l'Église, l'exil à Paris c'est-à-dire dans la "Sodome" moderne ! Comment dès lors ne pas avoir la tentation de fuir tout cela ? Et le refuge ultime pour cela, c'est la mort, la mort qui n'est qu'un passage au-delà duquel tout ira mieux. Il y croit comme y ont cru des générations d'hommes avant lui. Alors il multiplie les poèmes, témoignages de sa pensée, destinés tout autant à convaincre les autres que lui-même d'une vérité qui n'est plus celle de toute une société, *une* vérité qui n'est plus *la* vérité, que chacun est désormais autorisé à remettre en doute. Pour Yann-Ber Kalloc'h, le résultat de cette remise en question générale de la vérité chrétienne par le monde, qui l'entoure le pousse dans des retranchements intellectuels, qui le radicalisent au point de distinguer morts et vivants parmi les hommes, entre les aveugles et les clairvoyants.

#### V.6. *Gueledigéh* – Vision<sup>442</sup>

Décembre 1914. La mère de Yann-Ber Kalloc'h s'inquiète à l'idée de voir partir son fils à la guerre : "*Ton frère et moi prions Dieu pour que tu demeures à Paris jusqu'au beau temps, car pitoyables sont les souffrances, nous raconte-t-on, de ceux qui sont sur le front; ceux qui ne sont pas tués, sont gelés ou meurent de fatigue*", lui répond-elle alors qu'il lui a écrit pour lui dire combien il s'impatientait de ne pas recevoir sa feuille de route<sup>443</sup>. Il trépigne, mais rien n'y fait, l'armée ne l'appelle pas encore à rejoindre ses rangs. Alors, en attendant, il continue à écrire. Dans le poème *Gueledigéh – Vision*, daté de décembre 1914, Yann-Ber Kalloc'h retrouve le ton de *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*, c'est-à-dire celui du sermon, de l'homélie ou encore de la prophétie comme dans *Ézéchiël*, pour se consoler de l'idée de ne jamais devenir prêtre.

442 *ARDL*, p.71-78. Poème complet en annexe, page 622.

443 PALAUX, 1926, p.142.

Le principe de commencer par la description d'événements tragiques, le désespoir avant de conclure par l'espoir, sont un cheminement intellectuel fréquent chez Yann-Ber Kalloc'h. Le ton extrêmement moraliste est naturellement présent, puisque c'est là une des caractéristiques du sermon. Néanmoins, au niveau formel, *Gueledigéh – Vision*, est composé majoritairement d'alexandrins (parfois de huitains) et, au moins dans la première partie, apparaît moins compact, plus maîtrisé, pour ne pas dire moins "indigeste" au lecteur contemporain que *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*. Par ailleurs, dans *Gueledigéh – Vision*, il élargit l'horizon de son observation en dépassant largement les frontières de la "Celtie" pour se livrer à une description prophétique du monde entier. Enfin, son obsession personnelle de la mort se relâche un peu pour se concentrer sur la tendance à l'auto-destruction de l'humanité, hormis chez les Celtes, comme nous allons le voir.

Dans l'Ancien Testament, le prophète Isaïe dénonce la décadence des mœurs de son époque et annonce les punitions qui tomberont sur ceux qui ont défié Dieu par leur comportement. Le titre et la citation qui précède le poème présent sont une référence à la prophétie de ce prophète : "*Visio dura nuntata est mihi...*" ; "*Une dure vision m'est révélée*". Comme il l'a déjà fait avec Ézéchiel, Yann-Ber Kalloc'h s'identifie de nouveau à un prophète du peuple élu. Cependant, il ne rappelle pas la prophétie de la Bible et entame directement son récit : "*Perak taùein bepred, pen dé er àirioné ?...*" ; "*Pourquoi me taire toujours, puisque c'est la vérité ?...*" Notons que le texte original n'est pas aussi personnalisé car "*Perak taùein*", littéralement "*Pourquoi se taire*" est abusivement traduit par "*Pourquoi me taire*". Puis apparaît le barde. Il le décrit à la troisième personne avant de se dévoiler à la fin de la première partie : "*Me àélas er pobleu krignet get er Péhed...*" ; "*Je vis les peuples rongés par le Péché...*" Ce procédé est un intéressant mélange entre la tradition du conte oral raconté à la troisième personne et le "je" lyrique qui est l'expression de l'individu poète. Yann-Ber Kalloc'h oscille à nouveau entre la tradition littéraire orale, qui reprend et transforme au goût du jour les récits anciens anonymes et/ou collectifs<sup>444</sup>, et une poésie dans laquelle le poète se singularise par l'emploi du de la première personne. Dans le cas de *Gueledigéh – Vision*, le "je" final est également celui du prophète qui utilise la première personne pour transmettre la parole de Dieu. Un Dieu qui se manifeste au barde en plein sommeil.

444 La prophétie d'Isaïe est par exemple l'œuvre de différents auteurs.

### V.6.1. Le sommeil du Monde

“Perak taùein bepred, pen dé er ùirioné ?...”

Er barh én é gousked en des bet un huné ;  
 Pignet e oé ar ur mañné  
 En em guhé é ben é sol kogus en né.

Ponnér e oé en oebl ; ne huéhé gran auél ;  
 Du èl er seih péhed maruél,  
 En noz, duhont, en um lédé ar en dremùel.

Na trouz na fénùaden tro d’er barh-baléour ;  
 Hernet get en deùeh-séhour,  
 Er Bed skuih e gouské didan sell é Grouéour...

’N un taol, mouéh er gurun én néanù en des kornet  
 Er barh ’n é galon ’n des krénet,  
 Koroll diroll el luhed foll ’n des her groñnet

Meit un èl étalton kentih zo diskennet.....  
 .....

Hag ar men drem, tèt gueh, en El en des huéhet,  
 Ha ’dan men deulegad euhet  
 Me ’wélas é tremén oll er Bed

Me uélas er pobleu krignet get er Péhed...”

“Pourquoi me taire toujours, puisque c’est la vérité ?...”

Le barde en son sommeil a eu un rêve ;  
 Il était sur le haut d’une montagne,  
 Dont la crête se perdait au fond des nuages du ciel.

L’air était lourd, aucune brise ne soufflait :  
 Noire comme les sept péchés mortels,  
 La nuit, là-bas, se répandait sur l’horizon.

Ni bruit ni mouvement autour du barde-voyageur ;  
 Engourdie par la journée de sécheresse,  
 La Terre lasse dormait sous le regard de son Créateur...

Soudain la voix du tonnerre a mugé dans le ciel  
 Le barde en son cœur a tremblé,  
 La danse désordonnée des éclairs fous l’a enveloppé

Mais un ange aussitôt près de lui est descendu.....  
 .....

Et sur mon visage, trois fois l’Ange a soufflé,  
 Et sous mes yeux épouvantés  
 Je vis passer toute la Terre

Je vis les peuples rongés par le Péché...”

Contrairement à son poème *Ézéchiel*, dans lequel il paraphrasait de larges passages de la prophétie originale, Yann-Ber Kalloc’h ne reprend véritablement qu’un élément essentiel de la prophétie d’Isaïe : “*mon esprit est rempli d’effroi et de ténèbres*<sup>445</sup>”. De plus, le barde y est une sentinelle qui rapporte au prophète ce qu’elle a vu. Si le fond, la dénonciation de la décadence est le même, la forme du poème de Yann-Ber Kalloc’h se détache largement de la prophétie et développe surtout sa propre vision d’un monde plongé dans les ténèbres. Le barde lui-même n’est-il pas en train de dormir quand sa vision apparaît. Le sommeil symbolise ici plusieurs choses. Le barde dort au sommet d’une montagne. Qu’y fait-il ? Nous supposons qu’il est censé observer le monde à

445 *LA BIBLE, Isaïe*, XXI, 4, 1990, p.907.

partir de ce promontoire. Or, il dort, le sommeil est donc ici synonyme d'une certaine paresse de la part de la sentinelle. Ce sommeil fait écho aux références continues de Yann-Ber Kallocc'h à sa lassitude, sa fatigue dans la plupart de ses poèmes<sup>446</sup>. C'est lui qui s'est endormi à force d'être éprouvé par les épreuves de sa vie. Où bien est-ce son âme qui sommeille ? Comme celle de la Terre évoquée un peu plus loin : “*Er Bed skuih e gouské didan sell é Grouéour...*” ; “*La Terre lasse dormait sous le regard de son Créateur...*” Ce sommeil de l'âme ne symbolise plus un simple moment de paresse mais bel et bien un risque mortel. La mort de l'âme du monde, puisque *Bed* signifie littéralement *Monde*, c'est la mort de l'âme des hommes :

“Ponnér e oé en oabl ; ne huéhé gran auél ;  
Du èl er seih péhed maruél,  
En noz, duhont, en um lédé ar en dremuél.”

“L'air était lourd, aucune brise ne soufflait :  
Noire comme les sept péchés mortels,  
La nuit, là-bas, se répandait sur l'horizon.”

Ces vers sont explicites. Le *Ciel*, traduction littérale de *oabl*, était lourd. Tout est immobile, comme dans un tombeau, sur lequel se referme l'obscurité. Elle est sombre comme les péchés qui empêchent le salut de l'âme. Elle se répand partout. C'est bien la mort de l'âme du monde que Yann-Ber Kallocc'h décrit ici. La renaissance, le retour à la lumière du barde assoupi ne peut être que brutale. Brutale mais salvatrice. Le tonnerre, les éclairs l'effraient, ils sont l'expression de la colère de Dieu à son encontre et à l'encontre du monde. Mais ils le réveillent et lui ouvrent les yeux, lorsqu'apparaît l'Ange :

“Hag ar men drem, tèr gueh, en El en des huéhé,  
Ha 'dan men deulegad euhet  
Me 'wélas é tremén oll er Bed”

“Et sur mon visage, trois fois l'Ange a soufflé,  
Et sous mes yeux épouvantés  
Je vis passer toute la Terre”

Souffle de Dieu, de Jésus et de l'esprit saint, souffle de la vie, l'ange réveille le barde. Il n'est pas épouvanté par les éclairs de l'orage, par la colère de Dieu mais par le spectacle du monde. Les Juifs et les chrétiens, considèrent les anges, qui apparaissent dans les deux Testaments, comme des messagers de Dieu qui viennent conseiller ses fidèles<sup>447</sup>. Yann-Ber Kallocc'h présente ici “l'Ange” pour justifier sa propre vision du monde qu'il va présenter dans la deuxième partie du poème. Ce monde en danger de mort selon lui.

Avant de découvrir cette vision, attardons-nous sur le dernier vers de la première partie : “*Me uélas er pobleu krignet get er Péhed...*” ; “*Je vis les peuples rongés par le Péché...*” Lorsque

446 Nous renvoyons par exemple à notre analyse du poème *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*.

447 L'étymologie du mot *el, ael* (HENRY, 1900, p.108), est la même que celle du français *ange*, le grec ἄγγελος, qui signifie *messenger*.

Yann-Ber Kalloç'h écrit ces vers, à la fin de l'année 1914, l'Europe est en guerre et lui même est à Paris depuis septembre où son ami Léon Palaux l'a recommandé aux responsables de l'École Supérieure de Commerce. Il y devient répétiteur d'externat. Cet emploi lui prend beaucoup de temps mais il n'y pas le choix car il doit continuer à soutenir sa mère :

“Il sent que le milieu, dans lequel il doit vivre, est hostile à ses croyances et à ses idées. (...) Jean-Pierre est quelque peu gêné dans cette ambiance areligieuse sinon antireligieuse, aussi conserve-t-il, à l'égard de ses confrères, une attitude plutôt froide et réservée dont il ne se départira guère durant son séjour dans cette maison.

Il ignorait le respect humain, toujours il remplit fidèlement ses devoirs de chrétien, jamais il ne cache ses convictions, ne rougit de sa foi. (...)

Malgré tout, il sent qu'il ne peut s'adapter à ce genre de vie, il cherche, pendant toute une année scolaire, à s'évader de cette atmosphère où il étouffe, il multiplie les démarches, pour obtenir un poste en Bretagne.<sup>448</sup>”

Léon Palaux explique parfaitement le conflit permanent dans lequel doit vivre Yann-Ber Kalloç'h. Les contraintes économiques le poussent à faire la concession de travailler dans un environnement où ses convictions sont ignorées ou raillées. Chez un être passionné et tourmenté comme Yann-Ber Kalloç'h, la tension intérieure s'extériorise dans ses poèmes. Sous cet angle, nous pouvons donc également lire le sommeil du barde comme un nouveau refuge. La lutte contre l'esprit de ceux qui l'entourent à l'École Supérieur du Commerce semble perdue d'avance, l'évangélisation y paraît impossible, est-ce ce renoncement que le sommeil du barde des premiers vers de *Gueledigéh – Vision* ? Rien n'interdit de le penser si nous le lisons à la lumière de la situation personnelle du poète. De même que le dernier vers peut également se lire comme une généralisation du triste constat que Yann-Ber Kalloç'h fait sur son environnement, École de Commerce et Paris et la France et le monde entier.

## V.6.2. La mort du Monde

Voici donc le barde réveillé par Dieu et illuminé par un de ses anges. La montagne sur laquelle il se trouve est tellement haute qu'il peut en observer le Monde entier dans le temps et dans l'espace. Cette position le met à distance en tant que sujet de ce monde. Le barde du poème regarde le monde et son histoire. Yann-Ber Kalloç'h regarde l'Europe s'embraser loin de lui. Ils sont dans la même situation de celui qui sait mais observe impuissant. Alors il raconte. Il témoigne de sa

---

448 PALAUX, 1926, p.120-121.

clairvoyance pour montrer que tout n'est pas perdu. Qu'au moins un homme sait, porte le message de Dieu et son témoignage sera la preuve donnée à Dieu qu'il n'était pas totalement oublié des hommes de cette époque en Europe. Sans compter le leçon de morale faite à ses contemporains sur le ton du : *“Je vous l'avais bien dit !”* En revanche, sur d'autres continents, la lumière s'est éteinte, Dieu est mort, on y préfère le démon, venu s'installer dans le berceau même du christianisme :

“Retér, Retér ! Duhont bamdé é saù en héol.  
 Duhont eùé, én amzér-gent ; en des vennet  
 Gañnein en Héol douéel, Gouleu er broieiu-oll.  
 Meit en Héol-man arnous nes des chet hoah splannet ;  
 E peh kornad ha zouar n'azeulér ket en Diaol.  
 O Retér peur er bayañned ?  
 Me ùél é treménein arnous er prantadeu...  
 Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
 Breùet E gorv d'er skuih hag E Galon d'er gloez,  
 Ar vañnieu Azi Jézus e stleij E Groez.”

“Orient, Orient ! Là-bas, chaque jour, se lève le soleil.  
 Là-bas aussi, au temps passé, a voulu  
 Naître le soleil divin, Lumière de toutes les patries.  
 Mais ce soleil n'a pas encore brillé sur toi :  
 En quel coin de ta terre n'adore-t-on pas le Démon,  
 O pauvre Orient des païens ?  
 Je vois les époques passer sur toi...  
 Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
 Son corps brisé de fatigue, Son Cœur brisé de douleur,  
 Sur les montagnes d'Asie, Jésus traîne Sa Croix.”

Personne ne vient plus ici prendre la relève d'un Jésus aussi las et fatigué que Yann-Ber Kalloc'h dans son combat. La nuit est tombée pour longtemps, peut-être pour toujours sur l'Orient. Le soleil a beau s'y lever chaque jour, il n'y brille pas. De même que le sommeil dans ce poème renvoie à celui des âmes, la lumière est avant tout celle de Dieu et la lumière terrestre du soleil n'est rien sans celle du divin. La lumière divine est en quelque sorte l'âme de la lumière. *La lumière du soleil et la lumière* se présentent donc ici comme le *corps* et l'*âme*. La lumière du soleil et le corps ne sont pas intrinsèquement négatifs mais ne sont pas la véritable lumière et encore moins l'âme. De plus, ils peuvent fausser le regard de celui qui les prend comme les porteurs de la vérité. La vérité est ailleurs. La lumière divine, si elle la rencontre parfois ne se confond pas avec la lumière terrestre, de même que le corps s'il porte l'âme, ne se confond pas avec lui, puisque l'un est mortel et l'autre non. Ainsi, la lumière terrestre a beau jaillir chaque jour de l'Orient, cela n'empêche pas l'Orient d'être plongé dans l'obscurité maléfique du démon, le démon et les païens étant ici entendu par tout ce qui n'est pas le Dieu catholique. En exprimant cette vision d'un Orient païen plongé dans une lumière illusoire, Yann-Ber Kalloc'h fait sans doute référence au culte musulman et à tous les autres cultes pratiqués en Asie. Il rappelle sa filiation avec les Croisés que nous avons déjà observée. En Asie, Dieu est mort, il est brisé. La situation est aussi grave mais moins désespérée en Afrique où les hommes n'ont pas encore pu renoncer et se détourner de la parole d'un Dieu, que l'on connaît encore à peine. Une Afrique où Yann-Ber Kalloc'h a pensé un temps devenir

missionnaire.

“Me ùél Bed er Ré-zu, O Afrik délétzet,  
En ha goedegi don nag a hevrineu lous !  
Eidous eùé neoah er Mestr en des konzét  
Guéharall, Meit n’ha-h-es chet kleüet. Hanval ous  
Doh ul lon divennoh ha ne gonz na ne gleu,  
Un téoélded dialek e hol te iné peur :  
Pegours é tégori ha lagad d’er Gouleu ?  
O, hast ! Rag dé er Varn e dosta de bep eur.

Siouah ! El du er Marù ous hadet ’n é ardeu,  
Bugalé er Guir Doué ar ha zouar, e zo rouez...  
Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
E gouéléhieu Afrik Jésus e stleij E Groez.”

“Je vois le Monde des Noirs. O Afrique abandonnée,  
Dans tes forêts profondes que d’impurs mystères !  
Pour toi aussi, pourtant, le Maître a parlé  
Autrefois. Mais tu n’as pas entendu. Tu es semblable  
A quelque bête sans pensée qui ne parle ni n’entend,  
Des ténèbres, démoniaques couvrent ta pauvre âme :  
Quand ouvriras-tu ton œil à la lumière ?  
Oh ! Hâte-toi, car le jour du Jugement approche à  
/ chaque heure.

Hélas ! l’ange de la Mort t’enchaîne dans ses artifices,  
Les enfants du Vrai Dieu sur ta terre sont rares...  
Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
Dans les Déserts d’Afrique Jésus traîne Sa Croix.”

Nous retrouvons ici l’opposition “*ténèbres / lumière*”. Yann-Ber Kalloç’h ne l’écrit pas mais dans l’ensemble du poème répète cette opposition, qui est également celle du *noir* et du *blanc*, rappelons-nous de l’ange noir, de la nuit noire comme les sept péchés capitaux des premiers vers, pour ne pas remarquer ici l’insistance et la majuscule : “*Me ùél Bed er Ré-zu, O Afrik délétzet*” ; “*Je vois le Monde des Noirs. O Afrique abandonnée*”. Certes, Yann-Ber Kalloç’h englobe sans doute les pays du Nord de l’Afrique dans un ensemble qu’il rattache aux pays musulmans et donc à l’Asie. Sa vision stéréotypée se confirme dès le deuxième vers “*En ha goedegi don nag a hevrineu lous !*” ; “*Dans tes forêts profondes que d’impurs mystères !*” Yann-Ber Kalloç’h n’échappe pas à la manière dont les Européens perçoivent les Africains à son époque<sup>449</sup> où ils sont encore largement assimilés à des sauvages vivant dans les arbres, plus proches du singe que de l’homme ! Et les ténèbres couvrent leur âme : “*Un téoélded dialek e hol te iné peur*” ; “*Des ténèbres, démoniaques couvrent ta pauvre âme*”, comme le noir couvre leur peau. Ces images sont des clichés qui trahissent une vision plus commune que relevant d’une pensée raciste revendiquée. Car Yann-Ber Kalloç’h ne dénie pas aux noirs la possibilité de devenir eux-aussi des chrétiens. La couleur de la peau d’un homme ne lui importe pas. Il divise les hommes en deux catégories : *les catholiques* et *les barbares*. De ce fait, il n’exclue pas les Africains mais rappelle tout de même l’échec de l’évangélisation sur leur continent :

449 Et au-delà, pensons par exemple aux représentations stéréotypées de *Tintin au Congo*, la bande dessinée de Hergé, publiée pour la première fois en 1930 et 1931, qui nous permet d’observer les préjugés occidentaux envers les Africains, principalement *naïfs, superstitieux* et au service des blancs. HERGÉ, 1970.

“Eidous eùe neoah er Mestr en des konzét  
Guéharall, Meit n'ha-h-es chet kleùet. Hanval ous  
Doh ul lon divennoh ha ne gonz na ne gleu,”

“Pour toi aussi, pourtant, le Maître a parlé  
Autrefois. Mais tu n'as pas entendu. Tu es semblable  
A quelque bête sans pensée qui ne parle ni n'entend,”

Le Maître qu'il évoque peut être l'évangéliste Saint Marc, évêque d'Alexandrie et martyr du premier siècle<sup>450</sup> ou bien Saint Matthieu, qui vécut en Syrie<sup>451</sup>, dont l'Évangile est cité pour introduire la troisième partie de ce poème, et . Nous savons que l'Égypte préférera l'islam au christianisme alors que la Syrie deviendra multiconfessionnelle après l'arrivée de l'islam. D'autres missions chrétiennes liées à la colonisation vont tenter d'évangéliser le continent mais c'est encore trop peu et Yann-Ber Kalloc'h, qui voit la guerre en cours comme une annonce de l'Apocalypse, fin des temps terrestres à l'issue de laquelle Dieu viendra chercher les siens parmi les morts. Plus de temps à perdre donc pour celui qui prétend être sur la liste des élus : “*O, hast ! Rag dé er Varn e dosta de bep eur*” ; “*Oh ! Hâte-toi, car le jour du Jugement approche à chaque heure*”. La référence à l'Apocalypse, telle qu'elle est décrite par Saint Jean apparaît dans l'évocation du culte à l'Ange de la Mort par l'homme africain : “*Siouah ! El du er Marù ous hadet 'n é ardeu, Bugalé er Guir Doué ar ha zouar, e zo rouez...*” ; “*Hélas ! l'ange de la Mort t'enchaîne dans ses artifices, Les enfants du Vrai Dieu sur ta terre sont rares...*” La Mort est ici la vraie mort, celle qui frappe ceux qui ne croient pas au *Vrai Dieu*, ceux qui se sont trompés de chemin, séduits par des artifices, œuvres du Malin. Car dans l'*Apocalypse de Saint Jean*, les saints sont au service de Dieu ou bien du diable :

“7. Alors il se donne une grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon et le dragon, et le dragon avec ses anges combattait contre lui.

8. Mais ceux-ci furent les plus faibles ; et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le ciel.

9. Et ce grand dragon, cet ancien serpent, qui est appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre et ses anges avec lui<sup>452</sup>.”

L'ambiguïté du regard de Yann-Ber Kalloc'h au sujet des Africains se précise. Il leur reconnaît certes le droit et la possibilité de rejoindre ceux qui croient au “*Vrai Dieu*.”, mais ses vers trahissent son peu de conviction à ce sujet, tant les Africains y sont présentés comme les victimes crédules de superstitions derrière lesquelles il perçoit l'Ange de la Mort et son maître, le diable. Le propos universaliste du message chrétien que prétend délivrer Yann-Ber Kalloc'h en invitant l'homme africain à la conversion se heurte ici à ses préjugés qui percent dans chacun de ses vers.

450 PERROT, 1994, p.300-301.

451 LA BIBLE, *Introduction à l'Évangile de Saint Matthieu*, 1990, p.1286.

452 LA BIBLE, *Apocalypse de Saint Jean*, 1990, XXII, 7,8,9, 1990, p.1610.

Moins ambigu est le message qu'il adresse aux Américains avant de se déchaîner contre l'Europe :

“Kristof, *Dougér-er-Hrist*, a zizolas guéhal,  
 Amerik, ha payañ e oes ;  
 É gué ha goedeùier éan lakas er vouhal  
 De seùel, ar ha zouar, er Groez.  
 Ar e lerh, er Mor-Bras zo deit de vout kanol ;  
 Gùélet 'h es é tont devadous,  
 Aùit ha eurgléieu pinùik hag ha néanù dous,  
 Mibion er Saoz hag er Spagnol.  
 Er Guir Doué e ziskoent heuli E lézenneu.  
 Meit tam ha tam 'n ou haloneu,  
 Er Fé, er Garanté, er Goanad zo marùet :  
 Aotérieu all ou des saùet.  
 Goa d'en neb ra elté ! Rag duhont ne zougant  
 vénèrent  
 Mui bri meit d'ur mestr : en argent.  
 El Lé-ur e vé lan geté é nevedeu,  
 Bep eur ar é dreuzeu é kreska en éngroez...  
 Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
 E kérieu Amérik Jézus e stleij E Groez.. ”

“Christophe, *le Porteur-du-Christ*, te découvrit jadis,  
 Amérique, et tu étais païenne ;  
 Dans les arbres de tes forêts il mit la hache  
 Pour élever, sur ton sol, la Croix,  
 Après lui, l'Océan est devenu canal,  
 Tu as vu accourir vers toi,  
 Pour tes riches mines d'or et ton ciel doux,  
 Les fils du Saxon et de l'Espagnol,  
 Ils paraissaient obéir aux lois du Vrai Dieu,  
 Mais peu à peu, dans leur cœur,  
 La Foi, la Charité et l'Espérance sont mortes :  
 Ils ont élevé d'autres autels.  
 Malheur à ceux qui les imitent ! Car là-bas ils ne  
 Plus qu'un maitre : l'argent.  
 Le temple du Veau d'or est chez eux plein d'adorateurs,  
 Chaque heure voit grossir la foule sur son seuil...  
 Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
 Dans les villes d'Amérique Jésus traîne sa Croix.. ”

Christophe Colomb a apporté la “Vérité du Vrai Dieu.” aux païens d'Amérique, mais là-bas, qu'ils soient “espagnols.” ou “saxons”, tous ont peu à peu abandonné le message du Christ pour lui préférer le culte du Veau d'or. Yann-Ber Kalloc'h fait référence à l'épisode de l'*Exode* des Juifs dans l'Ancien Testament qui, voyant pas le prophète Moïse tarder à redescendre de la montagne où Dieu lui remet les deux tables de la loi, se mettent à adorer un veau composé à partir des pendants d'oreilles de leurs femmes, fils et filles. Celui qui les a invités à lui remettre ces bijoux, puis tous leurs biens, au point où ils se retrouvent nus, se nomme Aaron. Le Seigneur et Moïse sont en colère, au point où Moïse leur demande de tuer la personne qui leur est la plus proche pour s'amender<sup>453</sup>. Enfin, il retourne vers Dieu et lui dit :

- “31. (...)Ce peuple a commis un très grand péché, et ils se sont fait des dieux d'or : mais je vous conjure de leur pardonner cette faute ;  
 32. Ou, si vous ne le faites pas, effacez-moi de votre livre que vous avez écrit.

453 Résumé du chapitre XXII de l'*Exode*, *LA BIBLE*, 1990, p105-106.

33. Le Seigneur lui répondit : J'effacerai de mon livre celui qui aura péché contre moi.  
 34. Mais pour vous, allez, et conduisez ce peuple au lieu que je vous ai dit. Mon ange marchera devant vous ; et au jour de la vengeance je visiterai et punirai ce péché qu'ils ont commis.  
 35. Le Seigneur frappa donc le peuple pour le crime du veau qu'Aaron leur avait fait<sup>454</sup>.. ”

Yann-Ber Kalloc'h met en garde contre cette adoration de l'argent qui, non seulement expose ses adeptes à la colère de Dieu, mais par ailleurs les efface de son livre. Ils n'existent plus. Notons également que cette adoration du Veau d'or tue les vertus que sont : “*Er Fé, er Garanté, er Goanad zo marùet*” ; “*La Foi, la Charité et l'Espérance sont mortes*”. Le culte de l'argent anihile les nobles sentiments humains, anihile l'humanité de son adorateur. Car il ne peut y avoir de foi en l'argent. *Er Garanté*, ici traduit par la *Charité*, signifie également *amour, affection* en breton. Ce mot renvoie à toute une panoplie de sentiments humains dont Yann-Ber Kalloc'h dénonce la disparition chez celui qui adore l'argent. Enfin, *er Goanad - l'Espérance* souligne combien ce culte est éphémère, mort-né, combien il s'oppose à l'éternité du message divin, à la permanence des hommes et de Dieu symbolisées par le Livre. Le culte du Veau d'or est donc un culte mortifère. Dans tous les cas, nous ne lisons pas plus d'espoir du côté de l'Amérique, que de l'Afrique ou de l'Asie dans les vers de Yann-Ber Kalloc'h en ce qui concerne le renouveau du christianisme. Jésus y erre sans fin, esseulé comme le barde qui décrit le vaste monde sur lequel il ne trouve plus place.

Qu'en est-il de l'Europe<sup>455</sup> ?

### V.6.3. “*er Gristeneh diboblet !*” - “*la Chrétienté dépeuplée !*”

“Bet ous kristen én amzér-gent,  
 Europ koh goleit a hloézieu ;  
 Meit ankouéhet ha poé en hent,  
 En hent e gas d'en ilizieu.

Er Frans, é luskellat ur havel heb krouédur,  
 E gañné ur soñnen bayañn d'er Blijadur ;  
 Pep bro ne oé éni meit deul étré bredér.  
 Hag en Dén-Guén a Rom e oé du é breder  
 Rag é pep léh 'réné en Droug, splann pé kuhet.  
 O Europ keh, kousket e oes én ha béhed ;  
 Goap e rezes doh er Salùér ha doh É hras :

“Tu fus chrétienne dans le passé,  
 Vieille Europe couverte de plaies ;  
 Mais tu as oublié le chemin,  
 Le chemin qui mène aux Eglises...

La France, balançant un berceau sans enfant,  
 Chantait une chanson païenne à la volupté ;  
 Dans chaque pays il n'y avait que querelles entre frères.  
 Et l'Homme Blanc de Rome avait de sombres pensées  
 Car en tout lieu régnait le Mal, apparent ou caché.  
 O pauvre Europe, tu étais endormie dans ton péché ;  
 Tu te moquais du Sauveur et de Sa grâce :

454 *LA BIBLE, Exode*, 1990, XXII, 31-35, p.106.

455 Yann-Ber Kalloc'h ignore l'Australie, et plus généralement l'Océanie, vraisemblablement trop lointaine et méconnue. De plus, l'évocation de quatre continents lui permet de décomposer le monde en quatre coins, tel qu'il est présenté dans *l'Apocalypse de Saint Jean*. (*LA BIBLE, Apocalypse de Saint Jean*, VII,1, 1990, p.1606.)

Ha chetu deit er Brezél Bras !  
 Chetu en énkask ru ar er Guir hag er Geu ;  
 Chetu dek pobl taolet kreiz el lahadegeu,  
 Dek bro peur dioèdet bet en deùéhan lom.  
 Chetu kanolieu gouèù é skochein melleu-plon,  
  
 Lestri hobregonet é skarhein er morieu ;  
 Chetu kanveu, ha tan, ha dismantr ér hérieu ;  
 Ché en douarez pinùik troeit de vout karnéled :  
 Ché er Gristeneh diboblet !  
 O kelaneu en dud youank ar er bratel !...  
 - Hag azaù ri, breman, Doué hag E gonz santel,  
 Europ, ha golhein ri ´n ha oèd ha béhedeu ?...  
 Siouah, siouah ! meùél é chomi èl ma oes :  
 Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
 Dré henteu ru Europ Jézus e stleij E Groez...”

Et voici venue la Grande Guerre !  
 Voici l'enquête sanglante sur le Droit et le Tort ;  
 Voici dix peuples jetés au milieu des tueries,  
 Dix pauvres pays saignés jusqu'à la dernière goutte.  
 Voici que des canons sauvages crachent des obus de  
 / plomb,  
 Voici que des vaisseaux cuirassés purgent les mers ;  
 Voici le deuil et l'incendie et la ruine dans les villes ;  
 Voici les terres riches transformées en charniers ;  
 Voici la Chrétienté dépeuplée !  
 O les cadavres des jeunes hommes sur la prairie !...  
 - Reconnaîtras-tu, maintenant, Dieu et son Verbe saint,  
 Europe, laveras-tu tes péchés dans ton sang ?...  
 Hélas, hélas ! Je vois que tu demeureras ce que tu étais :  
 Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
 Par les routes rouges de l'Europe Jézus traîne sa Croix...”

Désabusé des Asiatiques, paternaliste avec les Africains, distant avec les Américains, Yann-Ber Kalloç'h se fait inquisiteur avec les Européens dans des vers de plus en plus violents au fur et à mesure qu'il y décrit le massacre en cours. En cela, ces lignes consacrées à l'Europe contrastent avec les strophes précédentes où il dénonçait la tentation du paganisme sur les autres continents mais sans que nous y lisions autre chose qu'un constat. Concernant l'Europe, le ton est différent parce qu'il est directement impliqué. Il a beau être nationaliste, Yann-Ber Kalloç'h exprime tout de même tout au long de son œuvre une idée européenne, celle d'une Europe évidemment chrétienne, au sens restreint, c'est-à-dire catholique. Ce point de vue n'est pas étonnant puisqu'il se place dans une filiation avec les Croisés. Les Croisades unirent en effet les Francs et les Latins. Or, de la même manière qu'il ne goûte guère aux Juifs qui lui sont contemporains sans les confondre avec les Juifs de l'Ancien Testament, Yann-Ber Kalloç'h ne confond pas les Francs des Croisades avec les Germains qui ont embrassé la Réforme quelques siècles plus tard et jusqu'à son époque<sup>456</sup>. Il ne nomme d'ailleurs aucun État ou peuple, hormis la France, dans ces vers. Cette France apparaît après la présentation d'une Europe chrétienne dans le passé mais qui ne l'est plus de toute évidence. Il la tutoie comme il tutoyait les autres continents, à part l'Amérique. Il s'adresse à l'Europe comme Dieu le ferait, car c'est la parole de Dieu révélée par l'ange qui parle.

*“Er Frans, é luskellat ur havel heb krouédur” ; “La France, balançant un berceau sans enfant”*. Fidèle à ses convictions, Yann-Ber Kalloç'h ne reconnaît d'humanité que chrétienne.

456 Avec la vision, d'ailleurs fautive mais bien partagée en France, d'une Allemagne entièrement protestante.

Les hommes sans Dieu n'existent pas. Ils n'existent pas encore. C'est le sens de ce vers. La France a abandonné ses valeurs chrétiennes, a préféré le conflit, la Révolution qui a vu les hommes se déchirer entre eux, comme partout ailleurs en Europe pour les mêmes raisons : *"Pep bro ne oé éni meit deul étre bredér"* ; *"Dans chaque pays il n'y avait que querelles entre frères"*. Ce qui ne manque pas d'inquiéter le pape : *"Hag en Dén-Guén a Rom e oé du é breder"* ; *"Et l'Homme Blanc de Rome avait de sombres pensées"*. Remarquons la majuscule de l'adjectif *Guén-Blanc*, qui répond ici au *re ZU-les Noirs*, utilisé pour désigner les Africains. Encore une fois, il s'adresse à tous les hommes d'un continent par le nom de leur continent : *"Azi-Asie, Afrik-Afrique, Amerik-Amérique, Europ-Europe"* en leur donnant des caractères généraux, parmi lesquels il ne distingue que la France dans les vers consacrés à l'Europe et les Celtes dans la troisième partie. Ce procédé affirme l'absence d'intérêt de Yann-Ber Kalloc'h pour la singularité individuelle<sup>457</sup> à laquelle il préfère une vision globale de l'humanité. Il s'oppose assez logiquement au projet révolutionnaire français qui nie les communautés, les particularismes, pour leur préférer une société composée d'individus universels<sup>458</sup>. Son message est au-dessus des contingences et surtout des contradictions qui amènent les sentiments envers des personnes porteuses de toute leur complexité. Remarquons également le "retour du sommeil" : *"O Europ keh, kousket e oes én ha béhed"* ; *"O pauvre Europe, tu étais endormie dans ton péché"*, pour symboliser la mort temporaire de l'homme sans Dieu. Cet abandon de Dieu par les Européens ne pouvait mener qu'à sa perte, toute comme la Babylone de l'Apocalypse : *"Ha chetu deit er Brezél Bras !"* ; *"Et voici venue la Grande Guerre !"* Et c'est une vision d'apocalypse moderne que nous donne à voir Yann-Ber Kalloc'h, dans laquelle il décrit le massacre : *"Chetu kanolieu gouéù é skopein melleu-plon, / Lestri hobregonet é skarhein er morieu"* ; *"Voici que des canons sauvages crachent des obus de plomb"* ; *"Voici que des vaisseaux cuirassés purgent les mers"*. L'intrusion de ce vocabulaire contemporain dans un poème de Yann-Ber Kalloc'h est tout à fait inhabituelle. Il préfère en général un vocabulaire plus intemporel. Cette intrusion, c'est le présent qui s'invite, le présent d'une Europe qui voit le résultat d'un choix, celui de prendre le chemin du Mal. Yann-Ber Kalloc'h devient ici le contempteur moraliste de la situation. De la même manière que les *Taolennou* montraient le péché par des images impressionnantes, sanglantes si nécessaire, et toujours spectaculaires, Yann-Ber Kalloc'h noie le lecteur dans un bain de sang et de meurtres : *"en énkask ru"* ; *"l'enquête sanglante"* (littéralement rouge) ; *"kreiz el lahadegou"* - *"au milieu des tueries"* ; *"Dek bro peur dioèdet"* - *"Dix pauvres pays saignés"* ; *"Chetu kanveu, ha tan, ha dismantr ér hériou"* - *"Voici le deuil et l'incendie et la rue dans les villes"* ; *"Ché en douarez pinùik troeit de vout karnéled"* - *"Voici les terres riches"*

---

457 À part la sienne.

458 Le problème fondamental de ce projet étant la définition de l'universalisme.

*transformées en charniers” ; “O kelaneu“ - “ O les cadavres” ; “ ha golhein ri 'n ha oèd ha béhedeu ?” - “laveras-tu tes péchés dans ton sang ?” ; “Dré henteu ru Europ” - “ Par les routes rouges de l'Europe”.*

Quelle est la part de tristesse véritable et de fascination chez Yann-Ber Kalloç'h, face à l'ampleur du massacre lorsqu'il écrit ces vers ? Car la multiplication des références sanglantes, meurtrières associée au ton dénonciateur peut aussi bien laisser percer le réel désespoir de voir ainsi les hommes se déchirer, que la satisfaction macabre d'y lire une preuve de l'existence de Dieu. Cette satisfaction de voir l'Europe châtiée se révèle dans ce vers : “*Siouah, siouah ! meùél é chomi èl ma oes*” ; “*Hélas, hélas ! Je vois que tu demeureras ce que tu étais*”. “*Meurs donc Europe, c'est la conséquence de ton choix*”, nous dit en substance Yann-Ber Kalloç'h. Son adresse aux continents met également en lumière la radicalité de sa pensée religieuse et son éloignement des humains. Nous savons qu'il souffre de sa situation solitaire à Paris, qu'il ne s'est pas remis de son renvoi du Séminaire, que la mort de sa sœur et tous les deuils passés en ont fait un homme aux abois, qui s'enferme dans sa foi comme dans un dernier refuge. Cependant, *Gueledigéh – Vision* ne trahit qu'indirectement ces tourments. Jamais, il n'écrit de poèmes y faisant une allusion claire, mis à part quelque dédicace à un ami mort ici ou là. Seule *Péden én téoèlled - Prière dans les ténèbres* fait véritablement figure d'exception à ce sujet. Souvenons-nous des mots de son ami Palaux : “*Il ignorait le respect humain, toujours il remplit fidèlement ses devoirs de chrétien, jamais il ne cache ses convictions, ne rougit de sa foi*<sup>459</sup>”. À mesure que la guerre avance, que les départs de ses amis au front et les deuils divers s'accumulent autour de lui en l'esseulant, son fanatisme religieux s'affirme et détourne son regard des hommes et femmes qui l'entourent puisqu'il ne voit en eux que des âmes mortes, des gens qui n'existent pas. Dès lors, il ne s'adresse plus qu'à une humanité anonyme, des ensembles géographiques sans aucune considération pour l'humain. L'enfant qui, dix ans plus tôt, était certes déjà fasciné par l'héroïsme guerrier des chouans, mais décrivait également son chagrin à la mort de son père ou bien l'abandon par un jeune homme qu'il aimait, a laissé place à un poète, dont les vers ne laissent plus de place à autre chose qu'une émotion paradoxalement froide, parce que dictée par un discours qui ignore l'humanité. Cette pensée se fonde sur la certitude d'être un élu de Dieu, désigné pour porter sa parole. Cependant, nous venons de lire que cet élu n'y croit plus. Il ne croit plus aux hommes, qu'il ne considère d'ailleurs plus comme des hommes. Ne laisse-t-il pas le Christ errer sans aide et sans fin sur tous ces territoires ? Il s'enferme dans la certitude que la guerre présente est un châtement de Dieu. Ce fanatisme religieux se double de considérations politiques nationalistes. La généralisation qui consiste à voir en un continent tous les

---

459 PALAUX, 1926, p.120.

êtres qui l'habitent fonctionne également dans l'autre sens. À savoir que l'élu, le barde en train de prophétiser, représente également tout un peuple. Ce peuple, ce sont les Celtes.

#### V.6.4. Les élus

Yann-Ber Kalloc'h n'écrit pas de poèmes hermétiques. Le mystère de la foi s'y suffit. Il tient à donner la clé, la direction de certains de ses poèmes lorsque ces derniers ont été inspirés par un passage de la Bible, Ancien ou Nouveau Testament. Suivant ce principe, la première partie de *Gueledigéh – Vision* est introduite par une citation tirée de la prophétie d'Isaïe dans l'Ancien Testament et la troisième partie que nous allons maintenant analyser, est introduite par la citation suivante :

“Exeuntes autem invenerunt hominem  
Cyrenæum, nomine Simonem :  
hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus.”  
(Matth.XXVII, 32)

“Lorsqu'ils sortaient, ils rencontrèrent  
un homme de Cyrène, nommé Simon,  
qu'ils contraignirent de porter la Croix de Jésus<sup>460</sup>.”

“Ce qui frappe dans le texte de Matthieu, c'est l'importance des cinq grands “discours” qui le scandent. (...) Il s'agit là d'assemblages de paroles du Christ qui ont pu être prononcées en des circonstances diverses, mais l'évangéliste aime à regrouper épisodes et instructions<sup>461</sup>”, nous apprend l'introduction à l'Évangile de Saint Matthieu dans la Bible en notre possession. Yann-Ber Kalloc'h, lorsqu'il s'adresse aux continents qui ont tourné le dos à Dieu ou bien devraient se hâter de le reconnaître est également dans la forme du discours. Quant au passage qu'il choisit de citer, il relate l'histoire de Simon le Cyrénéen, contraint par les Romains de porter la Croix de Jésus jusqu'au Golgotha<sup>462</sup>. Il symbolise donc celui qui aide Jésus pendant ses derniers instants avant la Crucifixion. La solitude et la lassitude de Jésus constituent le fil conducteur du poème *Gueledigéh – Vision*, description du monde en risque de mort, si les hommes ne s'y réveillent pas en venant à son aide, en le reconnaissant.

“Ha men guéledigeh kalet e yas de get.  
Hag é klasken ataù, ´mesk er hogus rouget,  
Ma ne zé et, eit me Hrist skuih, ur Hurénan...  
Siouah, chomel e ré, E unan, E unan,

“Et ma dure Vision disparut.  
Et je cherchais toujours, parmi les nuages déchirés,  
S'il ne venait pas, pour mon Christ lassé, un Cyrénéen...  
Hélas ! Il restait tout seul, tout seul,

460 *LA BIBLE, Évangile selon Saint Matthieu*, 1990, XXVII, 32, p.1305.

461 *LA BIBLE, Introduction à l'Évangile selon Saint Matthieu*, 1990, p.1267.

462 Notons que dans l'Évangile selon Saint Jean, Jésus porte sa Croix lui-même. *LA BIBLE, Évangile selon Saint Jean*, XIX, 17, p.1407.

Ha mé dihellout-kaer ! Neuzé, 'n ur hirvoudein,  
Um droeit em es doh en El Bras mut étal d'ein :

“O El, O El, O El ! ha ne saùo hañni,  
Ben en devé, da zerhel mat d'hon Jézus-ni ?  
Ha ré goh é er Bed aùit hen dout dalhet  
Koun a Henneh e varùas kent eit é behed ?...”  
En El Bras ne eilgiras d'ein meit ur gonz : “Sell !”  
-Hag é kreiz Mor-Kornog me uêlas, divransell.

Diù bobl, kar dré ou goed, ar en hent deulinet.

"Er ré-man, 'mé en El, zo E Guréaned.  
Er réman zo galùet de rein skoézel dehon !...,"  
-Ha m'anaùas dremmeu mem Breiz ha m'Iuerhon.

Ha dirag en néanù du hag er stéred anat,  
M'Iuerhon ha mem Breiz en um ras un dornad...

Reveet béniget, o Krist e azeulan,  
Hou pout diskoeit d'ein-mé, peur, en niù vro fêlan,

Hag Hou pout teurvêet men disamm ag er boén,  
Er gohad truhegeh  
Em mougé p'Hou kuélen Hui Hous-unan é toén  
Hou Kroez-salüedigeh.

É touch er pobleu all e nah hag e hra goap,  
-Ardran enta, dioannag dall ha chonjeu trist !  
Er Gelted e chomo Marhegion Doué er Mab :  
Er Gelted e zougo er Groez get Jézus-Krist !”

Et moi je ne pouvais rien ! Alors, en gémissant,  
Je me suis retourné vers le Grand Ange muet à mes  
/ côtés :

“O Ange, ô Ange, ô Ange ! Ne se lèvera-t-il personne,  
A la fin, pour tenir compagnie à notre Jésus ?  
Est-ce que le Monde est trop vieux pour avoir gardé  
Le souvenir de Celui qui mourut pour son péché ?...”  
Le Grand Ange ne me répondit qu'un mot : “Regarde !”  
-Et au milieu de la Mer Occidentale je vis,  
/ inébranlables.

Deux peuples, parents par le sang, agenouillés sur le  
/ chemin.

"Ceux-ci, dit l'Ange, sont Ses Cyrénéens.  
Ceux-ci sont appelés à lui donner de l'aide..."  
-Et je reconnus les visages de ma Bretagne et de mon  
/ Irlande.

Et devant le ciel sombre et les étoiles claires,  
Mon Irlande et ma Bretagne se donnèrent la main...

Soyez béni, ô Christ que j'adore,  
De m'avoir montré à moi, pauvre, les deux nations  
/ fidèles,

Et d'avoir daigné me délivrer de la peine,  
De l'accès de détresse

Qui m'étouffait à vous voir, Vous tout seul, porter  
Votre Croix de salut.

Au milieu des autres peuples qui renient et qui raillent,  
-Arrière donc, désespoir aveugle et pensées tristes !  
Les Celtes resteront les Chevaliers de Dieu le Fils :  
Les Celtes porteront la Croix avec Jésus-Christ !”

Heureusement, les Bretons et les Irlandais sont là pour être les Cyrénéens, pour être les Chevaliers, les nouveaux croisés. Simon le Cyrénéen devint chrétien au hasard d'un chemin qui vit les Romains le désigner pour porter la Croix du Christ. Pour Yann-Ber Kalloc'h, il ne fait aucun doute que Bretons et Irlandais sont là pour aider le Christ parce qu'ils savent qu'il est le Vrai Dieu, le porteur de l'unique Vérité. Le poète ne dit pas si Bretons et Irlandais seront les seuls sauvés par Dieu, à l'heure du Jugement.

Dans le chapitre VII de l'Apocalypse de Saint Jean, un ange crie aux quatre anges en

train de retenir la fureur des éléments de patienter avant de les déchaîner, le temps de marquer les cent quarante-quatre mille serviteurs de Dieu, qui doivent être sauvés au sein des tribus des enfants d'Israël<sup>463</sup>. Dans son poème, Yann-Ber Kalloc'h reprend cette idée d'élus par Dieu, parce qu'ils sont ses serviteurs, pour rejoindre le Paradis au moment de l'Apocalypse. Dieu choisira donc parmi les Celtes ceux qui l'auront le mieux servi, et d'après Yann-Ber Kalloc'h, il s'agira des Bretons et des Irlandais. Pour les autres, il a beau s'adresser aux hommes de tous les continents, il donne le sentiment que pour lui, c'est déjà trop tard.

En résumé, *Gueledigéh – Vision*, exprime l'aboutissement d'une pensée qui s'est de plus en plus radicalisée au fur et à mesure que les épreuves personnelles et la situation historique du poète le poussent dans ses retranchements intellectuels, l'amenant à s'exprimer comme un véritable fanatique de Dieu et de sa patrie, radicalité aveugle qu'il exprimera d'ailleurs de nouveau dans son dernier poème écrit avant de partir au front : “*Deit, Spered santel ! Veni, Sancte spiritus ! (Viens Esprit saint !)*”. C'est un homme seul au point où il n'a plus que les anges à écouter et avec qui dialoguer, dans le but de délivrer au monde un message dicté par Dieu. Ce message s'adresse au monde entier, à tous les continents, dans un discours moraliste qui reproche aux hommes d'avoir préféré le Mal au Bien, culpabilisateur envers tous ces continents sur lesquels personne ne veut plus aider Jésus et vengeur lorsqu'il voit dans la guerre qui déchire l'Europe le châtiment et le signe de l'Apocalypse. Apocalypse qui verra sombrer tous ces peuples qui ont abandonné Dieu, alors que Bretons et Irlandais, ses fidèles serviteurs seront choisis par lui pour aller le rejoindre au Paradis. Pour s'en convaincre, Yann-Ber Kalloc'h multiplie les références aux textes saints qu'il interprète et adapte à sa situation personnelle et au monde contemporain qui l'entoure, tout en y apportant sa lecture nationaliste de celui-ci. Il nous permet de découvrir la manière dont fonctionne l'esprit d'un homme fanatisé par la religion et le nationalisme. Un homme s'obstinant à vouloir affirmer ce qui n'est plus qu'une vérité singulière comme étant *La Vérité*, alors que plus personne autour de lui n'y croit plus, ou bien n'y croit pas. Cet aveuglement, selon lui, de son entourage, le retranche encore plus dans ses certitudes. Puisque ces incroyants, ces imbéciles n'y croient pas, n'est-ce pas là la preuve que cela existe ? N'est-ce pas là, la preuve de ce que dit toute la Bible, à savoir que l'impiété des autres, quand ce n'est pas leur indifférence à la chose religieuse, est une épreuve qui conforte le croyant dans ses certitudes, car il les voit comme une tentation, la tentation du doute, la tentation du Mal, il les voit comme des incarnations du Malin. Et pour Yann-Ber Kalloc'h, point de salut pour ceux-là. Tous les hommes sont des pécheurs, et parmi eux seuls les Bretons et les Irlandais y survivront. Parce que lui, qui est celui qui sait, celui que l'ange conseille, celui à qui l'ange ouvre

463 *LA BIBLE*, Apocalypse de Saint Jean, 1990, *chapitre VII*, p.1606.

les yeux, ne décrit rien de moins que la mort de Dieu chez les autres peuples. Yann-Ber Kalloc'h ne le saura jamais mais le futur ne lui donnera pas tort. Partout en France, ce qu'il observe s'accroîtra encore après la Première puis la Seconde Guerre mondiale, à savoir la mort de Dieu puisque moins en moins d'hommes feront le choix d'y croire, auront justement le choix d'y croire ou pas, marquant la mort de la religion catholique telle qu'elle était vécue en France depuis des siècles, et dont les signes avant-coureurs de déclin ont été annoncés par les philosophes des Lumières.

Dans *Gueledigéh – Vision*, Yann-Ber Kalloc'h prédit clairement l'Apocalypse pour les autres peuples que les Bretons et les Irlandais. Dès lors, pourquoi tient-il tant à se lancer dans la bataille puisqu'il est convaincu ? En effet, pourquoi vouloir tant se mêler à l'inéluctable ? Pourquoi ne pas rester le barde sur la montagne qui regarde le monde se détruire ? C'est que, nous le savons, Yann-Ber Kalloc'h, ne veut pas seulement être un prophète, d'autant plus qu'il ne sera jamais un clerc, qu'il n'aura jamais de chaire, il veut être un héros, un saint, un martyr et tout à sa certitude de l'imminente Apocalypse, il tient encore à défendre sa terre, la terre sainte, à partir à la Croisade contre "la ruée éternelle du Germain vers l'Occident"<sup>464</sup>.

#### V.7. *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*<sup>465</sup>

Janvier 1915. Jusque-là, Yann-Ber Kalloc'h trépigne, ronge son frein comme en témoignent les poèmes écrits depuis le mois d'août 1914. À la lecture du poème *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*, nous comprenons que désormais il enrage. Ce poème condense, résume la plupart des images et l'idéologie qui habitent Yann-Ber Kalloc'h, tout en étant une sorte de complément nationaliste à *Gueledigéh – Vision*, et clôt la série que nous venons d'étudier, parce que le dernier poème *Péden er gédour - Prière du guetteur*, écrit sur le front, bien qu'étant l'œuvre du même homme résumera également mais sur un ton différent.

Concernant la forme, à nouveau il oriente d'emblée le lecteur par le titre suivi d'une citation latine. Dans la liturgie de la messe de Pentecôte, la prière *Veni Sancte Spiritus*, est considérée comme : "la plus parfaite prière au Saint-Esprit, dont elle décrit exactement l'action en nous". D'après le Missel d'où nous tirons cette affirmation, nous apprenons également que cette prière "doit être attribuée à Étienne de Langton, chanoine de Notre-Dame et chancelier de l'Université de Paris, mort archevêque de Canterbury en 1228"<sup>466</sup>.

L'une des strophes de cette prière dit ceci, s'adressant à l'Esprit-Saint : "Répands tes sept

464 *ARDL*, p.31.

465 *ARDL*, p.28-40. Voir poème complet en annexe, page 625.

466 Les deux citations du paragraphe présent : *MISSSEL-VESPÉRAL ET RITUEL*, 1961, p.461.

*dons sacrés sur tes fidèles qui se confient en Toi*<sup>467</sup>. Yann-Ber Kalloc'h écrit un poème de sept strophes. Le chiffre sept possède une symbolique particulière dans le monde chrétien, comme nous l'avons déjà développé dans notre analyse du poème *Tri neved, tèr béden - Trois sanctuaires, trois prières* auquel nous renvoyons à ce sujet.

Après le titre, vient une citation de l'*Évangile selon Saint Jean* :

“...Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos.  
...Et cum venerit ille, arguet mundum de peccato, et de justitia, et de justicion...”

“... Vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Mulier, cum parit, tristitiam habet,

quia venit hora ejus ; cum autem pepererit

puerum, jam non meninit pressura

propter gaudrium, quia natus est homo in mundum...”

(Joan, XVI, 7.8, 20, 21.)

“...Il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. (Jean, XVI, 7)

... Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, et touchant / le jugement...” (Jean, XVI. 8)

“...Vous serez dans la tristesse, mais Votre tristesse se transformera en joie. (Jean, XVI, 20)

Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la / douleur,

parce que son heure est venue ; Mais après / qu'elle

a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de tous / ses maux

dans la joie qu'elle a d'avoir mis un homme au / monde<sup>468</sup>...” (Jean, XVI, 21)

Le choix d'un passage de l'*Évangile selon Saint Jean* ne tient évidemment pas du hasard, car, ainsi que le rappelle l'introduction de cet évangile dans l'édition de la Bible que nous consultons : “*L'Évangile de Jean célèbre l'incarnation du Fils de Dieu, préexistant à toute la Création*”. Plus loin, il est également précisé que :

“Pleinement inséré dans le temps humain, le Christ avance vers l'“*heure*” de la Croix, à la fois échec apparent et glorification de Dieu par la traversée de la mort. Ceux qui croiront en lui naîtront à une existence tout autre : la “*vie éternelle*” est commencée, dès l'existence terrestre ; et le “*Jugement*”, invisiblement, est à l'œuvre. Au terme de l'histoire, le Retour du Ressuscité révélera les secrets des cœurs, les choix de la liberté<sup>469</sup>.”

467 *MISSEL-VESPÉRAL ET RITUEL*, 1961, p.463

468 *LA BIBLE, Évangile selon Saint Jean*, XVI, 7,8, 20, 21, 1990, p.1402-1403.

469 *LA BIBLE, Introduction à l'Évangile selon Saint Jean*, 1990, p.1379.

De cet évangile, Yann-Ber Kalloç'h cite ce qui y résume le mieux, à son avis, la présence de Jésus et de Dieu, le *jugement et l'importance de l'enfantement* qui permet à une vie potentiellement destinée à la vie éternelle de voir le jour, quand bien même cette naissance implique la douleur de la parturiente. C'est de la naissance de chaque homme qu'il est question comme de la naissance de tous les hommes. Chaque homme qui aura reconnu Jésus fera partie de ceux qui le verront et l'accompagneront dans la vie éternelle alors que chaque homme qui l'aura ignoré ou rejeté ne connaîtra pas la vie éternelle.

### V.7.1. "Er Gatel Europ" - "La Catin Europe"

Yann-Ber Kalloç'h considère son époque comme celle de l'abandon de Dieu par les hommes, la conséquence ne peut donc être que la mort véritable des hommes après le châtement. C'est par une prophétie pleine de références, qu'il commence son poème :

“Nag en nandek-kant-péuarzekvet blé goudé Gañnedigeh er Hrist ér hreu ;  
 Èl penn er Peur én un taol doh fenestr er bediz, diroll geté er horolleu ;  
 Èl en tèr gonz ar er vangoer, é amzér koén-meur Balthazar ;  
 Èl ul loer a ganv hag a lorch, dallet pep héol d'hé splanddér gouèù,  
 A-us de zremùeleu didalùe er Gatel Europ,  
 Drem-goèd er Brezél !  
 Hag er Stéren vlaohus e gilas én hé raog er stéred oll, quintad betag sol en nozieu ;  
 Hag el laborieu ha chomel, de hortos devé en Obèr-meur ;  
 Hag en dud ha stagein ou deulagad ar en tachenneu lahereh en um lidé ene er Hevrin divent, er Road  
 usanian,  
 En Overen e zo en tan hé béleg, er hanol hé orglèz dispar, hah e rér mab-dén ag hé Aberh...”

\*\*\*\*

“Or, la mil-neuf-cent-quatorzième année après la naissance du Christ dans l'étable ;  
 Comme la tête du Pauvre tout à coup à la fenêtre des mondains, livrés aux danses déréglées ;  
 Comme les trois paroles sur le mur, au temps du grand souper de Balthazar ;  
 Comme une lune de deuil et de terreur, aveuglant chaque soleil de sa splendeur sauvage,  
 Au-dessus des horizons méprisables de la Catin Europe,  
 La Face sanglante de la Guerre !  
 Et devant l'Astre terrible reculèrent tous les astres, culbutés jusqu'au fond des nuits ;  
 Et tous les travaux de cesser, pour attendre l'achèvement du Grand Œuvre ;  
 Et les hommes d'attacher leurs yeux sur les champs de carnage où se célébrait le Mystère immense,  
 l'Holocauste surnaturel,  
 La Messe dont le feu est le prêtre, le canon l'orgue incomparable, et dont la Victime s'appelle le  
 fils-de-l'homme...”

À l'instar de l'*Évangile de Saint Jean*, dans lequel Jésus apparaît dans le temps humain, le premiers vers de *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*, installe le poème dans ce temps en le datant précisément et en complétant le choix de la citation biblique par le rappel du premier enfantement, celui du Christ. Avant sa révélation, les païens ne pouvaient espérer la vie éternelle. Ils naissaient au sens charnel, mais jamais au sens spirituel, condamnés à une vie terrestre sans espoir de vie éternelle pour leur âme. Puis vient l'énumération d'images de la décadence de l'Europe, qui se traduisent par une conséquence : "*Drem-goèd er Brezél ! - La Face sanglante de la guerre !*" Voici ces images : *Celle des pauvres*, eux qui suivaient autrefois la parole des clercs ont été séduits par l'exemple des plaisirs faciles des mondains, c'est-à-dire la société non ecclésiastique. C'est là une critique réitérée de la société telle qu'elle est devenue depuis la chute de la monarchie. Qu'entend Yann-Ber Kalloc'h par *korolleu diroll - danses dérégées* ? L'adjectif *diroll-dérégé*<sup>470</sup>, outre qu'il permet une assonance avec le mot *korolleu-danses*, signale que Yann-Ber Kalloc'h ne condamne pas toutes les danses. En revanche, c'est une mise en garde claire contre ceux qui, parmi les pauvres, se laissent aller à vouloir suivre les danses décadentes colportées pour et par les riches. Rappelons-nous de ces vers sans ces répétés du poème *Tri neved, tèt bédén - Trois sanctuaires, trois prières* : "*Benoh d'hor peuranté !*" ; "*Bénie soit notre pauvreté !*" C'est le destin du pauvre de le rester et de ne pas envier la condition de ceux qui lui sont supérieurs, puisque ceux-là seront les derniers au jour du Jugement. Valse, galop, quadrille, mazurka, il suffit d'observer les tableaux de Renoir, de Toulouse-Lautrec<sup>471</sup>, pour se faire une idée des danses que Yann-Ber Kalloc'h a peut-être observées lors de son séjour parisien. Que ce soit au Moulin-Rouge où se pressent les *mondains* ou bien dans les guinguettes, toutes ces danses sont scandaleuses. Les danseuses de revues exhibent leur anatomie et le corps des valseurs dans les bals populaires se collent l'un à l'autre, bien loin des chastes danses traditionnelles du pays vannetais<sup>472</sup>. Les pauvres pourtant sont à la fenêtre. L'avertissement de Yann-Ber Kalloc'h est double. Non seulement la volonté de suivre l'exemple décadent des mondains perdra les pauvres qui n'en récolteront que la guerre et seront exclus du royaume de Dieu, en plus de se voir condamnés à rester des spectateurs à la fenêtre de ceux qu'ils imitent. Ils n'y auront rien gagné avant même de tout perdre.

"*Èl en tèt gonz ar er vangoer, é amzér koén-meur Balthazar*" ; "*Comme les trois paroles sur le mur, au temps du grand souper de Balthazar*". Nous avons observé que Yann-Ber Kalloc'h a déjà cité, s'est inspiré à un moment ou un autre des prophètes Isaïe, Jérémie et Ézéchiel.

470 *Diroll* peut également être traduit par : "*débauché, désordonné (moral), dévergondé, libertin*". HERRIEU, 2001, p.70.

471 Auguste Renoir (1841-1919): *La danse à la campagne & la danse à la ville* (1883), *le bal du moulin de la Galette* (1876), Henri De Toulouse-Lautrec (1864-1901) : *Au bal du Moulin de la Galette* (1889), *Au moulin-Rouge, le Départ du quadrille* (1892),...

472 À ce sujet, Gabriel Louis Guilloux de Melrand, racontant comment se passait une soirée de danse à Melrand au début du vingtième siècle indique : "*un dans hembkin, er "laridé"*" ; "*une danse seulement, le laridé.*" GUILLOUX, 1992, p.149.

Ces prophètes de l'Ancien Testament ont la particularité d'être ceux qui ont annoncé la venue du Messie. Un autre prophète de l'Ancien Testament annonce également sa venue dans sa prophétie, c'est Daniel<sup>473</sup>. Le chapitre V de cette prophétie raconte "*Le festin sacrilège du roi Balthazar*<sup>474</sup>". Ce festin s'apparente à une véritable orgie : "*Ils buvaient du vin, et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre*<sup>475</sup>". Alors apparaissent les doigts d'une main qui écrit sur la muraille de la salle du roi. Il promet monts et merveilles à celui qui parviendra à déchiffrer les mots inscrits sur le mur. Mais personne n'y parvient. On fait venir un sage du nom de Daniel à qui le roi prête l'esprit des dieux, lui demande ce que signifient les mots et lui promet une récompense. "*Daniel répondit à ces paroles du roi, et lui dit : Que vos présents, ô roi, soient pour vous, et faites part à un autre des honneurs de votre maison ; je ne laisserai pas de vous lire cette écriture, et de vous dire ce qu'elle signifie*<sup>476</sup>". Daniel se met donc à expliquer au roi Balthazar, que la puissance donnée à son père Nabuchodonosor en avait fait une bête jusqu'à ce qu'il reconnaisse le pouvoir de Dieu. Balthazar a également reconnu ce Dieu :

"Mais vous vous êtes élevé contre le dominateur du ciel ; vous avez fait apporter devant vous les vases de sa maison sainte, et vous avez vu dedans, vous, vos femmes et vos concubines, avec les grands de votre cour. Vous avez loué en même temps vos dieux d'argent et d'or, d'airain et de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point, et qui ne sentent point ; et vous n'avez point rendu gloire à Dieu qui tient dans sa main votre âme et tous les moments de votre vie<sup>477</sup>."

Puis Daniel décrit les mots : "*Mane, Thecel, Phares*" :

"(...) MANE, Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué l'accomplissement.

THECEL, vous avez été pesé dans la balance et on vous a trouvé trop léger.

PHARES, votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses.

(...)

Cette même nuit, Balthazar, roi des Chaldéens, fut tué<sup>478</sup>."

Le message est clair et complète le vers précédent. Balthazar est un roi décadent et Dieu n'épargne personne, roi ou pauvre, tous ceux qui se moquent de lui subissent son châtement. La guerre en Europe est donc un châtement de Dieu pour tous ceux qui se sont moqué de lui. Puis, telle une des trois paroles écrites par la main apparue face au mur, vient la troisième image de Yann-Ber

473 *LA BIBLE, Daniel*, 1990, p.1108-1134.

474 *LA BIBLE, Daniel*, V, 1990, p.1118-1120.

475 *LA BIBLE, Daniel*, V, 4,1990, p.1118.

476 *LA BIBLE, Daniel*, V, 17,1990, p.1119.

477 *LA BIBLE, Daniel*, V, 23,1990, p.1120.

478 *LA BIBLE, Daniel*, V, 26, 27, 28, 30, 1990, p.1120.

Kalloc'h, qui symbolise ce qui a provoqué la guerre : “*Èl ul loer a ganv hag a lorh, dallet pep héol d'hé splannder gouèù*” ; “*Comme une lune de deuil et de terreur, aveuglant chaque soleil de sa splendeur sauvage*”. Après les deux vers très référencés qui la précèdent, cette image tragique sortie de l'imaginaire singulier de Yann-Ber Kalloc'h conclue ces trois vers, qui sont autant des comparaisons que des causes de la guerre. La lune, l'obscurité, la nuit, ce sont les forces des ténèbres et du Mal qui attirent et aveuglent les soleils que sont les hommes éclairés par la lumière de Dieu. Ces soleils sont ici en proie à la tentation et l'oxymore, un “*soleil aveuglé par la splendeur sauvage d'une lune de deuil et de terreur*”, en ferait presque un vers beaudelairien. Ce serait exagéré de voir une influence beaudelairienne dans la poésie de Yann-Ber Kalloc'h, alors qu'il a juste puisé des images du chaos dans l'*Apocalypse de Saint Jean*, comme nous allons le constater. Toutefois, ce vers est incontestablement assez inédit. Il a beau reprendre des images avec une symbolique que nous leur connaissons, l'audace stylistique de cet oxymore retient l'attention avant de nous laisser continuer notre lecture et de découvrir où elles se trouvent et de quoi ces images sont le nom : “*A-us de zremùeleu didalùe er Gatel Europ, / Drem-goèd er Brezél !*” ; “*Au-dessus des horizons méprisables de la Catin Europe, / La Face sanglante de la Guerre !*” Notons immédiatement que *didalùe* est abusivement traduit par *méprisables*, alors que cet adjectif signifie plutôt : “*sans valeur, inutile, vain, paresseux*<sup>479</sup>”. Remarquons également la nouvelle assonance entre (*de*) *zremùeleu* et *didalùe*, qui illustre les efforts stylistiques de Yann-Ber Kalloc'h dans ce poème. Toujours est-il que le portrait d'une Europe décadente continue, avec sa conséquence : La guerre. Bien que très éloignés dans le détail, ces vers rappellent évidemment la leçon à tirer du chapitre V de *la prophétie de Daniel*, mais les références et les images sont principalement celle de l'*Apocalypse de Saint Jean*. Les deux derniers vers par exemple. L'un est consacré au Christ et l'autre à la messe et au prêtre qui entretiennent la gloire du Christ ainsi qu'aux hommes. Ces derniers se confondent avec “*le fils de l'homme, le fils de Dieu*”, entourent sept vers qui décrivent la fin du Monde, dont la guerre est l'épicentre, par la faute des hommes pécheurs, ne compte-t-on pas également sept péchés capitaux ! C'est justement à l'ouverture du septième sceau par l'agneau dans l'*Apocalypse de Saint Jean*<sup>480</sup>, qu'apparaît une étoile baptisée *Absinthe* qui change l'eau en absinthe et empoisonne les hommes. Puis :

“Le quatrième ange sonna de la trompette, et le soleil, et la lune et les étoiles ayant été frappés de ténèbres dans leur troisième partie, la troisième partie du soleil, de la lune et des étoiles fut obscurcie, et le jour fut privé de la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même<sup>481</sup>.”

*Apocalypse de Saint Jean.*

479 HERRIEU, 2001, p.67.

480 LA BIBLE, *Apocalypse selon Saint Jean*, VIII, 1990, p.1606-1607.

481 LA BIBLE, *Apocalypse selon Saint Jean*, VIII, 1990, p.1607.

\*\*\*

“Hag er Stéren vlaohus e gilas én hé raog er stéred oll, quintad betag sol en nozieu”

“Et devant l’Astre terrible reculèrent tous les astres, culbutés jusqu’au fond des nuits”

*Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus.* Yann-Ber Kalloc’h.

Dans le vers suivant de *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus* : “*Hag el laborieu ha chomel, de hortos devé en Obèr-meur*” ; “*Et tous les travaux de cesser, pour attendre l’achèvement du Grand Œuvre*”, nous retrouvons la référence au chapitre XIV-13 de l’Apocalypse : “*Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur ! Dès maintenant, dit l’Esprit, ils se reposeront de leurs travaux*<sup>482</sup>”. La nature du Grand Œuvre est précisé dans le vers suivant : “*Hag en dud ha stagein ou deulagad ar en tachenneu lahereh en um lidé ene er Hevrin divent, er Road usanian*” ; “*Et les hommes d’attacher leurs yeux sur les champs de carnage où se célébrait le Mystère immense, l’Holocauste surnaturel*”. Retour à l’Ancien Testament avec cette référence à l’Holocauste, qui est à l’origine un sacrifice d’animaux à la Gloire de Dieu dans le *Lévitique*<sup>483</sup>. Dans son poème, Yann-Ber Kalloc’h, élargit ce sacrifice aux humains, les champs du carnage étant ceux de la guerre présente. Il l’évoque au passé, comme si tout était déjà écrit, comme si l’histoire de l’humanité était en passe de devenir un souvenir avant la Révélation, le *Mystère immense*. L’homme est victime de lui-même : “*En Overen e zo en tan hé béleg, er hanol hé orglèz dispar, hah e rér mab-dén ag hé Aberh...*” ; “*La Messe dont le feu est le prêtre, le canon l’orgue incomparable, et dont la Victime s’appelle le fils-de-l’homme...*” Yann-Ber Kalloc’h rappelle le sens original de la messe pour les fidèles : un sacrifice. Dans la liturgie, elle se célèbre après la messe des catéchumènes :

“Cette seconde partie de la messe est appelée Messe des fidèles, c’est-à-dire des baptisés. Dans la primitive église, ceux qui n’étaient encore que catéchumènes étaient congédiés à ce moment-là. La raison de ce renvoi était que le mystère de la Rédemption allait être renouvelé par la messe, qui est la continuation du sacrifice de la Croix ; or, pour prendre part aux mystères chrétiens, il faut être sanctifié par le Baptême.

La messe des fidèles est vraiment un sacrifice<sup>484</sup>.”

Pour Yann-Ber Kalloc’h *la guerre est une messe* : Ce(tte) messe/sacrifice est animé(e) par le feu/prêtre, au son d’orgues devenues des canons. Et de victime symbolique de la messe dans

482 *LA BIBLE, Apocalypse selon Saint Jean*, XIV-13, 1990, p.1612.

483 *LA BIBLE, Lévitique*, I, 1-17, 1990, p.117-118.

484 UDOLLENT & CHARRAT, 1961, p.358.

l'église, l'homme devient victime sur le champ de bataille, la majuscule de *Victime/Aberh*, renvoyant ici à la confusion entre Jésus et les hommes. Cette confusion entre la guerre et la messe explique pourquoi, outre ses motivations nationalistes, Yann-Ber Kalloc'h tient tant à partir à la guerre. Il veut participer à la messe, au sacrifice ultime des hommes pour Dieu avant la rémission de leurs péchés et leur accueil au Paradis. Ce sacrifice est aussi un combat entre les forces du Bien et du Mal. Représentants du Bien, les Celtes se sont naturellement précipités dans la bataille. : *"Gouli é tiér kun Keltia"* ; *"Les foyers de la Celtie sont vides"*, nous apprend Yann-Ber Kalloc'h dans la deuxième partie de *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*. *"E uèler dirakton mouézi peur é ouélar, ha bugalé vihan e ra chonjeu, e ra chonjeu..."* ; *"O men Doué, pe bosen zo bet ar er vro-man ?"* ; *"Et devant lesquels on voit pleurer de pauvres femmes et des petits enfants qui songent, qui songent... / O mon Dieu, quelle peste a passé sur ce pays-ci ?"* Le spectacle de ce pays vide d'hommes, semblable à celui d'un territoire ravagé par la peste, éclaire sur les raisons de l'impatience de Yann-Ber Kalloc'h. Cet homme tellement esseulé, l'est encore plus au milieu de ce paysage sans hommes, *"men goèd" / "mon sang"*, voici comment il désigne ses frères celtes. D'où qu'ils soient, *"Kelt Albann-Ihùel, 'men éh ous ? Na té, Kelt Iùerhon ? Men éh ous ta, Kelt a Gambré ? O Kelt a Vreiz"* ; *"Celte de la Haute-Ecosse, où es-tu ? Et toi Celte d'Irlande ? Où donc es-tu, Celte de Galles ? O Celte de Bretagne"*. Les Celtes ne font qu'un. Yann-Ber Kalloc'h est de ceux-là, ce ce peuple de Dieu au service du Bien, il est des leurs. Dès lors, il n'a aucune raison d'être exclu du grand sacrifice en cours et il rêve de partir l'épée à la main rejoindre les siens sur le champ de bataille, pour combattre l'ennemi éternel : le Germain.

#### V.7.2. *"Bèh d'er German" – "Sus au Germain"*

*"Goéieu e oent én amzèr-gent : breman ou des fuzulienneu,  
Fuzulienneu ha kanolieu, e skop er marù, meit er gléañnier e zo ataù er gléañnier,  
Ha kemmaden erbet nen des dégaset en oedeu é kalon miliget er German.  
Lam peurbadel er German ar er Gornog, più e harso dohton, ma ne saù ket er Helt en taol-man ?  
Er Helt e zo bet geton en orbid gourdadel : ur gañnen doh é héneu, oeit é,  
You, you ! Keltia e zo Keltia bepred : 'ma hé faotred ar en harzeu.*

*Bèh d'er German, bredér karet ! Hou touareu é e ziùennet.  
Er Gornog e zo d'emb. Ni bieu er Gornog. Mar fall d'er German hé saotrein, klopenn er German e feùtimb.  
Diùennet hon es er Gornog doh en oll vagadeu.  
Harzeu Galia zo ur véred d'en Diséùénidi, kardellet hon douar, d'ou helaneu.*

Diseùenad hiriù, er German é arre. Béh d'er German, pe fall dehon !  
Béh de loskour hon ilizieu, de étanour Moliah Reims,  
Iliz er Rouañé nevedet, e oé ken mat pédein éni, édan askell klodeu er Frans.  
Arog, Kelt mat ! ha tenn, ha sko ! Kouéh mar kouéhès : eit er vro é ! Meit sko, sko, sko ! o breur, sko !  
Heb éhan, heb diskuih, heb trué, tan dehon ! Lah ha tag, pen dé reit ! o breur, lah !  
Bes er freill hag e val, er garreg hag e flastr, er gurun e freuz, er mor e veuh :  
Bes er Hadour !  
Dalh koun é oé ha gourdadeu kaored divent, e gréné Germania dirag sell ou lagad.  
Dalh koun é ma genous inour ha Ouen : des éndro des éndro tréh !  
Kañnenneu gaer e saùo er barh ar er ré-hleù, ken é trido eskern er Gelted koh é yeindér o béieu!"

\*\*\*

“C'étaient des lances d'autrefois ; maintenant ils ont des fusils,  
Des fusils et des canons qui crachent la mort, mais les épées sont toujours les épées,  
Et les âges n'ont apporté aucun changement dans le cœur maudit du Germain.  
La ruée éternelle du Germain vers l'Occident, qui lui résistera, si le Celte ne se lève pas cette fois-ci ?  
Le Celte a accompli le geste ancestral : une chanson aux lèvres il est allé.  
Hourra, hourra ! La Celtie est la Celtie de toujours : ses jeunes hommes sont sur la frontière.  
Sus aux Germains, frères aimés ! Ce sont vos terres que vous défendez.  
L'Occident est à nous. L'Occident nous appartient. Si le Germain veut le souiller, nous fendrons le crâne  
du Germain.  
Nous avons défendu l'Occident contre toutes les hordes. Les marches de la Gaule sont un cimetière pour  
les Barbares, notre terre est grasse de leurs cadavres.  
Le Barbare d'aujourd'hui, c'est le Germain encore ! Sus au Germain puisqu'il le veut !  
Sus au brûleur de nos églises, à l'incendiaire de la Merveille de Reims,  
L'église des Rois consacrés, où il faisait si bon prier sous l'aile des gloires de la France.  
En avant, bon Celte ! et tire, et frappe ! Tombe si tu tombes : c'est pour la patrie ! Mais frappe, frappe,  
frappe ! ô frère, frappe !  
Sans arrêt, sans repos, sans pitié, frappe dessus ! Tue et étrangle, puisqu'il le faut ! O frère, tue !  
Sois le fléau qui broie, le rocher qui écrase, la foudre qui anéantit, la mer qui noie ;  
Sois le Guerrier !  
Souviens-toi que tes pères furent des héros immenses et que la Germanie tremblait devant le regard de  
leur ciel.  
Souviens-toi que tu portes l'honneur de ta Race : si tu reviens, reviens vainqueur !  
Le barde composera de belles chansons sur les braves et elles feront tressaillir les os des anciens Celtes  
dans la froideur de leurs tombes !”

“*er oazed zo oeit kuit get ou gléañnier...*” ; “*les hommes sont partis avec leurs épées...*”  
concluait la deuxième partie de *Deit, Spered Santel* ! - *Veni, Sancte Spiritus*, les deux premiers vers  
de la troisième partie insistent à nouveau sur les armes :

“Goéieu e oent én amzèr-gent : breman ou des fuzulienneu,  
Fuzulienneu ha kanolieu, e skop er marù, meit er gléañnier e zo atau er gléañnier”

\*\*\*\*

“C’étaient des lances d’autrefois ; maintenant ils ont des fusils,  
Des fusils et des canons qui crachent la mort, mais les épées sont toujours les épées”

Yann-Ber Kalloc’h montre ici qu’il s’attache toujours plus à la symbolique qu’au sens premier des mots qu’il utilise. *Fusils, lances, canons, épées*, renvoient avant tout un symbolique générale, à un mot générique : *les armes*. Ces armes “*crachent*” la mort lorsqu’elles sont aux mains des Germains, au service du Mal. Comme beaucoup de symboles, les armes peuvent être négatives ou positives. Ainsi, *lances* et *épées* dans *l’Apocalypse de Saint Jean*. À ce sujet, la lecture du texte original peut être utilement complétée par l’observation de la *Tenture de l’Apocalypse d’Angers*<sup>485</sup>, sur laquelle de nombreuses pièces proposent une représentation du texte où ces armes apparaissent, sans que nous ne les retrouvions forcément dans le texte original. Précisons dans le cas présent, que nous privilégions également une interprétation de la symbolique de la lance et de l’épée à partir du texte biblique, plutôt qu’à partir de références tirées de la *Légende arthurienne*<sup>486</sup>, parce que toutes les références dans le poème *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus* renvoient à la Bible, et particulièrement à *l’Apocalypse de Saint Jean*.

Sur le panneau I.3, *Le Christ au glaive*, de la Tenture, nous voyons le Christ représenté avec un glaive entre les dents. Voici ce que dit le texte original : “(...) *et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants*<sup>487</sup>”. Ce glaive est “*le signe de la puissance de sa parole qui sauve et qui juge*<sup>488</sup>”. En revanche, le panneau I.12, *Quatrième sceau, le cheval livide et la mort*, de la tenture représente la mort sous la forme d’un squelette, qui tient également une épée : “(...) *je vis paraître un cheval pâle, et celui qui était monté dessus s’appelait la Mort, et l’enfer le suivait ; et le pouvoir lui fut donné sur la quatrième partie de la terre, pour y faire mourir les hommes par le glaive*<sup>489</sup>”. Une fois dans les mains du Christ, une fois dans les mains de la Mort qui apporte l’enfer, nous retrouvons également l’épée ou le glaive dans les mains des anges, que ce soit *Saint Gabriel combattant le dragon* (panneau III.36) ou bien les serviteurs qui se battent contre le même dragon (*Le Dragon combat les serviteurs de Dieu*, panneau III.39),... Cette omniprésence du glaive ou de

485 *TENTURE DE L’APOCALYPSE ANGERS*, 1996, 26 pages. Nous allons également régulièrement observer cette tenture au château d’Angers où elle est exposée et accessible au public depuis 1954.

486 Même si nous savons que Yann-Ber Kalloc’h connaissait la Légende. Mais l’épée d’Arthur (Excalibur) lui sert à pacifier son royaume, ce qui est l’opposé de l’appel à la guerre du présent poème.

487 *LA BIBLE, Apocalypse de Saint Jean*, I, 16, 1990, p.1601.

488 *TENTURE DE L’APOCALYPSE ANGERS*, 1996, p.6.

489 *LA BIBLE, Apocalypse de Saint Jean*, VI, 8, 1990, p.1605.

l'épée dans ces représentations du monde chrétien, explique que Yann-Ber Kalloc'h les choisisse pour symboliser les armes qu'emploient les uns et les autres. Comme dans l'*Apocalypse de Saint Jean*, le combat se joue entre les serviteurs de Dieu, représentants du Bien et les serviteurs du dragon/Satan. Les Celtes ont été de tout temps les représentants du Bien et les Germains sont les représentants éternels du Mal : *“Ha kemmadden erbet nen des degaset en oedeu e kalon miliget er German”*; *“Et les âges n'ont apporté aucun changement dans le cœur maudit du Germain”*. Yann-Ber Kalloc'h continue à opérer ce glissement, cette interprétation du texte original de l'*Apocalypse* au temps présent. Le monde y est composé de quatre coins, sur lesquels combattent les forces du Bien et du Mal. Pour lui, les Celtes, peuple élu, ont toujours défendu la terre située à l'Occident : *“Er Gornog e zo d'emb. Ni bieu er Gornog. Mar fall d'er German hé saotrein, klopenn er German e feùtimb”* ; *“L'Occident est à nous. L'Occident nous appartient. Si le Germain veut le souiller, nous fendrons le crâne du Germain”*. Voilà qui est sans équivoque et tous les vers suivants ont le même ton belliqueux. Le Germain, le barbare : *“kardellet hon douar, d'ou helaneu”* ; *“notre terre est grasse de leurs cadavres”*. L'image parle d'elle-même, notons seulement que le mot *kardellet*, est l'adjectif verbal du mot *Kardell*, qui signifie *fumier*. Mais la même idée transparait, à savoir que les morts ennemis enrichissent la terre de ceux qui les font tomber. Pour preuve de la barbarie des Germains, leur triste ouvrage à Reims le 19 septembre 1914 : *“Ce jour-là. Les artilleurs allemands incendient Notre-Dame de Reims, magnifique cathédrale gothique où avait lieu le sacre des rois de France<sup>490</sup>”*. Les catholiques sont ébranlés par cette destruction. La colère se lit dans les vers de Yann-Ber Kalloc'h, fervent catholique et monarchiste :

“Béh de loskour hon ilizieu, de étanour Moliah Reims,  
Iliz er Rouañé nevedet, e oé ken mat pédein éni, édan askell klodeu er Frans.”

\*\*\*\*

“Sus au brûleur de nos églises, à l'incendiaire de la Merveille de Reims,  
L'église des Rois consacrés, où il faisait si bon prier sous l'aile des gloires de la France.”

Le reste de cette troisième partie du poème est un appel sans détour au combat, au meurtre jusqu'au vœu de Yann-Ber Kalloc'h que le combattant breton se confonde avec un fléau :

“Sois le fléau qui broie, le rocher qui écrase, la foudre qui anéantit, la mer qui noie ;  
Sois le Guerrier !”

\*\*\*\*

“Bes er freill hag e val, er garreg hag e flastr, er gurun e freuz, er mor e veuh ;  
Bes er Hadour !”

490 *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, 2008, p.880.  
500

Le fléau représente le châtement voulu par Dieu. Par ailleurs, le déchaînement des éléments par les anges au service de Dieu au moment de l'Apocalypse rappelle cette suite d'éléments destructeurs que propose ici Yann-Ber Kalloc'h. Nous mesurons dans toutes ces images du soldat celte massacrant le Germain par tous les moyens dans l'accumulation et la succession l'intensité de la haine de Yann-Ber Kalloc'h envers les Germains: *“tenn, sko,sko, sko, sko, sko, tan dehon, Lah, tag, lah”* ; *“tire, frappe, frappe, frappe, frappe, frappe, frappe, Tue, étrangle, tue”*. À cette haine engrangée au fil du temps par tous les Français du fait d'une propagande lentement distillée parmi ces derniers, se mêle chez Yann-Ber Kalloc'h, un ressentiment contre l'humanité toute entière. Ce n'est pas seulement le Germain que cette guerre vise à punir mais tous les hommes qui n'auront pas suivi la parole de Dieu. Il veut nous faire croire qu'il crie vengeance au nom de Dieu, et sans doute en est-il le premier persuadé, alors qu'en réalité, il crie vengeance en son nom. Il en veut à mort à cette humanité qui lui a pris père et sœurs, qui ne lui a pas permis de devenir prêtre, qui l'a contraint à l'exil dans une ville qui, comme toutes les villes, s'apparente pour lui à la décadente Babylone, il en veut aux Bretons qui se sont détournés de Dieu. La seule famille qu'il a trouvée, c'est celle de l'*Emsav*, où il compte des amis fidèles, qui confirment son nationalisme. Les derniers vers de cette partie de *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*, proviennent de cette idéologie nationaliste nourrie par la haine de celui qui est désigné comme étranger et du culte mortifère des ancêtres :

“Dalh koun é oé ha gourdadeu kaored divent, e gréné Germania dirag sell ou lagad.

Dalh koun é ma genous inour ha Ouen : des éndro des éndro tréh !

Kañnenneu gaer e saùo er barh ar er ré-hleù, ken é trido eskern er Gelted koh é yeindér o béieu!”

\*\*\*\*

“Souviens-toi que tes pères furent des héros immenses et que la Germanie tremblait devant le regard de leur ciel.

Souviens-toi que tu portes l'honneur de ta Race : si tu reviens, reviens vainqueur !

Le barde composera de belles chansons sur les braves et elles feront tressaillir les os des anciens Celtes dans la froideur de leurs tombes !”

Les tombes des ancêtres sont froides, en attendant le Jugement. Les jeunes braves vont les faire bouger, les faire revivre un peu en attendant. Il n'est pas de défaite possible pour ces soldats. La victoire ou la mort. Et comme ils étaient partis pour aller défendre et porter la lumière de Dieu dans le sacrifice de la guerre, que Yann-Ber Kalloc'h assimile au sacrifice de la messe, en chantant : *“Er Helt e zo bet geton en orbid gourdadél : ur gañnen doh é héneu, oeit é”* ; *“Le Celte a accompli le geste ancestral : une chanson aux lèvres il est allé”*. Qu'ils en reviennent ou pas,

quelque barde sera là pour continuer à les chanter. Yann-Ber Kalloç'h nous interroge ici sur l'ambivalence du chant qui porte la parole de Dieu, comme la mémoire des hommes et sur son rôle de poète. Ces vers traduisent que, selon lui, le poète est un messager de Dieu et un transmetteur de la mémoire. Toutefois, si cette définition du poète lui correspond, il n'est pas sûr qu'il soit le barde présenté ici. Certes, il écrit ce poème. Mais il veut avant tout devenir soldat. Il écrit en attendant de partir à la guerre. Il attend en quelque sorte de quitter son état de poète, sa fonction de prophète pour devenir un soldat. Il veut être dans l'action. Il veut être un de ces acteurs de l'Apocalypse.

### V.7.3. Le réveil par le sacrifice

“*Ne gouskan mui*” ; “*Je ne dors plus*”. Ainsi commence la quatrième partie de *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*. Nous savons quelle impatience de partir à la guerre cela sous-entend chez Yann-Ber Kalloç'h. Cette affirmation contraste également avec l'homme las, fatigué des précédents poèmes que nous avons présentés. Il est éveillé, c'est-à-dire éclairé. Tous ses sens sont en alerte, il entend la voix de la guerre l'appeler :

“*Ne gouskan mui. Ur vouéh e zo, én noz-gouian, doh men gerùel, ur vouéh iskiz ;  
 Ur vouéh grénù, ur vouéh garù ha duah de gemenein : en dud youank e blij dehé ur vouéh èlsé.  
 Ha nen dé ket mouéh ur verh é, na mouéh er horigézed-hont, é red dré er mor keltiek ;  
 Ur vouéh ha ne hell dén chom disent ohti : hudaden er Brézel ar en harzeu.  
 Sentein e rinn. Kentpell é vinn get mem bredèr, kadour de heul er gaderion ;  
 Kentpell é vinn él lahadeg... Peh arouéieu zo ar me zal ? Ha guélout e rinn ha zevé, bléad neùé ?  
 Ha petra vern ? Abred pe deùéhat, a pe soñno en eur de vont devad en Tad, leùén éh inn. Jésus oér dihuz  
 mammeu.  
 Revèès béniget, bléad neùé, nag é vehé, é touéh ha dri-hant dé ha tri-uigent, men dé deuéhan !  
 Revèès béniget ! Rak estroh eit kan vlé en dès treménet ar er vro-man heb n'ou dout anaüet meit konnar  
 Doué, ha té, arvest e ri E drugaréieu.  
 Guélout e ri distro er hrédenneu harluet, en tréh é tarnejal édan plégeu baniél er Frans, hag er Vro  
 adsauet de viruiken ;  
 Guélout e ri mem Breiz dihaud ben en devé, hag hé yeh inouret, él pe oé bèù hé marhegion eit hé diüenn.  
 Bléad neùé, bléad brezel ! Revèès beniget nag é tégasehès én ha vantel, a-gevret get en neùé-han eit er  
 Bed, er marù eidonn.  
 Petra é marù unan, pé kant, pé marù kant mil ? arlerh ma vo béù ha klodus er vro, arlerh ma kendalho er  
 ouen...  
 A pe varùinn laret er pédenneu, ha béiet mé, èl me zadeu, troiet me zal doh en énebour ;  
 Ha ne houlennet tra eidonn get men Dasprénour, meit el léh deùéhan én E Varaouès...”*

\*\*\*

“Je ne dors plus. Il y a une voix, dans la nuit d’hiver, qui m’appelle, une voix étrange ;  
Une voix forte, une voix âpre et habituée à commander : une voix comme celle-là est agréable aux jeunes hommes :  
(Et ce n’est pas la voix d’une femme, ni la voix de ces korriganes qui errent sur la mer celtique) ;  
Une voix à qui nul ne peut désobéir : le hurlement de la Guerre aux frontières.  
J’obéirai. Bientôt je serai avec mes frères, soldats à la suite des soldats ;  
Bientôt je serai dans la tuerie... Quels signes y a-t-il sur mon front ? Année nouvelle, verrai-je ta fin ?  
Et qu’importe ? Que ce soit tôt ou tard, quand l’heure sonnera d’aller vers le Père, j’irai joyeux. Jésus sait consoler nos mères.  
Sois bénie, année nouvelle, quand bien même, au milieu de tes trois cent soixante-cinq jours, il y aurait mon dernier jour !  
Sois bénie ! Car plus de cent années ont passé sur ce pays-ci sans avoir connu autre chose que la colère de Dieu, et tu contempleras, toi, ses miséricordes.  
Tu verras le retour des croyances bannies, la victoire flotter de nouveau sous les plis du drapeau de la France, et la patrie exaltée pour toujours ;  
Tu verras ma Bretagne enfin libre, et sa langue honorée, comme quand ses chevaliers étaient vivants pour la défendre.  
Année nouvelle, année de guerre ! Sois bénie quand bien même tu apporterais dans ton manteau, en même temps que le printemps pour le monde, la mort pour moi.  
Qu’est-ce que la mort d’un, ou de cent, ou la mort de cent mille ? pourvu que la patrie soit vivante et glorieuse, pourvu que la race continue...  
Quand je mourrai dites les prières et enterrez-moi comme mes pères, le front tourné vers l’ennemi ;  
Et ne me demandez rien pour moi à mon Rédempteur, si ce n’est la dernière place dans Son Paradis...”

La guerre est une affaire d’hommes, d’ailleurs le mot *brezel-guerre* est masculin en breton, elle ne saurait être la voix de quelque être marin féminin qui envoute les hommes pour mieux les perdre. C’est une voix d’homme, une voix autoritaire qui appelle les hommes, c’est la voix de la guerre : “*hudaden er Brézel ar en harzeu*” ; “*le hurlement de la Guerre aux frontières*”. Remarquons au passage que dans le même esprit des signataires du manifeste de *Brittia*, Yann-Ber Kalloc’h insiste sur la défense des frontières et n’a pas de visées expansionnistes. En cela, il rejoint l’idée du “chacun chez soi” si chère à Loeiz Herrieu. C’est là sans doute la particularité du nationalisme breton par rapport au nationalismes allemands et français. Néanmoins, le nationalisme breton de Yann-Ber Kalloc’h n’étant pas incompatible avec le nationalisme français, il inclue vraisemblablement l’Alsace-Lorraine dans les frontières du territoire de la “Gaule” à défendre. Dans tous les cas, il veut obéir à cette voix de la guerre qui, rappelons-le, est pour lui semblable à celle du prêtre renouvelant le sacrifice de Jésus dans la messe. Le prêtre qui transmet la voix de Dieu : “*J’entendis ensuite une voix forte qui venait du temple, et qui dit aux anges : Allez, répandez*

sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu”, nous rapporte Saint Jean dans le chapitre XVI-1 de son *Apocalypse*<sup>491</sup>. Yann-Ber Kalloc'h se voit comme un ange dans la tempête : “*Sentein e rinn. Kentpell é vinn él lahadeg*” ; “*J’obéirai. Bientôt je serai dans la tuerie*”. Son sacrifice doit être brutal. Yann-Ber Kalloc'h n’ignore pas la violence qu’induit la guerre. Il s’y précipite et nous retrouvons dans le choix de ce mot : *el lahadeg – la tuerie*, son obsession pour la mort. Ce n’est pas une mort apaisée, celle d’un homme qui attend le Jugement avec plus ou moins la certitude d’avoir servi Dieu comme il se devait avec ses faiblesses, mais qui compte sur la mansuétude du Tout Puissant pour lui pardonner ses écarts. Non, c’est là l’appel à une mort violente en rémission de péchés dont Yann-Ber Kalloc'h se garde toujours de préciser la nature, nous abandonnant à de simples spéculations quant à ceux-là. Cet appel pour aller au combat, nonobstant le risque de mort violente, précédée de cette déclaration d’obéissance révèle également la difficulté de Yann-Ber Kalloc'h d’être un homme libre. L’homme libre est sans cesse confronté à ses choix. Un homme élevé dans une société au fonctionnement encore séculaire de l’Île de Groix à la fin du dix-neuvième siècle, qui devient en général marin comme ses pères ou bien intègre le clergé s’il est un peu plus doué pour les études que les autres, grandit dans un environnement où la liberté individuelle, en particulier intellectuelle, est réduite à sa plus simple expression. Elle n’est de toute façon pas souhaitée, puisqu’elle remet en question la cohésion de la communauté. Cette certitude est fragile lorsqu’elle est confrontée à d’autres modes de vie. C’est donc une véritable déflagration intérieure qui touche Yann-Ber Kalloc'h quand il est rejeté par ce système, tant intellectuellement que physiquement. Le Séminaire le renvoie, il se retrouve en dehors du système certes dogmatique sur le plan intellectuel, mais protecteur par ailleurs du clergé. À cela s’ajoutent les deuils qui touchent sa famille. Pourquoi sa famille de bons chrétiens doit-elle supporter tant d’épreuves quand certains pécheurs vivent heureux, même s’il se convainc qu’ils se trompent ? Puis, il est contraint de partir à Paris. À l’insécurité intellectuelle se mêle l’insécurité matérielle dans un environnement hostile aux mœurs contraires à celles qu’il pense être les seules en conformité avec sa foi chrétienne. Dès lors, deux attitudes principales sont possibles. Il pourrait se laisser aller à la décadence de la vie parisienne, s’approcher des milieux artistiques d’avant-garde, à défaut de les fréquenter puisque ces derniers sont encore l’apanage d’une jeunesse certes bohème mais principalement d’ascendance bourgeoise, ou bien il peut s’acculer lui-même à une sorte d’intégrisme politique et religieux dont les règles, pour être strictes, donnent une direction claire à son existence. Le conditionnement est trop fort pour adopter la première attitude, il lui préfère donc la seconde. Cependant, celle-ci est trop en décalage avec la réalité qui l’entoure pour continuer à

---

491 *LA BIBLE, Apocalypse de Saint Jean*, XVI, 1, 1990, p.1612.

avoir un sens autre que celui qu'il lui donne. Perdu dans ce contraste entre la vie qu'on lui a toujours présentée comme étant la seule valable, la vie dans la foi catholique et une réalité qui manifestement est un mensonge ou bien révèle le mensonge du modèle inculqué, son caractère brutal et radical le pousse à souhaiter le pire pour châtier cette humanité qui n'a cessé de le narguer. Et cette insécurité de la réalité du choix de l'homme libre qu'il est en permanence obligé d'avoir, le pousse à souhaiter de vivre dans la simplicité de l'esclave, du soldat qui n'a pas à penser mais juste à obéir. Peu importe après cela de mourir, étant donné que son esprit aura enfin trouvé le repos dans l'obéissance puis la mort :

“Ha petra vern ? Abred pe deùehat, a pe soñno en eur de vont devad en Tad, leùén éh inn. Jésus oér dihuz mammeu.

Revèès béniget, bléad neùé, nag é vehé, é touéh ha dri-hant dé ha tri-uigent, men dé deuéhan!”

“Et qu'importe ? Que ce soit tôt ou tard, quand l'heure sonnera d'aller vers le Père, j'irai joyeux. Jésus sait consoler nos mères.

Sois bénie, année nouvelle, quand bien même, au milieu de tes trois cent soixante-cinq jours, il y aurait mon dernier jour !”

\*\*\*\*

“Bléad neùé, bléad brezel ! Revèès beniget nag é tégasehès én ha vantel, a-gevret get en neùé-han eit er Bed, er marù eidonn.”

“Année nouvelle, année de guerre ! Sois bénie quand bien même tu apporterais dans ton manteau, en même temps que le printemps pour le monde, la mort pour moi.”

Il jubile à cette perspective de mourir, d'aller retrouver le Père. Son père. Il en tremble aussi, la répétition indique combien il désire s'en convaincre. Difficile même pour lui de publier une certitude aux conséquences aussi définitives. Parce que l'individualité se heurte ici à la nécessité collective : *“Petra é marù unan, pé kant, pé marù kant mil ?”* ; *“Qu'est-ce que la mort d'un, ou de cent, ou la mort de cent mille ?”* Car l'enjeu dépasse le destin individuel de chacun. Yann-Ber Kalloc'h cherche la sécurité et les certitudes de la société traditionnelle dans laquelle il a été élevé et qu'il idéalise largement dans la “sécurité” et les certitudes de la guerre. Mais la Grande Guerre n'a rien de la société traditionnelle, elle apparaît plutôt comme son monstrueux envers. Dans la société traditionnelle, le respect des règles de la communauté organise les rapports entre ses membres et permet la cohésion sociale, c'est-à-dire la paix. La guerre, ou plus précisément l'institution militaire organise également les rapports entre les soldats. À la différence que le soldat est contraint de partir

à la guerre. On ne lui donne pas le choix. Mais ce choix existe bel et bien, la mort au peloton d'exécution pour désertion ou la mort au combat. Alors qu'il n'en est pas question dans une société traditionnelle où la critique et la remise en cause du système s'apparente à une expression individuelle, une conscience qui est caractéristique... de la société moderne. Cependant, de même que la société traditionnelle se base sur les certitudes communes de ses membres, la guerre tire également sa légitimité d'une certitude, arbitraire certes, mais qui doit s'imposer comme étant commune. Et elle s'impose. Alors que les certitudes des sociétés traditionnelles ne s'imposent pas, tant qu'elles ne sont pas confrontées à celles de sociétés voisines différentes. Or, la guerre est précisément une confrontation. Dans une telle optique, la Grande Guerre se présente comme une véritable caricature. Les deux camps prétendent se battre pour défendre le Bien contre le Mal, du Vrai contre le Mensonge, en prétendant chacun être du côté du Bien et du Vrai alors que la définition même du Bien et du Mal, du Vrai et du Mensonge est mise en branle depuis au moins un siècle, depuis l'avènement de la société moderne. La Grande Guerre n'est donc pas seulement absurde, elle est ridicule. Parce que lorsqu'elle éclate, toutes les certitudes anciennes sont déjà dépassées par le déferlement du doute. Dès lors, la relativisation de la mort des individus dans la masse des morts d'hommes proposé par Yann-Ber Kalloc'h est tout aussi anachronique que les raisons de cette guerre. Il nie l'individualisme alors qu'il est lui-même la preuve vivante que la Bretagne traditionnelle n'existe plus, qu'il est un individu singulier qui ne peut être noyé dans la masse des sacrifiés. Son poème ne s'y trompe pas, puisqu'il y rappelle justement la chronologie de cet avènement du doute, c'est-à-dire de la conscience critique en France :

“Revèès béniget ! Rak estroh eit kan vlé en dès treménet ar er vro-man heb n'ou dout anaùet meit konnar Doué, ha té, arvest e ri E drugaréieu.

Guélout e ri distro er hrédennu harluet, en tréh é tarnejal édan plégeu baniél er Frans, hag er Vro adsauët de virüiken ;

Guélout e ri mem Breiz dihaud ben en devé, hag hé yeh inouret, él pe oé bèù hé marhegion eit hé diüenn.

(...)

Petra é marù unan, pé kant, pé marù kant mil ? arlerh ma vo bèù ha klodus er vro, arlerh ma kendalho er ouen...”

\*\*\*\*

“Sois bénie ! Car plus de cent années ont passé sur ce pays-ci sans avoir connu autre chose que la colère de Dieu, et tu contempleras, toi, ses miséricordes.

Tu verras le retour des croyances bannies, la victoire flotter de nouveau sous les plis du drapeau de la France, et la patrie exaltée pour toujours ;

Tu verras ma Bretagne enfin libre, et sa langue honorée, comme quand ses chevaliers étaient vivants pour

la défendre.

(...)

Qu'est-ce que la mort d'un, ou de cent, ou la mort de cent mille ? pourvu que la patrie soit vivante et glorieuse, pourvu que la race continue..."

Au fond, Yann-Ber Kalloc'h ne veut pas mourir. Il aurait voulu ne pas exister en tant qu'individu. Il aurait voulu être le membre d'une société traditionnelle au sein de laquelle la question de l'individu ne se posait pas. Il aurait voulu vivre dans une société où une réponse à tout était donnée selon des dogmes séculaires. Il aurait voulu vivre dans une société immobile. Il demande le retour d'une société qui n'existe plus. Il veut croire au temps cyclique qui permet à l'histoire humaine de n'être qu'un éternel recommencement décidé par Dieu. Il désire cela d'un côté mais prédit l'Apocalypse de l'autre. Il est, qu'il le veuille ou non, un individu qui doute. La Bretagne renaîtra peut-être et c'est pour cela qu'il veut se battre. La Bretagne et le monde disparaîtront peut-être et alors cette guerre et tous les dérangements depuis la Révolution française annoncent l'Apocalypse, la Révélation, et c'est pour participer à cela qu'il désire aussi se battre. Mais ces aspirations expriment une vision personnelle, singulière, qui s'opposent, dans leur expression même, à la poésie, à ce qu'elles demandent. Yann-Ber Kalloc'h est un homme moderne, malgré lui.

D'ailleurs, à la relativisation de la mort des hommes en masse, il finit cette partie du poème par une demande individuelle :

“A pe varùinn laret er pédenneu, ha béiet mé, èl me zadeu, troiet me zal doh en énebour ;  
Ha ne houlennet tra eidonn get men Dasprénour, meit el léh deùéhan én E Varaouès...”

\*\*\*\*

“Quand je mourrai dites les prières et enterrez-moi comme mes pères, le front tourné vers l'ennemi ;  
Et ne me demandez rien pour moi à mon Rédempteur, si ce n'est la dernière place dans Son Paradis...”

Cette mort individuelle doit s'accompagner du rite commun. Yann-Ber Kalloc'h est habité par toutes ces contradictions. De ce fait, quand ils évoquent les pères, les ancêtres, c'est toujours pour nous rappeler qu'ils sont morts. Ils sont morts pour défendre leur terre et leurs croyances mais parfois aussi ils sont morts ou endormis de ne pas avoir su les défendre comme il l'aurait fallu et c'est ce qui explique le chaos présent. Aux jeunes de relever le défi de faire renaître le monde d'autrefois. Les générations se succèdent avec pour seul rite commun l'enterrement. Les vieilles générations ne sont pas initiatrices. Jamais dans un poème de Yann-Ber Kalloc'h, nous ne

lisons le récit de quelque pratique, quelque rite, hérité des anciens, hormis le départ au combat la lance à la main. À partir de là, la remise en cause des générations précédentes se traduit paradoxalement dans la poésie de Yann-Ber Kalloç'h, non pas comme un appel à fonder un monde nouveau mais plutôt à abandonner le monde moderne créé par les ancêtres proches pour revenir à un monde plus ancien. Même si, orphelin de père et respectueux du mot *père*, qui désigne aussi Dieu, il préfère s'en prendre à l'Europe, aux continents, à l'humanité quand il adresse ses critiques envers ses ascendants et ses contemporains. C'est le procédé qu'il emploie pour revenir sur la nature apocalyptique de la guerre en cours dans la cinquième partie de *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*. Avant de nous y intéresser, observons encore le dernier vers de la quatrième partie où après avoir demandé d'être enterré le visage face à l'ennemi, il désire être le dernier des derniers au Paradis. L'expression de cette fausse humilité est typique du croyant catholique qui ne doit jamais faire preuve d'orgueil et surtout ne rien ordonner à Dieu. Fausse humilité, car Yann-Ber Kalloç'h sait très bien que le Paradis est identique pour tous et surtout, nouvelle expression de son individualisme, la notion de place au Paradis est d'autant plus relative que tous les élus s'y confondent normalement avec l'Esprit Saint. Il exprime là l'approche individualisée du Jugement qui s'est peu à peu imposée depuis le Moyen-Âge.

#### V.7.4. "Me ùél !" - "Je vois"

Dans la cinquième partie *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*, Yann-Ber Kalloç'h se déchaîne à nouveau contre l'Europe déchristianisée avant de décrire l'Apocalypse et d'en appeler au retour de Jésus.

"Me ùél !... Me ùél !

Strill Doué ar gein en Déneleh. Er glen hag er morieu e zo ru get er goèd.

Goèd ar gornog, goèd ar greisnoz ; goéd é kreisté hag é retér : honneh e zo ur bénijenn, ahoel !

Jed ha béhed breman, Europ, doh gleur-iuern en taniou-goal : skopet ha poé ar Zrem douéel me Hrist é kroez, ha chetu deit eur er Hasti.

Eur el lahadeg hag el loh ; eur er gurun hag en tahdareu : eur reihted Doué !

Ou goalh ou do er bléad-man, er blei, er vran hag er prenùed : marhad-mad é er hig kristén !

Er blé-man é vo braù en had ; èuet en des en douar goed mab-den...

Na p'ha pehé karet, Europ, ne vehé ket dégoüehet genous un darvoud el hennan ;

P'ha pehé karet èuet get doujans É Oèd-Éan, goèd dek broad ne vehé ket bet ret d'id hen èuet ;

P'ha pehé karet deulinein dirak kelan douéel er Halvar, hag azeulein, ne vehé ket hiziù, Europ, Europ, kement a gelaneu...

Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehiér en Douar : me uél enan er gaderion lahet é tarnejjal us d'en dachenn, hanval doh er fru ar ur mor..."

\*\*\*\*

“Je vois !... Je vois !

Le fouet de Dieu sur les épaules de l'humanité. La terre et les mers sont rouges de sang.

Du sang sur l'occident, du sang sur le nord ; au midi et à l'orient . ceci est une pénitence au moins !

Calcule ton péché maintenant, Europe, à la lueur infernale des incendies : tu avais craché au Visage divin de mon Christ en croix, et voici venue l'heure du Châtiment.

L'heure du carnage et de la terreur ; l'heure de la foudre et des sanglots : l'heure de la justice de Dieu !

Ils auront leur content cette année, le loup, le corbeau et les vers : la chair de chrétien est à bon marché !

Cette année-ci le blé sera beau : la terre a bu le sang de l'homme...

Ah ! si tu avais voulu, Europe, il ne te serait pas arrivé un événement comme celui-ci :

Si tu avais voulu boire avec respect Son Sang à Lui, tu n'aurais pas été obligée de boire le sang de dix nations :

Si tu avais voulu t'agenouiller devant le Cadavre divin du Calvaire, et adorer, il n'y aurait pas aujourd'hui Europe, Europe, tant de cadavres...

Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des glas : je vois les âmes de guerriers morts flotter au-dessus du champ de bataille, semblables aux embruns sur une mer..."

Clairvoyant au milieu des aveugles, Yann-Ber Kalloç'h entend une voix qui lui ordonne de partir à la guerre (partie IV) et il voit, tel Saint Jean à qui Dieu a envoyé un ange pour lui annoncer l'Apocalypse. Le fouet symbolise évidemment le châtement qui vient de la main de Dieu. Quant à la terre et la mer rouges de sang, elles renvoient aux versets suivants de l'*Apocalypse de Saint Jean* :

“Le premier ange sonna de la trompette, et il se forma une grêle et un feu mêlé de sang, qui tombèrent sur la terre. (...)

Le second ange sonna de la trompette (...); et la troisième partie de la mer fut changée en sang<sup>492</sup>.”

À la demande de Dieu, les anges ont retenu leur souffle jusque-là, avant de lancer les châtements sur la terre. Ce sang se répand sur elle. Yann-Ber Kalloç'h insiste sur celui-ci, il le voit partout. Le poète veut donner l'image effrayante d'un monde dont le visage est recouvert de sang, ici symbole de tuerie et de mort. Ensuite, il développe à nouveau ses griefs contre l'Europe. Puis, il mentionne animaux et semences :

492 *LA BIBLE, Apocalypse de Saint Jean*, VIII, 7-8, 1990, p.1607.

“Ou goalh ou do er bléad-man, er blei, er vran hag er prenùed : marhad-mad é er hig kristén !  
Er blé-man é vo braù en had ; èuet en des en douar goed mab-den...”

\*\*\*\*

"Ils auront leur content cette année, le loup, le corbeau et les vers : la chair de chrétien est à bon marché !  
Cette année-ci le blé sera beau : la terre a bu le sang de l'homme..."

Nous retrouvons le *corbeau*, les *vers*, symboles de mort présents dans le récit de Loeiz Herrieu, ainsi que le *loup*, ici présentement considéré comme un animal nécrophage. Ici, Yann-Ber Kalloc'h accentue le paysage de sang par l'évocation d'un animal qui déclenche la terreur en Europe depuis des millénaires. Dans les deux Testaments, il symbolise la destruction. Dans le Nouveau Testament, le loup est celui qui sème la terreur parmi les brebis et les agneaux. Ces brebis et agneaux sont menés par le berger, Jésus, le loup apparaît donc comme l'une des auxiliaires du diable. “*Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups*<sup>493</sup>”, dit Jésus à soixante-dix de ses disciples qu'il envoie en mission dans les villes impénitentes. Jésus qui est également symbolisé par l'Agneau, celui-ci se confondant avec ses fidèles. Le blé qui pousse de la terre de sang, rappelle le symbole ambivalent du sang. Car ce sang permet à la vie de germer, et du blé l'on fera le pain des chrétiens qui auront échappé à l'Apocalypse.

“P'ha pehé karet èuet get doujans É Oèd-Éan, goèd dek broad ne vehé ket bet ret d'id hen èuet;  
P'ha pehé karet deulinein dirak kelan douéel er Halvar, hag azeulein, ne vehé ket hiziù, Europ, Europ,  
kement a gelaneu...”

\*\*\*\*

“Si tu avais voulu boire avec respect Son Sang à Lui, tu n'aurais pas été obligée de boire le sang de dix nations ;  
Si tu avais voulu t'agenouiller devant le Cadavre divin du Calvaire, et adorer, il n'y aurait pas aujourd'hui Europe, Europe, tant de cadavres...”

Yann-Ber Kalloc'h précise ici la symbolique du sang dans la liturgie chrétienne et cette référence au sens de la “*fraction du pain*” (Eucharistie), confirme sa vision de la guerre comme étant identique au sacrifice de la messe, puisqu'à ce moment-là, le partage du sacrifice se fait symboliquement par le partage du pain et du vin. Le parallèle entre le sang du Christ qui symbolise son sacrifice mais aussi la promesse de vie éternelle et celui du sang de dix nations, symbole ici de mort et de destruction, parce que les Européens ont délaissé Dieu, est suivi d'un autre parallèle entre le Cadavre du Christ témoignant de la résurrection et les cadavres des morts dans la guerre, dont

493 LA BIBLE, *Évangile selon Saint Luc*, X, 3, 1990, p.1352.

beaucoup ne connaîtront pas la deuxième mort. Pour les autres, les fidèles, ils attendent désormais :

“Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehiér en Douar : me uél enan er gaderion lahet é tarnejjal us d'en dachenn, hanval doh er fru ar ur mor...”

\*\*\*\*

“Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des glas : je vois les âmes de guerriers morts flotter au-dessus du champ de bataille, semblables aux embruns sur une mer...”

La vision fantomatique de ces âmes renvoie à celle de l'apparition de Jésus à Saint Jean après avoir prédit les pires supplices à ceux qui auront adoré la bête, tout en promettant la félicité éternelle à ceux qui l'auront servi : “(…), il parut une nuée blanche, et sur cette nuée quelqu'un assis qui ressemblait au Fils de l'homme<sup>494</sup>”. Cette référence biblique est doublée d'une référence aux différentes légendes qui courent en Bretagne sur l'âme des morts en mer : “Les noyés dont le corps n'a pas été retrouvé et enseveli en terre sacrée errent éternellement le long des côtes. Il n'est pas rare qu'on les entende crier, dans la nuit, lugubrement<sup>495</sup>”. Enfin, notons la permanence de la mer, comparée ici au champ de bataille, vue par Yann-Ber Kalloc'h comme une prédatrice.

Les causes du chaos étant désormais rappelées, Yann-Ber Kalloc'h va décrire rapidement l'Apocalypse avant de prier encore une fois Jésus de réapparaître.

#### V.7.5. “Deit, Spered Santel !” - “Venez, Esprit Saint !”

“Ur ganpouézen. Kelaneu ar er ganpouézen, mil ha mil e zo anehé. Ha 'n é saù mesk er halaneu, èl guéharall Ezékiel harluet, er barh peur, Spered, Hou kalùà.

Deit, Spered Santel !

Douigannet é bet Hou tonedigeh d'Unan ha ne lar ker géuiér : en Hani e zougas E Boén Hen E unan, hag e varùas dianzaùet, étré divréh kalet ur groez.

Deit, Spered Santel !

Meur a unan, a houdeùeh, en des, o Spered, Hou korteit ; ha dré ne hellent mui harz get en hireh ou doé d'Oh doh donet, abred é mant oeit d'ou béieu.

Deit, Spered Santel !

Ha hiriù, a ! hiriù ! meur a unan aré e ouél d'Oh hag Hou klask, é téoélded ur bed kollet dehon é Zoué.

Deit, Spered Santel !

O ! Hou klod ne houlenamb ket hen arvestein en é gresté ; meit, èl ma ras Doué de Voiz aùit en Douar-Grateit, guélet a bell, un eur, drem er bed adneùéiet d'oh, ha merùel.

Deit, Spered Santel !

494 LA BIBLE, *Apocalypse de Saint Jean*, XIV, 1990, p.1612.

495 LE BRAZ, 1994, p.230.

Ha ne hellimb ta biruikén diazéein ar Hou peuh un oéled ? Hag én anér é vo bepred é saüimb tiér ha kérieu, e zeï hanal er Brézel d'ou diskar ?

Deit, Spered Santel !

Penaos e vo d'emb-ni béüéin, ma nen det ket d'hor hennerhat ? Koh é mab-dén, ha yein er glen 'dan é gorv peur.

Deit, Spered Santel !

Tad er beurion, Gouleu er haloneu ! Dihuzour, o Dihuzour-drest, é truhegeh er brézel-man nen des bet biskoa par dehon. Hou aspédein e ramb : deit devadomb get er blé neué !”

\*\*\*\*

“Une plaine. Des cadavres sur la plaine, ils sont des milliers et des milliers. Et debout au milieu des cadavres, comme Ezéchiël en exil autrefois, le pauvre barde, Esprit, vous appelle.

Venez, Esprit Saint !

Votre venue a été prédite par Un qui ne dit pas de mensonges : Celui qui porta Sa Douleur tout seul et mourut renié, entre les bras durs d'une croix.

Venez, Esprit Saint !

Plusieurs, depuis, Vous ont attendu, ô Esprit ! et parce qu'ils ne pouvaient plus contenir la hâte qu'ils avaient de vous voir venir, ils sont allés tôt dans leurs tombes.

Venez, Esprit Saint !

Et aujourd'hui, ah ! aujourd'hui ! plus d'un encore pleure après Vous et Vous cherche dans les ténèbres d'un monde qui a perdu son Dieu.

Venez, Esprit Saint !

Oh ! nous ne demandons pas contempler Votre gloire à son midi, mais seulement comme Dieu fit à Moïse pour la Terre-Promise, de voir de loin, une heure, le visage du monde renouvelé par Vous, et mourir.

Venez, Esprit Saint !

Ne pourrons-nous donc jamais asseoir sur Votre paix un foyer ? Sera-ce toujours en vain que nous bâtirons des maisons et des cités que l'haleine de la Guerre viendra renverser ?

Venez, Esprit Saint !

Comment pourrons-nous vivre, si vous ne venez pas nous fortifier ? Le fils de l'homme est vieux, et froide la terre sous son pauvre corps.

Venez, Esprit Saint !

Père des Pauvres, Lumière des cœurs ! Consolateur, ô Consolateur excellent, dans la misère de cette guerre à qui on ne vit jamais d'égale nous Vous supplions : venez à nous avec l'an nouveau !”

Les premiers vers reprennent la *Vision d'Ézéchiël* et Yann-Ber Kalloç'h confond le prophète et le barde. La poésie est bien un succédané à la prêtrise pour lui, particulièrement dans la série de poèmes homéliques que nous venons d'observer. Pour autant, le barde n'est pas un prêtre, il n'appartient pas à l'Église. S'il est chrétien, c'est par choix et en d'autres époques, oser faire de

telles prêches “sauvages” aurait plus sûrement conduit Yann-Ber Kalloc'h vers le bûcher que la sainteté. La répétition d'une même parole, de mêmes images rappellent également combien il accomplit une sorte de rituel en rappelle sans cesse ses obsessions, comme l'appel à la venue imminente de Jésus ou l'image des morts dans leur tombe au point d'accélérer le moment d'aller le rejoindre dans l'au-delà :

“Meur a unan, a houdeùeh, en des, o Spered, Hou korteit ; ha dré ne hellent mui harz get en hireh ou doé d'Oh doh donet, abred é mant oeit d'ou béieu.”

\*\*\*\*

Plusieurs, depuis, Vous ont attendu, ô Esprit ! et parce qu'ils ne pouvaient plus contenir la hâte qu'ils avaient de vous voir venir, ils sont allés tôt dans leurs tombes.”

Rien ne semble moins ambigu que ces vers qui, sous leur apparence d'imploration à la venue de Dieu, expriment aussi une volonté de mourir au plus vite, de se précipiter dans la mort à la première occasion et contourner ainsi l'interdit du suicide. Les tombes de l'attente sont froides et Yann-Ber Kalloc'h espère que le temps est venu d'en sortir : “*Penaos e vo d'emb-ni béùein, ma nen det ket d'hor hennerhat ? Koh é mab-dén, ha yein er glen 'dan é gorv peur*” ; “*Comment pourrons-nous vivre, si vous ne venez pas nous fortifier ? Le fils de l'homme est vieux, et froide la terre sous son pauvre corps*”. Quand Dieu décidera-t-il enfin que l'heure aura sonné d'accueillir les hommes en son royaume, quand décidera-t-il qu'ils ont fini de payer le péché originel ?

“Ha ne hellimb ta biriukén diazéin ar Hou peuh un oéled ? Hag én anér é vo bepred é saùimb tiér ha kériou, e zeï hanal er Brézel d'ou diskar ?”

\*\*\*\*

“Ne pourrons-nous donc jamais asseoir sur Votre paix un foyer ? Sera-ce toujours en vain que nous bâtirons des maisons et des cités que l'haleine de la Guerre viendra renverser ?”

“*Deit, Spered Santel !*” ; “*Venez, Esprit Saint !*” supplie Yann-Ber Kalloc'h, “*deit devadomb get er blé neué !*” ; “*venez à nous avec l'an nouveau !*” et il développe cet appel dans la septième et dernière partie de ce poème.

#### V.7.6. “*Gout e ran é teit*” - “*Je sais que Vous viendrez*”

“Gout e ran é teit. Gout e ran é oh é tont, me gred é kevrin er Glahar.

“Guilvoud erbet hep poén”, e gelenn er vuhé d'er barh. Hag er barh d'er vuhé : “Poén erbet heb guilvoud.

Nend d'ès ankén erbet difréh, èlsé 'ma el Lézen.

Ahoudé men d'ès an Ankén kavet ur Pried, Henneh hag e zo bet lakeit hag hadlakeit é kroez d'er hanvedeu.”

Ret é d'er gran mérùel eit ma tei er helid. Kelaneu mem bredér e uélan èl gran én douar : ar ou ludu é helido fréh moliahus...

Hanval doh ur roué gouèù en um hroñn a vouk eit merùel, héol deùéhan er bléad-hont zo deit de guh én ul linsél a oèd...

Arhoah é vo kaer ar er Bed !

Hag èl e voez e guilvoud a pe uél drem er mab gañnet dehi, dirak kened en Héol neùé en Douar nen do mui koun ag é ankén.“

\*\*\*\*

“Je sais que Vous viendrez. Je sais que Vous venez. Je crois au mystère de la Douleur.

“Aucun enfantement sans souffrance”, enseigne la vie au barde. Et le barde à la vie : “Aucune souffrance sans enfantement. Il n’y a pas de douleur inféconde, telle est la Loi.

Depuis que la Douleur a trouvé un Epoux, Celui-là que les siècles ont mis et remis en croix.”

Il faut que le grain meure pour que vienne le germe. Je vois les cadavres de mes frères comme des grains dans la terre : sur leur cendre des fruits merveilleux germeront.

Pareil à un roi barbare qui s’enveloppe de pourpre pour mourir, le dernier soleil de l’autre année s’est couché dans un linceul de sang...

Demain il fera beau sur le monde !

Et comme la femme en couches quand elle voit le visage du fils qui lui est né, devant la beauté du Soleil nouveau la Terre ne se souviendra plus de sa souffrance.”

La douleur, la semence d’où germe la vie dans un cycle toujours renouvelé, l’enfantement dans la douleur, la mort et la vie confondues en un même mouvement, le sacrifice de Jésus et celui des hommes, voici des thèmes que Yann-Ber Kalloc’h a déjà largement exprimés et que les vers présents reprennent à nouveau, de même que l’espoir du retour du Seigneur pour venir apporter la paix sur le monde. Nous n’y revenons pas.

Le vers décrivant le roi enveloppé de pourpre mérite en revanche de s’y attarder :

“Hanval doh ur roué gouèù en um hroñn a vouk eit merùel, héol deùéhan er bléad-hont zo deit de guh én ul linsél a oèd...”

\*\*\*\*

“Pareil à un roi barbare qui s’enveloppe de pourpre pour mourir, le dernier soleil de l’autre année s’est couché dans un linceul de sang...”

Pour Yann-Ber Kalloc'h, les Germains sont les barbares et avec eux, tous les peuples qui ne reconnaissent pas le Vrai Dieu. Pourtant, le manteau de pourpre fait immédiatement penser à celui dont les Romains revêtent Jésus avant de la crucifier<sup>496</sup> pour le ridiculiser, parce que le manteau de pourpre est normalement réservé aux rois, alors quoi de plus humiliant, ironique, que de revêtir cet homme nu prêt à être sacrifié d'une telle parure. Mais, ce n'est pas ce manteau de pourpre qu'évoque Yann-Ber Kalloc'h. Ce n'est pas non plus le manteau de pourpre promis en récompense à celui qui parviendra à déchiffrer l'écriture sur le mur du palais de Balthazar<sup>497</sup>. Mais nous nous approchons du sens voulu par Yann-Ber Kalloc'h, qui condamne la richesse, et de même que Daniel refusera les présents de Baltazar. C'est Jérémie condamnant l'idôlatrie des nations, prédisant la ruine de Jérusalem et rappelant sans cesse la toute puissance du seul et vrai Dieu, qui nous éclaire sur le vers de Yann-Ber Kalloc'h, condamnant la dérive de l'Europe :

“On apporte de Tharsis le meilleur argent, et d'Ophir l'or le plus pur ; la main de l'ouvrier et du statuaire le met en œuvre. L'hyacinthe et le pourpre éclatent dans les vêtements de leurs statues ; tout cela n'est que l'ouvrage d'un homme habile en son art.

Mais le Seigneur est lui-même le Dieu véritable, le Dieu vivant, le Roi éternel. Son indignation fait trembler la terre, et les nations ne peuvent soutenir ses menaces.

Vous leur parlerez donc de la sorte : Que les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre périssent sous le ciel, et soient exterminés de la terre.

C'est Dieu qui a créé la terre par sa puissance, qui a affermi le monde par sa sagesse, qui a étendu les cieux par sa souveraine intelligence.

Au seul bruit de sa voix il fait tomber du ciel un déluge d'eau ; il élève les nuées des extrémités de la terre ; il fait fondre en pluies les foudres et les éclairs, et il fait sortir les vents du secret de ses trésors<sup>498</sup>.”

Yann-Ber Kalloc'h ne fait rien d'autre dans ce poème que reprendre ces prédictions de la colère de Dieu, voire de l'Apocalypse : “*Arhoah é vo kaer ar er Bed !*” ; “*Demain il fera beau sur le monde !*” Ce monde accouché dans la douleur des hommes par leur faute, redeviendra le Paradis qu'ils avaient anéanti par le péché originel. Le fait de prédire une Terre redevenue le Paradis qu'elle avait été autrefois, permet à Yann-Ber Kalloc'h d'imaginer que la Bretagne, la Celtie, survivront dans ce Paradis terrestre, ainsi qu'il l'écrivait dans la troisième partie de ce poème :

496 “Ils lui ôtèrent ses habits, et le revêtirent d'un manteau écarlate”, *LA BIBLE, Évangile selon Saint Matthieu, XXVII, 28, 1990, p. 1305*. “Et les soldats, (...) le revêtirent d'un manteau écarlate” ; “Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et un manteau écarlate.” *LA BIBLE, Évangile selon Saint Jean, XIX,2, 5, 1990, p.1406*.

497 “Quiconque lira cette écriture et me l'interprétera sera revêtu de pourpre, (...)” *LA BIBLE, Daniel, V, 7, 1990, p.1119*.

498 *LA BIBLE, Jérémie, 9, 10, 11, 12,13, 1990, p.967-968*.

“Guélout e ri mem Breiz dihaud ben en devé, hag hé yeh inouret, él pe oé bèù hé marhegion eit hé diùenn.”

\*\*\*\*

“Tu verras ma Bretagne enfin libre, et sa langue honorée, comme quand ses chevaliers étaient vivants pour la défendre.”

Voici comment Yann-Ber Kalloc'h arrive à marier son idéal nationaliste avec son souhait de voir apparaître le Seigneur au moment de l'Apocalypse, qui lui permettra de ne plus connaître les peines et les épreuves terrestres qu'il a dû traverser.

Délire messianique d'un illuminé persuadé d'être dans la filiation des prophètes de l'Apocalypse qui, d'Ézéchiel à Saint Jean ont prédit la fin des temps ? Le poème *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus* semble indiquer que Yann-Ber Kalloc'h est un homme de cette sorte. Sa correspondance avec Léon Palaux et sa mère à la même époque n'indique rien qui permette de se laisser aller à un tel jugement. Ézéchiel et Saint Jean, dont il se réclame ont aussi témoigné de périodes troublées de l'humanité, pendant lesquelles ils réaffirment la puissance de Dieu. L'Apocalypse qu'ils décrivent se joue du temps humain, cela dure-t-il une heure, un an, un millier d'années, peu importe, le temps divin n'est pas le temps terrestre. La fin du monde peut avoir commencer à la Révolution, comme le pense Yann-Ber Kalloc'h, comme du temps des Croisades,...

*Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus* livre avant tout le portrait d'un homme terriblement seul, perdu dans la nouvelle Babylone, dont la solitude amplifie la tendance au délire, dont les épreuves renforcent les obsessions, la mort, l'envie d'en finir au plus vite de cette vie terrestre autrement que par le recours au suicide. La guerre est là, il l'attend, elle l'attend pour en finir. Ce poème fébrile dans lequel il ressasse toutes ces obsessions découvrent l'état d'énervement à l'idée de partir dans la guerre qui l'habite, le hante. Porteur de toutes les idées qui tournent en rond dans la tête de Yann-Ber Kalloc'h, ce poème délivre également, encore une fois, les faiblesses de son expression poétique. Trop empressé de délivrer son message, trop à cheval sur la prophétie, l'homélie et le poème, la forme pâtit de cette hâte à vouloir trop démontrer. Il répète à l'envi des images que nous avons déjà lues ailleurs, pensons par exemple aux “*ancêtres dans le froid de la tombe*”, et évidemment le “*Christ en croix, la douleur*”, ... La raison de ces répétitions est aisément explicable. Il pense écrire une nouvelle Bible. Or, la Bible est un ouvrage où les répétitions, les correspondances entre les différentes prophéties évangiles sont légion, ces répétitions sont donc pour lui sans importance et il ne craint pas non plus d'égrener les références aux deux Testaments à

une époque où ses lecteurs peuvent encore les reconnaître.

La grande limite d'une telle expression poétique, c'est qu'au-delà des interprétations convenues, elle reste en surface, cette poésie qui prétend transporter la parole de Dieu néglige l'humain. Yann-Ber Kalloç'h. Ce manque d'humanité transparaît dans ces poèmes où l'expression singulière du poète se réduit à quelques images inspirées de son expérience personnelle et d'une oscillation sans nuance entre la peine, la douleur, la fatigue et la joie ou l'espérance. Heureusement, le poète est tout de même là. Pas là où il voudrait que nous le trouvions, là-haut sur sa montagne, observant et décrivant le monde à partir de son regard éclairé. Il est là, dans son témoignage d'homme de son temps et non pas en tant que prophète dans un monde où les hommes ne veulent plus de Dieu. Il est là, quand il nous dévoile la force du conditionnement nationaliste, l'influence profonde de l'Institution catholique et de ses dogmes, au point où rien ne semble imaginable en dehors de la manière de vivre à laquelle ils enjoignent. Il est là lorsqu'il choisit la poésie pour s'exprimer, sans doute parce qu'elle est la forme d'expression la plus proche du verset biblique. Mais il est loin, le jeune garçon dont les vers se voulaient dans le sillon de ceux de Lamartine, lorsqu'il pleurait en toute liberté son père ou bien le jeune garçon, qui l'avait abandonné sans être encore pris dans les rets des convenances imposées par les années passées à écouter des prêtres, d'autant plus radicaux qu'ils étaient aux abois, en ces temps de sécularisation galopante. De ce fait, nous le constatons à la lecture de *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*, la poésie de Yann-Ber Kalloç'h patine, la facture plus personnelle, plus singulière de ses poèmes de jeunesse, que nous percevons jusqu'à *Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres*, s'efface au fur et à mesure que la solitude et l'exil le retranchent dans un foi solitaire et sans issue. Lui qui, contrairement à Loeiz Herrieu avait réussi à produire une poésie singulière malgré le poids d'une Église aussi omniprésente que les gardiens de sa parole dans le monde rural de Basse Bretagne, finit par s'y enferrer de manière encore plus probante que son aîné. Sa poésie s'en ressent, nous n'y lisons plus de sentiments, aucune émotion, qui ne sont paliés par aucune réflexion complexe sur la foi ou bien par une forme d'écriture travaillée pouvant donner un écrin esthétiquement séduisant à une prêche somme toute commune, à l'instar des *Tapisseries* de Péguy<sup>499</sup>. L'autre obsession de Yann-Ber Kalloç'h, le nationalisme et la survie de la Bretagne, ne donnent pas non plus lieu à des vers inoubliables. Là encore, il se répète. À l'heure de partir à la guerre, son expression poétique se fige. Va-t-il, comme Loeiz Herrieu, trouver un nouveau souffle littéraire dans la guerre, qui va lui permettre de renouveler son art, parce que plongé dans une situation nouvelle à laquelle aucun discours stéréotypé ne l'avait préparé ?

---

499 PÉGUY, 1989.

Il va le faire, en partie seulement, et tout d'abord par un spectaculaire bouleversement sur la forme, puisqu'il va dans un premier temps abandonner la poésie pour la prose. En effet, les vers de plus en plus étirés et irréguliers des derniers poèmes proposaient certes une forme de plus en plus proche de la prose, mais en veillant à rester dans une forme poétique.

#### V.8. *Ar henteu er brezel* – Sur les chemins de la guerre<sup>500</sup>

Janvier 1915. Yann-Ber Kalloc'h est enfin incorporé au 62<sup>e</sup> à Lorient, comme simple soldat, avant d'être envoyé au centre d'instruction de Saint-Maixent. Après son instruction, il refait un séjour à Groix en août. Il a alors le grade d'aspirant avant de partir à la guerre. "*Le 25 août, il traverse Paris, pour gagner le Bourget. Le 27 août, il quitte ce camp à minuit. Le voilà Sur les Chemins de la Guerre, Ar Henteu er Brezel*<sup>501</sup>". Véritable révolution formelle pour Yann-Ber Kalloc'h qui, mis à part quelques échappées anecdotiques sur le terrain du conte ou bien dans l'écriture dramatique, a toujours privilégié la poésie comme terrain de son expression littéraire, l'écriture d'un journal en prose nous interroge évidemment sur un pareil choix. Pour Yann-Ber Kalloc'h, la poésie a un rôle mystique, elle révèle la parole que Dieu a transmise au poète et se situe dans une intemporalité où les événements décrits ou évoqués appartiennent à un temps cyclique, constituant la preuve de la permanence des comportements humains. Ainsi, Yann-Ber Kalloc'h considère la guerre présente comme la répétition des guerres passées, dues à la désobéissance des hommes aux enseignements divins. Ses poèmes regorgent de références des guerres passées de la Bible, des légendes ou de l'Histoire, comme autant de répétitions d'un même événement aux mêmes causes. Nous avons également observé combien il finissait par faire disparaître toute considération trop humaine, trop personnelle dans ses derniers poèmes, nonobstant ce qu'il révèle malgré lui, du fait du choix de l'expression poétique et de sa présentation somme toute singulière des événements. Cette manière de sanctifier la tâche de sa poésie finit par la figer. *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus* illustre particulièrement cette impasse littéraire dans laquelle nous avons vu Yann-Ber Kalloc'h s'engouffrer en observant ses poèmes de manière chronologique. Ce dernier poème est au bout de l'impasse. La répétition des images, l'incapacité d'y trouver quelque sensation ou réflexion nouvelle, tant sur la forme que sur le fond obligent donc de toute façon, guerre ou pas, Yann-Ber Kalloc'h à se réinterroger sur son écriture, sous peine de tomber définitivement dans le piège du maniérisme. L'exercice de diariste va lui permettre de s'éloigner un peu de ce fanatisme. Celui-ci était renforcé par sa solitude et son ennui. À la caserne, puis sur le

500 *ARDL*, p.179-202. Ce texte était trop long pour être reproduit en annexe, nous renvoyons aux différentes éditions d'*Ar en Deulin*.

501 Paragraphe résumé et citation : PALAUX, 1926, p.143.

front, cette solitude s'estompe et la cohabitation l'oblige à des compromis entre ses idées et la réalité vécue, car il ne peut s'en prendre à ses camarades. La proximité de la mort rapproche les hommes. Par ailleurs, il est beaucoup plus sociable que ne le laissent penser ses poèmes. Contrairement à Loeiz Herrieu, Yann-Ber Kalloc'h n'est pas un homme prétentieux, n'ignore pas ceux qui sont différents de lui. Il les affronte si besoin est, mais ne les snobe pas, comme nous allons le constater en nous intéressant à son éphémère journal, tout en continuant à focaliser notre observation sur son attitude et son idée de la mort.

La lecture en parallèle du journal de Yann-Ber Kalloc'h et du récit que fait Léon Palaux de la découverte de la guerre *in situ*, par son ami, nous permet d'observer presque au jour le jour sa progression jusqu'à sa mort.

### V.8.1. Titre et citation

Yann-Ber Kalloc'h intitule son journal : *Ar henteu er brezél – Sur les chemins de la guerre*. Ce titre est explicite. Dans le poème consacré à la *Vision d'Ézéchiël*, nous avons constaté en comparant la prophétie originale et les vers qu'en avait tirés Yann-Ber Kalloc'h, son insistance sur le mouvement. Le titre présent souligne cette idée de se rendre à la guerre, d'aller dans sa direction, le verbe étant implicite. Il est accompagné d'une dédicace à son ami Meven Modiern avec qui il avait fondé *Brittia*. La dédicace : “*é koun ag en dèieu treménet*” ; “*en souvenir des jours passés*”, ne brille pas par son originalité, il n'y a donc pas lieu de s'y attarder. Le sous-titre : *Diougan eit Germania – Prédiction pour la Germanie*, est en revanche étrange, car contrairement à un poème, un journal relatant les événements au fur et à mesure qu'ils sont vécus par l'auteur ne peut être prédictif puisqu'il est écrit *a posteriori* des événements qu'il présente. Nous lisons ici la volonté d'en découdre, de voir l'Allemagne s'effondrer, ce qui est une idée assez partagée en France à cette époque. Puis, avant de rédiger les premières pages de son journal, Yann-Ber Kalloc'h cite quelques lignes de la Bible, comme il a l'habitude de le faire pour ses poèmes. La citation présente, qui précède cette marche vers la guerre, ressemble à un frontispice posé sur le haut de la porte vers l'inconnu :

“Descende, sede in pulvere, virgo filia Babylon, sede in terra... Revelabitur ignominia tua et videbitur opprobrium tuum ; ultionem capiam, non resistet mihi homo.”

“Sede tacens, et intra in tenebras, filia Chaldæorum, qui non vocabis ultra domina regnorum... Veniet tibi duo hæc subito in die una : sterilitas et viduitas... Veniet super te repente miseria quam nescies.”

(*IS.XLVII, 1,3,5,9,11.*)

\*\*\*\*

“Descendez, asseyez-vous dans la poussière, ô vierge, fille de Babylone (1)... Votre ignominie sera découverte, votre oppobre paraîtra à tout le monde ; je me vengerai de vous, et il n’y aura point d’homme qui me résiste (3). Asseyez-vous, demeurez dans le silence, et entrez dans les ténèbres, ô fille des Chaldéens, parce que vous ne serez plus appelée à l’avenir la dominatrice des royaumes (5)... (...) ces deux maux viendront fondre d’un coup sur vous en un même temps, la stérilité et la viduité (9)... Le mal vous attaquera sans que vous sachiez d’où il vient<sup>502</sup> (11).”

Prophète juif, considéré par les chrétiens comme l’un des annonciateurs de la venue du Messie, Isaïe, dans le chapitre XLVII de sa prophétie raconte la ruine de la monarchie de Babylone, qui a préféré l’adoration des idôles au “vrai” Dieu. Yann-Ber Kalloç’h propose évidemment de faire un parallèle entre les Germains, qui ont préféré s’écarter de la parole des clercs pour lui préférer celle de “l’hérétique Luther”, qui ont montré leur barbarie au cours des siècles, dont le symbole le plus récent est l’incendie de la cathédrale de Reims, et les Chaldéens, habitants de Babylone, puisque cette ville se situe en Chaldée, autre nom de la Babylonie<sup>503</sup>. La perte de pouvoir de Babylone renvoie à l’Empire allemand de Guillaume et avant lui au Saint Empire germanique, que Yann-Ber Kalloç’h rêve d’achever définitivement par cette guerre. Quant aux ténèbres, c’est évidemment le châtiment de la mort sans Dieu des hommes et des nations, frappées ici par la stérilité de la mort des époux. Quant à la surprise, elle frappe en général tous ceux qui se croient invincibles.

Cette citation ne dépare pas de l’esprit affiché par Yann-Ber Kalloç’h jusqu’ici et indique, le contraire serait étonnant, qu’il avait emporté une Bible avec lui sur le front.

### V.8.2. 27 Est 1915 - 27 août 1915

La date est suivie du titre : *I. 'n ur gemér er vichér ; en prenant le métier*. Depuis son renvoi du Séminaire, Yann-Ber Kalloç’h errait professionnellement, il avait du travail mais pas de profession véritable, pion, compable, répétiteur,... Ce sont là des postes bien subalternes pour qui rêve d’un grand destin romantique. Tous ses contemporains n’étaient pas dévorés par autant d’ambition que lui. Il n’empêche que la question se pose. Quel décalage en effet entre les héros des romans, feuilletons du dix-neuvième et du début du vingtième siècle, auxquels la population commence à avoir accès et la réalité quotidienne. Les contes et le théâtre traditionnels proposaient une vision du monde où chacun restait à sa place, dans lesquels les actes d’héroïsme étaient le fait

502 *LA BIBLE, Isaïe*, XLVII, 1, 3, 5, 9, 11, 1990, p.934-935.

503 MOURRE, 1986, p.864.

d'êtres exceptionnels et qu'une certaine sagesse, une leçon concluait en général. La littérature du dix-neuvième siècle commence à proposer des destins individuels héroïques. Il y a certes le premier héros romantique qui profite de la liberté du destin individuel pour se laisser aller à tous les excès et confond l'individualisme avec l'égoïsme<sup>504</sup>. Mais il y a aussi le deuxième héros romantique que nous avons déjà présenté avec Lamartine. Ce héros peut venir de n'importe où, il peut même être le relégué parmi les relégués. Pensons à la figure de Jean Valjean<sup>505</sup>. Tout devient possible, y compris pour un homme du peuple. Mais la réalité est tout autre. À côté de ce héros, par nature exceptionnel quelle que soit son origine, qu'il découvre dans les récits ou les feuilletons, le paysan, l'ouvrier, le petit employé, le bourgeois, mène une vie routinière, faite de la recherche de subvenir à ses besoins quotidiens, en particulier la nourriture pour les plus humbles ou à l'opposé d'asseoir leur confort pour les plus aisés qui sont des préoccupations à cent lieues de l'héroïsme, tel qu'il est mis en scène dans la littérature. La guerre offre cette possibilité d'aventure. À Yann-Ber Kalloc'h, elle offre également un métier, un vrai : *soldat*.

Le veille du 27 août, il se trouve à Pierrefonds dans l'Oise : “*La première chose que j'aperçois, c'est le château de Pierrefonds, qui dresse ses tours au milieu des myrtilles, comme une vision des âges morts*”<sup>506</sup>. Contrairement aux visions des poèmes, celle-ci est bien réelle. La fascination pour les temps passés est présente mais elle n'est plus une vue de l'esprit. Le corps et l'esprit de Yann-Ber Kalloc'h partagent cette vision. Elle introduit la description d'un sentiment individuel à un moment donné qui avait totalement disparu dans les poèmes. L'homme reste le même, les thèmes de fond qu'il va développer sont les mêmes, cependant il est désormais totalement engagé, corps et âme dans cette expérience de la guerre. Il ne vit plus à moitié dans une sorte de délire mystique, il prend part à la réalité. Cette réalité, c'est la guerre, le combat contre les Allemands et il ne faut pas plus que l'observation matinale de ce château pour que Yann-Ber Kalloc'h, dans la plus pure tradition romantique, y trouve le prétexte de rappeler de quelle nature sont les ennemis :

“Et je pense que c'est pour harder aux fils de nos fils des horizons comme celui-ci que nous allons nous autres vers la pluie de plomb, pour la terre, pour les arbres, pour le château. C'est la douceur des matins de France que nous défendons chaque matin de cette guerre. Car les barbares du pays boche ne sauraient qu'en faire : sur le château vite abattu, ils installeraient une usine quelconque ; et dans ce bois que nous a donné Dieu, on n'entendrait plus que le bruit sauvage des roues ou des marteaux, au lieu du chant des oiseaux bénis. Soldat de mon pays, tu ne sais pas encore combien grand tu es : tu luttas pour que la Beauté ne meure pas”<sup>507</sup>.

504 Pensons à *Lorenzaccio* (1834) de Musset. DE BEAUMARCHAIS & COUTY, 1991, p.161.

505 Jean Valjean, *Les Misérables* (1862), HUGO, 1986.

506 “*Er hetan tra e uélan e zo kastel Pierrefonds, e saù é dourieu émesk el lusen, èl ur guéledigeh ag en oedeu mariù.*” *ARDL*, p.182.

507 “*Hag é chonjan é ma eit mirein de vibion hor mibion dremùeleu èl henneh èh amb ni duman devad er glao-plom, eit en douar, eit er gué, eit er*

Les Allemands détruisent les constructions qui témoignent de la grandeur de Dieu ou de l'humanité, pour y construire des usines. La critique contre la société moderne était présente dans les poèmes, mais jamais aussi explicite sur le terrain de la technique. La nouvelle Babylone s'appelle Paris, ou même Lorient, et toutes les villes en général où l'on idolâtre le veau d'or. Yann-Ber Kalloc'h fait ici clairement le lien entre la décadence, commencée, selon lui, depuis un siècle en France, et bien avant en Allemagne et la société industrielle, qui a poussé les paysans dans les villes où ils ont perdu Dieu de vue. Nous retrouvons là, la même idée développée par Loeiz Herrieu, d'une nature par essence bonne et innocente ("*le chant des oiseaux bénis*") puisqu'œuvre de Dieu opposée aux constructions humaines, sachant que Yann-Ber Kalloc'h ne place pas le château en dehors de la nature, étant donné qu'il reflète l'organisation naturelle des sociétés humaines telles qu'elles sont décrites dans la Bible, c'est-à-dire avec un monarque à leur tête, dont le château est évidemment le domicile et l'endroit où il protège son peuple. Défendre ce château, c'est défendre la permanence d'un monde que Yann-Ber Kalloc'h veut restaurer, c'est se mettre au service d'un peuple à défendre. Au milieu de ces réflexions, la réalité se réimpose rapidement : "*Mais ce n'est pas pour méditer sur le château ou la forêt que nous sommes ici. Et nous voilà partis*<sup>508</sup>". Il part en effet à la recherche de voitures. Une fois le "*barda*" jeté sur la charrette, ils marchent jusqu'à Retondes : "*Notre passage est terrifiant*<sup>509</sup> : *une douzaine de soldats suivant une voiture couverte. Il nous semble que nous conduisons un mort. Et cette pensée nous fait rire*<sup>510</sup>". Humour macabre de soldats qui n'ont pas encore été confrontés aux horreurs du front. Parce que la plupart d'entre eux, s'ils y sont tués n'auront pas droit à ce rite. Ce qu'ils ne s'imaginent pas encore. Ce sont des civils en uniforme. Les références, les images, qu'ils ont sont celles d'un monde en paix. Quant à leur culture de guerre, elle est le fruit d'un conditionnement, n'a rien de tangible. L'association entre l'idée de ce cortège avec une marche funéraire va donc de soi. Et Yann-Ber Kalloc'h de se laisser à nouveau aller à une réflexion personnelle à partir de cette expérience :

"Et pourtant, c'est peut-être vrai. Peut-être, en vérité, était-ce à un enterrement que je suivais ce matin-là, et que je suivais sans comprendre, le cadavre de mon Passé, le cercueil d'une jeunesse destinée par Dieu à rester dans les bois près de Compiègne pour attendre le jour du Jugement. - Dieu le sait. Que sa volonté soit faite<sup>511</sup> !"

*hastel. Doustèr beuréieu Frans en hani é e ziüennamb peb beuré ag er brezél-man. Rag diseüenidi er vro-boch ne ouèrehé ket gobér geté : ar er hastel diskaret béan, un "uzin" benag e-h-aozehent ; hag er hoed-man reit d'emb get Doué ne vehé mui kleuet ebarh meit trouz gouëù rodeu pé morhol, é léh kañnen en éned beniget. Soudard mem bro, ne ouïès ket pegen bras ous : kann e rès eit mirein doh er Hened a verüel.* " **ARDL**, p.182.

508 "*Meit nen dé ket eit prédériat ar gastel pé koedeg éh omb aman. Ha ni en hent.*" **ARDL**, p.183.

509 Le mot *iskis* ici traduit par *terrifiant* signifie plutôt *bizarre, singulier, étrange*. La traduction de mot par *terrifiant* est donc excessive.

510 "*Iskis é hon treménadeg : un douseniad kaderion é vont arlerh ur har goleit. Hanval é genemb é anbroug ur mariù. Hoarhein e amb ar er menoh-man...*" **ARDL**, p.183.

511 "*Ha neoah é ma guir marsé. Marsé é oé é guirioné un intermant e oen ebarh er beuré-hont, hag é heulien, hep komprén, kelan me amzér gent, ar ur yaouankiz tonket dehi get Doué chomel ér hoedegi tost de Gompigné de hortos deüeh er Varn-Veur. - Doué e ouër. E ivoul santel revó*

Autant les poèmes confinaient au délire d'un exalté, en dehors de toute conscience de la réalité, autant ces lignes et les suivantes sont celles d'un homme qui est parfaitement conscient de sa situation. Il n'abandonne pas ses convictions mais les présente désormais "en contexte". Avant la guerre, il ne vivait plus qu'à moitié. Dans la guerre, il se sent exister pleinement. Il est soldat. Ce nouveau métier sonne le glas de celui auquel il se destinait naguère. Il comprend que cette nouvelle situation lui permet de faire le deuil de son passé et tout le vocabulaire qu'il utilise est d'ailleurs relatif à l'enterrement.

Au niveau littéraire, il ne se nourrit plutôt d'images, de références glanées dans d'autres ouvrages en se contentant des références aux rites communs de l'enterrement. L'alternance entre la description générale, celle des hommes, des paysages, entrecoupée de réflexions particulières, donne un rythme et une véritable richesse au récit. Car elle sort l'expression de Yann-Ber Kalloc'h de l'abstraction pure, de la simple spéculation intellectuelle, du recours à des images trop générales pour provoquer l'émotion et même la réflexion du lecteur. Ce journal de guerre ôte paradoxalement une partie de l'obsession mortifère des derniers poèmes qui les gangrénait au point d'en faire une suite de vers inertes et morts pour proposer un récit enfin vivant. De là à considérer Yann-Ber Kalloc'h comme un meilleur prosateur que poète ? Peut-être. Son œuvre en prose et en vers est hélas trop courte pour que nous puissions émettre une opinion définitive à ce sujet. Cependant, le sens chrétien qu'il cherchait à donner à tout dans ses poèmes devient éclatant dans son journal. Sans doute parce que le geste accompagne la parole : "*Aussitôt partis de Pierrefonds, nous entendons la voix des canons. Maintenant nous marchons vers le canon, comme les Rois Mages sur l'Étoile*<sup>512</sup>". Le cadeau que les soldats feront au Christ sera leur sacrifice au moment où ils communieront avec lui par cette messe guerrière. Pour Yann-Ber Kalloc'h, la marche vers l'Étoile se fait en voiture de Rethondes à Choisy-au-Bac<sup>513</sup>. Ensuite : "*(...) je monte dans une autre voiture. Celle-ci me conduira jusqu'à la ligne de feu, à travers le Bois de l'Heure et le Bois de Saint-Mard*<sup>514</sup>". Il atteint effectivement la première ligne un peu plus tard :

"Il est trois heures.

Peu après, j'entends pour la première fois, au-dessus de ma tête le sifflement des balles. Il en tombe pas mal derrière nous, mais aucune sur notre tranchée. Et l'affaire ne dure pas longtemps. Nous dînons en paix et je vais me coucher après, car je suis fatigué. Voilà deux nuits que je n'ai pas fermé les yeux, pour ainsi dire<sup>515</sup>."

*groeit !!*" *ARDL*, p.183.

512 "*Kentih lammet a Bierrefonds, mouéh er hanolieu e gleùamb. Breman é kerhimb ar er hanol, èl er Rouanné ar er Stéren.*" *ARDL*, p.184.

513 Commune située dans le département de la Somme (Picardie), tout comme le Bois de Saint-Mard dont il est question plus loin.

514 "*(...) ur har arall e bignen ebarh. Hennan em haso beteg el linen-tan, adreiz de Goedeg-en-Er ha de Goad Saint-Mard.*" *ARDL*, p.184.

515 "*E ma tēr eur. Un tammig arlerh e kleuan eit er huéh getan a-us d'em fen huitelladen er boleteu. Kouéhein e rant mat ardran d'emb, nikun ar hor hlé-ni. Ha ne bad ket pell er grogad. Koénieien e ramb e peuh hag éh an de gousket goudé, rak skuiz onn. Diù nozeh zo n'em ès chet cherret*

Ce passage présente un homme qui ressemble à un enfant. Il a longtemps rêvé de ce moment. Un enfant rêve de vacances. Il ne dort pas la nuit avant le voyage, de sorte qu'il ne peut pas apprécier l'événement comme il se doit à son arrivée, tant la fatigue accumulée l'en empêche. Yann-Ber Kalloc'h donne cette image de lui-même lorsqu'il raconte ce premier jour sur le front. La routine s'impose immédiatement. Les balles ont remplacé le bruit du vent. Mais les besoins essentiels, manger, dormir, sont à accomplir comme si de rien n'était. Il écrit ce journal pour lui-même et le récit qu'il envoie à Madame Aleno, reproduit par son ami Palaux présente de manière un peu différente cette première journée au front :

“A trois heures de l'après-midi, écrit-il, à Mme A<sup>516</sup>..., je suis allé, à travers d'interminables boyaux, finir la soirée à 150 mètres des Boches. Un joli début. Je suis même allé plus près que ça de ces messieurs. Nos postes d'écoute ne sont qu'à 80 mètres des leurs, et j'estimais de mon rôle de les visiter. De plus, dans les tranchées, nous creusions une mine : elle allait, en avant de nos postes, rejoindre ou plutôt longer une autre mine où l'on entendait travailler les Allemands. Encore que rien ne m'obligeât à y descendre, j'ai voulu examiner ça. De sorte que j'ai été à six ou huit mètres des Boches... sans en voir un. C'est bizarre la guerre... Mes chefs sont gentils, mes soldats des Bretons<sup>517</sup>...”

Le courrier est à la limite de la fatuité, tant Yann-Ber Kalloc'h s'y présente comme le principal acteur des opérations, l'utilisation de la première personne du pluriel pour signifier le creusement de la mine est à ce sujet particulièrement éloquente quand on sait que Yann-Ber Kalloc'h, simple chef de section, n'avait aucunement à manier la pelle ou tout autre outil. Il transmettra son journal avec les poèmes pour les rendre publics, mais l'écrit tout de même avant tout pour lui, alors que la lettre est destinée à faire frémir sa marraine. Rappelons-nous la propagande anti-allemande de l'époque et imaginons l'émotion de cette femme lisant que son filleul s'est approché de quelques mètres de ces barbares. Dans tous les cas, le journal passe de l'après-midi au soir sans relater cette aventure dans les dangereux boyaux. Et Yann-Ber Kalloc'h regagne son “*gourbi*<sup>518</sup>” où il se sent “*heureux comme dans un palais*<sup>519</sup>”. Là, lui reviennent des visions d'autrefois :

“... Mais d'où viennent-elles les pensées qui m'entourent brusquement, de mon imagination seulement, ou bien du fond des tombes glacées où dorment les cendres de mes ancêtres ? Il me semble que je ne fais que continuer une vie commencée depuis longtemps. Le lit, la table, le quartier, jusqu'au pain cuit pour

*men deulagad, kerklous laret.*” *ARDL*, p.184-185.

516 Madame Aleno, la marraine de guerre de Yann-Ber Kalloc'h.

517 PALAUX, 1926, p.144.

518 C'est le mot qu'il utilise (*ARDL*, p.185). Le mot *gourbi*, probablement d'origine berbère est attesté depuis 1841. (BLOCH & VON WARTBURG, 1960, p.296). Il désigne un *taudis*, une *cabane précaire*.

519 “*Eurus onn azé èl en ur paléz.*” *ARDL*, p.186.

durer longtemps, je connais tout, je me souviens de tout... Peut-être, un de mes pères a-t-il été guerrier comme moi, et que c'est son âme qui s'éveille en mon âme<sup>520</sup>.”

Des visions d'autrefois à deux titres. Nous lisons de nouveau cette obsession de la tombe froide où les ancêtres dorment en attendant le Jugement. Autrefois, c'est aussi, et surtout, le renvoi au passé. Yann-Ber Kalloç'h présente le décor d'une scène qu'il a le sentiment d'avoir déjà vécue. Réincarnation ? Non, mais la sensation d'une présence, d'une autre âme du passé, d'un esprit en train de le visiter. Dans une optique chrétienne, ce mariage des âmes n'est pas surprenant, nous n'y lisons donc pas de relents de paganisme. Au contraire, c'est là une des nombreuses traductions de la confusion des âmes promises au Paradis. Au détail près que Yann-Ber Kalloç'h n'est pas encore mort. Toutefois, comme tout soldat sur le front, il se trouve désormais sur un territoire où la vie et la mort sont tellement proches qu'elles paraissent plus difficiles à distinguer l'une de l'autre. Dans ce passage revient également l'idée d'une transmission qui n'est que la suite de maillons d'une même chaîne. Cette idée est guidée par la certitude d'avoir quelque chose à accomplir dans la vie qui se fasse nécessairement en mémoire, et en pour perpétuer la gloire avec le même courage, des générations passées. C'est un véritable enchaînement. Yann-Ber Kalloç'h croit d'ailleurs savoir d'où vient cette familiarité entre son présent et le passé :

“Il n'est point besoin de creuser si profondément dans les temps. Je suis le fils d'un marin et le marin et le soldat sont frères par le métier. Les souvenirs qui me viennent ce soir sont ceux des mois que j'ai passés sur les chemins incomparables de l'Atlantique, quand j'allais avec les pauvres bateaux de mon pays promener ma douleur par la mer. Bruits de la mer, bruits de la guerre ! et les étoiles, dans la nuit, brillent de la même manière sur un même naufrage. Je puis en faire les mêmes chants, et je les ferai, car les voici qui montent lentement, lentement du fond de mon cœur, les couplets que nous aimions à dire ces nuits-là d'été, pendant que les poissons jouaient autour du bateau, dans la mer unie, - la chanson de l'homme de quart<sup>521</sup> : (...).”

Tout l'homme que nous connaissons au travers de ses poèmes et du témoignage de son ami Léon Palaux est là, dans ces quelques lignes, “*le marin et le soldat sont frères par le métier*”, des métiers d'errance, sur des territoires hors de celui du commun des mortels, la mer ou la guerre.

520 “A-beban é tant d'ain, er chonjeu éh onn én un taol groñnet dehé, a me ijin-spered hebkén, pé a sol e béieu yein-skorn e gousk éné ludu er Gourdadeu ? Hanval é genein ne ran meit kenderhel doh ur vuhé dereiët pellzo. Guélé, taol, karter-noz, betag er bara poéhet eit padein, pep tra e anañan, koun em ès a bep tra... Marsé unan benag a me zadeu e zo bet kadour èldonn, marsé, hag é ma é inéanù e zihun ém inéanù...” ARDL, p.185.

521 “Nen des kèt dober de doulat ken don en amzér. Mab ur moraer onn ; martelod ha kadour zo bredér a vicher. Er houneu e za d'ain hénoah e zo ré er miieu treménet d'ain ar henteu dispar en Atlanteg, pen den get bageu peur mem bro de valéin men glahar dré er mor. Trouzieu er mor, trouzieu er brezél ! hag er stéred, én noz, e luh ur sord ar un argoll. En hevelep kañnenu e hellan gobér geté, hag é rinn, rag chetu ind, goustad, goustad, é pignat a sol me halon, er pozieu e vouremb doh ou laret en nozehieu-hont ag en hanv, épad ma hoarié er pesked a bep tu d'er vag, ér mor-lamp, - guerzen en Dén-de-gartér : (...).” ARDL, p.186.

Yann-Ber Kalloc'h, est fils de marin, et grâce à ce métier frère du sien, il rejoint son père, il rejoint ses ancêtres, il se trouve lui-même, retrouve le monde familial qu'il avait quitté. Au fond, l'Église avait déraciné cet enfant de sa terre, lui qui était déjà orphelin de père, avait dû faire le deuil de son île, de son pays, de ce monde où les hommes partent en mer, pour défendre le monde d'un même naufrage. L'Église qui ne reste cependant jamais très éloignée de lui, car : "*les poissons qui jouaient autour du bateau*" ont peu à voir avec la campagne désastreuse que Yann-Ber Kalloc'h a fait sur un thonier en 1913 et sont plus sûrement les chrétiens sur lequel il doit veiller, tel l'homme de quart et sa chanson :

“Soñnet é hantér-noz, huchet zo : De gartér !  
Huchet zo : De gartér !  
Damb-ni breman ar ´r pont de basein peder eur.

... En amzér e zo kaer, er mor hep houlenneu,  
Ha ni ar en danjér e saòu kastelleu.

Gobér kastelleu Spagn heb biskoah ou gùelet,  
E vo paré de gouéh kentih èl bout saùet.

Ne vern ket. Groamb ataù. En amzér e baso  
Hag èl ur redadenn en noz e dreméno.

Chetu deit er momand de galiad ar ´r pont :  
Damb breman a spered d´hor geh broig vreton.

Deustu d´emb bout ken pell, me gav g´nein he gùelet  
El pe v´hemb é pasein ´n hé Houreu béniget...”

“Minuit sont sonnés, et on a crié : Au quart !  
On a crié : Au quart !  
Allons maintenant sur le pont passer quatre  
/ heures

... Le temps est beau, la mer est sans vagues,  
Et nous sur le danger éléverons des châteaux  
/ en Espagne.

Bâtirons des châteaux en Espagnes sans  
/ jamais les voir,  
Prêts à tomber aussitôt faits.

Peu importe. Faisons-en tout de même. Le  
/ temps passera  
Et comme une course la nuit s´écoulera.

Voici venu le temps d´aller sur le pont :  
Allons maintenant par la pensée à notre cher  
/ petit pays breton.

Quoique nous soyions si loin, il me semble le voir  
Comme si nous passions dans ses Coureaux  
/ bénis<sup>522</sup>...”

Rapportée de sa campagne ou bien entendue à Groix, cette chanson, la situation du marin de quart va inspirer le dernier poème de Yann-Ber Kalloc'h *Karter-noz ér hléyeu - La veillée dans les*

522 *ARDL*, p.186-187.

*tranchées*, qui sera aussi le dernier poème de notre analyse. Il est étonnant de lire combien cette chanson reflète autant l'état d'esprit de Yann-Ber Kalloc'h que ses propres poèmes. La veille pour assurer la sécurité des autres, dans le mépris du danger que l'on trompe en s'inventant des histoires, en inventant des châteaux en Espagne qui, comme toutes les constructions humaines s'évanouissent plus ou moins vite. Et toujours, au bout du chemin, le Paradis, un paradis figuré par la Bretagne, par une île, Groix, où l'on n'a de cesse de vouloir revenir. Yann-Ber Kalloc'h en partant à la guerre, veut trouver son Paradis : Groix. Non pas l'Île de Groix de 1915 mais *l'Île de Groix – Paradis*, sur lequel se trouve son père et tous ceux qu'il a perdus. Nous lisons dans ces lignes que Yann-Ber Kalloc'h, s'il vient de faire le deuil de sa vie de prêtre, n'a jamais fait et ne fera jamais celui de son père et de sa terre. Vivant, il ne retrouvera ni l'un ni l'autre. Mais contrairement à Paris, il peut désormais au moins se consoler un peu, parce qu'il est entouré de Bretons.

### V.8.3. 28 Est - 28 Août

Le sommeil. La fatigue, Yann-Ber Kalloc'h a longtemps insisté sur sa fatigue dans ses poèmes. À la guerre, il dort, il se repose de toutes ses années d'angoisse passées. Malgré les risques : *“Toute la nuit j'ai dormi, d'un sommeil reposant. Les canons boches ont tiré sur notre tranchée, ils nous ont blessé un homme, et je n'ai rien entendu, tant était profond mon sommeil. C'est un métier terrible que celui-ci”*<sup>523</sup>. Le risque n'y fait rien, il est apaisé par la guerre, au milieu de Bretons qui dans la tempête ne faillissent pas à leur réputation :

“Mes hommes sont tous Cornouaillais. Gens de cœur, travailleurs solides. C'est une joie pour moi que de me trouver au milieu de mes frères de Basse-Bretagne, à qui je puis parler breton tous les jours. Aujourd'hui, je vois de mes propres yeux que ce n'est pas un mensonge ce qu'on en a dit dans tout l'univers. Ce sont des géants, mes hommes vrais fils de ces chevaliers qui abandonnaient pays et famille, sautaient sur un cheval et allaient mourir à la Croisade.

La guerre fait du bien aux Bretons. Au lieu d'avoir honte de leur origine, ils lèvent fièrement la tête aujourd'hui. L'orgueil de la race, qui s'était endormi il y a cent-vingt ans dans la tombe du dernier Chouan, s'est réveillé à la voix du canon. Maintenant, ils savent combien beau est le nom de Bretons, combien noble est leur race. O sang de ceux qui sont tombés au son du clairon de la Victoire, sur les rives du fleuve historique ; sang des loups de mer de Dixmude ; sang des géants batailles d'Arras, de l'Yser, de Champagne, de l'Orient, sang géant, sang celtique, sois béni, béni, béni ! Nos cœurs étaient desséchés, et tu es tombé sur nous en pluie ; glacées et nues étaient nos terres, et tu fus pour elle un engrais sacré. Par ta

523 *“Tro 'noz em es kousket, kousket huek. Tennet en des er hanolieu boch ar hor hlé-diùenn, un dèn ou des gouliet d'emb, ha nètra n'em es mé kleüet, sord ponnèr e oé me hun. Ur vicher iskis é honnan.”* **ARDL**, p.188. Notons que le mot *iskis* est à nouveau étrangement traduit par *terrible*.

force, la voici qui se lève de chaque coin, la fleur de la fierté du pays que nous cherchions jadis à semer. S'il plaît à Dieu, elle donnera du pain, à l'été qui vient<sup>524</sup>.”

À peine quelques jours sur le front et Yann-Ber Kalloc'h constate déjà la vérité des prophéties, égrène la liste des batailles depuis le début de la guerre, pour appuyer son propos en insistant évidemment sur l'engagement des Bretons. Prophète, voilà la posture dans laquelle il se met quand il écrit ce passage. Sous-officier, il laisse à penser qu'il est le maître bienveillant de ses hommes et nous fait la leçon. Cette leçon, nous la connaissons. Cette guerre est une nouvelle Croisade, les Bretons d'aujourd'hui sont les descendants des Chouans d'autrefois,... Nous avons déjà largement observé et répété ce qui constitue l'argumentaire et la vision, “les” visions, de Yann-Ber Kalloc'h à ce sujet. Celles-ci sont fortement ancrées en lui, au point où elles forment un système de constructions mentales qu'il ne peut pas remettre en cause, sous peine de détruire toutes ses certitudes. À peine arrivé sur le front, il déclare donc que toutes ses prédictions étaient bonnes, que la guerre relève et réveille la grandeur des Bretons. Quand bien même en doutait-il, il ne peut rien remettre en question car cela serait catastrophique pour lui intellectuellement. Le ton, bien qu'impétueux, est également bienveillant, se montre paternaliste. Ainsi, il parle des soldats, comme s'ils étaient ses enfants. Il n'écrit pas : *Ma zud*, qui peut se traduire par *mes hommes* ou *ma troupe*, préférant les désigner par *ma faotred* ; *mes gars*, *mes garçons*. Cette familiarité, contrairement à sa démonstration du gigantisme des Bretons n'est pas exagérée, comme nous allons le constater dans le récit des jours suivants. Après cette déclaration grandiloquente, retour à la réalité :

“Pas d'accident pendant la journée. Vers six heures, on nous avis que nos canons vont civiliser un peu les Boches. Je fais descendre mes hommes dans le gourbi le plus profond, la “grotte“, et je reste attendre avec mes deux sergents. Les Boches ne répondent pas à nos canons : des coups de fusil, rien de plus<sup>525</sup>.”

En attendant la grande bataille, ces fantassins, enfants d'un peuple de “géants” se terrent et la mort gronde au-dessus d'eux, une mort qui n'est pas encore présentée comme une menace de chaque instant par Yann-Ber Kalloc'h. Il est déjà temps de partir au repos :

524 “*Ma faotred e zo Kernéz oll. Tud a galon, labourerion start. Ur joé é d'ein bout dégouéhet é touez mem bredér a Vreiz-Izél, e hellan konz brehoneg dohté bamdè. Hiriù e uèlan, get men deulagad-mè, nen dé ket geu er peh e lavarer anehè dré er Bed oll. Kaored int, me faotred, guir vibion d'er varhegion-hont e leské bro ha tud, e saillé ar ou jao hag ié de verùel d'er Groéziadeg. Vad en des groeit er brezél d'er Vreiziz. É lèh ou bout mèh ag ou orin, ou fenn e saüant plom hiriù. Balhdér er ouen, oeit de gousket kant-uigent vlé zo é bé er Chouan deüèhan, e zo bet dihunet de vouèh er hanolieu. Breman é ouiant pegen kaer é en hanù a Vreizad, pegen ihùel é ou goèden. O goed er ré kouéhet pe soñné troñnpilleu en Treh, ar hlanneu er ster istoériek ; goed bleizi-mor Dixmude ; goed keltiek, reveès béniget, béniget, béniget ! Diséhet oè hor haloneu, ha kouéhet ous arnamb èl glao ; frost ha noah e oè hon douareu, ha te zo bet dehé un teil santel. Dré ha nerh, chetu hi é seüel a bep kornad, bleüen er valhdér broadel e glaskemb gierso hé hadein. Mar plij get Doué é taolo gran, en hanù-man 'za...” **ARDL**, p.188-189.*

525 “*Darvoud erbet épad en dé. Ardrou huèh eur, ali e rer d'emb èh a hor hanolieu de seüennat un tammig er Boched. Me faotred e ran dehé deval él lojig en donnán, ér “groh”, hag e choman get men deu serjant de hortos. Nitra ne respont er Boched d'hor hanolieu : tenneu fuzulien, tra kén.” **ARDL**, p.189.*

“A minuit, le 262e vient prendre notre place. Le tour de mon régiment est arrivé d’aller se reposer pendant dix<sup>526</sup> jours.

La nuit est belle, sous la paix immense de la forêt. Il ne passe aucune brise dans les feuilles tranquilles ; les artilleurs se reposent maintenant. Et en marchant à la tête de ma section, j’élève mes regards vers le ciel et les étoiles, - qui brillent toutes petites au-dessus du faite élevé des arbres, - et je commence ma prière :

“Notre Père, qui êtes aux Cieux, que Votre nom soit sanctifié, envoyez-nous Votre Royaume<sup>527</sup>...”

La nature comme témoin de son état d’esprit, Yann-Ber Kalloc’h continue, sur le plan littéraire, à se situer dans la tradition romantique de l’idéalisme de celle-ci. Cet état d’esprit ne laisse de nous étonner après avoir longuement analysé ses poèmes, tant il nous présente un homme apaisé, qui dort bien, presque bercé par le bruit des canons et qui avant tout, c’est là le plus grand paradoxe, trouve une certaine paix intérieure dans la guerre, en apparaissant beaucoup moins obsédé par la mort. Celle-ci est lointaine. Il ne se réveille pas lorsqu’un soldat est blessé, se terre loin d’elle, de sorte qu’elle semble être un peu plus éloignée de lui. L’explication vient du fait que Yann-Ber Kalloc’h est ravi d’avoir enfin une utilité sociale, “à la tête” de ses “garçons”. La Bretagne imaginaire à laquelle il se rattachait jusque-là est désormais incarnée par ces soldats autour de lui. Il n’est plus seul. Et cet homme qui se méfiait de tous ceux qui l’entouraient à Paris, après avoir été un peu farouche va se montrer bon camarade avec ses compagnons de guerre.

#### V.8.4. 29 Est - 7 Guénholo / 29 Août – 7 Septembre

Yann-Ber Kalloc’h titre cette partie de son journal : *Hon diskuih é Troisly-Breuil ; Notre repos à Trosly-Breuil*. Puis, il entame son récit, en se plaignant de la longueur du chemin entre Saint-Mard et Trosly-Breuil<sup>528</sup> sous une pluie battante : “Une chambrette a été louée pour moi, et j’y suis comme dans celle que j’avais à Paris. Si ce n’était les coups de canon, dont on entend le grondement jour et nuit, nous ne penserions pas que nous sommes à la guerre<sup>529</sup>”. Comment lire cette comparaison entre la chambre de Paris avec celle de Trosly-Breuil. Yann-Ber Kalloc’h en est-il déçu ? À chacun de l’interpréter à sa guise, parce qu’il ne nous donne aucune piste à ce sujet, si ce n’est que les idées noires vont bientôt ressurgir.

526 “huit jours” dans le texte de l’édition de Plon, ce qui ne correspond ni à la version originale bretonne “deg dé” ; “dix jours” , ni à la réalité, puisque le repos s’étalera du 29 août au 7 septembre.

527 “De greisnoz é ta en 262e de gemér hor léh. Arriù é tro me rejimant de vonet de ziskuih eit deg dé. Kaer é en noz, édan peuh divent er hoedeg. En dèl didrous ne dremèn ebarh aùelenn erbet ; er hanolerion e ziskuih breman. Hag én ur vont é penn me rann, me selleu e saùan trema en néanù lan a stéred, - e splanna menud ou gouleu a-us de vlein ihuél er gué, - ha dereù e ran get me féden : “Hon Tad e zo én néanù, Hous Hanù, revo santèleit, Hon ranteleh dégaset d’emb...” ARDL, p.190.

528 La distance entre le bourg de Saint-Mard et Trosly-Breuil par la route est aujourd’hui de 32 kilomètres. D’après le site : <http://www.viamichelin.fr/>, consulté le 13 juin 2014.

529 “Ur ganprig e zo bet gopred d’ein, hag éh onn ebarh èl ém hani é Paris. Kenevé en tenneu kanol, e gleùer ou gourdrouz dé ha noz, ne chonjehemb jet éh omb er brezél.” ARDL, p.191.

Avant de nous y intéresser, revenons sur cette période de repos comme occasion de mieux connaître ses camarades. Léon Palaux rapporte à ce sujet des témoignages essentiels :

“Il mange à la popote des officiers ; le sergent Le Clec’h, qui en faisait partie, nous apprend que, les premiers jours, il ne parlait presque pas, “étudiant son monde.” Mais au bout de quelque temps, il rompit son silence, devint expansif, causa familièrement avec ses hommes (presque tous des Bretons) et leur chanta des chansons bretonnes : *Kousk Breiz-Izel, Dalc’h sonj o Breiz-Izel, Bro Goz va Zadou*, etc., “que nous reprenions en chœur, si bien que les officiers, le capitaine P..., de Marseille pourtant et le lieutenant P... se faisaient un plaisir de venir nous écouter<sup>530</sup>”. M. J. Le G..., qui fut aussi sergent au 318<sup>e</sup><sup>531</sup>, 20<sup>e</sup> compagnie écrivait, quelque temps après la mort de Calloc’h, à un prêtre qui aimait bien notre ami : “Le Grand”, ainsi l’appelions-nous familièrement, mélancolique, comme le ciel d’Arvor, s’enferma dans un mutisme quasi complet, les premiers jours. Mais quand la brume d’arrivée se dissipa, ce nouveau frère d’armes, se révèle charmant compagnon, causeur agréable. Sa conversation, tantôt grave, tantôt enjouée, mais d’habitude au-dessus des lieux communs, n’allait pas sans quelque pointes d’ironie, voire même de malice à l’adresse de ses contradicteurs. De suite il se pose en catholique convaincu sans respect humain, mais aussi sans vaine ostentation, et il ne laissa passer non plus aucune occasion de montrer qu’il était avant tout : Mab Breiz (Fils de Bretagne)... ses idées n’étaient évidemment pas celles de tout le groupe<sup>532</sup>.”

Le témoignage continue en racontant les discussions entre Yann-Ber Kalloc’h et un instituteur laïque, puis l’une d’entre elles avec un soldat critiquant la pauvreté du breton, qui se soldent par la victoire de Yann-Ber Kalloc’h et laissent surtout aux spectateurs le sentiment d’avoir assisté à un belle passe d’armes verbales. Cette camaraderie ne signifie tout de même pas un goût de la gaudriole de Yann-Ber Kalloc’h, qui maintient un certain niveau, comme M. J. Le G... le précise à la fin de son témoignage :

“Dans nos petites fêtes de famille, pendant nos courts séjours à l’arrière, les chansons grivoises et ordurières s’effaçaient devant les chants bretons berceurs, comme les flots de nos rivages, dont Jean-Pierre connaissait un nombre considérable... Nous l’admirions tous, quand redressant sa haute taille, il lançait à tous les échos, de sa puissante voix, avec un frisson d’orgueil celtique :

Ar Vretoned a zo tud kalet ha kenv<sup>533</sup>...”

La subjectivité de ces témoignages est évidente mais ils sont malgré cela très instructifs.

530 *Note de Léon Palaux* : Lettre de M. Le Cléc’h, de Carhaix.

531 Le 318<sup>e</sup> Régiment d’Infanterie.

532 PALAUX, 1926, p.144-145.

533 Phrase bretonne : “*Les Bretons sont des hommes durs et forts*”. *Passage cité* : Lettre du sergent J. Le G. In, *Dihunamb*, mai 1925. PALAUX, 1926, p.146.

Yann-Ber Kalloc'h est manifestement un bon camarade, sans austérité mais sans laisser-aller non plus. Les paroles du sergent Le Clec'h et de l'autre sergent anonyme (J. Le G...), décrivent un homme impressionnant. Au milieu de ces soldats bretons, Yann-Ber Kalloc'h, certes sous-officier, mais enfant du peuple comme eux, montrant un esprit habile et une conversation brillante parmi des hommes qui maniaient souvent mal le français, le tout servi par une voix forte, une taille imposante et l'aura même flétrie de l'ancien séminariste, montrant un goût prononcé pour la bagarre quand il combat à force d'arguments un instituteur avec une grande assurance en lui, apparaît comme un homme exceptionnel. Par ailleurs, l'instituteur laïque, qui mourra aussi au combat huit jours après son contradictoire, en acceptant de discuter avec Yann-Ber Kalloc'h et inversement, confirme le rôle unificateur de la guerre. Le conflit unit des "*deux France*", même si les antagonismes sont toujours vivaces. L'"*union sacrée*" est encore de mise. Les tenants d'une monarchie catholique et ceux d'une République laïque sont inconciliables mais taisent leurs différends sur le front, et les plus farouches partisans de l'une ou de l'autre, comme Yann-Ber Kalloc'h ou cet instituteur acceptent même d'en débattre, ce qui constitue déjà un progrès. Cette aptitude à la discussion publique, une attitude de camaraderie sincère sont bien éloignées de la froideur de son aîné Loeiz Herrieu<sup>534</sup>. Ils n'ont, il est vrai, pas le même âge. Au-delà de leurs différences de personnalité, la réalité militaire qu'ils décrivent est indentique. Il en est une, intangible, celle de la relativité du mot "repos". Celui-ci signifie surtout que les soldats se trouvent moins exposés au danger que ceux qui sont en première ligne. Mais pas question d'encourager l'oisiveté totale. De ce fait, Yann-Ber Kalloc'h est vite chargé d'accompagner 125 hommes dans la forêt de Compiègne afin d'y couper du bois "*pour les gourbis des tranchées*"<sup>535</sup>. N'étant pas contraint au dur labeur de coupe des soldats, il peut, tel Chateaubriand sur son rocher, laisser son esprit divaguer, le plongeant dans des réflexions sur lesquelles ne tardent pas à revenir affleurer des images sombres :

"Des coups de hache, et la scie travaille. Pendant que travaillent mes hommes, je suis assis sur un rocher couvert de mousse. Tout le sol, autour de moi, est couvert de feuilles mortes, - les feuilles des autres années, car les branches de ces hêtres sont encore vertes. Cela me fait mal au cœur d'entendre les grands arbres tomber, en se heurtant contre la terre, avec un bruit semblable au sanglot d'un géant. Ils sont si forts, si droits, si beaux, les hêtres de ma forêt ! Jusques à quand, donc, ô mon Dieu, continuera-t-elle cette guerre de couper les racines de la vie dans les bois, les maisons, partout ? C'est grand pitié de voir tomber un homme ou un arbre dans toute sa force... Je prends ma tête entre mes mains, et pour parvenir à oublier les ravages que l'on fait ici, je songe"<sup>536</sup>.

534 De même que Yann-Ber Kalloc'h montre plus d'indulgence que son aîné. Ainsi, en janvier 1918, il rattrape et inflige une bonne correction à un infirmier ivre, qui voulait désertre, mais ne signale pas sa tentative de désertion pour lui éviter le conseil de guerre. PALAUX, 1926, p.149.

535 "(...) eit lojigeu er hléyeu." *ARDL*, p.192.

536 "*Taoleu bohal, hag en heskenn e ya araog. Epad me labour me zud, chouket onn ar ur garreg guisket a vaññ. Oll en douar, ardro d' ein, e zo goleit a zél marù, dél er bléieu arall, rag er faù-man e zo glas hoah ou fenneu. Droug e ra d'em halon kleùout er gué bras é kouéhel, én um*

Invariablement dans la même veine romantique, Yann-Ber Kalloç'h observe cette forêt de son regard anthropocentrique. Comme dans ses poèmes, il doute des capacités d'interprétation de son lecteur, à moins qu'il ne s'en méfie, en se gardant de lui donner trop de liberté à ce niveau, et nous livre rapidement les clés des images qu'il décrit. Néanmoins, le discours n'est plus tout à fait le même. Son expérience de la guerre à vue d'homme est non seulement plus nuancée mais nous sentons aussi que la brutalité de celle-ci commence à l'affecter. Cela ne remet pas en question ses convictions, ainsi qu'en témoignera son dernier poème. Toutefois, le doute, une question, s'invite dans ce passage. Est-il bien nécessaire d'éliminer aussi violemment tellement d'hommes en pleine force, de détruire autant la nature pour faire la guerre ? Habités à l'outrance pleine d'assurance martiale de ses vers, ces lignes résonnent d'une musique nouvelle. Sur la forme, il affirme son système, qui consiste à présenter une situation, une réflexion générale avant de la développer à partir de sa condition individuelle, de plonger dans le désespoir, la déception, la mélancolie, avant de percevoir la parole d'un messager qui le remet *in extremis* sur les rails de l'espoir :

“Mon Dieu, dans mon cœur aussi il y a des ravages. Tout à coup, il me semble que les feuilles jaunies commencent à tourbillonner autour de moi. Une danse lente, une danse triste, sous la brise d'un été près de sa tombe. Je les regarde et les voilà, les feuilles desséchées, qui prennent des visages que je connais.

“O toi, dis-je à une, j'ai souvenance de toi. N'es-tu pas cet amour que j'avais et qui fleurissait si fort, il y a longtemps, longtemps, et qui est mort ? Et celle qui est derrière toi, je connais aussi son nom. Celle-là, c'est la croyance que j'avais en la bonté des gens, quand la musique de la jeunesse chantait ses doux chants au fond de mon cœur, - cette croyance-là qui est morte. Et toi, qui va et vient, comme une étourdie, qui es-tu si ce n'est la trame de mon rêve le plus cher, et qui est mort ? Vous toutes, ô feuilles, vous toutes, je puis dire comment on vous appelle, car je vous ai mises au monde, et j'ai versé des larmes sur chacune de vous au jour et à l'heure où vous disparaissiez. Vous êtes les trames de mes rêves brisés, les cadavres de mes amours morts<sup>537</sup>, la poussière des chemins qu'a suivi mon cœur ; jamais je n'ai cessé de vous aimer. Dormez en paix<sup>538</sup>...”

Être hypersensible, Yann-Ber Kalloç'h est un homme blessé, brisé par la vie et les épreuves qu'il a dû subir depuis son enfance. De ce fait, il n'est pas étonnant qu'après les descriptions venant d'un homme somme toute apaisée dans ses premiers jours sur le front, la mort

*stokein doh en douar, get un trouz hanval doh difronkad ur ramps. Ken nerhus int, ken yaññ, ken kaer, faù me hoedeg ! Betag pegours enta, men Doué, e chomo er brezèl kriz-man de drohein grouiad er vuhé ér hoedeuier; én tiegèheu, é pep léh ? Un dén, ur uéen é oed hé nerh, un druhé é ou guélet é kouéhel... Me fenn e lakan é mem deuarñ, hag eit donet de ankouéhat en dismantreu e rër aman, chonjal e ran.” ARDL, p.192-193.*

537 Nous respectons ici l'orthographe originale de l'ouvrage.

538 “Men Doué, ém halon eùé eh ès dismantreu. Hanval é genein én un taol é tereù en dél meléniet. Ur goroll goustad, ur goroll trist, édan aùélen un havv tost d'er bé. Sellet e ran dohtë ha chetu ind, en dél diséhet, ha kémer dremmeu e anaññ. “O té, e laran d'unan, koun em ès ahanous. Ha nen deus chet té er garanté-man d'ein, e vleüé nerhus pell, pell e zo, hag e zo marù ? Nag en all ardran d'id, gouiet e ran hé hanù eùé. Honneh e oé er gréden em boé madelèh en dud, pe soñne muzig er youankiz é gañnenne dous é sol me halon, er gréden hont hag e zo marù. Ha té, e ya hag e za èl ur follèz, petra ous nameit steud me hunvré karetan, hag e zo marù. Hui oll, o dél, hui oll e hellan laret penaos é rër ahanoh, rag dareu em es taolet ar beb unan én dé hag én eur ma-h-é de get. Hui zo steudeu me hunvréieu diskaret, kalaneu me harantéieu marù, huéan en henteu heuliet d'em halon ; biskoah n'em es éhanet ag hou karout : Kousket é peuh...” ARDL, p.193-194.

se réinvite rapidement dans ses réflexions.

#### V.8.5. *D'er 7 a ùenholo* – Le 7 Septembre

Titre *En overenn ér hoedeg - La messe dans la forêt*, ces pages du journal de guerre de Yann-Ber Kalloc'h seront les dernières. La suite dans le détail de son aventure guerrière, nous ne la connaissons qu'au travers de l'ouvrage de son ami Léon Palaux et des derniers courriers qui, censure oblige, continuent d'exprimer un enthousiasme guerrier à toute épreuve, quand bien même Yann-Ber Kalloc'h finit par se rendre compte de l'atrocité de la guerre, ce dont nous rendrons compte en citant sa dernière lettre à la fin de notre analyse.

La messe, le sacrifice, comme une conclusion. Dans quelle mesure Yann-Ber Kalloc'h choisit-il de finir là son journal de guerre, puisqu'il semble qu'il ne l'ait pas continué par la suite ?

Le 7 septembre donc, à six heures du matin, se tient une messe dans la forêt. Yann-Ber Kalloc'h est déjà venu la veille : *“Je suis venu ici hier au soir me confesser ; pour la première fois, j'ai reçu debout le sacrement de pénitence”*<sup>539</sup>. Ce sacrement réconcilie le fidèle avec Dieu, l'absout de ses péchés, Yann-Ber Kalloc'h est prêt pour l'épreuve du Jugement si la guerre décidait de le faire mourir ce jour-là. Après cette absolution individuelle, voici venu la messe : *“Le temps est brouillé ; avant peu, probablement, il tombera de la pluie. Mais qu'est-ce que la pluie pour celui qui est venu chercher Dieu ? Qu'est le tonnerre, et la guerre et le monde pour celui qui va voir devant lui la splendeur indicible du Crucifié”*<sup>540</sup> ? Le procédé littéraire reste identique, la nature provoque l'inspiration. Ici, elle est mise en perspective et réduite à une contrariété mineure au vu de la grandeur de Jésus, avec qui les fidèles vont bientôt communier. Ces fidèles, Yann-Ber Kalloc'h les décrit ensuite : *“(…) deux cents Bretons de mon régiment ont eu faim du pain de Dieu, et ils sont venus vers lui. C'est une joie pour le cœur de les voir là si nombreux. Et si fervents”*<sup>541</sup> ! Ces hommes rassemblés dans la forêt, comme les chrétiens des premiers temps, n'est-ce pas la preuve de la justesse des prophéties de Yann-Ber Kalloc'h, qui prédisait le réveil de son peuple à l'heure de la Grande Croisade, du Grand Châtiment, de l'Apocalypse ? D'ailleurs, ils sont là, ce sont les Celtes, assemblés ce matin pour cette messe qui arrête même les canons :

“Comme le *Judica* commence, les canons se taisent. La paix immense de la Forêt se mêle à la paix divine de la Messe, dans cette tiède matinée de Septembre. Du haut des cieux, du haut des arbres, la paix

539 *“Ama èh onn deit en nihour de govesat ; eit er ùèh getan resùet em ès é me saù er sakremant a bénijenn.”* *ARDL*, p.197.

540 *“Brih en amzér ; kent pell merhat é taolo glao. Meit petra é er glao d'en hani zo deit de glask Doué ? Petra é er gurun, hag er brezél hag er bed d'en Hani e ya de ùélet dirakton splannder dilavaradoé en Hani lakeit-é-kroez ?”* *ARDL*, p.198.

541 *“(…) deu gant Vreizad a me réjimant en des bet nañn a vara Doué, ha deit int de ùit hon. Ul leùiné é d'er galon ou guélet azé ken niverus. Ha ken gredus !”* *ARDL*, p.198.

descend sur les gens de guerre. Et tout d'un coup, ils ont perdu leur apparence de guerriers : il n'y a plus ici que des Celtes venus pour parler à leurs saints, des chrétiens agenouillés devant le Visage adoré du Christ.

Quelle langue parleront-ils ? “Ce serait beau, disais-je, entre Dieu et moi, de marier en ce dimanche la majesté royable de la vieille forêt et la douceur des chants de mon pays. Ce serait faire justice au peuple rassemblé ici que de chanter en breton des prières catholiques...” Je n'ai pas le temps d'y penser plus longtemps, car voici un prêtre-soldat, qui passe à travers la foule, distribuant à chacun un “*Livre des Cantiques de Cornuaille*”. Il était écrit par Dieu que j'aurais ce matin-là toutes les joies<sup>542</sup>.”

Les Bretons, les Celtes sont là dans la forêt. Dieu exauce le souhait de Yann-Ber Kalloc'h de chanter la messe en breton. Que demander de plus ? Cette description de l'office dans la nature apparaît donc bien comme une conclusion aux prophéties. Les fidèles rejoignent les éléments et tout se confond avec Dieu, ainsi qu'il le détaille dans la suite de son récit :

“Au commencement de toutes choses, quand le premier père du monde n'était encore qu'argile au milieu de l'argile, Dieu éleva à Dieu trois cathédrales : la mer, la forêt, la montagne. Il n'y a pas de sanctuaires qui lui soient comparables, et depuis qu'il y a sur la Terre, un homme, - une douleur -, de ces sanctuaires-là sont venues à Dieu les prières les plus ferventes. (...)

Ces trois lieux crient le nom du Créateur, et ils tirent une prière du cœur le plus endurci, comme l'étincelle du silex. Nul tableau ne vaut un tableau signé par Dieu<sup>543</sup>.”

La prophétie se marie aux éléments, à la réalité du temps présent et la permanence de la Trinité s'exprime à nouveau dans l'évocation de ces trois sanctuaires, comme le poème *Tri neved, tèt bédén - Trois sanctuaires, trois prières*, le signifiait déjà. Ensuite viennent les prières, Yann-Ber Kalloc'h a les larmes aux yeux :

“Pourquoi ont-ils donc choisi aussi pour le chanter ce matin, le chant que j'aime par dessus tout les autres, le plus beau chant des chants de la guerre ? Le “Cantique du Paradis”, a annoncé le prêtre, et nous laissons alors nos pensées s'envoler avec cet air si beau, pour monter jusqu'à l'éternelle cathédrale, jamais achevée, qui demeure dans les rêves des Celtes<sup>544</sup>, (...)”

542 “*El ma tereù er Judica, taëin e ra er hanolieu. Peuh divent er hoedeg um geija get peuh douéel en Overenn, ér beuré kun a ùenholo. A lein en néanù, a lein er gué er peuh e ziskenn ar en dud a vrezél. Hag én un taol ou stum a vrezelerion ou des kollet : nen des mui aman meit Kelted deit de gonz doh ou sent, kristenion deulinet dirag drem azeulet ou Hrist. Na pèh yeh e gonzint ? “Kaer e vehé, e laren étre Doué ha mé, eurédein er sul-man meureded rouéel er hoédeg koh ha doustér kañenneu mem bro. Reih e vehé d'er bobl tolpet aman kannal é bréhoneg pédenneu katolik...” Amzér n'em ès ket d'ober hiroh chonjen, rag chetu ur béleg-kadour é vont dré er baré, hag é rein de beb unan “Leor Kantikou Kerné”. Skriüet e oé get Doué em mehé bet, er beuré-hont, er joéieu oll.” ARDL, p.199.*

543 “*E dereù en oll-dreu, pe ne oé hoah Gourdad en Dud meit un tam pri é kreiz er pri, tèt iliz-veur e saüas Doué de Zoué : er mor, er hoedeg, er mañné. Nen des neved erbet dehé, hag ahoudé ma-h-es ar en Douar un dén, -ur boén-, ag en nevedeu-sé é ma deit d'er Hrouéour er pédenneu grédusan. (...) Youhal e ra en tri léh-man Hanù ou Hrouéour, ha tennin e ran ur bédén d'er galon katetan, el er fulen ag ur mén-kailh. Taolenn erbet ne dall un daolen sint Doué.” ARDL, p.200.*

544 “*Perag ou des choéjet, eùé, eit hé soñnein er beuré-man, er gañnen e garan-mé er muian, “er vraüan a gañnenneu en Douar” ? “Kantik ar Baradoz”, en des kemennet er beleg, ha ni ha lezel neuzé hor chonjeu de neijal get en ton sé ken kaer, de bignat betag en iliz-veur peurbadel, biskoazh devéet, é chom é humvréu er Gelled, (...)”.* ARDL, p.201.

Le sanctuaire, la confusion *messe / guerre*, le sacrifice, la Paradis, Yann-Ber Kalloc'h a déjà largement écrit à ce sujet. Mais ici, après avoir reçu l'absolution la veille, face au spectacle de ces Bretons priant Dieu, il comprend qu'il ne pourra désormais pas en dire plus, qu'il n'a plus besoin de le faire, parce que le temps du combat, de l'action est venu, le temps de l'arrivée du Christ en eux : *“Regardez les regards de ces gens. Ils ont oublié la forêt, la guerre et la misère ; ils n'ont plus d'autre pensée que Dieu qui est là, qui va descendre en eux bientôt”*<sup>545</sup>...” Et ces deux cents Bretons de communier, de n'être plus qu'un. Et Yann-Ber Kalloc'h de finir le récit de cette journée qui se présente comme la dernière journée sur la terre avant de gagner le Paradis, grâce au sacrifice à la guerre :

“Je vois les demandes de ces hommes s'élever au-dessus de l'armée, monter vers le Trône de Dieu comme une supplique pour le pays. Je vois les Anges légers la remettre aux Saints de Bretagne, aux Saints de France, je vois le Seigneur pencher Sa Tête sur notre coin de terre et écouter...”

La Messe est terminée, “Ite...” Allons à notre travail, soldats... Voulez-vous connaître la beauté du visage humain ? Regardez-le après une communion<sup>546</sup>.”

Yann-Ber Kalloc'h finit son journal par une messe et ne manque pas d'y glisser un dernier petit couplet nationaliste. Dieu l'a écouté, a entendu jusqu'au moindre détail de ses demandes, comme ces chants en breton que le prêtre distribue. Il l'a entendu lorsqu'il lui demandait un signe du renouveau de la ferveur des Bretons. Il l'a entendu alors qu'il prédisait l'Apocalypse bien avant la guerre. Il n'y a donc plus rien à ajouter. Finie également l'échappée de Yann-Ber Kalloc'h dans la prose, qui nous le montre revenant à ses premières amours romantiques<sup>547</sup>, plus humain aussi, mêlant son observation de la réalité autour de lui à ses réflexions, abandonnant en partie l'exaltation des poèmes. Sa description de la messe est enthousiaste mais pas exaltée. L'inspiration reste la même mais il est plus apaisé. En cela, ce journal apparaît comme une respiration après la tension de plus en plus vive des poèmes. Yann-Ber Kalloc'h respire. Il va mourir. Enfin, remarquons qu'il maintient un niveau de langue aussi exigeant que dans ses poèmes. Ce journal n'est pas un simple carnet de notes. Il est joint au recueil *Ar en Deulin*, destiné à être publié, il a donc, dans la mesure du possible sur le front, sans doute été retravaillé dans cette optique. Dans tous les cas, ce document court possède une véritable qualité littéraire. Car il se situe

545 “*Sellet doh sellou er bobl-man. Ankouéhet hé des er hoedeg, er brezél hag en druhegeh ; n'ou des kén chonj meit én ou Doué, e zo azé, e ya de zeval ené kent pell...*” *ARDL*, p.201.

546 “*Me uél goulenneu en dud-man é seùel a-us d'en armé, é pignat ar zu kadoer Doué el un aspéden eit er Vro. -Me uél en Eled skanù doh hé henigein de sent Breiz, de sent Frans. Me uél en Eutru Doué é plegein E benn ar hor hornadig-douar; hag é cheleu... Deveet é en Overenn. “Ite...” D'hamb d'hor labour, kaderion... Ha fallein e ra d'oh anaout kened en drem dénel ? Sellet dohton goude ur gomunion...*” *ARDL*, p.202.

547 *Les feuilles mortes de l'automne, métaphore des disparus, se retrouvent notamment chez Larmartine dans son poème “Pensée des morts” DE LAMARTINE, 1963, p.335.*

uniquement sur le champ du littéraire, tant les réflexions, les descriptions y sont au service du discours que Yann-Ber Kalloc'h veut affirmer. Nous sommes par exemple dubitatifs à la lecture de l'arrêt du canon pendant le *Judica*, et tout le reste du récit montre combien son auteur sait nous présenter la vérité qui l'arrange à partir d'images particulières. Il se préoccupe surtout de rapporter ses états d'âme et ce n'est pas dans ce récit que nous lisons les atrocités de la guerre, telles que Loeiz Herrieu nous les a décrites. Leur démarche littéraire est parfaitement inverse et illustre l'antinomie entre le romantisme et le naturalisme. Pour autant, Yann-Ber Kalloc'h reste avant tout un poète. Sa prose, en ce qu'elle s'évade souvent dans des images, n'est pas véritablement une prose poétique mais s'en rapproche. Depuis son premier poème, la poésie est le moyen d'expression littéraire privilégié de Yann-Ber Kalloc'h. Après avoir conclu son récit par une messe, rassuré de voir ses prophéties se réaliser et rempli de l'espoir de rejoindre bientôt le Paradis, il revient une fois à la poésie, dans un dernier poème où le souffle libérateur de son journal en prose souffle encore, puisqu'il s'y attarde essentiellement à décrire sa situation.

#### V.9. *Karter-noz ér hléyeu* - La veillée dans les tranchées<sup>548</sup>

“Ceux qui entendent, pendant un voyage, une chanson qui leur prend le cœur, ceux qui entendent seulement une phrase belle doivent les nôtres, car le monde a besoin d'être soulevé un peu... Les poètes sont chargés, non pas seuls, de cette mission d'assistance. Ils ne savent pas tout leur pouvoir d'allègement. Ils perdent bien du temps, en amusements vains. Mais nous qui écoutons le vent qui passe, nous qui recevons tant de lettres d'essais, de demandes... nous éprouvons parfois, lisant la lettre d'un inconnu, cette émotion qui ne trompe pas et que nous devons faire partager, comme un bien de la communauté française... C'est ainsi que je veux publier aujourd'hui, les vers d'un soldat de Bretagne... Le lieutenant C... décrit, en vers bretons, du dialecte de Vannes, Le Guetteur dans la tranchée. Il ne m'a rien demandé, il n'a mis dans l'enveloppe que les vers bretons, la traduction, - heureusement – et de son nom : Jugez et dites si ce n'est pas une belle chose<sup>549</sup>.”

Voici ce qu'écrit René Bazin en accompagnement du dernier poème de Yann-Ber Kalloc'h, qui l'a envoyé à l'académicien début janvier 1917. Ce dernier le fait publier dans l'*Écho de Paris* le 7 janvier<sup>550</sup>. Ce poème ne fait donc pas partie de la série prévue pour *Ar en Deulin*, confiée, rappelons-le en 1915 à Pierre Mocaër. Il a tout de même été publié dans la première édition du recueil en 1921<sup>551</sup>. Si certains choix concernant cette première édition peuvent donner et ont donné

548 *ARDL*, p.203-207. Poème complet en annexe, page 630.

549 PALAUX, 1926, p.153.

550 PALAUX, 1926, p.153.

551 En revanche, l'édition de *Kendalc'h* de 1996, avait à cœur de respecter l'ordre voulu par Yann-Ber Kalloc'h et n'a pas retenu ce poème. Quant à l'édition de *Dihunamb* de 1935, nous ne l'avons pas consultée.

lieu à maintes critiques, celui d'y publier *Péden er gédour - Prière du guetteur*, apparaît à sa lecture comme particulièrement judicieuse, comme nous allons le démontrer.

Après avoir écrit un journal dans lequel il renoue avec l'inspiration romantique de sa jeunesse et se libère en partie du carcan biblique dans lequel il avait fini par s'empêtrer en abandonnant de plus en plus un "je" lyrique devenu très relatif, tant il se confondait avec le "nous" désignant Celtes et chrétiens, Yann-Ber Kalloc'h retrouve son souffle singulier dans ce dernier poème, puisqu'il n'a plus rien à prévoir ni à prophétiser. Le poème est daté du 7 au 27 septembre sans précision de l'année dans l'édition de 1921, mais est présenté comme succédant directement au journal, laissant supposer qu'il est écrit en 1915. Il attend donc plus d'une année avant de l'envoyer à René Bazin. Pendant cette période, il monte souvent au front, mais la mort, qui frappe nombre de ses camarades, l'épargne. Il devient adjudant (mars 1916). Un peu plus tard, il constate que l'union sacrée des débuts a du plomb dans l'aile et il en fait les frais, au moment où il pensait être nommé sous-lieutenant. Cette montée en grade est refusée par un colonel hostile à ses idées religieuses. Il devient tout de même sous-lieutenant (vers août 1916). Puis, il part en permission à Groix en décembre 1916 : "*Du travail par-dessus tête un peu de sommeil l'attendent au retour. Pendant que ses hommes creusent des tranchées ou les consolident, il veille à leurs côtés. Et c'est au cours de ces heures de garde qu'il écrit ce magnifique poème : La prière du Guetteur*<sup>552</sup>". Cette explication de Léon Palaux semble plus probable qu'une rédaction fin 1915. Pourquoi Yann-Ber Kalloc'h aurait-il attendu plus d'un an, souvent en première ligne, c'est-à-dire risquant de se faire tuer à chaque instant, avant d'envoyer ses vers à René Bazin ?

Ceci étant dit, cela n'enlève rien à nos observations littéraires. Ce poème signe une osmose entre les poèmes de jeunesse de Yann-Ber Kalloc'h et tout ce qu'il a pu accumuler de références à l'âge adulte.

Au risque de nous répéter à nouveau, attardons-nous une dernière fois sur celles-ci, cela va nous permettre de faire la synthèse de tout ce qui inspire Yann-Ber Kalloc'h.

### V.9.1. Titre et citation : "je" et la Bible

Le titre complet : *Karter-noz er hléyeu*, incomplètement traduit par *La veillée dans les tranchées*, alors que *karter-noz* signifie *quartier de nuit* et renvoie à *La chanson de l'homme de quart*, que Yann-Ber Kalloc'h a reproduite dans son récit de la journée du 27 septembre 1915. Il est donc directement inspiré par ce qu'il est en train de vivre. Le titre sous lequel le poème est connu :

552 Ce passage et tout le résumé biographique précédent : PALAUX, 1926, p.151-153.

*Péden er gédour - Prière du guetteur*, nous rappelle Ézéchiël, “*la sentinelle de la maison d’Israël*<sup>553</sup>”, et renvoie ici à la citation d’Isaïe, prophète de l’Ancien Testament, ayant annoncé la venue du messie chrétien (comme Ézéchiël), qui précède le poème : “*Custos, quid de nocte ?*” La référence donnée dans l’édition de Plon “*IS.XXI, II*”, est erronée, puisqu’elle laisse penser que le paragraphe cité du chapitre XXI elle deuxième. Or c’est le onzième auquel Yann-Ber Kalloc’h fait référence: “*Sentinelle, qu’avez-vous vu cette nuit*<sup>554</sup> ?” La prophétie de la ruine de Babylone est en train de s’accomplir. Désormais, le prophète veille à ce que tout se passe, comme l’a décidé le Seigneur. Il prophétisait. Maintenant, il prie. Il est redevenu simple mortel parmi les mortels.

Titre et sous-titre montrent que Yann-Ber Kalloc’h, ici et dans toute son œuvre, va et vient, en privilégiant l’une ou l’autre entre les références bibliques et son expérience personnelle. Elles sont mêlées mais différentes et parfois les unes prennent le pas sur les autres. Le fait de trop puiser dans la Bible n’ôte pas forcément l’intérêt du texte mais limite forcément l’expression singulière de son auteur, que ce texte soit un poème ou un récit en prose. Dans le cas de Yann-Ber Kalloc’h, sa poésie ne cesse de chercher un compromis, un équilibre entre les deux. À force de trop s’élever au-dessus du monde, de se perdre dans visions et homélies, il devenait difficile pour le lecteur d’être atteint, touché par les vers de cet homme qui se situait trop en dehors de l’humanité pour susciter quelque émotion, quelque identification. Dans ce dernier poème, les mêmes images, les mêmes références délivrées à hauteur d’homme vont sembler moins lointaines, plus familières, non pas parce que nous les avons déjà lues ailleurs. Non, mais parce qu’elles émanent d’un homme qui vit ce qu’il est en train de nous décrire.

### V.9.2. Les ténèbres et les voix

“En tioelded ponnér e dénùas ardro d’ ein,  
Ar ledanded el lann liù en noz um lédé,  
Ha me gleùas ur vouéh ar er hleu é pédein :  
O péden er hadour pe gouéh gouleu en dé !”

“Les ténèbres s’épaissirent autour de moi,  
Sur l’étendue de la plaine la couleur de la nuit s’épandait,  
Et j’entendis une voix qui priait sur la tranchée :  
O la prière du soldat quand tombe la lumière du jour !”

Ces ténèbres ne sont plus simplement celles abstraites symbolisant la nuit dans laquelle étaient plongés ceux qui avaient perdu Dieu de vue, des poèmes *Péden én téoélded - Prière dans les Ténèbres*, *Tri neved, tèt bédén - Trois sanctuaires, trois prières*, *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*, *Gueledigéh - Vision*, les ténèbres qui s’opposaient à la lumière de Dieu, de même que la

553 LA BIBLE, Ézéchiël, III, 17, 1990, p.1046.

554 LA BIBLE, Isaïe, XXI, 11, 1990, p.907.

plaine n'est plus seulement celle que la prophète regarde envahir par la ruine et où s'annonce l'Apocalypse. Elles sont aussi celles de la nuit qui s'abat sur le soldat dans la tranchée. Il est là, ce soldat, c'est Yann-Ber Kalloc'h, ce sont tous les soldats qui ont la foi et prient Dieu de les épargner encore une fois, à moins qu'ils ne s'inquiètent du moment où ils devront subir le Jugement. Au lecteur de choisir, la porte de l'interprétation reste ouverte. Celle-ci n'est plus seulement un jeu de clés permettant d'ouvrir la porte de tel ou tel symbole clos d'avance. Elle devient réelle. Nous pouvons également imaginer cette plaine "*couleur de la nuit*", comme nous le désirons, elle est la plaine du massacre, elle est la plaine du champ de bataille, du *no man's land* et sa linéarité s'oppose à l'accident qu'est la tranchée au milieu d'elle. Dans cette tranchée, la liberté retrouvée de Yann-Ber Kalloc'h, redevenu poète libère aussi le lecteur. Dans cette tranchée, la voix qu'il entend n'est plus celle la voix forte de Dieu, du poème *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*, c'est la voix d'un simple soldat, qui s'adresse à Dieu. Nous ne sommes plus dans les cieux, au sommet d'un montagne, mais dans la tranchée avec les hommes et la lumière qui tombe, peut être la défaite du jour, comme la promesse d'un renouveau.

### V.9.3. La Bretagne et l'exil

“Héol klanù en néanneu goanù, chetu éan oeit de guh,  
Klehiér en Anjelus en des soñnet é Breiz ;  
Marù en oéledeu, hag er stéred é luh :  
Lakeit ur galon grénù, o men Doué, é me hreiz.”

“Le soleil malade des cieux d'hiver, voici qu'il s'est  
/ couché,  
Les cloches de l'Angélus ont sonné dans la Bretagne ;  
Les foyers sont éteints et les étoiles luisent :  
Mettez un cœur fort, ô mon Dieu, dans ma poitrine.”

Yann-Ber Kalloc'h quitte la Bretagne à dix-neuf ans. Il fait son service militaire à Vitré mais toutes ses tentatives de revenir vivre en Bretagne se soldent par des échecs. Pendant ce temps, la vie y continue, la Bretagne respire sans lui. Il est exclu de son pays, condamné à vivre là où il ne le désire pas. La guerre modifie totalement cette situation. Les Bretons sont sur le front. Le pays s'est vidé de ses hommes valides, en âge de combattre. Dans sa participation au conflit, Yann-Ber Kalloc'h ne trouve pas seulement l'occasion de combattre et d'exaucer son vœu d'aller rejoindre Dieu et ses morts aimés, il retrouve aussi son pays, en exil tout comme lui, sur les chemins de la Croisade : “*Gouli é tiér kun Keltia*” ; “*Les foyers de la Celtie sont vides*”, disait un vers du poème *Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus*. Cette Croisade, ce sont ces étoiles qui luisent : “*Maintenant nous marchons vers le canon, comme les Rois Mages sur l'Etoile*<sup>555</sup>”, écrivait-il dans

555 “*Kentih lammet a Bierrefonds, mouéh er hanolieu e gleùamb. Breman é kerhimb ar er hanol, èl er Rouanné ar er Stéren.*” *ARDL*, p.184.

son journal le 27 août 1915. L'ensemble du présent poème est une sorte de révérence tirée à sa propre existence, à son œuvre, une suite d'auto-citations, avec quelques images nouvelles tout de même, “*Héol klanù en néanneu goanù, chetu éan oeit de guh*” ; “*Le soleil malade des cieux d'hiver, voici qu'il s'est couché*”, par exemple. Faut-il y lire que la lumière de Dieu a pâli et de ce fait est-ce pour cela qu'il demande à Dieu un “*ur galon grénù, o men Doué, é me hreiz*” ; “*un cœur fort, ô mon Dieu, dans ma poitrine*” ? Ou bien est-ce seulement une référence à la saison en cours<sup>556</sup> et une simple évocation de son état d'âme à partir de la nature, comme il l'a fait dans son journal, qui constitue par ailleurs un procédé littéraire typique des poètes romantiques ? Là encore, peu importe l'interprétation que fait le lecteur de ce vers, il nous montre à nouveau que celle-ci est possible, que différentes pistes sont à explorer, multipliant d'autant la richesse de lecture. Quant à la Bretagne, lointaine, pour cet homme exilé, elle lui aura manqué pendant toute sa vie d'adulte. Une Bretagne ô combien idéalisée ! puisqu'il aime une Bretagne du passé, il croit jusqu'au bout qu'elle se relèvera, qu'elle aura changé après la guerre, parce que les Bretons y auront pris conscience de leur valeur<sup>557</sup>, il la pleure dans son exil, mais s'y ennue pendant ses permissions, ainsi en ce mois de décembre 1916, au retour de celle qui sera sa dernière permission :

“C'est l'hiver. Tout de même, c'est plus supportable ici qu'à l'arrière. Le visage de la Bretagne m'a paru triste à en mourir, et je vous assure que cela ne m'a aucunement affecté de reprendre le train, pour revenir vers la guerre. Il n'y a à ceci rien de singulier, la vie est ici<sup>558</sup>.”

Sans cette guerre, il serait resté un exilé. Grâce à elle, il ne l'est plus.

#### IV.9.4. La chaîne et l'Apocalypse

“Um erbédein e ran d'Oh ha d'Hou Mam Mari,  
Dioallet mé, men Doué, doh sponteu en noz dall,  
Rak bras é me labour ha ponnér me ari :  
Dirag talbenn er Frans deit é me zro gédal.”

“Je me recommande à Vous et à Votre Mère Marie,  
Défendez-moi, mon Dieu, des épouvantes de la nuit,  
Car ma tâche est grande et lourde ma chaîne :  
Devant le front de la France mon tour est venu de  
/ veiller.”

Dans le poème *Diougan Ezekiel - La Vision d'Ézechiel*, Yann-Ber Kalloç'h écrit ces vers :

556 Ce qui accrédirait la datation du poème de Léon Palaux, en décembre 1916.

557 Voir : PALAUX, 1926, p.148.

558 PALAUX, 1926, p.149.

“Er haor koh keltiek e zihun én é vé.  
E zivreh zo skolmet, ar é dreid ur chaden,  
Hag e pobleu spontet en um sell tro ha tro,  
En um houlen get krén : “Petra enta e zo ?”

“Le vieux héros celte se réveille dans sa tombe.  
Ses bras sont liés, sur ses pieds est une chaîne,  
Et les peuples épouvantés se regardent tout à l’entour,  
En se demandant avec tremblement : “Qu’est-ce donc  
/ qu’il y a ?”

Le contexte apocalyptique de *Diougan Ezekiel - La Vision d’Ézechiel*, la même épouvante, se lisent dans *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*. En revanche, il nous semble que la chaîne est de nature différente dans les deux poèmes. Dans *Diougan Ezekiel - La Vision d’Ézechiel*, la *chaîne-chadenn*, évoque de vieux Celtes enchaînés, parce qu’ils ont été contraints de rester dans leur tombe, en attendant le moment de se relever. Ils étaient couchés, dans une obscurité totale au milieu de laquelle ils ne pouvaient rien faire. En revanche, la chaîne, traduction de *ari*, qui signifie plutôt *lien, attache*, de *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*, rappelle plutôt la maille de la chaîne dont parlait Loeiz Herrieu *Ar hent er vèred - Sur le chemin du cimetière*, relatant l’enterrement de son père, à savoir cette chaîne, ce lien qui donne la charge aux fils de perpétuer le travail de leurs pères, avec tout ce que cela implique de responsabilité. Yann-Ber Kalloc’h insiste d’ailleurs sur ce poids énorme du défi à relever, “*ma tâche est grande et lourde ma chaîne*”. Il en appelle à Dieu pour le protéger de l’obscurité qui s’abat sur le monde, dans laquelle il est celui qui doit voir pour les autres, qui doit protéger la France. Mission divine, mission patriotique, cet homme à qui personne ne demandait plus rien est investi de la défense de la France en sommeil, de veiller sur les autres hommes qui dorment en ce moment

#### V.9.5. Le sommeil

“Ya. Ponnér en ari. Ardran d’ ein e choma  
El lu. Kousket e ra. Me zo lagad el lu.  
Ur garg divalau é, her gout e ret. Hama  
Béeh genonn, me freder e vo skanù el er plu.”

“Oui, la chaîne est lourde. Autour de moi demeure  
L’Armée. Elle dort. Je suis l’œil de l’armée.  
C’est une charge rude, vous le savez. Et bien  
Soyez avec moi et mon souci sera léger comme la  
/ plume.”

Il réinsiste sur la lourdeur de la chaîne puis évoque l’armée qui dort. Ce n’est plus le sommeil qui pouvait, entre autres, s’interpréter comme un signe de paresse dans son poème *Gueledigéh – Vision* : “*Hernet get en deùeh-séhour, / Er Bed skuih e gouské didan sell é Grouéour...*” ; “*Engourdie par la journée de sécheresse, / La Terre lasse dormait sous le regard de son Créateur...*” Non, désormais les hommes ne dorment pas parce qu’ils sont les représentants

d'un monde endormi, mais parce qu'ils symbolisent une humanité en train de faire une pause entre deux combats pour voir rejaillir la lumière de Dieu. Cependant, tout comme dans son poème *Gueledigéh – Vision*, Yann-Ber Kalloc'h est celui qui voit. Dans le vers cité du poème *Gueledigéh – Vision*, Dieu regarde les hommes. Dans le poème, il envoie un ange à Yann-Ber Kalloc'h pour lui transmettre son regard. Il est à ses côtés. Yann-Ber Kalloc'h demande à nouveau à Dieu de l'accompagner. Mais ce n'est plus en vain. Il n'observe plus des hommes plonger dans le sommeil de l'ignorance et du renoncement à Dieu, il veille sur l'armée de Dieu. Il n'est plus seul dans sa foi. Il est entouré de Dieu et de l'armée que son regard préserve de l'ennemi, heureux de cette charge dont il exagère l'importance.

#### V.9.6. Tout voir, tout entendre

“Me zo er martelod de gartér, er gédour  
E ya, e za, e uél oll, e gleu oll. Er Frans  
’N des men galüet de virein hé inour,  
Kemennet hé des dein kenderhel d’hé drouk-rans.”

“Je suis le matelot au bossoir, le guetteur  
Qui va, vient, qui voit tout, qui entend tout. La France  
M’a appelé ce soir pour défendre son honneur,  
Elle m’a commandé de continuer sa vengeance.”

Persuadé d’être en mission pour Dieu. Yann-Ber Kalloc'h n’est pas seulement le vecteur de sa Vérité, il partage aussi son omniscience. Mais dans cette strophe, ainsi que dans tout le poème, c’est ce qui constitue son indéniable force comparé à tous les autres poèmes écrits depuis le début de la guerre, Yann-Ber Kalloc'h *va et vient*, pas seulement intellectuellement mais également physiquement. Il est vraiment dans cette tranchée qu’il décrit, ce n’est plus un rêve, une vision, c’est sa réalité. La France l’a réellement appelé, quand bien même il a forcé l’appel, pour la défendre. Et à la sensation de défendre physiquement le pays se mêle la certitude de le faire au nom d’idées incontestables qui rejoignent l’histoire “terrestre” et non plus seulement le combat spirituel. Il défend l’honneur de la France, comme une femme défendue par un chevalier, souillée par l’avancée des Allemands sur sa terre. Il la venge, de l’infamie de la défaite de 1871, puis de l’occupation de l’Alsace-Lorraine, comme il le détaillera dans des vers suivants.

Le *matelot*, le *soldat*, ici *guetteur*. Nous savons combien ces deux premières figures sont importantes et se confondent pour Yann-Ber Kalloc'h. Rappelons ces vers de *Beati Mortu - Heureux les morts* : “*Brezélour gall, me martelod, / Té eùé zo klodus ha lod / Pe varuès àùit en Droukrans !*” ; “*Soldat français, mon matelot, / Ta part à toi aussi est glorieuse / Puisque tu meurs pour la Vengeance !*” La différence entre les deux poèmes tient encore une fois au fait qu’il n’est plus simple spectateur. Il devient acteur du combat. Cet enthousiasme non feint de se trouver dans

cette situation amène à se poser la question de son destin professionnel s'il n'avait pas été renvoyé du Séminaire, à savoir pourquoi Yann-Ber Kalloc'h n'a pas envisagé plus tôt une carrière militaire. Car il est emporté mais quémande une direction, venue de Dieu ou bien, c'est le cas dans le dernier vers de la strophe que nous sommes en train d'analyser, indique que la France lui a "commandé" de la défendre. Il est un "chien fou" mais désire tout de même avoir un maître. Pour revenir à notre question, concluons en supposant qu'emporté par le choix de ses maîtres d'en faire un prêtre, sans doute n'avait-il pas songé sérieusement à embrasser la carrière des armes avant de se lancer corps et âme dans le combat en 1915.

### V.9.7. L'Occident

“Me zo er Gédour bras én é saù ar er hleu.  
Gout a ran petra onn ha me ouér petra ran :  
Iné Kornog, hé douar, hé merhed hag hé bleu,  
Oll kened er bed é, en noz-man, e viran.”

“Je suis le grand Veilleur debout sur la tranchée,  
Je sais ce que je suis et je sais ce que je fais :  
L'âme de l'Occident, sa terre, ses filles et ses fleurs,  
C'est toute la beauté du monde que je garde cette nuit.”

Avant la guerre, l'esprit de Yann-Ber Kalloc'h fourmille d'obsessions macabres, d'interrogations spirituelles que l'exil et la solitude exacerbent au point de le plonger dans un délire mystique, dénoncés par ses poèmes comme un véritable enfermement et un renoncement progressif à sa personnalité. Il se cherche et se perd. Homme noyé dans des turpitudes qui le hantent, l'action dans la guerre, conflit extérieur, va focaliser et neutraliser ses obsessions. Alors que la plupart des autres soldats vivaient plus ou moins bien, mais en paix, avant la guerre et se trouvent confrontés à une situation extraordinairement anxiogène sur le front, Yann-Ber Kalloc'h, au contraire en conflit avec lui-même avant la guerre, expulse, exteriorise ses tensions intérieures dans la guerre. Elles ne disparaissent pas. Mais ce qui l'habite à l'intérieur est désormais en adéquation avec ce qu'il vit à l'extérieur. En somme, pour Yann-Ber Kalloc'h, tout va pour le mieux dans le pire des mondes ! Il s'est trouvé dans la guerre, qui confirme sa vision du monde. Ce monde, il lui faut le défendre. Ce monde, c'est l'Occident chrétien, en proie aux hordes barbares. Cette crainte des invasions barbares est un classique de l'idéologie d'extrême-droite, sou venons-nous par exemple de la manière dont Barrès représentait les Levantins prêts à envahir l'Europe, dans son roman *Les Déracinés*<sup>559</sup>. Yann-Ber Kalloc'h épouse cette idéologie et nous trouvons cette référence à l'Occident chrétien dans son poème *Men Gouen - Ma Race*, lorsqu'il décrit tout d'abord l'espoir du peuple celte d'atteindre l'Occident :

“Men gouen ne zoujé meit en Né, nitra didan !

“Ma race ne craignait que le Ciel, rien au-dessous !

559 BARRÈS, 1993.

Meit un hoant berùidant 'n hé halon e vèùé,  
 Meit he spered e vagé un hunvré ledan :  
 Kornog ! mont de Gornog, de géout ur bed neùé !”

Mais un désir ardent vivant dans son cœur,  
 Mais son esprit nourrissait un rêve large :  
 L'Occident ! aller à l'Occident vers un monde  
 / nouveau !”

Ils l'atteignent avec l'aide de Dieu, mais hélas, toujours dans le même poème, Yann-Ber Kalloç'h constate : “*Goudé bout bet gouleu Europ, o gouen vreton / Hiriù 'ous oeit de guh é kornog él en héol...*” ; “*Après avoir été la lumière de l'Europe, ô Race celtique, / Aujourd'hui tu t'es couchée à l'Occident comme le soleil...*” Avant de conclure : “*Meit pe zeï er beuré té e saùo èlton*” ; “*Mais quand le matin reviendra tu te lèveras comme lui*”.

Dans son poème *Tri neved, tèt bédén - Trois sanctuaires, trois prières*, il varie sa description en situant directement l'origine des Celtes en Occident, au couchant : “*Un erù Hou poé digoret é kornog er bed koh, un erù ar vor ; / Hag én erù-sen Hou poé hadet Kelted*” ; “*Vous aviez ouvert un sillon au couchant du vieux monde, un sillon sur la mer. / Et dans ce sillon Vous aviez semé des Celtes*”. Qu'importe d'où ils viennent, l'Occident appartient au peuple élu par Dieu, aux Celtes, comme l'écrit Yann-Ber Kalloç'h dans *Veni, Sancte Spiritus ! - Deit, Spered Santel* : “*Er Gornog e zo d'emb. Ni bieu er Gornog*” ; “*L'Occident est à nous. L'Occident nous appartient*”. Le thème de l'Occident est constant et le moment du réveil est venu ce soir. Cet Occident, c'est “*toute la beauté du monde*”, que Yann-Ber Kalloç'h défend et notons qu'il fait dans ce vers une très inhabituelle allusion aux *filles*. “*La terre, les filles, les fleurs*”, tout ce qui engendre la vie est signifié. L'Occident, c'est la vie. Mais ici encore, comme dans tout ce poème, Yann-Ber Kalloç'h est sur terre, il décrit une situation de vie terrestre. Son obsession de la mort l'a-t-elle quitté, s'est-elle un peu éloignée ?

#### V.9.8. Mort pour la patrie

“Kér é péein er glod, marsé. Na petra vern ?  
 Hanùeu er ré kouéhet douar Arvor ou miro :  
 Me zo ur stéren splann ar dal Frans é lugern,  
 Me zo er Gédour bras ar saù aùit é vro.

“J'en payerai cher la gloire, peut-être. Et qu'importe ?  
 Les noms des immolés la terre d'Armor les gardera :  
 Je suis une étoile claire qui brille au front de la France,  
 Je suis le grand guetteur debout pour son pays.

“Kousk, o bro, kousk é peuh. Me rei kartér eidous.  
 Ha mar da de foénùein, hénoah, er mor german,  
 Bredér omp d'er herreg e ziùenn aod Breiz dous,

“Dors, ô patrie, dors en paix. Je veillerai pour toi.  
 Et si vient à s'enfler la mer germaine,  
 Nous sommes frères des rocs qui défendent le rivage de  
 / la Bretagne douce

Kousk, o Frans, ne vi ket soliet hoah en taol-man.”

Dors, ô France tu ne seras pas submergée encore cette / fois.”

Étonnamment en retrait par rapport aux autres poèmes, l'idée de la mort est tout de même toujours là. Mais elle n'est plus l'unique objectif, l'unique sujet, la seule préoccupation, l'obsession absolue à reconnaître et à évoquer sous toutes ses formes, religieuse, physique. Le premier vers évoque le prix à payer. Ce n'est plus une aspiration, plus un irrépressible vœu de mourir qu'exprime ici Yann-Ber Kalloc'h, mais la conséquence probable de la guerre. Si nous suivons l'hypothèse de Léon Palaux qui date ce poème de la fin de 1916, Yann-Ber Kalloc'h est déjà allé au combat, son courage n'a jamais failli mais ses vers ne revendiquent plus la mort à tout prix. Remarquons plutôt son souhait de se voir telle l'étoile à suivre, la lumière de Dieu, qui guide les rois mages, à moins qu'il ne soit lui-même un de ces mages, et la répétition de son rôle de guetteur debout, avec les deux interprétations déjà faites à ce sujet. Remarquons également qu'après s'être comparé à un matelot, il évoque la mer comme un élément menaçant, au point de la comparer à l'invasion allemande. Contre celle-ci, le Celte debout. Peut-être tombera-t-il ? “*er ré kouéhet*”, signifie d'ailleurs “*les tombés*”, que Yann-Ber Kalloc'h traduit par “*immolé*” pour ne jamais faire perdre de vue le caractère sacrificiel qui sous-tend à tout cela et la double lecture, au minimum, que nous pouvons faire de son poème. Ce sacrifice, il le fait autant dans l'espoir d'accompagner l'Apocalypse que de défendre sa terre, son pays. Bretagne et France, c'est-à-dire une partie de la Celtie, que Yann-Ber Kalloc'h glorifie dans son poème *Men Gouen-Ma Race* : “*O Arvor ha Galia, lùerhon ha Brittia / A oll-viskoah é oeh tonket get er Hroéour / De vout broieù santel kaderion krenù Keltia*” ; “*O Armorique et Gaule, Irlande et Bretagne / De toute éternité vous étiez destinées par le Créateur / A être les saintes patries des guerriers forts de la Celtie*”. Petite patrie bretonne, grande patrie française, tout cela constitue le pays de Yann-Ber Kalloc'h. Il fera tout pour le défendre, ainsi qu'il l'annonçait dans son poème *Veni, Sancte Spiritus ! - Deit, Spered Santel* : “*Mar fall d'er German hé saotrein, klopenn er German e feùtimb. / Diùennet hon es er Gornog doh en oll vagadeu*” ; “*Si le Germain veut le souiller, nous fendrons le crâne du Germain / Nous avons défendu l'Occident contre toutes les hordes*”. Puis, toujours dans ce même poème, il parle des marches du pays : “*Harzeu Galia zo ur véred d'en Diséùénidi, kardellet hon douar, d'ou helaneu*” ; “*Les marches de la Gaule sont un cimetière pour les Barbares, notre terre est grasse de leurs cadavres*”. Ces marches trouvent leur écho dans ces “*rocs qui défendent le rivage de la Bretagne*”. Les envahisseurs y fracassent leurs navires, comme les Germains vont se fracasser contre l'armée française, trouvant sur leur chemin le valeureux soldat Kalloc'h. Pas question cette

fois-ci de les laisser humilier le pays comme autrefois. Cette évocation de la frontière, de l'Est, sa confusion entre le rocher breton et lui-même se retrouveront dans la strophe suivante. Le *sacrifice* et la *vengeance* sont bien les deux moteurs qui le poussent à légitimer cette guerre. Concernant son pays, nous lisons qu'il mêle France, Bretagne, Armorique et tous les pays celtes, qui sont alliés dans cette guerre. Il le nomme *bro*, et le traduit par *pays* et *patrie*. Ce n'est pas incorrect. Mais le mot *patrie* peut également être traduit par *mammvro*, littéralement, la *matrice*. Le mot *vro* possède donc une amplitude sémantique plus importante que le mot *pays*, et traduit une idée plus proche du mot allemand *Heimat*. Ce rapprochement aurait sans doute horrifié Yann-Ber Kalloc'h mais c'est sans parti pris, juste par souci d'exactitude que nous le faisons. Ce pays, il veille sur lui, désire le défendre et le sacrifice de sa vie qu'il est prêt à faire pour ce fait, se double d'un autre sacrifice, celui de la séparation avec les siens.

#### V.9.9. La famille

“Eit bout aman, lesket em ès me zi, me zud ;  
Ihuéloh é 'n dléad 'es um staget dohton :  
Na mab, na breur ! Er gédour onn, beunek ha mud,  
Ar harzeu er retér me zo 'r garreg vreton.

“Neoah, liés a uéh e rankan hirvoudein :  
Penos é mant ? Siouah, peur int, klanù martezé !”

Men Doué, Hou péet truhé doh en ti e zo d' ein,  
Rag n'em es kén ér bed meit er ré 'ouél duzé...”

“Pour être ici, j'ai abandonné ma maison, mes parents ;  
Plus haut est le devoir auquel je me suis attaché :  
Ni fils, ni frère ! Je suis le Guetteur sombre et muet,  
Aux frontières de l'Est, je suis le rocher breton.

“Pourtant plus d'une fois, il m'advient de soupirer :  
Comment sont-ils ? Hélas, ils sont pauvres, malades  
/ peut-être !”

Mon Dieu, ayez pitié de la maison qui est la mienne,  
Car je n'ai rien au monde que ceux qui pleurent là...”

Le thème de la famille est en fin de compte peu présent dans les derniers poèmes de Yann-Ber Kalloc'h, à l'exception notable de *Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres*, et alors même que la mort de son père conditionne sa vocation poétique. Un de ses premiers poèmes, *Plaintes*, relate son affliction au moment de l'enterrement de son père. Plus généralement, la pensée de sa famille est toujours associée aux pleurs, aux morts, à la misère, qu'il tente d'endiguer en envoyant régulièrement de l'argent, puisqu'il est soutien de famille. Néanmoins, les poèmes écrits à Paris depuis le début de la guerre, montrent un homme qui va certes être touché par la mort de sa sœur mais qui par la rareté de ses visites à sa famille à Groix, s'en est indéniablement éloigné. En revanche, la réminiscence de ses modèles romantiques ressurgissent ici. Le héros romantique est voué à une destinée au-dessus de lui pour une cause qui le dépasse, c'est exactement ce qu'exprime

Yann-Ber Kalloc'h dans ce vers : *“Plus haut est le devoir auquel je me suis attaché”*. Il dévoile sans le vouloir, la frontière ténue entre l'individualisme et l'égoïsme, puisque l'accomplissement du destin individuel sacrifie une part de la compassion pour les siens. Il sait qu'ils souffrent, il sait qu'il n'a personne d'autre au monde. Mais son devoir prime sur ces considérations larmoyantes. Il les remet donc aux bonnes grâces de Dieu. Quel que soit le nom que nous lui donnons, égoïsme ou individualisme, dans les vers présents, Yann-Ber Kalloc'h explique là une des principales difficultés de l'homme moderne, qui ne peut accomplir son destin singulier sans couper en partie ou totalement, le lien avec sa communauté naturelle, dont le premier échelon est la famille. La liberté, l'accomplissement individuel suppose un détachement avec la communauté traditionnelle. Yann-Ber Kalloc'h pose une question à laquelle il répond de manière radicale, tant la guerre va au-delà d'une simple séparation géographique. Elle plonge le soldat dans une réalité inimaginable pour le civil, dans un temps et un espace propres, incompréhensibles pour ceux qui ne font pas l'expérience guerrière. Ce qui prouve également que l'accomplissement du destin individuel ne rime pas nécessairement avec la liberté individuelle. Mais il est incontestable qu'il part d'un choix. Yann-Ber Kalloc'h, dans tout ce poème rappelle son cas particulier de volontaire. Il doit obéir aux ordres, il est lié aux mêmes contraintes de la vie militaire que ses camarades. Cependant, à la différence de la majorité d'entre eux, il a choisi cette vie. Dès lors, ce choix modifie totalement sa perspective, puisqu'il est dans la situation de celui qui a préféré le métier des armes à la vie civile alors que la grande masse des soldats de la Grande Guerre sont des civils déguisés. De ce fait, il lui serait inconvenant de trop pleurer sa famille. Il ne le fait pas, préfère évoquer leur peine plutôt que la sienne. Et pour cause ! Il n'a aucun regret. Il a choisi. Lui pour qui on avait toujours choisi jusque-là, a choisi son destin. Cet état d'esprit explique le ton sûr de lui, enthousiaste, grave mais apaisé de ce poème qui, même s'il présente des images habituelles aux autres poèmes, soulignant que c'est bien le même homme qui les a tous écrits, il le fait ici de manière nouvelle, plus libre, plus libéré, comme il l'est en réalité.

#### V.9.10. La justice de Dieu

“Breman kousk, o mem bro, 'Ma men dorn ar men gléan.  
glaive.

Gout e ran er vichér, me zo goaz, me zo krenù :  
En tam Frans 'dan me mir birùikén n'ou do éan...

Petra onn diragoh, o men Doué, meit ur prénù ?”

“Maintenant, dors, ô ma patrie ; ma main est sur mon

je connais le métier, je suis homme, je suis fort :

Le morceau de France sous ma garde, jamais ils ne  
/ l'auront...

Que suis-je devant-vous, mon Dieu, sinon un ver ?”

Yann-Ber Kalloc'h veille, voit tout, entend tout, au service de sa patrie. En cela, nous l'avons déjà écrit, il partage l'omniscience de Dieu. En nous parlant de son glaive, il oscille à nouveau habilement entre les symboles religieux pour figurer sa situation personnelle, en laissant au lecteur le loisir de lire l'un ou l'autre, ou bien les deux. Nous renvoyons à notre chapitre consacré à l'analyse du poème *Veni, Sancte Spiritus ! - Deit, Spered Santel*, où nous consacrons un paragraphe à la symbolique du glaive, de l'épée dans la Bible et dans la poésie de Yann-Ber Kalloc'h, en nous contentant ici d'y voir à nouveau le symbole de la justice. Yann-Ber Kalloc'h est armé par Dieu pour rendre sa justice, comme les anges de l'*Apocalypse de Saint Jean*. Bien qu'homme, comme Dieu, il est fort. Et compétent : "*Gout e ran er vichér*" ; "*Je connais le métier*". Tout comme il réaffirme souvent son rôle de guetteur dans ce poème, il réaffirme ici l'aspect professionnel de ses actions en tant que soldat, nous redit qu'il a enfin trouvé sa profession, sa voie. Une des tâches de ce métier consiste à défendre sa terre. Il s'y emploiera comme il se doit. Il a enfin l'occasion de faire ses preuves après tant d'années d'échecs ou d'atermoiements professionnels. Parmi les images récurrentes de ce poème, observons également le sommeil, ici encore réparateur et non plus synonyme des ténèbres de la tombe ou de l'enfer. Puis, encore et toujours : Dieu. Un Dieu au-dessus de tout, que l'on peut prier, à qui l'on peut confier sa famille, sur qui l'on peut compter pour faire ressusciter son peuple, en qui on peut attendre mansuétude le jour du Jugement, pour peu de l'avoir servi et d'avoir suivi ses enseignements, un Dieu tout-puissant devant lequel Yann-Ber Kalloc'h après avoir mis en avant sa valeur de combattant, fait profil bas et s'incline, en se rabaisant au niveau du ver, animal méprisable des profondeurs, quasiment le serpent pécheur.

#### V.9.11. Le pécheur

“-Pe saillan drest d'er bleu, ur vouhal é men dorn,  
Me faotred 'lar marsé : “Arog, henneh zo gour !”

Hag é tant ar me lerh ér fank, én tan, ér skorn...

Meit Hui, Hui ouèr eoalh n'en donn meit ur péhour.

“Hui, gout ehoalh e ret pegen goann é m'inéanù,  
Pegen krin me halon ha truhek me hoanteu ;

Ré lies em guélet, o Tad e zo én néanù,  
E heuliein henteu ha n'é ket Hous henteu.”

“Quand je saute la parapet, une hache à la main,  
Mes garçons disent peut-être : “En avant, celui-là est un  
/ homme !”

Et ils viennent avec moi dans la boue, dans le feu, dans  
/ la glace...

Mais vous, vous savez bien que je ne suis qu'un  
/ pécheur.

“Vous, Vous savez bien combien faible est mon âme,  
Combien desséché mon cœur, combien misérables mes  
/ désirs ;

Trop souvent Vous me voyez, ô Père qui êtes aux Cieux,  
Suivre des chemins qui ne sont pas Vos chemins.”

Avant de commencer notre observation autour du “pêcheur” Yann-Ber Kalloc’h, donnons une précision concernant la *hache* évoquée. Contrairement au très symbolique glaive précédemment évoqué, cette hache était bien réelle : “À M.A Colin de Larmor, qui lui envoya une hache d’abordage, il fait part de ses impressions éprouvées au contact de ceux qu’il appelle “mes gars de Cornuaille<sup>560</sup>”. Et il monte bel et bien à l’assaut avec cette hache, entraînant avec lui les hommes dont il a le commandement, dans la *boue*, le *feu* et la *glace*, ce qui constitue une description des éléments auxquels les soldats sont confrontés sur le front en même temps que ceux qui sont habituellement associés à l’enfer, la glace y compris, dans le cas des Bretons, même si dans ce cas précis, c’est avant tout l’hiver qui a inspiré cette image à Yann-Ber Kalloc’h.

“*Celui-là est un homme*”, et donc un pêcheur. Dans cette allusion à ses péchés, nous retombons face à un problème que nous avons déjà rencontré dans notre étude de *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières*, à savoir la nature de ces péchés, étant donné que rien ne nous les indique explicitement. Et là encore, ce serait trop extrapoler que lire dans l’image de ces garçons qui accompagnent Yann-Ber Kalloc’h en enfer, une sorte d’allégorie suggérant son homosexualité. Nous nous contentons donc d’y lire le dilemme intérieur classique du chrétien qui, tout en respectant les enseignements de Dieu est condamné à porter le poids du péché originel, renforcé pour les catholiques, par le partage du sacrifice du Christ, crucifié par les hommes, alors qu’il était venu leur porter la bonne parole. Et nous ne saurons jamais quels étaient ces chemins de traverse qu’empruntait parfois Yann-Ber Kalloc’h, ni dans quelle mesure ils ont pu l’amener à se jeter ainsi dans la guerre.

#### V.9.12. La lumière et la disparition

“Ragsé, pe streù en noz é lorheu dré er glen,

E grehér er hleuyeu pe gouska mem bredér,

Hou péet truhé dohein, cheleùet men goulén,

Deit, hag en noz e vo eidonn lan a splannder.

Doh me féhedeu koh, mem Doué, mem dioallet ;

Poèhet mé, poèhet mé é tan Hou Karanté

Ha m’inéo lugerno én noz èl ur piled.

Hag arhèled Hou lu e vinn hanval dohté.”

“C’est pourquoi quand la nuit répand ses terreurs par le  
/ monde,

Dans les cavernes des tranchées lorsque dorment mes  
/ frères,

Ayez pitié de moi, et écoutez ma demande,

Venez et la nuit pour moi sera pleine de clarté.

"Mon Dieu, protégez-moi contre mes anciens péchés ;

Brûlez-moi, brûlez-moi dans le feu de Votre Amour

Et mon âme brillera la nuit comme un cierge.

Et je serai semblable aux archanges de Vos cohortes.”

560 PALAUX, 1926, p.147. La lettre en question est adressée à Achille Colin, le 12 octobre 1915, reproduite dans : *ARDL*, p.215-216. Ce qui invalide la date de rédaction du poème *Péden er Gédour- Prière du Guetteur*; du 7 au 27 septembre 1915, au moins dans sa version définitive.

Dans chaque strophe, Yann-Ber Kalloç'h reste soucieux de démontrer qu'il est présent. Il parle du monde mais il parle avant tout de lui. La fin du poème approche. Il s'apprête donc à replonger dans l'obscurité de la nuit, dans l'espace clos et noir des tranchées, dans ce temps de garde qui s'égrène sans laisser de trace comme peut le faire un poème. Le poète va s'effacer. Le soldat qui prend la relève. Aux ténèbres menaçantes de la nuit s'abattant sur lui, Yann-Ber Kalloç'h oppose encore et toujours la lumière de Dieu qui brille en lui. Et son âme, comme une étoile brillera pour guider les hommes lorsqu'il sera mort, quand il sera un ange. Il aura disparu de cette terre. Mais alors que tous ses poèmes sont un appel à rejoindre Dieu, à disparaître du monde d'ici-bas, pourquoi Yann-Ber Kalloç'h continue-t-il à écrire, c'est-à-dire à laisser des traces dans ce monde qu'il abhorre largement. Parce qu'il se veut un témoin, un prophète de la lumière de Dieu. Mais aussi parce que la poésie est ce qui le relie au monde des hommes. Parce que le héros romantique dans la lignée de Lamartine, bien qu'individualiste, veut être reconnu comme tel par les autres. Parce que la poésie donne l'illusion au poète d'éviter un peu la disparition totale à laquelle chaque être humain est destiné. Ce qui est en parfaite contradiction avec le dédain de la bassesse d'ici-bas, contrebalancée par l'espoir de la grandeur de l'au-delà, mais donne sa dimension humaine à Yann-Ber Kalloç'h. Disparition du vivant dans l'obscurité d'ici-bas, réapparition du mort dans l'au-delà illuminé, Yann-Ber Kalloç'h complexifie cet espoir en demandant à Dieu de le brûler, en aspirant à ce que son âme devienne un cierge. Or, le feu détruit ce qui le nourrit. Ainsi, le cierge disparaît après avoir donné la lumière. L'image que nous donne le poète de Dieu apparaît ici dans toute son ambivalence, un Dieu qui n'accorde son amour, la félicité qu'après avoir brûlé et consommé ses fidèles, qui s'apparente à un Molloch dévorant ses propres enfants. Ces vers sont très troublants. Ils le sont d'autant plus que nous savons l'analogie que fait Yann-Ber Kalloç'h entre la guerre et la messe, qu'il se bat pour Dieu et pour sa patrie. Ce Dieu qui alimente sa lumière de ceux qu'il consume, n'est-ce pas aussi cette guerre et cette patrie qui se nourrissent du sang de leurs enfants. Il est évident que Yann-Ber Kalloç'h ne l'entend pas ainsi. Cependant, c'est la richesse de tout ce poème que de nous le donner à lire de plusieurs points de vue.

### V.9.13. La force

“Men Doué, men Doué, me zo er gédour 'n é unan,  
 Mem bro e fin arnonn ha mé nen douñ meit pri :  
 Dakoret dein henoah, en nerh e houlenan ;  
 Um erbédein e ran d'Oh a d'Hou Mam Mari.”

“Mon Dieu, mon Dieu, je suis le veilleur tout seul,  
 Ma patrie compte sur moi et je ne suis qu'argile :  
 Accordez-moi seulement la force que je demande ;  
 Je m'en remets à vous et à Votre Mère Marie.”

*La force*, Yann-Ber Kalloç'h l'évoque sans cesse. La force, c'est l'énergie qui donne la possibilité d'avancer : *“Noz dé éh ent araok get nerh er reverhi”* ; *“Nuit et jour ils avançaient avec la force de la marée d'équinoxe”* (*Men Gouen -Ma Race*). C'est la force que l'on demande ou que l'on transmet à Dieu dans ses prières : *“Ken nerhus Hou pédimp ma reet elkent “ya”* ; *“Nous prions avec tant de force que Vous consentirez enfin”* (*Men Gouen -Ma Race*). Et c'est aussi la force de l'homme, qui l'habite ou le quitte : *“Me nerh a oaz, hénoah, e zo oeit de nitra”* ; *“Ma force d'homme, ce soir, est allée à rien”* (*Péden én téoélded - Prière dans les ténèbres*). Dans le poème présent, Yann-Ber Kalloç'h présente sa force : *“Gout e ran er vichér, me zo goaz, me zo krenù”* ; *“je connais le métier, je suis homme, je suis fort”* et en appelle à Dieu dans la strophe citée, pour lui donner cette force. Dans ses poèmes, au gré du désespoir qui s'accroît ou se relâche, de la fatigue qui l'opprime ou bien lui donne un peu de répit, Yann-Ber Kalloç'h évoque la force humaine comme une énergie fluctuante ou bien plus fragile qu'en apparence : *“Mem bro e fin arnonn ha mé nen doun meit pri”* ; *“Ma patrie compte sur moi et je ne suis qu'argile”*, fait référence à l'épisode du colosse aux pieds d'argile, à la chute de Nabuchodonosor, dans la prophétie de Daniel<sup>561</sup>. Yann-Ber Kalloç'h n'est fort qu'en apparence, il a besoin de la force de Dieu pour lui permettre de se sentir invulnérable. Cette force de Dieu, contrairement à celle de l'homme est permanente. Plus généralement, la force est bien le maître-mot pour les hommes de toutes les époques, particulièrement lorsque celle-ci connaît la guerre. La vie des sociétés humaines est régie par la tentative de canaliser, d'organiser, de rendre constructive cette force. Toutefois, quand les antagonismes deviennent trop importants, la force se transforme en violence destructrice.

Dans ce dernier poème de Yann-Ber Kalloç'h, la violence est partout présente, la violence des éléments au moment où l'obscurité transforme le danger, la violence de la garde, qui peut être interrompue par une attaque et cette violence intérieure qui l'habite et le rend tellement belliqueux. Pour autant, ce poème nous montre un homme serein, sûr de lui, prêt à mourir, qui s'est trouvé dans la guerre. Parce que la guerre lui permet justement de se libérer de tous les tourments qui l'habitent depuis toujours. Ainsi, la mort, thème jusque-là omniprésent, dans tous ses poèmes est devenue la conséquence quasi-inéluctable de son nouveau métier, mais elle n'est paradoxalement plus obsessionnelle, et encore moins un objectif affirmé.

---

561 *LA BIBLE, Daniel*, II, 31-45, 1990, p.1111.

## V.10. La mort dans *Ar en Deùlin* : Conclusion

Le poème *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*, contenant les images principales, son alphabet poétique, que nous retrouvons dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h, en présente une synthèse sur laquelle nous n'avons donc pas besoin de revenir. Néanmoins, ce dernier poème ouvre la voie à plusieurs remarques et questions, qui concernent l'ensemble de l'œuvre de Yann-Ber Kalloc'h. Au niveau strictement poétique, avant *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*, les symboles convoqués dans ses poèmes, essentiellement tirés de la Bible, étaient parfaitement balisés, il en donnait d'ailleurs souvent lui-même la clé et permettaient rarement au lecteur d'interpréter ces symboles. Ces symboles étaient présentés de manière close. Dans *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*, mais aussi dans certaines images romantiques de son court journal, il reprend les mêmes symboles, mais une habile confusion entre leur signification biblique et leur installation dans la réalité que le poète est en train de vivre, permet une lecture à plusieurs niveaux. Ces symboles sont ouverts à l'imagination du lecteur. Enfin, Yann-Ber Kalloc'h parvient à concilier son imaginaire commun, principalement composé des références et images judéo-chrétiennes avec l'exigence du poète de s'approprier cet imaginaire pour présenter sa vision particulière du monde. La richesse poétique s'en ressent immédiatement. Les poèmes précédents étaient inégaux, mettaient en scène des images certes fortes et belles, mais qui manquaient de singularité, d'originalité quand elles n'étaient pas une simple réactualisation d'autres écrits. *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*, annonce la naissance d'un poète, un grand poète et seulement un poète. Car Yann-Ber Kalloc'h a vite fait le tour de la prose avec son journal de guerre avant de revenir rapidement à la poésie. Cette guerre, qui lui permet de s'accomplir, de trouver un métier, une profession, de devenir quelqu'un, un soldat, que les autres reconnaissent, identifient, comme sont identifiés et reconnus les matelots ou les prêtres. D'ailleurs, cette réconciliation avec lui-même se lit dans ce dernier poème. Dans les autres, il se débattait avec ses turpitudes, cherchait des réponses dans un imaginaire où il se laissait entraîner en osant de moins en moins l'interroger, le réécrire, dans lequel il tournait en rond au risque d'y perdre la raison, ce dernier phénomène étant accentué par la solitude dans l'exil où personne ne pouvait arrêter ce délire. Avec le sentiment de plus en plus exacerbé que la seule manière de s'en sortir consisterait à en finir. Trop religieux pour se suicider, Yann-Ber Kalloc'h en appelait donc de plus en plus à la mort, souhaitait l'Apocalypse pour le monde et pour lui-même afin de ne pas voir la Bretagne mourir, dans le but d'aller retrouver ses morts proches. La Bretagne, la France, dans *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*, le discours patriotique prend le pas sur la volonté eschatologique. Il se concentre sur la défense du territoire. Yann-Ber Kalloc'h éloigne la

mort de ses projets parce que pour lui, cette guerre annonce le renouveau de la Bretagne catholique<sup>562</sup>. Dès lors, pourquoi mourir puisque tout le pays se met à renaître ? Cette question en amène une autre car il est des questions absurdes que nous ne pouvons pourtant pas nous empêcher de poser : Que serait devenu Yann-Ber Kalloc'h, s'il avait survécu à la Grande Guerre ?

Son dernier poème, sans marquer une rupture totale modifie toute de même la perception que nous avons pu avoir jusque-là de son œuvre. Il posait le poète comme un intermédiaire entre Dieu et les hommes, comme un prophète, simple transmetteur de la parole divine. Dans *Péden er Gédour - Prière du Guetteur*, le poète est celui qui apporte sa voix singulière, nonobstant le lourd poids de l'imaginaire qui l'avait conditionné. Il ne se contente plus de prêcher, de nous servir une homélie, parce que les images encore hier uniquement mentales du chrétien épousent désormais la réalité de l'homme. Ce dernier ne chasse pas le premier. Toutefois, il se met à ouvrir de nouveaux champs de réflexion, d'interprétation. En cela, dans le contexte littéraire de son époque, Yann-Ber Kalloc'h, que nous considérons plutôt proche de Péguy, dans cette tendance à la prêche, prend un chemin qui se dirige, toutes proportions gardées, vers le champ réflexif de Saint-Pol-Roux ou Claudel.

Nous ne saurons jamais quels vers Yann-Ber Kalloc'h aurait récoltés sur ce chemin dans l'hypothèse où il eût continué à écrire après-guerre. Dans tous les cas, il est inconstablement l'unique poète de langue bretonne de cette époque, pouvant supporter la comparaison avec d'autres poètes européens.

Nous venons de constater dans quelle mesure son dernier poème se démarque des précédents, combien et pourquoi son aspiration à mourir s'est modérée au fil de la guerre. Un changement tout aussi spectaculaire s'est opéré subrepticement dans sa vision de la guerre. Léon Palaux reproduit différents courriers de Yann-Ber Kalloc'h dans sa biographie du poète<sup>563</sup>. Différents courriers sont également reproduits dans *Ar en Deùlin*<sup>564</sup>. Dans ces lettres, il exalte le combat, la guerre, elles sont toutes enthousiastes et rien ne semble pouvoir entamer la motivation de Yann-Ber Kalloc'h. Connaissant la nature de ses poèmes, nous savons que l'expression de cet enthousiasme n'est pas lié à la censure.

Deux jours avant de mourir cependant, il adresse une carte postale à Yann Le Diberder, reproduite dans l'édition de *Kendalc'h*<sup>565</sup> :

562 C'est clairement son propos dans le courrier déjà évoqué, adressé à Achille Colin, le 12 octobre 1915, (reproduit dans : *ARDL*, p.208-209), où il déclare notamment : "Notre peuple a pris conscience de sa valeur. Il est redevenu fier d'être breton... Le sentiment national s'est réveillé. A nous de souffrir dans ce foyer; d'alimenter cette flamme."

563 PALAUX, chapitre : *La guerre. Aux tranchées. Sa mort*. 1926, p.139-203

564 *ARDL*, p.211-234.

565 KALLOC'H, 1996, p.246-247.

“Sul Vask 1917

Er suhun goahañ em-es paset ér brezél, er suhun santél-man. Na ti, na toenn, édan un amzér ken kri. É korv 60 eur em-es kousket un eur, ha hoah éh om bet dihunet er yeindér, oll en armé goleit a erh. Skuih om d’er marù. Pegourz e tevéo er vuhé-man ?

Skriv e hran deoh a sol ur hoed, e gouéh er melleu-dir abarh ken puill èl glaù.

Marsé éh es du-hont, pell, o ken pell, kérieu, ha tiér, hag oéledeu... Aman ne houiam ket, ne chonjam ket mui...

Trugaré Doué, nerh on-es ataù d’en-em stleikal ha de hoarhed ar on truegeh.

Kenevo, Iwann, louz é er brezél, chetu. En hani ’zo é penn on nivérenn, hag e renkehé komz eidom a pen dom skuih, en-des repsontet déh é oem freu. Petra ’faot deoh, biskoah ne vé genem !

A galon,

YANN.”

\*\*\*\*

“Dimanche de Pâques 1917.

La semaine la plus dure que j’ai passée à la guerre est cette Semaine sainte. Ni maison, ni toit, sous un temps si rude. Au cours de soixante heures j’ai dormi une heure, et encore nous avons été réveillés par le froid, toute l’armée couverte de neige. Nous sommes fatigués à en mourir. Quand finira cette vie ?

Je vous écris du fond d’un bois, sur lequel tombent les obus serrés comme pluie.

Peut-être y a-t-il là-bas, loin, oh si loin, des villages, des foyers. Ici, nous ne savons pas, nous ne pensons plus...

Dieu merci, nous avons toujours la force de nous traîner et de rire de notre misère.

Au revoir, Yves, la guerre est laide, voyez-vous ! Celui qui commande notre régiment et qui devrait intercéder pour nous quand nous sommes las, a répondu hier que nous étions frais. Que voulez-vous ? Il n’est jamais avec nous.

De cœur.

YANN.”

Yann-Ber Kalloc’h a-t-il à ce moment-là admis le tragique décalage entre sa représentation romantique de la guerre, de la gloire et la sordide réalité du front, le froid, le manque de sommeil, la bêtise et la médiocrité des gradés ? En partie peut-être, car il est aussi certainement mort avec le sentiment du devoir accompli. La réponse importe peu. Mais toute la vie et l’œuvre de Yann-Ber Kalloc’h démontrent le risque de confondre les représentations imaginaires qui nous habitent avec une réalité où personne, contrairement aux récits, qu’ils soient lus de manière littéraire ou religieuse, ne se relève de ses cendres.

## Conclusion générale

Nous nous étions fixé pour objectif de comprendre l'esprit de deux hommes à partir de l'idée de la mort exprimée dans leurs œuvres respectives. Tout en restant dans le cadre de l'analyse littéraire et du thème choisi, cet objectif impliquait d'observer le contexte évidemment littéraire, mais également historique, anthropologique, dans lequel ces œuvres avaient été écrites.

### *L'idée de la mort.*

À l'étude des poèmes de Yann-Ber Kalloc'h et du récit de Loeiz Herrieu, nous constatons que ce titre s'imposait pour aborder ces œuvres où la mort est le sujet principal, où toute autre réflexion est périphérique ou évoque encore et encore la mort sous toutes ses formes, manifestes ou imaginaires.

### *Perspective historique et historiographique.*

Écrits au moment de la Première Guerre mondiale, *Kammdro an Ankoù* et *Ar en Deùlin* investissent le champ historique de manière totalement différente. Outre le fait que le récit de Loeiz Herrieu est écrit par un combattant, qui rédige les carnets servant de base à son récit directement sur le front, alors que Yann-Ber Kalloc'h compose ses poèmes, à une exception près, avant d'être mobilisé, la différence d'approche du réalisme dans leur écriture n'est pas due à la forme littéraire choisie. Car la prose peut s'aventurer sur le terrain de la fantaisie, pensons aux romans de science-fiction de Jules Verne, tout comme la poésie peut prétendre au réalisme et à l'objectivité, citons par exemple Charles Reznikoff, poète objectiviste américain, contemporain de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h. Dans le cas de ce dernier, la volonté de ne pas coller à une réalité trop abrupte se lit dans le court journal qu'il rédige lors de ses premières semaines sur le front, dans lequel il s'échappe dès qu'il le peut grâce à l'observation de la nature, présentant une lecture du monde totalement romantique. Loeiz Herrieu, en revanche, tout nourri lui aussi de la littérature romantique, s'abandonne parfois à quelque réflexion autour de la nature qui rappelle cette influence, mais écrit son journal en relatant de manière la plus scrupuleuse possible la réalité du front. La démarche des deux hommes est dans ce domaine parfaitement opposée.

Lus dans une perspective historiographique, ils nous présentent deux manières d'approcher la réalité de cette guerre. Yann-Ber Kalloc'h, la stylise, la lit comme un ensemble de signes, de symboles à interpréter, au service d'une vérité, qui est celle lentement échaffaudée par la propagande. Il confirme donc la thèse historiographique du combattant qui part volontairement la

fleur au fusil pour aller faire son devoir au nom de la France et ici de Dieu, contre les envahisseurs et hérétiques Germains. Loeiz Herrieu, bien que montrant de la combativité dans le domaine de la défense de la langue et la culture bretonnes en temps de paix, invite plutôt à épouser la thèse du combat dans la contrainte, quand bien même, celui-ci, éduqué dans un esprit d'obéissance aux institutions se présente au recrutement dès le premier jour de mobilisation. Cet état d'esprit ne change pas de toute la guerre. Yann-Ber Kalloc'h, dans la dernière carte postale adressée à son ami Le Diberder montre combien le sentiment de contrainte et d'enthousiasme guerrier peut fluctuer au sein d'un même individu. Ceci dit, il n'est pas question de tirer une vérité générale de ces deux exemples particuliers, d'autant plus que ni Loeiz Herrieu ni Yann-Ber Kalloc'h, du fait de leur personnalité exceptionnelle ne sont représentatifs. Et encore moins de rentrer dans un débat superficiel à partir de formules forcément grossières qui effacent le débat de fond.

Toujours est-il que leur manière différente d'aborder l'histoire, les amène, tout en constatant les mêmes phénomènes, à y apporter des réponses différentes. Pour Loeiz Herrieu cette guerre est l'œuvre exclusive des hommes et il la décrit comme telle. Pour Yann-Ber Kalloc'h, cette guerre est l'œuvre de Dieu et annonce l'Apocalypse. Le premier y participe parce que c'est son devoir, qu'elle est une épreuve dans sa vie d'homme pour éprouver sa foi, pour rattraper le péché originel, le second y plonge corps et âme parce qu'il voit le signe d'une nouvelle Croisade. Yann-Ber Kalloc'h la considère donc comme la promesse de la paix éternelle, Loeiz Herrieu, comme un des nombreux avatars du Mal, que l'homme ne peut s'empêcher de diffuser sur la terre. Dans ce cadre, Loeiz Herrieu se démarque des hommes de son époque, dans tous les cas, de la plupart des témoignages de combattants, qui pensaient souvent que cette guerre serait vraiment la "*der des der*" et valait donc le sacrifice de quelques-uns pour la paix future de tous. Ce sacrifice, Yann-Ber Kalloc'h est prêt à le faire, quand bien même son dernier poème nuance son empressement. Loeiz Herrieu est prêt à mourir, si telle est la volonté de Dieu, mais sans conviction car il ne voit pas d'utilité à cette guerre. Il se résigne à sa mort éventuelle. Ne fait rien pour la fuir, mais rien non plus pour l'attiser comme son cadet qui court au feu avec sa hache d'abordage.

### ***Perspective anthropologique.***

Leur attitude face à la mort, ne signifie pas une différence quant aux représentations de celle-ci. Les symboles, les rites de la mort catholique décrits par Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h sont rigoureusement les mêmes et confirment les observations des anthropologues et des historiens dans ce domaine. Ces symboles et ces rites sont figés. Ils sont malmenés par la guerre mais inamovibles de l'esprit de ces deux hommes. La rigidité de ces représentations s'inscrit dans

un contexte sociétal, qui voit les tenants de la religion se radicaliser et s'affirmer avec d'autant plus de force qu'ils sont submergés par la sécularisation. Cette sécularisation de la société moderne s'accompagne de l'avènement de l'individualisme. La Bretagne où les communautés villageoises fonctionnent encore largement selon des modes héritées de la société d'Ancien-Régime subit sans doute plus brutalement, de plein foue, cette rupture qui voit l'homme d'autrefois avec ses certitudes religieuses et intellectuelles se retrouver face à un individualisme qui le contraint à une liberté dont il n'a pas le mode d'emploi, puisque c'est précisément la particularité de cette liberté individuelle de n'en proposer aucun de définitif.

Dans une telle situation, l'être humain réagit en se réfugiant dans un passé idéalisé ou bien en s'abandonnant au progrès, avec toutes les nuances possibles et imaginables entre ces deux attitudes radicales. Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu, sont des intellectuels. Ils ont compris l'importance de ces mutations. Ils y répondent différemment. Yann-Ber Kalloc'h, dont l'entêtement à manquer de sens politique force le respect, est monarchiste alors que Loeiz Herrieu cherche à concilier république et catholicisme. Cependant, tous les deux font partie de la France conservatrice. Ses défenseurs ont du mal à accepter les transformations qui ont touché la France depuis la Révolution. Loeiz Herrieu tente de s'en accommoder. Yann-Ber Kalloc'h les rejette en bloc, car contrairement à son aîné, il confond le combat pour le renouveau du catholicisme avec celui pour la langue bretonne, quand bien même ils ne se font pas d'illusion sur l'engagement de l'Église à ce sujet. Loeiz Herrieu fait également cette erreur mais dans une moindre mesure. Car ils perçoivent, non sans raison, le risque de mort imminente de leur langue et de leur culture, voire de leur pays. La guerre n'apporte pas du tout la même raison du point de vue de l'un ou de l'autre. Loeiz Herrieu s'inquiète des ravages que provoque ce conflit parmi les jeunes Bretons. Yann-Ber Kalloc'h le voit comme l'occasion de se relever d'affirmer son caractère après guerre. Cependant, ils font tous les deux le choix d'écrire en breton et Loeiz Herrieu bien des années après la fin du conflit, ce qui montre qu'il n'a pas perdu tout espoir.

D'un point de vue anthropologique, au-delà des réponses qu'ils apportent à ce problème, Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu nous apportent un témoignage précieux sur la manière de percevoir le monde par deux Bas-Bretons qui sont de la dernière génération à connaître une Basse-Bretagne encore presque totalement bretonnante.

Quelles particularités de vision du monde observons-nous chez ces deux hommes ? Leur vision de la mort catholique est identique. Qu'en est-il de l'influence celtique ? La figure de l'*Ankoù* est ainsi présente dans les deux œuvres. À la différence des figures catholiques qu'ils peuvent mettre en scène sans les modifier, cette figure celtique, ou du moins perçue comme telle,

leur offre un espace de liberté littéraire, l'*Ankoù* de Loeiz Herrieu étant représenté de façon différente de celui de Yann-Ber Kalloç'h. Le creuset de l'imaginaire celtique, bien que manifestement de plus en plus maigre en Bretagne à l'époque où vivent nos deux hommes, apparaît tout de même comme un véritable espace de liberté intellectuelle et ici littéraire, étant donné qu'il échappe largement à l'Église et encore plus à un État jacobin qui ignore son expression en breton. La langue bretonne apparaît donc comme une véritable respiration dans le monde corseté où vivent les deux hommes. Un monde corseté au point où la guerre elle-même se révélera un espace de liberté littéraire pour tous les deux.

### ***Perspective littéraire.***

Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloç'h la revendiquent la liberté pour la Bretagne, mais elle n'est jamais affirmée comme préoccupation majeure au niveau individuel. Pourtant, ces deux hommes sont, malgré leur revendication permanente à revenir à l'ordre ancien, des individualistes "exemplaires". Tous les deux nourris par les représentations romantiques, ils croient en leur destin singulier, Loeiz Herrieu le montre par la vigueur de son combat dans l'*Emsav*, Yann-Ber Kalloç'h dans son opiniâtreté à partir au front pour l'accomplir.

La littérature et la poésie sont un terrain de choix pour exprimer la singularité d'un individu. Sur la forme tout d'abord. Loeiz Herrieu délaisse largement le romantisme dans *Kammdro an Ankoù* et nous livre une œuvre naturaliste, contexte guerrier oblige, en écrivant un récit dans une langue, qui sans viser la complexité stylistique de Proust, est volontairement littéraire et destinée à un public de lecteurs ayant un certain niveau pour la lire. Yann-Ber Kalloç'h, tout en s'inspirant des modèles de poésie celtique ou française, se détache également totalement de ce qui s'était écrit en breton jusque-là.

L'originalité des poèmes de Yann-Ber Kalloç'h peut s'affirmer dès son exil, qui l'éloigne de la Bretagne et de ses poètes folkloristes et celle de Loeiz Herrieu, dans la guerre, tant elle s'impose comme un environnement totalement inédit. Il ne peut plus décrire ce qui l'entoure comme il avait l'habitude de le faire, au moyen des clichés liés au cycle qui régissait la vie rurale en Bretagne, clichés d'un monde idéalisé déjà largement disparu.

Ainsi, tous les rites, toutes les croyances, liés à la mort auxquels ils se conformaient sont bousculés par la terrible réalité de la guerre. Ce qui ne remet pas en question la Vérité qu'ils servent. Homme terre à terre, qui goûte peu à la fantaisie, hormis lorsqu'elle est balisée comme dans la manière poétique que nous venons d'évoquer, c'est d'ailleurs ce qui le pousse à témoigner en prose, parce qu'il pense certainement que cette forme est plus à même de relater la réalité, Loeiz

Herrieu n'a pas d'autre choix que de décrire la guerre telle qu'il la vit et la voit, à hauteur d'homme, sans réflexions parasites, à part quelques considérations religieuses. La guerre ne provoque pas de remise en cause de sa foi mais l'interroge quant aux formes à donner à cette foi dans le contexte guerrier. Une foi mise à rude épreuve, parce que la mort rode, est présente partout et tout le temps. Cette "présence" continuelle modifie la perception des choses et Loeiz Herrieu, en écrivant *Kammdro an Ankoù*, dans la paix de son bureau, malgré et à cause de la guerre qui menace à nouveau l'Europe, parvient dans son récit à s'y replonger totalement et à nous y plonger également en montrant combien la guerre, à tous les niveaux, se situe dans une parenthèse temporelle, spatiale et intellectuelle, parenthèse indélébile, puisqu'en écrivant son récit, il prouve que la guerre et la mort l'habitent encore et l'habiteront jusqu'à son dernier jour, pendant le sursis que lui accorda l'existence entre son retour du front et sa mort. Cette libération au niveau littéraire eut donc son prix. Yann-Ber Kalloc'h la paya de sa vie. Nous l'observons jusque dans son journal et dans son dernier poème. Le fait que la guerre, que leur départ vers le front, dans ce monde entre la vie et la mort, constitua pour Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h l'occasion de se révéler en se libérant du carcan dans lequel le conditionnement de l'Église catholique avait enfermé leur esprit et empêché de s'exprimer pleinement, montre l'intensité et la force de ce conditionnement. Cette rigidité explique que la chute fût aussi brutale, et nous rappelle la *Fable du chêne et du roseau* de Jean de la Fontaine.

Cette rigidité d'esprit, cet enfermement, nous les lisons dans les œuvres des deux hommes lorsqu'ils nous parlent de la mort. Les représentations, les rites, les symboles de la mort se modifient au gré de rythmes très lents, plus lents que les sociétés elles-mêmes. C'est pour cela qu'en parallèle à la description de la mort physique des soldats, Loeiz Herrieu ne parvient jamais à sortir, à faire preuve même d'adaptation contemporaine lorsqu'il évoque la mort spirituelle catholique. Les symboles, les rites, tout est parfaitement figé, inamovible. Ce n'est pas le cas dans l'Histoire, mais Loeiz Herrieu l'ignore ou préfère l'ignorer. Yann-Ber Kalloc'h parvient en partie à faire preuve d'un peu plus de singularité dans ce domaine. Il lit notamment l'*Apocalypse* avec un regard contemporain, millénariste, dans la lignée des prophètes de l'Ancien Testament ou de Saint Jean. Pour autant, nous observons la force d'inertie des symboles qu'il met en scène puisqu'il les enferme progressivement, au point de nous interdire toute interprétation, avant de s'en libérer une fois sur le front où, au contraire de Loeiz Herrieu, il se les approprie et nous les offre comme autant d'images nouvelles à aborder selon une lecture religieuse ou bien à hauteur d'homme, à moins de combiner les deux pour en faire naître de nouvelles.

En cela, les deux œuvres mettent en lumière le fait que l'imaginaire commun plus ou

moins prégnant, dans lequel chaque auteur ou poète, puise les réflexions, les images, à partir desquels il écrit, et duquel il tire différents symboles peut faire le choix de proposer ces symboles de manière close, en excluant toute interprétation autre que celle qui a été décidée de leur donner définitivement, ou bien de les interroger de manière ouverte, en laissant le lecteur de se les approprier après lui et de lui donnant toute la liberté pour cela. Les oscillations de Yann-Ber Kalloc'h à ce sujet témoignent de l'hésitation dans laquelle se trouvait encore la Bretagne à son époque, partagée entre un modèle de vie traditionnelle où une réponse était donnée à tout et un mode de vie émergeant où chacun devait désormais trouver sa réponse. Par son expérience, il nous expose également les risques d'une société où les réponses étaient données à tout, puisque la vérité imposée à tous ne souffrait pas de fantaisie d'interprétation, quand bien même cette vérité proposait des images au détriment de toute réalité. Yann-Ber Kalloc'h ne fit pas qu'osciller entre des symboles clos et ouverts, il hésita aussi manifestement dans sa perception de la réalité, tant les textes religieux lui avaient appris à lire des signes et à tout interpréter dans un même sens. Lorsque la guerre éclata, il ne perçut donc pas le risque mortel de ne pas faire cette différence entre la réalité et ce qu'il pensait être la Vérité, qui n'était pourtant qu'une fiction parmi d'autres. Qu'ils partirent à la guerre au nom de la France éternelle à défendre, au nom de Dieu, combien de soldats furent les victimes consentantes, parce qu'inconscientes, de cette confusion entre les symboles nés d'un imaginaire guerrier, la fiction du roman national et la réalité terrible de la guerre ?

### ***La mort du breton.***

Comme tous les hommes qui affirment haut et fort leurs convictions, qui les défendent, Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h ont parfois prédit des développements futurs, concernant entre autres la Bretagne, que la réalité historique a depuis contredit.

Sur le plan de la langue bretonne, leur choix d'écrire en breton, malgré leurs inquiétudes au sujet de son avenir qu'ils liaient à celui de l'Église, aurait pu être l'expression d'une foi aveugle que l'histoire aurait également contredite. Le temps a montré qu'ils avaient, comme souvent, raison en partie. En partie seulement. Ainsi, l'impressionnante sécularisation de la société bretonne au cours des deux siècles derniers ne s'est pas mécaniquement accompagnée d'une disparition de la langue bretonne, contredisant totalement l'association que faisaient Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu entre le destin de l'Église catholique et celui du breton en Basse Bretagne. Ceci dit, la langue bretonne, comme l'Institution catholique ont disparu de la vie publique et le fait de parler l'une et d'appartenir à l'autre relèvent désormais du choix individuel. Cependant, l'une comme l'autre sont désormais le fait d'individus qui pratiquent leur religion ou bien parlent leur langue en

conscience. Par un étrange retournement de situation, le breton ressenti comme une impasse par beaucoup de Bretons qui aspiraient à une vie matériellement meilleure incarnée par le confort venu de France, la religion catholique imposée hier, sont devenus un terrain d'affirmation de la liberté individuelle.

Le breton n'est donc pas mort et ne semble pas pressé de l'être. Toutefois, symbolisant désormais un choix individuel, le breton ne peut pas, à l'instar du héros romantique, se passer de reconnaissance collective. En attendant que celle-ci soit institutionnelle, il appartient donc à ses locuteurs d'en entretenir la vivacité et tous les moyens sont bons et remarquables à ce sujet.

En faisant le choix d'écrire en breton, en produisant une œuvre singulière n'ayant pas à rougir face à la production littéraire européenne de leur époque, Yann-Ber Kalloc'h et Loeiz Herrieu, du fait de l'originalité de leur expression singulière, ont permis au breton d'affirmer sa vivacité dans le domaine des lettres, en le réinstallant dans le giron des langues littéraires, ce qui constitue encore aujourd'hui un des nombreux exemples de la foi en l'avenir de cette langue.

**BIBLIOGRAPHIE**

I. œuvres étudiées	563
II. œuvres et ouvrages principaux publiés des auteurs étudiés	563
III. œuvres et ouvrages inédits des auteurs étudiés	564
IV. ouvrages autour des auteurs étudiés	564
V. textes à propos des auteurs étudiés	564
VI. la mort	565
VI.1. la mort : sources	565
VI.2. la mort : références	566
VII. la guerre	567
VII.1. la Grande Guerre	567
VII.1.1. la Grande Guerre : sources	567
VII.1.2. la Grande Guerre : Références	568
VII.2. la guerre ou/et les guerres	569
VII.2.1. la guerre ou/et les guerres : sources	569
VII.2.2. la guerre ou/et les guerres : références	570
VIII. Histoire	571
VIII.1. Histoire : sources	571
VIII.2. Histoire : références	572
IX. littérature & poésie	574
IX.1. littérature & poésie : sources	574
IX.2. littérature & poésie : références	576
X. religion	578
X.1. religion : sources	578
X.2. religion : références	578
XI. philosophie	579
XI.1. philosophie : sources	579
XI.2. philosophie : références	579
XII. grammaires & dictionnaires de langue	580

**Bibliographie supplémentaire**

XIII. Ouvrages sur la Grande Guerre (1914-1918) : sources	582
XIV. guerre : sources	582
XV. poésie & littérature : sources	582
XVI. Première Guerre mondiale : références	584
XVII. Histoire : références	584
XVIII. mort & religion : références	584
XIX. LITTÉRATURE : Références	585
XX. articles vulgarisés	585
XX.1. Première Guerre mondiale	585
XX.2. guerres	586
XX.3. Histoire & littérature	587
XX.4. mort & religion	588
XX.5. réflexions diverses	588

*Note : Les références des sites Internet, autres que ceux proposant la reproduction électronique d'un ouvrage papier, sont données directement dans les notes en bas de page mais ne sont pas répertoriées dans la bibliographie.*

## BIBLIOGRAPHIE

### I. œuvres étudiées

1. **KAAK**, HERRIEU Loeiz, **KAMMDRO AN ANKOÛ (le Carrefour de la Mort)**, Brest, Al Liamm, 1994, 313 pages.
2. **ARDL**, KALLOC'H Yann-Ber, **À GENOUX, Lais bretons**, Paris, Editions Plon-Nourrit, 1921, 234 pages.

### II. œuvres et ouvrages publiés par les auteurs étudiés par ordre alphabétique des ouvrages – non exhaustif)

- KALLOC'H Yann-Ber, **AR EN DEULIN (À Genoux)**, Editions Dihunamb, 1935, 334 pages.
- KALLOC'H Yann-Ber, **AR EN DEULIN (À Genoux)**, Éditions Kendalc'h, 1963, 253 pages.
- KALLOC'H Yann Ber, Bleimor, **AR EN DEULIN, (À Genoux)**, Editions Kendalc'h, 1996, 253 pages.
- KALLOC'H Yann-Ber avec d'autres auteurs, **Manifeste AVEIT BREIH-VIHAN / POUR LA BRETAGNE**, mai 1913, 16 pages.
- KALLOC'H Yann-Ber, **BREZHONEG GROE, EN EUTRU UZEL, PERSON GROÉ (1695-1717)**, (*Le breton de Groix, Monsieur Uzel, recteur de Groix*), texte original retrouvé par Daniel Doujet dans *La Croix de l'Île de Groix* de 1918, Quimper, Revue Al Lanv, numéro 126, Mars 2012, p.18-23.
- KALLOC'H Yann-Ber et d'autres auteurs, Revue **BRITTIA**, 1912-1914.
- HERRIEU Loeiz, **BUGULÉZ KERDORED (E MEHEUEN 1792). PÉH HOARI E TER LODEN AR AMZÉR EN DISPAH É LANGGEDIG (La bergère de Kerdoret (en juin 1792), pièce de théâtre en trois actes sur le temps de la Révolution à Languidic)**, Lorient, Éditions Le Bayon, 1913, 48 pages.
- HERRIEU Loeiz, **CHANSONS POPULAIRES DU PAYS DE VANNES** (collectage de chants , 1 livre avec CD), Lorient, Editions Eromi, 1997, 187 pages.
- HERRIEU Loeiz, **DASSON UR GALON, LES RÉSONNANCES D'UN CŒUR**, Lorient, Éditions Dihunamb, 1957, 253 pages.
- HERRIEU Loeiz, **DASSON UR GALON, (Les résonnances d'un cœur)**, Brest, Brud Nevez, 1983, 144 pages.
- HERRIEU Loeiz, **DE HORTOZ KREIZNOZ (En attendant minuit)**, 1942, 305 pages.
- - HERRIEU Loeiz avec d'autres auteurs, Revue **DIHUNAMB ! (Réveillez-vous !)**, 1905-1944.
- - HERRIEU Loeiz, **GWERZENNEU HA SONENNEU BRO-GWENED, (Chansons populaires du pays de Vannes)**, Paris, Éditions Rouart, Lerolle & Cie, 1911, 1912, 1930. 3 vol., 97 chants collectés en tout.
- HERRIEU Loeiz avec d'autres auteurs, **ISTOER BREIH (Histoire de Bretagne)**, Lorient, Éditions Dihunamb, 1910, 337 pages.
- HERRIEU Loeiz, **KAMDRO EN ANKEU (Le Tournant de la Mort)** Éditions Dihunamb, 1974, 344 pages.

- HERRIEU Loeiz, *LE TOURNANT DE LA MORT*, traduction en français de *Kamdro en Ankeu*, par Gabriel Le Mer, Frédéric Le Personnic et Julien Prigent, Association "Bretagne 14-18", 2002, 250 pages.
- HERRIEU Loeiz, *LA LITTÉRATURE BRETONNE DES ORIGINES AU XXe Siècle*, Lorient. Éditions Dihunamb, 1943, 231 pages.
- HERRIEU Loeiz avec d'autres auteurs, *TUD BRUDET HOR BRO-NI (Gens célèbres de notre pays)*, Hennebont, Dihunamb, 1937. 2 volumes : 216 pages.

### III. œuvres et ouvrages inédits des auteurs étudiés

- HERRIEU Loeiz, *KARNEDOÛ BREZEL (Carnets de guerre)*, 4 carnets de guerre originaux de Loeiz Herrieu, document inédit retranscrit par Daniel Carré, non paginé.
- KALLOC'H Yann-Ber, *Cahiers de poésie manuscrits* contenant ses poèmes de jeunesse, consultables aux archives de l'Éco-musée de l'Île de Groix.

### IV. ouvrages autour des auteurs étudiés

- CARRÉ Daniel, *LOEIZ HERRIEU, UN PAYSAN BRETON DANS LA GRANDE GUERRE. Analyse de sa correspondance avec son épouse*, Thèse de Doctorat sous la direction de Yann-Ber Piriou, Université Rennes 2, 1999.
- PALAUX Léon, *UN BARDE BRETON- JEAN-PIERRE CALLOC'H-BLEIMOR*, Quimper, Librairie Le Goaziou, 1926, 320 pages.

### V. Textes à propos des auteurs étudiés

- ABEOZEN, *ISTOR LENNEGEZH VREZHONEK AN AMZER-VREMAN, YANN-BER KALLOC'H (Histoire de la littérature bretonne contemporaine)*, Brest, Al Liamm, 1957, p.103-105.
- ABEOZEN, *ISTOR LENNEGEZH VREZHONEK AN AMZER-VREMAN, LOEIZ HERRIEU, (Histoire de la littérature bretonne contemporaine)*, Brest, Al Liamm, 1957, p.54-55.
- *BARZH HA MARZH, UN DIBAB BARZHONEGOÛ SAVET E BREZHONEG, 14<sup>vet</sup>-21<sup>vet</sup> kantved (Poète et prodige, un choix de poèmes composés en breton, 14<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècle)*, LOEIZ HERRIEU, réunis par Per Denez, Gwendal Denez et Herve Bihan, Lannion, An Alarc'h, 2012, p.122-124.
- *BARZH HA MARZH, UN DIBAB BARZHONEGOÛ SAVET E BREZHONEG, 14<sup>vet</sup>-21<sup>vet</sup> kantved (Poète et prodige, un choix de poèmes composés en breton, 14<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècle)*, YANN-BER KALLOC'H, réunis par Per Denez, Gwendal Denez et Herve Bihan, Lannion, An Alarc'h, 2012, p.125-129.

- CARRÉ Daniel, *D'AN II A VIZ DU 1918, PA DAVAS AR HANONOU... (Le 11 novembre 1918, quand se turent les canons)*, Revue Brud Nevez, N°271, 2008, p.61-64.
- CARRÉ Daniel, *LA FORTERESSE INTÉRIEURE*, in *Mémoire et trauma de la grande guerre – Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, Textes réunis par Gwendal Denis, Publication du CRBC Rennes 2, Université européenne de Bretagne, 2010, pp.189-226.
- FAVEREAU Francis, *LENNEGEZH AR BREZHONEG EN XX<sup>vet</sup> KANTVED, 1900-1918; levrenn 1 (Anthologie de la littérature bretonne au vingtième siècle, 1900-1918, tome 1)*, YANN-BER KALLOC'H, Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 2003, p.136-154.
- FAVEREAU Francis, *LENNEGEZH AR BREZHONEG EN XX<sup>vet</sup> KANTVED, 1918-1944, levrenn 2, Breiz Atao hag ar re all el lennegezh (Anthologie de la littérature bretonne au vingtième siècle, 1918-1944, tome 2)*, LOEIZ HERRIEU, Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 2003, p.198-218.
- HEULIN Antony, *LOEIZ HERRIEU, DE LA LANGUE DES CARNETS À LA LANGUE LITTÉRAIRE*, 2013, parution prévue dans le numéro 19 de la revue *Bretagne linguistique*.
- HEULIN Antony, *TEM AR MARV e oberennoù ar varzhed hag ar skrivagnerion vrezhonek e-pad ar Brezel Bed Kentañ - LE THÈME DE LA MORT dans les œuvres des poètes et des écrivains de langue bretonne pendant la Première Guerre mondiale*, Mémoire de Master, département de breton et celtique de l'Université Rennes II Haute-Bretagne, sous la direction de Gwendal Denis, 2010.
- HUPEL Erwan, *UNE CHANSON AUX LÈVRES*, In *Mémoire et trauma de la grande guerre – Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie, (Yann-Ber Kalloc'h)*, Textes réunis par Gwendal Denis, Publication du CRBC Rennes 2, Université européenne de Bretagne, 2010, pp.227-238.
- LE BRAS Gwenhaël, *JEAN-PIERRE CALLOC'H-BLEIMOR*, Éditions Bretagne et Culture, Collection d'études littéraires, 1926, 1, 51 pages.
- LE MERCIER D'ERM Camille, *LES BARDES ET POÈTES NATIONAUX DE LA BRETAGNE ARMORICAINE, (Loeiz Herrieu)*, Guipavas, Kelenn, 1919, pp.542-543.
- LE MERCIER D'ERM Camille, *LES BARDES ET POÈTES NATIONAUX DE LA BRETAGNE ARMORICAINE, (Yann-Ber Kalloc'h)*, Guipavas, Kelenn, 1919, pp.695-697.
- MORVANNNOU Fanch, *KAMMDRO AN ANKOÛ*, Skol-Vreizh-L'école bretonne, Cahier 51-52, 1977, non paginé.
- MORVANNNOU Fanch, *YANN-BÊR KALLOC'H, MARO ER BREZEL 14*, Kelaouenn Brud Nevez, N°271, 2008, p.54-60.

## VI. la mort

### VI.1. la mort : sources

- BERGMAN Ingmar, *LE SEPTIÈME SCEAU* (titre original suédois : “*Det sjunde inseglet*”), long métrage cinématographique de 96minutes, sorti en 1957.

- DANTE, *LA DIVINE COMÉDIE, PURGATOIRE - PURGATORIO*, présenté et traduit par Jacqueline Risset, Paris, GF Flammarion, 1992, 374 pages.
- DANTE, *LA DIVINE COMÉDIE, L'ENFER - INFERNO*, présenté et traduit par Jacqueline Risset, Paris, GF Flammarion, 1992, 378 pages.
- DANTE, *LA DIVINE COMÉDIE, LE PARADIS -PARADISO*, présenté et traduit par Jacqueline Risset, Paris, GF Flammarion, 1992, 404 pages.
- FASSBINDER Rainer Werner, *LIEBE IST KÄLTER ALS DES TOD* (titre original allemand : *L'amour est plus froid que la mort*), long métrage cinématographique de 88 minutes, sorti en 1969.
- FOURNIER Alain, *L'ANKOU*, 1977, Paris, Éditions Dupuis, bande dessinée de 44 planches.
- LE BRAZ Anatole, *LA LÉGENDE DE LA MORT*, Coop Breizh, 1994, 481 pages.
- TOLSTOÏ Léon, *LA MORT D'IVAN ILLITCH* (Titre original : *СМЕРТЬ ИВАНА ИЛЬИЧА, SMERT' IVANA ILYICHA*), traduit du russe par Françoise Flamand, Paris, Gallimard, 2008, 281 pages.

## VI.2. la mort : références

- *ARCHÉOLOGIE DE LA MORT EN FRANCE*, collectif, sous la direction de Lola Bonnabel, Paris, La Découverte, 2012, 173 pages.
- ARIÈS Philippe, *L'HOMME DEVANT LA MORT, 1. LE TEMPS DES GISANTS*, Paris, Collection Points-Histoire, 1985, 304 pages.
- ARIÈS Philippe, *L'HOMME DEVANT LA MORT, 2.LA MORT ENSAUVAGÉE*, Paris, Collection Points-Histoire, 1985, 344 pages.
- CROIX Alain, ROUDAUT Fanch, *LES BRETONS LA MORT ET DIEU, de 1600 à nos jours*, Paris, Messidor-Temps Actuels, 1984, 264 pages.
- DUPOUEY Patrick, *LA MORT*, Corpus-GF Flammarion, Paris, 2004, 243 pages.
- GIRAUDON Daniel, *SUR LES CHEMINS DE L'ANKOU*, Fouesnant, Yoran embanner, 2012, 383 pages.
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *LA MORT*, Paris, Champs, coll. Essais, 2008, 474 pages.
- LE GUAY Daniel, *QU'AVONS-NOUS PERDU EN PERDANT LA MORT ?*, Paris, Éditions le Cerf, 2010, 176 pages.
- *LES RITES AUTOUR DU MOURIR*, sous la direction de Marie-Jo Thiel, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, 351 pages.
- LEMPERT Bernard, *CRITIQUE DE LA PENSÉE SACRIFICIELLE*, Le Seuil, 2000, 236 pages.
- NOCE Vincent, *PASSEPORT ÉGYPTIENS POUR L'AU-DELÀ*, *Libération*, 21.II.2011, p.34.
- THOMAS Louis-Vincent, *LA MORT*, Paris, PUF coll. Que sais-je ?, 2008, 128 pages.
- THOMAS Louis-Vincent, *RITES DE MORT, Pour la paix des vivants*, Paris, Fayard, 2007, 294 pages.

## VII. la guerre

### VII.1. la Grande Guerre (1914-1918)

#### VII.1.1. la Grande Guerre : sources

- ABEOZEN, Fañch Elies, ***DREMM AN ANKOU (Le visage de la mort)***, Brest, Skridoù Breizh-Éditions de Bretagne, 1942, 157 pages.
- BARBUSSE Henri, ***LE FEU***, Paris, Flammarion, 1965, (Première édition 1916), 413 pages.
- BÔCHER August , (pseudonyme : Ar Yeoded), ***NOTENNOÛ BREZEL (Notes de guerre)***, Lesneven, Mouladurioù Hor Yezh, 1989, 219 pages.
- CÉLINE, Louis Ferdinand, ***VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT***, Paris, Gallimard-La Pleiade, 1988, (Première édition 1932), pages 1-505.
- DORGELÈS Roland, ***LES CROIX DE BOIS***, Paris, Albin Michel, 1989 (première édition 1919), 285 pages.
- GANCE Abel, ***J'ACCUSE***, long métrage de 166 minutes d'Abel Gance, 1919.
- GENEVOIX Maurice, ***CEUX DE 14***, Paris, Omnibus, 1998, 1089 pages.
- GROS Jules, ***DEG DEVEZ E VERDUN, Kenavo d'an Argonne (Dix jours à Verdun, Adieu à l'Argonne)***, Revue *Brud Nevez*, N°161, 1993, p.13-78.
- HAREL Ambroise, ***MÉMOIRES D'UN POILU BRETON***, Rennes, Éditions Ouest-France, 2009, 255 pages.
- JÜNGER Ernst, ***KRIEGSTAGBUCH 1914-1918, (Journal de guerre 1914-1918)***, dirigé par Helmut Kiesel, Stuttgart, Klett-Cotta, 2010, 654 pages.
- JÜNGER Ernst, ***ORAGES D'ACIER, (In Stahlgewittern)***, traduit de l'allemand par Henri Plard, Paris, Christian Bourgeois, 2013, 380 pages.
- ***JUSTICE MILITAIRE. CODE DE JUSTICE MILITAIRE POUR L'ARMÉE DE TERRE***, Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1919, 263 pages, Consultable sur le site de la bibliothèque nationale de France : [http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61143801/fl\\_image.r=code%20de%20justice%20militaire%201914.langDE](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61143801/fl_image.r=code%20de%20justice%20militaire%201914.langDE). Consulté le 24 mars 2014.
- POULAILLE Henry, ***PAIN DE SOLDAT***, Paris, Grasset, 1995 (première édition 1937), 528 pages.
- RADIGUET Raymond, ***LE DIABLE AU CORPS***, Paris, Grasset, 1923, 238 pages.
- REMARQUE Erich-Maria, ***À L'OUEST RIEN DE NOUVEAU***, traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Paris, Stock, 2008, 254 pages.
- REMARQUE Erich-Maria, ***IM WESTERN NICHTS NEUES (À l'Ouest rien de nouveau)***, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 2009 (Première édition : 1929), 222 pages.
- SARKOZY Nicolas, ***LES MÈRES ALLEMANDES ONT ÉPROUVÉ LA MÊME DOULEUR QUE LES MÈRES FRANÇAISES DEVANT LE CERCUEIL DE LEURS FILS***, (discours du 11.XI.2009), *Le Monde*, 13.XI.2009.

- TAVERNIER Bertrand, *LA VIE ET RIEN D'AUTRE*, long métrage de 135 minutes, de Bertrand Tavernier, sorti en 1989.

### VII.1.2. la Grande Guerre : références

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *14-18, RETROUVER LA GUERRE*, Paris, Folio Histoire, 2003, 396 pages.

- BACH André (Général), *FUSILLÉS POUR L'EXEMPLE 1914-1915*, Paris, Taillandier, 2003, 617 pages.

- BERTIN François, *14-18, LA GRANDE GUERRE, ARMES, UNIFORMES, MATÉRIELS*, Rennes Ouest-France, 2006, 127 pages.

- CASHMAN Greg, C.ROBINSON Leonard, *AN INTRODUCTION TO THE CAUSES OF THE WAR; Patterns of Interstate Conflict from World War I to Iraq (Introduction aux causes de la guerre, exemples de conflits inter-états de la première guerre mondiale à l'Irak)*, Lanham (USA), Rowman & Littlefield Publishers, Inc, 2007, 422 pages.

- CHÉREL Daniel, *LE DEUIL DE MASSE ET LE SOUVENIR, LES FRANÇAIS APRÈS LA GUERRE DE 14-18*, *Société d'Histoire et d'Archéologie du Pays d'Auray*, Décembre 2010, p.31-43.

- *DICTIONNAIRE DE LA GRANDE GUERRE 1914-1918*, sous la direction de François Cochet et Rémy Porte, Paris, Robert Laffont, 2008, 1120 pages.

- *1914 : DES REICHES LETZTER SOMMER, (Le dernier été du Reich)*, Magazine EPOCA, Munich, 1963, 90 pages.

- FERRO Marc, *LA GRANDE GUERRE, 1914-1918*, Paris, Folio Histoire, 2006, 412 pages.

- MARTEL Philippe. *DU DANGER D'ÊTRE MÉRIDIONAL EN TEMPS DE DÉBÂCLE : L'AFFAIRE DU 15e CORPS*, In, *MÉMOIRE ET TRAUMA DE LA GRANDE GUERRE - Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, Textes réunis par Gwendal Denis, Publication du CRBC Rennes 2, Université européenne de Bretagne, 2010, p.115-133.

- *MÉMOIRE ET TRAUMA DE LA GRANDE GUERRE - Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, Textes réunis par Gwendal Denis, Publication du CRBC Rennes 2, Université européenne de Bretagne, 2010, 326 pages.

- GILLES Henri, *LA GUERRE 1914-1918, LES MORTS PAR DÉPARTEMENTS ET RÉGIONS*. In, *MÉMOIRE ET TRAUMA DE LA GRANDE GUERRE - Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, Textes réunis par Gwendal Denis, Publication du CRBC Rennes 2, Université européenne de Bretagne, 2010, p.275-323.

- LE NAOUR Jean-Yves, *SUR LE FRONT INTÉRIEUR DU PÉRIL VÉNÉRIEN (1914-1918)*, In. *ANNALES DE DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE* 2002 n° 1 p.107-119. Consultable sur le site [http://www.jeanyveslenaour.com/images/ADH\\_103\\_0107.pdf](http://www.jeanyveslenaour.com/images/ADH_103_0107.pdf), consulté 14 février 2014.

- NORTON-CRU, Jean, **TÉMOINS (ESSAI D'ANALYSE ET DE CRITIQUE DES SOUVENIRS DE COMBATTANTS ÉDITÉS EN FRANÇAIS DE 1915 À 1928)**, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, 727 pages.
- OFFENSTADT Nicolas, **LES FUSILLÉS DE LA GRANDE GUERRE ET LA MÉMOIRE COLLECTIVE 1914-1999**, Paris, Odile Jacob, 1999, 285 pages.
- PIGNOT Manon, **LA GUERRE DES CRAYONS, Quand les petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre**, Paris, Parigramme, 2004, 127 pages.
- PROST Antoine, WINTER Jay, **PENSER LA GRANDE GUERRE. UN ESSAI D'HISTORIOGRAPHIE**, Paris, Seuil, collection «Points histoire», série «L'Histoire en débats», 2004, 304 pages.
- SAINT-FUSCIEN Emmanuel, **À VOS ORDRES ? LA RELATION D'AUTORITÉ DANS L'ARMÉE FRANÇAISE DE LA GRANDE GUERRE**, Paris, EHESS éditions, 2011, 311 pages.
- SAINT-FUSCIEN Émmanuel, **LES PRÉVENUS DE CONSEILS DE GUERRE : "MAUVAIS SOLDATS" OU "COMBATTANTS ORDINAIRES"**, site du centenaire de la Grande Guerre : <http://centenaire.org/fr/societe/les-prevenus-des-conseils-de-guerre-mauvais-soldats-ou-combattants-ordinaires>. Consulté le 22 mars 2014.
- TATU Laurent & BOGOUSLASKY Julien, **LA FOLIE AU FRONT, La grande bataille des névroses de guerre, 1914-1918**, edts Imago, 2012, 192 pages.
- TROCHU Xavier, **NANTES, 1914-1918, LA GRANDE GUERRE, Première Partie**, collection *Les Dossiers de la mémoire*, Montreuil-Bellay, Éditions C.M.D, 1999, 36 pages.
- WIEDER Thomas, **LA RÉHABILITATION DES FUSILLÉS DE 1914-1918 EST ENTRE LES MAINS DE FRANÇOIS HOLLANDE**, *Le Monde*, 2.X.2013.

## VII.2. la guerre ou/et les guerres

### VII.2.1. la guerre ou/et les guerres : sources

- BABEUF Gracchus, **LA GUERRE DE VENDÉE ET LE SYSTÈME DE DÉPOPULATION**, présenté et annoté par R. Sécher et J.J. Brégeon, Tallandier, 1987, 225 pages.
- CAVANNA François, **LES RUSKOFFS**, Paris, Belfond, 1984, 411 pages.
- CONAN Jean, **LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES DU CITOYEN CONAN**, (traduit du breton par Paolig Combot), Morlaix, Editions Skol-Vreizh, 2001, 275 pages.
- DE BALZAC Honoré, **LES CHOUANS**, Paris, éditions Gallimard, collection Folio, 1972, 509 pages.
- FICHTE Johann Gottlieb, **DE L'IDÉE D'UNE GUERRE LÉGITIME, Trois leçons faites à Berlin**, en Mai 1813, traduit de l'allemand par M.Loret, Lyon, Louis Babeuf Éditeur, 1831, 50 pages. Consultable sur le site [Gallica.bnf.fr](http://Gallica.bnf.fr).
- GRACQ Julien, **MANUSCRITS DE GUERRE**, Paris, José Corti, 2011, 246 pages & fac similé non paginé.

- HUGO Victor, **QUATREVINGT-TREIZE, I**, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1926, 285 pages.
- HUGO Victor, **QUATREVINGT-TREIZE, II**, Paris, Librairie Alphonse Lemerre, 1926, 382 pages.
- INIZAN Lan, **EMGANN KERGIDU, levrenn 1 (La Bataille de Kergidu, livre 1)**, Al Liamm, 1977, 237 pages.
- INIZAN Lan, **EMGANN KERGIDU, levrenn 2 (La Bataille de Kergidu, livre 2)**, Al Liamm, 1977, 242 pages.
- KADARÉ Ismael, **LE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE MORTE**, (titre original : *Gjenerali i Ushtrisë së vdekur*), traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni, Paris, Albin Michel, 1970, 289 pages.
- MACHIAVEL Nicolas, **L'ART DE LA GUERRE**, Paris, Éditions Perrin, 2011, 312 pages.
- MARTIN Jean-Clément, **LA VENDÉE ET LA RÉVOLUTION**, Paris, Éditions Perrin, collection Tempus, 2007, 283 pages.
- RAGON Michel, **LES MOUCHOIRS ROUGES DE CHOLET**, Paris, Albin-Michel, 1984, 347 pages.
- RAGON Michel, **MA SŒUR AUX YEUX D'ASIE**, Paris, Albin-Michel, 1994, 215 pages.
- TOLSTOÏ Léon, **GUERRE ET PAIX – tome 1**, (traduit du russe par Jean Thieulin), Livre de Poche-Librairie Générale Française, 2008, 894 pages.
- TOLSTOÏ Léon, **GUERRE ET PAIX – tome 2**, (traduit du russe par Élisabeth Guertik), Livre de Poche-Librairie Générale Française, 2007, 915 pages.
- TZU Sun, **L'ART DE LA GUERRE**, traduit de l'anglais par Francis Wang, à partir de la traduction du chinois en anglais par Samuel B.GRIFFITH, Paris, Flammarion, collections Champs Classiques, 2008, 338 pages.
- VON CLAUSEWITZ, Carl, **DE LA GUERRE**, Édition abrégée présentée par Gérard Chaliand, traduit de l'allemand par Laurent Murawiec, Paris, Editions Perrin, collection Tempus, 2006, 427 pages.
- ZOLA Emile, **LA DÉBÂCLE**, Folio Classique, 1984, 663 pages.

#### VII.2.2. la guerre ou/et les guerres : références

- BERNARD Claudie, **LE CHOUAN ROMANESQUE**, Paris, PUF, 1989, 324 pages.
- DOISE Jean & VAÏSSE Maurice, **DIPLOMATIE MILITAIRE, 1871-1969**, Paris, Imprimerie nationale, 1987, 566 pages.
- HÉBERT Jean-Paul, REKACEWICZ Philippe, **INNOVER PLUS POUR TUER PLUS**, *Le Monde diplomatique*, Octobre 2010, p.16-17.
- **HISTOIRE MILITAIRE DE LA FRANCE, Tome 3, de 1871 à 1940, sous la direction de Guy PEDRONCINI**, PUF, 1992, 522 pages.
- **HISTOIRE MILITAIRE DE LA FRANCE, Tome 3, de 1871 à 1940**, sous la direction de Guy PEDRONCINI, PUF, 1992, 522 pages.
- UFER Peter, **“ALS DIE SACHSEN FRECH GEWORDEN” (“Quand les Saxons sont devenus**

*insolents*”), In, Supplément “200 Jahre Völkerschlacht” (“Bicentenaire de la Bataille des Nations”), du quotidien *Sächsische Zeitung* du 12 et 13 octobre 2013, page 4.

## VIII. Histoire

### VIII.1. Histoire : sources

- ARDOUIN-DUMAZET Victor-Eugène, *VOYAGE EN FRANCE, LES ÎLES DE L'ATLANTIQUE 2, D'HOËDIC À OUESSANT, Tome 4*, Paris, Éditions Nancy & Berger-Levrault, entre 1893 et 1899, 334 pages.
- BOUYER Christian, PONTIUS René, *LES GRANDS DISCOURS RÉPUBLICAINS*, Paris, LeCerche midi éditeur, 1998, 235 pages.
- BRUNO. G. (pseudonyme d'Augustine Fouillée) *LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS*, Paris, Éditions Tallandier, 2012, 322 pages.
- CÉSAR Jules, *LA GUERRE DES GAULES*, Paris, Gallimard, 1981, 480 pages.
- **CLAUDE LEVI-STRAUSS**, *L'ESPRIT DES MYTHES*, Hors Série *Le Monde*, Octobre 2010, 122 pages.
- DÉGUIGNET Jean-Marie, *MÉMOIRES D'UN PAYSAN BAS-BRETON*, Le Relecq-Kerhuon, édition établie par Bernez Rouz, 1998, 462 pages.
- DE STAËL Germaine, *DE L'ALLEMAGNE*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, 2 volumes.
- EHRENBERG Alain, *LA FATIGUE D'ÊTRE SOI, Dépression et société*, Paris, Odile Jacob-Poches, 2000, 414 pages.
- GUILLOUX Gabriel Louis, *HOR BARA PAMDIEK (Notre pain quotidien)*, Lesneven, Hor Yezh. 1992, 270 pages.
- HELIAS Per-Jakez, MARKALE Jean, *LA SAGESSE DE LA TERRE*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2010, 157 pages.
- HERGÉ, *TINTIN AU CONGO*, Casterman, 1970, Bande dessinée de 62 planches.
- LARTILLEUX H, *GÉOGRAPHIE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS, SNCF et Réseaux divers*, Paris, Librairie Chaix, 1956, 369 pages.
- MATUSSEK Matthias, *NOUS LES ALLEMANDS*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Saint-Simon, 2007, 356 pages.
- **MÉLANIE**, *UR VUHÉ E GROAY (Mélanie, une vie à Groix)*, Mémoire de maîtrise de Berc'hed Corne, sous la direction de Per Denez, Lesneven, Hor Yezh, 1991, 116 pages.
- ROUX Paul, REYNIER Henri, *STATISTIQUES SANITAIRES DES VILLES DE FRANCE, RÉCAPITULATIONS QUINQUENNALES, III, RELEVÉS DE LA PÉRIODE 1901-1905, et résultats comparatifs des quatre périodes 1886-1890, 1891-1895, 1896-1900, 1901-1905, DÉCÈS SUIVANT L'ÂGE ET LA CAUSE, NAISSANCES ET MORTS-NÉS*, Melun, République française, Ministère de

l'Intérieur, Librairie administrative, date illisible : 1910 ?, 109 pages. consulté sur le site de la Bibliothèque nationale de France : gallica.bnf.fr.

## VIII.2. Histoire : références

- AN DU Klaoda, ***HISTOIRE D'UN INTERDIT, LE BRETON À L'ÉCOLE***, Lesneven, Hor Yezh, 1991, 317 pages.
- BORGÉ Jacques, VIASNOFF Nicolas, ***ARCHIVES DE BRETAGNE***, Éditions Michèle Trinckvel, 1993, 237 pages.
- CADIOU Georges, ***EMSAV, DICTIONNAIRE CRITIQUE, HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE***, Spézet, 2013, 439 pages.
- CHILLIARD Hervé, ***LA SCIENCE MENACÉE PAR UNE BULLE SPÉCULATIVE DE L'ÉDITION ?***, Supplément Sciences & Médecine, quotidien le Monde, n°21405, 13 novembre 2013, p.8.
- COHEN Roger, ***LES DANGERS DE LA VICTIMISATION***, The New-York Times (édition internationale en collaboration avec le Figaro), 9 avril 2013, p.1-2.
- CORNETTE Joël, ***HISTOIRE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS 1, Des âges obscurs au règne de Louis XIV***, Le Seuil, 2008, 730 pages.
- CORNETTE Joël, ***HISTOIRE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS 2, Des Lumières au XXIe siècle***, Le Seuil, 2008, 746 pages.
- DELAUAUD-ROUX Marie-Hélène, LANÇON Bertrand, ***ANTHROPOLOGIE, MYTHOLOGIES ET HISTOIRE DE LA CHEVELURE ET DE LA PILOSITÉ: LE SENS DU POIL (LE CORPS EN QUESTION)***, Paris, L'Harmattan 2011, 356 pages.
- DENIEL-LAURENT Bruno, BODIN Raphaël, ***L'ANJOU EN TOUTES LETTRES, un abécédaire amoureux***, Laval, Éditions Siloë, 2011, 207 pages.
- ***DICTIONNAIRE DES GRANDS PEINTRES, I***, sous la direction de Michel Laclotte, Paris, Larousse, 1987, 480 pages.
- DREYFUS Michel, ***L'ANTISÉMITISME À GAUCHE, HISTOIRE D'UN PARADOXE, DE 1830 À NOS JOURS***, Paris, La Découverte, 2009, 346 pages.
- FAVEREAU Francis, ***BRETAGNE CONTEMPORAINE, LANGUE, CULTURE, IDENTITÉ***, Morlaix, Skol-Vreizh, 1993, 224 pages.
- GIRAUD Marielle, GIRAUD J.-Didier, ***ÉMILE MASSON, UN PROFESSEUR DE LIBERTÉ***, Pontivy, Édition Ville de Pontivy, 2004, 88 pages.
- GUIFFAN Jean, ***LA BRETAGNE ET L'AFFAIRE DREYFUS***, Rennes, Éditions Terre de Brume, 1999, 288 pages.
- ***HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS, TOME I, Les Bretons : des Vénètes à nos jours***, sous la direction de Yannick Pelletier, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1990, 761 pages.

- **HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS, TOME II, Culture et mentalité bretonnes**, sous la direction de Yannick Pelletier, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1990, 762 pages.
- LACHUER Valérie, **L'ÉTAT FACE À LA LANGUE BRETONNE**, Revue Klask n°4, Rennes, PUR, 1998, 136 pages.
- **LA FRANCE DE L'AFFAIRE DREYFUS**, sous la direction de Pierre Birnbaum, Paris, Gallimard, 1994, 608 pages.
- **L'ALLEMAGNE, MILLE ANS D'HISTOIRE**, Nouvelle Revue D'Histoire : numéro 45,- Novembre-Décembre 2009, 66 pages.
- LE COADIC Ronan, **L'IDENTITÉ BRETONNE**, Rennes, Terre de Brume-Presses Universitaires de Rennes, 1998, 478 pages.
- LE ROUX Françoise, GUYONVARCH Christian-J, **LA CIVILISATION CELTIQUE**, Rennes, Ouest-France Université, 1990, 219 pages.
- LUKAS Yann, **LORIENT, HISTOIRE D'UNE VILLE**, Quimper, Éditions Palantines, 1997, 146 pages.
- MAYEUR Jean-Marie, **NOUVELLE HISTOIRE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE 10, LES DÉBUTS DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, 1871-1898**, Paris, Le Seuil-Histoire, 1975, 259 pages.
- MIQUEL Pierre, **HISTOIRE DE LA FRANCE**, Paris, Fayard, 1994, 643 pages.
- MOURRE, Michel, **DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE D'HISTOIRE en 8 tomes** – Paris, Bordas éditeur, 1986, 4992 pages.
- MULOT Rachel, **RÉVÉLATIONS SUR LES ORIGINES DE L'HOMME**, Magazine Nouvel Observateur, 15-21-VII-2010, p.10-12.
- OZOUF Mona, **COMPOSITION FRANÇAISE, Retour sur une enfance bretonne**, Paris, Gallimard, 2009, 259 pages.
- PITRE-CHEVALIER Pierre-Michel, **LA BRETAGNE ANCIENNE ET MODERNE**, Paris, Coquebert, 1844, 656 pages.
- POLIAKOV Léon, **HISTOIRE DE L'ANTISEMITISME, 1.L'âge de la foi**, Paris, Calmann-Lévy, 1981, 491 pages.
- POLIAKOV Léon, **HISTOIRE DE L'ANTISEMITISME, 2.L'âge de la science**, Paris, Calmann-Lévy, 1981, 542 pages.
- REBÉRIOUX Madeleine, **NOUVELLE HISTOIRE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE 11, LA RÉPUBLIQUE RADICALE, 1898-1914**, Paris, Le Seuil-Histoire, 1975, 259 pages.
- **TOUTE L'HISTOIRE DES PAYS CELTIQUES**, ouvrage coordonné par Jean-Christophe Cassard et Jean-René Le Quéau, Morlaix, Editions Skol-Vreizh, 1998, 346 pages.
- ROBB Graham, **UNE HISTOIRE BUISSONNIÈRE DE LA FRANCE**, Paris, Flammarion, 2011, 570 pages.
- ROVAN Joseph, **HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE**, Paris, Le Seuil-Histoire, 1999, 974 pages.
- SOHIER Ana, **L'ENFANT ET LA GUERRE À L'ÉCOLE PRIMAIRE : EN BRETAGNE, 1871-1914**,

In, **MÉMOIRE ET TRAUMA DE LA GRANDE GUERRE - Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie**, (Yann-Ber Kalloc'h), Textes réunis par Gwendal Denis, Publication du CRBC Rennes 2, Université européenne de Bretagne, 2010, p. 11-29.

- **TOUTE L'HISTOIRE DE LA BRETAGNE**, sous la direction de Jean-Jacques Monnier et Jean-Christophe Cassard, Morlaix, Skol-Vreizh, 2012, 864 pages.

- STERCKX Claude, **MYTHOLOGIE DU MONDE CELTE**, Paris, Hachette-Marabout, 2009, 470 pages.

- SUTTER Eric, **“CODE ET LANGAGE DES SONNERIES DE CLOCHES EN OCCIDENT”**, article publié dans : Supplément au numéro 54 (2007) de Patrimoine Campanaire. Revue francophone de campanologie). 17 pages. Consultable sur le site [http://campanologie.free.fr/pdf/Code\\_et\\_langage\\_des\\_cloches.pdf](http://campanologie.free.fr/pdf/Code_et_langage_des_cloches.pdf). Consulté le 30 novembre 2013.

- TITE-LIVE, **HISTOIRE ROMAINE en deux volumes**, avec la traduction en français de Désiré Nisard, Paris, Firmin Didot frères, fils et Cie, 1839, 911 pages. Consultable sur le site de la BNF : <http://gallica.bnf.fr>

- TOUCHARD Jean, **LA GAUCHE EN FRANCE DEPUIS 1900**, Paris, Le Seuil, collections Points-Histoire, 1977, 414 pages.

- WINOCK Michel, **LA FRANCE POLITIQUE, XIXe-XXe SIÈCLE**, Paris, Le Seuil-Histoire, 2003, 587 pages.

## IX. littérature & poésie

### IX.1. littérature & poésie : sources

- ABEOZEN, Fañch-Elies, **ARGANTAEL**, Brest, Al Liamm, 1989, 77 pages.

- ABEOZEN, Fañch-Elies, **BARZHAZ, 1837-1939, Levrenn 2, (Anthologie de poésie, 1837-1939, Livre 1)**, édition établie par Gwendal Denez, Lesneven, Mouladurioù Hor Yezh, 190 pages.

- ABEOZEN, Fañch-Elies, **BARZHAZ, 1837-1939, Levrenn 2, (Anthologie de poésie, 1837-1939, Livre 2)**, édition établie par Gwendal Denez, Lesneven, Mouladurioù Hor Yezh, 1989, 170 pages.

- APOLLINAIRE Guillaume, **ALCOOLS**, Paris, Poésie-Gallimard, 1988, 190 pages.

- AUBERT, Octave-Louis, **LÉGENDES TRADITIONNELLES DE LA BRETAGNE**, Spézet, Coop Breizh, 1992, 207 pages.

- BARRÈS Maurice, **LES DÉRACINÉS**, Préface de Jean Borie, Paris, Gallimard-Folio, 1993, 536 pages.

- **BARZHAZ BREIZH**, collecté par Kervarker (Théodore Hersart de la Villemarqué), Lesneven, Mouladurioù Hor Yezh, 1988, 451 pages.

- **BARZH HA MARZH, UN DIBAB BARZHONEGOÙ SAVET E BREZHONEG, 14vet-21vet kantved (Poète et prodige, un choix de poèmes composés en breton, 14e-21e siècle)**, réunis par Per Denez, Gwendal Denez et Herve Bihan, Lannion, An Alarc'h, 2012, 264 pages.

- BERTRAND Aloysius, **GASPARD DE LA NUIT**, Paris, Poésie-Gallimard, 1989, 338 pages.

- BOILEAU Nicolas, *ART POÉTIQUE*, Paris, Hachette, 1881, 67 pages.
- BRIZEUX Auguste, *MARIE*, Paris, Librairie Lembre, 1920, 116 pages.
- *CANU LLYWARCH HEN / BARZHONIEZH LEWARC'H HEN (Poésie de Llywarch Hen)*, traduit du gallois en breton par Klerg, édité à partir du texte original de Ifor Williams, préface de Yann-Ber Piriou, Rennes, Mouladurioù Hor Yezh, 2000, 140 pages.
- CLAUDEL Paul, *ART POÉTIQUE*, Paris, Gallimard-Poésie, 1984 (première édition en 1904), 181 pages.
- CLAUDEL Paul, *CONVERSATIONS DANS LE LOIR ET CHER*, Paris, L'Imaginaire-Gallimard, 1984, 178 pages.
- CLAUDEL Paul, *POÉSIES*, Paris, Gallimard-Poésie, 1970, 187 pages.
- CORBIÈRE Tristan, *LES AMOURS JAUNES*, Paris, Albert Messein Éditeur, 1926, 316 pages.
- DÉGUIGNET Jean-Marie, *CONTES ET LÉGENDES DE BASSE-CORNUAILLE*, L'arbre à contes-An Here, Le Relecq-Kerhuon, 1998, 165 pages.
- DE LAMARTINE Alphonse, *ŒUVRES COMPLETES*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1963, 2071 pages.
- DE MONTHERLANT Henri, *LES JEUNES FILLES*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1959, p.915-1078.
- DU BELLAY Joachim, *LES REGRETS, Les Antiquités de Rome*, Paris, Poésie-Gallimard, 1992, 318 pages.
- ER BORGN Guillaum a Seglian, *OBÉREÙ EN IN-NOZ (Œuvres de l'oiseau de nuit)*, édition familiale par Herri er Borgn et ses parents, 1981, non paginé.
- *FABLIAUX*, édition établie par Gilbert Rouger, Paris, Folio-Classique, 1999, 244 pages.
- FRANCE Anatole, *L'ANNEAU D'AMÉTHYSTE*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1991, p.1-168.
- FRANCE Anatole, *L'ÎLE DES PINGUOINS*, Paris, Calmann-Lévy, 1964, 441 pages.
- FRANCE Anatole, *MONSIEUR BERGERET À PARIS*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1991, p.191-352.
- GAUTIER Théophile, *ÉMAUX ET AUTRES CAMÉES*, Paris, Poésie-Gallimard, 1990, 278 pages.
- GLANNDOUR Maodez, *TELENGANOÙ (Chants de harpe)*, Brest, Al Liamm, 1985, 87 pages.
- GOETHE, *LES SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER*, (Titre original : *Die Leiden des jungen Werther*), traduit de l'allemand par Bernard Groethuysen, Paris, Gallimard, 1988, 185 pages.
- GRASS Günter, *L'APPEL DU CRAPAUD*, (Titre original : *Unkenrufe*), traduit de l'allemand par Jean Amsler, Paris, Le Seuil, 1992, 252 pages.
- GUILLOUX G.-L., *HOR BARA PAMDIEK (Notre pain quotidien)*, Lesneven, Hor Yezh, 1992, 270 pages.
- GWILHOM Per, *LIVR EL LABOURER (Le livre d'un paysan)*, Vannes, Imprimeur-Libraire DE LAMARZELLE, 1849, 120 pages. Consultable sur le site de la bibliothèque universitaire de l'Université Rennes II, <http://bibnum.univ-rennes2.fr/viewer/show/305#page/119/mode/1up>.
- HELIAS Per-Jakez, *MARH AL LORH*, Brest-Paris, Plon & Emgleo Breiz, 1999, 641 pages.
- HELIAS Per-Jakez, *LE CHEVAL D'ORGUEIL*, Plon, collection Terre Humaine-Poche, 1982, 657 pages.
- HERRI Herve, *EVEL-SE E OAMP (Nous étions comme ça)*, Brest, Al Liamm, 1982, 212 pages.

- HERSART DE LA VILLEMARQUÉ Théodore, **POÈMES BRETONS DU MOYEN-ÂGE**, Paris, Librairie académique Didier et Cie & Nantes, Libraire-Éditeur Morel, 1879, 284 pages.
- HOMÈRE, **L'ILLIADÉ**, traduit par Victor Bérard et Robert Falecière, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1955, 1152 pages.
- HUGO Victor, **LES MISÉRABLES**, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1986, 1781 pages.
- JABÈS Edmond, **LE LIVRE DES QUESTIONS**, Paris, Gallimard, 1990, 195 pages.
- KADARÉ Ismaël, **LE DOSSIER H**, Paris, Fayard, 1989, 216 pages.
- **LA LÉGENDE ARTHURIENNE, LE GRAAL ET LA TABLE RONDE**, Paris, Bouquins-Robert Laffont, 1994, 1206 pages.
- MAETERLINCK Maurice, **SERRES CHAUDES, QUINZE CHANSONS, LA PRINCESSE MALEINE**, Paris, Poésie-Gallimard, 1983, 305 pages.
- MAURIAC François, **LE SAGOIN**, Paris, Plon, 1951, 153 pages.
- MESCHONNIC Henri, **LÉGENDAIRE CHAQUE JOUR**, Paris, Gallimard, 1979, 85 pages.
- MISTRAL Frédéric, **MIRÉIO-MIREILLE**, illustré par Gustave Fayet, Arles, Actes Sud, 2009, 185 pages.
- ORWELL George, **1984**, Paris, Gallimard, 2008, 408 pages.
- PAMUK Orhan, **MON NOM EST ROUGE**, Paris, Gallimard, 2007, 742 pages.
- PÉGUY Charles, **ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES**, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1989, 1610 pages.
- RIMBAUD Arthur, **ŒUVRES COMPLÈTES**, Paris, Le Livre de Poche, 1999, 1040 pages.
- ROTH Joseph, **HÔTEL SAVOY**, (traduit de l'allemand par Françoise Bresson), Paris, Gallimard-L'imaginaire, 1999, 188 pages.
- RUTEBEUF, **POÈMES DE L'INFORTUNE**, Paris, Poésie-Gallimard, 1986, 308 pages.
- STENDHAL, **LE ROUGE ET LE NOIR**, Paris, Folio-Classique, 2000, 832 pages.
- SWIFT Jonathan, **LES VOYAGES DE GULLIVER**, traduit de l'anglais par Jacques Pons, Paris, Folio-Classique, 1976, 448 pages.
- TOLSTOÏ Léon, **ANNA KARÉNINE**, (titre original : *Анна Каренина*), Paris, Gallimard-Folio-Classique, 2008, 911 pages.
- VILLON François, **ŒUVRES POÉTIQUES**, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, 190 pages.
- VINCENOT Henri, **MÉMOIRES D'UN ENFANT DU RAIL**, Paris, Hachette-Littérature, 1980, 378 pages.
- ZOLA Emile, **LA DÉBÂCLE**, Folio Classique, 1984, 663 pages.

## IX.2. littérature & poésie : références

- ALONSO ROMERO Fernando, **CREENCIAS Y TRADICIONES DE LOS PESCADORES GALLEGOS, BRITANICOS Y BRETONES (Croyances et traditions des pêcheurs galiciens, britanniques et bretons)**, Saint-Jacques de Compostelle, édité par la Xunta de Galicia, 1996, 180 pages.

- BENAC Henri, **GUIDE DES IDÉES LITTÉRAIRES**, Paris, Hachette-Éducation, 1994, 560 pages.
- BROUDIC Fanch, **AL LIBERTERION HAG AR BREZONEG, BRUG : 1913-1914**, Brest, Brud Nevez, 1983, 284 pages.
- CAMPA Laurence, **POÈTES DE LA GRANDE GUERRE, Expérience combattante et activité poétique**, Paris, Éditions Classiques Garnier, Études de littérature des XXe et XXIe siècles, n°12, 2010, 200 pages.
- DE BEAUMARCHAIS Jean-Pierre, COUTY Daniel, **CHRONOLOGIE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**, Paris, PUF, 1991, 162 pages.
- DENIS Gwendal, **FANCH ELIËS- ABEOZEN (1893-1963) : SA VIE SON ŒUVRE**, Thèse de Doctorat, sous la direction de Yann-Ber Piriou, Université de Rennes II, 1988.
- DUJARDIN Louis, **HOR SKRIVAGNERION, Levrenn 1 (Nos écrivains, Livre 1)**, Hor Yezh, 1992, 134 pages.
- DUJARDIN Louis, **HOR SKRIVAGNERION, Levrenn 2 (Nos écrivains, Livre 2)**, Hor Yezh, 1995, 109 pages.
- **EPOCHEN DER DEUTSCHEN LYRIK, 1900-1960, Erster Teil, (Époques de la poésie allemande, 1900-1960, premier tome)**, rassemblé par Walther Killy, Munich, DTV, 1974, 278 pages.
- FAVEREAU Francis, **LENNEGEZH AR BREZHONEG EN XXvet KANTVED, 1900-1918; levrenn 1 (Anthologie de la littérature bretonne, 1900-1918, tome 1)**, Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 2003, 575 pages.
- FAVEREAU Francis, **LENNEGEZH AR BREZHONEG EN XXvet KANTVED, 1918-1944, levrenn 2, Breiz Atao hag ar re all el lennegezh (Anthologie de la littérature bretonne, 1918-1944, tome 2)**, Morlaix, Éditions Skol Vreizh, 2003, 575 pages.
- FRANCK Dan, **BOHÈMES**, Paris, Calmann-Lévy, 1998, 572 pages.
- GENET Jacqueline, **LA POÉTIQUE DE WILLIAMS BUTLER YEATS**, Lille, Presses universitaires de Lille, 1989, 452 pages.
- - GIRAUD Marielle et J-Didier, **ÉMILE MASSON, UN PROFESSEUR DE LIBERTÉ**, Pontivy, Édition de la ville de Pontivy, 2004, 88 pages.
- HALL Anja, **PARADIES AUF ERDEN ? (Paradis sur terre ?)**, Würzburg, Verlag Königshausen & Neumann, 2008, 245 pages.
- HUPEL Erwan, **GWALARN, HISTOIRE D'UN MOUVEMENT LITTÉRAIRE**, thèse de Doctorat, sous la direction de Gwendal Denis, Université de Rennes II, 2010.
- JENKIN Morwenna, **AR VARZHONIEZH KEMBRAEK, 1902-1986, (La poésie galloise 1902-1986)**, Quimper, Embannadurioù Al Lanv, 1994, 204 pages.
- THIBAUDET Albert, **HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE de 1789 à nos jours**, Stock, 1936, 564 pages.
- LE MENN Gwenole, **HISTOIRE DU THÉÂTRE POPULAIRE BRETON, XVe-XIXe siècle**, Saint-Brieuc, Skol, Dastum, Skol Uhel ar Vro / Institut culturel de Bretagne, 1983, 83 pages.

- MARICOURT Thierry, *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LIBERTAIRE en France*, Paris, Albin Michel, 1990, 491 pages.
- MIDAL Fabrice, *POURQUOI LA POESIE ?* Paris, AGORA-Pocket, 2010, 249 pages.
- SPITZER Leo, *ÉTUDES DE STYLE*, précédé de *LEO SPITZER ET LA LECTURE STYLISTIQUE* par Jean Starobinski, Paris, Gallimard, 1970, 531 pages.
- VAN THIEGHEM Philippe, *LES GRANDES DOCTRINES LITTÉRAIRES EN FRANCE*, Paris, PUF, 1963, 302 pages.
- YAGUELLO Marina, *CATALOGUE DES IDÉES REÇUES SUR LA LANGUE*, Paris, Le Seuil, collection Point-Virgule, 1988, 161 pages.

## X. religion

### X.1. religion : sources

- CHATEAUBRIAND, René, *GÉNIE DU CHRISTIANISME ou BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRETIENNE*, Paris, Gallimard, collection La Pléiade, 1978, p.465-1367.
- *LA BIBLE*, (Traduction de 1670, sous la direction de Lemaître de Sacy), Paris, Robert Laffont-Bouquins, 1990, 1680 pages.
- LE SAGE Gildas, *DE EXCIDIO BRITANNIAE. DÉCADENCE DE LA BRETAGNE*, (trad. Christiane M. J. Kerboul-Vilhon), Sautron, Éditions du Pontic, 1996.
- *LES CINQ ROULEAUX*, Extrait du *CHANT DES CHANTS*, de l'Ancien Testament, traduit de l'hébreu par Henri Meschonnic, Paris, Gallimard, 1986, 238 pages.  
La version originale aurait été écrite par Salomon, roi d'Israël entre 970 et 931 (avant notre ère).
- *MISSEL-VESPÉRAL ET RITUEL, Missel quotidien*, notices et traductions nouvelles du R.P. Michel Riquet S.J., Turnhout, Établissements Henri Proost & Cie, 1961, 1376 pages, avec annexe *PROPRE GÉNÉRAL POUR LA FRANCE*, 96 pages.
- PASCAL Blaise, *PENSÉES*, Paris, Hachette, 1950 (première édition 1669), 350 pages.
- PERROT Yann-Vari, *BUEZ AR SENT (La vie des Saints)*, Rennes, La Découverte, 1994, 919 pages.

### X.2. religion : références

- AIRIAU Paul, *L'ANTISÉMITISME CATHOLIQUE EN FRANCE AUX XIXe et XXe SIÈCLES*, Paris, Berg International, 2002, 167 pages.
- BRIAND Jean-Pierre, *LE RENVERSEMENT DES INÉGALITÉS RÉGIONALES DE SCOLARISATION ET L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR EN FRANCE (fin XIXe - milieu XXe siècle)*, Paris, Université Paris VIII-ENS Fontenay / Saint-Cloud, 1995, p.159-200.  
[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hedu\\_0221-6280\\_1995\\_num\\_66\\_1\\_3260](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hedu_0221-6280_1995_num_66_1_3260).

- **HISTOIRE DE LA FRANCE RELIGIEUSE, Tome 3, Du roi Très Chrétien à la laïcité républicaine, XVIIIe-XIXe siècle**, sous la direction de Jacques Le Goff et René Rémond, Paris, Le Seuil, 1991, 558 pages.
- **HISTOIRE DE LA FRANCE RELIGIEUSE, Tome 4, Société sécularisée et renouveaux religieux, XXe siècle**, sous la direction de Jacques Le Goff et René Rémond, Paris, Le Seuil, 1992, 478 pages.
- LAMBERT Annie, TOCZÉ Claude, **LES JUIFS EN BRETAGNE**, Rennes, P.U.R, 2006, 440 pages.
- **SAINT-JEAN, L'APOCALYPSE**, commenté par Jean-Pierre Prévost, Bayard Editions, 2003, 179 pages.
- **TENTURE DE L'APOCALYPSE ANGERS**, textes de Francis Muel et photographies de Patrice Giraud et François Lasa, Nantes, édité par l'Association pour le Développement de l'Inventaire général, 1996, 26 pages.
- UDOLLENT & CHARRAT, **MANUEL D'INSTRUCTION RELIGIEUSE**, Paris, Éditions de l'École, 1961, 418 pages.

## XI. philosophie

### XI.1. philosophie : sources

- BENDA Julien, **LA TRAHISON DES CLERCS**, Paris, Grasset-Les Cahiers Rouges, 2003, 334 pages.
- DE GOBINEAU Arthur, **ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES, Tome Premier**, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1884, 561 pages.
- DE GOBINEAU Arthur, **ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES, Tome Second**, Paris, Librairie de Firmin-Didot et Cie, 1884, 566 pages.
- FOUCAULT Michel, **L'ARCHÉOLOGIE DU SAVOIR**, Paris, Gallimard, 1989, 279 pages.
- FOUCAULT Michel, **L'ORDRE DU DISCOURS**, Paris, Gallimard, 1994, 82 pages.
- LA ROCHEFOUCAULD, **MAXIMES ET REFLEXIONS**, Paris, Gallimard, 1965, 254 pages.
- MURAY Philippe, **APRÈS L'HISTOIRE, I**, Paris, Les Belles Lettres, 2010, 279 pages.
- NIETZSCHE Friedrich, **LE GAI SAVOIR (titre original Die Fröhliche Wissenschaft, La Gaya scienza)**, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski Paris, Gallimard, collection Folio-Essais, 1982, 384 pages.
- RENAN Ernest, **HISTOIRES ET PAROLE, ŒUVRES DIVERSES**, Paris, Robert Laffont-Bouquins, 1984, 924 pages.
- RENAN Ernest, **HISTOIRES ET PAROLE, ŒUVRES DIVERSES, Troisième partie : LA CRISE DE 1871 ET SES PROLONGEMENTS, p.583-798, LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE, p.591-639**, Paris, Robert Laffont-Bouquins, 1984, 924 pages.

### XI.2. philosophie : références

- CLÉMENT Elisabeth, DEMONQUE Chantal, HANSEN-LØVE Laurence, KAHN Pierre, **PHILOSOPHIE, La philosophie de A à Z**, Paris, Hatier, 2000, 480 pages.

- ÉTIEMBLE, *CONFUCIUS*, Paris, Gallimard, 1986, 320 pages.
- LAURENS Henry, *LES MULTIPLES VISAGES D'ERNEST RENAN*, Le Monde diplomatique, Décembre 2009, p.3.
- SAVARESE Éric. *B. ANDERSON, L'IMAGINAIRE NATIONAL. RÉFLEXIONS SUR L'ORIGINE ET L'ESSOR DU NATIONALISME*. Revue *Politix*. Vol. 9, N°36. Quatrième trimestre 1996. p. 198-202. [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix\\_02952319\\_1996\\_num\\_9\\_36\\_1988](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_02952319_1996_num_9_36_1988), Consulté le 04 avril 2014.

## XII. grammaires & dictionnaires de langue

- BEAUJEAN.A, *DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, abrégé du Dictionnaire de LITTRÉ*, Paris, Gallimard-Hachette, 1959, 2449 pages.
- BLOCH Oscar, VON WARTBURG W., *DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE*, Paris, PUF, 1960, 674 pages.
- CHEVEAU Loïc, *APPROCHE PHONOLOGIQUE, MORPHOLOGIQUE ET SYNTAXIQUE DU BRETON DU GRAND LORIENT (BAS VANNETAIS)*, thèse de Doctorat sous la direction de Francis Favereau, 2007, Université Rennes II, Haute Bretagne, <http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/19/42/40/PDF/thesecheveau.pdf>, 291 pages.
- DESHAYES Albert, *DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DU BRETON*, Douarnenez, Editions du Chasse-Marée, 2003, 764 pages.
- ERNAULT Emile, *DICTIONNAIRE BRETON-FRANÇAIS du dialecte de Vannes*, Brest, 1998, Brud Nevez-Emgleo Breiz, 319 pages.
- ESNAULT Gaston, *LE FRANÇAIS DE LA TRANCHÉE : ÉTUDE GRAMMATICALE*, Paris, Mercure de France, 1918, p.421-447. Consultable sur le site de la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6519723w/f28.image.r=argot%20premiere%20guerre%20mondiale%20mercure%20de%20france.langDE> (consulté le 25 février 2014).
- FAVEREAU Francis, *GERIADUR AR BREZHONEG A-VREMAÑ-DICTIONNAIRE DU BRETON CONTEMPORAIN*, Morlaix, 1993, 1357 pages.
- FAVEREAU Francis, *GRAMMAIRE DU BRETON CONTEMPORAIN-YEZHADUR AR BREZHONEG A-VREMAÑ*, Morlaix, 1997, 478 pages.
- *GERIADUR BREZHONEG (Dictionnaire du breton)*, sous la direction de Jean-Yves Lagadeg et Martial Menard, Le Relecq-Kerhuon, An Here, 1995, 1232 pages.
- GROS Jules, *TRÉSOR DU BRETON PARLÉ, 3 Tomes*, Brest, Emgleo Breiz, 2010, *Tome I*, 300 pages, *Tome II*, 584 pages, *Tome III*, 696 pages.
- GUILLEVIC A., LE GOFF P., *GERIADURIG Brehoneg-Galleg (petit dictionnaire Breton-Français)*, Brest, Ar skol vrezhoneg-Emgleo Breiz, 1986, 81 pages.

- GUILLEVIC A., LE GOFF P., **GRAMMAIRE BRETONNE du dialecte de Vannes**, Brest, Ar skol vrezoneg-Emgleo Breiz, 1986, 170 pages.
- GUILLOUX G.L., **GRAND DICTIONNAIRE FRANÇAIS-BRETON DU DIALECTE DE VANNES, Tome 1, A-E**, 1984, Hor Yezh, non paginé.
- GUILLOUX G.L., **GRAND DICTIONNAIRE FRANÇAIS-BRETON DU DIALECTE DE VANNES, Tome 1, F-O**, 1988, Hor Yezh, non paginé.
- GUILLOUX G.L., **GRAND DICTIONNAIRE FRANÇAIS-BRETON DU DIALECTE DE VANNES, Tome 2, P-Z**, 1992, Hor Yezh, non paginé.
- **HARRAP'S NEW SHORTER-Dictionnaire Anglais-Français/Français-Anglais**, Harraps Limited, Londres, 1982, 798 pages.
- HEMON Roparz, **GERIADUR ISTOREL AR BREZHONEG, Levrenn 1, A-E, (Dictionnaire historique du breton, tome 1, A-E)**, Preder, 1979-1981, 768 pages.
- HENRY Victor, **LEXIQUE ÉTYMOLOGIQUE DES TERMES LES PLUS USUELS DU BRETON MODERNE**, Rennes, J.Pilhon et L.Hervé, Libraires Editeurs, 1900, 347 pages.
- HERRIEU Meriadeg, **DICTIONNAIRE BRETON / FRANÇAIS, Vannetais** Brest, Emgleo Breiz, 2001, 232 pages.
- HERRIEU Meriadeg, **DICTIONNAIRE FRANÇAIS / BRETON, Vannetais** Brest, Emgleo Breiz, 2002, 207 pages.
- KERVELLA F., **YEZHADUR BRAS AR BREZHONEG, (Grande Grammaire du breton)**, Brest, 1995, Al Liamm, 499 pages.
- KLUGE, **ETYMOLOGISCHES WÖRTERBUCH der deutschen Sprache (Dictionnaire étymologique de la langue allemande, retravaillé par Elmar Seebold)**, bearbeitet von Elmar Seebold, Berlin, Walter de Gruyter, 1995, 921 pages.
- MÉNARD Martial, **EXPRESSIONS POPULAIRES BRETONNES**, Spézet, Coop-Breizh, 1997, 60 pages.
- MÉNARD Martial, **DICTIONNAIRE FRANÇAIS-BRETON**, Quimper, Éditions Palantines, 2012, 1465 pages.
- **PETIT LAROUSSE EN COULEURS**, Paris, Librairie Larousse, 1986, 1665 pages.
- PILHON.J et HERVÉ L., **DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DES TERMES LES PLUS USUELS DU BRETON MODERNE**, Rennes, Libraires Éditeurs, 1900, 347 pages.
- QUELLIEN Narcisse, **L'ARGOT DES NOMADES EN BASSE-BRETAGNE : LA LANGUE SECRÈTE DES COUVREURS, CHIFFONNIERS ET MENDIANTS**, Morlaix, Skol-Vreizh, 2004, 80 pages.
- ROBERT Paul, **DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE ET ANALOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE**, Paris, Société du Nouveau Littré, 1977, 2173 pages.
- SANDRY Géo, CARRÈRE Marcel, **DICTIONNAIRE DE L'ARGOT MODERNE**, Paris, Éditions du dauphin, 1956, 254 pages.

- SAINÉAN Lazare, *L'ARGOT DES TRANCHÉES : D'APRÈS LES LETTRES DES POILUS ET LES JOURNAUX DU FRONT*, Genève, Sklatkine reprints, 1915, 165 pages. Consultable sur le site de la BNF : <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-21480&I=1&M=chemindefer> (consulté le 25 février 2014).
- WAGNER Robert Léon, PINCHON Jacqueline, *GRAMMAIRE DU FRANÇAIS classique et moderne*, Paris, Hachette, 1991, 688 pages.
- WEIS Erich, MATTUTAT Heinrich, *FRANZÖSISCH-DEUTSCH, Teil 1 (Français-Allemand, tome 1)*, PONS, Globalwörterbuch (Dictionnaire global), Stuttgart, Klett Verlage, 1989, 1044 pages.
- WEIS Erich, MATTUTAT Heinrich, *DEUTSCH-FRANZÖSISCH, Teil 2, (Allemand-Français, tome 2)*, PONS, Globalwörterbuch (Dictionnaire Global), Stuttgart, Klett Verlage, 1989, 1251 pages.

## Bibliographie supplémentaire

### XIII. ouvrages sur la Grande Guerre (1914-1918) : sources

- CÉLINE, Louis-Ferdinand, *CASSE-PIPE, suivi du Carnet du cuirassier Destouches*, Paris, Gallimard, 1991, 124 pages.
- CÉLINE, Louis Ferdinand, *MORT A CRÉDIT*, Paris, Gallimard-La Pleiade, 1988, page 507-1104.
- ESCHOLIER Raymond, *LE SEL DE LA TERRE*, Amiens, Librairie Edgar Malfère, 1924, 198 pages.
- LAVY Gaston, *MA GRANDE GUERRE 14-18, Récits et dessins*, Paris, Larousse, 2004, 317 pages.
- MARCH William, *COMPAGNIE K*, (traduit de l'anglais par Stéphanie Levet), Paris, Éditions Gallmeister, 2013, 230 pages.
- *PAROLES DE POILUS, Lettres et carnets du front 1914-1918*, Paris, Libro, 1998, 189 pages.
- PESQUES-COURBIER Simone, *LA CENDRE ET LE FEU*, Paris, Robert Laffont, 1984, 298 pages.
- POULAILLE Henry, *ILS ÉTAIENT QUATRE*, Amiens, Le goût de l'Être, 1986 (première édition 1925), 111 pages.
- ROUAUD Jean, *LES CHAMPS D'HONNEUR*, Paris, Editions de Minuit, 1990, 189 pages.

### XIV. guerre : sources

- DE GAULLE Charles, *MÉMOIRES DE GUERRE, L'APPEL 1940-1942*, Paris, Plon, 1965, 436 pages.
- DE GAULLE Charles, *MÉMOIRES DE GUERRE, LE SALUT 1944-1946*, Paris, Plon, 1964, 511 pages.
- MAUPASSANT Guy, *CONTES DE LA BÉCASSE*, Paris, Albin Michel, 1984, 131 pages.
- ERBLAND Brice, *DANS LES GRIFFES DU TIGRE*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, 105 pages.
- GIBEAU Yves, *ALLONS Z'ENFANTS*, Paris, Clamann-Lévy, 1952, 504 pages.
- JENNY Alexis, *L'ART FRANÇAIS DE LA GUERRE*, Paris, Gallimard, 2011, 633 pages.
- KERR Philip, *LA TRILOGIE BERLINOISE*, Paris, Édition du Masque, 2012, 1015 pages.
- KERR Philip, *HÔTEL ADLON*, Paris, Édition du Masque, 2013, 668 pages.

### XV. poésie & littérature : sources

- ALAIN-FOURNIER, *LE GRAND MEAULNES*, Paris, Fayard, 1971, 318 pages.
- BARRÈS Maurice, *L'APPEL AU SOLDAT*, Paris, Bibliothèque-Charpentier / Eugène Fasquelle Éditeur, 1900, 552 pages. Consultable sur gallica.bnf.fr.
- BARRÈS Maurice, *LEURS FIGURES*, Paris, Félix Juven Éditeur, 1902, 321 pages. Consultable sur

gallica.bnf.fr.

- BOURGET Paul, *LA DUCHESSE BLEUE*, Paris, Librairie Plon, 1935, 252 pages.
- BOURGET Paul, *LE DISCIPLE*, (Extraits), Paris, Classique-Larousse, 1954, 124 pages.
- CORBIERE Tristan, *LES AMOURS JAUNES*, Paris, Albert Messein Éditeur, 1926, 316 pages.
- D'AUBIGNÉ Agrippa, *LES TRAGIQUES*, Paris, S.T.F.M, 1990, paginé par chapitre, pagination globale non écrite.
- DE BANVILLE Théodore, *LES EXILÉS*, Paris, Orphée-La Différence, 1991, 122 pages.
- DE GUERIN Maurice, *POÉSIE*, Poésie-Gallimard, 1984, 278 pages.
- DE LAMARTINE Alphonse, *CE QUE J'AI TANT RÊVÉ*, Paris, Orphée-La Différence, 1990, 127 pages.
- DE MONTHERLANT Henri, *LES CÉLIBATAIRES*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1959, p.737-914.
- DE MONTHERLANT Henri, *PITIÉ POUR LES FEMMES*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1959, p.1079-1222.
- DE MONTHERLANT Henri, *LE DÉMON DU BIEN*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1959, p.1223-1368.
- DE MONTHERLANT Henri, *LES LÉPREUSES*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 1959, p.1369-1535.
- DE VIGNY Alfred, *POÈMES ANTIQUES ET MODERNES, LES DESTINÉES*, Paris, Poésie-Gallimard, 1990, 315 pages.
- ELSKAMP Max, *LA LOUANGE DE LA VIE*, Paris, Orphée-La Différence, 1990, 126 pages.
- FRANCE Anatole, *LE MANNEQUIN D'OSIER*, Paris, Calmann-Lévy, 1965, 187 pages.
- FRANCE Anatole, *L'ORME DU MAIL*, Paris, Calmann-Lévy, 1966, 191 pages.
- GAUTIER Théophile, *LA COMÉDIE DE LA MORT ET AUTRES POÈMES*, Paris, Orphée-La Différence, 1994, 122 pages.
- GUTH Paul, *LE NAÏF*, Paris, Albin Michel, 1968, 256 pages.
- JACOB Max, *BALLADES*, Paris, Gallimard, 1991, 274 pages.
- JACOB Max, *LE TERRAIN BOUCHABALLE*, Éditions Rougerie, Mortemart, 1982, 127 pages.
- JACOB Max, *POÈMES ÉPARS, LE CORNET DE DÉS II (UNE SUITE)*, Paris, Orphée-La Différence, 182 pages.
- JAMMES Francis, *UNE JOIE DE PARADIS...*, Paris, Orphée-La Différence, 1993, 120 pages.
- JÜNGER Ernest, *MANTRANA*, Éditions La Délirante, 1984, Paris, 43 pages.
- LAFORGUE Jules, *LES COMPLAINTES*, Paris, Poésie-Gallimard, 1989, 443 pages.
- LAFORGUE Jules, *QUE LA VIE EST QUOTIDIENNE*, Paris, Orphée-La Différence, 1993, 187 pages.
- LAUTRÉAMONT, *ŒUVRES COMPLETES*, Paris, Gallimard-La Pléiade, 2009, 794 pages.
- LÉCONTE DE LISLE, *POÈMES BARBARES*, Paris, Poésie-Gallimard, 1985, 365 pages.
- LEROUX Gaston, *LES CAGES FLOTTANTES*, Paris, Labyrinthes-Le Masque, 2011, 285 pages.
- LEROUX Gaston, *CHÉRI-BIBI ET CÉCILY*, Paris, Labyrinthes-Le Masque, 2011, 318 pages.
- LEROUX Gaston, *PALAS ET CHÉRI-BIBI*, Paris, Labyrinthes-Le Masque, 2012, 283 pages.
- LEROUX Gaston, *FATALITAS !*, Paris, Le Livre de Poche, 1974, 316 pages.
- MAURIAC François, *LA FIN DE LA NUIT*, Paris, Grasset-Le Livre de Poche, 1973, 253 pages.
- MAURIAC François, *LE MYSTÈRE FONTENAC*, Paris, Grasset, 1933, 256 pages.
- MAURIAC François, *LE NŒUD DE VIPÈRES*, Paris, Grasset, 1933, 287 pages.
- PÉGUY Charles, *NOTRE JEUNESSE – DE LA RAISON*, Paris, Gallimard, 1993, 344 pages.
- PRIEL Jarl, *VA ZAMMIG BUHEZ (Ma vie)*, Brest, Al Liamm, 1975, 193 pages.
- RIMBAUD Arthur, *LE BATEAU IVRE ET AUTRES POÈMES*, Paris, Libro, 1994, 97 pages.
- SAINT-POL-ROUX, *LES REPOUSSOIRS DE LA CONFESSION, I, LA ROSE ET LES EPINES DU CHEMIN, 1885-1900*, Mézières-sur-Issoire, Editions Rougerie, 1980, 161 pages.
- SAINT-POL-ROUX, *LES REPOUSSOIRS DE LA CONFESSION, II, DE LA COLOMBE AU CORBEAU PAR LE PAON, 1885-1900*, Mézières-sur-Issoire, 1980, 200 pages.
- SAINT-POL-ROUX, *LE TRÉSOR DE L'HOMME*, Mézières-sur-Issoire, 1970, 173 pages.
- SCHICKELE René, *LE RETOUR*, Strasbourg, Bf Éditions, 2010, 120 pages.
- SCHICKELE René, *PAYSAGES DU CIEL*, (Titre original : *Himmlische Landschaft*), traduit de l'allemand par Irène Kuhn et Maryse Staiber, Orbay, Éditions Arfuyen, 2010, 132 pages.
- SCHICKELE René, *TERRE D'EUROPE*, traduit de l'allemand par Gérard Pfister, Orbay, Éditions

- Arfuyen, 2010, 64 pages.
- VERLAINE, *LA BONNE CHANSON, JADIS ET NAGUÈRE, PARALLÈLEMENT*, Paris, Poésie-Gallimard, 1990, 241 pages.
  - VINCENOT Henri, *LA BILLEBAUDE*, Paris, Denoël, 1978, 434 pages.

#### XVI. Première Guerre mondiale : références

- VIDELIER Philippe, *UNE IMMIGRATION OUBLIÉE : LES TRAVAILLEURS CHINOIS DE LA GRANDE GUERRE*, CNRS-FRAMESPA, Université Toulouse Le Mirail, Toulouse II, 2012, format PDF, consultable sur le site <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00658058>.

#### XVII. Histoire : références

- CHARLE Christophe, *HISTOIRE SOCIALE DE LA FRANCE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE*, Paris, Le Seuil-Histoire, 1991, 158 pages.
- MAYEUR Jean-Marie, *LES DÉBUTS DE LA III<sup>e</sup> RÉPUBLIQUE, 1771-1898*, Paris, Le Seuil-Histoire, 1973, 258 pages.
- RANGER Pierre, *LES REPRÉSENTATIONS DE LA FRANCE DANS L'IRLANDE NATIONALISTE, DE L'AVÈNEMENT DE PARNELLE À LA CRÉATION DE L'ÉTAT LIBRE*, Paris-Créteil, Université de Paris-Est, Paris XII Val de Marne, CRHEC, 2009, 489 pages, Thèse Doctorat : Paris XII, Cultures et Sociétés, format PDF, consultable sur le site <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00496703>.
- REBERIOUX Madeleine, *LA RÉPUBLIQUE RADICALE ? 1898-1914*, Paris, Le Seuil-Histoire, 1975, 259 pages.
- TAINÉ Hyppolite, *LES ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE*, Leipzig, Rengersche Buchandlung, 1911, 64 pages.

#### XVIII. mort & religion : références

- DEBIAIS Vincent, *L'ÉCRIT SUR LA TOMBE : ENTRE NÉCESSITÉ PRATIQUE, SOUCI POUR LE SALUT ET ÉLABORATION DOCTRINALE*, Poitiers, Université de Poitiers, CESC-M-CNRS, UMR6223, 2007, 24 pages, consultable sur le site <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00343567>.
- GIRAUDON Daniel, *LA CENDRE ET LE BALAI. COMMENTAIRES SUR QUELQUES CROYANCES RELATIVES À LA MORT DANS LE VOYAGE DANS LE FINISTÈRE DE CAMBRY*, Brest, Université de Bretagne Occidentale, CNRS-CRBC, UMR6038, 2010, 12 pages, Format PDF, consultable sur le site <http://hal.univ-brest.fr/hal-00458062>.
- GUILLOREL Eva, *L'ENTERREMENT DE MARIE-RENÉ : UNE GWERZ RÉVÉLATRICE DES SENSIBILITÉS RELIGIEUSES DANS LA BASSE-BRETAGNE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE*, Brest, Université de Bretagne Occidentale, CRBC, EA4451, 2008, 14 pages, format PDF, consultable sur le site <http://hal.univ-brest.fr/hal-00451677>.
- KONUMA Yoshio, *LA VENGEANCE ET LA RÉSURRECTION : ÉTUDE DE LA STRUCTURE ET LE SENS DANS LE CONTE DU GRAAL DE CHRÉTIEN DE TROYES*, Rennes, Université de Rennes II, Haute-Bretagne, CELAM, 2010, 484 pages, Thèse Doctorat : Rennes 2010, Arts-Lettres-Communication, MEN : EA3206, format PDF, consultable sur le site <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00551639>.
- LEMONIER Pierre, *LA MORT, LE MORT, LA MORT ET LES AUTRES, REMARQUES D'ANTHROPOLOGUE*, Marseille, Université de Provence, CNRS-REDO-EHESS, UMR6574, 2008, 10 pages, Format PDF, consultable sur le site <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00363230>.
- MICHEL Cécile, *LES ASSYRIENS ET LES ESPRITS DE LEURS MORTS*, Nanterre-Paris, Université Paris I Sorbonne & Université Paris X Nanterre-La Défense, CNRS, UMR7041, 2008, 17 pages, format PDF, consultable sur le site <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00781409>.
- PIEILLER Évelyne, *LE DÉNI DE MORT N'EXISTE PAS*, *Le Monde diplomatique*, Février 2012.
- RIMASSON-FORTIN Natacha, *L'AUTRE MONDE ET SES FIGURES DANS LES CONTES DE L'ENFANCE ET DU FOYER DES FRÈRES GRIMM ET LES CONTES POPULAIRES RUSSES*

**D'A. N. AFANASSIEV**, Grenoble, Université Stendhal Grenoble III, ILCEA, 2008, 532 pages, Thèse de Doctorat : Grenoble III, Études germaniques, EA613, format PDF, consultable sur le site <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00370179>.

XIX. littérature : références

- CHEVRILLON André, **PORTRAIT DE TAINÉ-SOUVENIRS**, Paris, Les Quarante-Librairie Arthème-Fayard, 1958, 235 pages.
- **HISTOIRE DE LA FRANCE LITTÉRAIRE, MODERNITÉS XIXe-XXe SIÈCLE**, sous la direction de Patrick BERTHIER et Michel JARRETY, Paris, PUF, 2006, 856 pages.

XX. articles vulgarisés

XX.1. Première Guerre mondiale

- AREND Ingo, **GEBURTSHELFER DER AVANTGARDEN, (L'aide à la naissance des Avant-Garde)**, *Tageszeitung*, 30.V.2012.
- BURGUIÈRE André, **LES CONFÉRENCES DE MORTEROLLES, HIVER 1895-1896**, *Nouvel Observateur*, 5.V.2011.
- **CEUX DE 14, LES ÉCRIVAINS DANS LA GRANDE GUERRE**, Hors-Série Le Figaro, Juin 2013, 114 pages.
- CONSTANT Alain, **LA BATAILLE DE VIMY**, *Le Monde TV*, 23-24.XII.2012, p.12.
- DAG'NAUD Alain, **C'EST TANT DE MALHEURS, RETOUR DE L'INTIME AU SORTIR DE LA GUERRE**, *Le Canard Enchaîné*, 16.XII.2009.
- DAG'NAUD Alain, **LES BOURREURS DE CRÂNE**, *Le Canard Enchaîné*, 4.XI.2009.
- DE SAINT-VICTOR Jacques, **C'EST LA FAUTE À BISMARCK**, *Le Figaro*, 12.III.2009.
- **DIE GANZE KNALLEREI (L'explosion totale)**, *Die Zeit*, 30.IX.2010, n°40, p.62.
- DURAN Ragip, **L'AMITIÉ TURCO-ARMÉNIENNE EN MORCEAUX**, *Libération*, 27.IV.2011.
- GALLO Max, **LAZARE PONTICELLI, LE DERNIER VISAGE DE LA GRANDE GUERRE**, *Le Figaro*, 12.I.2008, p16.
- GARCIN Jérôme, **D'UNE GUERRE L'AUTRE**, *Le Nouvel Observateur*, 24.XII.2009, p.138-139.
- GAUTHERET Jérôme, **GÉNOCIDE ARMÉNIEN : "LA FRANCE AURAIT DÛ DÉCIDER D'ABORD DE SOUTENIR LES CHERCHEURS"**, entretien avec Vincent Duclerc, *Le Monde*, 30.XII.2011, p.18.
- GÉNIÈS Bernard, **1917 : LES PEINTRES ET LA GUERRE**, *Le Nouvel Observateur*, 2.VIII.2012, n°2491, pp.74, p.76.
- GUERRIN Michel, **3500 CHOSES À VOIR, À DIGÉRER**, *Le Monde*, 14-15.VII.2012.
- HOPQUIN Benoît, **MORTS EN 1916, 205 SOLDATS AUTRICHIENS "OUBLIÉS" TROUVENT STÈLE À LEUR NOM**, *Le Monde*, 18-19.VII.2010.
- **IL PRÉPARE LE CENTENAIRE DE LA GUERRE DE 14**, Entretien avec Anthony Bellanger, *Courrier de l'Ouest*, 26.X.2013.
- JEOFFROY Bruno, **CAMP D'INTERNEMENT À AVRILLÉ**, *Courrier de l'Ouest*, 26.X.2013.
- LEMIRE Laurent, **LE TRAVESTI DE 14-18**, *Le Nouvel Observateur*, 9.VI.2011, n°2431, p.106.
- **LE ROMAN HANTÉ PAR LA GUERRE**, Dossier du *Monde des Livres*, 17.IX.2010, p.4-5.
- LOHRE Matthias, **DER SOG DES KRIEGES, (La guerre dite)**, *Tageszeitung*, 15-16.X.2011, p.29.
- MANGOLD Ijoma, **DAS IDEAL DES GANZKÖRPERSTAHLHELMS, (L'idéal du corps total en un casque d'acier)**, *Die Zeit*, 30.IX.2010, n°40, p.63.
- MERKEL Angela, **LE 11 NOVEMBRE EST UN JOUR DE PAIX EN EUROPE, LE JOUR DE LA CHUTE DU MUR EST, POUR TOUS, UN JOUR DE LIBERTÉ**, (discours du 11.XI.2009), *Le Monde*, 13.XI.2009.
- **1914, L'ANNÉE OÙ TOUT A BASCULÉ**, *Le Nouvel Observateur*, Dossier dans le numéro 2563, 19.XII.2013-1.I.2014, p.77-166.
- PERRIER Guillaume, **À ISTANBUL, LA MÉMOIRE EN IMAGES DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN**, *Le Monde*, 2.V.2011.
- PEYRET Emmanuèle, **POILUS : LE SITE QUI RASE GRATIS**, *Libération*, 12.XI.2010.

- PORQUET Jean-Luc, **LE POILU VOUS SALUE BIEN**, *Le Canard Enchaîné*, 23.I.2008, p.5.
- **14-18, UNE HISTOIRE SANS FIN**, Dossier du *Monde des Livres*, 24.X.2008, p.1-3.
- R.B, **LA GUERRE DE LOUISE**, *Le Canard Enchaîné*, 2.III.2011.
- R.N, **LE MÉTIS ALLEMAND**, *Le Canard Enchaîné*, 11.VIII.2010.
- ROLLIN André, **LA GUERRE DANS TOUS SES ÉTATS...**, *Le Canard Enchaîné*, 23.X.2013
- SCLAK Stephan, **DAS MITLEIDHINKT NACH**, (*La pitié arrive toujours après l'heure*), *Tageszeitung*, 6-7.XI.2010, p.21.
- SÈRÈS Aude, **LES MANUELS D'HISTOIRE OUBLIENT LES HÉROS DE 14-18**, *Le Figaro*, 28.VIII.2012, p.8.
- TH. B, **SILENCE ! ON FUSILLE !**, *Le Canard Enchaîné*, 11.XI.2009.
- VON MAGENAU Jörg, **BUM, BUM, HUIUIUI, HUIUI, BAUTZ, BAUTZ**, *Tageszeitung*, 20.IX.2010, p.15.
- WIEDER Thomas, **LA GUERRE DE 1914 EST ENFIN TERMINÉ...** *Le Monde*, 5.X.2010.
- **200 JAHRE LEIPZIGER VÖLKERSCHLACHT**, (*200 ans de la Bataille des Nations*), Supplément du quotidien *Sächsische Zeitung*, 12-13.X.2013, 6 pages.

## XX.2. guerres

- AESCHIMANN Eric, **DRONES DE DRAMES**, *Nouvel Observateur*, 18.VIII.2013, p.82.
- AYAD Christophe, **LES FORCES AMÉRICAINES QUITTENT L'IRAK EN CATIMINI**, *Le Monde*, 20.XII.2011, p.4.
- BOBIN Frédéric, **CIVILS AMÉRICAINS SUR LE FRONT AFGHAN**, *Le Monde*, 23.VII.2011, p.26.
- BUI Doan, **LA GUERRE DES MORTS FAIT RAGE**, *Nouvel Observateur*, 20-26.V.2010,
- CANARDEAU Professeur, **YA DE L'OBUS**, *Le Canard Enchaîné*, 27.IV.2011.
- CAPEL Igor, **UNE PARTIE DE CAMPAGNE**, *Le Canard Enchaîné*, 11.V.2011.
- CHALANDON Sorj, **TOMBES À RETARDEMENT**, *Le Canard Enchaîné*, 5.XII.2012, p.7.
- CHETERIAN Vicken, **UNE INDUSTRIE MILITAIRE RUSSE EN ÉTAT DE CHOC**, *Le Monde diplomatique*, Octobre 2011, p.14-15.
- DE SAINT ANGEL, Éric, **BOMBES SALES**, *Magazine TéléObs*, 29.X.2011, p.36.
- DEFFONTAINES Cécile, **AUX SOLDATS MÉCONNUS**, *Magazine TéléObs*, 26.II.2011, p.54.
- GEORGESCO Florent, **REGARDER LES MORT EN FACE**, *Le Monde*, 19.VIII.2011, p.3.
- GUIBERT Nathalie, **BLESSURES D'APRÈS-GUERRE**, *Le Monde*, 23.X.2012, p.18-19.
- GUIBERT Nathalie, **L'ARMÉE FRANÇAISE "COMPTE ENCORE"**, *Le Monde*, 23-25.XII.2012, p.7.
- GUIBERT Nathalie, **LA GUERRE, EXPERTISES ET IDÉES REÇUES**, *Le Monde*, 15-16.IV.2012.
- HALIFA-LEGRAND Sarah, **L'ARMÉE FRANÇAISE ACCUSÉE**, *Le Nouvel Observateur*, 14.VII.2011, p.45.
- HANNE Isabelle, **MUSÉE DES TERREURS**, *Libération*, 5.III.2012, p.34.
- HOF Holger, **ICH BIN IN EILE. ICH MUSS IN DEN KRIEG**, (*Je suis pressé. Je dois aller à la guerre*), *Tageszeitung*, 3-4.VII.2010, p.27.
- HOFNUNG Thomas, **SOLDATS FRANÇAIS TUÉS : L'ARMÉE AFGHANE DE NOUVEAU SUR LA SELLETTE**, Supplément *Monde* du quotidien *Libération*, 30.XII.2011, p.IV.
- HOPQUIN Benoît, **MORTS PAR LA FRANCE**, *Le Monde*, 23.III.2013, p.6.
- KAUFMANN Alexandre, **L'ÉPREUVE AFGHANE DES "FÉMININES"**, *Le Monde*, 12-13.VI.2011, p.16.
- KEMPF Hervé, **LE CLIMAT, NOUVEL ENNEMI DE L'ARMÉE FRANÇAISE**, *Le Monde*, 15.III.2012, p.11.
- KOHN Ingeborg, **JULIEN GRACQ EN OFFICIER STOÏQUE**, *Le Monde*, 8.IV.2011, p.3.
- KONAN Venance, **LE MALI, LE VRAI TEST DE LA POLITIQUE AFRICAINE DE M.HOLLANDE**, *Le Monde*, 23-25.XII.2012, p.7.
- LASSERRE Isabelle, **LE KREMLIN REVISITE LA BATAILLE DE BORODINO**, *Le Figaro*, 27-28.VII.2013, p.12.
- LEYRIS Raphaëlle, **PORTRAIT D'UN JENNI TRANQUILLE**, *Le Monde*, 19.VIII.2011, p.2.
- LEMÉNAGER Grégoire, **LE COUP DE JENNI**, *Le Nouvel Observateur*, 18.VIII.2011, p.76.
- LEMIRE Laurent, **CARNET DE GUERRE D'UN JEUNE VIÊT-MINH À DIÊN BIÊN PHU**, *Le*

*Nouvel Observateur*; 24.III.2011.

- LEMIRE Laurent, **GROGNARDS ET CAUCHEMARS**, *Le Nouvel Observateur*, 28.IV.2011, p.100.
- LEROUX Jean-Christophe, **QUAND GRACQ RACONTAIT LA GUERRE**, *Le Courrier de l'Ouest*, 10.V.2011, p.2.
- LINDON Mathieu, **VERSION GRACQ, DEUX TEXTES INÉDITS SUR LA DRÔLE DE GUERRE**, Supplément littéraire du quotidien *Libération*, 7.IV.2011, p.II.
- LOGEART Agathe, **AU BOUT DE LA HAINE, LA SHOAH**, *Le Nouvel Observateur*, 2.VIII.2012, p.64-65
- MALAURIE Guillaume, **POLLUTIONS DE GUERRE, UN SOUS-SOL TOUJOURS MINÉ**, *Le Nouvel Observateur*, 6.IX.2012.
- MANDEVILLE Laure, **ÉTATS-UNIS : QUAND LA GUERRE DEVIENT UN SHOW TÉLÉVISÉ**, *Le Figaro*, 16.VIII.2012, p.6.
- MARI Jean-Paul, **EN REVENANT DE GUERRE**, *Le Nouvel Observateur*, 17.VI.2010, pp.34,36,38.
- MARI Jean-Paul, **LES MORTS OUBLIÉS**, *Le Nouvel Observateur*, 26 mai 2011, n°2429, p 10-13.
- MARI Jean-Paul, **LES OMBRES D'UN RETRAIT**, *Le Nouvel Observateur*, 20.XII.2012, n° 2511, p.54-58.
- MEVEL Jean-Jacques, **WATERLOO, UNE COMMÉMORATION À L'HEURE DE L'UNION EUROPÉENNE**, *Le Figaro*, 29.VII.2013, p.13.
- MILLOT Lorraine, **FAYETTEVILLE, SUR LE FRONT DE L'INTÉRIEUR**, *Libération*, 31.III.2011, p.36-37.
- PAGÈS Frédéric, **COMPLÈTEMENT FRAPPÉS !**, *Le Canard Enchaîné*, 29.VI.2011.
- PHILIPPOT David, **LA GUERRE N'EST PAS UN TABOU ALLEMAND**, *Le Figaro*, 27.XI.2012, p.5.
- PONCET Henri, **LES FORCES SPÉCIALES NE PEUVENT PAS SE SUBSTITUER AUX FORCES CLASSIQUES**, *Le Monde*, 17.VII.2012, p.16.
- RÉMI Jean-Philippe, **LA POINTE DE L'AVANCÉE REBELLE, Sur le front de Damas, 2/5**, *Le Monde*, 29.V.2013, p.19-21.
- ROUSSELOT Fabrice, **A FAYETTEVILLE, LE BLUES DES SOLDATS**, Supplément *Monde* du quotidien *Libération*, 30.XII.2011, p.II-III.
- SÉGURET Olivier, **À LA GUERRE, LES JEUX SONT FAITS**, *Libération*, 22-23.X.2011, p.VIII-XI.
- SOLLERS Philippe, **LA CHINE EN GUERRE**, *Le Nouvel Observateur*, 2.XII.2010, p.118-120.
- SOLVIT Samuel, **QUID DE NOTRE PENSÉE STRATÉGIQUE ?**, *Le Monde*, 17.VII.2012, p.16.
- THIÉNOT Dorothée, **LE REPOS DES GUERRIERS**, *Le Monde*, 2.V.2011, p.13.
- THOMANN Jean-Claude, **LA RÉDUCTION DES EFFECTIFS TERRESTRES A ATTEINT UN SEUIL, UN BUDGET EN REcul CONSTANT**, *Le Monde*, 17.VII.2012, p.16.

### XX.3. Histoire & littérature

- **ALLEMAGNE, HISTOIRE D'UNE AMBITION**, *Le Monde diplomatique- Manière de voir*, Avril-Mai 2011, n°116, 98 pages.
- BIÉTRY-RIVIÈRE Éric, **IMPRESSIONNISTES ET POMPIERS DANS LA MÊME MÊLÉE**, *Le Figaro*, 28.VIII.2012.
- FAU-VINCENTI Véronique, **LES RÉVOLUTIONS DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE SOUS LE REGARD DES ALIÉNISTES, DE LA MALADIE DÉMOCRATIQUE**, *Le Monde diplomatique*, Septembre 2010, p.28.
- **FRANCE, OÙ SONT NOS RACINES ?**, *Historia*, Février 2009, n°746, 98 pages.
- GARRIGOU Alain, **1848, LE PRINTEMPS DES PEUPLES**, *Le Monde diplomatique*, Mai 2011, p.27.
- **HISTOIRE CRITIQUE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE**, *Le Monde diplomatique*, Hors Série **ATLAS DE L'HISTOIRE**, 2010, 98 pages.
- **LA FRANCE DE JEANNE D'ARC**, *Géo Histoire*, Avril-Mai-Juin 2008, n°5, 132 pages.
- **L'ALLEMAGNE, MILLE ANS D'HISTOIRE**, *La Nouvelle Revue d'Histoire*, Novembre-Décembre 2009, n°45, p.33-62.
- **LA VÉRITÉ SUR LES GAULOIS**, *Le Nouvel Observateur*, Hors-Série, Juillet-Août 2011, 98 pages.
- LE GOFF Jacques, **LA FRANCE ET L'EUROPE**, *Le Monde*, 10.VI.2011.
- **LE SIÈCLE DE TOUS LES POSSIBLES, Spécial XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**, *Le Nouvel Observateur*,

20.XII.2007-2.I.2008, p.67-114.

- **L'HISTOIRE EN PROCÈS**, *Le Nouvel Observateur*; Hors-Série, Octobre-Novembre 2008, 80 pages.
- **1913, ANNÉE RÉVOLUTIONNAIRE**, *Le Monde Dossier & Documents*, n°432, Juillet-Août 2013, p.19-26.
- ROUSSEL Frédérique, **DES PLUMES ET DES CANARDS**, *Le Monde*, 3.III.2011, p.28.  
XX.4. mort & religion
- AESCHIMANN Éric, **L'APOCALYPSE SELON JACOB TAUBES**, Supplément littéraire du quotidien *Libération*, 30.XII.2009, p.II-III.
- BIRNBAUM Jean, **MANUEL DE SURVIE**, Supplément littéraire du quotidien *Le Monde*, 29.X.2010, pp.1, 7.
- BURGUIÈRE André, **LA CAISSE NOIRE DU JANSÉNISME**, *Le Nouvel Observateur*, 7.X.2010.
- CHEVILLARD Éric, **LE MIMOSA GÉNÉALOGIQUE**, *Le Monde*, 3.I.2014.
- DA CUNHA Amaury, **LA MORT ? UNE BOMBE, PAS UN ÉPONGE**, *Le Monde*, 18.IV.2011.
- DAGEN Philippe, **CRÂNES, SQUELETTES... AU MUSÉE MAILLIL, QUE D'OS, QUE D'OS !**, *Libération*, 7-8.II.2010.
- DELAISI DE PARSEVAL Geneviève, **LA MORT EN PHASE**, *Libération*, 15.X.2009.
- DE LA GRANDE Arnaud, **LA CHINE SACRIFIÉ SES TOMBES À L'AUTEL DE LA CROISSANCE**, *Le Figaro*, 24.XII.2012, p.6.
- DE LARIVIÈRE Claire Judde, **AU CŒUR DU JANSÉNISME PARISIEN**, *Le Monde*, 1.IX.2010.
- ÉVIN Florence, **LES MOTS MAGIQUES DES ÉGYPTIENS POUR L'ÉTERNITÉ**, *Le Monde*, 9.XI.2010, p.22.
- FARGETTE-VISSIÈRE, **AU CIMETIÈRE, IL FAIT BON VIVRE !**, *Historia*, Novembre 2008, p.26-30.
- GARCIN Jérôme, **À TOMBEAU OUVERT**, *Le Nouvel Observateur*, 3-9.XII.2009, p.114.
- GRUHIER Fabien, *Le Nouvel Observateur*, 7.X.2010.
- GUÈDE Alain, **COMMENT LES LINCEULS SE FONT FAIRE LES POCHEs**, *Le Canard Enchaîné*, 4.XI.2009.
- GUILBERT Cécile, **LA JOIE EXTRÊME D'ÊTRE VIVANT**, Supplément littéraire du quotidien *Le Monde*, 22.X.2010, p.3.
- HASSID Olivier, **UN NOUVEAU TYPE DE TUEUR EST NÉ**, *Le Nouvel Observateur*, 9.XI.2012.
- HUMBERT David, **MICHEL GUÉNANTEN, AU CHEVET DES DÉFUNTS**, *Le Monde*, 27.IV.2013, p.7.
- JOYER Manuel, **LA LÉGENDE DE LA "VRAIE CROIX"**, *La Croix*, 14-15.XII.2013, p.15.
- LAUNET Édouard, LECOINTRE Jean, **LE RETOUR FRACASSANT DU TRAIN FANTÔME**, *Libération*, 18-19.IX.2010.
- LE GUELLEC Gurvan, **POUR UN REPOS ÉTERNEL... ET DURABLE**, *Magazine TéléObs*, 30.X.2010, p.19.
- LEMIRE Laurent, **MÂLE MORT**, *Le Nouvel Observateur*, 14.I.2010.
- 
- ROLLOT Catherine, **LES COMPAGNONS DU DERNIER VOYAGE**, *Le Monde*, 16.II.2010.
- SOUBIN Jean, **AVEUGLES FACE À LA BÊTE**, Supplément littéraire du quotidien *Le Monde*, 19.II.2010.
- VERCLELLETTO François, **"LES BONS RITES FONT LES BONS MORTS"**, *Entretien avec Damien Le-Guay*, *Le Courrier de l'Ouest*, 31.X.2010.

#### XX.5. réflexions diverses

- AESCHIMANN Éric, **ÉLOGE DU "SENTIMENT DE PLÉNITUDE"**, *Entretien avec le philosophe Charles Taylor*, Supplément littéraire du quotidien *Libération*, 23.VI.2011.
- AESCHIMANN Éric, **HENRI MESCHONNIC, UNE PAUSE LOURDE DE SENS**, *Libération*, 11-12.IV.2009.
- BRIZARD Caroline, **LA MATRICE EUROPÉENNE**, *Le Nouvel Observateur*, XI.2007.
- CYRULNIK Boris, **POURQUOI TANT DE HONTE ?**, *Le Nouvel Observateur*, 9.IX.2010, p.84-87.

- DAGEN Philippe, **DÉCOUVRIR L'IMPRESSIONNISME AVEC JEAN-LOUIS FORAIN**, *Le Monde*, 13-14.III.2011, p.21.
- DAG'NAUD Alain, **CHERCHEZ L'HORREUR**, *Le Canard Enchaîné*, 7.XI.2009.
- DELASSEIN Sophie, **NADJA, ES-TU LÀ ?**, *Le Nouvel Observateur*, 17.XII.2009.
- DELTOMBE Thomas, **IL Y CENT ANS, UN "DREYFUS OUVRIER"**, *Le Monde diplomatique*, Octobre 2010, p.31.
- DE TRICORNOT Adrien, **"IL A EU UNE HAINE DANS SA VIE, C'EST L'AUTORITÉ"**, Entretien avec Jacques Julliard, *Le Monde*, 18.XII.2010, p.8.
- DRILLON Jacques, **LA LANGUE LITTÉRAIRE**, *Le Nouvel Observateur*, 26.XI.2009.
- **FIN DE SIÈCLE**, *Le Monde Littérature, Dossiers et Documents*, Mars 2010, n°395, 4 pages.
- GUÈDE Alain, **TRAQUÉ COMME UN JUIF EN FRANCE**, *Le Canard Enchaîné*, 16.V.2007.
- HUSER France, **QUEL FOUTOIR !**, *Le Nouvel Observateur*, 14.VII.2011, n°2436.
- JACCARD Roland, **GEORGES STEINER, L'ANTI-CIORAN**, Supplément littéraire du quotidien *Libération*, 25.III.2010.
- JAFFRÉ Job, **MABEDAD, ETREZOMP E BREZHONEG**, 1982-1983, (*Fils de son père, entre nous en breton*), articles de la *Liberté du Morbihan*, recueillis et édition dirigée par Daniel Doujet, Lorient, Emglev Bro an Oriant, 2009, 354 pages.
- JEANNELLE Jean-Louis, **NAISSANCE DU FRANÇAIS LITTÉRAIRE**, Supplément littéraire du quotidien *Le Monde*, 2.X.2009, p.6.
- KALIFA Dominique, **DREYFUSARDS DE L'OMBRE**, Supplément littéraire du quotidien *Libération*, 23.VI.2011.
- LAUER Stéphane, **LA FAILLITE MORALE AVANT LE NAUFRAGE COLLECTIF DE LA CRISE DE 1929**, *Le Monde*, 13.VIII.2009.
- LE GOFF Mathieu, **DES NUS DE KIRCHNER DANS LA POUSSIÈRE**, *Libération*, 14.VIII.2010.
- LEMIRE Laurent, **LE MASSACRE DES ITALIENS**, *Le Nouvel Observateur*, 21.I.2010.
- **LE TEMPS DES UTOPIES**, *Le Monde diplomatique-Manière de voir*, Août-Septembre 2010, n°112, 98 pages.
- MAGGIORI Robert, **BERGSON À TOUTE HEURE**, Supplément littéraire du quotidien *Libération*, 3.III.2011.
- MAGGIORI Robert, **JE ET UN AUTRE**, Supplément littéraire du quotidien *Libération*, 26.II.2009.
- MALAGARDIS Maria, **LA VIOLENCE, C'EST EFFACER L'AUTRE**, *Libération-Le Mag*, 5-6.XI.2011, p. VI-VII.
- OZOUF Mona, **DE SI DOUX BARBARES**, *Le Nouvel Observateur*, 8.IV.2010.
- OZOUF Mona, **QUEL JEAN-FOUTRE !**, *Le Nouvel Observateur*, 15.IX.2011, n°2445.
- OZOUF Mona, **ROMANTIQUE, MAIS PAS TROP**, *Le Nouvel Observateur*, 16.VI.2011, n°2432, p.106-107.
- PEILLER Évelyne, **À QUOI SERT L'ART ?**, *Le Monde diplomatique*, Février 2011.
- **QUI SONT LES JUIFS ?**, *Magazine Le Monde 2*, Octobre 2003, 110 pages.
- SOLÉ Robert, **MOTS ET MŒURS EN LIBERTÉ**, *Le Monde*, 19.II.2010.
- VIDAL Dominique, **LES ANTI-LUMIÈRES, UNE TRADITION DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE À LA GUERRE FROIDE**, *Le Monde diplomatique*, Octobre 2010.
- WIEDER Thomas, **CHERCHEURS DE MÉMOIRE**, Supplément littéraire du quotidien *Le Monde*, 3.IX.2010.
- WEILL Nicolas, **CORRESPONDANCES PHILOSOPHIQUES**, *Le Monde*, 29.I.2010.
- WEILL Nicolas, **NON, L'HISTOIRE N'EST PAS UNE FICTION**, *Le Monde*, 5-6.VI.2011.
- ZAOUI Pierre, **ET LA LITTÉRATURE DANS TOUT ÇA ?**, *Le Monde*, 11-12.VII.2010.

## TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	2
Sommaire	3
Introduction générale	5
Méthodologie	13

### PREMIÈRE PARTIE LA MORT

I. Tentative de définition de la mort	19
I.1. Introduction	19
I.2. Rites funéraires et vie éternelle	22
I.2.1. Entre la vie et la mort : <i>Le passage</i>	23
I.2.2. Dans la vie et dans la mort : <i>L'âme</i>	29
I.2.3. <i>Eneñv</i> et <i>anaon</i> : âme des vivants et âmes des morts	31
I.3. Conclusion	37

### DEUXIÈME PARTIE LA GRANDE GUERRE

II.1. Introduction	39
II.2. Des images de sacrifice	40
II.3. Le héros romantique	46
II.4. Mobilisation générale : En Bretagne	50
II.5. Conclusion	54

### TROISIÈME PARTIE LES AUTEURS ET LES ŒUVRES ÉTUDIÉS

III.1. Présentation des versions choisies des œuvres étudiées	57
III.1.1. <i>Kammdro an Ankoù - Le Tournant de la Mort</i>	57
III.1.2. <i>Ar en Deùlin - À Genoux</i>	57
III.1.3. Pourquoi ces deux œuvres ?	58
III.2. Loeiz Herrieu	59
III.3. Yann-Ber Kalloc'h	59
III.3.1. Une enfance à Groix (1888-1900)	60
III.3.2. Au Petit-Séminaire de Sainte-Anne d'Auray (1900-1905)	63
III.3.3. PRO DEO, PRO BRITANNIA, PRO REGE	67
III.3.3.1. PRO DEO : Au Grand-Séminaire de Vannes (1905-1907)	68
III.3.3.2. PRO BRITANNIA, PRO REGE :	
Les années d'errance (1907-1915)	71
III.3.4. Yann-Ber Kalloc'h soldat, Vitré (1909-1911)	88
III.3.4.1. Le soldat selon Yann-Ber Kalloc'h	88
III.3.4.2. Le soldat Yann-Ber Kalloc'h	102
III.3.5. Yann-Ber Kalloc'h intime	107
III.3.5.1. " <i>J'ai faim de mourir !</i> "	107
III.3.5.2. " <i>Il était mon âme, Il était ma vie</i> "	116
III.3.5.3. " <i>Ha kavouit e hrér ar hun doar Tud hag e zilausk ou lavar</i> "	119
III.3.5.4. " <i>Er barh, é beuré é vuhé / Ar en deùlin</i> "	122
III.4. Points communs et différences entre Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h	125
III.5. Présentation des œuvres	129
III.5.1. Contexte artistique général	129
III.5.2. Récits de la grande guerre en breton	136
III.5.3. <i>Kammdro an Ankoù</i>	142
III.5.4. Des carnets de guerre à <i>Kammdro an Ankoù</i>	149
III.5.4.1. De la langue des carnets à la langue littéraire	149
III.5.4.2. Jour choisi	152
III.5.4.3. Analyse du récit brut des carnets	155
III.5.4.4. Analyse de la transformation du récit brut des carnets en récit littéraire	157

III.5.4.5. Réalité commune, vérité singulière	159
III.5.5. <i>Ar en Deùlin</i>	165
III.5.5.1. Accueil critique	165
III.5.5.2. Influences	168

## QUATRIÈME PARTIE

### LA MORT DANS KAMMDRO AN ANKOÛ

IV.1. Introduction	173
IV.2. La mort spirituelle	175
IV.2.1. Les mots de la mort	175
IV.2.2. Les lieux, le temps et les êtres de l'au-delà chrétien	176
IV.2.2.1. <i>Ar bed arall</i> – L'autre monde	177
IV.2.2.2. <i>Ar Varn diwezhañ</i> – Le Jugement dernier	178
IV.2.2.3. <i>Ar Baradoez</i> – Le Paradis & <i>An Ifern</i> – L'enfer	182
IV.2.3. La mort celtique : l' <i>Ankoù</i>	189
IV.2.4. " <i>Tu ne tueras point</i> "	196
IV.2.5. Dieu face à la folie meurtrière des hommes	199
IV.2.5.1. " <i>Breudeur etre divrec'h an Ankoù</i> "	202
IV.2.6. Les lieux, les rites, les symboles de la mort spirituelle	205
IV.2.6.1. Le cimetière	205
IV.2.6.2. La tombe	212
IV.2.6.3. Dans la tombe	223
IV.2.6.4. Derniers sacrements et absolution	232
IV.2.6.5. Les trépassés	236
IV.2.6.6. Le corps mis en terre	240
IV.2.6.7. L'enterrement	244
IV.2.6.8. Le deuil impossible	248
IV.2.6.9. La Croix	249
IV.2.7. La mort spirituelle : Conclusion	252
IV.3. La mort physique	254
IV.3.1. Les cinq sens en alerte	256
IV.3.2. Voir les morts	259
IV.3.2.1. Une expression singulière : <i>àr ar rampev</i>	261
IV.3.2.2. Voir le corps des morts	263
IV.3.2.3. Voir les corps broyés, déchiquetés des morts	265
IV.3.2.4. Voir le sang	266
IV.3.2.5. Voir les cendres des morts	270
IV.3.2.6. Voir le corps blessé	271
IV.3.3. Entendre la mort	273
IV.3.3.1. Ne pas se faire entendre pour ne pas mourir	279
IV.3.3.2. Entendre le grondement de la mort	279
IV.3.3.3. Entendre la mort des hommes	280
IV.3.3.4. Ne plus rien entendre quand le bruit de la mort est là	281
IV.3.3.5. Entendre Dieu malgré le bruit de la guerre	286
IV.3.4. Sentir la mort	287
IV.3.5. Toucher la mort	289
IV.3.6. Le goût de la mort	290
IV.3.7. La peur : un sixième sens ?	291
IV.3.7.1. Les manifestations de la peur	293
IV.3.7.2. Le souvenir de la peur	295
IV.3.8. Voir, entendre, sentir, toucher la mort, la peur : Conclusion	298
IV.3.9. Les causes de la mort	300
IV.3.9.1. Mourir de maladie	300
IV.3.9.2. La maladie pour ne pas mourir	303
IV.3.9.3. Autres maladies	306
IV.3.9.4. La bêtise qui tue : Loeiz herrieu et les officiers	312
IV.3.9.5. Le capitaine Fil-de-fer	317
IV.3.9.6. La couardise des officiers face au risque de mort	320

IV.3.9.7. Le haut état-major, la mort au loin	328
IV.3.9.8. Les ordres qui tuent	336
IV.3.9.9. La discipline ou la mort	339
IV.3.9.10. Loeiz herrieu et les officiers : Conclusion	344
IV.3.9.11. La bêtise tragique des troupiers	346
IV.3.9.12. Bêtise des officiers et des troupiers : Conclusion	348
IV.3.10. La technique au service de la mort	350
IV.3.10.1. Lexique des instruments de la mort	353
IV.3.10.2. Du français au français	355
IV.3.10.3. Autres langues	356
IV.3.10.4. Mots attestés avant-guerre	356
IV.3.10.5. Mots de la Grande Guerre	357
IV.3.10.6. La technique au service de la mort : Conclusion	358
IV.3.11. Tuer ou se faire tuer	360
IV.3.11.1. Tuer	362
IV.3.11.2. Couteaux et baïonnettes	362
IV.3.11.3. Tuer l'ennemi	365
IV.3.11.4. Se faire tuer	371
IV.3.12. Échapper à la guerre	375
IV.3.12.1. Se tuer	375
IV.3.12.2. Déserter	376
IV.3.12.3. Boire	380
IV.3.13. Compter les morts	383
IV.3.14. En arrière du pays des morts	385
IV.3.15. De retour du pays des morts	389
IV.3.16. Dommages collatéraux	394
IV.3.16.1. Les animaux de la mort	394
IV.3.16.2. Tuer pour manger	397
IV.3.16.3. La mort des animaux : Le cas particulier des équidés	398
IV.3.16.4. Mort et destruction des choses	402
IV.4. La mort dans <i>Kammdro an Ankoù</i> : Conclusion	405

## CINQUIÈME PARTIE LA MORT DANS *ÀR EN DEÛLIN*

V.1. Présentation du corpus étudié & méthode d'analyse	408
V.2. <i>Men Gouen</i> – Ma Race	410
V.2.1. Le temps	411
V.2.2. La mort n'existe pas	419
V.3. <i>Péden én Téoélded</i> – Prière dans les Ténèbres	426
V.3.1. “ <i>Deit onn... Je suis venu...</i> ”	428
V.3.2. “ <i>Me zo gañnet...</i> ” ; “ <i>Je suis né...</i> ”	430
V.3.3. “ <i>me vo bet Henneh</i> ” ; “ <i>j'aurai été Celui-là</i> ”	433
V.4. <i>Tri neved, tèr béden</i> – Trois sanctuaires, trois prières	433
V.4.1. Une homélie	433
V.4.2. Les îles et les églises	435
V.4.2.1. <i>Enez er Beurion</i> – L'île des Pauvres	439
V.4.2.2. <i>Enez er broadeu</i> – L'île des Nations	440
V.4.2.3. Portrait du poète en saint	445
V.4.2.4. <i>Un digoll</i> – Une récompense	454
V.4.2.5. <i>Enez en Eled</i> – L'île des Anges	457
V.5. <i>Beati Mortui</i> – Heureux les Morts	459
V.5.1. Combattants glorieux des temps anciens	462
V.5.2. Vengeance et Croisade	465
V.5.3. L' <i>Ankoù</i>	468
V.5.4. Une armée	471
V.6. <i>Guedigéh</i> – Vision	474
V.6.1. Le sommeil du Monde	476
V.6.2. La mort du Monde	478

V.6.3. “ <i>er Gristeneh diboblet !</i> ” - “ <i>la Chrétienté dépeuplée !</i> ”	483
V.6.4. Les élus	487
V.7. <i>Deit, Spered Santel !</i> - Veni, Sancte Spiritus	490
V.7.1. “ <i>Er Gatel Europ</i> ” - “ <i>La Catin Europe</i> ”	492
V.7.2. “ <i>Bèh d’er German</i> ” - “ <i>Sus au Germain</i> ”	497
V.7.3. Le réveil par le sacrifice	503
V.7.4. “ <i>Me àél !</i> ” - “ <i>Je vois</i> ”	508
V.7.5. “ <i>Deit, Spered Santel !</i> ” - “ <i>Venez, Esprit Saint !</i> ”	511
V.7.6. “ <i>Gout e ran é teit</i> ” - “ <i>Je sais que Vous viendrez</i> ”	513
V.8. <i>Ar henteu er brezél</i> – Sur les chemins de la guerre	518
V.8.1. Titre et citation	519
V.8.2. <i>27 Est 1915</i> - 27 août 1915	520
V.8.3. <i>28 Est</i> - 28 Août	527
V.8.4. <i>29 Est</i> - 7 Guénholo / 29 Août – 7 Septembre	529
V.8.5. <i>D’er 7 a àenholo</i> – Le 7 Septembre	533
V.9. <i>Karter-noz ér hléyeu</i> - La veillée dans les tranchées	536
V.9.1. Titre et citation : “ <i>je</i> ” et la Bible	537
V.9.2. Les ténèbres et les voix	538
V.9.3. La Bretagne et l’exil	539
V.9.4. La chaîne et l’Apocalypse	540
V.9.5. Le sommeil	541
V.9.6. Tout voir, tout entendre	542
V.9.7. L’Occident	543
V.9.8. Mort pour la patrie	544
V.9.9. La famille	546
V.9.10. La justice de Dieu	547
V.9.11. Le pécheur	548
V.9.12. La lumière et la disparition	549
V.9.13. La force	550
V.10. La mort dans <i>Ar en Deùlin</i> : Conclusion	552
Conclusion générale	555
Bibliographie	562
Table des matières	590
Résumé & mots-clés	594
Abstract & key-words	595

## ANNEXES

A1. Textes présentés	597
A2. Compléments	632
A3. Passages cités en langue originale	646
A4. Lexique de la mort dans les œuvres étudiées	650

## Résumé & mots-clés

Cette thèse présente l'idée de la mort dans le récit *Kammdro an Ankoù – Le Tournant de la Mort* de l'écrivain breton Loeiz Herrieu, rédigé à partir de ses carnets de guerre écrits entre août 1914 et février 1919, et les poèmes du poète breton Yann-Ber Kalloc'h issus de son recueil *Ar en Deulin – A Genoux*, écrits en langue bretonne au début de la Première Guerre mondiale. Elle se situe dans le champ des études de civilisation. Les méthodes principales de recherche sont l'analyse littéraire et la littérature comparée. Après avoir défini et présenter l'idée de la mort et de la guerre à partir de différentes sources et références principalement littéraires, historiques et philosophiques, qui permettent de comprendre l'état d'esprit des deux hommes et de leur époque, cette thèse étudie la manière dont Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h ont exprimé leur idée de la mort dans leurs œuvres. L'observation tout d'abord séparée de celles-ci permet ensuite d'en présenter les points communs et les différences. Cette observation met en lumière la nature des représentations collectives qui les ont influencées, en particulier celles provenant de l'imaginaire catholique ou nationaliste, breton et français, la façon dont le contexte inédit de la Grande Guerre oblige ces deux hommes à créer de nouvelles représentations au moyen d'une création littéraire qui leur permet de conserver une part de liberté individuelle et d'expression singulière, en ce moment de transition entre la société traditionnelle et la société moderne. Transition qui annonce une véritable rupture par la progression de l'individualisme parmi les hommes des sociétés européennes. Car celui-ci a pour conséquence l'obligation pour chaque individu de prendre en charge son destin, qui n'est plus décidé par la communauté et surtout par Dieu. Dans ce contexte, le regard porté sur les œuvres de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h permet d'améliorer notre compréhension de l'esprit des Bretons du début du vingtième siècle, et des raisons qui firent accepter aux hommes bretons de partir se sacrifier au nom de la France. L'analyse purement littéraire montre pourquoi Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h font partie des précurseurs d'une littérature en langue bretonne qui subit désormais les influences communes aux autres littératures occidentales.

Mots-clés : Loeiz HERRIEU – Yann-Ber KALLOC'H – LITTÉRATURE BRETONNE – POÉSIE BRETONNE – LANGUE BRETONNE - MORT – PREMIÈRE GUERRE MONDIALE – CATHOLICISME – NATIONALISME – ANALYSE LITTÉRAIRE – LITTÉRATURE COMPARÉE

Abstract & key-words

DEATH IN YANN-BER KALLOC'H'S AND LOEIZ HERRIEU'S WORKS,

A Study of the Conception of Death in the Poems Yann-Ber Kalloç'h Wrote During World War I and in Loeiz Herrieu's War Story *Kammdro an Ankoù, At the Turn of Death*

Abstract :

The present thesis focuses on the conception of death in Breton writer Loeiz Herrieu's story *Kammdro an Ankoù – At the Turn of Death*, drawn from his war diaries from August 1914 to February 1919, as well as in Breton poet Yann-Ber Kalloç'h's poems from his anthology *Ar en Deulin – On my Knees*, written in Breton at the beginning of World War I.

It fits within the scope of civilisation studies. The research was mainly conducted according to the specific methods of literary analysis and comparative literature. First and foremost, the concepts of death and war are defined and illustrated through various sources and references – most of them literary, historical and philosophical – which give the reader insight into both men's and their contemporaries' mindsets. Besides, this thesis examines how Loeiz Herrieu and Yann-Ber Kalloç'h expressed their respective conception of death in their respective works. The minute analysis of each work separately, eventually makes it relevant to compare them in order to underline their common points and their differences. The critical comparison thus brings to light not only the very nature of the collective representations which influenced these works – especially those originating from the Catholic or nationalist, both Breton and French, imagination – but also to what extent the unprecedented conditions induced by the Great War forced these two men to invent new representations through their literary creation. Consequently, they gained a certain amount of individual freedom and a voice of their own, in this crucial moment of transition between tradition and modernity in society. Such a transition introduces the complete break of the development of individualism in European societies. For individualism means that one has to be responsible for one's own destiny since it is no longer determined either by the community or above all by God. In this perspective, the perception of Loeiz Herrieu's et Yann-Ber Kalloç'h's works improves the current understanding of the Breton folk's state of mind at the beginning of the 20<sup>th</sup> century and of the reasons why Breton men accepted to go and sacrifice their lives on the battlefield in the name of France. Furthermore, the purely literary analysis reveals how Loeiz Herrieu and Yann-Ber Kalloç'h belong to the forerunners of a Breton-language literature henceforth subject to the same influences as the other Western literatures.

Key-words :

LOEIZ HERRIEU – YANN-BER KALLOC'H – BRETON LITERATURE – BRETON POETRY – BRETON LANGUAGE – DEATH – WORLD WAR I – CATHOLICISM – NATIONALISM – LITERARY ANALYSIS – COMPARATIVE LITERATURE.

## QUATRIÈME DE COUVERTURE

Cette thèse présente l'idée de la mort dans le récit *Kammdro an Ankoù – Le Tournant de la Mort* de l'écrivain breton Loeiz Herrieu, rédigé à partir de ses carnets de guerre écrits entre août 1914 et février 1919, et les poèmes du poète breton Yann-Ber Kalloc'h issus de son recueil *Ar en Deulin – A Genoux*, écrits en langue bretonne au début de la Première Guerre mondiale. Elle se situe dans le champ des études de civilisation. Les méthodes principales de recherche sont l'analyse littéraire et la littérature comparée. Après avoir défini et présenter l'idée de la mort et de la guerre à partir de différentes sources et références principalement littéraires, historiques et philosophiques, qui permettent de comprendre l'état d'esprit des deux hommes et de leur époque, cette thèse étudie la manière dont Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h ont exprimé leur idée de la mort dans leurs œuvres. L'observation tout d'abord séparée de celles-ci permet ensuite d'en présenter les points communs et les différences. Cette observation met en lumière la nature des représentations collectives qui les ont influencées, en particulier celles provenant de l'imaginaire catholique ou nationaliste, breton et français, la façon dont le contexte inédit de la Grande Guerre oblige ces deux hommes à créer de nouvelles représentations au moyen d'une création littéraire qui leur permet de conserver une part de liberté individuelle et d'expression singulière, en ce moment de transition entre la société traditionnelle et la société moderne. Transition qui annonce une véritable rupture par la progression de l'individualisme parmi les hommes des sociétés européennes. Car celui-ci a pour conséquence l'obligation pour chaque individu de prendre en charge son destin, qui n'est plus décidé par la communauté et surtout par Dieu. Dans ce contexte, le regard porté sur les œuvres de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h permet d'améliorer notre compréhension de l'esprit des Bretons du début du vingtième siècle, et des raisons qui firent accepter aux hommes bretons de partir se sacrifier au nom de la France. L'analyse purement littéraire montre pourquoi Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h font partie des précurseurs d'une littérature en langue bretonne qui subit désormais les influences communes aux autres littératures occidentales.

## DEATH IN YANN-BER KALLOC'H'S AND LOEIZ HERRIEU'S WORKS,

A Study of the Conception of Death in the Poems Yann-Ber Kalloc'h Wrote During World War I and in Loeiz Herrieu's War Story *Kammdro an Ankoù, At the Turn of Death*

The present thesis focuses on the conception of death in Breton writer Loeiz Herrieu's story *Kammdro an Ankoù – At the Turn of Death*, drawn from his war diaries from August 1914 to February 1919, as well as in Breton poet Yann-Ber Kalloc'h's poems from his anthology *Ar en Deulin – On my Knees*, written in Breton at the beginning of World War I. It fits within the scope of civilisation studies. The research was mainly conducted according to the specific methods of literary analysis and comparative literature. First and foremost, the concepts of death and war are defined and illustrated through various sources and references – most of them literary, historical and philosophical – which give the reader insight into both men's and their contemporaries' mindsets. Besides, this thesis examines how Loeiz Herrieu and Yann-Ber Kalloc'h expressed their respective conception of death in their respective works. The minute analysis of each work separately, eventually makes it relevant to compare them in order to underline their common points and their differences. The critical comparison thus brings to light not only the very nature of the collective representations which influenced these works – especially those originating from the Catholic or nationalist, both Breton and French, imagination – but also to what extent the unprecedented conditions induced by the Great War forced these two men to invent new representations through their literary creation. Consequently, they gained a certain amount of individual freedom and a voice of their own, in this crucial moment of transition between tradition and modernity in society. Such a transition introduces the complete break of the development of individualism in European societies. For individualism means that one has to be responsible for one's own destiny since it is no longer determined either by the community or above all by God. In this perspective, the perception of Loeiz Herrieu's et Yann-Ber Kalloc'h's works improves the current understanding of the Breton folk's state of mind at the beginning of the 20<sup>th</sup> century and of the reasons why Breton men accepted to go and sacrifice their lives on the battlefield in the name of France. Furthermore, the purely literary analysis reveals how Loeiz Herrieu and Yann-Ber Kalloc'h belong to the forerunners of a Breton-language literature henceforth subject to the same influences as the other Western literatures.

Mots-clés :

Loeiz HERRIEU – Yann-Ber KALLOC'H – LITTÉRATURE BRETONNE – POÉSIE BRETONNE – LANGUE BRETONNE – MORT – PREMIÈRE GUERRE MONDIALE – CATHOLICISME – NATIONALISME – ANALYSE LITTÉRAIRE – LITTÉRATURE COMPARÉE

Key-words :

LOEIZ HERRIEU – YANN-BER KALLOC'H – BRETON LITERATURE – BRETON POETRY – BRETON LANGUAGE – DEATH – WORLD WAR I – CATHOLICISM – NATIONALISM – LITERARY ANALYSIS – COMPARATIVE LITERATURE.



Thèse de Doctorat présentée par

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

**Antony HEULIN**

pour obtenir le titre de :  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ RENNES II HAUTE-BRETAGNE

Préparée à l'Université Rennes 2 au CRBC -EA 4451

Ecole doctorale - Sciences Humaines et Sociales

n

Thèse soutenue le 21 novembre 2014  
devant le jury composé de

**Hervé LE BIHAN**  
PR, Rennes 2 / *président*

**Martine BERTHELOT-PUIG-MORENO**  
MCF-HDR, Perpignan / *rapporteur*

**Jean-Marie CASENAVE,**  
MCF-HDR, Bordeaux-Montaigne, *rapporteur*

**Anton FIGUEROA**  
Pr émérite, / *examineur*

**Gwendal DENIS**  
Pr, Rennes 2, directeur de recherche

ANNEXES

**Doctorat en celtique**

**LA MORT DANS L'ŒUVRE DE  
YANN-BER KALLOC'H ET LOEIZ HERRIEU,  
Analyse de l'idée de la mort dans les poèmes de  
Yann-Ber Kalloc'h écrits pendant la Première  
Guerre mondiale et dans le récit de guerre  
*Kammdro an Ankoù, Le Tournant de la mort,*  
de Loeiz Herrieu**

## ANNEXES

A1. Textes présentés	597
A2. Compléments	632
A2.1. Étymologie du mot “ <i>mort</i> ”	632
A2.2. Étymologie du mot “ <i>guerre</i> ”	632
A2.3. Loeiz Herrieu, Yann-Ber Kalloc'h et l'antisémitisme	633
A2.4. Biographie simplifiée de Loeiz Herrieu	635
A2.5. Qu'est-ce que l' <i>Emsav</i> ?	640
A2.6. Biographie simplifiée de Yann-Ber Kalloc'h	641
A2.7. Présentation des grades du 88 <sup>e</sup> RIT	644
A2.8. Tableau comparatif des mots de la Grande Guerre	645
A2.8. Étymologie de <i>lazhiñ-tuer</i>	646
A3. Passages cités en langue originale	646
A4. Lexique de la mort dans les œuvres étudiées	650
A4.1. Lexique de la mort tiré de <i>Kammdro an ankoù</i>	650
A4.2. Lexique de la mort tiré d' <i>Àr en Deùlin</i>	805

## A1. Textes présentés

### Chapitre I.2.1. Entre la vie et la mort *Le passage*, page 23

#### Ar hent er vèred

“Ar en hent ré ledan hag e gas d’er vèred,  
Ur mitin a viz est, me zad, em es heuliet  
Ho charké.  
Ponnér oé en amzér ha ponnér me ankin,  
Ha ponnér me herhed édan me samm begin.  
Didrué,  
A bazeu braz éh è kanerion hag avé.

Ar o lerh or stléjeh, hanval doh ur ranjenn  
E oen-me anezhi, me unan, er maill penn ;  
En hani  
E oè el liamm bresk étré er ré zo bet  
Ha steud or bugalé, ar me lerh, de zoned.  
Prederi  
Em oè ; rag éndro dein ne eùéhen hañni.

Hañni, na breur, na hoér ; a pe ouélér un tad,  
Dareu kéjet breudér d’er galon e hra vad...  
Evelsé,  
Daù vo dein, me unan, ’n em-akoursein de zoug  
Brud-vad or gourdadeu pes taolet ar me souk.

Ponnér é,  
Inour ur ouenn peizant féal de henteu Doué...

(...)

Ha mé er hetañ maill de zistag ar ho lerh,  
Mé hag e vo arhoah er péh mah oh hizù,  
Arlerh boud reit spered, labour ha nerh,

Evid vad er rérall, er ré-sen e chom biù,  
Ha daù e vo eùé dein  
Boud lonket d’en douar yein,  
Heb gobr hag heb gounag ?  
Paoukêh tra  
Diharag,  
Tonket oll de nétra ?

(...)

Ar en hent, ré ledan hag e gas d’er vèred,  
Ataù éh on, me zad, ar ho lerh é kerhed.  
É heuenn en traou marù em es klasket erhad,

Eùéhuz d’ho heuli, er merk ag ho trechad.

Klasket em es gouied, ged minotenneu mud,  
É pé ré anehé en des me rummad tud  
Gwéharall treménet.  
Rag, kén hoant n’em es bet,  
Nemed boud en hadenn  
E zalh béù, eid bepred,  
Spered dizon er Ouenn.  
Tostâd e hra en dé ma helleèt lared

#### Sur le chemin du cimetière

“Sur le chemin trop large qui mène au cimetière,  
Un matin du mois d’août, père, j’ai suivi  
Votre cercueil.  
Le temps était lourd, et lourde mon angoisse,  
Et lourds mes pas, sous le poids de mon deuil,  
Impitoyables,  
Chantre et attelage s’en allaient à grands pas.

A leur suite, vous nous traînerez tels une chaîne  
Dont j’étais, seul, le dernier anneau ;  
Celui  
Qui restait le fragile lien entre ceux qui furent  
Et la suite de nos descendants qui doivent être.  
J’étais  
Soucieux ; car autour de moi je n’apercevais personne.

Personne, ni frère, ni sœur ! Quand on pleure un père,  
les larmes fraternelles mêlées sont une consolation...  
Ainsi donc,  
Il me faudra, seul, m’habituer à porter  
La renommée de nos ancêtres dont vous avez chargé  
/ mon épaule.  
Il est lourd,  
L’honneur d’une race paysanne fidèle aux voies de  
/ Dieu.

(...)

Et moi le premier maillon à rompre après vous,  
Moi qui serai demain ce qu’aujourd’hui vous êtes,  
Après avoir donné ma pensée, mon activité, mes  
/ forces,  
Pour le profit de ceux-là qui resteront en vie  
Me faudra-t-il donc aussi  
Être englouti par la froide terre,  
Sans salaire et sans espérance,  
Pauvre chose  
Infecte  
Vouée au Néant ?

(...)

Sur le chemin trop large qui mène au cimetière,  
Je continue, mon père, à suivre vos traces.  
Dans la cendre des choses mortes, j’ai cherché avec  
/ soin,  
Soucieux de vous être fidèle – l’empreinte de vos  
/ pas.  
J’ai interrogé les sentiers muets  
Pour connaître ceux où mes ancêtres  
Ont autrefois cheminé.  
Car je n’eus jamais d’autre souci,  
Que d’être le germe  
En qui se perpétue  
L’esprit indomptée de la Race.  
Le jour est proche où vous pourrez dire

Ha bet on bet félan, Tadeu, pé nen don bet.  
Rag èldoh é kredan é kevrin er glahar,  
Èn un digoll paduz ne gavér ar en douar,

Ér Reihted divuzul, é doustér en Drué,  
Ér ranjenn dreistnatur e liamm er ré 'n em gar :  
Èldoh, me gred é Doué.”

\*\*\*\*\*

Si j'ai été fidèle, Ancêtres, ou infidèle.  
Car, comme vous, je crois au mystère de la Douleur,  
En une récompense durable qui n'est pas de ce  
/ monde,

A la Justice illimitée, à la douceur de la Pitié,  
A la chaîne surnaturelle qui lie ceux qui s'aiment.  
Comme vous, je crois en Dieu.(...)!”

### Chapitre I.2.1. Entre la vie et la mort *Le passage*, page 27

**À mon Père** (croix dessinée sur l'original)

“Non ! La force me manque, et je ne puis décrire  
Cette néfaste nuit où tu trouvas la mort,  
Mais pour me consoler, Père, je veux écrire  
en chantant ma douleur, quelques lignes encor...”

Père, sur ton cercueil j'ai versé bien des larmes,  
Des larmes de regret et de doux souvenir !  
Pour moi la vie, hélas ! a perdu tous ses charmes,  
je ne vois plus que peine et malheur à venir.

Oh ! Laisse de mon cœur s'épancher l'amertume :  
Il est si malheureux et si seul ton enfant,  
Père ! Et quand ces seuls mots accourent sous ma plume,  
D'angoisse et de douleur mon pauvre coeur se fend !

Je ne puis l'oublier, ce soir sombre d'automne  
Où ton corps, entouré de tous nos matelots,  
Fut conduit lentement à l'église bretonne  
Et puis au cimetière, au milieu des sanglots !

Sans doute, il est terrible alors, l'instant suprême :  
Te laisser là, ce fut sanglant et douloureux !...  
Mais lorsqu'on voit broyés de douleur ceux qu'on aime,  
Non ! Je ne savais pas qu'on fut si malheureux !!

... Et tous m'ont regardé d'un œil indifférent...  
Dieu ! L'ai-je bien senti tout entier, notre malheur ?!  
Hélas ! -Et maintenant, dans ma désespérance,  
En plaintes sans écho j'exhale ma douleur.

Je t'aime et te salue, ô mort, ma délivrance !  
Viens, oh ! Viens m'arracher à ces sombres séjours ;  
Brise moi cette vie où je traîne en souffrance !

Ah ! Quand donc viendra-t-il, le dernier de nos jours <sup>2?</sup>”

\*\*\*\*\*

### Chapitre I.2.3. *Eneñv*<sup>3</sup>et *anaon* : âme des vivants et âmes des morts, page 34

#### KANAOUENN AN ANAON

“N an' 'n Tad, ar Mab, ar Spered Glan,  
Yec'hed mat deoc'h, tud an ti-mañ,  
Yec'hed mat deoc'h war-bouez hor penn :

#### LA CHANSON DES ANAON

“Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit  
Bonne santé à vous, gens de cette maison,  
Bonne santé à vous au sujet de vous :

1 HERRIEU, 1957, p.204-211.

2 Yann-Ber Kalloc'h, Décembre 1902, Manuscrit - Archives de l'Éco-musée de Groix.

3 Ce mot peut être également orthographié *ene*.

Deut omp d'ho lakat er bedenn.

Pa sko ar Maro war an nor  
 'Stok er c'halonou ar c'hren-mor :  
 Da doull an nor pa zeu 'r maro,  
 Piv gant ar maro a yelo ?

Hogen, na vec'h ket souezhet  
 Da doull ho tor mar domp degoue't et :  
 jezuz en deus hon degaset,  
 D'ho tihunañ mar doc'h kousket :

D'ho tihunañ, tud an ti-mañ,  
 D'ho tihunañ, bras ha bihan ;  
 Ma'z eus, siwazh ! truez er bed,  
 En an' Doue, hor sikouret !

Breudeur, kerent ha mignoned,  
 En an' Doue ! hor selouet !  
 En an' Doue pedet ! Pedet !  
 Rak ar vugale ne reont ket.

Gant ar re hon eus-ni maget,  
 E domp pell 'zo ankounac'h et,  
 Gant ar re hon eus-ni karet,  
 Hep truez ez omp dilezet.

Ma mab, ma merc'h, c'hwi zo kousket  
 War ar pluñv dous ha blot-meurbet,  
 Ha me ho tad, ha me ho mamm,  
 Er purkator e-kreiz ar flamm.

C'hwi zo er gwele kousket aes,  
 An anaon paour 'zo diaes,  
 C'hwi 'zo er gwele kousket mat,  
 An anaon paour 'zo divad.

Ul liñser wenn ha pemp plankenn  
 Un dorchenn blouz dindan ho penn,  
 Pemp troatad douar war c'horre,  
 Setu madoù ar bed er bed.

Ni 'zo en tan hag en anken ;  
 Tan dindanomp, tan war hor penn,  
 Ha tan war-laez, ha tan d'an traoñ ;  
 Pedet evit an anaon !

Gwechall pa oamp e-barzh ar bed,  
 Ni 'boa kerent ha mignoned ;  
 Hogen bremañ, pa domp marvet,  
 Kerent, mignoned, n'hon eus ket.

En an' Doue, hor sikouret !  
 Pedet ar Werc'hez benniget  
 Das skuilhañ ul lomm eus he laeh,  
 Ul lomme war an anaon gaezh.

Eus ho kwele prim dilammet  
 War ho taoulin en em strinket,

Nous sommes venus vous mettre dans la prière.

Quand la Mort frappe à la porte  
 Un raz de marée frappe dans les cœurs :  
 Au trou de la porte quand vient la mort,  
 Qui partira avec la mort ?

Pourtant, ne soyez pas surpris  
 que nous soyons arrivés au trou de votre porte :  
 Jésus nous a amené,  
 pour vous réveiller si vous dormiez :

Pour vous réveiller, gens de cette maison,  
 Pour vous réveiller, petits et grands ;  
 S'il y a, hélas ! De la pitié dans le monde,  
 Au nom de Dieu, secourez-nous !

Frères, parents et amis,  
 Au nom de Dieu ! Écoutez-nous !  
 Au nom de de Dieu priez ! priez !  
 Car les enfants ne le font pas.

Par ceux que nous avons nourris,  
 nous sommes depuis longtemps oubliés,  
 par ceux qui nous avons aimés,  
 sans pitié nous sommes abandonnés.

Mon fils, ma fille, vous êtes endormis  
 sur la plume douce et bien confortable,  
 Et moi votre père et moi votre mère  
 dans le purgatoire au milieu des flammes.

Vous, vous êtes dans le lit endormis facilement,  
 les pauvres *anaon* le sont difficilement,  
 Vous, vous êtes dans le lit bien endormis,  
 les pauvres *anaon* le sont mal.

Un linceul blanc et cinq planches  
 une paillasse de paille sous votre tête,  
 Cinq pieds de terre par-dessus,  
 Voilà les biens du monde dans la tombe.

Nous, nous sommes dans le feu et l'angoisse ;  
 Du feu sous nous, du feu sur notre tête,  
 Et du feu là-haut, et du feu en bas,  
 Priez pour les anaon !

Autrefois quand nous étions dans le monde,  
 Nous avions des parents et des amis ;  
 Pourtant maintenant que nous sommes morts,  
 Parents, amis, nous n'en avons pas.

Au nom de Dieu, secourez-nous !  
 Priez pour la Vierge bénie  
 De verser un goutte de son lait,  
 Une goutte pour les pauvres *anaon*.

De votre lit promptement sautés  
 Sautez sur vos genoux,

Nemet koue'et e vec'h er c'hlañved,  
Pe gant ar maro kent galvet.

Sauf si vous êtes dans la maladie,  
Ou par la mort en premier appelés<sup>4</sup>.”

\*\*\*\*\*

### *Chapitre II.3. Le héros romantique, page 47*

Extrait du recueil “*Des Harmonies à Jocelyn*”<sup>5</sup> - Lamartine

“Levez-vous, Gaule et Germanie,  
L'heure de la vengeance est là !  
Des ruines, c'est le génie  
Qui prend les rênes d'Attila !  
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule ;  
Dans l'ornière de sang tout roule  
Tout s'éteint, tout fume. Il fait nuit,  
Il fait nuit, pour que l'ombre encore  
Fasse mieux éclater l'aurore  
Du jour où son doigt vous conduit !

L'homme se tourne à cette flamme,  
Et revit en la regardant :  
Charlemagne en fait la grande âme  
Dont il anime l'Occident.  
Il meurt : son colosse d'empire  
en lambeaux vivants se déchire,  
Comme un vaste et pesant manteau  
Fait pour les robustes épaules  
Qui portaient le Rhin et les Gaules ;  
Et l'esprit reprend son marteau !

De ces nations mutilées  
Cent peuples naissent sous ses pas,  
Races barbares et mêlées  
Que leur mère ne connaît pas ;

(...)

Pour les pousser où Dieu les mène,  
L'esprit humain prend cent détours  
Et revêt chaque forme humaine  
Selon les hommes et les jours.

(...)

Tantôt il coule la pensée  
En bronze palpable et vivant  
Et la parole retracée  
Court et brise comme le vent ;  
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,  
Il éclate comme la foudre  
Dans un mot de feu : Liberté<sup>6</sup> !

(...)”

\*\*\*\*\*

### III.3.4.1. PRO DEO : Au Grand-Séminaire de Vannes (1905-1907), page 69

#### AU GRAND OUTRAGÉ

“C'est fait. Ils ont souillé ton seuil de leur présence ;  
Le képi sur la tête et le fusil au poing,  
Ils ont vaincu, puis insulté notre impuissance :  
Le ciel était trop haut et les Chouans trop loin !

4 *BARZHAZ BREIZH*, 1988, p.438-440.

5 “*DES HARMONIES À JOCELYN*”, DE LAMARTINE, 1963, p.500-566.

6 Extrait du poème *LES RÉVOLUTIONS*, DE LAMARTINE, 1963, p.515-516.

Quand nous les avons vus courir vers ta chapelle,  
 La colère a grondé dans nos cœurs de Bretons  
 Et nous avons formé la garde devant elle !  
 Mais ils étaient soixante avec leurs mousquetons,  
 Mais ils étaient soixante avec des airs féroces,  
 Pauvres et faibles clercs, que pouvions-nous contre eux ?  
 Sous leurs brutalité et sous leurs coups de crosses,  
 Nous avons reculé, les larmes dans les yeux.

(...)

Nous nous sommes battus, nous presque tes ministres,  
 Nous qui devons prêcher douceur et paix à tous,  
 Nos poings ont labouré leurs figures sinistres,  
 Robustement, nos doigts ont enserré leurs cous.

(...)

Et Toi, Grand Outragé, de ta prison étroite,  
 -J'en suis sûr, et dans ce moment tous les sentions,-  
 Tu voyais, n'est-ce pas que notre âme était droite  
 Et Tu nous souriais, à nous qui combattions.

(...)

Pourquoi n'as-Tu pas fait que nous soyions morts ?  
 Mais Tu n'as pas voulu...Cela vaut mieux, peut-être !

(...)

Qu'ils renouvellent, va ! leurs sanglantes orgies,  
 Pour nous, comme jadis, qu'ils dressent l'échafaud !  
 Du sang de nos Aïeux, nos landes sont rougies :  
 Nous, leurs fils dignes d'eux, mourrons comme eux, s'il faut ?!

\*\*\*\*\*

### *Chapitre III.3.4.1. Le soldat selon Yann-Ber Kallocc'h, page 91*

#### **DIUGAN EZEKIEL**

(Ezech., XXXVII)

I

“... Dorn Doué arnonn,... Anbrouget d'É Spered Santel

Kerhet em ès. Èan me hasas ar ur bratel  
 Hag ar honnen, keij-meij, eskern oë astennet.

Sentus dohton, én ou mesk em és treménet :  
 Nivérus-nivérus e oent, ha séh èl mén.  
 Mouéh en Eutru neuzé ha men galüein : “Mab-dèn,  
 Ha te gred e hellà béüein en eskern-sé ?”  
 Hag eilgiriet em és : “Hui her goër, Eutru Doué”.

Ha laret Hen dès : “Ké. Diougan ar en eskern.  
 Lar dehé : “Eskern séh, kleüet konz en Tiern :  
 Me zégaso spered énoh, ha hui 'véüo ;  
 Dré nerh me honz, krohen ha kig yah hou kolo ;

Me lako mél' n hou kanoleu, ha hui vo beù,

Ha hui oero penaoz é ma Mé en Doué krenù.”

È me saù, um lakeit em és de ziougannein...

Kentih, un trouz spontus zo saüet ardro d'ein,  
 Ur fénüaden um ré, bras, épad ma konzen,  
 Taolet em és me sell de béar horn en dachen :  
 O burhud ! En eskern d'en eskern e dosté ;

#### **LA VISION D'ÉZECHIEL**

I

“...La main de Dieu sur moi,... Conduit par son  
 / Esprit-Saint,  
 J'ai marché. Il me mena sur une plaine,  
 Et dans celle-ci, pêle-mêle, des os étaient étendus.

Obéissant, j'ai passé au milieu d'eux,  
 Ils étaient nombreux, nombreux, et secs comme pierres,  
 La Voix du Seigneur alors m'appela : “Fils de l'homme,  
 Crois-tu que ces ossements puissent revivre ?”  
 Et j'ai répondu : “Vous le savez, Seigneur Dieu.”

Et il a dit : “Va. Prophétise sur les ossements.  
 Dis-leur : “Os desséchés, entendez la parole du Prince :  
 J'enverrai l'esprit en vous et vous vivrez ;  
 Par la force de mon Verbe, peau et chair fraîche vous  
 / couvriront ;  
 Je mettrai de la moelle dans vos canaux et vous serez  
 / vivants,  
 Et vous saurez que c'est moi le Dieu fort.”

Debout, je me suis mis à prophétiser...

Aussitôt un bruit effrayant s'est élevé autour de moi,  
 un mouvement se faisait, vaste, durant mon discours.  
 J'ai jeté les yeux aux quatre coins de la plaine :  
 O merveille ! Les os se rapprochaient des os ;

7 *Au grand outrage*, Yann-Ber KALLOCC'H, 1906, retranscrit par Léon PALAUX. PALAUX, 1926, p.39-40.

Mat én e léhm en eil d'é gilé um joenté,  
Arnehé kig, krohen én en taol oé kresket,  
Lan e oent oll a vel... meit spered n'ou doé ket :

A neüé, me gleuas er Vouéh vras é séüel :  
“Dén, diougan d'er Spered donet. Galù en aüel :  
Ag ar Gornog, ag er retér, ag er golern,  
Ar er gevred, Spered, dès ! Huèh ar en eskern.  
Huèh ar er ré-vraù men astennet él lann vras,  
Dehé oll er vuhé e zakori. “Me ras  
El men doé goulennet er Mestr Oll-Gelloudek.  
Er Spered 'zisohas éné, ha, buhéek,  
Nerh én ou ezéli, én ou goahiad goed,  
Chetu er helaneu én um lakat ar droed.  
Mileu ha mileu e üelen èl un armé,  
E rédek hag én um dolpein ardro d'ein-mé.

“Oll er relégeu-man, gendalhas en Eutru,  
E zo Rum Israel. Ind e lar : “A bep tu  
'Ma lédet hon eskern ; hor goanag zo a blad,

Rannet é bet é pemp pé huèh tam hon foblad”.  
Prezeg enta dehé ér giz-man : “Jéhova  
E venn ma touginn d'oh E gonz santel. Me za.  
Chetu er peh en dès laret Mestr Israel :  
“Me ha lako, me fobl, er mez doh ha garnel,  
Hag ha zégas e rinn ar ha zouar, ha neuzé,  
Hui oéro oll penaos en Eutru-Meur, Mé é.  
Me rei d'oh Spered, ha béüein e hreet,  
Ar zouar hou kentadeu, hui e hello kousket.  
Elsé, én ur uélet obér me madeleh  
Hui e laro : Guir é, en Eutru é Henneh.”

Distroein e ras neuzé dohein Drem Roué en néan :  
“Mab-dén, kemér genous un tam-koed, emé-Ean,  
Kemér, hag arnehon skriü : *Eit Juda hennen,*  
*Hag eil ré Israel e heuli é lézen.*  
Goudé, kemer un tam aral, hag ar un dro  
Skriü : “*De Jojeb. D'er ré 'n dès groeit dehon ou ro.*”

En eil doh é gilé stag en neu dam dohtu  
hag unanet e vint én ha zeuorn. Chetu.  
-Mar goulenner genis, émesk er pobleu-hont :  
“Petra e venn laret er peh e rès ?” respont :  
“Cheleüét konzeu Doué.” Eh an, Mé, de gemér,  
Bar Joseph, hag e zo é dorn men diouganner

Mé her stago de var Juda. Elsé e vennan.  
Hag en neu dam koed-sé ne rint mui meit unan.  
Etré er pobleu all é mant devaté oeit  
Ha mabed Israël, un disparti vo groeit  
Tud Jacob, me Spered e rédo d'ou dastum  
Hag ou zolpo kevred ar ou douar, én ur rum.  
Ar mañnéieu ou bro, én amzer de zonet  
Ind e chomo dalbéh staget hag unanet ;  
Eit ou rénein, ne vo naméit ur roué hebken,  
Mem benoh e vo arnehé de viruikén...

Aman é tévéa diougañ en Diougañner.  
Es é gout, ne gonza met a dud é amzér ;  
Meit mé, a pe lennan diougañ bras Ezékiel,  
D'id bepred é nejja me chonj, o Breiz-Izel.

## II

Er bobl-sé, kousket ar en Douar,

Bien à sa place l'un se joignait à l'autre,  
Sur eux peau, chair en un instant étaient montés,  
Tous étaient pleins de moelle... mais l'esprit n'était pas en  
/ eux :

De nouveau, j'entendis la grande voix s'élever :  
“Homme prophétise à l'Esprit de venir. Appelle dans levent :  
De l'Occident, de l'Orient, de Septentrion,  
Du Midi, Esprit, viens, Souffle sur les ossements.  
Souffle sur ces morts-ci étendus dans la lande immense,  
A eux tous tu rendras la vie. “Je fis  
Comme l'avait commandé le Maître tout-Puissant.  
L'Esprit entra en eux et, pleins de vie,  
De la force dans leurs membres, dans leurs veines et du sang.  
Voici que les cadavres se mettent sur pied.  
J'en voyais des milliers et des milliers comme une armée,  
Qui couraient et se rassemblaient autour de moi.

“Toutes ces reliques-ci, poursuivit le Seigneur,  
C'est la maison d'Israël ; ils disent : “De tous côtés  
Sont répandus nos ossements ; notre espérance est  
/ tombée,  
En quatre ou cinq tronçons on a partagé notre nation”.  
Prêche-leur donc cette façon-ci : “Jéhova  
Veut que je vous apporte son Verbe sacré. Je viens.  
Voici ce que le maître d'Israël a dit :  
“Je te mettrai, mon peuple, dehors de ton charnier,  
Et je te conduirai sur ta terre, et alors,  
Vous saurez tous que le Seigneur suprême, c'est Moi.  
Je vous donnerai mon Esprit, et vous vivrez,  
Sur la terre de vos ancêtres vous pourrez dormir.  
Ainsi, voyant l'acte de ma bonté  
Vous direz : “Il est Vrai : Celui-là est le Seigneur.”

La Face du Roi du ciel alors se tourna vers moi :  
“Homme, prends avec toi un morceau de bois, dit-II,  
Prends et écris dessus : *Pour Juda, celui-ci,*  
*Et pour ceux d'Israël qui suivent sa loi.*  
Ensuite, prends un autre morceau et en même temps  
Ecris : “*A Joseph ; à tous ceux qui lui ont fait cette*  
*promesse.*”

L'un à l'autre joins aussitôt les deux morceaux  
Et ils seront unis entre tes mains. Voilà.  
- Si l'on te demande, au milieu de ces peuples :  
“Que veut donc dire ce que tu fais ?” réponds :  
“Ecoutez les paroles de Dieu.” Je vais, Moi, prendre,  
La branche de Joseph, qui est dans la main de mon  
/ prophète  
Je l'attacherai à celle de Juda, je le veux ainsi.  
Et ces deux branches n'en feront plus qu'une.  
Entre les autres peuples vers qui ils sont allés  
Et les fils d'Israël, une séparation sera faite  
Les fils de Jacob, Mon Esprit courra les rassembler  
Et les réunira sur leur terre, en un seul groupe.  
Sur les montagnes de leur pays, dans l'avenir  
Ils resteront toujours attachés et unis ;  
Pour les gouverner il n'y aura qu'un seul roi,  
Ma bénédiction sera sur eux pour toujours...

Ici finit la vision du prophète.  
Sans doute il ne parle que des hommes de son époque ;  
Mais moi, lorsque je lis la vision d'Ezékiel,  
A toi toujours vole ma pensée, ô Bretagne !

## II

En ce peuple étendu à terre,

Hag e saù aben get safar  
Pe huéh àuel Doué ar hé fen  
Anaùet em ès nerh men gouen.

Er bobl-sé, get Doué dibabet  
Aùit bout É soudard ér bed  
Ha chom féal dohton heb distro  
Anaùet em ès Fé mem bro.

Er bobl-sé saùet a neùé  
Dré ivoul Doué, dre ivoul Doué,  
-O mouéhieu dioanag, taùes !-  
Mem Breihig em ès anaùet.

Ér bobl-sé, kent deuhantéret  
Ha n'hé dès ket hoah ankouéhet,  
Ha d'en em unañnein e ya,  
Anaùet em ès me Heltia.

Anaùet em ès tonkadur  
Er vro-sen éh onn hé hrouédur...  
Met più e vo en dén-brezél,  
E rein en tréh da Vreiz Izél ?

Più ? Ha de béh eur é tei éan  
Da adstagein deu dam er Gléan,  
'N ur youhal d'emb : "Mibion, saùet !"  
Get peh aroue 'vo anaùet ?

Più ha pegours ? Ha petra 'vern ?  
Ni, huéhamb t'au ar en eskern,  
Galùamb Spered er yeh, er Fé,  
Hag é pep tra fiamb é Doué !

### III

You d'em bro Breiz-Izél ! You, you ! d'en oll Gelted !...

Me uél... me uél... me uél... O ! cheleùet, sellet !  
De Vreiziz en niù vro leùéné, leùéné !  
Er haor koh keltiek e zihun én é vé.  
E zivreh zo skolmet, ar é dreid ur chaden,  
Meit én oébl glas hen dès laosket é youhadenn,  
Hag e pobleu spontet en um sell tro ha tro,  
En um houlen get krén : "Petra enta e zo ?"

Arsaùet get hou klem : Mab Gomer zo dihun ;  
Kornal e ra é vouéh avel arh er gurun  
Ha geti mañnieu Bro-Kambri, Kerné, Skoz, e zason.

Télen, binieu, korn-boud, kañnet ha diskañnet,  
Dégouéhet é r prantad, diougañnet :  
Tréh d'er Vreiziz, ha hui, malloh doh, broieù kaill !

Bloahus vo en taol, mar rant arnoh ur saill.  
Un heij-skoé krénù touchant ha bréuet vo er yaù :

Doué revo beniget : Keltia e zo ar saù !

### IV

Nann ! n'é ket un hunvré em ès groeit ! Un dra guir  
E vo, ya ! Meit hebkén mar vennamb kemér skuir

Ar hon tadeu ; mar gramb é pep amzér elté,  
Mar doujamb, get hanù Breih, heb méh, un hanù all :

Qui se lève tout de suite avec fracas  
Quand le vent de Dieu souffle sur sa tête  
J'ai reconnu la force de ma race.

En ce peuple, par Dieu choisi  
Pour être son soldat dans le monde  
Et Lui reste fidèle sans retour  
J'ai reconnu la Foi de ma patrie.

En ce peuple ressucité  
Par la volonté de Dieu, par la volonté de Dieu,  
- O voix de désespoir, taisez-vous ! -  
J'ai reconnu ma douce Bretagne.

En ce peuple jadis morcelé  
Et qui n'a pas encore oublié,  
Et qui marche vers l'union  
j'ai reconnu ma Celtie.

J'ai reconnu la destinée  
Du pays dont je suis l'enfant...  
Mais qui sera l'homme de guerre  
Qui donnera la victoire à la Bretagne ?

Qui ? Et à quelle heure viendra-t-il  
Rattacher les deux morceaux du Glaive,  
En nous criant : "Fils levez-vous ?"  
A quel signe le reconnaîtra-t-on ?

Qui et quand ? Et qu'importe !  
Nous soufflons toujours sur les ossements  
Appelons l'Esprit de la langue, de la Foi,  
En en toute chose ayons confiance en Dieu !

### III

Hourra pour ma patrie de Bretagne ! Hourra, hourra pour  
/ tous les Celtes !...

Je vois... je vois... je vois !... Oh ! Écoutez, regardez !  
Aux Bretons des deux pays allégresse, allégresse !  
Le vieux héros celte se réveille dans sa tombe.  
Ses bras sont liés, sur ses pieds est une chaîne,  
Mais dans l'air bleu il a jeté sa clameur,  
Et les peuples épouvantés se regardent tout à l'entour,  
En se demandant avec tremblement : "Qu'est-ce donc  
/ qu'il y a ?"

Cessez votre plainte : le fils de Gomer est sur son séant ;  
Sa voix retentit comme le fracas du tonnerre  
Et les montagnes de Bretagne, d'Irlande, les montagnes  
de Cambrie, de Cornouailles, d'Ecosse lui font écho.  
Harpe, biniou, corne de guerre, sonnez et résonnez,  
Il est venu, le temps, le temps prédit :  
Victoire aux Bretons ! Et vous, malédiction sur vous,  
peuples impies !

Terrible sera l'affaire, s'ils bondissent sur vous.  
Un fort haussement d'épaules bientôt, et le joug sera  
/ brisé !

Dieu soit béni : La Celtie est debout !

### IV

Non ce n'est pas un rêve que j'ai fait ! Une chose vraie  
Ce sera, oui ! Mais seulement si nous voulons prendre  
/ exemple

Sur nos pères ; si nous faisons en tout temps comme eux,  
Si nous vénérons, avec le nom de Bretagne, sans honte,

/ un autre nom :

Doué !”

Dieu<sup>8</sup>!”

\*\*\*\*\*

*Chapitre III.3.5.1. “J’ai faim de mourir !” page 109*

**GUERZEN ER MARÙ**

“Quare de vulva eduxisti me ?...  
 .... Putredini dixi : Pater meus es,  
 et “soror me” vermibus<sup>9</sup>...  
 (JOB, X, 18 ; XVII, 14)  
 “... Eno coff ha queyn ez breiny,  
 Treyt ha penn, hac ez dispenny Lagat ha  
 Fry ha goaziet<sup>10</sup>.”  
 (Poèmes bretons du M.A., Buhez mabden, 230)

**LA GWERZE DE LA MORT**

“Me ran meit huannadein arlerh er marù... Er marù !  
 Pe oen bihan, m’her spurmanté èl un dra garù,

ne gréden ket, mann, e hellé dén her gerùel :  
 Ha breman hoant em es, nañn em es de verùel !

Pegours é tei éndro me hig de vout ludu ?  
 Pegours é tiskennin é donded er bé du ?

Pegours, pegours é vinn krignet get er prenùed  
 En ur hoh toul, barh ur véred dizanaùet ?

O ! bout mahet édan huéh troeted douar ponnér !  
 Breiniat didrous én téoédled, pèl doh en èr,  
 Bout marù-mik ! Hunvré mat ha dous, hunvré karet,  
 Joé e lakès ém halon peur hag ém spered.

Neuzé é tiskuiho me horv breùet d’er boén.  
 Mont e rér de renoz ér guélé goudé koén :  
 Arlerh koén er vuhé, ér bé é tiskuihein,  
 Hag eit lanjer douar ha yéot em bo ar me hein.

Epad ma vinn elsé kousket yein skorn éno,  
 Us d’em fen marù er hantvedeu e dreméno :  
 Rod en Amzér e droei atàù én ur hudal...  
 Meit mé ne uélinn mui en hoari : me vo dal.

Galùet e vinn marsé guéhavé get me zud,  
 Meit ne eilgiriin tra dehé, rak me vo mut ;  
 Get trouz festeu er Bed ‘hello krénein en Douar,  
 En trouziéu-sé n’ou cheleùinn mui : me vo bouar.

Me vo dal, me vo mud, me vo bouar, me vo brein !

Ahed-kaer é mem bé, un hun ponnér e rein,

Hun heb hunvré, e sol un nozeh heb trenoze,  
 Er peah !... ér peah !... ér peah !...  
 -Meit perak ha penos,

Penos é kañnan mé ar un ton ken beunek ?  
 Girieu a zioanag nen dé ket brehonek !  
 Peh goaleuriou enta em ès bet, ha peh droug ?...  
 -Peh droug ? Siouah, me halon en em roug !

“Je ne fais que soupiner après la mort... La mort !  
 Quand j’étais petit, je me la représentais comme une  
 / chose terrible,  
 Je ne pensais pas, non, que quelqu’un pût l’appeler,  
 Et maintenant j’ai envie, j’ai faim de mourir !

Quand ma chair retournera-t-elle en poussière ?  
 Quand descendrai-je dans la profondeur de la tombe  
 / sombre ?

Quand, quand serai-je rongé par les vers  
 Dans un mauvais trou, au fond d’un cimetière  
 / oublié ?

Oh ! être écrasé sous six pieds de terre lourde !  
 Pourrir silencieusement dans les ténèbres, loin de l’air,  
 Être absolument mort !... Bon et doux rêve, rêve aimé,  
 Tu mets joie en mon pauvre cœur et dans mon esprit.

Alors se délassera mon corps brisé de peine.  
 On va se reposer au lit après souper :  
 Après le souper de la vie, dans la tombe je me délasserai,  
 Et pour couverture j’aurai sur moi de la terre et de l’herbe.

Pendant que je serai ainsi couché là, glacé,  
 Au-dessus de ma tête morte les siècles passeront,  
 La roue du Temps tournera toujours en hurlant ;  
 Mais moi je ne verrai plus la comédie, je serai aveugle.

Parfois peut-être les miens m’appelleront,  
 Mais je ne leur répondrai rien car je serai muet ;  
 Le bruit des fêtes du monde pourra faire trembler la terre,  
 Ces bruits-là, je ne les entendrai plus : je serai sourd.

Je serai aveugle, je serai muet, je serai sourd, je serai  
 / pourri !  
 Etendu de tout mon long dans ma fosse je dormirai d’un  
 / sommeil lourd,  
 Sommeil sans rêves au fond d’une nuit sans aurore,  
 Dans la paix... dans la paix... dans la paix !...  
 -Mais pourquoi et comment,

Comment chanté-je sur un air si sombre ?  
 Mots de désespoir ne sont pas bretons !  
 Quels malheurs ai-je donc eus, et quel mal ?...  
 Quel mal ? Hélas ! Hélas ! mon cœur se déchire !

8 *Diougan Ezekiel / La Vision d’Ézéchiél, ARDL, p.49-57.*

9 “Pourquoi m’avez-vous tiré du ventre de ma mère ? / J’ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père ; et aux vers : Vous êtes ma mère et ma sœur”  
*LA BIBLE, Job, 1990, p.631-632.*

10 “Là ventre et dos pourriront / Pieds et Tête, et se décomposeront œil et / Nez et veines.”

Gañnet onn ér glahar, mab d'er Hetan Péhed :  
Douget em ès me hroez ahoudé, hed ha hed,  
Hed ha hed, heuliet me hent rust heb um glem.

Hag er glahar ataù em fiké get é flemm.

Ya. Skoeit en dès en goaleur dal ar me halon,  
Sloeit adreus hag ahead, heb truhé èl ur lon.  
Didan é daoleu puill me fen em ès pléget,  
Lan a zareu, get en ankén hantér vouget.

Siouah ! Déh é ouélen, hiniù e ouélan hoah ;  
Ouélein e ran hénoah, me ouélo-forh, arhoah,  
Noz na dé ne hellan éhañnein a ouélein,  
Dareu e zo me hoén, ha me hun, ha me lein.

Malloh d'em dé ketan ! Malloh ar é sklerdér !

O Breiniadur, me mam, o prenùed, mem bredér,  
Deit, hireh em ès d'oh, hastet ! El ul linsèl  
Groñneit-mé oll ag er hlophen betag er sél !

Petra e ran, truhek, ér bed-man a zareu ?  
El Job en dén santel, é onn ar deil er hreu,  
N'em ès nitra, nen don nitra. -Mal é d'em ér !  
Sonnein, mal é d'en Ankeu koh dont d'em hemér !

Men diùar e hochell avel ré unan meù,  
Lann onn a chonjeu sot... Liameu, liameu,  
Ne veet ket enta torret ?... O me iné,  
Saill ér méz a me hreiz ha neik é sol en né !...

Rak n'é ket ar me horv hebkén e en hirovoutan :  
Eit kastiein péhed er hetan tad Adan,  
Glaharet é inéanèu peur é vugalé,  
E pep léh ma kerhant er Boén zo étalé.

Er méz a zeur er mor n'hell ket béùein er pesk :  
Mor me harentéiu zo bet kaset de hes ;  
Oeit int kuit, oll er ré e gréden em harent,  
Men delézet ou dès me unan ér pear-hent.

Goulieu dianvez, goulieu diabar :  
Penaos é talhehés d'er vuhé, peurkeh barh ?  
Er marè hebkén e hell rein d'id peuh ha repoz :  
Penas d'er marù karet nepas kornal ur poz ?

Én emgann pamdiéik dén ne ra d'ein en dorn :  
A suhun mem buhé pe vo deit er sadorn,  
P'em galùo en Ankeu, flourikus èl ur hi,  
E vougen digiet e vokinn gouéù dehi !

\*\*\*\*

“Arsaù, emé er Bed, get tristé ha gonzeu,  
De bep poén, plijadur ha hoarh e zo louzeu ;  
Guellat e rint eùé d'h glenùed mar kares :  
Ev ganemb guin er joé ér èren karget rez !”

-Hoarhein ! Pen dé me skoé flastret didan er béh,  
A pen donn mahagnet korv ha spered, abéh ?

Je suis né dans la Douleur, fils<sup>11</sup> du Premier Péché.  
Depuis, tout du long, j'ai porté ma croix,  
Tout du long j'ai suivi mon âpre chemin sans me  
/ plaindre.  
Et la Douleur toujours me piquait de son dard.

Oui. Le malheur aveugle m'a frappé au cœur,  
Frappé à tort et à travers, sans pitié comme une brute.  
Sous ses coups répétés j'ai plié la tête,  
Plein de larmes, à moitié étouffé par l'angoisse.

Hélas ! Hier je pleurais, aujourd'hui je pleure encore ;  
Je pleure ce soir, je pleurerai à chaudes larmes demain,  
Nuit ni jour je ne puis m'arrêter de pleurer,  
Les larmes sont mon souper, mon sommeil et mon  
/ déjeuner.

Malédiction à mon premier jour ! Malédiction sur sa  
/ lumière !  
O pourriture ma mère, ô vers, mes frères,  
Venez j'ai hâte de vous, pressez-vous ! Comme un suaire  
Enveloppez-moi depuis le crâne jusqu'au talon !

Qu'est-ce que je fais, misérable, en ce monde de pleurs ?  
Comme Job l'homme saint, je suis sur le fumier,  
Je n'ai rien, je ne suis rien ! Il est temps que mon heure !  
Sonne. Il est temps que le vieil Ankou vienne me prendre !

Mes jambes vacillent comme celles d'un homme ivre,  
Je suis plein de pensées stupides... Liens, liens,  
Vous ne serez donc pas brisés ?... O mon âme,  
Bondis hors de ma poitrine et vole au fond du ciel !...

Car ce n'est pas sur mon corps seulement que je gémis :  
Pour punir le péché du premier père Adam,  
L'âme comme le corps de ses fils est soumise à la douleur,  
Où qu'ils aillent la peine est près d'eux.

Hors de l'eau de la mer le poisson ne peut vivre :  
La mer de mes affections a été tarie,  
Ils sont partis, tous ceux-là dont je me croyais aimé<sup>12</sup>  
Ils m'ont abandonné tout seul au carrefour.

Blessures au dehors, blessures au dedans :  
Comment tiendrais-tu à la vie, pauvre barde ?  
La mort seule peut te donner la tranquillité :  
Comment à la mort aimée ne pas mugir un couplet ?

Dans la bataille quotidienne nul ne me donne la main :  
De la semaine de ma vie quand sera venu le samedi,  
Quand l'Ankou m'appellera, caressant comme un chien,  
Je baiserais sauvagement sa joue décharnée !

\*\*\*\*

“Cesse, me dit le monde, tes plaintes tristes.  
A toute peine plaisir et rire sont remèdes ;  
Ils guériront ton mal aussi, si tu veux :  
Bois avec nous le vin de la joie dans la coupe pleine  
/ jusqu'au bord !”

Rire ? Quand mon épaule est écrasée sous le fardeau,  
Quand je suis perclus, corps et esprit, tout entier ?

11 “Mab-fils” est incorrectement traduit par “fille” dans l'édition de Plon.

12 Ce vers n'est pas traduit dans l'édition, cette traduction est celle proposée dans l'édition de *Kendalc'h*.

Hoarhein !... Elsé e ra meur a unan, d'em oad,  
Meit mé, mé, ha gellout e rehen ? - Bed amoad !

Kalon mab-dén e zo ur varrik dirañnet :  
Kaer en dès plijadur ar blijadur donet,  
Hag er Bed er beuhein én é joéieu follan,  
Ar er geh voul-fank-men biruiken ne vo lan !

Noenù enta, Bed é lehid lous ha blijadur ;  
Eidonn, glan e chominn doh hé housiadur,  
Ha ne glaskinn konfort, ém zrébilleu euhus,

Nameit doh treid men Doué, men Doué, madeléhus...

... Meit hoantat e ran 'taù, hircvoudus, en Dilam,  
Ma-h-ei me eskern peur, kammet de uigent lam,

De gousket ér harnél betag dé er Barnour,  
-En dé-sé é saùo me horv lan a inour-;

Ha ma hello m'inéanù, skanùoh eit en aùel,  
En tu ral ag er marù darneijal divarùel,  
De vout, kuiteit dehon er bed-man yein ha stréh  
Eurus de virùiken...

*Doué, étré hou tivréh !"*

\*\*\*\*\*

*Chapitre III.3.5.2. "Il était mon âme, Il était ma vie" page 118*

### Pleurs

"Il est bien des douleurs à notre âme fatale,  
Mais le plus dur, et que rien jamais ne clame,  
C'est se voir repoussé\*<sup>14</sup> avec phrases brutales

Par ceux que l'on aime !

\*\*\*

Que t'avais-je donc fait, jeune homme à l'œil de flamme,  
Pour attirer sur moi ton courroux brusque et dur ?  
Tu n'es donc plus le même sur le fond de ton âme  
Pour me chasser ainsi, tel un serpent impur !

Pour que tu me lanças ton mépris à la face  
Et puis me plantas là, douloureux, stupéfait,  
Sur le feu de mon cœur ayant jeté ta glace,  
Toi, mon tout adoré, que t'avais-je donc fait ?...

Oh ! Si je t'ai blessé par mes phrases ou gestes,  
Pardon à deux genoux, pardon, mon Bien-aimé !  
Mais ne t'en va pas, Dis ! Je veux que tu me restes,  
Car, sans toi, l'avenir m'est tout sombre et fermé.

Mais non : Je désespère !... Envers ceux que l'on aime  
L'on n'agit pas ainsi que tu l'as fait pour moi ;  
On ne leur jette pas de si rude anathème  
Que celui que tu m'as jeté ce matin, toi !

Oh ! Je comprends ! J'eus tort, moi, pauvre enfant des grèves,  
De vouloir être aimé de toi, le citoyen !...  
Et voici qu'un seul mot renverse tous mes rêves,  
Et tu m'écrases sous le poids de ton dédain !

Rire ?... Ainsi fait plus d'un, à mon âge.  
Mais moi, moi, est-ce que je pourrais ?... - Monde insensé !

Le cœur du fils de l'homme est un tonneau défoncé,  
Plaisir sur plaisir ont beau y venir,  
Le monde a beau le noyer dans ses ivresses les plus folles,  
Sur cette pauvre boule de boue jamais il ne sera plein,

Nage donc, ô monde dans la vase fétide de ton plaisir ;  
Pour moi, je me garderai pur de sa souillure,  
Et je ne chercherai consolation, dans mes tribulations  
/ effroyables,  
Qu'aux pieds de mon Dieu, de mon Dieu, bon...

... Mais j'espère toujours, gémissant, à la Délivrance,  
Afin que mes pauvres os, déboités par les chutes, s'en  
/ aillent

Dormir dans le charnier jusqu'au jour du Juge,  
-Ce jour-là mon corps se lèvera plein de gloire-;

Et afin que mon âme, plus légère que le vent, puisse,  
de l'autre côté de la mort, voler immortelle,  
Pour être, quittant cette terre étroite et froide,  
Heureuse à jamais...

*Dieu ! entre vos bras<sup>13</sup>"*

13 *ARDL*, p.92-99. Écrit à Kergonan (où s'était installé le Grand Séminaire de Vannes après l'inventaire), en 1907.

14 Orthographié "repousser" dans le texte original.

Si c'est faux ce que je te dis là, toi, proteste !...  
-Mais quoi, sortir de ton silence accoutumé,  
De ta torpeur ? pour moi dire un mot, faire un geste ?  
-Cela t'est bien égal d'être mon Bien-Aimé !!

Toi pour qui, quand ton œil se voilait sous la peine,  
Ma pauvre âme avait faim de s'immoler toujours ;  
Toi dont mon cœur est plein, dont ma pensée est pleine,  
Et que j'avais rêvé pour soutien de mes jours ;

Toi, pour qui j'ai souffert tout, avec patience,  
Lorsque j'ai refoulé mes larmes en silence,  
Toi pour qui j'ai pleuré, toi pour qui j'ai prié :

Voici que sur la route à présent tu me laisses,  
Voici que tu me fuis brusquement sans émoi,  
Et je reste tout seul, là, devant mes tristesses !...  
Non, oh ! Non, je n'attendais pas cela de toi !!...

-Tu n'as pas entendu ma plainte désolée  
Quand elle s'élevait dans l'air en grandissant ;  
Avec froideur tu tins ton oreille fermée  
Aux sanglots qui sortaient de mon cœur gémissant !...

Mais j'ai tort de chanter ma complainte obstinée !  
Je dois me consoler, Seigneur, en notre foi :  
Puisque le malheur fut toujours ma destinée,  
Faites qu'il soit heureux tout de même, sans moi !

\*\*\*\*

Il est bien des douleurs à notre âme fatale,  
Mais le plus dur, et que rien jamais ne clame,  
C'est se voir repousser avec phrases brutales  
Par ceux que l'on aime<sup>15</sup> !”

\*\*\*\*\*

*Chapitre III.3.4.2. “Il était mon âme, Il était ma vie” page 118*

### **Dernier Soupir**

*La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime.*  
Lamartine

“Il était mon âme, Il était ma vie,  
Son départ me fut un coup terrassant :  
La route qu'alors mes pas ont suivi  
Mon cœur déchiré marquait de Sang !

J'aimais, J'adorais ! J'avais joie à vivre  
Sentant son cœur battre à côté du mien !...  
-Maintenant, qui m'aime, hélas ! pour me suivre ?  
Nul ! Autour de moi je ne sens plus rien !

Ce que j'ai versé de larmes ardents  
Vous seul le savez, mon Dieu, rien que vous !  
J'ai maudit, avec des clameurs stridentes,  
Le stupide sort me lançant ses coups.

15 Extrait de *Pleurs*, poème de Yann-Ber KALLOC'H, 1904, Manuscrit - Archives de l'Eco-musée de Groix.

... Et durant qu'ainsi ma douleur sauvage  
Exhalait sa plainte en de longs sanglots,  
Un ange est venu, frôlant mon visage,  
Et qui m'a donné paix douce et repos.

Un est venu qui m'a dit : "Pauvre âme,  
"Qu'un malheur léger peut-être abattit,  
"Pour trouver la paix que ton coeur réclame  
"Sois pur et pure et pieuse !" Et l'ange est parti !

Alors j'ai prié, j'ai prié sans trêve  
Et durant les jours et durant les nuits ;  
Et d'avoir fini de vivre mon rêve  
La prière m'a consolé depuis.

-Tout est donc fini, bien fini ! - N'empêche !  
Quand je pense à lui je pleure toujours...

Votre empreinte en nous reste toujours fraîche,  
O premiers désirs, ô premiers amours<sup>16</sup> !!"

\*\*\*\*\*

*Chapitre IV.3.14. En arrière du pays des morts, page 386*

*"O wae be to you, Men o' State,  
That brethren rouse to deadly hate !  
As ye make mony a fond heart mourn,  
Sae may it on your heads return !  
How can your flinty hearts enjoy  
The widow's tear, the orphan's cry?  
But soon may peace bring happy days,  
And Willie hame to Logan  
braes !"*

Robert Burns

<http://www.robertburns.org/works/414.shtml> consulté le 21 mars 2014.

\*\*\*\*\*

*Chapitre IV.2. Men Gouen – Ma Race, page 410*

## MEN GOUEN

"O Race des Bretons vouée à la souffrance,  
Nous n'avions pas de mot pour dire l'espérance.

Èmen ma hé havel ?... El lévreu n'hel lar ket.  
Balh e oé hon tadeu a glodeu hé orin,  
Meit guerso én ou béieu yein é mant kousket

Ha geté 'dan en douar é houska ou hevrin.

Ar dreuz en Hen-Amzér hé havamb. Ar saù é,

Hé dorn ar hé hléan houarn, herdér 'n hé deulegad

É retér er Rénos neuzé en em streué  
Hag Europ e gréné didan tuz hé jao-gad.

## MA RACE

"Où est son berceau ?... Les livres ne le disent pas.  
Nos pères étaient fiers des gloires de son origine,  
Mais depuis longtemps dans leurs tombes froides  
/ ils sont couchés,  
Et avec eux, sous la terre, dort leur secret.

Au seuil de l'Antiquité nous la trouvons. Elle est  
/ debout,

Sa main sur son épée de fer, de l'audace dans ses  
/ yeux,

A l'est du Rhin elle se propageait alors,  
Et l'Europe tremblait sous le galop de son cheval  
/ de bataille.

16 Poème de Yann-Ber KALLOC'H, 1905 - Manuscrit - Archives de l'Eco-musée de Groix.

Men gouen ne zoujé meit en Né, nitra didan !  
Meit un hoant berùidant 'n hé halon e vèùé,  
Meit he spered e vagé un hunvré ledan :  
Kornog ! mont de Gornog, de géout ur bed neùé !

Hag en dé : "O Kornog, éh an d'id !" emé-hi...  
Ardran er gaderion é kerhé er groagé,  
Noz dé éh ent araok get nerh er reverhi,

Hag é sol en néanèu Sell Doué ou anbrougé.

Treuzet dehé er ster, treuzet er mañnéieu,  
Treuzet zokén de lod argolleu er Ganol,  
Ind e uélas en héol é seùel ar vroieù  
ken bourus ma tarhas ur "You !" é beg en oll.

"Ehan ! Éme men Gouen. Aman 'ma kun en néanè,  
Dremùéleu er vro-man 'vo mat bèuein geté ;  
Aman hed en oedeu é luskellinn m'inéanè  
É tristé er Mor-Bras hanval oh me zristé..."

O Arvor ha Galia, lùerhon ha Brittia  
A oll-viskoah é oeh tonket get er Hroéour  
De vout broieù santel kaderion krenù Keltia,  
Rouañnezed er broieù ha dinneu en Inour !

Hiziù, her gout e ran, é oh goapeit d'en oll :  
Goudé bout bet gouleu Europ, o gouen vretien,  
Hiriù 'ous oeit de guh é kornog él en héol...

Meit pe zeï er beuré té e saùo èlton.

Te saùo él en héol ! Arzur n'en dé ket marù ;  
Tregont milion Kelted éh omb oh her gortos ;

Mar venn Doué, tu e vo de skoein meur a daol garù,  
mar venn, é tint éndro, déieu Ambikatos.

## II

En druid e gelemné : "Un Doué 'zo, 'n es chet deu ;

Ur bed arall e zo ; pleget omb oll d'er Red ..."

Meit un dra e vankeh anehon, o tadeu :  
D'er Goanag hous iné payaññ e oé cherret.

Raksé, pen das er Guir Lézen ag er Réter,

Pe gleùas men Gouen beur gourhemeneù er Hrist

Pe anaùas en Aviél lan a zoustér,  
Ul leùéné divent 'grénas 'n halon trist.

Tam ne harzas oh Anù Jésus, - o, tam erbet !

Henneh e vo bepred inour hon tadeu-ni :

Ma race ne craignait que le Ciel, rien au-dessous !  
Mais un désir ardent vivant dans son cœur,  
Mais son esprit nourrissait un rêve large :  
L'Occident ! aller à l'Occident vers un monde  
/ nouveau !

Et un jour : "O Occident, je vais à toi," dit-elle...  
Derrière les guerriers marchaient les femmes,  
Nuit et jour ils avançaient avec la force de la marée  
/ d'équinoxe,  
Et au fond de cieux le regard de Dieu les escortait.

Franchi le fleuve, franchies les montagnes,  
Franchis même par quelques uns les périls du Détroit,  
Ils virent le soleil se lever sur des pays  
si agréables qu'un hurra jaillit des lèvres de tous.

"Halte ! dit ma Race. Ici le ciel est doux,  
Les horizons de ce pays, il fera bon vivre avec eux,  
Ici le long des âges, je bercerais mon âme  
Dans la tristesse de l'Océan semblable à ma tristesse..."

O Armorique et Gaule, Irlande et Bretagne  
De toute éternité vous étiez destinées par le Créateur  
A être les saintes patries des guerriers forts de la Celtie,  
Les reines des patries et les forteresses de l'Honneur !

Aujourd'hui, je le sais, vous êtes méprisées de tous :  
Après avoir été la lumière de l'Europe, ô Race celtique,  
Aujourd'hui tu t'es couchée à l'Occident comme  
/ le soleil,  
Mais quand le matin reviendra tu te lèveras comme lui.

Tu te lèveras comme le soleil ! Arthur n'est pas mort ;  
Nous sommes trente millions de Celtes qui l'attendons  
/ toujours ;  
Si Dieu veut nous aurons l'occasion de frapper plus  
/ d'un coup terrible,  
S'Il veut, les jours d'Ambigate reviendront.

## II

Le druide enseignait : "Il y a un Dieu ; il n'y en a  
/ pas deux ;  
Il y a un autre monde ; nous sommes tous soumis à  
/ la Nécessité..."  
Mais une chose vous manquait, ô Pères :  
A l'espérance votre âme païenne était fermée.

C'est pourquoi, lorsque la Vraie Doctrine vint de  
/ l'Orient,  
Quand ma pauvre Race entendit les commandements  
/ du Christ  
Quand elle connut l'Évangile plein de douceur,  
Une allégresse immense trembla dans son cœur triste.

Elle n'offrit au nom de Jésus aucune résistance, - Oh !  
/ Aucune !  
Ceci sera toujours l'honneur de nos Pères à nous :

En oll broieù aral merhéron ou dès bet,  
Keltia hi-hé-unan n'hé dès chet groeit hañni.

Hi, hag e hoarhé kent diar furnéh Hellas,  
'Hloestras d'er Géden-man hé bugalé uëllan ;

Oh treid Doué er Halvar hé hléan-houarn hi 'daolas,  
Ha hed er hantvléieu ohton 'ma bet félan.

Énéberion hé Doué zo deit de vout hé ré ;  
Eiton hé dès kerhet d'en emganneu euhus,  
Ha get ma oé er Fé é kalon hé faré,  
Goleit hé dès er bed a glod hé-h-anù tréhus...

### III

Un dé eùé, siouah, men Doué, oé bet tréhet.  
Hag ahoudé, saotret édan treid peb meùel,  
Men gouen zo diragoh èl ur peulvan kouéhet,  
Yein, mut, marù...

Meit Hou préh e hell hé adseùel.

Ha Hui hé adsaùo ! Ha Hui hé adsaùo !  
Ken nerhus Hou pédimp ma reet elkent "ya",

D'en eur dibabet d'Oh en Douar oll e daùo  
De cheleu klehiér Pask é son dihun Keltia !

Ha Keltia, én hé saù, e gañno ur Hredo  
Ken lidel ma plégo tal pep pobl dirak Doué...

.....  
En had hon ès hadet, hor mibion her médo :  
Hadet d'em én dareu, in hen esto er joé ! "

Paris, 1914.

**Yann-Ber Kalloc'h**, *ARDL*, p.65-70.

\*\*\*\*\*

*Chapitre V.3. Péden én Téoéldeed - Prière dans les Ténèbres, page 426*

### PÉDEN ÉN TÉOÉLDEED

"Plorans ploravit in nocte, et lacrimæ  
ejus in maxillis ejus..."  
(THRENI, I, 2)

#### I

"Ne houlennet ket più zo azé, Gout e ret  
E ma mé en em stlej é toul Hou tor aré :  
En Hou kalon, Jésus-kariad, Jésus karet,  
Deit onn de ziskargein me halon, rak bar é.

Deit onn... Deùéhat é. En noz dall e zisoh,  
E hroñn er mor, hag en tiér, hag er mézeu ;  
Hous ilizeu, pe gouéh en noz, e zo dousoh,

Dans tous les autres pays ils ont eu des martyrs,  
Seule la Celtie n'en a fait aucun.

Elle qui souriait jadis de la sagesse de l'Hellade,  
Elle consacra à cette croyance-ci les meilleurs de  
/ ses enfants ;  
Aux pieds du Dieu du Calvaire elle jeta son épée de fer,  
Et à travers les siècles elle Lui est restée fidèle.

Les ennemis de son Dieu sont devenus les siens ;  
Pour lui elle a marché aux batailles effroyables,  
Et parce que la Foi était au cœur de son armée,  
Elle a rempli l'univers de la gloire de son nom  
/ victorieux...

### III

Un jour, aussi, hélas ! mon Dieu, elle fut vaincue,  
Et depuis, souillée sous les pieds de chaque valet,  
Ma Race est devant Vous comme un menhir écroulé,  
Froide, muette, morte...  
Mais Votre bras peut la relever.

Et Vous la relèverez ! Et Vous la relèverez !  
Nous priérons avec tant de force que Vous consentirez  
/ enfin,  
Et à l'heure marquée par Vous toute la terre se taira  
Pour écouter les cloches de Pâques sonner le réveil de  
/ la Celtie !

Et la Celtie, debout, chantera un Credo,  
Si solennel que le front de chaque peuple se courbera  
/ devant Dieu...

.....  
Le blé que nous avons semé, nous fils le récolteront :  
semé par nous dans les larmes, ils le moissonneront  
/ dans la joie ! "

Paris, 1914.

### PRIÈRE DANS LES TÉNÈBRES

"Ne demandez pas qui est là. Vous savez  
Que c'est moi qui me traîne à Votre porte encore :  
Dans votre cœur, Jésus-Ami, Jésus-Aimé,  
je suis venu décharger mon cœur, car il déborde.

Je suis venu... Il se fait tard. La nuit aveugle arrive,  
Enveloppe la mer, et les maisons, et la campagne ;  
Vos églises, quand la nuit tombe, sont plus douces,

Lesket mé de ziskuih un eur ar en treuzeu.

Lesket mé. Flastret onn. Mont eraog n'hellan mui  
Edan méh me fehed en um gromma me hein,  
Edan béh mé ankén éh onn pariù... O Hui,  
Ketan Dougér er groez, Hou péet truhé dohein !

Chetu mé diragoh èl er hlaskér-bara  
E ya d'houlenn en alézon a zor de zor ;  
Me nerh a oaz, hénoah, e zo oeit de nitra,  
Men glahar 'h onn abarh èl ur helan ér mor.

Chetu mé èl er hi truhék en dès é vestr  
Lesket ér méz ér yenion, hag e ouéla ;  
En dioanag éh onn skolmet én é gabestr,  
En noz-spered e sour aronn hag em gola...

Mestr, n'em delézet ket, m'Hou aspéd, ér gohad,

Pé solio rinn ! Sellet, en tonneu em gouni...  
Skuillet Hou kras énonn a flahad, a flahad,

Tuemmet me halon marù oh tan bèù Hous Hani.

Eh onn èl ul lon skuih ha ne glask meit ahoé ;

Me hroézieu pamdiek e zénahan ou doén ;  
Hou péet truhé dohein, o men Doué, o men Doué,  
Aon em ès a chomel me unan get me foén !...

... Eilgir erbet... nitra !... O, diskuih ! o, kousket !...

Em é Oh, me Mestr ? 'Men é ma Hou truhé ?...  
-Siouah, me fédennu n'é ket briel, n'int ket...

Hama, me ganno d'Oh guerzen zo mem buhé :

“Bonum est viro eum portaverit jugum ab adolescentia sua”  
(Theni, III, 27)

## II

Me zo gañnet é kreiz er mor  
Tèr leù ér mez ;  
Un tiig guen duhont em ès,  
Er bénal 'gresk étal en or  
Hag el lann e hol en anvez.  
Me zo gañnet é kreiz er mor  
E bro Arvor.

Me zad e oé, èl é dadeu,  
Ur martelod ;  
Bèuet hen dès kuh ha diglot  
-Er peur ne gañn dén é glodeu-  
Bamdé-bamnoz ar er mor blot.  
Me zad e oé, èl é dadeu,  
Stleijour-roudéu.

Laissez—moi me reposer sur le seuil.

Laissez-moi. Je suis écrasé. Je ne puis aller de l'avant,  
Sous la honte de mon péché mon dos se courbe,  
Sous le poids de mon angoisse j'agonise... O Vous,  
Premier Porteur de la Croix, ayez pitié de moi !

Me voici devant Vous comme un chercheur-de-pain  
Qui va demander l'aumône de porte en porte ;  
Ma force d'homme, ce soir, est allée à rien,  
Je suis dans ma douleur comme un cadavre dans la  
/ mer.

Me voici comme le chien misérable que son maître  
A laissé dehors dans la froidure, et qui pleure ;  
Je suis noué dans la chaîne du désespoir,  
La nuit spirituelle me presse et me couvre...

Maître, ne m'abandonnez pas, je Vous en supplie, dans  
/ la tempête,  
Ou je sombrerai ! Voyez : les vagues m'atteignent...  
Versez Votre Grâce en moi à pleines mains, à pleines  
/ mains,  
Réchauffez mon cœur mort au feu vivant du Vôtre.

Je suis comme une bête lasse qui ne cherche que la  
/ méridienne ;  
Mes croix journalières, je refuse de les porter :  
Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, ô mon Dieu,  
J'ai peur de rester seul avec ma peine !...

... Aucune réponse... rien ! - oh ! Me délasser ! Oh,  
/ dormir !  
Où êtes-Vous, mon Maître où est Votre miséricorde ?...  
Hélas ! mes prières ne sont pas dignes, elles ne le sont  
/ pas...  
Eh bien ! Je Vous chanterai la gwerze sombre de ma  
/ vie :

\*\*\*\*

## II

Je suis né au milieu de la mer  
Trois lieues au large ;  
J'ai une petite maison blanche là-bas,  
Le genêt croît près de la porte  
et la lande couvre les alentours.  
Je suis né au milieu de la mer  
Au pays d'Armor.

Mon père était comme ses pères,  
Un matelot ;  
Il a vécu obscur et sans gloire  
-Le pauvre, personne ne chante ses gloires,-  
Tous les jours, toutes les nuits sur la mer molle.  
Mon père était comme ses pères,  
Traîneur de filets.

Me mam eùé e laboura  
 -Ha guen hé bleu-  
 Geti, en huéz ar hon taleu,  
 Diskeit em ès, bihannik-tra,  
 Médein ha tennein avaleu.  
 Me mam eùé e laboura  
 D'hounid bara...

O déieu mem bugalereh,  
 Pen den, dilui,  
 Get mam de rédek en éruï  
 Pé get me zad d'er beskereh.  
 Men é oh-hui, men é oh-hui ?  
 O déieu mem bugalereh,  
 Na dous e oeh !

Huéh 'oemb neuzé, Santez Mari,  
 Ardrou d'en daol ;  
 Yah ha leüen véüemb oll,  
 De Zoué ha d'oh e zougemb bri.  
 Breman é ma kemmet en taol.  
 Huéh 'oemb neuzé, Santéz Mari :  
 N'omb mui meit tri...

Er Marù ar en or 'n dès skoet,  
 Deit é abarh :  
 Hon eurvad zo oeit kuit 'n un arh  
 Er véred-parrez de gousket...  
 Hag énonn é hañnas ur barh.  
 Er Marù ar en or 'n dès skoet...  
 -Ne ouélinn ket !

Ne ouélinn ket ! Ré 'm ès ouélet  
 Neuzé, siouah !  
 Ha hoant em mehé d'obér hoah,  
 D'er glahar zo tro d'em oéled !  
 Meit ret é bout krénù eit arhoah.  
 Ne ouélinn ket ! Ré 'm ès ouélet :  
 Eurieu kollet.

Dareu a zioanag divent  
 Em ès taolet  
 Em deüehieu-hont ken kalet ;  
 Reveet béniget êlkent,  
 Rak reit hou pès d'eïn er Guéled !  
 Dareu a zioanag divent  
 Me amzér-gent !...

... Ha breman petra larinn-mé,  
 Pe oéret oll ?  
 Me eurvad douarel oeit de goll,  
 Bet onn ér hloerdi, én armé,  
 Baléet 'm ès édan Hou héol.  
 Ha breman petra larinn-mé  
 Dirak men Doué ?

Petra larinn d'Oh, o Doué strih,  
 Mor madeleah ?

Ma mère aussi travaille,  
 -Et blancs sont ses cheveux ;-  
 Avec elle la sueur sur nos fronts,  
 J'ai appris tout petit,  
 A moissonner et à arracher les pommes de terre.  
 Ma mère aussi travaille  
 Pour gagner du pain...

O jours de mon enfance,  
 Quand j'allais, alerte,  
 Avec ma mère courir les sillons  
 Ou avec mon père à la pêche.  
 Où êtes-vous, où êtes-vous ?  
 O jours de mon enfance,  
 Que vous étiez doux !

Nous étions six, Saint-Marie,  
 Autour de la table,  
 En bonne santé et joyeux nous vivions tous,  
 Nous Vous vénérions, Dieu et Vous,  
 Maintenant, tout cela est changé.  
 Nous étions six alors, Sainte-Marie ;  
 Nous ne sommes plus que trois...

La Mort a frappé à la porte,  
 Elle est entrée :  
 Notre bonheur est parti dans un cercueil  
 Dormir au cimetière de la paroisse...  
 Et en moi un barde naquit.  
 La mort a frappé à la porte...  
 -Je ne pleurerai pas !

Je ne pleurerai pas ! J'ai trop pleuré  
 Alors, hélas !  
 Et j'aurais envie de le faire encore,  
 Tellement il y a de malheur autour de mon foyer !  
 Mais il faut être fort pour demain.  
 Je ne pleurerai pas ! J'ai trop pleuré :  
 Heures perdues.

Larmes de désespoir immense  
 Que j'ai versées  
 Au cours de ces jours-là si durs ;  
 Soyez bénies tout de même,  
 Car vous m'avez donné la Vue !  
 Larmes de désespoir immense,  
 De mon passé !...

... Et maintenant que dirai-je,  
 Puisque Vous savez tout ?  
 Mon bonheur terrestre perdu,  
 J'ai été au séminaire, à l'armée,  
 J'ai voyagé sous Votre soleil.  
 Et maintenant que dirai-je  
 Devant mon Dieu ?

Que Vous dirai-je, ô Dieu juste,  
 Océan de bonté ?

Er beuranté zo huerù hé Leah ;  
Er bleu diséhet 'houlen gluih ;  
En douar-man zo lous é folleah,  
Petra larinn d'Oh, o Doué strih,  
Meit éh onn skuih !

Deit onn devadoh arselin ;  
Doh Hou aotér  
E klaskan dibun me fatér :  
Sklerdèreit-mé hag é uèlenn,  
Konzet, ma tanùinn Hou toustér.  
Deit onn devadoh arselin  
Ar men deulin...

III

“Loquere, Domine, qui audit servus tuus.”  
(I, Reg., - lib. SAM,-III, 10)

Konzet, konzet, me Mestr : Hou méuel e cheleu.  
Me saùo, me gerho. Lareit d' ein men monet ;  
Sturier dispar, lèùiet mem bar én argolleu,

Ha me veulo Hou Hanu émesk er Vretoned.

O Jésus, deit de chom énonn de viruikén,  
Hag é hoarhinn é kreiz er fru, pe saùo béh ;  
Me zougo heb um glem me sam koh a ankén,

Ha é kaninn eidoh éneb d'er Bed abéh.

Meit n'en delézet mui ! Pe skoei en dioannag  
Arnonn, doh me mouéh beur, o ! ne chomet ket bouar :  
Dalhet me sell d'her hlué, bepred, rag  
Men deulegad 'ra poén dehé guélet en Douar...

Hag a pe zeidonn er marù hag é Drenoz,  
Devadoh, O barnour, é pigninn dibredér,  
Rak me vo bet Henneh e gañné dré en noz  
Eit kennerhat er Fé é kalon é vredér.”

Paris 1914.  
Yann-Ber Kallocc'h, *ARDL*, p.110-119.

\*\*\*\*\*

*Chapitre V.4. Tri Neved, tèr bédén - Trois sanctuaires, trois prières, page 433*

### TRI NEVED, TÈR BÉDEN.

“Quam dilecta tabernacula tua,  
Domine virtutum ! Concupiscit et deficit  
anima mea in atria Comini...  
Etenim passer invenit sibi domum,  
et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos  
suos.  
Alitaria tua, Domine virtutum !...”  
(Ps. LXXXIII, 1, 3, 4)

“*Imram*. - Pe ne ouiamb devé erbet d'hon truhegeh, m'inéanù, plegamb hor penn... Ha predériamb.  
Er peh zo dégouéhet genemb zo un dra koh : er gourdadeu hen anaùé.

Le lait de la pauvreté est amer ;  
Les fleurs desséchées demande de la rosée ;  
La folie de cette terre est impure,  
Que Vous dirai-je, ô Dieu juste,  
Si ce n'est que je suis lassé !

Je suis venu vers Vous dans le soir ;  
Au pied de Votre autel  
J'essaie de dévider ma prière :  
Éclairez-moi, et je verrai,  
Parlez, que je goûte Votre douceur.  
Je suis venu vers Vous dans le soir  
A deux genoux...

\*\*\*\*

III

Parlez, parlez, mon Maître : Votre serviteur écoute.  
Je me livrerai, je marcherai. Dites-moi où aller ;  
Timonier sans pareil, gouvernez ma barque dans les  
/ dangers,  
Et je louerai Votre nom au milieu des Bretons.

O Jésus, venez demeurer en moi pour toujours,  
Et je rirai dans les embruns, quand il y aura tempête ;  
Je porterai sans me plaindre mon vieux fardeau  
/ d'angoisse,  
Et je me battrai pour Vous contre le Monde entier.

Mais ne m'abandonnez plus !... Quand le désespoir  
Me frappera, à ma pauvre voix, oh ! ne restez pas sourd :  
Maintenez mon regard en haut et toujours en haut, car  
cela fait de la peine à mes yeux de voir la Terre...

Et quand viendront pour moi la mort et son lendemain,  
Vers Vous, ô Juge, je monterai confiant,  
Car j'aurai été Celui-là qui chantait dans la nuit,  
Pour affermir la Foi au cœur de ses frères.”

Paris, 1914.

Pe oent skuih get en drémùeleu, ou bag e lakezent ar zeur, hag é roénùent,  
 Hag éh ezent, sent Doué geté, de glask émesk er morieu pèl  
 Énezenneu eurus er youankiz.  
 Ès é gout, nend dé ket en hevelep hunvré e glaskamp ni ur horv dehon, naren.  
 Meit er verdéaden éh omb geti bléieu e zo e denn d'ou ré.  
 Elté hon es lammet ag er ger, ur beuré : korn en oéled hon es kollet elté ; pennein e ramb, élté, én Dianaù.  
 Hag élté deit éndro ag en imram moliahus, m'inéanù,  
 Ni e laro en énezenneu hont hon es kavet éné  
 Diskuih... - En ilizieu...

I

*Enez er Beurion* : iliz Itron Varia en Tréheu.

Aman é ta er ré gablus, er ré dinerh, er ré flastret ;  
 Aman é teùliner didrous hag é ouéler hep laret gir.  
 Ti er Vam é.  
 Er Vam e zo hé delùen duhont, hé fen kerlet én eur a-us d'en aotér uen, hag é tiskoa hé mad d'er bobl.  
 Hag er bobl ne uél ket er bobl ; er bobl e zo hé deùlegad staget ar ré er Vam.  
 Spi ardro d'id. Emen eh es gùelet pédein èl él léh-man ?  
 Dirag er piledeu énéuet, inéanèu e gleùer é tifronkal ; aman en um ra er béden uellan, péden er selleu.  
 Perag é konzehen ? ... Gout eoalh e rant, int ou deu, pesord droug é men droug.  
 Gout e rant men goannedigeheu, ha me féhed, ha me méh divent,  
 Hag é ma dalh me halon marùel é kraboneu skoul du en Dioanag !  
 Nend des ket dobér de gonz doh Mam ei ma ouio. Lenn e ra splann ém diabarh.  
 " Em stoket em es doh hou treid, o Mam, èl unan méù. Méù onn get er boén, ha mut onn.  
 Men deulagad e glask hou teulagad, gouleu hou teulagad, peuh hou tal a Üerhiez.  
 Nend onn mui meit ur sell dirak Hou sell ; hernet é me spered, hernet me zead. Laret t'èin perak éh onn bèù !...  
 Hou pédet em es é youankiz en dé, ha krin oé me halon, ha gluih hou kronz nen dé ket deit.  
 Édan plom en héol a greisté, freuzér pep nerh, em eus Hou-h-aspédet. Hag hou mouéh nen dé ket saùèt.  
 Arselin ha tro'n noz e youhen arnoh ; korv hag iné, groñnet e oen a déoélded, èl er ré varù de virvùiken,  
 Ha n'hou pes chet sellet ohein...  
 O Mam, ma ne sellet ohein più e sello ? Ma ne ret ar me zro, più e rei ?  
 O Gouleu, petra rinn mé heb oh, meit tastornat, a pen donn dall ?  
 A pen donn me unan, petra rinn-mé heb oh, meit ouélein-forh, o Leùéné ?  
 Heb oh, o Lilien, petra rinn-mé , pen donn péhed, meit poéniein Doué ?  
 Poéniein Hou Mab... ”

.....  
 Kleùet hé dés er gonzkuhet, lennet hé dès ar me selleu,  
 Ha breman éh éuan er peuh, men goalh, men goalh...  
 Ha breman éh inn dejab én arben d'en dud : me Mam e zo men dorn én hé hani.  
 Krenù onn.

II

*Enez er broadeu* : iliz er Galon Sakret.

Treménet ém es en anderù-man treuzeu Hou tor, ha deit onn de chouket barh Hou ti ar er run,  
 Kalon Jésus !  
 Meit ne gonzinn ket d'Oh a mem blindér ; ne ket eidonn éh enn hent.  
 Hou ti e zo neved er broadeu : deit onn de bédein eit me fobl.  
 Men deuorn e saùan trema Oh, èl ré Moiz Hou tiougañner, ken ne skuihint ha ne gouéhint ;  
 Hag étré men géneu krénein e hra me mouéh.

Un erù Hou poé digoret é kornog er bed koh, un erù ar vor ;  
 Hag én erù-sen Hou poé hadet Kelted.  
 Azé oé er gran er guellan, a Hui e geméré pep plé  
 Un dornad anehon d'er streùein dré er bed...  
 Darn e gouéhé mesk er herrek, hag e varùent ;  
 Darn e gouéhé ér bodeu-spern, hag ou mougé ;

Darn arall én douar aret.

Bugalé men gouen oé Hou kran, hag é kement douar m'ou hadeh

E kelidé kristenion krénù...

Sam Hou Kroez santel ar é skoé, er Helt en dès greit tro en Douar.

Eidoh hen des treuzet pep mor ; ha pep reüann hen des douaret énon ;

Ha kement a vroieu hor bes saüet éné Hou huéen salüedigeh

Ma ne oaramb mui ou hanüeu.

Emen é ma en tonn ha n'hen des ket pléget de dud men gouen ? en inez gouéù ha ne gousk ket ebarh eskern ur

Helt ?

Tan en Apostoleh e énéüant ér broieu-oll...

Meit ou hani,

E ankouéhant ...

Hama ?

Ha n'é ket eidoh-Hous-unan ou des ankouéhet ou bro genedel ?

Ha n'é ket Hui Hous-unan Hou pes keméret ou spered hag ou kalon abéh ?

Buhé er Sent e geüenn d'emb, pe ne hellé ket Hou kariaded get ou zam-michér pamdiek, dré hir gober ardro

Hou klod,

E tiskenné un èl d'Oh de gas de ben ou labour douarel.

Hanval, pe lammet get men gouen hé bugalé üellan, hañni meidoh ne renk gobér én ou léh dréman.

Pe hounidant d'Hou Lézen en douareu gouéù, Hui e zo d'Oh, aveité hag ou zud, mirien ou douar.

Keneg-sé er ré difé e laro 'n ur oapat : "Nag émen ta é ma ou Doué ?..."

Güell-mat e vo e treu genoh, a pe ne vo mui Breiz erbet !

Guélet em es ilizieu arselin, klod er piledeu é ruillat ar en aoter : bourein e ré abarh inéanü un dén.

Arselin 'm es güélet nevedeu, Osti erbet éné, ha heb gouleu. Na yein e oent ! Ken é rèüé er pédenneu, hag é té anoued d'em halon-gour.

En Douar zo un neved lan a biledeu marü...

En tan douéel Hou poé reit de virein d'Hous Apostoled, deü vil vlé-zo kentpel.

Ou des baléet geton betag penneu-ahel hor planeden.

Sihouah ! ér hornadeu ou doé en dégeméret de getan, pé lakeit ou des én é leh ur houleüen arall, pé marü é.

Gout e ret é ma béü ataü genomb-ni, en Tan reit d'er pobleu én Hous Aviél ;

Gout e ret é ma glan hag é luh heb dihan é noz-mik er bayañneh kempredel.

Miret hon es Hou tan ; elsé, miret hor bro.

Breiz diskaret, ur piled bihannoh e vo én Hous Iliz katolik ;

Ar aodeu er Gornog, un tour-tan bihannoh eit er pobleu de zont ;

Ur stéren biañnoh ar en hent de Vetléem ha de Rom.

Deust ha dilhelloud e vehé hor pédenneu, eit er üéh getan ahoudé eured Hou Lézen get en éné kelt ?

Deust ha ret e vo d'emb dégas koun d'Oh a nivér hag a hanüeu Sent hor gouen-ni, e zo é harz Hou Kadoer-Veur, é klod dilavaradoé er Baraouès ?

Sant Donasian ha sant Rogasian<sup>17</sup>, merhérion, lahet d'er Romaned dré gâz dohoh ;

Sant Kaorintin, eskob Kemper, ha Sant Padern a Uéned ; sant Tudi e dreuzas er mor én ul loer-vén ;

Sant Iltud, er helennour-drest ; sant Geltas e garas kement é vro ; sant Paol tréhet dehon ar en aerouant ;

Ha sant Salun roué Breiz ; sant Eouañ breutaour er Peur, ha kant, ha mil a ré arall ?

Ha kant ha mil a ré arall hag e verüas eidoh Hous-unan, ha ne chonjas nameit énoh, hag e zélézas oll eit Hou heulin.

Er gouenneu arall e ra goab ahanomb, get ne oeramb ket destum madeu er bed.

"Eur ouenn is é, e lavarant int, er Gelted-hont tréhet a oll-viskoah én emgann kalet eit er vuhé.

Guir é ou honz ; ne rédamb ket arlerh en dañné, ha peur omb.

Revo beniget hor peuredigeh !

Benoh d'hor peuranté hé dout miret é sol kalon men gouen en tri dra e gas mab-dén de vou denoh :

En druhé eit er ré oann, en nerh-iné kreiz er goaleur, er gréden é reihted un Doué.

Benoh d'hor peuranté hé dout dioallet men gourdadeu hag ou mibion doh azeulereh el Lé eur.

Benoh d'hor peuranté hé des miret énomp er Fé, er Goanag hag er Garanté.

17 Nous respectons l'absence de majuscule de l'édition de Plon dans la reproduction du poème et lorsque ces saints sont cités dans notre analyse.

Benoh d'hor peuranté é des reit d'emb derhel koun a ùir hanù er vuhé : ur gortos, hag a ùir hanù er marù : un tremen.

Benoh d'hor peuranté hag é ra d'er Helt guélet, é pouleu-lagad digig en Ankeu, deùlagad douéel, douéel, douéel en Hani lakeit-é-kroez.

Benoh d'hor peuranté, pen dé alhùé.  
Er Baraouès.

Tostat e ra, her arnehon, dé deùéhan hor hig emgoladoé, dé er Varn Vras,  
Dé-marù er broadeu...

Hon barhed e gañ er "Vreiz arall", meit gout eoalh e rant nend des  
Baraouès erbet eit er broadeu. Pe varùo er bed-man, merùel e rint.

Merùel e rint neuzé, oll er ré ne vo ket bet freuzet eraog ; oll ar un dro éh int de get.

Er ré vras, er ré vihan, merùel e rint ; er ré divrud, mérùel e rint ; hag er ré-valh-hont, e é ou hanùeu é  
kañnenneu en dud, merùel e rint.

Mem Breiz eùé e dreméno. Petra é klod ur vro denel dirak klod kevrinus er Sent, dirak klod Doué ?

Ha ne vo mui gouen erbet meit hani bugalé Doué, -hag en arall- dasprénet de Oen Doué ; ne vo mui bro erbet  
meit néanù Doué....

Raksé é houlennamb genoh, ar hon deùlin, avit hor bro, un digoll ar en douar, un digoll eraog devé en oll-  
dreu...

Jézus ! Jézus !

En hanù-sen e youhé hon tadeu, pe saùent ùit er Hroéziadeg ; en Hanù-sen e youhent én argaden ;  
En hanù-sen hor bes skrivet ar donnen en Douar-oll, get goèd hor haderion ha ludu hor ré-varù ;  
En hanù-sen e zigejijér bandé é tiér-seul er Vretoned, get karanté ; en Hanù-sen um zihuza geton hor ré pariù.  
Hag èl unan pariù, en Hanù-sen e lavaran hiriù :

Jézus ! Jézus !

Hui hag Hou pes dazorhet merh Jairus, ha Lazar ; Hui hag e zarzorhas mab intanvez Naï ;  
Disket d'ein er girieu e zihuna ur bobl.  
Ha mont e rinn, kannad a oanag, d'ou adlaret ar mem Breihig kousket...

### III

*Enez en Eled* : chapél er Venedadézed.

Duhont é ùéled en Eutrù Doué, pléget É Zrem ken kaer ar ézeùed en douar-man, é cheleu er hlem e bign a sol en islonk,  
klem divent mab-dén én argoll.

Aman Her guéler én E glod...

Duhont é ouéled : aman é kañner ; duhont é oé ha bédén ur goulén : aman éh azeuli hag é veuli.

Ni oll hag e vèù ér Fé, azeulamb Doué ; ni oll hag e bieù er Uirioné, meulamb Hon...

Uvel é en iliz vihan ; oed erbet nes des er guérelleu, hag er piledeu koer e zo goleit ou gleur.

En hoanteu dénel eùé um hola breman ; ou unan, mennohieu er hig e daù ; en oll-dreu douarel, én tachad-man,  
e zo ur vrumen arnehé.

Blaohus é en tachad-man, rak Ti Doué é, ha Dor er Baraouès. -Ha glan eoalh é ha galon aùit chom é Ti  
Doué ?...

Aman ne béder ket, ne ré nameit cheleù, cheleù de virùiken

Mouéhieu, men Doué, mouéhieu kevrinus er guerhiézéd é kañnal d'er Pried...

Er hañn e saù, e saù, em zistag doh en douar, hag en inéanù e ya d'é heul, her guintein e ra breman, é touch er  
stéregi Eled, é harz de Gadoer-Veur en Dilavaradoé...

Marsé éh es duhont, -pell, ken pell, o ! ken pell !- broieù ha ne vé ket oll er honzeu, éné, konzeu a veuladur ;

Kérieu e vallohér éné Madeleh Doué, marsé : hag e réda, dré ou ruieu, aer gleurek er péhed marùel ;

Marsé éh es duhont tière truhék ne anaùer aarh meit Drem beunek en Droug, ha krindèr en dioanageu ;

Marsé éh es deuleu, klénùedeu ha brezéliu ru ; gloézidi ankouéhet ar en dachen hag e lénù é halùein ou mam ;

Marsé, marsé... Aman ne gleùamb ket, ne oeramb ket, freuzet hor haloneu édan selleu Mab-Doué.  
Aman 'ma Dor er Baraouès, ha ni zo en inéanüeu neuésó deit ag en douar, e hortos ma plijo get Doué ou dégemér...

Baraouès, Baraouès ! Krénein e ra kalon gourel men gouen, pe spurmenta ha leùnείου.

Saüet hon es arnous ur gañnen ér yeh keltiek, er vraüan a gañneneu en douar.

Hag a pen da dehé pé hi hléüout, pé hi hañnal er Vreiziz e doala dareu, dareu santel.

Baraouès, léh ma vimb hed er beurbadeleh dirak Drem hon Jézus, édan deulagad hon Jézus, ar Galon hon Jézus, é karanté hon Jézus, er Vreiziz peur e ouel a pen da déhé chonjal énous.

“O kloduset er ranteleh e zeverra éni en oll sent get er Hrist ! Gùisket é guen, en Oén e heuliant

Ne vern émen éh a, ne vern émen éh a !

Krist azeulet, reveet béniget Hou pout reit d' ein genel én ur ouen vadiet, er ouen félan doh Hou kourhemenneu.

Reveet béniget Hou pout me hrouét Kelt.

Ha reveet béniget Hou pout hadet, é meurvorieu gouéü er vuhé, àüit dihuz mab-den, énezi él en énez-man

Léh ma hellamb, hanval doh en durhunell e guh hé laboused én neih, lakat de ziskuih hor chonjeu peur,

Krist azeulet...

Pariz, miz du 1914.

\*\*\*\*

### TROIS SANCTUAIRES, TROIS PRIÈRES.

“*Périple*. - Comme nous ne savons aucune fin à notre misère, mon âme, baissions la tête... Et méditons.

Ce qui nous est arrivé est une vieille chose : les ancêtres la connaissaient.

Quand ils étaient lassés des horizons, ils mettaient leur barque à la mer, et ils ramaient,

Et ils allaient, avec eux les Saints de Dieu, chercher parmi les mers lointaines

Les îles heureuses<sup>18</sup> de la jeunesse.

Sans doute ce n'est point au même rêve que nous cherchons un corps, non.

Mais la navigation que nous faisons il y a des années ressemble aux leurs.

Comme eux, nous avons quitté la maison, un matin ; nous avons perdu le foyer comme eux ; nous faisons cap, comme eux, vers l'Inconnu.

Et comme eux revenu du voyage merveilleux, mon âme,

Nous dirons ces îles où nous avons trouvé

Du repos... - Les églises...

I

*L'île des pauvres* : église de Notre-Dame des Victoires,

Ici viennent les coupables, les sans-force, les écrasés ;

Ici l'on s'agenouille silencieux et l'on pleure sans mot dire.

C'est la maison de la Mère.

La mère a sa statue là-bas, la tête cerclée d'or au-dessus de l'autel blanc, et elle montre son Fils à la foule.

Et la foule ne voit pas la foule ; la foule a les yeux attachés sur ceux de la Mère.

Considère autour de toi. Où as-tu vu prier comme en ce lieu-ci ?

Devant les flambeaux allumés, on entend sangloter des âmes ; ici se fait la meilleure prière, la prière des regards.

Pourquoi parlerais-je ?... Ils savent bien, tous les deux, quelle espèce de mal est mon mal.

Ils savent mes faiblesses, et mon péché, et ma honte immense,

Et que mon cœur mortel est prisonnier dans les serres du milan sombre du Désespoir.

Il n'y a pas besoin de parler à ma Mère pour qu'elle sache. Elle lit clairement au fond de moi.

“Je me suis jeté à vos pieds, O Mère, comme un homme ivre. Je suis ivre de chagrin, et je suis muet.

Mes yeux cherchent vos yeux, la lumière de vos yeux, la paix de Votre front de Vierge.

Je ne suis plus qu'un regard devant votre regard ; mon esprit est engourdi, engourdie ma langue. Dites-moi pourquoi je suis vivant !...

Je vous ai priée dans la jeunesse du jour et mon cœur était desséché, et la rosée de votre parole n'est pas venue.

Sous le plomb du soleil de midi, anéantisieur de toute force, je vous ai suppliée. Et votre voix ne s'est pas

18 *Énezenneu eurús er youankiz* est traduit par *Îles lointaines de la jeunesse*, alors que le mot breton *eurús* signifie *heureux*. Nous avons modifié la traduction dans ce sens.

élevée.

Au soir et toute la nuit, je criais vers vous : corps et esprit, j'étais enveloppé de ténèbres, comme ceux qui sont morts pour toujours,

Et vous ne m'avez pas regardé...

O Mère, si vous ne me regardez pas, qui me regardera ? Si vous ne vous occupez pas de moi, qui le fera ?

O Lumière, que ferais-je sans vous, si ce n'est tâtonner, quand je suis aveugle ?

Puisque je suis solitaire, que ferais-je sans vous, si ce n'est pleurer à chaudes larmes, ô Allégresse ?

Sans vous, ô Lys, que ferais-je, quand je suis péché, si ce n'est peiner Dieu ?

Peiner votre Fils..."

.....  
Elle a entendu la parole secrète, elle a lu sur mes regards.

Et maintenant je bois la paix, à satiété, à satiété.

Et maintenant je m'en irai sans souci vers les hommes ; ma main est dans la main de ma Mère,

Je suis fort.

## II

*L'île des nations* : basilique du Sacré-Cœur.

J'ai passé cet après-midi sur le seuil de Votre porte, et je suis venu m'asseoir dans Votre maison sur la colline, Cœur de Jésus !

Mais je ne Vous parlerai pas de ma lassitude : ce n'est pas pour moi que je suis en chemin.

Votre maison est le temple des nations ; je suis venu prier pour mon peuple.

Je lève mes mains vers Vous, comme celles de Moïse Votre Prophète, jusqu'à ce qu'elles se lassent et jusqu'à ce qu'elles tombent ;

Et entre mes lèvres ma voix tremble.

Vous aviez ouvert un sillon au couchant du vieux monde, un sillon sur la mer.

Et dans ce sillon Vous aviez semé des Celtes.

Là étaient les meilleurs grains, et Vous preniez chaque année

Une poignée d'entre eux pour les semer par l'univers.

Les uns tombaient dans les rochers, et ils mouraient ;

Les autres tombaient dans les épines, qui les étouffaient ;

D'autres dans la terre labourée...

Les fils de ma race étaient Vos grains, et en chaque terre où vous les semiez

Germaient des chrétiens forts...

Le fardeau de Votre Croix sainte sur l'épaule, le Celte a fait le tour de la Terre.

Pour Vous il a traversé chaque mer ; et il a atterri dans toutes les criques.

Et si nombreux sont les pays où nous avons élevé Votre arbre de salut

Que nous n'avons plus leurs noms.

Où est la vague qui ne se soit pas soumise aux hommes de ma race ? L'île sauvage où ne dorment pas les os d'un Celte ?

Ils attisent le feu de l'Apostolat dans tous les pays...

Il n'y a que le leur,

Qu'ils oublient...

Eh bien ?

Est-ce que ce n'est pas pour Vous seul qu'ils ont oublié leur pays natal ?

Est-ce que ce n'est pas Vous seul qui avez pris leur pensée et leur cœur tout entier ?

La vie des Saints nous enseigne que, lorsque vos amis ne pouvaient venir à bout de leur travail quotidien, à force de s'occuper de Votre gloire,

Un de Vos Anges descendait pour achever leur besogne terrestre.

Ainsi, puisque Vous enlevez à ma race ses meilleurs enfants, personne d'autre que Vous ne doit les remplacer par ici.

Puisqu'ils conquièrent à Votre Doctrine les terres sauvages, Vous devez, pour eux et les leurs, garder leur terre.

Autrement les impies diront en se moquant : "Mais où donc est leur Dieu ?..."

Vous serez bien avancé quand il n'y aura plus de Bretagne !

J'ai vu des églises au soir, la gloire des cierges ruisselait sur l'autel : l'âme d'un homme s'y plaisait.

Au soir j'ai vu des temps où il n'y avait aucune Hostie, et sans lumière. Qu'ils étaient froids ! si froids que les prières gelaient et que mon cœur d'homme était glacé.

La Terre est un temple plein de cierges éteints...

La flamme divine que Vous aviez donnée à garder à Vos Apôtres, il y a bientôt deux mille ans,

Ils l'ont promenée jusqu'aux pôles de notre planète.

Hélas ! Dans les régions qui l'avaient reçue les premières, ou bien l'on a mis à sa place un autre flambeau ou bien elle est morte.

Vous savez qu'elle est toujours vivante chez nous, la Flamme donnée aux peuples dans Votre Évangile ;

Vous savez qu'elle est pure et qu'elle brille sans cesse dans la nuit absolue du paganisme de ce temps-ci.

Nous avons gardé votre flamme ; ainsi, gardez notre patrie.

La Bretagne tombée, ce sera un cierge de moins dans Votre Eglise catholique ;

Sur les rivages de L'Occident, un phare de moins pour les peuples qui viennent ;

Une étoile de moins sur le chemin de Bethéem et de Rome.

Est-ce que nos prières seraient impuissantes, pour la première fois depuis le mariage de Votre Précepte avec l'âme celte ?

Est-ce qu'il nous faudra Vous rappeler le nombre et les noms des Saints de notre race, qui sont au pied de Votre trône, dans la gloire indicible du Paradis ?

Saint Donatien et saint Rogatien, martyrs, tués par les Romains en haine de Vous ;

Saint Corentin, évêque de Quimper et saint Patern de Vannes ; saint Tudi qui traversa la mer dans une auge de pierre.

Saint Iltud, le maître sans égal ; saint Gildas qui aima tant sa patrie ; saint Pol qui vainquit le dragon ;

Et saint Salomon, roi de Bretagne ; saint Yves, l'avocat du Pauvre, et cent, et mille autres ?

Et cent et mille autres qui vécurent pour Vous seul et ne pensèrent qu'à Vous et délaissèrent tout pour Vous suivre.

Les autres races se moquent de nous, parce que nous ne savons pas amasser les biens temporels.

"C'est, disent-ils, une race inférieure, ces Celtes-là vaincus de toute éternité dans le dur combat pour la vie.

Leur parole est vraie ; nous ne courons pas après la fortune, et nous sommes pauvres.

Bénie soit notre pauvreté !

Bénédictio sur notre pauvreté, pour avoir gardé au fond du cœur de ma race les trois choses qui rendent le fils de l'homme plus homme :

La pitié pour les faibles, la force d'âme dans le malheur, la croyance dans la justice d'un Dieu.

Bénédictio sur notre pauvreté de ce qu'elle a préservé de mes ancêtres et leur fils de l'adoration du Veau d'or.

Bénédictio sur notre pauvreté qui a gardé en nous la Foi, l'Espérance et l'Amour.

Bénédictio sur notre pauvreté qui nous a fait nous souvenir du vrai nom de la vie : une attente, et du vrai nom de la mort : un passage.

Bénédictio sur notre pauvreté qui fait voir au Celte, dans les orbites vides de l'Ankou, les yeux divins, divins, divins, de Celui qui fut mis en Croix.

Bénédictio sur notre pauvreté, puisqu'elle est la clef

Du Paradis.

Il approche avec hâte, le dernier jour de notre chair périssable, le jour du Grand Jugement,

Le jour de la mort des nations...

Nos bardes chantent "l'autre Bretagne", mais ils savent bien qu'il n'y a

Aucun paradis pour les nations. Quand ce monde-ci mourra, elles mourront.

Elles mourront alors, toutes celles qui n'auront pas été anéanties auparavant ; toutes ensemble elles disparaîtront.

Les grandes, les petites, elles mourront ; les obscures elles mourront ; et ces orgueilleuses-là dont les noms étaient les chansons des hommes, elles mourront.

Ma Bretagne aussi passera. Qu'est-ce que la gloire d'une patrie humaine devant la gloire mystérieuse des Saints, la gloire de Dieu ?

Et il n'y aura plus d'autre race que celle des enfants de Dieu -et l'autre- rachetée par l'Agneau de Dieu ; il n'y aura plus d'autre patrie que le ciel de Dieu.

C'est pourquoi nous vous demandons, à deux genoux, pour notre patrie, une récompense sur cette terre-ci, une récompense avant la fin de tout...

Jésus ! Jésus !

Nos pères criaient ce Nom-là quand ils se levaient pour la Croisade ; ils criaient ce Nom-là dans l'attaque ;  
Nous avons écrit ce Nom-là sur la surface de toute la terre, avec le sang de nos guerriers et la cendre de nos  
morts ;

Chaque jour on épelle ce Nom-là dans les chaumières des Bretons, avec amour ; nos agonisants se consolent  
avec ce Nom-là :

Et comme un agonisant je prononce aujourd'hui ce Nom-là :

Jésus ! Jésus !

Vous qui avez ressuscité la fille de Jaïre, et Lazare ; Vous qui ressuscitâtes le fils de la veuve de Naïm,  
Apprenez-moi les mots qui réveillent un peuple.  
Et j'irai, messenger d'espérance, les répéter sur ma petite Bretagne endormie.

### III

*L'île des Anges* : chapelle des Bénédictines (rue Monsieur).

Là-bas on voyait le Seigneur Dieu, son Visage si beau penché vers la misère de cette-ci, écoutant la plainte qui  
monte du fond de l'abîme, la plainte immense du fils de l'homme en détresse.

Ici on Le voit dans Sa gloire...

Là-bas on pleurait ; ici l'on chante ; là-bas ta prière était une demande : ici tu adoreras et tu louerás.

Nous tous qui vivons dans la Foi, adorons Dieu ; nous tous qui possédons la Vérité, louons-Le...

Humble est la petite église ; les vitraux n'ont pas d'âge et la lueur des cierges de cire est voilée.

Les désirs humains se voilent aussi maintenant ; d'elles-mêmes les pensées charnelles se taisent ; en ce lieu-ci  
il y a une brume sur toutes les choses terrestres.

Ce lieu-ci est terrible, car c'est la Maison de Dieu, et la Porte du Paradis. -Est-ce que ton cœur est assez pur  
pour demeurer dans la Maison de Dieu ?

Ici l'on ne prie pas, on écoute seulement, on écoute pour toujours

Les voix, mon Dieu, les voix mystérieuses des vierges qui chantent à l'Époux...

Le chant s'élève, s'élève, se détache de la Terre, et l'âme qui le suit, il la jette maintenant, au milieu des  
constellations d'anges, au pied du trône de l'Adonaï...

Peut-être y a-t-il là-bas, lointaines, -si lointaines, oh ! si lointaines !- des contrées où toutes les paroles ne sont  
pas des paroles de louange ;

Des villes où l'on blasphème la bonté de Dieu, peut-être, et où court, dans les rues, le serpent visqueux du  
péché mortel ;

Peut-être y a-t-il là-bas des maisons misérables où l'on ne connaît que le visage sombre du mal, et l'aridité des  
désespoirs ;

Peut-être y a-t-il des querelles, des maladies et des guerres rouges ; des blessés oubliés sur le champ de bataille  
qui pleurent en appelant leur mère.

Peut-être... Ici nous n'entendons pas, nous ne savons pas, fondus que sont nos cœurs sous les regards du Fils de  
Dieu.

Ici c'est la Porte du Paradis, et nous sommes les âmes qui viennent d'arriver de la terre, et attendent qu'il plaise  
à Dieu de les recevoir...

Paradis ! Paradis ! Le cœur viril de ma race tremble, quand elle se représente tes allégresses.

Nous t'avons composé un cantique dans la langue celtique, le plus beau des cantiques de la terre.

Et quand il leur arrive de l'entendre ou de le chanter les Bretons versent des larmes, des larmes saintes.

Paradis où nous serons tout au long de l'éternité devant le Visage de notre Jésus, sous les Yeux de notre Jésus,  
sur le Cœur de notre Jésus, dans l'amour de notre Jésus, les pauvres Bretons pleurent en pensant à toi.

"Oh ! qu'il est glorieux, le royaume où tous les saints se réjouissent avec le Christ ! Vêtus de blanc, ils suivent  
l'Agneau.

N'importe où Il va, n'importe où Il va !"

Christ adoré, soyez béni de m'avoir fait naître dans une race baptisée, dans la race fidèle à Vos  
commandements.

Soyez béni de m'avoir créé Celte.

Et soyez béni d'avoir semé, dans les océans sauvages de la vie, pour la consolation du fils de l'homme, des îles comme cette île-ci.

Où nous pouvons, semblable à la tourterelle qui cache ses petits dans le nid, mettre nos pauvres pensées à se délasser,

Christ adoré..."

Paris, Novembre 1914.

Yann-Ber Kallocc'h, *ARDL*, p. 7-26.

\*\*\*\*\*

## Chapitre V.5. Beati Mortui - Heureux les Morts, page 459

### BEATI MORTUI

### HEUREUX LES MORTS

"Audvi vocem de cælo  
dicentes mihi : Scribe : "Beati mortui  
qui in Domine moriuntur<sup>19</sup>".  
(Apoc.XIV, 13)

"(E koun ma hariad E.Montbet marù eit Frans)

"(En souvenir de mon ami le capitaine  
E. Montbet, mort pour la France)

Bugulion meur en Amzér-gent,  
E vezé guélet ar bep-hent  
Hou chetal é kas diragoh ;  
O Penneu-rum el Lézen-Goh  
Hous anzaùas de vout é sent,  
Goudé ur vuhé<sup>20</sup> hir-divent,  
Mesk hou kerent hui e varùé...  
Eurus er ré-varù hag e varù e Doué.

Pasteurs immenses du Passé,  
Que l'on voyait sur toutes les routes  
Vos troupeaux courant devant vous ;  
O Patriarches de l'ancienne Loi,  
Qui vous reconnut pour ses saints,  
Après une vie démesurément longue  
Au milieu de votre parenté vous mouriez...  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.

Rouañné félán, diougañnerion  
Kuh pe klodus ; pesketerion  
Saùet de vout Apostoled ;  
Moézi santel en dès ouélet  
'N ur heuli Jézus 'n É Basion,  
Meneh, guerhiézed, merhéron,  
Testeu guirion, marù oh ér joé,  
Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.

Rois fidèles, prophètes,  
Obscurs ou glorieux ; pêcheurs  
Appelés à la dignité d'Apôtres ;  
Saintes femmes qui avez pleuré  
En suivant les pas de Jésus dans sa Passion,  
Moines, vierges, martyrs,  
Témoins sincères, vous êtes morts dans la joie.  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.

Nag a varhegion hir ou barù  
E saillé é divréh er marù  
'N ur hoarhet goéù oll ar un dro,-  
Aùit ou ziern hag ou bro ;  
Kélouh, Gérent, Ereg, Morvan,  
Sonn én ou saù èl pouar peulvan,  
O treménvan dispar ou doé !  
Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.

Et les chevaliers à la barbe longue  
Qui sautaient dans les bras de la mort  
En riant farouchement tous ensemble,-  
Pour leur prince et pour leur patrie ;  
Kulhwé'h, Gerent, Warok, Morvan,  
Solidement debout comme quatre menhirs,  
O l'incomparable trépas qu'ils avaient !  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.

Brezélour gall, me martelod,  
Té eùé zo klodus ha lod  
Pe varués aùit en Droukrans !  
Ne ouélis chet, douar kun a Frans,  
Rak én dachen mar bent gloéziet.  
Mibion kadarn ha ré-groéziet  
Vo ou bézied kroéziet eùé...  
Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.

Soldat français, mon matelot,  
Ta part à toi aussi est glorieuse  
Puisque tu meurs pour la Vengeance !  
Ne pleure pas douce terre de France,  
Car sur le champ de bataille s'ils sont blessés,  
Les fils vaillants de tes Croisés  
Auront les mains jointes aussi...  
Heureux les morts qui meurent en Dieu.

19 "Alors j'entendis une voix qui me dit du haut du ciel : Écrivez : Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur ! Dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent." *LA BIBLE, Apocalypse selon Saint Jean*, XIV, 13, 1990, p.1612.

20 Le mot *vuhé* manque dans le recueil édité par Plon, mais sans lui, le vers n'a non seulement pas de sens mais de plus, il n'est plus en octosyllabe comme le sont presque tous les autres vers.

Meit té, o men goèd, kadour garù,  
 Mab Breiz, ne zouji chet er marù,  
 Rag é pouleu-lagad gouli  
 En ankeu, me oér e uéli,  
 Troeit karantéus doh ha hloez,  
 Deulegad-doué 'n Hani ou dës  
 Skouret d'er Groéz azeuladoé...  
 Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.

Er ré dévéet ou harlu,  
 E mant duhont, én néanù, ul lu  
 Léh nen dës mui na kann na poén.  
 E guen, heuli e rant én Oén  
 'Peb léh m'é a éh ant geton,  
 Geton 'mant kalon-oh-kalon :  
 kadour breton, chonj én treu-sé...  
 Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.

Miz er ré treménet 1914,  
 kent monet d'er brezél"

Yann-Ber Kallocc'h, *ARDL*, p.145-148.

\*\*\*\*\*

*Chapitre V.6. Gueledigéh – Vision, page 474*

**GUELEDIGÉH**

“Visio dura nuntatia est mihi...”  
 (Isai., XXI, 2).

“Perak taùein bepred, pen dé er uirioné ?...”

Er barh én é gousked en des bet un huné ;  
 Pignet e oé ar ur mañné  
 En em guhé é ben é sol kogus en né.

Ponnér e oé en oebl ; ne huéhé gran auél ;  
 Du èl er seih péhed maruél,  
 En noz, duhont, en um lédé ar en dremùel.

Na trouz na fénùaden tro d'er barh-baléour ;  
 Hernet get en deùeh-séhour,  
 Er Bed skuih e gouské didan sell é Grouéour...

'N un taol, mouéh er gurun én néanù en des kornet  
 Er barh 'n é galon 'n des krénet,  
 Koroll diroll el luhed foll 'n des her groñnet

Meit un èl étalton kentih zo diskennet.....  
 .....

Hag ar men drem, tèt gueh, en El en des huéhet,  
 Ha 'dan men deulegad euhet  
 Me 'wélas é tremén oll er Bed<sup>21</sup>

Me uélas er pobleu krignet get er Péhed...

Mais toi, ô mon sang, combattant terrible,  
 Fils de Bretagne, tu ne craindras pas la mort.  
 Car dans les orbites vides  
 de l'Ankou je sais que tu verras,  
 Attachés avec amour sur ta blessure,  
 Les yeux divins de Celui qu'ils ont  
 Pendu sur la Croix adorable...  
 Heureux les morts qui meurent en Dieu.

Ceux-là dont l'exil est fini,  
 Ils sont là-haut, au ciel, une armée  
 Où il n'y a plus ni combat ni douleur,  
 Vêtus de blanc ils suivent l'Agneau,  
 Partout où il va ils vont avec Lui,  
 Ils sont avec Lui cœur contre cœur :  
 Soldat breton, songe à ces choses...  
 Heureux les morts qui meurent en Dieu.

Mois des morts, 1914,  
 avant de partir à la guerre”

**VISION**

“Pourquoi me taire toujours, puisque c'est la vérité ?...”

Le barde en son sommeil a eu un rêve ;  
 Il était sur le haut d'une montagne,  
 Dont la crête se perdait au fond des nuages du ciel.

L'air était lourd, aucune brise ne soufflait ;  
 Noire comme les sept péchés mortels,  
 La nuit, là-bas, se répandait sur l'horizon.

Ni bruit ni mouvement autour du barde-voyageur ;  
 Engourdie par la journée de sécheresse,  
 La Terre lasse dormait sous le regard de son Créateur...

Soudain la voix du tonnerre a mugé dans le ciel  
 Le barde en son cœur a tremblé,  
 La danse désordonnée des éclairs fous l'a enveloppé

Mais un ange aussitôt près de lui est descendu.....  
 .....

Et sur mon visage, trois fois l'Ange a soufflé,  
 Et sous mes yeux épouvantés  
 Je vis passer toute la Terre

Je vis les peuples rongés par le Péché...

21 Dans l'édition de *Plon* (1921) ce vers manque en breton alors qu'il est transcrit en français. L'édition de *Kendalc'h* de 1996 le rétablit. Nous en faisons de même.

## II

Retér, Retér ! Duhont bamdé é saù en héol.  
 Duhont eùé, én amzér-gent, en des vennet  
 Gañnein en Héol douéel, Gouleu er broieuo-oll.  
 Meit en Héol-man arnous nes des chet hoah splannet ;  
 E peh kornad ha zouar n'azeulér ket en Diaol.

O Retér peur er bayañned ?

Me ùél é treménein arnous er prantadeu...  
 Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
 Breùet E gorv d'er skuih hag E Galon d'er gloez,  
 Ar vañnéieu Azi Jézus e stleij E Groez.

Me ùél Bed er Ré-zu, O Afrik délézet,  
 En ha goedegi don nag a hevrineu lous !  
 Eidous eùé neoah er Mestr en des konzét  
 Guéharall, Meit n'ha-h-es chet kleüet. Hanval ous  
 Doh ul lon divennoh ha ne gonz na ne gleu,  
 Un téoélded dialek e hol te iné peur :  
 Pegours é tégori ha lagad d'er Gouleu ?  
 O, hast ! Rag dé er Varn e dosta de bep eur.

Siouah ! El du er Marù ous hadet 'n é ardeu,  
 Bugalé er Guir Doué ar ha zouar, e zo rouez...  
 Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
 E gouéléhieu Afrik Jézus e stleij E Groez.

Kristof, *Dougér-er-Hrist*, a zizolas guéhal,  
 Amerik, ha payañ e oes ;  
 É gué ha goedeüier éan lakas er vouhal  
 De seùel, ar ha zouar, er Groez.  
 Ar e lerh, er Mor-Bras zo deit de vout kanol ;  
 Gùélet 'h es é tont devadous,  
 Aùit ha eurgléieu pinùik hag ha néanù dous,  
 Mibion er Saoz hag er Spagnol.  
 Er Guir Doué e ziskoent heuli E lézenneu.  
 Meit tam ha tam 'n ou haloneu,  
 Er Fé, er Garanté, er Goanad zo marùet :  
 Aotérieu all ou des saüet.  
 Goa d'en neb ra elté ! Rag duhont ne zougant

Mui bri meit d'ur mestr : en argant.  
 El Lé-ur e vé lan geté é nevedeu,  
 Bep eur ar é dreuzeu é kreska en éngroez...  
 Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
 E kérieu Amérik Jézus e stleij E Groez.

Bet ous kristen én amzér-gent,  
 Europ koh goleit a hloézieu ;  
 Meit ankouéhet ha poé en hent,  
 En hent e gas d'en ilizieu.

Er Frans, é luskellat ur havel heb krouédur,  
 E gañné ur soñnen bayañn d'er Blijadur ;  
 Pep bro ne oé éni meit deul étré bredér.  
 Hag en Dén-Guén a Rom e oé du é breder  
 Rag é pep léh 'réné en Droug, splann pé kuhet.

## II

Orient, Orient ! Là-bas, chaque jour, se lève le soleil.  
 Là-bas aussi, au temps passé, a voulu  
 Naître le soleil divin, Lumière de toutes les patries.  
 Mais ce soleil n'a pas encore brillé sur toi :  
 En quel coin de ta terre n'adore-t-on pas le Démon,  
 O pauvre Orient des païens ?

Je vois les époques passer sur toi...  
 Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
 Son corps brisé de fatigue, Son Cœur brisé de douleur,  
 Sur les montagnes d'Asie, Jésus traîne Sa Croix.

Je vois le Monde des Noirs. O Afrique abandonnée,  
 Dans tes forêts profondes que d'impurs mystères !  
 Pour toi aussi, pourtant, le Maître a parlé  
 Autrefois. Mais tu n'as pas entendu. Tu es semblable  
 A quelque bête sans pensée qui ne parle ni n'entend,  
 Des ténèbres, démoniaques couvrent ta pauvre âme :  
 Quand ouvriras-tu ton œil à la lumière<sup>22</sup> ?  
 Oh ! Hâte-toi, car le jour du Jugement approche à  
 / chaque heure.

Hélas ! l'ange de la Mort t'enchaîne dans ses artifices,  
 Les enfants du Vrai Dieu sur ta terre sont rares...  
 Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
 Dans les Déserts d'Afrique Jésus traîne Sa Croix.

Christophe, *le Porteur-du-Christ*, te découvrit jadis,  
 Amérique, et tu étais païenne ;  
 Dans les arbres de tes forêts il mit la hache  
 Pour élever, sur ton sol, la Croix,  
 Après lui, l'Océan est devenu canal,  
 Tu as vu accourir vers toi,  
 Pour tes riches mines d'or et ton ciel doux,  
 Les fils du Saxon et de l'Espagnol,  
 Ils paraissaient obéir aux lois du Vrai Dieu,  
 Mais peu à peu, dans leur cœur,  
 La Foi, la Charité et l'Espérance sont mortes :  
 Ils ont élevé d'autres autels.  
 Malheur à ceux qui les imitent ! Car là-bas ils ne  
 / vénèrent

Plus qu'un maître : l'argent.  
 Le temple du Veau d'or est chez eux plein d'adorateurs,  
 Chaque heure voit grossir la foule sur son seuil...  
 Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
 Dans les villes d'Amérique Jésus traîne sa Croix.

Tu fus chrétienne dans le passé,  
 Vieille Europe couverte de plaies ;  
 Mais tu as oublié le chemin,  
 Le chemin qui mène aux Eglises...  
 La France, balançant un berceau sans enfant,  
 Chantait une chanson païenne à la volupté ;  
 Dans chaque pays il n'y avait que querelles entre frères.  
 Et l'Homme Blanc de Rome avait de sombres pensées  
 Car en tout lieu régnait le Mal, apparent ou caché.

22 La traduction française du vers breton "Pegours é tégori ha lagad d'er Gouleu ?", manque dans les deux éditions en notre possession (Plon, 1921 & Kendalc'h, 1996), la présente traduction est donc la nôtre.

O Europ keh, kousket e oes én ha béhed ;  
 Goap e rezes doh er Salùér ha doh É hras :  
 Ha chetu deit er Brezél Bras !  
 Chetu en énkask ru ar er Guir hag er Geu ;  
 Chetu dek pobl taolet kreiz el lahadegeu,  
 Dek bro peur dioèdet bet en deùéhan lom.  
 Chetu kanolieu gouèù é skopein melleu-plon,  
  
 Lestri hobregonet é skarhein er morieu ;  
 Chetu kanveu, ha tan, ha dismantr ér hérieu ;  
 Ché en douarez pinùik troeit de vout karnéled :  
 Ché er Gristeneh diboblet !  
 O kelaneu en dud youank ar er bratel !...  
 - Hag azaù ri, breman, Doué hag E gonz santel,  
 Europ, ha golhein ri 'n ha oèd ha béhedeu ?...  
 Siouah, siouah ! meùél é chomí èl ma oes :  
 Ha heb ne saù hañni de vont ar E roudeu,  
 Dré henteu ru Europ Jézus e stleij E Groez...

### III

“Exeuntes autem invenerunt hominem  
 Cyrenæum, nomine Simonem :  
 hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus.”  
 (Matth. XXVII, 32)

Ha men guéledigeh kalet e yas de get.  
 Hag é klasken ataù, 'mesk er hogus rouget,  
 Ma ne zé et, eit me Hrist skuih, ur Huréan...  
 Siouah, chomel e ré, E unan, E unan,  
 Ha mé dihellout-kaer ! Neuzé, 'n ur hirvoudein,  
 Um droeit em es doh en El Bras mut étal d' ein :

“O El, O El, O El ! ha ne saùo hañni,  
 Ben en devé, da zerhel mat d'hon Jézus-ni ?  
 Ha ré goh é er Bed aùit hen dout dalhet  
 Koun a Henneh e varùas kent eit é behed ?...”  
 En El Bras ne eilgiras d' ein meit ur gonz : “Sell !”  
 -Hag é kreiz Mor-Kornog me uélas, divransell.  
 inébranlables.  
 Diù bobl, kar dré ou goed, ar en hent deulinet.

"Er ré-man, 'mé en El, zo E Guréaned.  
 Er réman zo galüet de rein skoézel dehon !..."  
 -Ha m' anaùas dremmeu mem Breiz ha m' Tuerhon.

Ha dirag en néanù du hag er stered anat,  
 M' Tuerhon ha mem Breiz en um ras un dornad...

Reveet béniget, o Krist e azeulan,  
 Hou pout diskoeit d' ein-mé, peur, en niù vro félán,

Hag Hou pout teurvéet men disamm ag er boén,  
 Er gohad truhegeh  
 Em mougé p' Hou kuélen Hui Hous-unan é toén  
 Hou Kroez-salüedigeh.  
 É touch er pobleu all e nah hag e hra goap,  
 -Ardran enta, dioannag dall ha chonjeu trist !  
 Er Gelted e chomo Marhegion Doué er Mab :

O pauvre Europe, tu étais endormie dans ton péché ;  
 Tu te moquais du Sauveur et de Sa grâce :  
 Et voici venue la Grande Guerre !  
 Voici l'enquête sanglante sur le Droit et le Tort ;  
 Voici dix peuples jetés au milieu des tueries,  
 Dix pauvres pays saignés jusqu'à la dernière goutte.  
 Voici que des canons sauvages crachent des obus de  
 / plomb,  
 Voici que des vaisseaux cuirassés purgent les mers ;  
 Voici le deuil et l'incendie et la ruine dans les villes ;  
 Voici les terres riches transformées en charniers ;  
 Voici la Chrétienté dépeuplée !  
 O les cadavres des jeunes hommes sur la prairie !...  
 - Reconnaîtras-tu, maintenant, Dieu et son Verbe saint,  
 Europe, laveras-tu tes péchés dans ton sang ?...  
 Hélas, hélas ! Je vois que tu demeureras ce que tu étais :  
 Et sans que nul ne se lève pour aller sur Ses traces,  
 Par les routes rouges de l'Europe Jésus traîne sa Croix...

### III

Et ma dure Vision disparut.  
 Et je cherchais toujours, parmi les nuages déchirés,  
 S'il ne venait pas, pour mon Christ lassé, un Cyrénéen...  
 Hélas ! Il restait tout seul, tout seul,  
 Et moi je ne pouvais rien ! Alors, en gémissant,  
 Je me suis retourné vers le Grand Ange muet à mes  
 / côtés :  
 “O Ange, ô Ange, ô Ange ! Ne se lèvera-t-il personne,  
 A la fin, pour tenir compagnie à notre Jésus ?  
 Est-ce que le Monde est trop vieux pour avoir gardé  
 Le souvenir de Celui qui mourut pour son péché ?...”  
 Le Grand Ange ne me répondit qu'un mot : “Regarde !”  
 -Et au milieu de la Mer Occidentale je vis,

Deux peuples, parents par le sang, agenouillés sur le  
 / chemin.  
 "Ceux-ci, dit l'Ange, sont Ses Cyrénéens.  
 Ceux-ci sont appelés à lui donner de l'aide..."  
 -Et je reconnus les visages de ma Bretagne et de mon  
 / Irlande.  
 Et devant le ciel sombre et les étoiles claires,  
 Mon Irlande et ma Bretagne se donnèrent la main...

Soyez béni, ô Christ que j'adore,  
 De m'avoir montré à moi, pauvre, les deux nations  
 / fidèles,  
 Et d'avoir daigné me délivrer de la peine,  
 De l'accès de détresse  
 Qui m'étouffait à vous voir, Vous tout seul, porter  
 Votre Croix de salut.

Au milieu des autres peuples qui renient et qui raillent,  
 -Arrière donc, désespoir aveugle et pensées tristes !  
 Les Celtes resteront les Chevaliers de Dieu le Fils :

Er Gelted e zougo er Groez get Jézus-Krist !”

Les Celtes porteront la Croix avec Jésus-Christ !”

Paris, Kerzu, 1914.

Paris, Décembre 1914.

Yann-Ber Kallocc'h, *ARDL*, p.71-78.

\*\*\*\*\*

*Chapitre V.7. Deit, Spered Santel ! - Veni, Sancte Spiritus, page 490*

**DEIT, SPERED SANTEL !**

*(VENI, SANCTE SPIRITUS)*

*KAÑN DONÉ-MAT D'ER BLÉ NEUÉ.*

*(CHANT DE BIENVENUE A L'AN NOUVEAU)*

“...Expedit vobis ut ego vadam. Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos.

...Et cum venerit ille, arguet mundum de peccato, et de justitia, et de justicion...”

“... Vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Mulier, cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus ; cum autem pepererit puerum, jam non meninit pressura propter gaudium, quia natus est homo in mundum...”

(Joan, XVI, 7.8, 20, 21.)

**DEIT, SPERED SANTEL !**

**Kaññ doné-mat d'er blé neué**

“Nag en nandek-kant-péùarzekvet blé goudé Gañnedigeh er Hrist ér hreu ;  
Èl penn er Peur én un taol doh fenestr er bediz, diroll geté er horolleu ;  
Èl en tèr gonz ar er vangoer, é amzér koén-meur Balthazar ;  
Èl ul loer a ganv hag a lorh, dallet pep héol d'hé splanndér gouéù,  
A-us de zremùeleu didalùe er Gatel Europ,  
Drem-goèd er Brezél !  
Hag er Stéren vlaoahus e gilas én hé raog er stéred oll, quintad betag sol en nozieu ;  
Hag el laborieu ha chomel, de hortos devé en Obèr-meur ;  
Hag en dud ha stagein ou deulagad ar en tachenneu lahereh en um lidé ene er Hevrin divent, er Road usanian,  
En Overen e zo en tan hé béleg, er hanol hé orglèz dispar, hah e rér mab-dén ag hé Aberh...”

## II

El kañnerion en Doéré-mat, e ya dré Vreiz a zor de zor, de ouél béniget Nendeleg,  
(E koun ag en Éled e gemmenas er peuh d'en dud, é noz getan en Oed kristén),  
Klasket em es mem bredér hénoah, de lavaret dehé heteu er barh.  
Ha dén n'em es kavet ér ger...  
Gouli é tiér kun Keltia ; meit un oéled benag, ama hag ahont, laket en tan énon guerso,  
E uéler dirakton mouézi peur é ouélar, ha bugalé vihan e ra chonjeu, e ra chonjeu...  
O men Doué, pe bosen zo bet ar er vro-man ?  
Kelt Albann-Ihùel, 'men éh ous ? Na té, Kelt Iùerhon ? Men éh ous ta, Kelt a Gambré ? O Kelt a Vreiz, men goèd, emen éh ous ?  
Gouli int, tiér kun Keltia ? Pe saué héol en hanù ar er flangen, er oazed zo oeit kuit get ou gléañnier...

## III

Goéieu e oent én amzèr-gent : breman ou des fuzulienneu,  
Fuzulienneu ha kanolieu, e skop er marù, meit er gléañnier e zo ataù er gléañnier,  
Ha kemmaden erbet nen des dégaset en oedeu é kalon miliget er German.

Lam peurbadel er German ar er Gornog, più e harso dohton, ma ne saù ket er Helt en taol-man ?  
 Er Helt e zo bet geton en orbid gourdadel : ur gañnen doh é héneu, oeit é,  
 You, you ! Keltia e zo Keltia bepred : 'ma hé faotred ar en harzeu.

Béh d'er German, bredér karet ! Hou touareu é e ziùennet.  
 Er Gornog e zo d'emb. Ni bieu er Gornog. Mar fall d'er German hé saotrein, klopenn er German e feùtimb.  
 Diùennet hon es er Gornog doh en oll vagadeu.  
 Harzeu Galia zo ur véred d'en Diséuénidi, kardellet hon douar, d'ou helaneu.  
 Diseuénad hiriù, er German é arre. Béh d'er German, pe fall dehon !  
 Béh de loskour hon ilizieu, de éntanour Moliáh Reims,  
 Iliz er Rouañé nevedet, e oé ken mat pédein éni, édan askell klodeu er Frans.  
 Arog, Kelt mat ! ha tenn, ha sko ! Kouéh mar kouéhès : eit er vro é ! Meit sko, sko, sko ! o breur, sko !  
 Heb éhan, heb diskuih, heb trué, tan dehon ! Lah ha tag, pen dé reit ! o breur, lah !  
 Bes er freill hag e val, er garreg hag e flastr, er gurun e freuz, er mor e veuh :  
 Bes er Hadour !  
 Dalh koun é oé ha gourdadeu kaored divent, e gréné Germania dirag sell ou lagad.  
 Dalh koun é ma genous inour ha Ouen : des éndro des éndro tréh !  
 Kañnenneu gaer e saùo er barh ar er ré-hleù, ken é trido eskern er Gelted koh é yeindér o béieu!

#### IV

Ne gouskan mui. Ur vouéh e zo, én noz-gouian, doh men gerùel, ur vouéh iskiz ;  
 Ur vouéh grénù, ur vouéh garù ha duah de gemenein : en dud youank e blij dehé ur vouéh èlsé.  
 Ha nen dé ket mouéh ur verh é, na mouéh er horigézéd-hont, é red dré er mor keltiek ;  
 Ur vouéh ha ne hell dén chom disent ohti : hudaden er Brézel ar en harzeu.  
 Sentein e rinn. Kentpell é vinn get mem bredèr, kadour de heul er gaderion ;  
 Kentpell é vinn él lahadeg... Peh arouéieu zo ar me zal ? Ha guélout e rinn ha zevé, bléad neùé ?  
 Ha petra vern ? Abred pe deùéhat, a pe soñno en eur de vont devad en Tad, leùén éh inn. Jésus oér dihuz mammeu.  
 Revèès béniget, bléad neùé, nag é vehé, é touéh ha dri-hant dé ha tri-uigent, men dé deùéhan !  
 Revèès béniget ! Rak estroh eit kan vlé en dès treménet ar er vro-man heb n'ou dout anaùet meit konnar Doué, ha té,  
 arvest e ri E drugaréieu.  
 Guélout e ri distro er hrédénneu harluet, en tréh é tarnejjal édan plégeu baniél er Frans, hag er Vro adsauët de virùiken ;  
 Guélout e ri mem Breiz dihaud ben en devé, hag hé yeh inouret, él pe oé bèù hé marhegion eit hé diùenn.  
 Bléad neùé, bléad brezel ! Revèès beniget nag é tégasehès én ha vantel, a-gevret get en neùé-han eit er Bed, er marù  
 eidonn.  
 Petra é marù unan, pé kant, pé marù kant mil ? arlerh ma vo béù ha klodus er vro, arlerh ma kendalho er ouen...  
 A pe varùinn laret er pédenneu, ha béiet mé, èl me zadeu, troiet me zal doh en énebour ;  
 Ha ne houlennet tra eidonn get men Dasprénour, meit el léh deùéhan én E Varaouès...

#### V

Me uél !... Me uél !  
 Strill Doué ar gein en Déneleh. Er glen hag er morieu e zo ru get er goèd.  
 Goèd ar gornog, goèd ar greisnoz ; goèd é kreisté hag é retér : honneh e zo ur bénijenn, ahoel !  
 Jed ha béhed breman, Europ, doh gleur-iuern en taniéu-goal : skopet ha poé ar Zrem douéel me Hrist é kroez, ha chetu  
 deit eur er Hasti.  
 Eur el lahadeg hag el loh ; eur er gurun hag en tahdareu : eur reihted Doué !  
 Ou goalh ou do er bléad-man, er blei, er vran hag er prenùed : marhad-mad é er hig kristén !  
 Er blé-man é vo braù en had ; èùet en des en douar goed mab-den...  
 Na p'ha pehé karet, Europ, ne vehé ket dégouéhet genous un darvoud el hennan ;  
 P'ha pehé karet èùet get doujans É Oèd-Éan, goèd dek broad ne vehé ket bet ret d'id hen èùet ;  
 P'ha pehé karet deulinein dirak kelan douéel er Halvar, hag azeulein, ne vehé ket hiziù, Europ, Europ, kement a  
 gelaneu...  
 Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehiér en Douar : me uél enan er gaderion lahet é tarnejjal us d'en  
 dachenn, hanval doh er fru ar ur mor...

#### VI

Ur ganpouézen. Kelaneu ar er ganpouézen, mil ha mil e zo anehé. Ha 'n é saù mesk er halaneu, èl guéharall Ezékiel

harluet, er barh peur, Spered, Hou kalù.

Deit, Spered Santel !

Douigannet é bet Hou tonedigeh d'Unan ha ne lar ker géuiér : en Hani e zougas E Boén Hen E unan, hag e varùas dianzaùet, étre divréh kalet ur groez.

Deit, Spered Santel !

Meur a unan, a houdeùeh, en des, o Spered, Hou korteit ; ha dré ne hellent mui harz get en hireh ou doé d'Oh doh donet, abred é mant oeit d'ou béieu.

Deit, Spered Santel !

Ha hiriù, a ! hiriù ! meur a unan aré e ouél d'Oh hag Hou klask, é téoéded ur bed kollet dehon é Zoué.

Deit, Spered Santel !

O ! Hou klod ne houlenamb ket hen arvestein en é gresté ; meit, èl ma ras Doué de Voiz aùt en Douar-Grateit, guélet a bell, un eur, drem er bed adneùéiet d'oh, ha merùel.

Deit, Spered Santel !

Ha ne hellimb ta biruikén diazéin ar Hou peuh un oéled ? Hag én anér é vo bepred é saùimb tiér ha kérieu, e zeï hanal er Brézel d'ou diskar ?

Deit, Spered Santel !

Penaos e vo d'emb-ni béuèin, ma nen det ket d'hor hennerhat ? Koh é mab-dén, ha yein er glen 'dan é gorv peur.

Deit, Spered Santel !

Tad er beurion, Gouleu er haloneu ! Dihuzour, o Dihuzour-drest, é truhegeh er brézel-man nen des bet biskoa par dehon. Hou aspédein e ramb : deit devadomb get er blé neué !

## VII

Gout e ran é teit. Gout e ran é oh é tont, me gred é kevrin er Glahar.

“Guilvoud erbet hep poén”, e geleenn er vuhé d'er barh. Hag er barh d'er vuhé : “Poén erbet heb guilvoud.

Nend dès ankén erbet difréh, èlsé 'ma el Lézen.

Ahoudé men dès an Ankén kavet ur Pried, Henneh hag e zo bet lakeit hag hadlakeit é kroez d'er hanvedeu.”

Ret é d'er gran mérùel eit ma tei er helid. Kelaneu mem bredér e uélan èl gran én douar : ar ou ludu é helido fréh moliahus...

Hanval doh ur roué gouèu en um hroñn a vouk eit merùel, héol deùéhan er bléad-hont zo deit de guh én ul linsél a oèd...

Arhoah é vo kaer ar er Bed !

Hag èl e voez e guilvoud a pe uél drem er mab gañnet dehi, dirak kened en Héol neué en Douar nen do mui koun ag é ankén.”

Paris, genveur 1915.

\*\*\*\*

### **VENI, SANCTE SPIRITUS !**

#### **Chant de bienvenue à l'an nouveau**

“Or, la mil-neuf-cent-quatorzième année après la naissance du Christ dans l'étable ;

Comme la tête du Pauvre tout à coup à la fenêtre des mondains, livrés aux danses déréglées ;

Comme les trois paroles sur le mur, au temps du grand souper de Balthazar,

Comme une lune de deuil et de terreur, aveuglant chaque soleil de sa splendeur sauvage,

Au-dessus des horizons méprisables de la Catin Europe,

La Face sanglante de la Guerre !

Et devant l'Astre terrible reculèrent tous les astres, culbutés jusqu'au fond des nuits ;

Et tous les travaux de cesser, pour attendre l'achèvement du Grand Œuvre ;

Et les hommes d'attacher leurs yeux sur les champs de carnage où se célébrait le Mystère immense, l'Holocauste surnaturel,

La Messe dont le feu est le prêtre, le canon l'orgue incomparable, et dont la Victime s'appelle le fils-de-l'homme...

## II

Comme les chanteurs de la Bonne-Nouvelle, qui vont par la Bretagne de porte en porte, à la fête bénie de Noël.

(En souvenir des anges qui annoncèrent la paix aux hommes, la première nuit de l'Age chrétien),

J'ai cherché mes frères ce soir, pour leur dire les souhaits du barde.

Et je n'ai trouvé personne à la maison...

Les douces maisons de la Celtie sont vides, à part quelques foyers, de ci de là, où le feu depuis longtemps est éteint,

Et devant lesquels on voit pleurer de pauvres femmes et des petits enfants qui songent, qui songent...  
O mon Dieu, quelle peste a passé sur ce pays-ci ?  
Celte de la Haute-Ecosse, où es-tu ? Et toi Celte d'Irlande ? Où donc es-tu, Celte de Galles ? O Celte de Bretagne, mon sang, où es-tu ?  
Elles sont vides, les douces maisons de la Celtie ! Comme le soleil de l'été se levait sur la vallée, les hommes sont partis avec leurs épées...

### III

C'étaient des lances d'autrefois ; maintenant ils ont des fusils,  
Des fusils et des canons qui crachent la mort, mais les épées sont toujours les épées,  
Et les âges n'ont apporté aucun changement dans le cœur maudit du Germain.  
La ruée éternelle du Germain vers l'Occident, qui lui résistera, si le Celte ne se lève pas cette fois-ci ?  
Le Celte a accompli le geste ancestral : une chanson aux lèvres il est allé.  
Hourra, hourra ! La Celtie est la Celtie de toujours : ses jeunes hommes sont sur la frontière.

Sus aux Germains, frères aimés ! Ce sont vos terres que vous défendez.  
L'Occident est à nous. L'Occident nous appartient. Si le Germain veut le souiller, nous fendrons le crâne du Germain.  
Nous avons défendu l'Occident contre toutes les hordes. Les marches de la Gaule sont un cimetière pour les Barbares, notre terre est grasse de leurs cadavres.  
Le Barbare d'aujourd'hui, c'est le Germain encore ! Sus au Germain puisqu'il le veut !  
Sus au brûleur de nos églises, à l'incendiaire de la Merveille de Reims,  
L'église des Rois consacrés, où il faisait si bon prier sous l'aile des gloires de la France.  
En avant, bon Celte ! et tire, et frappe ! Tombe si tu tombes : c'est pour la patrie ! Mais frappe, frappe, frappe ! ô frère, frappe !  
Sans arrêt, sans repos, sans pitié, frappe dessus ! Tue et étrangle, puisqu'il le faut ! O frère, tue !  
Sois le fléau qui broie, le rocher qui écrase, la foudre qui anéantit, la mer qui noie ;  
Sois le Guerrier !  
Souviens-toi que tes pères furent des héros immenses et que la Germanie tremblait devant le regard de leur ciel.  
Souviens-toi que tu portes l'honneur de ta Race : si tu reviens, reviens vainqueur !  
Le barde composera de belles chansons sur les braves et elles feront tressaillir les os des anciens Celtes dans la froideur de leurs tombes !

### IV

Je ne dors plus. Il y a une voix, dans la nuit d'hiver, qui m'appelle, une voix étrange ;  
Une voix forte, une voix âpre et habituée à commander : une voix comme celle-là est agréable aux jeunes hommes :  
(Et ce n'est pas la voix d'une femme, ni la voix de ces korriganes qui errent sur la mer celtique) ;  
Une voix à qui nul ne peut désobéir : le hurlement de la Guerre aux frontières.  
J'obéirai. Bientôt je serai avec mes frères, soldats à la suite des soldats ;  
Bientôt je serai dans la tuerie... Quels signes y a-t-il sur mon front ? Année nouvelle, verrai-je ta fin ?  
Et qu'importe ? Que ce soit tôt ou tard, quand l'heure sonnera d'aller vers le Père, j'irai joyeux. Jésus sait consoler nos mères.  
Sois bénie, année nouvelle, quand bien même, au milieu de tes trois cent soixante-cinq jours, il y aurait mon dernier jour !  
Sois bénie ! Car plus de cent années ont passé sur ce pays-ci sans avoir connu autre chose que la colère de Dieu, et tu contempleras, toi, ses miséricordes.  
Tu verras le retour des croyances bannies, la victoire flotter de nouveau sous les plis du drapeau de la France, et la patrie exaltée pour toujours ;  
Tu verras ma Bretagne enfin libre, et sa langue honorée, comme quand ses chevaliers étaient vivants pour la défendre.  
Année nouvelle, année de guerre ! Sois bénie quand bien même tu apporterais dans ton manteau, en même temps que le printemps pour le monde, la mort pour moi.  
Qu'est-ce que la mort d'un, ou de cent, ou la mort de cent mille ? pourvu que la patrie soit vivante et glorieuse, pourvu que la race continue...  
Quand je mourrai dites les prières et enterrez-moi comme mes pères, le front tourné vers l'ennemi ;  
Et ne me demandez rien pour moi à mon Rédempteur, si ce n'est la dernière place dans Son Paradis...

V

Je vois !... Je vois !

Le fouet de Dieu sur les épaules de l'humanité. La terre et les mers sont rouges de sang.

Du sang sur l'occident, du sang sur le nord ; au midi et à l'orient . ceci est une pénitence au moins !

Calcule ton péché maintenant, Europe, à la lueur infernale des incendies : tu avais craché au Visage divin de mon Christ en croix, et voici venue l'heure du Châtiment.

L'heure du carnage et de la terreur ; l'heure de la foudre et des sanglots : l'heure de la justice de Dieu !

Ils auront leur content cette année, le loup, le corbeau et les vers : la chair de chrétien est à bon marché !

Cette année-ci le blé sera beau : la terre a bu le sang de l'homme...

Ah ! si tu avais voulu, Europe, il ne te serait pas arrivé un événement comme celui-ci :

Si tu avais voulu boire avec respect Son Sang à Lui, tu n'aurais pas été obligée de boire le sang de dix nations ;

Si tu avais voulu t'agenouiller devant le Cadavre divin du Calvaire, et adorer, il n'y aurait pas aujourd'hui Europe, Europe, tant de cadavres...

Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des glas : je vois les âmes de guerriers morts flotter -dessus du champ de bataille, semblables aux embruns sur une mer...

VI

Une plaine. Des cadavres sur la plaine, ils sont des milliers et des milliers. Et debout au milieu des cadavres, comme Ezéchiel en exil autrefois, le pauvre barde, Esprit, vous appelle.

Venez, Esprit Saint !

Votre venue a été prédite par Un qui ne dit pas de mensonges : Celui qui porta Sa Douleur tout seul et mourut renié, entre les bras durs d'une croix.

Venez, Esprit Saint !

Plusieurs, depuis, Vous ont attendu, ô Esprit ! et parce qu'ils ne pouvaient plus contenir la hâte qu'ils avaient de vous voir venir, ils sont allés tôt dans leurs tombes.

Venez, Esprit Saint !

Et aujourd'hui, ah ! aujourd'hui ! plus d'un encore pleure après Vous et Vous cherche dans les ténèbres d'un monde qui a perdu son Dieu.

Venez, Esprit Saint !

Oh ! nous ne demandons pas contempler Votre gloire à son midi, mais seulement comme Dieu fit à Moïse pour la Terre-Promise, de voir de loin, une heure, le visage du monde renouvelé par Vous, et mourir.

Venez, Esprit Saint !

Ne pourrons-nous donc jamais asseoir sur Votre paix un foyer ? Sera-ce toujours en vain que nous bâtirons des maisons et des cités que l'haleine de la Guerre viendra renverser ?

Venez, Esprit Saint !

Comment pourrons-nous vivre, si vous ne venez pas nous fortifier ? Le fils de l'homme est vieux, et froide la terre sous son pauvre corps.

Venez, Esprit Saint !

Père des Pauvres, Lumière des cœurs ! Consolateur, ô Consolateur excellent, dans la misère de cette guerre à qui on ne vit jamais d'égale nous Vous supplions : venez à nous avec l'an nouveau !

VII

Je sais que Vous viendrez. Je sais que Vous venez. Je crois au mystère de la Douleur.

"Aucun enfantement sans souffrance", enseigne la vie au barde. Et le barde à la vie : "Aucune souffrance sans enfantement. Il n'y a pas de douleur inféconde, telle est la Loi.

Depuis que la Douleur a trouvé un Epoux, Celui-là que les siècles ont mis et remis en croix".

Il faut que le grain meure pour que vienne le germe. Je vois les cadavres de mes frères comme des grains dans la terre : sur leur cendre des fruits merveilleux germeront.

Pareil à un roi barbare qui s'enveloppe de pourpre pour mourir, le dernier soleil de l'autre année s'est couché dans un linceul de sang...

Demain il fera beau sur le monde !

Et comme la femme en couches quand elle voit le visage du fils qui lui est né, devant la beauté du Soleil nouveau la Terre ne se souviendra plus de sa souffrance."

Paris, janvier 1915.

Yann-Ber Kalloc'h, *ARDL*, p.28-40.

\*\*\*\*\*

## Chapitre V.9. *Karter-noz ér hléyeu* - La veillée dans les tranchées, page 536

### PÉDEN ER GÉDOUR

7-22 a ùenholo.

“Custos, quid de nocte ?”  
(IS.XXI, II<sup>23</sup>).

“En tioelded ponnér e dénùas ardro d’ ein,  
Ar ledanded el lann liù en noz um lédé,

Ha me gleùas ur vouéh ar er hleu é pédein :  
O péden er hadour pe gouéh gouleu en dé !

“Héol klanù en néanneu goanù, chetu éan oeit de guh,

Klehiér en Anjelus en des soñnet é Breiz ;  
Marù en oéledeu, hag er stéred é luh :  
Lakeit ur galon grénù, o men Doué, é me hreiz.

“Um erbédein e ran d’Oh ha d’Hou Mam Mari,  
Dioallet mé, men Doué, doh sponteu en noz dall,  
Rak bras é me labour ha ponnér me ari :  
Dirag talbenn er Frans deit é me zro gédal.

“Ya. Ponnér en ari. Ardran d’ ein e choma  
El lu. Kousket e ra. Me zo lagad el lu.  
Ur garg divalaù é, her gout e ret. Hama  
Béeh genonn, me freder e vo skanù el er plu.

“Me zo er martelod de gartér, er gédour  
E ya, e za, e uèl oll, e gleu oll. Er Frans  
’N des men galùet de virein hé inour,  
Kemennet hé des dein kenderhel d’ hé drouk-rans.

“Me zo er Gédour bras én é saù ar er hleu.  
Gout a ran petra onn ha me ouér petra ran :  
Iné Kornog, hé douar, hé merhed hag hé bleu,  
Oll kened er bed é, en noz-man, e viran.

“Kér é péein er glod, marsé. Na petra vern ?  
Hanùeu er ré kouéhet douar Arvor ou miro :  
Me zo ur stéren splann ar dal Frans é lugern,  
Me zo er Gédour bras ar saù aùit é vro.

“Kousk, o bro, kousk é peuh. Me rei kartér eidous.  
Ha mar da de foénùein, hénoah, er mor german,  
Bredér omp d’ er herreg e ziùenn aod Breiz dous,

Kousk, o Frans, ne vi ket soliet hoah en taol-man.

“Eit bout aman, lesket em ès me zi, me zud ;  
Ihuéloh é ’n dléad ’es um staget dohton :  
Na mab, na breur ! Er gédour onn, beunek ha mud,  
Ar harzeu er retér me zo ’r garreg vreton.

### PRIÈRE DU GUETTEUR

7-27 Septembre.

“Les ténèbres s’épaissirent autour de moi,  
Sur l’étendue de la plaine la couleur de la nuit  
/ s’épandait,  
Et j’entendis une voix qui priait sur la tranchée :  
O la prière du soldat quand tombe la lumière du jour !

“Le soleil malade des cieux d’hiver, voici qu’il s’est  
/ couché,  
Les cloches de l’Angélus ont sonné dans la Bretagne ;  
Les foyers sont éteints et les étoiles luisent :  
Mettez un cœur fort, ô mon Dieu, dans ma poitrine.

“Je me recommande à Vous et à Votre Mère Marie,  
Défendez-moi, mon Dieu, des épouvantes de la nuit,  
Car ma tâche est grande et lourde ma chaîne :  
Devant le front de la France mon tour est venu de  
/ veiller.

“Oui, la chaîne est lourde. Autour de moi demeure  
L’Armée. Elle dort. Je suis l’œil de l’armée.  
C’est une charge rude, vous le savez. Et bien  
Soyez avec moi et mon souci sera léger comme la  
/ plume.

“Je suis le matelot au bossoir, le guetteur  
Qui va, vient, qui voit tout, qui entend tout. La France  
M’a appelé ce soir pour défendre son honneur,  
Elle m’a commandé de continuer sa vengeance.

“Je suis le grand Veilleur debout sur la tranchée,  
Je sais ce que je suis et je sais ce que je fais :  
L’âme de l’Occident, sa terre, ses filles et ses fleurs,  
C’est toute la beauté du monde que je garde cette nuit.

“J’en payerai cher la gloire, peut-être. Et qu’importe ?  
Les noms des immolés la terre d’Armor les gardera :  
Je suis une étoile claire qui brille au front de la France,  
Je suis le grand guetteur debout pour son pays.

“Dors, ô patrie, dors en paix. Je veillerai pour toi.  
Et si vient à s’enfler la mer germaine,  
Nous sommes frères des rocs qui défendent le rivage de  
/ la Bretagne douce  
Dors, ô France tu ne seras pas submergée encore cette  
/ fois.

“Pour être ici, j’ai abandonné ma maison, mes parents ;  
Plus haut est le devoir auquel je me suis attaché :  
Ni fils, ni frère ! Je suis le Guetteur sombre et muet,  
Aux frontières de l’Est, je suis le rocher breton.

23 11 et pas 2. Nous reproduisons ici la manière proposée dans l’édition de Plon. Voir notre commentaire à ce sujet dans le chapitre suivant.

“Neoah, liés a ùéh e rankan hirvoudein :  
“Penos é mant ? Siouah, peur int, klanù martezé !”

Men Doué, Hou péet truhé doh en ti e zo d' ein,  
Rag n' em es kén ér bed meit er ré 'ouél duzé...

“Breman kousk, o mem bro, 'Ma men dorn ar men gléan.

Gout e ran er vichér, me zo goaz, me zo krenù :  
En tam Frans 'dan me mir birùikén n'ou do éan...

Petra onn diragoh, o men Doué, meit ur prénù ?

“-Pe saillan drest d' er bleu, ur vouhal é men dorn,  
Me faotred 'lar marsé : “Arog, henneh zo gour !”

Hag é tant ar me lerh ér fank, én tan, ér skorn...

Meit Hui, Hui ouèr eoalh n' en donn meit ur péhour.

“Hui, gout ehoalh e ret pegen goann é m' inéanù,  
Pegen krin me halon ha truhek me hoanteu ;

Ré lies em guélet, o Tad e zo én néanù,  
E heuliein henteu ha n' é ket Hous henteu.

“Ragsé, pe streù en noz é lorheu dré er glen,

E grehér er hleuyeu pe gouska mem bredér,

Hou péet truhé dohein, cheleùet men goulén,  
Deit, hag en noz e vo eidonn lan a splannder.

“Doh me féhedeu koh, mem Doué, mem dioallet ;  
Poèhet mé, poèhet mé é tan Hou Karanté  
Ha m' inéo lugerno én noz èl ur piled.  
Hag arhèled Hou lu e vinn hanval dohté.

“Men Doué, men Doué, me zo er gédour 'n é unan,  
Mem bro e fin arnonn ha mé nen doun meit pri :  
Dakoret dein henoah, en nerh e houlenan ;  
Um erbédein e ran d' Oh a d' Hou Mam Mari.”

Yann-Ber Kallocc'h, *ARDL*, p.203-207.

“Pourtant plus d'une fois, il m'advient de soupirer :  
“Comment sont-ils ? Hélas, ils sont pauvres, malades  
/ peut-être !”

Mon Dieu, ayez pitié de la maison qui est la mienne,  
Car je n'ai rien au monde que ceux qui pleurent là...

“Maintenant, dors, ô ma patrie ; ma main est sur mon  
/ glaive.

je connais le métier, je suis homme, je suis fort :  
Le morceau de France sous ma garde, jamais ils ne  
/ l'auront...

Que suis-je devant-vous, mon Dieu, sinon un ver ?

“Quand je saute la parapet, une hache à la main,  
Mes garçons disent peut-être : “En avant, celui-là est un  
/ homme !”

Et ils viennent avec moi dans la boue, dans le feu, dans  
/ la glace<sup>24</sup>...

Mais vous, vous savez bien que je ne suis qu'un  
/ pécheur.

“Vous, Vous savez bien combien faible est mon âme,  
Combien desséché mon cœur, combien misérables mes  
/ désirs ;

Trop souvent Vous me voyez, ô Père qui êtes aux Cieux,  
Suivre des chemins qui ne sont pas Vos chemins.

“C'est pourquoi quand la nuit répand ses terreurs par le  
/ monde,

Dans les cavernes des tranchées lorsque dorment mes  
/ frères,

Ayez pitié de moi, et écoutez ma demande,  
Venez et la nuit pour moi sera pleine de clarté.

“Mon Dieu, protégez-moi contre mes anciens péchés ;  
Brûlez-moi, brûlez-moi dans le feu de Votre Amour  
Et mon âme brillera la nuit comme un cierge.  
Et je serai semblable aux archanges de Vos cohortes.

“Mon Dieu, mon Dieu, je suis le veilleur tout seul,  
Ma patrie compte sur moi et je ne suis qu'argile :  
Accordez-moi seulement la force que je demande ;  
Je m'en remets à vous et à Votre Mère Marie.”

24 L'édition de 1921, traduit *skorn*, par *fournaise*, ce qui est un contresens absolu, puisque *skorn* signifie *glace*.

## A2. Compléments

## A2.1. Étymologie du mot “mort”

Le mot *marv/mort*, est masculin en breton. Voici le tableau que nous avons obtenu à partir des deux dictionnaires étymologiques que nous avons consultés<sup>25</sup> :

<b>CELTIQUE</b> <i>mar-wo</i> dérivé de la racine <i>MER</i> “mourir”
---

<b>BRETON</b> <i>marv</i> (maru 1499) moyen-breton <i>maru</i> et <i>marf</i>	<b>CORNIQUE</b> <i>marow</i>	<b>GALLOIS</b> <i>marw</i>	<b>IRLANDAIS</b> <i>marbh</i> vieil irlandais <i>marb</i>	<b>GAÉLIQUE D'ÉCOSSE</b> <i>marbh</i>
--	---------------------------------	-------------------------------	---	--

<b>SANSKRIT</b> <i>mr-iyá-te</i> “il meurt” et <i>mr-tá</i> “mort”	<b>LATIN</b> <i>mor-io-r, mor-s, mor-tuu-s,</i> <i>etc.</i>	<b>LITUANIEN</b> <i>miř-ti</i> “mourir”	<b>VIEIL ISLANDAIS</b> <i>mrè-ti</i>
---	---	--	---

Reconnaissons que cette étymologie réserve peu de surprises. Elle confirme qu’il existe un mot qui exprime la *mort* dans chacune de ces langues venues de l’indo-européen commun, bien qu’elles soient parlées par des peuples aux cultures très différentes. La familiarité orthographique nous indique que c’est certainement un même mot indo-européen, déformé par les caractères propres aux langues qui en sont issues, qui est à l’origine de ceux que nous présentons dans le tableau ci-dessus. La volonté de dire la *mort* n’était pas et n’est donc pas occultée dans les civilisations indo-européennes. Elle ne constitue pas un tabou linguistique, un phénomène qu’il serait interdit d’évoquer ou bien qui serait simplement implicite au travers d’expressions ou de références indirectes dans ces langues.

## A2.2. Étymologie du mot “guerre”

Le mot breton pour guerre est *brezel*<sup>26</sup>, un nom masculin qui vient du vieux-breton *bresel*, tiré du celtique *brest-ela*. Il a pour correspondant dans le cornique *bresel*, le gallois *Corn-bresal*, l’irlandais *breasal*. Le sens du mot celtique *brest-telo* signifierait *briseur, écrasement*. Nous observons l’absence d’influence du latin *Bellum* sur le breton ou les autres langues celtiques. Ce mot était utilisé pour désigner la guerre dans toute la Gaule romaine et a disparu avec l’organisation militaire de l’Empire romain<sup>27</sup>. La chute de l’Empire romain ayant été provoquée par les invasions germaniques au Ve siècle de notre ère, il n’est pas étonnant de découvrir que le mot français *guerre* ou encore anglais *war*, viennent du germanique *werra*. Cette influence linguistique du mot germanique sur les populations victimes de ces invasions ne va pas s’étendre sur les Bretons, qui vont pourtant subir la colonisation violente des Angles, des Jutes et des Saxons au Ve siècle. Cette dernière provoque d’ailleurs l’émigration d’une partie des Bretons en Armorique à cette époque. Malgré la “cohabitation” sur les îles britanniques de populations d’origine germanique et celtique, la Bretagne dans son ensemble, c’est-à-dire les îles britanniques et la Bretagne armoricaine, ne va pas faire partie de l’empire carolingien entre le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle et le début du Xe siècle, période pendant laquelle s’est vraisemblablement fixé le mot *guerre* issu du

25 DESHAYES, 2003, HENRY, 1900.

26 Nous avons écrit ces lignes à partir de la description de l’étymologie du mot *brezel* dans les ouvrages suivants : DESHAYES, 2003, p.135 et HENRY, 1900, p.44.

27 BLOCH & VON WARTBURG, 1960, p.304.

germanique en France. Bien qu'en marge de notre propos, il est tout de même intéressant de constater que la langue allemande a préféré, à partir (environ) du dixième siècle le mot *Krieg*, dont l'origine est incertaine mais qui proviendrait peut-être du nord-ouest de l'Allemagne, puisque nous pouvons le comparer avec *halskrīga* du frison ancien ou encore *krich* du bas allemand du Moyen-Âge et *crijch* du néerlandais du Moyen-Âge<sup>28</sup>. Ce modeste détour philologique montre combien la nécessité de donner un nom à la guerre est continue dans les sociétés humaines, et combien elle est un phénomène social constant, par ailleurs largement antérieur à l'écriture, puisque la guerre commence certainement avec l'humanité<sup>29</sup>.

### A2.3. Loeiz Herrieu, Yann-Ber Kalloc'h et l'antisémitisme

L'antisémitisme n'est pas un facteur déterminant en ce qui concerne le départ à la guerre et l'acceptation du sacrifice, ou plus généralement la vision de la mort de ces deux hommes, au-delà du contexte général que nous nous efforçons de décrire. Il y a certes la vision manichéenne d'un monde coupé en deux avec les tenants du Bien d'un côté et les forces du Mal de l'autre, l'opposition entre leur vision nationaliste et le prétendu cosmopolitisme sans racine des Juifs, mais ce n'est pas cela qui les a poussés à partir à la guerre.

Cependant, l'antisémitisme lorsqu'il est minoré ou ignoré prête le flanc à l'accusation de vouloir l'escamoter ou l'ignorer, dès lors qu'il s'agit de recherches portant sur des acteurs de l'*Emsav*. Afin de tuer dans l'œuf toute polémique, qui aurait pour effet de masquer la nature même de toute notre recherche, nous présentons ici les écrits qui mettent en lumière l'antisémitisme avéré de Loeiz Herrieu et de Yann-Ber Kalloc'h.

Concernant Loeiz Herrieu, l'expression de son antisémitisme se trouve hors de notre champ d'étude, puisque ses écrits ou l'expression de ses sympathies ouvertement antisémites ne s'observent qu'à partir de la Deuxième Guerre mondiale, en particulier dans *Dihunamb* (n°351, n°384 -1940) ou dans le magazine *l'Heure Bretonne* (Novembre 1940 et Juillet 1941). Il y exprime un antisémitisme "routinier" oserait-on dire, sans expression spectaculaire en Bretagne depuis le banissement des Juifs par le Duc Jean Ier Le Roux en 1240, auquel ont précédé de véritables massacres de Juifs en 1236 au nom de l'esprit de croisade et de volonté de s'approprier leurs biens (Notons d'ailleurs que les évêques de cette époque dénoncent ces massacres), et bien évidemment pendant *l'Affaire Dreyfus*. Toutefois, la quasi-totalité de la presse à disposition de Loeiz Herrieu et de Yann-Ber Kalloc'h dans le Morbihan était antisémite, malgré la quasi-absence de juifs dans cette région. Comme partout ailleurs, l'antisémitisme s'y nourrissait des préjugés relatifs à la dénonciation de Jésus par les Juifs, à leur activité fréquente d'usurier et enfin à leur cosmopolitisme<sup>30</sup>.

Nous ne trouvons pas trace dans les poèmes de Yann-Ber Kalloc'h de vers antisémites. En revanche, dans sa pièce *Ar Flamanked-Les Flamands*, que nous présentons dans la partie consacrée à sa vie et son œuvre, le Juif aux côtés de l'Anglais et du Hollandais, représente l'ennemi. Dans ses articles de presse, nous lisons plutôt son obsession de l'affirmation de la race bretonne comme catholique, et certains de ses poèmes exaltent la Croisade de l'Occident chrétien contre les Barbares, plutôt germaines en l'occurrence<sup>31</sup>.

Yann-Ber Kalloc'h est antisémite mais sans être obsédé par les Juifs comme peuvent l'être Barrès ou Drumont à la même époque. Yann-Ber Kalloc'h se préoccupe peu des Juifs en fin

28 KLUGE, 1995, p.487.

29 Cette hypothèse est confirmée par les recherches archéologiques. Ainsi, en mai 2010, un groupe de chercheurs, sous la direction de Svante Pääbo, de l'Institut Max-Planck de Leipzig, a publié le résultat de ses recherches sur les relations entre les hommes de *Néandertal* et les *Homo Sapiens*. Cette découverte a donné lieu à de nombreux articles. Dans le domaine qui nous intéresse, voici ce qu'explique Alain Templeton de l'Université Washington à Saint-Louis (USA) : "*En fait, les premiers Sapiens ont fait l'amour et la guerre*", en évoquant une période qui commence il y a environ 200 000 ans. Citation extraite de l'article de Rachel Mulot : MULOT 2010, p.10-12.

30 Pour plus de détails sur le sujet, voir : LAMBERT & TOCZÉ, 2006.

31 Ce thème est développé dans le chapitre consacré à la vie et à l'œuvre de Yann-Ber Kalloc'h.

de compte. En revanche, tout en affirmant sans cesse son particularisme breton, il est ouvertement royaliste. De ce fait, quand il désire soumettre quelques-unes de ses réflexions à un journal d'envergure nationale, il choisit justement l'*Action française* de Maurras<sup>32</sup>, et quand ce n'est pas Maurras en personne qui s'intéresse à Yann-Ber Kalloç'h, c'est une lettre de ce dernier adressée à Drumont qui est publiée dans *La libre parole* et l'*Action française*<sup>33</sup>, à laquelle Drumont répond avec passion. Yann-Ber Kalloç'h y félicitait Drumont d'avoir rappelé que la Bretons n'avaient jamais été conquis, puisque "*la Duchesse Anne en se mariant, maintint la "complète indépendance" de son duché*<sup>34</sup>". *La Libre parole* et l'*Action française* n'étant pas connues pour avoir été des publications particulièrement philosémites, l'hypothèse que Yann-Ber Kalloç'h fût antisémite est donc peu sujette à caution. La seule évocation au sujet des Juifs dans l'ouvrage de son ami Léon Palaux est assez floue. Yann-Ber Kalloç'h signale "*quelques nez israélites*<sup>35</sup>", qui se mouvaient dans le tas, lorsqu'il passe devant la Bourse de Paris. Ce préjugé concernant l'aspect physique des Juifs et leurs activités liées à la finance était trop courant à cette époque pour faire de Yann-Ber Kalloç'h un antisémite militant.

En conclusion, Loeiz Herrieu attesta de son antisémitisme pendant la Deuxième Guerre mondiale et au vu de ses sensibilités et amitiés politiques, Yann-Ber Kalloç'h fut, cela fait peu de doute, antisémite, sans que les Juifs ne constituent un thème central dans ses réflexions.

Ces idées et cette attitude correspondent à celles observées chez les Bretons de leur époque<sup>36</sup>.

32 "En 1909, j'eus l'honneur de soumettre, par lettre, quelques réflexions de ce genre à M. Maurras qui me répondit par une chanson sur l'unité." PALAUX, 1926, p.129. La réponse de Maurras déplaît à Yann-Ber Kalloç'h mais c'est à propos de l'unité nationale, pas des Juifs.

33 PALAUX, 1926, p.72.

34 Yann-Ber Kalloç'h cité par Léon Palaux. PALAUX, 1926, p.72.

35 PALAUX, 1926, p.60.

36 Citons le témoignage d'Ambroise Harel, originaire de Langon (Ille et Vilaine). Il y raconte sa confrontation avec des soldats russes pendant la guerre alors qu'il est prisonnier de guerre en Allemagne. Sa confusion entre *Juifs* et *voleurs* est révélatrice de cet antisémitisme insidieux qui était présent dans beaucoup d'esprits d'hommes de cette génération : "*Dans la baraque venaient des Russes, voleurs et chicaniers, ils nous vendaient des saucissons et de la margarine volés dans les cuisines, des cigarettes ; (...) Finalement, à propos de ce commerce, il y eut aussi des discussions très graves où l'on vit sortir les couteaux mais nous finîmes par chasser tous ces juifs.*" HAREL, 2009, p.233.

## A2.4. Biographie simplifiée de Loeiz Herrieu

VIE DE LOEIZ HERRIEU	PRINCIPAUX ÉCRITS ET PUBLICATIONS LITTÉRAIRES	REPÈRES HISTORIQUES
<b>26 janvier 1879</b> : Naissance de Loeiz Herrieu à la ferme du Cosquer-Pennhoret ( <i>Kozhkêr-Pennhoret</i> en breton) à Caudan.		<b>1879</b> Ernest Renan est reçu à l'Académie française.
		<b>1880</b> Jules Ferry, président du Conseil.
		<b>1881</b> -Première victoire des républicains sur les conservateurs aux élections législatives en Bretagne.
		<b>1882</b> Loi Ferry sur l'enseignement primaire.
		<b>1884</b> -Création d'une chaire de celtique à l'Université de Rennes par Joseph Loth. -Loi Waldeck-Rousseau sur les syndicats.
<b>1885-1893</b> D'abord scolarisé à l'école de Kerfrehour près du château du Plessis à Caudan, il entre à 12 ans chez les frères à Ploemeur, puis devient externe à l'Institution Saint-Joseph à Lorient. Quitte l'école à 14 ans.	<b>1885-1894</b> Rédige des carnets. Il intitule l'un d'eux <i>Le Chouan</i> , signé d'un nom de plume Louis du Cosquer.	<b>1885</b> -La Bretagne rebascule à droite, en réaction à la politique laïque de Jules Ferry.
		<b>1889</b> <b>Janvier</b> : Élection de Boulanger à Paris. <b>Septembre</b> : Échec des Boulangistes aux élections. -Inauguration de l'Exposition de Paris avec la Tour Eiffel. -Premiers candidats radicaux élus dans les villes bretonnes, premier signe de l'adhésion des Bretons à la République -Fondation du <i>Parnasse breton contemporain</i> par Louis Tiercelin.
		<b>1892-1893</b> -Scandale de Panama. -Effondrement des monarchistes aux élections suite à l'encyclique de Léon XIII, exhortant les catholiques à accepter la République.
		<b>1893</b> Première parution de <i>La Légende de la mort chez les Bretons armoricains</i> – Anatole le Braz.
<b>1894-1898</b> Retour à la ferme familiale. Premiers envois d'articles à <i>La Croix du laboureur</i> et à la <i>Gazette des campagnes</i> .		<b>1894</b> -Assassinat du Président Sadi Carnot. <b>1894-1899</b> -Affaire Dreyfus.
		<b>1895</b> -Élection de Félix Faure. -Création de la CGT.
<b>1898-1903</b> Engagement dans l'armée pour cinq ans principalement à Lorient. Six mois à Brest de janvier à juillet 1900, où il prépare le concours de fourrier et refuse toute permission.		<b>1898</b> -13 janvier : <i>J'accuse</i> de Zola dans l' <i>Aurore</i> . -Fondation de l'URB (Union régionaliste bretonne - Kevredigezh broadus Breiz) par Régis de l'Estourbillon. -Fondation de l'Action française.
		<b>1899</b> -Élection de Loubet, Cabinet Waldeck-Rousseau. -Procès en révision de Dreyfus à Rennes. Agressions contre l'universitaire juif Victor Basch. -Fondation de l' <i>Ouest-Éclair</i> .
<b>1900-1901</b> Commence à prendre conscience de sa "bretonnité", grâce à la rencontre et à la fréquentation d'intellectuels lorientais, comme	<b>1900</b> <i>EIT FARSAL, GROEIT DRÉ ER BARH</i> •	

René Saïb qui introduit Loeiz Herrieu au sein de l'URB à laquelle il adhère en 1901.	• <b>LABOURÉR (Pour rire, fait par le barde-paysan)</b>	
<b>À partir de 1900</b> Correspondant de <i>Ouest Éclair</i> à Lorient, chronique maritime.		
<b>1902</b> Deviens membre du <i>Gorsedd</i> de Bretagne où il est le <i>barzh-labourer</i> ; <i>barde-paysan</i> .	<b>1902</b> <b>KETAN FESKEN (Première gerbe)</b>	<b>1902</b> -Ministère Combes. -Manifestations en Bretagne à l'occasion des expulsions des congrégations enseignantes à Ploërmel, Vitré, La Guerche, Saint-Méen, Pont-Croix, Concarneau,...
<b>1903</b> Chronique dans <i>La Croix du Morbihan</i> .		<b>1903</b> 16 janvier : Combes interdit l'utilisation du breton dans les prêches et les catéchismes. 13 septembre : Inauguration à Tréguier par Combes d'une statue élevée en hommage à Ernest Renan qui entraîne une violente manifestation. -L'interdiction de certaines processions donne lieu à de graves incidents, à Nantes, Hennebont. 4 octobre : Église de Lorient attaquée et la troupe intervient. 6 morts et des dizaines de blessés.
<b>1904</b> Crée un cercle d'études sillonistes à Caudan.	<b>1904</b> <b>CHOMAMB BREIHIS, GUERZEN EN INÉANNEU ( Restons bretons, Guerze des âmes)</b>	<b>1904</b> -Loi contre les congrégations.
	<b>1905-1914 / 1921-1944</b> Création de <i>Dihunamb !</i> avec André Mellac.	<b>1905</b> 9 décembre : Loi de séparation de l'Église et de l'État.
<b>1906-1910</b> Deviens secrétaire de l'U.R.B		<b>1906</b> -Opposition des Bretons à l'inventaire des biens de l'Église. À Sainte-Anne-d'Auray, 6000 à 7000 personnes empêchent l'accès la basilique, obligeant le gouvernement à reporter la fermeture à dix mois du petit-séminaire.
<b>1906</b> Création du <i>Réveil Breton</i> qui deviendra <i>Le Pays Breton</i> en 1907.	<b>1906</b> (théâtre) <b>KERHET DE BARIZ, ( Allons à Paris)</b>	
<b>1908</b> Commence un travail de collectage de chansons du pays de Lorient.		
<b>1909</b> Élu conseiller municipal à Lanester (démocrate chrétien).		
<b>11 janvier 1910</b> Mariage avec Loeiza er Meliner. <b>1910</b> Enregistrement à Paris pour Pathé de 10 chansons bretonnes Reprise de la ferme du Cosquer avec Loeiza.	<b>1910</b> (Collectif) <b>ISTOER BREIH (Histoire de Bretagne)</b>	<b>1910</b> -20 députés radicaux bretons à la Chambre des députés.
<b>1911</b> Naissance de Guenael Herrieu. Scission entre l'U.R.B et création de la Fédération Régionale de Bretagne dont Loeiz Herrieu devient le secrétaire.	<b>1911</b> <b>GWENZENNEU HA SONENNEU BRO-GWENED 1, (Chansons populaires du pays de Vannes)</b>	<b>1911</b> -3 271 712 habitants en Bretagne.
<b>1912</b> Naissance de Herve Herrieu.	<b>1912</b> <b>GWENZENNEU HA SONENNEU BRO-GWENED 2, (Chansons populaires du pays de Vannes)</b>	<b>1912</b> -Ministère Poincaré.
	<b>1913</b> (théâtre) <b>BUGULÉZ KERDORED (e Meheuen 1792), (La bergère Cadoret, en juin 1792).</b>	<b>1913</b> -Élection de Poincaré, Président de la République.

		-7 avril : Allongement du service militaire de deux à trois ans (Loi des Trois ans)
<p><b>2 août 1914</b> Enrolé comme fourrier dans le 1er bataillon du 88ème Régiment d'Infanterie Coloniale à Lorient. Une bonne partie de la guerre près de la ligne de front, à portée de obus et des bombes, Loeiz Herrieu ne devra cependant jamais aller combattre en première ligne.</p>	<p><b>1914-1918</b> Rédaction des <i>Carnets de guerre</i> et d'une abondante correspondance avec son épouse (620 lettres).</p>	<p><b>1914</b> 31 juillet : Assassinat de Jaurès. 31 juillet : Ultimatum allemand à la Russie et à la France. <b>1er août : Mobilisation en France.</b> <b>3 août : L'Allemagne déclare la guerre à la France.</b> 5-10 septembre : Bataille de la Marne. 24-25 septembre : Bataille de l'Aisne et de la Somme.</p>
<p><b>2 août 1914 - 25 août 1914</b> Casernement à Lorient et Ploemeur</p>		
<p><b>25 août 1914 – 16 septembre 1914</b> Départ de Bretagne pour la région parisienne</p>		
<p><b>16 septembre 1914 – 5 octobre 1914</b> Sur le front de la Marne.</p>		
<p><b>5 octobre 1914 – 11 juin 1915</b> Sur le front à Reims et dans l'Aisne.</p>		<p><b>1915</b> 26 janvier : Offensive de Champagne. mai-juin : Offensive de l'Artois. septembre-octobre : Offensive de Champagne. 29 octobre : Cabinet Briand.</p>
<p><b>12 juin 1915 – 15 juillet 1915</b> Sur les routes de Picardie hors du front.</p>		
<p><b>16 juillet 1915 – 7 septembre 1915</b> En Champagne avant l'Offensive de Champagne.</p>		
<p><b>13 septembre 1915 – 21 décembre 1915</b> Sur le front pendant l'Offensive de Champagne.</p>		
<p><b>22 décembre 1915 – 16 février 1916</b> Repos précaire dans la région parisienne.</p>		<p><b>1916</b> 21 février : Début de la bataille de Verdun. 1er juillet : Offensive alliée sur la Somme. 24 octobre : Reprise de Douaumont. 2 décembre : Nivelle généralissime.</p>
<p><b>17 février 1916 – 30 juin 1916</b> Retour au front en Picardie.</p>		
<p><b>1er juillet 1916 – 23 août 1916</b> Sur le front pendant la bataille de la Somme.</p>		
<p><b>25 août 1916 – 12 avril 1917</b> Hors de la ligne de front en Picardie.</p>		<p><b>1917</b> 10 janvier : Note alliée sur les buts de guerre. 9-19 avril : Offensive Nivelle. 19 avril : Accords de Saint-Jean-de-Maurienne avec l'Italie. 17 novembre : Cabinet Clémenceau.</p>
<p><b>13 avril 1917 – 23 mai 1917</b> Sur le front pendant la bataille de Lafaux.</p>		
<p><b>24 mai 1917 – 13 juillet 1917</b> Hors du front en Alsace.</p>		
<p><b>13 juillet 1917 – 18 décembre 1917</b> Retour dans l'Aisne mais hors de la ligne de front.</p>		
<p><b>24 décembre 1917 – 15 février 1918</b> Retour en Champagne mais hors de la ligne de front. <b>29 décembre 1917</b> Loeiz Herrieu demande à intégrer <i>l'intendance coloniale</i>. <b>15 février 1918</b> Loeiz Herrieu reçoit une réponse positive à sa demande d'incorporation dans <i>l'intendance coloniale</i>.</p>		<p><b>1918</b> 21 mars : Offensive allemande sur la Somme. 26 mars : Foch, généralissime allié. 9 avril : Attaque franco-anglaise dans les Flandres. 27 mai : Chemin des Dames. 15 juillet : Offensive allemande sur la Somme. 8 août : Offensive franco-américaine sur la Somme et l'Aisne. 28 septembre : Offensive alliée des Flandres. <b>11 novembre : Armistice de Retondes.</b></p>
	637	

<b>16 février 1918 – 18 septembre 1918</b> Incorporation dans <i>l'intendance coloniale</i> . Séjour en Champagne.		
<b>11 novembre 1918 – 4 janvier 1918</b> Départ de Champagne vers l'Alsace puis l'Allemagne, dans le Palatinat.		
<b>5 janvier 1919 – 30 janvier 1919</b> Séjour à Bad-Dürkheim.		<b>1919</b> 28 juin : Traité de Versailles. 16 novembre : Élection de la Chambre "bleu-horizon". -Première parution de <i>Breiz Atao</i> .
<b>30 janvier 1919 – 4 février 1919</b> Voyage de retour jusqu'à Lorient.		
<b>5 février 1919</b> Arrivée au Cosquer. Une partie de la ferme a été réquisitionnée par l'armée en 1918.		
<b>1920</b> Naissance de Hélène Herrieu		
	<b>1921</b> Reparation de <i>Dihunamb</i> !	<b>1921</b> -Conférence des réparations à Paris. -Élection d'un maire communiste à Douarnenez.
<b>1922</b> Naissance de Gildas Herrieu au Cosquer avant l'installation à la ferme à la Villeneuve-St Caradec à Hennebont.		
		<b>1923</b> Occupation de la Ruhr. -Création du groupe <i>ar Seiz Breur (les Sept Frères)</i> .
<b>1924</b> Naissance de Meriadec Herrieu.		<b>1924</b> -Élection du cartel des gauches, en France qui provoque une poussée de la droite en Bretagne, à cause de son caractère trop laïque. -Reconnaissance de l'Union Soviétique. -Création du Parti démocrate populaire.
		<b>1925</b> -Première parution de <i>Gwalarn</i> .
		<b>1926</b> 23 juillet : Cabinet Poincaré, stabilisation du franc. -Accord sur les dettes interalliés. -Création de la <i>Fédération des syndicats paysans de l'Ouest</i> qui deviendra en 1927, <i>La Ligue des paysans de l'Ouest</i> .
<b>1927</b> Naissance de Armel Herrieu.		
	<b>1930</b> <b>GWENZENNEU HA SONENNEU BRO-GWENED 3, (Chansons populaires du pays de Vannes)</b>	
		<b>1931</b> -Briand battu par Doumer à l'élection présidentielle.
		<b>1932</b> -Doumer assassiné – Lebrun élu. -Élections de gauche : Cabinet Herriot. -Majorité également à gauche aux législatives en Bretagne. -Premiers attentats autonomistes à Rennes (6-7 août) et à Ingrandes (20 novembre).
	<b>1933</b> Début de la parution de <i>Kammdro an Ankoù</i> dans <i>Dihunamb</i> .	<b>1933</b> -Hitler au pouvoir en Allemagne. -Première parution d' <i>Ar Falz</i> .
	638	

		<b>1936</b> -Front populaire.
	<b>1937</b> (Collectif) <i>TUD BRUDET HUR BRO-NI (Les gens célèbres de notre pays)</i> <i>AR BONT ER VELIN (Sur le pont du moulin)</i>	
	<b>1942</b> <i>DE HORTOZ KREIZNOZ (En attendant minuit).</i>	<b>1939-1945</b> Seconde Guerre mondiale.
		<b>1941</b> Séparation de Nantes et de la Loire-Inférieure de la Bretagne administrative.
	<b>Janvier-mars 1943</b> Interruption de la publication de <i>Dihunamb</i> à cause du bombardement de Lorient.	
<b>10 août 1943</b> Loeiz Herrieu et sa famille s'enfuient par peur des FFI qui saccagent sa bibliothèque.	<b>1943</b> <i>LA LITTÉRATURE BRETONNE DES ORIGINES AU XXe Siècle</i> , Lorient. Dihunamb.	
<b>1945</b> Accusé d'appartenir au Parti Nationaliste Breton, Loeiz Herrieu est condamné à 20 ans d'indignité nationale. Il est amnistié le 15 janvier 52.		<b>1945</b> <b>8 mai : Capitulation allemande.</b> 23 juillet-14 septembre : Procès Pétain. 21 octobre : Élections.
		<b>1946</b> 20 janvier : Départ de De Gaulle.
		<b>1948</b> Lancement de la revue <i>Al Liamm</i> .
<b>1949</b> S'installe à Auray avec sa femme où travaillent ses fils Guenhael et Armel.		
		<b>1950</b> Création du CELIB.
<b>22 mai 1953</b> Mort de Loeiz Herrieu à Auray.		
	<b>ÉDITIONS ET RÉÉDITIONS POSTHUMES</b>	
	<b>1957</b> <i>DASSON UR GALON, Les résonnances d'un coeur</i> , Lorient, Éditions Dihunamb.	
	<b>1974</b> <i>KAMDRO EN ANKEU (Le Tournant de la Mort)</i> , Lorient, Éditions Dihunamb.	
	<b>1983</b> <i>DASSON UR GALON</i> (réédition unilingue), Brest, Brud Nevez.	
	<b>1994</b> <i>KAMMDRO AN ANKOÛ</i> , Brest, Al Liamm.	
	<b>1997</b> <i>GWERZENNEU HA SONENNEU BRO-GWENED (CHANSONS POPULAIRES DU PAYS DE VANNES)</i> , Lorient, Éditions Eromi.	
	<b>2002</b> <i>LE TOURNANT DE LA MORT (Traduction de Kammdro an Ankoù)</i> , association Bretagne 1914-1918.	

	<b>LISTE DES REVUES ET JOURNAUX AUXQUELS LOEIZ HERRIEU A COLLABORÉ</b>	
	-LA CROIX DU MORBIHAN (1899-1903) -L'OUEST-ECLAIR (1900-1903) -DIHUNAMB ! (1905-1914 / 1921-1944) -LE REVEIL BRETON (1907) -LE PAYS BRETON (1908- 1914) -L'UNION AGRICOLE MARITIME -AR VRO -AR BOBL -KROAZ AR VRETONED -L'HEURE BRETONNE -LE CLOCHER BRETON	

Sources biographiques et bibliographiques ayant permis de réaliser ce tableau :

HERRIEU Loeiz, *KAMMDRO AN ANKOÛ (le Tournant de la Mort)*, Brest, Al Liamm, 1994, 313 pages ; CARRÉ Daniel, *LOEIZ HERRIEU, UN PAYSAN BRETON DANS LA GRANDE GUERRE. Analyse de sa correspondance avec son épouse*, Thèse de Doctorat sous la direction de Yann-Ber Piriou, Université Rennes 2, 1999 ; Site Internet de sa famille dédiée à Loeiz Herrieu : <http://loeizherrieu.fr> (consulté le 8 décembre 2013) ; Site Internet du CRBC de Brest : [http://www.univ-brest.fr/crbc/menu/Bibliotheque\\_Yves-Le-Gallo/Fonds\\_d\\_archives/Herrieu\\_Loeiz](http://www.univ-brest.fr/crbc/menu/Bibliotheque_Yves-Le-Gallo/Fonds_d_archives/Herrieu_Loeiz) (consulté le 8 décembre 2013) ; CORNETTE Joël, *HISTOIRE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS 2, Des Lumières au XXIe siècle*, Le Seuil, 2008, 746 pages ; MIQUEL Pierre, *HISTOIRE DE LA FRANCE*, Paris, Fayard, 1994, 643 pages.

Par ailleurs, le CRBC de Brest informe sur son site que “*Le fonds d’archives de la famille de Loeiz Herrieu a été confié en 1991 en dépôt au Centre de recherche et de documentation sur la littérature orale de Kernault (contact : Fañch Postic, Ingénieur d’études CNRS). Outre les documents d’archives, ce fonds déposé à Kernault contient une partie de la bibliothèque de Loeiz Herrieu*”.

En 2013, ce fonds a été transféré au CRBC, sur le site de l’Université Occidentale de Bretagne à Brest. La cotation de la correspondance de Loeiz Herrieu par Daniel Carré a été complétée par la cotation complète du fonds par Patrick Dréan.

#### A2.5. Qu’est-ce que l’*Emsav* ?

##### **L’EMSAV**

Le terme d’*Emsav* est assez vague pour mériter de préciser ce que nous entendons par celui-ci. Francis Favereau s’est essayé à le définir dans son ouvrage consacré à la Bretagne contemporaine<sup>37</sup>, à partir de la très large définition de Lukian Raoul. Selon lui l’*emsav* est constitué de : “*tout groupe ou association, ou même tout individu qui défend (...) la Bretagne et la langue bretonne*<sup>38</sup>”.

Le premier *Emsav* qui commence au XIX<sup>e</sup> siècle et s’achève avec la Grande Guerre, est, comme le rappelle Francis Favereau, principalement l’œuvre de notables, aristocrates et de propriétaires fonciers, auxquels vont s’ajouter quelques ecclésiastiques<sup>39</sup>. Si des “*enfants du peuple*” comme Yann-Ber Kalloç’h le rejoignent peu à peu, ils le font après avoir acquis un niveau d’instruction qui les a éloignés du peuple. Le peu d’écho populaire reçu par les nombreuses revues créées à cette époque par les *Emsaverion*, comme par exemple *Brug*, ou encore *Dihunamb*, sont la preuve qu’il n’existe pas à cette époque un mouvement populaire en faveur du breton et de la culture bretonne, vécus sans conscience par la plupart des Bretons.

37 FAVEREAU Francis, *BRETAGNE CONTEMPORAINE, LANGUE, CULTURE, IDENTITÉ*, Morlaix, Skol-Vreizh, 1993, 224 pages.

38 Lukian Raoul cité par Francis FAVEREAU (FAVEREAU, 1993, p.165).

39 FAVEREAU, 1993, p.167.

## A2.6. Biographie simplifiée de Yann-Ber Kalloç'h

VIE DE YANN-BER KALLOC'H	POÈMES et autres écrits littéraires	REPÈRES HISTORIQUES
<b>21 juillet 1888</b> : Naissance de Yann-Ber Kalloç'h, au village de Kerclavézic sur l'Île de Groix.		
		<p><b>1889</b></p> <p><b>Janvier</b> : Élection de Boulanger à Paris</p> <p><b>Septembre</b> : Échec des Boulangistes aux élections.</p> <p>-Inauguration de l'exposition de Paris avec la Tour Eiffel.</p> <p>-Premiers candidats radicaux élus dans les villes bretonnes, premier signe de l'adhésion des Bretons à la République.</p> <p>-Fondation du <i>Parnasse breton contemporain</i> par Louis Tiercelin.</p>
<b>1891</b> : Entrée à l'école des Sœurs à Kermunion.		
		<p><b>1892-1893</b></p> <p>-Scandale de Panama.</p> <p>-Effondrement des monarchistes aux élections suite à l'encyclique de Léon XIII, exhortant les catholiques à accepter la République.</p>
		<p><b>1893</b></p> <p>Première parution de <i>La Légende de la mort chez les Bretons armoricains</i> – Anatole le Braz.</p>
<b>1894</b> : Entrée chez les Frères des Écoles chrétiennes à Groix.		<p><b>1894</b></p> <p>-Assassinat du Président Sadi Carnot.</p> <p><b>1894-1899</b></p> <p>-<b>Affaire Dreyfus.</b></p>
		<p><b>1895</b></p> <p>-Élection de Félix Faure.</p> <p>-Création de la CGT.</p>
		<p><b>1898</b></p> <p>-13 janvier : <i>J'accuse</i> de Zola dans l'<i>Aurore</i>.</p> <p>-Fondation de l'URB (Kevredigezh broadus Breiz-Union Régionaliste Bretonne) par Régis de l'Estourbillon.</p> <p>-Fondation de l'Action française.</p>
<b>1899</b> : Entrée en 4ème au Petit-Séminaire de Sainte-Anne-d'Auray.		<p><b>1899</b></p> <p>-Élection de Loubet, Cabinet Waldeck-Rousseau.</p> <p>-Procès en révision de Dreyfus à Rennes.</p> <p>Agressions contre l'universitaire juif Victor Basch.</p> <p>-Fondation de l'<i>Ouest-Éclair</i>.</p>
<b>18 octobre 1902</b> : Noyade accidentelle de son père dans le port du Croisic.	<p><b>1902</b></p> <p>-<i>Quiberon.</i></p> <p>-<i>Mem Bro – Mon pays.</i></p> <p>-<i>La fleur de Lys.</i></p> <p>-<i>Mor Du – Mer noire.</i></p> <p>-<i>Chanson de mer.</i></p> <p>Décembre : <i>À mon père</i> (titre changé ultérieurement, deviendra <i>Plaintes</i>).</p>	<p><b>1902</b></p> <p>-Ministère Combes.</p> <p>-Manifestations en Bretagne à l'occasion des expulsions des congrégations enseignantes à Ploërmel, Vitré, La Guerche, Saint-Méen, Pont-Croix, Concarneau,...</p>
<p><b>1903</b></p> <p><b>À partir de 1903</b> : Soutien temporel et spirituel de l'abbé Corignet.</p>	<p><b>1903</b></p> <p>-<i>Le Rêve du soldat.</i></p> <p>Chanson <i>Merhed Groé – Les Filles de Groix.</i></p> <p>-<i>Ar mor (Kan eun emzivad) – La Mer (chant d'un orphelin).</i></p> <p>-<i>Le Barde.</i></p> <p>Janvier : Dédicace en français <i>D'am Mignon Kerneis – À mon ami cornuailais.</i></p> <p>Février : <i>Plaintes.</i></p> <p>Février : <i>L'orphelin de la côte.</i></p>	<p><b>1903</b></p> <p>16 janvier : Combes interdit l'utilisation du breton dans les prêches et les catéchismes.</p> <p>13 septembre : Inauguration à Tréguier par Combes d'une statue élevée en hommage à Ernest Renan qui entraîne une violente manifestation.</p> <p>- L'interdiction de certaines processions donne lieu à de graves incidents, à Nantes, Hennebont.</p> <p>4 octobre : Église de Lorient attaquée et la</p>

	Mars : <i>La dernière parole de Jésus</i> . Avril : <i>Ker-Is</i> .	troupe intervient. 6 morts et des dizaines de blessés.
	<b>1904</b> - <i>La colle des trois docteurs</i> . - <i>Pleurs</i> . - <i>Ballade</i> . - <i>Tristidigeh er Helt – La Tristesse du Celte</i> . * - <i>Le prêtre</i> . - <i>Barde et Prêtre</i> . - <i>Péden – Prière</i> . - <i>Au son de la harpe</i> . Novembre : <i>La légende de Sainte-Catherine</i> .	<b>1904</b> -Loi contre les congrégations.
<b>1905</b> <b>Octobre</b> : Après avoir passé le bac es-lettres, il entre au Grand-Séminaire de Vannes. Il adopte le pseudonyme <i>Bleimor</i> ( <i>Loup de mer, Requin</i> ). Il se met également à étudier le vocabulaire du breton de Groix (variante du dialecte bas-vannetais).	<b>1905</b> - <i>Diougan Ezekiel – La Vision d'Ézéchiël</i> *. -Poème-chanson <i>Er voarerion – Les marins</i> *. - <i>Hirvoud – Gémissement</i> . - <i>Dihunamb. Réveillons-nous !</i> -Chanson <i>Koroll en dél marú – La valse des feuilles mortes</i> . - <i>Huneeh – Rêverie</i> . - <i>Dernier Soupir</i> . - <i>Kan-Bale ar Chouanted – Marche des Chouans</i> . Juillet 1905 : <i>Sant Eugen – Saint Eugène</i> . Novembre 1905 : <i>Eit en Enan – Pour les Trépassés</i> *.	<b>1905</b> <b>9 décembre</b> : Loi de séparation de l'Église et de l'État.
<b>1906</b> Surveillant à Saint-Michel-de-Priziac.	<b>1906</b> - <i>Ma patrie</i> Mars 1906 : <i>Au grand outragé</i> .  <b>1906-1907</b> -Pièces de théâtre " <i>Er Flamanked</i> " ( <i>Les Flamands</i> ), " <i>En Neu Veuer</i> " ( <i>Les deux ivrognes</i> ) jouées à Groix en 1907.	<b>1906</b> -Opposition des Bretons à l'inventaire des biens de l'Église. À Sainte-Anne-d'Auray, 6000 à 7000 personnes empêchent l'accès la basilique, obligeant le gouvernement à reporter la fermeture à dix mois du petit-séminaire.
<b>1907</b> Il participe à la résistance contre l'inventaire des biens d'Église, effectué alors à Vannes comme dans le reste de la France, dans une atmosphère de très forte tension. <b>Juillet</b> : Vacances à Groix. <b>Octobre 1907</b> : Exclusion du Séminaire. <b>5 octobre</b> : Arrivée à Paris, où il devient surveillant dans une institution religieuse afin de subvenir aux besoins de sa famille puisqu'il est soutien de famille, depuis la mort de son père. Travaille aux Archives Nationales à une " <i>Histoire de Groix</i> ".	<b>1907</b> - <i>Guerzen er Marú – La Gwerze de la Mort</i> *. Mai : <i>Kañnen d'er Spered-Santel wit ur confirmasion – Cantique au Saint-Esprit à l'occasion d'une confirmation</i> *. Juin : <i>Guerzen en Eotrou Nouel – Complainte de Monsieur Noël</i> *. Juillet : Chanson <i>Gourhemen a houil mat – Compliment de bonne fête</i> . Août : Poème <i>Gouil mat ! Bonne fête !</i>	
<b>1908</b> <b>Octobre</b> : Devient surveillant au collège Saint-Joseph à Reims.	<b>1908</b> - <i>Kañnen Nendeleg - Cantique de Noël</i> *.	
<b>1909</b> Mort de sa sœur aînée. <b>Octobre</b> : Service militaire à Vitry.	<b>1909</b> - <i>Peden aùit Breiz - Prière pour la Bretagne</i> *. Août : Poème-chanson <i>Intron-Varia – Notre Dame Marie</i> *.	
	<b>1910</b> - <i>Judica Me</i> *.	<b>1910</b> -20 députés radicaux bretons à la Chambre des députés.
<b>1911</b> <b>Septembre</b> : Comptable dans une institution religieuse à Mesnières-en-Bray (Seine-Inférieure).	<b>1911</b> Août : <i>Kañnen Eit Gouil Maria Kreiz Est, O INTRON VARIA – Cantique pour la Sainte-Marie, O NOTRE DAME</i> *. Septembre : <i>Kañnen Jésus-Kroèdur – Chanson Jésus-Enfant</i> *.	<b>1911</b> -3 271 712 habitants en Bretagne.
<b>1912</b> <b>Août</b> : Vacances à Groix. <b>Septembre</b> : Obtient un poste de répétiteur d'internat à l'École supérieure de commerce de Paris grâce à son ami Léon Palaux. Cherche en vain à être admis dans un monastère bénédictin.	<b>1912</b> - <i>Pried er barh – L'épouse du Barde</i> *. - <i>Miserere</i> *. Décembre : <i>Poème Fiat...</i> *	<b>1912</b> -Ministère Poincaré.
	642	

<p style="text-align: center;"><b>1913</b></p> <p><b>Juillet-Août</b> : Séjour à Groix. Marée à bord d'un thonier en août. Brigue la candidature de directeur de l'école des pêches de Groix. Écarté car trop clérical. Sa candidature sera nouveau refusée en 1914.</p>	<p style="text-align: center;"><b>1913</b></p> <p><i>-Me halon zo é Breiz-Izél – Mon cœur est dans la Basse-Bretagne*</i>. <i>-Talitha, Cumi*</i>. <i>-Péden er morae – Prière du marin*</i>. Juillet : <i>Litanieu er Huerhéz – Litanies de la Vierge*</i>.</p>	<p style="text-align: center;"><b>1913</b></p> <p>-Élection de Poincaré, Président de la République. -7 avril : Allongement du service militaire de deux à trois ans (Loi des Trois ans).</p>
<p style="text-align: center;"><b>1914</b></p> <p><b>Août</b> : Quitte Paris pour Groix afin de s'engager. Il appartient au service auxiliaire et devra donc attendre. <b>Octobre</b> : Retour à Paris. <b>16 novembre</b> : Mort de sa sœur cadette. <b>Décembre</b> : Nouvelle tentative de s'engager.</p>	<p style="text-align: center;"><b>1914</b></p> <p><i>-Men Gouen – Ma Race*</i>. <i>-Péden én téoled – Prière dans les ténèbres*</i>. Novembre : <i>Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières.*</i> Novembre : <i>Beati Mortui – Heureux les Morts.*</i> Décembre : <i>Poème Guedidigh – Vision.*</i></p>	<p style="text-align: center;"><b>1914</b></p> <p>31 juillet : Assassinat de Jaurès. 31 juillet : Ultimatum allemand à la Russie et à la France <b>1er août : Mobilisation en France</b> <b>3 août : L'Allemagne déclare la guerre à la France.</b> 5-10 septembre : Bataille de la Marne. 24-25 septembre : Bataille de l'Aisne et de la Somme.</p>
<p style="text-align: center;"><b>1915</b></p> <p><b>Janvier-Avril</b> : Incorporé à Lorient. <b>Avril</b> : Départ pour l'école des officiers de Saint-Maixent. <b>Août</b> : Retour à Lorient et permission à Groix. <b>25 août</b> : Départ pour Paris. Première expérience sur le front au Bois de Saint-Mars. <b>Décembre</b> : Permission à Groix.</p>	<p style="text-align: center;"><b>1915</b></p> <p>Janvier : <i>Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus)*</i>. 27 août-7 septembre : Récit de guerre <i>Ar Henteu er Brezel – Aux Tranchées*</i>. 7-22 septembre : <i>Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur*</i> (ou fin 1916?).</p> <p style="text-align: center;"><i>Entre 1915 et 1917 (non daté)</i> <i>-Kenevo Soudard Breih – L'adieu du soldat breton.</i></p>	<p style="text-align: center;"><b>1915</b></p> <p>26 janvier : Offensive de Champagne. mai-juin : Offensive de l'Artois. septembre-octobre : Offensive de Champagne. 29 octobre : Cabinet Briand.</p>
<p style="text-align: center;"><b>1916</b></p> <p><b>Février-Mars</b> : Nouveau départ au front dans la région de Compiègne. Nommé adjudant. <b>Avril-Septembre</b> : Front de la Somme. <b>Septembre</b> : Secteur calme dans la région de Soissons. <b>Décembre</b> : Permission à Groix.</p>		<p style="text-align: center;"><b>1916</b></p> <p>21 février : Début de la bataille de Verdun. 1er juillet : Offensive alliée sur la Somme. 24 octobre : Reprise de Douaumont. 2 décembre : Nivelle généralissime.</p>
<p style="text-align: center;"><b>1917</b></p> <p><b>Janvier-Février</b> : Secteur calme autour de Lassigny. <b>Mars</b> : Permission à Groix. <b>22 avril 1917 : Mort de Yann-Ber Kalloç'h</b>, frappé par un éclat d'obus devant Urvilliers, près de Saint-Quentin. Enterré à Cerizy (Aisne).</p>		<p style="text-align: center;"><b>1917</b></p> <p>10 janvier : Note alliée sur les buts de guerre. 9-19 avril Offensive Nivelle. 19 avril : Accords de Saint-Jean-de-Maurienne avec l'Italie.</p>
<p style="text-align: center;"><b>1923</b></p> <p>Exhumé pour être enterré à Groix en juillet 1923.</p>		
<p style="text-align: center;"><b>1924</b></p> <p>Érection d'une croix celtique de 1m86 au pied de sa tombe à Groix.</p>	<p><b>POÈMES ET ÉCRITS LITTÉRAIRES NON DATÉS</b></p>	
	<p><i>-Hou Péet Truhé dohein ! – Ayez pitié de moi !</i> <i>-Nendeleg én harlu – Noël en exil.</i> Conte en français : <i>L'aventure épouvantable de Jeb en Ozac'h-Meur.</i> <i>-Ar en Deülin – À Genoux*</i>. <i>-Soñnen d'é zeulagad – Poème pour ses yeux*</i>. <i>-Er verniken – La patelle.</i> <i>-L'aventure épouvantable de Jeb en Ozac'h-meur (conte groisillon).</i> <i>-Le vœu de Gwaronn (conte).</i></p>	
	643	

	<p style="text-align: center;"><b>LISTE DES REVUES AUXQUELLES YANN-BER KALLOC'H A COLLABORÉ</b></p> <p>-AR BOBL -DIHUNAMB -LE RÉVEIL BRETON -LA CROIX DU MORBIHAN -LA CROIX DE GROIX -ANNALES DE BRETAGNE -L'ÉCHO DU MORBIHAN -LE PAYS BRETON -BRITTIA</p>	
<b>HOMMAGES POSTHUMES</b>		
<p style="text-align: center;"><b>1923</b></p> <p>8 juillet : “<i>L’inhumation du barde Calloc’h</i>”, Discours de Monsieur Jégo, adjoint au maire de Groix.</p> <p style="text-align: center;"><b>1927</b></p> <p>-Inscription au Panthéon sur la liste des 546 écrivains morts pour la France au champ d’honneur, entre Raymond Cahu et André Cambon.</p> <p style="text-align: center;"><b>1967</b></p> <p><b>Érection d’une statue à Groix.</b></p> <p><b>Rues Jean-Pierre Calloc’h à :</b> Auray (56), Belz (56), Caudan (56), Douarnenez (29), Groix (56), Guidel (56), Guipavas (29), Quimper (29), Lesneven (56), Muzillac (56), Plabennec (29), Quiberon (56), Plouvien (29), Réguigny (56), Rennes (35), Saint-Martin-des-Champs (29), Vannes (56).</p> <p><b>Collège Jean-Pierre Calloc’h à Locminé (56)</b></p> <p>Navires mixtes : <b>Jean-Pierre Calloch (1970-2007)</b> et <b>Kreiz ar mor (1977-2008)</b> de la Compagnie morbihannaise et nantaise de navigation.</p>		

Note : Les poèmes cités suivis d’un astérisque sont les poèmes du recueil *AR EN DEULIN* (édition de 1921).

Sources biographiques et bibliographiques ayant permis de réaliser ce tableau : PALAUX Léon, *UN BARDE BRETON- JEAN-PIERRE CALLOC'H-BLEIMOR*, Quimper, Librairie Le Goaziou, 1926, 320 pages CORNETTE Joël, *HISTOIRE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS 2, Des Lumières au XXIe siècle*, Le Seuil, 2008, 746 pages; MIQUEL Pierre, *HISTOIRE DE LA FRANCE*, Paris, Fayard, 1994, 643 pages. Archives de l’Écomusée de Groix.

La plupart des documents d’archives relatifs à Yann-Ber Kalloc’h sont rassemblés à l’Écomusée de Groix.

#### A2.7. Présentation des grades du 88e RIT

Nous présentons ici la hiérarchie militaire du 88e Régiment Territoriale d’Infanterie où Loeiz Herrieu fut affecté comme *sergent-fourrier* dans la 8e Compagnie en 1914. “*Le 2 août 1914, le 88e Régiment Territorial d’Infanterie, formé de quatre bataillons, est convoqué en entier à Lorient.*”

Ce Régiment est commandé par un *lieutenant-colonel*. C’est sans doute à lui que Loeiz Herrieu fait allusion, puisqu’il n’y pas de colonel dans son Régiment. Le *général* représente le plus haut grade de l’état-major, puisque le maréchalat ne constitue pas un grade mais une dignité .

Aux quatre *bataillons* du RIT, composées de *quatre compagnies* (16 compagnies) chacun s’ajoute un *dépôt*. Capitaines, lieutenants et/ou sous-lieutenants sont en charge de chaque

compagnie. Chaque compagnie est composée des hommes de troupes : soldat, soldat de première classe, caporal et caporal-chef. Ensuite viennent les sous-officiers : *sergent*, sergent-chef (sergent-major), adjudant, adjudant-chef, puis les officiers : aspirant, sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, commandant.

Cette description de la hiérarchie nous permet de voir où se situe exactement le grade de Loeiz Herrieu.

**Sources concernant le 88e RIT** : Historique du 88e Régiment Territorial d'Infanterie – 1e & 2e Bataillons. Henri CHARLES-LAVAUZELLE – 1920 - Transcription : Pascale LEDUC – 2011, 22 pages. Passage cité en italique : p.2. Consultable sur le site <http://tableaudhonneur.free.fr/88eRIT.pdf> (consulté le 21 février 2014)

**Sources concernant les grades de l'armée française** : <http://www.defense.gouv.fr/terre/bloc-les-essentiels/les-grades>, (consulté le 21 février 2014).

## A2.8. Tableau comparatif des mots de la Grande Guerre

BRETON <sup>40</sup>	FRANÇAIS <sup>41</sup>	ALLEMAND <sup>42</sup>	ANGLAIS <sup>43</sup>
Bomb-ezenn mell-dir	bombe	Bombe	bomb
bomb-dorn	mortier	Ladungswerfer ; Minenwerfer	French mortars
kanonour	canonnier ; artilleur	Kanonier ; Artillerist	gunner ; artilleryman
kannkar karr brezel	char d'assaut	Panzer	tank
kartouch	cartouche	Kartusche	cartridge
evn brezel	oiseau de guerre		warbird
fardin àr	charger sur	zum Angriff übergehen / angreifen	to charge of
fuzuilhenn-mindrailher	fusil-mitrailleur	Maschinengewehr	brengun
gaz	gaz	Gas	gas
greunad-enn	grenade	Handgranate (à main)	handgrenade (à main)
min taol-min tenn-min	mine	Mine	mine
mindrailher	mitraillette	Maschinenpistole	submachinegun
obus	obus	Granate	shell
pistolenn-tennataer	pistolet à tirs	Pistole (pistolet)	gun , pistole (pistolet)
tarzherez	détonateur	Spreng-, Zündkapsel ; Zeitzündler	detonator
tennour	tireur	Schütze	fencer

40 Source : *KAOK*.

41 Dictionnaires : BEAUJEAN 1959 ; ESNAULT, 1918 ; SAINÉAN, 1915.

42 Dictionnaires : WEIS & MATTUTAT Heinrich, 1 & 2, 1989.

43 Dictionnaire : *HARRAP'S NEW SHORTER*, 1982.

## A2.8. Étymologie de *lazhiñ-tuer*

En breton, *Tuer* se dit *lazhiñ* en breton. Le participe passé est *lazhet*. Loeiz Herrieu utilise également le mot *lazherezh - tuerie, massacre*. D'après l'étymologiste Henry Victor, *laza*<sup>44</sup>, dérive du mot *lâz - gaule, perche*, venu du celtique *slat-o* ou *slat-ā*. *Slad-ō - je frappe*, en celtique, d'une racine germanique *Slad*<sup>45</sup>, qui serait devenu *lad-a-m* en vieux breton, *lazaff* en moyen-breton puis *laza* en breton moderne<sup>46</sup>.

## A3. Passages cités en langue originale

*Note* : Les textes originaux des deux ouvrages analysés sont reportés dans les notes en bas de page.

### *Note bas de page n°66, page 24*

Courrier électronique de Daniel Carré à Antony Heulin, le 1er février 2014 : “*Mathelin Herrieu a zo marvet d'an 11.08.1931 e Henbont (er Gêrnevez St-Karadeg, e ti Loeiz) ; oadet e oa a 80 vlez. E vaouez, Izabel ar C'heineg, a oa marvet 10 vlez en e-raok, d'ar 04.08.1921, (...), oadet e oa-hi a 70 vlez.*”

### *page 42*

“*Me zou gañnet é-kreiz er mor !*” *en des guerzet er barh Blei-mor, deit ér bed-men ean tèt léu a-zoh en douar bras, douar Bro Guened, douar a vadeleh, douar a sakrifis, douar santél ! (...)*

*Kentoh eh on gañnet e-kalon en douareuiér, ér barrez-sé a Velrand, é kanton Baud, ne pèl a-zoh Pondi. (...)*

*Tost d'ur pear mil benak e oamb ni nezé. (...) Melrand get hé zier ranket éndro d'en iliz hag en ol gériou ha penhériu streuèt ar er mézeu é-kreiz déliadur en douareuiér, open kant anehé ataù, hanùeu hag e zou chomet é me fen a-houdé, deustou dehn deit de vout kouh... Me larou doh mar a unan anehé :*

(...)

*Er Refau, étal Guern, get hé braùik a chapél gloestret de Sant Fiakr.*

(...)

*Lokmaria, get hé chapél ken bras èl un iliz-veur, hé fetan hag hé auglen, hé zier plouz, er punseu kizellet ken braù.*

(...)

*Na Sant Rivalan, éh arriù en hent-hoarn, de laret é, pemb kilometrad benak ag er vorh. Un nebed tiér goleit get plouz, ur gouh chapel. Ur huéh ér blé, ur pardon e oé azé én inour d'er sant, ur menah hag en doé biùet ér hornad bro-sé.”* GUILLOUX, 1992, p.7-8.

### *page 43*

“*N'em es ket goarnet kalz a dra em chonj diarben pardon chapél Santéz Priz e zou bet, me gred, martirizet é amzér er gristénion ketan.*

*Ha neoah épad er bléieu eh on bet e chervij doh en autér, daù e vezé d'ein um gavet get me hansorted én overen-bred hag er gospéreu, dé er pardon-sé.”* GUILLOUX, 1992, p.23.

### *Page 137*

-“*Klevout a raer, abaoe ur pennad,*” *eme Abiven, “hoc'h eus soñj da zistaga Breiz diouz ar Frañs.”*

-“*Gouzout a ouzomp ez oc'h disheñvel. Eur yez hoc'h eus d'eoc'h hoc'h unan. Ne vez ket, avat dieubet eur bobl a-eneb he bolontez ha ne raimp ket ar fazi-se. D'eoc'h eo da welout ha plijout a ra gwell ganeoc'h ankounac'haat da vat hent ho kouenn eget ober ho mad eus an darvoudou dic'h ortoz evit adc'hounit frankiziu kollet.”*

-“*Ne gredan ket e ve niverus ar re a gompreno an darvoudou en doare-se. Evit eur pennad eo pladet an dud. Araok pell, avat, ec'h en em c'houlennint pegeit hoc'h eus soñj da chom dre amañ. Ha n'o devezo ken huñvre nemet ho kwelout o vont kuit.*

-“*Mat e vo d'eoc'h kaout pasiañted. Ne daimp kuit nemet pa vo peurc'hraet hol labour.”* ABEOZEN, 1942, p.151.

### *Page 140*

“*Souezet e vo marteze meur a hini ivez gand an implij -beteg re- a ra Jules Gros euz ar ger “Boch”. Red eo mond endro d'an amzer-ze. Eur gasoni spontuz a oa, abaoe 1870, a-berz ar Frañzisien a-eneb an Alamanted, kreñvaet beteg ar paroxism goude ar brezel 14-18, pa oa bet tost ar Frañs da veza trehet. Ne oa deuet an treh ganti nemed a-drugarez da zakrifis, unan braz-divent – lennit anoioù ar re Varo evid ar Vro war o monumañchou -ha da skoazell an oll boblou eet*

44 Suivant l'orthographe ou le dialecte, *tuer* peut s'écrire en breton: *laza, lazañ, lazhiñ*,...

45 *Schlag-en* en allemand contemporain.

46 HENRY, 1900, p.180.

*a-du ganti, ar Zaozon, hag an Amerikaned o-doa lakaet, a-benn 1917, ar brezel da cheñch tu, goude ma oa bet fêzet Rusi an Tsar. Aon ruz o-doa bet ar Frañzisien rag an Alamanted, re all ivez, alese ar faziou mantrus a zo diwanet an eil brezel béd diwarno."*

*Brud Nevez n° 161- 1993- Jules Gros get Andreo Ar Merser. p.4-5. GROS, 1993, p.4-5.*

#### **Page 146**

*"Hervez F.Morvannou (1987-brezhoneg ganeomp amañ), ar "gened klasket gant L.Herrieu a oa diwar luskadoù lennegel e amzer, heni ar galleg hag all". Ha menegiñ, ouzhpenn Joakim Gwilhom, anvioù Maeterlinck, Musset, Hugo ha re 'rall. Rak hervez Morvannou atav, "kaer eo gwelet e chom dleour L. Herrieu d'ar romantiked : netra hag e ve rust na tamm naturalism en e werzennoù." Hervez D.Carré, a-du-'rall, daoust ha ne oe ket bet e hunvre e-yaouank donet da vout un eil Chateaubriand ?" FAVEREAU, II, 2003, p.203.*

#### **Page 167**

*"Setu labour Bleimor; a skrive hep goulenn ha plijout a rafe d'unan bennak : evitan e-unan dre ma oa re leun e galon, dre ma oa ret d'ezan skriva, sevel gant gerioù eun ti da drivliadennoù e ene. Evid ar wech kenta en holl lennegezh, kavet eo bet eur barz da lakaat e holl ene en e varzonegou." Roparz Hemon, Breiz Atao, in PALAUX, p-214.*

#### **Page 167**

*"A dra sur; bout e zo é brehoneg Bleimor fariadenneu en dehe ean memb huenneit a nebeudigeu, én ur gohat ér vechér. A dra sur é kavér én é labour dishéaol er studi gallek en des groeit – hag azé marsé en dehe bet er muian a labour aveit guskein e chonjennou get dillad breihikoh ; meit, èl mé mant, é huerzieu, é skrideu e zo kaer bras." Loeiz Herrieu, critique de *Ar en Deùlin* dans *Dihunamb* (1921), cité dans PALAUX, 1926, p.222.*

#### **Page 171**

*"N'eus barzh ebet e Bro-Gembre a c'heller ober Barzh ar Brezel-Bred Kentañ (nemet Hedd Wyn e vefe), evel ma vez graet eus Kallocc'h e Breizh pe Owen ha Sassoon e Bro-Saoz." JENKIN, 1994, p.32.*

#### **Page 178**

*"Hag en em douellañ kalz a reont mar kred dezhe kavout er bed all ul lec'h ha ne vo na baradoz nag ifern. N'eus ket lâret d'an den gant ar Mestr bezañ na mat na fall. Ul lezenn a zo, en eneb, ul lezenn da heuliañ, da gemer pe da lezel dindan boan a gastiz." BÔCHER, 1989, p.197.*

#### **Page 196**

*"Ar brezel a zo ur walenn ha Gwilherm miliget n'eo nemet ur benveg etre daouarn Doue. Pa vo echu ar reuz, e vo torret ar benveg hag ar peoc'h a skedo a-nevez." BÔCHER, 1989, p.71.*

#### **Page 196**

*"Hiviziken n'hello mui ober e labour soudard, dibreder ha dizaon, evel m'en deus graet en deiz-se. Merzet en deus dremm drant ha yac'h e gamalad Livier, kemmet e dremm spouronus Ankou an ugentvet kantvet, Ankou lous eur sevenadur digristen ha digar." ABEOZEN, 1942, p.18.*

#### **Page 203**

*"An ti elec'h out ganet a zo d'eun aotrou braz pinvidik, ar park elec'h ma c'houez da dad a-hed ar bloaz a zo d'eun itron bennag ha bep bloaz pa gresk talvoudegezh an ti hag hini ar park dre labour da dud an aotrou hag an itron en em glev da greski ar feurm. Da dud a zo paour; na hellont ket prena ar bez er vered ha bep pemp bloaz a ve sklabeet o ludu dre an avel. "Ha setu perag na neus nemet an dud pinvidik vraz o deus ar Vam-Vro abalamour m'o deus arc'hant. Deze eo ar Vam-Vro hervez al levriou. Met te ha me ha kement hini a zo paour na meump war an douar nemet hon buez. Hi eo hon Mam-Vro, difennomp anezi pa na meump nemeti da zival." Texte de Loeiz Napoleon Ar Rouz, *Brug* numéro 11, novembre 1913, in, BROUDIC, 1983, p.255.*

#### **Page 236**

*"Gwalenn ar brezel a bouez warnomp en un doare mantrus. Doue hepken a c'hall he fellaat, he lemet diwarnomp. E-lec'h goulenn E sikour, e-lec'h tennañ E druez warnomp e kendalc'homp d'E nac'h, d'E zilezel, d'E zismegañsiñ.*

*Mat d'ur rumm, mar ne c'houllont ket, tremen hep mont d'an oferenn ; met perak, pa ne vank nag amzer na c'hoant, ne lezer ket ur rumm all da vont ? O dallentez pe gasoni !*

*Forzh a zo ! Un oferenn a zo c'hoazh, an hini ziwezhañ. Mont a reomp dezhi. Digarez a-walc'h – siwazh – a vo da dremen hep oferenn ha lidoù an Iliz.*

*War-lerc'h, e ran anaoudegezh gant aluzener ar kolonialed, an tad Lenoir; ur Jezuist. Plijadur am eus o klevet gantañ doareoù ar brezel, hag un dudi eo e glevet o tisplegañ ar c'hrogadoù gwelet gantañ, peogwir; bep gwezh, evel pep*

beleg kalonek, e kerzh war an dachenn da heul ar soudarded evit o c'hennnerzhiñ ha, diouzh ret, reiñ dezhe ar sikourioù hag ar frealzoù diwezhañ. Ouzhpenn, e lavar din dinec'h : dre aotreadur ha madelezh an Tad Santel ar Pab, e c'hellomp, ar soudarded ac'hanomp a zo e-tal al lenenn-dan, degemer hon Salver da bep koulz an deiz hep bezañ war yun. Ar gomunion, graet evel-se, a zo evel ar Sakramant diwezhañ. Ha gwir eo evit kalz ! Arabat eo dimp ankouah penaos, en-pad ar brezel, hon eus bemdez naontek chañs ha pevar-ugent war gant da vezañ lazhet-mik pe tizhet d'ar marv...

Ar wech kentañ hag ivez ar wech diwezhañ e oa din da welet ar beleg mat, ar Jezuist gouiziek-se. Marvet eo abaoe, d'ar 4 a viz Mae 1917-, lazhet a-greiz ma kase ur bannac'h dour d'un den gwall c'hlozet ha chomet war an dachenn. E-touez e baperoù a voe kavet un nebeud linenoù skrivet a-ratozh-kaer evit e soudarded, a gare kalz, hag a zo evel ur c'himiad hag ur reolenn-vuhez dezhe :

“Mar deu din mervel, e lâran kenavo d'am holl vugale garet ar 4vet Koloniad.

A-greiz ma c'halon e lavaran dezhe kenderc'hel da stourm ha d'ober o dlead, miret bepred brud-vat o rejimant ha mervel diouzh ret, hep gwanañ niken, evit difenn o bro. A-greiz ma c'halon a vignin hag a veleg o fedan da bleidiñ gant Silvidigezh o eneoù, o chom feal d'hon Salver ha d'e lezenn, hag o tegemer Anezhañ, an aliesañ ma c'hallint en Sakramant an Aoter.

Hag e lavaran dezhe kenavo er Baradoz e-lec'h m'en em gavimp evit biken er gwir buhez, er vuhez peurbadus graet evidomp gant Doue.

Er mennozh-se, e kinnigan seder, evite, ma buhez d'ar Mestr mat, hon Salver karet.” BÔCHER, 1989, p.76-77.

#### Page 237

“Ěmä, pe varwé ur vouèz pe ur gwaz én iliz émān e zöné dalmat. O, ur marw ! Et ni vezé : unän, dèw, tri, pwar,... pe vezé séc'h vezé er vouèz, ha pe götezèmp naw oa ur gwaz. (...)Pa arru 'n intéaramänt ér yourc'h, ur c'hard er : lakam e vezé än intéaramänt de ziw er, bë, er c'hloc'h e zön de ziw er mé kart.” MÉLANIE, UR VUHÉ E GROAY (Mélanie, une vie à Groix), 1991, p.93.

#### Page 259

“Goude tri devezh dindan an heol ez int doanius da welet : o dremmoù a zo du evel glaou.” BÔCHER, 1989, p.150.

#### Page 293

“Daoust da se, ne 'm boa biskoazh aon nemeur rak mervel. Nann biskoazh ! Lâret em boa : “Ho youl bezet graet, ma Doue !” hag e c'hortozen pep tra gant fiziañs.” BÔCHER, 1989, p.83.

#### Page 293

“Aon am eus da goll ma buhez, ha ker koulskoude, e kousto mar rank chom gante. Diaoul ! Graet em eus ar sakrifiz anezhi d'an aotrou Doue, met ne c'houllan ket he reiñ d'ar Brusianed, avat !” BÔCHER, 1989, p.109.

#### Page 395

“Bremañ ez eo ar c'hornad dreist-holl rouantelez ar razed, zoken, e-kreiz an deiz. Lart int, re aes soñjal diwar goust pe voued.” ABEOZEN, 1942, p.13.

#### Page 447

“Têr sklerijen gaër, (...) a lufras neuze a zioc'h menezioù Bro-Gerne, p'edo Gralon, Korantin ha Gwenole o terc'hel enni ar renk kenta. Gralon oa ar roue ; gouarn a rea gant furnez an Argoat hag an Arvor. Korantin oa an eskob ; terri a rea sec'hed ar bobl o ranna etrezan evaj presius ar feiz. Gwenole oa ar manac'h, ha dre e vertuzioù dispar e veritas e bezan lesanvet tad ar venec'h.” PERROT,1994, p.851-852.

#### Page 448

“Epad m'edont o komz e tigouezas eur pesketaër a oa gantan en e zourn eun eok, eur c'hloc'h en e c'hinou.” PERROT, 1994, p.187.

#### Page 450

“Ne gollimp ket ar vuez o rei anezi evit an hini en deus he roët d'eomp, hag a ouezo he lakât da vleunia ennomp adarre ouz bannou e c'hloar.” PERROT,1994, p.376.

#### Page 450

“Den, a lavar d'eomp ar skridou koz, ne gemeras truez ouz ar verzerien yaouank, ar pez a ziskouez ne oa kristen all ebet nemeto c'hoazh o teuler o zreid benniget var douar an Arvor.” PERROT,1994, p.376.

**Page 452**

“*Ar re-man her gwerzas d’ar C’hallaoued, a doullas d’ezan e zaoulagad araok e laza var diri aoter-veur iliz ar Merzer, d’ar 25 a viz even 874. Korf Salaün a oue sebeliet e tal hini e bried Gwenbrid e manati Plelan. E benn a virer c’hoaz e iliz Pithiviers e eskopti Orleans ; darn all eus e relegou a zo e iliz ar Merzer, hag e iliz-veur Sant-Per e Gwened.*”  
PERROT,1994, p.458-459.

**Page 452**

“*Tec’het e oa diouz an dud yaouank skanv-benn ha goulenn a eure beza digemeret e trede-urz sant Fransez.*”  
PERROT,1994, p.364.

**Page 458**

“*Kenavo paourentez, / Kenavo, gwanerezh, / Kenavo, trubuilhoù, Kenavo, pec’hedoù !*” **BARZHAZ BREIZH**, 1988, p.446.

#### A4. Lexique de la mort dans les œuvres étudiées

Nous avons choisi de présenter le vocabulaire de la *mort* dans les œuvres étudiées de Loeiz Herrieu et Yann-Ber Kalloc'h, en retenant de manière exhaustive les mots ou expressions dont le sens renvoie explicitement à la *mort physique* ou *spirituelle*, aux *armes* et un ensemble de mots et expressions choisis relatifs à la *destruction*.

##### A4.1. Lexique de la mort tiré de *Kammdro an ankoù*

###### A

(TAOLÍÑ) A-BLAD - *APLATIR*  
 ABERZH - *IMMOLATION / SACRIFICE*  
 ABSOLVENN - *ABSOLUTION*  
 ACHU - *ACHEVER*  
 AEL-ED - *ANGE-S*  
 AEZHENNOÙ MOUGUS - *GAZ ASPHYXIANTS*  
 AMPOEZON - *POISON*  
 AMPOEZONET - *EMPOISONNÉ-E-S*  
 AMPOEZONIÑ - *EMPOISONNER*  
 ANKOÙ  
 ARGAD - *COMBAT, ATTAQUE*  
 ARMAJ - *ARMES*  
 ARSAILHER-ION - *ASSAILLANT-S*  
 ARTILHERI - *ARTILLERIE*  
*ARTILLERIE*  
 ASKORN / ESKERN - *OS*  
 ASTENNET - *ÉTENDU-E-S / ALLONGÉ-E-S*  
 ASTENNET ÀR AR BRATELL - *ÉTENDU-E-S SUR LE CHAMP DE BATAILLE*  
 (ASTENNET) ÀR AR RAMPEV - *ÉTENDU-E-S SUR LE VENTRE / RESTÉ-S SUR LE CARREAU*

###### B

BAIONET - *BAÏONNETTE*  
 BARADOEZ - *PARADIS*  
 BARN DIWEZHAÑ - *JUGEMENT DERNIER*  
 Ar BED ARALL - *L'AUTRE MONDE*  
 BEG AR BLEIZ - *GUEULE DU LOUP*  
 BEGIN - *DEUIL*  
 BERED - *CIMETIÈRE*  
 BEZ-IOÙ - *TOMBES*  
 BEZIAT - *INHUMER*  
 BLAZ - *PUANTEUR / (mauvaise) ODEUR*  
 BLAZIÑ - *PUER*  
 BLAZUS - *ASPHYXIAN-T-S*  
 BOLED-OÙ / BOLET-OÙ - *BOULET-S / BALLE-S*  
 BOMB(EZENN)-OÙ - *BOMBE-S*  
 BOMB-OÙ-DORN - *MORTIER-S*  
 BOUNTET UN TENN EN E BENN - *S'ÊTRE MIS UNE BALLE DANS LA TÊTE*  
 BOUTIÑ DAOUZEK TENN E - *EXÉCUTER DE DOUZE COUPS*  
 BOUNTIÑ AN TAN - *INCENDIER*  
 BRAN / BRINI - *CORBEAU-X*  
 BREINADUR - *POURRITURE, PUTRÉFACTION*  
 BREINENTEZ - *POURRITURE*  
 BREINIÑ - *POURRIR*  
 BREONET - *BROYÉ-E-S, CASSÉ-E-S*  
 BREONIÑ - *BROYER, CASSER*  
 BREVET - *BROYÉ-E-S*

C

CHARKE-OÙ - *CERCUEIL-S*  
CHOMET - *RESTÉ-E-S*  
CHOMET EN DOUAR – *RESTÉ-E-S DANS LA TERRE*  
COUPS DE FUSIL

C'H

C'HOARI BOULOÙ – *PARTIE DE PÉTANQUE*

D

DAER-OÙ – *LARME-S*  
DAFAR BREZEL – *MATÉRIEL DE GUERRE*  
*DÉCÉDÉ*  
DEVERIÑ – *DONNER LES DERNIERS SACREMENTS*  
DIAOUL - *DIABLE*  
DIAOULEK - *DIABOLIQUE*  
DIAOULEZ - *DIABLESSE*  
DIBENNET - *DÉCAPITÉ-E-S*  
DIR - *ACIER*  
DISKAR - *ABATTRE / DÉTRUIRE*  
DISKARET – *ABATTU-E-S / DÉTRUIT-E-S*  
DISMANTR – *RUINE / RAVAGE*  
DISMANTRET – *RUINÉ-E-S / RAVAGÉ-E-S*  
DISMANTRIÑ – *RUINER / RAVAGER*  
DISPARTIET EVIT MAT – *SÉPARÉ-E-S POUR DE BON*  
DISPENNET A-DAMMOÙ – *DÉCHIQUETÉ-E-S EN MORCEAUX*  
DIVOUZELLAOUET – *ÉVISCÉRÉ-E-S / ÉVENTRÉ-E-S*  
DIVUHEZ – *SANS VIE*  
DIWAD – *SAIGNÉE*  
DIWADEREZH - *CARNAGE*  
DIWADET - *SAIGNÉ-E-S*  
DIWADIÑ - *SAIGNER*  
DIWEZHAÑ PRED – *DERNIER REPAS*  
DIZALBADET – *SACCAGÉ-E-S*  
DIZALBABIÑ - *SACCAGER*  
DOUARET – *ENTERRÉ-E-S*  
DOUARIÑ – *ENTERRER*

E

EM DENNIÑ – *S'EN TIRER*  
EMGANN - *BATAILLE*  
EMGANNLEC'H – *CHAMP DE BATAILLE*  
EM LAZHIÑ - *S'ENTRETUER*  
EMZIVAD - *ORPHELIN*  
EN EM GANN – *SE BATTRE*  
ENEÑV-OÙ - *ÂME-S*  
ENTANIÑ – *INCENDIER – METTRE LE FEU*  
EUVERIÑ – *AVEULIR, ENDOMMAGER, AMOCHER*  
EVN-ED BREZEL – *OISEAU-X DE GUERRE*

F

FARD-OÙ – *ASSAUT-S*  
(BOUT) FARDET ÀR – *(AVOIR) CHARGÉ SUR*  
FARDIÑ ÀR – *CHARGER SUR*  
FINFONDET - *DÉMOLI-E-S / DÉTRUIT-E-S*  
FLASTRET - *ÉCRASÉ-E-S*  
FLASTRIÑ - *ÉCRASER*  
FOEÑVET – *GONFLÉ-E-S*  
FONDET – *DÉMOLI-E-S / DÉTRUIT-E-S*

FONDIÑ - *DÉTRUIRE*  
FUNÈBRE  
FUSILLADE  
FUSIL-MITRAILLEUR  
FUZUILH-ENN-OÙ - *FUSIL-S*  
FUZUILHENN-OÙ-MINDRAILHER - *FUSIL-S-MITRAILLEUR-S*

G

GARM DIWEZHAÑ - *DERNIER PLEUR*  
GLAC'HAR - *CHAGRIN*  
GLOAZET - *BLESSÉ-E-S*  
GOULIET - *BLESSÉ-E-S*  
GREUNAD-ENN-OÙ - *GRENADE-S*

GW

GWAD - *SANG*  
GWADEL / GWADEK - *SANGLANT*  
GWADET - *SAIGNÉ-E-S*  
GWALLAET - *BLESSÉ-E-S*  
GWALLAOZET - *EN MAUVAIS ÉTAT / BLESSÉ-E-S*  
GWALLIÑ - *BLESSER*  
GWALLAOZIÑ - *BLESSER*  
GWELE DIWEZHAÑ - *DERNIER LIT*  
GWEZH DIWEZHAÑ - *DERNIÈRE FOIS*

H

HACHET - *MIS EN PIÈCES*  
HOUARN - *FER*  
HOUARNAJ - *FERRAILLE*  
HOUARNATA - *FERRAILLER*

I

IFERN - *ENFER*  
INHUMATION  
INTAÑV-EZ - *VEUF-VE*  
INTERAMANT - *ENTERREMENT*  
INTERET - *ENTERRÉ-E-S*  
INTERIÑ - *ENTERRER*

J

JIBOESAT - *CHASSER*  
JIBER - *GIBIER*

K

KANNET - *COMBATTU*  
KANN - *COMBAT-TRE*  
KANKAR / KANKIRRI - *CHARS D'ASSAUT*  
KANVA - *CHAMP DE BATAILLE*  
KANON-OÙ - *CANON-S*  
KANONOUR - *KANONERION - CANONNIER-S*  
KAÑVOÙ - *GLAS - DEUIL*  
KARDELLAT AN DOUAR - *FUMER LA TERRE*  
KARGET - *CHARGÉ*  
KARGIÑ - *CHARGER*  
KARNEL - *CHARNIER*  
KARR/KIRRI BREZEL - *TANK-S*  
KARTERIET - *MIS-E-S EN QUARTIERS*  
KARTOUCH-OÙ - *CARTOUCHE-S*  
KAS D'AN DOUAR - *METTRE EN TERRE*

**KAS DA ROUANTELEZH AR GOZED – ENVOYER AU ROYAUME DES TAUPES**  
**KASET D'AN DOUAR – MIS EN TERRE**  
**KELAN-OÙ - CADAVRE-S**  
**KELIENN-OÙ / KELION - MOUCHE-S**  
**KEMERET - EMPORTÉ-E-S**  
**KERHON – CHAROGNE**  
**KLEZEÑV – ÉPÉE**  
**KOLL-OÙ – PERTE-S**  
**KOLLET -PERDU-E-S**  
**KOMUNION DIWEZHAÑ – DERNIÈRE COMMUNION**  
**KONTELL-OÙ / KONTILLI - COUTEAU-X**  
**KORF-OÙ - CORPS**  
**KORF-OÙ DIGIGET – CORPS DÉCHARNÉ-S**  
**KORF-OÙ DISPENNET – CORPS DISPERSÉ-S**  
**KORF-OÙ LAZHET – CORPS TUÉ-S**  
**KORF-OÙ MARV - CADAVRE-S**  
**KOUEZHEL - TOMBER**  
**KOUEZHET - TOMBÉ-E-S**  
**KOUSKET - ENDORMI-E-S**  
**KRESK-OÙ - CROISSANT-S**  
**KROAZ-IOÙ - CROIX**  
**KROGAD-OÙ - BATAILLE-S**  
**KROUGET - PENDU-E**  
**KURUN - TONNERRE**

**L**

**LAKAAT AN TAN - INCENDIER**  
**LAKAAT DA SAILH – FAIRE SAUTER**  
**LAKAAT EN DOUAR – METTRE EN TERRE**  
**LAZHEREREZH – MASSACRE / TUERIE**  
**LAZHET - TUÉ-E-S**  
**LAZHIÑ - TUER**  
**LEMEL AR VUHEZ – ÔTER LA VIE**  
**LIÑSEL-IOÙ – DRAP-S & LYNCEUL-S**  
**LOSKET - BRÛLÉ-E-S / INCENDIÉ-E-S**  
**LOSKIÑ – BRÛLER**  
**LUDU - CENDRE-S**

**M**

**MAC'HAGNET - MUTILÉ-E-S**  
**MAEN / MEIN-BEZ – PIERRE-S TOMBALE-S**  
**MARV - MORT**  
**MELLOÙ-DIR - BOMBES**  
**MERVEL - MOURIR**  
**MERVENT - MORTALITÉ**  
**MINDRAILHER-ION - MITRAILLETTE-S**  
**MILIN-KAFE – MOULIN À CAFÉ**  
**MILLIGET - MAUDIT-E-S**  
**MIN - MINE-S**  
**MINET – MINÉ-E-S**  
**MORI – MOURIR**  
**MOUGET - ÉTOUFFÉ-E-S**  
**MORT**  
**MUNTR-OÙ - MEURTRE-S**

**N**

**NAER-ON - SERPENT-S**  
**NEÑV-IOÙ – CIEUX**

**O**

**OBUS-OÙ - *OBUS***

*Os*

**P**

**PASION – *PASSION***

**PENN-OÙ OBUS– *TÊTE-S D'OBUS***

**PEZH-IOÙ – *PIÈCE-S D'ARTILLERIE***

**PISTOLENN-TENNATAER – *PISTOLET À TIRS***

**POD (HOUARN) – *MARMITE-S***

**POTARN-OÙ – *MARMITE-S***

**POTARNEREZH - *MARMITAGE***

**POTARNET - *POTARNÉ-E-S***

**POTIN - *FONTE***

**POUSINED BREZEL – *POUSSINS DE GUERRE***

**PURGATOER - *PURGATOIRE***

**PUSUNIET – *AVARIÉ-E-S / EMPOISONNÉ-E-S***

**R**

**RAZH-ED – *RAT-S***

**RELEGOÙ – *OSSEMENTS, CENDRES, RESTES***

***REPOSER***

ar **RE VARV – *LES MORT-E-S***

**REVOLVER**

**RIVIN-OÙ - *RUINE-S***

**RIVINET – *RUINÉ-E-S / EN RUINES***

ar **RE VRAS – *LES GROSSES PIÈCES D'ARTILLERIE***

**S**

**SAILHIÑ – *ASSAILLIR***

**SANT / SENT - *SAINT-S***

**SATAN -*SATAN***

**SEC'HIÑ ÀR AN ORSAL-DREINEK – *SÊCHER SUR LES BARBELÉS***

**SILZIGENN-OÙ - *SAUCISSE-S***

**SKOIÑ ÀR – *FRAPPER SUR***

**SKOSIÑ - *CREVER***

**SKOURRET DOC'H AN DREIN ORSAL – *SUSPENDU AUX BARBELÉS***

**SKOURRET DOC'H UR GROAZ - *CRUCIFIER***

**SOUFR - *SOUFRE***

**T**

**TALIÑ DA – *TENIR TÊTE À***

**TAMM-OÙ – *ÉCLAT-S***

**TAMM-OÙ HOUARN – *ÉCLAT-S***

**TAMMOÙ-OBUS – *ÉCLAT-S D'OBUS***

**TAMM-OÙ POTARN – *ÉCLAT-S DE MARMITE***

**TAMM-OÙ POTIN – *ÉCLAT-S, MORCEAU-X DE FONTE***

**TAMMATA – *RÉDUIRE EN MORCEAUX / MORCELER***

**TAN - *FEU***

***TANK***

**TAOLAD – *COUP***

**TAOL-MIN - *MINE***

**TARZHAD-OÙ – *COMBAT-S***

**TARZHEREZ-ED - *DÉTONATEUR-S***

***TAUBE***

**TENN-OÙ - *TIR-S***

**TENN-OÙ MIN - *MINE-S***

**TENNEREZH - *TIRS***

**TENNET – *TIRÉ-E-S***

TENNIÑ - *ENTRAÎNER*  
TENNIÑ - *TIRER*  
TENNOUR / TENNERION – *TIREUR-S*  
TEOD-OÛ-TAN – *LANGUES DE FEU*  
TESTAMANT-OÛ – *TESTAMENT-S*  
TIFOID - *TYPHOÏDE*  
*TIR-S*  
*TOMBE-S*  
TORFED-OÛ – *CRIME-S / ASSASSINAT-S*  
TORPILH-OÛ - *TORPILLES*  
TOULL-OÛ - *TROU-S*  
TREMENET – *TRÉPASSÉ-E-S*  
TREMEN-VARV - *TRÉPAS*  
*TRÉPAS*  
*TUÉ-E-S*

Y

YEN – *FROID-E*

A

(TAOLIN) A-BLAD – APLATIR

“Goude e tremenomp e tachenn Haussu, ur pikol meiteri vras, graet an tier anezhi get brik. **Taolet int a-blad** d'hon tennou.”

“Après nous passons dans la ferme Hassu, une grosse métairie, aux maisons faites de briques. Elles sont **aplaties** par nos tirs.”

**KAAK**, p.176.

\*

“Hag e treuzomp Clamecy, diskaret holl he zier. **Taolet int bet a-blad** d'ar Jermaned, kent kuitaat.”

“Et nous traversons Clamecy, aux maisons toutes détruites. Elles ont été **aplaties** par les Allemands, avant de partir.”

**KAAK**, p.189.

\*\*\*\*

**ABERZH** (masculin) – **IMMOLATION** (féminin) / **SACRIFICE** (masculin)

“Lâret 'vehe brec'h ur jigant astennet àr ar bratell : Mab-den é kennig da Justis an aotrou Doue **aberzh** gwadel E vugale lazhet...”

“On dirait le bras d'un géant tendu sur le champ : L'homme qui présente à la justice de Dieu le **sacrifice** sanglant de Ses enfants tués...”

**KAAK**, p.48.

\*

“Mar talv un dra bennak, àr-lerc'h hoc'h **aberzh** meur, truegezh ho peleg hag ho preudeur, stouiet amañ àr hent fangek o c'halvar, Salver Jezuz, goulennit distaol evite, rak diviget int... koll a raont kalon.”

“Si signifie quelque chose, après votre grand **sacrifice**, la misère de votre prêtre et de vos frères, inclinés ici sur le chemin fangeux de leur calvaire, Sauveur Jésus, demandez une rémission pour eux, parce qu'ils sont épuisés... ils perdent courage.”

**KAAK**, p.106

\*\*\*\*

**ABSOLVENN** (féminin) – **ABSOLUTION** (féminin)

“Èl ne dizhin ket ho kovesat holl, eme-eñ, eh an da reiñ deoc'h an **absolvenn** holl àr-un-dro. Grit un enklask perverzh a bec'hedoù ho puhez a-bezh.”

“Comme je n'arriverai pas à tous vous confesser, dit-il, je vais vous donner l'**absolution** à tous d'un coup. Faites la recherche exacte des péchés de votre vie entière.”

**KAAK**, p.90.

\*\*\*\*

**ACHU** (verbe) – **ACHEVER** (verbe)

“An adjudant a **achu** unan anezhe (ur jao) get un tenn e kostez e benn.”

“L'adjudant **achève** l'un d'eux (un cheval) d'un tir sur le côté de sa tête.”

**KAAK**, p.128.

\*\*\*\*

**AEL-ED** (masculin) – **ANGE-S** (masculin)

“Noz kent an Nedeleg.-En oabr ne fehe bout klevet bouezhioù an **Aeled** é kanal d'ar Peoc'h.”

“Veille de Noël. -Dans le ciel, on ne voudrait entendre que les voix des **Anges** chantant la Paix.”

**KAAK**, p.46.

\*\*\*\*

**AEZHENNOÙ MOUGUS – GAZ ASPHYXIANTS**

“Skritelloù a lâr d'ar soudarded eveshaat doc'h an **aezhennoù mougus**.”

“Des affiches disent aux soldats de faire attention aux **gaz asphyxiants**.”

**KAAK**, p.166.

\*

“E-leizh a ganonerion neoazh a za d'ar P.S. gwallaozet lod anezhe d'ar potarnou, lod arall d'an **aezhennoù fall**.”

“Beaucoup de canonniers pourtant viennent au P.S. certains blessés par les marmites, d'autres par les **mauvais gaz**.”

**KAAK**, p.189.

\*

“Doc'h an noz e taol an Alamaned **aezhennoù fall** àrnomp.”

“La nuit les Allemands nous lancent des **mauvais gaz**.”

**KAAK**, p.226.

\*

“En ur dremen en un douarou e welomp ur soudard é labourat douar, doc'h e gein e voest enep d'an **aezhennoù fall**.”

“Tout en passant dans un champ nous voyons un soldat en train de travailler la terre, sa boîte contre les **gaz asphyxiants** sur son dos.”

*KAAK*, p.228.

\*

“*Dec’h en doa taolet ar Jermaned **aezhennoù fall** àr gornad La Ville-au-Bois, Craonne.*”

“Hier les Allemands ont jeté des **gaz** sur le coin de La Ville-au-Bois, Craonne.”

*KAAK*, p.230.

\*

“***Aezhennoù fall**, potarnoù, rac’h ar pezh a c’hell ijin fall mab-den implij er brezel o deus taolet àr an tu-mañ, hep gellout donet da benn.*”

“Des **gaz**, des marmites, tout ce que peut inventer l’homme de mauvais dans la guerre ils l’ont lancé sur ce coin-ci, sans pouvoir en venir à bout.”

*KAAK*, p.247.

\*

“*Àr an 3vet divizion o deus skoet ar startañ. E-leizh ag ar re-mañ ‘zo bet dalc’het pe losket get ar **fall aezhennoù**.*”

“Ils ont frappé le plus dur sur la 3ème division. Beaucoup de ceux-ci ont été retenus ou brûlés par les **gaz**.”

*KAAK*, p.248.

\*

“*Lâret a raont en en deus ar Jermaned tennet àr hol linennoù adal 6eur noz betek eizh eur, hep arsav, get obusoù karget a **aezhennoù fall**.*”

“Ils nous disent que les Allemands ont tiré sur nos lignes depuis 6 heures du soir jusqu’à huit heures, sans arrêt, avec des obus chargés de **gaz asphyxiants**.”

*KAAK*, p.258.

\*\*\*\*

**AMPOEZON** (masculin) – **POISON** (masculin)

“*Doc’h an noz e taer da lâret deomp lakaat hor maskloù : ema ar Jermaned é teurel o **ampoezion**.*”

“La nuit, on vient nous dire de mettre nos masques : les Allemands sont en train d’envoyer leur **poison**.”

*KAAK*, p.166.

\*\*\*\*

**AMPOEZONET** (participe passé) – **EMPOISONNÉ-E-S** (participe passé)

“***Ampoezonet** eo an div giez-hont, ha lodenniñ a raont evit argant, o c’hleñved get largantez !*”

“*Ces deux chiennes-là sont **empoisonnées** et elles partagent pour de l’argent leur maladie avec largesse !*”

*KAAK*, p.174.

\*

**AMPOEZONIÑ** (verbe) – **EMPOISONNER** (verbe)

“*Boued pusuniet o deus lezet àr o lerc’h evit hon **ampoezoniñ**, ni hag hor roñseed.*”

“Ils ont laissé de la nourriture empoisonnée pour nous **empoisonner**, nous et nos chevaux.”

*KAAK*, p.180.

\*\*\*\*

**ANKOÛ** (masculin)

Note : **Kammdro an Ankoù** : *Tournant, Carrefour de la Mort*, lieu-dit dans l’Aisne par lequel Loeiz Herrieu est passé plusieurs fois pendant la Première Guerre mondiale. Par extension, c’est le lieu où les soldats peuvent être frappés par la Mort, c’est à dire le front et plus généralement le territoire des combats.

\*

“*É tegouezh eno, e dilost-hañv ar blez 1914, eh oamp bet belzet mat da ziwall a vout gwelet en tachad-se, a rae ar soudarded anezhoñ : **Le Tournant de la Mort, kammdro an Ankoù**, en arbenn d’ar Jermaned tenniñ lies àrnezhoñ.*”

“En arrivant là-bas, à l’automne 1914, nous avons été bien avertis de faire attention lorsque nous serions en vue à cet endroit que les soldats appelaient : **Le Tournant de la Mort, Kammdro an Ankoù**, à cause des Allemands qui tiraient souvent dessus.”

*KAAK*, p.9.

\*

“***Kammdro an Ankoù** ! Morany spontus a c’hellaze bout roet estroc’h eget d’un tachad àr an talbenn, e-pad ar pevar blez hanter brezel, pandeogwir e tae bemdez d’unan bennak degouezh get ar gammdroienn lec’h ma veze **ar marv** doc’h er gortoz...*”

“**Le Tournant de la Mort** ! Terrible surnom qui aurait pu être donné à plus d’un endroit sur le front, pendant les quatre ans et demi de guerre, puisqu’il arrivait chaque jour à quelqu’un de se trouver à ce tournant où la **mort** l’attendait...”

*KAAK*, p.9.

\*

“Lies-mat em eus kredet eh oan degouezhet, me ivez, get **Kammdro an Ankoù**.”

“Bien des fois j’ai pensé que j’y étais arrivé moi aussi, au **Tournant de la Mort**.”

**KAAK**, p.9.

\*

“Èl-se e c’hellomp troiñ diàr **Kammdro an Ankoù**.”

“C’est ainsi que nous tournons à partir du Tournant de la Mort.”

**KAAK**, p.60.

\*

“Dec’h e oant eneberion, dre volontez un ajadig tud ne vint ket lazhet er brezel-mañ o deus diskleriet, hag hiziv emaint daet da vout breudeur etre divrec’h an **Ankoù**...”

“Hier ils étaient ennemis, par la volonté d’un groupe de personnes qui ne seront pas tués pendant cette guerre qu’ils ont déclarée, et aujourd’hui, ils sont devenus frères entre les bras de l’**Ankoù**...”

**KAAK**, p.63.

\*

“Hag eh aomp, pleget en hor soukoù genomp, hor selloù leun a nec’hañs : **kammdro an Ankoù**.”

“Et nous partons, la nuque ployée, le regard plein d’inquiétude : **le tournant de la Mort**.”

**KAAK**, p.91.

\*

“Evit e-leizh, siwazh ! Amañ ema **Kammdro an Ankoù**.”

“Pour beaucoup. Hélas ! Ici se trouve le tournant de la **Mort**.”

**KAAK**, p.97.

\*

“**Kammdro an Ankoù** arre !”

“Le Tournant de la **mort** de nouveau.”

**KAAK**, p.136.

\*

“Amañ bremañ ema didrouz, hag ur misi bras a gavomp àr-lerc’h bout bet e krabanoù an **Ankoù**.”

“Ici maintenant c’est silencieux, et nous y trouvons un grand bonheur après avoir été dans les griffes de l’**Ankoù**.”

**KAAK**, p.139.

\*

“Ha setu distrewet e huñvre get an **Ankoù**, a pa oa tost da zisoc’h...”

“Et voici son rêve dispersé par l’**Ankoù**, alors qu’il était près de l’atteindre...”

**KAAK**, p.147.

\*

“Setu-ni degouezhet en-dro get **Kammdro an Ankoù**...”

“Nous voici de revenus au **Tournant de la Mort**...”

**KAAK**, p.213.

\*

“Treuziñ a raomp arre bro an **Ankoù**.”

“Nous traversons de nouveau le pays de l’**Ankoù**.”

**KAAK**, p.270.

\*\*\*\*

**ARGAD** (féminin) – **COMBAT** (masculin), **ATTAQUE** (féminin)

“Ne wana ket tamm an **argad**.”

“L’**attaque** ne faiblit pas.”

**KAAK**, p.147.

\*\*\*\*

**ARMAJ** (masculin – pluriel collectif) – **ARMES** (féminin pluriel)

“Tammoù potin, kartouchoù, **armaj** a gaver àr strew edan an treid.”

“Des morceaux de fonte, des cartouches, des **armes** que l’on trouve éparpillées sous nos pieds.”

**KAAK**, p.24-25.

\*

“Hor soudarded a red dre an emgannlec’h evit klask re lazhet : ne gavont kalz ken **armaj** ha dilhad. Douaret eo bet ar c’horvoù da re ‘rall.”

“Nos soldats courent sur le champ de bataille pour chercher les tués : ils n’y trouvent guère plus que des **armes** et des vêtements. Les corps ont été enterrés par les autres.”

**KAAK**, p.25.

\*

“Chomel a raomp èl-se, àr-sav, get hol leraj hag hon **armaj**, beta 8 eur da vintin, hep goût petra a zo en tu 'rall d'an dorgenn, lec'h ne zehan ket an tennoù.”

“Nous restons ainsi, debout, avec notre paquetage et notre **armement**, jusqu'à 8 heures du matin, sans savoir ce qu'il y a de l'autre côté de la colline, où les tirs n'arrêtent pas.”

**KAOK**, p.95.

\*

“A-nebeudigou eh araokomp dre bouzellennoù lec'h ne welomp netra nemet kein ar c'henseurt a gerzh en hor raok, edan ur samm souezhus a sec'hier, **armaj**, lerennoù,…”

“Par petits groupes nous avançons par des tranchées où nous ne voyons rien que le dos du camarade qui marche devant nous, sous une charge incroyable de sacs, d'**armes**, de lanières,…”

**KAOK**, p.137.

\*

“Kroget en doa dec'h hon tud da dolpiñ an traoù chomet àr an dachenn, pe en toullou-gwasked : fornevoù, greunadoù, obusoù, dilhad, sec'hier, treustier houarn, **armaj** a gement seurt.”

“Nos hommes ont commencé hier à rassembler les choses restées sur le champ, ou dans des abris : des fourneaux, des grenades, des obus, des vêtements, des sacs, des poutres métalliques, des **armes** de toute sorte.”

**KAOK**, p.142.

\*

“Tammoù dilhad, dislivet get ar glav hag an heol, a gaver dre bep div wezh ; enne gwezhave un askorn digiget, e-tal **armaj** merglet ha debret d'an amzer.”

“On trouve à tout bout de champ des morceaux de vêtements, décolorés par la pluie et le soleil ; dans eux parfois un os décharné, à côté d'**armes** rouillées et mangées par le temps.”

**KAOK**, p.230.

\*

“Klask a raer ar varc'hadourezh ha ne weler nemet listri, **armaj**, dilhad soudard.”

“On cherche la marchandise et on ne voit que de la vaisselle, des **armes**, des habits de soldat.”

**KAOK**, p.232.

\*

“Tolpet 'zo un nebeud soudarded, a gement rejimant a zo en divizion, get o **armaj**, àr dachenn kêr.”

“On a rassemblé quelques soldats, de tous les régiments qu'il y a dans la division avec leurs **armes** sur la place du village.”

**KAOK**, p.251.

\*

“Hed-a-hed get an hent ne weler, a-gleiz èl a-zehou, nemet obusoù karget, **armaj**, benveger, dilezet get an Alamaned.”

“Tout le long du chemin on ne voit, à droite comme à gauche, que des obus chargés, des **armes**, des outils, abandonnés par les Allemands.”

**KAOK**, p.262.

\*

“Roet zo kemenn deomp da gas hon **armaj** genomp da gousket, get aon a vec'h.”

“On nous donne l'ordre d'emporter nos **armes** avec nous pour dormir, par peur de grabuge.”

**KAOK**, p.292.

\*\*\*\*

**ARSAILHER-ION** (masculin) – **ASSAILLANT-S** (masculin)

“Dergeioù ledan, kavou don, tarzhelloù stank evit gwintiñ mein, dour berv, rad, àr benn an **arsailherion**.”

“De larges escaliers, des caves profondes, des meurtrières nombreuses pour envoyer des pierres, de l'eau bouillante, de la chaux, sur la tête des **assaillants**.”

**KAOK**, p.297.

\*\*\*\*

**ARTILHERI** (féminin) – **ARTILLERIE** (féminin)

“Ofiserion a laka o soudarded da fardiñ àr an eneberion hep bout kempennet netra ha hep mep em glevet get an **artilheri** ; hag e kouezh hor soudarded lazhet lies get hor c'hanonoù.”

“Des officiers envoient des soldats donner l'assaut contre les ennemis sans avoir rien préparer, et sans même s'entendre avec l'**artillerie** ; et nos soldats tombent souvent tués par nos canons.”

**KAOK**, p.76.

\*

“An treñ a gas eñ ivez e lod ; ha get kirri an **artilheri** e ta obusoù a gement ment a zo, hep dehan erbet.”

“Le train, lui aussi, transporte son lot ; et sur les véhicules d'**artillerie** viennent des obus de toute taille, sans cesse.”

**KAOK**, p.85.

\*\*\*\*

“Hanter-c’hant procès-verbal **koll** a ran evit roñseed an 310<sup>vet</sup> artilheri.”  
 “Je fais cinquante procès-verbaux de **pertes** pour les chevaux du 310<sup>e</sup> d’artillerie.”  
**KA**AK, p.257.

\*\*\*\*

**ARTILLERIE** (mot français - féminin)  
 “**Artillerie** a gavomp a-yoc’h e beg ar vourc’h.”  
 “Nous trouvons de l’**artillerie** massée bout du bourg.”  
**KA**AK, p.18.

\*\*\*\*

**ASKORN / ESKERN** (masculin) – **OS** (masculin)  
 “Er vourc’h, ema un dristez ; yoc’hoù gloestraj, houarnaj, teol, mein, **askorn**, kig hanter vreïn, bara louet, dilhad... An dismantr !”  
 “Dans le bourg, c’est la désolation ; des tas de meubles, de tables, de pierres, d’**os**, de viande à moitié pourrie, de pain gris, de vêtements... Le ravage !”  
**KA**AK, p.52.

\*

“Doc’h gwrizienn unan ag ar gwez tennet d’ur potarn, ur farsour en deus skrebilhet ur pikol **askorn** bevin, get ur blankenn, livet àrnezhi :

Antiquité

Os de Napoléon tué au combat d’Hébuterne le 16 août 1915...”

“Sur la racine d’un des arbres arrachée par une marmite, un farceur a accroché un énorme **os** de bœuf, avec une planche, sur laquelle est peinte :

Antiquité

Os de Napoléon tué au combat d’Hébuterne le 16 août 1915...”

**KA**AK, p.77.

\*

“Àr lein an douar e weler **eskern** tud, tammou charke, tennet ha strewet get tarzh ar potarnou.”  
 “En haut de la terre on voit des **os** d’hommes, de morceaux de cercueil, tirés et éparpillés par l’explosion des marmites.”  
**KA**AK, p.77.

\*

“Hadet eo o **eskern** tro-ha-tro, da c’hortoz ar Varn diwezhañ d’o zolpiñ en-dro pep unan en e lec’h !...”  
 “Leurs **os** sont semés tout autour, à attendre le Jugement dernier pour les rassembler chacun à sa place !...”  
**KA**AK, p.216.

\*

“Ludu douar, ludu mein, ludu **eskern**, brevet, malet, mesket ha èl tamouezet ha toulloù e ludu.”  
 “De la cendre de terre, de la cendre de pierre, de la cendre d’**os**, broyée, moulue, mélangé et comme tamisée et des trous de cendre.”  
**KA**AK, p.230.

\*

“En tachadoù lec’h nend eus ket kouezhet obusoù e weler a-strew **eskern** divrec’h, **eskern** divhar, darnoù penn, chajelloù, é wennaat dindan an amzer.”  
 “Dans les endroits où il n’est pas tombé d’obus on voit éparpillés des **os** de bras, des **os** de jambes, des morceaux de tête, des machoires, qui blanchissent avec le temps.”  
**KA**AK, p.230.

\*

“Tammou dilhad, dislivet get ar glav hag an heol, a gaver dre bep div wezh ; enne gwezhave un **askorn** digiget, e-tal armaj merglet ha debret d’an amzer.”  
 “On trouve à tout bout de champ des morceaux de vêtements, décolorés par la pluie et le soleil ; dans eux parfois un **os** décharné, à côté d’armes rouillées et mangées par le temps.”  
**KA**AK, p.230.

\*

“Ur potarn bras a zo daet d’o skarzhiñ ag o diwezhañ gwele, hag o **eskern** dianav a seblant klask repu dindan ar geot sec’h hag an avaloù-douar helianti a-strew.”  
 “Une grosse marmite est venue les dégager de leur dernier lit, et leurs **os** anonymes semblent chercher refuge sous l’herbe sèche et les topinambours éparpillés.”  
**KA**AK, p.231.

\*\*\*\*

**ASTENNET** (participe passé) – **ÉTENDU-S / ALLONGÉ-S** (participe passé)

“Nag a Vretoned a zo c’hoazh **astennet** amañ !”

“Que de Bretons sont encore **allongés** ici !”

**KAAK**, p.131.

\*\*\*\*

**ASTENNET ÀR AR BRATELL – ÉTENDU-S SUR LE CHAMP DE BATAILLE**

“Ha ne vern e men e sellomp, e welomp steudoù **lavregoù ruz astennet àr ar bratell.**”

“Et qu’importe où nous regardons, nous ne voyons que des **rangées de pantalons rouges allongés sur le champ.**”

**KAAK**, p.24.

\*\*\*\*

**(ASTENNET) ÀR AR RAMPEV – (ÉTENDU-S) SUR LE VENTRE / SUR LE CARREAU**

On trouve également la variante d’**astennet** avec le verbe **chom**, *rester*.

\*

“**Astennet àr ar rampev**, korvoù 15 pe 16 soudard a Frañs lazhet a-c’houde pemzek deiz bennak.”

“Les corps de 15 ou 16 soldats français **sont sur le carreau**, tués depuis une quinzaine de jours.”

**KAAK**, p.44-45.

\*

“Hed-a-hed get fozell ar Jermaned, e welan korfoù soudarded Frañs, **àr ar rampev** a-c’houde daou, tri miz hag oc’h penn.”

“Tout le long des tranchées allemandes, je vois les corps de soldats français, **sur le carreau**, depuis deux, trois mois et plus.”

**KAAK**, p.56.

\*

“Un noz eh araoaker pemp paz ; an deiz àr-lerc’h e kiler pemp arall ha seul taol e **chom àr ar rampev** un nebeud tud yaouank ag an daou du, lazhet e’it ket.”

“Une nuit, on avant de cinq pas, le jour suivant on recule des cinq même et à chaque coup quelques jeunes gens des deux côtés **restent sur le carreau**, tués pour rien.”

**KAAK**, p.85.

\*

“Harzhet int bet get ur barrad 75 **en deus astennet lod-kaer anezhe àr ar rampev.**”

“Ils ont été arrêtés par une averse de 75 qui en a allongé pas mal sur le **carreau.**”

**KAAK**, p.170.

\*

“Daet int da benn ag o zaol, en ur lezel unan anezhe **àr ar rampev.**”

“Ils ont réussi leur coup, tout en laissant l’un d’entre eux **sur le carreau.**”

**KAAK**, p.231.

\*\*\*\*

## B

**BAIONET** (masculin) – **BAÏONNETTE** (féminin)

“Eveshaet a zo n’heller ket em servij a-feson ag ar fuzuilhenn hag ar **baionet** er bouzellennoù.”

“On fait la remarque qu’on ne peut pas se servir correctement du fusil ou de la **baïonnette** dans les tranchées.”

**KAAK**, p.89.

\*\*\*\*

**BARADOEZ** (masculin) – **PARADIS** (masculin)

“Degouezh a raomp c’hoazh get an iliz, kizellet ker brav gwezharall, boketet èl ur **baradoez**, goloet a zehwennoù sent (...)”

“Nous retrouvons de nouveau l’église, si bien sculptée autrefois, fleurie, comme le **paradis**, recouverte de statues de saints (...)”

**KAAK**, p.32.

\*

“A-dorimell e kouezh dislonkadur euzhus àr ur c’hoadig a zo izeloc’h egedomp : an Ifern é skopet doc’h ar **Baradoez.**”

“En roulant, le vomis abominable tombe sur le petit bois au-dessous de nous : l’Enfer qui crache sur le **Paradis.**”

**KAAK**, p.60.

\*

“Gwir eo e taomp-ni ag an ifern hag ema ag ar **baradoez** e taont-int...”

“Il est vrai que nous venons nous de l'enfer et qu'ils viennent eux du **paradis**...”

**KAAK**, p.151.

\*

“*Nend eo ket c'hoazh enta ar **baradoez** hon eus kavet.*”

“Ce n'est pas encore le **paradis** que nous avons trouvé.”

**KAAK**, p.171.

\*

“*Nend eus 'met peoc'h ha braventez tro-ha-tro din. Perak eh on-me, ma-unan, ha me den, é terc'hel lec'h ar c'has hag an divalavded e-kreiz ar **baradoez-mañ** ?*”

“Il n'y a plus que paix et beauté autour de moi. Pourquoi suis-je moi, seul, et moi homme, à maintenir en place la haine et la laideur au milieu de de ce **paradis** ?”

**KAAK**, p.256.

\*

“*Doue en deus graet ag an douar ur **baradoez** ; mab-den, en e vrazoni, en deus vennet ober anezhoñ un ifern.*”

“Dieu a fait de cette terre un **paradis** : l'homme, dans sa suffisance, a voulu en faire un enfer.”

**KAAK**, p.256.

\*

“*Doue en deus lezet levenez **baradoez** an douar, bet ken na za arre fallentez mab-den d'he c'housi.*”

“Dieu a laissé le bonheur du **paradis** sur la terre, qu'elle a été jusqu'à ce que ne vienne à nouveau l'homme pour la souiller.”

**KAAK**, p.256.

\*

“*Mam buhez-me 'zo berroc'h c'hoazh eget ho hani, a seblant-hi lâret, ha **Baradoez** erbet n'em eus da c'hortoz èl digoll. Ha neoazh me 'gan...*”

“Ma vie à moi est plus courte encore que la tienne, semble t-il dire, et je n'ai aucun **Paradis** à attendre comme décharge. Et cependant moi je chante...”

**KAAK**, p.257.

\*

“*Chifet int bet ivez da bredeg maer Metz hag en dehe lâret, reve ar gazetoù, eh oa gwell getoñ koll e lerc'h er **baradoez** kentoc'h eget bout a-barzh e-tal Prusianed.*”

“Ils sont aussi affligés par le discours du maire de Metz qui aurait dit, selon les journaux, qu'il préférerait perdre sa place au **paradis** plutôt que d'y être auprès des Prussiens.”

**KAAK**, p.281.

\*\*\*\*

**BARN DIWEZHAÑ** (féminin) – **JUGEMENT DERNIER** (masculin)

“*Hadet eo o eskern tro-ha-tro, da c'hortoz ar **Varn diwezhañ** d'o zolpiñ en-dro pep unan en e lec'h !...*”

“Leurs os sont semés tout autour, à attendre le **Jugement dernier** pour les rassembler chacun à sa place !...”

**KAAK**, p.216.

\*\*\*\*

Ar **BED ARALL** – **L'AUTRE MONDE**

“*Komz a ra deomp ag ar **bed arall**, lec'h ma vez digollet get Doue ar re a varv ec'h ober o dever.*”

“Il nous parle de l'**autre monde**, où Dieu dédommage ceux qui meurent en faisant leur devoir.”

**KAAK**, p.39.

\*

“*Met ar pezh a lâr a ra ankouaat e gan : degas a ra soñj deomp e c'hellomp armerzh ur yoc'h evit ar **bed arall**, er vuhez trist-mañ ; madoù ha nend int ket èl re ar bed-mañ, madoù ha nend deus ket krog ar melloù-dir arnezhe.*”

“Mais ce qu'il dit nous fait oublier son chant : il nous rappelle que nous pouvons épargner beaucoup pour l'**autre monde**, dans cette triste vie ; des biens qui ne sont pas comme ceux de ce monde-ci, des biens sur lesquels les bombes n'ont pas de prise.”

**KAAK**, p.77.

\*

“*Bremañ n'hon eus mui nemet fardiñ ar re el lodenn bed strizh laosket genomptre douar ha dir, hag esae kavet an hent hor c'haso en-dro da gavet hon tud pe d'ar **bed arall** !*”

Maintenant nous n'avons plus qu'à déguerpir dans la partie du monde étroit laissé par nous entre terre et acier, et essayer de trouver le chemin qui nous ramènera pour trouver nos hommes ou dans l'**autre monde**!”

**KAAK**, p.135.

\*

“*Doue da reiñ dezhoñ er **bed arall** ar peoc'h n'en deus ket gellet tañvaat àr an douar-mañ.*”

“Que Dieu lui donne dans l'autre monde la paix qu'il n'a pas pu goûter sur cette terre.”

**KAAK**, p.188.

\*\*\*\*

### **BEG AR BLEIZ – GUEULE DU LOUP**

“Evidomp-ni, esae a raomp ankouaat eh omp e **beg ar bleiz**.”

“De notre côté, nous essayons d'oublier que nous sommes **dans la gueule du loup**.”

**KAAK**, p.47.

\*

“Ha me soudard kozh, me ha nend eo ket ma zro monet arc'hoazh get ar re-mañ da **veg ar bleiz**, ne c'hellan ket parraat doc'h an daeroù a c'hlebiñ man daoulagad (...)”

“Et moi, vieux soldat, moi dont ce n'est pas le tour de partir demain avec ceux-là, dans la **gueule du loup**, je ne peux empêcher les larmes de mouiller mes yeux (...)”

**KAAK**, p.90.

\*\*\*\*

### **BEGIN** (masculin) – **DEUIL** (masculin)

“D'enderv-noz e krog ar c'hlec'hier get o **begin**.”

“Le soir commencent les cloches à cause de leur **deuil**.”

**KAAK**, p.162.

\*\*\*\*

### **BERED** (féminin) – **CIMETIÈRE** (masculin)

“Ec'h arru get **bered** Garges, graet teir lev deomp. E taer da lâret deomp distroñ da Roissy.”

“Arrivés au **cimetière** de Garges, après avoir fait trois lieues, on nous dit de retourner à Roissy.”

**KAAK**, p.16.

\*

“Goude, da c'hortoz ar Jermaned eh an get ur c'henseurt d'ober un dro dre ar **vered** a zo e-talomp.”

“Puis, en attendant les Allemands, je vais faire un tour au **cimetière** en face de nous avec un camarade.”

**KAAK**, p.20.

\*

“Eh oamp é soñjal monet da gousket d'ar **vered**, en ur bez bennak, a pa arru kemen genomp da zistroñ da Villiers.”

“Nous étions en train de songer à aller dormir dans le **cimetière**, dans quelque tombe, lorsqu'arrive l'ordre de retourner à Villiers.”

**KAAK**, p.21.

\*

“Degas a ra soñj deomp hon eus ar blez-mañ da bediñ evit daou rummad tud tremenet : evit hon tud kar a zo e **bered** hor parrez hag evit hor c'henseurte douezhet er brezel hag a welomp o beziou hadet en douarouier ha doc'h kostez an hentou, lies hep anv erbet, anavet get Doue hepken.”

“Il nous rappelle que cette année, nous avons à prier pour deux sortes de morts : Pour nos proches qui sont dans le **cimetière** de notre paroisse et pour nos camarades tombés à la guerre dont nous voyons les tombes semées dans les champs et sur le bord des routes, souvent sans nom, connus seulement de Dieu.”

**KAAK**, p.36.

\*

“Ar-lerc'h oferenn ar re dremenet, eh aomp d'ober un dro er **vered**.”

“Après la messe, nous allons faire un tour au **cimetière**.”

**KAAK**, p.36.

\*

“Kanal a ra ar beleg ar Liber a vouezh hanter-goloet ; ha d'ar **vered**.”

“Le prêtre chante le Liber à demi-voix ; et direction le **cimetière**.”

**KAAK**, p.39.

\*

“Goude bout debret un tamm harzell eh an d'ober un dro hag e tegouezhan, hep klask, get ar **vered**.”

“Après avoir manger un petit morceau e vais faire un tour et je tombe, sans chercher, sur le **cimetière**.”

**KAAK**, p.63.

\*

“A-dal, ema bet ret diskar magoer ar **vered** : Nend eo mui frank a-walc'h evit kemer ar yoc'h a re lazhet, tud gwenn, tud du, tud kristen, mahometiz, lod ag ar re-mañ get ur c'hresk ar o bez e-lec'h ar groaz.”

“En face, on a dû abattre le mur du **cimetière** : il n'était plus assez vaste pour accueillir les nombreux tués, des blancs, des noirs, des chrétiens, des mahométans, certains d'entre eux avec un croissant au-dessus de leur tombe à la place de la croix.”**KAAK**, p.63.

\*

“Monet a ran a-herr da welet an iliz. N’eo ket fondet re ; ar **vered** a zo en ur stad truekoc’h get he beziou eilpennet, he c’hroazioù brevet.”

“Je vais rapidement voir l’église. Elle n’a pas été trop détruite ; le **cimetière** est dans un état plus lamentable avec ses tombes renversées, ses croix fracassées.”

**KAARK**, p.65.

\*

“Ur **vered** nevez a zo amañ, ur c’hant bez bennak a-barzh, beziou kaer, re gaer zoken : bout zo re marbr, uhel, kizellet-rac’h.”

“Il y a un nouveau **cimetière** ici, avec quelque cent tombes, de belles tombes, trop belles même : il y en a certaines en marbre, hautes, complètement sculptées.”

**KAARK**, p.74.

\*

“Tremen a raomp dre Somme-Suippe hag e-tal ur **vered** soudarded, steudet ar c’hroazioù a-barzh a-gantoù. Deval a raomp hor fuzuilhennoù dezhe.”

“Nous passons par Somme-Suippe et en face du **cimetière** militaire, dans lequel les croix sont alignées par centaines. Nous leur présentons nos armes.”

**KAARK**, p.82.

\*

“Tostoc’h, ar **vered**, lec’h mand eo eilpennet ar beziou.”

“Plus près, le **cimetière**, où les tombes sont retournées.”

**KAARK**, p.94.

\*

“Er **vered** eh eus beziou krouizet d’ar Jermaned a pa oant amañ.”

“Dans le **cimetière**, il y a des tombes creusées par les Allemands lorsqu’ils étaient ici.”

**KAARK**, p.128.

\*

“É tonet en-dro e taolan ur sell àr **vered** Chuignolles.”

“En revenant je jette un regard sur le **cimetière** de Chuignolles.”

**KAARK**, p.131.

\*

“Ober a raer ur **vered** get korvoù ar Frañsizion hag un arall get re ar Jermaned.”

“On fait un **cimetière** avec les corps des Français et un autre avec ceux des Allemands.”

**KAARK**, p.141.

\*

“Hiziv e kaser da **vered** Cappy korvoù Rousseau hag Er Brazideg.”

“Aujourd’hui on envoie au **cimetière** les corps de Rousseau et Le Brazidec.”

**KAARK**, p.147.

\*

“Pell eo du-hont, ar **beredoù** a c’houarn relegoù ar re hon eus karet.”

“Loin là-bas, les **cimetières** gardent les restes de ceux que nous avons aimés.”

**KAARK**, p.161.

\*

“Àr-lerc’h merenn e tro em fenn monet da welet ar **vered**.”

“Après déjeuner il me tourne dans la tête d’aller voir le **cimetière**.”

**KAARK**, p.169.

\*

“Div lev hent a zo etreze. En ur zegouezh e kavan er **vered** bez ur soudard ag ar mod-kozh.”

“Tout en arrivant je trouve au **cimetière** la tombe d’un soldat de l’ancienne tradition.”

**KAARK**, p.212.

\*

“Àr vlein tostenn Blanc-Sablon eh eus ur **vered** soudarded ; aet eo ar potarnoù da lazhiñ an eil gwezh ar c’horvoù lakaet eno.”

“En haut de la butte de Blanc-Sablon il y un **cimetière** de soldats ; les marmites sont allées tuer une deuxième fois les corps posés là.”

**KAARK**, p.212.

\*

“E-talti e welan ur **veredig** lec’h ma h eus dreist-holl ofiserion nijerion rak ur park bras kirri-nij a zo tost d’ar

vourc'h.”

“Près d'elle je remarque le petit **cimetière** où il y a surtout des officiers de l'air car il y a un grand champ d'aviation près du bourg.”

**KAAK**, p.218.

\*

“*Monet a raomp d'Oueilly. Bec'h hon eus ec'h anavout ar park lec'h m'ema ar vered.*”

“Nous avons du mal à reconnaître le champ où est le **cimetière**.”

**KAAK**, p.220.

\*

“*E-tal ar P.S e welomp ivez ur vered, 300 bez soudard a-barzh, lazhet e miz Ebrel ha miz Mae diwezhañ, a pand eo bet krogad Craonne.*”

“Près du P.S nous voyons aussi un **cimetière**, 300 tombes de soldats à l'intérieur, tués au mois d'avril et au mois de mai, lorsqu'il y a eu la bataille de Craonne.”

**KAAK**, p.223.

\*

“*Er vered e weler c'hoazh stank kroazioù get anvioù Breizhiz diskaret e-kreiz o ampartiz.*”

“Dans le **cimetière** on voit encore souvent des croix avec des noms de Bretons abattus en pleine force de l'âge.”

**KAAK**, p.231.

\*

“*En ur c'haer a valezad douar eh eus graet ur vered, lec'h ma vrein oc'hpenn 2000 den yaouank, lazhet, an darn vuiañ anezhe, e fard amoet miz Ebrel 1917.*”

“Dans un beau paysage de terre on a fait un **cimetière**, où pourissent plus de 2000 jeunes soldats, tués, pour la plupart, dans la charge idiote d'avril 1917.”

**KAAK**, p.232.

\*

“*Ar an hent e kavomp un dachenn diskaret hag, e-talti, ur vered soudarded Jerman.*”

“Sur la route nous trouvons une ferme détruite et, en face d'elle, un **cimetière** de soldats allemands.”

**KAAK**, p.262

\*

“*Ar-lerc'h merenn, eh an da welet ar vered.*”

“Après déjeuner, je vais voir le **cimetière**.”

**KAAK**, p.264.

\*

“*Ur vered jerman a zo amañ, get pemp kant bez a-barzh. Ar vered parrez en deus servijet da gannva.*”

“Il y a ici un **cimetière** allemand, avec cinq cents tombes dedans. Le **cimetière** de la paroisse a servi de champ de bataille.”

**KAAK**, p.270.

\*

“*Er vered e kaver ur bez bennak get galleg arnezhe, dreist-holl re personed.*”

“Dans le **cimetière** on trouve quelques tombes avec du français dessus, surtout des curés.”

**KAAK**, p.284.

\*

“*Da gentañ-penn an holl dismanstroù kêrioù, pontoù, hentoù, gwez, h.c'h ; ar beredoù diniver lec'h ma vrein a viloù yaouankiz wellañ hor bro.*”

“Tout d'abord les ravages de villes, de ponts, de routes, d'arbres, et cæ. ; les **cimetières** innombrables où pourissent par milliers les meilleurs jeunes de notre pays.”

**KAAK**, p.311.

\*\*\*\*

**BEZ-IOÛ** (masculin) – **TOMBE-S** (féminin)

“*Traoù fentus pe souezhus a welan skrivet ar ar bezioù.*”

“J'y découvre des inscriptions drôles ou étranges sur les **tombes**.”

**KAAK**, p.20

\*

“*Eh oamp é soñjal monet da gousket d'ar vered, en ur bez bennak, a pa arru kemen genomp da zistroiñ da Villiers.*”

“Nous étions en train de songer à aller dormir dans le cimetière, dans quelque **tombe**, lorsqu'arrive l'ordre de retourner à Villiers.”

**KAAK**, p.21.

\*

“*Da 7e30 da vintin e welomp, ag an treñ, ar c'hentañ bez soudard : (...)*”

“A 7h30 du matin nous voyons du train la première **tombe** de soldat : (...)”

**KAAK**, p.23.

\*

“*Beziou arall c'hoazh, holl hañval, strewet du-hont ha du-mañ.*”

“D'autres **tombes** encore, toutes semblables, disséminées ici et là.”

**KAAK**, p.23.

\*

“*Errestel a ra an treñ un tammig, ha ni d'an diaz. Ur bez a zo e kostez al linenn, ur c'habell soudard àrnezhon.*”

“Le train s'arrête un peu, et nous d'en descendre. Il y a une **tombe** à côté de la ligne, un képi de soldat posé dessus.”

**KAAK**, p.23.

\*

“*E Connantre, e-tal an iliz toullet e meur a dachad, e welan bez un ofisour rusian lazhet e 1814.*”

“À Connantre, en face de l'église transpercée en beaucoup d'endroits, je découvre la **tombe** d'un officier russe tué en 1814.”

**KAAK**, p.25.

\*

“*É vonet get an hent, trema La Fère-Champenoise, e tremenomp tost d'ur bez lec'h ma h eus lakaet ur c'hompagnunezh soudarded yaouank.*”

“En chemin vers la Fère-Champenoise, nous passons près d'une **tombe** où on a mis une compagnie des jeunes soldats.”

**KAAK**, p.25.

\*

“*Pellikoc'h ur bez arall get unnek soudard a-barzh.*”

“Un peu plus loin, une autre **tombe** avec onze soldats dedans.”

**KAAK**, p.25.

\*

“*Degas a ra soñj deomp hon eus ar blez-mañ da bediñ evit daou rummad tud tremenet : evit hon tud kar a zo e bered hor parrez hag evit hor c'henseurteu kouezhet er brezel hag a welomp o beziou hadet en douarouier ha doc'h kostez an hentou, lies hep anv erbet, anavet get Doue hepken.*”

“Il nous rappelle que cette année, nous avons à prier pour deux sortes de morts : Pour nos proches qui sont dans le cimetière de notre paroisse et pour nos camarades tombés à la guerre dont nous voyons les **tombes** semées dans les champs et sur le bord des routes, souvent sans nom, connus seulement de Dieu.”

**KAAK**, p.36.

\*

“*En ur bez bras eh eus seizh soudard en ur bern.*”

“Dans une grande **tombe** sont entassés sept soldats.”

**KAAK**, p.36.

\*

“*Eh a ar c'hapiten d'e interamant e Longueval, aon bras dezhoñ mar bez goulennet getoñ komz à e vez !*”

“Le capitaine part à Longueval pour son enterrement, en ayant peur qu'on lui demande de parler devant sa **tombe** !”

**KAAK**, p.42.

\*

“*E-tal an iliz, e kavan un nebeud beziou soudarded, en o mesk hani ur c'hapiten a Vreizh, Kermabon, ag ar 1<sup>er</sup> zouaved.*”

“Devant l'église, je trouve quelques **tombes** de soldats dont celle d'un capitaine breton, Kermabon, du 1<sup>er</sup> zouaves.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*Monet a ran a-barzh hag e tremenan e-mesk steudoù beziou tud yaouank diskaret en o bleuñv.*”

“J'y entre et je passe devant des rangées de **tombes** de jeunes gens fauchés dans la fleur de l'âge.”

**KAAK**, p.63.

\*

“*Monet a ran a-herr da welet an iliz. N'eo ket fondet re ; ar vered a zo en ur stad truekoc'h get he beziou eilpennet, he c'hroaziou brevet.*”

“Je vais rapidement voir l'église. Elle n'a pas été trop détruite ; le cimetière est dans un état plus lamentable avec ses **tombes** renversées, ses croix fracassées.”

**KAAK**, p.65.

\*

“*Ur vered nevez a zo amañ, ur c'hant bez bennak a-barzh, beziou kaer, re gaer zoken : bout zo re marbr, uhel, kizellet-rac'h.*”

“Il y a un nouveau cimetière ici, avec quelque cent **tombes**, de belles **tombes**, trop belles même : il y en a certaines en

marbre, hautes, complètement sculptées.”

**KAACK**, p.74.

\*

“Hag e-tal ar beziou pinvik-se, flastret get o brazoni, paour-kaezh **beziou** arall a grap an tro-heol doc’h o c’hroaz, a zegas soñj din a gomzou Brizeug :

“... et jusqu’en son trépas

*Le riche a des honneurs que le pauvre n’a pas...*”

“Et devant ces riches tombes, écrasées par leur grandeur, d’autres pauvres **tombes** où grimpe le tournesol sur leur croix, me rappellent les paroles de Brizeux :

“... et jusqu’en son trépas

*Le riche a des honneurs que le pauvre n’a pas...*”

**KAACK**, p.74.

\*

“Tostoc’h, ar vered, lec’h mand eo eilpennet ar **beziou**.”

“Plus près, le cimetière, où les **tombes** sont retournées.”

**KAACK**, p.94.

\*

“Gronnet omp get ur vrumenn dev, a lak hor flagenn da vout hañval doc’h ur **bez** bras-bras lec’h ma vehemp interet e bev, korv hag eneñv...”

“Nous sommes enveloppés dans un brume qui fait ressembler notre vallée à une immense **tombe** où nous serions enterrés vivants, corps et âme...”

**KAACK**, p.99.

\*

“En ur winizheg eh eus ur vinotenn a ya d’ur **bez** a zo e-kreiz an douarou, goloet a vokedou.”

“Un chemin dans une vigne mène à une **tombe** qui se trouve au milieu des terres, couverte de fleurs.”

**KAACK**, p.108.

\*

“Ha doc’h an daou du ag an hent, **beziou** stank, get kurunennoù àrnezhe ha bannieloù triliv.”

“Et des deux côtés du chemin, des **tombes** à foison, avec des couronnes sur elles et des drapeaux tricolores.”

**KAACK**, p.108.

\*

“Mein bez kozh a zo lakaet d’he faveziñ ha doc’h an daou du ag an nor-dal e weler daou **vez** ag ar XVIIvet kantvet hag a zo rac’het àrnezhe ar gerioù : Dieu, roi, seigneur, souverain.”

“Elle est pavée de vieilles pierres tombales et des deux côtés du mur aveugle, on voit deux **tombes** du XVIIe siècle sur lesquelles sont gravés les mots : Dieu, roi, seigneur, souverain.”

**KAACK**, p.112.

\*

“10eur30 eo a pa ziboukomp e Proyart, e-mesk steudou orsal dreinek ha **beziou** a-strew hag a zo merket hepken àrnezhe : Soldat français.”

“Il est 10 heures 30 lorsque nous débarquons à Proyart, parmi des rangées de fil de fer barbelé et des **tombes** éparpillées sur lesquelles il est seulement marqué : Soldat français.”

**KAACK**, p.120.

\*

“Er vered eh eus **beziou** krouizet d’ar Jermaned a pa oant amañ.”

“Dans le cimetière, il y a des **tombes** creusées par les Allemands lorsqu’ils étaient ici.”

**KAACK**, p.128.

\*

“A pa c’hellan disoc’h get ma faperioù eh an un tammig da redek doc’h ar c’huzh-heol a Proyart hag e tegouezhan get **beziou** soudarded.”

“Lorsque je peux finir mes papiers je vais un peu courir au crépuscule de Proyart et je tombe sur des **tombes** de soldats.”

**KAACK**, p.131.

\*

“Lakaet int en hevelep **bez**, kej-mej, tud yaouank e-kreiz o nerzh hag en deus em lazhet hep bout etreze kas erbet peogwir n’em anavent ket ha n’o doa graet droug erbet an eil d’egile, betek an deiz ma oar daet d’o isiñ unan àr an arall...”

“Personne ne le sait. Ils sont mis dans la même **tombe**, pêle-mêle, de jeunes gens en pleine santé et qui se sont entretenus sans avoir entre eux aucune haine puisqu’ils ne se connaissaient pas et qu’ils ne s’étaient fait de mal mi à l’un ni à

l'autre, jusqu'au jour où on est venu les tiser l'un contre l'autre..."

**KA****AK**, p.131.

\*

"*Serriñ a ra anezhe a-zornadoù evit o c'has àr vez ur c'haezh soudard, tostik-tra d'ar gar vihan.*"

"Il les ramasse par poignées pour les emporter sur la **tombe** d'un pauvre soldat, tout près de la petite gare."

**KA****AK**, p.131.

\*

"*Div lev hent a zo etreze. En ur zegouezh e kavan er vered bez ur soudard ag ar mod-kozh.*"

"Tout en arrivant je trouve au cimetière la **tombe** d'un soldat de l'ancienne tradition."

**KA****AK**, p.212.

\*

"*Fresk eo an toull-mañ èl ur bez.*"

"Il fait froid dans ce trou comme dans une **tombe**."

**KA****AK**, p.213.

\*

"*E-tal ar P.S e welomp ivez ur vered, 300 bez soudard a-barzh, lazhet e miz Ebrel ha miz Mae diwezhañ, a pand eo bet krogad Craonne.*"

"Près du P.S nous voyons aussi un cimetière, 300 **tombes** de soldats à l'intérieur, tués au mois d'avril et au mois de mai, lorsqu'il y a eu la bataille de Craonne."

**KA****AK**, p.223.

\*

"*Met mouest ha yen eo an toull. Hañval eo get an diskenn en ur bez.*"

"*Mais le trou est humide et froid. C'est comme descendre dans une tombe.*"

**KA****AK**, p.230.

\*

"*Nend eus mui na kroaz, na bez.*"

"Il n'y a plus ni croix ni **tombe**."

**KA****AK**, p.231.

\*

"*Kreskaet eo bet d'an Alamaned evit lakaat o re lazhet : tost da 2.000 bez o deus a-barzh, soudarded lazhet, an darn vuiañ, e krogadoù ar blez-mañ.*

*Un nebeudig Frañsizion a zo ivez, bokedet o beziou get tud ar gêr-mañ.*"

"Il a été agrandi par les Allemands pour mettre leurs tués : ils y ont près de 2000 **tombes**, des soldats tués, la plupart d'entre eux, dans les attaques de cette année.

Il y a aussi quelques Français, leurs **tombes** sont fleuries par les gens de cette ville."

**KA****AK**, p.264.

\*

"*An iliz hag a zo lod anezhi ag an XIIIvet kantved, a gaver a-barzh un draig bennak kurius : beziou kozh, ur porched kizellet hag a zo bet kaer.*"

"On trouve dans l'église, dont une partie est du XIII<sup>e</sup> siècle, une petite chose curieuse : de vieilles **tombes**, un porche sculpté qui a été beau. Il a été mangé par le temps."

**KA****AK**, p.267.

\*

"*Ur vered jerman a zo amañ, get pemp kant bez a-barzh. Ar vered parrez en deus servijet da gannva.*"

"Il y a ici un cimetière allemand, avec cinq cents **tombes** dedans. Le cimetière de la paroisse a servi de champ de bataille."

**KA****AK**, p.270.

\*

"*Skarzhet a zo bet beziou evit kuzhet soudarded é tenniñ.*"

"Les **tombes** ont été dégagées pour cacher des soldats en train de tirer."

**KA****AK**, p.270.

\*

"*Er vered e kaver ur bez bennak get galleg àrnezhe, dreist-holl re personed.*"

"Dans le cimetière on trouve quelques **tombes** avec du français dessus, surtout des curés."

**KA****AK**, p.284.

\*\*\*\*

**BEZIAT** (verbe) – **INHUMER** (verbe)

"*O beziat a raer doc'h tor an dostenn, dreist Vassogne.*"

"On les **inhume** au flanc de la butte, au-dessus de Vassogne." **KA****AK**, p.53

\*\*\*\*

**BLAZ** (féminin) – **PUANTEUR** / (*mauvaise*) **ODEUR** (féminin)

“Ha diàr rac’h ar c’horvoù-se é vreiniñ, e sav ur vlaz pounner, ur **vlaz euzhus**. Taolenn ha blaz braouac’hus ne vo ket tu da hani ac’hanomp ankouaat ken tre ma vevahomp !”

“Et de tous ces corps pourrissant monte une odeur lourde, une **puanteur** abominable. Un tableau et une **odeur terrifiante** qu’aucun d’entre nous ne pourra oublier tant que nous vivrons !”

**KAAK**, p.24.

\*

“Micher divourrus mar end eus, dreist-holl a pand eo bet ken pell ar c’horvoù àr an douar, gwalc’het d’ar glav, goloet a gerhon, foñvet ha du, get ur **vlaz doñjerus é sevel diàrnezh**.”

“Un travail désagréable s’il y en a, surtout lorsque les corps sont restés si longtemps sur la terre, détremés par la pluie, couverts de charogne, gonflés et noirs, avec une **odeur** répugnante qui monte d’eux.”

**KAAK**, p.140-141.

\*

“Chomet a zo tud lazhet a-barzh ; rak klevet a ran ar **vlaz anezhe**.”

“Il est resté des hommes morts dedans ; car je sens leur **puanteur**.”

**KAAK**, p.141.

\*\*\*\*

**BLAZUS** (adjectif) – **ASPHYXIANT-S** (adjectif)

“Get obusoù **blazus** o deus tennet an deizioù diwezhañ-mañ.”

“Ils ont tiré avec des obus **asphyxiants** ces derniers jours.”

**KAAK**, p.221.

\*\*\*\*

**BLAZIÑ** (verbe) – **PUER** (verbe)

“N'hellan ket-me mui atav debriñ kig, a-c’houde ma vez ret din tremen, bemnoz, e-tal korvoù ar pemzek jao lazhet-hont hag a **vlaz bremañ gwazh eget kant bosenn**.”

“Je ne peux toujours pas manger de viande, depuis que je dois passer, chaque nuit, devant les corps de quinze chevaux tués là et qui **puent** maintenant pire que cent pestiférés.”

**KAAK**, p.96.

\*

“Mall e vo monet àr o zro : **blaziñ a raont**.”

“Il va être temps de s’en occuper : ils **puent**.”

**KAAK**, p.141.

\*

“Du-kel eo ha **blaziñ a ra braouac’h**.”

“C’est tout noir et cela **pue** effroyablement.”

**KAAK**, p.142.

\*\*\*\*

**BOLED-OÙ** / **BOLET-OÙ** (masculin) – **BALLE-S** (féminin) **BOULET-S** (masculin)

“Rac’h an tier a zo lec’h ar **boledoù** fuzuilhenn hag an obusoù àrnezh.

“Toutes les maisons portent des impacts de **balles** de fusil et d’obus.”

**KAAK**, p.24.

\*

“Skoet int en o c’hein, e tu an hent-houarn lec’h ma kouezhe ar **boletoù**.”

“Ils sont touchés dans le dos, du côté de la voie de chemin de fer où les **boulets** sont tombés.”

**KAAK**, p.25.

\*

“Ur **boledig** en deus tapet en e gein, un arall er c’har.”

“Il a pris une petite **balle** dans le dos, une autre dans la jambe.”

**KAAK**, p.42.

\*

“Degaset eo da Bourg ha goude da Longueval, e’it tenniñ ar **boledoù**.”

“On l’a envoyé à Bourg et après à Longueval, pour retirer les **balles**.”

**KAAK**, p.42.

\*

“Ne dalv ket ar boan deomp kaout aon na plegiñ hor penn dirak ur mell-dir pe ur **boled**.”

“Ce n’est pas la peine pour nous d’avoir peur ni de plier la tête devant la bombe ou un **boulet**.” **KAAK**, p.62.

\*

“Met ar gwashañ, tenniñ a raer àrnezhon hag, e-pad un herrad, e kouezh **boledoù**, èl glav, e kement lec’h a zo.”  
 “Mais le pire, c’est qu’on tire dessus, et pendant un instant, des **balles** tombent partout comme de la pluie.”  
**KA AK**, p.63.

\*

“Rifet en deus ar **boled** skoaz an ofisour.”  
 “La **balle** a éraflé l’épaule de l’officier.”  
**KA AK**, p.63.

\*

“Tenniñ a raer àrnezhe ; an neizhour, ur soudard ag ar Iañ kompagnunezh en deus tapet ur **boled** en e c’har.”  
 “On leur tire dessus ; hier soir, un soldat de la 1<sup>e</sup> compagnie a pris une **balle** dans la jambe.”  
**KA AK**, p.82-83.

\*

“Ur **boled** en deus tapet, hag e ta, en ur gammiñ, kazeli et get ur prizonour a ziwall doc’htoñ, èl pa vehe ur c’hrouadur.”  
 “Il a pris une **balle**, et il vient tout en boitant, bras-dessus bras-dessous avec un prisonnier qui prend soin de lui, comme s’il était un enfant.”  
**KA AK**, p.92.

\*

“Setu ar c’hwil a lâre deomp ne dalve ket plegiñ ar penn a pa c’hwitelle ar **boledoù** !”  
 “En voilà d’un animal qui nous disait que cela ne servait à rien de plier la tête lorsque sifflaient les **balles** !”  
**KA AK**, p.94.

\*

“Evit boulc’hiñ o labour ema dav dezhe labourat àr o c’hrabanoù er fang, melloù-dir é kouezh en-dro dezhe hag ar **boledoù** é skuermal doc’h o diskouarn.”  
 “Pour mener à bien leur travail, ils doivent travailler en rampant dans la fange, avec les bombes qui tombent autour d’eux et les **boulets** qui leur hurlent dans les oreilles.”  
**KA AK**, p.97.

\*

“Bec’h a sav etre an eil-ofiserion hag o soudarded ha ret-mat eo lakaat ur c’haporal genin, àr-dreñv ar gompagnunezh, evit ober dezhe heuli hag o sevel a pa gouezhont en toullou **boledoù-tarzhet**.”  
 “Une dispute éclate entre les sous-officiers et les soldats et il est bien nécessaire de mettre un caporal avec moi, derrière la compagnie, pour les faire suivre et les lever lorsqu’ils tombent dans les trous de **boulets-explosés**.”  
**KA AK**, p.122.

\*

“Hag ar **boledoù** neuze da c’hwitellat doc’h hon diskouarn.”  
 “Et les **balles** alors de siffler dans nos oreilles.”  
**KA AK**, p.122.

\*

“An neizhour, unan ag hor soudarded, lehanne e anv, a dap ur **boled** en e veg, un arall en e skoaz hag ar serjant Prudhomme, daet an deizioù-mañ ag an Oriant, a zo toull et dokarn ha krafignet e benn.”  
 “Hier soir, un de nos soldats, lehanne de son nom, a pris une **balle** dans la bouche, un autre dans l’épaule et le sergent Prudhomme, arrivé ces jours-ci de Lorient a le casque troué et la tête amochée.”  
**KA AK**, p.125.

\*

“Kouezh a ra ar 77 èl glav ha c’hwitellat a ra ar **balles** dre ar vourc’h.”  
 “Les 77 tombent comme de la pluie et les **balles** sifflent à travers le bourg.”  
**KA AK**, p.125.

\*

“Ha tennoù àrnezhe : ar soudard Bomy a dap ur **boled** en e vouzelloù.”  
 “Et des tirs sur eux : le soldat Bomy prend une **balle** dans les boyaux.”  
**KA AK**, p.127.

\*

“Dav eo deomp daouliniñ er vouzellenn hag em lakaat fri-oc’h-revr, hor sec’hier àr hor pennoù, rak ne zehan ket an tammoù potarn, ar **boledoù** a gouezh àrnomp a-dorimell, get douar ha mein strimpet dezhe.”  
 “Nous devons nous agenouiller dans la tranchée et nous mettre nez-contre-cul, notre sac sur notre tête, car les **éclats de marmites**, les **boulets** tombent sur nous en roulant, avec de la terre et des pierres qui en jaillissent.”  
**KA AK**, p.137-138.

\*

“*Get dir kalet emaint paket, dir troc'het a-skelp, evit lakaat ar **boletoù** da riskliñ diàrnezhon, hep en toulliñ.*”  
 “Ils sont emballés d’acier dur, d’acier coupé profilé pour faire glisser les **balles** sur eux, sans les trouer.”  
**KA AK**, p.190.

\*

“*Hag ema amañ, kousiet holl e sae, ha brizh get lec'h ar **boletoù** tennet àrnezhon.*”  
 “Et il est ici, sa robe toute salie, et rayé par des traces de **balles** tirées sur lui.”  
**KA AK**, p.191.

\*\*\*\*

### **BOMB(EZENN)-OÙ** (féminin) – **BOMBE-S** (féminin)

“*Un aerlestr jerman a zo daet da vale dreist kêr : ur **vombezenn** en deus lezet da gouezh.*”  
 “Un avion allemand est venu se baladre au-dessus de la ville : il y a laissé tomber une **bombe**.”  
**KA AK**, p.63.

\*

“*E Fismes e tegouezhan just evit gwelet interamant 15 soudard lazhet er gar get ur **vombezenn** taolet ag un aerlestr hag a oa hañval-mat doc'h hor re.*”  
 “*Nous arrivons à Fismes juste pour voir l'enterrement de 15 soldats tués par une **bombe** lancée d'un avion qui était semblable aux nôtres.*”  
**KA AK**, p.66.

\*

“*Daet eo dizolo hag e ta aerlistri da vale a-dreist hor pennoù. Pemzek a gontan àr-un-dro, é kann en aer ag an amzer. E-pad an noz eh eus unan é teurel **bomboù** àr Neuville.*”  
 “Il s’est découvert et des avions viennent voler au-dessus de nos têtes. J’en compte quinze d’un coup, en train de combattre dans les airs et le temps. Pendant la nuit, l’un d’entre eux lance des **bombes** sur Neuville.”  
**KA AK**, p.85.

\*

“*Lâret a raont en en deus ar Jermaned taolet **bombezennoù** ha tennet meur a wezh àr ar vourc'h.*”  
 “Ils disent que les Allemands ont jeté des **bombes** et tiré plusieurs fois sur le bourg.”  
**KA AK**, p.215.

\*

“*Ur **vombezenn**, kouezhet àr ministerdi Pariz, en deus laosket ar paperioù.*”  
 “*Une **bombe**, tombée sur le ministère de Paris, a brûlé les papiers.*”  
**KA AK**, p.257.

\*

“*Lezet a raont da gouezh dreist linennoù ar Jermaned, un dousenniad **bombezennoù** pep unan hag eh aont kuit a-herr, tennoù àr o lerc'h.*”  
 “Ils laissent tomber au-dessus des lignes allemandes, une douzaine de **bombes** chacun et ils s’enfuient en hâte, des tirs derrière eux.”  
**KA AK**, p.266.

\*

“*An iliz arall, reve ar mod gotek, a zo skañvoc'h ha bravoc'h. Kignet eo bet get **tammoù bombezenn** kouezhet ag un aerlestr.*”  
 “Une autre église, dans le style gothique, qui est plus léger et plus joli. Elle a été égratignée par des éclats de **bombes** tombés d’un avion.”  
**KA AK**, p.289.

\*\*\*\*

### **BOMB-OÛ-DORN – MORTIER-S**

“*Dre bep div wezh e sailh fozelloù Jermaned get **bomboù dorn** taolet get ar Frañsizion.*”  
 “Une fois sur deux, les tranchées des Allemands sautent avec les **bombes manuelles** lancées par les Français.”  
**KA AK**, p.92.

\*\*\*\*

### **BOUNTET UN TENN EN E BENN – MIS UNE BALLE DANS LA TÊTE**

“*A pa zistroan, e klevan e taer a lakaat en douar ur soudard a Vredreion hag en deus **bountet un tenn en e benn**.*”  
 “Lorsque je rentre, j’entends qu’on vient de mettre en terre un soldat de Brandreion qui s’est **mis une balle dans la tête**.”  
**KA AK**, p.52.

\*\*\*\*

### **BOUNTIÑ AN TAN – INCENDIER, METTRE LE FEU**

“Gwelet a raomp restaj diskaret ar yourc’hig-mañ, ha pelloc’h, ur steud silzigennoù jermanek hag a **vount** hon aerlistri **an tan enne**.”

“Nous voyons les restes détruits de ce petit bourg, et plus loin, une rangée de saucisses allemandes que nos avions **incendient**.”

*KAAK*, p.138.

\*

“**Boutiñ a ra an tan enni**.”

“Il y **met le feu**.”

*KAAK*, p.141.

\*

“*Klasket en deus ar Frañsizion an dro diàrnezhi ha dav eo bet d’ar Jermaned he dilezel a-herr goude bout **bountet an tan en diabarzh***.”

“Les Français ont cherché sa faille et les Allemands ont dû l’abandonner en hâte après **avoir mis le feu** à l’intérieur.”

*KAAK*, p.264.

\*\*\*\*

### **BOUTIÑ DAOUZEK TENN E – EXÉCUTER DE DOUZE COUPS**

“*A pa zahe en-dro hiziv da bredeg an hevelep Lezenn amañ, e vehe dalc’het a-benn, karezet a dreisoni da Frañs ha **boutet daouzek tenn ennoñ***.”

“Et s’il revenait aujourd’hui pour prêcher la même Loi ici, il serait arrêté aussitôt, accusé de trahison à la France et **exécuté de douze coups**.”

*KAAK*, p.128.

\*\*\*\*

### **BREINADUR** (masculin) – **POURRITURE, PUTRÉFACTION** (féminin)

“*Riolenniñ a ra ar **breinadur** anezhe à an hent*.”

“La **pourriture** ruisselle d’eux sur la route.”

*KAAK*, p.96.

\*\*\*\*

### **BREINENTEZ** (féminin)– **POURRITURE** (féminin)

“*Lakaet a zo ur bodad bokedoù stered àrnezhe, hag emaint e bleuñv, ar gwenan é labourat àrnezhe : a-barzh an douar, marv ha **breinentez** ; (...)*”

“On a posé un bouquet de belles de nuit dessus, et elles sont en fleur, les abeilles travaillent dessus : dans la terre, la mort et la **putréfaction** ; (...)”

*KAAK*, p.36.

\*\*\*\*

### **BRAN / BRINI** (féminin) – **CORBEAU-X** (masculin)

“*Met setu un nebeud **breni** é tremen en oabr, dirak man daoulagad*.”

“Mais voici quelques **corbeaux** qui passent dans le ciel, devant mes yeux.”

*KAAK*, p.53.

\*\*\*\*

### **BREINIÑ** (verbe) – **POURRIR** (verbe)

“*Ha diàr rac’h ar c’horvoù-se é **vreiniñ**, e sav ur vlaz pounner, ur vlaz euzhus. Taolenn ha blaz braouac’hus ne vo ket tu da hani ac’hanomp ankouaat ken tre ma vevahomp !*”

“Et de tous ces corps **pourrissant** monte une odeur lourde, une puanteur abominable. Un tableau et une odeur terrifiante qu’aucun d’entre nous ne pourra oublier tant que nous vivrons !”

*KAAK*, p.24.

\*

“*En ur c’haer a valezad douar eh eus graet ur vered, lec’h ma **vrein** oc’hpenn 2000 den yaouank, lazhet, an darn vuiañ anezhe, e fard amoet miz Ebrel 1917*.”

“Dans un beau paysage de terre on a fait un cimetière, où **pourrissent** plus de 2000 jeunes soldats, tués, pour la plupart, dans la charge idiote d’avril 1917.”

*KAAK*, p.232.

\*

“*Da gentañ-penn an holl dismanstroù kêrioù, pontoù, hentoù, gwez, h.c’h ; ar beredoù diniver lec’h ma **vrein** a viloù yaouankiz wellañ hor bro*.”

“Tout d’abord les ravages de villes, de ponts, de routes, d’arbres, et cæ. ; les cimetières innombrables où **pourrissent**

par milliers les meilleurs jeunes de notre pays.”

**KAAK**, p.311.

\*\*\*\*

**BREONET** (participe passé) – **BROYÉ-E-S, CASSÉ-E-S** (participe passé)

“*Hañval eo genin ema eneñv Bro-Frañs a zo amañ losket ha breonet...*”

“Il me semble que l’âme de la France est ici brûlée et broyée...”

**KAAK**, p.32.

\*

“*Breonet eo an douar ha mesket kant ha kant gwezh d’ar Jermaned ha d’ar Frañsizion.*”

“La terre est réduite en miettes et mélangée cent et cent fois par les Allemands et les Français.”

**KAAK**, p.145.

\*\*\*\*

**BREONIÑ** (verbe) – **BROYER, CASSER** (verbe)

“*An deiz ma vo an tarzhad, a lâr an ofisour, ni ’vreo holl an traoù-se a pa blijjo genomp hag ar Jermaned a vo dav dezhe achap... Gwelet e vo !*”

“Le jour où le combat éclatera, nous casserons tout cela lorsqu’il nous plaira et les Allemands devront s’enfuir ... On verra !”

**KAAK**, p.91.

\*

“*Ne chom mui anezhoñ nemet ur yoc’h mein gwenn breonet.*”

“Il n’en reste plus qu’un tas de pierres blanches broyées.”

**KAAK**, p.247.

\*\*\*\*

**BREVET** (participe passé) – **BROYÉ-E-S** (participe passé)

“*Kouezh a ra en hon douaroù, èl un den marv, ha ne gaver a-barzh nemet daou gorr brevet ha divuhez.*”

“Il tombe dans nos terres, comme un homme mort, et on ne trouve dedans que deux corps broyés et sans vie.”

**KAAK**, p.141.

\*

“*Gwall vrevet eo ar c’hoad tro-ha-tro dezhe get ar potarnoù bras.*”

“Le bois est bien broyé autour d’eux par les grosses marmites.”

**KAAK**, p.216.

\*

“*Soudarded bev a vev enne dindan ludu o c’henseurted brevet...*”

“Des soldats vivants vivent dedans sous les cendres de leurs camarades broyés.”

**KAAK**, p.224.

\*

“*Dre an toulloù potarn e weler treustier torret, gloestraj brevet, kejet get douar, mein, plastr, skolpad.*”

“Par les trous de marmites on voit des poutres cassés, du mobilier détruit, mélangé avec de la terre, du plâtre, des copeaux.”

**KAAK**, p.262.

\*

“*Amañ ema ar Frañsizion en en deus brevet kêr é tenniñ àrnezhi.*”

“C’est ici que les Français ont détruit la ville en lui tirant dessus.”

**KAAK**, p.262.

\*

“*Eno e kavan, dindan un doenn toullet rac’h, e-mesk tammoù koad brevet ha tostad a-skourr, ur beleg-soudard é krog get e oferenn, e-unan-kaer, hep den erbet da respont dezhoñ.*”

“Là je trouve, sous un toit complètement troué, au milieu de morceaux de bois broyés et de la volige suspendue, un prêtre-soldat en train de commencer la messe, tout seul, sans personne pour lui répondre.”

**KAAK**, p.265.

\*

“*Bale a raomp e mesk ar rivinoù en ur sellet doc’h pep tra, hag a p’en em gavomp etre magoerioù ar chapel gozh hag en deus dassonet kel lies get kan ar venec’h, a-c’houde nav c’hant vlez, e chomomp mut, mut èlte, get an anken a ziskenn en hor c’halonoù é sellet doc’h ar benaj kizellet ker brav ha hanter brevet doc’h treid ar pilerioù.*”

“Nous marchons au milieu des ruines en regardant chaque chose, et lorsque nous nous trouvons entre les murs de la vieille chapelle qui a résonné tellement souvent du chant des moines, depuis neuf cent ans, nous restons muets, muets comme eux, avec l’angoisse qui descend dans nos cœurs en regardant l’entourage sculpté si joliment et moitié broyé au

ped des piliers.”

**KAAK**, p.299.

\*\*\*\*

## C

**CHARKE-OÛ** (masculin) – **CERCUEIL-S** (masculin)

“*Ar lein an douar e weler eskern tud, tammoù charke, tennet ha strewet get tarzh ar potarnoù.*”

“En haut de la terre on voit des os d’hommes, de morceaux de **cercueil**, tirés et éparpillés par l’explosion des marmites.”

**KAAK**, p.77.

\*\*\*\*

**CHOMET** (participe passé) – **RESTÉ-E-S** (participe passé)

“*Goût a raomp penn d’an trouz a oa dec’h : ar Jermaned en doa fardet pemp gwezh doc’htu àr an tachadoù skrapet a-zoc’hte ha pemp gwezh ema bet ret dezhe tenniñ àr-dreñv, ar re vev atav ; rak chomet a zo anezhe, a-droc’had anezhe, àr an dachenn.*”

“Nous savons la raison du bruit qu’il y avait hier : les Allemands ont chargé cinq fois de suite sur les territoires pris à eux, cinq fois ils ont dû se retirer en arrière, les vivants toujours ; car il en est **resté**, en quantité, sur le champ.”

**KAAK**, p.149.

\*\*\*\*

**CHOMET EN DOUAR – RESTÉ-S DANS LA TERRE**

“*Nag a genseurted dezhoñ a zle bout chomet amañ en douar !*”

“Que de camarades à lui doivent être **restés** ici **dans la terre** !”

**KAAK**, p.140.

\*

“*Paot ag e genseurted a zo chomet en douar, flastret.*”

“Beaucoup de ses camarades sont **restés dans la terre**, écrasés.”

**KAAK**, p.142.

\*\*\*\*

**COUPS DE FUSIL** (français)

“**Les coups de fusil** entendus proviennent d’homme en chasses...”

**KAAK**, p.42.

*Les fautes d’orthographe de l’officier ayant rédigé cette phrase sont transcrites ainsi par Loeiz Herrieu.*

\*\*\*\*

## C’H

**C’HOARI BOULOÛ – PARTIE DE PÉTANQUE**

“*Nend eus ket kalz a zehan d’an tennoù er c’hornad-mañ. Tro an noz hag an deiz e pad an c’hoari bouloù.*”

“Il n’y a pas beaucoup d’acalmie des tirs dans ce coin-ci. La **partie de pétanque** dure nuit et jour.”

**KAAK**, p.83.

\*

“*A-vintin, get an deiz, e krog ar c’hoari bouloù arre.*”

“Ce matin, avec le jour, commence la **partie de pétanque** à nouveau.”

**KAAK**, p.187.

\*

“*Neuze e sav bemdez c’hoari bouloù get ar ganonerion.*”

“Alors il s’élève tous les jours la **partie de pétanque** avec les canonniers.”

**KAAK**, p.188.

\*\*\*\*

## D

**DAER-OÛ** (masculin) – **LARME-S** (féminin)

“*Evit un den zoken hag a zo hep kredenn, ervat eo eh eus muioc’h a vraventez e daeroù an tonioù, e karantez ar c’homzoù lâret get ar beleg katolik.*”

“Pour un homme même qui est sans croyance, il est évident qu’il y a plus de beauté dans les **larmes** des airs, dans l’amour des paroles dites par un prêtre catholique.”

**KA AK**, p.147.

\*

“*Donet a ra an daeroù e daoulagad an div gaezh maouez-mañ é komz ag o glac’har, hag anken a za din doc’h o gwelet.*”

“Les **larmes** viennent aux yeux de ces deux pauvres femmes en parlant de leur chagrin, et de l’angoisse qui me vient en les voyant.”

**KA AK**, p.179.

\*

“*Marse eh eus muioc’h a lec’h da skuilh daeroù, a pa soñjer er miloù a dud yaouank a zo bet diskaret e-pad ar pevar blez-mañ.*”

“Peut-être qu’il y a plutôt lieu de verser des **larmes**, lorsque l’on pense aux milliers de jeunes gens qui ont été abattus pendant ces quatre années.”

**KA AK**, p.271.

\*

“*Leun eo ar fenestri a dud é sellet, ha daeroù a za da veuziñ daoulagad meur a vaouez ha meur a groadur, é soñjal nend ay ket o fried-int, o zad, d’ar gêr, èl ar re-mañ.*”

“Les fenêtres sont pleines d’hommes en train de regarder, et des **larmes** vient noyer les yeux de beaucoup d’enfants, en pensant que leur mari à elle, leur père, n’iront pas à la maison comme ceux-ci.”

**KA AK**, p.305.

\*

“*En desped din e krap an daeroù d’am daoulagad é soñjal er vuhez tremenet-se ag a za an taolennou anezhi da eilpenniñ em c’houn, èl ma ra, get an avel gouiañv, an del dindan ar c’hoadoù dibilhet.*”

“En dépit de moi me montent les **larmes** à mes yeux en pensant à cette vie passée-là d’où me viennent des souvenirs pour bouleverser mon souvenir, comme le font, avec le vent d’hiver, les feuilles sous les bois émondés.”

**KA AK**, p.309.

\*\*\*\*

## **DAFAR BREZEL – MATÉRIEL DE GUERRE**

“*Mar kil an eneberion, ne gilont ket hep diskoueziñ deomp nend eo ket hesket o dafar brezel.*”

“Si les ennemis reculent, ils ne reculent pas sans nous montrer que leur **matériel de guerre** n’est pas épuisé.”

**KA AK**, p.146.

\*\*\*\*

## **DÉCÉDÉ** (participe passé)

“*A la mémoire*

*de M.Moïtitié, Jacques, ancien militaire, né à Fresnes le 11 avril 1774, décédé au dit lieu, le 6 Mai 1862, dans sa 89ème année.*”

**KA AK**, p.212.

\*\*\*\*

## **DEVERIÑ** (verbe) – **DONNER LES DERNIERS SACREMENTS**

“*Diskaret eo, àr an tach ha just eh eus bet oar d’en deveriñ, a pand eo marv.*”

“Il a été abattu sur le champ et on a juste pu lui **donner les derniers sacrements**, lorsqu’il est mort.”

**KA AK**, p.44.

\*\*\*\*

## **DIAOUL** (masculin) – **DIABLE** (masculin)

“*Tri fodad bokedoù, en deus prestet ur vaouez ag ar ru ha ne gred nag e Doue nag e diaoul.*”

“Trois bouquets de fleurs que nous a prêtés une femme de la rue qui ne croit ni à Dieu ni à **diable**.”

**KA AK**, p.33.

\*

“*Hag eh aomp arre, etre fang ha dir, a gleiz hag a-zehou ha da zehou da gleiz, hep degouezh e-tal an diaoul a goad.*”

“Et nous partons de nouveau, entre la boue et l’acier, de gauche à droite et à droite à gauche, sans parvenir près de ce **diable** de bois.”

**KA AK**, p.135.

\*

“*Un taol c’hwitell hag e rudellomp trema gouriz bras Pariz, an diaoul a c’houriz-hont ema bepred ret tremen ennoñ a pa yaer d’ar c’hreisteiz, d’ar c’hreisnoz, d’ar c’huzh-heol pe d’ar sav-heol a Frañs !*”

“Un coup de sifflet et nous roulons vers la grande ceinture de Paris, cette **diable** de ceinture-là par laquelle on doit toujours passer lorsque l’on va au sud, au nord, à l’est ou à l’ouest de la France !”**KA AK**, p.193.

\*

“*Mechal petra an **diaoul** eo c'hoazh ar c'hailhaj-se ?*”

“Je me demande que diable sont encore ces gamineries !”

**KA**AK, p.251.

\*

“*Em em zifenn a raont par da **ziaouled** ha ret eo monet dezhe krog-ha-krog evit o lakaat da giliñ.*”

“Ils se défendent tels des **diab**les et ils faut aller vers eux prise par prise pour les faire reculer.”

**KA**AK, p.265.

\*

“*En davarn ivez e tebromp hor c'hoan, met hep gellout divegiñ ur ger get an **diaoul** a biano-hont hag a gav oc'hpenn sikour get pemp kroadur an ti hag a vlej a-bouez-penn, e-pad ma pun hep arsav ar c'houbladoù korollerion en ur vurezh moked mougus ha blaz ar bier skuilhet pe bregaset !...*”

“Dans l'auberge aussi nous mangeons notre dîner, mais sans pouvoir sortir un mot à cause de ce **diab**le de piano-là qui trouve en plus de l'aide avec cinq enfants de la maison qui beuglent à pleine voix, pendant que guincent sans arrêt les couples de danseurs dans un vapeur de fumée étouffante et la puanteur de la bière renversée ou rotée !...”

**KA**AK, p.284.

\*

“*A pa c'hellit monet er gegin, e taoler genoc'h ur glogead soubenn graet get n'oun petra an **diaoul**, hag un tamm kig didailh ha dic'houst.*”

“Lorsque vous pouvez aller dans la cuisine, on vous lance une cuillerée de soupe faite avec je ne sais **diab**le quoi, et un peu de viande mauvaise et sans goût.”

**KA**AK, p.305.

\*\*\*\*

**DIAOULEK** (adjectif) - **DIABOLIQUE, INFERNAL-E** (adjectif)

“Met ken divourrus eo bet ar vuhez **diaoulek**-se mar da deomp c'hoantaat, meur a wezh, hor c'henseurted keizh chomet du-hont da sec'hiñ à an orsal-dreinek.”

“*Mais cette vie **infernale** était tellement insupportable qu'il nous est arrivé plus d'une fois d'envier nos pauvres camarades restés là-bas à sécher sur les barbelés.*”

**KA**AK, p.9.

\*

“Hag àr oberoù **diaoulek** an dud é tiskenn hiziv, èl ur c'hwlizhenn distanus, galv karantezus Tad ar gristenion, a zegas soñj dezhe emaint breudeur hag e tleahent, a-wael da zeiz an Nedeleg, arsav get o lazherezh ha selaou doc'h bouezh an Hani a oa daet, an noz-se, da gas ar Peoc'h àr an douar.”

“*Et sur les actions **diaboliques** des homme descend aujourd'hui, comme une bruine apaisée, l'appel d'amour du Père des chrétiens, leur rappelle qi'ils sont frères et qu'ils devraient, au moins le jour de Noël, arrêter avec leur massacre et écouter la voix de Celui qui, cette nuit, était venu leur apporter la Paix sur la terre.*”

**KA**AK, p.44.

\*\*\*\*

**DIAOULEZ** (féminin) – **DIABLESSE** (féminin)

“Système D. “**Diaoulez** a letrenn !”

“Système D. “**Diab**lesse de lettre !”

**KA**AK, p.45.

\*\*\*\*

**DIBENNET - DÉCAPITÉ-E-S**

“*Kej-mej, àr ar pavez, e weler delwennoù **dibennet**, divrec'het ; (...)*”

“Pêle-mêle, sur les pavés, on voit des statues **décap**itées, sans bras ; (...)”

**KA**AK, p.52.

\*

“*Dibennet* ha dizornet eo ar Mabig Jezus en e Vamm eh eus plantet meur a damm potin.”

“L'Enfant Jésus est **décap**ité et sans mains sur sa mère où se sont plantés de nombreux éclats de fonte.”

**KA**AK, p.261.

\*\*\*\*

**DIR** (pluriel collectif) – **ACIER** (masculin)

“*E-pad an deiz, e-pad an noz, hep un arrest, e kouezh **dir** a varrad, ken na gorn hon diskouarn.*”

“Jour et nuit, sans un arrêt, il tombe de l'**acier** en averse, tant que nos oreilles en sonnent.”

**KA**AK, p.52.

\*

“Setu c’hwech’h deiz ha c’wec’h noz e pad ar glav **dir**-se àr benn ar Jermaned.”

“Voilà six jours et six nuits que dure cette pluie d’**acier** sur les Allemands.”

**KA AK**, p.137.

\*

“Lakait en hevelep tachad kizhier a-viloù da viaoual, gwenan a ruskennadoù da gounnariñ, trenioù a-gandoù da rudellat àr ur pont-houarn, ar gurun da strakal hep arsav, an avel gwalarn follañ da yudal en ur stlapiñ houlennoù ar mor-bras doc’h rec’hier aodoù Breizh, ha n’ho po ket c’hoazh ‘met un darn ag ar safar ifern a c’holo hor pennoù, èl ul liñsel spontus gwiadet get **dir**.”

“Mettez au même endroit des chats par milliers à miauler, des abeilles par ruches à enrager, des trains par centaines à rouler sur un pont métallique, le tonnerre à éclater sans arrêt, le vent de noroît le plus fou à hurler tout en fracassant les vagues de l’océan contre les rochers des côtes bretonnes, et vous n’aurez encore qu’une partie du vacarme d’enfer qui recouvre nos têtes, comme un drap terrible cousu avec de l’**acier**.”

**KA AK**, p.137.

\*

“Ne arsav ket ar c’hanon, ha kouezh a ra ur barrad glav **dir** àr Laffaux hag àr an dorgenn a zo uheloc’h eget kêr.”

“Le canon n’arrête pas, et il tombe une averse de pluie d’**acier** sur Laffaux et sur la colline qui est plus haute que la ville.”

**KA AK**, p.185.

\*

“Kouezh a ra an tammoù **dir**, èl glav, en-dro deomp, ha ne fiziomp ket lakaat hor fri er-maez.”

“Les morceaux d’**acier** tombent comme de la pluie autour de nous, et nous n’osons pas mettre le nez dehors.”

**KA AK**, p.223.

\*

“Gwashañ ‘zo, glav **dir** a ra ha nend eo ket fiziopl lakaat ar fri er-maez.”

“Il y a pire, il tombe une pluie d’**acier** et il n’est pas fiable de mettre le nez dehors.”

**KA AK**, p.268.

\*\*\*\*

**DISKAR** (verbe) -**ABATTRE** / **DÉTRUIRE** (verbe)

“Akoursat a raomp doc’h te neoazh, daousto dezhe **diskar unan bennak**.”

“Nous nous y habituons pourtant, même si elles en **fauchent certains**.”

**KA AK**, p.43.

\*

“A-dal, ema bet ret **diskar** magoer ar vered : Nend eo mui frank a-walc’h evit kemer ar yoc’h a re lazhet, tud gwenn, tud du, tud kristen, mahometiz, lod ag ar re-mañ get ur c’hresk àr o bez e-lec’h ar groaz.”

“En face, on a dû **abattre** le mur du cimetière : il n’était plus assez vaste pour accueillir les nombreux tués, des blancs, des noirs, des chrétiens, des mahométans, certains d’entre eux avec un croissant au-dessus de leur tombe à la place de la croix.”

**KA AK**, p.63.

\*

“Un tammig tostenn, àr ribl ar ster, a zo ret kemer evit gellout **diskar** ar fozelloù en deus graet ar Jermaned pelloc’h.”

“Il faut prendre un peu de colline, au bord du fleuve, pour pouvoir **détruire** les tranchées qu’ont faites les Allemands plus loin.”

**KA AK**, p.140.

\*

“Met degaset int en-dro fonnapl get an archerion hag a zo chomet da c’houarn beg ar bouzellennoù, prest da **ziskar** an nep a glaskahe tec’hiñ.”

“Mais ils ont été rapidement ramenés par les gendarmes qui sont restés à garder la bouche des boyaux, prêts à **abattre** quiconque chercherait à fuir.”

**KA AK**, p.149.

\*

“Ne zasson ket hor c’halon get taolioù ar c’hlec’hier, ha soñj ar marv hol laosk digas, èl a pa n’en dehe mui perzh erbet àrnomp, pandeogwir en en deus tremenet kel lies e-taldomp hep hon **diskar**.”

“Notre cœur ne résonne pas aux coups des cloches, et la pensée de la mort nous laisse insensibles, comme si elle n’avait pas de prise sur nous, puisqu’elle est passée si souvent près de nous sans nous **abattre**.”

**KA AK**, p.161.

\*

“Dre bep div wezh e taont da benn a **ziskar** unan bennak doc’h un tu pe an tu ‘rall.”

“Alternativement ils parviennent à en **abattre** quelques-uns d'un côté ou de l'autre.”

**KAAK**, p.205.

\*

“En em ziskoueziñ a raont en treuskoadoù, hag an aerlistri a zeval a-rez get begoù ar gwez da **ziskar** tud ha loened.”

“Ils se montrent dans les clairières, et les avions dévalent au-ras des cimes des arbres pour **abattre** hommes et animaux.”

**KAAK**, p.257.

\*

“Hag an obusoù a zo daet, hep truez, da **ziskar** rac'h ar pezh a veze en o hent.”

“Et les obus sont venus, sans pitié, pour **abattre** tout ce qui était sur leur chemin.”

**KAAK**, p.270.

\*

“Èl-se kentizh àr-lerc'h an dismantr e ta mab-den, èl ar verionenn, da bakiñ e draoù arre, hep soñjal er brezel arall hag a zay marse d'o **diskar** ur wezh oc'hpenn.”

“Ainsi, aussitôt après le ravage vient l'être humain, comme une fourmi, arranger ses choses de nouveau, sans penser à l'autre guerre qui viendra peut-être les **détruire** une fois de plus.”

**KAAK**, p.279.

\*\*\*\*

**DISKARET** (participe passé) – **ABATTU-E-S / DÉTRUIT-E-S** (participe passé)

“Ul lodenn a gêr a zo losket ha **diskaret**.”

“Une partie des maisons sont brûlées et **détruites**.”

**KAAK**, p.23.

\*

“**Diskaret** int, ar geizh, a pa oant é vonet d'ar Jermaned kuzhet er bodadigoù koad.”

“Ils ont été **abattus**, les pauvres, alors qu'ils chargeaient sur les Allemands cachés dans les bosquets.”

**KAAK**, p.24.

\*

“Ugent deiz 'zo e kouezh houarnaj àrnezhi ha setu **diskaret** pe losket ur yoc'h tier kaer, lod anezhe kozh bras.”

“Depuis vingt jours, de la ferraille lui tombe dessus et voici un ensemble de belles maisons **détruites** ou incendiées, certaines très vieilles.”

**KAAK**, p.32.

\*

“Ken 'met magoerioù **diskaret**, ruioù toullet...”

“Ne reste plus que des murs **détruits**, des rues trouées...”

**KAAK**, p.32.

\*

“**Diskaret** eo, àr an tach ha just eh eus bet oar d'en deveriñ, a pand eo marv.”

“Il a été **abattu** sur le champ et on a juste pu lui donner les derniers sacrements, lorsqu'il est mort.”

**KAAK**, p.44.

\*

“An noz-se, a-dal deomp, evit araokat un dister tra eh eus **diskaret** oc'hpenn 400 soudard ha 6 pe 7 ofiser.”

“Cette nuit-là, face à nous, pour une avancée de rien, ont été **abattus** plus de 400 soldats et 6 ou 7 officiers.”

**KAAK**, p.46.

\*

“**Diskaret** e-kreiz e ampertiz, e penn e gompagnunezh.”

“**Abattu** dans la fleur de l'âge, à la tête de sa compagnie.”

**KAAK**, p.48.

\*

“Kerzhed a raomp etre tier didoet, hanter **diskaret** pe losket.”

“Nous marchons entre des maisons découvertes, à moitié **détruites** ou brûlées.”

**KAAK**, p.48.

\*

“Doc'h an noz e c'hellomp donet beta Vassogne, en ur redek ; kant gwezh hor behe dleet bout **diskaret** get holl an houarnaj a c'hwitelle en-dro deomp.”

“Pendant la nuit, nous pouvons revenir jusqu'à Vassogne en courant ; cent fois nous aurions dû être **abattus** par toute la ferraille qui sifflait au-dessus de nous.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*Sailh a rit dreist treustier, magoerioù **diskaret** ; (...)*”

“Vous sautez par-dessus des poutres, des murs **abattus** ; (...)”

**KAARK**, p.55

\*

“***Diskaret** eo a-blad d'an tennoù.*”

“Il a été **abattu**, ravagé, par les tirs.”

**KAARK**, p.55.

\*

“*Didoñ a raont ar pezh a chom a dier, evit lakaat ar c'hoadañ d'ober tan ; ha neoazh ema goloet an douar a goad **diskaret** ha tammataet d'ar melloù-dir.*”

“Ils découvrent ce qu'il reste des maisons, pour utiliser la charpente comme bois de feu ; et pourtant, la terre est couverte de bois **abattu** et mis en morceaux par les bombes.”

**KAARK**, p.60.

\*

“Monet a ran a-barzh hag e tremenan e-mesk steudoù beziou tud yaouank **diskaret** en o bleuñv.”

“*J'y entre et je passe devant des rangées de tombes de jeunes gens **fauchés** dans la fleur de l'âge.*”

**KAARK**, p.63.

\*

“*Da zek eur noz ema barnet Bihouez d'ar marv ha d'un eur da vintin ema **diskaret**, daouzek tenn ennoñ.*”

“A dix heures du soir, on condamne Bihouez à la mort et à un heure du matin, il est **abattu** de douze coups.”

**KAARK**, p.64.

\*

“*E porzh un ti hanter **diskaret** ema ar geginerion ha me.*”

“Les cuisiniers et moi nous trouvons dans la cour d'une maison à moitié **détruite**.”

**KAARK**, p.64

\*

“*Ar wezh diwezhañ e oa bet din komz doc'h ar c'haezh A. Questel. Kent pell goude eh oa **diskaret**.*”

“La dernière fois que j'ai parlé avec le pauvre abbé Questel. Bien avant qu'il ait été **abattu**.”

**KAARK**, p.76 (note en bas de page)

\*

“*An ofiserion en deus kamproù, get speurennoù **diskaret**, doublajoù toullet, gweleioù graet get orsal, hep plouz naket.*”

“Les officiers ont des chambres, avec des parois **détruites**, des plafonds troués, des lits faits de fil de fer, sans paille non plus.”

**KAARK**, p.86-87.

\*

“*Hag a pa ne ouiomp ket ha merket omp pe nend omp ket evit bout **diskaret** ema fur deomp holl bout e peoc'h get Doue.*”

“Et alors que nous ne savons pas si nous sommes sur la liste des ceux qui seront **éliminés**, il est sage pour nous tous d'être en paix avec Dieu.”

**KAARK**, p.90.

\*

“*Ar an hent e welomp un nebeud roñseed **diskaret** ha divouzellaouet, get o c'hirri brevet e-talte.*”

“Sur le chemin, nous voyons quelques chevaux **abattus** et éventrés, avec leur charrette broyée près d'eux.”

**KAARK**, p.93.

\*

“*Savet em eus-me ma loj e kav un ti **diskaret**.*”

“J'ai construit mon logement dans la cave d'une maison **détruite**.”

**KAARK**, p.94.

\*

“***Diskaret** eo ar vagoer ar ma faperioù.*”

“Le mur s'est **abattu** sur mes papiers.”

**KAARK**, p.94.

\*

“*Plijadur am eus é sevel ma fenn dreist man diskoaz hep doujiñ a glevet un tamm potin é tonet d'en **diskar** ar an douar.*”

“Quel soulagement je trouve d'être éloigné du bruit ! J'ai plaisir à lever la tête au-dessus de mes épaules sans supporter d'entendre un morceau de fonte qui vient de s'**abattre** sur la terre !”

**KAARK**, p.97.

\*

“*Ema (an arc'hul) en e sav àr dri fav, pleget e benn getoñ, e ziskouarn hir hanter **diskaret** d'an daou du.*”

“*Il (le mulet) est debout sur trois pattes, la tête pliée, ses longues oreilles **cassées** des deux côtés.*”

**KAACK**, p.101.

\*

“*Bemdez eh eus ur soudard bennak **diskaret**.*”

“*Tous les jours, quelques soldats sont **abattus**.*”

**KAACK**, p.104.

\*

“*Gwir eo ne goust ket ker o c'hig dezhe. Jiber a lazhont pezh a garont : an deizioù tremenet o doa **diskaret** 70 heizez !*”

“*Il est vrai que la viande ne leur coûte pas cher. Ils tuent du gibier, comme ils en veulent : les jours derniers, ils ont **abattu** 70 biches !*”

**KAACK**, p.111.

\*

“*Oferenn en iliz parrez, lec'h ma welan skourret Krist Faucaucourt, hag a oa chomet a-bezh, doc'h magoer an iliz **diskaret** d'an tennoù.*”

“*Messe dans l'église de la paroisse, où je vois accroché le Christ de Faucaucourt, qui était resté intact, sur le mur de l'église **abattue** par les tirs.*”

**KAACK**, p.122.

\*

“*Loargann a zo hag e welomp an tier fondet, an iliz savet he div vagoer trema al loar; èl ur c'horv **diskaret** chomet digor e ziweuz getoñ, en e c'harm diwezhañ.*”

“*Il y a la pleine lune et nous voyons les maisons détruites, l'église dont les deux murs s'élèvent vers le ciel, comme un corps **abattu** aux lèvres restés ouvertes dans son dernier pleur.*”

**KAACK**, p.122.

\*

“*Unan anezhe a sko korn hon ti, a darzh hag a **ziskar** unan a ma zud get un tamm potin en e gein.*”

“*L'un d'entre eux frappe au coin de notre maison, éclate et **abat** un de mes hommes d'un éclat de fonte dans le dos.*”

**KAACK**, p.123.

\*

“*Monet a raomp dre fozelloù krouizet edan an tier, ar gwez **diskaret**.*”

“*Nous partons par des tranchées creusées sous les maisons, les arbres **abattus**.*”

**KAACK**, p.123.

\*

“*Àr-dro 2 eur 30 e lârer din e venn hor c'hanonerion **diskar** tour iliz Assevillers ha siminal sukrdi Flaucourt, e sigur ma servijont d'ar Jermaned da spiiñ ar pezh a raomp doc'h an tu-mañ.*”

“*Vers 2 heures 30 on me dit que nos canonnières veulent **détruire** la tour de l'église d'Assevillers et la cheminée de la sucrerie de Flaucourt, sous prétexte qu'ils servent aux Allemands à espionner ce que nous faisons de ce côté.*”

**KAACK**, p.134.

\*

“*Gwelet a raomp restaj **diskaret** ar vourc'hig-mañ, ha pelloc'h, ur steud silzigennoù jermanek hag a vount hon aerlistri an tan enne.*”

“*Nous voyons les restes **détruits** de ce petit bourg, et plus loin, une rangée de saucisses allemandes que nous avons incendié.*”

**KAACK**, p.138.

\*

“*Leun eo an toulloù tostañ da Dompierre a goad, a vein, sailhet an tier **diskaret**.*”

“*Les trous les plus proches de Dompierre sont pleins de bois, de pierres, jaillis des maisons **détruites**.*”

**KAACK**, p.139.

\*

“*Em lezel a ra hennañ da ziskenn a-blom, èl pa vehe **diskaret**.*”

“*Celui-ci se laisse descendre à la verticale, comme s'il était **détruit**.*”

**KAACK**, p.144.

\*

“*Ugent anezhe a zo bet **diskaret**.*”

“*Vingt d'entre eux ont été **abattus**.*”

**KAACK**, p.145.

\*

“*Komañs a ra ar geot kreskaat àr an tier **diskaret** d'an tennoù.*”

“L’herbe commence à pousser sur les maisons **détruites** par les tirs.”

**KAAK**, p.165.

\*

“*Holl an tier savet a bep tu d’an hent a zo **diskaret** àrnezhon evit er stankiñ.*”

“Toutes les maisons construites de chaque côté de la rue sont **détruites** pour la boucher.”

**KAAK**, p.177.

\*

“*Hed-a-hed get an hent, o deus heskennet ar gwez àr o lerc’h hag o **diskaret** àr-greiz an hent.*”

“Tout le long de la route, ils ont scié les arbres derrière eux et les ont **abattus** au milieu de la route.”

**KAAK**, p.177.

\*

“*Hed-a-hed e weler atav gwez heskennet, **diskaret** a-dreuz àr an hent ; avalennoù troc’het ; hentoù ha hentoù-houarn eilpennet.*”

“Tout le long, on voit toujours des arbres sciés, **abattus** sur la route ; des pommiers coupés ; des routes et des voies ferrées renversées.”

**KAAK**, p.177.

\*

“*Unan anezhe, Haye e anv, a zo **diskaret** get un tamm potarn ha lazhet.*”

“L’un d’entre eux, Haye de son nom, est **abattu** par un éclat de marmite et tué.”

**KAAK**, p.180.

\*

“*Amañ, èl er Somme, ema **diskaret** holl an tier, ha troc’het ar gwez-frouezh.*”

“Ici comme dans la Somme, toutes les maisons sont **abattues**, et les arbres fruitiers coupés.”

**KAAK**, p.184.

\*

“*Donet a ran da benn, neoazh, a gavet toulloù edan magerioù **diskaret** e’it lakaat ma zud, a bakadigoù.*”

“Je parviens, cependant, à trouver des trous sous les murs **détruits** pour mettre mes hommes, par paquets.”

**KAAK**, p.185.

\*

“*Ur gêrig didrouz a oa amañ bout ’zo tri blez ; bremañ nend eus ket mui nemet toulloù, bernoù mein-ben gwintet da bep tu, treustier savet trema an neñv ha berjeioù a-bezh **diskaret** àr an douar... Follezh mab-den !*”

“C’était une petite ville tranquille ici il y a trois ans ; maintenant il n’y plus que des trous, des tas de pierre de taille balancées de tous les côtés, des poutres élevées vers les cieux et des vergers entiers **détruits** sur la terre... La folie des hommes !”

**KAAK**, p.185.

\*

“*Dav eo bet d’ar re-mañ donet àr-dreñv, ar re anezhe a-wael na oant ket bet **diskaret**.*”

“Ceux-ci ont dû venir à l’arrière, du moins ceux qui n’avaient pas été **abattus**.”

**KAAK**, p.186.

\*

“*Lod a gempenn pri, lod a roeg pilhot, re ’rall a heskenn ar gwez pe a sav bountad diàr ar begoù gwez **diskaret**.*”

“Certains préparent de l’argile, d’autres taillent des pôteaux, d’autres encore scient les arbres ou élèvent des pousses à partir des pointes d’arbres **détruites**.”

**KAAK**, p.187.

\*

“*Roñseed a zo **diskaret** hag unan anezhe lazhet àr an taol.*”

“Des chevaux sont **abattus** et l’un d’entre eux est tué sur le coup.”

**KAAK**, p.187.

\*

“*E sigur ma oa dle deomp monet da bostal àr-lerc’h ar Jermaned, setu **diskaret** hor popote eil-ofiserion d’ar paour-kaezh Fil-de-Fer.*”

“Sous prétexte que nous devons aller courir derrière les Allemands, voilà **détruite** notre popote de sous-officiers par ce pauvre type Fil-de-Fer.”

**KAAK**, p.187.

\*

“*Hag e treuzomp Clamecy, **diskaret** holl he zier. Taolet int bet a-blad d’ar Jermaned, kent kuitaat.*”

“Et nous traversons Clamecy, aux maisons toutes **détruites**. Elles ont été aplaties par les Allemands, avant de partir.”

**KAAK**, p.189.

\*

“Ar gwez, troc’het d’ar Jermaned, a vount c’hoazh broñsad, hag er begoù **diskaret** àr an douar ha dispartiet a-zoc’h o zreid e ta ivez, evit ar wezh diwezhañ, del ha bleuñv, stankoc’h eget biskoazh, èl evit diskoueziñ dre o braventez dibadus pegen lous eo labour an dud.”

“Les arbres, coupés par les Allemands, donnent encore des bourgeons, et dans leurs têtes **détruites** sur la terre et séparées de leurs pieds vient, pour la dernière fois, des feuilles et des fleurs, plus abondantes que jamais, comme pour montrer par leur beauté éternelle combien est sale le travail des hommes.”

**KA AK**, p.189.

\*

“A-benn a p’en deus skarzhet, e c’houlennan, get ar mestr nevez adsevel hor c’hegin pe popot eil-ofiserion. Asantiñ a ra a-benn, èl rezon, ha ne gompren ket perak ema bet **diskaret** d’an arall, hep abeg erbet.”

“A peine est il dégagé, que je demande, au nouveau maître de reconstruire notre cuisine ou popote des sous-officiers. Il accepte aussitôt, évidemment, et il ne comprend pas pourquoi elle a été **détruite** par l’autre, sans raison.”

**KA AK**, p.190.

\*

“Get un hanter tro herrus ema distaget ha **diskaret** àr ar bratell ar Jermaned skrebilhet doc’htoñ, bec’h àr o chaochoù get an tennoù.”

“Avec un demi tour prompt les Allemands accrochés dessus se sont détachés et **détruits** sur le champ, et ils ont chaud aux guêtres avec les tirs.”

**KA AK**, p.191.

\*

“Lakaet en deus ar Jermaned da sailh ar pont hent-houarn a ya trema Altkirch. Esaet a zo bet en adsevel, goude mand int aet àr-raok ; met poan gollet : kentizh savet e veze **diskaret** get o zennoù.”

“Les Allemands ont fait sauter le pont de chemin de fer qui va vers Altkirch. On a essayé de la reconstruire, après qu’ils se sont enfuis ; mais peine perdue : aussitôt construit il était **abattu** par leurs tirs.”

**KA AK**, p.196.

\*

“Un ti hepken a welan hag a zo **diskaret** an diaraok àrnezhoñ.”

“Une maison seulement je vois qui a eu le devant **détruit**.”

**KA AK**, p.196.

\*

“Pennoù magoer **diskaret** a zo ha leun eo an aoterioù hag ar c’hoadaj a douloù graet d’an tannoù potin.”

“Il y a des bouts de murs **détruits** et les autels et les boiseries sont pleins de trous faits par les éclats de fonte.”

**KA AK**, p.204.

\*

“**Diskaret** ’zo un ti bennak muioc’h ha brezilhet holl ar c’harreziou gwer.”

“Quelques maisons de plus sont **détruites** et tous les carreaux de verre sont brisés.”

**KA AK**, p.215.

\*

“**Diskaret** a zo e-leizh a dud hep disoc’h.”

“Beaucoup d’hommes sont **abattus** sans résultat.”

**KA AK**, p.226.

\*

“Er vered e weler c’hoazh stank kroaziou get anvioù Breizhiz **diskaret** e-kreiz o ampartiz.”

“Dans le cimetière on voit encore souvent des croix avec des noms de Bretons **abattus** en pleine force de l’âge.”

**KA AK**, p.231.

\*

“Ar c’hentañ C.A.C ivez a zo **diskaret** un nebeud vat dezhoñ.”

“La première C.A.C aussi en a **abattu** quelques-uns à lui.”

**KA AK**, p.257.

\*

“Àr an hent e kavomp un dachenn **diskaret** hag, e-talti, ur vered soudarded Jerman.”

“Sur la route nous trouvons une ferme **détruite** et, en face d’elle, un cimetière de soldats allemands.”

**KA AK**, p.262.

\*

“E Berru eh arrestomp evit tremen an noz. Met kavet lojeris en tier **diskaret**-mañ ne vo ket aes.”

“Nous arrêtons à Berru pour passer la nuit. Mais trouver un logement dans les maisons **détruites** ne sera pas facile.”

**KA AK**, p.263.

\*

“En un ti hanter-**diskaret** e kavan ur gambr a chom c'hoazh peder magoer en-dro dezhi hag, a-dreisti, ur solieriad foenn, marc'het mat, hag a barra doc'h ar glav a gouezh àrnomp.”

“Dans la maison à moitié-**détruite**, je trouve une chambre où il reste encore quatre murs autour d'elle et, au-dessus d'elle, un grenier de foin, bien monté qui empêche la pluie de nous tomber dessus.”

**KAAK**, p.263.

\*

“Doc'h tu ar Frañsizion eh eus **diskaret** e-leizh.”

“Du côté des Français il y en a eu beaucoup d'**abattus**.”

**KAAK**, p.265.

\*

“Atav fozelloù, toulloù **potarn**, orsal dreinek, tier **diskaret**...”

“Toujours des tranchées, des trous de **marmites**, du fil barbelé, des maisons détruites...”

**KAAK**, p.270.

\*

“Evit disoc'h en deus toullet ar magerioù, pe o **diskaret**, toullet an dorioù pe stanket o zoull, toullet dindan ar ruioù pe savet bardelloù àrnezhe, kemeret gloestraj, mekanigoù, delwennoù da lakaat etrezoñ hag an enebour.”

“Comme solution il a troué les murs, ou les a **détruits**, a troué les portes ou bouché ses trous, percé sous les rues ou bien élevé des barricades sur elles, pris le mobilier, les machines, les statues pour les mettre entre lui et l'ennemi.”

**KAAK**, p.270.

\*

“Marse eh eus muioc'h a lec'h da skuilh daeroù, a pa soñjer er miloù a dud yaouank a zo bet **diskaret** e-pad ar pevar blez-mañ.”

“Peut-être qu'il y a plutôt lieu de verser des larmes, lorsque l'on pense aux milliers de jeunes gens qui ont été **abattus** pendant ces quatre années.”

**KAAK**, p.271.

\*

“Doc'h an noz e tegouezh ur brav a zoere genin, dre bellgomzer : daou serjant ag ar burev, aet àr o roñseed-houarn da vale da Vitry, a zo bet **diskaret** get un tankarr ha gwallaonet en o fenn hag en o divrec'h.”

“Le soir arrive une belle nouvelle pour moi, par téléphone : deux sergents du bureau, partis sur leur cheval se promener à Vitry, ont été **écrasés** par une automobile et blessés à leur tête et à leurs bras.”

**KAAK**, p.276.

\*

“Perak nend on ket bet-me **diskaret** èl kement a re 'rall ?”

“Pourquoi n'ai-je pas été moi **abattu** comme tant d'autres ?”

**KAAK**, p.309.

\*

“Kement a boan hor bo doc'h o adsevel èl hor boa bet doc'h o lakaat àr-sav...muioc'h marse... ha kement anezhe a zi **diskaret** evit mat.”

“Tant de peine nous aurons à les relever comme nous avons eue à les faire s'élever... plus peut-être... et tellement d'elles de maisons **détruites** pour de bon.”

**KAAK**, p.309.

\*

“Daousto d'ar pezh a oa grataet deomp, eh oa ar brezel diwezhañ an hani a raemp-ni, n'en deus ket gellet ar Frañs parraat a denniñ àrnomp, ugent vlez goude, un arall euzhusoc'h c'hoazh ha hiroc'h, hag en deus gwadet, ur wezh oc'hpenn, hor bro gaezh, **diskaret** àrnezhi an dismantrou hag ar gwalloù spontusañ.”

“Malgré ce qui nous avait été promis, que c'était la dernière guerre celle que nous faisons nous, la France n'a pas pu empêcher d'attirer sur nous, vingt ans plus tard, une autre plus horrible encore et plus longue, qui a saigné, une fois de plus, notre beau pays, **abattu** sur lui les ravages et les malheurs les plus terribles.”

**KAAK**, p.312.

\*\*\*\*

## **DISMANTR – RUINE / RAVAGE**

“Nag un **dismantr** !”

“Quel **ravage** !”

**KAAK**, p.42

\*

“Er vourc'h, ema un dristez ; yoc'hoù gloestraj, houarnaj, teol, mein, askorn, kig hanter vreïn, bara louet, dilhad... An **dismantr** !”

“Dans le bourg, c'est la désolation ; des tas de meubles, de tables, de pierres, d'os, de viande à moitié pourrie, de pain

gris, de vêtements... Le **ravage** !”

**KA AK**, p.52.

\*

“Gwez a zo, frouezh, legumaj, pradouier, traoù un tammig bourrusoc’h d’an daoulagad eget douar, gwenn èl erc’h, kostez Massiges, ha **dismantr** ar brezel.”

“Il y a des arbres, des fruits, des légumes, des prés, des choses un peu plus agréables aux yeux que la terre blanche comme de la neige du côté de Massiges et les **ravages** de la guerre.”

**KA AK**, p.97.

\*

“Ar pezh a rit evit gwellaat ho stad, un arall a za hag en **dismantr**, meur a wezh hep rezon erbet, ken ‘met evit ober an dall.”

“Ce que vous faites pour améliorer votre état, un autre vient et vous le **ravage**, souvent sans raison, juste pour faire le méchant.”

**KA AK**, p.101.

\*

“Kavet a ran ur pezh kanon a 210 hag en deus ar Jermaned taolet àrnezhoñ kant ha kant potarn. Daet int da benn ag en **dismantr**.”

“J’y trouve un canon de 210 sur laquelle les Allemands ont envoyé cent et cent marmites. Ils sont parvenus à la **réduire à néant**.”

**KA AK**, p.216.

\*

“Spontuset un **dismantr** !”

“Terreur d’un **ravage** !”

**KA AK**, p.268.

\*

“Met an tristañ a zo adal Witry-lès-Reims. Amañ ema kêr dija, hag e-pad un eurriad e heuliomp a bep tu d’an hent **dismantrou** divalav.”

“Mais le plus triste est à partir de Witry-lès-Reims. Ici c’est la ville déjà, et pendant une heure nous suivons de chaque côté de la route de vilains **ravages**.”

**KA AK**, p.270.

\*

“Èl-se kentizh àr-lerc’h an **dismantr** e ta mab-den, èl ar verionenn, da bakiñ e draoù arre, hep soñjal er brezel arall hag a zay marse d’o diskar ur wezh oc’hpenn.”

“Ainsi, aussitôt après le **ravage** vient l’être humain, comme une fourmi, arranger ses choses de nouveau, sans penser à l’autre guerre qui viendra peut-être les détruire une fois de plus.”

**KA AK**, p.279.

\*

“O flijadur a zo **dismantr** ha torriñ pep tra.”

“Leur plaisir est de **ravager** et de casser toute chose.”

**KA AK**, p.294.

\*

“Da gentañ-penn an holl **dismantrou** kêrioù, pontoù, hentoù, gwez, h.c’h ; ar beredoù diniver lec’h ma vrein a viloù yaouankiz wellañ hor bro.”

“Tout d’abord les **ravages** de villes, de ponts, de routes, d’arbres, et cæ. ; les cimetières innombrables où pourrissent par milliers les meilleurs jeunes de notre pays.”

**KA AK**, p.311.

\*

“Daousto d’ar pezh a oa grataet deomp, eh oa ar brezel diwezhañ an hani a raemp-ni, n’en deus ket gellet ar Frañs parraat a denniñ àrnomp, ugent vlez goude, un arall euzhusoc’h c’hoazh ha hiroc’h, hag en deus gwadet, ur wezh oc’hpenn, hor bro gaezh, diskaret àrnezhi an **dismantrou** hag ar gwalloù spontusañ.”

“Malgré ce qui nous avait été promis, que c’était la dernière guerre celle que nous faisons nous, la France n’a pas pu empêcher d’attirer sur nous, vingt ans plus tard, une autre plus horrible encore et plus longue, qui a saigné, une fois de plus, notre beau pays, abattu sur lui les **ravages** et les malheurs les plus terribles.”

**KA AK**, p.312.

\*\*\*\*\*

**DISMANTRET** (participe passé) – **RUINÉ-E-S** / **RAVAGÉ-E-S** (participe passé)

“Na **dismantret** eo ar gwez amañ d’ar melloù-dir : setu un halegenn-vor, tev èl un hanter barrik, hag a zo troc’het a-rez an douar.”

“Comme les arbres sont **ravagés** ici par les bombes : voici un peuplier, épais comme une demi-barrique qui est coupé

au ras de terre.”

**KAAK**, p.46.

\*

“**Dismantret** eo ivez an tier a oa àr-dro.”

“Les maisons autour sont également **ravagées**.”

**KAAK**, p.134.

\*

“Daou vlezad hanter ema **dismantret** hon tiegezhoù ; tregont miz 'zo e red gwad gwellañ bugale Breizh ; Doue a oar evit petra ?”

“Deux ans et demi que sont **ravagés** nos foyers : trente mois que coule le meilleur sang des enfants de Bretagne ; Dieu sait pourquoi ?”

**KAAK**, p.168.

\*

“En dristidigezh a sav diàr holl an traoù **dismantret-se**, netra ne bik kalon ar Vretoned a zo genin èl mand eo gwelet avalennoù yaouank heskennet hep dober erbet, ken nemet evit ober droug.”

“De la tristesse s'élève de toutes ces choses **détruites**-là, rien ne pique autant le cœur des Bretons qui sont avec moi comme de voir ces jeunes pommiers sciés sans raison, juste pour faire du mal.”

**KAAK**, p.177.

\*

“**Dismantret** eo pep tra, nemet ar vuhez lakaet en natur get dorn Doue, hag a zihun, èl bep blez d'ar sasun-mañ, hep bout arrestet m'emp un deiz get holl follentez mab-den.”

“Tout est **détruit**, à part la vie mise en nature par la main de Dieu, qui se réveille, comme chaque année à cette saison, sans être arrêtée même par un jour de toute la folie des hommes.”

**KAAK**, p.189.

\*

“Reve ma klevan get tud ar vro, kozh eo ar chapel. **Dismantret** eo bet kentañ d'an Normanded.”

“Selon ce que j'entends par les gens du pays, la chapelle est vieille. Elle a été **ravagée** d'abord par les Normands.”

**KAAK**, p.203.

\*

“Lanfroicourt, neoazh, ha Manhouè a zo **dismantret**.”

“Lanfroicourt, cependant, et Manhouè sont **ravagés**.”

**KAAK**, p.279.

\*

“Hag e ta soñj din ag an daolenn am boa gwelet e Vitry-le-François, ag an delwennoù sent, ag an ardamezoù noblañs **dismantret** e-pad an Dispac'h.”

“Et il me vient le souvenir du tableau que j'avais vu à Vitry-le-François, des statues de saints, des armoiries de la noblesse **ravagées** pendant la Révolution.”

**KAAK**, p.294.

\*\*\*\*

**DISMANTRIÑ** (verbe) – **DÉTRUIRE** (verbe)

“Mezh a za din hag anken, é soñjal eh eus, hed-a-hed get an talva, tud èldon é lakaat holl o ijin da lazhiñ o breudeur ha da **zismantriñ** o oberoù-kaer.”

“Il me vient de la honte et de du chagrin, en pensant qu'il y a, tout le long du front, des hommes comme moi en train de mettre toute leur imagination à tuer leur frères et à **détruire** leurs beaux ouvrages.”

**KAAK**, p.256.

\*\*\*\*

**DISPARTIET EVIT MAT – SÉPARÉ-E-S POUR DE BON**

“Ha setu-ni **dispartiet evit mat** hep bout gellet em welet.”

“Et nous voilà **séparés** pour de bon sans avoir pu nous voir.”

**KAAK**, p.86.

\*\*\*\*

**DISPENNED A-DAMMOÙ – DÉCHIQUETÉ-E-S EN MORCEAUX**

**Dispenniñ a-dammoù – déchiqueter en morceaux**

“Nag a gaezh soudarded en deus sailhet en aer ag an amzer, **dispennet** o c'horvoù paour **a-dammoù**, an deiz en doa sailhet an taol-min !...”

“Que de pauvres soldats ont sauté dans les airs, leurs pauvres corps **déchiquetés en morceaux**, le jour où la mine avait sauté !...”

**KAAK**, p.147.

\*

“A-raok sevel ne c'hellan parraat a ober soñjoù : penaos 'vo deomp-ni krog arre er vuhez, àr-lerc'h ar pevar blezad hanter tremenet er vicher didalvez-mañ, é c'hortoz ur potarn d'hon **dispenniñ a-dammoù** ?”

“Avant de me lever je peux pas m'empêcher de faire des pensées : comment cela sera-t-il pour nous de recommencer de nouveau la vie, après les quatre années et demie passées dans ce métier inutile-ci, en train d'attendre qu'une marmite nous **déchiquette en morceaux** ?”

*KAOK*, p.287.

\*\*\*\*

**DIVOUZELLAOUET** (participe passé) – **ÉVISCÉRÉ-E-S / ÉVENTRÉ-E-S** (participe passé)

“(…), *roñseed divouzellaouet, foëñvet, tud edante flastret.*”

“(…) des **chevaux éventrés**, gonflés, des hommes écrasés en-dessous.”

*KAOK*, p.24.

\*

“Souezhet eo hounnañ ema **divouzellaouet** hec'h armel-houarn d'ar soudarded, hi hag en devoa lakaet a-barzh, evit er gouarn, limaj sakret Jezuz !”

“Elle est étonnée que les soldats aient **éventré** son armoire en fer où elle avait mis, pour le conserver, la statue de Jésus !”

*KAOK*, p.41-42.

\*

“Ar an hent e welomp un nebeud roñseed diskaret ha **divouzellaouet**, get o c'hirri brevet e-talte.”

“Sur le chemin, nous voyons quelques chevaux abattus et **éventrés**, avec leur charrette broyée près d'eux.”

*KAOK*, p.93.

\*\*\*\*

**DIVUHEZ** (adjectif) – **SANS VIE**

“Eürus omp da guitaat ar vro **divuhez-mañ.**”

“Cinq heures. Sur la route ! Nous allons à Pierrefitte. Moi devant pour chercher à loger la compagnie. Nous sommes heureux de quitter ce pays **sans vie.**”

*KAOK*, p.16.

\*

“Hag an drivet mintin, en ur sevel, e kavomp hon daou ran, ahetet o fedre gar gete ha **divuhez**, en o boutailhad dour daet da vout glas.”

“Et le troisième matin, en nous levant, nous trouvons nos deux grenouilles, les quatre fers en l'air et **sans vie**, dans leur bouteille d'eau devenue verte.”

*KAOK*, p.59.

\*

“Kouezh a ra en hon douaroù, èl un den marv, ha ne gaver a-barzh nemet daou gorr brevet ha **divuhez.**”

“Il tombe dans nos terres, comme un homme mort, et on ne trouve dedans que deux corps broyés et **sans vie.**”

*KAOK*, p.141.

\*\*\*\*

**DIWAD** (masculin) – **SAIGNÉE** (féminin)

“Kement-se en deus parraet doc'htoñ a vout lazhet, èl ar c'haezh Boulbard, kouezhet e-taltoñ ha marv get an **diwad**, a pa ne oa medisinour erbet er fozelloù evit skoulmiñ ar wazhienn troc'het.”

“C'est ce qui l'a empêché d'être tué, comme le pauvre Boulbard, tombé devant lui et mort d'avoir **perdu son sang** alors qu'il n'y avait aucun médecin dans les tranchées pour nouer la veine coupée.”

*KAOK*, p.53.

\*\*\*\*

**DIWADEREZH** (masculin) – **CARNAGE** (masculin)

“Arsavet en deus èlkent an **diwaderezh** !”

“Le **carnage** s'est tout de même arrêté !”

*KAOK*, p.269.

\*\*\*\*

**DIWADET** (participe passé) – **SAIGNÉ-E-S** (participe passé)

“**Diwadet** en devoa hon tud unan anezhe, an endrev-noz arall hag er c'hrouget e kêr evit yeniñ.”

“Nos hommes en avaient **saigné** un, l'autre soir et pendu en ville pour le refroidir.”

*KAOK*, p.47.

\*\*\*\*

**DIWADIÑ** (verbe) - **SAIGNER** (verbe)

“**Diwadiñ** un den èl ma **tiwader** un hoc'h !”

“**Saigner** un homme comme on **saigne** un porc !”

**KAAK**, p.89.

\*\*\*\*

### **DIWEZHAÑ PRED – DERNIER REPAS**

“*An diwezhañ pred eo bet evit al lod muiañ anezhe.*”

“Cela a été leur **dernier repas** pour la plupart d’entre eux.”

**KAAK**, p.147.

\*\*\*\*

### **DIZALBADET** (participe passé) – **SACCAGÉ-E-S** (participe passé)

“*Dizalbadet eo an traoù amañ ivez d’an tennoù.*”

“Tout est **saccagé** à cause des tirs ici aussi.”

**KAAK**, p.25.

\*

“*Holl ar bourc’hoù à ribl ar c’hanol a zo dizalbadet dezhe.*”

“Tous les bourgs du bord du canal sont **saccagés** par eux.”

**KAAK**, p.180.

\*

“*Gwelet int bet get ar Jermaned hag en deus taolet àrnezhe un nebeud obused hag en deus dizalbadet an tachad.*”

“Ils ont été vus par les Allemands qui ont lancé sur eux quelques obus et **saccagé** le secteur.”

**KAAK**, p.203.

\*

“*Dizalbadet eo holl ar vro.*”

“Tout le pays est tout **saccagé**.”

**KAAK**, p.232.

\*

“*Amañ (e Montélimar) eh as da gavet intronezed ar Groaz ruz evit goulenn labour gete : alejet o doa-eñ da vonet d’ar Groaz Ruz Amerikan, lec’h ma oa bet graet ar gwellañ degemer dezhoñ, e sigur ma lâre e tae ag ar c’hornadoù dizalbadet.*”

“Ici (à Montélimar) il alla trouver les demoiselles de la Croix rouge pour leur demander du travail : Elles lui avaient conseillé d’aller à la Croix rouge américaine, où on lui avait fait le meilleur accueil, sous prétexte qu’il disait qu’il venait des coins **saccagés**.”

**KAAK**, p.241.

\*\*\*\*

### **DIZALBABIÑ** (verbe) – **SACCAGER** (verbe)

“*Hag an dud a ra al labour truek-se a damall d’ar Jermaned dizalbadiñ ar broioù lec’h ma tremenont.*”

“Et les hommes qui font ce travail misérable reprochent aux Allemands de **saccager** les pays où ils passent.”

**KAAK**, p.60.

\*

“*Aze, reve an dud, eh oa Ballersdorff gwezharall. Met an Normanded a zas da zizalbadiñ ar vourc’h ha da lazhiñ an dud.*”

“Là, selon les gens, se trouvait le Ballersdorff d’autrefois. Mais les Normands vinrent **saccager** le bourg et tuer les gens.”

**KAAK**, p.199.

\*

“*Met goude o deus, èl bepred, en em daolet da evet, da laerezh, da zizalbadiñ.*”

“Mais après ils se sont, comme toujours, mis à boire, à voler, à **saccager**.”

**KAAK**, p.255.

\*\*\*\*

### **DOUARET** (participe passé) - **ENTERRÉ-E-S** (participe passé)

“*Tost-mat omp bet neoazh unan d’an all, meur a wezh ; mes douaret e oamp, èl gozed, ha graet da bep unan ac’hanomp ur bed hag a oa a-bezh er fozell gammdroiek lec’h ma oamp interet e bev.*”

“Pourtant, nous avons été proches l’un de l’autre bien des fois ; mais nous étions **enterrés**, comme des taupes, chacun d’entre nous cantonné dans un monde qui était contenu tout entier dans la tranchée tortueuse où nous étions enterrés vivants.”

**KAAK**, p.10.

\*

“*Hor soudarded a red dre an emgannlec’h evit klask re lazhet : ne gavont kalz ken armaj ha dilhad. Douaret eo bet ar c’horvoù da re ’rall.*”

“Nos soldats courent sur le champ de bataille pour chercher les tués : ils n’y trouvent guère plus que des armes et des vêtements. Les corps ont été **enterrés** par les autres.”

*KAAK*, p.25.

\*\*\*\*

**DOUARIÑ** (verbe) – **ENTERRER** (verbe)

“*Daet ’zo prizonerion da reiñ dorn da zouariñ o c’henseurted.*”

“Il y a des prisonniers qui sont venus donner la main pour **enterrer** leurs camarades.”

*KAAK*, p.141.

\*\*\*\*

## E

**EM DENNIÑ** (verbe) – **S’EN TIRER** (verbe)

“*Unan a Bleuvihan (Treger) a zo tapet mat ha bec’h a vo getoñ em denniñ.*”

“*Un de Pleuvian (Trégor) est bien atteint et il va avoir du mal à s’en tirer.*”

*KAAK*, p.122.

\*\*\*\*

**EMGANN** (féminin) – **BATAILLE** (féminin)

“*Titre : Emgann ar Somme*”

“*Titre : La bataille de la Somme*”

*KAAK*, p.137.

\*

“*Aet eo a-vod get an emgann dec’h d’ac’hoez.*”

“La **bataille** s’est arrangée hier à la méridienne.”

*KAAK*, p.139.

\*

“*Setu daou zeiz ’zo emaint e-pad an devezh é serriñ korvoù re lazhet àr dachenn an emgann.*”

“Voilà deux jours qu’ils sont pendant la journée à chercher les corps des tués sur le champ de **bataille**.”

*KAAK*, p.140.

\*

“*Uhel omp a-wael hag e welomp an emgann.*”

“Nous sommes pour le moins hauts et nous voyons la **bataille**.”

*KAAK*, p.185.

\*

“*Lâret a raer, er gazetoù a za du-mañ, ema ur spont an emgannoù dirak Breizhiz-Veur.*”

“On dit, dans les journaux qui viennent ici, que les **batailles** sont un effroi devant les Britanniques.”

*KAAK*, p.188.

\*

“*Amañ eh eus bet emgannoù garv a-c’houde tri blez.*”

“Il y a eu ici des **batailles** féroces depuis trois ans.”

*KAAK*, p.224

\*

“*Achu eo an emgann doc’h ar Jermaned ; met kentizh ema kroget ar brezel etre ar spered soudard hag ar furnezh.*”

“La **bataille** est finie avec les Allemands ; mais aussitôt est commencée la guerre entre l’esprit de soldat et la sagesse.”

*KAAK*, p.272.

\*\*\*\*

**EMGANNLEC’H – CHAMP DE BATAILLE**

“*Distroet omp d’ar sav-heol hag, azezet doc’h taol, e welan diragon an emgannlec’h a-bezh, leun a doullouù bras graet d’ar potarnoù, gwez troc’het pe diwriziennet ha cheñchet penn dezhe.*”

“Nous sommes revenus à l’aube et, assis à table, je vois devant moi le **champ de bataille** en entier, plein de grands trous faits par les marmites, des arbres coupés, déracinés et retournés.”

*KAAK*, p.138.

\*\*\*\*

**EM LAZHIÑ** (verbe) – **S’ENTRETUER** (verbe)

“*Ar Frañsizion en devoa asantet ha betak unnek eur hanter d’an noz eh oa bet peoc’h en tachadig-se, ha lârevezh kaer get ar re a oa lâret dezhe em lazhiñ.*”

“Les Français avaient accepté et jusqu’à onze heures du soir, ce territoire-là fut en paix et ceux à qui on avait dit de **s’entretuer**, se firent la causette.”

**KAAK**, p.41.

\*

“*Skorniñ a ra ; loargann gaer a zo ; didrouz eo pep tra : un nozvezh hep par evit **em lazhiñ**...*”

“Il gèle ; il y a une belle pleine lune ; tout est silencieux : une nuit sans pareil pour **s’entretuer**...”

**KAAK**, p.53.

\*

“*Lakaet int en hevelep bez, kej-mej, tud yaouank e-kreiz o nerzh hag en deus **em lazhet** hep bout etreze kas erbet peogwir n’em anavent ket ha n’o doa graet droug erbet an eil d’egile, betek an deiz ma oar daet d’o isañ unan ar an arall...*”

“Personne ne le sait. Ils sont mis dans la même tombe, pêle-mêle, de jeunes gens en pleine santé et qui se sont **entretués** sans avoir entre eux aucune haine puisqu’ils ne se connaissaient pas et qu’ils ne s’étaient fait de mal ni à l’un ni à l’autre, jusqu’au jour où on est venu les tiser l’un contre l’autre...”

**KAAK**, p.131.

\*

“Rak n’o deus ken digarez d’en **em lazhiñ**.”

“Car ils n’ont plus de raison de **s’entretuer**.”

**KAAK**, p.161

\*

“*An tier, ar ruioù, ar savadurioù, holl ar pezh en deus graet mab-den a-c’houde ar Grennamzer evit kaeraat an tachad-mañ pe evit gwellaat stad an dud, en deus servijet, e-pad pevar blez, d’en em zifenn, pe d’**em em lazhiñ**...*”

“Les maisons, les rues, les bâtiments, tout ce qui a été fait par l’homme depuis le Moyen-Âge pour embellir cet endroit ou pour améliorer l’état des gens, a servi, pendant quatre ans, à se défendre où à **s’entretuer**.”

**KAAK**, p.270.

\*\*\*\*

**EMZIVAD** (masculin)- **ORPHELIN** (masculin)

“(…)

*Penaos e c’hell ho kalonoù, kalet èl mein,*

*Kaout plijadur é klevet an intañvez ec’h ouel*

*Hag é c’harmiñ an **emzivad** !”*

“(…)

Comment peuvent vos cœurs, durs comme des pierres,

Trouver du plaisir en entendant la veuve qui pleure

Et l’**orphelin** qui crie !”

**KAAK**, p.42.

\*\*\*\*

**EN EM GANN** (verbe) – **SE BATTRE** (verbe)

“*Staget en deus doc’h gwerenn e stal niverennoù kozh ag ar Petit Journal Illustré a weler àrnezhe soudarded é vonet d’**en em gann**, get jourdoul, ur banniel triliv en o raok hag an tennoù é tarzhal en-dro dezhe hep ober droug da hani !”*

“Il a attaché à la vitrine de son magasin des anciens numéros du Petit Journal Illustré sur lesquels on voit des soldats partant se **battre**, avec empressement, un drapeau tricolore devant eux et des tirs en train d’éclater autour d’eux sans faire de mal à aucun !”

**KAAK**, p.282.

\*\*\*\*

**ENEÑV-OÙ** (masculin) – **ÂME-S** (féminin)

“*Daet omp da vout mut en un taol. Ne gavomp ket mui gerioù kreñv a-walc’h da lâret ar pezh a voug hon **eneñv**.”*

“Nous sommes muets tout à coup. Nous ne trouvons plus de mots assez forts pour dire ce qui trouble notre **âme**.”

**KAAK**, p.32.

\*

“*Met, o ma **eneñv**, ken amlez ous mar ‘teus lure d’o mediñ...*”

“Mais, o mon **âme**, tu es si négligente que tu as la paresse de les moissonner...”

**KAAK**, p.82.

\*

“*Hañval eo genin ema **eneñv** Bro-Frañs a zo amañ losket ha breonet...*”

“Il me semble que l’**âme** de la France est ici brûlée et broyée...”

**KAAK**, p.32.

\*

“Gronnet omp get ur vrumenn dev, a lak hor flagenn da vout hañval doc’h ur bez bras-bras lec’h ma vehemp interet e bev, korv hag **eneñv**...”

“Nous sommes enveloppés dans un brume qui fait ressembler notre vallée à une immense tombe où nous serions enterrés vivants, corps et **âme**...”

**KAAK**, p.99.

\*

“Un ti bennak a gavomp àr an hent, tachennoù, tavarnioù, digor-frank o dorioù hag o fenestri gete, èl korvoù marv, aet o **eneñv** anezhe.”

“Nous trouvons quelque maison sur la route, des fermes, des tavernes, aux portes et aux fenêtres grand ouvertes, comme des cadavres dont l’**âme** est partie.”

**KAAK**, p.118.

\*

“An Ao.Moigneu er c’hare e-leizh, diàrbenn kement-se hag eñ ivez en doa evit ar beleg an istim brasañ. Èl-se eh oa savet etreze an darempred en doa roet an tu d’ar beleg da ziskoueziñ dezhoñ ar gounid en dehe bet, a-fet e **eneñv** da vout kristen.”

“L’abbé Le Moigne l’aimait beaucoup pour tout cela et lui aussi avait pour le prêtre une grande estime.

C’était ainsi que s’était construite la relation entre eux qui avait donné l’occasion au prêtre de lui montrer le gain qu’il aurait eu, au fait de son **âme** à être chrétien.”

**KAAK**, p.219-220.

\*

“Gwelet em eus lies komunionoù kentañ bugale ; dalc’het em eus ur soñj kuñv a ma hani ; met ret eo din ansav n’en deus hani anezhe treboulet kement a ma spered èl hounnañ, na sklerijennet kement ma **eneñv** a pa welen madelezh an aotrou Doue é kaeraat ker splann hon truegezh divent.”

“J’ai vu beaucoup de premières communions d’enfants ; j’ai gardé un souvenir doux de la mienne ; mais je dois avouer qu’aucune ne m’a chamboulé autant l’esprit que celle-ci, ni éclairé autant mon **âme** lorsque je voyais la bonté du seigneur Dieu qui embellissait si clairement notre misère immense.”

**KAAK**, p.220.

\*

“Gellet en deus goude ar beleg, get e **eneñv** apostol, gounid tiegezh a-bezh R. d’ar gwir Feiz.”

“Il a pu après le prêtre, avec son **âme** d’apôtre, gagner le foyer tout entier de R. à la vraie Foi.”

**KAAK**, p.220.

\*

“Gouel an **Eneñv**.-Ken goulle eo an iliz èl dec’h.”

“Jours des **Âmes**.-L’église est aussi vide qu’hier.”

**KAAK**, p.229.

\*

“Krist ! É krapañ doc’h ar Menez Kalvar, ho Kroaz àr ho skoaz evit adpreniñ **eneñvoù** ar geizh a zo amañ, ne zistroit ket da sellet àr ho lerc’h, èl em eus-me graet : lec’h a zo evit un Doue zoken, da goll kalon...”

“Christ ! En montant sur la Montagne du Calvaire, votre Croix sur l’épaule pour racheter les **âmes** des pauvres qui sont ici, ne vous retournez pas pour voir derrière vous, comme je l’ai fait moi : il y a lieu même pour un Dieu, de perdre courage...”

**KAAK**, p.229.

\*

“Ar re zimezet ne dalvont ket gwell. Ar vugale evite n’o deus talvoudegezh erbet : Komz a raont ag o lazhiñ kent o ganedigezh, èl a pa n’o dehe **eneñv** erbet.”

“Les mariées ne valent pas mieux. Les enfants pour elles n’ont aucune importance : elles parlent de les tuer avant leur naissance, comme s’ils n’avaient pas d’**âme**.”

**KAAK**, p.249.

\*

“Èl-se en em gav hon **eneñv** e karantez Doue...”

“Comme cela notre **âme** se trouve dans l’amour de Dieu...”

**KAAK**, p.266.

\*

“Gwelet em eus ivez an droug en deus graet en **eneñvoù**.”

“J’ai vu aussi le mal qu’elle a fait dans les **âmes**.”

**KAAK**, p.311.

\*\*\*\*

**ENTANIÑ** (verbe) – **INCENDIER** (verbe) – **METTRE LE FEU**

“An enderv-mañ, ur c’harr-nij jerman é troiñ a **entan** c’hoazh div *silzigenn* deomp.”

“Cet après-midi, un avion allemand en tournant **incendie** encore deux de nos saucisses.”

**KAAK**, p.219.

\*\*\*\*

**EUVERIÑ** (verbe) – **AVEULIR, ENDOMMAGER, AMOCHER** (verbe)

“Huch a sav meur a wezh en aer ag an amzer, àr-un-dro, ma welomp goulaouennoù-red é vrañsellat hag é teval àr o goar da splanniñ al lazherezh : mab-den ec'h **euveriñ** e vreur...”

“Des hurlements montent fréquemment dans l’air et le temps et simultanément nous apercevons des fusées éclairantes en train de chanceler et de se taire à leur aise pour éclairer le massacre : L’être humain entre train d’**abimer** son frère...”

**KAAK**, p.33.

\*

“Atav e tarzh an traoù trema al linenn. Hiziv e roer kontelloù boser d’ar soudarded yaouank evit **euveriñ** ar Jermaned a pa rekint fardiñ àrnezh.”

“Ça explose toujours du côté de la ligne. Aujourd’hui on donne des couteaux de boucher aux jeunes soldats pour **amocher** les Allemands lorsqu’ils devront les charger.”

**KAAK**, p.89.

\*

“Keneve ar serjant en doa staget ennoñ kours a-walc’h eh oan **euveret** dezhoñ.”

“Sans le sergent qui a réagi à temps j’étais **endommagé** par lui.”

**KAAK**, p.201.

\*

“Doue ivez a dal e lod ! Eñ a zo abeg d’ar brezel ! Perak e laosk-eñ an dud d’en em **euveriñ**, mard eo hollgelloudek ! Ar pab ’zo a-du get ar Boched !...”

“Dieu aussi en prend pour sa part ! Lui, il est la cause de la guerre ! Pourquoi laisse-t-il les hommes s’**amocher**, s’il est tout puissant ! Le pape est du côté des Boches !...”

**KAAK**, p.252.

\*\*\*\*

**EVN-ED BREZEL** (masculin) – **OISEAU-X DE GUERRE** (masculin)

“Bale a ra an **evned brezel**.”

“Les **oiseaux de guerre** se promènent.”

**KAAK**, p.187.

\*\*\*\*

## F

**FARD-OÙ** (masculin) – **ASSAUT-S** (masculin)

“Bout zo amañ tud hag en deus harzet pevar blez hanter doc’h **fardoù** ar Jermaned ha n’hellont ket harz doc’h kemennoù ken dibred.”

“Il y ici des hommes qui ont supporté quatre ans et demi contre les **assauts** des Allemands et ils ne peuvent pas supporter des ordres si insensés.”

**KAAK**, p.272.

\*\*\*\*

**BOUT FARDET ÀR – AVOIR CHARGÉ SUR**

“D’ar 27 ha d’an 28 en deus **fardet** ar Jermaned àr Hent an Intronezed.”

“Le 27 et 28, les Allemands ont **chargé** sur le Chemin des Dames.”

**KAAK**, p.254

\*

“**Fardet** en deus an eneberion **àrnezhi**.”

“Les ennemis ont **chargé sur** elle.”

**KAAK**, p.254.

\*

“Goude o deus **fardet àrnezhe** hep gellout disoc’h da netra.”

“Après ils ont **chargé** sur eux sans pouvoir rien réussir.”

**KAAK**, p.258.

\*

“Lakaet o deus-int da ziskrog un tammig ; met kentizh eh eus daet re ’rall hag en deus **fardet àr** hor re, hep sellet doc’h an tennoù.”

“Ils les ont fait décrocher un peu ; mais aussitôt sont venus d’autres qui ont **chargé sur** les nôtres, sans regarder les tirs.”

**KAAK**, p.265.

\*\*\*\*

**FARDIÑ ÀR** (verbe) – **CHARGER SUR** (verbe)

“A-c’houde 4 eur ar mintin-mañ, ema hor c’hanonoù-ni é kempenn an hent da soudarded a zle **fardiñ àr** ar Jermaned ; (...)”

“Depuis 4 heures ce matin, ce sont nos canons qui préparent le chemin des soldats qui doivent **charger sur** les Allemands ; (...)”

**KAAK**, p.37.

\*

“Kemenn a za din en noz da gas ma c’heginerion da gavet ar gompagnunezh ; rak doujiñ a raer a welet ar Jermaned é **fardiñ àr** hol linennoù.”

“On m’ordonne dans la nuit d’envoyer mes cuisiniers retrouver la compagine ; parce qu’on craint de voir les Allemands **donner l’assaut** sur nos lignes.”

**KAAK**, p.52.

\*

“Dle a oa deomp diloj ar goubanwel-noz-mañ, met henoazh e tleer **fardiñ àr** ar Jermaned evit lemet gete an tammig douar hon eus kollet.”

“Nous devons déloger au crépuscule, mais ce soir, on doit donner **l’assaut sur** les Allemands pour leur reprendre le morceau de terre que nous avons perdu.”

**KAAK**, p.53.

\*

“Ar re en deus gellet donet betek o lec’h a venne groñs **fardiñ àr** ar Boched.”

“Ceux qui ont pu venir jusqu’à notre position voulaient fortement **charger sur** les Boches.”

**KAAK**, p.66.

\*

“Ofiserion a laka o soudarded **da fardiñ àr** an eneberion hep bout kempennet netra ha hep memp em glevet get an artilheri ; hag e kouezh hor soudarded lazhet lies get hor c’hanonoù.”

“Des officiers envoient des soldats **donner l’assaut** contre les ennemis sans avoir rien préparer, et sans même s’entendre avec l’artillerie ; et nos soldats tombent souvent tués par nos canons.”

**KAAK**, p.76:

\*

“Atav e tarzh an traoù trema al linenn. Hiziv e roer kontelloù boser d’ar soudarded yaouank evit eueriñ ar Jermaned a pa rekint **fardiñ àrnezhe**.”

“Ça explose toujours du côté de la ligne. Aujourd’hui on donne des couteaux de boucher aux jeunes soldats pour amocher les Allemands lorsqu’ils devront **les charger**.”

**KAAK**, p.89.

\*

“Trema Faucaucourt ha Soyécourt eh eus ur c’hrogad rust doc’h penn kentañ an noz, ha da vintin e welomp Breizhiz-Veur é **fardiñ àr** ar Jermaned doc’h tostenn Cléry.”

“Vers Faucaucourt et Soyécourt il y a une rude bataille au début de la nuit, et le matin, nous voyons des Britanniques **charger sur** les Allemands contre la butte de Cléry.”

**KAAK**, p.140.

\*

“D’enderv-noz e ta un aerlestr jerman da **fardiñ**, èl ur spalwer, **àr unan** ag hor silzigennoù.”

“Ce soir vient un avion allemand pour **charger**, comme un épervier, **sur** une de nos saucisses.”

**KAAK**, p.141.

\*

“Met emberr e **fardont àr** o eneberion hag em dav d’ar re-mañ, d’o zro, distroiñ d’o lec’h kentañ.”

“Mais bientôt ils **chargent sur leurs** ennemis et ceux-ci doivent, à leur tour, retourner à leur première position.”

**KAAK**, p.143.

\*

“En un taol, setu tri ag hor re é **fardiñ àr unan jerman**.”

“D’un coup, en voilà trois des nôtres qui **chargent sur** un allemand.”

**KAAK**, p.144.

\*

“Un tammig goude ma oa distroet ar Jermaned d’o zoullou, ar Légion Étrangère hag a zo a-zehou deomp, **en deus fardet àrnezhe**, hep sanniñ grik. Eh oa ar Jermaned é tebriñ o c’hoan.”

“Un peu après qu’étaient retournés les Allemands dans leur trou, la Légion Étrangère qui est à notre droite, leur a **chargé dessus**, sans tambour ni trompette.”

**KAAK**, p.147.

\*

“Goût a raomp penn d’an trouz a oa dec’h : ar Jermaned en doa **fardet** pemp gwezh doc’htu **àr** an tachadoù skrapet a-zoc’hte ha pemp gwezh ema bet ret dezhe tenniñ **àr-dreñv**, ar re vev atav ; rak chomet a zo anezhe, a-droc’had anezhe, **àr an dachenn**.”

“Nous savons la raison du bruit qu’il y avait hier : les Allemands ont **chargé** cinq fois de suite **sur** les territoires pris à eux, cinq fois ils ont dû se retirer en arrière, les vivants toujours ; car il en est resté, en quantité, sur le champ.”

**KAOK**, p.149.

\*

“E kostez Lassigny ha Roye e klaske ar Jermaned **fardiñ àr** ar Frañsizion.”

“Les Allemands cherchaient à **charger sur** les Français du côté de Lassigny et Roye.”

**KAOK**, p.170.

\*

“Kaset a zo kemenn d’ur bataillon ag ar 24<sup>vet</sup> R.I.C. a zo e Rollot e tleont **fardiñ henoazh àr** ur c’hoad, trema Lassigny.”

“On annonce à un bataillon du 24<sup>e</sup> R.I.C. qui est à Rollot qu’ils doivent **charger** ce soir **sur** une forêt, en direction de Lassigny.”

**KAOK**, p.173.

\*

“A-dreist hor penn, goude Villeselve, e spiomp é tonet tremazomp un aerlestr hag a zeval, èl ur spalwer é **fardiñ àr** un evn.”

“Par-dessus notre tête, après Villeselve, nous apercevons venir vers nous un avion qui surgit, comme un épervier en train de **charger** sur un oiseau.”

**KAOK**, p.180.

\*

“É tourc’hellat hag é komz get an dud e ta din anavout penaos en deus labouret ar Jermaned, a p’o deus gouiet eh aemp da **fardiñ àrnezhe** : kaset o deus gete ar merc’hed yaouank adalek 15 vlez, ar grennbaotred, adalek 16, ar merc’hed dizimez, ar wazed tre da labourat.”

“En fouillant et en parlant avec les gens j’en viens à savoir comment les Allemands ont travaillé, lorsqu’ils ont su que nous allions **charger sur eux** : ils ont emmené avec eux les jeunes filles à partir de 15 ans, les adolescents, à partir de 16, les filles célibataires, les hommes capables de travailler.”

**KAOK**, p.180.

\*

“An 22<sup>vet</sup> a raer dezhoñ **fardiñ àr** an eneberion, evit skrapañ a-zigete ur penn bouzellenn.”

“On fait **charger** le 22<sup>ème</sup> **sur** les ennemis, pour leur grapiller un bout de boyau.”

**KAOK**, p.226.

\*

“Donet a ra aerlestri jerman da vale a-dreist hor penn. Unan anezhe a **fard**, en un taol, **àr** ur silzigenn ag hor re.”

“Des avions allemands vient se promener au-dessus de notre tête. L’un d’entre eux **charge**, d’un coup, **sur** une saucisse des nôtres.”

**KAOK**, p.259.

\*

“Diaes eo nac’hiñ en deus ar Frañs roet an tu d’an Alamagn da grediñ eh oa he soñj **fardiñ arnezhi** un deiz bennak, en ur ober ur feur get ar Rusia.”

“Il est difficile de nier que la France à donner à l’Allemagne le moyen de croire qu’elle avait dans l’idée de **charger sur elle** un jour, en faisant un marché avec la Russie.”

**KAOK**, p.281.

\*\*\*\*

**FINFONDET** (participe passé) - **DÉMOLI-E-S / DÉTRUIT-E-S** (participe passé)

“Degouezhet on get an iliz **finfondet** d’an tennou.”

“Je suis arrivé à l’église **détruite** par les tirs.”

**KAOK**, p.52.

\*

“Kenwerzh a vez gete ivez : lod a werzh bizoùier ; lod arall pennoù obus. Ar gwashañ ’zo, gwalloù a arru : dec’h, ur penn obus en deus tarzhet etre daouarn unan ha **finfondet** e zaouarn hag e fas.”

“Ils font également du commerce : certains vendent des bijoux ; d’autres des têtes d’obus. Il y a pire, des malheurs arrivent : hier, une tête d’obus a explosé entre les mains d’un et a **détruit** ses mains et son visage.”

**KAOK**, p.98.

\*

“**Finfondet** eo an daou loen paour.”

“Les deux pauvres bêtes sont **détruites**.”

**KAAK**, p.128.

\*

“*E-pad daou gant metr bennak ema troc'het ha **finfondet** d'ar fozelloù ha d'an toulloù obus.*”

“Pendant quelque deux cents mètres il est coupé et **détruit** par les tranchées et les trous d'obus.”

**KAAK**, p.145.

\*

“***Finfondet** en doa ar Jermaned hor fozell gentañ get o fotarnoù, met hep ober droug d'ar Frañsizion ; rak kentizh m'o doa kroget da denniñ eh oa graet d'hor soudarded kiliñ un tammig.*”

“Les Allemands ont **détruit** notre première tranchée avec leurs marmites, mais sans faire de mal aux Français ; car aussitôt avaient ils commencé à tirer que cela avait fait reculer un peu nos soldats.”

**KAAK**, p.166.

\*

“*Emberr eh omp en un tachad izel, leun a zour ha **finfondet** d'ar c'hirri.*”

“Nous sommes bientôt dans un endroit bas, plein d'eau et **détruit** par les véhicules.”

**KAAK**, p.175.

\*

“*Ober a ran un dro dre Ludes er c'hreisteiz-mañ. **Finfondet** eo lein kêr, dreist-holl en-dro d'an iliz.*”

“Je fais un tour par Ludes ce midi. Le haut de la ville est **détruit**, surtout autour de l'église.”

**KAAK**, p.261.

\*

“*Ag an iliz ha rac'h eh eus graet ur c'hreñvlec'h. **Finfondet** eo.*”

“De l'église et de tout on a fait une place forte. Elle est **détruite**.”

**KAAK**, p.270.

\*\*\*\*

**FLASTRET** (participe passé) – **ÉCRASÉ-E-S** (participe passé)

“*(...), roñseed divouzellouet, foñvet, tud edante **flastret**.*”

“(...) des chevaux éventrés, gonflés, des hommes **écrasés** en-dessous.”

**KAAK**, p.24.

\*

“*Get o c'hanon bras, ar Jermaned en deus lazhet dec'h, e La Neuville, ur vaouez hag ur c'hroadur, ofiserion ha soudarded. Kuzhet e oant en ur c'hav hag en deus **flastret** àrnezhe.*”

“Les Allemands ont tué hier avec leur gros canon, à La Neuville, une femme et un enfant, des officiers et des soldats. Ils s'étaient cachés dans une cave et ils ont été **écrasés**.”

**KAAK**, p.86.

\*

“*Kemeret eo Herbécourt a-bezh daousto d'ar mindrailheroù a oa kuzhet a-barzh ha da zaou 77 hag en deus dalc'het da denniñ àr hor re beta ken nand eo bet **flastret** an dennerion àr o fezhioù get hon obusoù.*”

“Herbécourt a été pris entièrement malgré les mitrailleuses qui y étaient cachées et deux 77 qui ont continué à tirer sur les nôtres jusqu'à ce que les tireurs aient été **écrasés** sur leurs pièces par nos obus.”

**KAAK**, p.139.

\*

“*Unan anezhe a zo hanter digoret e gorv bras hag un arall a zo **flastret**, dre an hanter, get un treust kouezhet hag en deus, pelloc'h, dalc'het ur soudard arall dre an divhar.*”

“L'un d'entre eux à le ventre moitié ouvert et l'autre est **écrasé** par la moitié, par une poutre tombée et elle a plus loin, retenu un autre soldat par les jambes.”

**KAAK**, p.141.

\*

“*Un treust a zo daet d'er **flastrin** dre an hanter.*”

“Une poutre est venue l'écraser par la moitié.”

**KAAK**, p.142.

\*

“*Paot ag e genseurte d'zo chomet en douar, **flastret**.*”

“Beaucoup de ses camarades sont restés dans la terre, **écrasés**.”

**KAAK**, p.142.

\*

“*Daet 'zo doere deomp eh eus bet **flastret** un nebeud mat a soudarded ag an 22vet kolonial.*”

“Il nous est venu la nouvelle que pas mal de soldats du 22<sup>e</sup> colonial ont été **écrasés**.” **KAAK**, p.226.

\*\*\*\*

**FLASTRIÑ** (verbe) - **ÉCRASER** (verbe)

“Lod n’o deus tizhet o harponat tre, hag emaint atav àr o sav, prest da gouezh get ar c’hentañ taol avel ha da **flastriñ**, marse, unan bennak.”

“Ils n’ont pas réussi à en harponner parfaitement certains, et ils sont toujours toujours debout, prêts à tomber au premier coup de vent et d’**écraser**, peut-être, quelqu’un.”

**KAAK**, p.177.

\*

“Ken uhel e oa ma chom pell a-walc’h da buniñ en aer ag an amzer kent donet d’en em **flastriñ** etre an div linenn.”

“Il était si haut qu’il reste assez loin à se tordre dans les airs avant de venir s’**écraser** entre les deux lignes.”

**KAAK**, p.185.

\*\*\*\*

**FOEÑVET** (participe passé) – **GONFLÉ-E-S** (participe passé)

“(…), roñseed divouzellouet, **foeñvet**, tud edante flastret.”

“(…) des chevaux éventrés, **gonflés**, des hommes écrasés en-dessous.”

**KAAK**, p.24.

\*

“Divourrus a-walc’h eo ur seurt, rak m’ema ret tremen e-tal korvoù 15 jao lazhet ha **foeñvet** dija.”

“C’est tout de même assez désagréable, car il faut passer devant les corps de 15 chevaux tués et déjà **gonflés**.”

**KAAK**, p.94.

\*\*\*\*

**FONDET** (participe passé) – **DÉMOLI-E-S / DÉTRUIT-E-S** (participe passé)

“Setu la Fère-Champenoise get he gar losket ha **fondet**.”

“Voilà la Fère-Champenoise et sa gare incendiée et **détruite**.”

**KAAK**, p.24.

\*

“Amañ nend eus netra **fondet**.”

“Ici, rien n’est **démoli**.”

**KAAK**, p.26.

\*

“**Fondet** eo an ti a-dreistomp get an tennoù.”

“La maison au-dessus de nous a été **détruite** par les tirs.”

**KAAK**, p.56.

\*

“Evit donet en-dro e heuliomp riolenn ar Vilin Bilat, **fondet-rac’h**.”

“Pour revenir nous suivons le ruisseau du Moulin de Bilat, complètement **détruit**.”

**KAAK**, p.65.

\*

“Monet a ran a-herr da welet an iliz. N’eo ket **fondet** re ; ar vered a zo en ur stad truekoc’h get he beziou eilpennet, he c’hroaziou brevet.”

“Je vais rapidement voir l’église. Elle n’a pas été trop **détruite** ; le cimetière est dans un état plus lamentable avec ses tombes renversées, ses croix fracassées.”

**KAAK**, p.65.

\*

“**Fondet-mat** eo ivez an hentoù dezhe, kent degouezh get an div gêrig-se.”

“Les routes ont été aussi bien **détruites** par eux, avant d’arriver dans ces deux villages.”

**KAAK**, p.85.

\*

“A gement tu a zo e welan ec’h achap, èl logod a vehe **fondet** o neizh, e-pad ma talc’h ar potarnoù da darzhal.”

“De tous les côtés, j’en vois qui s’échappent comme des souris dont on aurait **détruit** le nid, pendant que les marmites continuent d’éclater.”

**KAAK**, p.87.

\*

“Loargann a zo hag e welomp an tier **fondet**, an iliz savet he div vagoer trema al loar, èl ur c’horv diskaret chomet digor e ziweuz getoñ, en e c’harm diwezhañ.”

“Il y a la pleine lune et nous voyons les maisons **détruites**, l’église dont les deux murs s’élèvent vers le ciel, comme un corps abattu aux lèvres restés ouvertes dans son dernier pleur.” **KAAK**, p.122.

\*

“Hon ambroug a raer en un ti hanter **fondet**, hag a zo edantoñ ur c’hav a 5 metr a zoned, krouizet en douar hep mañsonerezh.”

“On nous accompagne dans une maison à moitié **détruite**, qui a sous elle une cave de 5 mètres de profondeur, creusée dans la terre sans maçonnerie.”

**KAOK**, p.122.

\*

“Nend eo ket **fondet** ar gêrig-mañ ha ne vez a-barzh, d’al liesañ, nemet soudarded a Vreizh-Veur.”

“Cette petite ville n’a pas été **détruite** et il n’y a, le plus souvent, que des soldats britanniques.”

**KAOK**, p.128.

\*

“**Fondet** eo ha diskrapet rac’h, leun a vodadoù sevn du, e bleuñv, hag a luzern.”

“Elles sont complètement **détruites** et éboulées, pleines de touffes de moutarde noire, en fleurs, et de luzerne.”

**KAOK**, p.135.

\*

“En ur vouzellenn **fondet**-rac’h ema ma zud.”

“Mes hommes sont dans une tranchée complètement **détruite**.”

**KAOK**, p.145.

\*

“Gwall **fondet** eo ar vourc’h.”

“Le **bourg** est bien détruit.”

**KAOK**, p.165.

\*

“Pavet eo al lodenn vrasañ ag ar vourc’hig-mañ ha nend eo ket **fondet**, evit lâret.”

“La plus grande partie de ce petit bourg est pavé et il n’a pour ainsi dire pas été **détruit**.”

**KAOK**, p.168.

\*

“An enderv-mañ e tegemeromp soudarded ar 4vet kompagnunezh. **Fondet** eo ha rannet etre an teir c’hompagnunezh arall.”

“Cet après-midi nous accueillons des soldats de la 4e compagnie. Elle est **détruite** et répartie entre trois autres compagnies.”

**KAOK**, p.181.

\*

“Nend eo ket gwall **fondet** ar gwez doc’h an tu-mañ ; (...)”

“Les arbres ne sont pas trop **détruits** de ce côté ; (...)”

**KAOK**, p.183.

\*

“**Fondet**-mat eo d’an tennoù, pas kement èl hani Reims.”

“Elle est bien **détruite** par les tirs, pas autant que celle de Reims.”

**KAOK**, p.184.

\*

“Meur a liorz a welomp get traoù hadet enne. Tud a labour a-zevri da gempenn o zraoù **fondet** : kreñvoc’h eo ar vuhez eget ar marv !”

“Nous voyons pas mal de jardins avec des choses plantées dedans. Des gens y travaillent sérieusement à arranger leurs affaires **détruites** : la vie est plus forte que la mort !”

**KAOK**, p.192.

\*

“Nend eo ket gwall **fondet** kêr, daousto dezhi bout tostik-tra d’al linennoù.”

“La ville n’est pas trop **détruite**, bien qu’étant près des lignes.”

**KAOK**, p.205.

\*

“**Fondet** eo ar girzhier, an hentoù-bras.”

“Les talus sont **détruits**, les grandes routes.”

**KAOK**, p.205.

\*

“Amañ ema **fondetoc’h** an tier.”

“Ici sont plus **détruites** les maisons.”

**KAOK**, p.205.

\*

“Oulches ha Jumigny nend int ket **fondet** kalz, a dachadoù, muioc’h eget er blez 1915, met e Vassogne nend eus mui ti erbet àr-sav.”

“Oulches et Jumigny ne sont pas beaucoup plus **détruites**, par endroits, qu’en 1915, mais à Vassogne il n’y a plus une maison debout.”

**KAAK**, p.231.

\*

“Chomet a zo àr-dro daou gant a dud amañ, daousto d’an tier bout **fondet**.”

“Il reste autour de deux cents personnes ici, malgré qu’aient été **détruites** les maisons.”

**KAAK**, p.262.

\*

“Epoze ivez a zo **fondet** a-c’houde pell ‘zo.”

“Epoze aussi est **détruit** depuis longtemps.”

**KAAK**, p.263.

\*

“Nend eo ket forzh **fondet** an tier ha chomet e oa tud disoudard enne : rak kempennet eo al liorzhoù hag ar parkoùier.”

“Les maisons ne sont pas fort **détruites** et il y reste des civils : car les jardins et la champs sont entretenus.”

**KAAK**, p.263.

\*

“Klask a ra pep unan e lec’h, e tier **fondet** rac’h d’ar Jermaned.”

“Chacun cherche son endroit, dans des maisons complètement **détruites** par les Allemands.”

**KAAK**, p.267.

\*

“Àr-dro teir eur eh omp e Boul. **Fondet-mat** eo kêr. Ur vaouez a gomzan doc’hti, degouezhet dec’h ag an Ardennes, lec’h ma oa kaset a-c’houde àrlene. Neuze ne oa ket **fondet** Boul.”

“Vers trois heures nous sommes à Boul. La ville est bien **détruite**. Je parle avec une femme, arrivée hier des Ardennes, où elle était envoyée depuis l’année dernière. Alors Boul n’était pas **détruite**.”

**KAAK**, p.269.

\*

“‘Gozik em eus-me prederi bremañ da zistroiñ d’ar gêr a pa ouian ema **fondet** ma zachennig du-hont er Gozh-Kêr, gwerzhet ma loened.”

“J’ai presque de la préoccupation maintenant de retourner à la maison lorsque je sais qu’est **détruite** ma petite ferme là-bas au Gozh-Kêr, vendues mes bêtes.”

**KAAK**, p.287.

\*\*\*\*

### **FONDIÑ** (verbe) – **DÉTRUIRE** (verbe)

“Gronnet eo ar vourc’h get orsal dreinek ha bouzellennoù, kement ma ne vehe tu d’an eneberion tremen hep **fondiñ** holl ar wiad-se get potarnoù.”

“Le bourg est entouré de barbelés et de tranchées, tellement qu’il ne sera pas possible à l’ennemi de passer sans **détruire** tout ce réseau avec des marmites.”

**KAAK**, p.165.

\*

“Adal neuze en em gav aotreet mab-den da gemer ha da **fondiñ** kement tra ‘zo : an evaj evit evet, ar gloestraj evit ober tan, an dilhad hag an traoù arall evit kas getoñ pe evit gwerzhiñ.”

“Depuis lors l’être humain se trouve autorisé à prendre et à **détruire** chaque chose : la boisson pour boire, le mobilier pour faire du feu, les vêtements et les autres choses pour les emporter ou pour vendre.”

**KAAK**, p.270.

\*\*\*\*

### **FUSILLADE** (français – féminin)

“A fait preuve de beaucoup de zèle et d’ardeur en allant, malgré une vive **fusillade**, renforcer le réseau de fils de fer, en avant dans les tranchées...”

**KAAK**, p.54.

\*\*\*\*

### **FUSIL-MITRAILLEUR** (français – masculin)

“Hiziv e c’houlenner get al letanant Hégron, hag a zalc’h lec’h an Ao. Dupoux e-pad e bermision, ober ur rapport evit displeg petra a gred e vehe mat da gempenn er **fusil-mitrailleur** hag ar benveger a ya doc’htoñ.”

“Aujourd’hui on demande au lieutenant Hégron, qui tient la place de M.Dupoux pendant sa permission, de faire un

rapport pour expliquer ce qu'il pense qu'il serait bon d'arranger dans le **fusil-mitrailleur** et l'équipement qui vient avec lui."

**KAACK**, p.203.

\*

"N'en doa ket plijet respont ar c'hompagnunezhioù diàr-benn ar **fusil-mitrailleur** d'ar c'horonal."

"La réponse des compagnies au sujet du **fusil-mitrailleur** n'a pas plu au colonel."

**KAACK**, p.205.

\*\*\*\*

**FUZUILH-ENN-OÙ** (fuzuilh : masculin pluriel ; fuzuilhenn : féminin) – **FUSIL-S** (masculin)

"Èl lod-kaer, graet em eus ar brezel, penn-d'ar-benn, hep tenniñ un tenn **fuzuilhenn** àr ma nesañ a oa a-dal din hag a oa desket din kasaat hag ober ma enebour anezhoñ."

"Comme beaucoup, j'ai fait la guerre de bout en bout sans tirer un coup de **fusil** sur mon *prochain* qui était en face de moi et que l'on m'avait après à haïr, à nommer mon *ennemi*."

**KAACK**, p.10.

\*

"An deizioù àr-lerc'h eh aomp da chom e skol ar C'hae, lec'h ma roer deomp dilhad, sec'hier; **fuzuilhennoù** ha kement tra ret d'ur soudard."

"Les jours suivants nous logeons à l'école du Quai, où l'on nous donne des vêtements, des sacs, des **fusils** et toute chose nécessaire à un soldat."

**KAACK**, p.13.

\*

"Goulenn a raer ur skrivagnour e'it burev ar gompagnunezh. Setu ma zres. Ma micher gozh, a pa oan ec'h ober ma servij. Atav eh on duac'hoc'h da verrat ur bluenn eget ur **fuzuilhenn**."

"On demande un écrivain pour le bureau de la compagnie. Voilà mon affaire. Mon vieux métier, lorsque je faisais mon service. Je suis toujours plus compétent avec une plume qu'avec un **fusil**."

**KAACK**, p.14.

\*

"Ha bec'h àr ar paperioù ! Na pet gwezh ema dav deomp ober roll tud ma c'hompagnunezh, get niverenn ar **fuzuilhennoù**..."

"Tud ar gompagnunezh, int, a c'hoari soudard : kerzhet d'ar paz, merat ar **fuzuilhenn**, postal àr ar maezoù."

"Et le fardeau de la paperasse ! Combien de fois nous demande-t-on de faire la liste des hommes de ma compagnie avec le nombre de **fusils**..."

Les hommes de la compagnie, eux jouent au soldat : Marcher au pas, entretenir le **fusil**, faire la garde dans les campagnes."

**KAACK**, p.14.

\*

"É vonet get hon hent, e kred al letanant bout klevet tennoù **fuzuilhenn**."

"En chemin, le lieutenant croit avoir entendu des tirs de **fusil**."

**KAACK**, p.18.

\*

"Ober a ra deomp kargiñ hor **fuzuilhennoù**, ha ni e fozelloù an hent-bras hag en ur plañchad maiz da c'hortoz gwelet an enebour ..."

"Ils nous fait charger nos **fusils**, et nous voilà dans le fossé de la grande route et dans un rang de maïs pour attendre de voir l'ennemi..."

**KAACK**, p.18.

\*

"Dav eo din bountiñ ma zroad **fuzuilhenn** en ur c'harrez gwer evit monet en ti."

"Je dois pousser le pied de **mon fusil** dans un carreau de verre pour entrer."

**KAACK**, p.19.

\*

"Kouezhet int en ur yoc'h, kej-mej, o **fuzuilhennoù** gete en o dorn, é tonet er-maez ag an ti."

"Ils sont tombés en tas, entremêlés, le **fusil** à la main, en train de sortir du bâtiment."

**KAACK**, p.23.

\*

"Rac'h an tier a zo lec'h ar boledoù **fuzuilhenn** hag an obusoù àrnezhe."

"Toutes les maisons portent des impacts de balles de **fusil** et d'obus."

**KAACK**, p.24.

\*

"Ema c'hoazh trouz an tennoù **fuzuilhenn** ha kanon en e ziskouarn, a lâr din, ha trouz gwer e di é torriñ get an horos."

“Il a encore le bruit des coups de **fusil** et de canon dans les oreilles, nous dit-il, et le bruit des vitres de sa maison en train de se briser à cause du choc.”

**KAACK**, p.25.

\*

“*Ober a ra deomp saludiñ, ni ivez, get hor **fuzuilhenn**.*”

“Il nous fait les saluer, nous aussi, avec notre **fusil**.”

**KAACK**, p.25.

\*

“*N'int ket fall doc'homp neoazh : get pevar blank em eus ur voutailhad laezh d'ober lein, kent monet da Châlons-sur-Marne da gas dilhad tud varv, **fuzuilhennoù**, ha pep seurt dihaolaj serret d'hor soudarded.*”

“Elles ne sont pas méchantes avec nous cependant : avec quatre sous, j'ai une bouteille de lait pour faire le dîner, avant d'aller à Châlons-sur-Marne emporter les vêtements des morts, les **fusils** et toute sorte de matériel récupéré par nos soldats.”

**KAACK**, p.29.

\*

“*An tennoù **fuzuilhenn** ha mindrailher a darzh stank, stank ha sec'h.*”

“Les coups de **fusils** et de mitraillettes éclatent nombreux, nombreux et secs.”

**KAACK**, p.33.

\*

“*Tennoù kanon ha **fuzuilhenn** a darzh kentizh.*”

“Des tirs de canon et de **fusil** éclatent aussitôt.”

**KAACK**, p.41.

\*

“*Dreist Oulches du-hont, ne arsav ket an tennoù **fuzuilhenn** a darzhal stank ha sec'h.*”

“Au-dessus de Oulches, là-bas, les coups de **fusil** n'arrêtent pas d'éclater, intenses et secs.”

**KAACK**, p.52.

\*

“*Da Œuilly eh aomp arre. Hag e krogomp en-dro da c'hoari get ar **fuzuilhennoù**, da vonet d'ar paz, da droiñ a-gleiz, a-zehou ; (...)*”

“Nous allons de nouveau à Œuilly. Et nous recommençons à faire joujou avec les **fusils**, à marcher au pas, à tourner de gauche à droite ; (...)”

**KAACK**, p.55.

\*

“*Troiñ ha distroiñ a ran dre ar vourc'h, e'it gouiet ha me 'gavo netra, hag e tegouezhan a-dal da dri soudard puniset, a zo un adjudant doc'h o lakaat da vezeat o **fuzuilhenn**, hep fichal o zreid.*”

“Je tourne et retourne dans le bourg, pour savoir si jamais je trouve quelque chose, et je tombe devant à trois soldats punis, avec un adjudant qui est en train de les faire manœuvrer leur **fusil**, sans bouger les pieds.”

**KAACK**, p.72.

\*

“*Met ar re a zo karget d'hon deskiñ ne ouiont nemet diviz deomp penaos e vez dalc'het plaen ar **fuzuilhenn**, ha penaos e kerzher d'ar paz !*”

“Mais ceux en charge de nous instruire ne savent que décrire comment on garde le **fusil** à plat, et comment on marche au pas !”

**KAACK**, p.73.

\*

“*A-vintin e raer deomp kempenn **fuzuilhennoù**, leraj ha dilhad : 'gozik eh omp mistr !*”

“Le matin, on nous fait arranger **fusils**, chaussures de cuir et uniformes : nous sommes presque propres !”

**KAACK**, p.75.

\*

“*Monet a raomp dre an douaroùier, daousket edan hor samm, leraj ar sac'h hag ar **fuzuilhenn** é heskennat hon divskoaz hag é parraat doc'homp a denniñ hon anal.*”

“Nous marchons à travers champs, ployés sous notre charge, les lanières de notre sac et le **fusil** nous sciant les épaules et nous empêchant de respirer.”

**KAACK**, p.78.

\*

“*Dec'h e oa divontet ha kempennet mat ar **fuzuilhennoù**.*”

“Hier on avait démonté et bien préparé les **fusils**.”

**KAACK**, p.80.

\*

“Aet eo c’hoazh ma zud d’ober an amoed get o **fuzuilhennoù**.”

“Mes hommes sont encore partis faire le guignol avec leurs **fusils**.”

**KAAK**, p.81.

\*

“Tremen a raomp dre Somme-Suippe hag e-tal ur vered soudarded, steudet ar c’hroazioù a-barzh a-gantoù. Deval a raomp hor **fuzuilhennoù** dezhe.”

“Nous passons par Somme-Suippe et en face du cimetière militaire, dans lequel les croix sont alignées par centaines. Nous leur présentons nos **armes**.”

**KAAK**, p.82.

\*

“Eveshaet a zo n’heller ket em servij a-feson ag ar **fuzuilhenn** hag ar baionet er bouzellennoù.”

“On fait la remarque qu’on ne peut pas se servir correctement du **fusil** ou de la baïonnette dans les tranchées.”

**KAAK**, p.89.

\*

“Leun eo ar vouzellenn a zour, a fang, a dammoù koad, a dammoù houarn, a zilhad, a **fuzuilhennoù**.”

“La tranchée est pleine d’eau, de fange, de morceaux de bois, de morceaux de fer, de **fusils**.”

**KAAK**, p.93.

\*

“Unan a welan é valiñ kafe en e asiet houarn get troad e **fuzuilhenn** !”

“J’en vois un qui moue du café dans sa gamelle en fer avec le pied de son **fusil** !”

**KAAK**, p.98.

\*

“Ar mintin-mañ eh omp kaset da denniñ get ar **fuzuilhenn**, e sigur deskiñ d’ar re na ouiont ket hag e gwirionez evit c’hoari. ; rak pep unan a denn hep sellet doc’h ar gwenn, evit bout dijañ fonnapploc’h da dec’h a zindan ar glav a gouezh arre.”

“Ce matin, nous sommes envoyés tirer avec le **fusil**, sous prétexte de l’apprendre à ceux qui ne le savent et en vérité pour jouer ; car chacun tire sans regarder la cible, pour être libéré plus vite, afin de fuir la pluie qui tombe à nouveau.”

**KAAK**, p.100.

\*

“Maliñ a ra greun get troad e **fuzuilhenn**, hag e vouched – ha nend eo ket ar re vistrañ – a servij dezhoñ da sil !”

“Il moule les grains avec le pied de son **fusil**, et son mouchoir – qui n’est pas des plus propres – lui sert de filtre !”

**KAAK**, p.108.

\*

“Graet zo toulloù er magoerioù evit tenniñ get ar **fuzuilhenn**.”

“On y a fait des trous dans les murs pour tirer avec le **fusil**.”

**KAAK**, p.124

\*

“Ac’han-se e welan Faucaucourt ha Ti ar Recevour hag a-gleiz soudarded é tenniñ get ar **fuzuilhenn**.”

“De là je vois Faucaucourt et la Maison du Receveur et à gauche des soldats qui tirent avec le **fusil**.”

**KAAK**, p.140.

\*

“E-pad ma tuan paper amañ ha ma lakaer ar soudarded da sammiñ à-un-dro o **fuzuilhenn** e laosker ar blezad da vreiniñ en douaroùier.”

“Pendant que je noircis du papier et qu’en même temps on fait porter aux soldats leur **fusil** on laisse la moisson pourrir dans les champs.”

**KAAK**, p.153.

\*

“Da 11 eur eh omp er flagenn, a-raok Beurieux, lec’h ma tiskennomp evit enoriñ, get hor **fuzuilhennoù** daou pe dri soudard a roer ar groaz brezel dezhe.”

“À 11 heures nous sommes dans la vallée, avant Beurieux, où nous descendons pour honorer, avec nos **fusils**, deux ou trois soldats à qui on donne la croix de guerre.”

**KAAK**, p.229.

\*

“Ret eo bet d’ar Jeneral Mordrel kemenniñ d’ar re a ra hent get kirri dougiñ ur **fuzuilhenn**, get tennoù a-barzh, prest d’en em zifenn.”

“Le Général Mordrel a dû ordonner à ceux qui font la route avec des charrettes de porter un **fusil**, armé, prêts à se défendre.”

**KAAK**, p.257.

\*\*\*\*

**FUZUILHENN-OÛ-MINDRAILHER** (féminin) – **FUSIL-S-MITRAILLEUR-S** (masculin)

“*Setu degouezhet genomp fuzuilhennoù-mindrailher ha pistolennoù-tennataer.*”

“Nous voici arrivés de **fusils-mitrailleurs** et des pistolets-tireurs.”

**KAOK**, p.167.

\*

“*Just eo bet n'en deus plantet arnon, get fuzuilhenn klezeñvet ar soudard a rae gward, a pand on aet d'ar c'has d'ar poste de police.*”

“Cela a été juste qu’il ne m’ait pas planté avec le **fusil à baïonnette** du soldat qui faisait la garde, lorsque je suis aller l’emmener au poste de police.”

**KAOK**, p.201.

\*\*\*\*

**G**

**GARM DIWEZHAÑ – DERNIER PLEUR**

“*Loargann a zo hag e welomp an tier fondet, an iliz savet he div vagoer trema al loar, èl ur c'horv diskaret chomet digor e ziweuz getoñ, en e c'harm diwezhañ.*”

“Il y a la pleine lune et nous voyons les maisons détruites, l’église dont les deux murs s’élèvent vers le ciel, comme un corps abattu aux lèvres restés ouvertes dans son **dernier pleur**.”

**KAOK**, p.122.

\*\*\*\*

**GLAC'HAR** (masculin) – **CHAGRIN** (masculin)

“*Donet a ra an daeroù e daoulagad an div gaezh maouez-mañ é komz ag o glac'har, hag anken a za din doc'h o gwelet.*”

“Les larmes viennent aux yeux de ces deux pauvres femmes en parlant de leur **chagrin**, et de l’angoisse qui me vient en les voyant.”

**KAOK**, p.179.

\*\*\*\*

**GLOAZET** (participe passé) – **BLESSÉ-E-S** (participe passé)

“*Unan anezhe, ha ne oa ket gloazet-bras, a vo ret neoazh troc'hiñ e verc'h doc'htoñ, en arbenn m'ema lezet amañ re bell hep ober ar e dro.*”

“On va devoir couper le bras de l’un d’entre eux qui n’était pas **blessé** trop gravement parce qu’on l’a laissé trop longtemps sans s’en occuper.”

**KAOK**, p.57.

\*\*\*\*

**GOULIET** (participe passé) – **BLESSÉ-E-S** (participe passé)

“*En ur zegouezh er vourc'h, e welan, e-kreiz an hent, dilhad roget, tammoù kig gwadek tud ha roñseed, neudennoù telefon a-skourr, karzezioù gwer brezilhet. 38 a re gouliet a zo ha 8 a re lazhet.*”

“Tout en arrivant au bourg, je vois, au milieu de la route, des vêtements déchirés, des morceaux de viande sanglants d’hommes et d’animaux, des fils de téléphone, allongés, des carreaux de verre brisé. Il y a 38 **blessés** et 8 morts.”

**KAOK**, p.87.

\*

“*Gouliet eo bet e penn kentañ ar brezel hag ema a-c'houde er c'hlañvdi.*”

“Il a été **blessé** au début de la guerre et est depuis à l’hôpital.”

**KAOK**, p.108.

\*\*\*\*

**GREUNAD-ENN- OÛ** (masculin & féminin) – **GRENADE-S** (féminin)

**Greunad**, pluriel collectif / **Grenadenn**, forme singulative féminine / **Grenadennoù**, pluriel de la forme singulative

“*Eh oant é tarbar doc'h greunad d'ar re yaouank.*”

“Ils étaient en train de distribuer des **grenades** aux jeunes.”

**KAOK**, p.93

\*

“*Henoazh, goude bout stlejet ar o c'hein boestadoù greunad betek al linenn gentañ, e tle hon tud monet da Courtémont da ziskuizh.*”

“Ce soir, après avoir charrier sur leur dos des boîtes de **grenades** jusqu’à la première ligne, nos hommes peuvent aller à

Courtémont se reposer.”

**KA**AK, p.100.

\*

“Kroget en doa dec’h hon tud da dolpiñ an traoù chomet àr an dachenn, pe en toulloù-gwasked : fornevoù, **greunadoù**, obusoù, dilhad, sec’hier, treustier houarn, armaj a gement seurt.”

“Nos hommes ont commencé hier à rassembler les choses restées sur le champ, ou dans des abris : des fourneaux, des **grenades**, des obus, des vêtements, des sacs, des poutres métalliques, des armes de toute sorte.”

**KA**AK, p.142.

\*

“Bemnoz neoazh ema ret d’hon tud monet da zarbar tarzherzed, **greunadoù**, koad ha houarn d’al linennoù kentañ.”

“Chaque soir pourtant, nos hommes doivent approvisionner les premières lignes en détonateurs, en **grenades**, en bois et en fer.”

**KA**AK, p.214.

\*

“Er c’hanol amañ eh eus kalz a besked, hag ar soudarded en em laka da besketa get ar **greunadennoù**.”

“Dans le canal ici il y a beaucoup de poissons, et les soldats se mettent à pêcher à la **grenade**.”

**KA**AK, p.260.

\*\*\*\*

## GW

**GWAD** (masculin) – **SANG** (masculin)

“Hon enebourion ? Benveger, kentoc’h, èldomp, etre daouarn ar re a oui **argantiñ gwad bugale Doue**.”

“Nos ennemis ? Des outils plutôt, comme nous, entre les mains de ceux qui **marchandent le sang** des enfants de Dieu.”

**KA**AK, p.25.

\*

“Setu traoù aze a vehe aes parraat a-zoc’h te èlkent a pa vehe karet, ha ne vehe ket gwelet ur seurt tud é laerezh ar re a zo é reiñ o **gwad** evit difenn o yalc’had.”

“Voilà comment sont les choses ici, qu’il serait aisé d’empêcher si on le voulait, et on n’y verrait plus cette sorte de gens en train de voler ceux qui donnent leur **sang** pour défendre leur bourse.”

**KA**AK, p.39.

\*

“(…) Degouezhel a ra soudarded gwallaozet amañ. Leun eo ar gar anezhe, gronnet o divhar, o divrec’h, o fennoù get liennoù gwenn, ruzet get ar **gwad**, roeget o dilhad, hir o barv, divinet.”

“(…) Il arrive des soldats blessés. La gare en est pleine, leurs jambes, leurs bras, leur tête, sont recouverts de bandes blanches, rougies par le **sang**, leurs vêtements déchirés, leur barbe longue, défigurés.”

**KA**AK, p.27.

\*

“Àr an hent e kavomp roñseed dilezet d’o mistr e kostez an hent-bras. Pleget eo o fenn gete, ar **gwad** hag al lin é tiveriñ ag an toulloù en deus graet dezhe an tammoù obus.”

“Sur le chemin, nous trouvons des chevaux abandonnés par leur maître au bord de la grande route. Leur tête est pliée, le **sang** et le pus sortent des trous que leur ont faits les éclats d’obus.”

**KA**AK, p.30.

\*

“C’hoazh e redo ar **gwad** enta.”

“Le **sang** va donc encore couler.”

**KA**AK, p.45.

\*

“Hag emberr e ta pep tapenn gwilizh, skourret doc’h bep pep geotenn, pep briñsenn, da gemer liv an heol, èl pa vehent ec’h ouel daeroù **gwad**.”

“Et rapidement, toutes les gouttes de rosée, accrochées à chaque brin d’herbe, à chaque branchage, prennent la couleur du soleil, comme si elles pleuraient des larmes de **sang**.”

**KA**AK, p.47.

\*

“Trema al linennoù eh aont, en ur c’hragellat c’hoantek ; rak klevet a raont blaz ar **gwad** hag ar c’hig kristen, skourret du-se doc’h an drein orsal...”

“Mon regard s’y attache. Ils se dirigent vers les lignes, en croissant avec envie ; car ils sentent l’odeur du **sang** et de la chair chrétienne, suspendus là-bas aux barbelés...”

**KA**AK, p.53.

\*

“*Setu kenseurted é tonet, ar gwad é redek doc'hte.*”

“Voilà des camarades qui arrivent, le **sang coulant** sur eux.”

**KA AK**, p.87.

\*

“*Setu unan, ar gwad é tiver a-zoc'htoñ.*”

“En voilà un qui perd son **sang**.”

**KA AK**, p.92.

\*

“*Ema al loar é sevel, ruz-poazh, èl pa vehe àrnezhi dameuc'h ar gwad skuilhet amañ.*”

“La lune est en train de se lever, rouge-grillé, comme si elle réfléchissait le **sang** versé ici.”

**KA AK**, p.93.

\*

“*Huchal a raont, touiet a raont, tarzhal a ra tokarnoù ha pennoù, redek a ra ar gwad.*”

“Ils crient, ils jurent, les casques et les têtes éclatent, le **sang** court.”

**KA AK**, p.120.

\*

“*Ar re'rall a achap da bep tu, goloet a wad.*”

“Les autres s'échappent de tous les côtés, couverts de **sang**.”

**KA AK**, p.133.

\*

“*Gwelet a ran ur soudard è redek da glask sikour, ar gwad é strimpiñ ag e vrec'h ; ur jao é teurel gwad dre e zifroen : ruz eo an hent get ar gwad.*”

“Je vois un soldat en train de courir pour chercher du secours, le **sang** jaillissant de son bras ; un cheval en train de lancer du **sang** par ses naseaux : la route est rouge de **sang**.”

**KA AK**, p.136.

\*

“*Savet eo e zivhar digor getoñ d'al lein, edan ar bec'h, hag e benn a zo pleget àr e skoaz, e veg digor getoñ hag ar gwad é tiver anezhoñ.*”

“Ses jambes ouvertes se sont élevées vers le haut, sous la charge, et sa tête est pliée sur son épaule, la bouche ouverte et le **sang** qui en coule.”

**KA AK**, p.142.

\*

“*Du-hont e varv tud, a-raok o c'hours, tud èldomp hag a yav o gwad da lardiñ ar Leue Aour ; (...)*”

Là-bas meurent des hommes, avant leur heure, des hommes comme nous dont le **sang** ira engraisser le Veau d'Or ; (...)

**KA AK**, p.161.

\*

“*Daou vlezad hanter ema dismantret hon tiegezhoù ; tregont miz 'zo e red gwad gwellañ bugale Breizh ; Doue a oar evit petra ?*”

“Deux ans et demi que sont ravagés nos foyers : trente mois que coule le meilleur **sang** des enfants de Bretagne ; Dieu sait pourquoi ?”

**KA AK**, p.168.

\*

“*Setu-ni dirak ar ster Aisne, ken didrous bremañ hag en deus rudellet kement a gorvoù lazhet hag a wad ar blezioù tremenet.*”

“Nous voici devant la rivière Aisne, si tranquille maintenant que tant de corps tués et de **sang** y ont roulé les années passées.”

**KA AK**, p.184.

\*

“*En un toull, get an herr a oa àrnon, é kouezh ma zokarn diàr ma fenn, kentañ, hag eh an da stokiñ ma zal doc'h ar vevenn àrnezhoñ, ken kreñv ma strimp ar gwad er-maez.*”

“Dans un trou, à cause de ma hâte, mon casque me tombe de la tête, et je me cogne le front contre son bord, si fort que le **sang** gicle dehors.”

**KA AK**, p.226.

\*

“*Muioc'h a wad a zo eget a zroug, trugarez da Zoue.*”

“Plus de **sang** que de mal, grâce à Dieu.”

**KA AK**, p.226.

\*

“E gwirionez, kouezhet eo izel Bro-Frañs ha dober he deus ag ur bugad **gwad**...”

“En vérité, la France est tombée bas et elle a besoin d’une lessive **de sang**...”

**KAOK**, p.249.

\*

“A pa ne gomzont ket ag o dirollaj e savont enep da gement tra a zo : emaint evit achu ar brezel a-benn, koustet a gousto ; ne vennont ket mui reiñ un dapenn **gwad** evit an Elzas hag al Loren ; ar brezel-mañ nend eo nemet labour ar re binvik hag e venn ober lazhiñ al labourizion rak ma ta re a hardizhted dezhe.”

“Lorsqu’ils ne parlent pas de leurs débauches, ils s’élèvent contre tout : ils sont pour finir la guerre coûte que coûte ; ils ne veulent plus donner une goutte de **sang** pour l’Alsace et la Lorraine ; cette guerre n’est que l’ouvrage des riches qui veulent faire tuer les ouvriers parce qu’il leur vient trop d’assurance.”

**KAOK**, p.252.

\*

“Neoazh ema politikerion ag o bro en deus tennet ar brezel àrnomp, hep abeg. Bremañ e karahent, moarvat, ma vehe graet get **gwad**... ar re ‘rall !”

“Cependant ce sont des politiciens de leur pays qui ont tiré la guerre sur nous, sans raison. Maintenant, ils aimeraient assurément, que cela soit fait avec le **sang**... des autres !”

**KAOK**, p.254.

\*

“Ha mab-den a skuilh daeroù, ha mab-den a skuilh **gwad**...”

“Et l’homme répand des larmes, et l’homme répand du **sang**...”

**KAOK**, p.256.

\*

“Etre ar vuhez-se ha hounnañ ema fozell ar Brezel get e lousteri, e fang hag e **wad**.”

“Entre cette vie-là et celle-ci il y a le fossé de la guerre avec sa saloperie, sa fange et son **sang**.”

**KAOK**, p.309.

\*

“Gwelet em eus meur a unan skoet d’ar brezel ha n’em eus kavet nemet unanik bennak anezhe hag a ziskoueze reiñ o **gwad** dre garantez evit ar Frañs.”

“J’en ai vu plus d’un frappé par la guerre et je n’en ai trouvé que quelques-uns d’entre eux qui semblaient donner son **sang** par amour pour la France.”

**KAOK**, p.311.

\*\*\*\*

**GWADEL - GWADEK** (adjectif) – **SANGLANT** (adjectif)

“Lâret ‘vehe brec’h ur jigant astennet àr ar bratell : Mab-den é kennig da Justis an aotrou Doue aberzh **gwadel** E vugale lazhet...”

“On dirait le bras d’un géant tendu sur le champ : L’homme qui présente à la justice de Dieu le sacrifice **sanglant** de Ses enfants tués...”

**KAOK**, p.48.

\*

“En ur zegouezh er vourc’h, e welan, e-kreiz an hent, dilhad roget, tammoù kig **gwadek** tud ha roñseed, neudennoù telefon a-skourr, karreziou gwer brezilhet. 38 a re gouliet a zo ha 8 a re lazhet.”

“Tout en arrivant au bourg, je vois, au milieu de la route, des vêtements déchirés, des morceaux de viande **sanglants** d’hommes et d’animaux, des fils de téléphone, allongés, des carreaux de verre brisé. Il y a 38 blessés et 8 morts.”

**KAOK**, p.87.

\*

“Ne gavan ket-me ; da gentañ rak ne welan tamm braventez erbet en ur galon **gwadek**, tennet ag ur c’horv, zoken pand eo hani hor Salver eo, pa vez staget àr un tamm danvez, daousto dezhoñ kaout tri liv.”

“Je ne trouve pas moi ; premièrement car je ne vois aucune beauté dans un cœur **sanglant**, sorti d’un corps, même si c’est celui de notre Sauveur, quand il est attaché sur un bout de tissus, même s’il est tricolore.”

**KAOK**, p.225.

\*\*\*\*

**GWADET** (participe passé) – **SAIGNÉ-E-S** (participe passé)

“Na mam bro, petra ‘vo anezhi, àr-lerc’h ar reverzhi-mañ ? **Gwadet** eo, muioc’h eget hani ; divrezhonekaet muioc’h eget biskoazh...”

“Ni mon pays, qu’en sera-t-il de lui, après cette grande marée ? Il est **saigné**, plus qu’aucun ; débretonnisé plus que jamais...”

**KAOK**, p.309

\*

“Daousto d’ar pezh a oa grataet deomp, eh oa ar brezel diwezhañ an hani a raemp-ni, n’en deus ket gallet ar Frañs parraat a denniñ àrnomp, ugent vlez goude, un arall euzhusoc’h c’hoazh ha hiroc’h, hag en deus **gwadet**, ur wezh oc’h penn, hor bro gaezh, diskaret àrnezhi an dismantrou hag ar gwalloù spontusañ.”

“Malgré ce qui nous avait été promis, que c’était la dernière guerre celle que nous faisons nous, la France n’a pas pu empêcher d’attirer sur nous, vingt ans plus tard, une autre plus horrible encore et plus longue, qui a **saigné**, une fois de plus, notre beau pays, abattu sur lui les ravages et les malheurs les plus terribles.”

**KAAK**, p.312.

\*\*\*\*

**GWALLAET** (participe passé) – **BLESSÉ-E-S** (participe passé)

“Un nebeud vad a roñseed hag a soudarded a zo lazhet pe **gwallaet** àr-un-daol getoñ !”

“Pas mal de chevaux et de soldats sont tués ou **blessés** en même temps que lui !”

**KAAK**, p.96.

\*\*\*\*

**GWALLAOZET** (participe passé) – **EN MAUVAIS ÉTAT / BLESSÉ-E-S** (participe passé)

“Stank ac’hanomp a zo bet lazhet pe **gwallaezet**, hep komz ag ar re a zo daet da vervel d’ar gêr, get paourantez serret du-se.”

“*Beaucoup d’entre nous ont été tués ou **blessés**, sans parler de ceux qui sont revenus mourir à la maison, enfermés dans la misère.*”

**KAAK**, p.10.

\*

“(…) Degouezhel a ra soudarded **gwallaezet** amañ. Leun eo ar gar anezhe, gronnet o divhar, o divrec’h, o fennoù get liennoù gwenn, ruzet get ar gwad, roeget o dilhad, hir o barv, divinet.”

“(…) Il arrive des soldats **blessés**. La gare en est pleine, leurs jambes, leurs bras, leur tête, sont recouverts de bandes blanches, rougies par le sang, leurs vêtements déchirés, leur barbe longue, défigurés.”

**KAAK**, p.27.

\*

“Iañ a viz Du. Gouel an Hollsent.-C’hoazh eh eus bet **gwallaezet** lod ac’hanomp.”

“1er novembre. Toussaint. - Certains d’entre nous ont encore été **blessés**.”

**KAAK**, p.36.

\*

“O gwelet a raomp azezet àr dreuzoù an dorioù, straket, ar spont en o daoulagad ; o fenn, o gar, o brec’h **gwallaezet**.”

“Nous les voyons assis sur le seuil des portes, crottés, la terreur dans leurs yeux ; leur tête, leur jambe, leur bras **blessés**.”

**KAAK**, p.37.

\*

“Donet a ra soudarded fresk da gemer lec’h ar re lazhet ha **gwallaezet**.”

“Il arrive des soldats frais pour prendre la place des tués et des **blessés**.”

**KAAK**, p.43.

\*

“Da unnek eur noz e taer da lâret din ema lazhet unan a ma roñseed ha **gwallaezet** an arall.”

“A onze heures sur soir on vient me dire qu’un de mes chevaux a été tué et un autre **blessé**.”

**KAAK**, p.53.

\*

“Daou soudard ag an 12vet ha 18vet a zo **gwallaezet**.”

“Deux soldats du 12e et 18e sont **blessés**.”

**KAAK**, p.57.

\*

“Un tregont soudard bennak hag un nebeut roñseed a zo **gwallaezet**.”

“Une trentaine de jeunes soldats et quelques chevaux sont **blessés**.”

**KAAK**, p.85.

\*

“Beta bremañ nend eus **gwallaezet** nemet un hanter-c’hant den bennak ag hor re.”

“Jusqu’à maintenant, il n’y a qu’une cinquantaine de **blessés** parmi nos hommes.”

**KAAK**, p.92.

\*

“Emberr setu prizonerion ; tud yaouank-flamm, fall vinet, lod **gwallaezet**, goloet a fang hag a zouar.”

“Voilà bientôt des prisonniers ; des hommes très jeunes, mal en point, certains **blessés**, recouverts de fange et de terre.”

**KAAK**, p.92.

\*

“*Diskenn a ra lod anezhe get prizonerion, lod arall rak mand int gwallaozet.*”

“Certains d’entre eux redescendent avec des prisonniers, d’autres parce qu’ils sont **blessés**.”

*KAAK*, p.92.

\*

“*Nend eus ket ur bern lazhet e-mesk hor re, a lârer : re gwallaozet a zo muioc’h.*”

“On nous dit qu’il n’y a pas beaucoup de morts parmi les nôtres : il y a plus de **blessés**.”

*KAAK*, p.92.

\*

“*Daou soudard ag ar Iañ kompagnunezh a zo bet lazhet hiziv hag eizh gwallaozet.*”

“Deux soldats de la 1<sup>ère</sup> compagnie ont été tués et huit **blessés**.”

*KAAK*, p.93.

\*

“*Daou zen ag hor re a zo gwallaozet hiziv.*”

“Deux hommes des nôtres sont **blessés** aujourd’hui.”

*KAAK*, p.94.

\*

“*Diàr 200 den ur gompagnunezh, hag en doa graet an taol ’gozik hep kaout hani gwallaozet, 25 a zo devalet, divac’hagn.*”

“Sur 200 hommes de la compagnie qui étaient dans le coup, presque sans avoir personne de **blessés**, 25 sont redescendus valides.”

*KAAK*, p.95.

\*

“*Ar re ’rall a zo bet gwallaozet pe lazhet dreist-holl get hon tennoù-ni.*”

“Les autres ont été **blessés** ou tués surtout par nos tirs à nous.”

*KAAK*, p.95.

\*

“*Soudarded nevez a zegouezh ivez da gemer lec’h ar re gwallaozet pe lazhet.*”

“De nouveaux soldats arrivent aussi pour prendre la place des **blessés** ou tués.”

*KAAK*, p.104.

\*

“*Nag ul levenez evit an holl dilezel an tachad-mañ, lec’h mah omp bet gwasket kement ! 32 ac’hanomp a laoskomp o c’horvoù en douar milliget-mañ ha 98 a zo bet kaset àr-dreñv, gwallaozet.*”

“Quel bonheur pour tous de laisser cet endroit, où nous avons été tellement opprimés ! Nous laissons les corps de 32 d’entre nous dans cette terre maudite, et 98 ont été envoyés à l’arrière, **blessés**.”

*KAAK*, p.106.

\*

“*Tud a achap d’an douarouier ha spurmantiñ a ran ur beleg é redek da welet ar re wallaozet.*”

“Des hommes s’échappent des terres et j’aperçois un prêtre en train de courir voir les **blessés**.”

*KAAK*, p.133.

\*

“*A-gleiz deomp e sailh unan ag hor pezhioù hag e welan pevar den é tougiñ ur c’hanoner gwallaozet.*”

“A notre gauche saute une de nos pièces et je vois quatre hommes en train de porter un canonnier **blessé**.”

*KAAK*, p.133.

\*

“*Ar soudard Josse, a ma c’hompagnunezh, a zo skoet d’un tamm potin ar mintin-mañ, ha d’enderv-noz ema gwallaozet al letanant Petit hag ar serjant Mougin, hag a oa é komz en nor-borzh.*”

“Le soldat Josse, de ma compagnie, est frappé d’un éclat de fonte ce matin, et cet après-midi, sont **blessés** le lieutenant Petit et le sergent Mougin, qui étaient en train de parler sur le palier.”

*KAAK*, p.136.

\*

“*Re gwallaozet a za goude : nend eus ket kalz a Frañsizion en o mesk.*”

“Les **blessés** viennent après : il n’y a pas beaucoup de Français parmi eux.”

*KAAK*, p.138.

\*

“*É tonet ag al labour henoazh eh eus gwallaozet ur soudard a ma c’hompagnunezh, Tressard e anv.*”

“En venant du travail ce soir un soldat de ma compagnie est **blessé**, Tressard de son nom.”

*KAAK*, p.146.

\*

“**Gwallaozet** a zo unan a ma zud arre.”

“Un des mes hommes est de nouveau **blessé**.”

**KAAK**, p.147.

\*

“An nozvezh a-bezh a dremenomp ec’h ober àr-dro ar re **gwallaozet**, é kempenn ar sec’hier, é tastum ar benveger.”

“Nous passons la nuit entière à nous occuper des **blessés**, à arranger les bandages, à ramasser les outils.”

**KAAK**, p.149.

\*

“Kavet a raomp àr an hent tannkirri hag a c’hellomp lakaat enne beta Cappy hor soudarded **gwallaozet**.”

“Nous trouvons sur la route des automobiles et nous pouvons y mettre jusqu’à Cappy nos soldats **blessés**.”

**KAAK**, p.149.

\*

“Pemp ag an eil kompagnunezh a zo **gwallaozet** hag unan anezhe a varv hiziv.”

“Cinq de la deuxième compagnie sont **blessés** et un d’entre eux meurt aujourd’hui.”

**KAAK**, p.170.

\*

“Etre ar re **gwallaozet**, lazhet pe kemeret get an eneberion, eh eus kollet 5000 a dud en hon division ; ha netra nend eus graet.”

“Entre les **blessés**, tués ou pris par les ennemis, on a perdu 5000 hommes dans notre division ; et on n’a rien fait.”

**KAAK**, p.186-187.

\*

“Daouzek den en deus kollet hiziv ar génie e-pad al labour : 1 lazhet, 11 **gwallaozet**.”

“Le génie a perdu douze homme aujourd’hui pendant le travail : 1 tué, 11 **blessés**.”

**KAAK**, p.187.

\*

“E-leizh a ganonerion neoazh a za d’ar P.S. **gwallaozet** lod anezhe d’ar potarnoù, lod arall d’an azehennoù fall.”

“Beaucoup de canonniers pourtant viennent au P.S. certains **blessés** par les marmites, d’autres par les mauvais gaz.”

**KAAK**, p.189.

\*

“Daou ganonour a zo lazhet get o fezh ha seizh pe eizh arall **gwallaozet**.”

“Deux canonniers sont tués sur leur pièce et sept ou huit autres **blessés**.”

**KAAK**, p.189.

\*

“**Gwallaozet** ’zo bet tud.”

“Des gens ont été **blessés**.”

**KAAK**, p.215.

\*

“Spontet eo, é soñjal e oan **gwallaozet** mat ; met doc’h man gwelet é c’hoarzh e tianken.”

“Il est terrifié, pensant que je suis bien **blessé** ; mais en me voyant rire il se rassure.”

**KAAK**, p.226.

\*

“Hiziv e tegouezh un doere ankenius : marv eo Gourden, ar c’haezh soudard-se a oa genin er burev hag a oa bet **gwallaozet** ar sizhunioù tremenet.”

“Gourden est mort, ce pauvre soldat était avec moi au bureau et qui avait été **blessé** ces dernières semaines.”

**KAAK**, p.230.

\*

“Dalc’het he deus penn daou zeiz doc’htu, daousto d’ar glav potarnoù, met dav eo bet dezhi kiliñ pe bout dalc’het : daou a re lazhet, pevar **gwallaozet** ha pevar skrapet en deus kollet ar gompagnunezh.”

“Elle leur ont tenu tête deux jour de suite, malgré la pluie de marmites, mais elle a dû reculer ou être prise : la compagnie a perdu deux morts, quatre **blessés** et quatre attrapés.”

**KAAK**, p.254.

\*

“Er chapel nend eus ket lec’h da oferenniñ : tud **gwallaozet** pe klañv a zo a-barzh.”

“Dans la chapelle il n’y a pas de place pour célébrer la messe : des hommes **blessés** ou malades sont dedans.”

**KAAK**, p.265.

\*

“Doc’h an noz e tegouezh ur brav a zoere genin, dre bellgomzer : daou serjant ag ar burev, aet àr o roñseed-houarn da vale da Vitry, a zo bet diskaret get un tankarr ha **gwallaozet** en o fenn hag en o

*divrec'h.*”

“Le soir arrive une belle nouvelle pour moi, par téléphone : deux sergents du bureau, partis sur leur cheval se promener à Vitry, ont été écrasés par une automobile et **blessés** à leur tête et à leurs bras.”

**KAAK**, p.276.

\*

*“Ar verc’h koshañ a zo bet klañvdierez en arme jerman. Un deiz e tegouezhas geti daou soudard ag ar Frañs, daou vreur gwallaozet.”*

“La plus vieille fille a été infirmière dans l’armée allemande. Un jour il arrive avec elle deux soldats de France, deux frères **blessés**.”

**KAAK**, p.280.

\*\*\*\*

**GWALLAOZIÑ** (verbe) – **BLESSER** (verbe)

*“Ha setu da betra e tenn kemennoù roet re ziwezhat : daou botarn, kouezhet àr ma zud è labourat, a lazh Mevel, a Languidig, hag a wallaoz tri arall.”*

“Et voilà à quoi mènent des ordres donnés trop tard : deux marmites, tombées sur mes hommes en train de travailler, tuent Mevel, de Languidic, et en **blesse** trois autres.”

**KAAK**, p.149.

\*\*\*\*

**GWALLIÑ** (verbe) – **BLESSER** (verbe)

*“Unan anezhe a lazh daou zen hag a wall pevar arall.”*

“Une d’entre elles tue deux hommes et en **blesse** quatre autres.”

**KAAK**, p.128.

\*\*\*\*

**GWELE DIWEZHAÑ – DERNIER LIT**

*“E-talton, tri soudard a grouiz un toull a vo tuchant e wele diwezhañ, ha lec’h ma vo taolet marse e bev..”*

“Près de lui, trois soldats, qui creuse un trou qui sera bientôt son **drenier lit**, et dans lequel il sera peut-être poussé vivant...”

**KAAK**, p.102.

\*

*“Ur potarn bras a zo daet d’o skarzhiñ ag o diwezhañ gwele, hag o eskern dianav a seblant klask repu dindan ar geot sec’h hag an avaloù-douar helianti a-strew.”*

Une grosse marmite est venue les dégager de leur **dernier lit**, et leurs os anonymes semblent chercher refuge sous l’herbe sèche et les topinambours éparpillés.”

**KAAK**, p.231.

\*\*\*\*

**GWEZH DIWEZHAÑ – DERNIÈRE FOIS**

*“Rak meur a unan ag ar re a zo tolpet amañ hiziv a zo ar wezh diwezhañ dezhe lakaat o zreid en un iliz.”*

“Car un grand nombre de ceux qui sont réunis ici aujourd’hui mettent pour la **drenière fois** le pied dans une église.”

**KAAK**, p.90.

\*\*\*\*

## H

**HACHET** (participe passé) – **MIS EN PIÈCES**

*“Bec’h zo bet, rak e kement lec’h ne weler nemet toulloù obus, darnoù potin, gwez hachet.”*

“Il y a eu du grabuge, parce que partout, on ne voit que des trous d’obus, des morceaux de fonte, des **arbres mis en pièces**.”

**KAAK**, p.41.

\*\*\*\*

**HOUARN** (pluriel collectif) – **FER** (masculin)

*“Get largetez e respont ar Jermaned ha kouezh a ra ur barrad houarn trema Frise ha Cappy.”*

“Les Allemands répondent avec générosité et il tombe une averse de **fer** en direction de Frise et Cappy.”

**KAAK**, p.134.

\*\*\*\*

**HOUARNAJ** (masculin) – **FERRAILLE** (féminin)

*“Ugent deiz ’zo e kouezh houarnaj àrnezhi ha setu diskaret pe losket ur yoc’h tier kaer, lod anezhe kozh bras.”*

“Depuis vingt jours, de la **ferraille** lui tombe dessus et voici un ensemble de belles maisons détruites ou incendiées,

certaines très vieilles.”

**KAAK**, p.32.

\*

“31-10-1014.- *Ne zehan ket ar Jermaned a deurel àrnomp **houarnaj** a gement seurt a zo, ha ne lam ket o aerlistri a-dreist hor pennoù.*”

“31-10-1014.- Les Allemands n’arrêtent pas de nous envoyer de la **ferraille** de toute sorte, quand leurs avions ne sautent pas au-dessus de nos têtes.”

**KAAK**, p.36.

\*

“*Doc’h an noz e c’hellomp donet beta Vassogne, en ur redek ; kant gwezh hor behe dleet bout diskaret get holl an **houarnaj** a c’hwitelle en-dro deomp.*”

“Pendant la nuit, nous pouvons revenir jusqu’à Vassogne en courant ; cent fois nous aurions dû être abattus par toute la **ferraille** qui sifflait au-dessus de nous.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*Bec’h hon eus é krediñ e vank boued dezhe ; ar pezh a ouïomp ervat, **houarnaj** ne vank ket dezhe da deurel àrnomp !*”

“Nous avons du mal à croire qu’ils manquent de nourriture ; ce que nous savons bien, c’est qu’ils ne manquent pas de **ferraille** à nous lancer dessus.”

**KAAK**, p.57.

\*

“*Ema teir eur bennak. Da 4 eur e krog ar pezh 105 a zo e-talomp da wintiñ **houarnaj** àr ar Jermaned.*”

“A 4 heures la pièce de 105 qui est en face de nous commence à lancer violemment de la **ferraille** sur les Allemands.”

**KAAK**, p.91.

\*

“*Neoazh e taoler **houarnaj** àrnezhe, kend nand eo ur spont !*”

“Pourtant, on leur envoie de la **ferraille**, au point où c’en est une terreur !”

**KAAK**, p.93.

\*

“*Bec’h hor bor é tremen edan ar barrad **houarnaj** a gouezh hep arsav.*”

“Nous aurons du mal à passer sous l’averse de **ferraille** qui tombe sans interruption.”

**KAAK**, p.93.

\*

“*Ne zehan ket an **houarnaj** a vale a-dreist hor pennoù ha lod anezhe a ra o arrest en hon touezh.*”

“La **ferraille** n’arrête pas de se balader au-dessus de nos têtes et une partie d’entre elle fait son arrêt parmi nous.”

**KAAK**, p.123.

\*

“*A pa vehe gellet merkiñ, àr an oabr glas, hentoù holl an **houarnaj** a c’hwitell, kroaz-digroaz, setu pell’zo ne vehe mui lec’h goulle erbet àr ar billig.*”

“Si on pouvait fixer sur le ciel bleu, les chemins de toutes la **ferraille** qui siffle, se croise et recroise, voilà longtemps qu’il n’y aurait plus un lieu vide sur le billig.”

**KAAK**, p.135.

\*

“*Hiziv c’hoazh e kouezh **houarnaj** en devalenn lec’h ma tremen an hent-houarn bihan a yae da Péronne.*”

“Aujourd’hui encore il tombe de la **ferraille** dans le dévalement où passe le chemin de fer qui va à Péronne.”

**KAAK**, p.146.

\*

“*An neizhour, goude bout dornet hor fozelloù get o **houarnaj**, en deus tostaet ar Jermaned, doc’h serr-noz, beta pemp paz bennak doc’h hor re.*”

“Hier soir, après avoir battu nos tranchées avec leur **ferraille**, les Allemands se sont approchés, au crépuscule, jusqu’à environ cinq pas des nôtres.”

**KAAK**, p.147.

\*

“*Pad an enderv ha diwezhat en noz e tesson hag e kren ar vro get trouz spontus an **houarnaj** é tarzhal.*”

“Pendant l’après-midi et tard dans la nuit le pays résonne et tremble à cause du terrible bruit de la **ferraille** qui explose.”

**KAAK**, p.166.

\*

“*Pad an deiz e tarzh an **houarnaj** du-hont.*”

“Pendant la journée la **ferraille** explose là-bas.”

**KAAK**, p.169.

\*

“*Leun eo ar c'hoadoù a obusoù hag a **houarnaj** brezel.*”

“Les bois sont pleins d'obus et de **ferraille** de guerre.”

**KAAK**, p.172.

\*

“*D'hon tro eo da zegemer **houarnaj** bremañ.*”

“C'est notre tour d'accueillir de la **ferraille** maintenant.”

**KAAK**, p.186.

\*

“*Met, bertimet doc'h tor ar menez amañ, e c'hellomp ober goap ag o **houarnaj**.*”

“Mais, abrités contre le flanc de la montagne ici, nous pouvons nous moquer de leur **ferraille**.”

**KAAK**, p.189.

\*

“*Nend eus let kouezhet kalz a **houarnaj** dre-mañ.*”

“Il n'est pas tombé beaucoup de **ferraille** par ici.”

**KAAK**, p.196.

\*

“*Hag an **houarnaj** da viaoual ha da strimpiñ ; hag an dud d'en em chourriñ pe da redek.*”

“Et la **ferraille** de siffler et de jaillir ; et les gens de s'abriter ou de courir.”

**KAAK**, p.215.

\*

“*A pand int bet prest e vezer aet d'o c'hlask, tre ma skope hor c'hanonoù **houarnaj** a vil-vern àr al linennoù jerman.*”

“Lorsqu'ils ont été prêts on est allé les chercher, au travers des canons qui crachaient massivement leur **ferraille** sur les lignes allemandes.”

**KAAK**, p.220.

\*

“*Bepred eh omp disafar, nemet a pa daol ar Jermaned o **houarnaj** àrnomp a gevrennadoù.*”

“Nous sommes toujours hors vacarme, à part lorsque lancent les Allemands leur **ferraille** sur nous par ensembles.”

**KAAK**, p.225.

\*

“*Henoazh ema aet ar Jermaned en araj, teurel a raont àrnomp o **houarnaj** a-dorimell, hep distag erbet, adal 5 eur d'enderv beta kreiznoz.*”

“Ce soir les Allemands sont devenus furieux, ils nous lancent leur **ferraille** en roulant, sans aucune pause, depuis cinq heures du soir jusqu'à minuit.”

**KAAK**, p.226.

\*

“*Ar mintin-mañ ema aet ar Frañsizion dezhe, d'o zro, ag eh eus taolet àrnezhe dek gwezh muioc'h a **houarnaj** eget n'o doa taolet àrnomp.*”

“Ce matin les Français sont partis, à leur tour, et on a envoyé sur eux dix fois plus de **ferraille** qu'ils n'en avaient lancée sur nous.”

**KAAK**, p.226.

\*

“*Lezel a raont o **houarnaj** da gouezh ne vern e men.*”

“Ils laissent leur **ferraille** tomber n'importe où.”

**KAAK**, p.259.

\*

“*Ma ne gouezh ket mui **houarnaj** àrnomp, atav eh omp é postal àr an hentoù, hag atav e chom livet en hor spered an taolennoù spontus hon eus gwelet ha bevet.*”

“S'il ne tombe plus de **ferraille** sur nous, nous sommes toujours à courir sur les routes, et toujours restent peints dans nos esprits les tableaux terribles que nous avons vus et vécus.”

**KAAK**, p.271.

\*\*\*\*

**HOUARNATA** (verbe) – **FERRAILLER** (verbe)

“É tonet ag an oferenn ema dav deomp ober botoù-kazel. Kroget eo an Alamaned d'hon **houarnata** !”

“*En venant de la messe nous devons prendre nos jambes à notre cou. Les Allemands ont commencé à nous **ferrailler** !*”

**KAAK**, p.223.

\*\*\*\*

I

**IFERN** (masculin) – **ENFER** (masculin)

“Piv a garahe donet du-mañ, àr dreuzoù an **ifern**, da werzhiñ marc'hadourezh ?”

“Qui voudrait venir ici, au seuil de l'**enfer**, pour vendre des marchandises ?”

**KAAK**, p.32.

\*

“E-pad an deizioù ne zehan ket ar safar **ifern-mañ**.”

“Ces jours-ci, le **tumulte infernal** n'arrête pas.”

**KAAK**, p.36.

\*

“Met siwazh ! ne vo ket klevet e gomzoù : kreñvoc'h eo, en amzer-mañ, bouezh an **ifern** eget bouezh an Neñv...”

“Mais hélas ! on n'entendra pas ses paroles : En ces temps-ci, la voix de l'**enfer** est plus forte que celle des Cieux...”

**KAAK**, p.44.

\*

“Goloet e vehe o c'han flour ha karantezus get skroñjerezh spontus an **Ifern** é rebours, dre genoù ar c'hanonoù, Kasoni ha Muntr.”

“Leur chant doux et bienveillant couvrirait le terrible grognement de l'**Enfer** vomi par la bouche des canons. Haine et Meurtre.”

**KAAK**, p.46.

\*

“21-01-1915.-Daomp c'hoazh d'an **ifern** !”

“21-01-1915.-Retournons encore une fois en **enfer** !”

**KAAK**, p.51.

\*

“A-dorimell e kouezh dislonkadur euzhus àr ur c'hoadig a zo izeloc'h egedomp : an **Ifern** é skopet doc'h ar Baradoez.”

“En roulant, le vomi abominable tombe sur le petit bois au-dessous de nous : l'**Enfer** qui crache sur le Paradis.”

**KAAK**, p.60.

\*

“Ac'halese e welomp pell, beta Beauséjour, daet da vout un **ifern**.”

“De là, nous voyons loin, jusqu'à Beauséjour, devenu notre **enfer**.”

**KAAK**, p.82.

\*

“Arc'hoazh vintin eh aomp d'an **ifern**.”

“Demain matin nous partons pour l'**enfer**.”

**KAAK**, p.91.

\*

Titre : “IX-Pellaomp doc'h an **ifern**, c'hoazh ur wezh”

Titre : “IX-Eloignons-nous de l'**enfer**, encore une fois”

**KAAK**, p.107.

\*

“An deizioù tremenet eh oamp er wennded, er c'hlanded ha setu-ni bremañ er gaotigell lousañ ha spontusañ a fehe bout : un **ifern** fang !”

“Les jours passés, nous étions dans la blancheur, la clarté et nous voici maintenant dans la marmelade la plus sale et la plus terrible qu'il pourrait y avoir : un **enfer** de fange !”

**KAAK**, p.119.

\*

“Lakait en hevelep tachad kizhier a-viloù da viaoual, gwenan a ruskennadoù da gounnariñ, trenioù a-gandoù da rudellat àr ur pont-houarn, ar gurun da strakal hep arsav, an avel gwalarn follañ da yudal en ur stlapiñ houlennoù ar mor-bras doc'h rec'hier aodoù Breizh, ha n'ho po ket c'hoazh 'met un darn ag ar safar **ifern** a c'holo hor pennoù, èl ul liñsel spontus gwiadet get dir.”

“Mettez au même endroit des chats par milliers à miauler, des abeilles par ruches à enrager, des trains par centaines à rouler sur un pont métallique, le tonnerre à éclater sans arrêt, le vent de noroît le plus fou à hurler tout en fracassant les vagues de l'océan contre les rochers des côtes bretonnes, et vous n'aurez encore qu'une partie du vacarme d'**enfer** qui recouvre nos têtes, comme un drap terrible cousu avec de l'acier.”

**KAAK**, p.137.

\*

“Gwir eo e taomp-ni ag an **ifern** hag ema ag ar baradoez e taont-int...”  
 “Il est vrai que nous venons nous de l’**enfer** et qu’ils viennent eux du paradis...”  
**KAOK**, p.151.

\*

“... Evit gwin, monet a rahe d’an **ifern** !”  
 “... Pour du vin, il irait en **enfer** !”  
**KAOK**, p.157.

\*

“A-vintin, à-raok ! Da St-Gilles, izeloc’h eget Fismes, eh aomp. Tostaat a raomp d’an **ifern**...”  
 “Ce matin, en avant ! Nous partons à Saint-Gilles, plus bas que Fismes. Nous approchons de l’**enfer**...”  
**KAOK**, p.213.

\*

“Doue en deus graet ag an douar ur baradoez ; mab-den, en e vrazoni, en deus vennet ober anezhoñ un **ifern**.”  
 “Dieu a fait de cette terre un paradis : l’homme, dans sa suffisance, a voulu en faire un enfer.”  
**KAOK**, p.256.

\*\*\*\*

**INHUMATION** ( mot français - féminin)

“*Inhumation* d’un tirailleur tué à l’ennemi par les infirmiers du 84e!”  
**KAOK**, p.42.

\*\*\*\*

**INTAÑV-EZ** (masculin / féminin) - **VEUF-VE** (masculin /féminin)

“(…) *Penaos e c’hell ho kalonoù, kalet èl mein, Kaout plijadur é klevet an **intañvez**, ec’h ouel Hag é c’harmin an emzivad !*”

“(…) Comment peuvent vos cœurs, durs comme des pierres,  
 Trouver du plaisir en entendant la **veuve** qui pleure  
 Et l’orphelin qui crie !”  
**KAOK**, p.42.

\*

“E ti daou zen kozh, breur ha c’hoar, **intañv** o-daou ha daet da veviñ en ul lod en o c’hozhoni, e kavan ur gambr e’it ober mam burev.”  
 “Je trouve une chambre pour faire mon bureau chez deux vieilles gens, frère et sœurs, **veufs** tous les deux et venus partager leur vieillesse.”  
**KAOK**, p.108.

\*

“Goulenn a raer genin paperioù muioc’h e’it biskoazh : rolloù an tadoù, 4 a vugale dezhe ; an **intañved** tad da 3 a vugale ;(…)”  
 “On me demande des papiers plus que jamais : les listes des pères de 4 enfants , les pères **veufs** de 3 enfants ; (…)”  
**KAOK**, p.148.

\*

“Hañval eo genin ema dimezet **intañvez** an den-mañ d’unan a re Polignac, Kerbastig, Gwidel.”  
 “Il me semble que la **veuve** de cet homme est marié avec un des Polignac, Kerbastig, Guidel.”  
**KAOK**, p.250.

\*

“Mestrez an ti a zo yen-yen doc’hemp. Lazhet eo bet he gwaz er brezel hag hi a soñj marse ema unan ac’hanomp-ni en deus graet anezhi un **intañvez** !”  
 “La maîtresse de maison est très froide envers nous. Son mari a été tué à la guerre et elle pense peut-être que c’est l’un d’entre nous qui en a fait une **veuve** !”  
**KAOK**, p.290.

\*\*\*\*

**INTERAMANT** (masculin) – **ENTERREMENT** (masculin)

“Kentizh diskennet ag ar c’harr, e c’houlenn ar c’hapiten genin monet à-un-dro getoñ d’**interamant** unan ag hor soudarded lazhet d’un tamm obus.”  
 “Sitot descendus de la voiture, le capitaine me demande de venir avec lui sur le champ à l’**enterrement** d’un de nos soldats tué par un éclat d’obus.”**KAOK**, p.39.

\*

“*Setu an **interamant** er-maez.*”

“Voilà l’**enterrement** dehors.”

**KAAK**, p.39.

\*

“*Eh a ar c’hapiten d’e **interamant** e Longueval, aon bras dezhoñ mar bez goulennet getoñ komz àr e vez !*”

“Le capitaine part à Longueval pour son **enterrement**, en ayant peur qu’on lui demande de parler devant sa tombe !”

**KAAK**, p.42.

\*

“E Fismes e tegouezhan just evit gwelet **interamant** 15 soudard lazhet er gar get ur vombezenn taolet ag un aerlestr hag a oa hañval-mat doc’h hor re.”

“*Nous arrivons à Fismes juste pour voir l’**enterrement** de 15 soldats tués par une bombe lancée d’un avion qui était semblable aux nôtres.*”

**KAAK**, p.66.

\*

“*A pa vez **interamantoù**, ‘met ha bugale a vehe marv, tud an hani tremenet a gennig d’ar person bara hag ur voutailhad gwin : kant bro, kant giz...*”

“Lorsqu’il y a des **enternements**, sauf dans le cas d’enfants qui sont morts, les parents du trépassé offrent au recteur du pain et une bouteille de vin : *cent pays, cent coutumes...*”

**KAAK**, p.109.

\*

“*Monet a raomp un nebeud soudarded, ofiserion hag eil-ofiserion d’an **interamant**.*”

“Nous allons, quelques soldats, officiers et sous-officiers à l’**enterrement**.”

**KAAK**, p.147.

\*

“*An drivet deiz, da vintin, kement ‘rall evit an **interamant** kloc’hadoù arall !*”

“Le troisième jour, le matin, autant pour l’**enterrement** d’autres sonneries de cloches !”

**KAAK**, p.162.

\*

“*Unan anezhe a varvas abred hag an arall a zas da c’houlenn get ar plac’h-mañ kavet dezhoñ ur beleg katolik evit ober **interamant** get e vreur.*”

“L’un d’entre eux mourut tôt et l’autre vint demander à cette fille de lui trouver un prêtre catholique pour faire l’**enterrement** de son frère.”

**KAAK**, p.280.

\*\*\*\*

**INTERET** (participe passé) – **ENTERRÉ-ES** (participe passé)

“*Tost-mat omp bet neozh unan d’an all, meur a wezh ; mes douaret e oamp, él gozed, ha graet da bep unan ac’hanomp ur bed hag a oa a-bezh er fozell gammdroiek lec’h ma oamp **interet** e bev.*”

“Pourtant, nous avons été proches l’un de l’autre bien des fois ; mais nous étions enterrés, comme des taupes, chacun d’entre nous cantonné dans un monde qui était contenu tout entier dans la tranchée tortueuse où nous étions **enterrés** vivants.”

**KAAK**, p.10.

\*

“*Gronnet omp get ur vrumenn dev, a lak hor flagenn da vout hañval doc’h ur bez bras-bras lec’h ma vehemp **interet** e bev, korv hag eneñv...*”

“Nous sommes enveloppés dans un brume qui fait ressembler notre vallée à une immense tombe où nous serions **enterrés** vivants, corps et âme...”

**KAAK**, p.99.

\*

“*Gwell eo din achap ; rak gellout a rahen bout **interet** e bev.*”

“J’ai bien fait de m’enfuir ; car je pourrais être **enterré** vivant.”

**KAAK**, p.105.

\*

“*Degaset eo da Cugny da vout **interet**.*”

“Il est emmené à Cugny pour être **enterré**.”

**KAAK**, p.180.

\*

“*E Oulches e welan ul liorzh hag a oa **interet** a-barzh soudarded a Vreizh-Veur.*”

“À Oulches j’aperçois un jardin où étaient **enterrés** des soldats de Grande Bretagne.”

*KAAK*, p.231.

\*\*\*\*

**INTERIÑ** (verbe) – **ENTERRER** (verbe)

“Da Arcis-sur-Aube, a lârer, d’**interiñ** ar soudarded lazhet du-se.”

“*Vers Arcis-sur-Aube, dit-on, pour y **enterrer** les soldats tués là-bas.*”

*KAAK*, p.21.

\*\*\*\*

## J

**JIBOESAT** (verbe) – **CHASSER** (verbe)

“*Hon tud, strewet hed-a-hed get al linenn, a zo dav dezhe skrapañ avaloù-douar er parkoù ha **jiboesat** gouezaj evit kaout boued.*”

“Nos hommes, disséminés le long de la ligne doivent voler des pommes de terre dans les champs et **chasser** du gibier pour trouver à manger.”

*KAAK*, p.26.

\*

“*Kas a raer ur serjant, ur c’haporal ha soudarded da vale dre ar parkoù evit parraat doc’h hon tud a **jiboesat**.*”

“On envoie un sergent, un caporal et des soldats se promener dans les champs pour empêcher nos hommes de **chasser**.”

*KAAK*, p.155.

\*

“*Holl an dud ag ar c’hornad a labour getoñ hag a zo sujed dezhoñ. Ha n’end eus nemetoñ hag a c’hell **jiboesat** à an douarouier bras ha hanter noazh a zo tro-ha-tro.*”

“Tous les gens du coin qui travaillent avec lui sont ses sujets. Et il n’y a que lui qui ait le droit de **chasser** sur les grandes terres et à moitié-nues des alentours.”

*KAAK*, p.184.

\*\*\*\*

**JIBER** (masculin) – **GIBIER** (masculin)

“*Neoazh ema brein ar c’hornad get ar **jiber**, hag ar beizanted, int o-unan, en em glemm eh a holl legumaj get ar c’honifled.*”

“Cependant le coin est mauvais à cause du **gibier**, et les paysans, eux-mêmes, se plaignent que les légumes partent tous à cause des lapins.”

*KAAK*, p.155.

\*\*\*\*

## K

**KANNET** (participe passé) – **COMBATTU** (participe passé)

“*Soudarded ar c’holonial en deus **kannet** èl chas arajet.*”

“*Les soldats de la coloniale ont **combattu** comme des chiens enragés.*”

*KAAK*, p.255.

\*\*\*\*

**KANN** (nom masculin & verbe) – **COMBAT-TRE** (nom masculin & verbe)

“*...Trugarez Doue, ne oa ket bet dober ac’hanomp evit **kann**.*”

“... Grâce à Dieu, on n’a pas eu besoin de nous pour le **combat**.”

*KAAK*, p.33.

\*

“*Nend eo ket bet ret d’hon tud monet da **gann** an taol-mañ c’hoazh.*”

“Nos hommes n’ont pas été obligés d’aller **combattre** ce coup-ci encore.”

*KAAK*, p.33.

\*

“*20-07-1915.-(...) Un eil-ofisour é tonet ag an Oriant a lâr deomp ema leun kêr a soudarded hag a ofiserion, hag a gav kant digarez evit chomel kuzhet du-se, pell doc’h ar **gann**.*”

“*20-07-1915.-(...) Un sous-officier de Lorient nous dit que la ville est pleine de soldats et d’officiers, qui trouvent mille excuses pour rester cacher là, loin du **combat**.*”

*KAAK*, p.80.

\*

“*Daet eo dizolo hag e ta aerlistri da vale a-dreist hor pennoù. Pemzek a gontan àr-un-dro, é kann en aer ag an amzer. E-pad an noz eh eus unan é teurel bomboù àr Neuville.*”

“Il s’est découvert et des avions viennent voler au-dessus de nos têtes. J’en compte quinze d’un coup, en train de **combattre** dans les airs et le temps. Pendant la nuit, l’un d’entre eux lance des bombes sur Neuville.”  
*KAACK, p.85.*

\*

“*Moarvat e vo bec’h tuchant ; rak ar Jermaned a zo re vat da gann pa vez amzer seurt-mañ.*”

“Il va certainement y avoir du grabuge bientôt ; parce que les Allemands aiment se **battre** par une tel temps.”  
*KAACK, p.85.*

\*

“*A-tro an noz e vehomp é kann doc’hte ; met ’gozik emaint ken diaes da herzel èl ar Jermaned.*”

“Jusqu’à la nuit nous nous **battons** contre eux ; mais ils sont presque aussi difficile à arrêter que les Allemands.”  
*KAACK, p.87.*

\*

“*Skoññ a raont àr ar Jermaned, doc’h tu Beauséjour ; rak doc’h an tu-se ne arsav ket ar gann.*”

“Ils frappent sur les Allemands, du côté du Beauséjour ; car de ce côté le **combat** n’arrête pas.”  
*KAACK, p.93.*

\*

“*Monet a ra henoazh hon tud da zarbar kartouchoù d’ar re yaouank a zo é kann diragomp, hag ivez da serrezh re lazhet.*”

“Nos hommes partent ce soir approvisionner les jeunes qui **combattent** face à nous en cartouches, et aussi ramasser les morts.”  
*KAACK, p.94.*

\*

“*Henoazh e sav kann get hor c’hanonoù.*”

“Ce soir s’élève un **combat** avec nos canons.”  
*KAACK, p.119.*

\*

“*Kann a zo bet trema Roye.*”

“On **combat** du côté de Roye.”  
*KAACK, p.169.*

\*

“*Degas a ra soñj deomp en en deus sant Loeiz pedet en iliz-mañ ha Janed Ark resevet enni hor Salver ken monet da gann.*”

“Il nous ramène en mémoire que Saint-Louis a prié dans cette église et que Jeanne D’Arc y a reçu notre Sauveur avant de partir se **battre**.”  
*KAACK, p.184.*

\*

“*Arsavet e deus ar c’hann un nebeud.*”

“Le **combat** s’est un peu arrêté.”  
*KAACK, p.189.*

\*

“*Setu roet deomp pevar real bemdez indemnité de combat adal ar lañ betak ar 14 a viz Mae, èl a pa vehemp bet é kann ; ; hag e oamp e Crouy !*”

“Nous voici donnés quatre réaux par jour d’*indemnité de combat* depuis le 1er jusqu’au 14 mai, comme si nous avions été en train de **combattre** ; alors que nous étions à Crouy !”  
*KAACK, p.198.*

\*

“*Aerlistri a za bemdez bremañ da gann a-dreist hor penn.*”

“Des avions viennent tous les jours maintenant se **battre** au-dessus de notre tête.”  
*KAACK, p.205.*

\*

“*Kaer eo bet an deizioù-mañ. Amzer a-dres evit ar c’hirri-nij a vez kann gete noz-ha-deiz.*”

“Il fait beau ces jours-ci. Un temps idéal pour les avions qui **combattent** nuit et jour.”  
*KAACK, p.215.*

\*\*\*\*

**KANKAR / KANKIRRI** (masculin) – **CHARS D'ASSAUT** (masculin)

“Soudarded àr varc’h, divarc’het, a ya d’ar c’hrogad, **kankirri** é vonet en o raok.”

“Des cavaliers, sans chevaux, vont à la bataille, des **chars** allant au devant d’eux.”

**KAOK**, p.189.

\*

“Leun eo ar vourc’h-mañ a **gankirri**, re vras ha re vihan, hag a vez a-bad an deiz é rudellat er ruioù evit ober o esae.”

“Ce bourg-ci est plein de **chars**, des grands et des petits, qui roulent tout pendant la journée dans les rues pour faire leur essai.”

**KAOK**, p.189.

\*\*\*\*

**KANNA** (masculin) – **CHAMP DE BATAILLE** (masculin)

“Ur vered jerman a zo amañ, get pemp kant bez a-barzh. Ar vered parrez en deus servijet da **ganna**.”

“Il y a ici un cimetière allemand, avec cinq cents tombes dedans. Le cimetière de la paroisse a servi de **champ de bataille**.”

**KAOK**, p.270.

\*\*\*\*

**KANON-OÙ** (masculin) – **CANON-S** (masculin)

Ar c’hanon, peut être également traduit par *artillerie*.

“3-09-1914.-Ne zehan ket atav ar c’hirri da vonet àr-raok. Ha, doc’h an tu arall ag an hent, setu bepred steud ar c’haezh tud é pellaat doc’h trouz ar c’hanonoù a glevomp é hudal du-se, trema ar sav-heol.”

“3-09-1914.- Les charrettes ne cessent pas d’avancer. Et, de l’autre côté du chemin, toujours ces files de gens en train de fuir le bruit des **canons** que nous entendons hurler là-bas, du côté où le soleil se lève.”

**KAOK**, p.18.

\*

“Trouzal a ra atav ar c’hanonoù, e-pad an deiz hag e-pad an noz.”

“Le bruit des **canons** résonne jour et nuit.”

**KAOK**, p.19.

\*

“Aet eo ar soudarded da gempenn fozelloù er parkoù ha lec’h pezhioù **kanon**.”

“Les soldats sont partis aménager des tranchées dans les champs et installer des **canons**.”

**KAOK**, p.19.

\*

“Ema c’hoazh trouz an tennoù fuzuilhenn ha **kanon** en e ziskouarn, a lâr din, ha trouz gwer e di é torriñ get an horos.”

“Il a encore le bruit des coups de fusil et de **kanon** dans les oreilles, nous dit-il, et le bruit des vitres de sa maison en train de se briser à cause du choc.”

**KAOK**, p.25.

\*

“Atav e klevomp bourbouterezh ar c’hanon du-se trema ar sav-heol.”

“Nous entendons en permanence le murmure du **kanon** là-bas du côté du Levant.”

**KAOK**, p.27.

\*

“Soudarded àr varc’h, re àr droad, tud disoudard, **pezhioù kanon**, kirri, loened, h.c’h., rac’h an traoù-se e vonet harz-pe-krev, noz-ha-deiz, kej-mej, dre an hentoù pe dre an douaroùier...”

“Les cavaliers, les fantassins, les civils, les **canons**, les charrettes, les animaux, et cætera, tout était arrêté ou crevé, nuit et jour, mêlé, sur les chemins et dans les domaines...”

**KAOK**, p.29-30.

\*

“Ne zehan ket ar c’hanon a darzhal.”

“Le **kanon** n’arrête pas de tonner.”

**KAOK**, p.31.

\*

“Hep arsav e skop ar c’hanonoù ; re ar 75 a darzh doc’h hon diskouarn èl flankadoù, àr-un-dro mand eo troc’het hor selloù, hep dehan, get al luc’hadennoù.”

“Les **canons** crachent sans interruption ; ceux de 75 nous éclatent dans les oreilles comme des baffes et en même temps notre vision est coupée, sans arrêt par les éclairs.”

**KAOK**, p.33.

\*

“C’hoari a ra ar **c’hanonoù** atav.”

“Les **canons** s’amusent toujours.”

**KAAK**, p.35.

\*

“E-lec’h strewiñ an dud edan tennoù **kanon**, ema o lodenniñ a bakadigoù a zleahe bout graet !...”

“Au lieu de disperser les hommes sous les tirs de **canons**, on devrait les répartir en petits groupes !...”

**KAAK**, p.35.

\*

“Hag eh aomp, an obusoù é tarzhal a bep tu deomp ha luc’hed hor **c’hanonoù-ni** doc’h hon dalliñ.”

“Et nous partons, les obus éclatent de tous les côtés et les éclairs de nos propres **canons** nous aveuglent.”

**KAAK**, p.36.

\*

“A-c’houde 4 eur ar mintin-mañ, ema hor **c’hanonoù-ni** é kempenn an hent da soudarded a zle fardiñ àr ar Jermaned ; (...)”

“Depuis 4 heures ce matin, ce sont nos **canons** qui préparent le chemin des soldats qui doivent charger sur les Allemands ; (...)”

**KAAK**, p.37.

\*

“Tennoù **kanon** ha fuzuilhenn a darzh kentizh.”

“Des tirs de **kanon** et de fusil éclatent aussitôt.”

**KAAK**, p.41.

\*

“Àr-du Reims neoazh, e tarzh ar **c’hanon**.”

“Du côté de Reims, cependant, tonne le **kanon**.”

**KAAK**, p.41.

\*

“Da 11e30 noz e krog hor **c’hanonoù-ni** da gempenn an hent deomp.”

“À 11h30 du soir, nos **canons** commencent à nous préparer le chemin.”

**KAAK**, p.45.

\*

“Goloet e vehe o c’han flour ha karantezus get skroejerezh spontus an Ifern é rebours, dre genoù ar **c’hanonoù**, Kasoni ha Muntr.”

“Leur chant doux et bienveillant couvrirait le terrible grognement de l’Enfer vomi par la bouche des **canons**. Haine et Meurtre.”

**KAAK**, p.46.

\*

“Evit an deizioù ne glever ket kalz ar **c’hanon**.”

“On n’entend pas beaucoup le **kanon** ces jours-ci.”

**KAAK**, p.47.

\*

“Hag ar **c’hanon** ne zehan ket a horosal hor c’hraoù, ha ma c’henvroiz, a zo en tu ’rall, a evet gwin, a vutumat, a skopet, e kement lec’h a zo, hag a lâret lousteri...”

“Et le **kanon** qui n’arrête pas de faire trembler notre niche, et mes compatriotes, de l’autre côté, en train de boire de vin, de fumer, de cracher partout, de raconter des cochonneries...”

**KAAK**, p.48.

\*

“Atav e hud a **c’hanon**.”

“Le **kanon** hurle toujours.”

**KAAK**, p.49.

\*

“Dre bep div wezh e roeg ar vogedenn hag e welomp teodoù tan **kanonoù** Frañs é strimpiñ, a gement bod a zo, evit reskond d’ar Jermaned.”

“Alternativement, la fumée se déchire et nous voyons surgir les langues de feu des **canons** français, dans tous les buissons, pour répondre aux Allemands.”

**KAAK**, p.52.

\*

“N’eus ket a gousket : daou **ganon** a zo daet d’en em lakaat paravis d’am fenestr, ha seul gwezh ma tennont e kren ma ziig paour, man gwele hag an daou zen a zo a-barzh.”

“On ne peut pas dormir : deux **canons** ont été placés en face de ma fenêtre, et à chaque fois qu’ils tirent, ma pauvre maisonnette tremble et les deux hommes qui sont à l’intérieur.”

*KAAK*, p.52.

\*

“*N’end eus nemet ar c’hanonoù ha ne davont ket.*”

“Il n’y a que les **canons** qui ne se taisent pas.”

*KAAK*, p.60.

\*

“*E-pad an ofereñ hag àr-lerc’h e tarzha braouac’h ar c’hanon trema Soissons.*”

“Pendant la messe et après éclate la fureur de l’**artillerie** vers Soissons.”

*KAAK*, p.67.

\*

“*Ofiserion a laka o soudarded da fardiñ àr an eneberion hep bout kempennet netra ha hep memp em glevet get an artilheri ; hag e kouezh hor soudarded lazhet lies get hor c’hanonoù.*”

“Des officiers envoient des soldats donner l’assaut contre les ennemis sans avoir rien préparé, et sans même s’entendre avec l’artillerie ; et nos soldats tombent souvent tués par nos **canons**.”

*KAAK*, p.76.

\*

“*E-pad ma labour an teodoù àr lein an dostenn, edan ar gwez-sapin da zistrewiñ teñvleded ar speredoù, e welomp teodoù tan ar c’hanonoù, é roegiñ teñvleded an noz, adal Hurlus tre beta Dorn Massiges.*”

“Pendant que les langues travaillent en haut de la colline, sous les sapins à dissiper l’obscurité des esprits, nous voyons les langues de feu des **canons** qui déchirent l’obscurité de la nuit, à partir de Hurlus jusqu’à la Main de Massiges.”

*KAAK*, p.83.

\*

“Tarzhal a ra ar c’hanon spontus e-pad an noz ha tro ar mintin.”

“Le **canon** tonne terriblement pendant la nuit et le matin.”

*KAAK*, p.84.

\*

“*Un hantereur vat e pad an traoù ha, goude trouz ar c’hanonoù, e tiskenn àr ar maezoù peoc’h pounner un nozvezh teñval-dall.*”

“Cela dure une bonne demi-heure et, après le bruit des **canons**, il descend sur les campagnes la paix lourde d’une nuit sombre et aveugle.”

*KAAK*, p.85.

\*

“*Moarvat en deus gwelet hor re un dra bennak é troiñ : setu ar c’hanonoù bras é rebours a-vegad.*”

“Sans aucun doute, les nôtres ont vu quelque chose en train de tourner : voilà les **gros canons** qui vomissent à gorges déployées.”

*KAAK*, p.86.

\*

“*Get o c’hanon bras, ar Jermaned en deus lazhet dec’h, e La Neuville, ur vaouez hag ur c’hroadur, ofiserion ha soudarded. Kuzhet e oant en ur c’hav hag en deus flastret àrnezhe.*”

“Les Allemands ont tué hier avec leur **gros canon**, à La Neuville, une femme et un enfant, des officiers et des soldats. Ils s’étaient cachés dans une cave et ils ont été écrasés.”

*KAAK*, p.86.

\*

“*Gwelet e vez splann lec’hioù ar c’hanonoù hag ar mindrailheroù.*”

“On y voit clairement les **canons** et les mitraillettes.”

*KAAK*, p.91.

\*

“*Tarzhal a ra ar c’hanonoù a-dal deomp, dreist al linennoù jerman, e welomp eizh silzigenn é spial petra a raomp. Kornal a ra an oabr get an aerlistri.*”

“Les **canons** exposent face à nous, au-dessus des lignes allemandes, nous voyons huit saucisses en train d’espionner ce que nous faisons.”

*KAAK*, p.91.

\*

“*Beta pezhioù kanon ar Jermaned e vo ret deomp monet ag ar c’hrogad kentañ.*”

“Nous allons devoir aller jusqu’aux **canons** allemands au premier assaut.”

*KAAK*, p.91.

\*

“Dre fozelloù nend eus achuamant erbet dezhe, e tremenomp, etre steudoù **pezhioù kanon** a gement brasted a zo.”  
 “Les tranchées dans lesquelles nous passons sont sans fin, entre des rangées de **pièces d’artillerie** de toute taille.”  
**KA AK**, p.91.

\*

“Leun eo an tachad a soudarded hag a bezhioù **kanon**.”  
 “L’endroit est plein de soldats et de pièces de **canons**.”  
**KA AK**, p.92.

\*

“E-pad an noz e tarzh ar **c’hanonoù** : nend eus ket a gousket gete !”  
 “Les **canons** tonnent pendant la nuit : on ne peut pas dormir à cause d’eux !”  
**KA AK**, p.92.

\*

“**Pezhioù kanon** a zo krapet doc’h tostenn Massiges.”  
 “Des **pièces d’artillerie** sont montés contre la colline de Massiges.”  
**KA AK**, p.93.

\*

“Bihanaet en deus an tennoù ha gwelet a raomp hor **c’hanonoù** ec’h araokat atav.”  
 “Les tirs ont diminué et nous voyons nos **canons** qui avancent toujours.”  
**KA AK**, p.94.

\*

“Hag e-pad mah omp arrestet, ag ar bodoù koad a zo en-dro deomp e strimp luc’hed ha kentizh eh omp bouzaret da dennoù hor **c’hanonoù**.”  
 “Et pendant que nous sommes arrêtés, des bosquets de forêt autour jaillissent des éclairs et aussitôt nous sommes assourdis par les tirs de nos **canons**.”  
**KA AK**, p.96.

\*

“Pell du-hont, 6 lev bennak a-zoc’homp, teñvel èl ur steud bernoù glaoù, koadoùier an Argonne, lec’h ma vourbout noz-deiz bouezh diskoñfortus ar **c’hanon**.”  
 “Loin là-bas, à environ 6 lieues de nous, sombre comme un tas de morceau de charbon, les bois d’Argonne, où la voix désolante de l’**artillerie** tonne jour et nuit.”  
**KA AK**, p.104.

\*

“Didrouz eo an tachad. Ur wezhig bennak e klever bouezh ar **c’hanon** é toronal, met bouzar.”  
 “L’endroit est calme. Quelquefois, on entend la voix de l’**artillerie** qui tonne, mais sourdement.”  
**KA AK**, p.115.

\*

“Henoazh e sav kann get hor **c’hanonoù**.”  
 “Ce soir s’élève un combat avec nos **canons**.”  
**KA AK**, p.119.

\*

“Da 9 eur henoazh e strak ar vilin-kafe, hep dehan, hag emberr ema ar **c’hanonoù** en c’hoari.”  
 “A 9 heures ce soir le moulin à café crépite, sans arrêt, et bientôt les **canons** sont de la partie.”  
**KA AK**, p.125.

\*

“N’arsav ket soudardd a arru, ha **kanonoù**, obusoù.”  
 “Des soldats n’arrêtent pas d’arriver, et des **canons**, des obus.”  
**KA AK**, p.132.

\*

“Stank e krouizer lec’hioù e’it **kanonoù**.”  
 “On creuse de nombreux endroits pour les **canons**.”  
**KA AK**, p.132.

\*

“Hag hor **c’hanonoù** da respont d’ar Jermaned, met goarek, rak ma vezer é cheñch lec’h d’hor pezhioù bras.”  
 “Et nos **canons** de répondre aux Allemands, mais faiblement, car on est en train de déplacer nos grosses pièces.”  
**KA AK**, p.133.

\*

“Derc’hel a ra ar **c’hanonoù** da drouzal, dreist-holl doc’h Lihons.”  
 “Les **canons** continuent de tonner, surtout contre Lihons.”  
**KA AK**, p.133.

\*

*“E kement kognell e welan pezhioù kanon.”*

“Dans chaque recoin je vois des **pièces d’artillerie**.”

**KA AK**, p.135.

\*

*“Teir bag, get pikol kanonoù hir, a zo àr an douar, tost deomp.”*

“Trois bateaux, avec d’énormes longs **canons**, qui sont sur la terre, près de nous.”

**KA AK**, p.136.

\*

“Met hor **c’hanonoù** a denn berr arre hag a lazh Frañsizion.”

“Mais nos **canons** tirent court de nouveau et tuent des Français.”

**KA AK**, p.138.

\*

*“Tostaet en deus hor c’hanonoù : daet int betek ar Vieux-Bois.”*

“Nos **canons** se sont rapprochés : ils sont venus jusqu’au Vieux-Bois.”

**KA AK**, p.139.

\*

*“Skopiñ a ra dalbez ar c’hanon a-gleiz hag a-zehou ; rak veniñ a raer digor an toull hon eus graet er linenn jerman, evit parraat doc’h te denniñ en hor c’hein.”*

“Le **canon** crache toujours à gauche et à droite ; car on veut ouvrir le trou que nous avons fait dans la ligne allemande, pour les empêcher de nous tirer dans le dos.”

**KA AK**, p.140.

\*

*“Krignet eo bevenn an oabr du get splannder luc’hed ar c’hanonoù ha hani ar gouloù-red.”*

“La limite du ciel noir est grignotée par la clarté des éclairs des **canons** et celui des fusées éclairantes.”

**KA AK**, p.141.

\*

*“Kavet a zo zoken kanonoù bihan.”*

“On a même trouvé des petits **canons**.”

**KA AK**, p.142.

\*

*“Ha klevet a raomp an anaoued, dre ma ne c’hellomp ket kousket a-feson get ar safar a vez bemnoz get ar c’hanonoù.”*

“Et nous sentons le froid, parce que nous ne pouvons pas dormir correctement à cause du vacarme qu’il y a chaque nuit avec les **canons**.”

**KA AK**, p.142.

\*

*“An ofiserion nend eus ket tapet kalz, rak aet e oant da guzhet pelloc’h trema Herbécourt, a p’en doa hor c’hanonoù tennet kement.”*

“Les officiers n’ont pas pris beaucoup, car ils étaient à se cacher du côté d’Herbécourt, lorsque nos **canons** ont tellement tiré.”

**KA AK**, p.142.

\*

*“Daousto mah ouian reizh e kouezh tud eldon du-hont, n’hellan ket parraat a gavet kaer holl ar goulaouennoù a bep liv, a grap hag a ziskenn, holl ar luc’hed a rebours ar c’hanonoù hag a roeg hep arsav teñvelder an noz.”*

“Même si je sais qu’il tombe des hommes comme moi là-bas, je ne peux m’empêcher de trouver beau toutes ces lumières de toutes les couleurs, qui grimpent et qui descendent, tous les éclairs que vomissent les **canons** et déchirent sans arrêt l’obscurité de la nuit.”

**KA AK**, p.144.

\*

*“Ar re ’rall a zigor daoulagad divarc’het doc’h al labour graet amañ get ar c’hanonoù.”*

“Les autres écarquillent les yeux face au travail fait ici par les **canons**.”

**KA AK**, p.145.

\*

*“Nend eo ket drouk ma zraoù, hag em gavet a ran c’hoazh eürusoc’h eget ma c’henseurted hag a ya bemnoz da grouziñ lec’hioù d’ar c’hanonoù trema Biaches.”*

“Mes choses ne sont pas mal, et je me trouve encore plus heureux que mes camarades qui vont tous les soirs creuser de postes pour les **canons** en direction de Biaches.”

**KA AK**, p.146.

\*

“*Kentizh e krap ar gouloù-red d'al lein, evit goulenn get ar c'hanonoù troc'hiñ an hent doc'hte.*”  
 “Aussitôt une fusée éclairante grimpe vers le haut, pour demander au **canon** de leur couper la route.”  
**KAOK**, p.147.

\*

“*Bemnoz e sailh kartouchoù, obusoù, pezhioù kanon doc'h an daou du.*”  
 “*Toutes les nuits sautent des cartouches, des obus, des pièces d'artillerie des deux côtés.*”  
**KAOK**, p.147-148.

\*

“*Genomp-ni e vez un arsav ur wezh bennak : noz-ha-deiz, ha sul ha gouel ema o c'hanonoù-int é rebours.*”  
 “Avec nous il y a un arrêt parfois : jour et nuit, et les dimanches et fêtes vomissent leurs **canons** à eux.”  
**KAOK**, p.148.

\*

“*Ne ouian ket petra a wall doc'h ar c'hanonoù hiziv, an tu doc'h Maurepas, met a-c'houde ar mintin n'arsavont ket a hudal.*”  
 “Je ne sais pas ce qui contrarie les **canons** aujourd'hui, dans la direction de Maurepas, mais depuis ce matin ils n'arrêtent pas de hurler.”  
**KAOK**, p.149.

\*

“*Dec'h d'enderv hag e-pad an noz en deus tarzhet ar c'hanon trema ar Somme.*”  
 “Hier après-midi et pendant la nuit a explosé le **canon** en direction de la Somme.”  
**KAOK**, p.158.

\*

“*Ha neoazh, du-hont, trema ar sav-heol e vourbout atav ar c'hanon...*”  
 “Et cependant, là-bas, vers le levant gronde toujours le **canon**...”  
**KAOK**, p.161.

\*

“*Glav a ra hag ema poaniusoc'h deomp kerzhet. Kanonerion, get o 75, a ya àr-un-dro genomp, hag e kavan an tu da grapout àr ur c'hanon, evit ober lod a ma hent.*”  
 “Des canonnières avec leurs 75, partent en même temps que nous, et je trouve le moyen de grimper sur un **canon**, pour faire la partie de mon chemin.”  
**KAOK**, p.163.

\*

“*C'hoari a ra ar c'hanonoù trema Saint-Aurin-sur-Avre ha Beuvraignes.*”  
 “Les **canons** jouent dans la direction de Saint-Aurin-sur-Avre et Beuvraignes.”  
**KAOK**, p.166.

\*

“*É kempenn lec'hioù d'ar c'hanonoù emaint.*”  
 “Ils sont en train de préparer des positions pour les **canons**.”  
**KAOK**, p.168.

\*

“*Kas ha digas a raer ar pareadoù labourizion, lec'hioù kanonoù a grouizer ; (...)*”  
 “On envoie et renvoie les équipes de travailleurs, on creuse des positions pour les **canons** ; (...)”  
**KAOK**, p.170.

\*

“*Kaloniñ a raer an hentoù : pezhioù kanon, a gement brasted a zo, a dremen deiz ha noz.*”  
 “On renforce les routes : des **pièces de canons**, de toutes les tailles y passent jour et nuit.”  
**KAOK**, p.171.

\*

“*Pezhioù kanon bras, liv ar geot, a dremen.*”  
 “Des pièces de grands **canons**, couleur herbe, passent.”  
**KAOK**, p.172.

\*

“*D'enderv-noz e strak ar c'hanon, diharak : ema moarvat ar re glañv-hont é vervel...*”  
 “Ce soir le **canon** tonne, odieusement : c'est sûrement ces malades-là qui meurent...”  
**KAOK**, p.173.

\*

“*Pelloc'h eget Fresnières e kavomp ur c'hoadig a guzhe o fezhioù kanon.*”  
 “Plus loin que Fresnières nous trouvons un bosquet qui cachait leurs pièces d'**artillerie**.”  
**KAOK**, p.176.

\*

“Er gwelet a ran doc’h ar steud kirri ha **kanonoù** ha nend eus distag erbet dezhe e-pad ur pemp lev bennak.”  
 “Je le vois à la file de véhicules et de **canons** qui n’ont pas de fin pendant quelque cinq lieues.”

**KAAK**, p.180.

\*

“Dre Crouy eh an ha Braye. A pa zegouezhomp e tachenn Montgarni, etre Margival ha Terny, e kavomp ur yoc’h pezhioù **kanon** : Breizhiz-Veur a seblant kavout anezhe muioc’h eget ar Frañsizion.”

“Lorsque nous arrivons dans la ferme de Montgarni, entre Margival et Terny, nous trouvons beaucoup de pièces d’**artillerie** : Les Britanniques semblent en avoir plus que les Français.”

**KAAK**, p.185.

\*

“Ne arsav ket ar **c’hanon**, ha kouezh a ra ur barrad glav dir à Laffaux hag à an dorgenn a zo uheloc’h eget kêr.”

“Le **canon** n’arrête pas, et il tombe une averse de pluie d’acier sur Laffaux et sur la colline qui est plus haute que la ville.”

**KAAK**, p.185.

\*

“Chomet eo kaer-bras a-bad an deiz ha c’hoari a ra ar **c’hanonoù**.”

“Il a fait beau tout le long de la journée et les **canons jouent**.”

**KAAK**, p.187.

\*

“Doc’h an noz e krog arre ar **c’hanonoù** da rebours.”

“La nuit commence de nouveau les **canons** à vomir.”

**KAAK**, p.187.

\*

“Doc’h an noz e tarzh ar **c’hanon**, doc’h tu Vailly ha kreñvlec’h Condé.”

“A la nuit explose le **canon**, du côté de Vailly et du fort de Condé.”

**KAAK**, p.188.

\*

“Ha gurun a-benn get ar **c’hanonoù**, doc’h an daou du.”

“Et le tonnerre aussitôt avec les **canons**, des deux côtés.”

**KAAK**, p.188.

\*

“Noz-ha-deiz e strak ar **c’hanonoù**.”

“Jour et nuit pétardent les **canons**.”

**KAAK**, p.189.

\*

“Ur fall nozvezh kousked hon eus bet : hed an noz ema ar **c’hanonoù** é kornal hag ar potarnoù é tarzhal d’an diaz ag hon tostenn.”

“Une mauvaise de nuit de sommeil nous avons eue : le long de la nuit les **canons** qui grondent et les marmites qui explosent au bas de notre colline.”

**KAAK**, p.189.

\*

“Ur pezh **kanon** 75 ha pevar mindrailher a servij a-barzh da gas an dud da rouantelezh ar gozed !”

“Une pièce de **canon** de 75 et quatre mitrailleuses servent à l’intérieur à envoyer les hommes au royaume des taupes !”

**KAAK**, p.190.

\*

“E-pad an deiz hag ul lodenn ag an noz e kerzh ar **c’hanonoù**.”

“Pendant la journée et une partie de la nuit marchent les **canons**.”

**KAAK**, p.191.

\*

“Ro eget eo an dremmwel get an tennoù **kanon** ha get ar gouloù-red a bep liv a sav hep arsav diàr al linenoù kentañ.”

“Le paysage est déchiré par les tirs de **canon** et par les fusées éclairantes de toutes les couleurs qui s’élèvent sans arrêt à partir des premières lignes.”

**KAAK**, p.213.

\*

“Serriñ hon daoulagad n’hellomp ket get an niver a bezhioù **kanon** a zo en-dro deomp ha ne arsavont ket a denniñ tro an noz.”

“Fermer nos yeux nous ne le pouvons pas à cause du nombre des pièces d’**artillerie** qu’il y a autour de nous et qui n’arrêtent pas de tirer toute la nuit.”**KAAK**, p.214.

\*

“*En ul lâret kaer eh aomp dre ar c’hoad hag e tiskouez din lec’h pezhioù kanon gwallaozet-mat get potarnoù ar Jermaned.*”

“Tout en parlant doucement nous allons par le bois et il me montre l’endroit des **pièces d’artillerie** bien endommagées par les marmites des Allemands.”

*KAAK*, p.216.

\*

“*Kavet a ran ur pezh kanon a 210 hag en deus ar Jermaned taolet àrnezhoñ kant ha kant potarn.*”

“J’y trouve un **canon** de 210 sur laquelle les Allemands ont envoyé cent et cent marmites.”

*KAAK*, p.216.

\*

“*A pand int bet prest e vezer aet d’o c’hlask, tre ma skope hor c’hanonoù houarnaj a vil-vern àr al linennoù jerman.*”

“Lorsqu’ils ont été prêts on est allé les chercher, au travers des **canons** qui crachaient massivement leur ferraille sur les lignes allemandes.”

*KAAK*, p.220.

\*

“*Bemnoz e tarzh ar c’hanon a-gleiz deomp, trema Hurtebise, Condé, Vauxaillon.*”

“Toutes les nuits éclate l’**artillerie** à notre gauche, en direction d’Hurtebise, Condé, Vauxaillon.”

*KAAK*, p.225.

\*

“*Ur brav a safar a zo get ar c’hanonoù er flagenn-mañ !*

*Deskiñ a raer da lod ag hon tud tenniñ get ar c’hanon, evit reiñ an dorn d’ar ganonerion.*”

“Il y a un beau vacarme à cause des **canons** dans cette vallée !

On apprend à une partie de nos hommes à tirer au **canon**, pour donner la main aux canonniers.”

*KAAK*, p.226.

\*

“*Ma skrivourig a sikour mat genin, doc’h trouz ar c’hanonoù é skopet tro-ha-tro deomp hag ar potarnoù é tegouezh a-gleiz hag a-zehou.*”

“Mon petit scribe m’aide bien, suivant le bruit des **canons** qui crachent tour à tour sur nous et les marmites qui arrivent à gauche et à droite.”

*KAAK*, p.226.

\*

“*Doc’h tu Laffaux ema roeget hep arsav an teñvelded get luc’hadennoù bresk an tennoù kanon, ken nand eo ur spont.*”

“Du côté de Laffaux l’obscurité est déchirée sans arrêt par les éclairs fragiles des tirs d’**artillerie**, tant que c’en est une terreur.”

*KAAK*, p.227.

\*

“*Arsavet en deus ar glay met da drouz ar c’hanon nend eus ket a arsav.*”

“La pluie s’est arrêtée mais du bruit de l’**artillerie** il n’y pas d’arrêt.”

*KAAK*, p.228.

\*

“*Setu kroget ar c’hanonoù da darzhal.*”

“Voilà commencés les **canons** de tonner.”

*KAAK*, p.247.

\*

“*Keneve d’an aerlestri ha da drouz ar c’hanon ne vehe ket diaes amañ ankouaat ar brezel.*”

“Sans les avions et le bruit de l’**artillerie** il ne serait pa difficile ici d’oublier la guerre.”

*KAAK*, p.253.

\*

“*A-c’houde dec’h da noz e tarzh ar c’hanonoù viloc’h eget biskoazh, ha moarvat ema ret d’hor soudared kiliñ.*”

“Depuis hier soir les **canons** éclatent pire que jamais, et assurément nos soldats doivent reculer.”

*KAAK*, p.254.

\*

“*Mezh a za din klevet an douar é kreniñ get horos ar c’hanon.*”

“Il me vient de la honte d’entendre la terre trembler à cause du cahot des **canons**.”

*KAAK*, p.256.

\*

“*Ne glever nemet trouz ar c’hanonoù, hep dehan, hep distag, diragomp, a-gleiz hag a-zehou.*”

“On n’entend que le bruit du **canon**, sans pause, sans arrêt, devant nous, à gauche et à droite.”

**KAAK**, p.258.

\*

“*E-pad ar pemzek deiz diwezhañ-mañ n’en deus ket arsavet ar c’hanon a gornal.*”

“Pendant ces quinze derniers jours, l’**artillerie** n’a pas cessé de corner.”

**KAAK**, p.259.

\*

“*Met degouezh a ra sikour, hag el ma oa strizh an tamm bro kemeret get ar Jermaned, emaint gwasket, en div gasel ag o andrennad, get tennoù hor c’hanonoù.*”

“Mais il arrive du secours, et comme le secteur pris par les Allemands est étroit, ils sont coincés, dans les deux ailes de leur endroit, par les tirs de nos **canons**.”

**KAAK**, p.259.

\*

“*Pellaat a ra trouz ar c’hanon.*”

“Le bruit du **canon** s’éloigne.”

**KAAK**, p.262.

\*

“*Tremen a raomp e Châlons-sur-Marne, karget c’hoazh a zamorantou ar brezel : pezhioù canon, rodoù karr, bernoù koad...*”

“Nous passons à Châlons-sur-Marne, encore chargés de matériel de guerre : **des pièces de canon**, des roues de voitures, des tas de bois...”

**KAAK**, p.275.

\*\*\*\*

**KANONOUR – KANONERION** (masculin) – **CANONNIER-S** (masculin)

Ce mot peut également être traduit par *artilleur-s*.

“*Àr lein an Dorn e welomp soudarded ec’h ober gwign d’ar ganonerion tenniñ pelloc’h.*”

“*Du haut de la Main nous voyons des soldats en train de faire signe aux canonniers de tirer plus loin.*”

**KAAK**, p.92

\*

“*Tammoù danvez gwenn ‘zo staget doc’h kein hor soudarded evit ma vint diforc’het a-bell get hor c’hanonerion-ni.*”

“Des morceaux de tissu blanc sont attachés sur le dos de nos soldats pour qu’ils soient différenciés de loin par nos **canoniers**.”

**KAAK**, p.92.

\*

“*Goût a raont el-se pegours eh a hor c’hanonerion da denniñ.*”

“*Ils savent comme cela quand nos canonniers vont tirer.*”

**KAAK**, p.127.

\*

“*Àr-dro 2 eur 30 e lârer din e venn hor c’hanonerion diskar tour iliz Assevillers ha siminal sukrdi Flaucourt, e sigur ma servijont d’ar Jermaned da spiiñ ar pezh a raomp doc’h an tu-mañ.*”

“Vers 2 heures 30 on me dit que nos **canoniers** veulent détruire la tour de l’église d’Assevillers et la cheminée de la sucrerie de Flaucourt, sous prétexte qu’ils servent aux Allemands à espionner ce que nous faisons de ce côté.”

**KAAK**, p.134.

\*

“*Ar wezh-mañ e weler peseurt labour a c’heller ober a pa vez emglev etre kanonerion ha soudarded àr-droad.*”

“Cette fois-ci on voit quel travail on peut faire lorsqu’il y a entente entre les **canoniers** et les fantassins.”

**KAAK**, p.138.

\*

“*Glav a ra hag ema poaniusoc’h deomp kerzhet. Kanonerion, get o 75, a ya àr-un-dro genomp, hag e kavan an tu da grapout àr ur c’hanon, evit ober lod a ma hent.*”

“Des **canoniers** avec leurs 75, partent en même temps que nous, et je trouve le moyen de grimper sur un canon, pour faire la partie de mon chemin.”

**KAAK**, p.163.

\*

“*Neuze e sav bemdez c’hoari boullou get ar ganonerion.*”

“Alors il s’élève tous les jours la *partie de pétanque* avec les **canonniers**.”

**KAAK**, p.188.

\*

“*Daou ganonour a zo lazhet get o fezh ha seizh pe eizh arall gwallaozet.*”

“Deux **canonniers** sont tués sur leur pièce et sept ou huit autres blessés.”

**KAAK**, p.189.

\*

“*Pec'hed eo eh eus bet daet soñj d'ar ganonerion da zonet amañ get o fezhioù, ar blezioù kent.*”

“C’est péché qu’il soit venu à l’idée des **canonniers** de venir ici avec leurs pièces, les années précédentes.”

**KAAK**, p.203.

\*

“*Deskiñ a raer da lod ag hon tud tenniñ get ar c'hanon, evit reiñ an dorn d'ar ganonerion.*”

“On apprend à une partie de nos hommes à tirer au canon, pour donner la main aux **canonniers**.”

**KAAK**, p.226.

\*\*\*\*

**KANVOÙ** (masculin) – **GLAS** (masculin) **DEUIL** (masculin)

“*Un euriad hanter bennak e kouezh kañvoù a zarnoù à ar vourc'h.*”

“Environ une demi-heure plus tard tombent les **glas** par paquets sur le bourg.”

**KAAK**, p.162

\*

“*Evit ober kañvoù dezhi e tiveg al lousteri brasañ, a-tro an deiz.*”

“En guise de **deuil** la plus grande saloperie s’exprime clairement toute la journée.”

**KAAK**, p.218.

\*

“*Lamet eo ag ar rejimant soudarded à droad ha lakaet get kanonerion pezhioù bras.*”

“Il a été enlevé d’un régiment d’infanterie et mis avec les **canonniers** des grosses pièces.”

**KAAK**, p.252.

\*\*\*\*

**KARDELLAT AN DOUAR – FUMER LA TERRE**

“*Mechal ha tistroiñ a rahomp un deiz bennak arre d'hor bro didrouz ha klouar, pe ma chomo ivez hor c'horvoù paour da gardellat douar ur vro n'end eo ket hon hani, kaer a vo lâret...*”

“Je me demande si nous retournerons un jour de nous au pays silencieux et doux, ou si nos pauvres corps resteront aussi à **fumer la terre** d’un pays qui n’est pas le nôtre, on aura beau dire...”

**KAAK**, p.150.

\*\*\*\*

**KARGET** (participe passé) – **CHARGÉ** (participe passé)

“*Karget en deus ar Jermaned, hep doujiñ nag an tennoù nag ar marv.*”

“Les Allemands ont **chargé**, sans craindre ni les tirs ni la mort.”

**KAAK**, p.255.

\*\*\*\*

**KARGIÑ** (verbe) – **CHARGER** (verbe)

“*Ne zehan ket ar Jermaned a gargiñ à ar Frañsizion.*”

“Les Allemands n’arrêtent **pas de charger sur les Français**.”

**KAAK**, p.33

\*

“*Goût a raomp, ar mintin-mañ, perak ema bet ken truek an nozvezh : àr-du Soissons eh oa dle d'ar Jermaned kargiñ àr ar Frañsizion hag evit parraat a-zoc'h te a gemer soudarded amañ da gas du-hont eh eus tennet àrnezhe d'o lakaat da grediñ eh aemp dezhe.*”

“Nous avons pourquoi la nuit a été si mauvaise : du côté de Soissons, les Allemands ont dû **charger sur les Français** et afin de les empêcher de prendre des soldats d’ici pour les envoyer là-bas on leur a tiré dessus pour leur faire croire que nous allions vers eux.”

**KAAK**, p.45.

\*

“*Derc'hel a ra ar Frañsizion da gargiñ àr ar Jermaned : (...)*”

“Les Français continuent de **charger sur** les Allemands : (...)”

**KAAK**, p.92.

\*

“*Goût a rae enta an eneberion eh oamp edan soñj kargiñ àrnezhe.*”

“Les ennemis savaient donc que nous avions l'idée de **charger sur eux**.”

**KAAK**, p.142.

\*

“*Lâret a raer e tle ar Frañsizion **kargiñ àr an eneberion**, izeloc'h eget Laffaux.*”

“On dit que les Français doivent **charger sur** les ennemis, plus bas que Laffaux.”

**KAAK**, p.189.

\*

“*Atav e **karger d'ar Jermaned**, ha ne gomprenan ket perak pandeogwir nend eus ket a zistag dezhe.*”

“On **charge toujours les Allemands**, et je ne comprends pas pourquoi puisqu'il n'y a aucun détachement à eux.”

**KAAK**, p.191.

\*\*\*\*

**KARNEL** (masculin) – **CHARNIER** (masculin)

“*Hag e tiskenn ma spered àr-un-dro gete a vro an huñvreioù, trema ar **garnel**, trema ar pezh a zo...*”

“Et mon esprit redescend d'un coup avec eux du pays des rêves, vers le **charnier**, vers ce qui est...”

**KAAK**, p.53

\*

“*Nag ur **garnel** spontus ! Nag ur vezh evit ar Sevenidigezh a veze klasket hol lakaat d'adeuliñ.*”

“Quel terrible **charnier** ! Quelle honte pour la Civilisation qu'on cherche à nous faire adorer.”

**KAAK**, p.231.

\*\*\*\*

**KARR/KIRRI BREZEL** (masculin) – **TANK-S** (anglais - masculin)

“*Kirri brezel a oa chomet bourdet e miz Ebrel, etre an div linenn.*”

“Des **tanks** étaient restés en panne en avril, entre les deux lignes.”

**KAAK**, p.220.

\*\*\*\*

**KARTERIET** (participe passé) – **MIS-E-S EN QUARTIERS**

“*Droug a ra d'an den bout horoset èl-se, plaen, ha bout dalc'hat é toujiñ a vout **karteriet e bev**, en un taol.*”

“Cela fait du mal à l'homme d'être secoué comme cela, régulièrement, et être continuellement en train de craindre d'être **mis en quartiers** vivant, d'un coup.”

**KAAK**, p.149.

\*\*\*\*

**KARTOUCH-OÛ** (féminin) – **CARTOUCHE-S** (féminin)

“*Ha nend eus ket evit pep unan ac'hanomp nemet un dornad **kartouchoù**.*”

“Et il n'y a pour chacun d'entre nous qu'une poignée de **cartouches**.”

**KAAK**, p.18

\*

“*Tammoù potin, **kartouchoù**, armaj a gaver àr strew edan an treid.*”

“Des morceaux de fonte, des cartouches, des armes que l'on trouve éparpillées sous nos pieds.”

**KAAK**, p.24-25.

\*

“*Da Glennes ema ret din-me monet a-vintin da glask **kartouchoù**, kent kemer an treñ e gar Fismes.*”

“Je dois moi aller à Glennes pour chercher des **cartouches**, avant de prendre le train en gare de Fismes.”

**KAAK**, p.68.

\*

“*Monet a ra henoazh hon tud da zarbar **kartouchoù** d'ar re yaouank a zo é kann diragomp, hag ivez da serrezh re lazhet.*”

“Nos hommes partent ce soir approvisionner les jeunes qui combattent face à nous en **cartouches**, et aussi ramasser les morts.”

**KAAK**, p.94.

\*

“*Devezh teñvel. Doc'h goubannwel-noz e kouezh un obus e Herbécourt just àr un toull hag a zo leun a **gartouchoù** da denniñ ha re gouloù-red.*”

“Au crépuscule tombe un obus à Herbécourt juste sur un trou qui est plein de **cartouches** de tir et de fusées éclairantes.”

**KAAK**, p.143.

\*

“*Bemnoz e sailh **kartouchoù**, obusoù, pezhioù kanon doc'h an daou du.*”

“*Toutes les nuits sautent des **cartouches**, des obus, des pièces d'artillerie des deux côtés.*”

**KAAK**, p.147-148.

\*

“*Tennet o deus pell amzer, rak goloet eo an douar a **gartouchoù** goulle.*”  
 “Ils ont tiré longtemps, parce que la terre est couverte de **cartouches** vides.”  
*KAAK, p.263.*

\*\*\*\*

### **KAS D'AN DOUAR – METTRE EN TERRE**

“An endrev-mañ e **kaser d'an douar** an eizh den lazhet dec'h.”  
 “*Cet après-midi on **envoie en terre** les huit hommes tués hier.*”  
*KAAK, p.87.*

\*\*\*\*

### **KAS DA ROUANTELEZH AR GOZED – ENVOYER AU ROYAUME DES TAUPES**

“*Ur pezh kanon 75 ha pevar mindrailher a servij a-barzh da **gas an dud da rouantelezh ar gozed** !*”  
 “Une pièce de canon de 75 et quatre mitrailleuses servent à l'intérieur à **envoyer** les hommes au **royaume des taupes** !”  
*KAAK, p.190.*

\*\*\*\*

### **KASET D'AN DOUAR – MIS EN TERRE**

“*Er c'horn, doc'h an aoter, korv ur soudard lazhet é c'hortoz bout **kaset d'an douar.***”  
 “Dans le coin, contre l'autel, le corps d'un soldat tué attendant d'être **mis en terre.**”  
*KAAK, p.52.*

\*\*\*\*

### **KELAN-OÙ** (masculin)- **CADAVRE-S** (masculin)

“*Ema o c'horvoù glaouennet aze, o darn barroù savet d'an neñv, hañval doc'h **kelanoù** tud.*”  
 “Leurs corps sont carbonisés là, leurs morceaux de branches levés au ciel, semblables à des **cadavres** d'hommes.”  
*KAAK, p.216.*

\*\*\*\*

### **KELIENN-OÙ** (féminin) / **KELION** (pluriel collectif) – **MOUCHE-S** (féminin)

“*Ha neoazh eh eus atav **kelion** er vro-mañ.*”  
 “Et pourtant, il y a toujours des **mouches** dans ce pays.”  
*KAAK, p.39.*

\*

“*Hag ar c'**helion** bras a dremen dreist ma fas a-vintin evit monet da lipat ar c'horvoù-se.*”  
 “Et les grosses **mouches** passent au-dessus de ma figure au matin pour aller lécher ces corps.”  
*KAAK, p.141.*

\*\*\*\*

### **KEMERET** (participe passé) - **EMPORTÉ-E-S** (participe passé)

“*Ar person a ra e brezeg diàr an traoù euzhus en deus gwelet : an dud lazhet er parkoù, **kemeret** dezhe lec'h ar blezad.*”  
 “Le curé fait son sermon à partir des choses terribles qu'il a vues : des gens tués dans les champs, **emportés** sur le lieu de la moisson.”  
*KAAK, p.26.*

\*\*\*\*

### **KERHON** (féminin) – **CHAROGNE** (féminin)

“*Micher divourrus mar end eus, dreist-holl a pand eo bet ken pell ar c'horvoù àr an douar, gwalc'het d'ar glav, goloet a **gerhon**, foeñvet ha du, get ur vlaz doñjerus é sevel diàrnezhe.*”  
 “Un travail désagréable s'il y en a, surtout lorsque les corps sont restés si longtemps sur la terre, détrempés par la pluie, couverts de **charogne**, gonflés et noirs, avec une odeur répugnante qui monte d'eux.”  
*KAAK, p.140-141.*

\*

“*Skarzhet eo e zaoulagad d'ar **gerhon** a verv enne.*”  
 “Ses yeux ont été dégagés par la **charogne** qui grouille dedans.”  
*KAAK, p.142.*

\*\*\*\*

### **KLEZEÑV** (masculin) – **ÉPÉE** (féminin)

“*Diskenn a ra ar c'homandant Caroff diàr e jao hag e salud, get e c'**hlezeñv** an deileg tud yaouank-se diskaret e-kreiz o ampertiz, él ur pakad gwinizh kent an eost.*”

“Le commandant Caroff descend de cheval et salut, avec son **épée** cette paillasse de jeunes gens, fauchés en pleine jeunesse, comme un paquet de blé avant la moisson.”

**KAAK**, p.25.

\*

“*Tammataet int a daoloù **klezeñv** get soudarded jerman.*”

“Ils ont été mis en morceaux à coups d'**épée** par des soldats allemands.”

**KAAK**, p.26.

\*

“*Setu tachenn an iliz, get delwenn Janed Ark àr gein he jao, ur banniel triliv doc'h he **glezeñv** !*”

“Voici la place de l'église, avec une statue de Jeanne d'Arc sur son cheval, un drapeau tricolore à l'**épée** !”

**KAAK**, p.33.

\*

“*Àr bevar c'**h**lezeñv, ur C'hrist paour, serret e zaoulagad ha kriset e dal, èl pa rahe droug dezhoñ bout horoset d'an tennoù a lak an ti hag an douar da greniñ.*”

“Sur quatre **épées**, un pauvre Christ, aux yeux fermés et au front contracté, comme si celà lui faisait du mal d'être bousculé par les tirs qui font trembler la terre.”

**KAAK**, p.33.

\*

“*Àr unan anezhe, diskaret d'ar potarnoù, ar soudarded en deus skrivet, get tammoù koad bras : KULTUR, ha dirak an ti o deus graet, get pri, delwenn ar Republik, daou **glezeñv** kroazet àr he zreñv ha, doc'h kostez ar vagoer, kog Galia, savet e benn getoñ, rondonus.*”

“Sur l'une d'entre elles, détruite par les marmites, les soldats ont écrit, avec des grands morceaux de bois : KULTUR, et devant la maison, ils ont fait, avec de l'argile, la statue de la République, deux **épées** croisées derrière elle et du côté du mur, le coq gaulois, la tête haute, arrogante.”

**KAAK**, p.67.

\*

“*En o mesk, eh eus traouigoù hag a dalv : ur Christ labouret brav hag ur c'**h**lezeñv, get un dorn olifant kizellet doc'h toñ.*”

“Parmi elles, il y a des choses de valeur : un Christ bien travaillé et une **épée**, avec une patte d'éléphant sculptée sur lui.”

**KAAK**, p.159.

\*\*\*\*

**KOLL-OÙ** (masculin) – **PERTE-S** (féminin)

“*Hanter-c'hant procès-verbal **koll** a ran evit roñseed an 310<sup>vet</sup> artilheri.*”

“Je fais cinquante procès-verbaux de **pertes** pour les chevaux du 310<sup>e</sup> d'artillerie.”

**KAAK**, p.257.

\*\*\*\*

**KOLLET** (participe passé) – **PERDU-E-S** (participe passé)

“*Setu **kollet** deomp, en un noz, eizh den evit netra.*”

“Voilà **perdus** pour nous, en un nuit, huit hommes pour rien.”

**KAAK**, p.149.

\*

“*Ha kalz jourdoul n'o deus ket, a pa glevont genomp pegement a dud hon eus **kollet**.*”

“Et de l'empressement ils n'ont pas, lorsqu'ils entendent de nous combien d'hommes nous avons **perdus**.”

**KAAK**, p.149-150.

\*

“*Degemeret on e ti ur vaouez gozh, **kollet** he mab dezhi er brezel.*”

“Je suis accueilli chez une vieille femme, qui a **perdu** son fils à la guerre.”

**KAAK**, p.163.

\*

“*Ar 17<sup>vet</sup> chasseurs en deus kerzhet àr o lerc'h ar wezh-mañ ha kontant int, rak n'o deus ket **kollet** kalz a dud, kuzhet ma oant àr-dreñv ar c'hirri ; ha neozh emaint aet tre bet al lec'h merket dezhe.*”

“Le 17<sup>ème</sup> chasseurs les a poursuivis cette fois-ci et il ils sont contents, car ils n'ont pas **perdu** beaucoup d'hommes, cachés qu'ils étaient derrière les chars ; et pourtant ils ont été traversés le lieu marqué par eux.”

**KAAK**, p.191.

\*\*\*\*

**KOMUNION DIWEZHAÑ – DERNIÈRE COMMUNION**

“*A-benn àr-lerc'h e tostaont holl d'an Daol Santel da zegemer o c'**h**omunion diwezhañ.*”

“Tout de suite après, tous s’approchent de la Table Sainte pour recevoir sa **dernière communion**.”

**KAAK**, p.90.

\*\*\*\*

**KONTELL-OÛ / KONTILLI** (féminin)- **COUTEAU-X** (masculin)

“*Atav e tarzh an traoù trema al linenn. Hiziv e roer kontelloù boser d’ar soudarded yaouank evit euveriñ ar Jermaned a pa rekint fardiñ àrnezhe.*”

“Ça explose toujours du côté de la ligne. Aujourd’hui on donne des **couteaux de boucher** aux jeunes soldats pour amoche les Allemands lorsqu’ils devront les charger.”

**KAAK**, p.89.

\*\*\*\*

**KORF-OÛ** (masculin) – **CORPS** (masculin)

“(…) **ur c’horf** gronnet en ul liñsel, lañjer ar re varv àrnezhoñ, un nebeudig ofiserion ha soudarded é tonet àr-lerc’h ar **c’horv**.”

“(…) un **corps** recouvert d’un linceul, le linge des morts sur lui, quelques officiers et soldats viennent derrière **le corps**.”

**KAAK**, p.39.

\*

“*Get ur stag lakaet edan e gein hag un arall edan e zivhar, e tiskenner ar c’horv en toull.*”

“A l’aide d’une corde mise sous son dos et une autre sous ses jambes, on descend le **corps** dans le trou.”

**KAAK**, p.39.

\*

“*Astennet àr ar rampev, korvoù 15 pe 16 soudard a Frañs lazhet a-c’houde pemzek deiz bennak.*”

“Les **corps** de 15 ou 16 soldats français sont sur le carreau, tués depuis une quinzaine de jours.”

**KAAK**, p.44-45.

\*

“*Dougiñ a raer e gorr en ur gambr àr-dreñv an hani a zebromp enni ; (...)*”

“On porte le **corps** dans une chambre derrière celle où nous mangeons ; (...)”

**KAAK**, p.44.

\*

“*Er c’horn, doc’h an aoter, korv ur soudard lazhet é c’hortoz bout kaset d’an douar.*”

“Dans le coin, contre l’autel, le **corps** d’un soldat tué attendant d’être mis en terre.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*Hed-a-hed get fozell ar Jermaned, e welan korfoù soudarded Frañs, àr ar rampev a-c’houde daou, tri miz hag oc’hpenn.*”

“Tout le long des tranchées allemandes, je vois les **corps** de soldats français, sur le carreau, depuis deux, trois mois et plus.”

**KAAK**, p.56.

\*

“*Pellikoc’h ur pikol toull bras hag a zo hanter-c’hant korv bennak a-barzh : Tombes militaires allemandes, a lâr ur penn plankenn.*”

“Plus loin, un grand trou dans lequel il y a une cinquantaine de **corps** : Tombes militaires allemandes, indique un bout de planche.”

**KAAK**, p.63.

\*

“*Bepred e tiskenn korvoù re lazhet. Kreskaat a ra niver ar c’hroazioù a-dal deomp.*”

“Les **corps** des morts descendent toujours. Le nombre de croix augmente devant nous.”

**KAAK**, p.93.

\*

“*Harpet em eus doc’h ar vevennad douar a heuli ar fozell, hag a pa savan, eh eveshaan em eus azezet, hep goût din, àr gorr ur soudard lazhet.*”

“Je m’aide des bords de terre qui suivent la tranchées et lorsque je me lève, je remarque que je m’étais assis, sans le savoir, sur le **corps** d’un soldat tué.”

**KAAK**, p.93.

\*

“*Divourrus a-walc’h eo ur seurt, rak m’ema ret tremen e-tal korvoù 15 jao lazhet ha foëñvet dija.*”

“C’est tout de même assez désagréable, car il faut passer devant les **corps** de 15 chevaux tués et déjà gonflés.”

**KAAK**, p.94.

\*

“N'hellan ket-me mui atav debriñ kig, a-c'houde ma vez ret din tremen, bemnoz, e-tal **korvoù** ar pemzek jao lazhet-hont hag a vlaz bremañ gwazh eget kant bosenn.”

“Je ne peux toujours pas manger de viande, depuis que je dois passer, chaque nuit, devant les **corps** de quinze chevaux tués là et qui puent maintenant pire que cent pestiférés.”

**KAACK**, p.96.

\*

“Gronnet omp get ur vrumenn dev, a lak hor flagenn da vout hañval doc'h ur bez bras-bras lec'h ma vehemp interet e bev, **korv** hag eneñv...”

“Nous sommes enveloppés dans un brume qui fait ressembler notre vallée à une immense tombe où nous serions enterrés vivants, **corps** et âme...”

**KAACK**, p.99.

\*

“Nag ul levenez evit an holl dilezel an tachad-mañ, lec'h mah omp bet gwasket kement ! 32 ac'hanomp a laoskomp o c'**horvoù** en douar milliget-mañ ha 98 a zo bet kaset àr-dreñv, gwallaozet.”

“Quel bonheur pour tous de laisser cet endroit, où nous avons été tellement opprimés ! Nous laissons les **corps** de 32 d'entre nous dans cette terre maudite, et 98 ont été envoyés à l'arrière, blessés.”

**KAACK**, p.106.

\*

“Àr an hent e kavomp **korvoù** daou vorian lazhet.”

“Sur la route, nous trouvons les **corps** de deux nègres tués.”

**KAACK**, p.135.

\*

“**Korvoù** Jermaned a weler stank àr an dachenn.”

“On voit beaucoup de **corps** d'Allemands sur le champ.”

**KAACK**, p.139.

\*

“Setu daou zeiz 'zo emaint e-pad an devezh é serriñ **korvoù** re lazhet àr dachenn an emgann.”

“Voilà deux jours qu'ils sont pendant la journée à chercher les **corps** des tués sur le champ de bataille.”

**KAACK**, p.140.

\*

“Micher divourrus mar end eus, dreist-holl a pand eo bet ken pell ar c'**horvoù** àr an douar, gwalc'het d'ar glav, goloet a gerhon, foñvet ha du, get ur vlaz doñjerus é sevel diàrnezh.”

“Un travail désagréable s'il y en a, surtout lorsque les **corps** sont restés si longtemps sur la terre, détremés par la pluie, couverts de charogne, gonflés et noirs, avec une odeur répugnante qui monte d'eux.”

**KAACK**, p.140-141.

\*

“Ober a raer ur vered get **korvoù** ar Frañsizion hag un arall get re ar Jermaned.”

“On fait un cimetière avec les **corps** des Français et un autre avec ceux des Allemands.”

**KAACK**, p.141.

\*

“Hag ar c'helion bras a dremen dreist ma fas a-vintin evit monet da lipat ar c'**horvoù**-se.”

“Et les grosses mouches passent au-dessus de ma figure au matin pour aller lécher ces **corps**.”

**KAACK**, p.141.

\*

“Kouezh a ra en hon douaroù, èl un den marv, ha ne gaver a-barzh nemet daou **gorv** brevet ha divuhez.”

“Il tombe dans nos terres, comme un homme mort, et on ne trouve dedans que deux **corps** broyés et sans vie.”

**KAACK**, p.141.

\*

“Hiziv e kaser da vered Cappy **korvoù** Rousseau hag Er Brazideg.”

“Aujourd'hui on envoie au cimetière les **corps** de Rousseau et Le Brazidec.”

**KAACK**, p.147.

\*

“Nag a gaezh soudarded en deus sailhet en aer ag an amzer, dispennet o c'**horvoù** paour a-dammoù, an deiz en doa sailhet an taol-min !...”

“Que de pauvres soldats ont sauté dans les airs, leurs pauvres **corps** déchiquetés en morceaux, le jour où la mine avait sauté !...”

**KAACK**, p.147.

\*

“Mechal ha tistroiñ a rahomp un deiz bennak arre d'hor bro didrouz ha klouar, pe ma chomo ivez hor

*c'horvoù paour da gardellat douar ur vro n'end eo ket hon hani, kaer a vo lâret...*"

"Je me demande si nous retournerons un jour de nous au pays silencieux et doux, ou si nos pauvres **corps** resteront aussi à fumer la terre d'un pays qui n'est pas le nôtre, on aura beau dire..."

*KAAK*, p.150.

\*

*Àr vlein tostenn Blanc-Sablon eh eus ur vered soudarded ; aet eo ar potarnoù da lazhiñ an eil gwezh ar c'horvoù lakaet eno."*

"En haut de la butte de Blanc-Sablon il y un cimetière de soldats ; les marmites sont allées tuer une deuxième fois les **corps** posés là."

*KAAK*, p.212.

\*

*"A-benn e tremen dirak ma fenestr korv ur serjant ag an 43vet colonial lazhet get un tamm obus."*

"Immédiatement passe devant ma fenêtre le **corps** d'un sergent du 43<sup>e</sup> colonial tué par un éclat d'obus."

*KAAK*, p.268.

\*\*\*\*

### **KORF-OÙ DIGIGET – CORPS DÉCHARNÉS**

*"Bras a-walc'h eo kêr, met truek, get he zier pri a weler lies ar goulazh anezhe, distaget ar pri a-zoc'hte : lâret e vehe korfoù digiget."*

"La ville est assez grande mais misérable, avec ses maisons d'argile dont on voit souvent les lattes où l'argile s'est détaché : on dirait des **corps décharnés**."

*KAAK*, p.73.

\*\*\*\*

### **KORF-OÙ DISPENNET – CORPS DISPERSÉ-S**

*"(...) ar c'horv dispennet ha gwintet d'ar seizh avel get un obus bennak..."*

*"(...) le corps dispersé et lancé violemment aux sept vents par quelque obus..."*

*KAAK*, p.90.

\*\*\*\*

### **KORF-OÙ LAZHET – CORPS TUÉ-S**

*"Setu-ni dirak ar ster Aisne, ken didrous bremañ hag en deus rudellet kement a gorvoù lazhet hag a wad ar blezioù tremenet."*

"Nous voici devant la rivière Aisne, si tranquille maintenant que tant de **corps tués** et de sang y ont roulé les années passées."

*KAAK*, p.184.

\*\*\*\*

### **KORF-OÙ MARV (masculin) – CADAVRE-S (masculin)**

*"Ag an tachad lec'h mah on e welan bourc'h Jumigny izeloc'h egedon get he zoennoù toullet, ur c'hebridad anezhe dizol, hañval doc'h kestad ur bern korfoù marv."*

"De l'endroit où je suis je vois le bourg de Jumigny un peu plus bas que moi avec ses toits troués, leurs chevrons découverts, semblables à des côtes de **cadavres**."

*KAAK*, p.53.

\*

*"D'an diaz ag an dostenn, a-dal deomp, e tegaser, e-pad an endrev, korvoù marv a lakaer en douar kentizh, get ur groazig koad arnezhe hag o anv."*

"En bas de la colline, en face de nous, on ramène pendant l'après-midi, des **cadavres** que l'on met aussitôt en terre, avec une petite croix de bois sur eux et leur nom."

*KAAK*, p.93.

\*

*"Un ti bennak a gavomp àr an hent, tachennoù, tavarnioù, digor-frank o dorioù hag o fenestri gete, èl korvoù marv, aet o eneñv anezhe."*

"Nous trouvons quelque maison sur la route, des fermes, des tavernes, aux portes et aux fenêtres grand ouvertes, comme des **cadavres** dont l'âme est partie."

*KAAK*, p.118.

\*\*\*\*

### **KOUEZHET (verbe) – TOMBER (verbe)**

*"Kouezhet int en ur yoc'h, kej-mej, o fuzuilhennoù gete en o dorn, é tonet er-maez ag an ti."*

"Ils sont **tombés** en tas, entremêlés, le fusil à la main, en train de sortir du bâtiment."

*KAAK*, p.23.

\*

“Gozik àr-un-dro e **kouezh** ar Jermaned àr ar Frañsizion. 85 ag ar re-mañ a oa bet lazhet.”

“Presqu’aussitôt les Allemands **tombent sur** les Français. 85 d’entre eux ont été tués.”

**KAAK**, p.46.

\*

“A pa fard hor soudarded àrnezhe, ’gozik en desped dezhe, eh aont get an toullou-se, lec’h ma **kouezhont èl kelion** a-gentizh m’en em stardont er strizhenn.”

“Lorsque nos soldats fondent sur eux, presque malgré eux, ils s’engouffrent dans ces trous, où ils **tombent comme des mouches** aussitôt qu’ils se pressent dans l’étranglement.”

**KAAK**, p.46.

\*

“Ofiserion a laka o soudarded da fardiñ àr an eneberion hep bout kempennet netra ha hep mimp em glevet get an artilheri ; hag e **kouezh** hor soudarded lazhet lies get hor c’hanonoù.”

“Des officiers envoient des soldats donner l’assaut contre les ennemis sans avoir rien préparer, et sans même s’entendre avec l’artillerie ; et nos soldats **tombent** souvent tués par nos canons.”

**KAAK**, p.76.

\*

“Ur soudard, Goelleu a Blañvour, aonus-bras, e-lec’h em bladiñ lec’h ma oa, a red doc’h tor an dostenn, e voued getoñ en e zorn, hag emberr e **kouezh**, faoutet e benn dezhoñ d’un tamm potin.”

“Un soldat, Gouello de Ploemeur, très peureux, au lieu de se mettre à plat là où il était, court contre le flanc de la colline, avec sa nourriture dans la main, et bientôt **tombe**, la tête fendue par un éclat de fonte.”

**KAAK**, p.95.

\*

“Ur vezh e oa gwelet kement a dud oadet e **kouezhel** amañ.”

“C’était une honte de voir **tomber** les hommes âgés ici.”

**KAAK**, p.98.

\*

“Seul gwezh e **kouezh** un nebeudad hag e kresk niver ar c’hroazioù e flagenn Dorn Massiges.”

“A chaque fois, il en **tombe** quelques-uns et le nombre de croix augmente dans la vallée de la Main de Massiges.”

**KAAK**, p.100.

\*

“Burzhud eo ne **gouezh** ket muioc’h a dud.”

“C’est un miracle qu’il ne **tombe** pas plus d’hommes.”

**KAAK**, p.144.

\*

“Daousto mah ouian reizh e **kouezh** tud eldon du-hont, n’hellan ket parraat a gavet kaer holl ar goulaouennoù a bep liv, a grap hag a ziskenn, holl ar luc’hed a rebours ar c’hanonoù hag a roeg hep arsav teñvelded an noz.”

“Même si je sais qu’il **tombe** des hommes comme moi là-bas, je ne peux m’empêcher de trouver beau toutes ces lumières de toutes les couleures, qui grimpent et qui descendent, tous les éclairs que vomissent les canons et déchirent sans arrêt l’obscurité de la nuit.”

**KAAK**, p.144.

\*

“Èl-se, àr-dreñv, èl amañ, e **kouezh** gwellañ bugale Breizh.”

“Ainsi, à l’arrière, comme, ici **tombent** les meilleurs enfants de Bretagne.”

**KAAK**, p.161.

\*

“Amañ e **kouezh** brogarourion vat ; àr-dreñv e **kouezh** re ’rall.”

“Ici **tombent** de bons patriotes ; derrière en **tombent** d’autres.”

**KAAK**, p.202.

\*

“Breizhiz a **gouezh**, en o lec’h, a viloù adalek ar C’hreiznoz betek Helvetia.”

“Les Bretons **tombent** à leur place, par milliers depuis le Nord jusqu’en Suisse.”

**KAAK**, p.221.

\*

“Hag èl-se e weler é chom er burevoù ur yoc’h tud yaouank, yac’h-pesk, skañv ha buhezek, ha nend int bet biskoazh en dañjer, e-pad ma **kouezh** du-hont tud oadet, maouez ha bugale dezhe.”

“Et comme cela on voit qu’il reste dans les bureaux des tas de jeunes gens, en pleine santé, légers et vifs, qui n’ont jamais été en danger, pendant que **tombent** là-bas des hommes âgés, qui ont femme et enfants.”

**KAAK**, p.251.

\*\*\*\*

**KOUEZHET** (participe passé) – **TOMBÉ-E-S** (participe passé)

“*Nag a Vretoned a zo **kouezhet** amañ, (...)*”

“*Que de Bretons **tombés** ici, (...)*”

**KAAK**, p.24.

\*

“*Degas a ra soñj deomp hon eus ar blez-mañ da bediñ evit daou rummad tud tremenet : evit hon tud kar a zo e bered hor parrez hag evit hor c’henseurted **kouezhet** er brezel hag a welomp o beziou hadet en douarouier ha doc’h kostez an hentoù, lies hep anv erbet, anavet get Doue hepken.*”

“*Il nous rappelle que cette année, nous avons à prier pour deux sortes de morts : Pour nos proches qui sont dans le cimetière de notre paroisse et pour nos camarades **tombés** à la guerre dont nous voyons les tombes semées dans les champs et sur le bord des routes, souvent sans nom, connus seulement de Dieu.*”

**KAAK**, p.36.

\*

“*Kement-se en deus parraet doc’htoñ a vout lazhet, èl ar c’haezh Boulbard, **kouezhet** e-taltoñ ha marv get an diwad, a pa ne oa medisinour erbet er fozelloù evit skoulmiñ ar wazhienn troc’het.*”

“*C’est ce qui l’a empêché d’être tué, comme le pauvre Boulbard, **tombé** devant lui et mort d’avoir perdu son sang alors qu’il n’y avait aucun médecin dans les tranchées pour nouer la veine coupée.*”

**KAAK**, p.53.

\*

“*Ar mintin-mañ e kaner ur servijou evit hor c’henseurted **kouezhet** e Massiges.*”

“*Ce matin, on chante un service pour nos camarades **tombés** à Massiges.*”

**KAAK**, p.98.

\*

“*Amañ eh oa bet ur c’hrogad e’it arrest ar Jermaned, hag emaint **kouezhet**, ar geizh, evit distroñ an houlenn diàr kêrbenn Frañs.*”

“*C’est ici qu’a eu lieu la bataille pour arrêter les Allemands, et ils sont **tombés**, les pauvres, pour détourner le flot de la capitale de la France.*”

**KAAK**, p.108.

\*

“*Unanigou a Frañsizion a zo **kouezhet**, èl bepred, lod arall a zo dalc’het prizonour, met miret hon eus hol linennoù.*”

“*Quelques Français sont **tombés**, comme toujours, d’autres sont retenus prisonniers, mais nous avons gardé nos lignes.*”

**KAAK**, p.247.

\*

“*Ha neoazh, nag a Vreizhiz a zo **kouezhet** ar wezh-mañ c’hoazh evit ar Frañs hag evit ar libération des peuples opprimés !*”

“*Et pourtant, que de Bretons qui sont **tombés** cette fois-ci encore pour la France et pour la libération des peuples opprimés !*”

**KAAK**, p.267.

\*\*\*\*

**KOUSKET** (participe passé) – **ENDORMI-E-S** (participe passé)

“*Kousket int rac’h en hevelep douar, a-skoeañs, ar geizh !*”

“*Ils sont tous **endormis** dans la même terre, confinés, les pauvres !*”

**KAAK**, p.63.

\*

“*Kousket int, kousket evit mat, en un tu bennak du-hont, àr dalva ar Frañs, ar Rusia pe ar Serbia...*”

“*Ils sont **endormis, endormis pour de bon**, quelque part là-bas, sur le front de la France, de la Russie ou de la Serbie...*”

**KAAK**, p.305.

\*\*\*\*

**KRESK-OÙ** (masculin) – **CROISSANT-S** (masculin)

“*A-dal, ema bet ret diskar magoer ar vered : Nend eo mui frank a-walc’h evit kemer ar yoc’h a re lazhet, tud gwenn, tud du, tud kristen, mahometiz, lod ag ar re-mañ get ur c’hresk àr o bez e-lec’h ar groaz.*”

“*En face, on a dû abattre le mur du cimetière : il n’était plus assez vaste pour accueillir les nombreux tués, des blancs, des noirs, des chrétiens, des mahométans, certains d’entre eux avec un **croissant** au-dessus de leur tombe à la place de la croix.*”

**KAAK**, p.63.

\*\*\*\*

**KROAZ-IOÛ** (féminin) – **CROIX** (féminin)

“Da 7e30 da vintin e welomp, ag an treñ, ar c’hentañ bez soudard : ur **groazig**, just divrazet ar c’hoad anezhi, (...)”

“A 7h30 du matin nous voyons du train la première tombe de soldat : **une petite croix de bois** juste ébauchée, (...)”

**KAACK**, p.23.

\*

“Ur soudard a gerzh kentañ, ul letern karr getoñ ; à e lerc’h ur soudard é toug ar **groaz** ;(...)”

“Un soldat marche en premier, un phare de voiture à la main ; à sa suite un soldat porte **la croix** ;(...)”

**KAACK**, p.39.

\*

“A-dal, ema bet ret diskar magoer ar vered : Nend eo mui frank a-walc’h evit kemer ar yoc’h a re lazhet, tud gwenn, tud du, tud kristen, mahometiz, lod ag ar re-mañ get ur c’hresk à o bez e-lec’h ar **groaz**.”

“En face, on a dû abattre le mur du cimetière : il n’était plus assez vaste pour accueillir les nombreux tués, des blancs, des noirs, des chrétiens, des mahométans, certains d’entre eux avec un croissant au-dessus de leur tombe à la place de la **croix**.”

**KAACK**, p.63.

\*

“Monet a ran a-herr da welet an iliz. N’eo ket fondet re ; ar vered a zo en ur stad truekoc’h get he beziou eilpennet, he **c’hroazioù** brevet.”

“Je vais rapidement voir l’église. Elle n’a pas été trop détruite ; le cimetière est dans un état plus lamentable avec ses tombes renversées, ses **croix** fracassées.”

**KAACK**, p.65.

\*

“Hag e-tal ar beziou pinvik-se, flastret get o brazoni, paour-kaezh beziou arall a grap an tro-heol doc’h o **c’hroaz**, a zegas soñj din a gomzoù Brizeug :

“... et jusqu’en son trépas

*Le riche a des honneurs que le pauvre n’a pas...*”

”Et devant ces riches tombes, écrasées par leur grandeur, d’autres pauvres tombes où grimpe le tournesol sur leur **croix**, me rappellent les paroles de Brizeux :

“... et jusqu’en son trépas

*Le riche a des honneurs que le pauvre n’a pas...*”

**KAACK**, p.74.

\*

“Losket eo bet ar **groaz** get ur mell-dir ha ne chom mui anezhi nemet an troad du, debret d’an tan.”

“La **croix** a été brûlée par une bombe et il n’en reste que le pied noir, mangé par le feu.”

**KAACK**, p.77.

\*

“A-c’houde, nag a levoù hon eus-ni dibunet, krommet edan hor **c’hroaz** !”

“Depuis, que de lieues nous avons parcourues, courbés sous notre **croix** !”

**KAACK**, p.81.

\*

“Tremen a raomp dre Somme-Suippe hag e-tal ur vered soudarded, steudet ar **c’hroazioù** a-barzh a-gantoù.

*Deval a raomp hor fuzuilhennoù dezhe.*”

“Nous passons par Somme-Suippe et en face du cimetière militaire, dans lequel les **croix** sont alignées par centaines. Nous leur présentons nos armes.”

**KAACK**, p.82.

\*

“D’an diaz ag an dostenn, a-dal deomp, e tegaser, e-pad an endrev, korvoù marv a lakaer en douar kentizh, get ur **groazig koad** àrnezhe hag o anv.”

“En bas de la colline, en face de nous, on ramène pendant l’après-midi, des cadavres que l’on met aussitôt en terre, avec une petite **croix** de bois sur eux et leur nom.”

**KAACK**, p.93.

\*

“Bepred e tiskenn korvoù re lazhet. Kreskaat a ra niver ar **c’hroazioù** a-dal deomp.”

“Les corps des morts descendent toujours. Le nombre de **croix** augmente devant nous.”

**KAACK**, p.93.

\*

“Seul gwezh e kouezh un nebeudad hag e kresk niver ar **c’hroazioù** e flagenn Dorn Massiges.”

“A chaque fois, il en tombe quelques-uns et le nombre de **croix** augmente dans la vallée de la Main de Massiges.”  
**KA AK**, p.100.

\*

“*Nend eus mui na kroaz, na bez.*”  
 “Il n’y a plus ni **croix** ni tombe.”  
**KA AK**, p.231.

\*

“*Er vered e weler c’hoazh stank kroazioù get anvioù Breizhiz diskaret e-kreiz o ampartiz.*”  
 “Dans le cimetière on voit encore souvent des **croix** avec des noms de Bretons abattus en pleine force de l’âge.”  
**KA AK**, p.231.

\*\*\*\*

## **KROGAD-OÙ – BATAILLE-S**

“*Tri den ag an 88vet a zo bet lazhet e-pad ar c’hrogad.*”  
 “Trois hommes du 88<sup>e</sup> ont été **tués** pendant le combat.”  
**KA AK**, p.53.

\*

“*Henoazh eh eus ur c’hrogad trema Marie-Thérèse.*”  
 “Ce soir, il y a une **bataille** dans la direction de Marie-Thérèse.”  
**KA AK**, p.84.

\*

Titre : “VIII - **Krogad** bras ar Champagn”  
 Titre : “VIII -La grande **bataille** de Champagne”  
**KA AK**, p.89.

\*

“*Beta pezhioù kanon ar Jermaned e vo ret deomp monet ag ar c’hrogad kentañ.*”  
 “Nous allons devoir aller jusqu’aux canons allemands au premier **assaut**.”  
**KA AK**, p.91.

\*

“*Nend eo ket c’hoazh achu get ar c’hrogad.*”  
 “Ce n’en est pas encore fini avec la **bataille**.”  
**KA AK**, p.93.

\*

“*Amañ eh oa bet ur c’hrogad e’it arrest ar Jermaned, hag emaint kouezhet, ar geizh, evit distroñ an houlenn diàr kêrbenn Frañs.*”  
 “C’est ici qu’a eu lieu la **bataille** pour arrêter les Allemands, et ils sont tombés, les pauvres, pour détourner le flot de la capitale de la France.”  
**KA AK**, p.108.

\*

“*E vezer hep arvar é kempenn ur c’hrogad bennak.*”  
 “On est sans aucun doute en train de préparer quelque **bataille**.”  
**KA AK**, p.132.

\*

“*Henoazh eh eus ur c’hrogad trema Fay hag a bad un euriad bennak, get ar safar ordiner.*”  
 “Ce soir, il y a une **bataille** du côté de Fay qui dure une bonne heure, avec le vacarme habituel.”  
**KA AK**, p.132.

\*

“*É vonet d’ar rapport e kavan àr ma hent ur yoc’h tud du ag ar Senegal, kaset du-mañ evit ar c’hrogad.*”  
 “En allant au rapport, je trouve sur mon chemin des noirs du Sénégal, envoyés ici pour la **bataille**.”  
**KA AK**, p.133.

\*

“*Trema Faucaucourt ha Soyécourt eh eus ur c’hrogad rust doc’h penn kentañ an noz, ha da vintin e welomp Breizhiz-Veur é fardiñ àr ar Jermaned doc’h tostenn Cléry.*”  
 “Vers Faucaucourt et Soyécourt il y a une rude **bataille** au début de la nuit, et le matin, nous voyons des Britanniques charger sur les Allemands contre la butte de Cléry.”  
**KA AK**, p.140.

\*

“*En tu ’rall d’ar Somme ema ar c’hrogad.*”  
 “De l’autre côté de la Somme est la **bataille**.”  
**KA AK**, p.141.

\*

“*Arc’hoazh e tle c’hoazh bout ur c’hrogad bras.*”

“Demain, la **bataille** doit encore être grande.”

**KAAK**, p.143.

\*

“*E-pad krogad ar Champagn, a gomzer anezhoñ ema chomet e Courtémont, div lev bennak a-zoc’h e soudarded, ha nend eo daet ur wezh da welet e pe stad eh oamp.*”

“Pendant la **bataille** de Champagne, on parle de lui, il est resté à Courtémont, à quelque deux lieues de ses soldats, et il n’est pas venu une seule fois voir dans quel état nous étions.”

**KAAK**, p.144.

\*

“*An eneberion ne skoont ket re àrnezhoñ hag, a-c’houde penn kentañ ar brezel, nend eus bet krogad erbet er c’hornad. Trawalc’h evit ober levenez ur soudard !*”

“C’est tranquille ; bien arrangé. Les ennemis n’y frappent pas et, depuis le début de la guerre, il n’y a eu aucune **attaque** dans le coin.”

**KAAK**, p.164.

\*

“*E-pad an noz e lârer deomp em wiskiñ, rak rezi a zo ag ur c’hrogad.*”

“Pendant la nuit, nous nous dit de nous habiller, car il y a les signes d’un **combat**.”

**KAAK**, p.166.

\*

“*Trema Lassigny e vezer, pechañs, é kempenn ur c’hrogad.*”

“On prépare probablement une **attaque** du côté de Lassigny.”

**KAAK**, p.169

\*

“*Labourat a raer stard da gempenn ar c’hrogad... diwezhañ, èl ma lârer seul gwezh.*”

“On travaille dur pour préparer la ... dernière **attaque**, comme on dit à chaque fois.”

**KAAK**, p.170.

\*

Titre : “**Krogad Laffaux**”

Titre : “L’**attaque** de Laffaux”

**KAAK**, p.185.

\*

“*Soudarded àr varc’h, divarc’het, a ya d’ar c’hrogad, kannkirri é vonet en o raok.*”

“Des cavaliers, sans chevaux, vont à la **bataille**, des chars allant au devant d’eux.”

**KAAK**, p.189.

\*

“*E vezer, hep arvar, é kempenn ur c’hrogad bras arall.*”

“On est sans, doute, en train de préparer une autre grosse **bataille**.”

**KAAK**, p.189.

\*

“*An neizhour eh eus bet ur c’hrogad bennak, doc’h kostez Hurtebise.*”

“Hier soir il y a eu quelque **attaque**, du côté de Hurtebise.”

**KAAK**, p.219.

\*

“*E-tal ar P.S e welomp ivez ur vered, 300 bez soudard a-barzh, lazhet e miz Ebrel ha miz Mae diwezhañ, a pand eo bet krogad Craonne.*”

“Près du P.S nous voyons aussi un cimetière, 300 tombes de soldats à l’intérieur, tués au mois d’avril et au mois de mai, lorsqu’il y a eu la **bataille** de Craonne.”

**KAAK**, p.223.

\*

“*Ur c’hrogad bennak, moarvat, a gempenner doc’h an tu-se.*”

“On prépare, assurément, quelque **bataille** de ce côté-là.”

**KAAK**, p.225.

\*

“*Paravis deomp ema kreñlec’h La Pompelle, lec’h ma h eus bet kement a grogadoù.*”

“En face de nous se trouve la place forte de La Pompelle, où il y a eu tellement de **batailles**.”

**KAAK**, p.247.

\*

“*Rust eo bet e **grogad** ha vad a ray d’ar re nand int ket lazhet kavout un tammig distav.*”  
 “La **bataille** a été rude et cela fera du bien à ceux qui n’ont pas été tués d’avoir un peu de détente.”  
**KA AK**, p.259.

\*

“*E-tal ar vourc’hig-mañ eh eus bet ur c’**hrogad**.*”  
 “Près de ce petit bourg il y a eu une **bataille**.”  
**KA AK**, p.263.

\*

“*Kreskaet eo bet d’an Alamaned evit lakaat o re lazhet : tost da 2.000 **bez** o deus a-barzh, soudarded lazhet, an darn vuiañ, e **krogadoù** ar blez-mañ.*”  
*Un nebeudig Frañsizion a zo ivez, bokedet o beziou get tud ar gêr-mañ.*  
 “Il a été agrandi par les Allemands pour mettre leurs tués : ils y ont près de 2000 tombes, des soldats tués, la plupart d’entre eux, dans les **attaques** de cette année.  
 Il y a aussi quelques Français, leurs tombes sont fleuries par les gens de cette ville.”  
**KA AK**, p.264.

\*

“*Bemdez e vez ur c’**hrogad** bennak evit esae o distag a-zoc’h an tostennoù, met bec’h a vo donet da benn anezhe.*”  
 “Chaque jour il y a quelque **bataille** pour essayer de les détacher des collines, mais il y a de la peine à en venir à bout.”  
**KA AK**, p.265.

\*\*\*\*

**KROUGET** (participe passé) – **PENDU-E** (participe passé)

“*(...) donet a raer da lâret deomp eh eus kavet unan ag hor soudarded, genidik a Lanouelan, **krouget** doc’h ur wezenn-sapin e Poix.*”  
 “(...) on vient nous dire qu’on a trouvé l’un de nos soldats, natif de Langoëlan, **pendu** à un sapin à Poix.”  
**KA AK**, p.82.

\*\*\*\*

**KURUN** (féminin) – **TONNERRE** (masculin)

“*Evit er c’hempenn ne zehan ket ar **gurun**.*”  
 “Pour la préparer, le **tonnerre** n’arrête pas.”  
**KA AK**, p.143.

\*

“*Doc’h tu Breizhiz-Veur eh eus **gurunaj** arre.*”  
 “Du côté des Britanniques il y a aussi du **tonnerre**.”  
**KA AK**, p.144.

\*

“*Doc’h tu Cléry, Monacu, eh oa **gurun** an neizhour.*”  
 “Le **tonnerre** était hier soir du côté de Cléry, Monacu.”  
**KA AK**, p.146.

\*

“*Ha **gurun** a-benn get ar c’hanonoù, doc’h an daou du.*”  
 “Et le **tonnerre** aussitôt avec les canons, des deux côtés.”  
**KA AK**, p.188.

\*

“*Ar mintin-mañ eh eus **gurunaj** arre.*”  
 “Ce matin il y a du **tonnerre** de nouveau.”  
**KA AK**, p.189.

\*

“*N’en deus ket arsavet ar **gurun** a-tro an noz.*”  
 “Le **tonnerre** n’a pas arrêté de toute la nuit.”  
**KA AK**, p.219.

\*\*\*\*

## L

**LAKAAT AN TAN – INCENDIER**

“*Get an hevelep abeg en doa hon eneberion **entanet** iliz-veur Reims.*”  
 “C’est pour la même cause que nous ennemis ont **incendié** la cathédrale de Reims.”  
**KA AK**, p.134.

\*\*\*\*

### LAKAAT DA SAILH – FAIRE SAUTER

“*Ema ar gompagnunezh 22/51 doc’h hor gortoz ha d’enderv, a-benn, eh a hon tud da labourat geti, da deurel ur pont àr ar c’hanol, e lec’h an hani en deus ar Jermaned lakaet da sailh goude mand int aet d’an tu ’rall.*”

“La compagnie 22/51 est en train de nous attendre et l’après-midi, immédiatement; nous hommes partent travailler avec elle, pour lancer un pont sur le canal, à la place de celui que les Allemands ont fait **sauter** après qu’ils sont partis de l’autre côté.”

**KAOK**, p.180.

\*\*\*\*

### LAKAAT EN DOUAR – METTRE EN TERRE

“*A pa zistroan, e klevan e taer a lakaat en douar ur soudard a Vredreion hag en deus bountet un tenn en e benn.*”

“Lorsque je rentre, j’entends qu’on vient de **mettre en terre** un soldat de Brandreion qui s’est mis une balle dans la tête.”

**KAOK**, p.52.

\*

“*D’an diaz ag an dostenn, a-dal deomp, e tegaser, e-pad an endrev, korvoù marv a lakaer en douar kentizh, get ur groazig koad àrnezhe hag o anv.*”

“En bas de la colline, en face de nous, on ramène pendant l’après-midi, des cadavres que l’on **met aussitôt en terre**, avec une petite croix de bois sur eux et leur nom.”

**KAOK**, p.93.

\*\*\*\*

### LAZHEREREZH (féminin) – MASSACRE (masculin) / TUERIE (féminin)

“*Hag e kreiz-kêr, an iliz-veur get he daou dour uhel, hañval doc’h div vrec’h savet, ec’h aspediñ mab-den da arsav get e lazherezh.*”

“Et en son centre, la cathédrale avec ses deux hautes tours, semblables à deux bras levés, suppliant les hommes d’arrêter le **massacre**.”

**KAOK**, p.30.

\*

“*Huch a sav meur a wezh en aer ag an amzer, àr-un-dro, ma welomp goulaouennoù-red é vrañsellat hag é teval àr o goar da splanniñ al lazherezh : mab-den ec’h euveriñ e vreur...*”

“Des hurlements montent fréquemment dans l’air et le temps et simultanément nous apercevons des fusées éclairantes en train de chanceler et de se taire à leur aise pour éclairer le **massacre** : L’être humain entre train d’abimer son frère...”

**KAOK**, p.33.

\*

“Hag àr oberoù diaoulek an dud é tiskenn hiziv, èl ur c’hwlizhenn distanus, galv karantezus Tad ar gristenion, a zegas soñj dezhe emaint breudeur hag e tleahent, a-wael da zeiz an Nedeleg, arsav get o **lazherezh** ha selaou doc’h bouezh an Hani a oa daet, an noz-se, da gas ar Peoc’h àr an douar.”

“*Et sur les actions diaboliques des homme descend aujourd’hui, comme une bruine apaisée, l’appel d’amour du Père des chrétiens, leur rappelle qi’ils sont frères et qu’ils devraient, au moins le jour de Noël ,arrêter avec leur massacre et écouter la voix de Celui qui, cette nuit, était venu leur apporter la Paix sur la terre.*”

**KAOK**, p.44.

\*

“*Ne glevan mui an tennoù ; ne soñjan mui el lazherezh.*”

“Je n’entends plus les tirs ; je ne pense plus au **massacre**.”

**KAOK**, p.53.

\*

“*Buhez ha levenez get an natur hag atav lazherezh hag anken get mad-den àr e wall.*”

“Vie et amour avec la nature et toujours **massacre** et douleur avec l’homme par sa faute.”

**KAOK**, p.128.

\*

“*Souezhus eo gwelet a-dreist al lazherezh, an trouz spontus hag ar maged blazus-mañ, gwennili é nijal hag é rifal joiaus hag ar c’hwedder é sevel atav d’al lein en ur ganal par ma c’hell.*”

“Il est étonnant de voir au-dessus du **massacre**, le bruit terrible et cette fumée puante, des hirondelles en train de voler et de pousser des cris perçants et joyeux et l’alouette s’élever toujours vers le haut en chantant tant qu’il le peut.”

**KAOK**, p.139.

\*

“*21-04-1917.-Bleunviñ a ra ar pradouier hag an evned a richan. Klevet em eus ar goukoug ; koukoug ar brezel atav... ha lazherezh bepred.*”

“21-04-1917.-Les champs fleurissent et les oiseaux gazouillent. J’ai entendu le coucou ; le coucou de la guerre toujours ... et le **massacre** toujours.”

**KA**AK, p.187.

\*

“*Skuizhiñ a raer, anat eo, é vonet d’al lazherezh evit ket.*”

“On se fatigue, c’est évident, d’aller au **massacre** pour rien !”

**KA**AK, p.202.

\*

“*E vezer c’hoazh é kempenn ul lazherezh bennak du-hont.*”

“On est encore en train de préparer quelque **massacre** là-bas.”

**KA**AK, p.227.

\*

“*Kentoc’h e c’houzañvent hag e varvent enep d’o c’halon, get keuz ha kas doc’h ar re en doa o zaolet el lazherezh.*”

“Ils souffraient plutôt et ils mouraient contre leur volonté, avec du regret et de la haine pour ceux qui les avaient envoyés au **massacre**.”

**KA**AK, p.311.

\*\*\*\*

**LAZHET** (participe passé) – **TUÉ-E-S** (participe passé)

“*Ha mar n’en deus ket re an 88vet kannet àr ar bratell, él ar re yaouank, goût a raer n’end eo ket bet bihan ho lod poanioù. Stank ac’hanomp a zo bet lazhet pe gwallaozet, hep komz ag ar re a zo daet da vervel d’ar gêr, get paourantez serret du-se.*”

“Et si ceux du 88e n’ont pas combattu sur le champ de bataille, comme les plus jeunes, on reconnaît que notre lot de souffrance n’en pas été plus petit. Beaucoup d’entre nous ont été **tués** ou blessés, sans parler de ceux qui sont revenus mourir à la maison, enfermés dans la misère.”

**KA**AK, p.10.

\*

“*Da Arcis-sur-Aube, a lârer, d’interiñ ar soudarded lazhet du-se.*”

“*Vers Arcis-sur-Aube, dit-on, pour y enterrer les soldats tués là-bas.*”

**KA**AK, p.21.

\*

“*Hed-ha-hed get al linenn, hep dehan, doc’h an tu kleiz dreist pep tra, er fozell, bernoù re lazhet.*”

“Tout le long de la ligne, sans interruption, surtout du côté gauche, dans le fossé, des tas de **morts**.”

**KA**AK, p.24.

\*

“*Pelloc’h e kavomp c’hoazh re lazhet. Soudarded ag an Oriant int. Lâret a raer eh oant mezv a pand eo arru ar Jermaned àrnezhe.*”

“Plus loin, nous trouvons encore des **tués**. Ce sont des soldats de Lorient. On dit qu’ils étaient saouls quand les Allemands sont arrivés dessus.”

**KA**AK, p.25.

\*

“*Setu unan atav hag a zo getoñ ur voutailh edan e gazel, hag eñ lazhet.*”

“En voilà un toujours qui a été **tué** avec une bouteille sous le bras.”

**KA**AK, p.25.

\*

“*E-pad an tarzhad, soudarded, soudarded ag ar C’hreisteiz a oa daet da guzhet amañ. Ne vennent ket bout lazhet evit ar Frañs, a lârent !*”

“Pendant l’attaque, des soldats, des soldats du Sud sont venus se cacher ici. Il ne voulaient pas être **tués** pour la France, disaient-ils !”

**KA**AK, p.25.

\*

“*E Connantre, e-tal an iliz toullet e meur a dachad, e welan bez un ofisour rusian lazhet e 1814.*”

“À Connantre, en face de l’église transpercée en beaucoup d’endroits, je découvre la tombe d’un officier russe **tué** en 1814.”

**KA**AK, p.25.

\*

“*Hor soudarded a red dre an emgannlec’h evit klask re lazhet : ne gavont kalz ken armaj ha dilhad. Douaret eo bet ar c’horvoù da re ’rall.*”

“Nos soldats courent sur le champ de bataille pour chercher les **tués** : ils n’y trouvent guère plus que des armes et des

vêtements. Les corps ont été enterrés par les autres.”

**KAAK**, p.25.

\*

“*Nag a re lazhet !*”

“Que de **tués** !”

**KAAK**, p.25.

\*

“*Ar person a ra e brezeg diàr an traoù euzhus en deus gwelet : an dud lazhet er parkoù, kemeret dezhe lec'h ar blezad.*”

“Le curé fait son sermon à partir des choses terribles qu’il a vues : des gens **tués** dans les champs, emportés sur le lieu de la moisson.”

**KAAK**, p.26.

\*

“*Bemdez e vez lazhet unan bennak.*”

“Quelques-uns sont **tués** chaque jour.”

**KAAK**, p.31.

\*

“*Kentizh diskennet ag ar c'harr, e c'houlenn ar c'hapiten genin monet àr-un-dro getoñ d'interamant unan ag hor soudarded lazhet d'un tamm obus.*”

“Sitot descendus de la voiture, le capitaine me demande de venir avec lui sur le champ à l’enterrement d’un de nos soldats **tué** par un éclat d’obus.”

**KAAK**, p.39.

\*

“*Àr-lerc'h marv ar paour-kaezh Couic, e kemenn èlkent ar c'horonal arsav a gas soudarded da vout lazhet e Courtonne, lec'h n'o deus netra d'ober.*”

“Après la mort de ce pauvre Couic, le colonel ordonne tout de même une mobilisation qui envoie les soldats se faire **tuer** à Courtonne, où ils n’ont rien à faire.”

**KAAK**, p.43.

\*

“*Donet a ra soudarded fresk da gemer lec'h ar re lazhet ha gwallaozet.*”

“Il arrive des soldats frais pour prendre la place des **tués** et des blessés.”

**KAAK**, p.43.

\*

“*Astennet àr ar rampev, korvoù 15 pe 16 soudard a Frañs lazhet a-c'houde pemzek deiz bennak.*”

“Les corps de 15 ou 16 soldats français sont sur le carreau, **tués** depuis une quinzaine de jours.”

**KAAK**, p.44-45.

\*

“*Hiziv eh eus daet ul lizher d'ar c'hapiten, a-berzh maouez Couic lazhet e Courtonne.*”

“Il est arrivé aujourd’hui une lettre pour le capitaine, de la part de la femme de Couic, **tué** à Courtonne.”

**KAAK**, p.45.

\*

“*Gozik àr-un-dro e kouezh ar Jermaned àr ar Frañsizion. 85 ag ar re-mañ a oa bet lazhet.*”

“Presqu’aussitôt les Allemands tombent sur les Français. 85 d’entre eux ont été **tués**.”

**KAAK**, p.46.

\*

“*Lâret 'vehe brec'h ur jigant astennet àr ar bratell : Mab-den é kennig da Justis an aotrou Doue aberzh gwadel E vugale lazhet...*”

“On dirait le bras d’un géant tendu sur le champ : L’homme qui présente à la justice de Dieu le sacrifice sanglant de Ses enfants **tués**...”

**KAAK**, p.48.

\*

“*Daet eo din an doere ema lazhet ma skoliad ha mignon Charles Corbierre.*”

“Il m’est arrivé la nouvelle que mon élève et ami Charles Corbierre a été **tué**.”

**KAAK**, p.48.

\*

“*Er c'horn, doc'h an aoter, korv ur soudard lazhet é c'hortoz bout kaset d'an douar.*”

Dans le coin, contre l’autel, le corps d’un soldat **tué** attendant d’être mis en terre.”

**KAAK**, p.52.

\*

“Bout zo re ‘rall n’o deus ket bet an eurvad hon eus-ni : klevet a raomp amañ ema **lazhet** hor marc’hegour-houarn Boulbar ag an Oriant.”

“Il y en a d’orient qui n’ont pas eu la fortune que nous avons nous : nous entendons que notre cycliste Boulbar de Lorient a été **tué**.”

**KAAK**, p.52.

\*

“Kement-se en deus parraet doc’htoñ a vout **lazhet**, èl ar c’haezh Boulbard, kouezhet e-taltoñ ha marv get an diwad, a pa ne oa medisinour erbet er fozelloù evit skoulmiñ ar wazhienn troc’het.”

“C’est ce qui l’a empêché d’être **tué**, comme le pauvre Boulbard, tombé devant lui et mort d’avoir perdu son sang alors qu’il n’y avait aucun médecin dans les tranchées pour nouer la veine coupée.”

**KAAK**, p.53.

\*

“Tri den ag an 88<sup>vet</sup> a zo bet **lazhet** e-pad ar c’hrogad.”

“Trois hommes du 88<sup>e</sup> ont été **tués** pendant le combat.”

**KAAK**, p.53.

\*

“Da unnek eur noz e taer da lâret din ema **lazhet** unan a ma roñseed ha gwallaozet an arall.”

“A onze heures sur soir on vient me dire qu’un de mes chevaux a été **tué** et un autre blessé.”

**KAAK**, p.53.

\*

“Lâret en deus din ar c’hapiten kas ur yar genin, evit taol an ofiserion. Preniñ a ran unan **lazhet** ha kempennet prest ; rak re vev ne gaver ket amañ.”

“Le capitaine demande que je lui apporte une poule, pour la table des officiers. J’en achète une **tuée** et préparée ; parce qu’on n’en trouve pas de vivantes ici.”

**KAAK**, p.53.

\*

“Pep unan a zo merket dezhoñ e donkadur er bed-mañ ha mard eo dle dezhoñ bout **lazhet**, e vo **lazhet** ne vern petra ‘ray evit em guzhet...”

“Le destin de chacun est écrit dans ce monde-ci et s’il doit être **tué**, il sera **tué**, quoi qu’il fasse pour se cacher...”

**KAAK**, p.62.

\*

“A-dal, ema bet ret diskar magoer ar vered : Nend eo mui frank a-walc’h evit kemer ar yoc’h a **re lazhet**, tud gwenn, tud du, tud kristen, mahometiz, lod ag ar re-mañ get ur c’hresk àr o bez e-lec’h ar groaz.”

“En face, on a dû abattre le mur du cimetière : il n’était plus assez vaste pour accueillir les nombreux **tués**, des blancs, des noirs, des chrétiens, des mahométans, certains d’entre eux avec un croissant au-dessus de leur tombe à la place de la croix.”

**KAAK**, p.63.

\*

“Dec’h e oant eneberion, dre volontez un ajadig tud ne vint ket **lazhet** er brezel-mañ o deus diskleriet, hag hiziv emaint daet da vout breudeur etre divrec’h an Ankoù...”

“Hier ils étaient ennemis, par la volonté d’un groupe de personnes qui ne seront pas **tués** pendant cette guerre qu’ils ont déclarée, et aujourd’hui, ils sont devenus frères entre les bras de l’Ankoù...”

**KAAK**, p.63.

\*

“E Fismes e tegouezhan just evit gwelet interamant 15 soudard **lazhet** er gar get ur vombezenn taolet ag un aerlestr hag a oa hañval-mat doc’h hor re.”

“Nous arrivons à Fismes juste pour voir l’enterrement de 15 soldats **tués** par une bombe lancée d’un avion qui était semblable aux nôtres.”

**KAAK**, p.66.

\*

“Ofiserion a laka o soudarded da fardiñ àr an eneberion hep bout kempennet netra ha hep memp em glevet get an artilheri ; hag e kouezh hor soudarded **lazhet** lies get hor c’hanonoù.”

“Des officiers envoient des soldats donner l’assaut contre les ennemis sans avoir rien préparer, et sans même s’entendre avec l’artillerie ; et nos soldats tombent souvent **tués** par nos canons.”

**KAAK**, p.76.

\*

“Un noz eh araoker pemp paz ; an deiz àr-lerc’h e kiler pemp arall ha seul taolet e chom àr ar rampev un nebeud tud yaouank ag an daou du, **lazhet** e’it ket.”

“Une nuit, on avant de cinq pas, le jour suivant on recule des cinq même et à chaque coup quelques jeunes gens des

deux côtés restent sur le carreau, **tués** pour rien.”

**KAACK**, p.85.

\*

“- *Ar mintin-mañ a pa savomp e kavan div pe deir dousenn re lazhet, skourret en ere al lost doc'h an treuzellennoù koad am boa savet en-dro d'am loj. Ma soudarded en deus-int lazhet a daoloù-bazh, e-pad an noz hag o lakaet aze evit farsal.*”

“- Ce matin, lorsque nous nous levons nous en trouvons deux ou trois douzaines **tués**, accrochés et liés par la queue aux passerelles de bois que j'avais reconstruites dans mon logement. Mes soldats les ont **tués** à coups de bâton, pendant la nuit et les ont mis là pour blaguer.”

**KAACK**, p.85.

\*

“*Get o c'hanon bras, ar Jermaned en deus lazhet dec'h, e La Neuville, ur vaouez hag ur c'hroadur, ofiserion ha soudarded. Kuzhet e oant en ur c'hav hag en deus flastret àrnezhe.*”

“Les Allemands ont **tué** hier avec leur gros canon, à La Neuville, une femme et un enfant, des officiers et des soldats. Ils s'étaient cachés dans une cave et ils ont été écrasés.”

**KAACK**, p.86.

\*

“*En ur zegouezh er vourc'h, e welan, e-kreiz an hent, dilhad roget, tammoù kig gwadek tud ha roñseed, neudennoù telefon a-skourr, karreziou gwer brezilhet. 38 a re gouliet a zo ha 8 a re lazhet.*”

“Tout en arrivant au bourg, je vois, au milieu de la route, des vêtements déchirés, des morceaux de viande sanglants d'hommes et d'animaux, des fils de téléphone, allongés, des carreaux de verre brisé. Il y a 38 blessés et 8 **morts**.”

**KAACK**, p.87.

\*

“An endrev-mañ e kaser d'an douar an eizh den lazhet dec'h.”

“Cet après-midi on envoie en terre les huit hommes **tués** hier.”

**KAACK**, p.87.

\*

“*Nend eus ket ur bern lazhet e-mesk hor re, a lârer : re gwallaonet a zo muioc'h.*”

“On nous dit qu'il n'y a pas beaucoup de **morts** parmi les nôtres : il y a plus de blessés.”

**KAACK**, p.92.

\*

“*Daou soudard ag ar Iañ kompagnunezh a zo bet lazhet hiziv hag eizh gwallaonet.*”

“Deux soldats de la 1<sup>ère</sup> compagnie ont été **tués** et huit blessés.”

**KAACK**, p.93.

\*

“*Bepred e tiskenn korvoù re lazhet. Kreskaat a ra niver ar c'hroaziou a-dal deomp.*”

“Les corps des **morts** descendent toujours. Le nombre de croix augmente devant nous.”

**KAACK**, p.93.

\*

“*Harpet em eus doc'h ar vevennad douar a heuli ar fozell, hag a pa savan, eh eveshaan em eus azezet, hep goût din, àr gorr ur soudard lazhet.*”

“Je m'aide des bords de terre qui suivent la tranchées et lorsque je me lève, je remarque que je m'étais assis, sans le savoir, sur le corps d'un soldat **tué**.”

**KAACK**, p.93.

\*

“*Monet a ra henoazh hon tud da zarbar kartouchoù d'ar re yaouank a zo é kann diragomp, hag ivez da serrezh re lazhet.*”

“Nos hommes partent ce soir approvisionner les jeunes qui combattent face à nous en cartouches, et aussi ramasser les **morts**.”

**KAACK**, p.94.

\*

“*Divourrus a-walc'h eo ur seurt, rak m'ema ret tremen e-tal korvoù 15 jao lazhet ha foeñvet dija.*”

“C'est tout de même assez désagréable, car il faut passer devant les corps de 15 chevaux **tués** et déjà gonflés.”

**KAACK**, p.94.

\*

“*Nend a ket mep er-maez evit ober àr e gorr : kac'hat a ra en ur c'hazetenn hag e tave e ordonnance da gas e gaoc'h er-maez, get aon a vout lazhet...*”

“Il ne sort même pas dehors pour se soulager : il chie dans un journal et charge son ordonnance d'emporter sa merde

dehors, de peur d'être **tué**..."

**KAACK**, p.94.

\*

"*Arru eo ar vrud ema lazhet ar c'hommandant Guillemot, e-pad ma oa é vale àr Zorn Massigues.*"

"Il est arrivé la rumeur que le commandant Guillemot a été **tué**, pendant qu'il se promenait sur la Main de Massiges."

**KAACK**, p.94.

\*

"*D'an noz eh ouiomp get ar re yaouank daet da glask ar bevañs, en devoa araokaet c'hoazh hor soudarded hag ema bet ret dezhe tenniñ àr-dreñv goude ; rak hor pezhioù 75 a denne en o c'hein. An ofisour evezhour e'it ar 75 a oa degouezhet dezhoñ bout lazhet hep goût da hani, hag èl-se ne oa ket gellet lâret d'an dennerion astenn o zennerezh.*"

"La nuit, nous savons par les jeunes venus chercher les vivres, que nos soldats ont avancé et qu'ils ont dû se retirer à l'arrière après ; car nos pièces de 75 leur tiraient dans le dos. L'officier de surveillance pour les 75 s'est retrouvé **tué** sans que personne ne le sache, et de ce fait on n'avait pas pu dire aux tireurs d'allonger leur tir."

**KAACK**, p.95.

\*

"*Ar re 'rall a zo bet gwallaozet pe lazhet dreist-holl get hon tennou-ni.*"

"Les autres ont été blessés ou **tués** surtout par nos tirs à nous."

**KAACK**, p.95.

\*

"*Un nebeud vad a roñseed hag a soudarded a zo lazhet pe gwallaet àr-un-daol getoñ !*"

"Pas mal de chevaux et de soldats sont **tués** ou blessés en même temps que lui !"

**KAACK**, p.96.

\*

"*N'hellan ket-me mui atav debriñ kig, a-c'houde ma vez ret din tremen, bemnoz, e-tal korvoù ar pemzek jao lazhet-hont hag a vlaz bremañ gwazh eget kant bosenn.*"

"Je ne peux toujours pas manger de viande, depuis que je dois passer, chaque nuit, devant les corps de quinze chevaux **tués** là et qui puent maintenant pire que cent pestiférés."

**KAACK**, p.96.

\*

"*Hag e klevan eh eus lazhet c'hoazh unan a ma zud.*"

"Et j'entends qu'un de mes hommes a encore été **tué**."

**KAACK**, p.97.

\*

"*Soudarded nevez a zegouezh ivez da gemer lec'h ar re gwallaozet pe lazhet.*"

"De nouveaux soldats arrivent aussi pour prendre la place des blessés ou **tués**."

**KAACK**, p.104.

\*

"*Un dra neoazh a zisplij dezhe : m'o c'haser 100 den d'ober labour 20, riskl dezhe da vout lazhet hep dober.*"

"Il y a une chose cependant qui leur déplaît : si on envoie 100 hommes faire le travail de 20, ils risquent d'être **tués** sans raison."

**KAACK**, p.105.

\*

"*Ur soudard a ma c'hompagnunezh lazhet dek deiz àr-lerc'h ma oa degouezhet genomp a roer ivez ar groaz brezel dezhoñ, rak m'ema lazhet.*"

"On donne également la croix de guerre à un soldat de ma compagnie **tué** dix jours après être arrivé avec nous, car il est **tué**."

**KAACK**, p.131.

\*

"*Àr an hent e kavomp korvoù daou vorian lazhet.*"

"Sur la route, nous trouvons les corps de deux nègres **tués**."

**KAACK**, p.135.

\*

"*A-dal deomp eh eus ur soudard jerman lazhet, astennet àr e gostez.*"

"En face de nous il y a un soldat allemand **tué**, allongé sur son côté."

**KAACK**, p.140.

\*

"*Setu daou zeiz 'zo emaint e-pad an devezh é serriñ korvoù re lazhet àr dachenn an emgann.*"

“Voilà deux jours qu’ils sont pendant la journée à chercher les corps des **tués** sur le champ de bataille.”  
**KAARK**, p.140.

\*

“Chomet a zo **tud lazhet** a-barzh ; rak klevet a ran ar vlaz anezhe.  
 “Il est resté des **hommes morts** dedans ; car je sens leur puanteur.”  
**KAARK**, p.141

\*

“Techet e vehe ar re nand int ket bet er brezel da grediñ ne chomahe mui den bev lec’h mand eo kouezhet ur barrad obusoù seurt-se : lies ne vez ket **lazhet** ur laouenn !  
 “Ceux qui n’ont jamais été à la guerre seraient tentés de penser qu’il ne resterait plus un homme vivant où une telle averse d’obus est tombée : souvent on n’y **tue** pas un pou !”  
**KAARK**, p.147.

\*

“Ar-dro kreiznoz eh arruont, spontet d’ar gwalleur, ha souezhet-mat ivez nend eus ket **lazhet** muioc’h anezhe, tolpet èl ma oant é labourat.”  
 “Vers minuit ils arrivent, terrifiés par leur malheur, et bien étonnés aussi qu’il n’y ait pas eu plus de **tués**, groupés comme ils étaient en travaillant.”  
**KAARK**, p.149.

\*

“Hiziv e red ar vrud ema **lazhet** Briand ; hag ivez eh omp edan monet d’al linenn.”  
 “Aujourd’hui court la rumeur que Briand est **tué** ; et aussi que nous allons sous peu aller en ligne.”  
**KAARK**, p.167.

\*

“Unan anezhe, Haye e anv, a zo diskaret get un tamm potarn ha **lazhet**.”  
 “L’un d’entre eux, Haye de son nom, est abattu par un éclat de marmite et **tué**.”  
**KAARK**, p.180.

\*

“Setu-ni dirak ar ster Aisne, ken didrous bremañ hag en deus rudellet kement a gorvoù **lazhet** hag a wad ar blezioù tremenet.”  
 “Nous voici devant la rivière Aisne, si tranquille maintenant que tant de corps **tués** et de sang y ont roulé les années passées.”  
**KAARK**, p.184.

\*

“Pechañs ema **lazhet** an hani a oa a-barzh get un tenn bennak.”  
 “Vraisemblablement est **tué** celui qui était dedans par quelque tir.”  
**KAARK**, p.185.

\*

“Etre ar re gwallaonet, **lazhet** pe kemeret get an eneberion, eh eus kollet 5000 a dud en hon division ; ha netra nend eus graet.”  
 “Entre les blessés, **tués** ou pris par les ennemis, on a perdu 5000 hommes dans notre division ; et on n’a rien fait.”  
**KAARK**, p.186-187.

\*

“Burzhud eo nend eus **lazhet** hani anezhe ; rak reve pezh a lâr ar re gozh ag ar gompagnunezh, biskoazh c’hoazh n’o deus gwelet kement a obusoù é kouezh en-dro dezhe.”  
 “Miracle qu’aucun d’entre eux n’ait été **tué** ; car d’après ce que disent les vieux de la compagnie, jamais encore il n’avaient vu autant d’obus tomber autour d’eux.”  
**KAARK**, p.187.

\*

“Daouzek den en deus kollet hiziv ar génie e-pad al labour : 1 **lazhet**, 11 gwallaonet.”  
 “Le génie a perdu douze homme aujourd’hui pendant le travail : 1 **tué**, 11 blessés.”  
**KAARK**, p.187.

\*

“Roñseed a zo diskaret hag unan anezhe **lazhet** àr an taol.”  
 “Des chevaux sont **abattus** et l’un d’entre eux est **tué** sur le coup.”  
**KAARK**, p.187.

\*

“Hiziv e tegouezh genin un doere glac’harus : **lazhet** eo ma c’heneil ha kenlabourer **J.P Kalloc’h**, a C’hroe, un tu bennak doc’h an tachad lec’h ma oamp ar sizhunioù tremenet.”  
 “Aujourd’hui, il m’arrive une nouvelle douloureuse : Mon collègue et collaborateur **J.P Kalloc’h**, de Groix, est **tué**,

quelque part du côté du secteur où nous étions la semaine passée.”

**KAOK**, p.188.

\*

“*Daou ganonour a zo lazhet get o fezh ha seizh pe eizh arall gwallaozet.*”

“Deux canonniers sont **tués** sur leur pièce et sept ou huit autres blessés.”

**KAOK**, p.189.

\*

“*Ar blez-mañ ema bet lazhet mamm unan anezhe, en he divrec'h, get ur potarn.*”

“Cette année la mère de l’une d’entre elles a été **tuée**, dans ses bras, par une marmite.”

**KAOK**, p.218.

\*

“*E-tal ar P.S e welomp ivez ur vered, 300 bez soudard a-barzh, lazhet e miz Ebrel ha miz Mae diwezhañ, a pand eo bet krogad Craonne.*”

“Près du P.S nous voyons aussi un cimetière, 300 tombes de soldats à l’intérieur, **tués** au mois d’avril et au mois de mai, lorsqu’il y a eu la bataille de Craonne.”

**KAOK**, p.223.

\*

“*En ur c'haer a valezad douar eh eus graet ur vered, lec'h ma vrein oc'hpenn 2000 den yaouank, lazhet, an darn vuiañ anezhe, e fard amoet miz Ebrel 1917.*”

“Dans un beau paysage de terre on a fait un cimetière, où pourissent plus de 2000 jeunes soldats, **tués**, pour la plupart, dans la charge idiote d’avril 1917.”

**KAOK**, p.232.

\*

“*Èl-se e kaser an adjudant a gemeran e lec'h da... Vadagaskar ! Eno ne zoujo ket bout lazhet get ar Jermaned.*”

“Comme cela on envoie l’adjudant dont je prends le poste à ....Madagascar ! Là il ne craindra pas d’être **tué** par les Allemands.”

**KAOK**, p.251.

\*

“*Dalc'het he deus penn daou zeiz doc'htu, daousto d'ar glav potarnoù, met dav eo bet dezhi kiliñ pe bout dalc'het : daou a re lazhet, pevar gwallaozet ha pevar skrapet en deus kollet ar gompagnunezh.*”

“Elle leur ont tenu tête deux jours de suite, malgré la pluie de marmites, mais elle a dû reculer ou être prise : la compagnie a perdu deux **morts**, quatre blessés et quatre attrapés.”

**KAOK**, p.254.

\*

“*Tud lazhet a vez bemdez ; loened ivez.*”

“Des hommes sont **tués** chaque jour ; des animaux aussi.”

**KAOK**, p.257.

\*

“*Rust eo bet e grogad ha vad a ray d'ar re nand int ket lazhet kavout un tammig distav.*”

“La bataille a été rude et cela fera du bien à ceux qui n’ont pas été **tués** d’avoir un peu de détente.”

**KAOK**, p.259.

\*

“*Kreskaet eo bet d'an Alamaned evit lakaat o re lazhet : tost da 2.000 bez o deus a-barzh, soudarded lazhet, an darn vuiañ, e krogadoù ar blez-mañ.*”

“Un nebeudig Frañsizion a zo ivez, bokedet o beziou get tud ar gêr-mañ.”

“Il a été agrandi par les Allemands pour mettre leurs **tués** : ils y ont près de 2000 tombes, des soldats **tués**, la plupart d’entre eux, dans les attaques de cette année.

Il y a aussi quelques Français, leurs tombes sont fleuries par les gens de cette ville.”

**KAOK**, p.264.

\*

“*Tri a vugale a zo ganet anezhe er gêr-mañ. Marv int – pe lazhet – kentizh ganet.*”

“Trois enfants en sont nés dans ce village. Ils sont morts – ou **tués** – aussitôt nés.”

**KAOK**, p.268.

\*

“*A-benn e tremen dirak ma fenestr korv ur serjant ag an 43<sup>vet</sup> colonial lazhet get un tamm obus.*”

“Immédiatement passe devant ma fenêtre le corps d’un sergent du 43<sup>e</sup> colonial **tué** par un éclat d’obus.”

**KAOK**, p.268.

\*

“*Teir maouez a zo bet lazhet geti, àr-un-dro.*”

”Trois femmes ont été **tuées** par lui, d’un coup.

**KAAK**, p.289.

\*

“Mestrez an ti a zo yen-yen doc’hemp. **Lazhet** eo bet he gwaz er brezel hag hi a soñj marse ema unan ac’hanomp-ni en deus graet anezhi un intañvez !”

“La maîtresse de maison est très froide envers nous. Son mari a été **tué** à la guerre et elle pense peut-être que c’est l’un d’entre nous qui en a fait une veuve !”

**KAAK**, p.290.

\*

“Selloù rous a daol genomp an dud disoudard a zo é c’hortoz an treñ, selloù hag a seblant lâret : “Perak nend eo ket **lazhet** ar re-mañ ivez ?...”

”Les civils attendant le train, nous lancent des regards noirs qui semblent dire : “Pourquoi ils n’ont pas été **tués** ceux-là aussi ?...”

**KAAK**, p.307.

\*

“Al lezenn, a ra soudarded ag an holl, en deus **lazhet** en o mesk ar gwir garantez-bro hag a zle diboukiñ a galon an den, èl ma tibouk ar vleuñvenn ag ar blantenn.”

“La loi, qui fait des soldats de tous, a **tué** parmi eux le vrai patriotisme qui doit surgir du cœur de l’homme, comme doit surgir la fleur de la plante.”

**KAAK**, p.311.

\*\*\*\*

**LAZHIÑ** (verbe) – **TUER** (verbe)

“Hag ar vestrez da lâret din alejiñ ar gompagnunezh da **lazhiñ** rac’h he yer, he gwadi, konifled, h.c’h. ha d’o debriñ, e’it na chomint ket get an eneberion.”

“Et la maîtresse de maison me dit de demander à la compagnie de **tuer** toutes les poules, les oies, les lapins, etc, et de les manger pour qu’ils ne restent pas aux mains des ennemis.”

**KAAK**, p.18.

\*

“**Lazhiñ** ! Nend eus mui ken albac’henn.”

“**Tuer** ! Ce n’est plus qu’une idée fixe.”

**KAAK**, p.31.

\*

“Setu enta labour ar brezel ! Àr-lerc’h **lazhiñ** tud, ne fehe bout graet labour euzusoc’h eget ar pezh a zo bet graet d’ar c’haezh iliz-mañ.”

“Voilà donc l’ouvrage de la guerre ! Après **tuer** les gens, il ne pourrait pas y avoir de travail plus affreux que celui qui a été fait à cette pauvre église.”

**KAAK**, p.32.

\*

“D’endrev-noz eh an get pevar den, ar c’habiten hag ar medisinour; evit **lazhiñ** ur pemoc’h a zo kavet en ur gêrig tost.”

“Dans la soirée, je pars avec quatre hommes, le capitaine et le médecin, pour **tuer** un cochon trouvé dans un bourg voisin.”

**KAAK**, p.41.

\*

“Dre-mañ, a pa **lazher** un hoc’h, e lamer ar c’hig-druz a-zoc’htoñ evit gouarn an halen ha servij d’ober boued, èl an amanenn genomp-ni.”

“Par ici, lorsque l’on **tue** un cochon, on enlève sa graisse pour en garder le sel et s’en servir pour faire la cuisine, comme nous avec le beurre.”

**KAAK**, p.41.

\*

“**Lazhiñ** a raer tud hep dober; evit gounid ar groaz da hennañ, ha sevel hennezh uheloc’h e karg.”

“On **tue** des gens sans raison, pour faire gagner la croix à celui-ci, et le faire monter dans sa charge.”

**KAAK**, p.76.

\*

“Trugarez Doue, ne **lazhont** ket tud seul taol !”

“Grâce à Dieu, elles ne **tuent** pas des hommes à chaque coup !”

**KAAK**, p.96.

\*

“Gwir eo ne goust ket ker o c’hig dezhe. Jiber a **lazhont** pezh a garont : an deizioù tremenet o doa diskaret 70

heizez !”

“Il est vrai que la viande ne leur coûte pas cher. Ils **tuent** du gibier, comme ils en veulent : les jours derniers, ils ont abattu 70 biches !”

**KAAK**, p.111.

\*

“Displeg a ran d’am mestr penaos ne welan ket-me e servij an dra-se da galz a dra er brezel, nemet da **lazhiñ** ar re vihan, a pa vezer ec’h ober hent.”

“J’explique à mon maître comment je ne vois pas moi que cette chose sert à grand-chose en guerre, à part **tuer** les petits, lorsqu’on est en chemin.”

**KAAK**, p.116.

\*

“Unan anezhe a **lazh** daou zen hag a wall pevar arall.”

“Une d’entre elles **tue** deux hommes et en blesse quatre autres.”

**KAAK**, p.128.

\*

“N’en deus gwellaet kalz an dud a-c’houde, ken nemet **lazhiñ** fonnaploc’h a raont.”

“Les hommes ne se sont pas beaucoup améliorés depuis, à part **tuer** plus rapidement.”

**KAAK**, p.128.

\*

“Met hor c’hanonoù a denn berr arre hag a **lazh** Frañsizion.”

“Mais nos canons tirent court de nouveau et **tuent** des Français.”

**KAAK**, p.138.

\*

“Aze e vo ret d’an obus kouezh àrnon evit ma **lazhiñ**.”

“Là un obus devra me tomber dessus pour me **tuer**.”

**KAAK**, p.146.

\*

“Àr-dro kreiznoz, e-pad ma labourer hon tud, e kouezh àrnezhe ur mell-dir hag a **lazh** an adjudant Rousseau hag ar soudard Er Brazideg.”

“Autour de minuit, pendant que travaillaient nos hommes, tombe sur eux une bombe qui **tue** l’adjudant Rousseau et le soldat Le Brazidec.”

**KAAK**, p.147.

\*

“Ha setu da betra e tenn kemennoù roet re ziwezhat : daou botarn, kouezhet àr ma zud è labourat, a **lazh** Mevel, a Languidig, hag a wallaoz tri arall.”

“Et voilà à quoi mènent des ordres donnés trop tard : deux marmites, tombées sur mes hommes en train de travailler, **tuent** Mevel, de Languidic, et en blesse trois autres.”

**KAAK**, p.149.

\*

“Aze, reve an dud, eh oa Ballersdorff gwezharall. Met an Normanded a zas da zizalbadiñ ar vourc’h ha da **lazhiñ** an dud.”

“Là, selon les gens, se trouvait le Ballersdorff d’autrefois. Mais les Normands vinrent saccager le bourg et **tuer** les gens.”

**KAAK**, p.199.

\*

“Aes e vehe d’ar Jermaned **lazhiñ** 50 anezhe àr-un-dro, get an hevelep potarn, rak distav na toull erbet d’en em guzhet nend eus tost dezhe.”

“Il serait facile aux Allemands d’en **tuer** 50 d’entre eux d’un coup, d’une même marmite, car il n’y a près d’eux ni abri ni trou pour se cacher.”

**KAAK**, p.215-216.

\*

“Àr vlein tostenn Blanc-Sablon eh eus ur vered soudarded ; aet eo ar potarnoù da **lazhiñ** an eil gwezh ar c’horvoù lakaet eno.”

“En haut de la butte de Blanc-Sablon il y un cimetière de soldats ; les marmites sont allées **tuer** une deuxième fois les corps posés là.”

**KAAK**, p.212.

\*

“Ar mintin-mañ e krogont arre get o safar. Ne **lazzont** ket kalz a dud.”

“Ce matin ils commencent à nouveau avec leur vacarme. Ils ne **tuent** pas beaucoup d’hommes.” **KAAK**, p.226.

\*

“Ar re zimezet ne dalvont ket gwell. Ar vugale evite n’o deus talvoudegezh erbet : Komz a raont ag o **lazhiñ** kent o ganedigezh, èl a pa n’o dehe eneñv erbet.”

“Les mariées ne valent pas mieux. Les enfants pour elles n’ont aucune importance : elles parlent de les **tuer** avant leur naissance, comme s’ils n’avaient pas d’âme.”

**KAOK**, p.249.

\*

“A pa ne gomzont ket ag o dirollaj e savont enep da gement tra a zo : emaint evit achu ar brezel a-benn, koustet a gousto ; ne vennont ket mui reiñ un dapenn gwad evit an Elzas hag al Loren ; ar brezel-mañ nend eo nemet labour ar re binvik hag e venn ober **lazhiñ** al labourizion rak ma ta re a hardizhted dezhe.”

“Lorsqu’ils ne parlent pas de leurs débauches, ils s’élèvent contre tout : ils sont pour finir la guerre coûte que coûte ; ils ne veulent plus donner une goutte de sang pour l’Alsace et la Lorraine ; cette guerre n’est que l’ouvrage des riches qui veulent faire **tuer** les ouvriers parce qu’il leur vient trop d’assurance.”

**KAOK**, p.252.

\*

“Mezh a za din hag anken, é soñjal eh eus, hed-a-hed get an talva, tud èldon é lakaat holl o ijin da **lazhiñ** o breudeur ha da zismantriñ o oberoù-kaer.”

“Il me vient de la honte et de du chagrin, en pensant qu’il y a, tout le long du front, des hommes comme moi en train de mettre toute leur imagination à **tuer** leur frères et à détruire leurs beaux ouvrages.”

**KAOK**, p.256.

\*

“Labour truek ! Rak ma tapont pemp pe c’hwec’h pesk, seul taol, e **lazhont** kant arall ha ne savont àr lein an dour nemet a pand int hanter vreïn.”

“Travail lamentable ! Car ils attrapent cinq ou six poissons, à chaque coup, ils en **tuent** cent autres qui ne montent sur la surface de l’eau que lorsqu’ils sont à moitié pourris.”

**KAOK**, p.260.

\*

“**Lazhiñ** ha koc’honiñ braventez, setu labour ar brezel milliget.”

“**Tuer** et saccager la beauté, voici le travail de cette guerre maudite.”

**KAOK**, p.262.

\*

“Soudarded ar gompagnunezh a zo amañ en doa graet tan an neizhour e’it n’em doemmet hag ankaouet el **lazhiñ** ; ur skod en deus rudellet àr ar blañcheris, e-pad an noz, ha lakaet an tan a-barzh. Get an avel-red e kroge herrus an tan ha diaes e vehe bet el **lazhiñ** a pa n’em behe ket-eñ gwelet abred.”

“Des soldats de la compagnie qui sont ici avant fait du feu hier soir pour se chauffer et oublier de le **tuer** ; une bûche a roulé sur le plancher, pendant la nuit, et mis le feu dedans. Avec le courant d’air le feu a commencé rapidement et il aurait été difficile de l’**éteindre** si je ne l’avais pas vu tôt.”

**KAOK**, p.269.

\*\*\*\*

### LEMEL AR VUHEZ – ÔTER LA VIE

“Neoazh, e kav genomp rac’h ne oa ket aze lec’h da **lemel e vuhez** get un den.”

“Pourtant, nous trouvons tous qu’il n’y avait pas là lieu d’**ôter la vie** à un homme.”

**KAOK**, p.64.

\*

“(…) ; du-hont an den a lam e vuhez get e vreur, get aon ne zahe hemañ da **lemel e hani getoñ**.”

“(…) ; là-bas un homme perd sa vie par son frère, avec la peur que celui-ci lui **ôte** la sienne.”

**KAOK**, p.161.

\*\*\*\*

### LIÑSEL-IOÛ (féminin) – DRAP-S (masculin) & LYNCEUL-S (masculin)

“(…) ur c’horf gronnet en ul **liñsel**, lañjer ar re varv àrnezhoñ, un nebeudig ofiserion ha soudarded é tonet àr-lerc’h ar c’horv.”

“(…) un corps recouvert d’un **linceul**, le linge des morts sur lui, quelques officiers et soldats viennent derrière le corps.”

**KAOK**, p.39.

\*\*\*\*

### LOSKET (participe passé) – BRÛLÉ-E-S / INCENDIÉ-E-S (participe passé)

“Ul lodenn a gêr a zo **losket** ha diskaret.”

“Une partie des maisons sont **brûlées** et détruites.” **KAOK**, p.23.

\*

“*Setu la Fère-Champenoise get he gar **losket** ha fondet.*”  
“Voilà la Fère-Champenoise et sa gare **incendiée** et détruite.”  
**KAAK**, p.24.

\*

“*Ugent deiz 'zo e kouezh houarnaj àrnezhi ha setu diskaret pe **losket** ur yoc'h tier kaer, lod anezhe kozh bras.*”  
“Depuis vingt jours, de la ferraille lui tombe dessus et voici un ensemble de belles maisons détruites ou **incendiées**, certaines très vieilles.”  
**KAAK**, p.32.

\*

“*Hañval eo genin ema eneñv Bro-Frañs a zo amañ **losket** ha breonet...*”  
“*Il me semble que l'âme de la France est ici **brûlée** et broyée...*”  
**KAAK**, p.32

\*

“*Kerzhet a raomp etre tier didoet, hanter diskaret pe **losket**.*”  
“Nous marchons entre des maisons découvertes, à moitié détruites ou **brûlées**.”  
**KAAK**, p.48.

\*

“***Losket** eo bet ar groaz get ur mell-dir ha ne chom mui anezhi nemet an troad du, debret d'an tan.*”  
“La croix a été **brûlée** par une bombe et il n'en reste que le pied noir, mangé par le feu.”  
**KAAK**, p.77.

\*

“*Teir silzigenn **losket** doc'h hon tu-ni, div doc'h tu ar Jermaned, setu labour an devezh a zec'h.*”  
“Trois saucisses **brûlées** de notre côté, deux du côté des Allemands, voilà le travail de la journée d'hier.”  
**KAAK**, p.215.

\*

“*En ul lâret kaer eh aomp dre ar c'hoad hag e tiskouez din lec'h pezhioù kanon gwallaozet-mat get potarnoù ar Jermaned. Unan anezhe zoken a zo bet **losket** kement tra en-dro dezhoñ.*”  
“Tout en parlant doucement nous allons par le bois et il me montre l'endroit des pièces d'artillerie bien endommagées par les marmites des Allemands. L'une d'entre elles même a été **brûlée** toute chose autour d'elle.”  
**KAAK**, p.216.

\*

“*En ur sailh, an obusoù en deus malet ar gwez tro-ha-tro pe o **losket**.*”  
“Tout en sautant, les obus ont écrasé les arbres autour ou les ont **brûlés**.”  
**KAAK**, p.216.

\*

“*Àr an 3<sup>vet</sup> divizion o deus skoet ar startañ. E-leizh ag ar re-mañ 'zo bet dalc'het pe **losket** get ar fall aezhennoù.*”  
“Ils ont frappé le plus dur sur la 3<sup>e</sup> division. Beaucoup de ceux-ci ont été retenus ou **brûlés** par les gaz.”  
**KAAK**, p.248.

\*

“*Ag ar gêr e lârer din ema **losket** iliz Porzh-Loeiz, a welemp an tour anezhi, ker splann, a zouarouïer ar Gozh-Kêr...*”  
“De la maison on me dit que l'église de Port-Louis a **brûlé**, dont on voyait les tour, si clairement, des champs du Kozh-Kêr...”  
**KAAK**, p.255.

\*

“*Ur vombezenn, kouezhet àr ministerdi Pariz, en deus **laosket** ar paperioù.*”  
“*Une bombe, tombée sur le ministère de Paris, a **brûlé** les papiers.*”  
**KAAK**, p.257.

\*

“*E Vaudétré e kavomp tier sailhet pe **losket**. Rac'h ar gêrig-mañ a zo a-blad. Un ti hag a oa a-barzh karreziou gwer ha orsal a zo bet **losket**.*”  
“À Vaudétré nous trouvons des maisons sautés ou **brûlées**. Tout ce petit village est aplati. Une maison dans laquelle il y avait des carreaux de verre et du fil a été **brûlée**.”  
**KAAK**, p.263.

\*

“***Losket** eo rac'h an tier pe lakaet da sailh.*”  
“Toutes les maisons sont **brûlées** ou ont sauté.”  
**KAAK**, p.264.

\*

“*Dre fenestri hanter losket, al lestri kegin, ar gloestraj, houarn ar mekanigoù, holl an traoù-se du, loeget, poazhet...*”  
 “Par les fenêtres à moitié brûlées, les ustensibles de cuisine, le mobilier, le fer des machines, toutes ces choses noires, déformées, cuites...”

*KAAK, p.264.*

\*

“*Daou di hepken a zo losket.*”  
 “Deux maisons seulement sont brûlées.”

*KAAK, p.266.*

\*

“*E-pad an noz e ta din dihun hag e choman bamet-mat é welet ar blañcheris a-dreist ma fenn é loskiñ hag ar fulad-tan é teval àrnon.*”

“Pendant la nuit me vient le réveil et je reste bien stupéfait en voyant le plancher au-dessus de ma tête en train de brûler et des étincelles en train de tomber dessus.”

*KAAK, p.269.*

\*\*\*\*

**LOSKIÑ** (verbe) – **BRÛLER** (verbe)

“*Hiziv, e-pad ma verennomp, e ta unan jermanek da loskiñ ur silzigenn deomp.*”

“Aujourd’hui, pendant que nous déjeunons, un allemand vient brûler une de nos saucisses.”

*KAAK, p.215.*

\*

“*Ema an tan e kêr; e meur a dachad, ha karget eo an oabr a lostadoù moged é sevel diàr an tier é loskiñ.*”

“Il y a le feu en ville, dans beaucoup d’endroits, et le ciel est chargé de trainées de fumée s’élevant des maisons en train de brûler.”

*KAAK, p.254.*

\*\*\*\*

**LUDU** (collectif) – **CENDRE-S** (féminin)

“*Dre bep div wezh e tibouk ur yoc’h ludu penn un den : ur c’hav a zo aze hag en deus harzet doc’h an tennoù. Soudarded bev a vev enne dindan ludu o c’henseurted brevet...*”

“De temps en temps d’un tas de cendres surgit la tête d’un homme : il y a là une cave qui a supporté les tirs. Des soldats vivants vivent dedans sous les cendres de leurs camarades broyés.”

*KAAK, p.224.*

\*

“*Ludu douar, ludu mein, ludu eskern, brevet, malet, mesket ha èl tamouezet ha toulloù e ludu.*”

“De la cendre de terre, de la cendre de pierre, de la cendre d’os, broyée, moulue, mélangé et comme tamisée et des trous de cendre.”

*KAAK, p.230.*

\*\*\*\*

## M

**MAC’HAGNET** (participe passé) – **MUTILÉ-E-S** (participe passé)

“*Soudarded kozh a zegouezh genomp hiziv, ag ar bleziou 1894-1890, mac’hagnet lod anezhe ha sellet èl inapte à faire campagne.*”

“De vieux soldats, des années 1894-1890 arrivent nous arrivent aujourd’hui, mutilés pour la plupart, et regardés comme inapte à faire campagne.”

*KAAK, p.111.*

\*\*\*\*

**MAEN / MEIN-BEZ** (féminin) – **PIERRE-S TOMBALE-S** (féminin)

“*Mein bez kozh a zo lakaet d’he faveziñ ha doc’h an daou du ag an nor-dal e weler daou vez ag ar XVII<sup>vet</sup> kantvet hag a zo rac’het àrnezhe ar gerioù : Dieu, roi, seigneur, souverain.*”

“Elle est pavée de vieilles pierres tombales et des deux côtés du mur aveugle, on voit deux tombes du XVII<sup>e</sup> siècle sur lesquelles sont gravés les mots : Dieu, roi, seigneur, souverain.”

*KAAK, p.112.*

\*

“*En ur zegouezh e kavan er vered bez ur soudard ag ar mod-kozh. Lenn a ran àr e vaen : (...)*”

“*Tout en arrivant je trouve au cimetière la tombe d’un soldat de l’ancienne tradition. Je lis sur sa pierre : (...)*”

*KAAK, p.212.*

\*\*\*\*

**MARV** (nom masculin & adjectif) - **MORT-E-S** (nom féminin & participe passé & adjectif)

“*Lod-kaer a soudarded en devoa kavet o marv eno.*”

“Un grand nombre de soldats y avaient trouvé **leur mort**.”

**KAAK**, p.9.

\*

“*Kammdro an Ankoù ! Moranv spontus a c'hellaze bout roet estroc'h eget d'un tachad à an talbenn, e-pad ar pevar blez hanter brezel, pandeogwir e tae bemdez d'unan bennak degouezh get ar gammdroienn lec'h ma veze ar marv doc'h er gortoz...*”

“Le Tournant de la Mort ! Terrible surnom qui aurait pu être donné à plus d'un endroit sur le front, pendant les quatre ans et demi de guerre, puisqu'il arrivait chaque jour à quelqu'un de se trouver à ce tournant où la **mort** l'attendait...”

**KAAK**, p.9.

\*

“*Kanennou brezhonek, re gallek ivez, a sav trema Doue, gredusoc'h, teneroc'h eget biskoazh, rak biskoazh nend omp bet ken tost d'ar marv, a lâar ar predegour.*”

“Des chants en breton, en français également montent vers Dieu, plus convaincus, plus sensibles que jamais, car jamais nous n'avons été aussi proches de la **mort**, déclare l'officiant.”

**KAAK**, p.33.

\*

“*An neizhour eh oa gwallarru get ur soudard ag an eil bataillon : tammou potin en deus roeget e zivhar hag e vouzelloù, hag ema marv ar mintin-mañ.*”

“La veille, un soldat du deuxième bataillon était arrivé dans un sale état : Des éclats de fonte lui ont déchiré les jambes et les intestins, il est **mort** ce matin.”

**KAAK**, p.36.

\*

“*Lakaet a zo ur bodad bokedou stered arnezhe, hag emaint e bleuñv, ar gwenan é labourat arnezhe : a-barzh an douar, marv ha breinentez ; (...)*”

“On a posé un bouquet de belles de nuit dessus, et elles sont en fleur, les abeilles travaillent dessus : dans la terre, la **mort** et la putréfaction ; (...)”

**KAAK**, p.36.

\*

“*Marv eo Couic, hor c'heginour.*”

“Couic, notre cuisinier, est **mort**.”

**KAAK**, p.42.

\*

“*Ar-lerc'h marv ar paour-kaezh Couic, e kemenn elkent ar c'horonal arsav a gas soudarded da vout lazhet e Courtonne, lec'h n'o deus netra d'ober.*”

“Après la **mort** de ce pauvre Couic, le colonel ordonne tout de même une mobilisation qui envoie les soldats se faire tuer à Courtonne, où ils n'ont rien à faire.”

**KAAK**, p.43.

\*

“*Diskaret eo, à an tach ha just eh eus bet oar d'en deveriñ, a pand eo marv.*”

“Il a été abattu sur le champ et on a juste pu lui donner les derniers sacrements, lorsqu'il est **mort**.”

**KAAK**, p.44.

\*

“*Kas a raer gourc'hemenn deomp eh eus marv, e Villers, unan ag hor soudarded, goude dezhoñ bout piket enep d'an derzhienn doemm.*”

“On nous informe qu'un de nos soldats est **mort** à Villers après avoir été piqué contre la fièvre chaude.”

**KAAK**, p.44.

\*

“*Un dra a raont c'hoazh hag a denn da varv ur yoc'h Frañsizion : (...)*”

“Ils font encore une chose qui entraîne la **mort** d'un tas de Français : (...)”

**KAAK**, p.46.

\*

“*Kement-se en deus parraet doc'htoñ a vout lazhet, èl ar c'haezh Boulbard, kouezhet e-taltoñ ha marv get an diwad, a pa ne oa medisinour erbet er fozelloù evit skoulmiñ ar wazhienn troc'het.*”

“C'est ce qui l'a empêché d'être tué, comme le pauvre Boulbard, tombé devant lui et **mort** d'avoir perdu son sang alors qu'il n'y avait aucun médecin dans les tranchées pour nouer la veine coupée.”

**KAAK**, p.53.

\*

“Klevet a raomp gete eh eus **marv** un den ag an 8<sup>vet</sup> kompagnunezh.”

“Nous apprenons d’eux qu’un homme de la 8<sup>e</sup> compagnie est **mort**.”

**KAAK**, p.58.

\*

“Da zek eur noz ema barnet Bihouez d’ar **marv** ha d’un eur da vintin ema diskaret, daouzek tenn ennoñ.”

“A dix heures du soir, on condamne Bihouez à la **mort** et à un heure du matin, il est abattu de douze coups.”

**KAAK**, p.64.

\*

“Unan anezhe, ur serjant, kaset du-mañ an deizioù kent hag eürus bout pellaet doc’h an talva, a zo daet amañ da glask e **varv**.”

“L’un d’entre eux, un sergent, envoyé ici quelques jours auparavant, qui était heureux de s’être éloigné du front, est venir chercher ici chercher sa **mort**.”

**KAAK**, p.66.

\*

“Da zek eur e krapomp e vagonioù loened. Un herrad goude e fard an treñ en teñvelded, trema ne ouiomp ket pezh buhez, pe pezh **marv**...”

“À dix heures, nous grimpons dans des wagons à bestiaux. Un instant après plus tard, le train s’engouffre dans l’obscurité, vers on ne sait quelle vie, ou quelle **mort**...”

**KAAK**, p.78.

\*

“Fardiñ a ran-me àr lein ur golveg, lec’h ma kouskan èl **ur marv**.”

“Je m’installe moi en haut d’une meule de paille où je dors comme un **mort**.”

**KAAK**, p.81.

\*

“Un doere digoñfortus a zegouezh genin hiziv : **marv** eo ma zadeg, un tammig get an anken bout gwelet e baotred é vonet rac’h d’ar brezel.”

“Il m’arrive une nouvelle désagréable aujourd’hui : mon beau-père est **mort**, un peu à cause de l’angoisse d’avoir vu ses garçons partir tous à la guerre.”

**KAAK**, p.86.

\*

“Goude dezhoñ bout lâret ar bedenn e ra un tammig predeg evit degas soñj deomp e tosta an devezh bras, da lâret eo ar **marv** evit lod-kaer ac’hanomp.”

“Après avoir dit une prière, il fait un petite prêche pour nous rappeler que le grand jour arrive, c’est à dire la **mort** pour beaucoup d’entre nous.”

**KAAK**, p.90.

\*

“Tad a c’houlennomp getoñ, ni ivez, pellaat a-zoc’homp ar c’halis a welomp é tostaat deomp ; pellaat doc’homp ar **marv** spontus-se a spurmantomp : ar c’horv dispennet ha gwintet d’ar seizh avel get un obus bennak...”

“Par la prière maintenant, nous devenons frères, enfants du même Père à qui nous demandons, nous aussi, de nous éloigner du calice<sup>47</sup> que nous voyons se rapprocher de nous ; d’éloigner de nous cette **mort** terrible que nous prévoyons : le corps dispersé et lancé violemment aux sept vents par quelque obus...”

**KAAK**, p.90.

\*

“Marse ema trema ar **marv** e kerzhan ?”

“C’est peut-être vers la **mort** que je marche ?”

**KAAK**, p.91.

\*

“Tremen a ra dreist hor pennoù 24 nijer, ag hor re, é vonet da strewiñ ar **marv** àr al linennoù jerman.”

“24 avions des nôtres passent au-dessus de nos têtes, partant semer la **mort** sur les lignes allemandes.”

**KAAK**, p.96.

\*

“Ar mintin-mañ ema **marv**.”

“Ce matin, il est **mort**.”

**KAAK**, p.98.

\*

“A pa vez interamantoù, ’met ha bugale a vehe **marv**, tud an hani tremenet a gennig d’ar person bara hag ur

47 Il faut comprendre ici le mot **calice** dans son sens figuré, c’est à dire boire le calice jusqu’à la lie, qui signifie souffrir jusqu’au bout quelque chose de pénible, de douloureux. D’après la définition du **DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE**, BEAUJEAN, 1959, p.254.

*voutailhad gwin : kant bro, kant giz...*”

“Lorsqu’il y a des enterrements, sauf dans le cas d’enfants qui sont **morts**, les parents du trépassé offrent au recteur du pain et une bouteille de vin : *cent pays, cent coutumes...*”

**KAAK**, p.109.

\*

*“Kerdelhuè, a Blañvour, hag a oa get e genseurted é lakaat orsal dirak hol linennoù, en deus tapet un tenn en e galon, hag ema **marv àr an tach.**”*

“Kerdelhuè, de Ploemeur, qui était allé avec ses camarades poser du fil-de-fer devant nos lignes, a pris un tir dans le cœur et il est **mort sur le coup.**”

**KAAK**, p.124.

\*

*“A pa c’houlennan getoñ perak en en deus ma galvet, e respont din ema evit lâret din eh eus roet permission da zaou soudard a ma c’hompagnunezh hag a zo **marv tud kar dezhe.**”*

“Lorsque je demande pourquoi il m’a appelé, il me répond que c’était pour me dire qu’on a donné une permission à deux soldats de ma compagnie dont des parents sont **morts.**”

**KAAK**, p.125.

\*

*“Lod anezhe a zo kontellet rac’h o bougennoù ha goloet o arzorn a askornigoù a gredont o gwaranto **doc’h ar marv ; ar geizh !**”*

“Certains d’entre eux ont les joues complètement scarifiées et leurs poignets sont couverts de petits os dont ils croient qu’ils les protégeront de la **mort** ; les pauvres !”

**KAAK**, p.133-134.

\*

*“Kouezh a ra en hon douaroù, èl un **den marv**, ha ne gaver a-barzh nemet daou gorr brevet ha divuhez.”*

“Il tombe dans nos terres, comme un **homme mort**, et on ne trouve dedans que deux corps broyés et sans vie.”

**KAAK**, p.141.

\*

*“**Marv int o-fevar.**”*

“Ils sont **morts** tous les quatre.”

**KAAK**, p.141.

\*

*“Gloev int ar re a ya trema ar **marv** get plijadur...”*

“Rares sont ceux qui partent vers la **mort** avec plaisir...”

**KAAK**, p.150.

\*

*“(...); n’hellomp ket parraat a welet an dremmwel ar gouloù-red é sevel hag e teval, nag a glevet bouezh ar pezhioù bras é skopet hep arsav ar **marv** hag ar spont.”*

“(...); nous ne pouvons par nous empêcher de voir le paysage des fusées éclairantes qui se lèvent et déboulent, ni d’entendre la voix des grosses pièces qui crachent sans arrêt la **mort** et la terreur.”

**KAAK**, p.150.

\*

“Ne zasson ket hor c’halon get taolioù ar c’hlec’hier, ha soñj ar **marv** hol laosk digas, èl a pa n’en dehe mui perzh erbet àrnomp, pandeogwir en en deus tremenet kel lies e-taldomp hep hon diskar.”

*“Notre cœur ne résonne pas aux coups des cloches, et la pensée de la **mort** nous laisse insensibles, comme si elle n’avait pas de prise sur nous, puisqu’elle est passée si souvent près de nous sans nous abattre.”*

**KAAK**, p.161.

\*

*“Dre an Union Agricole eh ouian hiziv ema **marv** ma c’heneil Jos Parker, kanour flour bro Fouen.”*

“Par l’Union Agricole j’apprends aujourd’hui la **mort** de mon compère Jos Parker, grand chanteur du pays de Fouesnant.”

**KAAK**, p.161.

\*

*“**Marv eo** hep gwelet diwez ar brezel spontus-mañ.”*

“Il est **mort** sans voir la fin de cette terrible guerre.”

**KAAK**, p.161.

\*

*“**Marv** a zo un den ag ar vourc’h.”*

*“**Mort** d’un homme du bourg.”*

**KAAK**, p.162.

\*

“Hiziv em eus bet lizher a F.Vallée, hag a gas doere **marv** ma mignon ha kenlabourer, an Ao. Person Falkerheu, tremenet d’an 6 ag ar miz-mañ.”

“Aujourd’hui j’ai eu une lettre de F.Vallée, qui m’annonce la **mort** de mon ami et collaborateur, l’Abbé Falkerheu, trépassé le six de ce mois.”

**KAOK**, p.182.

\*

“Paour-kaezh Bleimor ! Drouksantiñ a rae moarvat berrded e vuhez àr an douar-mañ, a pa skrive evit Dihunamb ar gwerzennoù-se karget dalbezh a velkoni hag a soñj ar **marv**.”

“Pauvre Bleimor ! Il prévoyait sans doute la brièveté de la vie sur cette terre-ci, lorsqu’il écrivait pour *Dihunamb* de ces vers chargés toujours de mélancolie et de l’idée de la **mort**.”

**KAOK**, p.188.

\*

“Meur a liorz a welomp get traoù hadet enne. Tud a labour a-zevri da gempenn o zraoù fondet : kreñvoc’h eo ar vuhez eget ar **marv** !”

“Nous voyons pas mal de jardins avec des choses plantées dedans. Des gens y travaillent sérieusement à arranger leurs affaires détruites : la vie est plus forte que la **mort** !”

**KAOK**, p.192.

\*

“Lâret a ra din ema **marv** ma mignon kozh an aotrou Kadig, person Bieuzhi, oberour an Eost.”

“On me dire qu’est **mort** mon vieil ami l’abbé Kadig, recteur de Bieuzi, auteur de Eost.”

**KAOK**, p.202

\*

“Daou grouadur he doa bet, kent dimeziñ d’un den e karg. Goude **marv** hennañ eh oa roet d’ur bugul (amañ ema tud vras a vez bugulion).”

“Elle a eu deux enfants, avant de se marier d’un fonctionnaire. Après sa **mort**, elle a été donnée à un vacher (ici il y a des adultes qui sont vachers).”

**KAOK**, p.211.

\*

“Ha **marv** eo en e wele da nav vlez ha pevar-ugent !”

“Et il est **mort** dans son lit à quatre-vingt neuf ans !”

**KAOK**, p.212.

\*

“Gouloù-red a za da deñvelaat c’hoazh hon hent, goude ma vezont **marv**.”

“Des fusées éclairantes viennent d’obscurcir notre chemin après qu’elles sont **mortes**.”

**KAOK**, p.222.

\*

“Hiziv e tegouezh un doere ankenius : **marv** eo Gourden, ar c’haezh soudard-se a oa genin er burev hag a oa bet gwallaozet ar sizhunioù tremenet.”

“Gourden est **mort**, ce pauvre soldat était avec moi au bureau et qui avait été blessé ces dernières semaines.”

**KAOK**, p.230.

\*

“Ar vaouez a gouske en he zi a zo **marv** an deizioù-mañ.”

“La femme qui dormait chez elle est **morte** ces jours-ci.”

**KAOK**, p.232.

\*

“Mall eo d’ar re a zo chomet kuzhet, pell doc’h ar vizer hag ar **marv**, donet da gemer hol lec’h-ni du-mañ.”

“Il est temps pour ceux qui sont restés cachés, loin de la misère et de la **mort**, de venir prendre notre place ici.”

**KAOK**, p.241.

\*

“Karget en deus ar Jermaned, hep doujiñ nag an tennoù nag ar **marv**.”

“Les Allemands ont chargé, sans craindre ni les tirs ni la **mort**.”

**KAOK**, p.255.

\*

“Arru eo genin doere **marv** ma c’henlabourer yaouank, an abad Noel Tanguy a Gistinid.”

“Il me vient la nouvelle de la **mort** de mon jeune collaborateur, l’abbé Noël Tanguy de Quistinic.”

**KAOK**, p.255.

\*

“Tri a vugale a zo ganet anezhe er gêr-mañ. **Marv** int – pe lazhet – kentizh ganet.”

“Trois enfants en sont nés dans ce village. Ils sont **morts** – ou tués – aussitôt nés.”

**KAAK**, p.268.

\*

“*Graet e oamp doc’h ar soñj ag ar **marv** ha kollet hor boa ’gozik pep goanag da chom bev.*”

“Nous nous étions fait à l’idée de la **mort** et nous avons perdu quasiment chaque espérance de rester vivants.”

**KAAK**, p.287.

\*

“*Dinerzhet on, dre forzh derc’hel penn da bep tra ha d’ar **marv**.*”

“Je suis affaibli, à force de tenir tête à tout et à la **mort**.”

**KAAK**, p.300.

\*

“*Ha bremañ, pand on akourset da veviñ a-skoeañs, get ar **Marv**, setu ar **Marv** é pellaat a-zoc’hin, hag ar Vuhez doc’h man gervel a pand on dinerzhet.*”

“Et maintenant, alors que je suis habitué à vivre escorté par la **Mort**, voici la **Mort** qui s’éloigne de moi, et la vie en train de m’appeler alors que je suis affaibli.”

**KAAK**, p.300.

\*

“*Muioc’h a lec’h a vez roet d’un den **marv** !*”

“On donne plus de place à un homme **mort** !”

**KAAK**, p.306.

\*

“*Holl an traoù-se a seblant din bremañ èl traoù ag ur vuhez arall em behe bevet kent, a-raok bout **marv** ur wezh...*”

“Toutes ces choses me semblent maintenant comme des choses d’une autre vie que j’aurais vécue avant, avant d’être **mort** une fois...”

**KAAK**, p.309.

\*

“*Bevet em eus a-barzh e-pad pevar blezad hanter, àr-un-dro get mil ha miloù a re ’rall, tonket d’an diouwer, d’ar spont ha d’ar **marv**...*”

“J’ai vécu pendant quatre ans et demi, en même temps que des milliers et des milliers d’autres, destinés à la privation, à la terreur et à la **mort**...”

**KAAK**, p.309.

\*\*\*\*\*

**MELLOÛ-DIR** (masculin) – **BOMBES** (féminin)

“*Ret eo deomp fourchiñ a-dreist treustier, houarnaj, benaj, orsal, gweleioù houarn ha pep seurt prestoù skarzhet ag o lec’h get **melloù-dir**.*”

“Nous devons enjamber des poutres, de la ferraille, des pierres de taille, du fil-de-fer, des lits en métal et toutes sortes de meubles dégagés de leur lieu d’origine par les **bombes**.”

**KAAK**, p.32.

\*

“*Ne zehan ket kalz ar **melloù-dir** a gouezh.*”

“Les **bombes** n’arrètent pas de tomber.”

**KAAK**, p.43.

\*

“*Daet ur **mell-dir** da darzhiñ e-tal, tammataet an hani a oa get ar jao, daouhanteret al loen, bannet ar c’harr er c’hanol hag euveret ar re ’rall, kalz pe nebeut.*”

“La **bombe** est venue exploser devant eux, réduisant en morceaux celui qui était avec le cheval, coupant l’animal en deux, projetant la charrette dans le canal et atteignant plus ou moins les autres.”

**KAAK**, p.43.

\*

“*É klevet ar **melloù-dir** é tremen dreist e benn, en ur skuermal, e lâr din e vehe kerkoulz getoñ distroñ d’an Oriant !*”

“En entendant les **bombes** nous passer au-dessus de la tête, en hurlant, il me déclare qu’il ferait aussi bien de rentrer à Lorient !”

**KAAK**, p.43.

\*

“*Àr-lerc’h un devezh didrouz, setu ar **melloù-dir** é kouezh arre èl glav.*”

“Après une journée tranquille, voici les **bombes** qui tombent de nouveau comme de la pluie.”

**KAAK**, p.44.

\*

“Na dismantret eo ar gwez amañ d’ar **melloù-dir** : setu un halegenn-vor, tev èl un hanter barrik, hag a zo troc’het a-rez

an douar.”

“Comme les arbres sont ravagés ici par les **bombes** : voici un peuplier, épais comme une demi-barrique qui est coupé au ras de terre.”

**KA AK**, p.46.

\*

“Hiziv ema mallozhoù kristenion a glever a-barzh get tarzherezh hirisus ar **melloù-dir**.”

“Aujourd’hui ce sont les malheurs des chrétiens que l’on entend dans les horribles explosions des **bombes**.”

**KA AK**, p.49.

\*

“Tarzhal a ra an traoù bepred ha c’hwitellat a ra ar **melloù-dir** a dreist hor pennoù.”

“Ça éclate toujours et les **bombes** sifflent au-dessus de nos têtes.”

**KA AK**, p.51.

\*

“Pemzek **mell-dir** a zo kouezhet àr an hani a oa dreistomp.”

“Quinze **bombes** sont tombées sur celle qui était au-dessus de nous.”

**KA AK**, p.56.

\*

“Ha tro-ha-tro, ne vern pe tachad e tiskenn ho selloù, douar tourc’hellet d’ar **melloù-dir**.”

“Et tout autour, sur n’importe quel endroit où descendent nos regard, de la terre tourmentée par les **bombes**.”

**KA AK**, p.56.

\*

“Didoñ a raont ar pezh a chom a dier, evit lakaat ar c’hoadañ d’ober tan ; ha neoazh ema goloet an douar a goad diskaret ha tammataet d’ar **melloù-dir**.”

“Ils découvrent ce qu’il reste des maisons, pour utiliser la charpente comme bois de feu ; et pourtant, la terre est couverte de bois abattu et mis en morceaux par les **bombes**.”

**KA AK**, p.60.

\*

“Ne dalv ket ar boan deomp kaout aon na plegiñ hor penn dirak ur **mell-dir** pe ur boled.”

“Ce n’est pas la peine pour nous d’avoir peur ni de plier la tête devant la **bombe** ou une balle.”

**KA AK**, p.62.

\*

“Fozellet eo rac’h an dostenn, tro-ha-tro, d’ar **melloù-dir**, ha didoet ar c’harrdioù.”

“Toute la colline est retournée, dans les environs, par les **bombes** et les garages découverts.”

**KA AK**, p.63.

\*

“Oc’hpenn kement-se, gourdon e oa hon diskouarn doc’h hent ar **melloù-dir**.”

“En plus de tout ça, nos oreilles étaient exercées à la trajectoire des **bombes**.”

**KA AK**, p.64.

\*

“Met ar pezh a lâz a ra ankouaat e gan : degas a ra soñj deomp e c’hellomp armerzh ur yoc’h evit ar bed arall, er vuhez trist-mañ ; madoù ha nend int ket èl re ar bed-mañ, madoù ha nend deus ket krog ar **melloù-dir** àrnezhe.”

“Mais ce qu’il dit nous fait oublier son chant : il nous rappelle que nous pouvons épargner beaucoup pour l’autre monde, dans cette triste vie ; des biens qui ne sont pas comme ceux de ce monde-ci, des biens sur lesquels les **bombes** n’ont pas de prise.”

**KA AK**, p.77.

\*

“Losket eo bet ar groaz get ur **mell-dir** ha ne chom mui anezhi nemet an troad du, debret d’an tan.”

“La croix a été brûlée par une **bombe** et il n’en reste que le pied noir, mangé par le feu.”

**KA AK**, p.77.

\*

“Evit boulc’hiñ o labour ema dav dezhe labourat àr o c’hrabanoù er fang, **melloù-dir** é kouezh en-dro dezhe hag ar boletoù é skuermal doc’h o diskouarn.”

“Pour mener à bien leur travail, ils doivent travailler en rampant dans la fange, avec les **bombes** qui tombent autour d’eux et les boulets qui leur hurlent dans les oreilles.”

**KA AK**, p.97.

\*

“D’enderv-noz, e-pad ma oamp doc’h taol, e krog ar re ar **melloù-dir** da c’hwitellat.”

“En fin d’après-midi, pendant que nous étions à table, les **bombes** se mettent à siffler.”

**KAOK**, p.124.

\*

“*Pezhioù bras Cappy a skop hep arsav ar **melloù-dir** a glevomp é tarzhal, doc’h tu ar Jermaned, un tamm mat goude ma vez savet en aer ag an amzer ar maged, an douar, ar vein hag ar c’hoad.*”

“Les grosses pièces de Cappy crachent sans arrêt des **bombes** que nous entendons exploser, du côté des Allemands, un peu après que se sont élevés dans les airs, la fumée, la terre, les pierres et le bois.”

**KAOK**, p.134.

\*

“*Tenniñ a ra ar Jermaned àr an tu-mañ ha donet a ra unan ag o **melloù-dir** da darzhal tost din.*”

“Les Allemands tirent sur ce côté-ci et une des **bombes** vient exploser près de moi.”

**KAOK**, p.135-136.

\*

“*Àr-dro kreiznoz, e-pad ma laboure hon tud, e kouezh àrnezhe ur **mell-dir** hag a lazhe an adjudant Rousseau hag ar soudard Er Brazideg.*”

“Autour de minuit, pendant que travaillaient nos hommes, tombe sur eux une **bombe** qui tue l’adjudant Rousseau et le soldat Le Brazidec.”

**KAOK**, p.147.

\*\*\*\*

**MERVEL** (verbe) – **MOURIR** (verbe)

“*Ha mar n’en deus ket re an 88vet kannet àr ar bratell, él ar re yaouank, goût a raer n’end eo ket bet bihan ho lod poanioù. Stank ac’hanomp a zo bet lazhet pe gwallaozet, hep komz ag ar re a zo daet da **vervel** d’ar gêr, get paourantez serret du-se.*”

“Et si ceux du 88e n’ont pas combattu sur le champ de bataille, comme les plus jeunes, on reconnaît que notre lot de souffrance n’en pas été plus petit. Beaucoup d’entre nous ont été tués ou blessés, sans parler de ceux qui sont revenus **mourir** à la maison, enfermés dans la misère.”

**KAOK**, p.10.

\*

“*(...) ur groazig, just divrazet ar c’hoad anezhi, un dornad bokedoù goëñvet ec’h achu **mervel** àr ur bernig douar brizh.*”

“(...) une petite croix de bois juste ébauchée, une poignée de fleurs flétris en train de **mourir** sur un petit tas de terre tachetée.”

**KAOK**, p.23.

\*

“*Ur vro é **vervel**.*”

“Un pays en train de **mourir**.”

**KAOK**, p.36.

\*

“*Komz a ra deomp ag ar bed arall, lec’h ma vez digollet get Doue ar re a **varv** ec’h ober o dever.*”

“Il nous parle de l’autre monde, où Dieu dédommage ceux qui **meurent** en faisant leur devoir.”

**KAOK**, p.39.

\*

“*Hag ema lezet da **vervel** eno, él ur c’hi, àr e blouz, hep bout sourzien erbet ec’h ober àr e dro.*”

“Et on l’a laissé **mourir** là-bas, comme un chien sur sa paille, sans se soucier du tout de lui.”

**KAOK**, p.44.

\*

“*Ha bremañ, **marvit** mar karit, kaezh soudard ; bout a zo pedre korzenn e boest ar medisinour, él m’ema dle...*”

“Et maintenant, **meurs** si tu veux, pauvre soldat ; il y a quatre seringues dans la boîte du médecin, comme il se doit...”

**KAOK**, p.57.

\*

“*Ema ar Jermaned edan **mervel** get an naon : aet int àr ar betrav !*”

“Les Allemands sont en train de **mourir** de faim : ils sont partis dans choux !”

**KAOK**, p.58.

\*

“*N’eus ket enta rezi erbet gete da **vervel** get an naon.*”

“Ils n’ont donc aucune raison de **mourir** de faim.”

**KAOK**, p.60.

\*

“Get trouz ur potarn bras é tiskenn e kouezh an holl àr o daoulin. Kentizh an aluzonour, plom doc’h an aoter, a sav e zorn dreist ar yaouankiz-se, kondaonet da **vervel** emberr; hag a ra àrnezhi sin an daou Damm Koad kroazhet-hont a zo bet skourret doc’hte holl pec’hedoù ar bed.”

“Tous tombent à genoux à cause du bruit d’une grosse marmite qui descend. Aussitôt l’aumonier, droit devant l’autel, lève la main sur cette jeunesse, condamnée à **mourir** bientôt, et il lui fait le signe des deux morceaux de bois croisés là-bas sur lesquels ont été accrochés tous les péchés du monde.”

**KAOK**, p.90.

\*

“Meur a wezh eh a ar gouloù get an avel hag ema ret din lakaat fonnapl ma levr-ofereñn da barraat doc’hte a **vervel**.”  
“Souvent, les bougies vacillent à cause du vent et je dois vite mettre mon livre de messe pour leur éviter de **s’éteindre**.”

**KAOK**, p.105.

\*

“Du-hont e **varv** tud, a-raok o c’hours, tud èldomp hag a yav o gwad da lardiñ ar Leue Aour ; (...)”

Là-bas **meurent** des hommes, avant leur heure, des hommes comme nous dont le sang ira engraisser le Veau d’Or ; (...)

**KAOK**, p.161.

\*

“Pemp ag an eil kompagnunezh a zo gwallaozet hag unan anezhe a **varv** hiziv.”

“Cinq de la deuxième compagnie sont blessés et un d’entre eux **meurt** aujourd’hui.”

**KAOK**, p.170.

\*

“D’enderv-noz e strak ar c’hanon, diharak : ema moarvat ar re glañv-hont é **vervel**...”

“Ce soir le canon tonne, odieusement : c’est sûrement ces malades-là qui **meurent**...”

**KAOK**, p.173.

\*

“Unan anezhe a **varvas** abred hag an arall a zas da c’houlenn get ar plac’h-mañ kavet dezhoñ ur beleg katolik evit ober interamant get e vreur.”

“L’un d’entre eux **mourut** tôt et l’autre vint demander à cette fille de lui trouver un prêtre catholique pour faire l’enterrement de son frère.”

**KAOK**, p.280.

\*

“Bro ar vugale eo hounnañ ; bro ar vuhez, a pand eo ar Frañs é **vervel** a-nebeudigoù.”

“Celui-ci est le pays des enfants ; le pays de la vie, lorsque la France est en train de **mourir** petit à petit.”

**KAOK**, p.290.

\*

“Klasket em eus-me atav diwrienniñ a ma c’halon kement tra chomet e Breizh àr ma lerc’h, get ar gredenn em behe gellet **mervel** aesoc’h, a pa vehe bet gwanaet em c’halon ar c’harantezioù he leune gwezharall.”

“J’ai cherché moi toujours à déraciner de mon cœur chaque chose restée derrière moi en Bretagne, avec la croyance que je pourrais **mourir** plus facilement, si les amours qui le remplissaient autrefois avaient été affaiblies dans mon cœur.”

**KAOK**, p.300.

\*

“Kentoc’h e c’houzañvent hag e **varvent** enep d’o c’halon, get keuz ha kas doc’h ar re en doa o zaolet el lazherezh.”

“Ils souffraient plutôt et ils **mouraient** contre leur volonté, avec du regret et de la haine pour ceux qui les avaient envoyés au massacre.”

**KAOK**, p.311.

\*\*\*

**MERVENT**(masculin) – **MORTALITÉ** (féminin)

“A pa vehe stank ar **mervent**, ne vehe ket re ag ur c’hloc’her, plaen, a-skrebilh doc’h ar gordenn gloc’h.”

“Si la **mortalité** était abondante, un sonneur permanent ne serait pas de trop, accroché à la corde de la cloche.”

**KAOK**, p.162.

\*

“Karget on d’ober an noter àr an talva, ha d’en em vell ag ar ganedigezhoù, dimezennoù, **mervent** en tachadoù hep maer na maerdi.”

“Je suis chargé de faire le notaire sur le front, et de m’occuper des naissances, des mariages, de la **mortalité** dans les secteurs sans maire ni mairie.”

**KAOK**, p.246.

\*\*\*\*

**MILIN-KAFE** (féminin) – **MOULIN À CAFÉ** (masculin)

“Da 11e30 da vintin an deiz àr-lerc’h, hep tenniñ nag ober trouz e-raok, e krog ar Jermaned da droiñ o **milin-kafe** da naetaat ar fozell.”

“À 11h30 du matin le lendemain, sans tirer ni faire de bruit, les Allemands commencent à tourner leur **moulin à café** pour nettoyer la tranchée.”

**KAAK**, p.46.

\*

“E beg an toulloù-se e lakaont o **milin-kafe**.”

“Il mettent leur **moulin à café** au bout de ces trous.”

**KAAK**, p.46.

\*

“Bout o deus ur **vilin-kafe** e Soyécourt hag a skop a-benn a pa welont unan bennak é fichal.”

“Ils ont un **moulin à café** à Soyécourt qui crache dès qu’ils voient quelqu’un bouger.”

**KAAK**, p.122.

\*

“Da 9 eur henoazh e strak ar **vilin-kafe**, hep dehan, hag emberr ema ar c’hanonou en c’hoari.”

“A 9 heures ce soir le **moulin à café** crépite, sans arrêt, et bientôt les canons sont de la partie.”

**KAAK**, p.125.

\*

“Àr an hent e kavomp un dukenn toull et d’an Alamaned, en ur gammdro, evit lakaat ur **vilin-kafe**.”

“Sur le chemin nous trouvons une butte creusée par les Allemands, pour mettre un **moulin à café**.”

**KAAK**, p.263.

\*\*\*\*

**MILLIGET** (participe passé) – **MAUDIT-E-S** (participe passé)

“Nag ul levenez evit an holl dilezel an tachad-mañ, lec’h mah omp bet gwasket kement ! 32 ac’hanomp a laoskomp o c’horvoù en douar **milliget-mañ** ha 98 a zo bet kaset àr-dreñv, gwallaozet.”

“Quel bonheur pour tous de laisser cet endroit, où nous avons été tellement opprimés ! Nous laissons les corps de 32 d’entre nous dans cette terre **maudite**, et 98 ont été envoyés à l’arrière, blessés.”

**KAAK**, p.106.

\*

“Nag a vrogareron a vo gouiet dienez dezhe, goude ar brezel **milliget-mañ** !...”

“Que de patriotes vont connaître leur misère, après cette guerre **maudite** !...”

**KAAK**, p.182.

\*

“Lazhiñ ha koc’honiñ braventez, setu labour ar brezel **milliget**.”

“Tuer et saccager la beauté, voici le travail de cette guerre **maudite**.”

**KAAK**, p.262.

\*\*\*\*

**MIN** (masculin) – **MINE-S** (féminin)

“Rak en un toull eh omp, krouizet d’ur **min** é sailh.”

“Car nous sommes dans un trou, creusé par **une mine** en sautant.”

**KAAK**, p.147.

\*

“E kement kroazhent eh eus ur pikol toull graet get ur **min**.”

“À chaque carrefour il y a un gros trou fait par **une mine**.”

**KAAK**, p.268.

\*\*\*\*

**MINET** (participe passé) – **MINÉ-E-S** (participe passé)

“Kent monet kuit, ar Jermaned en deus **minet** ar gar hag ur parkad bras obusoù.”

“Avant de partir, les Allemands ont **miné** la gare et un grand champ d’obus.”

**KAAK**, p.268.

\*\*\*\*

**MINDRAILHER-ION** (masculin) – **MITRAILLETTE-S / MITRAILLEUSE-S** (féminin)

“An tennoù fuzuilhenn ha **mindrailher** a darzh stank, stank ha sec’h.”

“Les coups de fusils et de **mitraillettes** éclatent nombreux, nombreux et secs.”

**KAAK**, p.33.

\*

“Hag àr-raok, ul lostad kirri, **mindrailheroù**, roñseed, é tonet àr hol lerc'h.”  
 “Et en avant, une file des charrettes, de **mitrailleuses**, de chevaux derrière nous.”  
**KAAK**, p.80.

\*

“Gwelet e vez splann lec'hioù ar c'hanonoù hag ar **mindrailheroù**.”  
 “On y voit clairement les canons et les **mitrailleurs**.”  
**KAAK**, p.91.

\*

“Staget o deus àr ar rod ur **mindrailher**.”  
 “Ils ont attachés sur la roue une **mitrailleuse**.”  
**KAAK**, p.131-132.

\*

“Kemeret eo Herbécourt a-bezh daousto d'ar **mindrailheroù** a oa kuzhet a-barzh ha da zaou 77 hag en deus dalc'het da denniñ àr hor re beta ken nand eo bet flastret an dennerion àr o fezhioù get hon obusoù.”  
 “Herbécourt a été pris entièrement malgré les **mitrailleurs** qui y étaient cachées et deux 77 qui ont continué à tirer sur les nôtres jusqu'à ce que les tireurs aient été écrasés sur leurs pièces par nos obus.”  
**KAAK**, p.139.

\*

“A-raok en devout bet oar da welet a bezh bro eo, ema tostik deomp hag e **tenn** àrnomp get ur **mindrailher**.”  
 “Avant d'avoir eu l'occasion de voir de quel pays il est, il est près de nous et nous **tire** dessus avec une mitrailleuse.”  
**KAAK**, p.180.

\*

“Ur pezh kanon 75 ha pevar **mindrailher** a servij a-barzh da gas an dud da rouantelezh ar gozed !”  
 “Une pièce de canon de 75 et quatre **mitrailleuses** servent à l'intérieur à envoyer les hommes au royaume des taupes !”  
**KAAK**, p.190.

\*

“Ur souezh d'ar bern **mindrailherezed** en deus ar Jermaned !”  
 “Étonnant le tas de **mitrailleuses** qu'ont les Allemands !”  
**KAAK**, p.226.

\*\*\*\*

**MORI** (mot latin : verbe au passif) – **MOURIR** (verbe)

“En e vlezad mat e lâr deomp ar c'horonal : “Il est sûr qu'il peut compter sur le dévouement de tous et que, si les besoins de la défense nationale exigent que le régiment soit engagé, il saura maintenir le vieux renom de courage des Bretons, et sa fière devise : *Potius **mori** quam foedari*.”

“Pour ses éternelles, le colonel nous dit : “Il est sûr qu'il peut compter sur le dévouement de tous et que, si les besoins de la défense nationale exigent que le régiment soit engagé, il saura maintenir le vieux renom de courage des Bretons, et sa fière devise : *Potius **mori** quam foedari*<sup>48</sup>.”

\*\*\*\*

**MORT** (mot français - féminin)

“Krapet eo an dostenn ; bremañ eh omp en tachad-se moranvet get ar soudarded Le Tournant de la **Mort**, lec'h ma h eus diskaret meur a unan...”

“Nous grimpons la colline ; maintenant, nous sommes à cet endroit que les soldats surnomment Le Tournant de la **Mort**, où plus d'un a été emporté...”

**KAAK**, p.49.

\*

“Ayant pris le 20 octobre 1915, a lâr-hi, le commandement de ... après la **mort** de son chef, a su maintenir ses territoriaux sous un feu violent qui bouleversa les tranchées où ils se tenaient et leur causa des pertes sensibles.”

**KAAK**, p.131.

\*\*\*\*

**MOUGET** (participe passé) – **ÉTOUFFÉ-E-S** (participe passé)

“Kavet a raont, e unan, soudarded àr o sav, re astennet, holl **mouget** get an douar kouezhet àrnezhe.”

“Ils trouvent, dans un, des soldats debout, d'autres allongés, tous **étouffés** par la terre tombée sur eux.”

**KAAK**, p.143.

\*\*\*\*

**MUNTR-OÛ** (masculin) – **MEURTRE-S** (masculin)

“Goloet e vehe o c'han flour ha karantezus get skroejerezh spontus an Ifern é rebours, dre genoù ar c'hanonoù, Kasoni

48 “Plutôt mourir que se soumettre.”

ha **Muntr.**”

“*Leur chant doux et bienveillant couvrirait le terrible grognement de l’Enfer vomi par la bouche des canons. Haine et Meurtre.*”

**KAAK**, p.46.

\*\*\*\*

## N

**NAER-ON** (masculin) – **SERPENT-S** (masculin)

“*Tarzhall a ra ar gurun hep arsav hag al luc’hed a red ag ur penn d’ar penn arall ag an oabr, èl naeron arajet, ken stank ma welomp dre bep taol ken splann èl àr-greiz an deiz.*”

“Le tonnerre éclate sans arrêt et les éclairs courent d’un bout à l’autre du ciel, comme des **serpents enragés**, tellement intensément que nous voyons à chaque coup comme aussi clair qu’en plein jour.”

**KAAK**, p.85.

\*\*\*\*

**NEÑV-IOÛ** (masculin) – **CIEUX** (masculin)

“*Met siwazh ! ne vo ket klevet e gomzoù : kreñvoc’h eo, en amzer-mañ, bouezh an ifern eget bouezh an Neñv...*”

“Mais hélas ! on n’entendra pas ses paroles : En ces temps-ci, la voix de l’enfer est plus forte que celle des **Cieux**...”

**KAAK**, p.44.

\*

“*Sevel a ra kan ar C’hredo, trema an Neñv, kejet get frond c’hwek ar boketoù.*”

“Le chant du Credo s’élève, vers les **Cieux**, mêlé la senteur douce des fleurs.”

**KAAK**, p.60.

\*\*\*\*

## O

**OBUS-OÛ** (masculin) – **OBUS** (masculin)

*Note* : Obus de 75 ou 77, nous avons choisi de ne pas répertorier ces chiffres dans notre lexique.

“*Touillet eo rac’h toenn ar gar get an obusoù.*”

“Le toit de la gare est complètement troué par les **obus**.”

**KAAK**, p.23.

\*

“*A-gleiz hag a-zehou, vagonioù brevet pe eilpenet, railhoù troc’het, savet ha krommet d’an obusoù é sailh.*”

“*A-gauche et à droite, des wagons fracassés ou renversés, des rails coupés, soulevés et courbés par les impacts d’obus.*”

**KAAK**, p.23.

\*

“*Rac’h an tier a zo lec’h ar boledoù fuzuilhenn hag an obusoù àrnezhe.*”

“Toutes les maisons portent des impacts de balles de fusil et d’**obus**.”

**KAAK**, p.24.

\*

“*Lâret a ra deomp eh oa un dristez gwelet rac’h an dud é tec’h, an ofiserion èl ar re ’rall, an obusoù é tarzhall dreist o fenn pe en o mesk.*”

“Il nous raconte que c’était une misère de voir tous les hommes fuir, les officiers comme les autres, les **obus** qui éclataient au-dessus de leur tête ou bien parmi eux.”

**KAAK**, p.29-30.

\*

“*E kêr e kouezh ivez obusoù doc’h an dro.*”

“En même temps, les **obus** tombent aussi sur la ville.”

**KAAK**, p.31.

\*

“*Atav e kouezh obusoù ar an iliz-veur hag ar gêr.*”

“Les **obus** tombent toujours sur la cathédrale et la ville.”

**KAAK**, p.33.

\*

“*Emberr eh omp gwelet d’an eneberion. Berraat a raont o zennerezh hag an obusoù da dostaat deomp a-nebeudigoù.*”

“Bientôt nous sommes vus par les ennemis. Ils raccourcissent leurs tirs et les **obus** de se rapprocher de nous peu à peu.”  
**KAAK**, p.35.

\*

“*Tapet en deus ivez an ti un obus bennak ; aet a zo atav ur c'horn anezhoñ d'an niaz.*”  
 “La maison a aussi attrapé quelque **obus** ; il en reste toujours un morceau en bas.”  
**KAAK**, p.36.

\*

“*Hag eh aomp, an obusoù é tarzhal a bep tu deomp ha luc'hed hor c'hanonoù-ni doc'h hon dalliñ.*”  
 “Et nous partons, les **obus** éclatent de tous les côtés et les éclairs de nos propres canons nous aveuglent.”  
**KAAK**, p.36.

\*

“*Obusoù a gouezh, èl glav, (...)*”  
 “Les **obus** tombent, comme de la pluie, (...)”  
**KAAK**, p.36.

\*

“*Just àr-lerc'h deomp bout aet en tu 'rall da bont Comin, e kouezh tri obus àr-dreñv hor c'hein.*”  
 “Juste après être passé de l'autre côté du pont de Comin, tombent trois **obus** derrière notre dos.”  
**KAAK**, p.36.

\*

“*Bec'h zo bet, rak e kement lec'h ne weler nemet toulloù obus, darnoù potin, gwez hachet.*”  
 “Il y a eu du grabuge, parce que partout, on ne voit que des trous d'**obus**, des morceaux de fonte, des arbres mis en pièces.”  
**KAAK**, p.41.

\*

“*Tarzhall a ra an obusoù dreistomp, get trouz potarnoù faoutet ; re 'rall a gouezh en-dro deomp doc'h kement tud a zo, ha ne zehan ket an tammoù houarn da strimpiñ àr an toennoù èl tammoù grizilh bras.*”  
 “Les obus éclatent au-dessus de nous, dans un bruit de **marmites** fendues ; d'autres retombent sur nous, contre tout le monde, et les éclats de fer n'arrêtent pas d'arroser les toits comme de gros grêlons.”  
**KAAK**, p.43.

\*

“*Kouezh a ra an obusoù, en-dro deomp, èl glav, hep dehan, dek, ugent àr-un-dro.*”  
 “Autour de nous, les **obus** tombent, comme de la pluie, sans arrêt, dix, vingt d'un coup.”  
**KAAK**, p.52.

\*

“*Ur frevennadig plouz hepken am eus d'en em astenn en un ti toullet, èl ur sil, d'an obusoù.*”  
 “Je n'ai pour m'allonger qu'une petite quantité de paille dans une maison trouée, comme un filtre, par les **obus**.”  
**KAAK**, p.66.

\*

“*An treñ a gas eñ ivez e lod ; ha get kirri an artilheri e ta obusoù a gement ment a zo, hep dehan erbet.*”  
 “Le train, lui aussi, transporte son lot ; et sur les véhicules d'artillerie viennent des **obus** de toute taille, sans cesse.”  
**KAAK**, p.85.

\*

“*(...) ar c'horv dispennet ha gwintet d'ar seizh avel get un obus bennak...*”  
 “*(...) le corps dispersé et lancé violemment aux sept vents par quelque obus...*”  
**KAAK**, p.90.

\*

“*Tenniñ a raer àrnomp get obusoù mougus hag ema ret deomp goleiñ hor fas.*”  
 “On tire sur nous avec les **obus** asphyxiants et nous devons nous couvrir le visage.”  
**KAAK**, p.92.

\*

“*Ar mintin-mañ, ne oan ket c'hoazh savet, eh eus daet un obus da gouezh doc'h magoer ma c'hav.*”  
 “Ce matin, je n'étais pas encore levé qu'un **obus** est venu tombé contre le mur de ma cave.”  
**KAAK**, p.94.

\*

“*E-pad an deizioù n'en deus ket arsavet an obusoù a gouezh.*”  
 “Pendant ces jours ci, les **obus** n'ont pas cessé de tomber.”  
**KAAK**, p.95.

\*

“*Gwezh arall ema ret arrest : orsal telefon, troc'het get un obus ha kouezhet e-kreiz hon hent, a luzi doc'h divhar ar*

*roñseed, doc'h ar rodou karr.*"

D'autres fois, il faut s'arrêter : des fils de téléphone coupés par un **obus** et tombés au milieu du chemin, se prennent dans les jambes des chevaux, dans les roues de la charrette.

**KAACK**, p.96.

\*

*"Atav e kouezh obusoù amañ."*

"Il tombe toujours des **obus** ici."

**KAACK**, p.98.

\*

*"Splannaet en deus an amzer ivez ha bale a ra an aelistri, hep dehan erbet. Àr an oabr glas e weler o c'horvoù é luc'hiñ e-kreiz maged gwenn an obusoù tennet àrnezhe, ha renket mat èl pa vehe un dorn, na weler ket, doc'h o skourriñ en aer ag an amzer unan àr-lerc'h an arall."*

"Le temps s'est aussi éclairci et les avions se promènent sans arrêt. Dans le ciel bleu, on voit leur ventres luire au milieu de la fumée blanche des **obus** tirés sur eux, et bien rangés comme si c'était une main, qu'on ne voit pas, les suspendant en même temps les uns derrière les autres."

**KAACK**, p.103.

\*

*"Un tennig bennak dre bep div wezh, un obus bennak ha ne raont droug da zen."*

"Un petit tir de temps en temps, quelques **obus** qui ne font de mal à personne."

**KAACK**, p.118.

\*

*"E-kreiz an hent, e-tal an iliz, e kouezh un obus hep ober droug da zen."*

"Au milieu de la route, en face de l'église, tombe un **obus** sans faire de mal à personne."

**KAACK**, p.119.

\*

*"Pad an deiz hiziv e tarzh an traoù. Ne zehan ket ar potarnoù, an obusoù a gouezh."*

"Pendant la journée d'aujourd'hui, ça éclate. Les marmites et les **obus** n'arrêtent pas de tomber."

**KAACK**, p.123.

\*

*"N'arsav ket soudarded a arru, ha kanonoù, obusoù."*

"Des soldats n'arrêtent pas d'arriver, et des **canons**, des **obus**."

**KAACK**, p.132.

\*

*"Àr-dro 9eur30 e kouezh àrnomp ur barrad obusoù ha potarnoù n'hon eus ket c'hoazh gwelet."*

"Vers 9 heures 30 il tombe sur nous une averse d'**obus** et de marmites comme nous n'en avions encore jamais vue."

**KAACK**, p.137.

\*

*"Kemeret eo Herbécourt a-bezh daousto d'ar mindrailheroù a oa kuzhet a-barzh ha da zaou 77 hag en deus dalc'het da denniñ àr hor re beta ken nand eo bet flastret an dennerion àr o fezhioù get hon obusoù."*

"Herbécourt a été pris entièrement malgré les mitrailleuses qui y étaient cachées et deux 77 qui ont continué à tirer sur les nôtres jusqu'à ce que les tireurs aient été écrasés sur leurs pièces par nos **obus**."

**KAACK**, p.139.

\*

*"Tarzhal a ra an obusoù a-dreist o fennoù, stank èl ar grizilh."*

"Les **obus** explosent par-dessus nos têtes, compacts comme de la grêle."

**KAACK**, p.140.

\*

*"Kroget en doa dec'h hon tud da dolpiñ an traoù chomet àr an dachenn, pe en toullou-gwasked : fornevoù, greunadoù, obusoù, dilhad, sec'hier, treustier houarn, armaj a gement seurt."*

"Nos hommes ont commencé hier à rassembler les choses restées sur le champ, ou dans des abris : des fourneaux, des grenades, des **obus**, des vêtements, des sacs, des poutres métalliques, des armes de toute sorte."

**KAACK**, p.142.

\*

*"Devezh teñvel. Doc'h goubannwel-noz e kouezh un obus e Herbécourt just àr un toull hag a zo leun a gartouchoù da denniñ ha re gouloù-red."*

"Au crépuscule tombe un **obus** à Herbécourt juste sur un trou qui est plein de cartouches de tir et de fusées éclairantes."

**KAACK**, p.143.

\*

*"E-pad an noz e tarzh an tennoù arre ha ret eo d'ar gompagnunezh chomel hep monet da labourat : ne oa ket a dostaat*

*get an obusoù é kouezh.*”

“Pendant la nuit les tirs éclatent de nouveau et la compagnie doit rester sans aller travailler : Elle ne pouvait pas approcher à cause des **obus** qui tombent.”

**KAAK**, p.144.

\*

*“Monet a ra henoazh hon tud da sevel obusoù pelloc’h eget Flaucourt, hag emaint edan tennoù an enebour.”*

“Nos hommes partent ce soir monter des **obus** plus loin que Flaucourt, et ils sont sous les tirs de l’ennemi.”

**KAAK**, p.144.

\*

*“E-pad daou gant metr bennak ema troc’het ha finfondet d’ar fozelloù ha d’an toulloù obus.”*

“Pendant quelque deux cents mètres il est coupé et détruit par les tranchées et les trous d’**obus**.”

**KAAK**, p.145.

\*

*“Aze e vo ret d’an obus kouezh àrnon evit ma lazhiñ.”*

“Là un **obus** devra me tomber dessus pour me tuer.”

**KAAK**, p.146.

\*

*“E-pad o labour ne gouezh ket obusoù àrnezhe, met evit donet d’ar gêr ema dav dezhe treuziñ un tachad hag a zo potarnet plaen.”*

“Pendant leur ouvrage il ne leur tombe pas d’**obus** dessus, mais pour rentrer à la maison ils doivent traverser un endroit qui est continuellement *marmité*.”

**KAAK**, p.146.

\*

*“Kouezh a ra an obusoù en-dro deomp, noz-ha-deiz, èl grizilh.”*

“Il tombe des **obus** autour de nous, jour et nuit, comme de la grêle.”

**KAAK**, p.146.

\*

*“Techet e vehe ar re nand int ket bet er brezel da grediñ ne chomahe mui den bev lec’h mand eo kouezhet ur barrad obusoù seurt-se : lies ne vez ket lazhet ur laouenn !”*

“Ceux qui n’ont jamais été à la guerre seraient tentés de penser qu’il ne resterait plus un homme vivant où une telle averse d’**obus** est tombée : souvent on n’y tue pas un pou !”

**KAAK**, p.147.

\*

*“Bemnoz e sailh kartouchoù, obusoù, pezhioù kanon doc’h an daou du.”*

*“Toutes les nuits sautent des cartouches, des obus, des pièces d’artillerie des deux côtés.”*

**KAAK**, p.147-148.

\*

*“Ha ne vern da bet eur e lakait ho fri er-maez, doc’h tu tosennoù an hanternoz èl doc’h tu ar c’hreisteiz, ne welit nemet teodoù tan é lipat an teñvded get gouloù-red é krapañ hag é tiskenn, pe bernoù obusoù é sailh get un trouz braouac’hus.”*

“Et qu’importe l’heure vous mettez votre nez dehors, du côté des buttes au nord comme au sud, vous ne voyez que des langues de feu en train de lécher l’obscurité avec des fusées éclairantes qui grimpent et qui descendent, ou des tas d’**obus** qui sautent dans un bruit terrifiant.”

**KAAK**, p.148.

\*

*“Hañval e vehe ivez e klasker an tachadoù splannañ da lakaat an obusoù.”*

“Il semble aussi qu’on cherche les endroits les plus clairs pour mettre les **obus**.”

**KAAK**, p.148.

\*

*“Ha just a pa oant en tachad anvet La Caponnière, setu un obus é tarzhal a-dreist o fenn hag e flemmiñ a zarnoù potin ar soudarded Proyau, Houarner, Jacob, Burban, Gaston.”*

“Et juste lorsqu’ils étaient à l’endroit appelé La Caponnière, voilà un **obus** qui explose au-dessus de leur tête en piquant de morceaux de fonte les soldats Proyau, Houarner, Jacob, Burban, Gaston.”

**KAAK**, p.149.

\*

*“Met dav’oa bet dezhe skarzhiñ fonnapl get an obusoù, ag hon tu-ni, é kouezhel àrnezhe a-dorimell.”*

“Mais ils ont dû dégager rapidement à cause des **obus**, de notre côté, qui tombaient sur eux en roulant.”

**KAAK**, p.166.

\*

“Leun eo ar c’hoadoù a **obusoù** hag a houarnaj brezel.”

“Les bois sont pleins d’**obus** et de ferraille de guerre.”

**KAAK**, p.172.

\*

“Nend eo ket ar pezh a soñj an dud hag a zo gwell gete bout amañ eget edan an **obusoù**.”

“Ce n’est pas ce que pensent les hommes qui préfèrent être ici plutôt que sous les **obus**.”

**KAAK**, p.172.

\*

“É tonet en-dro e kavan un nebeud kirri karget a **obusoù**, ha aet er fozelloù betak an ahel.”

“En revenant je trouve quelques véhicules chargés d’**obus**, partis dans les fossés jusqu’à l’essieu.

**KAAK**, p.175.

\*

“Er foenn, er plouz e kaver **obusoù** prest da sailh a pa doucher doc’hte, en tier nevez, e-tal an dorioù, ar c’hadoerioù, h.c’h.”

“Dans le foin, dans la paille, on trouve des **obus** prêts à sauter lorsqu’on les touche, dans les maisons neuves, face aux portes, aux chaises, etc.”

**KAAK**, p.180.

\*

“Emberr eh aomp get tier kentañ kêr. N’o deus ket bet re a zroug, daousto dezhe bout tapet un **obus** bennak.”

“Bientôt nous allons vers les premières maisons de la ville. Elles n’ont pas trop de mal, même si elles ont attrapé quelques **obus**.”

**KAAK**, p.184.

\*

“Burzhud eo nend eus lazhet hani anezhe ; rak reve pezh a lâr ar re gozh ag ar gompagnunezh, biskoazh c’hoazh n’o deus gwelet kement a **obusoù** é kouezh en-dro dezhe.”

“Miracle qu’aucun d’entre eux n’ait été tué ; car d’après ce que disent les vieux de la compagnie, jamais encore il n’avaient vu autant d’**obus** tomber autour d’eux.”

**KAAK**, p.187.

\*

“Sapiñ a ra pep plantenn, kan a ra pep evn, ha bouezh an eostig, ken toemm, a sav a zeun ar flagennoù labouret d’an **obusoù**.”

“Chaque plante bourgeonne, chaque oiseau chante, et la voix du rossignol, si chaude, qui monte donne un fond aux vallées labourées par les **obus**.”

**KAAK**, p.189.

\*

“Met hañval e vehe en deus ar Jermaned gouiet eh oamp ec’h arru : bec’h mand omp er vourc’h e kasont un **obus** à an iliz hag ur c’hant bennak a-gleiz hag a-zehou d’ar vourc’h.”

“Mais il semblerait que les Allemands ont su que nous étions arriver : à peine sommes nous dans le bourg qu’ils envoient un **obus** sur l’église et une centaine à gauche et à droite du bourg.”

**KAAK**, p.196.

\*

“Gwelet int bet get ar Jermaned hag en deus taolet àrnezhe un nebeud **obused** hag en deus dizalbadet an tachad.”

“Ils ont été vus par les Allemands qui ont lancé sur eux quelques **obus** et saccagé le secteur.”

**KAAK**, p.203.

\*

“Graet en deus an **obusoù** e-leizh a zroug d’an taolennoù-se ha d’ar chapel.”

“Les **obus** ont fait beaucoup de mal à ces tableaux et à la chapelle.”

**KAAK**, p.203.

\*

“Goloet eo o zoulloù get koad, houarn ha douar tre o diwall doc’h **obusoù** bihan ; (...)”

“Leurs trous sont couverts de bois, de fer et de terre en travers pour les défendre contre les petits **obus** ; (...)”

**KAAK**, p.216.

\*

“Ur spont eo gwelet, en amen dezhoñ, **bernoù obusoù** sailhet, boestoù **obus**, poultr a bakadoù, houarnaj, ha me ’oui-me petra rac’h.”

“C’est une terreur de voir, proche d’elle, des tas d’**obus** explosés, des caisses d’**obus**, de la poudre par paquets, de la ferraille, et je ne sais quoi.”

**KAAK**, p.216.

\*

“En ur sailh, an **obusoù** en deus malet ar gwez tro-ha-tro pe o losket.”  
 “Tout en sautant, les **obus** ont écrasé les arbres autour ou les ont brûlés.”  
**KAOK**, p.216.

\*

“Get **obusoù** blazus o deus tennet an deizioù diwezhañ-mañ.”  
 “Ils ont tiré avec des **obus** asphyxiants ces derniers jours.”  
**KAOK**, p.221.

\*

“Kousket em eus en un toull goloet get ur frevadennig koad ha toullet e-kreiz get un **obus**.”  
 “J’ai dormi dans un trou recouvert d’une couche de bois et troué au milieu par un **obus**.”  
**KAOK**, p.223.

\*

“Lod anezhe a sailh a-ziàr an doenn àrnon hag e tihunan en un taol, é soñjal ema un **obus** bennak eo.”  
 “Certains sautent de dessus le toit sur moi et je me réveille d’un coup, en pensant à quelque **obus**.”  
**KAOK**, p.223.

\*

“Ar vein, ar brik a zo troet da vleud, malet mand int bet get mil ha mil potarn hag **obus**.”  
 “Les pierres, les briques sont devenues de la farine, moulues qu’elles ont été par mille et mille marmites et **obus**.”  
**KAOK**, p.224.

\*

“Ur wezh bennak e kouezh **obusoù** àr an Terrasse hag e ta kirri-nij da gantre a-dreist hor penn. Neuze e tarzh hon **obusoù**-ni ; met akourset omp doc’h an trouz-se ha ne barra ket doc’homp a ziviz pe a lenn.”  
 “Quelquefois il tombe des **obus** sur la Terrasse et des avions viennent roder au-dessus de notre tête. Alors explosent nous **obus** ; mais nous avons l’habitude de ce bruit et il ne nous empêche pas de discuter ou de lire.”  
**KAOK**, p.224.

\*

“En tachadoù lec’h nend eus ket kouezhet **obusoù** e weler a-strew eskern divrec’h, eskern divhar, darnoù penn, chajelloù, é wennaat dindan an amzer.”  
 “Dans les endroits où il n’est pas tombé d’**obus** on voit éparpillés des os de bras, des os de jambes, des morceaux de tête, des machoires, qui blanchissent avec le temps.”  
**KAOK**, p.230.

\*

“Lâret a raont en en deus ar Jermaned tennet àr hol linennoù adal 6eur noz betek eizh eur, hep arsav, get **obusoù** karget a aezhennoù fall.”  
 “Ils nous disent que les Allemands ont tiré sur nos lignes depuis 6 heures du soir jusqu’à huit heures, sans arrêt, avec des **obus** chargés de gaz asphyxiants.”  
**KAOK**, p.258.

\*

“Tremen a raomp tostik-tra da greñvlec’h Montbré malet d’an **obusoù**.”  
 “Nous passons assez près du fort de Montbré broyé par les **obus**.”  
**KAOK**, p.262.

\*

“Kouezhet ’zo meur a botarn àrnezhe hag en-dro dezhe, ha ne chom ket mui tachad erbet ha nend eo ket bet fozellet, eilpennet, malet get an **obusoù**.”  
 Il est tombé beaucoup de marmites sur elles et autour d’elles, et il ne reste aucun endroit qui n’ait été fouillé, renversé, broyé par les **obus**.  
**KAOK**, p.262.

\*

“Hed-a-hed get an hent ne weler, a-gleiz èl a-zehou, nemet **obusoù** karget, armaj, benveger, dilezet get an Alamaned.”  
 “Tout le long du chemin on ne voit, à droite comme à gauche, que des **obus** chargés, des armes, des outils, abandonnés par les Allemands.”  
**KAOK**, p.262.

\*

“Ne oa bet skoet betek an deizioù-mañ nemet get un **obus** daet a du ar Frañsizion ; met daou pe dri kouezhet àrnezhi, nend eus ket pell ’zo, en deus graet muioc’h a zroug.”  
 “Elle n’avait pas été frappé jusqu’à ces jours-ci par un **obus** venu du côté des Français ; mais deux ou trois tombés sur elle, il n’y a pas longtemps ont fait plus de mal.”  
**KAOK**, p.263.

\*

“*Ar an hent eh eus meur a doull **obus** kouezhet an deizioù-mañ.*”  
“Sur la route il y a beaucoup de trous d’**obus** tombés ces jours-ci.”  
**KAAK**, p.263.

\*

“*Kent monet kuit, ar Jermaned en deus minet ar gar hag ur parkad bras **obusoù**.*”  
“Avant de partir, les Allemands ont miné la gare et un grand champ d’**obus**.”  
**KAAK**, p.268.

\*

“*Hag an **obusoù** a zo daet, hep truez, da ziskar rac’h ar pezh a veze en o hent.*”  
“Et les **obus** sont venus, sans pitié, pour abattre tout ce qui était sur leur chemin.”  
**KAAK**, p.270.

\*

“*Nend eus anad nemet ag un toull **obus** bennak, hag an tier n’o deus ket bet kalz a zroug.*”  
“Il n’y trace que de quelques trous d’**obus**, et les maisons n’ont pas eu beaucoup de mal.”  
**KAAK**, p.279.

\*\*\*\*

### **OS** (français-masculin)

“*Doc’h gwrizienn unan ag ar gwez tennet d’ur potarn, ur farsour en deus skrebilhet ur pikol askorn bevin, get ur blankenn, livet àrnezhi :*

Antiquité

**Os** de Napoléon tué au combat d’Hébuterne le 16 août 1915...”

“Sur la racine d’un des arbres arrachée par une marmite, un farceur a accroché un énorme **os** de bœuf, avec une planche, sur laquelle est peinte :

Antiquité

**Os** de Napoléon tué au combat d’Hébuterne le 16 août 1915....”

**KAAK**, p.77.

\*\*\*\*

## **P**

### **PASION** (féminin) – **PASSION** (féminin)

En breton, ce mot désigne uniquement la **Passion** du Christ.

“*25-10-1914.-Kaset omp a-herr da Baslieux-lès-Fismes, lec’h ma kavomp un iliz roman-gotek kurius da welet get taolennoù ar **Basion**, kizellet, àr an aoter.*”

“*25-10-1914.-Nous sommes rapidement envoyés à Baslieux-lès-Fismes, où nous trouvons une église romane curieuse à voir, avec des tableaux sculptés de la **Passion** sur l’autel.*”

**KAAK**, p.35.

\*\*\*\*

### **PENN-OÙ OBUS– TÊTE-S D’OBUS**

“*Kenwerzh a vez gete ivez : lod a werzh bizoüier ; lod arall **pennoù obus**. Ar gwashañ ’zo, gwalloù a arru : dec’h, ur **penn obus** en deus tarzhet etre daouarn unan ha finfondet e zaouarn hag e fas.*”

“Ils font également du commerce : certains vendent des bijoux ; d’autres des **têtes d’obus**. Il y a pire, des malheurs arrivent : hier, une **tête d’obus** a explosé entre les mains d’un et a détruit ses mains et son visage.”

**KAAK**, p.98.

\*

“*É klask teuziñ àr an tan ur **penn obus**, d’ober bizoüier e laka ar soudard Tressard ar penn da sailh.*”

“En essayant de faire fondre une tête d’**obus** sur le feu, pour faire des bijoux, le soldat Tressard se fait sauter la tête.”

**KAAK**, p.123.

\*

“*Re ’rall a ya da serriñ **pennoù obusoù** d’ober bizoüier.*”

“Les autres vont chercher des **têtes d’obus** pour faire des bijoux.”

**KAAK**, p.127.

\*\*\*\*

### **PEZH-IOÙ – PIÈCE-S D’ARTILLERIE**

“*Eh oamp é lâret monet da gousket a pa grog hor **pezhioù bras** da denniñ, kentizh ar **pezhioù 75**.*”

“Nous étions en train de dire d’aller se coucher lorsque nos **grosses pièces** commencent à tirer, au même moment, les **pièces de 75**.”

**KAAK**, p.84.

\*

“An deiz kent evit dec’h ha hiziv en deus tennet c’hoazh ar Jermaned get o **fezhioù bras** àr Maffrécourt ha La Neuville-au-Pont.”

“Avant hier et aujourd’hui, les Allemands ont encore tiré avec leurs **grosses pièces** sur Maffrécourt et La Neuville-au-Pont.”

**KAAK**, p.85.

\*

“Tenniñ a ra ar **pezhioù bras** hag e klevomp ar potarnoù é plañtiñ en aer ag an amzer èl tararou é troiñ fonnapl-fonnapl.”

“Les **grosses pièces** tirent et nous entendons les marmites se planter dans l’espace comme des vilbrequins qui tournent très très vite.”

**KAAK**, p.91.

\*

“Ema teir eur bennak. Da 4 eur e krog ar **pezh 105** a zo e-talomp da wintiñ houarnaj àr ar Jermaned.”

“A 4 heures la **pièce de 105** qui est en face de nous commence à lancer violemment de la ferraille sur les Allemands.”

**KAAK**, p.91.

\*

“D’an noz eh ouïomp get ar re yaouank daet da glask ar bevañs, en devoa araokaet c’hoazh hor soudarded hag emma bet ret dezhe tenniñ àr-dreñv goude ; rak hor **pezhioù 75** a denne en o c’hein. An ofisour evezhour e’it ar 75 a oa degouezhet dezhoñ bout lazhet hep goût da hani, hag èl-se ne oa ket gellet lâret d’an dennerion astenn o zennerezh.”

“La nuit, nous savons par les jeunes venus chercher les vivres, que nos soldats ont avancé et qu’ils ont dû se retirer à l’arrière après ; car nos **pièces de 75** leur tiraient dans le dos. L’officier de surveillance pour les 75 s’est retrouvé tué sans que personne ne le sache, et de ce fait on n’avait pas pu dire aux tireurs d’allonger leur tir.”

**KAAK**, p.95.

\*

“Ne glevan mui d’an noz nemet bouezh hor **pezhioù bras** hag a denn ur wezh bennak.”

“Je n’entends plus que la voix de nos **grosses pièces** qui tirent parfois.”

**KAAK**, p.101.

\*

“Hag hor c’hanonou da respont d’ar Jermaned, met goarek, rak ma vezer é cheñch lec’h d’hor **pezhioù bras**.”

“Et nos canons de répondre aux Allemands, mais faiblement, car on est en train de déplacer nos **grosses pièces**.”

**KAAK**, p.133.

\*

“A-gleiz deomp e sailh unan ag hor **pezhioù** hag e welan pevar den é tougiñ ur **c’hanoner** gwallaozet.”

“A notre gauche saute une de nos pièces et je vois quatre hommes en train de porter un **canonnier** blessé.”

**KAAK**, p.133.

\*

“Monet a raomp da welet ar **pezhioù bras** lakaet doc’h troad tostenn Froissy.”

“Nous partons pour voir les **grosses pièces** mises au pied de la colline de Froissy.”

**KAAK**, p.134.

\*

“**Pezhioù bras** Cappy a skop hep arsav ar melloù-dir a glevomp é tarzhal, doc’h tu ar Jermaned, un tamm mat goude ma vez savet en aer ag an amzer ar moged, an douar, ar vein hag ar c’hoad.”

“Les **grosses pièces** de Cappy crachent sans arrêt des bombes que nous entendons exploser, du côté des Allemands, un peu après que se sont élevés dans les airs, la fumée, la terre, les pierres et le bois.”

**KAAK**, p.134.

\*

“Kreniñ a ra ar magerioù get horos ar **pezhioù bras** a zo amañ é tenniñ hep arsav.”

“Les murs tremblent à cause du cahot des **grosses pièces** qui sont ici en train de tirer sans arrêt.”

**KAAK**, p.136.

\*

“Kemeret eo Herbécourt a-bezh daousto d’ar mindrailheroù a oa kuzhet a-barzh ha da zaou 77 hag en deus dalc’het da denniñ àr hor re beta ken nand eo bet flastret an dennerion àr o **fezhioù** get hon obusoù.”

“Herbécourt a été pris entièrement malgré les mitrailleuses qui y étaient cachées et deux 77 qui ont continué à tirer sur les nôtres jusqu’à ce que les tireurs aient été écrasés sur leurs **pièces** par nos obus.”

**KAAK**, p.139.

\*

“**Pezhioù 75** a dremen bepred é vonet àr-lerc’h an eneberion.”

“Des **pièces de 75** passent toujours en allant derrière les ennemis.”

**KAAK**, p.139.

\*

“*Neoazh e hirisan doc’h horos ar **pezhioù bras** a skop ken don, èl a pa vehent raouet, hag e red an dason anezhe dre flagenn ar Somme, en ur greskaat spontus é stokiñ doc’h kement tostenn a gav ar e hent.*”

“Cependant je sursaute au cahot des **grosses pièces** qui crachent si profondément, comme si elles étaient enroutées, et dont court l’écho par la vallée de la Somme, tout en grandissant terriblement en frappant sur toutes les collines qu’il trouve sur le chemin.”

**KAAK**, p.144.

\*

“(…); *n’hellomp ket parraat a welet an dremmwel ar gouloù-red é sevel hag e teval, nag a glevet bouezh ar **pezhioù bras** é skopet hep arsav ar marv hag ar spont.*”

“(…); nous ne pouvons par nous empêcher de voir le paysage des fusées éclairantes qui se lèvent et déboulent, ni d’entendre la voix des **grosses pièces** qui crachent sans arrêt la mort et la terreur.”

**KAAK**, p.150.

\*

“*Pec’hed eo eh eus bet daet soñj d’ar ganonerion da zonet amañ get o **fezhioù**, ar blezioù kent.*”

“C’est péché qu’il soit venu à l’idée des canonniers de venir ici avec leurs **pièces**, les années précédentes.”

**KAAK**, p.203.

\*

“*Lamet eo ag ar rejimant soudarded ar droad ha lakaet get kanonerion **pezhioù bras**.*”

“Il a été enlevé d’un régiment d’infanterie et mis avec les canonniers des **grosses pièces**.”

**KAAK**, p.252.

\*

“*Get o **fezhioù bras** e kasont potarnoù betak amañ.*”

“Avec leurs **grosses pièces** ils envoient des marmites jusqu’ici.”

**KAAK**, p.257.

\*\*\*\*

**PISTOLENN-TENNATAER** (féminin) – **PISTOLET À TIRS** (masculin)

“*Setu degouezhet genomp **fuzuilhennoù-mindrailher** ha pistolennoù-tennataer.*”

“Nous voici arrivés de **fusils-mitrailleurs** et des pistolets-tireurs.”

**KAAK**, p.167.

\*\*\*\*

**POD (HOUARN) – MARMITE-S**

“*Hiziv eh oa hon deiz da guitaat ; met dalc’het omp amañ evit kas, d’ar c’hentañ linenn, **podoù houarn** leun a aezhenn klor.*”

“Aujourd’hui, c’était notre jour de départ ; mais nous sommes retenus pour envoyer, en premières ligne, des **marmites** pleines de chlore.”

**KAAK**, p.103.

\*

“*Bremañ eh aont daou-ha-daou, ur **pod** a 75 kilo a-skourr doc’h un dreujenn koad diazezet ar o skoaz, dre bouzellennoù leun a zour, lec’h ma plantont betak an daoulin.*”

“Maintenant, il partent deux-à-deux, une **marmite** de 75 kilos suspendu sur une poutre de bois posée sur leurs épaules, dans des tranchées remplies d’eau, où ils sont enfoncés jusqu’aux genoux.”

**KAAK**, p.103.

\*\*\*\*

**POTARN-OÛ** (masculin) – **MARMITE-S** (féminin)

“*(…) n’arsav ket ar **potarnoù** a gouezh.*”

“*(…) les **marmites** n’arrêtent pas de tomber.*”

**KAAK**, p.41.

\*

“*Didrouz eo an devezh, met doc’h an noz, e kouezh un nebeut **potarnoù** ar hor bourc’h.*”

“La journée est calme, mais quelques **marmites** tombent sur notre bourg pendant la nuit.”

**KAAK**, p.41.

\*

“*Em lakaet en deus an holl d’ober bizoùier get tammoù aluminiom daet a **botarnoù** ar Jermaned.*”

“Tous se sont mis à faire des bijoux avec des morceaux d’aluminium issus de **marmites** allemandes.”

**KAAK**, p.59.

\*

“Daomp c’hoazh da gostez Vassogne, hag e welahomp ma ne blego ket hor c’hapiten e benn a pa glevo ar **potarnoù** é hudal a-dreistoñ.”

“Allons encore du côté de Vassogne, et nous verrons si notre capitaine ne pliera pas la tête lorsqu’il entendra les **marmites** hurler au-dessus de lui.”

**KAAK**, p.62.

\*

“Àr unan anezhe, diskaret d’ar **potarnoù**, ar soudarded en deus skrivet, get tammoù koad bras : **KULTUR**, ha dirak an ti o deus graet, get pri, delwenn ar Republik, daou glezeñv kroazet àr he zreñv ha, doc’h kostez ar vagoer, kog Galia, savet e benn getoñ, rondonus.”

“Sur l’une d’entre elles, détruite par les **marmites**, les soldats ont écrit, avec des grands morceaux de bois : **KULTUR**, et devant la maison, ils ont fait, avec de l’argile, la statue de la République, deux épées croisées derrière elle et du côté du mur, le coq gaulois, la tête haute, arrogante.”

**KAAK**, p.67.

\*

“Kouezhet a zo **potarnoù** stank dre-mañ, ar miz tremenet, a p’en deus araoket ar **Frañsizion**.”

“Les **marmites** sont tombées nombreuses par-ici, le mois d’août, lorsque les Français ont avancé.”

**KAAK**, p.77.

\*

“Doc’h gwrizienn unan ag ar gwez tennet d’ur **potarn**, ur farsour en deus skrebilhet ur pikol askorn bevin, get ur blankenn, livet àrnezhi :

Antiquité

Os de Napoléon tué au combat d’Hébuterne le 16 août 1915...”

“Sur la racine d’un des arbres arrachée par une **marmite**, un farceur a accroché un énorme os de bœuf, avec une planche, sur laquelle est peinte :

Antiquité

Os de Napoléon tué au combat d’Hébuterne le 16 août 1915...”

**KAAK**, p.77.

\*

“Dre bep div wezh e tremen, a-skoeañs deomp, herrus èl **potarnoù**, tankirri karget a ofiserion luc’hus é vonet d’Amiens pe é tonet anezhi.”

“Alternativement, à côté de nous, impétueux comme des **marmites**, passent des voitures chargés d’officiers reluisant qui vont ou viennent d’Amiens.”

**KAAK**, p.78.

\*

“E-pad ma komzomp, setu ur **potarn** é kouezh e-kreiz ar vourc’h.”

“Pendant que nous parlons, voilà une **marmite** qui tombe au milieu du bourg.”

**KAAK**, p.87.

\*

“A gement tu a zo e welan ec’h achap, èl logod a vehe fondet o neizh, e-pad ma talc’h ar **potarnoù** da darzhal.”

“De tous les côtés, j’en vois qui s’échappent comme des souris dont on aurait détruit le nid, pendant que les **marmites** continuent d’éclater.”

**KAAK**, p.87.

\*

“Ar mintin-mañ eh on dihunet, en un taol, get ur **potarn** é kouezh àr ar vourc’h.”

“Ce matin, je suis réveillé d’un coup par une **marmite** qui tombe sur le bourg.”

**KAAK**, p.87.

\*

“Get trouz ur **potarn** bras é tiskenn e kouezh an holl àr o daoulin. Kentizh an aluzonour, plom doc’h an aoter, a sav e zorn dreist ar yaouankiz-se, kondaonet da vervel emberr, hag a ra àrnezhi sin an daou Damm Koad kroazhet-hont a zo bet skourret doc’h te holl pec’hedoù ar bed.”

“Tous tombent à genoux à cause du bruit d’une grosse **marmite** qui descend. Aussitôt l’aumonier, droit devant l’autel, lève la main sur cette jeunesse, condamnée à mourir bientôt, et il lui fait le signe des deux morceaux de bois croisés là-bas sur lesquels ont été accrochés tous les péchés du monde.”

**KAAK**, p.90.

\*

“Tenniñ a ra ar pezhioù bras hag e klevomp ar **potarnoù** é plañtiñ en aer ag an amzer èl tararoù é troiñ fonnapl-fonnapl.”

“Les grosses pièces tirent et nous entendons les **marmites** se planter dans l’espace comme des vilbrequins qui tournent

très très vite.”

**KAACK**, p.91.

\*

“D’endrev, e krog ar Jermaned da denniñ tremazomp, met kouezh a ra holl o **potarnoù** en douar-labour.

L’après-midi, les Allemands commencent à tirer vers nous, mais tous leurs **marmites** tombent dans les labours.”

**KAACK**, p.92.

\*

“Tarzh a ra an tennoù ha stank e kouezh diragomp **potarnoù bras** ar Jermaned hag a garahe parrat doc’h hor re a vonet pelloc’h.”

“Les tirs éclatent et devant nous tombent fréquemment les **grosses marmites** des Allemands qui aimeraient empêcher les nôtres d’avancer.”

**KAACK**, p.93.

\*

“Pas kalz moarvat pandeogwir e talc’hont da deurel, èl glav, **potarnoù** à Massiges hag à an droioù.”

“Pas beaucoup assurément, puisqu’ils continuent à lancer, comme de la pluie, des **marmites** sur Massiges et dans les alentours.”

**KAACK**, p.93.

\*

“Kouezhel a ra **potarnoù** àrnomp a gement tu a zo ha ne ziforc’h ket mui ar re a darzh dreist hor penn doc’h ar re a darzh à an douar.”

“Il tombe des **marmites** sur nous de tous les côtés et on ne fait plus la différence entre celles qui éclatent au-dessus de nos têtes de ceux qui explosent sur la terre.”

**KAACK**, p.93.

\*

“Àr lein an douar e weler eskern tud, tammoù charke, tennet ha strewet get tarzh ar **potarnoù**.”

“En haut de la terre on voit des os d’hommes, de morceaux de cercueil, tirés et éparpillés par l’explosion des **marmites**.”

**KAACK**, p.77.

\*

“E-tal treuzoù ma c’hav e kavan tammoù a gloc’h Massiges, gwintet du-mañ get ur **potarn**.”

“À côté du couloir de ma cave, je trouve des morceaux de la cloche de Massiges, propulsés ici par une **marmite**.”

**KAACK**, p.94.

\*

“Atav e talc’h ar **potarnoù** da gouezh.”

“Les **marmites** continuent de tomber.”

**KAACK**, p.96.

\*

“Em astenn a ran à ur bern sec’hier goulle, e kastell ar c’harr, hag eh aomp, a-dreuz dre an douaroùier, rak dre an hentoù nend eus mui a zarempred, toullt mand int holl get ar **potarnoù**.”

“Je m’étends sur un tas de sacs vides, dans le corps de la charrette, et nous partons, à travers les terres, car par les routes, il n’y a plus de communication, trouées qu’elles sont toutes par les **marmites**.”

**KAACK**, p.96.

\*

“Dihun a raomp get hudreezh ar **potarnoù bras** é vonet trema Maffrécourt ha La Neuville.”

“Nous nous réveillons avec les hurlements des **grosses marmites** qui partent vers Maffrécourt et la Neuville.”

**KAACK**, p.96.

\*

“Ne bad ket pell : dihun a raomp get safar **potarnoù bras** é kouezh, un tammig izelikoc’h egedomp. An dason a ra trouz braouac’h, é vonet ag un dostenn d’an arall, e-pad hir amzer.”

“Cela ne dure pas longtemps : nous nous réveillons à cause du boucan des **gros marmites** qui tombent, un peu plus bas que nous.”

**KAACK**, p.99.

\*

“Hiziv e kouezh ur **potarn** àr roñseed an eil kompagnuezh.”

“Aujourd’hui tombe une **marmite** sur des chevaux de la deuxième compagnie.”

**KAACK**, p.99.

\*

“Mall eo deomp monet àr-raok ag an toull-mañ, rak estroc’h eget ar fang a zo àr hon tro ; ar **potarnoù** ne zehanont ket mui a gouezh doc’h troad 180.”

“Nous étions de sortir de ce trou, car il n’y a pas que de la fange autour de nous ; les **marmites** n’arrêtent pas de tomber au pied 180.”

**KAACK**, p.104.

\*

“*Ur bodadig koad bennak a welomp, krazet ha krignet d’ar **potarnoù** ha d’ar roñseed.*”

“Nous apercevons quelques bosquets, grillés et rongés par les **marmites** et les chevaux.”

**KAACK**, p.104.

\*

“*Gwenn eo an holl dostennoù get an douar-rad tourc’hellet d’an dud ha d’ar **potarnoù**.*”

“Les collines sont toutes blanches à cause de la terre de calcaire retournée par les hommes et les **marmites**.”

**KAACK**, p.104.

\*

“*Bec’h a sav, doc’h an noz, etre ma zud. Mezv int hag èl ne glevont ket ken trouz ar **potarnoù**, ema ret dezhe-int ober safar.*”

“Il monte une dispute entre mes hommes pendant la nuit. Ils sont saouls et comme ils n'entendent plus le bruit des **marmites**, ils doivent-eux faire du tapage.”

**KAACK**, p.107.

\*

“*Ne vo ket keuz da hennañ muioc’h eget nend eus bet d’ar re ’rall : n’hon eus ket gouiet gwall lies hor boa ur c’horonal a pa oamp er vouilhenn hag edan ar **potarnoù**.*”

“Il ne laissera pas plus de regret que les autres : nous n'avons pas souvent remarqué que nous avions un colonel lorsque nous étions dans le boue et sous les **marmites**.”

**KAACK**, p.110.

\*

“*Pad an deiz hiziv e tarzh an traoù. Ne zehan ket ar **potarnoù**, an obusoù a gouezh.*”

“Pendant la journée d’aujourd’hui, ça éclate. Les **marmites** et les obus n’arrêtent pas de tomber.”

**KAACK**, p.123.

\*

“*A-dreist e **potarnoù** hag e orsal, te ’sav diflav, e glazder an oabr glan, en ur ganal, hep dehan, ta bozioù bresk, ta sonenn skañv.*”

“Par-dessus ses **marmites** et son fil-de-fer, toi tu construis sans prétention, dans l’azur d’un ciel immaculé, tout en chantant, sans arrêt, tes couplets fragiles, ta chanson légère.”

**KAACK**, p.123.

\*

“*Bec’h mah arruan en deun ma tarzh ur **potarn** dek paz bennak doc’h an ti.*”

“A peine j’arrive au fond qu’une **marmite** éclate à quelque dix pas de la maison.”

**KAACK**, p.125.

\*

“*Eh a ar beleg doc’h an aoter a pa gouezh un ugent **potarn** bennak en-dro deomp.*”

“Le prêtre va à l’autel lorsque tombe une vingtaine de **marmites** tombe autour de nous.”

**KAACK**, p.127-128.

\*

“*An enderv-mañ, bep 20 munud pe hantereur, e kouezh un nebeud **potarnoù** bras àr ar vourc’hig-mañ.*”

“Cet après-midi, toutes les vingt minutes ou quarts d’heure, tombent quelques grosses **marmites** sur ce petit bourg.”

**KAACK**, p.128.

\*

“*Àr-lerc’h koan eh an d’ober un droiad àr an dostenn a zo uheloc’h eget ar vourc’h hag e welan **potarnoù** é kouezh àr Chuignes.*”

“Après le dîner, je vais faire un tour sur la colline qui est plus haute que le bourg et je vois des **marmites** qui tombent sur Chuignes.”

**KAACK**, p.133.

\*

“*Ul linenn hent-houarn a gas dezhe **potarnoù** hag a bouez beta 600 kilo.*”

“Une ligne de chemin de fer leur amène des **marmites** qui pèsent jusqu’à 600 kilos.”

**KAACK**, p.134.

\*

“*A-dreist hor pennoù e tremen **potarnoù**, a gement brasted, hag a drouz, a skuerm, a hud get ur safar ha ne c’heller ket kompren hep bout edante.*”

“Par-dessus nos têtes passent des **marmites**, de toutes tailles, qui bruissent, brailent, hurlent dans un vacarme qu’on ne

peut comprendre sans être dessous.”

**KAACK**, p.135.

\*

“*Hag eh omp dirak Dompierre, lec’h ma kouezh ar **potarnoù** èl glav.*”

“Et nous partons avant Dompierre, où tombent les **marmites** comme de la pluie.”

**KAACK**, p.135.

\*

“*Seul gwezh ma tennont, ne dalv esae skriv ; hañval eo eh a hon ti get ar **potarn** en aer ag an amzer.*”

“Tant qu’ils tirent, il est inutile d’essayer d’écrire ; notre maison semble partir dans les airs avec la **marmite**.”

**KAACK**, p.136.

\*

“*Kouezh a ra **potarnoù** stank du-hont hag ar gwez ne chom ket mui nemet an treid anezhe, chakoniet d’an tammoù obus.*”

“Il tombe des **marmites** en nombre là-bas et il ne reste plus que les pieds arbres hachurés par les éclats d’obus.”

**KAACK**, p.136.

\*

“*Ar-dro 9eur30 e kouezh àrnomp ur barrad obusoù ha **potarnoù** n’hon eus ket c’hoazh gwelet.*”

“Vers 9 heures 30 il tombe sur nous une averse d’obus et de **marmites** comme nous n’en avions encore jamais vue.”

**KAACK**, p.137.

\*

“*Biskoazh c’hoazh n’end omp ket bet edan ur barrad seurt get hennañ ha burzhud eo nend eus ket kouezhet ur **potarn** er vouzellenn mah omp.*”

“Jamais encore nous n’avons été sous une averse de cette sorte et c’est un miracle qu’il ne soit pas tombé une **marmite** dans la tranchée où nous sommes.”

**KAACK**, p.138.

\*

“*Distroet omp d’ar sav-heol hag, azezet doc’h taol, e welan diragon an emgannlec’h a-bezh, leun a doulloù bras graet d’ar **potarnoù**, gwez troc’het pe diwriziennet ha cheñchet penn dezhe.*”

“Nous sommes revenus à l’aube et, assis à table, je vois devant moi le champ de bataille en entier, plein de grands trous faits par les **marmites**, des arbres coupés, déracinés et retournés.”

**KAACK**, p.138.

\*

“*E-pad an noz en deus rudellet ar **potarnoù** ha rudellat a rint c’hoazh e-pad an deiz.*”

“Pendant la nuit les **marmites** ont dégringolé et elles redégringoleront encore pendant le jour.”

**KAACK**, p.141.

\*

“*Du-hont e torr **potarnoù** c’hoazh ha pennoù tud ivez siwazh !*”

“Là-bas se cassent des **marmites** encore et des têtes d’hommes aussi hélas !”

**KAACK**, p.141.

\*

“*Graet int evit teurel **potarnoù** digor èl podoù-laezh a 20 litrad, seurt a vez é kas laezh da gêr.*”

“Ils sont faits pour lancer des **marmites** ouvertes comme des pots de lait de vingt litres, de la sorte avec laquelle on apporte le lait à la maison.”

**KAACK**, p.142.

\*

“*Ne oa ket forzh goloet pandeogwir ema aet an doenn a-barzh get ar c’hentañ **potarn** kouezhet àrnezhon.*”

“Il n’était pas bien couvert puisque le toit est parti dedans avec la première **marmite** tombée dessus.”

**KAACK**, p.145.

\*

“*An deizioù tremenet eh eus kouezhet ur **potarn** àr ar roñseed a zo amañ.*”

“Les jours passés est tombé une **marmite** sur des chevaux qui sont ici.”

**KAACK**, p.145.

\*

“*Me ’ra-me ma lojeris en un toull **potarn**.*”

“Je fais moi mon logement dans un trou de **marmite**.”

**KAACK**, p.145.

\*

“*A pa ne ra ket glav c’hoazh, pe a pa ne vez ket ret din teurel ma faperioù a-herr kuit evit tec’h a-raok ur **potarn** bennak, e kavan ervat ma lodenn !*”

“Et lorsqu’il ne pleut pas encore, ou lorsque je ne dois pas balancer mes papiers en hâte pour fuir devant quelque **marmite**, je me trouve bien de mon lot !”

**KAAK**, p.148.

\*

“*Ha setu da betra e tenn kemennoù roet re ziwezhat : daou **botarn**, kouezhet àr ma zud è labourat, a lazh Mevel, a Languidig, hag a wallaoz tri arall.*”

“Et voilà à quoi mènent des ordres donnés trop tard : deux **marmites**, tombées sur mes hommes en train de travailler, tuent Mevel, de Languidic, et en blesse trois autres.”

**KAAK**, p.149.

\*

“*Nend eus ket anad a douloù **potarn** ; nend eo ket chakoniet ar gwez.*”

“Il n’y a pas de signe de trous de **marmites** ; les arbres ne sont pas déchiquetés.”

**KAAK**, p.165.

\*

“*Gronnet eo ar vourc’h get orsal dreinek ha bouzellennoù, kement ma ne vehe tu d’an eneberion tremen hep fondiñ holl ar wiad-se get **potarnoù**.*”

“Le bourg est entouré de barbelés et de tranchées, tellement qu’il ne sera pas possible à l’ennemi de passer sans détruire tout ce réseau avec des **marmites**.”

**KAAK**, p.165.

\*

“*Finfondet en doa ar Jermaned hor fozell gentañ get o **potarnoù**, met hep ober droug d’ar Frañsizion ; rak kentizh m’o doa kroget da denniñ eh oa graet d’hor soudarded kiliñ un tammig.*”

“Les Allemands ont détruit notre première tranchée avec leurs **marmites**, mais sans faire de mal aux Français ; car aussitôt avaient ils commencé à tirer que cela avait fait reculer un peu nos soldats.”

**KAAK**, p.166.

\*

“*Donet a ra an noz ha ne glevomp nemet ur c’hant **potarn** bennak ag hor re é vonet da darzhal du-hont, trema Le Bois des Loges.*”

“La nuit vient et nous n’entendons qu’une centaine de **marmites** des nôtres qui vient exploser là-bas, du côté du Bois des Loges.”

**KAAK**, p.169.

\*

“*Kroget eo an eneberion da wintiñ **potarnoù** àr hon tud.*”

“*Les ennemis ont commencé à lancer des **marmites** sur nos hommes.*”

**KAAK**, p.170.

\*

“*Hentoù-houarn a zo graet da zegas **potarnoù** ha dafar.*”

“Des chemins de fer sont faits pour transporter les **marmites** et le matériel.”

**KAAK**, p.171.

\*

“*Graet en deus hor **potarnoù** labour truek er c’hoad-se hag en hent don a za dezhoñ.*”

“Leurs **marmites** ont fait un travail misérable dans ce bois et dans la route sombre qui y vient.”

**KAAK**, p.176.

\*

“*Da ziv eur ar mintin-mañ eh omp dihunet, en un taol, get ur pikol **potarn** daet da darzhal tregont paz bennak a-zoc’h hol loj.*”

“A deux heures ce matin nous sommes réveillés, d’un coup, par une énorme **marmite** venue exploser à trente pas de notre logement.”

**KAAK**, p.186.

\*

“*Hep dehan e kouezh **potarnoù** àr hor c’hêrig : a-gleiz, a-zehou, a-raok, àr-dreñv.*”

“Sans arrêt il tombe des **marmites** sur notre petite ville : au gauche, à droite, devant, derrière.”

**KAAK**, p.187.

\*

“*E-leizh a ganonerion neoazh a za d’ar P.S. gwallaozet lod anezhe d’ar **potarnoù**, lod arall d’an azehennoù fall.*”

“Beaucoup de canonniers pourtant viennent au P.S. certains blessés par les **marmites**, d’autres par les mauvais gaz.”

**KAAK**, p.189.

\*

“*Ur fall nozvezh kousked hon eus bet : hed an noz ema ar c’hanonoù é kornal hag ar **potarnoù** é tarzhal d’an diaz ag*

*hon tostenn.*”

“Une mauvaise de nuit de sommeil nous avons eue : le long de la nuit les canons qui grondent et les **marmites** qui explosent au bas de notre colline.”

**KAAK**, p.189.

\*

*“Noz-ha-deiz e gouezh potarnoù amañ.”*

“Nuit et jour il tombe des **marmites** ici.”

**KAAK**, p.191.

\*

*“A-hend arall, ma ne gouezh ket àrnezhon ur potarn bennak ema e dud en distav.”*

“Autrement, s’il ne tombe pas dessus quelque **marmite** ses hommes sont à l’abri.”

**KAAK**, p.191.

\*

*“Ne gouezh ket kalz a botarnoù àr gêr.”*

“Il ne tombe pas beaucoup de **marmites** sur la ville.”

**KAAK**, p.202.

\*

*“An neizhour ema daet ar potarnoù da gouezh just a-dal dor hol lojoù.”*

“La veille sont venues tomber des **marmites** juste en face de nos logements.”

**KAAK**, p.214.

\*

*“Aes e vehe d’ar Jermaned lazhiñ 50 anezhe àr-un-dro, get an hevelep potarn, rak distav na toull erbet d’en em guzhet nend eus tost dezhe.”*

“Il serait facile aux Allemands d’en tuer 50 d’entre eux d’un coup, d’une même **marmite**, car il n’y a près d’eux ni abri ni trou pour se cacher.”

**KAAK**, p.215-216.

\*

*“Gwall vrevet eo ar c’hoad tro-ha-tro dezhe get ar potarnoù bras.”*

“Le bois est bien broyé autour d’eux par les **grosses marmites**.”

**KAAK**, p.216.

\*

*“En ul lâret kaer eh aomp dre ar c’hoad hag e tiskouez din lec’h pezhioù kanon gwallaozet-mat get potarnoù ar Jermaned.”*

“Tout en parlant doucement nous allons par le bois et il me montre l’endroit des pièces d’artillerie bien endommagées par les **marmites** des Allemands.”

**KAAK**, p.216.

\*

*“Kavet a ran ur pezh kanon a 210 hag en deus ar Jermaned taolet àrnezhon kant ha kant potarn.”*

“J’y trouve un canon de 210 sur laquelle les Allemands ont envoyé cent et cent **marmites**.”

**KAAK**, p.216.

\*

*“Àr vlein tostenn Blanc-Sablon eh eus ur vered soudarded ; aet eo ar potarnoù da lazhiñ an eil gwezh ar c’horvoù lakaet eno.”*

“En haut de la butte de Blanc-Sablon il y un cimetière de soldats ; les **marmites** sont allées tuer une deuxième fois les corps posés là.”

**KAAK**, p.212.

\*

*“Ar blez-mañ ema bet lazhet mamm unan anezhe, en he divrec’h, get ur potarn.”*

“Cette année la mère de l’une d’entre elles a été tuée, dans ses bras, par une **marmite**.”

**KAAK**, p.218.

\*

*“Meur a botarn a zo gouezhet àr Œuilly a-c’houde ar wezh arall eh on bet amañ.”*

“Beaucoup de **marmites** sont tombées sur Œuilly depuis l’autre fois où j’ai été ici.”

**KAAK**, p.221.

\*

*“Ar mintin-mañ ema deraouet ar Jermaned da zave deomp ag o potarnoù bras hag a za da vrezilhiñ àr lein an tachad anvet Terrasse, uhelikoc’h eget Broussilof.”*

“Ce matin les Allemands ont commencé à nous envoyer de leurs grosses **marmites** et qui viennent se briser sur le

secteur appelé Terrasse, un peu plus haut que Broussilof.”

**KAAK**, p.223.

\*

“*Heuli a raomp an hent-bras, doc’h tor tostenn Hent an Intronezed, e-kreiz maezoù tourc’hellet ha mesket o douar d’ar potarnoù.*”

“Nous suivons la grand-route, sur le flanc de la colline du *Chemin de Dames*, au milieu de paysages à la terre retournée et mêlée par les **marmites**.”

**KAAK**, p.223.

\*

“*Ar vein, ar brik a zo troet da vleud, malet mand int bet get mil ha mil potarn hag obus.*”

“Les pierres, les briques sont devenues de la farine, moulues qu’elles ont été par mille et mille **marmites** et obus.”

**KAAK**, p.224.

\*

“*Tolpiñ a raomp tammoù gwez, chaoket d’ar potarnoù, hag e c’hwezhomp ur gaouad tan hag a ra d’hor siminal hudal.*”

“Nous rassemblons des morceaux d’arbres, bouffés par les **marmites**, et nous soufflons un bon feu qui fait rugir notre cheminée.”

**KAAK**, p.225.

\*

“*Ma skrivourig a sikour mat genin, doc’h trouz ar c’hanonoù é skopet tro-ha-tro deomp hag ar potarnoù é tegouezh a-gleiz hag a-zehou.*”

“Mon petit scribe m’aide bien, suivant le bruit des canons qui crachent tour à tour sur nous et les **marmites** qui arrivent à gauche et à droite.”

**KAAK**, p.226.

\*

“*É tonet d’ar gêr; dre Blanc-Sablon, ema bet ret din douariñ ne ouian ket pegeit evit distav ar barrad potarnoù a gouezhe a bep tu din.*”

“En revenant à la maison, par Blanc-Sablon, j’ai dû m’enterrer je ne sais combien de fois pour éviter l’averse de **marmites** qui tombait de tous les côtés.”

**KAAK**, p.226.

\*

“*Pemp eur d’enderv e oa a p’am boa gallet kêriñ, àr-lerc’h bout bet en em bladet kant gwez e toulloù potarn evit diwall doc’h an tammoù obus.*”

“Il était cinq heures du soir lorsque j’ai pu arriver la maison, après m’être aplati cent fois dans des trous de **marmites** pour me protéger contre les éclats d’obus.”

**KAAK**, p.226.

\*

“*Treuziñ a raomp, ur wezh oc’hpenn, koad Beurieux, dispennet d’ar potarnoù.*”

“Nous traversons, une fois de plus, la forêt de Beurieux, mise en pièces par les **marmites**.”

**KAAK**, p.229.

\*

“*Eh omp un dek metr bennak dindan an douar. Ar potarnoù a c’hell kouezh amañ !*”

“Nous sommes à une dizaine de mètres sous la terre. Les **marmites** peuvent tomber ici !”

**KAAK**, p.230.

\*

“*Ur potarn bras a zo daet d’o skarzhiñ ag o diwezhañ gwele, hag o eskern dianav a seblant klask repu dindan ar geot sec’h hag an avaloù-douar helianti a-strew.*”

“Une grosse **marmite** est venue les dégager de leur dernier lit, et leurs os anonymes semblent chercher refuge sous l’herbe sèche et les topinambours éparpillés.”

**KAAK**, p.231.

\*

“*Aezhennoù fall, potarnoù, rac’h ar pezh a c’hell ijin fall mab-den implij er brezel o deus taolet àr an tu-mañ, hep gellout donet da benn.*”

“Des gaz, des **marmites**, tout ce que peut inventer l’homme de mauvais dans la guerre ils l’ont lancé sur ce coin-ci, sans pouvoir en venir à bout.”

**KAAK**, p.247.

\*

“*Lenn a raomp àr ar gazetoù e kouezh potarnoù àr Bariz !*”

“Nous lisons dans les journaux que tombent des **marmites** sur Paris !” **KAAK**, p.249.

\*

“Dalc’het he deus penn daou zeiz doc’htu, daousto d’ar glav **potarnoù**, met dav eo bet dezhi kiliñ pe bout dalc’het : daou a re lazhet, pevar gwallaozet ha pevar skrapet en deus kollet ar gompagnunezh.”

“Elle leur ont tenu tête deux jour de suite, malgré la pluie de **marmites**, mais elle a dû reculer ou être prise : la compagnie a perdu deux morts, quatre blessés et quatre attrapés.”

**KAAK**, p.254.

\*

“Get o fezhioù bras e kasont **potarnoù** betak amañ.”

“Avec leurs grosses pièces ils envoient des **marmites** jusqu’ici.”

**KAAK**, p.257.

\*

“Henoazh e ta ur **potarn** da gouezh daou gant paz bennak a-zoc’h an ti lec’h ma tebromp.”

“Ce soir une **marmite** vient tomber à quelque deux cent pas de la maison où nous mangeons.”

**KAAK**, p.257.

\*

“Padiñ a ra ar safar. Germaine, Louvois, a dap o lod **potarnoù**.”

“Le vacarme continue. Germaine, Louvois, attrapent leur lot de **marmites**.”

**KAAK**, p.257.

\*

“Hag ar **potarnoù** da gouezh en-dro deomp èl glav.”

“Et les **marmites** de tomber autour de nous comme de la pluie.”

**KAAK**, p.258.

\*

“Kouezhet ’zo c’hoazh **potarnoù** àr hounnañ.”

“Il est encore tombé des **marmites** sur celle-ci.”

**KAAK**, p.261.

\*

“Dre an toulloù **potarn** e weler treustier torret, gloestraj brevet, kejet get douar, mein, plastr, skolpad.”

“Par les trous de **marmites** on voit des poutres cassés, du mobilier détruit, mélangé avec de la terre, du plâtre, des copeaux.”

**KAAK**, p.262.

\*

“Kouezhet ’zo meur a **botarn** àrnezhe hag en-dro dezhe, ha ne chom ket mui tachad erbet ha nend eo ket bet fozellet, eilpennet, malet get an obusoù.”

Il est tombé beaucoup de **marmites** sur elles et autour d’elles, et il ne reste aucun endroit qui n’ait été fouillé, renversé, broyé par les obus.

**KAAK**, p.262.

\*

“Met nend eus mui àrnezhe na dor na fenestr, strimpet mand int ag o lec’hioù get c’hwezh ar **potarnoù**.”

“Mais il n’y a plus sur aucune d’entre elles ni porte ni fenêtre, jaillies qu’elles sont de leurs places par le souffle des **marmites**.”

**KAAK**, p.264.

\*

“Atav fozelloù, toulloù **potarn**, orsal dreinek, tier diskaret...”

“Toujours des tranchées, des trous de **marmites**, du fil barbelé, des maisons détruites...”

**KAAK**, p.270.

\*

“Dre an toull graet get ur **potarn** e magoer un ti en deus pellaet pep gwir ha pep onestiz.”

“Par un trou fait par une **marmite** dans le mur d’une maison tout droit et toute honnêteté se sont éloignés.”

**KAAK**, p.270.

\*

“A-c’houde ar brezel e raont **potarnoù**.”

“Depuis la guerre ils font des **marmites**.”

**KAAK**, p.278.

\*

“A-raok sevel ne c’hellan parraat a ober soñjoù : penaos ’vo deomp-ni krog arre er vuhez, àr-lerc’h ar pevar blezad hanter tremenet er vicher didalvez-mañ, é c’hortoz ur **potarn** d’hon dispenniñ a-dammoù ?”

“Avant de me lever je peux pas m’empêcher de faire des pensées : comment cela sera-t-il pour nous de recommencer de

nouveau la vie, après les quatre années et demie passées dans ce métier inutile-ci, en train d'attendre qu'une **marmite** nous déchiquette en morceaux ?”

*KAAK*, p.287.

\*

“*Bremañ, get pemp pe c'hwec'h potarn bras e vehe eilpenet ar c'hastell.*”

“Maintenant, avec cinq ou six grosses **marmites** le château serait retourné.”

*KAAK*, p.297.

\*\*\*\*

### POTARNEREZH - MARMITAGE

“*A-barzh, en ur gognell, eh eus ur c'haezh den a oa àr ur gwele plañch a pand eo kouezhet an doenn koad ha douar àrnezhoñ, edan hor potarnerezh.*”

“A l'intérieur, dans un coin, il y a un pauvre homme qui était sur un lit de planches quand le toit de bois et de la terre lui est tombé dessus, sous le **marmitage**.”

*KAAK*, p.142.

\*\*\*\*

### POTARNET (participe passé) – POTARNÉ-E-S (participe passé)

“*Potarnet int bet kement mand eo daet an ofisour d'en em rentiñ ag e benn e-unan.*”

“Ils ont été tellement **marmités** que l'officier est venu lui-même se rendre de son propre chef.”

*KAAK*, p.139.

\*

“*Atav eh a hor re àr-raok : difonnoc'h neoazh, lec'h nend eo ket bet potarnet a-feson ar vro.*”

“Les nôtres avancent toujours : plus lentement cependant, où le pays n'a pas été **marmité** correctement.”

*KAAK*, p.139.

\*

“*E-pad o labour ne gouezh ket obusoù àrnezhe, met evit donet d'ar gêr ema dav dezhe treuziñ un tachad hag a zo potarnet plaen.*”

“Pendant leur ouvrage il ne leur tombe pas d'obus dessus, mais pour rentrer à la maison ils doivent traverser un endroit qui est continuellement **marmité**.”

*KAAK*, p.146.

\*

“*Kement ema bet potarnet ar vourc'h ma ne weler mui enni nemet daou pe dri fenn magoer.*”

“Le bourg a été tellement **marmité** qu'on n'y voit plus que deux ou trois bouts de mur.”

*KAAK*, p.224.

\*\*\*\*

### POTIN (pluriel collectif) - FONTE (féminin)

“Monet a raomp neoazh a bakadigoù, edan ar barrad **potin**, betak ar vouzellenn a heuli an hent-bras, doc'h tu ar sav-heol.”

“*Nous avançons pourtant, par paquets, sous l'averse de fonte, jusqu'à la tranchée qui suit le chemin de fer, du côté du Levant.*”

*KAAK*, p.87.

\*

“*E-pad an noz en deus c'hwitellet ar potin a-dreist ma zoenn.*”

“Pendant la nuit, la **fonte** a sifflé au-dessus de mon toit.”

*KAAK*, p.146.

\*\*\*\*

### POUSINED BREZEL – POUSSINS DE GUERRE

“*Bale 'ra ar pousined brezel.*”

“Les **poussins de guerre** se promènent.”

*KAAK*, p.143.

\*\*\*\*

### PURGATOER (masculin) – PURGATOIRE (masculin)

“*Na bras eo enta an dle hon eus da baeiñ d'ho Tad, a pand eus hon diskaret ken izel ha graet deoc'h moned da zerc'hel mad deomp er purgatoer fang-mañ.*”

“Comme la dette que nous devons payer à notre Père est grande, lorsqu'on nous a déperir si bas, et vous y faire aller pour nous faire tenir bon dans ce **purgatoire** de boue.”

*KAAK*, p.106.

\*\*\*\*

**PUSUNIET** (participe passé) – **AVARIÉ-E-S / EMPOISONNÉ-E-S** (participe passé)

“*Boued pusuniet o deus lezet àr o lerc’h evit hon ampoezoniñ, ni hag hor roñseed.*”

“Ils ont laissé de la nourriture empoisonnée pour nous **empoisonner**, nous et nos chevaux.”

**KAAK**, p.180.

\*\*\*\*

## R

**RAZH-ED - RAT-S**

“*(...) razhed a zo amañ ur bam, (...)*”

“*(...) les rats sont ici un enchantement, (...)*”

**KAAK**, p.85.

\*\*\*\*

**RELEGOÛ** (masculin pluriel) – **OSSEMENTS** (masculin pluriel), **CENDRES** (féminin pluriel), **RESTES** (masculin pluriel)

“*Pell eo du-hont, ar beredoù a c’houarn relegoù ar re hon eus karet.*”

“Loin là-bas, les **cimetières** gardent les restes de ceux que nous avons aimés.”

**KAAK**, p.161.

\*

“*Du-hont, e-kreiz Reims, e welomp é sevel a-dreist an tier relegoù an iliz-veur, gwenn-kann, é tamall fallentez mab-den.*”

“Là-bas, au centre de Reims, nous voyons s’élever au-dessus des maisons les **restes** de la cathédrale, très blanche, en train de blâmer la méchanceté humaine.”

**KAAK**, p.270.

\*\*\*\*

**REPOSER** ( français - verbe)

“*Reposez en paix “ eme, kreñv, ar c’homandant.*”

“*Reposez en paix*“, dit le commandant, d’une voix forte.”

**KAAK**, p.24.

\*

*Ici reposent 96 soldats du 60e R.I tombés le 29 août 1914, en couvrant la retraite de l’armée française.*

**KAAK**, p.131.

\*

*Ici reposent soldats allemands et français.*

**KAAK**, p.131.

\*\*\*\*

ar **RE VARV – LES MORT-E-S**

“*Un dra hor souezh : e-mesk ar yoc’h re varv-se ne welomp ket kalz a Jermaned.*”

“Une chose nous surprend : nous ne voyons pas beaucoup d’Allemands dans ce tas de **morts**.”

**KAAK**, p.24.

\*

“*N’int ket fall doc’homp neoazh : get pevar blank em eus ur voutailhad laezh d’ober lein, kent monet da Châlons-sur-Marne da gas dilhad tud varv, fuzuilhennoù, ha pep seurt dihaolaj serret d’hor soudarded.*”

“Elles ne sont pas méchantes avec nous cependant : avec quatre sous, j’ai une bouteille de lait pour faire le dîner, avant d’aller à Châlons-sur-Marne emporter les vêtements des **morts**, les fusils et toute sorte de matériel récupéré par nos soldats.”

**KAAK**, p.29.

\*

“*(...) ur c’horf gronnet en ul liñsel, lañjer ar re varv àrnezhon, un nebeudig ofiserion ha soudarded é tonet àr-lerc’h ar c’horv.*”

“*(...) un corps recouvert d’un linceul, le linge des morts sur lui, quelques officiers et soldats viennent derrière le corps.*”

**KAAK**, p.39.

\*

“*Ober a ran ur gwel d’ar vourc’h ha, reve m’akustumañs eh an da c’houlenn get ar re varv petra a dalv ar re rev.*”

“Je fais un tour au bourg, et slon mon habitude, je vais demander aux **morts** ce que valent les vivants.”

**KAAK**, p.74.

\*

“Tud ar vro ne ziskouezont ket en o dehe ur yoc’h karantez e-keñver **o re varv** ha gwelet a raer ivez ema torret al liamm etre Breizhiz hag o re.”

Les gens du pays ne montrent pas qu’ils aient beaucoup d’amour pour leurs **morts** et on voit aussi que le lien est cassé entre les Bretons et les leurs.“

**KAAK**, p.161.

\*

“Doue, eme-eñ, ne c’hell ket bout, rak penaos e c’hellahe ar pont-se (pont ha poilu a zo ur seurt) en em soursi a gement a dud vev hag ar **re varv** !“

“Dieu, disait-il, ne peut pas être, car comment pourrait cette *ponte*-là (il y a *ponte* et *poilu* quand même) se soucier de tous ces hommes vivants et **morts** !“

**KAAK**, p.231.

\*\*\*\*

**REVOLVER** (mot anglais – masculin)

“P. a gemer e **revolver** hag a gouch ur soudard a red d’hor c’havout.”

“P. prend son **révolver** et vise le soldat qui court nous trouver.”

**KAAK**, p.18.

\*\*\*\*

**RIVIN-OÙ** (masculin) – **RUINE-S** (féminin)

“Frañs ! Frañs ! Eh out àr an deval, hag er flagenn e welan **rivinoù** Sodom ha Gomorh...”

“France ! France ! Tu es en train de descendre, et dans la vallée je vois les **ruines** de Sodome et Gomorre...”

**KAAK**, p.218.

\*

“A Puilsieux ne chom mui nemet darnoù moger gwenn-kann, savet trema an neñv. Lâret e vehe **rivinoù** ag ar ragistoer.”

“Il ne reste plus de Puilsieux que des morceaux de murs tout blancs, élevés vers les cieux. On dirait des **ruines** de la préhistoire.”

**KAAK**, p.262.

\*

“Miret mat eo ar **rivinoù**. Gwelet a raer eh eus tud avizet é kondui ar vro.”

“Les **ruines** sont bien conservées. On voit qu’il y a des hommes avisés qui conduisent le pays.”

**KAAK**, p.297.

\*

“Bale a raomp e mesk ar **rivinoù** en ur sellet doc’h pep tra, hag a p’en em gavomp etre magoerioù ar chapel gozh hag en deus dassonet kel lies get kan ar venec’h, a-c’houde nav c’hant vlez, e chomomp mut, mut èlte, get an anken a ziskenn en hor c’halonoù é sellet doc’h ar benaj kizellet ker brav ha hanter brevet doc’h treid ar pilerioù.”

“Nous marchons au milieu des **ruines** en regardant chaque chose, et lorsque nous nous trouvons entre les murs de la vieille chapelle qui a résonné tellement souvent du chant des moines, depuis neuf cent ans, nous restons muets, muets comme eux, avec l’angoisse qui descend dans nos cœurs en regardant l’entourage sculpté si joliment et moitié broyé au pied des piliers.”

**KAAK**, p.299.

\*\*\*\*

**RIVINET** (participe passé) – **RUINÉ-ES** (participe passé) / **EN RUINES**

“Tud nend eus ket kalz er vro-mañ : diboblet eo. Stank e weler **tier rivinet**.”

“Il n’y a pas grand-monde dans ce pays : c’est dépeuplé. On voit des **maisons en ruines**.”

**KAAK**, p.16.

\*

“Hanter **rivinet** e oa ar gêrig-mañ e-raok ar brezel ; (...)”

“Ce village était à moitié en **ruines** avant la guerre ; (...)”

**KAAK**, p.40.

\*

“Dreist kêr, àr ur roc’h uhel eh eus ur c’hasstell kozh **rivinet** hag en deus roet e anv da gêr (Castrum Porciani).”

“Au-dessus de la ville, sur un haut rocher il y a un vieux château en **ruines** qui a donné son nom à la cité (Castrum Porciani).”

**KAAK**, p.267.

\*\*\*\*

ar **RE VRAS – LES GROSSES PIÈCES D’ARTILLERIE**

“E-pad an devezh e klevomp ar **re vras** doc’h em groaziñ a-dreist hor pennoù. Lod a skuerm èl kizhier kounnaret, re

*'rall èl evned mor ; ar re vras èl treñioù.*"

"Pendant la journée, nous entendons les **grosses pièces** se croiser au-dessus de nos têtes. Certaines hurlent comme des chats en furie, d'autres comme des oiseaux de mer : **les grosses** comme des trains."

**KAAK**, p.92.

\*\*\*\*

## S

**SAILHIÑ** (verbe) - **ASSAILLIR** (verbe)

*"É klevet hor soudarded é huchal "France !" hag "ami !", ar Jermaned a huch ivez èl en noz hag a sailh neuze àr hor re."*

"En entendant nos soldats crier *"France!"* et *"ami!"*, les Allemands **crient comme eux dans la nuit et leur bondissent sur les nôtres.**"

**KAAK**, p.31.

\*\*\*\*

**SANT / SENT** (masculin) – **SAINTE-S** (masculin)

*"Degouezh a raomp c'hoazh get an iliz, kizellet ker brav gwezharall, boketet èl ur baradoez, goloet a zelwennoù sent (...)"*

"Nous retrouvons de nouveau l'église, si bien sculptée autrefois, fleurie, comme le paradis, recouverte de statues de **saints** (...)"

**KAAK**, p.32.

\*

*"Ober a raer tan get koadaj keur an iliz ha get ar sent zoken !"*

"On fait même du feu avec la charpente du chœur de l'église et ses **saints** !"

**KAAK**, p.60.

\*\*\*\*

**SATAN** (nom propre) – **SATAN** (nom propre)

*"(...) : àr oaled Satan e losk henoazh etev an Nedeleg."*

*"(...) : dans l'autre de Satan brûle ce soir la bûche de Noël."*

**KAAK**, p.46.

\*\*\*\*

**SEC'HIÑ ÀR AN ORSAL-DREINEK – SÉCHER SUR LES BARBELÉS**

"Met ken divourrus eo bet ar vuhez diaoulek-se mar da deomp c'hoantaat, meur a wezh, hor c'henseurted keizh chomet du-hont da **sec'hiñ àr an orsal-dreinek.**"

*"Mais cette vie infernale était tellement insupportable qu'il nous est arrivé plus d'une fois d'envier nos pauvres camarades restés là-bas à sécher sur les barbelés."*

**KAAK**, p.9.

\*

*"Hani ag ar re-mañ, daoust dezhe bout soudarded a vicher, ne venn kas e groc'hen a sec'hiñ àr an orsal dreinek ! Hag int da nagennat !"*

"Aucun d'entre eux, bien qu'étant des soldats de métier, ne veut envoyer sa peau **sécher sur les barbelés** ! Et ceux-là de contester !"

**KAAK**, p.251.

\*\*\*\*

**SKOIÑ ÀR – FRAPPER SUR**

*"Skoñ a raont àr ar Jermaned, doc'h tu Beauséjour ; rak doc'h an tu-se ne arsav ket ar gann."*

"Ils **frappent sur** les Allemands, du côté du Beauséjour ; car de ce côté le combat n'arrête pas."

**KAAK**, p.93.

\*\*\*\*

**SKOSIÑ** (verbe) – **CREVER** (verbe)

*"Burzhud eo ne skosont ket."*

"C'est un miracle qu'ils ne **crèvent** pas."

**KAAK**, p.160.

\*\*\*\*

**SKOURRET DOC'H AN DREIN ORSAL – SUSPENDU AUX BARBELÉS**

*"Trema al linennoù eh aont, en ur c'hragellat c'hoantek ; rak klevet a raont blaz ar gwad hag ar c'hig kristen, skourret du-se doc'h an drein orsal..."*

“Mon regard s’y attache. Ils se dirigent vers les lignes, en croassant avec envie ; car ils sentent l’odeur du sang et de la chair chrétienne, **suspendus là-bas aux barbelés...**”

*KAOK*, p.53.

\*\*\*\*

### SKOURRET DOC’H UR GROAZ – CRUCIFIER

“*Hag en arbenn a gement-se eh oa bet skourret doc’h ur groaz.*”

“Et à cause de tout cela on l’a **crucifié.**”

*KAOK*, p.128.

\*\*\*\*

### SOUFR (masculin) – SOUFRE (masculin)

“*Sevel a ra ar moked mougus anezhoñ d’hon difroen : Blaz poultr, blaz soufr, e-lec’h hani esañs c’hwek an aoter.*”

“En monte une fumée étouffante pour nous irriter : Puanteur de la poussière, odeur de **souffre**, à la place de celle des essences douces de l’autel.”

*KAOK*, p.46.

\*\*\*\*

## T

### TALIÑ DA – TENIR TÊTE À

“*Ret eo bet arre kaout Breizhiz da daliñ d’ar Jermaned.*”

“Il faut de nouveau envoyer des Bretons **tenir tête aux Allemands.**”

*KAOK*, p.98.

\*\*\*\*

### TAMM-OÛ (masculin) – ÉCLAT-S (masculin)

“Tri **zamm** a zo aet ennoñ.”

“Trois **éclats** l’ont pénétré.”

*KAOK*, p.136.

\*\*\*\*

### TAMM-OÛ HOUARN – ÉCLAT-S DE FER

“*Tarzh a ra an obusoù dreistomp, get trouz potarnoù faoutet ; re ’rall a gouezh en-dro deomp doc’h kement tud a zo, ha ne zehan ket an tammoù houarn da strimpiñ àr an toennoù èl tammoù grizilh bras.*”

“Les obus éclatent au-dessus de nous, dans un bruit de marmites fendues ; d’autres retombent sur nous, contre tout le monde, et les **éclats de fer** n’arrêtent pas d’arroser les toits comme de gros grêlons.”

*KAOK*, p.43.

\*\*\*\*

### TAMM-OÛ OBUS – ÉCLATS D’OBUS

“*Àr an hent e kavomp roñseed dilezet d’o mistr e kostez an hent-bras. Pleget eo o fenn gete, ar gwad hag al lin é tiveriñ ag an toulloù en deus graet dezhe an tammoù obus.*”

“Sur le chemin, nous trouvons des chevaux abandonnés par leur maître au bord de la grande route. Leur tête est pliée, le sang et le pus sortent des trous que leur ont faits les **éclats d’obus.**”

*KAOK*, p.30.

\*

“*Kentizh diskennet ag ar c’harr, e c’houlenn ar c’hapiten genin monet àr-un-dro getoñ d’interamant unan ag hor soudarded lazhet d’un tammoù obus.*”

“Sitot descendus de la voiture, le capitaine me demande de venir avec lui sur le champ à l’enterrement d’un de nos soldats tué par un **éclat d’obus.**”

*KAOK*, p.39.

\*

\*

“*Kouezh a ra potarnoù stank du-hont hag ar gwez ne chom ket mui nemet an treid anezhe, chakoniet d’an tammoù obus.*”

“Il tombe des marmites en nombre là-bas et il ne reste plus que les pieds arbres hachurés par les **éclats d’obus.**”

*KAOK*, p.136.

\*

“*Pemp eur d’enderv e oa a p’am boa gallet kêriñ, àr-lerc’h bout bet en em bladet kant gwez e toulloù potarn evit diwall doc’h an tammoù obus.*”

“Il était cinq heures du soir lorsque j’ai pu arriver la maison, après m’être aplati cent fois dans des trous de **marmites**

pour me protéger contre les éclats d'obus.”

**KAAK**, p.226.

\*

“*A-benn e tremen dirak ma fenestr korv ur serjant ag an 43vet colonial lazhet get un **tamm obus**.*”

“Immédiatement passe devant ma fenêtre le corps d'un sergent du 43<sup>e</sup> colonial tué par un **éclat d'obus**.”

**KAAK**, p.268.

\*\*\*\*

### TAMM-OÙ POTARN – ÉCLAT-S DE MARMITES

“*Degouezh a raomp neoazh get loj ar c'hapiten, lec'h ma kavan ma c'heneil Lafabrier diskaret get **tammoù potarn**, troc'het e lereñn-skoaz, troc'het e lavreg, troc'het e yalc'h ha hanteret ur pezh a zaou vlank a oa a-barzh.*”

“Nous atteignons cependant la loge du capitaine, où je trouve mon ami Lafabrier, atteint par des **éclats de marmite**, le tendon de l'épaule coupé, le pantalon découpé, la bourse découpée et coupée en deux la pièce de deux sous qu'il y avait dedans.”

**KAAK**, p.53.

\*

“*Dav eo deomp daouliniñ er vouzellenn hag em lakaat fri-oc'h-revr; hor sec'hier àr hor pennoù, rak ne zehan ket an **tammoù potarn**, ar boletoù a gouezh àrnomp a-dorimell, get douar ha mein strimpet dezhe.*”

“Nous devons nous agenouiller dans la tranchée et nous mettre nez-contre-cul, notre sac sur notre tête, car les **éclats de marmites**, les balles tombent sur nous en roulant, avec de la terre et des pierres qui en jaillissent.”

**KAAK**, p.137-138.

\*

“*Unan anezhe, Haye e anv, a zo diskaret get un **tamm potarn** ha lazhet.*”

“L'un d'entre eux, Haye de son nom, est abattu par un **éclat de marmite** et tué.”

**KAAK**, p.180.

\*\*\*\*\*

### TAMM-OÙ POTIN – ÉCLAT-S, MORCEAU-X DE FONTE

“*Tammoù potin, kartouchoù, armaj a gaver àr strew edan an treid.*”

“**Des morceaux de fonte**, des cartouches, des armes que l'on trouve éparpillées sous nos pieds.”

**KAAK**, p.24-25.

\*

“*Met nend eo ket fiziapl chomel d'ober soñjoù amañ : c'hwitellat a ra an **tammoù potin** !...*”

“Mais il n'est pas très sûr de rester à méditer ici : les **morceaux de fonte** sifflent !...”

**KAAK**, p.32.

\*

“*An neizhour eh oa gwallarru get ur soudard ag an eil bataillon : **tammoù potin** en deus roeget e zivhar hag e vouzelloù, hag ema marv ar mintin-mañ.*”

“La veille, un soldat du deuxième bataillon était arrivé dans un sale état : Des **éclats de fonte** lui ont déchiré les jambes et les intestins, il est mort ce matin.”

**KAAK**, p.36.

\*

“*Bec'h zo bet, rak e kement lec'h ne weler nemet toulloù obus, darnoù **potin**, gwez hachet.*”

“Il y a eu du grabuge, parce que partout, on ne voit que des trous d'obus, des morceaux de **fonte**, des arbres mis en pièces.”

**KAAK**, p.41.

\*

“*Daou vaen bras ag ar vagoer a skarzh ag o lec'h ; un **tamm potin** a roeg a-dammoù garegenn lavreg unan a ma soudarded, hep ober droug erbet arall dezhoñ ; un **tamm arall**, strimpet er ru, a za da sevel klopenn e benn d'ur soudard àr varc'h a oa é vonet dizouj-kaer get e hent.*”

“Deux grosses pierres du mur éclatent à leur suite ; un **éclat de fonte** réduit en pièces la jambe du pantalon d'un de mes soldats, sans lui faire d'autre mal ; un autre, précipité dans la rue, vient de soulever le crâne d'un cavalier qui cheminait insouciant.”

**KAAK**, p.44.

\*

“*É klask diwall doc'h **tammoù potin** a c'hwitell en-dro deomp, e fardan en un orsalenn dev, stennet etre div wezenn ; get ma zal eh an da vokat dezhi hag eh on gwintet geti, àr-dreñv, ma c'harnoù en avel ! Nag ur regennad...*”

“En essayant de se protéger des **éclats de fonte** qui sifflent autour de nous, je me précipite sur un fil de fer épais, tendu entre deux arbres ; je l'embrasse par le front et je chavire violemment à cause de lui, laissant mes carnets derrière moi

partir au vent ! Quel gadin...”

**KAACK**, p.52.

\*

“*Reiñ a ran-me ma hani d’ar c’haezh a zo daet da gouezh e-talon, toullet e c’hoùg, e vrec’h hag e zivhar get **tammoù potin**.*”

“Je donne le mien à un pauvre qui est venu tombé devant moi, son cou, son bras et des jambes troués par des **éclats de fonte**.”

**KAACK**, p.87.

\*

“Ur soudard, Goelleu a Blañvour, aonus-bras, e-lec’h em bladiñ lec’h ma oa, a red doc’h tor an dostenn, e voued getoñ en e zorn, hag emberr e kouezh, faoutet e benn dezhoñ d’un **tamm potin**.”

“*Un soldat, Gouello de Ploemeur; très peureux, au lieu de se mettre à plat là où il était, court contre le flanc de la colline, avec sa nourriture dans la main, et bientôt tombe, la tête fendue par un **éclat de fonte**.*”

**KAACK**, p.95.

\*

“Plijadur am eus é sevel ma fenn dreist man diskoaz hep doujiñ a glevet un **tamm potin** é tonet d’en diskar à an douar.”

“*Quel soulagement je trouve d’être éloigné du bruit ! J’ai plaisir à lever la tête au-dessus de mes épaules sans supporter d’entendre un **morceau de fonte** qui vient de s’abattre sur la terre !*”

**KAACK**, p.97.

\*

“Unan anezhe a sko korn hon ti, a darzh hag a ziskar unan a ma zud get un **tamm potin** en e gein.”

“*L’un d’entre eux frappe au coin de notre maison, éclate et abat un de mes hommes d’un **éclat de fonte** dans le dos.*”

**KAACK**, p.123.

\*

“Ar soudard Josse, a ma c’hompagnunezh, a zo skoet d’un **tamm potin** ar mintin-mañ, ha d’enderv-noz ema gwallaonet al letanant Petit hag ar serjant Mougin, hag a oa é komz en nor-borzh.”

“*Le soldat Josse, de ma compagnie, est frappé d’un **éclat de fonte** ce matin, et cet après-midi, sont blessés le lieutenant Petit et le sergent Mougin, qui étaient en train de parler sur le palier.*”

**KAACK**, p.136.

\*

“E-pad al labour hiziv e tap unan a ma zud, Boheg e anv, un **tamm potin** en e dal.”

“*Pendant le travail aujourd’hui un de mes hommes, Boheg de son nom, prend un **éclat de fonte** dans le front.*”

**KAACK**, p.143.

\*

“*Ha just a pa oant en tachad anvet La Caponnière, setu un obus é tarzhal a-dreist o fenn hag e flemmiñ a **zarnoù potin** ar soudarded Proyau, Houarner, Jacob, Burban, Gaston.*”

“Et juste lorsqu’ils étaient à l’endroit appelé La Caponnière, voilà un obus qui explose au-dessus de leur tête en piquant de **morceaux de fonte** les soldats Proyau, Houarner, Jacob, Burban, Gaston.”

**KAACK**, p.149.

\*

“Ar miz tremenet, unan daet èl-se en deus tapet un **tamm potin** en e c’hlin ha bremañ e vo mac’hagnet hed e vuhez.”

“*Le mois passé, un venu comme ça a attrapé un **éclat de fonte** dans le genou et sera handicapé toute sa vie.*”

**KAACK**, p.154.

\*

“*Pennoù magoer diskaret a zo ha leun eo an aoterioù hag ar c’hoadaj a doullou graet d’an **tammoù potin**.*”

“Il y a des bouts de murs détruits et les autels et les boiseries sont pleins de trous faits par les **éclats de fonte**.”

**KAACK**, p.204.

\*

“*Toullet int get an **tammoù potin**.*”

“Ils sont troués par les **éclats de fonte**.”

**KAACK**, p.214.

\*

“*E c’houli en deus velimet, ur miz àr-lerc’h mand eo tennet an **tammoù potin** anezhoñ, hag ema daet ar varvenn-gig a-barzh.*”

“Sa plaie s’est infectée, un mois après en avoir enlevé l’**éclat de fonte**, et la gangrène s’y est mise. Gourden était un type bien.”

**KAACK**, p.230.

\*

“Dibennet ha dizornet eo ar Mabig Jezus en e Vamm eh eus plantet meur a **damm potin**.”  
 “L'Enfant Jésus est décapité et sans mains sur sa mère où se sont plantés de nombreux **éclats de fonte**.”  
**KAAK**, p.261.

\*\*\*\*

**TAMMATA** (verbe) – **RÉDUIRE EN MORCEAUX / MORCELER** (verbe)

“Daet ur mell-dir da darzhiñ e-tal-de, **tammataet** an hani a oa get ar jao, daouhanteret al loen, bannet ar c'harr er c'hanol hag euveret ar re 'rall, kalz pe nebeut.”

“La bombe est venue exploser devant eux, **réduisant en morceaux** celui qui était avec le cheval, coupant l'animal en deux, projetant la charrette dans le canal et atteignant plus ou moins les autres.”

**KAAK**, p.43.

\*

“Didoiñ a raont ar pezh a chom a dier, evit lakaat ar c'hoadañ d'ober tan ; ha neoazh ema goloet an douar a goad diskaret ha **tammataet** d'ar melloù-dir.”

“Ils découvrent ce qu'il reste des maisons, pour utiliser la charpente comme bois de feu ; et pourtant, la terre est couverte de bois abattu et **mis en morceaux** par les bombes.”

**KAAK**, p.60.

\*\*\*\*

**TAN** (masculin) – **FEU** (masculin)

“Dre bep div wezh, an deizioù-mañ, ema dav deomp bout prest èl-se da vonet d'an **tan**.”

“Une fois sur deux, ces jours-ci, nous devons être prêts à partir au **feu**.”

**KAAK**, p.33.

\*\*\*\*

**TANK** (masculin) mot anglais

“Un **tank** a zo doc'h o stlejal er-maez ag an douar blot.”

“Un **tank** est en train de les tirer en dehors de la terre meuble.”

**KAAK**, p.175.

\*

“Àr an hent e kavomp ul linenn-difenn enep d'an **tankoù**. E-kreiz an hent, an Alamaned en deus krouizet un toull bras a-walc'h evit lonkiñ an **tankoù** brasañ. Èl m'ema a-bik ar bevennoù, an **tank** hag a gouezhahe a-barzh ne c'hellahe ket donet er-maez.”

“Sur la route nous trouvons une ligne de défense contre les **tanks**. Au milieu du chemin, les Allemands ont creusé un assez grand trou pour avaler les plus grands **tanks**. Comme les bords sont à pic, le **tank** qui tomberait dedans ne pourrait pas en sortir.”

**KAAK**, p.263.

\*

“Èl-se, an **tankoù** en dehe klasket tremen en dehe kavet ar gwez-se a-dal d'o fri, hag é vonet àrnezhe n'o dehe graet nemet o bountiñ donoc'h pe don en douar, hep gellout tremen.”

“Ainsi, les **tanks** qui auraient cherché à passer auraient trouvé ces arbres-là en face de leur nez, et en allant plus sur eux ils n'auraient fait que les pousser de plus en plus profonds dans la terre, sans pouvoir passer.”

**KAAK**, p.263.

\*\*\*\*\*

**TAOLAD** (masculin) – **COUP** (masculin)

“Labourat a raer a-zevri evit an **taolad-bras**.”

“On travaille sérieusement pour le **grand-coup**.”

**KAAK**, p.171.

\*\*\*\*

**TAOL-MIN** (masculin) – **MINE** (féminin)

“Nag a gaezh soudarded en deus sailhet en aer ag an amzer, dispennet o c'horvoù paour a-dammoù, an deiz en doa sailhet an **taol-min** !...”

“Que de pauvres soldats ont sauté dans les airs, leurs pauvres corps déchiquetés en morceaux, le jour où la **mine** avait sauté !...”

**KAAK**, p.147.

\*\*\*\*

**TARZHAD-OÙ** (masculin) – **COMBAT-S** (masculin)

“An deiz ma vo an **tarzhad**, a lâr an ofisour, ni 'vreono holl an traoù-se a pa blijo genomp hag ar Jermaned a vo dav dezhe achap... Gwelet e vo !”

“Le jour où le **combat** éclatera, nous casserons tout cela lorsqu'il nous plaira et les Allemands devront s'enfuir ... On

verra !”

**KA**AK, p.91.

\*

“C’hoazh eh oa tud disoudard e Herbécourt hag e Flaucourt ; met graet e oa bet dezhe skarzhiñ, dek deiz bennak kent an **tarzhad**.”

“Il y avait encore des civils à Herbécourt et Flaucourt ; mais on les a fait dégager, quelque dix jours avant la **bataille**.”

**KA**AK, p.142.

\*

“Hiziv e tle bout un **tarzhadig** a-dal deomp, hag eh omp belzet da zivall.”

“Aujourd’hui il doit y avoir une petite **attaque** face à nous, et nous sommes avertis de nous protéger.”

**KA**AK, p.169.

\*

“Un **tarzhadig** neoazh a zo bet get an 22<sup>vet</sup> colonial hag en doa karg da skrapañ un nebeud Jermaned en tu-mañ d’an Ailette, ar wazhig-se a ra bevenn koadeg Vauclerc.”

“Il y a eu une petite **attaque** cependant contre le 22<sup>e</sup> colonial, qui avait la charge d’arracher aux Allemands de ce côté de l’Ailette, cette petite rivière qui fait la frontière boisée de Vauclerc.”

**KA**AK, p.231

\*

“Ar-dro unnek eur noz e vez an **tarzhad** brasañ.”

“Vers onze heures il y a le plus grand **combat**.”

**KA**AK, p.257.

\*

“Evit diazeziñ an traoù mat-se, da 11 eur e sav un **tarzhad** seurt n’em eus ket klevet pell ‘zo.”

“Pour digérer toutes ces bonnes choses, à onze s’élève un **combat** comme je n’en ai pas entendu depuis longtemps.”

**KA**AK, p.258.

\*\*\*\*

**TARZHEREZ-ED** (féminin) – **DÉTONATEUR-S** (masculin)

“Bemnoz neoazh ema ret d’hon tud monet da zarbar **tarzherezed**, greunadoù, koad ha houarn d’al linennoù kentañ.”

“Chaque soir pourtant, nos hommes doivent approvisionner les premières lignes en **détonateurs**, en grenades, en bois et en fer.”

**KA**AK, p.214.

\*\*\*\*

**TAUBE** (féminin) mot allemand

“Un **Taube** an hani ‘oa.”

“C’était un **Taube**.”

**KA**AK, p.180.

\*\*\*\*

**TENN-OÛ** (masculin) – **TIR-S** (masculin)

“Neoazh kontant eo al letanant ha lakaat a ra ar soudarded da vout kontant ivez é paeiñ gwin dezhe, evit enoriñ an **tennoù** kentañ...”

“Cependant, le lieutenant est content est il contente également les soldats en leur payant du vin pour fêter les premiers **tirs**...”

**KA**AK, p.17.

\*

“É vonet get hon hent, e kred al letanant bout klevet **tennoù** fuzuilhenn.”

“En chemin, le lieutenant croit avoir entendu des **tirs** de fusil.”

**KA**AK, p.18.

\*

“Moarvat e oant kousket a pand eo degouezhet arnezhe an s kentañ.”

“Ils devaient certainement être en train de dormir lorsqu’ils ont été atteints par les premiers **tirs**.”

**KA**AK, p.23.

\*

“**Dizalbadet** eo an traoù amañ ivez d’an tennoù.”

“Tout est **saccagé** à cause des tirs ici aussi.”

**KA**AK, p.25.

\*

“Ema c’hoazh trouz an **tennoù fuzuilhenn** ha kanon en e ziskouarn, a lâz din, ha trouz gwer e di é torriñ get an

*horos.*”

“Il a encore le bruit des **coups de fusil** et de canon dans les oreilles, nous dit-il, et le bruit des vitres de sa maison en train de se briser à cause du choc.”

**KAAK**, p.25.

\*

*“Nend eus ket a gousket get an anoued hag an **tennoù** a glevomp é trouzal hep arsav él ar gurun en ur barrad àrneñv mor, pell.”*

“On ne peut pas dormir à cause du froid et des **tirs** que nous entendons gronder sans arrêt, comme le tonnerre d’un lointain orage de mer.”

**KAAK**, p.25.

\*

*“Ha trouz bouzar an **tennoù** a reskond da bedenn vut an iliz...”*

“Et le bruit sourd des **tirs** répond à la prière muette de l’église...”

**KAAK**, p.30.

\*

*“Leun eo an oabr a aerlistri : re Frañs, re Breizh Veur, re Jermani, **tennoù** gete, **tennoù** àrnezhe.”*

“Le ciel est rempli d’avions . français, britanniques, allemands, **tirs** de leur part, **tirs** sur eux.”

**KAAK**, p.31.

\*

*“Pandeogwir en deus goarekaet an **tennoù** ar mintin-mañ, eh aomp c’hoazh d’ober ur gwel da gêr.”*

“Puisque les **tirs** ont ralenti ce matin, nous allons encore nous faire un aperçu de la ville.”

**KAAK**, p.32.

\*

*“Setu un eur ne gouskomp ket get trouz an **tennoù** é rudellat.”*

“Voilà une heure que nous ne dormons pas à cause du bruit des **tirs** qui dégringolent.”

**KAAK**, p.32.

\*

*“An **tennoù** fuzuilhenn ha mindrailher a darzh stank, stank ha sec’h.”*

“Les **coups** de fusils et de mitraillettes éclatent nombreux, nombreux et secs.”

**KAAK**, p.33.

\*

*“Àr bevar c’hlezeñv, ur C’hris paour, serret e zaoulagad ha kriset e dal, èl pa rahe droug dezhoñ bout horoset d’an **tennoù** a lak an ti hag an douar da greniñ.”*

“Sur quatre épées, un pauvre Christ, aux yeux fermés et au front contracté, comme si celà lui faisait du mal d’être bousculé par les **tirs** qui font trembler la terre.”

**KAAK**, p.33.

\*

*“E-lec’h strewiñ an dud edan **tennoù** kanon, ema o lodenniñ a bakadigoù a zleahe bout graet !...”*

“Au lieu de disperser les hommes sous les **tirs** de canons, on devrait les répartir en petits groupes !...”

**KAAK**, p.35.

\*

*“Miaoual a ra atav an **tennoù** a-dreist hor pennoù, é vonet ag ar Jermaned d’ar Frañzision, ag ar re-mañ d’ar re arall.”*

“Les **tirs** miaulent toujours au-dessus de nos têtes, allant des Français aux Allemands, de ceux-ci vers ceux-là.”

**KAAK**, p.35.

\*

*“Chomet eo ar meitur amañ get e dud, daousto d’an **tennoù**.”*

“Le métayer est resté ici avec ses parents, malgré les **tirs**.”

**KAAK**, p.36.

\*

*“**Tennoù** kanon ha fuzuilhenn a darzh kentizh.”*

“Des **tirs** de canon et de fusil éclatent aussitôt.”

**KAAK**, p.41.

\*

*“Ne glever **tenn erbet**.”*

“On n’entend aucun **tir**.”

**KAAK**, p.47.

\*

*“Degouezhet on get an iliz finfondet d’an **tennoù**.”*

“Je suis arrivé à l’église détruite par les **tirs**.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*Dreist Oulches du-hont, ne arsav ket an tennoù fuzuilhenn a darzhal stank ha sec’h.*”

“Au-dessus de Oulches, là-bas, les **coups** de fusil n’arrêtent pas d’éclater, intenses et secs.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*Tro an noz e pad an tennoù.*”

“Les **tirs** durent la nuit.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*Chomet omp amañ edan an tennoù.*”

“Nous sommes restés ici sous les **tirs**.”

**KAAK**, p.53.

\*

“*An endrev-mañ en deus goarekaet an tennoù.*”

“Cet après-midi, les **tirs** ont ralenti.”

**KAAK**, p.53.

\*

“*Ne glevan mui an tennoù ; ne soñjan mui el lazherezh.*”

“Je n’entends plus les **tirs** ; je ne pense plus au massacre.”

**KAAK**, p.53.

\*

“*Hag an dud a oa ec’h ober al labour a lâr ne oa ket bet un tenn e-pad ma oant àr al lein !...*”

“Et les hommes qui ont exécuté ce travail racontent qu’il n’y a pas eu un **tir** quand ils étaient sur le haut !...”

**KAAK**, p.54.

\*

“*Fondet eo an ti a-dreistomp get an tennoù.*”

“La maison au-dessus de nous a été détruite par les **tirs**.”

**KAAK**, p.56.

\*

“*Diskaret eo a-blad d’an tennoù.*”

“Il a été abattu, ravagé, par les **tirs**.”

**KAAK**, p.55.

\*

“*Gwelet a ran hiziv, en ur vonet da Fismes, ar strewed en deus graet tennoù ar Jermaned àr hon aerlistri e Merval.*”

“Je vois aujourd’hui, en allant à Fismes, le ravage qu’ont fait les **tirs** allemands sur nos avions à Merval.”

**KAAK**, p.63.

\*

“*Da zek eur noz ema barnet Bihouez d’ar marv ha d’un eur da vintin ema diskaret, daouzek tenn ennoñ.*”

“A dix heures du soir, on condamne Bihouez à la mort et à un heure du matin, il est abattu de **douze** coups.”

**KAAK**, p.64.

\*

“*Nend eus ket kalz a zehan d’an tennoù er c’hornad-mañ.*”

“Il n’y a pas beaucoup d’acalmie des **tirs** dans ce coin-ci.”

**KAAK**, p.83.

\*

“*Nend eus distag erbet d’an tennoù.*”

“Il n’y a aucun répit dans les **tirs**.”

**KAAK**, p.84.

\*

“*Gwashaat a ra an traoù. Pad an noz en deus tarzhet an tennoù ; met stankaat a raont.*”

“Ça empire. Pendant la nuit les **tirs** ont éclaté ; mais ils s’intensifient.”

**KAAK**, p.91.

\*

“*Trouz erbet neoazh, nemet un tennig bennak.*”

“Aucun bruit cependant, à part quelques petits **tirs**.”

**KAAK**, p.91.

\*

“*Pell-pell e welomp luc'hedennoù an **tennoù**, èl pa vehe kant tour-tan é troiñ o gouloù àr-dreñv an tostennoù.*”  
 “Très loin, nous voyons les éclairs des **tirs**, comme cent phares dont les lumières tournent derrière les collines.”  
**KAOK**, p.91.

\*

“*Nend eus mui disparti erbet etre an **tennoù**.*”  
 “Il n’y a plus de différence entre les **tirs**.”  
**KAOK**, p.91.

\*

“*Dehan erbet nend eus d’an **tennoù**.*”  
 “Aucune pause dans les **tirs**.”  
**KAOK**, p.92.

\*

“*Tarzhall a ra an **tennoù** ha stank e kouezh diragomp potarnoù bras ar Jermaned hag a garahe parrat doc’h hor re a vonet pelloc’h.*”  
 “Les **tirs** éclatent et devant nous tombent fréquemment les grosses marmites des Allemands qui aimeraient empêcher les nôtres d’avancer.”  
**KAOK**, p.93.

\*

“*Bihanaet en deus an **tennoù** ha gwelet a raomp hor c’hanonoù ec’h araokat atav.*”  
 “Les **tirs** ont diminué et nous voyons nos canons qui avancent toujours.”  
**KAOK**, p.94.

\*

“*Chomel a raomp èl-se, àr-sav, get hol leraj hag hon armaj, beta 8 eur da vintin, hep goût petra a zo en tu ’rall d’an dorgenn, lec’h ne zehan ket an **tennoù**.*”  
 “Nous restons ainsi, debout, avec notre paquetage et notre armement, jusqu’à 8 heures du matin, sans savoir ce qu’il y a de l’autre côté de la colline, où les **tirs** n’arrêtent pas.”  
**KAOK**, p.95.

\*

“*Ar re ’rall a zo bet gwallaozet pe lazhet dreist-holl get hon **tennoù-ni**.*”  
 “Les autres ont été blessés ou tués surtout par nos **tirs** à nous.”  
**KAOK**, p.95.

\*

“*Hag e-pad mah omp arretet, ag ar bodoù koad a zo en-dro deomp e strimp luc'hed ha kentizh eh omp bouzaret da **dennoù** hor c’hanonoù.*”  
 “Et pendant que nous sommes arrêtés, des bosquets de forêt autour jaillissent des éclairs et aussitôt nous sommes assourdis par les **tirs** de nos canons.”  
**KAOK**, p.96.

\*

“*Tarzhall a ra atav an **tennoù**.*”  
 “Les **tirs** éclatent toujours.”  
**KAOK**, p.97.

\*

“*Kentizh e tarzh an **tennoù** doc’h an daou du.*”  
 “Aussitôt les **tirs** éclatent des deux côtés.”  
**KAOK**, p.100.

\*

“*Un **tennig** bennak dre bep div wezh, un obus bennak ha ne raont droug da zen.*”  
 “Un petit **tir** de temps en temps, quelques obus qui ne font de mal à personne.”  
**KAOK**, p.118.

\*

“*Met n’eo ket gourdon doc’h ar vuhez-mañ ; ar wezh kentañ eo dezhoñ donet d’an talbenn ha klevet **tennoù**.*”  
 “Mais il n’est pas rompu à une telle vie ; c’est la première fois pour lui de venir sur le front et d’entendre les **tirs**.”  
**KAOK**, p.118.

\*

“*A pa glev un **tenn** e sav diàr e c’holc’hed plouz evit gwelet ma nend eo ket àrnomp e tenner.*”  
 “Lorsqu’il entend un **tir**, il se lève de sa couette de paille pour voir si ce n’est pas sur nous que l’on tire.”  
**KAOK**, p.118.

\*

“*Oferenn en iliz parrez, lec’h ma welan skourret Krist Faucaucourt, hag a oa chomet a-bezh, doc’h magoer an iliz*”

*diskaret d'an tennoù.*”

“Messe dans l'église de la paroisse, où je vois accroché le Christ de Faucaucourt, qui était resté intact, sur le mur de l'église abattue par les **tirs**.”

**KAAK**, p.122.

\*

*“Kerdelhuè, a Blañvour, hag a oa get e genseurterd é lakaat orsal dirak hol linennoù, en deus tapet un tenn en e galon, hag ema marv àr an tach.”*

“Kerdelhuè, de Ploemur, qui était allé avec ses camarades poser du fil-de-fer devant nos lignes, a pris un **tir** dans le cœur et il est mort sur le coup.”

**KAAK**, p.124.

\*

*“A pa oan é tonet en-dro en doa stankaet c'hoazh an tennoù.”*

“Alors que je suis en train de revenir les **tirs** se sont intensifiés.”

**KAAK**, p.125.

\*

*“Etre Estrées ha Soyécourt ne arsav ket ar gouloù-red a sevel met tenn erbet ne glever ken.”*

“Les fusées éclairantes n'arrêtent pas de s'élever entre Estrées et Soyécourt mais on n'entend plus aucun **tir**.”

**KAAK**, p.125.

\*

*“Ha tennoù àrnezhe : ar soudard Bomy a dap ur boled en e vouzelloù.”*

*“Et des tirs sur eux : le soldat Bomy prend une balle dans les boyaux.”*

**KAAK**, p.127.

\*

*“Goarekaet en deus an tennoù.”*

*“Les tirs se sont ralentis.”*

**KAAK**, p.127.

\*

*“An adjudant a achu unan anezhe (ur jao) get un tenn e kostez e benn.”*

“L'adjudant achève l'un d'eux (un cheval) d'un **tir** sur le côté de sa tête.”

**KAAK**, p.128.

\*

*“Ha ne arsav ket an tennoù.”*

“Et les **tirs** n'arrêtent pas.”

**KAAK**, p.134.

\*

*“Stankaet eo an dremmwel get ur vogedenn zu ha gwenn-arc'hlas savet d'an tennoù.”*

“L'horizon s'est épaissi à cause la fumée noire et blanc-verdâtre élevée par les **tirs**.”

**KAAK**, p.136.

\*

*“Met nend eo ket bet degemeret ha graet a zo dezhoñ distroñ, edan an tennoù, da glask e soudarded.”*

“Mais il n'a pas été accepté et on l'a fait repartir, sous les **tirs**, pour chercher ses soldats.”

**KAAK**, p.139.

\*

*“Doc'h tu Frise ivez e tarzh an traoù ; met n'hellomp ket goût a beban e ta an tennoù, kuzhet mand eo flagenn ar Somme get koadigoù.”*

“Du côté de Frise aussi les choses éclatent ; mais nous ne pouvons pas savoir d'où viennent les **tirs**, cachée qu'est la vallée de la Somme par des bois.”

**KAAK**, p.139.

\*

*“Gwir eo ema diskrapet mat ar re-mañ get an tennoù.”*

“Il est vrai que celles-ci sont bien bousculées par les **tirs**.”

**KAAK**, p.140.

\*

*“Ur yoc'h toulloù a zo bet flastret get hon tennoù.”*

“Beaucoup de trous ont été écrasés par nos **tirs**.”

**KAAK**, p.140.

\*

*“Àr-dro 10 eur noz eh on dihunet d'an tennoù.”*

“Vers 10 heures du soir je suis réveillé par les **tirs**.” **KAAK**, p.141.

\*

*“Henoazh e tarzh an arre an **tennoù** kement èl biskoazh.”*

“Ce soir, les **tirs** éclatent comme jamais.”

**KAAK**, p.143.

\*

*“Habaskaet en deus an amzer ; ar brezel ne lâran ket : kentizh àr-lerc’h kreisteiz e krog an **tennoù** da gornal kreñv ha kalet, doc’h tu Barleux hag Estrées.”*

“Le temps s’est calmé ; la guerre je ne dis pas : aussitôt après midi les **tirs** commencent à retentir forts et durs, en direction de Barleux et Estrées.”

**KAAK**, p.143.

\*

*“Ne dalv ket esae kousket : nend eus distag erbet etre an **tennoù**.”*

“Il ne sert à rien d’essayer de dormir : il n’y a aucune pause entre les **tirs**.”

**KAAK**, p.143.

\*

*“E-pad an noz e tarzh an **tennoù** arre ha ret eo d’ar gompagnunezh chomel hep monet da labourat : ne oa ket a dostaat get an obusoù é kouezh.”*

“Pendant la nuit les **tirs** éclatent de nouveau et la compagnie doit rester sans aller travailler : Elle ne pouvait pas approcher à cause des obus qui tombent.”

**KAAK**, p.144.

\*

*“Monet a ra henoazh hon tud da sevel obusoù pelloc’h eget Flaucourt, hag emaint edan **tennoù** an enebour.”*

“Nos hommes partent ce soir monter des obus plus loin que Flaucourt, et ils sont sous les **tirs** de l’ennemi.”

**KAAK**, p.144.

\*

*“D’enderv-noz neoazh e vez distanusoc’h, met gwelet netra ne c’hellomp get ar vogedenn a sav àr an amzer, graet a voged an **tennoù** kejet get ar vurezh a sav ag an douar.”*

“Ce soir pourtant, c’est plus calme, mais nous ne pouvons rien voir à cause de la fumée qui s’élève dans les airs, faite de fumée des **tirs** mélangée à la vapeur qui s’élève de la terre.”

**KAAK**, p.146.

\*

*“Monet a ra hon tud da labourat da noz, edan an **tennoù**.”*

“Nos hommes partent travailler la nuit, sous les **tirs**.”

**KAAK**, p.148.

\*

*“Komañs a ra ar geot kreskaat àr an tier diskaret d’an **tennoù**.”*

“L’herbe commence à pousser sur les maisons détruites par les **tirs**.”

**KAAK**, p.165.

\*

*“An enderv-mañ e tarzh braouac’h an **tennoù** trema al linenn.”*

“Cet après-midi le vacarme des **tirs** gronde du côté de la ligne.”

**KAAK**, p.174.

\*

*“Taolet int a-blad d’hon **tennoù**.”*

“Elles sont aplaties par nos **tirs**.”

**KAAK**, p.176.

\*

*“Fondet-mat eo d’an **tennoù**, pas kement èl hani Reims.”*

“Elle est bien détruite par les **tirs**, pas autant que celle de Reims.”

**KAAK**, p.184.

\*

*“Pechañs ema lazhet an hani a oa a-barzh get un **tenn** bennak.”*

“Vraisemblablement est tué celui qui était dedans par quelque **tir**.”

**KAAK**, p.185.

\*

“Nend eus mui distag erbet d’an **tennoù**.”

“Il n’y a plus de pause dans les **tirs**.”

**KAAK**, p.186.

\*

“Toulet eo penn an hani a oa a-barzh, get **un tenn**, hag ema daet bep-eil-penn d’an douar.”

“La tête de celui qui était dedans est troué, par un **tir**, et il venu se retourner dans la terre.”

**KAAK**, p.188.

\*

“Deval a ra tostik-tra dezhi, hag an **tennoù** da c’hoari etreze !”

“Il descend près d’elle, et les **tirs** de s’amuser entre eux !”

**KAAK**, p.188.

\*

“Get un hanter tro herrus ema distaget ha diskaret àr ar bratell ar Jermaned skrebilhet doc’htoñ, bec’h àr o chaochoù get an **tennoù**.”

“Avec un demi tour prompt les Allemands accrochés dessus se sont détachés et détruits sur le champ, et ils ont chaud aux guêtres avec les **tirs**.”

**KAAK**, p.191.

\*

“Lakaet en deus ar Jermaned da sailh ar pont hent-houarn a ya trema Altkirch. Esaet a zo bet en adsevel, goude mand int aet àr-raok ; met poan gollet : kentizh savet e veze diskaret get o **zennoù**.”

“Les Allemands ont fait sauter le pont de chemin de faire qui va vers Altkirch. On a essayé de la reconstruire, après qu’ils se sont enfuis ; mais peine perdue : aussitôt construit il était abattu par leurs **tirs**.”

**KAAK**, p.196.

\*

“Bremañ ne vez mui **tenn** erbet.”

“Maintenant il n’y a plus aucun **tir**.”

**KAAK**, p.205.

\*

“Tarzh a ra an **tennoù** doc’h Craonne ha flagenn Vassogne.”

“Les **tirs** éclatent contre Craonne et la vallée de Vassogne.”

**KAAK**, p.213.

\*

“Ro eget eo an dremmwel get an **tennoù** kanon ha get ar gouloù-red a bep liv a sav hep arsav diàr al linennoù kentañ.”

“Le paysage est déchiré par les **tirs** de canon et par les fusées éclairantes de toutes les couleurs qui s’élèvent sans arrêt à partir des premières lignes.”

**KAAK**, p.213.

\*

“Bemnoz e tarzh an **tennoù** doc’h an daou du.”

“Chaque nuit explosent les **tirs** des deux côtés.”

**KAAK**, p.215.

\*

“A pa ne darzh ket an **tennoù** kement, eh an get ur c’henseurt da welet Craonnelle ha Craonne, trema al linennoù.”

“Lorsque les **tirs** n’explosent pas autant, je pars avec un camarade pour voir Craonnelle et Craonne, du côté des lignes.”

**KAAK**, p.223.

\*

“Dre bep div wezh e tibouk ur yoc’h ludu penn un den : ur c’hav a zo aze hag en deus harzet doc’h an **tennoù**.”

“De temps en temps d’un tas de cendres surgit la tête d’un homme : il y a là une cave qui a supporté les **tirs**.”

**KAAK**, p.224.

\*

“Doc’h tu Laffaux ema ro eget hep arsav an teñvelded get luc’hadennoù bresk an **tennoù** kanon, ken nand eo ur spont.”

“Du côté de Laffaux l’obscurité est déchirée sans arrêt par les éclairs fragiles des **tirs** d’artillerie, tant que c’en est une terreur.”

**KAAK**, p.227.

\*

“Karget en deus ar Jermaned, hep doujiñ nag an **tennoù** nag ar marv.”

“Les Allemands ont chargé, sans craindre ni les **tirs** ni la mort.”

**KAAK**, p.255.

\*

“Ret eo bet d’ar Jeneral Mordrel kemenniñ d’ar re a ra hent get kirri dougiñ ur fuzuilhenn, get **tennoù** a-barzh, prest d’en em zifenn.”

“Le Général Mordrel a dû ordonner à ceux qui font la route avec des charrettes de porter un fusil, **armé**, prêts à se défendre.”

**KAAK**, p.257.

\*

“Met degouezh a ra sikour, hag èl ma oa strizh an tamm bro kemeret get ar Jermaned, emaint gwasket, en div gasel ag o andrennad, get **tennoù** hor c’hanonoù.”

“Mais il arrive du secours, et comme le secteur pris par les Allemands est étroit, ils sont coincés, dans les deux ailes de leur endroit, par les **tirs** de nos canons.”

**KAAK**, p.259.

\*

“N’hell mui na boued, na dafar **tennoù** degouezh gete.”

“Ni la nourriture, ni les matériel de **tirs**, ne peuvent leur arriver.”

**KAAK**, p.259.

\*

“E’it troiñ diàr ar fang e kerzhomp diàr geot kostez an hent-bras. Hent Rethel a gemeromp. Eeun èl un **tenn** : lâret ‘vehe un hent romant kozh.”

“Nous prenons la route de Rethel. Droit comme un **tir** : on dirait le chemin d’un vieux roman.”

**KAAK**, p.264.

\*

“Lakaet o deus-int da ziskrog un tammig ; met kentizh eh eus daet re ‘rall hag en deus fardet àr hor re, hep sellet doc’h an **tennoù**.”

“Ils les ont fait décrocher un peu ; mais aussitôt sont venus d’autres qui ont chargé sur les nôtres, sans regarder les **tirs**.”

**KAAK**, p.265.

\*

“Lezet a raont da gouezh dreist linennoù ar Jermaned, un dousenniad bombezennoù pep unan hag eh aont kuit a-herr, **tennoù** àr o lerc’h.”

“Ils laissent tomber au-dessus des lignes allemandes, une douzaine de bombes chacun et ils s’enfuient en hâte, des **tirs** derrière eux.”

**KAAK**, p.266.

\*

“Setu arsavet an **tennoù** enta !”

“Voici donc arrêtés les **tirs** !”

**KAAK**, p.267.

\*

“Staget en deus doc’h gwerenn e stal niverennoù kozh ag ar Petit Journal Illustré a weler àrnezhe soudarded é vonet d’en em gann, get jourdoul, ur banniel triliv en o raok hag an **tennoù** é tarzhal en-dro dezhe hep ober droug da hani !”

“Il a attaché à la vitrine de son magasin des anciens numéros du Petit Journal Illustré sur lesquels on voit des soldats partant se battre, avec empressement, un drapeau tricolore devant eux et des **tirs** en train d’éclater autour d’eux sans faire de mal à aucun !”

**KAAK**, p.282.

\*\*\*\*

**TENN-OÙ MIN** (masculin) – **MINE-S** (féminin)

**Tenn** a ici le sens de charge ou de cartouche, c’est à dire la partie explosive de la mine que l’on déclenche à distance ou bien qui explose par simple contact.

“Lakaet o deus **tennoù min** hed-a-hed get an talva, hag a sailho a pa garint.”

“Ils ont posé des **mines** tout au long du front, qui sauteront quand ils le voudront.”

**KAAK**, p.60.

\*\*\*\*

**TENNEREZH** (masculin, pluriel collectif) – **TIRS** (masculin pluriel)

“Emberr eh omp gwelet d’an eneberion. Berraat a raont o **zennerezh** hag an obusoù da dostaat deomp a-nebeudigoù.”

“Bientôt nous sommes vus par les ennemis. Ils raccourcissent leurs **tirs** et les obus de se rapprocher de nous peu à peu.”

**KAAK**, p.35.

\*

“E’it distroiñ da Vassogne ema dav deomp kerzhet edan **tennerezh** ar Jermaned.”

“Pour revenir à Vassogne, nous devons marcher sous les **tirs** allemands.”

**KAAK**, p.52.

\*

“D’an noz eh ouïomp get ar re yaouank daet da glask ar bevañs, en devoa araokaet c’hoazh hor soudarded hag ema bet ret dezhe tenniñ àr-dreñv goude ; rak hor pezhioù 75 a denne en o c’hein. An ofisour evezhour e’it ar 75 a oa degouezhet dezhoñ bout lazhet hep goût da hani, hag èl-se ne oa ket gellet lâret d’an dennerion astenn o **zennerezh**.”

“La nuit, nous savons par les jeunes venus chercher les vivres, que nos soldats ont avancé et qu’ils ont dû se retirer à l’arrière après ; car nos pièces de 75 leur tiraient dans le dos. L’officier de surveillance pour les 75 s’est retrouvé tué sans que personne ne le sache, et de ce fait on n’avait pas pu dire aux tireurs d’allonger leur **tir**.”

**KAAK**, p.95.

\*

“A-nebeudigou neoazh e tistan an **tennerezh** hag e c’hellan distroñ d’am loj.”

“Petit à petit cependant, les **tirs** se calment et je peux retourner à mon logement.

**KAAK**, p.125.

\*

“Gwashaat a ra en-dro an **tennerezh** doc’h an daou du.”

“Les **tirs** ont réempiré des deux côtés.”

**KAAK**, p.136.

\*

“Gellout a raer o lakaat da hiraat o **zennerezh** hag e krog en-dro ar gerzhadenn.”

“On peut les faire allonger leurs **tirs** et la marche reprend.”

**KAAK**, p.138.

\*

“Emberr eh oant daet holl getoñ. Neuze en doa arsavet an **tennerezh**.”

“Alors les **tirs** se sont arrêtés.”

**KAAK**, p.139.

\*

“A-zrebi Maricourt betek Asservillers nend eus arsav erbet d’an **tennerezh**.”

“Depuis Maricourt jusqu’à Asservillers il n’y a aucun arrêt des **tirs**.”

**KAAK**, p.141.

\*

“Hiziv ema splann an amzer hag eh eus muioc’h a vegon get an **tennerezh**.”

“Aujourd’hui le temps est clair et il y a plus d’animation avec les **tirs**.”

**KAAK**, p.166.

\*

“Kenderc’hel a ra an **tennerezh** doc’h an daou du, gwazh eget biskoazh.”

“Les **tirs** continuent des deux côtés, pire que jamais.”

**KAAK**, p.186.

\*

“Souezhet eo ar vourc’hiz d’an **tennerezh** ; gloev eo ma tenn an eneberion àr ar vro-mañ, a sellont atav èl o hani.”

“Les habitants du bourg sont surpris par les **tirs** ; il est rare que les ennemis tirent sur ce pays-ci, qu’ils voient toujours comme le leur.”

**KAAK**, p.196.

\*

“Evit an deizioù nend eus arsav erbet d’an **tennerezh**.”

“Ces jours-ci il n’y a aucun arrêt des **tirs**.”

**KAAK**, p.214.

\*

“Un **tennerezh** spontus a glever doc’h tu ar c’hreiznoz...”

“On entend des **tirs** terribles du côté du nord...”

**KAAK**, p.232.

\*\*\*\*

**TENNET** (participe passé) – **TIRÉ-E-S** (participe passé)

“Goût a raomp, ar mintin-mañ, perak ema bet ken truek an nozvezh : àr-du Soissons eh oa dle d’ar Jermaned kargiñ àr ar Frañsizion hag evit parraat a-zoc’hte a gemer soudarded amañ da gas du-hont eh eus **tennet** àrnezhe d’o lakaat da grediñ eh aemp dezhe.”

“Nous avons pourquoi la nuit a été si mauvaise : du côté de Soissons, les Allemands ont dû charger sur les Français et afin de les empêcher de prendre des soldats d’ici pour les envoyer là-bas on leur a **tiré** dessus pour leur faire croire que nous allions vers eux.”

**KAAK**, p.45.

\*

“Mezv e oa ar soudard hag en deus **tennet** àr an ofisour a oa àr e dro.”

“Le soldat était saoul et a du même coup **tiré** sur l’officier.”

**KAAK**, p.63.

\*

“An deiz kent evit dec’h ha hiziv en deus **tennet** c’hoazh ar Jermaned get o feziou bras à Maffrécourt ha La Neuville-au-Pont.”

“Avant hier et aujourd’hui, les Allemands ont encore **tiré** avec leurs grosses pièces sur Maffrécourt et La Neuville-au-Pont.”

**KAAK**, p.85.

\*

“Oc’hpenn 6000 soudard omp, tolpet amañ, hep tachad erbet d’en em guzhet a pa vehe **tennet** àrnomp.”

“Nous sommes plus de 6000 soldats, rassemblés ici, sans aucun endroit pour nous cacher si on nous **tirait** dessus.”

**KAAK**, p.87.

\*

“Splannaet en deus an amzer ivez ha bale a ra an aeslistri, hep dehan erbet. Àr an oabr glas e weler o c’horvoù é luc’hiñ e-kreiz maged gwenn an obusoù **tennet** àrnezhe, ha renket mat èl pa vehe un dorn, na weler ket, doc’h o skourriñ en aer ag an amzer unan àr-lerc’h an arall.”

“Le temps s’est aussi éclairci et les avions se promènent sans arrêt. Dans le ciel bleu, on voit leur ventres luire au milieu de la fumée blanche des obus **tirés** sur eux, et bien rangés comme si c’était une main, qu’on ne voit pas, les suspendant en même temps les uns derrière les autres.”

**KAAK**, p.103.

\*

“Hag ar re a oa àr al lec’h a lâr ne oa ket **tennet** an deiz-se muioc’h eget an deizioù-arall ; (...)”

“Et ceux qui étaient sur le lieu disent qu’on n’a pas **tiré** ce jour-là plus que les autres jours ; (...)”

**KAAK**, p.131.

\*

“An ofiserion nend eus ket tapet kalz, rak aet e oant da guzhet pelloc’h trema Herbécourt, a p’en doa hor c’hanonoù **tennet** kement.”

“Les officiers n’ont pas pris beaucoup, car ils étaient à se cacher du côté d’Herbécourt, lorsque nos canons ont tellement **tiré**.”

**KAAK**, p.142.

\*

“E-pad o labour eh eus **tennet** àr ma zud.”

“Pendant leur travail on a **tiré** sur mes hommes.”

**KAAK**, p.180.

\*

“Hag ema amañ, kousiet holl e sae, ha brizh get lec’h ar boletoù **tennet** àrnezhoñ.”

“Et il est ici, sa robe toute salie, et rayé par des traces de balles **tirées** sur lui.”

**KAAK**, p.191.

\*

“Lâret a raont en en deus ar Jermaned taolet bombezennoù ha **tennet** meur a wezh àr ar vourc’h.”

“Ils disent que les Allemands ont jeté des bombes et **tiré** plusieurs fois sur le bourg.”

**KAAK**, p.215.

\*

“Get **obusoù** blazus o deus **tennet** an deizioù diwezhañ-mañ.”

“Ils ont tiré avec des **obus** asphyxiants ces derniers jours.”

**KAAK**, p.221.

\*

“Lâret a raont en en deus ar Jermaned **tennet** àr hol linennoù adal 6eur noz betek eizh eur, hep arsav, get obusoù karget a aezhennoù fall.”

“Ils nous disent que les Allemands ont **tiré** sur nos lignes depuis 6 heures du soir jusqu’à huit heures, sans arrêt, avec des obus chargés de gaz asphyxiants.”

**KAAK**, p.258.

\*

“**Tennet** o deus pell amzer, rak goloet eo an douar a gartouchoù goulle.”

“Ils ont **tiré** longtemps, parce que la terre est couverte de cartouches vides.”

**KAAK**, p.263.

\*\*\*\*\*

**TENNIÑ** (verbe) – **ENTRAÎNER** (verbe)

“Un dra a raont c’hoazh hag a **denn da varv** ur yoc’h Frañsizion : (...)”

“Ils font encore une chose qui **entraîne la mort** d’un tas de Français : (...)”

**KAAK**, p.46.

\*\*\*\*

**TENNIÑ** (verbe) – **TIRER** (verbe)

“(…)Le Tournant de la Mort, kammdro an Ankoù, en arbenn d’ar Jermaned **tenniñ** lies àrnezhon. Lod-kaer a soudarded en devoa kavet o marv eno.”

“(…) Le Tournant de la Mort, Kammdro an Ankoù, à cause des Allemands qui **tiraient** souvent dessus. Un grand nombre de soldats y avaient trouvé **leur mort**.”

**KAAK**, p.9.

\*

“Èl lod-kaer, graet em eus ar brezel, penn-d’ar-benn, hep **tenniñ** un tenn fuzuilhenn àr ma nesañ a oa a-dal din hag a oa desket din kasaat hag ober ma enebour anezhon.”

“Comme beaucoup, j’a fait la guerre de bout en bout sans **tirer** un coup de fusil sur mon *prochain* qui était en face de moi et que l’on m’avait après à haïr, à nommer mon *ennemi*.”

**KAAK**, p.10.

\*

“A pa dremenomp a-dreistomp e lâr deomp al letanant **tenniñ** àrnezhe.”

“Lorsqu’ils passent au-dessus de nous le lieutenant nous dit de **tirer** sur eux.”

**KAAK**, p.10.

\*

“Un aotrou é tonet àr e lerc’h, a **denn** àrnezhon.”

“Un monsieur arrive derrière lui et lui **tire** dessus.”

**KAAK**, p.18.

\*

“Ar mintin-mañ er rapport e lârer d’an ofiserion ha d’ar re a zo un tammig mestr bennak, kuzhet o bragerisoù, o alaouraj, evit na vo ket diforzh etreze hag ar soudarded ; rak àrnezhe eo e **tenn** kentañ an eneberion.”

“Ce matin, dans le *rapport*, on dit aux officiers et à tous ceux qui sont un peu gradés, de cacher leurs breloques, leurs dorures, pour qu’on ne fasse pas la différence entre eux et les soldats ; parce que c’est sur eux que les ennemis **tirent** en premier.”

**KAAK**, p.29-30.

\*

“Em glemm a ra ivez ar soudarded yaouank ag o re, hag o laka meur a wezh da **denniñ** d’an noz àr genseurte dezhe é labourat dirak ar fozelloù.”

“Les jeunes soldats se plaignent également des leurs, qui leur font fréquemment **tirer** sur leurs camarades en train de travailler devant les tranchées pendant la nuit.”

**KAAK**, p.31.

\*

“Ne **denner** àr netra, nag àr hani ; trouz a raer evit paraat a gousket...”

“On ne **tire** sur rien ni personne ; on fait du bruit pour empêcher de dormir...”

**KAAK**, p.41.

\*

“Da 11e30 da vintin an deiz àr-lerc’h, hep **tenniñ** nag ober trouz e-raok, e krog ar Jermaned da droiñ o milin-kafe da naetaat ar fozell.”

“À 11h30 du matin le lendemain, sans **tirer** ni faire de bruit, les Allemands commencent à tourner leur *moulin à café* pour nettoyer la tranchée.”

**KAAK**, p.46.

\*

“N’eus ket a gousket : daou ganon a zo daet d’en em lakaat paravis d’am fenestr, ha seul gwezh ma **tennont** e kren ma ziig paour, man gwele hag an daou zen a zo a-barzh.”

“On ne peut pas dormir : deux canons ont été placés en face de ma fenêtre, et à chaque fois qu’ils **tirent**, ma pauvre maisonnette tremble et les deux hommes qui sont à l’intérieur.”

**KAAK**, p.52.

\*

“Met ar gwashañ, **tenniñ** a raer àrnezhon hag, e-pad un herrad, e kouezh boledoù, èl glav, e kement lec’h a zo.”

“Mais le pire, c’est qu’on **tire** dessus, et pendant un instant, des balles tombent partout comme de la pluie.”

**KAAK**, p.63.

\*

“**Tenniñ** a raer àrnezhe ; an neizhour, ur soudard ag ar *Iañ kompagnunezh* en deus tapet ur **boled** en e c’har.”

“On leur **tire** dessus ; hier soir, un soldat de la 1<sup>e</sup> compagnie a pris une **balle** dans la jambe.”

**KAAK**, p.82-83.

\*

“*Eh oamp é lâret monet da gousket a pa grog hor pezhioù bras da **denniñ**, kentizh ar pezhioù 75.*”

“Nous étions en train de dire d’aller se coucher lorsque nos grosses pièces commencent à **tirer**, au même moment, les pièces de 75.”

**KAAK**, p.84.

\*

“*Tenniñ a ra ar pezhioù bras hag e klevomp ar potarnoù é plañtiñ en aer ag an amzer èl tararou é troiñ fonnapl-fonnapl.*”

“Les grosses pièces **tirent** et nous entendons les marmites se planter dans l’espace comme des vilbrequins qui tournent très très vite.”

**KAAK**, p.91.

\*

“*Ar lein an Dorn e welomp soudarded ec’h ober gwign d’ar ganonerion **tenniñ** pelloc’h.*”

“*Du haut de la Main nous voyons des soldats en train de faire signe aux canonniers de **tirer** plus loin.*”

**KAAK**, p.92

\*

“*D’endrev, e krog ar Jermaned da **denniñ** tremazomp, met kouezh a ra holl o fotarnoù en douar-labour.*”

“L’après-midi, les Allemands commencent à **tirer** vers nous, mais tous leurs marmites tombent dans les labours.”

**KAAK**, p.92.

\*

“*Stankaet en deus ar Jermaned da **denniñ**.*”

“Les Allemands ont intensifié leurs **tirs**.”

**KAAK**, p.92.

\*

“*Tenniñ a raer àrnomp get obusoù mougus hag ema ret deomp goleiñ hor fas.*”

“On **tire** sur nous avec les obus asphyxiants et nous devons nous couvrir le visage.”

**KAAK**, p.92.

\*

“*Hiziv e **tenn** ar Jermaned doc’h troad 180, lec’h m’ema hor c’heginerion.*”

“Aujourd’hui les Allemands **tirent** contre le pied 180, où se trouvent nos cuisiniers.”

**KAAK**, p.95.

\*

“*D’an noz eh ouiomp get ar re yaouank daet da glask ar bevañs, en devoa araokaet c’hoazh hor soudarded hag ema bet ret dezhe tenniñ àr-dreñv goude ; rak hor pezhioù 75 a **denne** en o c’hein. An ofisour evezhour e’it ar 75 a oa degouezhet dezhoñ bout lazhet hep goût da hani, hag èl-se ne oa ket gellet lâret d’an dennerion astenn o zennerezh.*”

“La nuit, nous savons par les jeunes venus chercher les vivres, que nos soldats ont avancé et qu’ils ont dû se retirer à l’arrière après ; car nos pièces de 75 leur **tiraient** dans le dos. L’officier de surveillance pour les 75 s’est retrouvé tué sans que personne ne le sache, et de ce fait on n’avait pas pu dire aux tireurs d’allonger leur tir.”

**KAAK**, p.95.

\*

“*Stankaet en deus zoken ar Jermaned da **denniñ**, ne vern e men, a-strew, èl pa **dennahent** evit c’hoari, èl bugale é teurel mein.*”

“Les Allemands ont même intensifié leurs **tirs**, n’importe où, à l’égaillée, comme s’ils **tiraient** pour jouer, comme des enfants qui lancent des pierres.”

**KAAK**, p.97.

\*

“*Ar mintin-mañ eh omp kaset da **denniñ** get ar fuzuilhenn, e sigur deskiñ d’ar re na ouiont ket hag e gwirionez evit c’hoari. ; rak pep unan a **denn** hep sellet doc’h ar gwenn, evit bout dijapl fonnaploc’h da dec’h a zindan ar glav a gouezh arre.*”

“Ce matin, nous sommes envoyés **tirer** avec le fusil, sous prétexte de l’apprendre à ceux qui ne le savent et en vérité pour jouer ; car chacun **tire** sans regarder la cible, pour être libéré plus vite, afin de fuir la pluie qui tombe à nouveau.”

**KAAK**, p.100.

\*

“*Ne glevan mui d’an noz nemet bouezh hor pezhioù bras hag a **denn** ur wezh bennak.*”

“Je n’entends plus que la voix de nos grosses pièces qui **tirent** parfois.”

**KAAK**, p.101.

\*

“Atav eh omp ervat amañ. Stankaet en deus neoazh ar Jermaned da **denniñ**.  
 “Nous sommes toujours bien là. Cependant, les Allemands ont intensifié leurs **tirs**.  
**KAAK**, p.118.

\*

“A pa glev un tenn e sav diàr e c’holc’hed plouz evit gwelet ma nend eo ket àr-nomp e **tenner**.”  
 “Lorsqu’il entend un tir, il se lève de sa couette de paille pour voir si ce n’est pas sur nous que l’on **tire**.”  
**KAAK**, p.118.

\*

“D’an deiz, pa vez splann an amzer, e vezer gwelet get ar Jermaned ha **tenniñ** a raont neuze ; met hiziv, get an erc’h é kouezh, ne weler ket gwall bell.”  
 “De jour, quand le temps est clair, on est vus par les Allemands et ils **tirent** alors ; mais aujourd’hui, avec la neige qui tombe, on ne voit guère loin.”  
**KAAK**, p.118.

\*

“Hani ne **denn** àr an arall.”  
 “Et personne ne **tire** sur l’autre.”  
**KAAK**, p.123.

\*

“Graet zo toulloù er magoerioù evit **tenniñ** get ar fuzuilhenn.”  
 “On y a fait des trous dans les murs pour **tirer** avec le fusil.”  
**KAAK**, p.124.

\*

“Tro an noz ema bet ar Jermaned é **tenniñ** e-mesk hon orsal.”  
 “Les Allemands ont **tiré** dans notre fil-de-fer toute la nuit.”  
**KAAK**, p.125.

\*

“Henoazh en em lakaont c’hoazh da **denniñ** gwazh eget biskoazh.”  
 “Ce soir, ils se mettent encore à **tirer** pire que jamais.”  
**KAAK**, p.125.

\*

“Goût a raont èl-se pegours eh a hor c’hanonerion da **denniñ**.”  
 “Ils savent comme cela quand nos canonniers vont **tirer**.”  
**KAAK**, p.127.

\*

“Èl-se a pa welont aerlistri é tostaat n’o deus nemet troiñ ar rod e’it lakaat a-du da **denniñ** àrnezhe.”  
 “Comme ça, lorsqu’ils voient des avions s’approcher ils n’ont qu’à tourner la roue pour se mettre dans la direction de **tirer** sur eux.”  
**KAAK**, p.132.

\*

“**Tenniñ** a ra ar Jermaned àr an tu-mañ ha donet a ra unan ag o melloù-dir da darzhal tost din.”  
 “Les Allemands **tirent** sur ce côté-ci et une des bombes vient exploser près de moi.”  
**KAAK**, p.135-136.

\*

“Kreniñ a ra ar magoerioù get horos ar pezhioù bras a zo amañ é **tenniñ** hep arsav.”  
 “Les murs tremblent à cause du cahot des grosses pièces qui sont ici en train de **tirer** sans arrêt.”  
**KAAK**, p.136.

\*

“**Tenniñ** a raont dreist hon ti.”  
 “Ils **tirent** au-dessus de notre maison.”  
**KAAK**, p.136.

\*

“Seul gwezh ma **tennont**, ne dalv esae skriv ; hañval eo eh a hon ti get ar potarn en aer ag an amzer.”  
 “Tant qu’ils **tirent**, il est inutile d’essayer d’écrire ; notre maison semble partir dans les airs avec la marmite.”  
**KAAK**, p.136.

\*

“Met hor c’hanonoù a **denn** berr arre hag a laz Frañsizion.”  
 “Mais nos canons **tirent** court de nouveau et tuent des Français.”  
**KAAK**, p.138.

\*

“Kreskaat a ra ar Jermaned da **denniñ** àr Cappy hag ar bourc'hoù arall lec'h ma kredont eh eus soudarded.”  
 “Les Allemands augmentent leurs **tirs** sur Cappy et les autres bourgs où ils croient qu'il y a des soldats.”  
**KAOK**, p.139.

\*

“Skopiñ a ra dalbezha ar c'hanon a-gleiz hag a-zehou ; rak veniñ a raer digor an toull hon eus graet er linenn jerman, evit parraat doc'h te a **denniñ** en hor c'hein.”  
 “Le canon crache toujours à gauche et à droite ; car on veut ouvrir le trou que nous avons fait dans la ligne allemande, pour les empêcher de nous **tirer** dans le dos.”  
**KAOK**, p.140.

\*

“Ac'han-se e welan Faucaucourt ha Ti ar Recevour hag a-gleiz soudarded é **tenniñ** get ar fuzuilhenn.”  
 “De là je vois Faucaucourt et la Maison du Receveur et à gauche des soldats qui **tirent** avec le fusil.”  
**KAOK**, p.140.

\*

“Met gwelet eo bet get an evezhour a zo enni ha hennañ da **denniñ** àrnezhoñ.”  
 “Mais le veilleur qui est dedans l'a vu et celui-ci de **tirer** sur lui.”  
**KAOK**, p.141.

\*

“Devezh teñvel. Doc'h goubannwel-noz e kouezh un obus e Herbécourt just àr un toull hag a zo leun a gartouchoù da **denniñ** ha re gouloù-red.”  
 “Au crépuscule tombe un obus à Herbécourt juste sur un trou qui est plein de cartouches de **tir** et de fusées éclairantes.”  
**KAOK**, p.143.

\*

“**Tenniñ** a raer àrnezhe, met hep o spontiñ tamm erbet.”  
 “On **tire** sur eux, mais sans les terrifier aucunement.”  
**KAOK**, p.144.

\*

“Kement e **tenner** mand eo leun flagenn ar Somme a voged.”  
 “On **tire** tellement que la vallée de la Somme est pleine de fumée.”  
**KAOK**, p.148.

\*

“Ar Saozon nend eus par dezhe da **denniñ**.”  
 “Les Anglais n'ont pas leur pareil pour **tirer**.”  
**KAOK**, p.148.

\*

“Finfondet en doa ar Jermaned hor fozell gentañ get o fotarnoù, met hep ober droug d'ar Frañsizion ; rak kentizh m'oa doa kroget da **denniñ** eh oa graet d'hor soudarded kiliñ un tammig.”  
 “Les Allemands ont détruit notre première tranchée avec leurs marmites, mais sans faire de mal aux Français ; car aussitôt avaient ils commencé à **tirer** que cela avait fait reculer un peu nos soldats.”  
**KAOK**, p.166.

\*

“A pa oa achu d'an eneberion **tenniñ** o doa fardet er fozell-se, get ar soñj da chom a-barzh.”  
 “Lorsque les ennemis ont fini de **tirer** ils s'étaient précipités dans cette tranchée, avec l'idée de rester dedans.”  
**KAOK**, p.166.

\*

“Penzek miz 'zo n'en deus ket **tennet** ar Jermaned àrnezhi.”  
 “Il y a quinze mois que les Allemands n'ont pas **tiré** dessus.”  
**KAOK**, p.168.

\*

“A-raok en devout bet oar da welet a bezh bro eo, ema tostik deomp hag e **tenn** àrnomp get ur mindrailher.”  
 “Avant d'avoir eu l'occasion de voir de quel pays il est, il est près de nous et nous **tire** dessus avec une mitrailleuse.”  
**KAOK**, p.180.

\*

“Doc'h an tu dehou hon eus araokaet ; met e Laffaux, goude d'hor soudarded bout aet en tu 'rall d'ar vourc'h, eh eus daet Jermaned ag ar c'havoù, lec'h ma oant kuzhet, da **denniñ** e kein ar Frañsizion.”  
 “Nous avons avancé du côté droit ; mais à Laffaux, après que nos soldats étaient allés de l'autre côté du bourg, il est venu des Allemands des caves, où ils étaient cachés, pour **tirer** dans le dos des Français.”  
**KAOK**, p.186.

\*

“Met, en un taol, e tegouezh un evn deomp-ni. Èl ur spalwer e kouezh àrnezhoñ, en ur **denniñ** start.”

“Mais, d’un coup, arrive un oiseau à nous. Comme un épervier il tombe sur lui, tout en **tirant** fort.”

**KAOK**, p.188.

\*

“Gellout a raemp **tenniñ** àrnezhe.”

“Nous pouvions **tirer** sur eux.”

**KAOK**, p.189.

\*

“An dra-se hol laka da soñjal ne **denner** ket kalz àr ar c’hornad.”

“Cette chose nous fait penser qu’on ne **tire** pas beaucoup sur le coin.”

**KAOK**, p.196.

\*

“Souezhet eo ar vourc’hiz d’an tennerezh ; gloev eo ma **tenn** an eneberion àr ar vro-mañ, a sellont atav èl o hani.”

“Les habitants du bourg sont surpris par les tirs ; il est rare que les ennemis **tirent** sur ce pays-ci, qu’ils voient toujours comme le leur.”

**KAOK**, p.196.

\*

“Ar re yaouankañ anezhe a zo bet serret d’ar Jermaned hag emaint bremañ en tu ’rall du-hont, é **tenniñ** àr o zud doc’h an tu-mañ.”

“Les plus jeunes d’entre eux ont été pris par les Allemands et ils sont maintenant de l’autre côté là-bas, en train de **tirer** sur leurs parents de ce côté-ci.”

**KAOK**, p.200.

\*

“Gouel ar Sakramant a zo hiziv. Get aon nen dahe d’ar Jermaned **tenniñ**, nend ay ket ar prehesion er-maez.”

“C’est la Fête-Dieu aujourd’hui. Par peur que ne viennent **tirer** les Allemands, il n’y aura pas de procession dehors.”

**KAOK**, p.200.

\*

“An deiz kent ma **tennont** e ta ar Jermaned da deurel paperioù da velziñ an dud da ziwall.”

“Le jour avant qu’ils **tirent** viennent les Allemands lancer des papiers pour avertir les gens de faire attention.”

**KAOK**, p.202.

\*

“Serriñ hon daoulagad n’hellomp ket get an niver a bezhioù kanon a zo en-dro deomp ha ne arsavont ket a **denniñ** tro an noz.”

“Fermer nos yeux nous ne le pouvons pas à cause du nombre des pièces d’artillerie qu’il y a autour de nous et qui n’arrêtent pas de **tirer** toute la nuit.”

**KAOK**, p.214.

\*

“A pa ne **dennahe** ket ar Jermaned nend omp ket drouk amañ.”

“Si les Allemands ne **tiraient** pas nous ne serions pas mal ici.”

**KAOK**, p.223.

\*

“Deskiñ a raer da lod ag hon tud **tenniñ** get ar c’hanon, evit reiñ an dorn d’ar ganonerion.”

“On apprend à une partie de nos hommes à **tirer** au canon, pour donner la main aux canonniers.”

**KAOK**, p.226.

\*

“Folliñ a ra ar Jermaned an deizioù-mañ. Ne arsavont ket a **denniñ**.”

“Les Allemands s’affolent ces jours-ci. Ils n’arrêtent pas de **tirer**.”

**KAOK**, p.226.

\*

“Amañ ema ar Frañsizion en en deus brevet kêr é **tenniñ** àrnezhi.”

“C’est ici que les Français ont détruit la ville en lui **tirant** dessus.”

**KAOK**, p.262.

\*

“Krouizet eo rac’h ha simantet, get toullou evit **tenniñ**.”

“Tout est creusé et cimenté, avec des trous pour **tirer**.”

**KAOK**, p.264.

\*

“Skarzhet a zo bet beziou evit kuzhet soudarded é **tenniñ**.”

“Les tombes ont été dégagées pour cacher des soldats en train de **tirer**.”

**KAAK**, p.270.

\*

“*A-vintin bet an noz e welomp ar geizh soudarded a zo amañ hag en deus bec’h o revr get ar brezel hag ar vicher-mañ, ec’h ober ekselsis, é **tenniñ** !!!*”

“Au petit matin nous voyons les pauvres soldats qui sont ici et qui en ont plein le cul de la guerre et de ce métier, en train de faire de l’exercice, en train de **tirer** !!!”

**KAAK**, p.272.

\*\*\*\*

**TENNOUR / TENNERION** (masculin) – **TIREUR-S** (masculin)

“*Kouchet mat en deus an **dennerion**.*”

“Les **tireurs** ont bien visé.”

**KAAK**, p.23.

\*

“*Kemeret eo Herbécourt a-bezh daousto d’ar mindrailheroù a oa kuzhet a-barzh ha da zaou 77 hag en deus dalc’het da denniñ àr hor re beta ken nand eo bet flastret an **dennerion** àr o fezhioù get hon obusoù.*”

“Herbécourt a été pris entièrement malgré les mitrailleuses qui y étaient cachées et deux 77 qui ont continué à tirer sur les nôtres jusqu’à ce que les **tireurs** aient été écrasés sur leurs pièces par nos obus.”

**KAAK**, p.139.

\*\*\*\*

**TEOD-OÛ-TAN** (masculin) – **LANGUE-S DE FEU** (féminin)

“*En ur c’hornad meneziek eh omp. A gement menez a zo diragomp e welomp **teodoù tan** é strimpiñ ag ar bodoù.*”

“Nous sommes dans un coin montagneux. De tous les monts devant nous nous voyons des **langues de feu** jaillir des buissons.”

**KAAK**, p.35.

\*

“*Dre bep div wezh e roeg ar vogedenn hag e welomp **teodoù tan** kanonoù Frañs é strimpiñ, a gement bod a zo, evit reskond d’ar Jermaned.*”

“Alternativement, la fumée se déchire et nous voyons surgir les **langues de feu** des canons français, dans tous les buissons, pour répondre aux Allemands.”

**KAAK**, p.52.

\*

“*E-pad ma labour an teodoù àr lein an dostenn, edan ar gwez-sapin da zistrewiñ teñvelded ar speredoù, e welomp **teodoù tan** ar c’hanonoù, é roegiñ teñvelded an noz, adal Hurlus tre beta Dorn Massiges.*”

“Pendant que les langues travaillent en haut de la colline, sous les sapins à dissiper l’obscurité des esprits, nous voyons les **langues de feu** des canons qui déchirent l’obscurité de la nuit, à partir de Hurlus jusqu’à la Main de Massiges.”

**KAAK**, p.83.

\*

“*Ha ne vern da bet eur e lakait ho fri er-maez, doc’h tu tosennoù an hanternoz èl doc’h tu ar c’hreisteiz, ne welit nemet **teodoù tan** é lipat an teñvelded get gouloù-red é krapiñ hag é tiskenn, pe bernoù **obusoù** é sailh get un trouz braouac’hus.*”

“Et qu’importe l’heure vous mettez votre nez dehors, du côté des buttes au nord comme au sud, vous ne voyez que des **langues de feu** en train de lécher l’obscurité avec des fusées éclairantes qui grimpent et qui descendent, ou des tas d’obus qui sautent dans un bruit terrifiant.”

**KAAK**, p.148.

\*\*\*\*

**TESTAMANT-OÛ** (masculin) – **TESTAMENT-S** (masculin)

“*Hag a pand eo savet, en ur vonet en dour sklaset beta pennoù e zaoulin, e venn doc’htu ober e **destamant**, hag ul lizher d’ur penn-bras bennak evit en tenniñ ag ar vizer vras-mañ lec’h m’ema a-c’houde eizh deiz hepken.*”

“Et lorsqu’il est levé, tout en allant dans l’eau gelée jusqu’au bout de ses genoux, il veut tout de suite faire son **testament**, et une lettre à quelque *huile* pour se tirer de la grande misère dans laquelle il est depuis huit jours seulement.”

**KAAK**, p.119.

\*\*\*\*

**TIFOID** (féminin) – **TYPHOÏDE** (féminin)

“*Hiziv e flemmer an dud enep d’an derzhienn **tifoid**.*”

“Aujourd’hui on pique les hommes contre la fièvre **typhoïde**.”

**KAAK**, p.159.

\*\*\*\*

**TIR-S** (français – masculin)

“*Ha get an hani ruz e c’houlenner ur **tir** de barrage evit parraat doc’h ar Jermaned a zonet àrnomp.*”

“Et avec la rouge on demande un **tir** de barrage pour empêcher les Allemands de venir sur nous.”

**KAAK**, p.125.

\*

“*Displeg a ra e sailhe ar stoufoù er fozelloù èl “un nouveau **tir** de barrage !”*”

“Il explique les bouchons sautaient des tranchées comme “un nouveau **tir** de barrage !”

**KAAK**, p.258.

\*\*\*\*

**TOMBE-S** (français – féminin)

“*Tombes militaires allemandes, a lâr ur penn plankenn.*”

“*Tombes militaires allemandes, indique un bout de planche.*”

**KAAK**, p.63.

\*\*\*\*

**TORFED-OÛ** (masculin) – **CRIME-S** (masculin) / **ASSASSINAT-S** (masculin)

“*Peoc’h Doue àr **dorfetoù** mab-den...*”

“La Paix de Dieu sur les **crimes** des hommes...”

**KAAK**, p.25.

\*\*\*\*

**TORPILH-OÛ** (masculin) – **TORPILLE-S** (féminin)

“*Teurel a raont en hor fozelloù pikol **torpilhoù** a welomp é vonet en aer ag an amzer, é teval ha kentizh é vrammet get trouz spontus.*”

“Ils lancent dans nos tranchées de grosses **torpilles** que nous voyons passer dans les airs, dévalant aussitôt et pétant dans un bruit terrible.”

**KAAK**, p.118.

\*

“*Met ar Jermaned, pechañs, en deus klevet trouz ; rak **torpilhoù** a daolont àrnomp hag a ra ur safar spontus.*”

“Mais les Allemands, assurément, on entendu du bruit ; car ils nous envoient des **torpilles** qui font un vacarme terrible.”

**KAAK**, p.123.

\*

“*Ar Jermaned a wint **torpilhoù** àr ar Frañsizion hag ar re-mañ a respont dezhe get largantez.*”

“Les Allemands lancent des **torpilles** sur les Français et ceux-ci leur répondent avec générosité.”

**KAAK**, p.166.

\*

“*E-tal ar vilin-avel a gaver trema Fontaine-sur-Ay eh eus kouezhet un **torpilh** e-kreiz ur gerc’heg ‘gozik anev.*”

“En face du moulin à vent qu’on trouve en direction de Fontaine-sur-Aye il est tombé une **torpille** au milieu d’un champ d’avoine presque mûr.”

**KAAK**, p.259.

\*\*\*\*

**TOULL-OÛ** (masculin) – **TROU-S** (masculin)

“*Get ur stag lakaet edan e gein hag un arall edan e zivhar, e tiskenner ar c’horv en **toull**.*”

“A l’aide d’une corde mise sous son dos et une autre sous ses jambes, on descend le corps dans le **trou**.”

**KAAK**, p.39.

\*

“*Pellikoc’h ur pikol **toull** bras hag a zo hanter-c’hant korv bennak a-barzh : Tombes militaires allemandes, a lâr ur penn plankenn.*”

“Plus loin, un grand **trou** dans lequel il y a une cinquantaine de corps : Tombes militaires allemandes, indique un bout de planche.”

**KAAK**, p.63.

\*

Hag e sell doc’h an **toull**, hep kompren ema evitoñ en er c’hrouizer.

Et il regarde le **trou**, sans comprendre que c’est pour lui qu’on le creuse.

**KAAK**, p.102

\*\*\*\*

**TREMENET** (participe passé) – **TREPASSÉ-E-S** (participe passé)

“Da bemp eur eh aomp da c’housperoù ar **re dremenet** e iliz Bourg.”

“A cinq heures nous allons aux vêpres pour les **trépassés** à l'église de Bourg.”

**KAAK**, p.36.

\*

“Degas a ra soñj deomp hon eus ar blez-mañ da bediñ evit daou rummad **tud tremenet** : evit hon tud kar a zo e bered hor parrez hag evit hor c'henseurted kouezhet er brezel hag a welomp o beziou hadet en douaroùier ha doc'h kostez an hentoù, lies hep anv erbet, anavet get Doue hepken.”

“Il nous rappelle que cette année, nous avons à prier pour deux sortes de morts : Pour nos proches qui sont dans le cimetière de notre paroisse et pour nos camarades tombés à la guerre dont nous voyons les tombes semées dans les champs et sur le bord des routes, souvent sans nom, connus seulement de Dieu.”

**KAAK**, p.36.

\*

“Ar c'horonal, disonik, a lâr kenavo d'an hani **tremenet**.”

“Le colonel, d'une voix blanche, dit adieu au **trépassé**.”

**KAAK**, p.39.

\*

“**Tremenet** en doa eno hep goût da hani.”

“Il a **trépassé** là sans que personne le sache.”

**KAAK**, p.58.

\*

“(…) lâret 'vehe un iliziad re **dremenet**...”

“(…) on dirait une église de **trépassés**...”

**KAAK**, p.90.

\*

“2-11-1915.-Deiz ar re **dremenet**.”

“2-11-1915.-Jour des **trépassés**.”

**KAAK**, p.99.

\*

“A pa vez interamantoù, 'met ha bugale a vehe marv, tud an hani **tremenet** a gennig d'ar person bara hag ur voutailhad gwin : kant bro, kant giz...”

“Lorsqu'il y a des enterrements, sauf dans le cas d'enfants qui sont morts, les parents du **trépassé** offrent au recteur du pain et une bouteille de vin : cent pays, cent coutumes...”

**KAAK**, p.109.

\*

“Diskenn a ra àr ar vourc'h goboù glac'haru ar c'hlec'hier é c'hervel ar gristenion da zonet da bediñ e'it **o re dremenet**.”

“Les tintements douloureux des cloches qui appellent les chrétiens à aller prier pour leurs **trépassés** descendent sur le bourg.”

**KAAK**, p.161.

\*

“Reve m'akustumañs eh an d'aters ar re **dremenet** àr goust ar re vev.”

“Selon mon habitude je vais interroger les **trépassés** sur le compte des vivants.”

**KAAK**, p.169.

\*

“Hiziv em eus bet lizher a F.Vallée, hag a gas doere marv ma mignon ha kenlabourer, an Ao. Person Falkerheu, **tremenet** d'an 6 ag ar miz-mañ.”

“Aujourd'hui j'ai eu une lettre de F.Vallée, qui m'annonce la mort de mon ami et collaborateur, l'Abbé Falkerheu, **trépassé** le six de ce mois.”

**KAAK**, p.182.

\*

“Nend eus mui soñj erbet ag ar re **dremenet**.”

“Il n'y a plus aucune pensée pour les **trépassés**.”

**KAAK**, p.229.

\*\*\*\*

**TREMEN-VARV** (masculin)- **TRÉPAS** (masculin)

“Son a raer an **tremen-varv**, èl e Breizh ; met nag a gloc'hadoù, tud keizh !”

“On sonne le **trépas**, comme en Bretagne ; mais que de sonneries de cloches, pauvres gens !”

**KAAK**, p.162.

\*\*\*\*

**TRÉPAS** (français-masculin)

“Hag e-tal ar beziou pinvik-se, flastret get o brazoni, paour-kaezh beziou arall a grap an tro-heol doc’h o c’hroaz, a zegas soñj din a gomzou Brizeug :

“... *et jusqu’en son trépas*

*Le riche a des honneurs que le pauvre n’a pas...* “

“Et devant ces riches tombes, écrasées par leur grandeur, d’autres pauvres tombes où grimpe le tournesol sur leur croix, me rappellent les paroles de Brizeux :

“... *et jusqu’en son trépas*

*Le riche a des honneurs que le pauvre n’a pas...* “

*KAAK, p.74.*

\*\*\*\*

**TUÉ-E-S** (français-participe passé)

“Doc’h gwrizienn unan ag ar gwez tennet d’ur potarn, ur farsour en deus skrebilhet ur pikol askorn bevin, get ur blankenn, livet àrnezhi :

Antiquité

Os de Napoléon **tué** au combat d’Hébuterne le 16 août 1915...”

“Sur la racine d’un des arbres arrachée par une marmite, un farceur a accroché un énorme os de bœuf, avec une planche, sur laquelle est peinte :

Antiquité

Os de Napoléon **tué** au combat d’Hébuterne le 16 août 1915....”

*KAAK, p.77.*

\*\*\*\*

**Y**

**YEN** (adjectif) – **FROID-E** (adjectif)

“Kavet eo **yen** àr ar plouz.”

“On l’a retrouvé **froid** sur la paille.”

*KAAK, p.58.*

\*\*\*\*

## A4.2. Lexique de la mort tiré d'*Ar en Deùlin*

Le lexique est présenté dans l'ordre chronologique des poèmes étudiés, dont les mots et expressions sont tirés.

L'orthographe et la traduction sont celles de Yann-Ber Kalloc'h et Pierre Mocaër. Nous avons cependant rétabli la ponctuation d'origine et corrigé certaines fautes de frappe de l'édition originale. De même que nous avons parfois réuni un même mot breton traduit de différentes manières dans *Ar en Deùlin*. Exemple : **KLÉAN**, **GLÉAN** qui est traduit par **ÉPÉE** et **GLAIVE**.

### POÈMES ET TEXTES ÉTUDIÉS :

**-Men Gouen – Ma Race**, 1914, ARDL, p.65-70.

**-Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres**, 1914, ARDL, p.110-119.

**-Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières**, novembre 1914, ARDL, p.7-26.

**-Beati Mortui – Heureux les Morts**, novembre 1914, ARDL, p.145-148.

**-Gueledigeh – Vision**, novembre 1914, ARDL, p.71-78.

**-Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus)**, janvier 1915, ARDL p.28-40.

**Récit de guerre Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre**, 27 août-7 septembre 1915, ARDL, p.179-202.

**-Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du -Guetteur**, 7-22 septembre 1915, ARDL, p.203-207.

\*\*\*\*\*

**A**

ANKEU – *ANKOU*  
 ARGADEN-E – *ATTAQUE-S*  
 ARH-EU – *CERCUEIL-S*  
 ARHÉL-ED – *ARCHANGE*  
 ASKORN / *ESKERN - OS*

**B**

BARAOUÈS – *PARADIS*  
 BARN VRAS – *GRAND JUGEMENT*  
 BÉ-IEU – *TOMBE-S*  
 Er BED ARALL – *L'AUTRE MONDE*  
 BÉH – *SUS*  
 BÉIEIN – *ENTERRER*  
 BERED-EU – *CIMETIÈRE-S*  
 BEUHEIN – *NOYER*  
 BLEI-ZI – *LOUP-S*  
 BOLET-EU – *BALLE-S*  
 BOSEN – *PESTE*  
 BOUHAL – *HACHE*  
 BRAN / BRINI – *CORBEAU-X*

**D**

DAZORHEIN – *RESSUSCITER*  
 DÉ DEUÉHAN – *DERNIER JOUR*  
 DEVÉ EN OLL DREU – *LA FIN DE TOUT*  
 DIALEK – *DIABOLIQUE-S*  
 DIAOL – *DIABLE*  
 DIOÉDET – *SAIGNÉ-E-S*  
 DISKARET – *ABATTU-E-*  
 DISMANTR – *RUINE*

**E**

ÈL-ED - *ANGE-S*  
 EMGANN-EU – *BATAILLE-S*  
 ÉNÉ / ÉNAN -*ÂME-S*  
 ÉTANOUR-ION – *INCENDIAIRE-S*

**F**

FEUTEIN ER GLOPENN – *FENDRE LE CRÂNE*  
 FREILL – *FLÉAU agricole*  
 FLASTREIN – *ÉCRASER*  
 FREUZEIN – *ANÉANTIR*  
 FUZULIEN-NEU – *FUSIL-S*

**G**

GLAO-PLOM – *PLUIE DE PLOMB*  
 GLOEZ-IEU – *BLESSURE-S*  
 GLOÉZIDI – *BLESSÉS*  
 GLOÉZIET – *BLESSÉ-E-S*  
 GOBEU – *GLAS*  
 GOÈD – *SANG*  
 GOULIET – *BLESSÉ-E-S*

**H**

HOBREGONET – *CUIRASSÉ-E-S*

**I**

INEAN / INEAÑNEU, *ÂME-S*  
 INTANV-EZ – *VEUF, VEUVE*  
 INTERMANT – *ENTERREMENT*  
 IÛERN – *ENFER / INFERNAL-E-S*

**J**

JAO-GAD / RONSED-GAD – *CHEVAL DE BATAILLE, CHEVAUX DE BATAILLE*

**K**

KAD-ERION – *GUERRIER-S*

**KANN – COMBAT, COMBATTRE**  
**KANOLER-ION – ARTILLEUR-S**  
**KANOL-IEU – CANON-S**  
**KANVEU – DEUIL**  
**KARNÉL-ED – CHARNIER-S**  
**KELAN-EU – CADAUVRE-S**  
**KLÉAN, GLÉAN, -AÑNIER – ÉPÉE-S**  
**KORIGÉZED – KORRIGANES**  
**KOUÉHEL – TOMBER**  
**KOUSKET E PEUH – DORMIR EN PAIX**

**L**

**LAHADEG-EU – TUERIE-S**  
**LAHEIN – TUER**  
**LAHET – TUÉ-E-S**  
**LAKAAT-É-KROEZ – CRUCIFIER**  
**LAMMET – ENLEVÉ-E-S**  
**LINEN-TAN – LIGNE DE FEU**  
**LINSÉL-IEU – LINCEUL-S**  
**LOSKOUR-ION – INCENDIAIRE-S**  
**LUDU – CENDRE-S**

**M**

**MALEIN – BROYER**  
**MARÛ – MORT-E-S**  
**MARÛEL – MORTEL-LE-S**  
**MELL-EU PLON – OBUS DE PLOMB**  
**MERHÉR-ION – MARTYRS**  
**MÉRÛEL – MOURIR**  
**MILIGET – MAUDIT-E-S**  
**MONT DEVAD EN TAD – ALLER VERS LE PÈRE**  
**MONED DA GET – DISPARAÎTRE**  
**MORIOR – MOURIR**  
**MORTUI – LES MORTS**  
**MOUGEIN – ÉTOUFFER**

**N**

**(N)AER-ED – SERPENT-S**  
**NÉANÛ – CIEL / CIEUX**

**P**

Bout **PARIÛ – NE PLUS EN POUVOIR, AGONISER**  
**PASION – PASSION**  
**PEURBADEL – ÉTERNEL-LE-S**  
**PEURBADELEH – ÉTERNITÉ**  
**PREÛ / PRENÛED – VERS**

**R**

Er **RED – La NÉCESSITÉ**  
**RÉ TREMÉNET – MORTS, TRÉPASSÉS**  
 Er **RÉ VARÛ – Les MORT-E-S**  
**ROAD – HOLOCAUSTE**

**S**

**SANT / SENT – SAINT-S**

**T**

**TACHEN – CHAMP DE BATAILLE**  
**TACHEN LAHEREH – CHAMP DE CARNAGE**  
**TAGEIN – ÉTRANGLER**  
**TAN – FEU**  
**TAN-IEU-GOAL – INCENDIE-S**  
**TENN-EU – TIR-S, COUP TIRÉ D'UNE ARME**  
**TENNET – TIRÉ-E-S**  
**TENNEIN – TIRER**

**TREMEN – *PASSAGE***  
**TREMEN – (*TRÉ*)*PASSER***  
**TREMENVAN – *TRÉPAS***

## A

**ANKEU** (masculin) – **ANKOU** (masculin)

“Benoh d’hor peuranté hag é ra d’er Helt guélet, é pouleu-lagad digig en **Ankeu**, deùlagad douéel, douéel, douéel en Hani lakeit-é-kroez.”

“Bénédictio sur notre pauvreté qui fait voir au Celte, dans les orbites vides de l’**Ankou**, les yeux divins, divins, divins, de Celui qui fut mis en Croix.”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.20.**

\*

“Rag é pouleu-lagad gouli

En **ankeu**, me oér e ùéli”

“Car dans les orbites vides

de l’**Ankou** je sais que tu verras”

**Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.**

\*\*\*\*

**ARGADEN-EU** (féminin) – **ATTAQUE-S** (féminin)

“En hanù-sen e youhé hon tadeu, pe saüent ùit er Hroéziadeg ; en Hanù-sen e youhent én **argaden** ; (...)”

“Nos pères criaient ce Nom-là quand ils se levaient pour la Croisade ; ils criaient ce Nom-là dans l’**attaque** ; (...)”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.**

\*\*\*\*

**ARH-EU** (féminin) – **CERCUEIL-S** (masculin)

“Hon eurvad zo oeit kuit ‘n un **arh**”

“Notre bonheur est parti dans un **cercueil**”

**Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres, ARDL, p.115.**

\*

“Marsé é oé é guirioné un intermant e oan ebarh er beur-é-hont, hag é heulien, hep komprén, kelan me amzér gent, **arh** ur yaouankiz tonket dehi get Doué chomel ér hoedegi tost de Gompiègne de hortos deùeh er Varn-Veur.”

Peut-être, en vérité, était-ce à un enterrement que je suivais ce matin-là, et que je suivais sans comprendre, le cadavre de mon passé, le **cercueil** d’une jeunesse destinée par Dieu à rester dans les bois près de Compiègne pour attendre le jour du Jugement.”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.183.**

\*\*\*\*

**ARHÉL-ED** (masculin) – **ARCHANGE** (masculin)

“Hag **arhèled** Hou lu e vinn hanval dohté.”

“Et je serai semblable aux **archanges** de Vos cohortes.”

**Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.207.**

\*\*\*\*

**ASKORN** (masculin) / **ESKERN – OS** (masculin)

“Où est la vague qui ne se soit pas soumise aux hommes de ma race ? l’île sauvage où ne dorment pas les **os** d’un Celte ?”

“Emen é ma en tonn ha n’hen des ket pléget de dud men gouen ? en inez gouéù ha ne gousk ket ebarh **eskern** ur Helt ?”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.15.**

\*

“Kañnenneu gaer e saüo er barh ar er ré-hleù, ken é trido **eskern** er Gelted koh é yeindér o béieu !”

“Le barde composera de belles chansons sur les braves et elles feront tressaillir les **os** des anciens Celtes dans la froideur de leurs tombes !”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.**

\*

“Kañnenneu gaer e saüo er barh ar er ré-hleù, ken é trido **eskern** er Gelted koh é yeindér o béieu !”

“Le barde composera de belles chansons sur les braves et elles feront tressaillir les **os** des anciens Celtes dans la froideur de leurs tombes !”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.**

\*\*\*\*

## B

**BARAOUÈS** (féminin) – **PARADIS** (masculin)

“Deust ha ret e vo d’emb dégas koun d’Oh a nivér hag a hanùeu Sent hor gouen-ni, e zo é harz Hou Kadoer-Veur, é

*klod dilavaradoé er **Baraouès** ?*

“Est-ce qu’il nous faudra Vous rappeler le nombre et les noms des Saints de notre race, qui sont au pied de Votre trône, dans la gloire indicible du **Paradis** ?”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.18.*

\*

*“Benoh d’hor peuranté, pen dé alhié.*

*Er **Baraouès**.”*

“Bénédictio sur notre pauvreté, puisqu’elle est la clef

Du **Paradis**.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.20.*

\*

*“**Baraouès** erbet eit er broadeu. Pe varùo er bed-man, merùel e rint.”*

“Aucun **paradis** pour les nations. Quand ce monde-ci mourra, elles mourront.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*

*“Blaohus é en tachad-man, rak Ti Doué é, ha Dor er **Baraouès**. -Ha glan eoalh é ha galon aùt chom é Ti Doué ?...”*

“Ce lieu-ci est terrible, car c’est la Maison de Dieu, et la Porte du **Paradis**. -Est-ce que ton cœur est assez pur pour demeurer dans la Maison de Dieu ?”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.24.*

\*

*“Aman ‘ma Dor er **Baraouès**, ha ni zo en inéanùeu neuéso deit ag en douar, e hortos ma plijo get Doué ou dégemér...”*

“Ici c’est la Porte du **Paradis**, et nous sommes les âmes qui viennent d’arriver de la terre, et attendent qu’il plaise à Dieu de les recevoir...”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.25.*

\*

*“**Baraouès, Baraouès** ! Krénein e ra kalon gourel men gouen, pe spurmenta ha leunéieu.”*

**Paradis ! Paradis !** Le cœur viril de ma race tremble, quand elle se représente tes allégresses.

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.25.*

\*

*“**Baraouès**, léh ma vimb hed er beurbadeleh dirak Drem hon Jézus, édan deulagad hon Jézus, ar Galon hon Jézus, é karanté hon Jézus, er Vreiziz peur e ouel a pen da déhé chonjal é nous.”*

“**Paradis** où nous serons tout au long de l’éternité devant le Visage de notre Jézus, sous les Yeux de notre Jézus, sur le Cœur de notre Jézus, dans l’amour de notre Jézus, les pauvres Bretons pleurent en pensant à toi.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.25-26.*

\*

*“Ha ne houlennet tra eidonn get men Dasprénour, meit el léh deùéhan én E **Varaouès**...”*

“Et ne me demandez rien pour moi à mon Rédempteur, si ce n’est la dernière place dans Son **Paradis**...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.35.*

\*

*“Kantik er **Baradoz**”, en des kemennet er beleg, ha ni ha lezel neuzé en iliz-veur de neijal get en ton sé ken kaer, de bignat betag en iliz-veur peurbadel, biskoah devéet, e chom é hunvréieu er Gelted, hag e lakamb ebarh, get er Uerhiéz hag er Sent, oll er ré karet d’emb ar henteu douar-man, - edan sellev madelèhus Doué hon Tadeu, Jézus.”*

“Le “Cantique du **Paradis**”, a annoncé le prêtre, et nous laissons alors nos pensées s’envoler avec cet air si beau, pour monter jusqu’à l’éternelle cathédrale, jamais achevée, qui demeure dans les rêves des Celtes, et où nous mettons avec la Vierge et les Saints, tous ceux que nous avons aimés sur les chemins de ce monde, - sous le regard plein de bonté du Dieu de nos Péres, Jézus.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.201.*

Note : variante orthographique. Yann-Ber Kalloc’h écrit habituellement en vannetais mais utilise ici la forme utilisée par le prêtre.

\*\*\*\*

## **BARN VRAS – GRAND JUGEMENT**

ou *Barn et Barn Veur*.

*“Tostat e ra, her arnehon, dé deùéhan hor hig emgoladoé, dé er **Varn Vras**,*

*Dé-marù er broadeu...”*

“Il approche avec hâte, le dernier jour de notre chair périssable, le jour du **Grand Jugement**,

Le jour de la mort des nations...”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.20.*

\*

“O, hast ! Rag dé er **Varn** e dosta de bep eur.”

“Oh ! Hâte-toi, car le jour du **Jugement** approche à chaque heure.”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.73.*

\*

“Marsé é oé é guirioné un intermant e oan ebarh er beuré-hont, hag é heulien, hep komprén, kelan me amzér gent, ar ur yaouankiz tonket dehi get Doué chomel ér hoedegi tost de Gompiegne de hortos deùeh er **Varn-Veur**.”

Peut-être, en vérité, était-ce à un enterrement que je suivais ce matin-là, et que je suivais sans comprendre, le cadavre de mon passé, le cercueil d'une jeunesse destinée par Dieu à rester dans les bois près de Compiègne pour attendre le jour du **Jugement**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.183.*

\*\*\*\*

**BÉ-IEU** (masculin) – **TOMBE-S** (féminin)

“Meit guerso én ou **béieu** yein é mant kousket”

“Mais depuis longtemps dans leurs **tombes** froides ils sont couchés”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.65.*

\*

“Kañnenne gaer e saùo er barh ar er ré-hleù, ken é trido eskern er Gelted koh é yeindér o **béieu** !”

“Le barde composera de belles chansons sur les braves et elles feront tressaillir les os des anciens Celtes dans la froideur de leurs **tombes** !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.*

\*

“Meur a unan, a houdeùeh, en des, o Spered, Hou korteit ; ha dré ne hellent mui harz get en hireh ou doé d’Oh doh donet, abred é mant oeit d’ou **béieu**.”

“Plusieurs, depuis, Vous ont attendu, ô Esprit ! et parce qu’ils ne pouvaient plus contenir la hâte qu’ils avaient de vous voir venir, ils sont allés tôt dans leurs **tombes**.”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.37.*

\*

“... A beban é tant d’ein, er chonjeu éh onn én un taol groñnet dehé, a me ijin-spered hebkén, pé a sol er **béieu** yein-skorn éné ludu er Gourdadeu ?”

“... Mais d’où viennent-elles les pensées qui m’entourent brusquement, de mon imagination seulement, ou bien du fond des **tombes** glacées où dorment les cendres des Ancêtres ?”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.185.*

\*

“Balhdér er ouen, oeit de gousket kant-uigent vlé zo é **bé** er Chouan deùèhan, e zo bet dihunet de vouéh er hanolieu.”

“L’orgueil de la race, qui s’était endormi, il y a cent-vingt ans dans la **tombe** du dernier Chouan, s’est réveillé à la voix du canon.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.188-189.*

\*

“Ur goroll goustad, ur goroll trist, édan aùélen un hanv tost d’er **bé**.”

“Une danse lente, une danse triste, sous la brise d’un été près de sa **tombe**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.193.*

\*\*\*\*

Er **BED ARALL** – L’**AUTRE MONDE**

“Ur **bed arall** e zo ; pleget omb oll d’er Red ...”

“Il y a un **autre monde** ; nous sommes tous soumis à la Nécessité...”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.67.*

\*\*\*\*

**BÉH – SUS**

“**Béh** d’er German, bredér karet ! Hou touareu é e ziùennet.”

“**Sus** aux Germains, frères aimés ! Ce sont vos terres que vous défendez.”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.31.*

\*

“Diseùenad hiriù, er German é arre. **Béh** d’er German, pe fall dehon !”

“Le Barbare d’aujourd’hui, c’est le Germain encore ! **Sus** au Germain puisqu’il le veut !”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.31.*

\*\*\*\*

**BÉIEIN** (verbe) – **ENTERRER** (verbe)

“A pe varùinn laret er pédenneu, ha **béiet** mé, èl me zadeu, troiet me zal doh en énebour”  
 “Quand je mourrai dites les prières et **enterrez**-moi comme mes pères, le front tourné vers l'ennemi”  
*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.35.*

\*\*\*\*

**BÉRED-EU** (féminin) – **CIMETIÈRE-S** (masculin)

“Er **véred**-parrez de gousket...”  
 “Dormir au cimetière de la paroisse...”  
*Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres, ARDL, p.115.*

\*

“Harzeu Galia zo ur **véred** d'en Disèùénidi, kardellet hon douar, d'ou helaneu.”  
 “Les marches de la Gaule sont un **cimetière** pour les Barbares, notre terre est grasse de leurs cadavres.”  
*Poème Guededigh – Vision, ARDL, p.31.*

\*\*\*\*

**BÉZIED KROÉZIET – MAINS JOINTES**

(Littéralement : *doigts croisés*)

“Mibion kadarn ha ré-groéziat  
 Vo ou **béziat kroéziat** eùé...”  
 “Les fils vaillants de tes Croisés,  
 Auront les **mains jointes** aussi...”  
*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*\*\*\*

**BEUHEIN** (verbe) – **NOYER** (verbe)

“Bes er freill hag e val, er garreg hag e flastr, er gurun e freuz, er mor e **veuh**”  
 “Sois le fléau qui broie, le rocher qui écrase, la foudre qui anéantit, la mer qui **noie**”  
*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.*

\*\*\*\*

**BLEI-ZI** (masculin) – **LOUP-S** (masculin)

“Ou goalh ou do er bléad-man, er **blei**, er vran hag er prenùed : marhad-mad é er hig kristén !”  
 “Ils auront leur content cette année, le **loup**, le corbeau et les vers : la chair de chrétien est à bon marché !”  
*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*\*\*\*

**BOLET-EU** (masculin) – **BALLE-S** (féminin)

“Un tammig arlerh é kleuan eit er huèh getan a-us d'em fen huitelladen er **boledeu**.”  
 “Peu après, j'entends pour la première fois, au-dessus de ma tête le sifflement des **balles**.”  
*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.184.*

\*\*\*\*

**BOSEN** (féminin) – **PESTE** (féminin)

“O men Doué, pe **bosen** zo bet ar er vro-man ?”  
 “O mon Dieu, quelle **peste** a passé sur ce pays-ci ?”  
*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.*

\*\*\*\*

**BOUHAL** (féminin) – **HACHE** (féminin)

“-Pe saillan drest d'er bleu, ur **vouhal** é men dorn”  
 “-Quand je saute la parapet, une **hache** à la main”  
*Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.206.*

\*\*\*\*

**BRAN / BRINI** (féminin) – **CORBEAU-X** (masculin)

“Ou goalh ou do er bléad-man, er blei, er vran hag er prenùed : marhad-mad é er hig kristén !”  
 “Ils auront leur content cette année, le loup, le **corbeau** et les vers : la chair de chrétien est à bon marché !”  
*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL p.36.*

\*\*\*\*

## D

**DAZORHEIN** (verbe) – **RESSUSCITER** (verbe)

“*Hui hag Hou pes dazorhet merh Jairus, ha Lazar ; Hui hag e zorzorhas mab intanvez Naï*”

“Vous qui avez ressuscité la fille de Jaïre, et Lazare ; Vous qui ressuscitâtes le fils de la veuve de Naïm”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.*

\*\*\*\*

**DÉ DEUÉHAN – DERNIER JOUR**

“*Revées béniget, bléad neùé, nag é vehé, é touéh ha dri-hant dé ha tri-uigent, men dé deuéhan !*”

“Sois bénie, année nouvelle, quand bien même, au milieu de tes trois cent soixante-cinq jours, il y aurait mon **dernier jour** !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.34.*

\*\*\*\*

**DEVÉ EN OLL DREU – LA FIN DE TOUT**

“*Raksé é houlenamb genoh, ar hon deùlin, avit hor bro, un digoll ar en douar, un digoll eraog devé en oll-dreu...*”

“C’est pourquoi nous vous demandons, à deux genoux, pour notre patrie, une récompense sur cette terre-ci, une récompense avant la **fin de tout...**” *Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*\*\*\*

**DIALEK** (adjectif) – **DIABOLIQUE-S** (adjectif)

“*Un téoélded dialek e hol te iné peur*”

“Des ténèbres, **démoniaques** couvrent ta pauvre âme”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.73.*

\*\*\*\*

**DIAOL** (masculin) – **DIABLE** (masculin)

“*E peh kornad ha zouar n’azeulér ket en Diaol.*”

“En quel coin de ta terre n’adore-t-on pas le Démon.”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.73.*

\*\*\*\*

**DIOËDET** (participe passé) – **SAIGNÉ-E-S** (participe passé)

“*Dek bro peur dioèdet bet en deuéhan lom.*”

“Dix pauvres pays **saignés** jusqu’à la dernière goutte.”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*\*\*\*

**DISKARET** (participe passé) – **ABATTU-E-S** (participe passé)

“*Rag diseùenidi er vro-boch ne ouérehé ket gobér geté : ar er hastel diskaret béan, un “uzin” benag eh aozehent ; (...)*”

“Car les barbares du pays boche ne sauraient qu’en faire : sur le château vite **abattu**, ils installeraient une usine quelconque ; (...)

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.182.*

\*\*\*\*

**DISMANTR** (masculin) – **RUINE** (féminin)

“*Chetu kanveu, ha tan, ha dismantr ér hérieu ;*”

“Voici le deuil et l’incendie et la **ruine** dans les villes ;”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*\*\*\*

## E

**ÈL-ED** (masculin) – **ANGE-S** (masculin)

“*E tiskenné un èl d’Oh de gas de ben ou labour douarel.*”

“Un de Vos **Anges** descendait pour achever leur besogne terrestre.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.16.*

\*

“*Er haññ e saù, e saù, em zistag doh en douar, hag en inéanù e ya d’é heul, her guintein e ra breman, é touch er stéregi Eled, é harz de Gadoer-Veur en Dilavaradoé...*”

“Le chant s’élève, s’élève, se détache de la Terre, et l’âme qui le suit, il la jette maintenant, au milieu des constellations d’**Anges**, au pied du trône de l’Adonaï...”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.24.*

\*

“Meit un **él** étalton kentih zo diskennet”  
 “Mais un **ange** aussitôt près de lui est descendu”  
**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.72.**

\*

“Hag ar men drem, tèt gueh, en **El** en des huéhet”  
 “Et sur mon visage, trois fois l’**Ange** a soufflé”  
**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.72.**

\*

“Siouah ! **El** du er Marù ous hadet ‘n é ardeu”  
 “Hélas ! l’**ange** de la Mort t’enchaîne dans ses artifices”  
**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.73.**

\*

“Me uel en **Eled** skanù doh hé henigein de sent Breiz, de sent Frans.”  
 “Je vois les **anges** légers la remettre aux saints de Bretagne, aux saints de France.”  
**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.202.**

\*

“Um droieit em es doh en **El** Bras mut étal d’**ein**”  
 “Je me suis retourné vers le Grand **Ange** muet à mes côtés”  
**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.77.**

\*

“O **El**, O **El**, O **El** ! ha ne saùo hañni”  
 “O **Ange**, ô **Ange**, ô **Ange** ! Ne se lèvera-t-il personne”  
**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.77.**

\*

“En **El** Bras ne eilgiras d’**ein** meit ur gonz : ”Sell !“  
 “Le Grand **Ange** ne me répondit qu’un mot : “Regarde !”  
**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.77.**

\*

“Er ré-man, ‘mé en **El**, zo E Gurénaned.”  
 “Ceux-ci, dit l’**Ange**, sont Ses Cyrénéens.”  
**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.77.**

\*

“(E koun ag en **Éled** e gemmenas er peuh d’en dud, é noz getan en Oed kristén)”  
 “(En souvenir des **anges** qui annoncèrent la paix aux hommes, la première nuit de l’Age chrétien)”  
**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.29.**

\*\*\*\*

**EMGANN-EU** (féminin) – **BATAILLE-S** (féminin)

“Eiton hé dès kerhet d’en **emganneu eahus**”  
 “Pour lui elle a marché aux **batailles** effroyables”  
**Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.68.**

\*

“O goéd er ré kouéhet pe soñné troñpilleu en Treh, ar hlanneu er ster istoériek ; goéd bleizi-mor Dixmude ; goed ramsed **emganneu** Arras, en Yser, Champagn, er Saù-héol, goéd, goéd keltiek, reveès béniget, béniget ! Béniget !”  
 “O sang de ceux qui sont tombés au son du clairon de la Victoire, sur les rives du fleuve historique ; sang des loups de mer de Diximude ; sang des géants des **batailles** d’Arras, de l’Yser, de Champagne, de l’Orient, sang celtique, sois béni, béni ! béni !”  
**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.189.**

\*\*\*\*

**ÉNÉ / ÉNAN** (féminin) – **ÂME-S** (féminin)

Parfois **INÉ / INÉO** (voir aussi **INEAN**):

“Deust ha dilhelloud e vehé hor pédenneu, eit er uéh getan ahoudé eured Hou Lézen get en **éné** kelt ?”  
 “Est-ce que nos prières seraient impuissantes, pour la première fois depuis le mariage de Votre Précepte avec l’**âme** celte ?”  
**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.18.**

\*

“En druhé eit er ré oann, en nerh-**iné** kreiz er goaleur, er gréden é reihted un Doué.”

“La pitié pour les faibles, la force d’**âme** dans le malheur, la croyance dans la justice d’un Dieu.”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.20.**

\*

“Un téoélded dialek e hol te **iné** peur”

“Des ténèbres, démoniaques couvrent ta pauvre **âme**”

**Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.73.**

\*

“Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehiér en Douar : me uél **enan** er gaderion lahet é tarnejjal us d’en dachenn, hanval doh er fru ar ur mor...”

“Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des glas : je vois les **âmes** de guerriers morts flotter au-dessus du champ de bataille, semblables aux embruns sur une mer...”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.**

\*

“... A beban é tant d’**ein**, er chonjeu éh onn én un taol groñnet dehé, a me ijin-spered hebkén, pé a sol er béieu yein-skorn **éné** ludu er Gourdadeu ?”

“... Mais d’où viennent-elles les pensées qui m’entourent brusquement, de mon imagination seulement, ou bien du fond des tombes glacées où dorment l’**âme en cendre** des Ancêtres ?”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.185.**

**Note** : L’ouvrage traduit par Pierre Mocaër ne traduit pas le mot *âme*, pourtant dans la version bretonne. La traduction ci-dessus est donc exceptionnellement la nôtre.

\*

“Ha m’**inéo** lugerno én noz èl ur piled.”

“Et mon **âme** brillera la nuit comme un cierge,”

**Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.207.**

\*\*\*\*

**ÉTANOUR-ION** (masculin) – **INCENDIAIRE-S** (masculin)

“Béh de loskour hon ilizieu, de **étanour** Moliah Reims,”

“Sus au brûleur de nos églises, à l’incendiaire de la Merveille de Reims,”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.31.**

\*\*\*\*

## F

**FREILL** (féminin) – **FLÉAU** agricole (masculin)

“Bes er **freill** hag e val, er garreg hag e **flastr**, er gurun e **freuz**, er mor e **veuh**”

“Sois le **fléau** qui broie, le rocher qui écrase, la foudre qui anéantit, la mer qui noie”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.**

\*\*\*\*

**FEUTEIN ER GLOPENN – FENDRE LE CRÂNE**

“Er Gornog e zo d’emb. Ni bieu er Gornog. Mar fall d’er German hé saotrein, **klopenn** er German e **feùtimb**.”

“L’Occident est à nous. L’Occident nous appartient. Si le German veut le souiller, nous **fendrons le crâne** du German.”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.31.**

\*\*\*\*

**FLASTREIN** (verbe) – **ÉCRASER** (verbe)

“Bes er **freill** hag e val, er garreg hag e **flastr**, er gurun e **freuz**, er mor e **veuh**”

“Sois le **fléau** qui broie, le rocher qui **écrase**, la foudre qui anéantit, la mer qui noie”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.**

\*\*\*\*

**FREUZEIN** (verbe) – **ANÉANTIR** (verbe)

“Bes er **freill** hag e val, er garreg hag e **flastr**, er gurun e **freuz**, er mor e **veuh**”

“Sois le **fléau** qui broie, le rocher qui écrase, la foudre qui **anéantit**, la mer qui noie”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.**

\*\*\*\*

**FUZULIEN-NEU** (féminin) – **FUSIL-S** (masculin)

“Goéieu e oent én amzèr-gent : breman ou des **fuzulienneu**”

“C’étaient des lances autrefois ; maintenant ils ont des **fusils**”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.*

\*

“**Fuzulienneu** ha kanolieu, e skop er marù, meit er gléañnier e zo ataù er gléañnier”

“Des **fusils** et des canons qui crachent la mort, mais les épées sont toujours les épées”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.*

\*

“Nitra ne respont er Boched d’hor hanolieu : tenneu **fuzulien**, tra kén.”

“Les Boches ne répondent pas à nos canons : des coups de **fusil**, rien de plus.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.189.*

\*\*\*\*

**G**

**GLAO-PLOM** (masculin) – **PLUIE DE PLOMB**

“Hag é chonjan é ma eit mirein de vibion hor mibion dremùleu èl hennan eh amb ni duman devad er **glao-plom**, eit en douar, eit er gué, eit er hastel.”

“*Et je pense que c’est pour garder aux fils de nos fils des horizons comme celui-ci que nous allons nous autres vers la pluie de plomb, pour la terre, pour les arbres, pour le château.*”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.182.*

\*\*\*\*

**GLOEZ-IEU** (féminin) – **BLESSURE-S** (féminin)

“Troait karantéus doh ha **hloez**”

“Attachés avec amour sur ta **blessure**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“*Europ koh goleit a hloézieu*”

“Vieille Europe couverte de **plaies**”

*Poème Guedidigh – Vision, ARDL, p.75.*

\*\*\*\*

**GLOÉZIDI** (masculin pluriel) – **BLESSÉS** (masculin pluriel)

“*Marsé éh es deuleu, klénùedeu ha brezéliu ru ; gloézidi ankouéhet ar en dachen hag e lénù é halùein ou mam.*”

“Peut-être y a-t-il des querelles, des maladies et des guerres rouges ; des **blessés** oubliés sur le champ de bataille qui pleurent en appelant leur mère.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.25.*

\*\*\*\*

**GLOÉZIET** (participe passé) – **BLESSÉ-E-S** (participe passé)

“*Ne ouélis chet, douar kun a Frans,*

*Rak én dachen mar bent gloéziét*”

“Ne pleure pas douce terre de France,

Car sur le champ de bataille s’ils sont **blessés**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.146.*

\*\*\*\*

**GOBEU** (masculin pluriel) – **GLAS** (masculin)

“*Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehiér en Douar : me uél enan er gaderion lahet é tarnejal us d’en dachenn, hanval doh er fru ar ur mor...*”

“Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des **glas** : je vois les âmes de guerriers morts flotter au-dessus du champ de bataille, semblables aux embruns sur une mer...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*\*\*\*

**GOÈD** (masculin) – **SANG** (masculin)

“*En hanù-sen hor bes skrivet ar donnen en Douar-oll, get goèd hor haderion ha ludu hor ré-varù*”

“Nous avons écrit ce Nom-là sur la surface de toute la terre, avec le **sang** de nos guerriers et la cendre de nos morts”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.*

\*

“Meit té, o men **goèd**, kadour garù”

“Mais toi, ô mon **sang**, combattant terrible”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“Europ, ha golhein ri 'n ha **oèd** ha béhedeu ?...”

“Europe, laveras-tu tes péchés dans ton **sang** ?...”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*

“Drem-**goèd** er Brezél !”

“La Face **sanglante** de la Guerre !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.28.*

\*

“Strill Doué ar gein en Déneleh. Er glen hag er morieu e zo ru get er **goèd**.”

“Le fouet de Dieu sur les épaules de l’humanité. La terre et les mers sont rouges de **sang**.”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.35.*

\*

“**Goèd** ar gornog, **goèd** ar greisnoz ; **goéd** é kreisté hag é retér : honneh e zo ur bénijenn, ahoel !”

“Du **sang** sur l’occident, du **sang** sur le nord ; au midi et à l’orient . ceci est une pénitence au moins !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.35.*

\*

“Er blé-man é vo braù en had ; èuet en des en douar **goed** mab-den...”

“Cette année-ci le blé sera beau : la terre a bu le **sang** de l’homme...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*

“P’ha pehé karet èuet get doujans É **Oèd-Éan**, **goèd** dek broad ne vehé ket bet ret d’id hen èuet”

“Si tu avais voulu boire avec respect Son **Sang** à Lui, tu n’aurais pas été obligée de boire le **sang** de dix nations”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*

“Hanval doh ur roué gouèù en um hroñn a vouk eit merùel, héol deùéhan er bléad-hont zo deit de guh én ul linsél a oèd...”

“Pareil à un roi barbare qui s’enveloppe de pourpre pour mourir, le dernier soleil de l’autre année s’est couché dans un linceul de **sang**...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.39.*

\*

“O **goéd** er ré kouéhet pe soñné troñpilleu en Treh, ar hlanneu er ster istoériek ; **goéd** bleizi-mor Dixmude ; **goed** ramsed emgannou Arras, en Yser; Champagn, er Saù-héol, **goéd** keltiek, reveès béniget, béniget ! Béniget !”

“O **sang** de ceux qui sont tombés au son du clairon de la Victoire, sur les rives du fleuve historique ; **sang** des loups de mer de Diximude ; **sang** des géants des batailles d’Arras, de l’Yser, de Champagne, de l’Orient, **sang** celtique, sois béni, béni ! béni !”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.189.*

\*\*\*\*

**GOULIET** (participe passé) - **BLESSÉ-E-S** (participe passé)

“Tennet en des er hanolieu boch ar hor hlé-diùenn, un dén ou des **gouliet** d’emb, ha nétra n’em es mé kleùet, sord ponnér e oé me hun.”

“Les canons boches ont tiré sur notre tranchée, ils nous ont **blessé** un homme, et je n’ai rien entendu, tant était profond mon sommeil.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.188.*

\*\*\*\*

## H

**HOBREGONET** (participe passé) – **CUIRASSÉ-E-S** (participe passé)

“Lestri **hobregonet** é skarhein er morieu”

“Voici que des vaisseaux **cuirassés** purgent les mers”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*\*\*\*

## I

**INEAN / INEAÑNEU** (féminin), **ÂME-S** (féminin)  
(voir aussi **ÉNÉ-INÉ**)

“*Aman hed en oedeu é lusksllinn m'inéanù*”

“Ici le long des âges, je bercerais mon **âme**”

**Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.66.**

\*

“*Imram. - Pe ne ouiamb devé erbet d'hon truhegeh, m'inéanù, plegamb hor penn... Ha predériamb.*”

“*Périple. - Comme nous ne savons aucune fin à notre misère, mon âme, baissons la tête... Et méditons.*”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.9.**

\*

“*Hag èlté deit éndro ag en imram moliahus, m'inéanù*”

“Et comme eux revenu du voyage merveilleux, mon **âme**”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.9.**

\*

“*Dirag er piledeu énéuet, inéanùeu e gleùer é tifronkal ; aman en um ra er bédén uellan, péden er selletu.*”

“Devant les flambeaux allumés, on entend sangloter des **âmes** ; ici se fait la meilleure prière, la prière des regards.”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.11.**

\*

“*Guélet em es ilizieu arselin, klod er piledeu é ruillat ar en aoter : bourein e ré abarh inéanù un dén.*”

“J’ai vu des églises au soir, la gloire des cierges ruisselait sur l’autel : l’**âme** d’un homme s’y plaisait.”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.17.**

\*

“*Er haññ e saù, e saù, em zistag doh en douar, hag en inéanù e ya d'é heul, her guintein e ra breman, é touch er stéregi Eled, é harz de Gadoer-Veur en Dilavaradoé...*”

“Le chant s’élève, s’élève, se détache de la Terre, et l’**âme** qui le suit, il la jette maintenant, au milieu des constellations d’anges, au pied du trône de l’Adonāi...”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.24.**

\*

“*Aman 'ma Dor er Baraouès, ha ni zo en inéanùeu neuésó deit ag en douar, e hortos ma plijo get Doué ou dégemér...*”

“Ici c’est la Porte du Paradis, et nous sommes les **âmes** qui viennent d’arriver de la terre, et attendent qu’il plaise à Dieu de les recevoir...”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.25.**

\*

“*Marsé unan benag a me zadeu e zo bet kadour èldonn, marsé, hag é ma é inéanù e zihun ém inéanù...*”

“Peut-être, un de mes pères a-t-il été guerrier comme moi, et que c’est son **âme** qui s’éveille en mon **âme**...”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.185.**

\*

“*Hui, gout ehoalh e ret pegen goann é m'inéanù*”

“Vous, Vous savez bien combien faible est mon **âme**”

**Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.206.**

\*\*\*\*

**INTANV-EZ** (masculin, féminin) – **VEUF, VEUVE** (masculin, féminin)

“*Hui hag Hou pes dazorhet merh Jairus, ha Lazar ; Hui hag e zarzorhas mab intanvez Naï*”

“Vous qui avez ressuscité la fille de Jaïre, et Lazare ; Vous qui ressuscitâtes le fils de la **veuve** de Naïm”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.**

\*\*\*\*

**INTERMANT** (masculin) – **ENTERREMENT** (Masculin)

“*Marsé é oé é guirioné un intermant e oan ebarh er beuré-hont, hag é heulien, hep komprén, kelan me amzér gent, arh ur yaouankiz tonket dehi get Doué chomel ér hoedegi tost de Gompiègne de hortos deùeh er Varn-Veur.*”

“Peut-être, en vérité, était-ce à un **enterrement** que je suivais ce matin-là, et que je suivais sans comprendre, le cadavre de mon passé, le cercueil d’une jeunesse destinée par Dieu à rester dans les bois près de Compiègne pour attendre le jour du Jugement.”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.183.**

\*\*\*\*

**IÛERN** (masculin) – **ENFER** (masculin) & **INFERNAL-E-S** (adjectif)

“Jed ha béhed breman, Europ, doh gleur-iuern en taniieu-goal : skopet ha poé ar Zrem douéel me Hrist é kroez, ha chetu deit eur er Hasti.”

“Calcule ton péché maintenant, Europe, à la lueur **infernale** des incendies : tu avais craché au Visage divin de mon Christ en croix, et voici venue l’heure du Châtiment.”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.35.**

\*\*\*\*

## J

**JAO-GAD / RONSED-GAD** (masculin & féminin) – **CHEVAL DE BATAILLE / CHEVAUX DE BATAILLE** (Masculin)

“Hag Europ e gréné didan tuz hé jao-gad.”

“Et l’Europe tremblait sous le galop de son **cheval de bataille**.”

**Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.65.**

\*\*\*\*

## K

**KAD-ERION** (masculin) – **GUERRIER-S** (masculin)

“Ardran er **gaderion** é kerhé er groagé”

“Derrière les **guerriers** marchaient les femmes”

**Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.66.**

\*

“A oll-viskoah é oeh tonket get er Hroéour

De vout broieue santel **kaderion** krenù Keltia”

“De toute éternité vous étiez destinées par le Créateur

A être les saintes patries des **guerriers** forts de la Celtie”

**Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.66-67.**

\*

“En hanù-sen hor bes skrivet ar donneu en Douar-oll, get goèd hor **haderion** ha ludu hor ré-varù”

“Nous avons écrit ce Nom-là sur la surface de toute la terre, avec le sang de nos **guerriers** et la cendre de nos morts”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.**

\*

“Meit té, o men goèd, **kadour** garù”

“Mais toi, ô mon sang, **combattant** terrible”

**Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.**

\*

“Bes er **Hadour** !”

“Sois le **Guerrier** !”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.**

\*

“Sentein e rinn. Kentpell é vinn get mem bredèr, **kadour** de heul er **gaderion**”

“J’obéirai. Bientôt je serai avec mes frères, **soldat** à la suite des **soldats**”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.33.**

\*

“Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehièr en Douar : me uél enan er **gaderion** lahet é tarnejjal us d’en dachenn, hanval doh er fru ar ur mor...”

“Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des glas : je vois les âmes de **guerriers** morts flotter au-dessus du champ de bataille, semblables aux embruns sur une mer...”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.**

\*

“Marsé unan benag a me zadeu e zo bet **kadour** èldonn, marsé, hag é ma é inéanù e zihun ém inéanù...”

“Peut-être, un de mes pères a-t-il été **guerrier** comme moi, et que c’est son âme qui s’éveille en mon âme....”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.185.**

\*\*\*\*

**KANN** (masculin & verbe) – **COMBAT** (masculin) **COMBATTRE** (verbe)

“*Léh nen dès mui na kann na poén.*”

“Où il n’y a plus ni **combat** ni douleur.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“*Soudard mem bro, ne ouiès ket pegen bras ous : kann e rès eit mirein doh er Hened a verùel.*”

“Soldat de mon pays, tu ne sais pas combien grand tu es : tu **luttas** pour que la Beauté ne meure pas.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.182.*

\*\*\*\*

**KANOL-IEU** (masculin) – **CANON-S** (masculin)

“*Chetu kanolieu gouèù é skopein melleu-plon*”

“Voici que des **canons** sauvages crachent des obus de plomb”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*

“*En Overen e zo en tan hé béleg, er hanol hé orglèz dispar, hah e rér mab-dén ag hé Aberh...*”

“La Messe dont le Feu est le prêtre, le **canon** l’orgue incomparable, et dont la Victime s’appelle le fils-de-l’homme...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.29.*

\*

“*Fuzulienneu ha kanolieu, e skop er marù, meit er gléañnier e zo ataù er gléañnier*”

“Des fusils et des **canons** qui crachent la mort, mais les épées sont toujours les épées”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.*

\*

“*Kentih lammet a Bierrefonds, mouéh er hanolieu e gleùamb.*”

“Aussitôt partis de Pierrefonds, nous entendons la voix des **canons**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.184.*

\*

“*Breman e kerhimb ar er hanol, èl er Rouanné ar er Stéren.*”

Maintenant nous marchons vers le **canon**, comme les Rois Mage sur l’Étoile.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.184.*

\*

“*Tennet en des er hanolieu boch ar hor hlé-diùenn, un dén ou des gouliet d’emb, ha nétra n’em es mé kleùet, sord ponnér e oé me hun.*”

“Les **canons** boches ont tiré sur notre tranchée, ils nous ont blessé un homme, et je n’ai rien entendu, tant était profond mon sommeil.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.188.*

\*

“*Balhdér er ouen, oeit de gousket kant-uigent vlé zo é bé er Chouan deùéhan, e zo bet dihunet de vouéh er hanolieu.*”

“L’orgueil de la race, qui s’était endormi, il y a cent-vingt ans dans la tombe du dernier Chouan, s’est réveillé à la voix du **canon**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.188-189.*

\*

“*Nitra ne respont er Boched d’hor hanolieu : tenneu fuzulien, tra kén.*”

“Les Boches ne répondent pas à nos **canons** : des coups de fusil, rien de plus.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.189.*

\*

“*Kenevé en tenneu kanol, e gleùér ou gourdrouz dé ha noz, ne chonjehemb ket éh omb ér brezél.*”

“Si ce n’était les coups de **canon**, dont on entend le grondement jour et nuit, nous ne penserions pas que nous sommes à la guerre !”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.191.*

\*

“*El ma tereù er Judica, taùein e ra er hanolieu.*”

“Comme le *Judica* commence, les **canons** se taisent.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.199.*

\*\*\*\*

**KANOLER-ION** (masculin) – **ARTILLEUR-S** (masculin)

“*(...) er hanolerion e ziskuih breman.*”

“*(...) les artilleurs se reposent maintenant.*”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.190.*

\*\*\*\*

**KANVEU** (masculin pluriel) – **DEUIL** (masculin)

“Chetu **kanveu**, ha tan, ha dismant ér hérieu”

“Voici le **deuil** et l’incendie et la rue dans les villes”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*

“Èl ul loer a **ganv** hag a lorh, dallet pep héol d’hé splannédér gouèù.”

“Comme une lune de **deuil** et de terreur, aveuglant chaque soleil de sa splendeur sauvage,

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.28.*

\*\*\*\*

**KARNÉL-ED** (féminin) – **CHARNIER-S** (masculin)

“Ché en douarez pinùik troeit de vout **karnéled**”

“Voici les terres riches transformées en **charniers**”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*\*\*\*

**KELAN-EU** (masculin) – **CADAVRE-S** (masculin)

“Men glahar ’h onn abarh èl ur **helan** ér mor.”

“Je suis dans ma douleur comme un **cadavre** dans la mer.”

*Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres, ARDL, p.111.*

\*

“O **kelaneu** en dud youank”

“O les **cadavres** des jeunes hommes”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*

“Harzeu Galia zo ur véred d’en Disèùénidi, kardellet hon douar, d’ou **helaneu**.”

“Les marches de la Gaule sont un cimetière pour les Barbares, notre terre est grasse de leurs **cadavres**.”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.31.*

\*

“P’ha pehé karet deulinein dirak **kelan** douéel er Halvar, hag azeulein, ne vehé ket hiziù, Europ, Europ, kement a **gelaneu**...”

“Si tu avais voulu t’agenouiller devant le **cadavre** divin du Calvaire, et adorer, il n’y aurait pas aujourd’hui Europe, Europe, tant de **cadavres**...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*

“Ur ganpouézen. **Kelaneu** ar er ganpouézen, mil ha mil e zo anehé.guéharall Ezékiel harluet, er barh peur, Spered, Hou kalùà.”

“Une plaine. Des **cadavres** sur la plaine, ils sont des milliers et des milliers. Et debout au milieu des **cadavres**, comme Ezéchiël en exil autrefois, le pauvre barde, Esprit, vous appelle.”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.37.*

\*

“**Kelaneu** mem bredér e uélan èl gran én douar : ar ou ludu é helido fréh moliahus...”

“Je vois les **cadavres** de mes frères comme des grains dans la terre : sur leur cendre des fruits merveilleux germeront.”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.39.*

\*

“Marsé é oé é guirioné un intermant e oan ebarh er beuré-hont, hag é heulien, hep komprén, **kelan** me amzér gent, arh ur yaouankiz tonket dehi get Doué chomel ér hoedegi tost de Gompiegne de hortos deùeh er Varn-Veur.”

Peut-être, en vérité, était-ce à un enterrement que je suivais ce matin-là, et que je suivais sans comprendre, le **cadavre** de mon passé, le cercueil d’une jeunesse destinée par Dieu à rester dans les bois près de Compiègne pour attendre le jour du Jugement.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.183.*

\*

“Hui zo steudeu me hunvréieu diskaret, **kalaneu** me harantéieu marù, huéan en henteu heuliet d’em halon ; biskoah n’em es éhanet ag hou karout : Kousket e peuh...”

“Vous êtes les trames de mes rêves brisés, les **cadavres** de mes amours morts, la poussière des chemins qu’a suivi mon cœur ; jamais je n’ai cessé de vous aimer. Dormez en paix...”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.194.*

\*\*\*\*

**KLÉAN, GLÉAN, -AÑNIER** (masculin) – **ÉPÉE-S** (féminin)

“Hé dorn ar hé **hléan** houarn, herdér ‘n hé deulegad”

“Sa main sur son **épée** de fer, de l’audace dans ses yeux”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.65.*

\*

“Oh treid Doué er Halvar hé **hléan-houarn** hi ‘daolas”

“Aux pieds du Dieu du Calvaire elle jeta son **épée de fer**”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.68.*

\*

“Gouli int, tiér kun Keltia ? Pe saùè héol en hanù ar er flangen, er oazed zo oeit kuit get ou **gléañnier**...”

“Elles sont vides, les douces maisons de la Celtie ? Comme le soleil de l’été se levait sur la vallée, les hommes sont partis avec leurs **épées**...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.*

\*

“Fuzulienneu ha kanolieu, e skop er marù, meit er **gléañnier** e zo ataù er **gléañnier**”

“Des fusils et des canons qui crachent la mort, mais les **épées** sont toujours les **épées**”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.*

\*

“Breman kousk, o mem bro, ‘Ma men dorn ar men **gléan**.”

“Maintenant, dors, ô ma patrie ; ma main est sur mon **glaive**.”

*Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.206.*

\*\*\*\*\*

**KORIGÉZED** (féminin pluriel) – **KORRIGANES** (féminin pluriel)

Ici, dans le sens de **sirènes**.

“Ha nen dé ket mouéh ur verh é, na mouéh er **horigézed**-hont, é red dré er mor keltiek”

“Et ce n’est pas la voix d’une femme, ni la voix de ces **korriganes** qui errent sur la mer celtique”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.33.*

\*\*\*\*\*

**KOUÉHEL** (verbe) – **TOMBER** (verbe)

“Arog, Kelt mat ! ha tenn, ha sko ! **Kouéh** mar **kouéhès** : eit er vro é ! Meit sko, sko, sko ! o breur, sko !”

“En avant, bon Celte ! et tire, et frappe ! **Tombe** si tu **tombes** : c’est pour la patrie ! Mais frappe, frappe, frappe ! ô frère, frappe !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.*

\*

“Un dén, ur uéen é oed hé nerh, un druhé é ou guélet é **kouéhel**...”

“C’est grand pitié de voir **tomber** un homme ou un arbre dans toute sa force...”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.193.*

\*\*\*\*\*

**KOUÉHET** (participe passé) – **TOMBÉ-E-S** (participe passé)

“O goéd er ré **kouéhet** pe soñné troñpilleu en Treh, ar hlanneu er ster istoériek ; goéd bleizi-mor Dixmude ; goed ramsed emgannou Arras, en Yser; Champagn, er Saù-héol, goèd, goèd keltiek, reveès béniget, béniget ! Béniget !”

“O sang de ceux qui sont **tombés** au son du clairon de la Victoire, sur les rives du fleuve historique ; sang des loups de mer de Diximude ; sang des géants des batailles d’Arras, de l’Yser, de Champagne, de l’Orient, sang celtique, sois béni, béni ! béni !”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.189.*

\*

“Hanùeu er ré **kouéhet** douar Arvor ou miro”

“Les noms des **immolés** la terre d’Armor les gardera”

*Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.205.*

\*\*\*\*\*

**KOUSKET E PEUH – DORMIR EN PAIX**

“Hui zo steudeu me hunvréieu diskaret, kalaneu me harantéieu marù, huéan en henteu heuliet d’em halon ; biskoah n’em es éhanet ag hou karout : **Kousket e peuh**...”

“Vous êtes les trames de mes rêves brisés, les cadavres de mes amours morts, la poussière des chemins qu’a suivi mon cœur ; jamais je n’ai cessé de vous aimer. **Dormez en paix**...”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.195.*

\*\*\*\*\*

L

**LAHADEG-EU** (féminin) – **TUERIE-S** (féminin)

“*Chetu dek pobl taolet kreiz el lahadegou*”

“Voici dix peuples jetés au milieu des **tueries**”

*Poème Guededigeñ – Vision, ARDL, p.76.*

\*

“*Kentpell é vinn él lahadeg... Peh arouéieu zo ar me zal ? Ha guélout e rinn ha zevé, bléad neùé ?*”

“Bientôt je serai dans la **tuerie**... Quels signes y a-t-il sur mon front ? Année nouvelle, verrai-je ta fin ?”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.33.*

\*

“*Eur el lahadeg hag el loh ; eur er gurun hag en tahdareu : eur reihted Doué !*”

“L’heure du **carnege** et de la terreur ; l’heure de la foudre et des sanglots : l’heure de la justice de Dieu !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*\*\*\*

**LAHEIN** (verbe) – **TUER** (verbe)

“*Heb éhan, heb diskuih, heb trué, tan dehon ! Lah ha tag, pen dé reit ! o breur, lah !*”

“Sans arrêt, sans repos, sans pitié, frappe dessus ! **Tue** et étrangle, puisqu’il le faut ! O frère, **tué** !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.*

\*\*\*\*

**LAHET** (participe passé) – **TUÉ-E-S** (participe passé)

“*Sant Donasian ha sant Rogasian, merhérion, lahet d’er Romaned dré gâz dohoh*”

“Saint Donatien et saint Rogatien, martyrs, **tués** par les Romains en haine de Vous”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.18.*

\*

“*Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehiér en Douar : me uél enan er gaderion lahet é tarnejjal us d’en dachenn, hanval doh er fru ar ur mor...*”

“Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des glas : je vois les âmes de guerriers **morts** flotter au-dessus du champ de bataille, semblables aux embruns sur une mer...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*\*\*\*

**LAKAAT-É-KROEZ** – **CRUCIFIER** (verbe)

“*Petra é er gurun, hag er brézel hag er bed d’en hani e ya de uélet dirakton splannér dilavaradoé en Hani lakeit-é-kroez ?*”

“Qu’est le tonnerre, et la guerre et le monde pour celui qui va voir devant lui la splendeur indicible du **Crucifié** ?”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.198.*

\*\*\*\*

**LAMMET** (participe passé) – **ENLEVÉ-E-S** (participe passé)

“*Hanval, pe lammet get men gouen hé bugalé uéllan, hañni meidoh ne renk gobér én ou léh dréman.*”

“Ainsi, puisque Vous **enlevez** à ma race ses meilleurs enfants, personne d’autre que Vous ne doit les remplacer par ici.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.16.*

\*\*\*\*

**LINEN-TAN** (féminin) – **LIGNE DE FEU**

“*Hennan em haso beteg el linen-tan, adreuz de Goedeg-en-Er ha de Goad Sant-Mard.*”

“Celle-ci me conduira jusqu’à la **ligne de feu**, à travers le Bois de l’Heure et le Bois de Saint-Mard.

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.184.*

\*\*\*\*

**LINSÉL-IEU** (féminin) – **LINCEUL-S** (masculin)

“*Hanval doh ur roué gouéù en um hroññ a vouk eit merùel, héol deùéhan er bléad-hont zo deit de guh én ul linsél a oéd...*”

“Pareil à un roi barbare qui s’enveloppe de pourpre pour mourir, le dernier soleil de l’autre année s’est couché dans un **linceul** de sang...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.39.*

\*\*\*\*

**LOSKOUR-ION** (masculin) – **INCENDIAIRE-S** (masculin)

“*Béh de loskour hon ilizieu, de étanour Moliah Reims*”

“Sus au **brûleur** de nos églises, à l’incendiaire de la Merveille de Reims”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.31.*

\*\*\*\*

**LUDU** (pluriel collectif) – **CENDRE-S** (féminin)

“*En hanù-sen hor bes skrivet ar donnen en Douar-oll, get goèd hor haderion ha ludu hor ré-varù*”

“Nous avons écrit ce Nom-là sur la surface de toute la terre, avec le sang de nos guerriers et la **cendre** de nos morts”  
**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.**

\*

“*Kelaneu mem bredér e uélan èl gran én douar : ar ou ludu é helido fréh moliahus...*”

“Je vois les cadavres de mes frères comme des grains dans la terre : sur leur **cendre** des fruits merveilleux germeront.”  
**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.39.**

\*

“... *A beban é tant d'ein, er chonjeu éh onn én un taol groñnet dehé, a me ijin-spered hebkén, pé a sol er béieu yein-skorn éné ludu er Gourdadeu ?*”

“... Mais d'où viennent-elles les pensées qui m'entourent brusquement, de mon imagination seulement, ou bien du fond des tombes glacées où dorment les **cendres** des Ancêtres ?”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.185.**

\*\*\*\*

## M

**MALEIN** (verbe) – **BROYER** (broyer)

“*Bes er freill hag e val, er garreg hag e flastr, er gurun e freuz, er mor e veuh*”

“Sois le fléau qui **broie**, le rocher qui écrase, la foudre qui anéantit, la mer qui noie”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.**

\*\*\*\*

**MARÛ** (nom masculin & adjectif) - **MORT-E-S** (nom féminin & participe passé & adjectif)

“*Te saùo él en héol ! Arzur n'en dé ket marù*”

“Tu te lèveras comme le soleil ! Arthur n'est pas **mort**”

**Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.67.**

\*

“*Men gouen zo diragoh èl ur peulvan kouéhet, Yein, mut, marù...*”

“Ma Race est devant Vous comme un menhir écroulé, Froide, muette, **morte**...”

**Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.69.**

\*

“*Er Marù ar en or 'n dès skoet*”

“La **Mort** a frappé à la porte”

**Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres, ARDL, p.115.**

\*

“*Er Marù ar en or 'n dès skoet...*”

“La **mort** a frappé à la porte...”

**Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres, ARDL, p.115.**

\*

“*Hag a pe zeidonn er marù hag é Drenoz*”

“Et quand viendront pour moi la **mort** et son lendemain”

**Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres, ARDL, p.119.**

\*

“En Douar zo un neved lan a biledeu **marù**...”

“La Terre est un temple plein de cierges **éteints**...”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.17.**

\*

“*Sihouah ! ér hornadeu ou doé en dégeméret de getan, pé lakeit ou des én é leh ur houleüen arall, pé marù é.*”

“Hélas ! Dans les régions qui l'avaient reçue les premières, ou bien l'on a mis à sa place un autre flambeau ou bien elle est **morte**.”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.17.**

\*

“*Benoh d'hor peuranté é des reit d'emb derhel koun a uir hanù er vuhé : ur gortos, hag a uir hanù er marù : un tremen.*”

“Bénédictio sur notre pauvreté qui nous a fait nous souvenir du vrai nom de la vie : une attente, et du vrai nom de la **mort** : un passage.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.20.*

\*

“*Tostat e ra, her arnehon, dé deùéhan hor hig emgoladoé, dé er Varn Vras, Dé-marù er broadeu...*”

“Il approche avec hâte, le dernier jour de notre chair périssable, le jour du Grand Jugement, Le jour de la **mort** des nations...”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.20.*

\*

“(E koun ma hariad E.Montbet **marù** eit Frans)”

“(En souvenir de mon ami le capitaine E. Montbet, **mort** pour la France)”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*

“*Testeu gùirion, marù oh ér joé*”

“Témoins sincères, vous êtes **morts** dans la joie”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*

“*Nag a varhegion hir ou barù*

*E saillé é divréh er marù*”

“Et les chevaliers à la barbe longue

qui sautaient dans les bras de la **mort**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.146.*

\*

“*Mab Breiz, ne zouji chet er marù*”

“Fils de Bretagne, tu ne craindras pas la **mort**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“*Siouah ! El du er Marù ous hadet ´n é ardeu*”

“Hélas ! l’ange de la **Mort** t’enchaîne dans ses artifices”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.74.*

\*

“*Er Fé, er Garanté, er Goanad zo marùet*”

“La Foi, la Charité et l’Espérance sont **mortes**”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.75.*

\*

“*Fuzulienneu ha kanolieu, e skop er marù, meit er gléañnier e zo ataù er gléañnier*”

“Des fusils et des canons qui crachent la **mort**, mais les épées sont toujours les épées”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.*

\*

“*Bléad neùé, bléad brezel ! Revèès beniget nag é tégasehès én ha vantel, a-gevret get en neùé-han eit er Bed, er marù eidonn.*”

“Année nouvelle, année de guerre ! Sois bénie quand bien même tu apporterais dans ton manteau, en même temps que le printemps pour le monde, la **mort** pour moi.”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.34.*

\*

“*Petra é marù unan, pé kant, pé marù kant mil ? arlerh ma vo béù ha klodus er vro, arlerh ma kendalho er ouen...*”

“Qu’est-ce que la **mort** d’un, ou de cent, ou la **mort** de cent mille, pourvu que la patrie soit vivante et glorieuse, pourvu que la race continue...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.34.*

\*

“*Er hetan tra e uélan e zo kastel Pierrefonds, e saù é dourieu émesk el lusen, èl ur guéledigeh ag en oedeu marù.*”

“La première chose que j’aperçois, c’est le château de Pierrefonds, qui dresse ses tours au milieu des myrtilles, comme une vision des âges **morts**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.182.*

\*

“*Hanval é genemb bout é anbroug ur marù.*”

“Il nous semble que nous conduisons un **mort**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.183.*

\*

“Honneh e oé er greden em boé é madèleh e dud, pe soñné muzig er youankiz é gañnenneu dous e sol me halon, er gréden hont hag e zo **marù**.”

“Celle-là, c’est la croyance que j’avais en la bonté des gens, quand la musique de la jeunesse chantait ses doux chants au fond de mon cœur, cette croyance-là qui est **morte**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.194.*

\*

“Ha té, e ya hag e za èl ur folléz, petra ous nameit steud me hunvré karetan, hag e zo **marù**.”

“Et toi, qui va et vient, comme une étourdie, qui es-tu si ce n’est la trame de mon rêve le plus cher, et qui est **mort**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.194.*

\*

“Hui zo steudeu me hunvréieu diskaret, kalaneu me harantéieu **marù**, huéan en henteu heuliet d’em halon ; biskoah n’em es éhanet ag hou karout : Kousket e peuh...”

“Vous êtes les trames de mes rêves brisés, les cadavres de mes amours **morts**, la poussière des chemins qu’a suivi mon cœur ; jamais je n’ai cessé de vous aimer. Dormez en paix...”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.194.*

\*

“Ha ni zo er peh e vi kentpell, un dra **marù**, un huéan, ur steud.”

“Et nous sommes ce que tu seras avant peu, une chose **morte**, une poussière, une trame.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.195.*

\*

“**Marù** en oéledeu, hag er stered é luh”

“Les foyers sont **éteints** et les étoiles luisent”

*Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.203.*

\*\*\*\*

**MARÛEL** (adjectif) – **MORTEL-LE-S** (adjectif)

“Hag é ma dalh me halon **marùel** é kraboneu skoul du en Dioanag !”

“Et que mon cœur **mortel** est prisonnier dans les serres du milan sombre du Désespoir.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.11.*

\*

“Kérieu e vallohér éné Madeleh Doué, marsé : hag e réda, dré ou ruieu, aer gleurek er péhed **marùel**”

“Des villes où l’on blasphème la bonté de Dieu, peut-être, et où court, dans les rues, le serpent visqueux du péché **mortel**”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.24.*

\*

“Ponnér e oé en oebl ; ne huéhé gran auél ;

Du èl er seih péhed **marùel**”

“L’air était lourd, aucune brise ne soufflait :

Noire comme les sept péchés **mortels**”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.71.*

\*\*\*\*

**MELL-EU PLON – OBUS DE PLOMB**

“Chetu kanolieu gouèù é skopein **melleu-plon**”

“Voici que des canons sauvages crachent des **obus de plomb**”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*\*\*\*

**MERHÉR-ION** (masculin) – **MARTYRS** (masculin)

“En oll broieu aral **merhérion** ou dès bet”

“Dans tous les autres pays ils ont eu des **martyrs**”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.68.*

\*

“Meneh, guerhiézed, **merhérion**”

“Moines, vierges, **martyrs**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*\*\*\*

**MERÛEL** (verbe) – **MOURIR** (verbe)

“Darn e gouéhé mesk er herrek, hag e varùent”

“Les uns tombaient dans les rochers, et ils mouraient”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.14.*

\*

“Baraouès erbet eit er broadeu. Pe varùo er bed-man, merùel e rint.”

“Aucun paradis pour les nations. Quand ce monde-ci mourra, elles mourront.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*

“Merùel e rint neuzé, oll er ré ne vo ket bet freuzet eraog ; oll ar un dro éh int de get.”

“Elles mourront alors, toutes celles qui n’auront pas été anéanties auparavant ; toutes ensemble elles disparaîtront.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*

“Er ré vras, er ré vihan, merùel e rint ; er ré divrud, mérùel e rint ; hag er ré-valh-hont, e é ou hanùeu é kañnenneu en dud, merùel e rint.”

“Les grandes, les petites, elles mourront ; les obscures elles mourront ; et ces orgueilleuses-là dont les noms étaient les chansons des hommes, elles mourront.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*

“Mesk hou keret hui e varùé...”

“Au milieu de votre parenté vous mouriez...”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*

“Eurus er ré-varù hag e varù e Doué.”

“Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*

“Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.146.*

\*

“Té eùé zo klodus ha lod

Pe varuès àùit en Droùkans !”

“Ta part à toi aussi est glorieux,

Puisque tu meurs pour la Vengeance !”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.146.*

\*

“Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.”

“Heureux les morts qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.148.*

\*

“Koun a Henneh e varùas kent eit é behed ?...”

“Le souvenir de Celui qui mourut pour son péché ?”

*Gueledigeh – Vision, ARDL, p.77.*

\*

“A pe varùinn laret er pédenneu, ha béiet mé, èl me zadeu, troiet me zal doh en énebour”

“Quand je mourrai dites les prières et enterrez-moi comme mes pères, le front tourné vers l’ennemi”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.35.*

\*

“Douigannet é bet Hou tonedigeh d’Unan ha ne lar ker géùier : en Hani e zougas E Boén Hen E unan, hag e **varùas** dianzaùet, étre divréh kalet ur groez.”

“Votre venue a été prédite par Un qui ne dit pas de mensonges : Celui qui porta Sa Douleur tout seul et **mourut** renié, entre les bras durs d’une croix.”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.37.**

\*

“O ! Hou klod ne houlennamb ket hen arvestein en é gresté ; meit, èl ma ras Doue de Voiz àùit en Douar-Grateit, guélet a bell, un eur, drem er bed adneùéiet d’oh, ha **merùel**.”

“Oh ! nous ne demandons pas contempler Votre gloire à son midi, mais seulement comme Dieu fit à Moïse pour la Terre-Promise, de voir de loin, une heure, le visage du monde renouvelé par Vous, et **mourir**.”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.38.**

\*

“Ret é d’er gran **mérùel** eit ma tei er helid.”

“Il faut que le grain **meure** pour que vienne le germe.”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.39.**

\*

“Hanval doh ur roué gouéù en um hroññ a vouk eit **merùel**, héol deùéhan er bléad-hont zo deit de guh én ul linsél a oéd...”

“Pareil à un roi barbare qui s’enveloppe de pourpre pour **mourir**, le dernier soleil de l’autre année s’est couché dans un linceul de sang...”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.39.**

\*

“Soudard mem bro, ne ouiès ket pegen bras ous : kann e rès eit mirein doh er Hened a **verùel**.”

“Soldat de mon pays, tu ne sais pas combien grand tu es : tu luttas pour que la Beauté ne **meure** pas.”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.182.**

\*

“Kaored int, me faotred, guir vibion d’er varhegion-hont e leské bro ha tud, e sallé ar ou jao hag ié de **verùel** d’er Groéziadeg.”

“Ce sont des géants, mes hommes, vrais fils de ces chevaliers qui abandonnaient pays et famille, sautaient sur leur cheval et allaient **mourir** à la Croisade.”

**Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.188.**

\*\*\*\*

**MILIGET** (participe passé) – **MAUDIT-E-S** (adjectif)

“Ha kemmadden erbet nen des dégaset en oedeu é kalon **miliget** er German.”

“Et les âges n’ont apporté aucun changement dans le cœur **maudit** du Germain.”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.30.**

\*\*\*\*

**MONT DEVAD EN TAD – ALLER VERS LE PÈRE**

“Ha petra vern ? Abred pe deùéhat, a pe soñno en eur de **vont devad en Tad**, leùén éh inn. Jésus oér dihuz mammeu.”

“Et qu’importe ? Que ce soit tôt ou tard, quand l’heure sonnera d’**aller vers le Père**, j’irai joyeux. Jésus sait consoler nos mères.”

**Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.33.**

\*\*\*\*

**MONED DA GET – DISPARAÎTRE** (verbe)

“Merùel e rint neuzé, oll er ré ne vo ket bet freuzet eraog ; oll ar un dro éh **int de get**.”

“Elles mourront alors, toutes celles qui n’auront pas été anéanties auparavant ; toutes ensemble elles **disparaîtront**.”

**Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.**

\*\*\*\*

**MORIOR** (latin) - **MOURIR**

“Audvi vocem de cælo

dicentes mihi : Scribe : “Beati mortui

qui in Domine **moriuntur**”.

(Apoc.XIV, 13)

“Alors j’entendis une voix qui me dit

du haut du ciel : Écrivez : Heureux sont les morts

qui **meurent** dans le Seigneur<sup>49</sup>.”

**Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.**

<sup>49</sup> LA BIBLE, Apocalypse de Saint-Jean, XIV, 13, 1990, p.1611.

\*\*\*\*

**MORTUI** (latin) – **LES MORTS**

Titre ar varzhoneg : “**BEATI MORTUI**”

Titre du poème : “**HEUREUX LES MORTS**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*\*\*\*

“*Audvi vocem de cælo*

*dicentes mihi : Scribe : “Beati mortui  
qui in Domine moriuntur”.*

(Apoc.XIV, 13)

“Alors j’entendis une voix qui me dit  
du haut du ciel : Écrivez : Heureux sont **les morts**  
qui meurent dans le Seigneur<sup>50</sup>.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*\*\*\*

**MOUGEIN** (verbe) – **ÉTOUFFER** (verbe)

“*Darn e gouéhé ér bodeu-spern, hag ou mougé*”

“Les autres tombaient dans les épines, qui les **étouffaient**”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.14.*

\*\*\*\*

**N**

**(N)AER-ED** (masculin) – **SERPENT-S** (masculin)

“*Kérieru e vallohér éné Madeleh Doué, marsé : hag e réda, dré ou ruieu, aer gleurek er péhed mariel*”

“Des villes où l’on blasphème la bonté de Dieu, peut-être, et où court, dans les rues, le **serpent** visqueux du péché mortel”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.24.*

\*\*\*\*

**NÉANÛ** (masculin) – **CIEL / CIEUX** (masculin)

“Hag é sol en néanùeu Sell Doué ou anbrougé.”

“*Et au fond de cieux le regard de Dieu les escortait.*”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.66.*

\*

“*Ehan ! Éme men Gouen. Aman ‘ma kun en néanù*”

“*Halte ! dit ma Race. Ici le ciel est doux*”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.66.*

\*

“*Ha ne vo mui gouen erbet meit hani bugalé Doué, -hag en arall- dasprénet de Oen Doué ; ne vo mui bro erbet meit néanù Doué...*”

“Et il n’y aura plus d’autre race que celle des enfants de Dieu -et l’autre- rachetée par l’Agneau de Dieu ; il n’y aura plus d’autre patrie que le **ciel** de Dieu.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*

“*E mant duhont, én néanù, ul lu*”

“Ils sont là-haut, au **ciel**, une armée”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“*N un taol, mouéh er gurun én néanù en des kornet*”

“Soudain la voix du tonnerre a mugé dans le **ciel**”

*Gueledigeh – Vision, ARDL, p.72.*

\*

“*Hon Tad e zo én néanù, Hous Hanù, revo santèleit, Hou ranteleh dégaset d’emb...*”

“Notre Père, qui êtes aux **Cieux**, que Votre nom soit sanctifié, envoyez-nous votre royaume...”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.190.*

\*

50 *LA BIBLE, Apocalypse de Saint-Jean, XIV, 13, 1990, p.1611.*

“Saùet em es me sell trema en **néanù**.”

“J’ai levé mes regards vers le **ciel**.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.196.*

\*

“A lein en **néanù**, a lein er gué er peuh e ziskenn ar en dud a vrezél.”

“Du haut des **cieux**, du haut des arbres, la paix descend sur les gens de guerre”.

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.199.*

\*

“Héol klanù en **néanneu** goanù, chetu éan oeit de guh”

“Le soleil malade des **cieux** d’hiver, voici qu’il s’est couché”

*Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.203.*

\*

“Ré lies em guélet, o Tad e zo én **néanù**”

“Trop souvent Vous me voyez, ô Père qui êtes aux **Cieux**”

*Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.206.*

\*\*\*\*

## P

### **Bout PARIÛ** (adjectif) – **NE PLUS EN POUVOIR, AGONISER**

“Edan béh mé ankén éh **onn pariù**... O Hui”

“Sous le poids de mon angoisse j’**agonise**. O Vous”

*Péden én téoéled – Prière dans les ténèbres, ARDL, p.110.*

\*

“En hanù-sen e zigeijér bandé é tiér-seul er Vretoned, get karanté ; en Hanù-sen um zihuza geton hor **ré pariù**.”

“Chaque jour on épelle ce Nom-là dans les chaumières des Bretons, avec amour ; nos **agonisants** se consolent avec ce Nom-là”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.*

\*

“Hag èl unan **pariù**, en Hanù-sen e lavaran hiriù”

“Et comme un **agonisant** je prononce aujourd’hui ce Nom-là”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.*

\*\*\*\*

### **PASION** (féminin) – **PASSION** (féminin)

”N ur heuli Jézus ‘n É **Basion**”

”En suivant les pas de Jésus dans sa **Passion**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*\*\*\*

### **PEURBADEL** (adjectif) – **ÉTERNEL-LE-S** (adjectif)

“Kantik er Baradoz”, en des kemennet er beleg, ha ni ha lezel neuzé en iliz-veur de neijal get en ton sé ken kaer, de bignat betag en iliz-veur **peurbadel**, biskoah devéet, e chom é hunvréieu er Gelled, hag e lakamb ebarh, get er Uerhiéz hag er Sent, oll er ré karet d’emb ar henteu douar-man, - edan selleu madelèhus Doué hon Tadeu, Jézus.”

“Le “Cantique du Paradis”, a annoncé le prêtre, et nous laissons alors nos pensées s’envoler avec cet air si beau, pour monter jusqu’à l’**éternelle** cathédrale, jamais achevée, qui demeure dans les rêves des Celtes, et où nous mettons avec la Vierge et les Saints, tous ceux que nous avons aimés sur les chemins de ce monde, - sous le regard plein de bonté du Dieu de nos Pères, Jésus.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.201.*

\*\*\*\*

### **PEURBADELEH** (féminin) – **ÉTERNITÉ** (féminin)

“Baraouès, léh ma vimb hed er **beurbadeleh** dirak Drem hon Jézus, edan deulagad hon Jézus, ar Galon hon Jézus, é karanté hon Jézus, er Vreiziz peur e ouel a pen da déhé chonjal é nous.”

“Paradis où nous serons tout au long de l’**éternité** devant le Visage de notre Jésus, sous les Yeux de notre Jésus, sur le Cœur de notre Jésus, dans l’amour de notre Jésus, les pauvres Bretons pleurent en pensant à toi.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.25-26.*

\*\*\*\*

### **PREÛ / PRENÛED** (masculin) – **VERS** (masculin)

“Ou goalh ou do er bléad-man, er blei, er vran hag er **prenùed** : marhad-mad é er hig kristén !”

“Ils auront leur content cette année, le loup, le corbeau et les **vers** : la chair de chrétien est à bon marché !”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*\*\*\*

## R

**er RED** (masculin) – **La NÉCESSITÉ** (féminin)

“*Ur bed arall e zo ; pleget omb oll d'er Red ...*”

“Il y a un autre monde ; nous sommes tous soumis à la **Nécessité**...”

*Men Gouen – Ma Race, ARDL, p.67.*

\*\*\*\*

**RÉ TREMÉNET – MORTS, TRÉPASSÉS**

“*Miz er ré treménet 1914*”

“Mois des **morts**, 1914”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.148.*

\*\*\*\*

**Er RÉ VARÛ – Les MORT-E-S**

“*Arselin ha tro'n noz e youhen arnoh ; korv hag iné, groñnet e oen a déoélded, èl er ré varù de virvùiken*”

“Au soir et toute la nuit, je criais vers vous : corps et esprit, j'étais enveloppé de ténèbres, comme ceux qui sont **morts** pour toujours”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.12.*

\*

“*En hanù-sen hor bes skrivet ar donnen en Douar-oll, get goèd hor haderion ha ludu hor ré-varù*”

“Nous avons écrit ce Nom-là sur la surface de toute la terre, avec le sang de nos guerriers et la cendre de nos **morts**”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.22.*

\*

“*Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.*”

“Heureux les **morts** qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*

“*Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.*”

“Heureux les **morts** qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.146.*

\*

“*Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.*”

“Heureux les **morts** qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“*Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.*”

“Heureux les **morts** qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.147.*

\*

“*Eurus er ré-varù hag e varù é Doué.*”

“Heureux les **morts** qui meurent en Dieu.”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.148.*

\*\*\*\*

**ROAD - HOLOCAUSTE**

“*Hag en dud ha stagein ou deulagad ar en tachenneu lahereh en um lidé ene er Hevrin divent, er Road usanian*”

“Et les hommes d'attacher leurs yeux sur les champs de carnage où se célébrait le Mystère immense, l'**Holocauste** surnaturel”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.29.*

\*\*\*\*

**SANT / SENT** (masculin) – **SAINT-S** (masculin)

“*Buhé er Sent e gelenn d'emb, pe ne hellé ket Hou kariaded get ou zam-michér pamdiek, dré hir gober ardro Hou klod*”

“La vie des **Saints** nous enseigne que, lorsque vos amis ne pouvaient venir à bout de leur travail quotidien, à force de s'occuper de Votre gloire”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.16.*

\*

“*Deust ha ret e vo d'emb dégas koun d'Oh a nivér hag a hanùeu Sent hor gouen-ni, e zo é harz Hou Kadoer-Veur, é klod dilavaradoé er Baraouès ?*”

“Est-ce qu’il nous faudra Vous rappeler le nombre et les noms des **Saints** de notre race, qui sont au pied de Votre trône, dans la gloire indicible du Paradis ?”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.18.*

\*

“*Mem Breiz eùe e dreméno. Petra é klod ur vro denel dirak klod kevrinus er **Sent**, dirak klod Doué ?*”

“Ma Bretagne aussi passera. Qu’est-ce que la gloire d’une patrie humaine devant la gloire mystérieuse des **Saints**, la gloire de Dieu ?”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*

“*O kloduset er ranteleh e zeverra éni en oll **sent** get er Hrist ! Gùisket é guen, en Oén e heuliant.*”

“Oh ! qu’il est glorieux, le royaume où tous les **saints** se réjouissent avec le Christ ! Vêtus de blanc, ils suivent l’Agneau.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.26.*

\*

“*Hous anzaùas de vout é **sent***”

“Qui vous reconnut pour ses **saints**”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.145.*

\*

“*Kantik er Baradoz*”, en des kemennet er beleg, ha ni ha lezel neuzé en iliz-veur de neijal get en ton sé ken kaer, de bignat betag en iliz-veur peurbadel, biskoah devéet, e chom é hunvréieu er Gelted, hag e lakamb ebarh, get er Uerhiéz hag er **Sent**, oll er ré karet d’emb ar henteu douar-man, - edan selleu madelèhus Doué hon Tadeu, Jésus.”

“Le “Cantique du Paradis”, a annoncé le prêtre, et nous laissons alors nos pensées s’envoler avec cet air si beau, pour monter jusqu’à l’éternelle cathédrale, jamais achevée, qui demeure dans les rêves des Celtes, et où nous mettons avec la Vierge et les **Saints**, tous ceux que nous avons aimés sur les chemins de ce monde, - sous le regard plein de bonté du Dieu de nos Péres, Jésus.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.201.*

\*

“*Me uél en Eled skanù doh hé henigein de **sent** Breiz, de **sent** Frans.*”

“Je vois les anges légers la remettre aux **saints** de Bretagne, aux **saints** de France.”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.202.*

\*\*\*\*

## T

**TACHEN** (féminin) – **CHAMP DE BATAILLE** (masculin)

“*Marsé éh es deuleu, klénùedeu ha brezéliu ru ; gloézidi ankouéhet ar en **dachen** hag e lénù é halùein ou mam.*”

“Peut-être y a-t-il des querelles, des maladies et des guerres rouges ; des blessés oubliés sur le **champ de bataille** qui pleurent en appelant leur mère.”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.25.*

\*

“*Ne ouélis chet, douar kun a Frans,*

*Rak én **dachen** mar bent gloéziet*”

“Ne pleure pas douce terre de France,

Car sur le **champ de bataille** s’ils sont blessés”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.146.*

\*

“*Glahar, glahar ! nen des mui meit gobeu get klehiér en Douar : me uél enan er gaderion lahet é tarneijal us d’en **dachenn**, hanval doh er fru ar ur mor...*”

“Douleur, douleur ! Les cloches de la Terre ne sonnent plus que des glas : je vois les âmes de guerriers morts flotter au-dessus du **champ de bataille**, semblables aux embruns sur une mer...”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.36.*

\*\*\*\*

**TACHEN LAHEREH – CHAMP DE CARNAGE**

“*Hag en dud ha stagein ou deulagad ar en **tachenneu lahereh** en um lidé ene er Hevrint divent, er Road usanian*”

“Et les hommes d’attacher leurs yeux sur les **champs de carnage** où se célébrait le Mystère immense, l’Holocauste surnaturel”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.29.*

\*\*\*\*

**TAGEIN** (verbe) – **ÉTRANGLER** (verbe)

“*Heb éhan, heb diskuih, heb trué, tan dehon ! Lah ha tag, pen dé reit ! o breur, lah !*”

“*Sans arrêt, sans repos, sans pitié, frappe dessus ! Tue et étrangle, puisqu’il le faut ! O frère, tue !*”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.*

\*\*\*\*

**TAN** (masculin) – **FEU** (masculin)

“*Chetu kanveu, ha tan, ha dismant ér hériéu*”

“*Voici le deuil et l’incendie et la rue dans les villes*”

*Poème Gueledigeh – Vision, ARDL, p.76.*

\*

“*Hag é tant ar me lerh ér fank, én tan, ér skorn...*”

“*Et ils viennent avec moi dans la boue, dans le feu, dans la fournaise...*”

*Karter-Noz ér Hleyeu, Péden er Gédour - La Veillée dans les Tranchées, Prière du Guetteur, ARDL, p.206.*

\*\*\*\*

**TAN-IEU-GOAL** (masculin) – **INCENDIE-S** (masculin)

“*Jed ha béhed breman, Europ, doh gleur-iùern en tanieu-goal : skopet ha poé ar Zrem douéel me Hrist é kroez, ha chetu deit eur er Hasti.*”

“*Calcule ton péché maintenant, Europe, à la lueur infernale des incendies : tu avais craché au Visage divin de mon Christ en croix, et voici venue l’heure du Châtiment.*”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.35.*

\*\*\*\*

**TENN-EU** (masculin) – **TIR-S** (masculin), **COUP TIRÉ D’UNE ARME**

“*Nitra ne respont er Boched d’hor hanolieu : tenneu fuzulien, tra kén.*”

“*Les Boches ne répondent pas à nos canons : des coups de fusil, rien de plus.*”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.189.*

\*

“*Kenevé en tenneu kanol, e gleùér ou gourdrouz dé ha noz, ne chonjehemb ket éh omb ér brezél.*”

“*Si ce n’était les coups de canon, dont on entend le grondement jour et nuit, nous ne penserions pas que nous sommes à la guerre !*”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.191.*

\*\*\*\*

**TENNET** (participe passé) – **TIRÉ-E-S** (participe passé)

“*Tennet en des er hanolieu boch ar hor hlé-diùenn, un dén ou des goullet d’emb, ha nétra n’em es mé kleùet, sord ponnér e oé me hun.*”

“*Les canons boches ont tiré sur notre tranchée, ils nous ont blessé un homme, et je n’ai rien entendu, tant était profond mon sommeil.*”

*Ar Henteu er Brezél – Sur les chemins de la guerre, ARDL, p.188.*

\*\*\*\*

**TENNEIN** (verbe) – **TIRER** (verbe)

“*Arog, Kelt mat ! ha tenn, ha sko ! Kouéh mar kouèhès : eit er vro é ! Meit sko, sko, sko ! o breur, sko !*”

“*En avant, bon Celte ! et tire, et frappe ! Tombe si tu tombes : c’est pour la patrie ! Mais frappe, frappe, frappe ! ô frère, frappe !*”

*Deit, Spered Santel ! (Veni, Sancte Spiritus), ARDL, p.32.*

\*\*\*\*

**TREMEN** (masculin) – **PASSAGE** (masculin)

“*Benoh d’hor peuranté é des reit d’emb derhel koun a uir hanù er vuhé : ur gortos, hag a uir hanù er marù : un tremen.*”

“*Bénédictio sur notre pauvreté qui nous a fait nous souvenir du vrai nom de la vie : une attente, et du vrai nom de la mort : un passage.*”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.20.*

\*\*\*\*

**TREMEN** (verbe) – **(TRÉ)PASSER** (verbe)

“*Mem Breiz eùé e dreméno. Petra é klod ur vro denel dirak klod kevrinus er Sent, dirak klod Doué ?*”

“*Ma Bretagne aussi passera. Qu’est-ce que la gloire d’une patrie humaine devant la gloire mystérieuse des Saints, la gloire de Dieu ?*”

*Tri neved, ter bedenn – Trois sanctuaires, trois prières, ARDL, p.21.*

\*\*\*\*

**TREMENVAN** (masculin) – **TRÉPAS** (masculin)

“*O treménvan dispar ou doé !*”

“*O l'incomparable trépas qu'ils avaient !*”

*Beati Mortui – Heureux les Morts, ARDL, p.146*